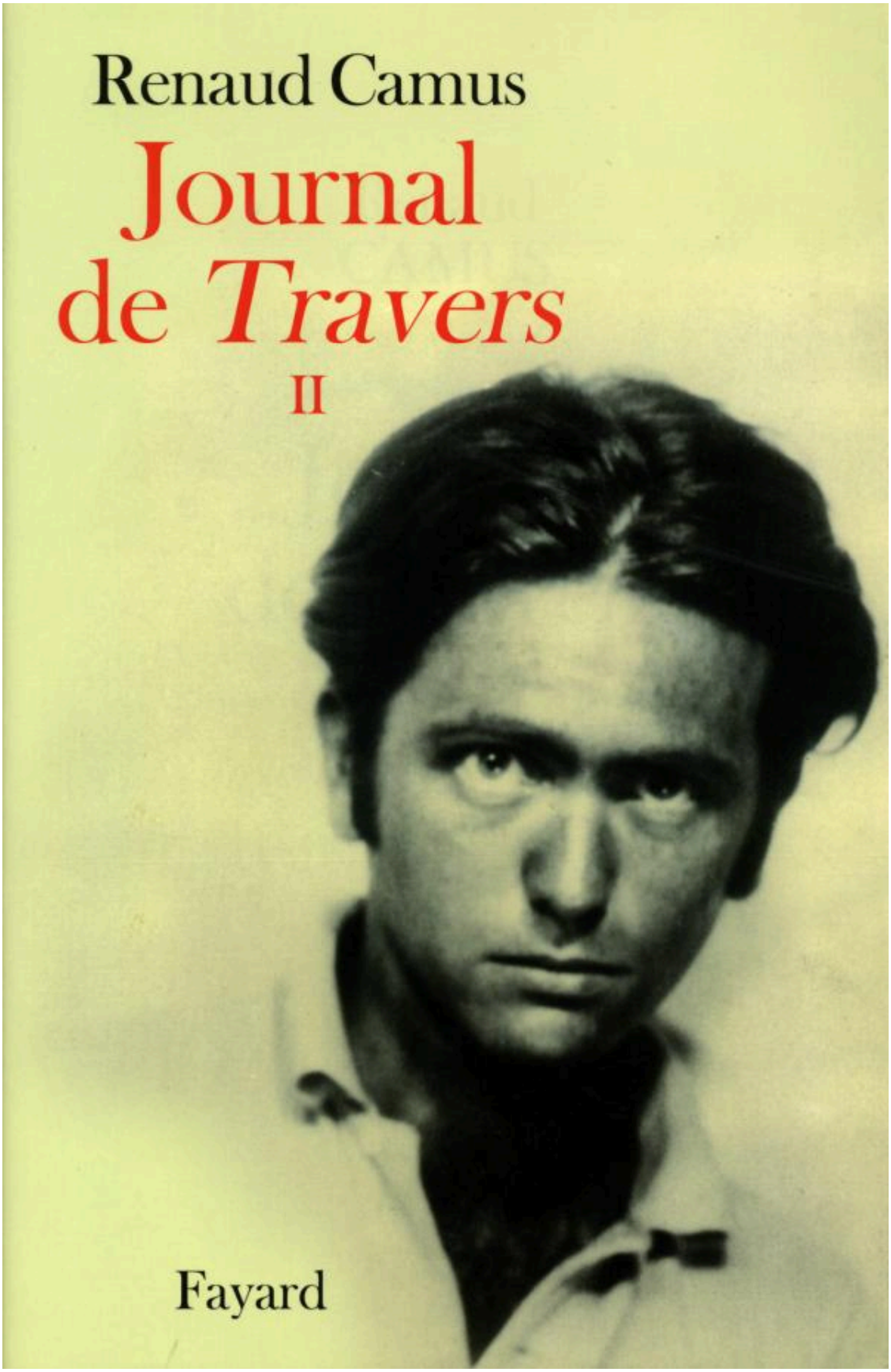
Renaud Camus

Journal de *Travers*

II



Fayard

Table des Matières

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

1

LA NUIT DE NAUPACTE

A PERFECT DAY ON THE BEACH

DU MÊME AUTEUR

© Librairie Arthème Fayard, 2007.
978-2-213-64890-3

[*Vendredi 20 août 1976, onze heures du matin, à bord du* Mediterranean Sea*, entre Patras et Ancône. J'ai un peu le mal de mer.*]

Le soir du 5, donc, nous sommes tous allés dîner à Igoumenitsa : W., John & Raoul, les deux antiquaires et leurs deux amis. Nous avons tous fumé et nous étions tous stone. La ville est misérablement laide. Deux ou trois soldats draguaient, c'est-à-dire qu'ils étaient achetables, et pour peu de chose. Charlie, le propriétaire des photographes, a été vu en conversation avec le plus beau, un grand brun, moustachu.

Vendredi 6 août (Transfiguration du Seigneur)

Réveillé au milieu de la nuit. W. aussi. Je ne me souviens plus très bien de ce qui s'est passé. Il y eut des pleurs (de ma part, en tout cas) : sa froideur, l'absence de tous rapports sexuels depuis notre départ, depuis notre réconciliation, depuis notre brouille – des semaines, donc. Il m'a dit de venir dans son lit attenant au mien. Je l'ai fait. Mais comme le lit était étroit, et que lui restait au milieu sans me faire de place, j'étais, moi, entre les deux lits, sur des barres de fer qui me rentraient dans les côtes.

« Est-ce que tu peux te pousser un peu?

– Il ne faut pas exagérer », a-t-il dit.

Sur quoi je suis retourné dans mon lit. Plus tard, il est venu m'y rejoindre et nous avons commencé à faire l'amour, encore que l'expression soit la moins appropriée possible – aussi peu que sa façon de procéder dans la situation.

[*Décidément, non, je n'arrive pas à écrire ici, sur le pont, dans une chaise longue, au soleil, et je vais être vraiment malade si je continue*.]

[Mercredi 25 août, cinq heures, Paris. *J'allais me mettre à travailler ici, il y a une heure, lorsque est arrivé Patrick D., auquel j'avais pourtant dit au téléphone, un moment avant, que je n'avais pas le temps de le voir. Il s'est assis en travers de moi, dans un fauteuil, m'a excité,*

nous nous sommes étendus sur le lit, mais il a une rage de dents, j'ai dormi quelques instants, il est maintenant derrière moi et continue de me parler tandis que j'écris ceci :

« C'est parce que tu as fait beaucoup de bicyclette que tu as les jambes aussi musclées ?

– Tu te fous de moi ?

– Non, c'est vrai, je ne dis pas que tu as des jambes de culturiste, mais elles sont bien faites… » [Interruption : il vient s'asseoir à califourchon sur mes cuisses, tourné vers moi. (Il est nu.) J'écris ceci par-dessus son épaule. Mais il n'est plus possible de continuer.] *J'écris sur sa poitrine : « Je me demande quand je pourrai vraiment me mettre au travail. Je suis tellement en retard!»*

« Ça s'efface facilement ?

– Bien sûr. » (Il va l 'effacer.)]

Donc, la première nuit de Sivota : il est brusque, presque violent, ne pense qu'à me baiser, me prend les cheveux par la main pour me forcer à lui sucer le sexe, etc. J'arrête.

Lui :

« Tu ne sais pas ce que tu veux.

– Je ne veux pas faire l'amour comme ça, ça non.

– Je regrette : tes frotti-frotta de collégiens, ça ne m'intéresse pas. Fais ça avec toutes tes petites frappes.

– *Frappes*? Tu ne sais même pas ce que ça veut dire…

– Ça ne fait rien. Pour moi ce sont des petites frappes – Christian, Claude, Patrick : tous tes petits garçons interchangeables. »

Nous sommes de nouveau chacun dans notre lit. Je ne dors pas. Mais un moment plus tard il revient vers moi. Je crois qu'il a un remords, mais il ne s'agit toujours que de m'enculer, ce que je le laisse faire, car au moins il est plus doux que la première fois. Je jouis en même temps que lui, mais douloureusement, peut-être parce que je n'ai pas fait l'amour depuis si longtemps. Bizarrement, un moment après, *I have a wet dream*, alors qu'il ne m'en arrive généralement qu'après quatre ou cinq jours

d'abstinence (et alors très régulièrement). Et encore après, autre accident bien plus grave celui-là, une diarrhée épouvantable, et la merde, liquide, et rendue encore plus fluide par le foutre de W., se répand sur le drap. Rush aux chiottes, le premier d'une longue série. Hâtifs et inefficaces nettoyages. Ce n'est que lorsque John & Raoul viennent nous chercher pour aller à la plage, et que W. et moi déclinons, épuisés, que nous nous endormons vraiment, jusqu'à midi.

Nous sommes tous invités à déjeuner chez les deux couples du haut. Lorsque W. et moi montons à pied, il n'y a encore que Jacques le médecin, qui examine mon cas, me donne des pilules et prend très gentiment soin de moi, jusqu'à me préparer du riz que je mange seul tout en lisant *1876*, toujours, tandis que les autres déjeunent au-dessous. La maison louée est beaucoup plus grande qu'elle ne semble l'être du dehors. Je suis à demi allongé dans la plus grande pièce, dont les fenêtres ouvrent sur le minuscule port qu'elle domine de très haut. C'est une salle assez basse, vaste, au plafond de bois, d'heureuses proportions et que sa décoration bébête – des panneaux indépendants, *marocains*, dit W., *turcs*, prétendais-je, faisant au décorateur la faveur d'y voir une allusion délibérée au passé de l'Épire, *égyptiens*, s'avérera-t-il, de toute façon flambant neufs –, ne parvient pas à gâter. Elle ouvre sur une grande terrasse où W. et moi passons l'après-midi calmement.

Les invités sont peu satisfaits de la qualité de leur repas. Les deux antiquaires, selon eux, n'ont pas le sens de la cuisine. Il y a eu une longue discussion sur les raisons de la suprématie de New York dans le domaine de l'art. Il y a que les artistes français se détestent, ou s'ignorent. Le médecin ou l'historien avancent quelques noms, totalement inconnus, que John et W. ne se donnent même pas la peine d'écarter. Je suis bien content d'avoir échappé à ça.

Puis tout le monde va à la plage, ou bien dormir, et W. et moi restons seuls, lisant. Lui lit une nouvelle de Nabokov, *The Vane Sisters*, et cherche en vain l'acrostiche du dernier paragraphe. Vers sept heures, nous quittons la maison déserte et redescendons le long du chemin, croisant des chèvres, regardant un joli âne, assez proches l'un de l'autre :

« Il ne faut pas te faire tant de souci pour tout, sans raison », dit-il.

Le soir, nous dînons tous les quatre à Igoumenitsa, et décidons de partir le lendemain vers le sud.

Samedi 7 août

Nous partons donc vers dix heures, sans même aller dire au revoir à nos hôtes de la veille. Nous avons repéré sur la côte un village qui, d'après le guide, semble assez prometteur : Parga. Sur la route, Raoul chante à tue-tête ceci :

> *L'aventure commence à l'aurore,*
> *À l'aurore de chaque matin,*
> *L'aventure commence alors,*
> *Trala-lala-lalala... !*

Il interprète ce couplet avec l'accent de Luis Mariano, bien qu'il s'agisse, dit-il, d'une des premières chansons de Jacques Brel. Toujours est-il que l'air et les paroles s'accrochent à moi et ne me quitteront plus de tout le voyage.

Nous arrivons à Parga vers midi. C'est un gros village de pêcheurs, sur un cirque à la forme assez compliquée que domine une forteresse vénitienne d'où dépassent de beaux arbres; mais l'ensemble est déjà passablement abîmé. La laideur de l'architecture contemporaine, en Grèce, est à peu près sans égale en Europe, à ma connaissance. Les canons semblent en avoir été fixés une fois pour toutes vers le début des années cinquante, et depuis lors s'élèvent partout les mêmes maisons en général inachevées, dotées de larges balcons qui semblent tenir à peine : on bâtit un étage, et on dresse au-dessus la carcasse d'un autre en attendant des temps meilleurs, ou le retour de l'inspiration, ou la naissance des petits-enfants. À l'intérieur, souvent laissés bien visibles, les escaliers s'interrompent brusquement. Tout est en ciment. Le « petit paradis » qu'annonce le guide – «sans doute pour peu de temps encore»,

ajoute-t-il d'ailleurs prudemment – est maintenant envahi de touristes en majorité allemands. Toute cette partie nord-ouest de la Grèce est d'ailleurs très accueillante aux Allemands, l'allemand est la seule langue étrangère dont les habitants baragouinent quelques mots, ceci étant dû, explique John, aux nombreux Grecs qui vont travailler en Allemagne fédérale. En effet, on voit de très nombreuses voitures immatriculées en Allemagne, mais portant aussi le signe GR.

Nous marchons sur le port, puis montons vers la forteresse pour voir la plage, de l'autre côté. On distingue, à son extrémité, entre les pins, les huttes d'un village du Club Méditerranée. Finalement, nous décidons que nous n'avons pas envie de rester là. Nous faisons quelques achats pour un pique-nique et repartons vers le sud, à la recherche d'une plage. Comme nous hésitons à un carrefour, trois garçons, dans une Volkswagen, l'un d'entre eux très joli, justement celui qui nous parle, s'offrent à nous guider – ce sont des Grecs.

« Suivez-nous ! » disent-ils.

Et nous les suivons, intrigués par leur extrême amabilité, imaginant déjà de jolis ébats achillo-patroclesques au bord de la mer, ou au contraire des dangers, un piège, des attaques, des vols. Mais sans doute ne s'agissait-il que de *vrais* bons Samaritains qui nous laissent, au nord de Préveza, près d'une plage immense où nous déjeunons et passons la plus grande partie de l'après-midi, seuls.

Vers cinq heures, nous repartons. La route, à mesure qu'on s'approche de Préveza, semble se perdre entre des jardins, et bientôt elle n'est plus que cailloux et sable, pour finalement disparaître tout à fait, volatilisée. On entre alors en ville par des chemins de traverse ou des rigoles, elle s'esquivant toujours, traversée déjà avant que tout à fait atteinte. Vers ses confins nous prenons un verre dans un café de plage où ne sont que des Grecs. Un vieillard aux cheveux teints, à la moustache effilée, teinte elle aussi, nous regarde les yeux mi-clos : *arbiter elegantiae* des années trente, dans cette ville morte.

Quelques corps un peu excitants, toutefois. W. fait la gueule. À distance, le long d'une avenue bordée d'eucalyptus, passe un garçon en short blanc, la main sur le côté, les pectoraux bien marqués mais fins, et

tous ses muscles pareillement élongés, aristocratiques, dans la lumière hésitante, précieuse, que font les étroites feuilles vert pâle, sous les remparts vénitiens : plus qu'*inoubliables*, le personnage, la scène, le décor, la consistance et la couleur de l'air, sur ces confins d'une ville qui semble n'être que confins, paraissent *inoubliés*, tissés d'emblée dans la matière brumeuse de la mémoire.

[*Jeudi 26 août, cinq heures*]

Après quoi nous prenons le bac pour traverser la baie d'Actium, *nothing less* : « Vous revivrez quelques-unes des péripéties de la célèbre bataille…», assure optimistiquement le Guide bleu, tandis que j'entends en silence la grande phrase en escalier de *La Mort de Cléopâtre*, à mon avis l'une des plus enchanteresses de toute l'histoire de la musique (dommage que je ne sache pas la noter musicalement – je sais très bien la *chanter*) :

Ah qu'ils sont loin ces jours, tourment de ma mémoire,
Où sur le front des mers, comparable à Vénus,
D'Antoine et de César réfléchissant la gloire,
J'apparus triomphante aux rives du Cydnus…

Mais là ce serait plutôt :

Actium me montra mon farouche vainqueur…

Non, légère confusion – je viens de vérifier (Vieillard de Boismartin n'est pas précisément Racine, mais la musique fait tout passer) :

Actium m'a livrée au vainqueur qui me brave!

Pauvre Cléo ! J'ai pour elle une très affectueuse pensée – comme quoi il est très important de choisir avec soin ses compositeurs posthumes…

Puis nous nous dirigeons vers Leucade, qui m'a paru un lieu de séjour satisfaisant, toujours d'après le guide dont je me suis ménagé ingénieusement la charge comme étant (de très loin) le plus intéressé à l'aspect archéologique des choses. Au pied d'une forteresse vénitienne, de nouveau, il faut de nouveau prendre un ferry pour une traversée de trente mètres environ, cette fois-ci : le malheureux ferry se contente de tourner sur lui-même, pratiquement. Nous doublons par le sud la ville de Leucade *proper*, passons devant un joli cinéma à ciel ouvert, style 1950, comme tout ici, et entreprenons le tour de l'île par la côte orientale.

La petite bourgade de Nydri est assez laide et plate, mais son site et ses environs sont effectivement admirables (à défaut d'*inspecteur de la Création*, comme je ne sais plus qui dans Claudel, je pourrais faire *vérificateur de Guide bleu*, comme boulot (« Non mais, sinon tu fais quoi, comme boulot ? »)). On aperçoit, de l'autre côté de la baie, sur une île minuscule, «la romantique petite demeure où séjourna l'archéologue allemand Dorpfeld († 1940) ». Elle est très jolie, avec son modeste fronton. Elle se visite et m'intéresserait beaucoup, mais l'heure n'est point, de ma part, à d'excessifs tirages sur une corde déjà bien élimée (d'autant, soyons juste, que c'est la première fois de ma vie que j'entends parler de ce Dorpfeld – j'appartiens pour ma part à l'école léonbérardienne de l'exégèse homérique).

La végétation, tout autour de la baie de Nydri, est celle d'un jardin, scandée de hauts cyprès. La route s'élève ensuite, dépasse un col et laisse sur la gauche le village de Poros, étalé sur le flanc d'une montagne assez abrupte et qu'un chemin de terre, tournant entre les cyprès, toujours, relie à une belle plage au fond d'une anse. Le paysage, vers le sud-ouest de l'île, toujours aussi beau, est beaucoup moins riant. On atteint le port minuscule de Vassiliki, lui aussi au fond d'une baie, à l'orée de la chaîne montagneuse qui pointe seule vers le sud pour s'achever au "saut de Leucade".

À Vassiliki comme à Nydri ou Parga, les touristes sont relativement nombreux. Mais ils ne sont pas de la pire espèce. Toutefois, il est difficile de trouver des chambres. Grâce aux efforts obligeants de la police, nous sommes logés chez l'habitant, en l'occurrence une femme très souriante dont la maison de bois, à balcon, occupe l'angle de deux rues à l'intérieur

du village. Nous avons là pour voisines deux formidables lesbiennes d'âge mûr, grecques, semble-t-il, qui sont peut-être sur ces lieux en hommage à Sappho, laquelle, d'après la légende, se serait jetée du haut du cap Blanc.

Une promenade à quai, bordée de cafés d'un côté et de gros platanes de l'autre, est la principale attraction du village. Mais les montagnes, en face, à l'ouest, arrêtent la vue, et, sitôt que le soleil s'est couché, font une ombre noire assez oppressante. Comme ma mère j'aime les lieux ouverts au couchant, où la nuit vient lentement et doucement; tandis qu'à Vassiliki, ainsi qu'il arrive sous les tropiques, je crois, elle s'abat de manière brusque et presque violente, d'autant plus chargée d'obscures menaces, en l'occurrence, qu'elle se présente d'abord sous la forme d'une large barre noire, horizontale, dressée comme un mur sur la mer et les toits. Plus tard, cependant, quand la couleur du ciel a rejoint celle des pentes, et que les seules lumières sont celles de la promenade, il est agréable de faire les cent pas sur le quai, et de reconnaître en les croisant, après une demi-heure de va-et-vient, les mêmes visages déjà familiers, venus d'Australie, de Colombie britannique ou de Dalécarlie.

Nous avons dîné au bout de la promenade, dans un restaurant où nous attirait – Raoul, surtout – un jeune serveur herculéen, bronzé, velu, mais qui à moi ne disait rien, avec son visage de buffle atteint des oreillons. L'ambiance, entre W. et moi, allait d'ailleurs se détériorant à grande vitesse. Plus tôt il m'avait parlé de son inimitable ton sec et tranchant, parce que je recommandais avec trop d'insistance à son gré qu'on gare la voiture au lieu de tourner en rond dans le village pour chercher des chambres – lui, de son côté, ne cesse de prodiguer les instructions les plus cassantes. J'étais d'autre part de plus en plus agacé par le côté systématique, inévitable de ses fumeries de hasch ou de marijuana, et d'ailleurs par son attitude en général : il ne parle pratiquement qu'à John, pour qui il est tout sourires, et ne me réserve à moi que des réflexions désagréables ou des ordres.

Entré dans un café, avec John, il s'y installe, sans même me consulter, devant la télévision où passe un film français avec Annie Girardot.

« Je rentre à la chambre », dis-je, et je vais me coucher. À la lumière misérable de la lampe, je puis à peine lire, mais il n'est pas question de

dormir, malgré un valium. Lorsque rentrent W. et les autres, extinction des (maigres) feux, mais je ne peux toujours pas fermer l'œil et pleure en silence.

« Je ne peux pas continuer comme ça, c'est trop sinistre. Je partirai demain. »

Pas de commentaires, et pas un geste.

Dimanche 8 août

Au matin je réunis mes affaires et me prépare à partir. W. va prendre son petit déjeuner sur le port. Mais il revient avant que j'aie terminé ma toilette et me demande si je suis bien sûr de vouloir m'en aller, si je ne préférerais pas réfléchir, passer au moins la journée sur la plage, rejoindre une ville.

« Non, c'est trop triste, ce voyage : ce n'est pas la peine de continuer. On semble n'avoir plus rien en commun, on ne fait pas l'amour, sinon comme une épreuve de force, tu ne me parles que pour m'engueuler. »

John et Raoul se joignent à nous, évoquant toutes les difficultés matérielles que je trouverai à voyager seul, presque sans argent, et pour commencer à faire de l'auto-stop un dimanche :

« Viens au moins te baigner avec nous…

– Oui, bon, d'accord, o.k. »

Nous hésitons entre la plage qui est en bas de Poros et une baie minuscule, plus proche de Vassiliki, celle de "Sivota", une fois de plus. Finalement nous optons pour celle-ci, qu'on atteint par un chemin de terre. Il y a là une rade presque fermée, quelques maisons, dont un restaurant, si l'on peut dire, des campeurs, et, au milieu, un petit yacht à pavillon français. Déjeuner de petits poissons prend des heures. Nous marchons ensuite dans l'espoir de trouver une plage, vers l'extrémité du goulot et vers la mer libre. C'est une longue promenade le long d'un sentier de muletier où l'on se déchire les jambes à des chardons de toute espèce. Mais la vue, au bout, est superbe, sur la pointe sud de Leucade et sur toute sorte de petites îles désertes dont certaines, aux formes théâtrales, s'élèvent très haut, très vite. Plutôt que sur la mer ouverte où les rochers portent des traces de goudron, nous nous baignons dans le

chenal, près d'une famille française venue là du hameau en bateau pneumatique. Puis nous refaisons le même chemin en sens inverse et regagnons Vassiliki en voiture.

Le soir, nous dînons au même restaurant que la veille. Dans les télévisions des cafés, on voit des extraits d'un film, ou d'une pièce, une œuvre de production grecque, en tout cas, consacrée à la période de la guerre d'indépendance, probablement, où apparaissent le roi Othon [JE DANS *L'ÉCART*, DE "RÉMI SANTERRE" / OTTOKAR, *LE SCEPTRE D'OTTOKAR*, CHIEN OTTOKAR / OTTO RANK (→ *LE DOUBLE*, *LA LÉGENDE DE LOHENGRIN*, ETC.) / OTTO RAHN (→ LOHENGRIN) / AUTO(MOBILE) / AUTOCAR / NOTO (→ *L'AVVENTURA*)], la reine Amélie, sans doute, et un héros quelconque. Ensuite, dans le plus grand des cafés, nous regardons *To Be or Not to Be*, de Lubitsch. Il faut lutter contre les Grecs qui veulent pratiquement couper le son, en anglais, et ne suivent que les sous-titres. Une femme au visage dur vient tourner le bouton, on n'entend plus rien. Mais les enfants prennent notre parti et le son est restitué, plus ou moins.

«La vie d'Angèle ne fut dès lors qu'une longue douleur recueillie, presque calme quelquefois, étale, mais avec des stridences atroces qui la faisaient tomber en distraction dans la lecture d'une revue de dames, au milieu des échanges quotidiens et des petits travaux qu'elle effectuait dans la maison. Elle allait alors jusqu'à la fenêtre, ou bien faisait le tour du jardin, comme une folle, ou même courait les chemins, autour de Florac [FLORA (CÉLINE & FLORA, FLORA TRISTAN (→ TRISTAN), FLORA MACDONALD (→ LANDO(R) / ROLAND / ARNOLD, ETC.), *DONA FLOR ET SES DEUX MARIS*, LE CAFÉ DE FLORE (→ ROLAND BARTHES), LE PAVILLON DE FLORE, *LE TRIOMPHE DE FLORE* / FLORE, EN FLEUR, *IN BLOOM*, BLOOM (LEOPOLD / ALLAN / HAROLD), BLUM (LÉON), *BLUME* (→ CELAN)) /// CAROL (DE ROUMANIE), MARTINE CAROL (→ *CAROLINE CHÉRIE*), LEWIS CARROLL, *CAROLS*, LORCA, VILLE DE LORCA (OÙ S'ENGAGE

RAPUN),

CARLO, CARLO(TTA)

DIMITRI

ORLAC, LES MAINS D'ORLAC], pour se tuer de fatigue, hagarde, se répétant des phrases qui, peut-être, n'avaient jamais été prononcées, des promesses, des chuchotements vieux de vingt ans. On disait dans la ville que si le sous-préfet était très bon, c'est qu'il n'avait pas le courage d'être méchant. Il préférait faire des reproches à sa femme à propos de sa famille :

> “Tous des malades. C'est la faute de ton père.” »

Lundi 9 août (Sainte-Suzanne)

Nous reprenons la route en direction du sud. Mais d’abord il faut regagner Leucade, la ville. Les routes de la côte ouest de l’île, que j’ai recommandées par curiosité et par désir d’exhaustivité, ne sont pas goudronnées, et elles sont très mauvaises, ce qui d’emblée met W. de très méchante humeur. Je dois d’ailleurs reconnaître, malgré ma prédilection rituelle pour l’ouest, que cette côte-là est moins belle que l’autre.

À Leucade, nous faisons des courses. Au cinéma de la grande rue passe un film italien avec Franco Nero [FRANC, MONNAIE, FRANCO, FRANCO DE PORT, FRANC, FRANC, FRANK, CÉSAR FRANCK / NERO, CHIEN DU PRINCE IMPÉRIAL / NÉRON (*NERO*) / ORNÉ, ORNE, RENO, RENAUD / NERO FILMS (FRITZ LANG)], l’une de mes grandes admirations. Une fois que nous sommes revenus sur le continent, et parce que tout le monde veut se baigner, je choisis, au lieu de nous faire rejoindre l’axe principal, à l’intérieur des terres, une petite route qui suit la côte.

[*Vendredi 27 août, quatre heures*]

Et nous nous baignons en effet, en contrebas de cette route, sur une longue plage déserte, en face de Nydri et de l’orée de sa baie. Puis nous continuons vers le sud et arrivons à un village très plat, Mitikas, posé au niveau même de la mer, et qui regarde une île formidable, très proche, très haute, très sombre, whitmaniennement appelée Calamos. À l’heure de la sieste, ce village désert qui regarde cette île abrupte s’élever sans la moindre transition jusqu’à des sommets qui paraissent très élevés a quelque chose de poignant – d’autant plus qu’il est situé dans une impasse : la nouvelle voie côtière n’est pas achevée.

On ne peut donc qu’obliquer vers l’est, cette fois, vers l’intérieur des terres et la montagne. Ce ne sont d’abord que jardins potagers pleins d’arbres aux feuilles poussiéreuses, puis le chemin, à mesure qu’il s’élève en tournant sur lui-même, devient de plus en plus rocailleux et raviné. Ce sont les monts d’Acarnanie : chacun des kilomètres indiqués

sur la carte prend des heures à parcourir. Pour ma part, j'aime beaucoup ça : on a un sentiment d'aventure, les paysages sont superbes, le nom est merveilleusement évocateur (même si je ne sais pas trop de quoi) et, après tout, nous ne sommes pas pressés. Mais dans la voiture on s'irrite de plus en plus contre moi qui ai choisi cet itinéraire – W. parce qu'il déteste ces mauvaises routes qui le rendent malade, et Raoul parce qu'il s'inquiète pour sa voiture, laquelle subit à chaque tour de roue, il est vrai, les éclats bruyants des pierres du chemin.

À chaque col on en aperçoit un suivant, encore plus élevé, moins accessible encore. Dans deux ou trois villages que nous traversons, assez gros d'ailleurs, et plutôt laids, les habitants nous regardent passer comme des curiosités. Lorsque nous nous arrêtons pour boire quelque chose dans un café, au point le plus élevé, le cabaretier nous offre des cigarettes de tabac local, fort et âcre, paraît-il. Puis l'on redescend lentement vers une vallée fertile où la terre des chemins est rouge.

J'avais prévu de partir encore vers le sud et l'ouest, et de rejoindre le petit port d'Astakos, mais les autres ne veulent plus courir de risques et préfèrent rejoindre au plus court la grande route, au nord d'Agrinion. Nous gagnons de là Missolonghi, très rapidement.

La ville fait d'abord assez bonne impression, parce qu'on dépasse une caserne et des soldats nonchalants qui marchent sous les eucalyptus avec l'air de s'ennuyer ferme, des remparts, un grand bâtiment blanc de style colonial qui est peut-être le musée. Mais tout se gâte très vite. Nous n'arrivons pas à atteindre le bord de mer, et peut-être n'y en a-t-il pas : seulement des avenues laides, modernes, poussiéreuses. Le plan initial de passer là la nuit est donc abandonné, et Byron nonobstant, nous repartons, cette fois-ci pour Naupacte.

L'ancienne Lépante est aujourd'hui une petite station balnéaire fréquentée surtout par des Grecs, semble-t-il, au pied de remparts vénitiens d'où dépassent de grands arbres qui paraissent faire un parc. Tous les hôtels étaient pleins. Mais dans le hall de l'un d'entre eux attendait un vieil homme qui nous conduisit chez lui, dans une de ces maisons modernes inachevées qui devraient être l'emblème du pays, tant elles sont ce qu'on y voit le plus. Une grande pièce, qui sans doute était destinée, dans l'idée première, à servir de salon d'apparat, avait été

convertie en une espèce de petit dortoir où les quatre lits se touchaient presque. Les autres meubles étaient recouverts de housses blanches, mais il en dépassait une profusion extraordinaire de bibelots, petits vaisseaux, vases, énormes poupées.

LA NUIT DE NAUPACTE

Nous sommes allés dîner sur la grand-place qui domine le petit port. John, comme d'habitude, parle très fort et fait beaucoup de bruit. Il commande pour sa chienne des plats du menu et la fait manger dans les assiettes. À un moment, il veut même la faire asseoir sur une chaise, et qu'elle mange à table. Je fais remarquer que tous les autres dîneurs sont indignés, et que ce n'est peut-être pas la peine d'en faire tout à fait tant, ce qui me vaut une épouvantable sortie :

« Je n'en ai rien à foutre de ce que peuvent penser ces cons de bourgeois grecs coincés et pitoyables, avec leurs minables efforts pour avoir l'air respectables. Bon Dieu, mais quand est-ce que tu arrêteras de te soucier toujours de ce que pensent les autres! Qu'est-ce que ça peut te foutre? Fais ce qu'il te plaît! Moi, je fais exactement ce qui me plaît, un point c'est tout. »

W. se tait. Raoul est d'avis qu'en effet donner au chien des plats du menu ne serait pas à faire dans un village comme ceux que nous avons traversés, parmi des paysans pauvres, mais qu'ici, vraiment, au milieu de ces bourgeois athéniens qui font parade de leurs Mercedes, ça n'a aucune importance.

Bon. Au dessert, Raoul va draguer le long du rivage. Moi je marche jusqu'au port et monte sur l'une des petites tours qui en défendaient l'accès. Il y a là la statue récente de je ne sais quel héros de l'indépendance. Un voilier fait son entrée et cherche une place. Il flotte sur tout le bassin une forte odeur d'essence. Puis je retourne à table où W. et John sont toujours assis, et que Raoul a déjà regagnée. W. me demande de lui apporter d'une table voisine une carafe d'eau. Je le fais. Puis il me dit de la verser sur John. Je le fais aussi, ou du moins le contenu d'un ou deux verres. Or ceci déclenche chez lui (qui a, je m'en souviens, vidé une

entière bouteille de bière sur Raoul, dans la nuit du 14-Juillet) une colère folle. Il me court après entre les tables et veut me jeter du poivre dans les yeux. La fureur le fait presque baver. Il vocifère, provoque un attroupement et déclenche l'intervention des garçons. Il m'injurie, me traite d'imbécile et surtout de *minable* (un de ses mots préférés) :

« Quand je pense qu'il a fallu qu'on se mette tous à te dire qu'on t'aimait et tout ça, quand Monsieur faisait sa petite crise, à trente ans, *for Christ's sake*, et voulait partir! »

C'est lui qui part, et rentre à la chambre pour se changer : il fait très chaud, il est en chemise, il a seulement un peu d'eau sur les épaules – et avant de prendre le large il a versé sur moi, qui n'ai pas fait un geste, une carafe entière, cette fois-ci.

Raoul va le rejoindre un peu plus tard, et W. et moi marchons dans la ville, assez calmement. Il a dit à John que tout ça était sa faute, à lui W., que c'était lui qui m'avait dit de verser sur lui la carafe. Mais John ne lui en voulait en rien et me répétait :

« Tu fais toujours tout ce qu'on te dit, hein?»

W. en tout cas ne prenait pas position contre moi, pour une fois, et il était même presque gentil.

Quand nous sommes rentrés à la maison qui nous tenait lieu d'hôtel, John et Raoul ne s'y trouvaient pas. Ils y étaient passés et en étaient ressortis. Quand ils sont rentrés à leur tour, nous dormions.

Mardi 10 août

Au matin il n'y paraissait plus. Un calme superficiel était revenu. Nous sommes allés de Naupacte à Delphes par une route de montagne assez bonne, mais toute en virages, où les kilomètres, une fois de plus, paraissaient n'en finir pas. Nous sommes arrivés vers midi et nous sommes installés aussitôt à l'hôtel Xénia, un bon hôtel des années cinquante, un peu décrépit déjà, mais confortable et qui jouit d'une vue superbe sur la plaine sacrée et sur le golfe d'Itéa. À peine si une petite

usine, en bas, au bord des oliviers, et un terrain vague, déblayé, qui semble attendre quelque redoutable aménagement – un parking peut-être –, attentent à l'intégrité du site.

Nous avons déjeuné à l'auberge de jeunesse, parmi des Français (pourquoi les conversations dont on entend des extraits paraissent-elles toujours parfaitement imbéciles? Parce que la plupart des conversations sont imbéciles, sans doute – qui entendrait les nôtres serait peu impressionné…), puis nous avons marché vers les ruines.

De la route, d'abord, on n'aperçoit presque rien : le Tholos, seulement, en contrebas, et, plus haut, quelques cailloux. La vallée est ici très abîmée par la construction d'un conduit d'eau, peut-être, en ciment blanc, qui est sans doute destiné à être recouvert : mais le rocher découpé, subitement à nu, ne se cicatrisera pas de sitôt et portera toujours la marque de cette intervention. D'autre part, déconvenue, le musée était fermé. Ce fut toutefois un avantage, car il y avait dans le sanctuaire, de ce fait, beaucoup moins de visiteurs, les tours organisés évitant à juste raison ce jour-là. Nous avons donc effectué toute l'ascension, de la voie sacrée jusqu'au temple d'Apollon, jusqu'au théâtre et jusqu'au stade.

W. faisait remarquer, très justement sans doute, que cet ensemble, architecturalement, devait être d'assez médiocre qualité, tous ses éléments paraissant superposés dans le plus grand désordre et dans une profusion d'un goût douteux qui certainement ne permettaient pas de voir chaque bâtiment comme il aurait convenu, trop près qu'ils sont tous de leurs voisins. Il était dans l'ensemble assez dédaigneux et paraissait plus excité par la perspective d'un gin-tonic à l'hôtel, et d'une bonne douche, que par le site. Mais je marchais à leur rythme à tous. Nous nous sommes assis assez longuement dans le stade, si surprenant, par sa taille, sur les flancs de cette gorge. Il est en fait ce que j'ai préféré, avec ses pins, et il me faisait penser, non sans absurdité, à la place de Sienne que j'aime tant, à Rome, dans les jardins de la villa Borghèse.

Dans le village, ensuite, où je cherchais à acheter un short, en vain, j'ai vu, parmi un groupe de jeunes touristes, un garçon à peu près nu, allemand peut-être, très "Jeunesses hitlériennes" de type, en tout cas, blond, élancé mais très musclé, et dont le short minuscule, justement, avait au centre une protubérance stupéfiante, à tel point que je suis allé

chercher les autres, pensant à juste titre que ça les intéresserait plus que moi. John, surtout, et Raoul étaient dans tous leurs états.

Nous avons regagné nos chambres. J'ai lu un moment, sur le balcon, *1876*, toujours, à peine amusé par l'ironie d'une si insipide lecture dans un tel cadre, et sous une semblable lumière. Puis W. et moi avons écrit quelques cartes, à Casimir et à R. B., en ce qui me concerne, et pour lui, entre autres, à Nicolas, son beau Sud-Américain :

« *I wish (beaucoup) that you were here (with us) (How switching language gives emphasis to the banal formula)* » (Indiscrétion tandis qu'il prend sa fameuse douche, ou bien chie).

Pourtant cette soirée devait être la seule agréable et tranquille de ce sinistre voyage. Nous avons été invités dans la chambre voisine, chez John & Raoul, qui, très gentiment, avaient disposé sur leur balcon, sur une table basse, des coupes et du champagne que nous avons bu paisiblement en regardant disparaître le soleil sur les montagnes de Phocide. Nous avons aussi fumé des joints. Il n'y avait, pour une fois, pas d'agressivité dans l'air, pas d'hystérie, et la sérénité du paysage nous gagnait.

Nous avons voulu ensuite dîner dans le meilleur restaurant du village, et nous avons marché jusqu'à lui, mais l'atmosphère y était affreusement morose, et nous avons préféré prendre le repas à notre propre hôtel, sur une grande terrasse encore. John lisait les critiques cinématographiques d'une fille new-yorkaise qu'il connaît et qui publie ses impressions sur des feuilles ronéotées auxquelles on peut s'abonner pour, ensuite, dans les dîners en ville, briller à bon compte sans trop risquer de tomber sur un autre lecteur du même journal. Il paraît qu'elle est géniale. Son talent, en tout cas, est tout à fait du genre qu'apprécient tant John et W., *bitchy*, acide et plein de cette invention verbale que, paraît-il, ne possède que la langue anglaise, et entre tous l'anglais vif-argent des New-Yorkais d'aujourd'hui.

Et pour finir cette belle journée, j'ai lu à W., dans nos lits jumeaux, un chapitre de *1876*, avant de faire l'amour avec lui, sans particulièrement de tendresse, mais avec beaucoup d'impétuosité. Je l'ai baisé et nous avons joui ensemble à grand bruit.

Mercredi 11 août 1976 [samedi 28 août, deux heures]

Grande foule dans Delphes. Nous avons visité le musée, et puis je suis allé, seul, voir les ruines qui sont au-dessous de la route, c'est-à-dire en particulier la tholos.

DELPHES DU SECOND JOUR. (*De nul effroi était ton gouffre clair…*)

J'ai oublié de parler, hier, de ce très jeune Italien, dix-sept ou dix-huit ans, chemise entièrement ouverte, la poitrine et le ventre couverts de poils noirs, et pour moi follement excitant :

« Il n'a pas de menton, pas de bite et pas de cul, dit W.

– *Well, nevertheless…* »

Nous avons pris la route en direction d'Athènes, et rejoint la grande route à la hauteur de Thèbes. Nous avons déjeuné dans un prétendu "self-service" de bord de route, du côté de Tanagra (*sic*), en vue d'un Grec de trente-cinq ans ou plus, supersexy, passablement sauvage, pas rasé depuis quatre ou cinq jours, en sueur, couvert de cambouis et totalement indifférent à nos regards appuyés. Nous étions en ville vers trois heures.

John et Raoul voulaient aller, selon leurs fastueuses habitudes, au King's Palace Hotel, près de Syntagma ("la place du Syntagme", comme nous disions – en fait *de la Constitution*). C'était trop cher pour nous, et même, vérification faite, pour eux. J'ai donc, avec John, cherché dans le quartier un autre hôtel et choisi l'Aréthusa, moderne, proche de la place lui aussi. Dans l'opération j'ai perdu ma carte d'étudiant et cent drachmes [ARC, CAR, CHAR, CHAR, RACHI, ARACHNÉEEN, DRAME, DRACH / MONNAIE, PIÈCE DE MONNAIE (→ PEREC, BORGES, KLOSSOWSKI) / MONET, MINET, MANET, THÉCEL, PHARÈS] que j'avais rangées avec elle dans l'étui. Et j'ai passé l'après-

midi, ou ce qu'il en restait, à la chercher dans tous les hôtels où j'étais passé, à la poste de la place Syntagma et même à la poste centrale, parce que W. l'avait peut-être postée entre deux cartes postales.

Nous avons dîné au pied de l'Acropole, dans la rue pleine de restaurants en plein air d'où l'on peut suivre le son et lumière, et plus précisément dans celui dont nos amis Kornell et Nico, l'année dernière, connaissaient le patron. Entre-temps, cette gargote pour touristes est devenue infecte. W. et moi avons pris ensuite une glace sur les escaliers de Plaka, puis nous sommes allés au Mykonos où mon sourd-muet de l'année dernière, Michaëlis, qui remplit pompeusement les fonctions de portier et de videur, et qui m'assurait à peu près, à grand renfort de signes directement traduits de Théocrite ou de Bion, que j'étais le grand amour de sa vie, ne semblait pas bien sûr de me reconnaître – ainsi va la faveur parmi / *Le tumulte pompeux d'Athènes et de la cour*. J'ai moi-même constaté, vindicativement, qu'il n'avait pas embelli. D'ailleurs il n'y avait personne qui nous plût. Nous sommes donc rentrés à pied jusqu'à l'hôtel, mais je suis encore allé faire un tour au Zappéion, la partie du jardin public qui n'est pas fermée la nuit (renseignement aimablement fourni à mon adolescence clermontoise par M. Roger Peyrefitte, *Les Ambassades* – j'aimais beaucoup l'épisode du jeune officier de police qui fait un tour des lieux avec ses hommes, s'applique à ne rien voir de ce qui se passe dans les buissons, et, revenu au portail, laisse rentrer sans lui sa petite troupe à la caserne et retourne sur les lieux pour une enquête personnelle plus poussée).

J'ai rencontré là un garçon maigre, bronzé, un peu poilu, bourgeois grec, qui m'a entraîné dans une sombre allée du côté de l'Olympéion, où nous nous sommes embrassés, en grande partie dévêtus, et réciproquement sucés, assez longtemps, jusqu'à ce que surviennent des curieux dont j'ai pris prétexte pour l'inciter à revenir vers l'avenue, parce que je ne voulais pas jouir comme ça.

Il avait un très beau sexe, parlait anglais, vivait à Londres et s'appelait Christos. Je lui ai parlé de notre hôtel, mais il a dit que certainement il ne pourrait pas y entrer, qu'à Athènes on était très strict sur ce point-là, que même moi je me ferais renvoyer. Je l'ai donc quitté. En fait il n'y avait,

quand je suis rentré, âme qui vive à la réception, et j'aurais pu introduire dans notre chambrette un entier régiment d'evzones.

Jeudi 12 août

Nous sommes partis, munis de sandwichs et de Coca-Cola glacé dans un thermos, pour la plage pédé d'Athènes, à Vouliagméni : en fait il n'y a pas de plage, mais un cap rocheux où les garçons s'allongent sur les pierres plates et se touchent un peu, éventuellement, à l'ombre des rares buissons. J'ai retrouvé là le Christos de la nuit précédente, flanqué d'un ami à lui, Vassili, beaucoup plus sexy que lui, plus poilu, plus musclé, genre ours, au physique et au moral. Malheureusement, j'ai été pris de nouveau d'une diarrhée épouvantable, due sans doute au repas de la veille, et sur les conseils de ce Vassili, justement, je suis allé passer la plus grande partie de l'après-midi dans un café de Vouliagméni à boire du thé et à lire *1876*, toujours.

À mon retour, la situation était très tendue entre John et Raoul, cette fois, et ensuite elle n'est allée qu'en s'aggravant. Raoul était coupable, d'abord, de ne pas passer un instant avec John (qu'il ne voit que quelques mois par an), de ne songer qu'à draguer sur les rochers, d'avoir plus ou moins (le degré restait à préciser) forniqué avec un Allemand, et surtout, surtout, c'était le point central de l'argumentation et de l'*argument*, d'avoir menti à ce sujet et de s'obstiner stupidement dans son mensonge.

John est furieux, dit qu'il peut tout pardonner mais pas le mensonge, qu'il a tout vu, *de ses yeux vu*, et qu'il va rentrer à Paris. Sa violence est, comme toujours, stupéfiante. Quand nous avons regagné Athènes il a interdit à Raoul, sous peine de se faire *tuer* (sic), l'accès de leur chambre. Et Raoul vient donc avec moi faire une nouvelle tentative pour retrouver ma carte d'étudiant et mon argent à la poste centrale. À notre retour, John a déménagé et doit prendre un avion le lendemain. Je dîne donc seul avec Raoul, tandis que W. dîne avec John : par coïncidence, nous le saurons plus tard, dans le même restaurant de Plaka, mais pas ensemble, et sans

nous voir. Sur les escaliers, ensuite, les deux groupes se rencontrent et s'évitent. Raoul fait une tentative pour s'approcher de John qui lui dit :

« Fous le camp, ou je vais te tuer. »

Raoul part donc seul pour draguer au Zappéion. John, W. et moi nous retrouvons au Mykonos (le bar), où W. et moi rencontrons un petit Italien de Calabre, poilu, moustachu, musclé, pas aussi jeune qu'il y paraît, qui s'excuse sur un départ très matinal pour Mykonos (l'île), le lendemain, pour ne pas venir avec nous, bien qu'il nous ait fort embrassés. Nous allons donc au Zappéion, nous aussi, où il règne une atmosphère de nervosité et de danger (types qui courent et paraissent s'enfuir, confuses rumeurs de police et de malfrats). Néanmoins nous y jouons un peu avec divers garçons sans intérêt particulier, et W. va se coucher. Je retourne seul au Mykonos (tout cela à pied, mais rien n'est loin), y reste deux minutes et rentre à l'hôtel.

Vendredi 13 août [dimanche 29 août, quatre heures]

A PERFECT DAY ON THE BEACH

John est censé prendre un avion au petit matin. W., Raoul et moi le croyons donc parti et allons sur la plage, toujours la même. Mais il ne tarde pas à faire son apparition. Il ne s'est pas levé assez tôt pour prendre l'avion, il est venu jusqu'ici en taxi. Toutefois, il ne veut toujours pas parler à Raoul qui s'obstine pourtant, comme si de rien n'était, à faire selon son usage des réflexions sur tout et sur rien, la mer, les autres baigneurs, la diététique hellénique, l'effet des différents sports sur les différents corps, l'architecture grecque vernaculaire contemporaine.

W., le matin, s'est plaint que je ne lui répondais pas quand il me parlait. Mais, John revenu, il ne parle pratiquement qu'à lui, comme d'habitude, et ne me répond pas quand je lui adresse la parole. Je vais faire des tours sur les rochers, dix minutes ou un quart d'heure chaque

fois, je parle à Christos ou à Vassili. Plus tard, W., lui, disparaît presque une heure, et lorsque enfin je vais moi-même au sommet de la colline, je le trouve en compagnie d'un petit Grec qui, me semble-t-il, lui caresse les fesses. Mais non, dit-il, rien de tel, j'aurai mal vu. Peut-être. Mais la situation entre nous se dégrade encore. John, qui ne veut avoir aucun rapport avec Raoul, ne voit pas d'inconvénient, toutefois, à rentrer à Athènes dans sa voiture avec nous. W. et moi dînons cependant avec Raoul seulement, dans un bon restaurant que Tom Cushin et Jay Johnson, les modèles (le "Number 1 Model" et le "beau-frère" de Warhol), avaient indiqué l'année dernière à W., et que son petit Grec de l'après-midi lui a rappelé.

J'ai oublié de noter que, l'hôtel Aréthusa n'ayant pu nous loger que deux jours, à cause des réservations du week-end, nous avions dû changer et nous installer au Grand Hôtel, le pire hôtel que j'aie eu l'occasion d'expérimenter jusqu'à présent, je crois bien. On y a d'abord refusé le chien, parce que, nous a-t-on expliqué, «nous sommes un hôtel moderne, nous avons des moquettes, etc. » : celle de notre chambre, de moquette, avait une énorme tache graisseuse sur un tiers de la surface à peu près. Raoul, qui dans le divorce avait gardé Tannou, alla donc s'installer au King's Palace. C'était le matin. On ignorait encore que John n'était pas parti. Et bien entendu John était au même hôtel, à l'étage au-dessus. Mais pour en revenir au Grand Hôtel : les femmes de chambre entrent sans frapper, le garçon qui apporte le petit déjeuner utilise sans prévenir ni s'excuser le téléphone de la chambre, il faut payer immédiatement chaque consommation, et les chambres d'avance. Si d'aventure on demande des renseignements à la réception, les employés bavardent entre eux dix minutes sans vous voir, puis, toujours sans vous porter la moindre attention, l'un d'entre eux demande d'un air furieux à quelqu'un qui vient d'arriver :

« Oui, qu'est-ce que c'est ? »

De petits panonceaux, sur la porte, annoncent que les cartes de crédit sont acceptées, mais les clients qui se proposent de les utiliser se heurtent en fait à toute sorte de difficultés.

Le restaurant où nous avons dîné, en revanche, n'était pas mal – j'ai oublié son nom. Il ne s'y trouvait pratiquement pas de Grecs, sauf

quelques émigrés en Amérique, de retour au pays pour les vacances, dont les enfants ne parlent pas grec et qui eux-mêmes passent cocasse-ment, sans arrêt, du grec à un anglais exécrable. Raoul a essayé de téléphoner à John pour lui dire qu'il aimerait cet endroit, et de venir; mais John était déjà sorti. Après dîner, pourtant, à Plaka, nous sommes tombés sur lui, qui a de nouveau chassé Raoul. C'est avec lui que nous sommes allés au Mykonos. Mais il n'y est pas resté. W. s'est assis dans un coin, moi j'ai fait un tour à l'intérieur. Quand je suis revenu vers lui, il m'a dit :

« Il n'y a personne d'envisageable.

– Oh, il y en a deux ou trois qui ne sont pas mal, éventuellement… »

Mais il n'a pas répondu. Plus tard, il s'est approché de moi qui étais sur les marches de la minuscule courette, et m'a dit :

« Alors, où sont ces deux merveilles ? – d'un air dégoûté.

– Oh ce ne sont pas vraiment des merveilles. L'un est juste derrière toi... »

Mais W. avait bougé avant que je finisse ma phrase et, se retournant, ne vit qu'un moustachu à perruque, pitoyable.

« Mon pauvre vieux... », dit-il en s'éloignant, sans me laisser le temps de le détromper ni de lui montrer l'autre. Il était déjà loin. Une telle fureur me prit alors que je dus aller faire un tour sur les marches de Plaka, ce qui d'ailleurs ne servit à rien pour me calmer. À mon retour il était en conversation avec Raoul, revenu lui aussi vers l'entrée.

« Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas?

– Tu vas prendre mon poing sur la gueule... »

Et je me suis perdu dans la foule. Dix minutes plus tard, je suis revenu vers lui qui était assis dans la cour.

« Je suis prêt à partir.

– Sans moi.

– Sans toi ou avec toi. »

Dans la rue, lui :

« Ça t'ennuierait de m'expliquer ce qui se passe, ce que tu as ?

– Oh, ça ne sert à rien, tu ne peux pas comprendre ces choses-là…

– Bon, très bien. En ce cas, je vais partir avec John, demain matin.»

Nous sommes rentrés en silence et nous sommes couchés sans un mot.

Pour mémoire : l. – rien. / m., M. P., puis J.-C., Br. Vu P. D., et J.-C. l'après-midi. / me. Dîné J. et R., P. D., Ed. / j. St-B., rencont. M. P., G. T., Br. *again*, Donald / v. dîné P. P., divers, Ste-A., Ass. nationale… /s., Ch., J.-François, C. O., Patrick d'Argenteuil, Apol. / .d. C. O., Ch. /

Samedi 14 août [Paris, rue du Bac, lundi 30 août, quatre heures]

Dès son réveil, alors que je pensais que peut-être la chose lui était sortie de l'esprit, W. appela John et lui fit part de sa décision de prendre un avion avec lui. Raoul fut informé aussi. Il me dit alors de m'arranger pour rentrer seul, qu'il en avait assez de toutes ces histoires, qu'il voulait avoir la paix. Bon. Mais il fallait que je récupère mes lunettes dans sa voiture. Je suis donc passé à son hôtel. Il était très agité. La nuit s'était écoulée en scènes horribles, d'un étage à l'autre, et les cris de John, redoublés par les hurlements de terreur qu'ils déclenchaient chez le chien, avaient résonné des heures durant dans la cour intérieure. Il y avait eu aussi, passé sous la porte de Raoul, un message délirant, presque illisible, où le mot *bite* réapparaissait cent fois entre des dessins obscènes et des interjections de toute sorte, quoique relevant toujours du registre combiné de l'insulte menaçante et de la pornographie.

Devant l'hôtel, sur le trottoir, John, très sombre, l'air d'un dément au milieu de la partie ressassante d'une crise maniaco-dépressive, attendait W. Raoul et moi décidâmes donc d'aller à la plage, une fois de plus. Il avait apparemment changé d'avis à mon sujet, par scrupule moral plus que par attachement à mon égard, je le crains, et parlait maintenant de notre retour *à tous les deux*, ce qui évidemment m'arrangeait beaucoup, car j'aurais eu du mal à regagner la France sans argent, ou presque.

Sur les rochers de Vouliagméni, il n'y avait pas grand monde. J'ai bavardé avec un jeune étudiant en médecine nommé Christos, qui était venu nager près de moi : nous nous étions caressés sous l'eau, il avait un très beau sexe, il m'a proposé d'aller chez lui, mais je n'y tenais pas outre mesure. Raoul disparut très longtemps en compagnie d'un garçon à l'air farouche que W. avait remarqué la veille et qui semblait être un soldat : isolé, cheveux courts, musclé, sombre, très tendre, paraît-il, et qui voulut se faire baiser – mais il avait, dixit Raoul, le cul trop serré.

Quand je suis revenu dans notre chambre à l'hôtel, à la fin de l'après-midi, j'ai remarqué qu'il y avait sur une table deux verres, mais l'un peut-être n'avait pas servi : quand j'avais commandé mon petit déjeuner, le matin, le garçon m'en avait apporté deux, par habitude et par manque d'attention. Je ne sais donc pas, mais me demandai si W. avait reçu là quelqu'un dans la journée. Il était sur place à mon retour, tout à fait silencieux, mais il est sorti le premier. J'avais rendez-vous avec Raoul dans un café de la place Omonia, celui où se postent la plupart des soldats et des marins qui font le trottoir. Mais, y arrivant, je trouvai Raoul en compagnie de W. et de John qui s'étaient aussi, coïncidence, donné rendez-vous à cet endroit-là. Je me suis assis avec eux, pensant que peut-être un apaisement quelconque pouvait en résulter. Raoul proposa d'ailleurs explicitement une réconciliation générale. John était moins agressif à son égard. W. dit :

« Ça ne dépend pas de moi, ce n'est pas moi qui fais tout le temps des scènes... »

Il semblait vivre le plus beau jour de sa vie. Il était très gai, très expansif, flirtait avec un garçon très sexy assis à une table voisine, racontait à Raoul, qui ne savait probablement même pas de qui il lui parlait, qu'il avait rencontré Vassili, «le vrai-faux médecin de la plage » (?), et commentait les culs des soldats. Il me demanda si l'un d'entre eux, qui passait, ne ressemblait pas à Dominique le Jardinier, je crois. J'ai dit à Raoul :

« Bon, tu viens ? Tout ça est vraiment trop pour moi. Ou bien je vais t'attendre dehors.»

Ce que je fis. Il vint d'ailleurs assez vite. John et W. devaient aller dîner au restaurant où nous étions la veille. Où passer? Raoul avait entendu parler de ginguettes sur les pentes d'une colline. Le Lycabette ? Nous y sommes allés en voiture, sommes arrivés au téléphérique, l'avons pris. Au sommet de la montagne, sur les deux ou trois terrasses blanches qui entourent la petite église, il y avait un monde fou. La ville paraissait immense, et ses lumières s'étendaient de tous les côtés, aussi loin que portait le regard. On voyait le Parthénon changer de couleur, s'illuminer, disparaître, réapparaître dans des flamboiements d'incendie. Mais le restaurant paraissait trop cher, trop bourgeois, trop piège à touristes. Nous avons donc fait exactement ce que nous ne voulions pas faire, rejoint Plaka et dîné là, très mal, sur une petite place. Il a même fallu renvoyer un poulet carrément pourri. Mais je n'avais pas très faim.

Nous sommes allés ensuite au Mykonos où Raoul n'est pas resté. J'ai rencontré un garçon qui est le frère d'un de mes amants parisiens, et qui s'appelle, je crois, Dominique. Et j'échangeai de longs regards avec un garçon assis dont le visage me plaisait beaucoup, cheveux noirs, yeux noirs, moustache noire, dents blanches et l'air gentil. Je me suis assis en face de lui, nos genoux se sont rejoints, et bientôt nos mains. J'apercevais, à travers la foule, W. bavardant avec un inconnu, beaucoup moins beau que le mien, pensai-je avec satisfaction.

Cependant la conversation n'était pas facile, au moins jusqu'à ce que s'interpose un traducteur bénévole. J'ai alors appris le prénom de mon vis-à-vis – que j'ai oublié depuis lors –, qu'il était corfiote, non, qu'il était médecin à Perdika, un petit village proche de Sivota où nous étions quelques jours plus tôt, au sud d'Igoumenitsa et au nord de Parga. Il séjournait à Athènes pour trois jours, était à l'hôtel et ne pouvait m'y emmener; mais « je devais bien comprendre, à ses yeux, qu'il voulait le faire ». Je lui fis donc demander s'il voulait faire un tour avec moi :

« Oui, partons. »

J'avais jugé deux soirs plus tôt, lors d'une promenade avec Raoul, que le chemin en terrasse qui domine Plaka, au nord et au nord-est de l'Acropole, et sous elle, était propice à la tranquillité; et je pensais que nous pourrions au moins nous y embrasser, mon Épirote et moi. Mais lui connaissait beaucoup mieux que moi le terrain. Il n'hésita pas une

seconde et m'entraîna précisément de ce côté-là, puis plus à l'ouest, sous l'Aréopage, dans un jardin qui descend vers l'agora.

Il me plaisait beaucoup, comment s'appelait-il? Il était très beau, assez sexy, glabre, et très passionné, quoique rieur. Nous nous sommes embrassés dans une allée en partie déserte, puis nous avons cherché un endroit plus tranquille où nous puissions nous étendre. À ma relative surprise, car il semblait un peu timide, il était très désireux de m'enculer – ou peut-être seulement d'en exprimer le désir pour marquer le coup, car, ayant essayé en vain de le faire vraiment, il ne vit aucun inconvénient, et même montra un certain empressement, à me présenter son cul. Et je l'ai donc baisé, debout, pas trop confortablement à cause de la pente, qui m'était défavorable, mais enfin avec beaucoup de plaisir pour moi, et, à en juger par ses démonstrations, beaucoup d'excitation pour lui, qui d'ailleurs, se branlant, jouit trop vite, ce qui me fit un peu débander. Je me suis donc retiré de son cul, l'ai étendu dans l'herbe et ai joui sur lui. Nous riions beaucoup tous les deux, enchantés l'un et l'autre. Nous nous sommes essuyés avec des feuilles.

Entre les branches on apercevait, au-dessus de nos têtes, sous un verger qui paraissait vide dans le ciel noir, le rocher et l'enceinte de l'Acropole, et, sur la gauche, dépassant, le portique nord de l'Érechthéion.

Puis un chien aboya et, quand nous avons voulu sortir, la police gardait l'entrée. Mais le petit Grec, décidément très au fait des mœurs de la capitale pour un provincial et même un campagnard, ne s'en alarma pas outre mesure : il fallut seulement faire un grand détour au cours duquel il m'expliqua tant bien que mal qu'il était de Jannina (ce qu'en bon lecteur du *Comte de Monte-Cristo* je trouvai bien sûr merveilleusement pittoresque), qu'il avait fait ses études en Espagne, et qu'il allait quitter Perdika pour s'installer, comme dermatologue, l'année prochaine, à Barcelone. Cela m'étonnait un peu. Et tandis qu'il répétait en chantonnant, comme pour en essayer le goût et en apprécier toute la saveur, apparemment peu familière, le mot *dottore, dottore* (nous baragouinions une espèce d'italien qui me sert indifféremment dans les trois péninsules du sud de l'Europe, avec un succès mitigé), j'ai commencé, je l'avoue, à ressentir le soupçon qu'il était peut-être bien

mythomane, et médecin pas plus que moi. Mais il était charmant, très joli, souriant, d'excellente humeur, et ses dents blanches brillaient dans la nuit sous sa jeune moustache noire : qu'il soit *dottore* ou pas, ce ne sera certes pas moi qui irai chipotant sur la qualité de ses soins.

Je l'ai laissé vers la bibliothèque d'Hadrien : lui retournait au Mykonos pour y retrouver ses amis; et je suis rentré à pied au Grand Hôtel. W. n'était pas dans la chambre. Il est rentré tard dans la nuit, et m'a réveillé.

Dimanche 15 août [mardi 31 août, quatre heures]

Raoul m'a appelé au matin et devait venir me chercher à l'hôtel. W. m'a demandé de descendre l'attendre en bas pour n'être pas dérangé par lui. J'ai donc dit au revoir à W. que je n'ai pas revu depuis lors, et je suis descendu.

Raoul était plein de nouvelles : John s'était un peu calmé, lui reprochait à présent de l'abandonner, de vouloir rentrer seul, et il voulait maintenant regagner la France avec lui. Parfait, *but what of me* ? Certainement, dans d'aussi délicates circonstances, ces tourtereaux combatifs préféreraient être en tête à tête. Non, disait Raoul. Tout de même, je me voyais mal en étroit comité prolongé avec eux alors qu'ils sont surtout et presque exclusivement les amis de W. et qu'il n'y a pas entre nous la moindre intimité. Mais quelle autre solution?

Raoul est malgré tout monté voir W. pour lui demander si, par hasard, il n'avait pas changé d'avis. Non. Avec mes bagages, nous sommes donc allés au King's Palace où nous avons retrouvé John. Mais encore ceci : John ne voulait pas quitter Athènes ce jour-là. Nous avions eu, Raoul et moi, disait-il, une journée de plus sur la plage, il en voulait une aussi. D'autre part on était dimanche, et jour de fête qui plus est, les routes seraient encombrées, ce n'était pas le moment de voyager. Voulais-je une chambre au King's Palace? Avec quoi l'aurais-je payée? Non. Je me suis fait conduire à l'hôtel de passe de la rue Aristotelou, tant pratiqué l'année dernière. Le tenancier ne parut pas du tout surpris de me voir. Il me

demanda seulement si je voulais une chambre pour un moment ou pour la nuit. Peut-être W. était-il venu là la nuit précédente, une heure ou deux?

«Pour la nuit, dis-je.

– Très bien. »

Cela ne coûtait que cent cinquante drachmes (contre six cents au Grand Hôtel et onze cents au King's Palace). Je réservai, mais sans payer ni laisser mes bagages. Et nous sommes allés sur la plage, toujours la même, laquelle d'ailleurs n'en est pas une, mais ces rochers de Vouliagméni qui nous avaient pourtant si mal réussi à tous.

Nous y avons passé la journée. Je suis resté le moins possible avec John & Raoul, pour les laisser à leurs négociations et rites de rabibochage. J'ai rencontré un Grec, un peu plus âgé que moi sans doute, brun, moustachu, poilu, trop maigre, avec une longue cicatrice, assez élégante, au milieu exact du ventre. Il parlait anglais, connaissait un Parisien que je connais un peu et n'aime pas, Alexis X, et, au bout de vingt minutes de conversation, m'invitait en Crète, à La Canée d'où il était originaire et où il allait tous les ans.

« Ça ne te coûtera rien du tout.

– Mais comment rentrerai-je à Paris? Je n'ai plus d'argent; tandis que là, je suis avec ces amis qui ont une voiture…

– Mais je peux te passer de l'argent après ton séjour, peut-être pas pour un billet d'avion ordinaire, mais pour un charter ou un train.

– Non, tu es fou. »

Nous nous sommes baignés ensemble. Il nageait bien, disparaissait sous l'eau, me caressait le sexe et me faisait bander. Il m'a demandé si je voulais dîner avec lui, coucher avec lui.

« Je ne sais pas. La situation est un peu compliquée. Veux-tu me téléphoner à huit heures chez mes amis, au King's Palace Hotel? Le nom est A... »

À huit heures, j'avais pris une douche dans la chambre de John et Raoul, et ce Ioannis a appelé, un peu en retard. C'est qu'il y avait un autre Mister A… dans l'hôtel, que Ioannis avait joint d'abord et qui était même descendu le rejoindre dans le hall, où il était. John était extrêmement

curieux de le rencontrer, il voulait descendre avec moi. Et je me demandai moi-même de quoi allait avoir l'air, vêtu, ce garçon à qui j'avais parlé une demi-heure tandis qu'il était en maillot de bain. Il était tout en blanc, ni beau ni laid, pas particulièrement excitant ni élégant, mais enfin tout à fait envisageable – et certainement plus engageant que la perspective d'une nuit solitaire dans le torride hôtel de passe de la rue Aristote.

[*Interruption : Jacques m'a rapporté hier le Larbaud de la Pléiade que je lui avais prêté il y a deux ans. Je le feuillette avec des poussées de nostalgie presque insupportables d'acuité : sur l'époque où je le lisais, d'une ville à l 'autre, en Italie, aux lieux mêmes qu'évoquent l'auteur ou Barnabooth son double, les jardins Boboli, Saint-Marin ou Battipaglia ; sur ces contrées, ces paysages, ces villages, ces stations balnéaires ou thermales qu'il a aimés d'une manière où je me reconnais tant, en Angleterre, en Italie encore, dans la province française,* Au pays d'Allen ; *sur ces sentiments disparus de dilettantisme, de patience, d'érudition, d'attention ; sur lui-même – je ne peux pas relire* Deux artistes lyriques, *c'est une boisson trop forte pour moi…*]

Nous avons marché vers l'Olympéion et l'avons dépassé. Je m'en remettais à lui, il semblait avoir une idée en tête, mais laquelle? Il ne parlait pas de dîner. Il voulut prendre un autobus, mais je préférais marcher. Nous sommes arrivés ainsi vers l'Odéon, et là nous avons obliqué vers la gauche, dans le jardin de la colline aux Muses. Déjà il faisait nuit. Le large sentier dallé n'était pas éclairé, et à mesure qu'il s'élevait, il devenait tout à fait désert. Pourtant, de grands cars étaient garés là. Et tout à coup, Ioannis disparut entre deux d'entre eux. Je ne le suivis pas. Il m'appela. J'étais vaguement inquiet et me reprochai de l'être. Certainement lui-même n'était pas dangereux, j'aurais fait de lui facilement mon affaire. Mais s'il avait donné rendez-vous à des amis dans ces buissons pour qu'ils me tombent dessus? Peut-être était-il fou. C'était un peu bizarre, son rendez-vous à huit heures et demie du soir, et qu'il ne fût pas question de dîner. Il m'avait même dit qu'en rentrant chez lui après la plage il avait mangé quelque chose, qu'il n'avait pas faim…

Mais non. Il m'attendait derrière les autobus et ne voulait que me montrer, en contrebas, un petit théâtre où dansaient des troupes

folkloriques. C'est un spectacle qu'il aimait, disait-il. Il reconnaissait les danses :

« Ceux-là sont des Grecs de Turquie. Ils viennent de très loin, du Pont-Euxin... »

J'ai eu des remords de l'avoir un instant soupçonné. Et, bien que je ne sois pas très porté sur les spectacles folkloriques, celui-ci, et le goût qu'avait pour lui ce garçon, étaient assez touchants, au loin, entre les arbres… Mais enfin, point trop n'en faut, surtout de si loin, justement.

J'étais prêt à quitter les lieux. Mais Ioannis avait autre chose à me montrer, et il voulait monter jusqu'au sommet de la colline. C'est de là, disait-il, qu'on avait la meilleure vue sur le "son et lumière" à l'Acropole. Et c'était vrai : juste en face, au même niveau. Nous sommes restés assis un long moment, et c'est moi qui ne voulais plus partir. Il savait reconnaître, aux éclairages, les scènes dont il était question dans le texte, qu'on n'entendait pas : c'est l'invasion perse, c'est le bombardement par les Turcs. Et, pressé par moi, il parla de lui : il travaillait au sol pour Olympic Airways, pouvait voyager sans rien débourser, avait connu Alexis trois ans plus tôt, l'aimait beaucoup, etc.

Nous sommes redescendus directement par une coursière. J'avais faim. Il y a de ce côté-là des endroits où l'on peut manger des pizzas, des pâtes, des choses comme ça, disait-il. Mais j'aurais aimé un vrai plat, du poulet avec du riz, par exemple. Il m'a emmené alors dans un quartier moderne, plus au sud, sans touristes, dans un petit restaurant en plein air. Devant nous était garée une vieille Mercedes. Lui ne mangeait presque pas, une salade je crois, et buvait de l'eau. Cependant j'étais décidé à faire un vrai repas, et ne m'en privai pas – un peu gêné, toutefois, dans ces conditions, qu'il fût allé à l'intérieur, seul, pour payer et m'inviter. En marchant vers chez lui, je nous ai acheté des glaces dans un café désert. Entre-temps j'avais téléphoné à l'hôtel de passe pour dire que je ne viendrais pas, après tout.

Ioannis habite un quartier moderne, mais pas très éloigné, sur une légère hauteur, et qui s'appelle Néo-Cosmos. Son appartement est assez grand, méticuleux, très laid : des meubles de bois – Louis XIII rustico-albanais, peut-être –, des bibelots, des reproductions de Van Gogh, et

aussi, trace évidente d'Alexis, de David Hockney. Mais je l'aimais bien, lui, sa gentillesse d'épagneul, sa tendresse exagérée, sa vulnérabilité. Nous nous sommes déshabillés, couchés, et avons fait l'amour deux fois, pas du tout désagréablement. J'étais sûr qu'il allait vouloir que je le baise, il mettait ma queue entre ses cuisses, il relevait les jambes et les croisait derrière moi, et ses fesses très poilues m'excitaient assez. Mais non. « Je ne peux pas », a-t-il dit. Et j'ai pensé que c'était peut-être à cause d'une fragilité particulière dont témoignaient la longue cicatrice sur son ventre et le fait qu'il n'eût presque rien mangé. Et d'ailleurs, dans la nuit, il me semble qu'il a été malade : il avait une espèce de hoquet, et il s'est levé deux fois comme pour aller prendre un médicament.

Lundi 16 août 1976

Ioannis n'aurait pas été hostile à de nouveaux ébats, mais je n'y tenais pas autrement. Nous nous sommes séparés très affectueusement. Il a regretté une fois de plus que je ne veuille pas, ou ne puisse pas aller avec lui en Crète. Je lui ai donné mon adresse, il m'a donné la sienne, que j'ai peut-être jetée dans un caniveau en regagnant le King's Palace Hotel, après avoir considéré, je m'en souviens, le siège du parti socialiste pour le quartier de Néo-Cosmos.

J'ai pris un petit déjeuner avec John et Raoul, dans leur chambre. Ensuite nous avons perdu des heures au Pirée pour changer le dispositif prévu du retour en France. Au lieu de revenir par la même voie qu'à l'aller, c'est-à-dire d'aller chercher à Igoumenitsa le ferry-boat de Brindisi, John voulait maintenant prendre un bateau à Patras, qui nous laisserait, après deux nuits de mer, à Ancône. C'était plus cher et je n'y tenais pas, mais je n'avais pas grand-chose à dire. De toute façon, le bureau de la compagnie maritime dont un bateau partait le jeudi soir de Patras était à moitié fermé, ce jour-là, à cause de l'Assomption – il faudrait donc s'adresser directement à Patras.

Quittant Athènes nous sommes partis vers l'ouest, ne voyant d'Éleusis, de Mégare, de Corinthe même que les panneaux indicatifs, sur la grande

route. Nous avons déjeuné juste après le canal, pestant une fois de plus contre le manque d'amabilité et d'efficacité des Grecs. Puis nous avons obliqué vers le sud, dans la direction d'Épidaure, suivant une belle route à travers un paysage qui rappelle, disait Raoul, celui du Var tel qu'il devait être il y a un demi-siècle, avant que n'en commence le massacre.

[*Mercredi 1er septembre, quatre heures – terriblement sommeil*]

Visité Épidaure, donc : bon, c'est un beau théâtre, dans un site qui n'est presque pas abîmé. Mais le plaisir s'épuise en une simple vérification de la conformité du monument avec les cartes postales qui le représentent – encore qu'il faille y voir en plus tous les arrangements et dispositifs en place pour la représentation du soir, banquettes, barrières et panneaux de signalisation. Les autres ruines n'ont pas beaucoup d'intérêt, ni le musée; en tout cas, pas avec cette foule.

Nous sommes arrivés vers six heures à Nauplie que j'avais choisie comme lieu d'étape. Nous nous sommes mis aussitôt à chercher *deux* hôtels : l'un pour John et Raoul, confortable, et l'autre pour moi, aussi bon marché que possible. Cet arrangement inévitable, et ma chambre minuscule, dont la fenêtre ouvrait sur l'escalier, en face des chiottes, auraient pu être sinistres. Mais j'ai décidé qu'ils ne le seraient pas. J'ai écrit une carte à Madeleine Parrot, je me suis lavé tant bien que mal, et je suis allé rejoindre les deux autres sur le port, comme convenu : ils n'avaient en fait trouvé aucune chambre dans les bons hôtels et ils avaient dû s'installer dans le faubourg, à Pronia.

Nauplie m'a plu d'emblée. Le voyageur en Grèce peut ne s'intéresser qu'à l'Antiquité, c'est le b.a.-ba. Dans un premier degré de perversion, il peut n'avoir de curiosité que pour la Grèce byzantine et chrétienne, ses mosaïques, ses vitraux d'albâtre, ses despotes et ses dormitions. Au stade suivant du mal, il concentrera toute son attention sur les forteresses franques, sur la principauté d'Achaïe, les Villehardouin et les barons du Magne. Dans une phase encore plus avancée, ce qui lui plaira, ce seront les souvenirs de la guerre d'indépendance, du philhellénisme et de l'époque othonienne. J'en suis à peu près là dans la maladie, et laisse la couche ultime de la dépravation esthétique – "l'architecture nouveau

riche des années cinquante en Grèce rurale", voire "les aménagement touristiques et l'urbanisme balnéaire des colonels" à des Des Esseintes vraiment incurables.

Pour moi j'aime la reine Amélie telle qu'on la voit sur certaines bouteilles de vin. J'aime le portrait du roi Othon jeune devant une fenêtre et un port, et je me désole de n'être pas allé, comme j'en avais le projet, voir l'original de ce beau tableau au Musée historique d'Athènes : Michel P., lui, a fait cette visite, et tout ce qu'il m'en dit avive mon regret – mais j'ai ma vie à ficher en l'air, ça ne me laisse guère de temps pour la poésie.

Toujours est-il que Nauplie aurait plu à Larbaud, à Barnabooth et à Putouarey, grands amateurs de Saint-Marin (qui est une espèce de Manhattan, par comparaison). Ils auraient tenté d'imaginer ce gros village en capitale, puisqu'il le fut quelques années, et l'affolement probable d'un jeune prince bavarois, élevé parmi les laques chinoisantes d'Amalienburg et les dorures roccoco de la Residenz, et débarquant là, dans ce Volvic-sur-mer, en son rustique nouveau royaume. Où était-il installé : dans la caserne vénitienne qui est maintenant convertie en musée ? Et à quel endroit avait été assassiné Capo d'Istria, le "dictateur" ? Lequel, habitué qu'il était de l'Ermitage et des palais du congrès de Vienne, devait trouver que ça sentait bien un peu fort le purin et la soupe de rascasses, Nauplie – d'ailleurs le Grand Larousse dit que « sa réputation d'agent de la Russie *et son allure aristocratique* mécontentèrent bientôt *une population encore fruste* ». De là à l'envoyer ad patres, tout de même…

Une conjuration politique à la Lorenzaccio, au temps de la jeunesse de Musset, paraît aussi vraisemblable dans ce cadre qu'à… à… Pougues-les-Eaux, Néris-les-Bains ou Saint-Nectaire. Pourtant, à mon approbation sans réserve, chaque petite place a sa statue. Capo d'Istria seul est en costume occidental, et sa silhouette est très stylisée, sans qu'on sache très bien si c'est par maladresse ou par modernisme – l'un tâchant de faire passer l'autre, probablement, comme d'habitude; mais on sent bien que l'homme n'est pas aimé et qu'on ne l'a mis là, tardivement, que par effort d'objectivité. C'est Colocotronis qui est le plus gâté. À lui on a donné une énorme statue équestre au milieu du jardin public, et il s'avance d'un air

martial de Rodomont de Châtelet, en jupette et accoutrement albanais (ça ne doit pas être ça…), avec un colossal casque de pompier Louis-Philippe. Oh, c'est une belle et grande chose ! Voilà comment je conçois la postérité !

L'activité, à Nauplie, est concentrée sur les quais du port. Nous y avons pris un verre, nous y avons vu le soleil se coucher, et pas du tout là où je l'attendais, car cette ville, construite sur une baie ouverte au sud par un goulot que domine un énorme rocher, est en fait tournée vers le nord. Sur une petite île de la lagune est construit un fort vénitien. Toutes les terrasses des cafés de la promenade le regardent. Une jetée, au bout de l'anse, s'avance vers lui.

Mais le clou de Nauplie, ce sont les forteresses. Il y en a deux. L'Acro-Nauplie domine immédiatement la ville et a beaucoup souffert des constructions récentes qui dépassent de ses remparts, dont un hôtel Xénia particulièrement horrible. La citadelle Palamède est beaucoup plus impressionnante. Édifiée par les Vénitiens de 1711 à 1714 (tout à fait en vain, puisque la ville est retombée aux mains des Turcs en 1715, après trente ans de précaire sérénissimité…), elle occupe le sommet du rocher, un peu en retrait. Elle se compose de sept forts indépendants, mais reliés entre eux. Un escalier de huit cent cinquante-sept marches y conduit, mais le guide le déconseille avec insistance, et recommande de prendre la route, ce qui nous a fait supposer qu'il était écrit par une grosse bonne femme lymphatique.

LA NUIT DE NAUPLIE

Nous avons dîné sur le port, presque convenablement, de gros poissons entiers plutôt chers. Puis nous avons arpenté la promenade et marché jusqu'à la jetée en croisant deux folles manifestes, vêtues des mêmes T-shirts rayés. Glaces au même endroit que précédemment. Puis séparation. J'étais curieux de voir ce que Nauplie pouvait avoir à offrir en fait de plaisirs garçonniers sur le pouce. Et je me suis lancé dans une très longue promenade à travers la ville de plus en plus déserte : la jetée; le front de mer ; le jardin public (une vieille folle y parle avec un beau soldat vénal

et souriant); les escaliers du fort Palamède (alors que la nuit est là depuis longtemps, les couples hétéros – touristes, hippies, étrangers – descendent encore en riant, à ma grande indignation (l'emprise hétéro sur les villes doit cesser à dix heures du soir, à mon avis…)).

Tout à fait au pied des marches, un garçon fait le trottoir : il entraîne un client dans un chemin sombre. Je monte vers l'Acro-Nauplie, en dépassant l'hôtel Xénia. Je croise successivement deux barbus, assez sexy, qui se retournent l'un et l'autre, tergiversent, puis se rejoignent et s'assoient sur la murette, puis se disputent en italien : couple en voyage, je présume, discutant de quelque article ambigu du pacte conjugal – je pourrais leur fournir la musique!

La route n'aboutit qu'à un hôtel en construction d'où l'on ne peut pas redescendre directement en ville. Donc, il faut retourner par le même chemin. Les deux Italiens sont toujours sur leur murette, et toujours en pleine querelle exégétique (« Oui, d'accord, on était d'accord, mais pour se le faire *ensemble...* » – je n'entends pas, *je sais*). Il n'y a plus personne sur les marches de l'escalier.

Dans le jardin public, des solitaires, un peu inquiétants. De nouveau les quais, la promenade, la jetée. Dans un petit jardin qui domine les terrasses des cafés, à l'orée de la jetée, derrière de légères fortifications, un type est assis seul. Qu'est-ce qu'il peut bien foutre là à une heure pareille? Je m'installe en face de lui, je me rapproche, je le regarde dans l'ombre : il n'est pas mal du tout. Il ne m'encourage pas, mais enfin il reste là où il n'y a manifestement rien à attendre – *si*, sa petite amie qui arrive en courant, blonde et souple. Je reste cinq minutes de plus pour ne pas partir de dépit, pour prétendre n'avoir jamais été là qu'à cause du charme unique de ce square délicieux, et pour me forger un air de rien, assez difficile à reconstituer après ce coup-là…

Et encore une fois la ville dans sa longueur, en suivant la baie. Dans le jardin public, la situation a bien évolué. En particulier, les deux jeunes folles de tout à l'heure sont là, séparées maintenant, causant chacune avec un inconnu : et cela, sans direct intérêt en soi, me semble tout de même un indice encourageant, métaphysiquement – signe qu'il y a quelque chose plutôt que rien.

Comme je fais le tour de la statue de Colocotronis, qui est au centre des activités et y préside de toutes ses moustaches, l'un des couples me hèle, me dit quelque chose que je ne comprends pas, évidemment (mon grec commence à se gâter avec la mort d'Isocrate…), et semble m'inviter à me rapprocher. Mais comme à ce moment-là passe un groupe nouveau de quatre garçons, tous très jeunes, je me tiens prudemment à distance. Les quatre rejoignent les deux, tout le monde bavarde et rit. On est passé du vide au trop-plein. Tous pédés? C'est beaucoup pour une si petite ville, comme disait Allais de la température. Pourtant, les deux au T-shirt rayé ne peuvent pas ne pas l'être, et les autres semblent leur faire fête. Je ne suis pas sûr de très bien évaluer la situation. Je m'assois sur le dossier d'un banc. Ils sont plutôt jolis, ces petits Grecs. Mais ils ne s'occupent plus de moi – sauf lorsque enfin je me décide à partir, pour me faire encore des signes et me dire au revoir. Ah, la peste soit des groupes, syndicats, partis, chapelles, lobbies et camarillas : entre l'Homme et le groupe, il n'y a pas d'échange possible.

Je repasse une dernière fois au pied des marches de l'escalier : personne. Il est près de deux heures. Et je rentre dans ma chambrette où je dors comme une souche [*et comme je pourrais le faire maintenant, j'ai tellement sommeil. Aide-mémoire : couché chez Luigi, le Milanais : peu dormi,* but wow !].

[*Même jour, plus tard. Il vient de m'appeler, de Milan. Je dormais. Il doit revenir en France autour du 20 septembre, à Lyon, pour un congrès*.]

Mardi 17 août 1976

[Jeudi 2 septembre, cinq heures et demie : *on dirait que je n'arrive pas à rattraper mon retard. Et lorsque j'en serai à relater ici les jours qui s'écoulent* maintenant*, sans doute en aurai-je tout oublié et les confondrai-je les uns avec les autres. Je ne parviens pas à reprendre un rythme satisfaisant. Au moins ai-je aujourd 'hui l'excuse, pour me mettre si tard au travail, d'une grande efficacité dans d'autres domaines : je me*

suis levé tôt, je suis allé à la préfecture de Police chercher le duplicata de mon permis de conduire, je suis allé chez le coiffeur, puis, ayant vu Paul chez Flammarion, et déjeuné seul à la Cambuse, rue Casimir-Delavigne, je suis allé à l'Office du tourisme universitaire pour me faire faire une nouvelle carte d 'étudiant. C'est fait.

Chez Flammarion, Marc Cholodenko signait le service de presse de son livre, Les États du désert. *Paul m'en a donné un exemplaire. Au retour, j'ai rencontré Alain-Paul, le danseur-acteur de spectacles pornos, et il a insisté pour que je prenne un verre avec lui, parce qu'il part demain pour Londres où il compte rester jusqu'en mai de l'année prochaine. Nous nous sommes assis à l'Apollinaire (il faudra tout de même que j'apprenne un jour comment s'écrit ce nom…). Je lui ai dit, bien sûr, qu'il ferait mieux d 'aller à New York. Puis est passé Claude, retour de Saint-Tropez, avec un ami à lui, assez sexy. Claude est venu m'embrasser, me parler, il paraissait content de me voir, il a les cheveux longs, il est d'une grande beauté. Tout le monde, Claude, Christian, Charles, paraît enchanté de ses vacances, ce qui me fait paraître les miennes encore plus sinistres, et l'été plus perdu.*

Rentré à la maison vers quatre heures et demie, j'ai reçu un coup de téléphone de Christian qui semble passer son temps, désormais, chez un ami rencontré à Saint-Tropez, et qui habite vers le canal Saint-Martin. Claude l'a vu :

« Un Indien! dit-il : il a l'air échappé d'une réserve cheyenne. »]

En retard comme je le suis, je suis forcé de m'en tenir aux faits et ne puis guère tâcher de rapporter les sentiments, les impressions. [*Interruption : coup de téléphone du Daniel de Carpentras.*] Pourtant la promenade nocturne dans Nauplie, cette longue errance, était dominée par une sensation vague, mais forte, où flottait, impérieusement convoquée par le fort Palamède, l'image ambiguë de Charlus : bonheur ni malheur, sans doute, exaltation "existentielle" due à la solitude, à l'étrangeté du lieu, à l'heure avancée, à la nouveauté de ma situation et à la folie de ce voyage. Mais, même en laissant de côté *existentielle*, qui prête à rire, *exaltation* suggère trop d'ampleur et de liberté, alors que le cœur était physiquement serré, opprimé, mal contenu.

Pour donner un autre exemple de l'effet des noms, ce qu'il m'aurait plu de visiter, bien plus que tous ces sites trop connus et trop popularisés, comme Épidaure, pour avoir gardé beaucoup de mystère, c'est Trézène. Mais comment y entraîner qui que ce soit sans autre motif que ce vers incorrect, l'un des plus beaux qui soient? Et allez dire à Raoul, pour le décider à un détour :

> *Roi de ces bords heureux, Trézène est son partage*!

Oh, les *bords heureux*! Et l'entrée afférente du guide n'eût été, pour convaincre, d'aucun secours non plus – pourtant elle est charmante et suggère un lieu délicieux :

« (...) Sous les Francs, elle fut le siège de la baronnie de Trézénie ou de Damalet.

« Au centre du village vous trouverez un sentier qui mène, en 20 à 25 mn, à l'emplacement du sanctuaire d'Hippolyte. Après 10 mn de marche, vous laisserez un sentier à dr., 200 m plus loin; restes de l'**enceinte** urbaine dont une **tour** hellénique rectangulaire. L'appareil plus petit des assises supérieures trahit une réfection franque.

«De là, vous monterez en 15 mn au **pont du Diable** (Géphyra tou Diavolou), pont naturel qui enjambe le ravin profond où s'écoule le Géphyraeon.

« (...) Après la tour, traversez à gué le Géphyraeon, l'ancien Chrysoroas. Peu après, vous passez à proximité d'une ferme, dite de la Kokkinia, qui s'élèverait sur l'emplacement – controversé – du **temple d'Aphrodite Kataskopia**, d'où Phèdre regardait les exercices d'Hippolyte. La dépression dans le flanc du plateau où se trouve la ferme correspondrait au site du **stade**.

«Vous parviendrez ensuite sur un champ de ruines occupé par les restes d'un bâtiment de plan carré de 31 m de côté, et identifié avec un **réfectoire sacré** (selon *Ph.-E. Legrand* [→ WILLIAM LEGRAND (↔ AUGUSTE DUPIN) (→ *LE SCARABÉE D'OR*) / LE GRAND W (CASSIOPÉE) QUI D'APRÈS WITTGENSTEIN SIGNIFIE DANS LE

CIEL *WITTGENSTEIN* / « *LE GRAND M QUI SIGNIFIE LES MÈRES* » (RILKE) / W. M., MARTIN (→ MARIN, MORTIN (*AUTOUR DE MORTIN*) WINCKLER (→ VIN CLAIR, *VAINQUE L'AIR*, *VINT CLAIRE*), TRADUCTEUR DE *LA MAÎTRESSE DE WITTGENSTEIN* (→ MARKMAN → PARKMAN (BAIE D'HUDSON, ETC.)) (→ *LA MALADIE DE SACHS*)]) qui doit dater de 250 à 200 av. J.-C.

« (...) Près de l'église gisent des substructions que le même archéologue identifie avec le **tombeau de Phèdre** ou le **monument d'Hippolyte**.

«Le monument d'Hippolyte, qui comportait un tertre, était situé près de la tombe de Phèdre et du myrte aux feuilles trouées qu'on localise près du temple d'Aphrodite Kataskopia. »

De même il est difficile de demander à qui que ce soit (sauf à Michel P. qui par certains côtés est presque aussi cinglé que moi) de faire un détour pour voir, à Pronio, le *lion colossal* sculpté par Siegel sur ordre du roi Othon II (??????????), « en hommage aux soldats bavarois morts en Grèce en 1833-1834 ». C'était déjà bien beau que John ait accepté de monter, en voiture, jusqu'à la citadelle Palamède [INVENTEUR DES LETTRES (?) / CHARLUS (→ MOREL, LA MÈCHE, *L'INVENTION*, *LE MORE DE VENISE*, MARELLE, LE MORT)]. Sous le soleil du matin nous y avons marché de l'un des forts à l'autre, et nous avons pénétré dans l'un d'eux, celui où est installée la buvette, et qui a une assez belle cour à arcades. On peut y découvrir aussitôt un cachot épouvantable, ne communiquant qu'avec une autre pièce au sol de terre battue, elle aussi, et presque aussi exiguë que lui [*Interruption : Patrick D., déprimé : "l'Afrique", etc. Ses parents prennent leurs vacances séparément, pour la première fois : sa mère est à Philadelphie, chez des amis. Il va venir me retrouver à Saint-Germain*], qui elle-même n'a pour seul accès qu'une porte d'un mètre de haut. Je crois que l'impression affreuse vient du redoublement : on croit pénétrer dans un cul-de-basse-fosse, le bout du monde, de l'horreur, de l'enfermement, et en fait ce n'en est que l'antichambre que le prisonnier qui l'a traversée se remémore sans doute avec envie, comme le site d'une espèce de "liberté" (comme si, dans une prison, il y avait une prison).

[Vendredi 3 septembre, six heures. *C'est terrible, ça continue – il faut absolument que je m'arrange pour travailler plus sérieusement. Aujourd'hui il y a eu un déjeuner avec Madeleine Parrot et Gianni, qui est rentré de "la Résidence". Tous les deux se sont très bien entendus, comme je le prévoyais. Gianni m'a ensuite raccompagné ici, je voulais lui donner un exemplaire d'*Échange ; *et bien entendu nous avons fait l'amour, très affectueusement. Il part à l'instant. Claude vient de m'appeler. Je dois le retrouver à huit heures et demie pour dîner. Il va m'apporter une paire de chaussures, qu'il me donne, parce que vraiment je n'en ai plus, les miennes sont aussi trouées qu'il est possible, et avec les premières pluies j'ai les pieds dans l'eau*.]

Nous avons quitté Nauplie, et le fort Palamède, assez tôt, vers dix heures peut-être, en direction du nord. La première étape fut Tirynthe, à cinq kilomètres de là. Les ruines cyclopéennes, prémycéniennes, sont assez impressionnantes, mais leur intérêt est purement archéologique. Le site, en effet, non seulement n'a rien de poétique, mais il est franchement laid, en tout cas insignifiant : plat, marécageux. La route passe juste à côté du champ de fouilles dont la sépare un vilain grillage.

Je témoigne, je m'en rends compte, de bien peu d'enthousiasme pour tous ces sites grecs. C'est surtout, sans doute, que les circonstances n'étaient guère favorables : grandes chaleurs, trop de monde, situation personnelle plus que mélancolique, compagnie qui n'était pas de mon choix, précipitation. Sans doute les apprécierais-je davantage si je pouvais errer dans le pays à mon rythme, avec quelqu'un qui soit aussi curieux que moi des curiosités secondaires – Michel, par exemple. Une ou deux fois, ainsi à Olympie, quand le soleil se couchait sur les ruines, entre les arbres, et que s'éloignaient quelques derniers couples, un bras sur une épaule, j'ai pensé qu'il aurait été agréable d'être là avec W., dans une intimité tranquille, affectueuse. Mais j'ai songé aussitôt que les choses ne se passeraient pas du tout de cette façon-là, qu'il me presserait et n'aurait en tête que son maudit gin-tonic de début de soirée, qui l'attendrait à l'hôtel (rien n'est ennuyant sur les routes comme les compagnies qui, ne s'intéressant au fond que très peu à ce qu'elles voient, n'attachent vraiment d'importance qu'aux à-côtés pratiques du voyage et vivent dans l'impatience constante du "petit café", de l'apéritif

du soir (ou du matin), de la “bonne douche”, du thé, du dîner, peu importe, ou laissent l’intendance dévorer tout le temps, et l’espace – cela dit, je veux bien convenir que je pèche pour ma part par l’excès inverse…).

Nous avons traversé sans nous arrêter la poussiéreuse Argos, l’œil seulement sur la colline Lárissa et sur son Kastro. Je n’avais de Mycènes que l’image offerte jadis par le film de Cacoyannis, *Électre*, où Irène Papas faisait retentir ses imprécations sur les hauteurs désolées. Et ce souvenir m’a été très utile pour tâcher d’imaginer déserts ces lieux qu’en fait escaladait une foule de touristes en files innombrables, divergentes, jumelles, croisant celles qui redescendaient, le tout conférant à la butte l’air d’une énorme fourmilière.

Le site, cette fois-ci, est superbe, et il n’y a pour le gâter que deux grands parkings où se serrent les cars et les voitures au milieu de la terre rocailleuse. Muni d’une minuscule bougie, précédé et suivi d’Italiens hystériques, je suis descendu jusqu’au fin fond de la citerne, croyant qu’il s’agissait d’un passage qui ressortait en un autre point de la haute ville : vers la porte des Lions, m’avait dit John – peut-être pour se débarrasser de moi un moment.

Ce qu’il y a de plus impressionnant et beau à Mycènes – dans l’ordre architectural, *I mean*, car il y aurait beaucoup à dire de la vue, des montagnes avoisinantes, et des moutons qui paissent encore au-delà de la poterne occidentale –, ce sont les deux tombeaux, celui de Clytemnestre et celui d’Agamemnon. Ils ont été construits sur un modèle très semblable, le second un peu plus grand seulement : les lignes du corridor d’accès à ciel ouvert, celles surtout des portes, sont, malgré leur solennité brutale et l’énormité des pierres utilisées, d’une subtilité d’agencement confondante.

Nous avions repéré en arrivant, au cours de la traversée du village moderne de Mycènes, un restaurant où tournait sur un gril un agneau. Raoul voulait déjeuner là. Les autres convives se présentaient à la file indienne près de la broche pour recevoir leur part de fines et minces lamelles d’agneau, assez engageantes c’est vrai. Nous en avons fait autant. Mais on a refusé de nous servir. L’agneau avait été commandé par

un groupe à la seule intention de ses membres. La déception mit Raoul en fureur.

« *Fuck groups*, criait-il, ils font vraiment chier !

– Qu'est-ce que vous avez contre les groupes? demanda l'organisatrice de celui-ci, qui déjeunait seule.

– Ils sont partout, on ne voit qu'eux, on ne peut même pas déjeuner tranquillement, il n'y en a que pour eux.»

John, dans le contre-emploi du vieux sage, essayait d'entraîner Raoul en lui disant de se taire, qu'il ne servait à rien de discuter avec ces gens-là, que c'était seulement se montrer *aussi vulgaire qu'eux* – il parlait tout de même assez fort pour que les intéressés ne perdissent pas un mot de son argumentation.

La vulgarité n'est pas un concept facile à manier, Dieu sait, mais l'usage qu'ils en font, eux, est tout particulièrement abscons. Ainsi roter aussi fort que possible au moment précis où le garçon s'approche de la table, parler à pleine voix dans tous les restaurants et imposer sa conversation à tous les voisins, étaler en hurlant les pires obscénités, prendre à partie les autres convives, rien de tout cela n'est *vulgaire* selon leur grammaire. En revanche ils trouvent tout le monde vulgaire. Je crois bien que c'est de n'être pas eux qui est vulgaire à leurs yeux – mais peut-être est-ce là une assez bonne définition générale…

Raoul ne voulait pas rester une minute de plus dans ce village plein de cars de touristes. Nous avons donc rejoint la route de Corinthe et déjeuné sur son bord, juste à côté des voitures et des camions qui passaient à toute allure. Mais, pour une fois, le poulet était mangeable – d'excellent recours, le poulet, pour le voyageur impécunieux. J'ai d'autre part mis au point, par horreur viscérale (c'est le cas de le dire), des tomates crues, qui sont en ces régions le fond inaliénable de la nourriture d'été, une salade du plus heureux effet, vert et blanc, très *Passage* : concombres et fromage grec.

Looping the loop, ou presque, nous sommes, après le déjeuner, passés une nouvelle fois au pied de l'Acro-Corinthe, puis nous sommes partis vers l'ouest, le long de la grande route d'Athènes à Patras. On a de là une belle vue sur la côte nord du golfe. Mais je dois avouer que j'ai surtout

dormi, jusqu'à la hauteur de Rhion [RIOM, RIONS, ARION (→ DAUPHINS (→ THAMES (→ JAMES → JACOB → *JACOB'S ROOM*) & HUDSON (HUDSON LE NAVIGATEUR (→ PARKMAN), BAIE D'HUDSON (→ LA PÉROUSE), W. H. HUDSON)), DAUPHIN, DAUPHINE (→ RENAULT, RENAUD)], c'est-à-dire du ferry-boat pour l'Étolie [ÉTOILE → *STERN* → LE BANQUIER STERN → LAURENCE STERNE / → STEIN / → *AUTÈRE*, POUPE / TERNE, AVENUE DES TERNES (→ STERNE) /// TOILE, ÉTOLE, ELIOT /// ET AU LIT (→ *AND THEN TO BED*

(~~PEPYS~~)].

-Acarnanie [ARC, CAR, CARNE, ÉCRAN, CARNET, CARNÉ, INCARNER, CARIE, CARIE, ACARIEN, ACHRIEN, RACAN], que nous ne devions pas emprunter, à cause du nouvel arrangement virtuel qui nous promettait l'Italie sans étape.

À Patras [PAS TRACE, PATRICE (→ PATRICK, *NO TRICK*), PAPERASSE(S) (*PAPRAS*)], justement, il fallait d'abord trouver le siège de la compagnie de bateaux qui assure le service d'Ancône. Le quai, je le constatai avec une vive satisfaction, s'appelle Othon-et-Amélie. Mais la compagnie n'acceptait pas les cartes de crédit [RÉCIT, DÉCRIT (DE *DÉCRIRE*), CREDO, DÉCRET, DISCRET, CRI DES (…) / MONNAIE, LETTRES DE CHANGE, VALEURS, ETC.] (nouvel éclat de Raoul) : il fallut donc s'adresser à une agence, à la porte voisine. Puis nous avons cherché un hôtel, ou plutôt deux, étant donné toujours la différence de nos moyens. John et Raoul se sont installés à l'hôtel Astis, un palace tout neuf, sur le quai, et moi dans une rue du centre, à l'hôtel de Grande-Bretagne, un vieil hôtel qui a dû connaître d'assez beaux jours vers la fin du siècle dernier : les plafonds sont très hauts, l'escalier de large envolée, des pilastres flanquent les portes. Ma chambre n'ouvrait que sur une sombre cour, son mobilier était absolument minimal, mais du moins elle n'était pas sale, ni petite. Elle se serait cependant prêtée bien aisément à un joli accès de dépression. Aussi l'ai-je vite quittée pour aller retrouver John & Raoul, et prendre un bain chez eux.

Sur la grande place, ensuite, nous avons acheté des cartes postales, pris un verre, et rencontré un Français qui était au Mykonos, à Athènes, les jours précédents, en compagnie de Dominique, le frère de Michel X., et

qui s'est amusé à nous faire croire qu'il existait à Patras une boîte "comme ça". Mais, d'évidence, il racontait n'importe quoi, et, sommé de produire le guide Incognito dont il prétendait tenir le renseignement, il dut raconter que la page "Grèce" en avait été arrachée. Quel petit con !

Le Guide bleu conseillait, pour dîner, d'essayer les ginguettes de la route d'Olympie. Mais elles paraissaient toutes sinistres, sous leurs lampions sales, et celle où nous nous sommes réfugiés était infecte. John refusa de toucher à la nourriture et voulut ensuite dîner ailleurs, en ville. Raoul et moi lui tînmes alors compagnie en mangeant des glaces. Puis nous avons fait une promenade sur la jetée où il n'y avait que des pêcheurs. J'ai ensuite quitté mes compagnons de voyage. Et, peu soucieux de regagner ma blafarde chambre, je me suis lancé dans une de ces longues marches dans des villes inconnues, désormais traditionnelles au cours de ce voyage.

Je suis parti vers l'ouest, suivant les quais déserts. Je suis arrivé à un petit jardin triangulaire. Au centre, deux hommes étaient étendus sur des bancs. Ils se sont relevés à mon approche, et l'un me dévisageait avec insistance, autant du moins que le permettait l'obscurité. De loin il paraissait assez excitant, mais je le voyais à peine, et, crainte de quelque piège, je n'osai pas m'approcher du rond-point où l'autre et lui se faisaient face. J'ai donc continué vers l'ouest.

De l'autre côté d'une avenue qui arrivait là, en biais, et d'une voie de chemin de fer, il y avait un autre jardin, plus grand, plus sauvage, désert, où je ne me suis pas attardé. Je suis revenu dans le premier square, ou plutôt *triangle*. Les deux hommes étaient toujours là, l'un était toujours tourné vers moi et continuait de m'inquiéter. J'ai donc suivi une autre allée tangente d'où l'on voyait, de l'autre côté de l'avenue, une invraisemblable basilique, énorme, toute en dômes, tourelles et minarets, posée au milieu d'un emplacement vide. Un vieillard barbu, vêtu d'une espèce de redingote noire – juif orthodoxe, peut-être, comme on en voit à New York ou à Anvers? –, était assis là et regardait droit devant lui. Plus loin c'était un homme d'une quarantaine d'années, aux larges épaules, qui m'invita à m'asseoir à côté de lui. Il voulait savoir d'où j'étais, et si un garçon très maigre qui tournait dans les parages était mon ami (les index [INDE, INDES, INDEX (ALPHABÉTIQUE), DENIS, VEXIN]

parallèles rapprochés). Deux flics passèrent, sans nous prêter la moindre attention, pour aller s'asseoir en face, devant la basilique.

La conversation entre mon bonhomme et moi était fort limitée, et d'ailleurs il était gras. *Kalli nikta!* Et je suis revenu vers le centre. Tournant à droite dans une assez large avenue qui montait un peu en s'éloignant de la mer, puis à droite encore, je suis arrivé à une grande place, en terrasse, dominée par la statue d'un patriarche à l'air belliqueux [*Germanos, sans doute, archevêque de Patras, qui fut l'un des premiers à prêcher le soulèvement, en 1821, et qui fut pendu par les Turcs*]. Il y avait là encore un peu de monde, mais personne qui draguât [DRAGA, LA REINE DRAGA → MILAN]. J'ai donc regagné la place du bord de mer, devant la jetée, et visité la gare [GARDE, EDGAR (→ POE), ELGAR, MAURICE GARREL, GARE À VOUS (PRENEZ GARDE), ÉGARDS, À L'ÉGARD DE]. Dans les chiottes se branlaient un type de trente-cinq ans, moche, et un autre, qui devait bien en avoir soixante-dix et dont le sexe, plutôt gros, était parfaitement dur, parfaitement lisse et parfaitement bien formé : aucune différence avec celui d'un garçon de vingt-cinq ans – j'aurais cru que les bites vieillissaient moins bien.

Dans le hall étaient étendus à terre de jeunes voyageurs, genre hippie, la tête sur leur sac [CAS, BAC, LAC, SAX, SAXE, CASSE, MAC, TAC AU TAC, SIC, SIKH, SOC, SUC, *SAD*] à dos. Un pédé américain tournait autour d'un beau soldat brun, moustachu, qu'il aurait sans doute pu avoir pour deux cents drachmes. [*Coup de téléphone d'Alain Clément qui*

rentre d'Italie. À Rome il a vu une ou deux fois W. qui se rendait en Sicile, ou peut-être à Capri, Alain ne se souvenait plus (cette exaspérante imprécision des informateurs inamoureux des amoureux, toujours…). Et puis, ah oui, W. pensait aller à Florence, pour une exposition de Rauschenberg, je crois, dont le vernissage est le 6 septembre.

« *Moi j'ai beaucoup vu Jean-Pierre, ces jours-ci…*

– *Tu lui as parlé ?*

– *Non, comme ça, à la terrasse des cafés, on se dit bonjour…* [Arrivée de G.]]

[*Samedi 4 septembre. Je suis chez Jean-Claude, seul, attendant la retransmission de* Parsifal [PERCEVAL, PERCIVAL]*, en différé de Bayreuth. W. est rentré au milieu de la nuit. Je dormais, j'ai été réveillé par la clef dans la serrure. Plus tard, il est venu chercher dans la chambre des draps pour le petit lit, et il a allumé le placard* [ARC, CAR, PARC, PLAQUE, *CARD* (→ CARTE), LAC, CARLA, PACKARD, LASCAR]. *«Il n'y a pas de draps», a-t-il dit. Puis il a lu assez longuement son courrier.*

> Parsifal.
>
> Parsifal, l'arc à la main, le cygne à ses pieds.

[Dans le programme de présentation que j'écoute tout en écrivant ceci, le présentateur cherche des liens, des reprises, des allusions, des équivalences dramatiques et musicales à l'intérieur de *Parsifal*, en amont dans l'œuvre de Wagner (en particulier avec Siegfried – Siegfried le personnage – qui, comme Parsifal, est de père disparu et de mère triste), en aval dans l'œuvre d'autres compositeurs : ainsi du dialogue de Gurnemans et de Parsifal, qui à toutes les questions ne sait que répondre : « Je ne sais pas, je ne sais pas », il rapproche celui du Peintre avec Lulu, dans *Lulu*. « Les résonances sont plus que connivences. »] *Seul dans le grand lit, j'ai été pris d'un froid épouvantable, et je tremblais de tous mes membres, en claquant des dents, malgré deux grosses couvertures.* [Un héros pur et fol… / Motif de la Cène. – Motif du Graal. – Motif de la Foi. – Motif de la douleur d'Amfortas. – Douleur et souffrance de la Faute. / Retour de Jean-Claude : « Tu sais que ton bouquin », dit-il, … (la main en avant, pouce levé). / Jean-Claude est dans la salle de bains. Je pleure. / « Sors d'ici, mais crois-en Gurnemans, laisse les cygnes en repos désormais, et cherche l'oison de ton désir. / Jean-Claude a dit encore : « Je suis beaucoup plus pris que par le premier... » / « Nous nous retrouvons maintenant à Bayreuth. Centenaire du festival Richard Wagner à Bayreuth » (en cinq langues). Liste des radios qui transmettent. Ici Radiodiffusion bavaroise. *Qui Radio Bavarese*. Liste des personnages

avec le nom de leurs interprètes respectifs. « Maintenant commence le premier acte. Now begins the first act. Ecco il primo acto. Prélude. »] *Ce matin, la première chose dont il m'ait parlé est la situation bancaire – avais-je reçu la dernière "situation" ? – et le loyer de septembre : l'avais-je payé ? Plus tard, choses et autres : une exposition de photographies à Florence, dont il m'a montré le catalogue.*

« Une chose étonnante et assez émouvante : quand j'étais à Capri, je voyais tous les jours, sur la place, Sartre et Simone de Beauvoir avec une femme de trente-cinq ans environ. Ils se parlaient sans cesse. »

Il a parlé au téléphone à Raoul et à Edward, qu'il avait déjà vus hier soir (bizarre : il est donc sorti – rue Sainte-Anne, sans doute – sitôt rentré à Paris ?). « Oui, très bien, beaucoup de soleil, très bien. » Il semble d 'excellente humeur.

Ces quelques semaines, depuis notre séparation, n'ont pas été particulièrement gaies, à quelques bons moments près (Giordano, Luigi). Mais ça n'avait rien à voir avec cette épouvantable tristesse. Je le savais bien, qu'il ne fallait pas le voir. C'est un malaise épouvantable qui se traduit physiquement de la façon la plus violente et la plus immédiate : le cœur horriblement pressé, comme si on avait à trimbaler une horrible pierre au milieu de la poitrine. Toutefois mes sentiments n'ont plus rien à voir avec ce qu'ils étaient dans les crises précédentes. Ce n'est plus : « Si j'avais fait ci, si je n'avais pas fait ça, si je disais ceci, si peut-être je disais cela, on pourrait peut-être, qui sait… ? » Il n'y a plus maintenant d'illusions de cette sorte, heureusement; plus de regrets de quelque chose qui pourrait peut-être être renoué. Seulement une tristesse épouvantable à constater objectivement que ce qui était si fort a abouti à ceci, à cette horreur, à ce rien impalpable et qui pourtant fait mal par tous les bouts. Je me sens en face d'un étranger parfait avec qui je n'ai plus le moindre espoir de communiquer. Toute intimité est brisée. Ma seule envie est d'avoir avec lui le moins de contacts possible, et encore les plus neutres qui se puissent faire, les plus insignifiants, les moins dangereux, les moins susceptibles d'exciter cette tempête du cœur et des nerfs [CANAUX, CONDUITS, PASSAGES, TRANSMISSIONS / VERS, MER(S), PÈRE(S), MÈRE(S) / FRÊNE(S) / WAGNER (→ VAGUES, *LES VAGUES* (→ PERCEVAL → PARSIFAL))] *qui menace à chaque*

entrevue. Oh, avoir la paix, ailleurs. C'est sa légèreté vigilante (rien ne se passe, tout va bien, la vie est une comédie charmante, amusons-nous, tout ce qui compte est de s'amuser) qui en a fait pour moi cette figure lointaine, impossible à atteindre, à toucher, et pourtant – on l'a encore vu cette nuit, et à l'instant – si puissante sur mes nerfs.

Avant que je ne descende ici, Luigi a téléphoné une nouvelle fois, de Milan [BILAN, LIBAN, LIMANT, (BON AN) MAL AN, MALIN, MALIN, L'AN MIL / ROI MILAN, REINE DRAGA / MILAN / (QUI) L'ANIME / MANIL(LE)] *: il m'a envoyé un livre sur la ville, dont nous avions beaucoup parlé. Mais j'étais absolument paralysé par la présence de W., je pouvais à peine aligner trois mots. Contrairement à W. je ne ressens aucun plaisir, et j'éprouve au contraire une très grande gêne* [GÊNES, EUGÈNE, EUGENE (OREGON) / NEIGE]*, quand nous sommes ensemble, à des conversations enjouées avec des amants – j'en suis même complètement incapable.*]

Mémorandum :
lundi ap.-midi : P. L., en vitesse; soir,
dîner av. J., *Family Plot* av. J. et Gilbert.
mardi : dîné avec G., Charles, Dominique
ici, rencontré Luigi.
mercredi : dîné seul, Camionneurs, histoire
de Francis, Gilbert ici, mot de Mme B.
jeudi : aperçu G., par hasard, dîné avec
C., Jean-Luc, Patrick. D. ici, levé à 5 h.
vendredi 3 : déj. avec Gia. et Mad. Parrot.
G. – Soir : G., P. D. et Mouktar, C., Jean-Luc,
les frères. Ensuite chez J.-F. : G., un
Italien, Alain-Paul.
dimanche 28 (?) : Ch. le soir. Av. C. O.,
mêlée.
samedi 27 (?) : C. O., ? d'Argenteuil /
Avant : Ch., J. F. L.
vendredi 26 :
lundi : retour, couché. Carte de W. (*Travers*)

mardi : M. P. – Br. (Autre carte de W.)
mercredi : dîner chez J. et R. av. P. D. et
Ed. B.
jeudi : soirée av. J. et M. P., Br., Ass. nat.

POUR EN FINIR AVEC LA NUIT DE PATRAS :

[*Dialogue de Gurmenans et de Parsifal :*

« Tu ne sais donc rien? Tu n'es qu'un sombre abruti ! »]

[*« Pourquoi ta mère ne t'a-t-elle pas fait forger des armes plus nobles ? » (Il n'a qu'un arc).*]

[*Jean-Claude a sur sa table un livre de photographies sur l'Auvergne, que lui a donné sans doute son amant du moment, qui est né à Riom. L'ouvrant au hasard, je tombe sur le château de Cordès. Il y avait là jadis un festival, l'été, une ou deux représentations, et comme c'est très haut dans la montagne, du côté du Mont-Dore, il y avait chaque fois des orages épouvantables. Quand étaient venus les ballets du marquis de Cuevas, on voyait s'enfuir à toutes jambes vers les charmilles de Le Nôtre (censément), sous des cordes, les danseuses en tutus roses, lesquels leur battaient lamentablement les cuisses ; et lorsque, dans* Hamlet*, le fantôme apparaissait sur quelque créneau, il y avait un tel vent que le malheureux acteur manquait se casser la gueule en se prenant dans ses longs atours.*]

[*Jean-Claude a le programme d'une représentation de* Parsifal*, l'année dernière à l'Opéra. Le chef est le même (Horst Stein), mais ni la mise en scène ni la distribution.*]

Dernier tour sur la jetée, décidément déserte. Et retour dans ma chambre blanche au haut plafond, au large lit dont le matelas a l'épaisseur d'une grosse semelle. Il n'y a qu'une lampe minuscule sur la table. À sa lumière, j'ouvre au hasard le Flaubert de la Pléiade, tome I, et alors je lis ceci :

[*Oh, my God, Ricardo is really singing his little heart out, this time.*]

«Les marchands d'Alexandrie naviguent les jours de fête sur la rivière de Canope, et boivent du vin dans des calices de lotus, au bruit des

tambourins qui font trembler les tavernes le long du bord! Au-delà, des arbres taillés en cône protègent contre le vent du sud les fermes tranquilles. Le toit de la haute maison s'appuie sur de minces colonnettes, rapprochées comme les bâtons d'une claire-voie ; et par ces intervalles le maître, étendu sur un long siège, aperçoit toutes ses plaines autour de lui, avec les chasseurs entre les blés, le pressoir où l'on vendange, les bœufs qui broutent la paille. Ses enfants jouent par terre, sa femme se penche pour l'embrasser. »

Ce beau morceau de dictée est certainement ironique, et pourtant je me rappelle l'avoir trouvé irrésistible tout à fait *au premier degré*, et même en deçà – c'est sans doute la *claire-voie* qui m'a eu : « ... et par ces intervalles le maître… les fermes tranquilles… *toutes ses plaines* autour de lui… les chasseurs entre les blés... »

Puis les premières pages de *Madame Bovary*. Heureusement, le sommeil.

[*Le premier acte s'achève. J'ai puisé un réconfort certain dans le travail et la musique liés, et donc une idée un peu meilleure de moi-même.* Tous les chemins du monde nous mangent dans la main…]

Aragon 222-57-48.

L'acte médian est un peu plus court.

Parsifal, en arabe *Fal Parsi*, pur et fol.

This is the bavarian broadcasting service.

Dramma musicale in tri acte de Richard Wagner.

Mercredi 18 août

[Dimanche 5 septembre, quatre heures. *Je suis sur le lit. J'ai essayé d'écrire quelques lettres, à Luigi, puis à ma mère et à ma sœur dont ce*

sont demain les anniversaires ; mais avec W. dans mon dos, et me parlant toutes les deux minutes, de questions purement matérielles bien sûr, et venant, penché au-dessus de moi, chercher sur le bureau des papiers, des crayons, je ne sais quoi, j'ai dû y renoncer – d'autant plus que là-dessus est arrivé Gianni, retour d'un déjeuner avec Aragon : sans avoir téléphoné d'abord, il a frappé à la porte et il ne pouvait pas tomber plus mal, en ce qui me [Longue interruption. Calculs bancaires. W. retire son argent du compte dont je suis titulaire. Cauchemar] *concerne.*

J'ai passé la nuit chez Michel P. avec un petit mec rencontré au Trocadéro – pas du tout mon genre physiquement, pas beau, assez musclé, belle queue. Il était, dans le jardin, très empressé, ce qui m'avait décidé : dans les moments de grande vulnérabilité comme ceux que je vis, les enthousiasmes dont on fait l'objet sont précieux, remontant un peu, comme ils font, le cours de l'action en chute libre. Mais lui n'avait d'empressement que pour me baiser : aucune autre pratique ne semblait l'intéresser, ni seulement lui être connue. Nous n'avons donc rien fait du tout, bien qu'il n'ait pas débandé de la nuit et qu'il ait tenté, au matin, de nouvelles approches. Je ne pensais plus, alors, qu'à m'en tirer. Bien qu'il fût très gentil, il était, amoureusement, et selon mes façons de voir et d'éprouver, maladroit en tout, me mordait les oreilles et venait battre, de son sexe très dur, mes couilles. Peut-être aurais-je pu le laisser me baiser, par lassitude, s'il s'était donné un peu de mal pour m'exciter de quelque autre manière; mais tout son usage du monde se limitait à venir buter entre mes jambes, sur mes cuisses, mes fesses, me faisant mal en tirant des poils, et cela tout en me mordant le lobe de l'oreille, ce qui est sans doute la plus raffinée des délicatesses de son court répertoire. Le pire est que de ses échecs il ne tirait aucune espèce d'enseignement, mais réitérait exactement, gentiment, patiemment, butément, les manœuvres mêmes qui dix ou vingt fois déjà nous avaient si mal réussi.

Les dispositions prises plus tôt avaient été que je retrouverais Gianni à la Hune ou à l'Apollinaire, à minuit, après son dîner avec Aragon ; ou bien, si je n'y étais pas, qu'il m'appellerait chez Michel P. En fait j'étais chez Michel dès avant minuit. Mais Gianni m'y a appelé à trois heures du matin, parce qu'il avait mal compris notre arrangement. Quand le téléphone a sonné le monomaniaque de l'enculage et moi dormions déjà

– mais après la communication, pour moi en tout cas, impossible de fermer l ’œil. Gianni avait erré trois heures, ayant d'abord parqué Aragon dans un café en lui disant de nous attendre. Aragon voulait me voir, et il avait préparé pour moi toute sorte d’histoires drôles, parce que Gianni lui avait dit que j’étais malheureux. Mais, ne me trouvant pas, tous deux s’étaient mélodramatiquement inquiétés. «Pourvu qu’il n’ait pas fait de bêtises!» Gianni avait ramené Aragon chez lui, puis il avait marché deux heures à la recherche d’un taxi. Il avait vu W., qui passait en voiture en compagnie d’un type, américain pensait-il, pas jeune, bouffi, pas beau (?). Je n’ai pas dormi de la nuit. Dieu merci, Régis, l’hôte, partait aujourd'hui pour la Tunisie, en vacances. Et après ses dernières vaines tentatives matinales, il s’est levé et il est parti. J’ai écouté Les Nuits d’été. *Puis parlé à Gianni qui allait déjeuner avec Aragon. Je suis resté ici.*

Hier soir, après Parsifal*, j’avais dîné seul au Pescadou, puis rencontré Alain Clément, beaucoup moins empressé que jadis à mon égard, et heureux, disait-il. Il a rencontré en Italie un Américain dont il est amoureux. Mais il ne peut rien dire. Il est tout à fait guéri de son Jean-Pierre. Comme nous passions devant l’Apollinaire, un type que je vois depuis trois jours, un garçon très brun avec de très grosses moustaches, s’est levé et m’a couru après : « Qu’est-ce que tu fais lundi ? » m’a-t-il demandé. J’ai ri, mais lui ai donné mon numéro de téléphone. Il est de Marseille, repart jeudi, et trouve que les Parisiens ne sourient pas.*

Gianni attend d’un jour à l'autre un ami à lui, italien, dont il fait un portrait plus qu’élogieux sous tous rapports : Giancarlo.

W. vient de sortir. Je vais en profiter pour écrire mes lettres.]

[*6 heures. Lettres écrites. Grande tristesse.*]

Nous avons quitté Patras vers dix heures du matin, fait une brève étape dans un café de Gastouni, traversé Pyrgos et atteint Olympie vers une heure. Tous les pays traversés sont laids et plats, mais l’on voit partout des romanichels en grande quantité, tels qu’ils ont disparu de France et même d’Italie, presque, avec des chevaux et des chariots bâchés comme autrefois. Quant au nom du nome d’Élide, il ne me fait penser qu’à la princesse et aux *Plaisirs de l'île enchantée*.

Avant Olympie les choses s'arrangent un peu, et le paysage est alors celui d'une Toscane un peu désordre, avec des cyprès posés à la va-comme-j'te-pousse, mêlés à d'autres essences. Dès notre arrivée nous avons pris nos quartiers au rituel hôtel Xénia, où nous avons laissé le chien, et nous sommes repartis dans la direction d'où nous étions arrivés, pour aller tardivement déjeuner à Katakolon, comme le guide recommandait de le faire. À l'extrémité d'un cap incurvé qui dessine une assez large baie, c'est un village mort, et *village* est encore trop dire – juste quelques maisons posées les unes à côté des autres, le long de la mer, et partageant le même air vide, absent, concierge dans l'escalier des siècles. Pourtant un gros bateau était à l'ancre en face de nous : navire de croisière pour touristes à Olympie, sans doute.

Nous sommes ensuite allés plus au sud, sur la plage déserte, où nous avons roulé en voiture avant de nous baigner. Et j'ai lu une histoire de Nabokov tirée de *Quartet*, "La visite au musée", dont je ne suis pas fou. [*Ma tristesse d'aujourd'hui, suintante, vient recouvrir l'image de cette plage, de cette journée durant laquelle, pourtant, je ne souffrais pas, je crois. Que faisait alors W.?*] Vers cinq heures et demie, nous étions de retour à Olympie.

Nous avons d'abord visité les deux musées, l'ancien et le nouveau – et les avons trouvés invraisemblables : sans que ce soit nulle part indiqué, les neuf dixièmes de ce qui est là exposé est en plâtre. Tout est reconstitué, comme le mammouth de Cuvier : une frise entière à partir d'un genou, d'une oreille, d'un fragment de bouclier. Un bref coup de l'auriculaire recourbé rend presque partout un son creux de bon plâtre – ce qu'ayant plusieurs fois constaté on en vient bien sûr à tout soupçonner. La tête de l'Apollon du fronton occidental paraît flambant neuve. Et ainsi de suite : jusqu'aux mollets et aux sandales de l'Hermès de Praxitèle, dans le nouveau musée, qui certainement sont rapportés. Et le public d'admirer tout ça en bloc, et de photographier d'un air inspiré de méchantes répliques pour école des beaux-arts.

Lorsque nous sommes arrivés aux ruines du sanctuaire il était presque sept heures du soir, peut-être, et la foule commençait à se retirer. Le soleil était déjà bas, caressant, doux et triste. Oh oui, il aurait fallu être là-bas avec quelqu'un qu'on aime. Déserte comme je l'ai vue une heure plus

tard, Olympie dans sa vallée recueillie est un endroit merveilleux, plein d'arbres entre les colonnes renversées, les murailles basses, les socles. J'ai un amour immense à donner.

Dans ma chambre j'ai écrit quelques cartes, à Paul, à mes parents, au Divan. Nous avons dîné au village, assez mal, assez tard. Puis je me suis promené seul. Je marchais, vers la gare. Un garçon jeune, pas mal, m'a suivi. L'avenue se divise en trois allées divergentes, qui toutes arrivent au quai. Le garçon s'est assis en face de moi, sur une barrière. Je me suis reculé en direction d'un endroit plus sombre, mais il ne m'a pas suivi vers cette retraite.

Plus tard l'action, bien mollassonne, s'est transportée vers l'allée de droite, quand on se dirige vers la gare. C'est la plus obscure des trois. Quelques voitures y passent, qui ensuite s'enfoncent dans la campagne. Un sentier en contrebas s'en détache. L'éphèbe hésitait, allait et venait, ne restait pas en place. Une grosse bonne femme du pays, qui attendait quelqu'un au bout de la rue, lui a fait peur, sans doute : il a disparu. J'ai fait un tour, suivi par une folle américano-chinoise qui ne m'a plus quitté. Quand je suis revenu, l'éphèbe était de nouveau sur les lieux. Est-ce qu'il travaillait? En tout cas, il désirait qu'on l'aborde, ne prenait aucune initiative, se contentait de me fixer des yeux. L'Américano-Chinois ne l'intéressait pas du tout, ce qui introduit un petit doute sur sa qualité de "professionnel". En revanche, ledit voyageur s'intéressait beaucoup à moi. C'était un de ces triangles maudits qui n'aboutissent jamais à rien. La comédie à trois personnages a tout de même duré longtemps, jusqu'à l'arrivée de deux ou trois plaisants jeunes garçons venus se moquer des pédés, sans doute. Et chacun est rentré chez soi. Pourtant l'hôtel, qui est très allongé à la façon d'un "motel", avec plusieurs escaliers extérieurs, se prêtait bien à ce qu'on y amène quelqu'un. Merde.

Jeudi 19 août

[Lundi 6 septembre, *anniversaires de ma mère et de ma sœur.* Cinq heures. *Il fait beau. W. et moi avons passé un moment sur le balcon,*

lisant au soleil. Il est tout à fait aimable, souriant, de bonne humeur, mais pas exagérément *comme jadis. C'est sans doute à préférer à l'agressivité, et je ne m'en plains pas, mais c'est assez horriblement* final *(ce dont je ne me plains pas non plus, théoriquement). Il m'a fait venir dans la cuisine pour me montrer, par la fenêtre, un garçon torse nu qui prenait le soleil sur un toit. Comme je découpais, dans la chambre, des pages d'un vieux numéro de* Playgirl *que m'a donné Gianni et où figure un garçon qui me plaît depuis longtemps, il est venu, il a regardé ce que je faisais, et m'a dit, ce dont je me serais bien passé, qu'il avait rencontré ce garçon à New York :*

«Mais tu serais surpris, c'est une telle folle! (He is such a queen!) *Il a un bon sens de l'humour, pourtant.»*

À côté de moi, sur ce bureau, il y a un papier à lui, une liste de gens – des garçons italiens pour la plupart –, avec les numéros de téléphone.

J'ai dîné hier soir avec Gianni et un Anglais, Martin, petit moustachu, pas jeune, très blanc, très "nouveau pédé" avec application mais, en fait, folle classique au fond du cœur, ainsi qu'il fut évident sitôt que nous nous sommes mis à parler en anglais d'opéra :

*«*Once at the Garden...»

J'ai couché chez Gianni, seul, malgré leurs invitations réitérées et leurs caresses à tous les deux; et ce matin suis allé pointer au chômage.

L'un des garçons qui habitaient rue du 8-Mai-1945, Michel, s'étant brouillé avec un autre, est parti subitement, mais d'une manière étonnamment radicale. Il a emporté littéralement toutes ses affaires en un seul jour; et la pièce qu'il occupait est absolument nue : plus de lit, pas un meuble – seule, au mur, une grande toile de Gianni. «Encore heureux, elle est à moi », dit Gianni, craignant peut-être que je ne puisse prendre cela pour un affront à son art.

Pascal, le troisième résidant permanent de l'appartement (enfin maintenant ils ne sont plus que deux), racontait ceci, ce matin : que hier, vers une heure du matin, rentrant de chez des amis, il a croisé un garçon qui lui paraissait bien. Il s'est retourné, l'autre aussi. Aussitôt, toutes les lumières du quartier ont sauté. Dans l'ombre, ils se sont rapprochés, l'autre lui a proposé de venir chez lui [Coup de téléphone de Gilles, le

Marseillais. Rendez-vous à sept heures et demie, à l'Apollinaire], *il a accepté, ils sont partis dans les rues sombres. Ils ont monté un escalier en tâtonnant, ils ont fait l'amour à la lueur d'une bougie. L'inconnu, ensuite, a raccompagné Pascal dans l'escalier, pour le guider. Ils se sont quittés à la porte de la maison. Et au moment précis où Pascal mettait, seul, le pied dans la rue, toutes les lumières sont revenues. On pourrait fantasmer joliment sur les pouvoirs de l'inconnu, mais, dit Pascal, il ne se prête guère au fantasme.* Too bad.

J'ai reçu ce matin une nouvelle lettre de Danièle Sallenave, un petit texte, sans doute allusion à une carte que je lui avais envoyée et qui représentait des instruments médicaux du musée d'Épidaure. Son amitié nouvelle m'est un grand réconfort, ces jours-ci.

Trottoir de l'Élysée-Palace
Dans la nuit en velours
Où nos cœurs nous semblaient si lourds
Et notre chair si lasse.

Bien sûr, l'attitude de W., son indifférence m'attristent, banalement, parce que je suis vexé, sans doute, que notre séparation l'affecte aussi peu, n'entame en rien son humeur. C'est probablement ce qu'il dirait. Mais il y a beaucoup plus que cela : la réalisation si douloureuse (et si longue à s'opérer) que cet être dont j'étais si proche, ou croyais l'être, en fait ne partage en rien mes sentiments, ne les comprend même pas, qu'il est déjà loin, très loin, beaucoup plus loin que le fameux "point de non-retour". Il ne semble pas éprouver la moindre émotion de tout ce qui arrive. D'un autre côté, c'est précisément parce qu'il ne semblait pas éprouver la moindre émotion en ce qui me concerne que tout cela est arrivé, bien sûr, que j'ai souhaité que cela arrive. Pour moi, au contraire, c'est toujours la même effrayante dépendance nerveuse : le tremblement glacial de l'autre nuit, à son retour, le cœur qui se contracte chaque fois que je reviens ici, lorsque je tourne la clef dans la serrure, à l'idée de ce que je vais y trouver, les jambes qui semblent vouloir se dérober sous moi chaque fois que quelqu'un commence à parler de lui,

me dit l'avoir vu à Rome, avoir reçu de lui un coup de téléphone. Et la terreur chaque fois qu'il ouvre la bouche :

> Tes mots ne touchent pas ton cœur
> Comme ils brûlent le mien.
> Sens la portée de tes paroles.]

Nous sommes partis dès le matin vers le sud, et vers Bassæ, sur une idée à moi que j'avais réussi à leur inculquer et à leur faire prendre pour leur. J'avais envie de visiter quelque chose d'un peu moins connu que tous les sites illustres où nous avions défilé, les Delphes, Épidaure, Olympie et autres grands classiques du voyage en Grèce, et aussi d'aller en Arcadie. Nous avons suivi la grande route de la côte jusqu'au lieu dit Tholon. Là, nous avons pris la perpendiculaire à gauche, vers l'intérieur des terres. Ce fut d'abord, des deux côtés de la route qui serpentait entre eux, dans une vallée sinueuse, des jardins, assez riches, assez petits, et l'on se serait dit au-dessus de Royat, dans cette gorge humide, ombreuse et verdoyante où court la Tiretaine. Puis la route s'élève, et bien entendu se détériore. Le paysage devient très vite beaucoup plus sec et caillouteux, et Raoul s'inquiète pour sa voiture, comme il l'avait fait quelques jours plus tôt, du côté de Mitikas et d'Aethos, dans les montagnes de l'Acarnanie. Ce qui sur la carte paraît n'être rien demande en fait des heures, parce que pour parcourir trois cents mètres à vol d'oiseau il faut faire des détours interminables sur un chemin de pierres défoncé, où l'on navigue entre les nids-de-poule. On traverse des villages de plus en plus hauts, qui d'ailleurs ont l'air moins perdus que l'état de la route, autour d'eux, ne pourrait le laisser supposer : je veux dire qu'on voit tout de même, devant les cafés, des caisses de bière Hellas en quantité, dont la présence paraît miraculeuse. Presque au bout du chemin, nous avons croisé des Canadiens dans un petit camion Volkswagen, et John les a découragés de rejoindre la mer par ce côté-là. Moi, bien sûr, j'avais trouvé tout cela très amusant, romanesque, exotique : je cherchais des yeux le terrible mont Lycée (« On y pratiquait vraisemblablement, jusqu'à l'époque historique, des sacrifices humains ») et je rêvais sur *le*

Français Bocher qui découvrit le temple en 1765, et sur ce qu'avait pu être son voyage à lui.

Par le monument lui-même j'ai été un peu déçu, cependant. D'abord, il est très petit. Ensuite je trouve un peu étonnant que, ayant choisi pour lui un site aussi élevé (on est à plus de onze cents mètres d'altitude), ses bâtisseurs l'aient construit néanmoins dans un repli de terrain, un *trou* presque, perdant ainsi une bonne partie des avantages dramatiques de la situation. Mais enfin il est bien conservé, c'est vrai, d'une belle couleur, et ses courtes colonnes ont une magnifique assise, massive et sûre. Des travaux ont lieu où se relaient étudiants en chapeau de paille, assis sur de vieilles pierres, et paysans poussant des brouettes. Tous les morceaux épars sont déjà numérotés. Peut-être va-t-on les remonter tous et avoir alors le temple absolument complet? Ce que je n'ai pas vu, c'est le plus ancien spécimen connu de colonne corinthienne, qu'annonçait le guide.

Tannou courait le long du temple, très enthousiaste, et c'était drôle de voir cette petite touffe ronde de poils roux apparaître et disparaître d'une colonne à l'autre.

Nous ne sommes pas restés très longtemps – vingt minutes peut-être. John et Raoul ont décidé que, si long soit le détour, il était hors de question de revenir à la côte par la même route. Nous sommes donc allés déjeuner à Andritsena, où nous avons d'ailleurs laissé dans nos assiettes un poulet infect dont une sauce noirâtre essayait en vain de cacher la putréfaction; puis, dépassant Karytena et son impressionnante forteresse franque – fief, dit le guide, d'un sire de Caraitaine célébré par la *Chronique de Morée* [CORÉE / MOREL / RUE DE LA MORÉE, À CLERMONT / MARÉE / MORUE (→ MME DE CAMBREMER : «MORILLE, MORUE, MOREL...») / MOREAU (→ COROT, CORAUX, CORÉE) / L'ORÉE /// MARCEL MORÉ (→ *LE TRÈS CURIEUX JULES VERNE*)], et qui domine les gorges de l'Alphée –, nous avons continué vers le sud et Mégalopolis. L'Arcadie semble faite de plusieurs riches plaines très compartimentées, entre de hautes montagnes arides. La plus belle s'étend à l'ouest de Mégalopolis et appartient d'ailleurs au nome [NEMO (CF. MORÉ), MONET, *LITTLE NEMO*, NOMMER, *NAME* («*WHAT'S IN A NAME?*» → *ULYSSES* → ULYSSE → *OUTIS* → NEMO), GNOME, ANÉMONE, NÎMES (→

PIERRE MÉNARD) / FRANÇOIS DE NOMÉ] de Messénie : un grand jardin bleu et plat.

[*W. est en train de se lancer dans celle de ses activités que je déteste et crains le plus, peut-être : la grande série de joyeux téléphonages. Mais je ne peux pas sortir, j'ai trop à faire.*]

Nous avons essayé de nous baigner là où la route qui vient de Mégalopolis rejoint la mer, en un lieu nommé [FRANÇOIS DE NOMÉ (*MONSU DESIDERIO*), MONET, NÉMO, MORÉ, MORÉE, NOME] Kalo [CARLO (→ LORCA, CAROL, CARROLL)] Néro [NEMO, RENO, RENAUD, NERO WOLFE (→ *FER-DE-LANCE* → CELAN) / FRANCO NERO], au nord de Kyparissia. Mais la plage, bien que déserte, était sale, et des ordures flottaient dans la mer, déversées sans doute par de délicats navires de passage. Nous sommes donc repartis vers le nord et nous sommes baignés à Loutra Kaïfa, dans un endroit où il y avait du monde – enfin, *relativement* –, mais très beau : la plage était dominée par des pins maritimes et eux-mêmes par des montagnes bleues qui séparent l'Arcadie de l'Élide. J'ai lu une autre nouvelle de Nabokov, "Lik", je crois, bien meilleure que les trois autres du recueil. Et j'ai nagé très longuement, fasciné par un barbu très mince, sur la plage, dont chaque mouvement entraînait le jeu répercuté de cinquante muscles bien marqués, mais allongés, très fins. Sa poitrine était couverte de poils noirs, courts, qui continuaient jusque sur son dos, ce que John, pris à témoin, n'aimait pas. C'était un Australien que nous avons vu plus tard dégager sa Volkswagen ensablée entre les pins, aux encouragements de sa petite amie.

John ni Raoul ne voulant dîner à Patras, nous avons cherché un restaurant à Loutra Kyllinis, en face de Zante [DANTE (→ DENTS → CRÂNE / CELAN) / MANTES / TANTE / TENTE / PENTES / NANTES / VENTE / RENTE / LENTE / FENTE / HANTE (DE *HANTER*) / KANT]. Mais ce n'est que le squelette d'une ville à venir, dont les longues avenues désertes n'entourent que des lopins [MONTAIGNE (→ « NOUS SOMMES DES LOPINS...»), LUPIN (→ DUPIN), LUPIN(S), "MON LUPIN", LAPIN, PEAU DE LAPIN] réguliers, vides : une petite église, deux grands hôtels assez peu engageants – le soleil se couchait vite, le vent se levait. Nous sommes

retournés à Gastouni où nous avons eu notre dernier dîner de Grèce, aussi médiocre que la plupart des autres. Et de là à Patras : il faisait nuit, Raoul conduisait, et John l'insultait méthodiquement.

Jean-Louis Bouttes, "Faux comme la vérité", *Critique* n° 341, oct. 1975 (sur le *R. B.*).

« Il s'agit de séduire la norme vers l'anormal, porté alors à une puissance seconde» (p. 1026).

« Il importera de soutenir une émancipation du désir qui évite le choix entre les coupures de la textualité et l'unité du sens, entre cratylisme et signifiance, entre négation et affirmation de l'œdipe» (p. 1032).

«La frayeur de perdre la face, l'angoisse du double, en fin de compte toujours idéaliste, si l'on en croit du moins Otto Rank [(→ LOHENGRIN) / OTTO RAHN (→ PARSIFAL) / OTTO HAHN / OTHON (→ *L'ÉCART*) / OTTOKAR, CHIEN OTTOKAR, AUTOCAR /// ARC, CAR, *ARK* (→ RONALD JOHNSON) / CRÂNE (*KRAN*), CRANE, "NARC", *RANK AND FILE*] qui déduit de là les croyances en l'immortalité de l'âme, sont cantonnées par la dérive éternelle du corps des signes» (p. 1040).

«Ce texte n'est pas en rupture de représentation. Il ne la franchit pas. Il la double, développant par des reflets parallèles son pouvoir en puissance» (p. 1043).

« R. B. n'est alors capitonné d'une œuvre que pour la frime et peut accrocher tous les hors-texte : (…) il se balade merveilleusement par-delà l'opposition du livre et de la vie (car le texte partout répandu n'est plus un texte), fait intolérable pour tous les arpenteurs de champs, corpus et autres espaces littéraires» (p. 1046).

« Il n'y a rien de nouveau, dans la modernité, lorsqu'on nébulise les concepts. Il n'est donc pas surprenant que Barthes emploie plusieurs strates composites de texte freudien, lacanien, psychologique, linguistique, sémiologique, marxiste, etc. Ce polymorphisme vise à rendre le langage de la science perméable à l'écriture et au corps.

«Pour des idées en l'air, jamais tout à fait fixées, le sujet se montre traversé d'émanations, de refus, de tocades. Parlons donc de toc théorique ! Or ce toc théorique-là sonne juste. Il joue en effet d'une consistance du clinquant, différente des purs désistements d'écriture ou de flux, qui comporte l'investissement de l'objet ; car le creux est commun au métalangage, déniché de sa plénitude de discours dernier, et à l'objet du désir : le statut de l'objet se définit en effet de n'avoir pas la position ultime qui satisfait le désir et d'être toujours un peu mensonger, forcément fictionnel. La mise en vanité du théorique n'est alors qu'un cas particulier de rigoureux déplacement fictif, par lequel le TI [« appelons désormais les fragments : "Texte-Image" (TI)], au lieu de filer tout de suite à l'infini (trajectoire commune à l'écriture et au métalangage), se singularise objectalement.

Que devient le métalangage dans le TI, sinon l'intertexte inévitable, pesant, telle une fatalité, sur le sujet intellectuel, tout comme les romans de chevalerie pesaient sur Don Quichotte et le perdaient ? Le fictionnel théorique est le langage incontournable, lorsque R. B. veut parler de soi» (p. 1049).

« En pratiquant le discours classique comme un imaginaire, R. B. sort de l'opposition écriture/logos, trop simplement paradoxale» (p. 1052).

Le bateau ne partait qu'à deux heures du matin. Mais il fallait, dès onze heures du soir, faire la queue en voiture, faire viser les billets et les passeports, avec pour toute distraction le spectacle d'un jeune flic de vingt ans, peut-être, qui tâchait de régler la circulation. Il n'avait aucune espèce d'autorité, tout le monde lui marchait sur les pieds, étalait en des langues mystérieuses les plus fallacieux prétextes pour faire le contraire exactement de ce qu'il disait, et j'aimais sa petite moustache, ses grands yeux noirs, son cul déjà italien, comme sa croissante hystérie : il tapait du pied, se grattait énergiquement la bite et levait les yeux au ciel de fureur (impuissante).

La foule des passagers était aussi sinistre que je le prévoyais. Il n'y avait même plus les hippies de l'autre traversée, mais seulement des petits bourgeois riches à Mercedes ou Lancia, tout englués de mouflets baveux et criaillants. Dans la cabine, avant de m'endormir, j'ai lu assez longtemps *Madame Bovary*.

Vendredi 20 août

[Mardi 7 septembre, 3 heures et demie. *Toujours le même horrible serrement de cœur lorsque je reviens ici, que je monte l'escalier, que je tourne la clef dans la serrure. L'attitude de W., il n'y a rien à en dire, et certainement rien à y redire : il est courtois, calme et sans aucune agressivité. Peut-être est-il amoureux de quelqu'un : je ne connais, moi, que cet état-là qui donne immédiatement, à l'égard de tout, et de ce qui hier vous agitait si fort, un détachement si parfait. Je me passerais bien, certes, de ses coups de téléphone divers, donnés et reçus, rendez-vous pris, arrangements pour des drogues, des plaisirs. Mais je n'ai aucun commentaire à faire. Non, ce qu'il faudrait, c'est partir, éviter à tout prix*

ces émotions trop fortes, ces déchirements. La pauvreté me retient, et peut-être une certaine pusillanimité.

Loin de lui, loin d'ici, quand j'arrive à ne pas penser à tout ça, à la douceur du passé, à ses promesses, j'ai des moments qui ne sont pas désagréables. La nuit dernière, par exemple. Mais les plaisirs sexuels, même intenses sur le moment, s'ils ne sont pas soutenus par quelque chose d'autre, trois jours après paraissent insignifiants, trois heures : leur consistance s'effrite dans la mémoire, elle se fendille à vue d'œil – n'est-ce pas ce qu'a toujours dit notre sainte mère l'Église? (Je devrais peut-être profiter des circonstances pour me convertir…)

En tout cas (dernière station-service avant l'autoroute) Gilles, le Marseillais, était certainement ce qu'on appelle "une affaire" – bien plus que je ne le supposais. J'allai à son rendez-vous sans enthousiasme excessif et me rendis compte, comme il était cinq minutes en retard, qu'une dérobade de sa part m'eût été tout à fait indifférente. Il était avec son ami Alain, ils ont vécu huit ans ensemble. Nous avons dîné tous les trois au Pescadou, rue Mabillon, où se trouvaient Claude, sa sœur et son beau-frère, et aussi Gianni, avec Jean-François. Gilles m'a expliqué qu'il était de nationalité italienne, que son grand-père, maffioso, avait été refoulé des États-Unis et s'était fixé en Tunisie, puis en Algérie, puis au Maroc, que lui était né à Rabat, mais que ses parents étaient de purs Siciliens, la mère de Palerme et le père de Catane; que partout on le prenait souvent pour libanais, ou turc. Et, de fait, avec ses grosses moustaches noires, ses sourcils épais, ses yeux ombrés de noir, ses paupières, il ne lui manque qu'un fez. Il n'est certes pas beau, mais si on le voyait en uniforme, sur la place Omonia ou sur un quai de Naples, il paraîtrait le comble de la sexyté martiale (genre violeur de Lawrence d'Arabie, trente ans avant). Il portait d'ailleurs une chemise militaire. Lui et son copain sont à l'hôtel, où nous ne pouvions pas aller. Mais la question du lieu a été résolue grâce à Gianni à qui j'ai emprunté sa clef.

Mais le discours des partisans du Flore, si l'on peut dire, comme celui de la bourgeoisie, n'en est plus un; le goût du Flore n'ose pas s'exprimer, non plus que celui de la bourgeoisie, et d'ailleurs n'en a pas besoin; il se manifeste comme pratique. Non, la vraie doxa pédé parisienne, en 1976, c'est le discours anti-Flore : « On ne va tout de même pas se donner rendez-vous au Flore!» (sous-entendu : comme des folles

bourgeoises) ; « si le Flore nous voyait!» (comme ces pimbêches nous trouveraient vulgaires, du haut de leur vulgarité embagouzée); «elle se croit au Flore, celle-là» (non mais quelle pédale maniérée prétentieuse!), etc. À quoi la paradoxa répliquera soit par un discours pro-Flore, au second degré, qui aurait le mérite d'attenter à la bonne conscience du pédé moyen et de la désarçonner (ce qui n'est pas une mince entreprise), soit par le détachement aristocratique, toujours un peu trop facile : «Tout ça ne mérite pas des sentiments si forts, ça ne vaut même pas la peine d'en parler...» (*Haussons un peu le ton, ô Muses de Sicile*).

À table nous parlions de Marseille. J'avais lu dans Le Monde*, l'autre jour, que les fouilles qu'on y menait depuis sept ans touchaient à leur fin, et qu'elles avaient été très fécondes. Alain, l'ami, a dit qu'on trouvait beaucoup de choses en creusant le métro. Gilles a alors soutenu que celui-ci allait d'ailleurs emprunter, sur une longue distance, des galeries antiques nouvellement découvertes, idée qui me plaisait beaucoup : il n'y aurait qu'à les élargir un peu, disait-il. Malheureusement, d'après l'autre, il ne s'agit que de vieilles galeries de chemin de fer.*

Ce qui plaît à Gilles, à Paris, c'est l'impression de richesse partout étalée. Il aime ça. Tandis qu'à Marseille tout est ancien *(c'est-à-dire pauvre, usé, décati). Il est allé de Gênes à Athènes sur le* Mediterranean Sky*, des lignes Karageorgis : « Un bateau superbe, avec deux piscines, et partout des tapis violets, ou alors orange.»*

Nous avons pris un verre à l'Apollinaire, tous les trois, après dîner. Les bateleurs se succédaient. Il y a eu d'abord l'horrible vieux barbu à la mine de marin dépenaillé, répugnant et sale, qui effraie les femmes avec un gros rat de caoutchouc. Je suis tout à fait partisan de le faire coffrer. Je n'ai jamais trouvé que la peur soit quelque chose de drôle. Il est d'ailleurs tellement bête et tellement imbu de préjugés sexistes qu'il n'a jamais songé à s'attaquer aux hommes, avec son rat, ni à exploiter les imbéciles effets comiques de la terreur des folles qui défilent.

Vient ensuite un acteur très grand genre qui déclamait des vers d'une voix qui coupait toutes les conversations. On lisait sur son visage toute la vanité du génie méconnu, le mépris du bourgeois, la dédication passionnée à la poésie. Le garçon a essayé de le vider, parce qu'il faisait fuir les clients. Il ne s'en est trouvé qu'un pour le soutenir. Les autres

avaient le fou rire, ce que lui interprétait d'évidence comme une confirmation de tous ses mythes personnels : le monde est tellement bête, bas et méchant, que la poésie fait rire. Et il postillonnait de plus belle sur les premiers rangs. Il est parti en menaçant le garçon de je ne sais quoi – une "valse", peut-être.

Nous sommes partis aussi avant qu'arrive le suivant. Nous avons marché, toujours tous les trois, par la rue de Buci et la rue Saint-André-des-Arts jusqu'au métro Saint-Michel. Là, nous nous sommes séparés d'Alain. Gilles m'a raconté, en route, une histoire très compliquée et pleine de contradictions. Il était venu à Paris, en secret, retrouver un type, et sans que "son ami" le sache. Mais au bout de deux jours il était tombé pile sur "son ami". L'autre, le tiers, était d'ailleurs un emmerdeur, qui certes le couvrait de cadeaux, mais qui était amoureux et très possessif. Ils avaient rompu un soir que l'autre avait acheté, pour lui faire une surprise, des billets pour l'Olympia. Or Gilles avait ce soir-là un rendez-vous "pour un apéritif ", et il n'avait pas voulu y manquer. Il était donc parti tandis que l'autre annonçait qu'il allait se flinguer.

«Et alors, il l'a fait?

– Ah, je ne sais pas, je ne suis pas allé y voir, hein! Je ne l'ai pas vu depuis.

– Tu as l'air bien détaché.

– Ah, mais je ne veux pas y penser, si tu commences à penser à des trucs pareils… Et puis, qu'est-ce que c'est que ce chantage? Non, moi je crois qu'il y a des personnes qui sont faites pour donner et d'autres pour recevoir.»

Ce que je trouvais touchant, c'étaient les billets pour l'Olympia.

Quand nous sommes arrivés rue du 8-Mai, Gilles a repéré deux disques qui lui plaisaient et il a voulu les écouter : Stevie Wonder en particulier. Nous avons donc ouvert des albums qui portaient des inscriptions de ce genre : «Pour que tu n'oublies jamais Nuremberg». Ainsi dans des gares, des aéroports, sont offerts des disques, des livres qui commémorent des nuits uniques, des rencontres de trois jours, des visites dans des zoos. On s'écrira. Tu parles! Et les disques s'empilent, et les livres sont mélangés à ceux d'un autre, de plusieurs autres, ils sont

négligés, oubliés, des inconnus les ouvrent, lisent des mots écrits il y a trois ans, cinq ans, par on ne sait plus qui, pour on ne sait plus qui : Ah, oublier Nuremberg! Comme tu étais ému, pourtant. Ou bien ennuyé («Décidément, il en fait trop...»). Ou bien :

«Il y a des personnes qui sont faites pour donner...»

Mais Gilles, physiquement, est terriblement excitant. Il a un corps superbe, musclé, très bronzé, très poilu, un sexe magnifique, un cul inoubliable, le plus beau que j'aie vu depuis longtemps, rond, très proéminent, court, petit, broussailleux. Il a beaucoup d'esprit d'initiative, il sait exactement ce qu'il veut, qui est de baiser, mais en même temps il est très affectueux pendant l'amour, méthodique, pas pressé, très appliqué. Et s'il voulait me baiser, après tout, et s'il le faisait gentiment, lentement et en douceur, je n'y voyais pas d'inconvénient pourvu que je pusse l'embrasser, le lécher, le caresser. Nous avons cherché en vain une crème quelconque et usé de beaucoup de salive et de bonne volonté. Il a d'ailleurs joui quand il n'était qu'à mi-chemin, mais ça ne l'a pas troublé du tout :

«Je fais toujours ça, la première fois. Mais dans un quart d'heure, je serai prêt de nouveau.»

Entre-temps nous nous sommes embrassés, serrés l'un contre l'autre. Surtout je lui ai léché le derrière des cuisses, les fesses, le trou du cul avec fureur, dans une excitation folle, comme si j'avais pris des poppers. Mon visage était perdu dans les poils entre ses deux fesses très dures où pourtant je m'enfonçais, et ma langue, et à chaque minute je me reculais pour regarder, à la lumière basse de la lampe, ce cul sublime. Sans doute aurais-je pu le baiser alors, après tout il ne résistait pas, mais il ne donnait pas d'encouragement non plus. D'ailleurs il était déjà bandé, de nouveau, et voulait encore me baiser. O.k. Cette fois-ci, il a bien pris son temps, il a enfoncé sa bite aussi loin qu'il le pouvait, grâce au foutre déjà déversé dans le passage, et nous avons joui en même temps. Trois minutes après est rentré Pascal, qui s'est couché dans la petite chambre où j'avais dormi la nuit précédente. Nous avons éteint. Pascal nous a demandé de parler moins fort. J'ai tourné le dos à Gilles qui m'a prévenu que si je me mettais dans cette position «il allait m'arriver des bricoles». En effet, cinq minutes plus tard, il était bandé et voulait de

nouveau m'enculer. Vas-y. Mais cette fois-ci ça me faisait mal, et il s'est déjuché. J'ai joui sur lui. Et nous avons dormi serrés l'un contre l'autre. Je comprends qu'il puisse rendre fou quelqu'un qui aime spécialement se faire baiser. Il a un sexe superbe et qui peut, comme il s'en vante, «remettre ça tous les quarts d'heure».

Ce matin, Pascal était malade. Gilles et moi sommes allés prendre un petit déjeuner chez Jacques. Jean-Pierre était là. Jacques nous a emmenés voir son nouvel appartement, rue Saint-Martin : très grand, pas mal. Mais nous avions tout oublié rue du 8-Mai : mes clefs, sa montre. Nous y sommes repassés. Dans le métro, Gilles parlait encore de son soupirant. Comme je m'étonnais de certaines contradictions, il inventait de nouveaux détails qui ouvraient dans le rempart des mensonges des brèches deux fois plus larges. Je l'ai laissé à l'Odéon. Puis je suis passé chez Jean-François Lavie voir si Gianni, qui y avait couché, y était encore. Non. Jean-François, toujours très gentil, est plein de propositions. Mais :

«J'ai envie de foutre des coups à quelqu'un...»

Ouh là là : last thing I need…

Rencontré François Wahl, au retour. Il a des ennuis avec le Seuil :

«Tu m'as étonné, l'autre jour, avec ton "été sinistre".

– Je fais tout pour ne pas rentrer chez moi.

– Très sentimental, hein?» (ou sensible *?).*

Roland était à Bayreuth. Secret, rencontré la veille de son départ, il m'avait dit : « en Allemagne ».

W. vient de rentrer.]

Je m'étais assuré déjà, le soir de l'embarquement, que sur le bateau il n'y avait personne d'envisageable : les seuls pédés étaient vieillissants, et répartis en des couples tendus qui s'épiaient mutuellement. Ce fut une longue journée de mal de tête. On ne voyait aucune côte. Les bars étaient sinistres, les garçons odieux, les repas infects, servis par des malheureux en casaque turquoise et ceinture bouffante orange : *L'Enlèvement au sérail* à Lamalou-les-Bains. J'ai surtout lu *Madame Bovary*, après un essai de *Ragtime* qui m'a vite rasé. Je croyais que c'était quelque chose

de très *camp*, mais pas du tout, c'est *dead serious*. Autant lire *Manhattan Transfer* soi-même, qui est tout aussi rasant, mais qui au moins a ses mérites (ou a réussi à se bâtir cette réputation… Où ai-je lu ça? En vacances – à Capri, peut-être).

John a eu une scène épouvantable avec le capitaine et toute sa clique au sujet de Tannou qu'ils voulaient faire mettre dans le chenil, conformément au règlement. Il a refusé de discuter, d'entendre parler du chenil, de le voir seulement; il s'est contenté de jouer les rombières américaines folles, genre Elsa Maxwell, de les agonir d'insultes, de s'arc-bouter absolument dans son refus, sans la moindre ouverture pour une négociation – et bien sûr il a gagné.

À table il se disputait à tue-tête avec Raoul, qui était un minable, qui ne s'intéressait qu'au cul, et qu'est-ce qu'il avait bien pu choper encore, comme vieille syph? J'ai eu le tort (*I should have known better*...) de faire remarquer que toute la table voisine restait l'oreille tendue, la fourchette levée ; et lui, enchanté, a aussitôt parlé deux fois plus fort.

«Tu parles de ce que j'en ai à foutre de cette platée sinistre de sales petits-bourgeois français coincés ! Mais ar-rrrrête de te soucier toujours de ce que pensent les autres! Mais quelle importance ça a, bon Dieu? Fais comme moi : la personne la plus importante de ma vie, c'est moi. Ce qui compte, c'est que je sois heureux et que je m'amuse. Tu ne vis pas la vie des autres, *for Christ's sake*! Si ce petit con de séminariste écoute tout ce qu'on dit, c'est que sa nana le fait chier, comme toutes les nanas. Il te regarde, il a sans doute envie de te faire une pipe. Moi j'ai envie de bouffer le cul du garçon. Sa petite ceinture orange me rend dingue.» (Elle retombait en franges le long de la cuisse. Il en a fait grand compliment au garçon. Celui-ci a pris cela plutôt bien, et paraissait même assez flatté. Je m'étonne toujours que les gens ne lui donnent pas un grand coup de leur plateau sur la tête. Mais je ne devrais pas m'étonner, puisque je ne le fais pas non plus…)

Le soir, il y avait bal dans le salon de la classe touriste. Les jeunes dansaient, les vieux regardaient. J'ai fait un tour sur les ponts déserts, dans le vent adriatique, étonné toujours qu'on ne vît aucun rivage, aucune lumière – je n'imaginais pas cette mer si grande. Et puis je suis retourné à la cabine, seul, et j'ai lu *Madame Bovary*.

[*W. m'a proposé d'aller avec lui voir* 1900*, un de ces jours. Mais je crois que je vais essayer d'y aller aujourd'hui.*]

Samedi 21 août

[Mercredi 8 septembre 1976, deux heures. *Je suis en effet sorti vers six heures et demie pour aller voir* 1900*, dont la séance était à sept heures et demie, mais, m'avait prévenu Jacques, il fallait être sur place à sept heures moins le quart. En chemin j'ai rencontré Gil* (Gilberto*, et non pas* Gilles *comme je l'avais cru*) *qui m'a donné son adresse à Marseille : rue de l'Arc; et aussi Christian. Son Indien allait ce soir à un concert de jazz à Pantin, ça ne l'intéressait pas, il était libre, ou plutôt devait dîner avec Gilles (son Gilles à lui), mais était prêt à le laisser tomber à mon profit et à celui de Bertolucci. Nous sommes donc partis ensemble, nous avons fait longuement la queue en mangeant des sandwichs et en admirant un garçon superbe qui nous précédait, grand, blond, avec des cheveux épais et longs séparés au milieu du front, une moustache blonde et une belle tête.*

J'aime décidément beaucoup la compagnie de Christian. Il est probablement plus ou moins amoureux de son Indien, maintenant, d'autant plus qu'il dit :

«Bien sûr, ce n'est pas du tout mon genre...»

Il passe presque toutes ses soirées avec lui et couche chez lui, je crois. Mais il est toujours aussi affectueux avec moi, toujours aussi sérieux et sage. Quand je lui ai demandé ce que faisait dans la vie son nouvel ami, il a hésité un huitième de seconde et il a répondu :

« Coiffeur. Mais pas pour très longtemps, heureusement. Il veut acheter des moutons.

– Ben voyons! en Provence?

– Non! en Lozère.»

De 1900 *je ne peux rien écrire que de très fragmentaire encore. Ce qui est certain, c'est que j'étais très ému, presque de bout en bout. Mais*

probablement mon humeur de ces jours-ci, triste et grave, y est-elle pour quelque chose, et peut-être est-ce parce que, en réaction au cynisme doble'youjohnsien, je suis porté exagérément vers le sérieux que j'étais profondément en accord avec celui du film. Il y eut plus d'un moment où je pleurai bel et bien, comme celui où l'on voit Olmo revenir de la guerre et traverser toute la cour de la ferme en embrassant tour à tour les travailleurs, s'approchant ainsi lentement, très lentement, de sa mère qui est la plus éloignée de lui : il faut dire que cette mère a un visage merveilleux, et qu'en plus c'est une mère coupable, puisque Olmo est un bâtard.

Le sentiment des lieux, de la terre, de la campagne, est très fort dans ce film : je me demande d'ailleurs pourquoi moi, citadin (plus ou moins), j'ai une telle admiration pour les artistes, écrivains et cinéastes surtout, qui ont su rendre profondément ce sentiment, cette appréhension de l'espace. Je ne l'ai éprouvé si fort qu'à lire Wolf Solent*, alors que j'étais à moitié mort à l'hôpital de Venise. Mais Claude Simon aussi est un grand maître en la matière, il n'est pour s'en convaincre que de relire* Triptyque*; en Grèce je pensais beaucoup à* La Bataille de Pharsale*, aussi. (La peinture, art du plat, échoue presque toujours à rendre le* relief *de la campagne, l'épaisseur de l'air, la profondeur du paysage – sauf peut-être quelques artistes mineurs, comme Laprade. Chez les grands, l'exécution du paysage est toujours convention, artifices, réduction, souvent géniale, à ce qui lui est le plus souvent parfaitement antithétique. S'il est une esthétique que Bertolucci saurait nous faire aimer, c'est celle de Meissonier ou de ses équivalents italiens : telle colonne de cavaliers s'avançant sur un chemin surélevé est au plus proche de la peinture de Salon fin de siècle, et du naturalisme. Il faudrait d'ailleurs apprendre de qui est la toile qui sert de fond au générique.)*

Bertolucci se cite lui-même abondamment : les premières images du film, rangée de hauts peupliers au bord d'un fleuve et talus, renvoient à la grande séquence lyrique, si belle, si déchirante, de Prima della Rivoluzione *– la visite de la jeune tante à son ami "Puck", au bord du Pô (et cette séquence fonctionnait déjà, alors, comme une espèce de citation : son lyrisme débordait, en tout cas était tout à fait "entre guillemets"). Les premières images, dans la chronologie de la fiction,*

après que l'on s'est reporté quarante-cinq ans en arrière par rapport à la première scène montrée, font allusion à la mort de Verdi : «Verdi, Verdi, Verdi, sempre Verdi», disait déjà la tante dans Prima della Rivoluzione *(avec exaspération, il est vrai). Et la mort de Verdi a bien entendu une forte portée symbolique, à la fois à l'intérieur de la fiction, pour définir une époque, le passage d'une époque à une autre, et peut-être aussi dans l'œuvre de Bertolucci (je ne crois pas, pourtant, qu'il se débarrasse jamais de la nostalgie de l'opéra).*

L'Internationale socialiste. /

† Victoria.

[Interruption : coup de téléphone de Gianni. Je lui raconte ma nuit avec Aragon. [*Interruption : retour de W. Il est question de lui dans* Interview. *Je lui montre un billet signé W. et portant les mots «*I love you *», que j'ai trouvé dans le Poe de la Pléiade, qui était sur la table et qu'il consultait hier.* [Il est au téléphone, prend des dispositions pour ce soir, semble-t-il : « *It sounds great!*»] *Je pensais qu'il s'agissait de quelque chose de nouveau, et qui, certes, ne m'était pas destiné, mais il paraît que c'est vieux, et que ça a toujours été dans ce livre.* [Nouveau coup de téléphone de Paul.] *Il semble passer son temps à écrire des lettres pour l'Italie. L'autre jour, l'une d'entre elles était disposée bien en évidence sur le bureau : Francesco C., Roma. Hier, il écrivait une lettre qui commençait par «Mon cher». C'étaient les deux mots ridicules qu'il choisissait, jadis, pour m'écrire, "aux premiers temps de nos amours", et qui, alors, utilisés de la sorte par un jeune Américain discret, peu familier de notre langue, me paraissaient exquis dans la litote tendre. Et voulant embellir sa lettre d'une citation poétique, il m'a demandé, avec le tact adorable qui l'a toujours caractérisé, si je savais où était le Poe de la Pléiade.* Quelles chansons chantaient les sirènes *indeed! Grave question. Je suppose qu'il est amoureux. Ou bien il écrit "Mon cher" à tout le monde, et de toute façon, pourquoi y penser?*] *Dunque* : Gianni m'informe que Jean Ristat aimerait me rencontrer, et éventuellement publier quelque chose de moi dans *Digraphe*. Danièle Sallenave m'a déjà parlé de cela la semaine dernière. Je ne sais pas trop ce que le texte pourrait être. À

Danièle j'avais envoyé, à titre d'exemple, un de mes vieux "fragments" (*Refrain de l'Archer*). Mais je voulais d'abord m'assurer auprès de Paul qu'il n'y avait pas, à cette collaboration, d'inconvénient en ce qui le concernait. Aucun. Nous en sommes venus à parler de premières réactions à *Échange*. La chose se présente plutôt mal. Angelo Rinaldi, au téléphone, a refusé de lui dire ce qu'il en pensait, et Ettore Bianciotti a déclaré que les premières pages faisaient très "premier roman" (ce qui est vrai). Paul craint que nous n'ayons beaucoup moins de comptes-rendus que pour *Passage*, que la relative agitation superficielle qui avait eu lieu alors ne se reproduise pas, qu'il n'y ait pas d'articles du genre de ceux de l'année dernière, lesquels, pour la plupart, passaient entièrement à côté du livre, certes, mais en disaient tout de même, pour de mauvaises raisons, du bien – bref, que le malentendu ne soit dissipé. Les salles de rédaction, dit-il encore, n'aiment pas « l'histoire du changement de nom ». Jean Chalon, au *Figaro*, s'en est plaint expressément. En revanche la situation de Marc Cholodenko et de ses *États du désert* est excellente. On ne pourrait faire parler d'*Échange* que s'il en était question pour le Médicis. Et là tout repose sur Barthes. Paul pense demander à Jean-Jacques Brochier, du *Magazine littéraire*, de demander à Barthes d'écrire quelque chose.]

La place vide qui va servir de théâtre à l'enterrement des vieillards calcinés dans l'incendie de la Maison du peuple rappelle de même La Stratégie de l'araignée*, comme le font d'ailleurs les thèmes de la bâtardise et de la recherche du père. Les violences fascistes sont un lien avec* Le Conformiste. [Nouveau coup de téléphone donné par W. Son correspondant n'est pas là, mais il parle à quelqu'un en italien.]

Les acteurs sont dans l'ensemble remarquables, surtout Sterling Hayden, en l'occurrence très supérieur à Burt Lancaster qui, lui, est surtout là, j'imagine, pour faire un lien avec Le Guépard*, comme si le cinéma se chargeait, de génération en génération de cinéastes, d'élaborer un seul long cycle épique narrant l'histoire de l'Italie "moderne", et le passage de relais d'une classe à l'autre : crépuscule des dieux, crépuscule des princes, crépuscule des grands bourgeois latifundiaires. D'ailleurs la différence de qualité entre les performances d'acteurs tient peut-être, si on laisse de côté la visible fatigue d'un*

Lancaster visiblement au bout du rouleau, aux rôles respectifs de l'un et de l'autre. Le grand-père grand propriétaire foncier, maître du domaine, est apoplectique, bouffi et vain, tandis que le patriarche paysan est calme, sage, immensément digne. Bien entendu ce personnage-là est l'un des plus idéalisés. Sa sagesse, sa dignité sont peut-être vraisemblables, beaucoup moins son ironie sous-jacente, la nature de son sens de l'humour, la mobilité d'expression, trop "intellectuelle" pour être véridique, de son visage. L'idéalisation, qui tire l'intrigue et la psychologie vers l'épopée, est d'ailleurs soulignée par le choix des acteurs, tous étrangers interprétant admirablement des Italiens. Le seul véritable Italien, le père d'Alfredo, est mauvais, trop proche sans doute de son rôle.

Le style général du film, bien entendu, est celui de la fresque naturaliste et réaliste à dimension épique. On est loin de l'esthétisme stendhalo-resnaisien de Prima della Rivoluzione, *et surtout du formalisme borgéso-grille-tien de* La Stratégie. *Art pour les masses, cette fois (au moins virtuellement), par grandes masses. Le raffinement n'est que dans les images et le travail de la caméra, aucunement dans la construction dramatique qui n'a rien à envier en conventionnalisme à Martin du Gard ni à… Aragon* (*l'Aragon des* Beaux Quartiers). *Le politique est ici l'essentiel. Et bien que la tristesse de ma situation sentimentale, et la gravité qui en résulte, m'aient aidé à être en accord avec le sérieux passablement didactique du film, l'ampleur de ses préoccupations politiques, ses dimensions historiques, classe contre classe, font paraître dérisoires les atermoiements du cœur. L'esthétisme avant-gardiste est d'ailleurs figuré par un oncle caricatural et homosexuel (« Comme c'est fatigant, la recherche de la beauté...») et par une petite fofolle (Dominique Sanda) qui conduit des Bugatti, écrit des poèmes futuristes qu'elle abandonne au vent et se prétend aveugle, que ce soit lorsqu'un camion plein de fascistes lui barre la route, ou bien au cours d'un bal où elle est entourée entièrement de prolétaires ruraux – sa comédie est d'autant plus ridicule et déplacée qu'au même moment commence à brûler la Maison du peuple.*

On a parlé de manichéisme à propos du film : Bertolucci s'en défend, il est pourtant évident. Les films de gauche commettent toujours l'erreur

de montrer une bourgeoisie chargée de tous les péchés de la terre et ne s'en cachant pas, ouvertement cruelle, calculatrice et cupide. C'est sous-estimer le rôle et la force de, je ne trouve pas le mot, la convention moralisatrice dont se pare le discours d'une classe et à laquelle elle croit*, la plupart du temps – voilà ce qu'il ne faut pas oublier. La plupart des bourgeois pourraient témoigner que leur famille n'était pas cynique du tout, mais au contraire très sincèrement persuadée, à tort, sans nul doute, de la véritable supériorité morale et intellectuelle de la classe cultivée et éduquée – l'éducation consistant justement en une plus juste appréciation du vrai et du bon, en un exercice constant (mais pas toujours couronné de succès, bien sûr) de la meilleure attitude et de la plus adéquate réaction aux circonstances (on admirait les gens du peuple qui se comportaient bien* malgré *la modestie de leur condition sociale et malgré leur défaut d'éducation, qui auraient pu servir d'excuse et d'explication). D'autre part, les prolétaires, même ceux d'Émilie-Romagne, ne peuvent pas être tous aussi éclairés, aussi sages, aussi* bons*, aussi unis que le film les montre. Après tout, une grande partie de la classe populaire italienne a fait bon accueil au fascisme dont il faudrait montrer, à côté des aspects cruels et violents, les aspects comiques et farcesques, le ridicule (comme l'a fait Fellini). On nous répond qu'il s'agit d'une épopée, que telles sont les lois du genre épique, qui exige cette simplification. Mais peut-être le genre épique n'est-il plus possible aujourd'hui – le genre épique et politique en même temps, en tout cas. Les pays anglo-saxons en montrent peu d'exemples (le western est une affaire d'individus, presque toujours), et ces exemples sont le plus souvent l'œuvre d'immigrés. Seules des cultures politiques latines, catholiques (ou "méditerranéennes" – je pense à Kazan), fortement empreintes de discours idéologiques auxquels elles croient sincèrement, peuvent encore produire (parce qu'elles sont "retardées" ?) ce genre de choses. Les pays protestants refusent de sacrifier à la puissance de ce style leur sens de l'humour, leur goût de la recherche esthétique, leur finesse psychologique et leur attachement à la vérité.*

En sortant du cinéma, vers onze heures, j'ai vu Aragon, seul. Il s'avançait, à l'intérieur de la salle encore, dans une file parallèle à la nôtre, vers la sortie, sous l'écran à gauche. Nos regards se sont croisés et

nous nous sommes observés. J'ai souri, lui aussi. J'ai alors traversé la salle pour le saluer.

«Je ne sais pas si vous voyez qui je suis…

– Mais si, très bien.

– Pas de Gianni?

– Non, il était pris, je ne sais pas ce qu'il fait.

– Le pauvre, je l'ai beaucoup embêté, ces jours derniers.»

Mais il n'entendait pas ce que je disais.

«J'ai beaucoup abusé de son temps (criant presque – tout le monde nous entendait).

– C'est un peu long, ce film, dit-il.

– Ah oui. Mais c'est très beau, non?

– Oui, oui. Vous avez dîné?

– Non.

– Voulez-vous que nous dînions ensemble?

– Ah oui, j'aimerais beaucoup, mais je suis avec un ami, il faut que je lui demande ce qu'il veut faire…

– Proposez-lui à lui aussi.

– Un instant, je reviens.»

Christian est encore perdu dans la foule. Je le retrouve.

«Est-ce que tu veux dîner avec Aragon?

– Non, tu sais bien, je ne suis pas libre…

– Oh, tu dois retrouver ton type…

– Oui.»

Mais je le présente tout de même. Après quoi il s'en va. De la petite rue dans laquelle nous nous sommes retrouvés, Aragon et moi marchons vers le boulevard Saint-Michel. [W. prend un rendez-vous au téléphone pour ce soir, en anglais.] *Il entend vraiment très mal.*

«Les images sont très belles, en tout cas.

– Oui, c'est à vous faire aimer Meissonier.

– Est-ce qu'il y a un restaurant où vous préféreriez aller?

– Non, ça m'est égal, vraiment.

– Aucune idée.

– Euh… Est-ce que vous avez quelque chose contre le Balzar?

– Ah oui, un peu. Nous n'avons pas été étudiants à la même époque, vous et moi. [Je me demande bien ce qu'il a pu vouloir dire par là… Est-ce que le Balzar était un restaurant de Camelots du roi (comme mon oncle Jean) dans les années vingt?] *Attendez. Voulez-vous le Bistrot du Port?*

– Euh… oh oui, je n'ai rien contre.

– Bon.

– Je n'y suis pas allé depuis des années.

– Ça a brûlé, ça a été refait...»

En fait, je n'ai pas une vraie passion pour le Bistrot du Port, qui fait très folles à michetons, friquées et pas sortables, m'enfin. On nous accueille bien, on nous met dans un recoin assez étroit de la terrasse couverte, isolé, heureusement, parce que je dois parler très fort. Lorsqu'il s'agit de commander, Aragon ne trouve pas ses lunettes :

« Ce sont de vieilles lunettes à Elsa, je les ai retrouvées dans un tiroir, je ne les avais jamais essayées, nous n'avions pas du tout la même vue, et maintenant elles me vont très bien. Malheureusement je les ai cassées, cet été, à Toulon. Je les ai lâchées du haut d'une fenêtre, elles ont éclaté en mille morceaux. J'ai donné à l'opticien une autre paire de lunettes d'Elsa pour qu'il en refasse les mêmes verres. C'est celles-là que je cherche.»

Au patron :

« Vous n'auriez pas une paire de lunettes?»

Le patron apporte les lunettes de la caissière. Puis on s'aperçoit, une fois le menu déchiffré et la commande passée, que les lunettes d'Elsa étaient tout du long sur la table, à côté de l'assiette d'Aragon.

Le restaurant est encore plus mauve que je ne m'en souvenais. Tout est mauve, et ce qui ne l'est pas paraît l'être grâce aux lumières. On se

croirait dans une comédie musicale américaine, séquence du rêve. Aragon, lui, est tout en beige : costume de velours côtelé beige, chemise à tout petits carreaux beiges, cravate, pas particulièrement jolie, marron clair. Le front et les tempes sont dégarnies, mais ce qui reste de cheveux est épais, très blanc. Les yeux bleus très pâles. Fine moustache blanche.

« Oui, c'est un costume neuf. Je n'aime porter que des vêtements neufs. C'est un peu tôt pour celui-ci, dans la saison.»

[Mais si je rapporte chacune de ses paroles, je ne m'en sortirai jamais, et mon retard va encore s'aggraver – je n'oublie pas que je nous ai laissés au beau milieu de l'Adriatique sans rivages, moi et moi (et Tannou, et le couple Virginia Woolf).]

Il a été question : de la Résidence, à Toulon; de son état de santé; de son accident sur la place de la Concorde; de Montherlant; de son arrière-grand-mère.

Pendant onze mois il a été malade. Mais depuis quinze jours il va bien. C'est de s'être éloigné de son médecin, peut-être… qui est pourtant excellent.

«Le staphylocoque est quelque chose de terrible. Vous laissez tomber une cigarette, vous la ramassez, et voilà. Enfin, je donne ça comme exemple, parce que je ne fume pas. J'avais toutes ces marques, sur les jambes, en particulier, là où j'avais eu ma fracture. Les médecins m'avaient dit : "Ça, ça ne partira jamais." Eh bien, je mets tous les jours cette pommade, ça se voit déjà beaucoup moins. Et si je continue, comme j'ai toutes les intentions de le faire, dans six mois on ne verra plus rien. Mais j'ai eu onze mois terribles : terribles. Les gens ne s'en doutent pas, parce qu'ils me voient courir. J'ai toujours été comme ça : la maladie ne m'empêche pas de marcher, je peux faire des kilomètres. Le jardin de la Résidence n'est pas entretenu comme il devrait l'être. Il faudrait trois jardiniers, il n'y en a qu'un. Il y a des fourmis partout. C'est elles qui m'ont donné ça. Le pharmacien m'a dit : "Il y a bien ça, mais ça ne fait rien, je ne vous le conseille pas. – Donnez-le-moi tout de même." Un médicament merveilleux. Gallimard veut faire mon œuvre complète en douze volumes. C'est complètement fou. Ça ne tiendra jamais. Je ne sais

pas dans quel état j'étais quand j'ai passé ce traité. Rien que Les Communistes *tient trois volumes. Alors l'œuvre poétique!*

– Ils pensent peut-être à la Pléiade!

– Ah non, non, non : moi vivant, je ne serai pas dans la Pléiade. Ils me le demandent chaque fois que j'y vais. Mais je dis à Claude : "Mon petit, tu es mon légataire universel : quand je serai mort tu pourras faire ce que tu voudras. Il faudra bien qu'il te reste quelque chose. Tu pourras me mettre dans la Pléiade." Vous comprenez, ils m'ont fait un affront que je n'ai jamais pardonné : ils ont publié Montherlant, Montherlant d'abord!

– Oh, le pauvre, vous êtes bien vengé…

– Il ne s'agit pas de ça, mais tout de même! Je jouais avec Montherlant quand j'avais dix-huit mois. C'est une chose qu'on sait peu. Quand on m'avait ramené de l'endroit où l'on m'avait caché à ma naissance, j'avais treize mois. Les Montherlant habitaient près de chez nous, mais ce n'est qu'un peu plus tard que nous avons joué ensemble, là-bas, vers la rue de Varenne – une rue qui donne dans la rue de Varenne. Et puis je ne l'ai plus revu pendant plusieurs années. Mais je l'ai retrouvé au collège, à Neuilly. Il était deux classes au-dessus, il avait deux ans de plus que moi.

– Ah bon, je croyais que vous étiez nés la même année.

– Ah non, il était né en 95.

– Tiens, j'étais sûr qu'il était né en 97.

– Non, non. Il est venu vers moi, il m'a dit : "Est-ce que tes parents n'habitaient pas du côté de…, eh bien, nous jouions ensemble quand tu avais dix-huit mois." Mais il m'en a voulu d'un petit succès que j'ai remporté. Nous avions un professeur, qui d'ailleurs est parti ensuite avec une femme. Il nous avait donné à raconter notre sortie du dimanche en famille.

– Classique…

– La façon dont j'avais traité le sujet ne l'était pas du tout : le professeur était enthousiasmé, il avait lu mon devoir en classe, puis il l'avait fait ronéoter et l'avait fait passer dans les classes supérieures, en exemple, après l'avoir montré à tous ses collègues. Et ça, Montherlant ne

me l'a pas pardonné. Et je ne l'ai revu qu'après la guerre. Je suis le seul à avoir écrit quelque chose sur son premier livre. Ça l'a beaucoup surpris. Et puis ensuite je n'aimais plus ce qu'il a fait, Les Olympiques *et tout ça. Un jour, quand Gallimard était encore au 3, rue de Grenelle, j'entrais par la porte à tambour, il est arrivé derrière moi, il a poussé la porte très fort, tellement fort que je me suis retrouvé dans la rue.*

[Nouveau coup de téléphone de Gianni : « On dîne ensemble?» Nous devons nous retrouver à huit heures et demie au même endroit que la dernière fois (sur le banc de gauche quand on fait face à la statue d'Henri IV, sur le Pont-Neuf).

« J'ai parlé de toi avec Aragon, dit-il.

– Ah, et alors, les versions concordent?

– Il m'a dit : "Un garçon très gentil, très charmant". J'ai dit : "Oui, oui, Varsia, *trrrès* charmant, *trrrès trrrès trrrrès* charmant…"]

« "Dites-moi, Aragon, pourquoi me détestez-vous ? – Mais c'est vous qui me détestez!" Après ça on s'est vus quelque temps. Mais je n'aimais pas ce qu'il faisait. Il y a un mauvais goût, chez lui, extraordinaire – dans son théâtre : c'est ça, le mauvais goût. La seule chose que j'aimais bien, c'était Les Célibataires.

– Ah oui, le boulevard Arago...

– Oui. Mais le reste… Et puis, son attitude pendant la guerre! Il a été d'une complaisance avec les Allemands!

– Moi, je le voyais souvent, quand j'étais étudiant, dans un petit restaurant sinistre de la rue de l'Université, lisant des articles sur Montherlant. Oui, un décaféiné, je veux bien.

– Moi, c'est le décaféiné qui m'empêche de dormir. Le café, au contraire, me fait dormir. C'est mon arrière-grand-mère qui m'a appris ça. Elle me disait : "N'écoute pas ce qu'on te dit, vois toi-même ce qui te réussit ou non." J'avais dix ans, elle en avait quatre-vingt-douze. On avait voulu que je la voie parce qu'elle allait bientôt mourir, sans doute. On m'avait emmené chez elle, à ..., près de Toulon. Elle m'avait pris sur ses genoux : "Tu sais ce que c'est que la souffrance, toi, mon petit ? – Mais oui, bien sûr… – Ah, tu as été mal élevé. Moi, je n'ai jamais

souffert de ma vie, je n'ai jamais été malade. C'est le café. J'en bois… beaucoup (il imite l'accent du Midi de son arrière-grand-mère); bien vingt-six, vingt-sept tasses par jour. N'écoute pas ce qu'on te dit. Bois toujours du café."»

À l'addition, je veux payer ma part, "en étudiant". Il refuse.

«Mais c'est moi qui vous ai fondu dessus, au cinéma.

– Ah, pas du tout, c'est moi qui vous ai proposé de dîner avec moi.

– Oui, mais ce n'était pas une invitation.

– Ah, mais si...»

Le patron nous raccompagne jusqu'à la porte et, une fois que nous sommes dans la rue, dit à Aragon :

«Je voudrais vous demander quelque chose. J'ai un ami qui écrit des poèmes, des chansons : il aimerait beaucoup vous rencontrer…

– Comment s'appelle-t-il?

– ...

– Connais pas. Mais en ce moment, j'ai tellement de travail, je suis trop pris, je ne peux pas donner de rendez-vous, vraiment.

– Ah, tant pis… Au revoir.»

Nous nous dirigeons vers la place Saint-Michel, puis, ayant dépassé la statue de l'Archange, vers Saint-Germain. Les gens le regardent beaucoup, mais je ne sais si c'est parce qu'ils le reconnaissent ou bien parce que son allure est très particulière : il est vêtu de beige des chaussures (des bottines en daim) au chapeau (très grand, léger, le bord tourné vers le haut). Et il marche très vite pour un homme de son âge. Beaucoup de sourires. Un grand Américain dit :

« Oh, le colonel Sanders!» (le roi du poulet du Kentucky).

Et moi :

« Vous avez plutôt l'air d'un planteur aux Isles; ou de Balzac aux Jardies.

– J'ai manqué acheter une maison qui avait appartenu au fils de Victor Hugo, à la sortie de Paris. J'ai d'ailleurs bien fait de m'abstenir, parce que l'autoroute passe juste à côté, maintenant. J'étais très lié avec l'un

des petits-fils de Victor Hugo : pas celui que tout le monde connaît, l'autre. Il me racontait qu'en 1883 Victor Hugo était venu chez son fils. Un matin, il prenait un bain, son fils est entré, Victor Hugo lui a pris la main, l'a portée sur lui, dans l'eau, et lui a dit : "Tâte... Pas mal, hein, à quatre-vingt-un ans?"»

«Moi je n'en ai que soixante-dix-huit, d'ailleurs», ajoute-t-il (*très* à propos of nothing).

Nous traversons Saint-Germain dans la direction commune de nos demeures respectives. Nous parlons du Flore, du Drugstore, des gigolos :

«Il y en avait beaucoup, là, à l'angle de la rue des Saints-Pères : ils ont disparu.

– Il faudrait de vrais *guides, qui parlent de choses vraiment pratiques, qui expliquent la différence entre le côté gauche et le côté droit du boulevard, entre tel et tel tronçon : où il y a des dragueurs, où des gigolos, et quel type de dragueurs, quel type de gigolos…*

– Ici, pendant un an ou deux, il y avait toujours, à l'abri d'autobus, un garçon que je connais, un Allemand, et une voiture garée juste devant, en pleine lumière, tous les soirs. [Je me demande si c'est celui qu'Yves Navarre appelait "Qualité d'avant-guerre".] *Et puis les choses changent. Cette porte cochère (vers le Reader's Digest) était toujours ouverte, on voyait des garçons entrer, deux, trois, quatre. Maintenant elle est toujours fermée. Mais là, en face, il y a des travaux, "Défense d'entrer", c'est une invitation. Quelquefois je me mets là, à l'Escurial, quand ma bonne n'y est pas. Il y a un type qui vient toujours me parler, un avocat. Il me cherche, le garçon me dit qu'il est passé pour voir si par hasard je n'étais pas là. Il n'est pas inintéressant, d'ailleurs. C'est un socialiste : on se dit des choses qui généralement ne se disent pas de socialiste à communiste.»*

Nous arrivons devant chez moi :

«Voulez-vous que je vous raccompagne jusqu'à votre porte?

– Bien sûr.

– Je n'ai pas envie de rentrer chez moi, je déteste cet endroit en ce moment.

– Oui, je comprends, Gianni m'a dit que vous aviez des problèmes : ah là là. Moi je suis un cas étrange. J'ai été parfaitement fidèle à ma femme. Quand Elsa est morte, je n'aurais jamais pu coucher avec une autre femme, jamais, jamais. Et puis je me suis mis à coucher avec des garçons parce qu'on m'a fait des avances.

– Vous ne vous étiez jamais intéressé aux garçons, avant?

– Non, jamais. Pourtant, avant que je ne rencontre Elsa, j'avais eu une liaison avec cette Américaine, Nancy, qui vivait entourée d'homos. Il n'y avait que ça autour d'elle. Nous étions à Venise. J'ai voulu me tuer…

[*Jeudi 9 septembre, deux heures.*

Dîné hier soir avec Gianni et Jean-François Lavie au Rendez-vous des Camionneurs. Nous nous étions retrouvés au pied de la statue d'Henri IV. Non seulement c'est l'endroit de Paris où le ciel est le plus grand, mais il y varie de taille selon les jours : hier il était une mer avec ses archipels, on aurait pu y voguer comme les Argonautes.

Ensuite, comme nous raccompagnions Jean-François chez lui, à côté de l'Odéon – il devait se lever à quatre heures ce matin –, nous avons vu, sortant de la Méditerranée, justement, en face du théâtre, Aragon et son ami Didier. Didier nous a vus, Aragon non; et Gianni a fait signe à Dider de ne pas attirer l'attention sur nous. Gianni voulait que j'aille coucher chez lui, mais je suis allé faire un tour aux Tuileries où il n'y avait pas grand monde, sauf un bel Américain de trente-cinq ans, peut-être, très butch, qui draguait déjà, avec beaucoup d'insistance même, jusqu'à l'intérieur du parc, au loin, sous les quinconces, un petit Français bouclé, qui, lui, faisait le difficile – les variations de cours, sur le marché érotique, sont vertigineuses, toujours : l'important est d'avoir la chance, ou l'habileté, ou le bon sens, de présenter ses actions sur une place bancaire où elles sont appréciées (sur un autre marché, qui m'est plus familier, ce joli petit Français bien fadassou ne vaudrait rien du tout, et ce superbe Américain bien mâle ferait chavirer la corbeille).

Je suis repassé par Saint-Germain, j'ai parlé à un Brésilien, gentil, mais c'est tout, *Tavio* (pour *Ottavio*?), un garçon de Récife, et je suis rentré ici vers minuit. J'ai lu un moment, dans *La Littérature et le mal*, le texte sur Sade. W. est rentré vers quatre heures et demie du matin, et,

bien qu'il ait fait aussi peu de bruit que possible, il m'a réveillé, comme toujours. Très mauvais moment. Insomnie, serrements de cœur. Ce matin, je me suis levé à neuf heures pour aller à l'Institut prophylactique, rue d'Assas, chercher les résultats de l'analyse de sang que j'ai fait faire la semaine dernière. Rien. Parfait. Puis je me suis recouché. Nous nous sommes levés vers une heure. W. m'a apporté du thé. Il m'a parlé de ma réflexion d'hier sur la note *I love you* : il était bien évident que ce n'était pas quelque chose de nouveau, et il n'était pas de très bon goût, de ma part, de faire des plaisanteries sur le passé.

«Mais je ne plaisantais pas du tout, j'ai cru…

– Écoute, je ne fais pas ça : je ne laisse pas traîner des lettres, des papiers. Si j'avais écrit ça, je ne l'aurais pas laissé dans ce livre.

– Bon, excuse-moi.»

Je lui suis reconnaissant d'être enfin un peu sérieux et grave sur ces choses-là, qui ne sont pas gaies, de n'avoir pas envie de « plaisanter sur le passé» (en général, c'est moi qui dis ce genre de choses). Il est gentil et tranquille et, n'étaient les coups de téléphone, qui sont insupportables (je ne peux pas ne pas écouter, et, en tout cas, ne pas entendre), sa présence serait tout à fait supportable. Il est ici, en ce moment, occupe le bureau, travaille à ses affaires, et je suis sur le lit, dans la chambre. Le temps est à la pluie, mais très chaud.] ... *Je n'avais pas un sou, elle était millionnaire. J'attendais tous les jours de l'argent qui n'arrivait pas. J'allais devoir la quitter ou vivre comme un maquereau. J'étais fou d'elle. Un des Américains de son entourage, un jeune homo très gentil (ou bien : c'était le seul qui n'était pas homo ?), m'avait parlé de plusieurs hôtels où il allait, j'ai choisi l'un d'entre eux, sur la riva dei Schiavoni. J'ai dit que j'étais très fatigué, qu'on ne me dérange pas le lendemain, que je voulais dormir toute la journée. Le lendemain, l'Américain, ne me voyant pas, a tout de suite pensé au suicide. Il est allé dans tous les hôtels qu'il m'avait indiqués (non : il est allé où j'étais en premier). Il a demandé à me voir, on lui a barré le passage, dit qu'on ne devait pas me déranger. Il a dit aux gens de l'hôtel que s'ils l'empêchaient de monter, ils se rendaient coupables d'un crime. Il est monté, il m'a sauvé. Mais je ne pensais qu'à recommencer. Je suis retourné à la pharmacie où j'avais acheté ce que j'avais pris, le*

pharmacien m'a dit qu'on ne pouvait pas en avoir comme ça. "Mais, c'est impossible, j'en ai acheté ici, il y a deux jours. – C'est une ordonnance du Duce, parue ce matin." En sortant, je me suis vu dans une glace. J'ai compris pourquoi il ne voulait pas me laisser avoir ça : j'avais tout à fait la tête du suicidé. Je suis rentré à notre hôtel. Une lettre m'attendait : des mensualités de Gallimard, des droits quelconques, de l'argent, beaucoup d'argent. Je suis rentré à Paris. [Je ne suis pas sûr d'avoir bien compris. Son attitude ne paraît pas très logique, puisqu'il voulait de l'argent pour vivre avec Nancy. Nous sommes maintenant devant sa porte, rue de Varenne. Il parle assez fort. Les flics, devant Matignon, aussi.] *C'était la fin de l'été, le début de l'automne, comme maintenant. J'ai mené une vie folle, je courais toute la nuit, je jetais l'argent par les fenêtres. J'avais beaucoup de succès alors, et pas seulement parce que je dépensais facilement. Je couchais avec trois femmes dans la même nuit.»*

Suit le récit, tant de fois fait, écrit, de la rencontre avec Elsa. Je ne peux pas m'empêcher de penser : «Il y a trois heures que nous nous sommes rencontrés, et déjà ça, son grand classique : il le fait donc à tout le monde?»

«Il a fallu l'insistance d'un ami : "Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le pour moi. – Mais je déteste les femmes qui admirent Le Paysan de Paris*." Enfin rendez-vous est pris à la Coupole. Trois jours avant, Maïakovsi. "C'est le grand poète russe Maïakovski qui aimerait vous rencontrer." Bien sûr, nous ne pouvions pas échanger trois mots. Puis : le rendez-vous avec Elsa. La Coupole. J'étais fasciné par ses jambes : je ne regardais qu'elles, pendant trois heures. Elle s'en apercevait, elle souriait. L'autre ne s'en allait pas. Il venait de se marier, sa femme était très jalouse. Je lui ai dit : "Il ne faut pas que nous te causions une scène, va-t'en : il est huit heures, elle va t'attendre pour dîner." Elsa a dit : "Oui, je ne voudrais pas qu'il y ait une scène à cause de moi." Il était furieux, mais il est parti. Et nous ne nous sommes plus quittés pendant quarante-deux ans.»*

Silence. Je me prépare à rentrer chez moi.

«Est-ce que vous voulez entrer, voir ma collection?

– Ah oui, bien sûr, j'aimerais beaucoup.»

Nous traversons la cour de l'hôtel XVIIIe, superbe, Guermantes en diable (j'y avais déjà jeté deux ou trois coups d'œil). Grand escalier aux degrés larges, puis petit escalier recouvert de moquette rouge, avec un fauteuil-ascenseur qui peut glisser le long d'une rampe et qui avait été installé pour Elsa, les derniers temps. Je me souviens maintenant qu'Aragon m'avait parlé de l'appartement, pendant notre dîner. Il disait que le loyer était infime, au début, mais qu'il avait fallu payer une grosse reprise, et faire pour des millions de travaux. Maintenant il paie quatorze mille francs par trimestre. Mais les services de Matignon s'agrandissent, ils ont acheté la maison :

«J'avais reçu de Pompidou l'assurance que je ne serais pas expulsé jusqu'à ma mort. J'ai écrit à son successeur pour lui demander si cette promesse était toujours valable, il m'a fait dire que oui. Mais je voyais souvent Chirac, dans la cour, qui venait guetter mon appartement. Tous les autres locataires ont quatre-vingt-dix ans. On m'a dit qu'on ne m'augmenterait pas. Mais j'ai demandé qu'on ne les augmente pas non plus, que je ne pouvais pas accepter, sans cela, parce que c'est une autre forme d'expropriation, n'est-ce pas? Alors maintenant je suis un dieu dans la maison. Au début j'étais l'affreux communiste, mais maintenant je suis un dieu.»

Du côté gauche, dans la cour, il y a une fausse façade, peinte. Aux fenêtres, on voyait jadis des personnages qui ont maintenant disparu.

«J'ai proposé au propriétaire, à l'époque, de faire arranger tout cela. Mais il s'en fichait. Je lui ai dit : "Je connais un peintre, un grand peintre qui repeindrait les huit grandes fenêtres, et les personnages, et pour rien, gratuitement. – Comment s'appelle-t-il? – Picasso. – Ah non alors, vous êtes fou!" Tu te rends compte? Il aurait pu avoir, pour rien, huit grands panneaux de Picasso! Et il n'en a pas voulu!»

L'appartement est immense. On entre dans un très long couloir pas très large. Juste en face de la porte, un grand panneau photographique porte le visage d'Elsa, vingt fois agrandi. Ce ne sont partout que livres, affiches. Le nom Aragon *est partout : expositions, hommages, éditions étrangères – russes surtout. Il y a à gauche un salon, et à droite, donnant*

sur la cour, une très grande pièce. Elle est surélevée, on y accède par quelques marches. Une très longue table en occupe le fond, devant les fenêtres. Les murs sont tapissés d'œuvres diverses, petites toiles, gouaches, dessins, Magritte, Masson, Chagall, Ernst, etc. Au milieu de la pièce, sur un chevalet, un Titus-Carmel. Nous nous asseyons là un moment. [Interruption : W., qui tape une lettre, me demande comment on épelle le mot *couple*.] *Je demande ce qu'est une image de* La Liberté sur les barricades*, coupée en bandes parallèles, verticales et très resserrées.*

«*C'est d'un Tchèque, un ami à moi. Ils ont utilisé ça pour la couverture d'un numéro de revue sur moi, mais ils avaient coupé le bas… On se demande comment vivent tous ces gens, à Prague…*

– Oui, ça ne doit pas être gai… Et où se trouve L.H.O.O.Q.*?*

– Ah, je vais te montrer, viens, c'est à côté.»

*Nous allons dans une pièce qui donne aussi sur la cour, mais à gauche de l'autre cette fois-ci. C'est la chambre d'amis, une jolie chambre XVIII*e *avec des boiseries simples de combles, mais très élégantes, une grande alcôve, de larges tommettes, comme dans tout l'appartement. Coup d'œil à la Joconde moustachue et barbue (réplique).*

À la vérité, L.H.O.O.Q. *ne m'a jamais fait ni chaud ni froid. D'abord entre le titre (qui est une œuvre en soi) et "l'œuvre" il n'y a aucun rapport, ce sont deux grosses bêtes plaisanteries indépendantes que l'ampleur de leur bêtise ne protège pas autant qu'on croit. Quand on aura fait tous les détours qu'on voudra par le déplacement, l'irrespect, la "transgression", le concept, l'idée, l'Art, etc. et le quarante-huitième degré, on en reviendra toujours au point de départ – une farce fastidieuse de potache. C'est un de ces cas où la signature fait tout : et si la signature est sans doute un acte puissant, s'agissant de l'urinoir de 1915 (dont elle fait une œuvre alors qu'il ne l'était pas, et qui est d'une grande beauté plastique), elle ne produit aucun effet ici (sauf un vague bruit de tiroir-caisse), parce que "œuvre" il y avait bien de toute façon, et médiocre, qui plus est).*

«C'est là qu'habitait Rostropovitch quand il logeait chez moi. C'était un grand secret. Soljénitsyne, à l'époque, habitait chez lui. Les journalistes le poursuivaient, mais il ne fallait pas qu'ils le trouvent,

parce que tout ce qu'il aurait dit, n'importe quoi, aurait pu être utilisé contre lui.»

Nous revenons dans la grande pièce, nous parlons de la toile de Ernst que l'auteur d'un catalogue de Ernst ne connaissait pas, qu'il avait oubliée; de Masson, qu'Aragon est allé voir cet été en Provence avec Gianni :

« Ça a été très important, dans ma vie, Masson, tu comprends.

– Est-ce que nous allons nous tutoyer?

– Oh, mon petit, moi je te tutoie tout naturellement, tu es un enfant pour moi, quel âge as-tu?

– Trente ans.

– Tu ne les portes pas. Et si je te tutoie, bien entendu, il faut que tu me tutoies aussi. Tu peux coucher là, tu sais, si tu veux, si tu ne veux pas rentrer chez toi.

– Ah oui, je veux bien, j'ai horreur de rentrer chez moi. Je couche dans d'étranges lits, en ce moment.

– Très bien, il y a des draps sur le lit de Rostropovitch.

– Est-ce que je pourrais avoir un verre d'eau? J'ai très soif.

– Allons dans la cuisine.»

La cuisine est à droite dans le couloir, sur la cour aussi. C'est une grande cuisine, avec une grande table et des tommettes.

« Oui, nous avons pris cet appartement à cause de la cuisine, en fait. J'aime les cuisines.

– Où habitiez-vous avant?

– Rue de la Sourdière.

– Où est-ce?

– C'est vers Saint-Roch. Tout le monde habitait là, sous la Révolution : Saint-Just, Danton (ou bien Camille Desmoulins ?) et Robespierre juste à l'angle. Il y a eu plus tard un hôtel de garçons, par là. C'est là qu'est descendu Buonarroti, le principal disciple de Babeuf, quand il est rentré en France. Il avait séduit le consul de France à Cologne pour obtenir un passeport. Toutes les polices le recherchaient. Et il a été caché, pendant vingt ans, chez un aristocrate dont le nom m'échappe, à Neuilly, un homme qui possédait des mines à Longwy. La police pensait qu'il avait caché Buonarroti parmi ses ouvriers, en Lorraine, pas qu'il aurait le front de le recevoir chez lui et de l'y garder vingt ans. On a le rapport d'un indicateur qui suivait Buonarroti – toute une journée, c'est très intéressant.»

Nous sommes assis de part et d'autre de la table de bois, lui devant un verre de jus de raisin, moi devant un verre d'eau de Vichy.

«Tu es de la Loire [Interruption : coup de téléphone de Christian. Tous ces crayons-feutres marchent mal]*, non?*

– Non, pas du tout, je suis né à Chamalières. (Il n'entend pas.)

– Ah oui, c'est Pascal qui est de la Loire [Il veut dire : *des bords de la Loire, de la région de la Loire*, pas *du département de la Loire*]. *Il y a dans une petite église, le long de la Loire, quelque chose de très émouvant, un monument funéraire par le plus grand sculpteur (de gauche) du XIXe siècle.*

– Rude ?

– Non, David d'Angers. C'est le monument funéraire d'un chef chouan.

– Oh oui, bien sûr, le marquis de…, ça commence par un B. Il sort du tombeau, non, comme Lazare?

– Non, il se dresse pour empêcher l'exécution de prisonniers bleus. David d'Angers était le fils d'un combattant républicain dont la vie avait été sauvée par ce chef chouan; et lui, homme de gauche, il a voulu faire ça pour cet homme. Il a d'ailleurs fait le portrait de tous les chefs chouans qui vivaient encore en 1822 ou 23. J'ai acheté, pour rien, toute une série de dessins de David d'Angers, à une vente, il y a quelques années. Après le 2-Décembre, il est parti pour la Grèce, pour revoir "sa petite fille", comme il disait. C'était la statue d'une petite fille pleurant sur les ruines de Missolonghi. Quand il a vu ce que le peuple grec en avait fait! Elle n'avait plus de nez, elle était blessée de tous les côtés. Mais cette région est liée surtout pour moi à des souvenirs de guerre...»

Il faut vraiment s'accrocher pour suivre. À peine se croit-on en sûreté à Missolonghi (malgré le vandalisme du peuple grec), on est de nouveau en pays chouan, ou plutôt, car un nouveau greffon demande à être pris de plus haut, du côté de Dunkerque en 40. Ici, en effet, un très long récit dans le récit. Aragon me raconte sa guerre, comme n'importe quel vieil ancien combattant, en parlant de «mes bonshommes», comme n'importe quel vieux colonel. En fait, il n'était qu'adjudant-chef, « le plus vieux de l'armée française. Mais mes bonshommes m'adoraient, peut-être parce

que je leur foutais des claques». Il est question d'un village de Normandie, d'un détour par Brest, de Dunkerque, de Plymouth :

«Je n'ai pas dormi pendant un mois. Mes soldats ont détourné l'armée anglaise, près de Dunkerque, en échangeant des panneaux de signalisation, pour me laisser dormir un peu. Il y avait douze bateaux. Mes types ont essayé de monter sur les onze premiers, ils recevaient de ces coups de coude, il fallait voir. Nous nous sommes embarqués sur le douzième. Les onze premiers ont été coulés. À Plymouth, les officiers anglais ont couché par terre pour nous laisser leurs lits.»

Puis, après ce long détour claude-simonien, on en arrive à l'épisode relatif à la Loire. Il commence au village de Bécon-les-Bruyères, non, Bécon-les-Granits. Le docteur Aragon est le seul homme en qui ait confiance le général Langlois. Le téléphone sonne. Ce sont les Allemands.

«C'était un téléphone de campagne installé la veille. Et un général allemand demandait à parler au général Langlois! "Général, lui dit-il, nous allons prendre Angers" (Langlois nous répétait tout au fur et à mesure). "Vous pouvez essayer de défendre la ville et faire tuer des milliers d'hommes pour rien, ou vous pouvez ne pas la défendre. Qu'est-ce que vous décidez ?" "Qu'est-ce que je dois faire ? demandait Langlois, à part. – Demandez un délai de réflexion, dites que vous devez consulter vos supérieurs. – J'ai besoin d'un délai de réflexion. Je dois consulter mes supérieurs. – Bon, je rappelle dans une heure." Nous avons donc discuté des possibilités, et finalement c'est mon plan qui a été choisi. Quand le général allemand a rappelé, Langlois lui a dit : "Oui, nous avons l'intention de défendre Angers. Toutefois, il y aurait un cas où nous ne défendrions pas Angers, c'est si vous laissiez toute l'armée de l'Ouest passer la Loire…" Et l'autre a accepté. De toute façon, Angers était déjà tombée, le préfet avait remis la ville aux Allemands. Mais, grâce à cette combinaison, trois cent mille hommes n'ont pas été faits prisonniers. Ensuite Langlois m'envoyait toujours en avant, il n'avait confiance qu'en moi. Les bruits les plus contradictoires couraient, tout le monde voyait des Allemands partout. J'allais en avant, pas d'Allemands : "On peut passer", je disais à Langlois, et nous avancions. »

(Il y a de ce côté-là un épisode que j'oublie. Quelqu'un veut prendre une certaine initiative, se rendre, peut-être, et soutient son opinion en disant être un des chefs des Jeunesses communistes. Aragon lui fout une claque (décidément !) : « Vous savez à qui vous parlez ? Vous savez qui je suis ? Je suis le directeur de Ce soir *! »)*

[Cinq heures. W. vient de sortir.]

«Nous nous sommes retrouvés au fond de la Corrèze.

– Et Elsa, pendant ce temps, où était-elle ?

– Elle était à Paris. Tu comprends, j'avais le souvenir de la Première Guerre, de cette fuite ridicule du gouvernement à Bordeaux. Je lui avais dit : "Quoi qu'il arrive, reste à Paris." Et puis bon, Paris est tombé, les Allemands étaient là, impossible de communiquer. Nous avions convenu seulement que tous les jours elle irait, à une certaine heure, dans un café où personne ne nous connaissait… [Interruption : arrivée de Gianni.]

[*Vendredi 10 septembre, quatre heures*. Je lui ai offert du thé, il m'a parlé de Jean Ristat qui voudrait publier quelque chose de moi dans *Digraphe* ; mais je n'ai rien à lui donner – sauf, peut-être, quelques fragments extraits du "livre bleu" dont j'ai remis des photocopies à Gianni pour qu'il les lui montre. Mais je ne crois pas que cela puisse beaucoup l'intéresser.

Jean Ristat héritera de tous les manuscrits et papiers d'Aragon et travaille déjà, avec lui, à leur mise en ordre. C'est à cause de cela, d'après Gianni, qu'il va entrer au C.N.R.S., le mois prochain, ce qui lui assurera une grande indépendance financière à l'égard de Flammarion. Il vit avec le même garçon depuis douze ans, mais celui-ci, du jour au lendemain, s'est découvert très hétéro et, sans doute pour rattraper le temps perdu, est devenu un frénétique coureur de jupons. Etc.

Philippe Ier m'a téléphoné avant que je ne sorte. Nous nous sommes retrouvés sur le boulevard et nous avons dîné ensemble au Petit Saint-Benoît. Je lui ai raconté ma nuit chez Aragon. En quittant le restaurant, nous avons vu un garçon qui dînait à la terrasse, malgré le froid, avec un homme plus âgé, et qui suscitait chez moi un grand enthousiasme : à la

fois beau et excitant, sérieux, solide, clair. Mais il ne nous a pas jeté un regard.

Philippe était à moto. Il m'a emmené au cinéma Hollywood Boulevard où nous avons vu, plus ou moins, *Hommes entre eux*, «le premier film homosexuel *hard core* français ». C'est bien sûr complètement inepte, mais l'on voit un site assez étonnant où deux châteaux se font face, par dessus une vallée; et quelquefois c'est un peu excitant. Ou bien l'excitation quand elle survenait avait pour origine mon voisin, au balcon, qui, tout soudain, et avec une grande assurance, s'est mis à me faire une pipe, sans me demander le moins du monde mon avis, comme s'il s'agissait d'un rite social ancestralement implanté parmi les populations locales : c'était un blond, poilu, bien foutu, mais passablement déglingué, le pauvre, à la fois fou et folle, probablement. Il voulait que j'aille chez lui, non. Pourtant il aurait été assez agréable de le baiser, sans doute – le rapport sexuel ne m'aurait pas déplu mais le rapport humain, en l'occurrence, était au-dessus de mes forces.

Quand j'ai changé de place pour rejoindre Philippe, je me suis retrouvé à côté d'un petit jeune homme au pull-over rouge et à barbe blonde qui ne s'est décidé à me faire du genou, mais alors avec beaucoup d'insistance, qu'à la dernière minute du film. Nous sommes restés les derniers dans la salle. Mais il n'était pas très sexy.

Philippe a voulu m'entraîner au Scaramouche, une boîte de jeunes prolos – enfin, pas exactement sans doute –, mais il fallait payer en entrant; Philippe m'avait déjà invité au cinéma, je n'avais pas d'argent et nous avons renoncé. Nous sommes donc allés rue Sainte-Anne. Philippe est entré au Sept, mais j'ai toujours peur de tomber sur W., ces temps-ci, je suis donc allé au Bronx où l'on montrait un film porno, toujours le même, à des intervalles de quinze ou vingt minutes. Il n'y avait personne de très inspirant, et personne non plus de très inspiré par moi, d'autant moins que je n'arrivais pas à bander, pour une raison ou pour une autre. [*Interruption : coup de téléphone de Luigi. Quand viens-je à Milan ? Je ne sais pas, bientôt j'espère. Je ne peux tout de même pas lui dire que je meurs d'envie d'aller à Milan, oui, mais que je n'ai pas un sou pour aller où que ce soit. Hier, en sortant du cinéma, je me suis aperçu que mes dernières chaussures avaient rendu l'âme, la semelle s'en était détachée,*

elles n'étaient plus qu'un pitoyable bâillement de comédie. Je n'ai plus que des chaussures de tennis, vieilles et sales.

Misère, solitude. Après être rentré du Bronx à travers les Tuileries désertes, froides, et lu un moment Bataille (il me faut reprendre cinq fois chaque paragraphe du texte sur Sade, tant j'ai du mal à le comprendre, et même alors), et même dormi un peu, j'ai joué un moment avec l'idée de me jeter du balcon. Si je n'avais pas si peur de me faire mal, si je pouvais prendre une pilule et m'endormir bien tranquillement, je crois que je le ferais avec plaisir. Il ne faut décidément plus que je couche ici, les nuits sont atroces. À huit heures j'étais réveillé, après deux ou trois heures de sommeil à peine. Il fallait absolument essayer de dormir davantage. Je ne me suis rendormi que vers dix heures, jusqu'à midi. Je suis allé chercher à la poste une lettre recommandée – facture d 'électricité. Puis j'ai lu Le Monde. *C'est Gianni qui m'a appris hier que Mao était mort. Toutes les premières pages du journal lui sont consacrées. J'ai écrit à Luigi pour le remercier de son guide de l'église milanaise où se trouve la* Cène *de Leonardo, et que j'ai trouvé avant-hier dans ma boîte, en revenant, au matin, de chez Aragon. La brochure était accompagnée d'une gentille lettre, bien qu'une allusion littéraire au* Petit Prince *soit assez débandante. On ne peut pas dire que l'intelligence de ce garçon, à première vue, soit follement originale. Je l 'ai informé tout à l'heure que le temps ici était très gris et triste, il m'a dit que l'important c'était d'avoir* le soleil dans le cœur… *Mais enfin il a ses mérites. W. n'est toujours pas rentré. Mon pauvre cœur est comme un poing. Quand W. est rentré, l'autre nuit, à quatre heures et demie du matin, je n'avais qu'une terreur, qu'il ressorte aussitôt. On se demande pourtant ce que ça peut bien faire. Je suis complètement fou. Sans doute vaudrait-il mieux ne plus rien écrire de tout cela, et tâcher de ne plus y penser.*]]

... Mais maintenant je ne pouvais plus rentrer à Paris. Heureusement, le père d'un de mes bonshommes, un garçon très gentil, est venu voir son fils, qui a voulu me le présenter : "C'est le docteur Aragon, qui a tant fait pour nous tous." Le père voulait savoir s'il pouvait faire quelque chose pour moi. Il était juif. Pourtant, il voulait retourner à Paris. Je lui ai dit qu'il était fou : un juif dans Paris occupé! Il m'a dit que, justement, c'était parce qu'il était juif qu'il voulait retourner à Paris, parce qu'il

avait laissé son bureau dans un grand désordre, et que si les Allemands venaient, comme certainement ils viendraient, il ne voulait pas qu'ils voient ça, que ça leur donne une mauvaise idée des juifs. Il voulait leur montrer ce qu'était l'ordre juif. Il n'y avait pas moyen de discuter avec lui. Mais enfin, puisqu'il insistait, je lui ai donné un message pour Elsa : les instructions sont changées, pars, au contraire, pars par tous les moyens! Elle a découvert un bonhomme qui était conseiller à l'ambassade du Chili et que nous connaissions par Neruda. Il quittait Paris en voiture avec un jeune responsable, mais à un niveau très élevé, des étudiants communistes, et son frère. Elle est partie avec eux. Elle n'a pas tardé à découvrir, en cours de route, que le conseiller couchait avec le frère, et puis qu'il avait avec lui des millions confiés par le Parti communiste espagnol, et qu'il avait toutes les intentions de garder en profitant de la tourmente. Mais enfin, quand elle est partie [Interruption : coup de téléphone de Lee Brevard. Il m'invite à dîner dimanche soir. Mais il y aura W., je ne veux pas y aller. « J'étais au Sept, hier soir, c'est merveilleux, j'adore les nouveaux arrangements. Je suis parti avec trois hommes, tous superbes. D'ailleurs W. les a vus »], *elle ne savait rien de tout ça. Et enfin elle est arrivée à me retrouver en demandant partout des nouvelles de mon régiment. Je me souviens, nous étions installés sur une colline, dans le sud de la Corrèze : "Docteur Aragon, il y a une femme qui demande à vous voir. – Quelle barbe, j'ai dit : qu'est-ce que c'est encore ?" Mais enfin j'y vais. Qu'est-ce que ça peut être ? Et j'ai crié : "Merde, Elsa !" Tous les autres ont regardé. Tu comprends, ils avaient lu mes poèmes, ils savaient qui elle était.*

La femme, encore jeune, vêtue d'une robe imprimée légère, dont les fleurs se confondent selon les mouvements réguliers de ses cuisses, s'avance sur la ligne de faîte d'une petite colline, au-dessus d'une rivière, et sa forme se détache sur le ciel, dans la lumière inégale, profonde, d'une fin d'après-midi d'été *au cœur frais de la France* : juin 1940.

«Ensuite nous nous sommes retrouvés à Carcassonne. Nous n'avions pas un sou. Quand on demandait de l'argent à Gaston Gallimard, à cette

époque-là, il faisait semblant de déchirer ses vêtements, il tirait sur ses manches comme un fou. Et avec Seghers j'ai commencé d'essayer de regrouper les écrivains qui voulaient résister, de faire passer des textes d 'eux dans des petites revues qui n'étaient pas interdites. Ça a été le début, en fait, de tout le mouvement de résistance intellectuelle... »

Ouh là là, je vois venir encore un gros morceau, c'est très intéressant, mais, cette fois-ci, je ne pense pas pouvoir tenir :

«Il est trois heures du matin, peut-être devrions-nous nous coucher…

– Oui, viens, allons voir s'il y a des draps sur le lit, dans la chambre d 'amis. »

Il n'y en a pas.

« Mais je peux très bien coucher comme ça, ça ne me dérange pas du tout.

– Mais non, mais non! Tu peux coucher avec moi, mais ça je ne te le propose pas, ou bien on peut faire le lit.

– Bon, très bien. »

Nous allons chercher des draps dans la salle de bains et nous faisons le lit, tous les deux, c'est charmant, dans l'alcôve.

« Voilà, dors bien, mon petit... »

Il me serre dans ses bras, m'embrasse sur les joues. Cinq minutes après il revient et me dit à travers la porte :

« Il y a un cabinet de toilette, tu as vu... »

Mais j'y suis déjà. Et bien qu'il soit si tard, au lieu de m'endormir, je lis La Belle Impéria *en souvenir d'un petit exemplaire ancien des* Contes drolatiques*, aux fers dorés, que j'avais lu aux Garnaudes, vers dix ou onze ans. J'aime bien cette grande chambre d'une autre époque, et j'y ai bien dormi.*

Pas très longtemps, malheureusement, parce qu'à huit heures j'ai été réveillé par les ouvriers qui ravalent la cour. Ils jouaient du marteau sur un échafaudage métallique, juste devant ma fenêtre. Je me suis levé, l'appartement semblait désert. Mais de la porte de la cuisine j'ai vu une femme qui lisait, assise à la grande table. J'ai craint de lui faire peur. Je

suis donc retourné dans ma chambre et je suis revenu vers la cuisine en toussant, en faisant du bruit en marchant, et j'ai frappé à la porte.

«Bonjour.

– Bonjour. Ah, c'est vous qui couchez là-bas : je croyais que c'était quelqu'un d 'autre.

– Gianni ?

– Non, l 'autre. »

C'est une Italienne, gentille. Elle me donne du café et me présente L'Humanité*, comme une nourriture aussi naturelle à cette heure-là que des tartines de pain beurré. Je ne vois pas grand-chose, dans cette cuisine, et j'aimerais mieux aller à côté, mais elle dit :*

« Oh, mais vous ne me dérangez pas. Aragon est probablement réveillé, mais il met très longtemps à faire sa toilette.

– Ne le dérangez pas, je vais lui laisser un mot.

– Oh, attendez un peu, il va venir, certainement. »

Plus tard, je me prépare à partir, mais elle va voir où il en est. Et il fait son apparition, incroyablement frais et chic dans un costume gris clair, cette fois-ci, croisé, avec une cravate de soie argentée, au nœud artistement noué. C'est en cet appareil qu'il prend son petit déjeuner, c'est-à-dire une tasse de café, dans la cuisine, en jetant un coup d'œil à L'Humanité*, qu'il commente pour moi, et à son courrier, où il n'y a rien d 'intéressant : une facture, des prospectus pour des livres reliés, quatre pour le prix de deux.*

« Je vais te laisser travailler.

– Oh oui, ces douze volumes, quel fou j'ai été d'accepter de faire ça !

– Mais c'est intéressant, non ?

– C'est intéressant oui, mais c'est un travail énorme, énorme. Je viens de finir les années 36-37, la guerre d 'Espagne, notre voyage en Union soviétique. J'avais été invité personnellement par Gorki, et il est mort au moment où nous arrivions chez lui. Je ne l'ai pas vu. Gide était aussi en Russie, avec tout son entourage, tous des homosexuels, sauf Eugène Dabit. Ils étaient dans le Sud. Eugène Dabit a attrapé la coqueluche,

comme ils revenaient de Géorgie vers la Crimée. Gide était terrorisé à l'idée d 'attraper ça, il ne voulait pas s'approcher de lui. Et quand Dabit a été hospitalisé, lui est rentré à Moscou. Et Dabit est mort. Et c'est moi qui ai dû annoncer la nouvelle à Gide, qui a eu l'air complètement indifférent. C'était pourtant un garçon charmant, Dabit, et qu'il aimait beaucoup. Tout le monde l'aimait beaucoup. Et au beau milieu de cette crise, on a appris que Boukharine avait été arrêté. Ça a été un coup de tonnerre. Moi, Boukharine, je ne l'aimais pas beaucoup, mais enfin, on ne s'attendait pas à ça. Et tout à coup arrive à Moscou ma belle-sœur, Lili Brik, la veuve de Maïakovski, qui était mariée à un général qui commandait le régiment de Léningrad. Avant qu'elle ouvre la bouche j'ai commencé à lui raconter tout ce qui se passait. Mais elle avait l'air indifférent : "P. a été arrêté..."

« C'était son mari. Nous ne pouvions pas le croire : "Mais pourquoi ? – Je ne sais pas, je ne sais pas."

«En fait, si elle-même n'avait pas été arrêtée, contrairement aux autres femmes de généraux incarcérés, c'est parce qu'elle était la veuve de Maïakovski, qui jouissait d'un immense prestige dans le peuple, et aussi un peu à cause de nous. Mais qu'est-ce que nous pouvions faire ? Rentré en France, moi, je ne pouvais rien dire, rien écrire, puisqu'elle était encore là-bas et qu'à la moindre incartade de ma part on l'aurait arrêtée. On ne pouvait qu'attendre.

« Au printemps 38, Elsa était malade. Nous avons rencontré, dans un dîner chez des amis, un médecin américain qui était le grand spécialiste mondial de la péritonite. Il l'a examinée. Il a déclaré qu'elle avait une péritonite, qu'il fallait l'opérer de toute urgence, qu'il fallait "lui enlever tout". C'était une femme de quarante-deux ans. Mettre fin comme ça à la vie sexuelle d 'une femme de quarante-deux ans, c'est une décision importante. Moi j'ai refusé. Il m'a dit : "Si on ne l'opère pas maintenant, elle ne passera pas la nuit. – Et qui me dit que vous avez raison ? – Vous êtes un assassin."

« J'ai passé une nuit horrible, la pire de ma vie. Tu te rends compte de cette responsabilité? Mais le lendemain elle n'était pas morte du tout. Elle s'est même mise à aller beaucoup mieux. La semaine d'après, nous sommes partis pour la Savoie, pour Aix-les-Bains, et dix jours après

qu'on l'avait donnée pour morte elle faisait de l'alpinisme, pratiquement, au mont Revard. Mais quand nous sommes rentrés à Paris, nous avons appris que Toukhatchevski avait été arrêté, et P. exécuté. En fait, on n'avait touché P. que pour atteindre Toukhatchevski.

« Lili s'était chargée de publier les œuvres de Maïakovski. Mais elle rencontrait des obstacles de toute part. Après quatre ans de travail elle n'avait pu encore rien faire paraître. Alors elle s'est décidée, malgré tout, à écrire à Staline pour lui expliquer la situation. Staline a fait passer une petite note aux journaux disant que Maïakovski était le plus grand poète soviétique, etc., et ensuite toute la publication a très bien marché, tout le monde voulait aider, se rendre utile. Et tout était comme ça : Staline faisait de petites incursions ici et là, apparemment au hasard, dans les domaines les plus divers. C'était lui qui décidait de tout. Il était impossible de savoir ce qui se passait dans sa tête. Un journal américain lui avait demandé ce qu'il pensait de l'antisémitisme. Il a répondu qu'en Union soviétique c'était un crime puni de la peine de mort. Comment aurait-on pu le soupçonner ? Pourtant c'est lui qui, le jour de sa mort, a ordonné la déportation de tous les juifs de Moscou. La femme de Molotov, le Premier ministre, était juive : elle a été arrêtée dans la nuit. Staline est mort, Molotov a annulé la décision, et il a fait revenir les juifs chez eux à condition qu'ils ne disent rien, qu'ils ne parlent pas de leur arrestation... »

Je me prépare à partir. Je vais chercher mon blouson dans la chambre où j'ai couché. Il m'y suit. Il me prend dans ses bras, m'embrasse.

« Je comprends, tu sais, je comprends cet état-là. Tu peux toujours venir ici, coucher ici, si tu veux, si tu ne veux pas rentrer chez toi. Tu as le numéro de téléphone ?

– Non. »

Nous passons dans son bureau qui est en face de la chambre. Il y a au mur d'innombrables photographies d'Elsa dans de petits cadres. Les fenêtres ouvrent sur un très joli jardin que des murs bas séparent d'autres jardins, lesquels, vus de haut, forment une espèce de grand parc.

« Appelle-moi quand tu veux.

– Merci, tu es très gentil.

– Mais non, je comprends ces choses-là, tu sais.

– Oh, mais ça ne va pas si mal que ça.

– Oui, oui, tu dis ça, mais je sais… Il y a combien de temps que vous vivez ensemble ?

– Huit ans.

– Pas tout à fait un bail, mais ce n'est pas mal. Moi, j'ai vécu quarante-deux ans avec Elsa. Nous ne nous sommes jamais séparés… Téléphone-moi ce soir, si tu veux, et si tu veux venir coucher là, souviens-toi… »

Et je suis rentré chez moi, où W. n'était pas. [Il est rentré il y a un moment.]

Gianni dit qu'en fait Aragon et Elsa se disputaient sans cesse, qu'ils avaient des scènes inouïes, dans des cafés, des taxis. Lui était, dixit Gianni, un phallocrate terrible. Mais elle ne se laissait pas marcher sur les pieds.

«En plus, deux écrivains, tu penses! Il était d'une jalousie folle.

– Oui, il me l 'a dit.

– Mais ils ne se séparaient jamais, c'est vrai. Il voulait toujours être près d'elle. Dans une réunion, un congrès, si elle changeait de position, se penchait de l'autre côté, il s'arrangeait toujours, il inventait un prétexte pour se rapprocher. »

Gianni dit aussi que lorsque Gide était en Union soviétique, les autorités lui fournissaient des garçons.]

Quand je suis sorti de la cabine, on voyait la côte italienne, et cela depuis longtemps, paraît-il. Le temps était assez beau. Nous sommes restés sur le pont, dans des transatlantiques. Vers midi, le bateau est arrivé en vue d'Ancône. L'Italie est tellement plus intéressante, au fond – même ses villes très ordinaires, comme Ancône, paraissent fascinantes au retour de la Grèce ! Chaque siècle y a laissé sa marque, dans un désordre fou qui n'est jamais bête et qui est plein d'invention. Une église baroque, dont le bas présente un foisonnement de marbres, de statues, s'achève sur un simple mur de briques jaunes. De même, sur le port, une loge aux trois arcades de marbre n'est surmontée que par une maison insignifiante.

D’autres, anciennes, sont pourtant très hautes, sept ou huit étages peut-être, et me semblent fascinantes, tel le siège du Banco di Roma ou je ne sais quelle fasciste capitainerie du port.

Raoul a coutume de vous ressortir, comme pris d’une soudaine inspiration, exactement ce qu’on lui a dit soi-même une semaine plus tôt. Ainsi, tandis que nous approchons d’Ancône, il me récite le discours susdit sur la supériorité de l’Italie, que j’avais dû lui faire dans quelque ville grecque particulièrement sinistre.

Nous sommes à quai. Tout le monde est sur le pont avant. Une femme italienne, blonde, pas jeune, les cheveux en chignon, très bronzée, se serre contre un homme athlétique, également bronzé. Quelqu’un lui signale son mari et ses enfants, sur le quai. Elle se précipite. L’un des enfants a un bouquet de fleurs. Elle fait des signes, pousse des cris, envoie des baisers. On ne la verra plus près de l’autre homme.

Il faut des heures pour récupérer les passeports, dans une confusion inouïe. Lorsque enfin nous sommes à terre, nous allons déjeuner sur une jolie place longue, la place du Plébiscite, où s’excite encore mon enthousiasme pour l’Italie. Aucune des maisons n’est tout à fait remarquable, mais elles sont toutes belles, élégantes, pleines de personnalité, avec pour étage noble, tant elles sont d’aspiration vers le haut, le troisième, voire le quatrième. La dénivellation a été utilisée avec beaucoup d’intelligence pour l’établissement d’une grande fontaine où trône un pape, Clément XI, je crois, qui semble, malheureux vieillard frêle, au bord de s’effondrer sous le poids de sa tiare, bien qu’il s’obstine à donner encore une bénédiction. De l’énorme machine sort un filet d’eau qui met trois minutes à remplir un verre. D’ailleurs au restaurant il n’y a pas d’eau, et nous ne pouvons pas avoir de café. Mais nous avons fait un bon déjeuner. *Evviva l ’Italia !*

Mais quelquefois lui revenait, comme, retrouvé dans un livre, le billet d’amour d’une femme oubliée, le souvenir d’instants de tendresse exquise, rare, secrète ; et son pauvre cœur en était mis en pièces. L’automne fut en avance, cette année-là. Dès les premiers jours de septembre, le ciel se couvrit, puis la pluie s’installa, et bientôt le froid. Sa misère narguait sa tristesse, et ses bottes prenaient l’eau. Pourtant il semblait rajeunir, et ses maîtresses de rencontre, ouvrières, femmes de chambre, actrices de variétés (il y eut même l’inévitable écuyère de cirque), lui trouvaient l’air d’un enfant. Sa gravité les

impressionnait. Et comme il passait de moments de langueur sombre à des élans furieux, qu'il était tendre par indifférence, caressant par politesse, lascif par mélancolie et ne parlait jamais de sa vie, elles le jugeaient intéressant et soupçonnaient de grands mystères.

[Samedi 11 septembre, deux heures et demie. *J'ai retrouvé hier soir Gianni sur le banc de gauche, quand on fait face à la statue d'Henri IV, sur le Pont-Neuf, et nous avons dîné ensemble au Rendez-vous des Camionneurs. Puis nous sommes rentrés ici – j'avais prévenu W. – pour regarder* Le Testament du docteur Mabuse. *Magnifique, bien sûr. Mais que cette pauvre Allemagne était malade!*

Tom, was ist das ?…… Tom, was ist das ?

« Recevant Lang, en mars 1933, [Goebbels] lui apprend qu'il a décidé d'interdire ce film et, parallèlement, il lui propose de devenir le cinéaste officiel du régime nazi» (*Télérama*).

– Baum ! Bertha, Anna, Ulrich, Max !

Et celui qui dénonce si frénétiquement le mal en est atteint lui-même, bien sûr : quelle mise en scène sulfureuse ! D'ailleurs, Thea von Harbou, la femme de Lang, auteur avec lui du scénario, était nazie, d'après ce que j'ai cru comprendre de la présentation du film.

Gianni avait une invitation pour deux à la réouverture, après changement de nom, d'une de ces boîtes éternellement valétudinaires comme il doit y en avoir une bonne dizaine à Paris, dont personne ne parle jamais et qui survivent néanmoins grâce à quelques habitués : le Manhattan, du côté de Maubert-Mutualité. Nous y sommes allés ensemble, malgré le froid et que j'aie eu bien sommeil. Il m'a d 'ailleurs fallu très longtemps pour me réveiller. Là-bas il n'y avait pas grand monde, mais il était agréable d'être dans un endroit inconnu, presque exotique, sans aucun risque de rencontrer qui que ce soit de trop proche.

Pourtant, deux de mes amants favoris étaient là, le chasseur alpin et le Daniel du XIXe*, très en beauté, bronzé et tout en blanc, avec une chemise de tennis. Quand déjà il était question de partir je me suis mis à danser, malgré ma fatigue que j'ai oubliée. J'ai embrassé un petit jeune homme timide, blond, un peu chauve, poilu, pas beau, puis un autre garçon, brun, moustachu, un Emmanuel qui m'a emmené chez lui. Gianni était parti avec Frédéric, de Boulogne, l'ami d'Olivier, jadis, qui est gentil, complexé et qui a une grosse bite, pas trop propre.*

Emmanuel habite rue Saint-Séverin. Malheureusement il avait laissé son lit à deux visiteurs de province qui parlaient l'un de l'autre au féminin, mais que je n'ai pas vus. En effet nous avons couché, dans l'entrée, sur des coussins de canapé, très inconfortablement. Emmanuel est assez grand, assez musclé, un peu poilu, il a un peu de graisse vers les hanches, un sexe moyen et un beau cul, solide et glabre. Je l 'ai baisé longuement. Mais il m'a embêté toute la nuit en me caressant et en tentant de me branler, alors que je ne pensais qu'à dormir. Ce matin, c'est lui qui m'a baisé, avec beaucoup de crème et assez agréablement, mais je n'ai pas joui. Je suis rentré ici sous la pluie, vers dix heures, assez fatigué. Je me suis aussitôt recouché mais je n'ai pas pu dormir. Luigi m'a envoyé le programme des concerts de la Scala. Il fait froid et pour la première fois j'ai installé le chauffage. Pas de W.]

Nous sommes allés dans l'après-midi d'Ancône à Milan, sans autre étape que pour du café. Sur l'autoroute la circulation était très dense et tout à fait anarchique. Les Italiens, si poussives que soient leurs voitures, méprisent absolument la voie de droite et veulent tous rouler en permanence à gauche; et ceux qui ont des voitures vraiment rapides dépassent donc à droite, en faisant des slaloms – c'est assez effrayant. Mais c'était une bonne occasion, pour John, d'agonir Raoul, *ce minable*, puis de prendre lui-même le volant et de conduire en klaxonnant sans interruption. Moi je regardais les Italiens qui nous dépassaient, ou que nous dépassions : aucune race, certainement, n'a une si grande proportion d'hommes beaux.

Pour une histoire des types physiques à la mode : les Scandinaves, les Allemands, Jean Marais, Jean-Pierre Aumont, Édouard Dhermitte, etc. – de même que l'achitecture dite "fasciste" a prospéré en même temps sous

tous les régimes (cf. Trocadéro, palais de Tokyo, etc.), le style “modèle pour Arno Breker” (qui personnellement me laisse de marbre) a été un moment apprécié sous toutes les latitudes (heureusement que nous n’avons jamais été occupés par les Portugais!).

Nous sommes arrivés à Milan vers six heures, mais il s’est passé une chose étonnante : la voiture, après cinq ou six cents kilomètres de bons et loyaux services le jour même, et plusieurs milliers dans les semaines précédentes, est tombée en panne devant la cathédrale, ou presque – une histoire de courroie de transmission qui, si elle nous était arrivée dans les montagnes de l’Acarnanie ou parmi les défilés de la haute Arcadie, nous aurait coûté des jours de séjour forcé (qui auraient pu avoir leur charme, mais dans une autre vie). Elle nous a immobilisés à Milan jusqu’au lundi (ce dont je n’ai pas eu à me plaindre, d’autant que je n’avais aucune impatience de rentrer).

Nous nous sommes installés à l’hôtel Marino [MARIN / ROMAN / ROMAIN / ROMAIN] alla Scala [ÉCHELLE, DEGRÉ(S), ESCALE, LASCAR, SCARLATINE / CALLAS], juste en face du théâtre. J’avais une chambre pas trop chère, sans baignoire, mais voisine de celle de John et Raoul, qui coûtait beaucoup plus du double – un arrangement très commode pour moi. Ma petite fenêtre, c’était au cinquième, donnait sur la Scala et sur la place. Je me souvenais être descendu dans cet hôtel avec mes parents et avec ma grand-mère (celle qui ne l’était pas vraiment, la seconde épouse de mon grand-père Camus), comme nous revenions de Venise et des Lacs; et d’avoir vu sur les toits de la Scala, en face, étalés, pour sécher, les tapis du théâtre qu’on venait de laver. Luigi m’a dit depuis lors que cet hôtel était très snob, que toutes les vedettes lyriques y descendaient. Pourtant il est loin d’être l’un des premiers de la ville, et nous l’avions choisi parce qu’il semblait assez confortable et bien placé, sans plus. En tout cas tout le monde y est de la plus grande gentillesse, jusqu’au portier de nuit que j’ai réveillé deux fois à des heures impossibles.

Toilette faite, nous avons beaucoup hésité quant au choix d’un restaurant. John voulait faire un bon dîner. Mais nous n’étions pas en

tenue pour le meilleur restaurant de la ville, dans la galerie qui joint la place de la Scala à celle de la cathédrale : pourtant on y prête des vestes, mais Raoul ne voulait pas entendre parler d'une veste inconnue. Nous avons donc dîné en face, tout en regardant le passage, toujours assez réjouissant : carabiniers en grand appareil, soldats, gigolos, marins, élèves-officiers, voyageurs, dragueurs, draguables, mélomanes, mondains, mondaines, oisifs, illuminés, parleurs tout seuls, traîneurs de savates, traîneurs de sabre, traîneurs de guêtres, Manfreds en Italie, hippies fourvoyés, bonnes sœurs, voleurs de bicyclette, Nietzsches au petit pied, dames au petit chien, imprésarios, Castafiores, courtisans du miracle, etc. (ces catégories ne sont pas étanches, et par exemple je ne mettrais même pas ma main au feu qu'il n'y a pas des carabiniers gigolos…).

John avait pour information qu'à Milan c'est dans un parc qu'on drague, plus que dans les boîtes. Mais il y a deux parcs principaux, entre lesquels nous balançâmes. Toutefois celui qui est derrière le château Sforza me paraissait plus vraisemblable. Nous y sommes donc allés à pied, et avons fait le tour du château par la gauche. Mais John et Raoul n'avançaient pas, une scène se préparait, John parlait déjà de rentrer et de planter là ce minable. Je les ai donc laissés à leurs plaisirs (les scènes conjugales des autres ne paraissent jamais tout à fait sérieuses) et je suis parti en avant.

En entrant dans le parc, légèrement sur la gauche en venant du château, j'ai découvert qu'il y avait dans l'ombre, de part et d'autre de l'allée, une intense activité. Des garçons, des hommes, pas mal de vieillards, tournaient autour d'une tasse et de buissons assez nombreux, épais. Dans une petite clairière, un groupe s'est formé autour de moi, qu'auréolait mon statut de chair inédite, sinon fraîche, et mon prestige d'étranger. Je ne me souviens plus très bien de ce qui s'est passé – pas grand-chose, à vrai dire. Deux types m'ont suivi, un couple manifestement, pas mal, mais vraiment sans plus. D'ailleurs le parc fermait. Eux et moi nous sommes même laissé enfermer, par mégarde, et nous avons dû faire toute une gymnastique par-dessus un fossé, en nous accrochant à une grille hérissée de piques. J'ai parlé à un bonhomme qui voulait m'emmener chez lui, je lui ai demandé s'il n'y avait pas une

boîte, il m'a dit que si, mais qu'elle fermait à deux heures – ça ne valait pas le coup.

Je me suis retrouvé en face du château. Il est entouré d'une bande de jardins non clos où des attardés draguaient encore. J'ai rencontré là, après un long ballet d'hésitations, un certain Mario, brun, moustachu, au teint très blanc, assez beau et qui bien entendu habitait chez ses parents. Toutefois il connaissait un coin tranquille, dans les fossés du château, sur le côté gauche quand on revient vers la ville, cette fois, sous un gros arbre. Il m'y a entraîné et malgré toutes ses tergiversations initiales, ses timidités et ses craintes supposées, il m'a promptement présenté son cul. Je l'ai donc baisé, sans complications ni arrière-pensées, assez vite, debout. Ensuite nous nous sommes séparés, nous nous sommes dit l'un à l'autre que nous rentrions, mais c'était sans doute le coup du restaurant chinois, pour toutes les parties concernées, car nous nous sommes revus dix minutes plus tard à l'endroit exact où nous nous étions rencontrés.

J'ai encore tourné un moment derrière le château. Il y avait un garçon très sexy, qui passait dans toutes les directions, marchant très vite, l'air d'aller quelque part, puis rebroussait chemin sans prévenir. Je me suis vite lassé de le suivre, et de son manège, bien que chaque fois que je m'éloignais il se rapprochât; mais que je me rapprochais, s'éloignât (*Boy, are they nuts !*). Je suis rentré à l'hôtel vers trois heures.

Dimanche 22 août

À cause de la voiture, nous devions donc passer toute la journée à Milan. Nous sommes d'abord allés faire un tour du côté de la cathédrale dans laquelle nous sommes tous entrés successivement, tandis que l'un d'entre nous gardait le chien, dehors, sur la place, où il y avait beaucoup de monde. Puis nous nous sommes rendus au musée Brera. En raison de difficultés architecturales, économiques, politiques et syndicales qui sont expliquées très longuement dans le hall, par dazibaos, une dizaine de salles seulement sont ouvertes au public, ce qui fait d'elles pour moi le musée idéal, de parfaite taille. On n'y voit d'ailleurs que des chefs-

d'œuvre. Comme il y a peu de monde et qu'on n'est pas fatigué d'avance par la perspective de longues galeries à parcourir, on peut rester longtemps dans chaque pièce, comme celle où se font face, à grand effet, la *Vierge au milieu des Saints*, de Piero, et *Le Mariage de la Vierge*, de Raphaël.

Nous avons déjeuné, assez bien, dans un restaurant tout en longueur qui donne d'un côté sur la place du Dôme et de l'autre sur la petite place ancienne des vieux bâtiments municipaux. Puis nous avons visité l'Ambrosiana. Ensuite nous avons marché de nouveau jusqu'au parco Sempione. Près de l'arc de la Paix manœuvraient des majorettes. Je suis rentré seul à l'hôtel, visitant au passage, en face de la cathédrale, une tasse souterraine découverte par Raoul. Sur la place, en surface, deux garçons m'ont abordé. L'un était sexy, plein de poils, moustachu, bandant, l'autre rien de tout cela. Ils habitaient la banlieue, je ne pouvais pas les amener à l'hôtel, de toute façon il n'y en avait qu'un qui m'intéressait, et les deux constituaient manifestement un *package deal* (*come se dice* "package deal" *in italiano ?*) – nous nous sommes donc séparés. Sous la galerie de petits groupes discutaient passionnément de politique sur un mode curieusement hydeparkien.

Nous avons dîné là où nous avions déjeuné. Mais je n'avais pas faim et voulais me rendre tôt au parc, pour pouvoir aller ensuite à la boîte dont j'avais obtenu l'adresse, l'après-midi, d'un vague barbu qui me draguait. Je suis donc parti avant les autres. À peine arrivé à Sempione, je me suis fait mettre le grappin par un garçon très gentil, mais pas terriblement excitant, un petit brun moustachu, un peu trop maigre, glabre, qui m'a sucé un long moment dans un buisson, très bien, puis, après que nous eûmes été dérangés par un interventionniste importun, m'a fait longuement la conversation, sur un banc. Il s'appelait Livio et voulait que nous allions dans sa voiture. Mais je lui ai dit que je devais attendre des amis, qui en effet sont arrivés, et qui lui ont parlé aussi. Il m'a donné son numéro de téléphone et nous nous sommes embrassés très affectueusement en nous séparant – paquebots dans la nuit.

John et Raoul étaient fatigués et voulaient rentrer à l'hôtel, John surtout. J'ai donc pris un taxi pour rejoindre l'H. D. (qui semble se prononcer *Acadie*), via Caruso. Dans le taxi, je me suis aperçu que le bas

de mon pantalon était plein de merde, et puait. D'autre part nous allions très loin, nous éloignions du centre, je commençais à soupçonner une erreur ou quelque entourloupe. Mais non. Nous nous sommes arrêtés dans une courte rue moderne où la boîte était évidente, par ses lumières et les garçons qui en sortaient. Je me suis d'abord précipité dans les toilettes pour tâcher de nettoyer tant bien que mal mon pantalon. Puis j'ai exploré les lieux. Cette boîte est, à mon goût, l'une des plus agréables que je connaisse. Elle se compose de quatre pièces : la première s'agence autour d'un très long bar, la seconde autour d'une piste de danse, les deux autres, beaucoup plus petites, sont sombres et entourées de banquettes, et consacrées à des flirts plutôt pudiques, autant que j'ai pu en juger.

Le public est l'équivalent péninsulaire, plus ou moins, de celui du Sept : il est comme lui très recherché dans sa tenue, quelquefois trop, il comprend beaucoup de modèles, souvent très beaux d'ailleurs, et beaucoup de gens qui doivent faire dans la couture à des titres divers; mais il est beaucoup plus sexy, un peu comme au Dauphin à la bonne époque, en nettement plus sophistiqué toutefois. L'atmosphère est plus détendue qu'en ces deux endroits, d'ailleurs, plus simple, la drague plus amicale. Mais mon enthousiasme s'explique par deux raisons : d'une part il y avait là beaucoup de garçons qui étaient "mon genre", et d'autre part beaucoup aussi (pas nécessairement les mêmes, hélas) qui semblaient me trouver "leur genre" – ceci sans doute parce que cette petite société, la *gayté* milanaise (la *gayta* ? qui était Stanislas de Guaïta ? du côté de Barrès ou bien de Mauriac ?), est malgré tout assez provinciale : le "fonds" s'y renouvelle peu, et les têtes nouvelles, *not to mention* le reste, y bénéficient d'un préjugé favorable.

Un petit barbu pas trop joli me draguait frénétiquement, mais il y avait au moins cinq autres garçons que je trouvais tout à fait à mon goût et qui semblaient prêts, à des degrés divers, à répondre à mes avances. [*Interruption : coup de téléphone d 'Anne Poirier. J'avais essayé de joindre Patrick et elle, cette semaine, en passant par Sonnabend, mais ils n'étaient pas rentrés de vacances. Eva leur a fait la commission. Je voudrais leur faire rencontrer Danièle Sallenave dont le travail littéraire est si évocateur, par ses images, ses mythes, ses obsessions, du leur. J'ai lu à Anne le texte de dos de couverture du* Paysage de ruines*, mais elle*

m'a interrompu, affolée par les similitudes : un nouveau livre d'eux est chez l'éditeur, à Bruxelles. Elle m'a donné leur nouveau numéro de téléphone. Ils viennent de déménager. On ne pourra probablement pas aller chez eux, donc – j'aurais pourtant voulu que Danièle voie leur travail. Mais nous pourrons dîner quelque part. «Nous avons reçu une carte de W., qui semblait très content de l'Italie. »] L'un d'entre ceux-là se tenait au bar, beaux cheveux châtain foncé en mèches épaisses sur le front, visage régulier, massif, très mâle, menton carré, larges épaules : comme je le regardais distraitement (ou pas si distraitement que cela – il semble que mon regard "distrait" puisse être assez pesant), il m'a fait un grand sourire. Mais il bavardait avec un ami. *Poi* (*poi* dans l'espace, *not* dans le temps, ce qui n'est jamais très bon…) : un blond vénitien moustachu, poilu, très sexy, mais trop "chic", modèle sans doute, trop "*press-book*", trop chèrement vêtu et pas très sympathique; un petit brun aux cheveux courts, en T-shirt blanc, plein de muscles et de poils, avec un cul bref et retentissant comme un appel de trompettes dans Verdi; d'autres encore (*Mon P'tit Trott* au magasin de confiseries).

Raoul avait parlé, l'après-midi, sur la place du Dôme, à un garçon barbu qui était là, ce soir-là : il m'a reconnu comme l'ami de Raoul, il est venu me demander si Raoul (qui, semble-t-il, lui avait fortement tapé dans l'œil, ce qui est assez fréquent) allait venir, et il s'est proposé à me servir d'interprète, ou de conseiller diplomatique, ou d'ambassadeur. Justement je l'avais vu parler au T-shirt blanc.

«Il y a un de tes amis que j'aime beaucoup.

– Ah oui, lequel? Il y a un de mes amis qui t'aime beaucoup : c'est peut-être le même. »

Malheureusement, non – ç'aurait été trop beau. Ce n'était pas le même, bien que celui qui lui avait dit s'intéresser à moi eût paru très bien dans un autre contexte, et inespéré dans une boîte de Moulins ou de Lons-le-Saunier ; mais assez *run of the mill* en cette Scala des boîtes de garçons : jeune garçon à moustache, pas spécialement sexy mais très beau, avec le teint blanc que j'aime chez les Italiens, sous les cheveux noirs.

«Non, c'est celui qui a un T-shirt blanc, là-bas.

– Ah oui, c’est un Portugais. Il est très gentil. »

Et il était déjà parti pour me le ramener. Cependant, à peine étions-nous tous les trois que son autre ami est venu se joindre à nous. Et tous les trois se sont mis à parler en italien, très vite, je ne comprenais rien du tout. J’attendais donc qu’ils aient fini et qu’ils aient pris une décision (sur mon sort?), et je faisais de l’œil un tour des lieux lorsque j’ai aperçu le garçon qui était plus tôt assis au bar. Il était debout contre le mur, dans l’une des petites pièces, vers l’entrée des toilettes, les bras croisés, et il me regardait en souriant. J’aimais décidément beaucoup sa tête, son sourire, ses dents, il avait l’air sain, simple et gentil. Les autres étant toujours en palabres et négociations, je suis allé vers lui. Il m’a presque aussitôt demandé si je voulais partir avec lui. J’étais un peu surpris, et je me demandais si je n’aimais pas mieux le Portugais. Mais celui-ci était sûr, et vraiment superbe :

« Oui.

– Ah, très bien. Seulement je suis avec un ami, il vaudrait mieux qu’il ne nous voie pas sortir d’ici ensemble : est-ce que tu veux sortir d’abord, et je te prendrai en voiture au coin de la rue ?

– D’accord.

[*Interruption, téléphone – Edward, puis Raoul : l'un et l'autre voulaient parler à W.*

«Et toi, ça va ? demande tout de même Edward, in fine.

– Bof, je ne peux pas dire que ce soient les jours les plus gais de ma vie….

– Oui, je comprends. Je te souhaite beaucoup de courage… »

Et Raoul :

« Où sors-tu ? Si tu ne vas que dans les endroits où l ’autre ne va pas, il ne reste plus grand-chose…]1

Je suis donc allé dire au revoir à mon interprète, au Portugais et à mon prétendant, qui tous trois ont eu l’air un peu surpris d’un dénouement si soudain; je suis sorti, j’ai tourné l’angle et marché lentement. Une Fiat 500 s’est arrêtée à ma hauteur, je suis monté et nous sommes partis.

[Dimanche 12 septembre, onze heures et demie du matin, chez Aragon, rue de Varenne.

W. n'est pas rentré à la maison hier de toute la journée. Après que je suis sorti dîner, et rentré, on a téléphoné pour lui, des gens qui l 'attendaient pour dîner et s'étonnaient de ne pas le voir arriver. Étrange. Et moi d'imaginer ces premiers moments de l 'amour où l'essentiel est de ne pas se quitter un instant, crainte de rompre le charme, et où s'oublient les rendez-vous. J'ai vu à la télévision une pièce de Sacha Guitry, Le Comédien*, puis le récital d'un Noir américain, Al Jarreau, qui chante et utilise sa voix comme un instrument. Il a l 'air d'une folle tordue. Sa voix n'est pas très ample, et très nasale, mais elle a un très grand registre, et il a une extraordinaire maîtrise de toutes ses possibilités. Comme je sortais, vers onze heures, je suis tombé, juste devant chez moi, sur Aragon qui rentrait chez lui. Il m'a demandé si je voulais prendre un verre avec lui, oui, et m'a aussitôt pris en main, littéralement, s'accrochant à mon bras. Il avait des soucis, m'a-t-il dit, des questions d'argent, entre autres.*

Moi :

«Écoute, si je peux faire quelque chose, n'hésite pas... »

Mais lui, ignorant la plaisanterie, qu'il n'a sans doute même pas entendue, de se lancer dans une longue philippique contre Gallimard qui refuse de lui verser je ne sais quoi. Cependant il se vengera. Il écrira des livres courts, et il les écrira lentement, en prenant tout son temps. Ils verront. Gallimard lui sert des mensualités de quinze mille francs par mois. Mais il a vu que ses livres s'étaient vendus l'année dernière, dans le monde, pour une somme totale de trente-deux milliards (????!!!!!! – d'anciens francs, je suppose, mais tout de même…). Nous suivons la rue du Bac, vers la Seine, puis tournons à droite, le long du quai.

« Où m'entraînes-tu ? »

Il comprend : « Où traînes-tu ? » et se braque un peu, à juste titre. Sa dureté d'oreille, pour ne pas dire plus, rend les conversations difficiles, et multiplie les risques de malentendu. C'est sans doute une des raisons qui le poussent à pratiquer surtout le monologue : certes, il a plus que moi à raconter, mais il veut aussi, probablement, s'épargner l'effort physique

d'essayer d'entendre ce qu'on lui dit. Les moindres de mes phrases déclenchent de sa part de longues tirades; ou plutôt les moindres de mes mots, car en général il n'en entend qu'un, et choisit d'embrayer sur celui-là.

Moi :

« Je ne sais pas pourquoi, où que j'aille ces temps-ci, je me retrouve toujours au Pont-Neuf. Je pratique beaucoup un petit restaurant qui s'appelle Au Rendez-vous des Camionneurs – où d 'ailleurs il n'y a pas de camionneurs.

– Les camionneurs, ah les camionneurs! Ce sont des gens bien étranges! Mais il n'y en a plus dans Paris, depuis la disparition des Halles. Ils attendaient des heures, qu'on charge, qu'on décharge. Pendant ce temps ils ne faisaient rien, ils étaient prêts à tout – l'esprit aventureux, prêts à tout, parler, marcher, ne rien faire. Il y a des endroits étranges, en France, que personne ne connaît : une forêt près de Mâcon, qui est un rendez-vous de camionneurs… »

Nous sommes maintenant sur la rive droite, nous marchons vers l'Hôtel de Ville.

« Sous chaque pont de la Seine il y avait des gens, et des spécialités. Il y avait un long passage, qui est maintenant bouché, où il y avait tous les soirs trois cents hommes, peut-être. Ça, c'était un endroit pour l'enculade. On croit que ces choses vont en augmentant, mais ce n'est pas vrai. Il me semble qu'il se passait plus de choses avant.

– C'est parce que tu continues d'aller aux mêmes endroits. Ça change tout le temps. »

Nous sommes au Châtelet. Il me parle d'un café où il allait, vers 33-34. Il y apprenait le siamois, qui a l 'écriture la plus belle qui soit, la plus élégante – des signes superbes. Ça intriguait beaucoup les filles. Il y avait un taxi qui apparaissait vers deux heures, et toujours le prenaient les mêmes habitués, cinq ou six, qui ne payaient presque rien, et descendaient entre ici et Arcueil.

Il a commencé à lire Échange. *Gianni lui a dit que personne ne voulait en parler, que certainement il pourrait faire quelque chose, du côté de*

Dominique Fernandez par exemple – il y a beaucoup de gens qui ne peuvent rien lui refuser.

Nous allons rue des Lombards, dans un endroit qui s'appelle Le Pénitencier. C'est un endroit très bourgeois, pas chic du tout, trop aménagé, très confortable. Nous nous installons en face du bar, à l'entrée, sous des haut-parleurs qui diffusent la Symphonie pastorale*, ce qui ne facilite pas la conversation. Le patron, paraît-il, est un cousin de Giscard d'Estaing.*

Moi :

« C'est mon maire, tu sais.

– Ton quoi *?*

– Mon MAIRE. Je suis né à Chamalières.

*– Tu connais son château ?*f

– Chanonat ?

– Je ne sais pas : le château des d'Estaing, à gauche de la route, quand on va vers Clermont ?

[Interruption : « Jean-Louis va venir. Jean-Louis est l'ex-ami de Jean R. Jean R. a été élevé dans un collège religieux et, à dix-huit ans, il a commencé à y enseigner la philosophie. Il ne devait pas prononcer le nom de Kant. Tous ses élèves étaient amoureux de lui. Lui s'intéressait à l'un, qui avait deux ans de moins que lui. Ils ont vécu douze ans ensemble. Et puis ce Jean-Louis est passé aux femmes. Alors il a disparu, il se cachait, il ne voyait plus aucun de nous. Et puis maintenant ils ont trouvé une espèce de *modus vivendi*, ils ont une maison ensemble, Jean-Louis y va souvent, et puis il vient beaucoup ici, à l'improviste. Ça se complique du fait que Jean-Louis est photographe, qu'il a besoin de ceci et cela. Quand il allait partir en vacances, on lui a volé tous ses appareils : la bagatelle de seize mille cinq cents francs ! Il devait des reportages pour deux ou trois journaux, il n'a pas pu les faire. Mais j'ai dit à Maria que nous étions trois à déjeuner, pas quatre.

– Elle est au bord de la révolte !

– Mais non, pas du tout.

– Elle voudrait avoir son dimanche.

– Mais non, elle dit ça, mais quand je ne prends pas mes repas ici de trois jours, elle a un visage d'outre-tombe, elle pense que je l'abandonne, elle est très vexée si on va au restaurant. Elle est d'un dévouement inouï. Elle a été merveilleuse quand ma femme était malade. Tu sais, les dernières années de la vie d'Elsa, on ne sait pas ce que c'est. [*Il aime beaucoup cette expression :* on ne sait pas ce que c'est.]]

[Interruption : arrivée de Gianni et de Jean-Louis le photographe, ensemble. On passe à table presque aussitôt. Repas assez moyen, un peu bizarre (de paysan pauvre en Italie, je pense) : raviolis, puis pommes de terre avec des œufs, salade de fruits, pas assez de vin. La conversation languit plutôt, jusqu'à ce qu'au café Aragon se lance dans de nouveaux récits. Mon hypothèse était la bonne : le monologue, pour un sourd, est bien le seul *modus vivendi* possible. Ça commence avec sa moustache. Des poils noirs y sont apparus, cette année – c'était très laid, il aurait fallu la couper.

«Mais il n'y a pas très longtemps que j'ai une moustache. Très jeune, pourtant, si. Mais une femme très belle m'a dit qu'elle ne céderait à mes avances que si je la rasais. Je l'ai fait. C'était la plus belle femme de Montparnasse. Comment dis-tu ? *Kiki*? Oh non, pas Kiki! Kiki n'était pas du tout la plus belle femme de Montparnasse, mon petit! Elle habitait l'hôtel Delambre. Au sixième étage, à l'hôtel Delambre, ça ne ressemblait plus du tout à un hôtel. Il y avait un brahmane qui habitait là, très grand, très maigre, et avec lui une femme superbe. »

(Pour en finir avec l'autre, *la plus belle de Montparnasse* : c'était une Belge, elle l'a un peu laissé tomber, et puis sa réputation littéraire montait, elle a voulu le récupérer, elle le poursuivait, mais elle a voulu se remettre à la danse, elle avait travaillé dans un cirque, il assistait à ses leçons, elle faisait le tour de la pièce, s'arrêtait, et elle a demandé à son professeur :

« Est-ce que c'est ici que je commence mes souplesses?»

À partir de ce moment-là, ça a été fini.)

[*Je suis à la maison, sur mon lit. W. écrit des lettres. L'idée qu'il écrit des lettres d'amour à quelqu'un...*]

«Et un jour mon ami Roger Vitrac me téléphone : “Il m’arrive quelque chose de terrible : j’ai rencontré une femme superbe, nous sommes allés dans un café, dans un autre, nous en sommes au quatrième, au cinquième, je n’ai plus d’argent, il faut que tu fasses quelque chose…”

« J’y suis allé, j’étais surtout curieux de voir comment elle était. Bon. Et après cela, il l’a beaucoup vue, il disait : “Elle est extraordinaire, c’est tout à fait une femme pour nous (il n’avait pas du tout l’intention de partager, mais enfin…). Qu’est-ce que je pourrais faire pour l’impressionner ?”

«Il y avait le soir une première à l’Opéra, le ballet de Picasso, *Le Tricorne* : “Il faut que tu m’aies des places, dans une loge.”

« Ce n’était pas facile. D’abord elle n’avait pas de robe. Elle était très chic pour la Coupole ou le Select, mais pour l’Opéra ce n’était pas suffisant. Enfin Simone Breton lui a prêté une robe. Elle était trop grande pour la robe mais elle était très belle, elle porterait une robe plus courte que cela ne se faisait d’habitude, voilà tout. Et quand Picasso l’a vue, il a dit : “Dans ma loge, dans ma loge, bien sûr.”

« Et tout le monde avait les yeux tournés vers cette loge.

[*Coup de téléphone que donne W. : « Il y a Richie qui va essayer de me joindre. Dis-lui que je suis chez moi jusqu’à huit heures et demie. »*]

«Elle avait l’air d’une Indienne, mais avec les cheveux blonds. Personne ne l’avait jamais vue nulle part, on voulait savoir qui elle était. Elle a laissé tomber Vitrac pour un jeune Américain, d’une famille ultra-puritaine. »

[*Nouveau coup de téléphone donné par W. : «Bonjour madame, pourrais-je parler à Rich ?* How was last night ? What’s happening today ? Oh, my God. You should have called later. *»*

Il continue : « C’est trop horrible, trop horrible. J’espère te voir ce soir. »]

[Interruption : crise de larmes. Il est dans la pièce d’à côté. Il n’en sait rien. [*Si, il entre. Les larmes redoublent. Il demande :*

« Qu’est-ce qu’il y a, qu’est-ce qu’il y a ? »

On l’appelle au téléphone. Il revient :

« Qu'est-ce qu'il y a ?

– Oh, com' on…

– You don't have to be ugly.

– *Je ne suis pas* ugly. *Mais c'est une drôle de question…*]]]

« Les parents lui ont proposé une somme énorme pour renoncer à ce garçon. Elle a accepté. Elle et Vitrac ont mangé l'argent. Heureusement, parce qu'ils me coûtaient cher, tous les deux : Vitrac n'avait jamais un sou. Tout ce qu'il écrivait à cette époque était pour elle. Elle a voulu rencontrer une femme avec qui Breton avait une liaison à ce moment-là. Depuis le jour de l'Opéra, il s'était passé beaucoup de choses : Simone Breton avait pris un amant, et Breton cette femme. Mais Vitrac hésitait beaucoup à l'emmener chez Breton. Finalement, il l'a fait. Quand ils sont arrivés, il n'y avait que Breton, elle n'était pas là. Quand elle est rentrée, elle a regardé l'amie de Vitrac avec un air stupéfait, et elles se sont mises à rire, mais à se tordre : elles avaient fait le trottoir ensemble, rue Tronchet. À l'époque elles n'avaient qu'une robe pour deux, qu'elles mettaient tour à tour : l'une rentrait avec un client, l'autre sortait avec la robe. Plus tard, elle est partie avec Breton près de Toulon. Il y a eu un article…

[Lundi 13 septembre 1976. Deux heures. *Fatigué, terriblement sommeil.*

Hier donc : nous avons échangé nos positions, il est allé sur le lit et je me suis mis au bureau où j'ai écrit, littéralement, trois mots – nouvelle crise de larmes. Mais il avait fermé la porte. Finalement je suis allé dans la chambre où il lisait :

«Est-ce que je peux vous parler cinq minutes ? Ça ne va pas du tout. Je n'ai rien de particulier à dire, il y a seulement que je suis dans une particulièrement mauvaise passe. »

J'ai trop sommeil pour tenter de rapporter toute cette conversation.

« C'est terrible qu'on ne puisse pas échanger trois mots sans qu'aussitôt ça devienne agressif. En tout cas, c'est horrible, la situation est aussi horrible que toujours.

– Tu n'as qu'à penser à ce que c'est quand nous sommes ensemble : c'est horrible aussi.

– Oui, bien sûr. Pourtant…

– Écoute, tu ne vas pas changer, je ne vais pas changer. Vous êtes tellement wrapped up in yourself.

– Tu dois comprendre que j'ai pu avoir un certain ressentiment : quelqu'un qu'on laisse pleurer toute une nuit sans faire un geste…

– Tu étais impossible en Grèce, tu faisais une scène tout le temps, pour rien. Je suis parti, voilà tout.

– Nous sommes partis pour la Grèce après quatre mois de séparation, pratiquement : on savait bien que ça allait être difficile, qu'il faudrait faire un effort particulier. Au lieu de ça, tu étais complètement fermé, quand enfin je viens dans ton lit et te demande de te pousser un peu, parce que j'étais tout à fait au bord, sur une barre de fer, tout ce que tu trouves à répondre, c'est : "Il ne faut pas exagérer."

– J'allais tomber du lit, il était minuscule! Et puis personne n'aime être dérangé au milieu de la nuit.

[Interruption, visite d'Alain Clément qui vient enfin faire ses photos.]

– De toute façon, si l'on recommençait à vivre ensemble, il faudrait beaucoup plus de liberté de part et d'autre. Je n'ai pas l'intention de singer éternellement le mariage petit-bourgeois. Il faut beaucoup de respect mutuel, d 'indépendance.

– Pratiquement, ça consisterait en quoi ? Je vois mal une situation où tu me dirais : "Ce mec me plaît, j'ai envie de coucher avec lui, je te vois plus tard…" On a essayé ça une fois, ça a été horrible : je me souviens, je suis allé au cinéma, c'était Shanghai Gesture*, je ne voyais rien.*

– Oui, là, j'ai commis des erreurs, je ne me rendais pas très bien compte. Mais qu'est-ce que c'est, au fond, coucher avec un type ? Une bite est une bite, et un cul est un cul. Enfin presque. C'est comme de manger un bon steak. On ne va pas découcher sans prévenir, ou partir en week-end, etc., etc. Mais si je couche avec un type à l'heure du déjeuner, au fond, qu'est-ce que ça peut bien faire ?

*– Ah bon, alors moi je pourrais coucher ici avec des gens, l 'après-midi, pendant que tu travailles ?*f

– Mais oui, pourquoi pas ? Évidemment, il y a la complication que c'est la maison, je n'aimerais pas que tu baises à huit heures ici quand je dois rentrer à dix. Et après tout, même, pourquoi pas ? Intellectuellement, ça me paraît tout à fait acceptable. Pratiquement, ce serait peut-être un peu difficile au début... »

La conversation est entrecoupée de longs silences. Je ne puis que répéter :

«En tout cas, c'est horrible, horrible… Est-ce que pour vous c'est plus facile que d'habitude ?

– Peut-être, c'est plus facile, d'abord parce que nous n'étions pas dans la même ville pendant longtemps... »

Nous avons sommeil l'un et l'autre. Nous nous allongeons sur le lit et essayons de dormir. Juste quand j'y arrive, le téléphone sonne. W. doit sortir, il dîne avec des amis.

« Tu veux qu'on se voie ce soir ?

– Oui, d 'accord.

– Bon, je serai ici vers une heure – mais enfin, peut-être pas exactement*, je ne garantis rien, hein… Je vais dîner au Sept avec Edward et des amis à lui. En ce moment c'est le Salon du prêt-à-porter, on risque d'avoir à attendre une table…*

– O.k., à tout à l 'heure. »

Je sors.

À l'Apollinaire je vois Michel P., prends un verre avec lui et lui propose de dîner avec moi ici. Mais à ce moment passe devant nous Aragon auquel je vais dire un mot. Il a perdu quarante pages de son manuscrit, il pense les avoir laissées à Toulon. Il nous invite tous les deux à dîner, Michel et moi, à l'endroit où nous étions la veille, et qui exceptionnellement est ouvert, aujourd 'hui dimanche, à cause du Salon du prêt-à-porter, je crois. Nous allons donc là-bas en voiture, dans celle de Michel. Aragon semble très fatigué, ce soir. Il n'entend presque rien et paraît n'avoir même pas la force de se lancer dans un de ses monologues

de réminiscences. Quand il s'y essaie, c'est assez confus. Il dit à propos des talmouses à la Bagration, qui figurent à la carte, que les talmouses ont été introduites dans la région parisienne par les troupes d'occupation russes après 1815 ; et que c'était le plat préféré de Géricault. Louis XVIII est son roi favori. On est très ingrat avec Louis XVIII. Il a très bien manœuvré pour faire libérer le territoire, justement.

Je fais remarquer que l'un des garçons qui nous servent, et avec qui Aragon flirte doucement, ressemble, avec ses frisottis au milieu du front, à Garbo dans Marie Walewska*. Mais lui trouve qu'il ressemble plutôt à Sarah Bernhardt, qu'il a vue jouer* Phèdre*, assise dans un fauteuil roulant, après qu'on lui avait coupé les deux jambes. J'ignorais qu'on lui eût coupé les deux jambes. Je raconte à Michel l'histoire éculée des trois coups et du plaisant qui s'écrie dans la salle : « Déjà ! », par allusion à sa jambe de bois. Aragon se souvient d'une fille qui avait seize ans quand il en avait dix ou douze, et qui faisait ses débuts au théâtre avec Sarah Bernhardt. Lui et un de ses amis, alors, méditaient un voyage au pôle Nord. C'était juste avant l'expédition de Peary, et ils avaient décidé, puisque dans les récits qu'ils lisaient il y avait toujours une femme dans les explorations, que cette femme ce serait elle. Ils lui cachaient toutefois que les cartes avaient dit que la femme du groupe aurait un accident dans la mer du Nord.*

*«Est-ce que Sarah était amoureuse d 'elle ?*f

– Sarah ? Mais pas du tout! Mais qu'est-ce que tu racontes ? Sarah n'aimait pas les femmes !

– Mais si!

*– Mais non, enfin! Sarah aimait les garçons, jeunes, très jeunes, beaucoup plus jeunes qu'elle en tout cas. Moi, j'aurais pu, bien sûr, mais*s *j'étais un peu effrayé par ses particularités physiques. Elle s'était fait greffer une queue de panthère, elle disait que rien n'était plus féminin ; malheureusement, la greffe avait mal pris.*

– Et la petite actrice, qu'est-ce qu'elle est devenue ?

– On n'a plus parlé d 'elle pendant des années, et puis elle est réapparue dans une pièce de mon ami Tzara, une espèce de variation sur Hamlet*, où on appelait Hamlet Pascal, parce que tous les acteurs y*

étaient appelés par leur vrai nom. C'est drôle qu'on ne reprenne jamais ça.

– Oui. On reprend Vitrac, mais Tzara, jamais.

– C'est pourtant beaucoup mieux.

– Est-ce que tu m'as dit que Breton était parti avec cette fille qui avait l'air d'une Indienne et qui était l'amie de Vitrac ?

– Parti ?

– Oui, à Toulon, et l'on disait qu'il était enfermé avec une femme dans un hôtel, et qu'il se droguait.

– Ah mais non ! Mais non! Ce n'était pas du tout elle! Breton ne partait qu'avec des milliardaires!

– Vous semblez vous être beaucoup battu, il est toujours question de coups de poing, de jambes cassées…

– Oui, oui. Il n'y en avait que deux qui ne se battaient jamais, c'étaient Char, qui était le plus grand et le plus fort, et Buñuel. Ils disaient que s'ils se battaient, ils feraient trop mal. Alors, dès que ça sentait la bagarre, ils disparaissaient. Buñuel était un ancien boxeur : " Tu comprends, il me disait, si je tape, moi je tue."

«Nous étions tous plutôt violents. Trop. J'aimais beaucoup mes amis surréalistes, mais quelquefois ils m'exaspéraient. Péret, par exemple. Il disait des choses du genre : "Si la femme que j'aime (il n'est pas sûr qu'il ait jamais aimé une femme, mais enfin c'est une autre histoire), si la femme que j'aime me voyait un seul instant en dehors de l'état d 'érection, je me tuerais." Il

« Quelle chose à dire! Ce n'est pas de très bon goût. Et de plus c'est un mensonge, car Péret ne s'est jamais suicidé, et il a bien dû débander une fois ou deux, tout de même. »

Il est question de tasses, at one point *– je ne sais plus pourquoi ni comment. La conversation procède par à-coups, brusques détours, erreurs d 'interprétation. Je lui pose une question dont il n'entend qu'un mot, et il s'embarque sur ce mot. Toujours est-il qu'il fait remarquer qu'il n'y a plus de tasses. Je lui raconte l'histoire de Jacques de Ricaumont écrivant au préfet de police pour l'adjurer de les faire fermer ou démolir*

au motif qu'elles sont une menace permanente pour la fidélité au sein des couples homosexuels (je crois que Ricaumont déplorait aussi qu'elles favorisassent exagérément le mélange des classes…). En tout cas il n'a été que trop entendu et en effet la plupart des pissotières ont disparu.

« C'est la faute de ton ami Pompidou, dis-je.

– Mon ami Pompidou, mon ami Pompidou… Le Maréchal aimait beaucoup les tasses…

– Ah bon ?

– Mais oui, la bonne femme qui tenait les toilettes des Champs-Élysées lui indiquait la cabine où il fallait regarder, il y avait un trou où il collait son œil. Et après ça : Travail, Famille, Patrie!

– Il avait de si beaux yeux.

– Qui ?

– Philippe.

– Vous savez qu'il m'a invité à une garden-party ?

– Où ?

– À Vichy !

– Non ?

– Mais si.

– Mais quand ?

– En 43. 42, peut-être.

– Mais c'est incroyable! Il ne savait pas que tu étais communiste ?

– Tu parles qu'il savait que j'étais communiste : bien sûr ! Mais il voulait des gens connus, pour lui faire de la publicité. Et puis j'avais la médaille militaire. Il comptait sur deux personnalités : Maurice Chevalier et moi. Nous n'y sommes allés ni l'un ni l'autre. Mais il n'en a pas parlé, bien sûr. Il comprenait ces choses-là. Ça lui aurait fait du tort, de reconnaître que nous avions refusé. Maurice Chevalier s'est toujours très bien conduit, d'ailleurs. Pourtant, tout le monde lui tirait dessus. Je lui ai sauvé la vie : c'est une chose qu'on ne sait pas. Il était allé chanter dans un oflag où il avait été prisonnier pendant l'autre guerre. Ça n'avait rien à voir avec les Allemands, c'était pour les soldats français.

Mais la radio de Londres l'insultait, le menaçait, lui promettait la mort. Vichy et les Allemands voulaient qu'il soit la vedette d'une grande production de La Veuve joyeuse. *Il a refusé. Il avait une maîtresse juive et il cachait chez lui les parents de cette fille, des gens compromettants au possible, des Juifs d 'Odessa, caricaturaux, avec des nattes et tout. Les Allemands lui ont dit : "Nous vous comprenons très bien, cette jeune femme est ravissante, nous allons lui donner des papiers d 'Aryenne d'honneur si vous chantez dans* La Veuve joyeuse*". Le lendemain, il est passé en zone libre avec la fille et ses parents. Mais des résistants, excités par Londres, voulaient à tout prix le descendre. Ce qu'ils ne savaient pas, c'était que Chevalier me servait de boîte aux lettres : toute la correspondance que je recevais de résistants passait par lui. Il y a une espèce de salaud, qui mesurait un mètre quatre-vingt-dix-huit, qui l'a fait enlever et qui voulait l 'exécuter. Moi, j'ai contacté Sadoul, à Toulouse, ils ont vu arriver des Citroën avec des types à mitraillette sur les ailes, et des papiers ordonnant que Chevalier me soit remis. Les autres étaient furieux. Mais on leur a fait croire qu'on allait lui faire subir un vrai jugement pour des choses bien plus graves que celles dont on l'accusait jusqu'alors. Bien entendu, le lendemain, il était libéré. Mais il avait eu peur. (Ou bien non : il n'a pas été relâché, il a été jugé et il a reçu un non-lieu, et à la Libération il a été expédié sur Paris en avion.) Mais il crevait de peur. Et il a refusé de descendre de l'avion si on ne le conduisait pas immédiatement chez moi. C'est comme ça qu'il est arrivé chez moi, et nous l'avons gardé dans nos deux pièces, rue de la Sourdière. Il était terrorisé, il ne voulait pas sortir. Finalement j'ai eu une idée. Il y avait une espèce de fête pour les héros de la Résistance. J'ai décidé de l'y emmener. Il ne voulait pas, il avait trop peur. Mais nous l 'avons convaincu, et il est sorti avec Elsa et moi, et nous sommes allés là-bas. Il était timide. Et puis quelqu'un a crié : "Mais c'est* <u>*Maurice*</u> [ARC, CAR, MARC, MORRIS (→ WILLIAM MORRIS, ROBERT MORRIS, MORRIS LOUIS, MORRIS "OXFORD"), ÎLE MAURICE, MAURICE ROCHE, <u>MAURICE DUPIN</u> (PÈRE DE GEORGE SAND), MAURICE SAND (FILS DE GEORGE SAND), ÎLE MAURICE (*OÙ LA MER CHANTE, ET DORMENT LES OISEAUX*), MAURE, MORE, MORT, <u>MAURIAC</u>] *!" Et aussitôt tout le monde s'est jeté sur lui, l'applaudissait, voulait le toucher, l'embrasser, lui présentait des bébés.*

Il était aux anges, il n'en croyait pas ses yeux. Ce qu'il n'a pas compris, c'est que les gens croyaient qu'il était Maurice Thorez ! »

Après dîner, catastrophe, il commence à somnoler. Que faire ? Il nous a invités, je ne peux pas demander l'addition, de toute façon je n'aurai jamais assez d 'argent pour payer. Le restaurant se vide. Je ne sais pas comment le réveiller, que lui dire, puisque de toute façon il n'entend pas. Mais non, voilà, il ouvre les yeux, il demande l 'addition. Michel et moi le raccompagnons chez lui. Je lui ai dit que j'avais rendez-vous avec W. à une heure.

« Si ça tourne mal, viens coucher chez moi. J'espère que ça se passera bien. Enfin, je dis le contraire de ce que je pense... »

Il semble à peine capable de pousser sa lourde porte, et sa tête est penchée en avant comme s'il pleurait.

Moi, à Michel :

« Je suis désolé, je ne l'ai jamais vu dans cet état-là, c'est un peu triste. »

Puis nous retrouvons son chapeau, qu'il a oublié dans la voiture et que je lui rapporte, mais il n'entend pas mon coup de sonnette.

Je rentre à la maison à une heure. W. n'est pas là. Je me couche, en l 'attendant, et lis Bataille, et, dans le texte sur Proust, ceci :

« Sous quelque forme, un aspect déchirant de l'amour ressort de ses avatars multiples. Si l 'amour est parfois rose, le rose s'accorde avec le noir, sans lequel il serait le signe de l'insipide. Sans le noir, le rose aurait-il la valeur qui atteint la sensibilité? Sans le malheur à lui lié comme l'ombre à la lumière, une prompte indifférence répondrait au bonheur… Etc. »

N 'empêche. Certes, W. a dit qu'il ne serait peut-être pas là à une heure exactement*, mais s'il n'est pas là à deux heures, c'est fini. En plus de la fureur où me met le sentiment que rien de ce qui nous concerne n'est important pour lui, qu'en tout cas tout le reste l 'est toujours davantage, et qu'il ne peut même pas être à peu près à l'heure un jour comme celui-ci, il y a le soupçon qu'il a retrouvé l'Américain auquel il a*

parlé l'après-midi au téléphone, et qu'il est allé tirer un coup avec lui en vitesse, parce que cet Américain part demain.

Il rentre à deux heure et demie, quand j'ai déjà éteint, s'excuse de son retard, explique qu'il a fallu attendre longtemps une table, comme prévu, mais que la soirée en valait la peine parce qu'il a vendu deux Muybridge. Il se serre contre moi, et me caresse.

« Tu n'as pas vu l 'Américain auquel tu parlais dans l'après-midi ?

– Oh non, c'est un ami de Lee, qui habite Meudon, il n'est pas venu. »

Et nous nous mettons à faire l'amour. Bizarrement, je ne suis pas terriblement excité, et bande un peu mou. C'est sans doute à cause du valium que j'ai pris une demi-heure plus tôt. Mais W., cette fois-ci, est parfait, attentionné, doux, calme. [Interruption : coup de tél. de W. :

« On dîne à la maison, ce soir?

– O.k.] *Il me suce, je le suce, il me lèche le cul, je l'introduis en moi, il me baise, je le baise, il me baise de nouveau, très longtemps, ce n'est pas frénétique, mais c'est bien, et nous jouissons en même temps. Puis nous retombons l'un contre l'autre, sa tête sur mon bras.*

«Essayons de nous y prendre mieux, cette fois-ci », dit-il.

Ce matin, je suis allé rapporter son chapeau à Aragon, mais je l 'ai croisé dans la rue de Varenne, et accompagné jusque chez Gallimard. Il a encore perdu une partie de son manuscrit, une autre ; ou plutôt il l 'a collée là où il ne fallait pas, du coup un tas de choses deviennent incompréhensibles, pourtant c'est une histoire à laquelle il tient beaucoup : les deux jours où il a cru avoir la vérole. C'était au moment de la péritonite supposée d 'Elsa (je ne comprends pas très bien comment il peut avoir cru qu'il avait la vérole, puisqu'il jure avoir toujours été fidèle à Elsa – à moins que… ? De toute façon ses récits sont pleins d'obscurités et de contradictions, sans compter que je ne les transcris pas toujours avec exactitude, sans doute, bien que je fasse de mon mieux…). Il s'est réveillé avec des plaques partout sur le corps, « comme dans le deuxième stade ». Il est allé voir Jacques Decour, pas le résistant, l'autre, un très bon médecin, ils étaient étudiants ensemble, à l'époque tout le monde croyait que c'était lui, Aragon, qui deviendrait le grand médecin, l'autre était très rieur, il travaillait pour payer ses cours, il

faisait le garde-malade, les fils de son patient jouaient au poker avec lui, la nuit, et lui perdait régulièrement tout l'argent que lui devait le père.

«Et toi, comment ça va ? J'aimerais bien te voir, un soir, tranquillement.

– Je suis retombé dans le mariage, on dirait.

– Ah, c'est pour ça que tu as si bonne mine, tu as une autre tête, je t'assure.]

[*Interruption : thé (retour aux rites de l'hiver), coup de téléphone de Patrick D., qui s'est rapproché de son Mouktar :*

«Et alors, et Félix ?

*(Félix est un jeune Noir martiniquais qui travaille dans un bureau de poste, qui veut faire de la danse, qui a un corps splendide, qui dit de Saint-Germain que les gens y sont «trop chic pour lui », qui désire une «relation sérieuse» et qui s'est épris de Patrick D. C'est un Noir poilu, pour une fois. Les descriptions de son cul par Patrick m'intéressent beaucoup. Patrick me les sert pour m'exciter quand il a envie de se faire sauter par moi et que je*e *prétends travailler. Il a aussi de jolies évocations de Félix dansant quand il se lève, le matin, « mais très naturellement, tu vois, pas du tout pour faire admirer ses muscles, ses cuisses ou son cul, et pourtant c'est quelque chose… Non, non, juste parce qu'il en a envie. »)*

– Eh bien, je pense qu'il ne va pas très bien. Il m'a téléphoné, je lui ai donné un rendez-vous, je n'y suis pas allé.

– Ah, ça, c'est dégueulasse! (Je suis la conscience morale de Patrick, qui n'en a aucune.) On ne fait pas ça. On ne donne pas de rendez-vous, ou bien alors on y va et on explique qu'on ne peut pas rester, à la rigueur. Mais on ne pose pas de lapin.

– Oui, oui, tu as raison. J'ai su qu'il avait téléphoné ici depuis, et puis voilà. »

Il parle ensuite de Mouktar, comme d'habitude, et veut savoir ce que j'en pense. Etc.] … dans je ne sais plus quel journal, disant que Breton était enfermé dans un hôtel avec une femme et qu'il se droguait. Je suis allé voir le directeur du journal dans son bureau, je lui ai fichu une paire

de gifles. Il criait : “Appelez la police, appelez la police”, et il a sorti un revolver. Sa secrétaire est entrée, elle disait : “Ça alors, ça alors, ça alors, venir battre les gens dans leur propre bureau !”

«Le type me tenait en joue. J’ai pris un fou rire. Il était stupéfait. Et puis on a bavardé longtemps, finalement il faisait nuit, je suis parti. J’ai dit à la concierge : “Et alors, et la police? – Oh, ben, s’il fallait l’appeler chaque fois !”

– C’est fou ce que vous donniez comme coups, dit Gianni. C’est comme ton histoire avec Martin du Gard.

– Oh, *Maurice* Martin du Gard… Ah non, ça c’était sérieux. J’avais fait une conférence à Madrid, il y avait tous les écrivains espagnols, absolument tout le monde : Lorca, Machado, etc., et j’avais commencé en parlant de l’Espagne, et en faisant l’éloge des femmes espagnoles : “Elles sont très belles, les plus belles d’Europe, j’avais dit, mais elles ne sont pas pour moi, elles sont trop belles.” Or il y avait un vieux bonhomme complètement sourd qui était au fond de la salle, qui était l’informateur de Martin du Gard et qui lui a fait croire qu’Aragon, à Madrid, avait déclaré devant tous les poètes et écrivains espagnols que les femmes ne l’intéressaient pas. J’étais furieux. Donc je suis allé voir ce type aux bureaux des *Nouvelles littéraires*, à côté du café où Jaurès a été assassiné, rue Montmartre. J’ai attendu qu’il arrive, en bas, et je lui ai dit : “Vous allez publier un démenti. – Mon journal ne publie pas de démenti. Débrouillez-vous tout seul.” Alors je me suis jeté sur lui, je lui ai fichu une dérouillée terrible, je lui ai cassé un bras et une jambe (???? *sic*). Et lui, terrorisé, il courait dans la cour comme un dératé, et moi je lui courais après en criant : “Attendez-moi, attendez-moi.” Il est monté dans ses bureaux. Quand j’y suis arrivé, la porte était fermée. J’ai tapé. Une secrétaire a dit : “Qui est là ? – Aragon. – Monsieur Martin du Gard ne reçoit pas. – Si vous n’ouvrez pas j’enfonce la porte.”

« Elle a ouvert, bien sûr. Il y avait là tout un tas de vieilles bonnes femmes affolées. Martin du Gard n’était pas dans son bureau. Il était mort de peur. Il s’était enfermé dans les cabinets. Alors j’ai sifflé Breton et Soupault, qui étaient dans la rue, ils sont montés et nous nous sommes mis à jeter tout ce qu’il y avait dans le bureau par les fenêtres, meubles et papiers. Il a déposé plainte. Nous avons comparu dix fois devant le juge

d'instruction, qui était charmant avec moi, me serrait la main, me demandait de mes nouvelles, et odieux avec lui. Finalement, il m'a donné entièrement raison. Le dernier jour, il m'a raccompagné à la porte de son cabinet, m'a fait toute sorte de politesses, me disant qu'il espérait me revoir dans de plus agréables circonstances, etc. Martin du Gard essayait de sortir, le juge lui a donné un grand coup de coude : "Et vous, que je ne vous revoie plus, hein! C'est bien compris ?"

« Ensuite il était terrorisé par moi. Dès qu'il m'apercevait à une générale, il fuyait. Un jour, des années après, je suis allé lui serrer la main : "Alors, Martin du Gard, ça va ?" Il n'en est pas revenu : quel soulagement, il n'avait plus à avoir peur! Et ensuite il me saluait toujours, mais de loin, il n'osait pas trop s'approcher. Son beau-père racontait partout les pires choses sur moi. Je lui ai dit : "Si votre beau-père n'arrête pas…" Et ça a été fini.

– Il faut que j'aille travailler», ai-je dit. Et je suis rentré ici. Gianni et Jean-Louis allaient à la fête de l'*Huma*, surtout pour entendre une Italienne, Milva.]

– Une chose qu'on ne sait pas, c'est qu'Elsa, alors, vivait avec un homme. Et cet homme, tu sais qui c'était ?

– Non.

– Marcel Duchamp. Elle l'a d'ailleurs quitté tout de suite…] … Je suis toute sa vie, tu comprends. Elle habite au-dessus avec son mari. Et j'ai donné à ses deux filles un appartement qui est plus grand que ces deux pièces-ci, cette chambre et mon bureau. Elles sont jumelles. Mais ça ne va pas très bien, en ce moment, car il semble qu'il y en ait une qui a beaucoup plus de succès que l'autre. Elle est beaucoup plus jolie, d'ailleurs. Enfin, voilà, les histoires de Jean et de Jean-Louis. Tu comprends, moi, je suis un personnage qui se fait du souci pour les autres. Je suis comme ça. Les histoires de ces gens que je connais à peine me bouleversent. Mais aussi, peut-être, j'envahis complètement la vie de mes amis.]

(Je ne vois pas, est-ce qu'il s'agirait du château de Ravel ?)

– C'est très curieux, quand on le visite, bien entendu, on a l'impression qu'il parle des ancêtres des propriétaires actuels.

(Mais non, à Ravel [MAURICE RAVEL, LAVER, RIVAL, REVEL, MAURICE LEVER (→ SADE)]*, au contraire, le guide soulignait avec insistance que les deux familles d'Estaing, celle de l 'amiral et celle de l 'actuel président, n'avaient rien à voir l'une avec l'autre, et même il parlait d'un procès.)*

– Mais c'est à Giscard d 'Estaing ?

– Oui, ils l 'ont acheté. Il y a une bibliothèque superbe. Le guide parle longuement de l'amiral d'Estaing, le grand homme de la famille, qui commandait la flotte française en Amérique, qui a remporté une grande victoire dans l'océan Indien, qui est devenu constituant et qui, il faut le reconnaître (il baisse les yeux, imitant le guide), a voté la mort de Sa Majesté le roi Louis XVI. Et puis, en fin de visite, le guide vous dit : "Vous voyez ce petit escalier, je pourrais vous le faire prendre, mais ça n'en vaut pas la peine, il est très étroit et il ne va nulle part, pratiquement; sauf à une petite salle, trois étages plus haut, où l'amiral recevait ses jeunes amis." De la façon dont il dit ça, il ne laisse aucun doute sur ce que pouvaient être ces réceptions de jeunes amis. Mais les châteaux français ne sont pas beaux. Tu devrais voir les châteaux tchèques, on n'a pas idée de ce que c'est.

– Ah bon ? Pourtant, dans la vitrine de la Maison du tourisme tchèque, avenue de l'Opéra, on voit des affiches de châteaux, ils sont aussi laids les uns que les autres : 1880, horribles.

– Ah oui, genre Louis II?

– Non, même pas : aucun caractère, hideux.

– C'est parce que les responsables ne savent pas ce qu'ils font, il y a des châteaux superbes. Moi, en Tchécoslovaquie, on m'aime beaucoup, je suis très bien vu – ou au moins j'étais très bien vu, avant 68 : on me montrait tout, tout ce qui n'est pas ouvert au public. »

Il est question d'un château qui aurait appartenu à un mari de Louise de Vilmorin. Au restaurant il veut me montrer la salle du bas, une ancienne chapelle voûtée qui a été restaurée. Quand nous descendons, vingt-cinq personnes qui montent passent devant nous, hommes et femmes, il attend patiemment, et pas une seule n'a un mot de remerciement ou un signe de tête pour ce vieillard de quatre-vingts ans

qui laisse courtoisement passer tout le monde devant lui. Ce restaurant a d'ailleurs la clientèle la plus vulgaire que je connaisse – pas vulgaire-clinquant, vulgaire-triste : des gens qui puent l'argent, des hommes gras, rougeauds, des costumes gris trois pièces mal coupés, bleu marine, rayés. Belles voûtes, en effet. Mais on a meublé tout ça avec des fauteuils en faux Louis XIII, et sur les tables il y a de petites lampes en fer forgé.

Quand nous remontons, il me parle de Crevel, je ne sais plus pourquoi. Crevel était follement amoureux de lui :

«Bien sûr, il n'arrivait à rien, je n'avais jamais couché avec un garçon de ma vie. C'était une drôle de situation. Breton avait une haine inouïe de l'homosexualité, quelque chose de fou. Mais en même temps il aimait beaucoup Crevel, qui ne se cachait pas de ses mœurs. Crevel racontait partout ses bonnes fortunes avec moi. Moi ça m'était égal, d'un point de vue moral, que l'on croie ça. Mais enfin, ça m'agaçait, puisque ce n'était pas vrai. Je lui ai dit d'arrêter ses histoires, je me suis brouillé avec lui. Breton était très embêté, parce qu'il n'osait plus le recevoir et il l 'aimait beaucoup. Et lui qui détestait tant les homosexuels, il m'a demandé de faire un geste pour Crevel ! Un jour, sur les Champs-Élysées, j'entends quelqu'un qui me court après. C'était Crevel. Il m'a dit : "Aragon, je te demande pardon." Je lui ai pris la tête entre les mains, et je l'ai embrassé longuement, sur la bouche. Je dois dire que ça m'amusait de faire ça pour faire plaisir à Breton ! »

(Ah mais si, je me souviens maintenant de la façon dont nous en sommes venus à parler de Crevel. Nous parlions de Didier, le garçon qui travaillait dans un restaurant, où Aragon l 'a rencontré, et qui ne pense qu'au théâtre : « C'est un garçon extraordinaire. Il y a deux ans il ne connaissait rien à l 'art, maintenant il a une culture inouïe, et s'intéresse à tout. »

(Nous en sommes venus à parler de ce garçon parce que le décor du restaurant, en haut, du bar, ressemblait un peu à son appartement : « C'est dans ces tons-là : seulement c'est beaucoup plus beau, avec des miroirs noirs partout. Il a beaucoup de goût. »)

*Il va tourner dans un film qu'on va tirer d'*Aurélien*, il a un rôle qui ne lui ressemble pas du tout, « ce n'est pas du tout à quelqu'un comme lui*

que je pensais quand j'ai créé ce personnage, il y a beaucoup de différences – d 'abord Paul est inspiré de Crevel, qui, lui, était follement amoureux de moi… » : voilà.)

Crevel l'embêtait tellement, à un moment, il en avait tellement assez de ces histoires, qu'il était parti pour Giverny, chez des amis américains, où il avait rencontré Cummings, qu'il admirait surtout pour ses chemises : Cummings avait des chemises qui s'ouvraient entièrement devant, qu'on n'avait pas besoin de passer par-dessus la tête – « ça n'existait pas en Europe, j'en ai fait faire aussitôt... »

Nous rentrons à pied par la Cité. Je lui dis en passant devant :

« Quand allons-nous au Châtelet ?

– Oh là là, j'y allais beaucoup, enfant, c'était autre chose que Jacques Chazot ! Mais la première fois que je suis allé au théâtre, ce n'était pas là, c'était pour une pièce qui s'appelait Le Billet de logement. *Deux jeunes soldats, et chacun un billet de logement : l'un pour la famille la plus huppée de la ville, avec une jeune fille parfaite et tout et tout, l'autre pour le bordel. Mais ils ont interverti les billets. Seulement ils ne le savent pas. Et ils se comportent l'un et l'autre comme ils devraient se comporter là où ils croient être. Ma mère était horrifiée. Moi, j'avais quatre ans. Bien entendu, je comprenais tout. Puis ma mère m'a entendu raconter toute l'histoire à un petit camarade. Pour effacer en moi tout souvenir, elle m'a emmené au Châtelet, nous avons vu quelque chose qui s'appelait* L'Oncle d'Amérique, *ça se passait au Tyrol, il y avait des automobilistes en peaux de bêtes, la femme parlait à son mari, et puis on découvrait qu'en fait c'était un ours énorme. Tous les enfants étaient terrorisés et ont tous crié "Aaaaaaaah !", mais moi qui étais au premier rang, saisi, je me suis complètement laissé aller et j'ai crié "Maman ! Caca !" Elle m'a emmené, honteuse! Mais j'écrivais aussi des pièces de théâtre. Ma première pièce s'appelait* Les Enfants de Cléopâtre. *C'était très shakespearien, ça commençait dans une grande forêt. Je ne l'ai pas* écrite, *je ne savais pas écrire – je l 'ai dictée à mes tantes. Et puis ensuite j'ai écrit des pièces en vers. »*

Nous passons devant le Flore :

« Je ne peux pas m'asseoir là, il y a toujours des imbéciles qui sifflent et qui font des bruits idiots. Tu veux qu'on prenne un verre quelque part ?

– Non, pas dans un café, je n'ai pas envie de m'asseoir sur ce boulevard. Si tu veux, tu peux m'offrir un verre d'eau de Vichy dans ta cuisine. [*Huit heures*, j'écris comme un fou ces pages illisibles pour essayer de rattraper mon retard.] [Arrivée de W. avec un Américain.]

[*Mardi 14 septembre, deux heures et demie* : Un Américain brun, barbu, aux cheveux bouclés, pas laid, sans plus, qui s'appelle Irv (pour *Irving*). Je me demande si W. vient de le rencontrer dans la rue. Il est à Paris depuis quatre jours. Où habite-t-il ?

« À l'hôtel de Lille.

– Comment as-tu trouvé ça ?

– C'est W. qui me l'a indiqué. »

Donc ils se connaissaient déjà. W. est en train de préparer quelque chose à boire, dans la cuisine. Puis il appelle son amie Samia et il lui parle de ce garçon qui sans doute lui plairait, dit-il, il l'a vu nu, c'est vraiment très bien – il parle en français, que l'autre ne comprend pas. Là-dessus arrive Charles, qui va rester dîner. Je prends un bain. W. vient m'expliquer qu'il a rencontré Irv un soir qu'il était avec Michel, que ce garçon ne savait pas où aller, n'arrivait pas à trouver d'hôtel, qu'il l'avait invité à passer la nuit au Cherche-Midi, qu'il n'était pas pédé et qu'il l'avait vu nu, sortant de sa douche, qu'il avait un très beau corps, qu'il était très poilu et avait une très belle queue. Puis Irv s'en va, il va demain visiter Versailles. Charles, W. et moi dînons en regardant la télévision : un film avec Paul Newman et Joanne Woodward, *Virages* (*Winning*), puis une émission sur Raimu à l'occasion du trentième anniversaire de sa mort. Jacqueline, que je n'ai pas vue depuis des mois, a téléphoné et annoncé sa visite. Mais la télévision l'embête, et elle ne peut pas croire que nous regardions vraiment des choses aussi bêtes. Elle ni Charles ne seraient hostiles, apparemment, à ce qu'on s'occupe d'eux plus activement.

W. m'a fait un cadeau, « pour ton anniversaire et pour la sortie du livre » : la photographie que j'avais tant aimée ce printemps aux Puces, et qui représente un personnage minuscule, un homme jeune, sans doute, avec un grand chapeau, à demi allongé sur un banc, au bord d'une rivière où est attachée une barque, au pied d'un arbre gigantesque. On distingue à l'arrière-plan une colline boisée. Plus haut, les branches se détachent sur le ciel blanc. On n'a pas l'impression d'un parc à proprement parler, mais le banc de pierre blanche, à dossier plat, où le personnage est assis, et son voisin, beaucoup plus élaboré, en bois ou bien en fonte, montrent bien qu'il ne s'agit pas non plus d'une campagne bien sauvage : un verger, peut-être. On distingue une voûte, l'entrée d'un souterrain, d'un passage couvert, à moins que ce ne soit qu'un petit pont, sur un affluent de la rivière, et dont on n'apercevrait qu'un seul côté. La puissance de l'image, son côté presque obsédant, qui pourrait devenir vaguement inquiétant, vient en grande partie de ce qu'elle n'offre aucune ligne de fuite : la colline boisée barre l'horizon et l'on n'a pas l'impression que l'on pourrait, à gauche ni à droite du cadre, trouver dans le paysage rien de bien significatif. La surface de la rivière, comme toujours dans les photographies de cette époque, est parfaitement lisse, et rien ne permet de deviner le sens de son cours. Si mystère il y a, il est là tout entier, flottant autour de ce personnage presque invisible dont on ne distingue pas les traits du visage mais dont la pose, une jambe à terre, l'autre à demi repliée sur le banc lui-même, le dos appuyé au tronc de l'arbre, a quelque chose à la fois de familier, d'étonnamment moderne, de nonchalant, viril et sensuel.

L'auteur est inconnu, des lieux on ne sait rien et on ne saura jamais rien. Les tons de la photographie sont une gamme assez riche de bruns et de sépias. Le blanc du ciel est légèrement ocré [CORÉE, *JE SONGE À CORÉ L'ABSENTE*, DORÉ, DORÉ, MARCEL MORÉ, MORÉ, CARO]. Les feuillages, au bord de la rivière, sont très nettement détaillés, comme dans une toile préraphaélite, mais les branches supérieures de l'arbre, qui s'avancent vers l'objectif, sont floues. Un point blanc très petit marque un endroit où l'albumine s'est détachée. [*Interruption : visite de Gianni qui revient d'un déjeuner chez Aragon. Il raconte que Maria dit de moi :*

« C'est triste, ce petit garçon que sa femme elle le chasse de chez lui… »

Coup de téléphone de Christian.]

Nous nous sommes couchés après le départ longtemps différé de nos hôtes. W. m'a lu des extraits d'un article de sociologie que m'a fait passer Jean-Claude. Il est l'œuvre de deux chercheurs de l'université d'Indiana et il est intitulé "Gay baths and the social organization of impersonal sex". Puis nous avons fait l'amour. Je portais une vieille chemise américaine à carreaux déjà déchirée, et j'avais le fantasme qu'il me l'arrache et l'achève, ce qu'il fit. Nous nous sommes mutuellement léché le cul, mutuellement baisés. J'ai joui en lui tout en le branlant. Bien que les orgasmes soient tout à fait enthousiastes, et la mécanique des rapports tout à fait satisfaisante, le sexe, entre nous, n'est pas tout à fait aussi excitant qu'il l'était jadis lors de nos autres réconciliations. Ce n'est plus exactement, je ne sais pas pourquoi, ce plaisir inouï à toucher n'importe quelle partie du corps de l'autre. Sa bouche a désormais le goût de celle d'un fumeur, ce qui me gêne un peu. À peine avions-nous fini que quelqu'un a tapé sur la porte pendant un long moment, et très fort. C'est une Américaine, photographe, qui voudrait à tout prix coucher rue du Cherche-Midi. Mais nous nous tenons cois.

Elle a recommencé ce matin, avec le même résultat. En fin de matinée, je suis passé chez Aragon et l'ai accompagné, en voiture, chez un encadreur, rue de l'Odéon, où il portait des dessins de Gianni, dont une des grandes feuilles de la série des *Palmiers*. Il déjeunait avec Gianni, d'ailleurs, et j'ai préféré ne pas me joindre à eux. W. rouvre aujourd'hui sa galerie.

Luigi a téléphoné ici, hier soir, mais avec la télévision, W. et Charles, il ne tombait pas au mieux et je crains d'avoir été un peu froid. Cet ours devient, à distance, très sentimental. Il m'a envoyé, la semaine dernière, les programmes de la Scala pour la saison qui commence.]

Nous avons donc marché jusqu'à chez lui. En passant devant l'hôtel de la rue du Bac où descendaient mes parents lorsqu'ils venaient me voir jadis, lorsque j'habitais au 112, je lui ai raconté que c'était l'époque où ma mère avait découvert sur moi toute sorte de choses qui ne lui faisaient

aucunement plaisir. La propriétaire de l'hôtel avait un fils de mon âge qui était étudiant, mais qui l'aidait, à l'occasion, avec un dévouement filial paraît-il admirable. Ma mère ne manquait jamais l 'occasion de me faire l'éloge de ce fils parfait. Ah, ce n'est pas lui qui aurait brisé le cœur de sa mère! Il m'était constamment cité en exemple de toutes les vertus – d'où mon amusement lorsque je l 'ai rencontré, il y a quelques années, dans je ne sais plus quel mauvais lieu, un sauna je crois, au milieu d'activités que ni sa mère ni la mienne n'eussent approuvées.

« Ah, les illusions des mères…, soupire Aragon, ouvrant un nouveau chapitre. La mienne, au contraire, a toujours cru ces choses-là de moi, quand vraiment il n'y avait pas le moindre fondement à ses craintes, jamais, puisqu'elle est morte bien avant Elsa, et que je ne m'intéressais vraiment pas du tout aux garçons en ce temps-là. J'avais souvent envie de lui en parler, de la détromper, mais ça n'aurait fait qu'aggraver ses soupçons en les précisant.

– Quand est-elle morte ?

– Elle est morte en 42, à Cahors. *Elle me cherchait dans le Sud-Ouest en demandant partout : "Où est mon fils ?", ou plutôt "Où est mon frère ?", puisqu'elle avait toujours passé pour ma sœur. Des gens qu'elle connaissait à peine l'avaient recueillie. J'ai su où elle était, mais je ne suis pas allé la voir, ç'aurait été trop dangereux, trop compromettant pour elle. Je n'y suis allé que lorsqu'on m'a fait savoir qu'elle était très malade. Et je puis dire qu'elle est morte heureuse. Je lui ai dit que, dès la guerre finie, nous habiterions tous ensemble, Elsa, elle et moi.* [Interruption : arrivée du plombier : l'eau, ici, est pleine de calcaire à un point inimaginable. Régulièrement, les tuyaux en sont bouchés, il n'y a plus assez de pression pour que s'allume le chauffe-eau, et partant plus d'eau chaude. Le plombier habite une des plus belles maisons de Paris, un splendide hôtel particulier auquel j'ai toujours trouvé un air vaguement sud-américain, parce que le bâtiment principal, au fond de la cour, est assez bas et a une silhouette très agitée, avec un fronton arrondi convexe orné de contreforts concaves, le tout enrichi de pinacles – on se croirait dans *Le Carrosse d'or*. Il est là concierge. Sa femme est morte l'année dernière. On voyait dans la loge, jadis, un vieillard qui avait toutes les apparences d'une aimable vieille folle et que j'imaginais avoir

été le protecteur du petit, nouveau Théodore de quelque Illiers pyrénéen, il y a un tiers de siècle.] *Quand j'ai vu qu'il n'y avait plus d 'espoir, j'ai dit que je savais des choses dont les journaux ne parlaient pas, que le siège de Stalingrad était levé, que la guerre était gagnée, qu'à l'automne nous serions tous chez nous. Bien sûr, ç'aurait été impossible. Elle n'aurait jamais pu vivre avec une belle-fille, et Elsa n'aurait jamais accepté. Mais elle est morte heureuse, comme ça.* »

Des pièces de l'appartement qui ouvrent sur le jardin on voit un ciel très clair à cause des lumières de la ville, distinctement parcouru, à la Magritte, malgré la nuit, de nuages blancs. Il éteint tout pour me le faire admirer, et les arbres qui se détachent sur lui, et à travers lesquels on aperçoit plus bas, dans le lointain, les lumières de l'ambassade soviétique. Puis nous buvons dans la cuisine. Il me propose de coucher chez lui, à nouveau, dans "ma chambre", et j'accepte.

«Mais tu ne vas pas me faire rester debout jusqu'à trois heures du matin comme la dernière fois, dis-je. Je suis crevé.

– Couche-toi quand tu veux, mon petit. »

Survient toutefois un léger incident : la bague de Byron a disparu!

« C'est une bague que j'avais achetée à Genève, juste après la guerre, une topaze d'Écosse, ça n'a pas une grande valeur, et ça n'était pas cher. J'avais cru que le marchand me racontait des histoires, mais j'ai appris ensuite, par recoupements, que c'est bien la bague de Byron. Elle porte l'inscription : "L'Amitié, c'est l'Amour sans ses ailes." Il l'avait donnée à une femme chez qui il descendait chaque fois, à Genève, en route pour l'Italie ou la Grèce. Elsa la portait toujours. Oh, mais je sais qui c'est ! »

Nous sommes dans "ma chambre", il est assis sur le lit, moi sur une petite chaise.

« Il faut que tu viennes avec moi à la campagne, un jour. Je n'y vais plus jamais. Je ne peux pas y habiter. Elsa m'avait dit un jour, au milieu du bois : "C'est là que j'aimerais être enterrée."

« Je n'y avais plus pensé, on ne peut pas être enterré chez soi, c'est interdit, sans quoi les cimetières seraient vides. Et puis, quand elle est morte, Chaban-Delmas m'a fait savoir que si je voulais, je pouvais faire

enterrer ma femme chez moi, à la campagne. Ça ne se refuse pas. Mais cette présence rend la maison inhabitable, pour moi. »

Il y a de longs silences dans la conversation. J'ai sommeil.

« Je sais que tu es triste, mon petit. On ne remplace pas les êtres. Mais, contrairement à ce qu'on pourrait croire, peut-être, ce qui est le plus terrible, c'est la mort. La vieillesse est une chose affreuse, affreuse, on ne peut pas l'imaginer avant d 'y être. J'aurais aimé mourir jeune. À mon âge, on a vu mourir tant de gens ! »

Il se penche en avant, il met une main sur mon genou. J'enlève mes chaussures, mes chaussettes, je me lève de ma chaise, il faut que je me couche. Il s'approche et me prend dans ses bras. Il m'embrasse dans le cou, me donne sur les joues deux baisers que je lui rends, puis il met sa bouche sur la mienne et je sens sa langue qui me passe entre les dents. Je ne réponds ni ne le repousse. Et puis il me dit :

« Bon, je te laisse te coucher. Si j'étais jeune homme, j'essaierais de te consoler d'une autre manière, mais je ne peux que t'offrir cette chambre. C'est la tienne. Tu vois, personne n'y a couché depuis ta dernière visite. Tu sais que tu peux toujours venir là. Allez, mon petit, dors bien.

– Bonne nuit, et merci. »

Je termine le conte de Balzac que j'avais commencé l'autre jour, "Le frère d'armes" – mais il ne reste que trois pages, ça prend trois minutes.

[*Interruption* – visite de Claude : thé. Claude me raconte ses amours, ou plutôt celles qu'on a pour lui : *Jean-Luc*, qu'il a rencontré à Saint-Tropez, et *Jean-Pierre*, qu'il avait rencontré juste avant de partir en vacances. Jean-Pierre lui écrit des lettres enflammées, ridicules bien sûr, mais touchantes, comme il était touchant, un soir, alors que Claude marchait devant avec Jean-Luc et que lui, Jean-Pierre, disait à son frère, ce que j'ai entendu :

« Je suis très malheureux. »

Jean-Luc aussi a un frère, superbe, professeur de gymnastique, qui était avec lui à Saint-Tropez, qui n'est pas pédé mais qui, trop habitué peut-être à la compagnie des pédés, est très mal dans sa peau d'hétéro et

ne semble pas très bien savoir s'y prendre avec les filles, qu'il drague d'une façon agressive et trop directe, comme un garçon drague un autre garçon, et ça ne marche pas, malgré sa beauté qui mettait en émoi tous les amis de Claude.

Claude était l'autre soir au restaurant Le Pescadou avec sa sœur, son beau-frère et son cousin. Il les avait prévenus que la clientèle était un peu particulière, mais ils ne s'attendaient pas à ce que toute sorte de garçons, seuls et en couples, viennent le saluer tour à tour. Ils demandaient chaque fois :

« Et alors, celui-là aussi?

– Ben oui, disait Claude. D'ailleurs, coucher avec un garçon, coucher avec une fille, quelle importance ça a ? Les deux peuvent être très bien! Tenez, par exemple, même moi, ça m'est arrivé. Quand tu vois le genre de boudins que certains mecs s'envoient, un beau garçon, c'est pas forcément plus mal… »

Toutes les fourchettes de la famille en sont restées suspendues en l'air. Mais, finalement, les uns et les autres ont assez bien pris cette espèce de passage aux aveux, ils ont seulement dit :

« C'est ta vie, hein, tu fais ce que tu veux. Essaie seulement que ça ne se sache pas trop dans la famille… »

À propos des rapports avec les familles : Claude et Jean-Luc faisaient l'amour au bord d'une piscine, chez des amis qui leur avaient laissé la maison, en présence du frère de Jean-Luc qui ne regardait pas et s'en foutait. D'autre part, Claude va coucher chez Jean-Luc, qui habite avec sa mère, et la mère le reçoit très gentiment.]

J'éteins. On frappe à la porte.

«Entre. »

Pas un mouvement.

« Entre ! »

Il n'entend pas. Je me relève et vais lui ouvrir, en chemise, sans slip. Je me remets dans mon lit. Il dit :

« Voilà, je l'ai retrouvée! Elle n'était pas perdue, après tout. Ce doit être Maria qui l'a déplacée. »

Et il me montre la bague de Byron : une topaze montée sur de l'or vieilli, avec, en belles capitales anciennes, l'inscription dont il m'avait parlé.

« Je voulais te rassurer. Bonne nuit.

– Bonne nuit. »

Le matin, j'ai droit à une tasse de café tiède, Aragon travaille et je m'y mets aussi.]

Je le regarde. Décidément, il me plaît. Mais c'est un peu bizarre, je pars avec lui et nous ne nous sommes même pas touchés, et nous continuons de ne pas nous toucher. Il n'est pas non plus très bavard. Et il habite vraiment très loin. Il me semble que nous sortons de la ville. Oui, nous voilà sur l'autoroute de Côme. Après tout, rien n'indique qu'il soit pédé, il prépare peut-être un mauvais coup. Je m'amuse à avoir un peu peur, je n'y réussis pas tout à fait. Il a vraiment une bonne tête, j'aime beaucoup ses dents, ses cheveux en désordre, très épais mais droits, son menton de bande dessinée. Peut-être qu'il est un peu gras? Ce n'est vraiment pas le modèle léger, en tout cas.

Nous sommes maintenant sortis de l'autoroute, nous roulons entre des immeubles neufs, il se gare. Il marche devant, je le suis. Nous faisons le tour de la maison, il ouvre une porte au rez-de-chaussée, par-derrière. Il me fait entrer le premier, pourtant il faut descendre quelques marches, et il n'y a pas de lumière. Évidemment, mes soupçons repartent de plus belle.

[*Il est sept heures et demie, je dois dîner avec M. Leguay, je ne suis pas rasé, pas lavé, il faut que la salle de bains soit libre au retour de W., Claude m'a fait perdre deux heures, après que je m'étais remis au travail il s'est mis à téléphoner à droite et à gauche. Mais enfin je ne puis pas lui faire de reproches, il m'apporte des chaussures (qui sont trop grandes pour moi, malheureusement), des pantalons, et je l'aime beaucoup – mais pas autant que Christian, sans doute, qui, lui, est la délicatesse même et n'a pas besoin d'indulgence. Claude, c'est le p'tit Français de Saint-André-des-Champs, malin, drôle et bon garçon, très droit mais pas du tout gêné, dont une autre version est Patrick L., le Patrick de Tours.*

D'ailleurs Claude aussi est tourangeau; mais il a une grand-mère roumaine, et il a l'air d'un gitan.]

[Mercredi 15 septembre, cinq heures. *W. et moi avons donc dîné hier avec M. Leguay dans un restaurant de la rue de Grenelle. Nous avions fumé de l'herbe l'un et l'autre, W. était très excité, ce qui n'a pas échappé à M. Leguay. Pendant que W. était allé pisser, j'ai fait pour M. Leguay le geste d'une seringue s'enfonçant dans une veine de l'intérieur du coude : il était très sérieux et très désapprobateur.*

«Non, non, je plaisante, rassurez-vous, rien de tel ! »

M. Leguay raconte des anecdotes où figurent couramment Édouard Herriot ou Abel Hermant, et dont il rit lui-même avant de les avoir achevées. Il ressemble beaucoup à Leo McCarey. Il trouve que – vous avez beau dire – la photographie, ce n'est tout de même pas la peinture! D'abord c'est plat. Il ne peut pas croire les prix des photographies anciennes. Lui a fait don de la collection de son grand-oncle aux archives historiques de Quimper, etc. Ah oui : il trouve aussi que je m'obstine à écrire de la poésie en prose, et que Barthes, dont il n'a jamais rien lu, a sur moi une très mauvaise influence.

Nous allons prendre avec lui un verre au Flore où Philippe S. se joint à nous. W. part assez vite car il a un rendez-vous avec une fille qui doit lui vendre de la cocaïne. Quand je le rejoins à la maison, un peu avant minuit, Charles et Edward sont là, mais pas la fille qui veut qu'on aille chez elle chercher la marchandise. Elle habite dans le XVIIe, la rue Roumskoff, ou quelque chose comme cela, une petite rue en arc de cercle qui prend et donne dans le boulevard Gouvion-Saint-Cyr. W. et moi allons là-bas en taxi avec Charles. L'appartement est très hippie attardé, voiles, poufs, coussins et tout ça, et il y flotte l'odeur de je ne sais quel bâton qui brûle. Nous attendons "Sam", pour Samantha, la vendeuse, en compagnie d'une amie à elle, dont c'est l'appartement, je crois. Arrivent d'autres acheteurs, un couple hétéro, puis Samantha et un garçon. Le garçon embrasse, sur la joue mais un peu longuement, la fille du couple hétéro, ce qui plus tard vaut à celle-ci une scène de son mec :

« J'ai pas tellement apprécié, tu vois. »

Je suis affalé sur un sofa, je dois avoir l'air complètement parti, ce qui m'évite d'avoir à leur parler, et ils ne s'occupent pas de moi. Le garçon du couple hétéro parle ensuite à la fille qui habite là :

« Tu connaissais Philippe, non ?

– Ben oui, bien sûr, j'étais à la ferme, souvent.

– À quelle époque ? C'est que ça duré longtemps, l'époque de La Guichardière.

– À l'époque de Patrick et toute cette bande. – Ah oui, non, ça c'était plus tard. Moi j'ai habité là-bas deux mois, j'étais avec Frank, j'sais pas si tu t'souviens – un mec très bien, il est en Californie maintenant.

– Ah oui, je savais qu'il voulait partir là-bas. Alors il l'a fait, finalement?

– Ouais, avec Jerry, tu sais, le Noir, le musicien – vachement sympa comme mec – et avec Pierre. »

W. et Charles sont dans une pièce avec Samantha, faisant des affaires, et le garçon qui est arrivé avec elle en fait ailleurs. W. m'appelle. Il est en train de tracer des lignes de cocaïne, et m'en offre une. Mais Samantha (qui a l'air tout à fait française) semble impatiente de nous voir partir :

« Tu comprends, je ne suis pas chez moi, ici. »

Nous allons tous au Sept, que je revois pour la première fois depuis les travaux. La partie supérieure, au rez-de-chaussée, est plutôt bien arrangée, genre rétro-moderne, restaurant de comédie américaine des années quarante, avec des dominantes rose pâle. En bas, la salle de danse a été agrandie, et toutes les cloisons remplacées, autant qu'il était possible, par des piliers. Le plafond est tout en tubes fluorescents, et il y a davantage de miroirs. Les habitués semblent partagés dans leurs opinions sur les nouveaux aménagements. La danse est sans doute favorisée. Moi, je trouve ces néons très fatigants pour les yeux, et très chauds. Il paraît qu'ils étaient beaucoup plus vifs la première nuit, que l'on se rendait compte alors qu'un tas de gens dont on ne l'avait jamais soupçonné étaient maquillés à mort, et que tous les maquillages, au bout

d'une heure, dégoulinaient. Le lendemain les lumières étaient déjà moins violentes.

*En arrivant je rencontre Jacques Léon, qui jadis travaillait là-bas au restaurant. Il me parle d'*Échange. *Il paraît que certaines pages en ont été lues à une soirée de garçons, samedi soir.*

«Mais comment en avaient-ils un exemplaire ? Le livre n'est même pas sorti.

– C'est Pascal qui avait apporté l'exemplaire de Gianni.

– Ah. »

En tout cas, Léon se reconnaît parfaitement dans le chanteur de la soirée tennis. Il a beaucoup aimé la phrase d'après laquelle, si Callas ou Victoria de Los Angeles succédaient à leur imitateur, ce seraient elles qui auraient l'air de le singer, etc. Il ne doute pas un instant que cela ne s'applique à son propre jeu, et félicite Duparc d'avoir si bien compris son art. Je n'avais pour ma part, bien sûr, rien remarqué de tel chez lui, mais peut-être que, désormais, il chantera comme ça et pratiquera l'écart inversé.

W., Charles et moi dansons, mais Charles disparaît rapidement et W. parle à un tas de gens, puis va dans les chiottes donner de la cocaïne à Loulou de la Falaise. Je remarque un garçon appuyé contre un mur et qui ne me quitte pas des yeux. Il me paraît très bien : brun, cheveux courts, moustache, chemise militaire, les pommettes saillantes, l'air assez mâle, un peu sévère. Je crois d'abord qu'il est distrait et m'observe sans y penser, mais lorsque je vais [*Interruption* – thé : coup de téléphone de Luigi. Après dix minutes de circonlocutions préalables sur le thème « Je voudrais te proposer quelque chose, mais je ne voudrais pas risquer de froisser ton amitié» (il n'arrive pas à se décider), finalement il me propose de m'envoyer un billet pour Milan. Oh oh. Chapitre XXII : *Où quelques éclaircissements ne sauraient être différés plus longtemps*. Donc : non, ma sensibilité n'est pas froissée, je suis très touché au contraire, mais, quant à un voyage à Milan, je ne pense pas qu'il puisse en être question dans l'immédiat. Bien sûr, il y avait l'obstacle pécuniaire. Mais il y a autre chose. Voici : j'ai fait allusion, à plusieurs reprises, à une certaine tristesse. J'ai vécu avec quelqu'un pendant huit

ans, nous sommes allés ensemble en Grèce cet été, ça s'est très mal passé et nous nous y sommes séparés. Après si longtemps, c'est assez traumatisant. C'est pour ça que j'avais très envie de quitter Paris. Et comme d'autre part j'avais très envie de le voir, lui, Luigi, s'il m'avait fait sa proposition la semaine dernière, certainement j'aurais accepté et je serais maintenant à Milan.

« Oh, mon Dieu, mais comment n'y ai-je pas pensé !

– Depuis, il s'est passé beaucoup de choses, en tout cas un certain rapprochement. Nous essayons de voir ce qui peut être sauvé, et je ne crois pas que ce soit tellement le moment, pour moi, de quitter Paris.

– Alors, tu n'es plus triste ?

– Eh bien… non… moins.

– Ah oui, je comprends. Je suis très heureux pour toi, même si personnellement, … enfin… tu comprends. C'est exactement ce dont j'ai peur, ce qui semble toujours m'arriver. En tout cas, ce à quoi je tiens, c'est ton amitié…

– Oh, mais ça c'est acquis, idiot. Tu ne vas pas venir à Paris, un de ces jours?

– Non, ça, je ne crois pas… Paris, maintenant, ce serait un peu dur... C'est difficile de raccrocher. Bon. Ciao !

– Ciao ! »] *me reposer vers le bas de l'escalier, et qu'il vient, deux minutes plus tard, se poster juste en face de moi, il me semble évident qu'il me drague. Il me regarde avec un air sérieux et prudent. Je lui souris. Il sourit aussi, mais ne bouge pas. Plus tard, à la suite d'un mouvement de foule, nous sommes côte à côte contre le mur. Nous nous sourions de temps en temps, mais personne ne se décide à dire un mot. W. revient de son expédition dans les chiottes. Il parle au garçon en question, dont il m'explique, à part, que c'est un ami d'Edward, et qu'il est venu avec lui chez Warhol, l'autre soir : mais il le trouve mou, ou trop pédé, ou je ne sais quoi qui ne va pas. W. et moi, qui mourons de chaleur, sortons un instant dans la rue et marchons jusqu'à l'angle de la rue Thérèse. Nous voyons Samia partant avec Irv, bien qu'elle le trouve, a-t-elle dit, trop jeune, trop naïf, pas assez détendu. Alors que nous allons rentrer, nous retrouvons le type à la chemise militaire qui est sorti dans la*

rue lui aussi. W. échange quelques mots avec lui mais ne nous présente pas, soit qu'il ait présumé que nous nous étions déjà parlé, soit qu'il ne se souvienne plus de son nom. Il s'appelle Yong, ou Yongo, il est, dit-il, portoricain. Pourtant, vu de près, il semble avoir plutôt les traits légèrement asiatiques et en tout cas les yeux un peu bridés. Il habite Paris depuis dix ans, me dit-il.

« Comment se fait-il qu'on ne se soit jamais vus avant, alors ?

– Mais si, on s'est vus... »

Nous rentrons tous les trois au Sept et dansons un moment ensemble, mais pas très intimement. Quand W. va pisser, Yongo se rapproche de moi et nous sommes serrés une minute l'un contre l'autre. W. a vu quelqu'un qui lui plaît.

«Et la chemise militaire ?

– Ouuui, éventuellement. »

Nous sortons tous les trois. Je demande à Yongo s'il veut venir avec nous.

« J'ai un chien qui m'attend. Pourquoi tu ne viens pas chez moi, plutôt ? »

Il coiffe des modèles pour les collections et doit se lever à sept heures et demie, ce matin. Mais enfin il se décide à venir avec nous prendre un verre. Une fois que nous sommes tous à la maison, W. s'absente diplomatiquement jusqu'à la salle de bains, Yongo et moi nous embrassons, je le caresse, il a l'air plutôt bien foutu, avec de beaux biceps. Pour un garçon aux yeux bridés il est plutôt grand et assez baraqué. Sans doute a-t-il subi une grosse opération, une longue cicatrice court sur tout le devant de son corps. Il est très gentil, très tendre, et il a une façon de vous regarder dans les yeux sans sourire qui m'a à tous les coups. Mais il se prépare à partir, soit que décidément il ne veuille pas de quelque chose à trois, soit que vraiment il doive aller se coucher – sans doute les deux. Je lui donne nos noms, l'adresse et le numéro de téléphone.

«Est-ce qu'on peut se voir demain ? dit-il en partant.

– Appelle quand tu veux, il y a toujours quelqu'un. »

[Presque sept heures déjà. Je suis allé chez Sonnabend, en début d'après-midi, j'ai perdu plus de deux heures comme ça, et suis maintenant en retard à l'intérieur de mon retard même.]

Seuls au lit, W. et moi avons fait l'amour pendant peut-être deux heures, beaucoup mieux certainement que si le présumé Portoricain était resté. (Il est né en Côte-d'Ivoire, dit W., et c'est drôle qu'il ne parle pas l'anglais, pour un Portoricain). Nous étions encore sous l'effet de la cocaïne, et nous en avons repris. Nous en avons mis sur nos bites, que nous avons sucées, et W., selon une méthode qu'il tient, dit-il, de Loulou de la Falaise, m'en a foutu dans le cul du bout de la sienne. Nous étions l'un et l'autre très excités et la très légère déception des jours précédents a été bien effacée. Pourtant, cocaïne ou fatigue, nous ne bandions très bien ni l'un ni l'autre, surtout moi. Mais nous avions un égal enthousiasme, et des sensations fortes. Nous nous sommes baisés l'un l'autre plus longtemps, plus profondément que jamais. Le jour pointait déjà quand, finalement, il m'a joui dans le cul, tandis que mes reins étaient calés sur un oreiller et mes jambes autour de son cou. J'ai joui en même temps que lui.

[*Jeudi 16 septembre 1976, deux heures et demie*. W. est arrivé en compagnie de John au moment où je terminais les lignes qui précédent. John rentrait d'Italie. Le matin, à Venise, à l'aéroport Marco-Polo, il avait senti la terre trembler sous lui. La nuit précédente, du grand salon de l'appartement d'Ileana, au palais Da Ponte, il avait vu, par-dessus le minuscule canal, le grand lustre du Conservatoire osciller violemment.

À son retour impromptu, John a trouvé, chez Raoul et lui, des capsules de poppers éparses autour du lit et des fiches téléphoniques d'appels en P.C.V. « de tous ses petits amis des quatre coins de l'Europe ». Il a fait du tout une petite pile qu'il a disposée bien en évidence. Maintenant, Raoul est furieux et ne veut pas venir dîner avec nous. Au téléphone, il dit à W. :

« Ce sont de vieux poppers qui étaient sous le lit depuis des semaines, dont il s'est servi lui-même ! Il est complètement fou, je t'assure : hystérique, le mec. Moi je ne veux pas dîner avec lui. Et il est allé fouiller dans les ordures ! »

Confronté à cette accusation, John réplique, indigné et vertueux, comme s'il avait agi non seulement en plein accord avec le droit, mais même avec le devoir :

«Bien sûr que j'ai fouillé dans les ordures!»

W. et moi tenons sans rire le contre-emploi du vieux couple apaisé, sage et revenu du tout, qui tâche de faire entrer un peu de sagesse et de raison dans un autre petit ménage, celui-ci se débattant dans une passe particulièrement mouvementée de la vie conjugale.

Nous avons regardé à la télévision un film idiot, *La Vie privée d'Élisabeth d'Angleterre*, avec Bette Davis et Errol Flynn, en français. Puis un épisode d'une série policière américaine, en français aussi.

« C'est tellement mieux que les feuilletons français ! Tellement plus subtil, tellement mieux construit », dit W.

Couchés, il lit le *T.L.S.* et moi des pages de Kristeva sur "le vraisemblable". Raoul n'est passé qu'une fois John parti, et nous avons vu aussi Jean-Bernard Corbier, auquel j'ai donné un exemplaire d'*Échange*, comme promis. Il a assisté à la "lecture" de samedi soir, et on lui a dit, ce qu'il affectait de ne pas croire, qu'il était le garçon presque nu qui danse dans l'oubli total des regards convergents de tous les autres, à la soirée tennis. À vrai dire, il y en avait *deux* qui dansaient ensemble, presque nus, et nus par la suite, et lui était l'un d'eux, oui, mais je pensais surtout à l'autre, je crois, l'un des vendeurs du magasin Sacha.

Je viens de recevoir un coup de téléphone de Jacques C. qui voulait me donner son nouveau numéro. Il m'a invité aussi à aller voir une pièce de Richard Foreman au festival d'Automne, mais celle que j'ai vue il y a trois ans, *Une semaine sous l'influence de…*, m'a tout à fait suffi. John a vu à la Fenice la totalité de *Einstein on the Beach*, a trouvé ça très mauvais, et dit que le public était très froid. Pourtant tous les Français qui ont vu l'opéra en Avignon paraissent enthousiastes.

«Mais bien sûr, c'est un truc pour les *frogs*, dit-il : *pure frog material.* »

D'autre part, Jacques m'annonce qu'il m'a écrit une lettre sur *Échange*, que je vais recevoir :

« Je suis très partagé », dit-il.

Mais il aime mieux *Passage*, qu'il a lu en même temps.

« C'est drôle, il y a un tas de gens, au contraire, qui profitent d'*Échange* pour taper rétrospectivement sur *Passage*, pour me dire enfin ce qu'ils en pensaient *vraiment*, et qu'*Échange* est beaucoup plus… beaucoup moins…

– Non, non, moi, ce que je veux dire, c'est purement au niveau de l'écriture, de la phrase. Tu verras, dans ma lettre, je fais des citations, rapproche des passages, compare... »

Tout ce qu'on me dit de l'un et l'autre livre me paraît juste, du moins un peu. Je suis toujours de l'avis du dernier qui a parlé. Pierre Oster, l'un des membres du jury du Prix de Rome, qui avait vu le manuscrit d'*Échange* en juin, trouvait que la fin était « bâclée ». Aussitôt elle m'a paru bâclée à moi aussi. Les phrases qui se rapportent à la soirée de tennis, par exemple, m'ont semblé pataudes, répétitives, lourdes et insuffisantes; j'ai pensé que le texte, dans ses dernières pages, ayant à obéir à trop d'exigences, et par exemple à la nécessité de "rimer" non seulement avec tout le reste des deux livres, mais plus particulièrement, et de façon plus étroite, avec la partie supérieure, ou inférieure, de la même page, ployait sous toutes ces contraintes qui cette fois l'empêchaient par trop de respirer et le rendaient vraiment artificiel et emprunté [*Coup de téléphone de Dominique, le soldat de Nîmes. Il était la semaine dernière en permission et m'a envoyé, de Nîmes, une carte postale signée « Dominique (not the gardener !) ». Il était garçon au Cercle militaire. Mais maintenant il y fait la plonge, sur sa demande. Il en avait marre d 'entendre de vieux généraux et des colonels gâteux dire tous les jours : "Le pain n'est pas très frais. Mais ça me rappelle la vie sous la tente…" etc., ou bien "C'étaient de très belles manœuvres. Il y a eu quatre morts."*

« Tu comprends, ça va deux ou trois fois, et puis au bout d'un moment t'as envie de leur foutre la soupière sur la gueule… Tandis que maintenant je suis tranquille… »], trop dépourvu de tout rapport à peu près vraisemblable avec une représentation dont je ne pense pas qu'il faille jamais se couper tout à fait. Et puis, précisément, les pages de la

soirée tennis semblent avoir amusé, l'autre soir, des garçons qui les ont lues ensemble à voix haute, qui avaient assisté à la "vraie" soirée tennis et qui, au contraire, ont interprété le passage de la façon la plus représentative possible, cherchant des clefs, reconnaissant des silhouettes, allant même, dirait-on, jusqu'à corriger leurs souvenirs pour les faire coïncider avec le texte. Cela m'avait fait voir ce passage et l'ensemble sous un jour nouveau, nettement plus favorable. Et maintenant ça – nouveau retournement. Ce qui est vrai, c'est que chaque fois que quelqu'un me dit être en train de lire *Passage* ou *Échange*, j'ouvre l'un ou l'autre livre au hasard et procède fébrilement à la lecture qui me paraît la plus proche de celle que peut avoir cette personne, d'après ce que je sais de sa culture, de ses goûts, de sa vie, de ses autres lectures. J'ai ainsi, des mêmes pages, des lectures tout à fait différentes selon que, les relisant, je prétends être Paul, ou bien R. B., ou bien Gianni, ou bien Philippe Sollers ou bien John (ces deux dernières particulièrement catastrophiques). Je sais, ou je crois savoir, quel mécanisme verra tel ou tel, ou non, quelle allusion, quelle nécessité. Mais, dans l'ensemble, les gens voient toujours *moins* qu'on ne l'espère, non seulement de tel ou tel détail de construction, mais même de tels ou tels scènes ou épisodes. Ainsi personne ne semble avoir remarqué la page où un jeune garçon, parmi les premiers contreforts de l'Himalaya, baise la Terre tandis qu'un vieillard lui lit un texte érotique indien, ou se souvenir d'elle, ni y voir une allusion dans la reprise des mots : *Époux de la Terre, ma présence*, cent cinquante pages plus loin (dans *1900*, les deux garçons enculent bien la terre, comme dit Olmo, mais ils ne jouissent pas).]

Le matin, j'ai téléphoné à Aragon, comme convenu, mais il n'entendait pas un mot de ce que j'essayais de lui dire.

[Interruption – j'ai téléphoné à Gianni :

«Vous devez convaincre Aragon de s'acheter un appareil pour l'ouïe.

– Mais il n'en veut pas ! Il ne veut rien qui puisse le faire paraître vieux – aucun signe d'âge.

– Bon, mais pour un tout petit avantage de coquetterie, n'avoir pas d'appareil visible, il est victime d'un énorme inconvénient : il n'entend

vraiment rien, quelquefois. Ça peut avoir des conséquences intellectuelles très graves, provoquer un isolement affreux, arrêter complètement l'influx d'information, dans tous les domaines. Quand on lui parle on est obligé de simplifier terriblement ce qu'on lui dit, et lui ne peut que se lancer dans des monologues interminables. C'est très mauvais. Plus tard, ça peut le rendre gâteux, de vivre ainsi fermé sur lui-même, sans plus aucune importation.

– Mais tu comprends, comme ça il peut jouer de sa surdité, ne pas entendre ce qu'il n'a pas envie d'entendre, entendre ce qu'on croit qu'il ne va pas entendre – parce qu'il y a des moments où il entend très bien, je t'assure. Cette petite comédie l'amuse énormément. S'il avait un appareil, ce jeu-là serait fini, et il y tient beaucoup, il est tellement cruel. »

Gianni va passer à la galerie montrer à W. ses palmiers.]

En tout cas il n'allait pas bien :

« C'est terrible. Tu veux me faire une petite visite, maintenant ? »

Je suis donc allé jusqu'à chez lui. Quand j'ai sonné à sa porte, à plusieurs reprises, pas de réponse. Heureusement, en repartant, j'ai croisé dans la cour Maria qui rentrait et qui m'a ouvert.

«Il n'a pas l 'air d 'aller très bien aujourd'hui, qu'est-ce qu'il y a ?

– Ah, je ne sais pas. »

En fait, il était à son bureau et ne se plaignit d'abord que de problèmes dans son travail.

« Ah, mon petit, tu as affaire à un fou ! »

Il semble complètement perdu dans le manuscrit des années 36-37, éparpillé autour de lui. En plus il a reçu la dactylographie des pages précédentes, ou du volume précédent, et l'on s'attend, me dit-il, à ce qu'il relise ça en une après-midi et le renvoie le soir même! Alors qu'il y a un tas de choses à corriger, et que la moindre correction en entraîne un tas d'autres. Il n'a jamais eu autant de travail, et c'est à ce moment-là qu'on arrête de le payer. Plus de mensualités. Bien sûr, s'il travaille vite et bien, il gagnera beaucoup d'argent, « mais je ne peux tout de même pas écrire n'importe quoi pour leur faire plaisir! L'ennui, tu comprends, quand on

est écrivain, c'est qu'on travaille toujours avec des gens qui vous sont inférieurs, même lorsqu'on a le meilleur éditeur du monde, comme c'est mon cas. Et moi, en plus, j'en ai trois! Elle est très bien, remarque, cette femme.

– Quelle femme ?

– Eh bien, celle qui publie l 'œuvre poétique complète.

– Comment s'appelle cet éditeur ?

– Oh, il n'a pas de nom. C'est une longue histoire. C'est une affaire où ils étaient deux. L'un, Armengaud, était sous Vichy censeur à Annemasse. Et c'est grâce à lui, en fait, que Les Yeux d'Elsa *ont pu être diffusés en France. C'était édité en Suisse, tu sais, et, bon, c'était cet homme qui décidait de ce qui pouvait entrer en France ou pas. Il a été très bien. Il a d'ailleurs été en prison. C'était un homme très gentil, quoique j'aie mis longtemps à m'en rendre compte. C'est lui, plus tard, qui a eu l'idée de nous associer, moi et… comment s'appelle-t-il, pour une histoire parallèle de l'U.R.S.S. et des U.S.A. C'est une aventure qui a pris trois ans de ma vie. C'est l'époque où Vitez était mon secrétaire, parce qu'il parlait russe. Il parlait d'ailleurs toute sorte de langues. C'était un petit acteur, tu sais, il jouait dans des feuilletons à la radio, qui étaient toujours des histoires d'espions, enfin, où il y avait des étrangers, et on faisait toujours appel à lui parce qu'il était le seul qui puisse parler certaines langues étrangères de façon un peu convaincante, et il était même si convaincant que toutes les ambassades téléphonaient à la radio : "Vous avez un acteur que nous ne connaissons pas, mais qui est un ressortissant à nous, seul un Bulgare (un Roumain, un Hongrois) peut parler comme cela, un bulgare (etc.) aussi pur, etc."*

«La bibliothèque Lénine m'avait envoyé mille cinq cents volumes, tu penses, pour la plupart inaccessibles aux chercheurs soviétiques, d'ailleurs, les deux pièces de la rue de la Sourdière ça n'allait pas pour mon travail, c'est pour ça que nous nous sommes installés ici en 60. Et puis Armengaud a vu que les "Histoires parallèles" ne marchaient pas, pas du tout à cause de M. Maurois, de l'Académie française, mais à cause de moi. Et il a eu toute sorte d'autres projets. C'est lui qui a eu l'idée des "Œuvres croisées", par exemple : Elsa et moi. Ça m'a fait

plaisir que nos livres soient associés, mais enfin c'est lui qui y a pensé. Et comme ça, au fil des années, nous avons fait plusieurs choses ensemble. Ça m'a rapporté pas mal d'argent, et à lui encore plus. Et bien entendu il ne me payait pas mon dû, mais ça c'est toujours comme ça. Il était associé alors avec un personnage assez étonnant, le marquis Cristobal de Acevedo, représentant de l'Équateur auprès de, comment appelle-t-on ça ?, pas l'O.N.U...

– L'Unesco.

– L'Unesco. Le marquis de Acevedo, c'était un homme sorti tout droit d'Offenbach, de La Vie parisienne*, qui connaissait du monde et qui s'occupait de tout ce qu'Armengaud, tout de même, ne voulait pas faire, réunir des fonds en particulier. Mais il est devenu fou : pas fou à enfermer, mais fou tout de même. Sa dernière idée, c'était de publier un livre de moi – il a choisi* Le Libertinage*, on voit bien qu'il ne l'avait pas lu -, et de publier ça avec des lithos de tous les plus grands artistes vivants. Il s'est embarqué là-dedans. Et la maquette était déjà prête, et un beau jour il est arrivé ici avec une boîte énorme, énorme, et c'était là-dedans que le livre serait, il voulait me montrer ça. Ça pesait cinquante kilos, rien que la boîte : personne ne pourrait bouger ça. C'est là que j'ai compris qu'il était complètement fou. Et donc je lui ai dit gentiment que je ne voulais pas de ce projet, qu'il ne fallait pas compter sur moi. Mais ça ne l'a pas du tout arrêté, pas du tout. Il allait voir tout le monde, Masson, tout le monde, et il leur proposait des sommes folles, cinquante milliards pour trois lithos. Il a dit ensuite qu'il s'était trompé avec les nouveaux et les anciens francs, mais même comme ça c'étaient des sommes invraisemblables, qui n'avaient rien à voir avec la réalité. Il a failli me brouiller avec tous mes amis. Parce que moi je téléphonais aux gens pour leur dire que je n'avais rien à voir avec ce projet, mais eux, tu comprends, ils étaient furieux. Ils pensaient que je les empêchais de gagner beaucoup d'argent. Armengaud était mort, mais pour se débarrasser de Acevedo, ça n'a pas été facile. Il était fou, mais il continuait à aller par la ville, tout le monde ne s'en rendait pas compte immédiatement. Enfin cette femme, qui a beaucoup d'argent, a racheté l'affaire, mais il a encore fait toute sorte d'histoires. "Si Aragon meurt avant qu'il ait fini, disait-il, je perdrai une fortune." Elle a une maison*

merveilleuse en Corse : “On me dit que vous avez une maison merveilleuse en Corse; si Aragon meurt avant d'avoir fini, la maison est à moi”. C'est lui qui est mort, cet été, là, ces jours-ci, le 20 août. Mais tu vois, ça n’arrête pas, ça n'arrête pas !

«Et puis si c’était seulement ça ! Tout ce que je voudrais, c’est avoir un moment pour lire ton livre tranquillement. Et tout le monde me téléphone, me raconte ses problèmes. Tiens, un exemple. L’an passé, à l’hôtel du Cap Brun, j’ai rencontré ce garçon, ni beau ni laid, qui travaillait là. Je me suis vite rendu compte que tout le monde le brimait, peut-être parce qu’il est juif, je ne sais pas. Enfin, moi je lui ai parlé, je l'ai traité comme on ne traite pas d’habitude un garçon qui vous sert à table. Résultat, il est tombé amoureux de moi. Il ne me quittait pas des yeux. Il voulait coucher avec moi. Pas question.

– Ah bon, pourquoi ?

– Comment?

– Pourquoi ?

– Comment dis-tu ?

– POURQUOI ?

– Pourquoi quoi ?

– POURQUOI TU NE VOULAIS PAS COUCHER AVEC LUI?

– Coucher avec lui ? Hein ? Mais non ! Je lui ai dit : “Mais tu es fou, mon petit! Un homme de mon âge !” Mais il ne voulait rien entendre! Et puis il a décidé de partir, brusquement. Il a dit qu’il avait trouvé un travail ailleurs. Et cette nuit-là, dans ma chambre, on frappe, c’était lui : “J’ai vingt et un ans et je n’ai jamais fait l’amour avec personne. Je voudrais faire l'amour avec toi.” Qu'est-ce que tu veux répondre à ça ? Hein ? Qu’est-ce que tu veux faire ?

– C’est vrai, on n’a pas le choix.

– Bon. Maintenant il est devenu infirmier à Saint-Antoine. Il me téléphone de temps en temps, comme la voix du remords…

« Ah, quand je t’ai rencontré, c’est toi qui étais triste, et moi qui essayais de te consoler… Ah, mon petit, être amoureux à quatre-vingts

ans, enfin presque, c'est une chose terrible, terrible… Tu ne peux pas comprendre...»

Long silence. Il y a de longs silences. Quelquefois je me lève pour me préparer à partir, mais alors il se lève aussi et il parle en marchant. Au bout d'un moment, comme je ne peux pas l'interrompre, je me rassois, évidemment. Une de ses mimiques favorites exprime la désapprobation, la moquerie – il l'utilise aussi bien pour signifier la nullité ou la malhonnêteté de quelqu'un que la naïveté, ou seulement une singularité quelconque, d'un de ses amis : elle consiste en une très petite grimace, les yeux au ciel, la main levée, bras tendu, puis la main dans les cheveux, derrière la tête. Quelquefois, il ponctue certaines phrases moqueuses d'un geste de marquis, le poignet très souple. Et quelquefois une série d'implications est suggérée par un n'est-ce-pas, *suivi d'un* hmmm… *plus ou moins prolongé. Il revient toujours à la difficulté de son présent travail :*

« Tu comprends je parle de choses tout à fait secrètes, entre Elsa et moi par exemple – les choses les plus graves. Les gens ne comprennent pas. Ils croient qu'elle me doit tout, alors que c'est exactement le contraire qui est vrai. Évidemment, je ne peux pas tout dire, il y a des gens qui vivent encore, et d'autres qui sont morts, et c'est la même chose. Et puis il y a des choses qu'elle n'aurait pas voulu que je dise. Quand je pense que j'ai mis presque dix ans à comprendre qu'elle voulait écrire en français, quel crime! Alors que ç'aurait dû être évident pour moi, tout de suite. Dans une de ses nouvelles, Henri Castellat*, elle a fait le portrait d'un homme qu'elle avait beaucoup aimé, qui l'a beaucoup aimée aussi d'ailleurs, je ne dirai pas son nom, un écrivain, il est maintenant aux États-Unis, son frère vit encore en France, lui, il a passé toute sa vie à vivre des femmes, tiens, on voit sa maison d'ici (il s'approche de la fenêtre). La nouvelle d'Elsa, c'est le portrait du lâche. C'est un homme qui est parti aux États-Unis en 39, au début de l'année, il sentait ce qui se préparait. Il avait écrit un livre, il le prétendait, en fait c'est Elsa qui l'avait écrit, mais tu comprends, elle n'écrivait qu'en russe, alors. Son premier livre en français n'a eu aucun succès. C'était trop tôt. Ce n'était pas un roman, à l'époque. Depuis, on en a vu bien d'autres. Elle ne voulait pas m'épouser. Je lui disais : " Tu as beau avoir été mariée à M.*

Triolet, s'il se passait quelque chose, tu ne serais qu'un espionne russe." Il a fallu Munich pour la décider. Elle m'a dit : "Il va y avoir la guerre, ils te mettront en prison. Si nous ne sommes pas mariés je ne pourrai même pas aller te voir."

«Mais elle ne pouvait pas admettre d'avoir à être à neuf heures du matin à la mairie. Elle n'a jamais voulu appartenir au Parti, contrairement à tout ce qu'on a dit. Au moment où il y avait, disait-on, une grande dispute entre le Parti français et le Parti italien – en fait, ce n'était pas du tout une querelle entre les partis, c'était une querelle entre leurs chefs : dix ans avant, vingt ans avant, Togliatti avait été envoyé par le Komintern à Thorez pour lui dire qu'on ne voulait pas d'union avec les sociaux-démocrates. Et Thorez lui avait dit : "Demain, je prends la parole au congrès socialiste de Nantes." Et quand Thorez s'était présenté pour entrer dans la salle du congrès, Togliatti lui avait barré le passage, les bras écartés. Thorez était passé tout de même. Moi, j'étais supposé être l'ami des Italiens, au Parti. Alors on m'a mis dans la délégation qui a été envoyée à Rome pour tâcher d'arranger les choses. Et X m'a dit : "Et pourquoi Elsa ne ferait pas partie de la délégation ? – Mais tu plaisantes! Tu es fou ! Tu sais très bien qu'Elsa n'est pas membre du Parti! – Ça n'a aucune importance."

«Et elle, ça l'amusait, elle était enchantée. Togliatti avait toute sorte d'ennuis avec son fils. Les chefs des partis communistes ont toujours des ennuis avec leurs fils. Le fils de Togliatti, d'abord, était anticommuniste. Mais surtout il était fou. Le matin où Togliatti nous a reçus, on venait de lui apprendre que son fils se promenait le long de la côte, sur les plages, en agitant des drapeaux américains. Il pensait que des navires américains viendraient le chercher et qu'ils l'emmèneraient en Amérique.

«Les dernières années de la vie d'Elsa, on ne sait pas ce que c'est. [Visite de Gianni. Je suis de plus en plus en retard! Il faut pourtant à tout prix finir ça aujourd'hui !] *Tout se passait comme si je satisfaisais les requêtes d'une femme qui aurait exigé toujours ce qu'il y a de plus cher. Mais elle ne demandait jamais rien, jamais! Elle marchait très mal. Elle avait cette maladie terrible dont les victimes, soudain, et pendant plusieurs minutes, ne peuvent plus bouger. Et tous, dans la rue,*

réagissent de la même façon. Ce qu'ils ressentent d'abord, c'est un sentiment de honte. Ils ont peur qu'on les remarque, qu'on se demande pourquoi tout d'un coup ils ne marchent plus. Alors ils font tous la même chose : ils prétendent regarder les vitrines. Elle me disait : "Je n'aime pas cette rue, il n'y a rien à voir." Alors nous nous faisions conduire rue Saint-Honoré, et rue du Faubourg. Et pas une seule fois elle ne m'a dit de quelque chose, dans une vitrine, que c'était beau, que ça lui plaisait, qu'elle enviait les femmes qui pouvaient posséder des objets pareils, qu'elle ne l'ait eu le lendemain matin, quel qu'en ait été le prix. Pas une seule fois, tu m'entends ! Je gagnais beaucoup d'argent. Mais tout partait aussitôt. Notre vie a été complètement transformée. Nous sommes venus habiter ici. Et nous ne sommes descendus dans un hôtel à trois étoiles que lorsque vraiment nous ne pouvions pas trouver de quatre étoiles. Elle est morte à la campagne. Je lui ai porté son dernier livre, qui ne devait pas paraître avant un certain temps, mais Gallimard, très gentiment, avait fait hâter l'impression. Comment s'appelle-t-il ? Le rossignol… Le rossignol se tait à l'aube. *Elle est morte deux semaines plus tard…*

– Il faut que je te laisse travailler.

– Bien, mon petit, va, va... »]

Mais il entre après moi, allume, sourit. Nous sommes dans un grand atelier où une toile est encore sur un chevalet : personnage allongé, blanc, aux formes rondes – médiocre peinture. D'autres, dans la même veine, sont appuyées contre les murs. Il y a une espèce d'appentis de menuisier, plein de pots de peinture et d'instruments divers. Au fond, à droite, il y a dans une sorte d'alcôve un très large lit recouvert de velours, et près de lui une chaîne stéréo. Giordano enlève immédiatement son pull-over. Il est torse nu. Il n'est pas gras du tout, mais il a une constitution rare chez mes amants, lourde et massive. Son ventre n'est pas plat, comme je les aime, un peu bombé, au contraire, mais plein de muscles. Ses pectoraux sont très marqués et couverts de courts poils bruns. Ses bras, ses biceps en particulier, sont énormes. Mais c'est son dos qui est le plus remarquable. La partie latérale du tronc, au lieu de faire une seule courbe, comme chez la plupart des gens, en fait deux : celle des côtes, d'abord, puis un ressaut très puissant, très bien marqué, qui correspond à je ne sais quels muscles.

Je lui avais parlé, dans la voiture, de la merde sur mon pantalon.

« Enlève-le », dit-il.

Il a mis en marche une bonne bande américaine.

« Tu veux du hasch?

– Ouais. »

Et il se met à rouler un joint, assis au bord du lit où je suis allongé, tandis que je lui caresse et embrasse le dos. C'est la première fois que je le touche. Il me passe le joint, se déshabille entièrement et s'allonge contre moi, qui suis nu aussi. Et nous fumons, bite contre bite, et bandant. Nous nous embrassons, je le suce, nous nous em[*Interruption : retour de W., il est sept heures et demie. Mais il faut que je finisse ceci*] brassons, il met ma bite entre ses jambes, oh, je vois, je ne m'attendais pas exactement à ça, très bien, je lui lèche le cul en lui soulevant le bassin sur mes coudes, puis je le retourne et le mets sur le ventre.

Nous sommes l'un et l'autre très excités. Il est de nouveau sur le dos, je suis à genoux entre ses jambes, je mets de la salive sur ma bite, je passe mes coudes sous ses genoux et m'accroche des mains à ses épaules et essaie d'entrer en lui, ce n'est pas du tout facile. Il faut lui lécher de nouveau la fente du cul, cracher dedans, mettre encore de la salive sur ma bite. Nouvel essai, ça lui fait mal, mais si je m'arrête là je vais débander, continuons, voilà, je ne bouge plus, je me baisse, je l'embrasse, je bouge un peu, ça lui fait moins mal, voilà, c'est parfait. L'intérieur de mes coudes toujours contre l'intérieur de ses genoux, j'ai les mains libres pour lui caresser la poitrine, les cheveux, nous nous embrassons, ou bien je me redresse, et alors ses genoux sont à hauteur de mes épaules. Dans cette position, il peut passer le bras entre son ventre et ses cuisses et se branler. Nous avons joui ainsi, absolument en même temps.

Après tant de hasch et de sexe, j'avais besoin d'un verre d'eau. Il avait une petite cuisine, avec un frigidaire et rien d'autre, et une salle de bains, si l'on peut dire, d'où l'eau sortait directement de deux trous placés assez haut dans le mur. Je suis revenu m'allonger près de lui, nous nous sommes embrassés à nouveau, caressés, il bandait de nouveau, je lui ai fait une pipe, assez longtemps, quand il a joui j'ai avalé son foutre et puis j'ai joui sur lui, mes bras croisés dans son dos, ma bouche dans son cou.

Nous sommes restés ensuite un assez long moment l'un contre l'autre. Je me demandais pourquoi il n'éteignait pas, j'étais prêt à dormir. Mais il m'a dit :

« Bon, je te raccompagne?»

J'étais un peu déçu, j'aurais bien passé la nuit avec lui. Mais il ne couche jamais là-bas, m'a-t-il expliqué, ce n'est que son atelier, il habite chez ses parents. En me rhabillant j'ai vu une photographie de lui devant un temple oriental.

« Où est-ce ?

– À Bangkok. »

Cependant nous n'avons pas perdu de temps en évocations exotiques et, sitôt rhabillés, nous sommes partis.

« Tu viens à Paris, quelquefois ?

– J'y suis allé deux fois. J'irai peut-être au moment de Noël.

– Je peux te donner mon numéro de téléphone, si tu veux. Peut-être que tu pourrais coucher chez moi ; ou bien, si ce n'était pas possible, je peux toujours te trouver un lit quelque part.

– Ah, c'est gentil. »

Mais il n'y avait rien pour écrire dans sa voiture. Il a seulement noté mon numéro de téléphone avec une allumette brûlée, sur le dos de la boîte.

[*Coup de téléphone de Claude qui veut dîner avec moi. Impossible.*

« Tu seras content, j'ai finalement opté pour le petit Michel Axel (du nom du magasin où il travaille). L'autre n'était plus très sûr de ses sentiments, alors ça réglait la question.

– Ah, bon, il devait être vachement content, Jean-Pierre. Tu lui as dit que j'avais fait campagne en sa faveur ? »]

Nous nous sommes arrêtés à l'angle d'une grande avenue déserte, la via Mazzini, je crois. Elle est en sens interdit, et Giordano m'a laissé là parce qu'on ne peut pas approcher davantage de la Scala sans un grand détour.

« *Ciao*.

– *Ciao*. »

Il est quatre heures du matin. Dans ma petite chambre, je lis toutefois une page ou deux de *Madame Bovary*.

Lundi 23 août

[Vendredi 17 septembre, quatre heures. *W. avait invité à dîner, hier soir, les deux marchands de photographies anciennes des Puces, Hugues et François, auxquels s'est joint Dominique, le petit soldat de Nîmes. W. a montré à Hugues et François toutes les pièces de sa collection, celles du moins qui ne viennent pas de chez eux, et ils ont surtout aimé son Fenton de Sébastopol. De ce dont il a été question à dîner je n'ai plus aucun souvenir. Ensuite nous avons tous fumé de l'herbe. Les marchands nous ont laissés seuls avec Dominique vers minuit. Il était manifestement très intéressé à faire quelque chose avec W., mais pas avec moi. Chaque fois que j'allais dans la cuisine ou la salle de bains, ils s'embrassaient, mais mon retour interrompait leurs progrès. Dominique disait à W. :*

«Non, je n'aime pas faire l'amour à trois. »

Ce que voyant je suis allé m'allonger sur le grand lit, dans la chambre. Mais W., après un instant, a manœuvré Dominique de ce côté en lui disant : « Allons voir ce que fait Renaud », puis il l 'a attiré sur le lit. Ils y étaient en travers, perpendiculairement à moi, leurs têtes sur mes cuisses et mes hanches. Ils s'embrassaient. J'avais la main sur l'épaule de Dominique, ou sur son bras, mais il ne m'encourageait en aucune façon. W., cependant, tout en continuant d'embrasser Dominique, ouvrait ma braguette et sortait ma bite. Et ils se sont mis à s'embrasser sur elle, en la suçant tour à tour ou en même temps. À partir de ce moment Dominique parut oublier ses réserves à mon égard, et les choses se sont passées tout à fait bien. W. l'a sucé pendant que nous nous embrassions, puis nous nous sommes tous les trois déshabillés entièrement. J'étais sur le dos, Dominique était allongé sur moi et m'embrassait, W. le baisait. W. a produit des poppers que Jacques B. a rapportés pour lui d'Amsterdam, qui sont bien inférieurs aux poppers américains, mais qui étaient tout de

même assez agréables. Nous étions tous les trois très excités. W. a joui, Dominique n'a pas changé de position, il est resté allongé sur le ventre pendant que je me dégageais de dessous lui et m'introduisais en lui à mon tour. Malheureusement j'ai joui beaucoup trop vite, et même, dans ce dénouement forcé, comme je prenais trop de recul pour une dernière avancée aussi profonde que possible, ma bite est sortie de son cul, où j'avais déjà laissé, pourtant, une bonne partie de mon foutre, et où j'ai eu du mal à me réintroduire à un moment où la dernière chose dont on se soucie ce sont les embarras du seuil et les politesses de la porte – bref, la phase ultime, pour moi, était un peu ratée.

Après les rituelles ablutions, et comme nous allions nous endormir, je bandais de nouveau, Dominique aussi, je l'ai donc sucé trois minutes, puis je l'ai branlé en l'embrassant. Il a joui comme ça, et j'ai joui de nouveau, étendu sur lui, aussitôt après.

Il s'est levé à dix heures, ce matin, pour être à onze au Cercle militaire. W. avait un rendez-vous pour déjeuner avec Nicola, son Sud-Américain, qu'il n'a pas revu depuis les vacances (ainsi, comme nous en avertit dûment la littérature, la jalousie paranoïaque se trompe régulièrement d'objet). Et comme bien entendu je me demandais ce qu'il en serait de ce déjeuner, W., très gentiment, m'a appelé vers deux heures pour me dire qu'il était terminé, que Nicola était allé travailler, qu'il était en ménage désormais avec un garçon de café, blond, pas beau, très gentil, qui gagnait un million par mois et qui était très jaloux, et qui lui avait fait une scène à Palma de Majorque parce qu'il avait couché avec une femme, etc.

Luigi m'a envoyé un télégramme accusant réception de Passage *et d'*Échange*, que je lui avais fait envoyer, et me souhaitant « un bonheur durable ». Je lui ai écrit un mot.*

Alain Clément est venu me montrer la planche d'épreuves des photos qu'il a faites de moi au début de la semaine. Une ou deux, peut-être, ne sont pas mal. Il aurait dû en prendre davantage avant de me mettre torse nu, celles qu'il a faites alors étant peu exploitables en termes de "relations publiques".]

Raoul s’est réveillé tôt pour faire réparer la voiture, et quand je me suis levé tout était prêt. Il m’a raconté deux esquisses d’aventures qui l’avaient excité. À la banque où il avait dû aller chercher de l’argent liquide il avait rencontré une armoire à glace, un “vrai camion”, comme il dit, plâtrier de son état, ou quelque chose comme ça, en tenue de travail version estivale, supermâle et très sexy, dont les premières paroles avaient été, sur le trottoir :

« *Vuoi che te la metta in culo ?*

– Ça dépend, a dit Raoul avec son assurance habituelle. Comment elle est?

– Elle est comme ça (les mains bien écartées) et comme ça (pouce contre pouce, majeur contre majeur, paumes arrondies).

– La mienne n’est pas mal non plus.

– Bon, on va voir ça… Tu viens?

– Non, je ne peux pas, je suis pressé. »

(John, qui assiste au récit, prétend que nous n’avons droit qu’à une version très écourtée, soigneusement épurée – le jaloux pense toujours que l’objet de sa jalousie, qu’il méprise pour son attitude putassière, est néanmoins l’objet de tous les prestiges, de tous les succès et de tous les désirs, et que tous les beaux plâtriers de la terre sont prêts à quitter précipitamment leurs échafaudages pour s’envoyer en l’air avec lui.)

Toujours est-il que *Vuoi che te la metta in culo ?* est devenu notre grand refrain. Cette phrase nous enchante. Nous y voyons toute la poésie de la latinité. Raoul raconte d’ailleurs que déjà, une fois, à Rome, un autre Italien lui avait fait la même proposition dans les mêmes termes exactement – c’était un vendeur d’essence, *un benziniere*, disait-il.

Et puis le jour même, au garage, le garçon qui réparait la voiture était très beau.

« C'est à la fois très simple et très compliqué, lui avait dit Raoul du problème automobile.

– *Si. È come fare l'amore.*

– Ah oui ? Et tu fais ça bien, toi ? »

Le jeune mécanicien avait eu un grand sourire et répondu :

« Bon, elles se plaignent pas, jusque là...»

Ces deux échanges avaient mis Raoul en joie (ce que je comprends très bien).

Nous avons quitté Milan vers onze heures. Je crois que j'ai dormi jusqu'au Val d'Aoste. Cette pauvre vallée qui jadis était si belle, avec ses échelonnements de châteaux forts dans la montagne, a été bien massacrée par l'industrie, par le tourisme, par la publicité, les sports d'hiver, les pylônes et l'urbanisation. Nous avons déjeuné à Courmayeur, dans un assez bon restaurant, au soleil. John n'est pas le fils de son père légal, dont il était pourtant le favori, dit-il. Sa mère était mariée à son père naturel, et elle était enceinte de lui quand elle a divorcé et épousé un autre homme, qui a adopté l'enfant. Cette histoire me paraît peu vraisemblable. Il me semble qu'en France les femmes enceintes ne peuvent pas divorcer, et certainement pas se remarier. Mais il écarte mes objections d'un revers de la main – tous ces détails lui paraissent sans intérêt, et d'ailleurs il ne voit pas pourquoi je m'intéresse à cette histoire dans laquelle je ne sais comment ni pourquoi il s'est engagé et qui semble l'ennuyer plus qu'autre chose.

Il n'a jamais essayé de voir son vrai père. Il n'en a pas la curiosité. Il pense que moins l'on a de rapports avec sa famille, mieux c'est. Il pense toutefois que cet homme était flic ou quelque chose comme ça, appartenait en tout cas à un tout autre milieu que son père adoptif, et habitait à l'autre bout de la ville, *on the wrong side of the tracks*, pas du tout dans le quartier très exclusif où lui a été élevé. Ce père adoptif semble d'ailleurs avoir été un tyran épouvantable, qui le battait dangereusement et a même failli le tuer un jour qu'il avait ramené à la maison un camarade noir. À huit ans, John (déjà intenable, probablement – *ndlr*) a été mis dans une école militaire, et la même année il se faisait baiser par un garçon de quinze ans. Ou bien est-ce la première fois qu'il a sucé une bite ? Je ne sais plus. Il n'a plus arrêté ensuite, en tout cas, et dit fièrement qu'il a derrière lui vingt années de suçage de bites ininterrompu.

Son père est mort en lui laissant une confortable rente. Mais il ne doit toucher l'essentiel de sa fortune qu'à trente ans, à moins que sa mère ne meure avant, ce qu'il souhaite ardemment :

«Chaque fois que je reçois un télégramme, dit-il, j'espère qu'il m'annonce sa mort. Pendant un voyage en Europe, elle a pissé de peur sous le tunnel de Mont-Blanc. »

Ce qui est étrange, c'est que ni W. ni John, qui ont tellement de points communs, ne sont donc les fils naturels de leurs pères supposés.

Après le tunnel s'est posée la question du choix d'une route. J'étais partisan de Chambéry et Lyon, mais je n'avais guère voix au chapitre, et nous sommes passés par Saint-Julien, Bellegarde, Nantua, Pont-de-l'Ain et Bourg. Raoul avait oublié, à l'aller, son blouson dans le motel où nous avions couché le premier soir, et nous sommes donc allés le récupérer. Nous avons dîné là, sur l'autoroute, dans un restaurant prétentieux, solennel et cher qui s'appelle La Bourguignotte, je crois. Il y avait trois restaurants à cet endroit, mais John a insisté pour que nous allions à celui-ci, bien qu'il ne parût pas vraisemblable qu'il fût bon. J'y ai fait l'un des pires repas de ma vie, tandis que nous étions morgués par des maîtres d'hôtel qui faisaient des ronds de jambe à de gros "réfugiés" libanais buvant du vin à deux cents francs la bouteille. Nous fûmes à Paris vers une heure.

À la maison m'attendait un envoi de W. : une enveloppe portant la marque de l'hôtel Xenia de Delphes, et postée à Capri, contenait deux coupures d'un magazine italien bon marché : la première, une mauvaise photographie du Sphinx, flou et doré, sur un fond d'un bleu criant; la seconde, quelques lignes imprimées sur le même fond bleu :

« *L'improvisa morte di Sir Edward Travers in cironstanze piuttosto misteriose suscitò costernazione et provocò illazioni non solo nel suo paese di residenza, ma in tutta Inghilterra.*

« *I giornali riportarono titoli del tipo : "Morte misteriosa di un famoso archeologo" ; "Sir Edward Travers è stato vittima della maledizione ?"* »

Il n'était pas possible de savoir, d'après cet extrait, s'il s'agissait d'un article de reportage ou bien d'un feuilleton. Les deux coupures venaient

d'évidence du même magazine et l'on pouvait lire, au dos de la photographie du Sphinx, un passage d'un roman de gare :

« *Risi sdegnosamente.*

«*"Non hai ancora capito che all'infuori di te non mi interessa nient'altro ?"* »

Il y avait aussi d'autres lettres, quelques cartes postales qu'Edward, à qui W. avait laissé les clefs, avait montées de la boîte à lettres et disposées sur la table. Je me suis couché et j'ai lu *Madame Bovary*, assez longtemps.

Mardi 24 août

Le matin, j'ai téléphoné à Paul. Les exemplaires d'*Échange* étaient là, je pouvais passer les prendre. Je suis donc allé chez Flammarion au début de l'après-midi, mais Paul n'avait que trois volumes à me remettre. Au premier coup d'œil, pas de catastrophe majeure. La femme en blanc du frontispice a l'air d'avoir un mégot dans la bouche, ou un bec-de-lièvre, cela dû à un défaut de la photographie reproduite (ils ne m'ont pas demandé le négatif); mais sur la dernière page figurent bien les trois textes. Malheureusement cette dernière page est une page de gauche, ce qui fait paraître un peu bizarre que le texte du milieu s'interrompe brusquement – plus bizarre, en tout cas, moins heureux, plus *contrived* que s'il s'agissait d'une page de droite. La page de droite, en l'occurrence, n'est même pas blanche : on peut y lire l'avertissement quant à la provenance de certaines parties du texte, ce n'est pas très joli. Mais les dégâts auraient pu être plus graves.

Dans l'après-midi, j'ai vu Jacques C., déjà rentré de Villeneuve-lès-Avignon. Il compte déménager et se mettre en ménage :

« Tu sais avec qui?

– ...

– Jean-Pierre. Nous sommes en pleine lune de miel, de nouveau. »

J’ai reçu quant à moi une carte de W., postée de Rome, celle-là, et très sibylline (on dirait de l’Emily Dickinson) :

« --- manque --- apologies (?) --- fautes (?) --- regrets --- et encore --- »

Michel P. m’a appelé et nous avons dîné ensemble au Saint-Benoît. Il comptait partir pour la Provence, chez ses parents, mais je n’ai pas pu le convaincre de prendre sa voiture et de m’emmener. [*Oui, voilà, ça me revient :*] Nous avons dîné à l’extérieur, et parlé surtout du Musée historique, à Athènes, qu’il a visité sur ma recommandation, et moi non. Il en fait grand cas et me dit que « c’est tout à fait un endroit pour toi ». Il y a vu, en particulier, le portrait du roi Othon que j'aime depuis des années pour l’avoir aperçu par hasard dans l’encyclopédie Alpha : un très jeune homme à la moustache noire, en costume civil, noir, tient un journal à la main. Il est debout près d’une haute fenêtre ouverte à travers laquelle on aperçoit la ville et la mer dans le lointain. Il y a dans le musée beaucoup de portraits du roi Othon et de la reine Amélie, ainsi que de tous les héros de l’indépendance.

Après avoir quitté le restaurant, nous avons rencontré Jacques C., et nous nous sommes dirigés tous les trois vers la rive droite, à pied. Aux Tuileries, il y avait un homme de trente-cinq ou quarante ans, très beau, bronzé, avec des dents extraordinaires en particulier, qui nous plaisait beaucoup à tous les trois. Malheureusement il est resté assis sur une chaise de fer, à écouter un imbécile qui discutait des différentes boîtes et lieux de drague parisiens, et il n’a pas voulu en bouger, même après que nous eûmes perdu un long moment avec eux à une conversation inepte sur les mérites respectifs et divers du Sept, du Colony, du Scaramouche “au deuxième degré”, etc. Nous sommes ensuite allés au Bronx où nous n’avons pas payé, mais nous nous y sommes perdus. Jacques et Michel en sont partis très vite, je crois; en tout cas je ne les ai plus revus. Moi, j’y ai perdu beaucoup de temps, probablement, je ne me souviens plus du tout de ce que j’ai bien pu y faire – rien d’intéressant, en tout cas –, et je suis rentré seul.

Mercredi 25 août

[*Je me souviens très mal de toutes ces premières journées parisiennes après mon retour, qui furent banales. Je n’étais pas triste, ne pensais*

guère à W., avais très envie de rencontrer un inconnu, draguais passablement, avec très peu de résultat. Il ne faisait pas beau, il n'y avait pas beaucoup de monde dans les rues, nulle part, ni Parisiens ni touristes.]

John et Raoul m'avaient invité à dîner, la veille, mais alors je venais de dire à Michel que je dînerais avec lui, et ils ne sont guère compatibles, se trouvant mutuellement, et avec d'aussi bonnes raisons de part que d'autre, ennuyeux. John et Raoul m'ont invité de nouveau. J'étais alors avec Patrick D., qui avait passé ici une grande partie de l'après-midi, m'empêchant fort de travailler. Il avait une rage de dents, et besoin d'attention. Nous avons dormi ensemble, un moment. [*Cf. vendredi 6 août.*] Et nous sommes allés dîner chez John et Raoul [*John m'a dit plus tard que Patrick était mal élevé, parce qu'il ne l'avait pas remercié du dîner*] chez qui il y avait aussi Edward B. et Piers, l'Anglais. Patrick nous a raccompagnés en voiture, Edward et moi, jusqu'à ma porte, qui est toute proche de celle d'Edward. Mais lui, Patrick, hésitait, ne savait pas ce qu'il voulait, paraissait intéressé par Edward. Fatigué de ces tergiversations je les ai laissés sur le trottoir, je suis monté ici, et je suis ressorti pour aller vers la rue Sainte-Anne. Mais Patrick m'a couru après [*Sept heures, retour de W.*], il voulait coucher avec moi.

« Tu ne sais vraiment pas ce que tu veux.

– Mais si, maintenant, si. »

Nous avons fait l'amour ensemble, et c'était d'abord très bien, et ensuite beaucoup moins. Je l'ai baisé assez longtemps, il semblait y prendre du plaisir, et moi oui, j'aime bien son corps. Mais après que j'avais joui il a fallu le faire jouir lui, et cela a pris beaucoup de temps et beaucoup d'efforts. Il aime bien être sucé, mais comme sa bite n'est vraiment pas très grande il veut qu'elle entre dans la bouche jusqu'aux couilles, et aille buter contre le larynx sans rencontrer en chemin aucun obstacle. Ce système me fait étouffer, tousser, vomir presque. Aussi se plaignait-il de mes dents. Mais enfin il a joui, finalement, dans ma bouche, et nous avons dormi l'un contre l'autre, lui pelotonné contre moi, en me tournant le dos.

Par une nuit d'été
Don-ont l'air était embaumé
Nous avons
Découvert l'amour
Toi et moi…

Jeudi 26 août 1976

[Samedi 18 septembre, quatre heures et demie. *J'essaie d'écrire ceci malgré un épouvantable mal de tête. W. et moi avons dîné hier soir chez John et Raoul, où il y avait aussi Edward B., Charles et Samia, la Libanaise que W. a beaucoup vue cet été en Italie : son père est directeur de la F.A.O., ou quelque chose comme cela. Sa mère est colombienne. À propos de colombienne, W. avait eu, avant de quitter la maison, une très étrange conversation téléphonique avec une fille :*

« Il paraît que tu as rapporté de très belles photographies du Pérou ? J'aimerais en acheter deux, de toute façon. Mais peut-être quinze. »

Il lui a donné rendez-vous chez John et Raoul, elle y est venue, mais les transactions se sont déroulées dans une pièce retirée et nous l'avons à peine entr'aperçue. En revanche nous furent présentées, après son départ, de belles lignes blanches de cocaïne.

Samia devait venir avec l'un de ses compatriotes, mais il avait préféré aller voir La Cerisaie*, de Strehler, à l'Odéon.*

« Renaud aime beaucoup les Libanais, dit W.

– Ah bon ? Ça m'étonne, dit Samia : ils sont plutôt gras, dans l'ensemble.

– Ah, mais c'est qu'il y a deux espèces qu'il ne faut absolument pas confondre : il y a le Libanais gras, graisseux, adipeux, le Libanais-loukoum, sur lequel je ne suis pas très porté en effet; et puis le Libanais sec qui, lui, est supersexy, au contraire.

– Oui, ils sont bien quand ils sont jeunes. Mais à partir de trente ans, c'est fini.

– Oh, après trente ans, personne n'est génial, hein, dit je ne sais plus qui.

– Quand étais-tu au Liban pour la dernière fois ?

– L'année dernière, en août. C'était déjà très dangereux, mais on était complètement inconscients, à l'époque. Quand il y avait des barrages sur les routes, dans la rue, tout le monde était terrorisé, moi ça m'excitait beaucoup. Ce sont les Palestiniens surtout qui sont beaux.

– Ah oui, les actualités libanaises, à la télévision, c'est très excitant : tous ces mecs à moustache, dépoitraillés, avec leurs mitrailleuses. Guerre pour guerre, au moins celle-là est plus bandante que si c'était entre les deux Corées... »

John me montre très gentiment les cartes postales qu'il a achetées à Florence : Angelico, Ghirlandaio, Piero, etc., et le tombeau de Rossini. Étrange que même dans ses moments d'amabilité mes rapports avec lui sonnent si faux, soient si empruntés. Je crois que cela vient surtout de ce que, à moins qu'on ne le fasse parler, comme le fait W., de sept ou huit personnes qu'il respecte et désire imiter, ou qui l'impressionnent – Twombly, Warhol, Mapplethorpe, Ileana malgré qu'il en ait, Leo Castelli, etc. –, il n'écoute pas un mot de ce qu'on lui dit, et ne pense jamais qu'on puisse avoir à lui apprendre quoi que ce soit. Si l'on n'existe pas, on n'existe pas. Autre exemple : John et Raoul, comme je n'ai aucun attrait physique à leurs yeux, ne peuvent pas imaginer une seule seconde que je puisse jamais séduire qui que ce soit. Si donc W. et moi leur présentons un garçon à peu près envisageable, que ce soit Patrick D. ou Thierry le physicien, aussitôt ils demandent à W., sans une seconde d'hésitation :

«Il n'est pas mal : où est-ce que tu l'as rencontré ? »

Nous avons regardé aussi un catalogue des photographies de William Talbot : et quelques minutes de Hellzapoppin *à la télévision; mais l'image était mal réglée et ça nous a ennuyés. Puis nous sommes tous allés au Sept après une nouvelle ligne de cocaïne.*

Il y avait là Dominique, le soldat de la veille, qui était passé voir W. à la galerie, dans l'après-midi, et qui est, paraît-il, très sentimental; Patrick D. avec son Moktar, assez étonnamment; Pascal, l'ami de Gianni ; Thierry, le physicien, et Yongo, l'Eurasien de Porto Rico.

Thierry était très flirty et Yongo très sentimental : mais il n'y a pas grand espoir de faire quelque chose à trois avec lui, il ne s'intéresse guère à W., et de toute façon W. ne s'intéresse pas du tout à lui. J'ai dansé et passé assez de temps avec lui, pourtant, pour que Thierry se mette d'autres idées en tête. W. lui a proposé, quand il est parti, de venir avec nous, mais nous ne nous étions guère occupés de lui jusque-là et il a dignement décliné l'invitation. D'ailleurs, pour compliquer encore la situation, il semblait s'intéresser à Yongo.

À part ça, personne de très excitant, sauf un garçon que W. dit être un de ses grands favoris. Sur le trottoir de la rue Sainte-Anne, plus tard, il en a vu un autre qui lui plaisait beaucoup, un brun assez beau, poilu, avec de très larges épaules qu'accusaient artistiquement une chemise de rugby à bandes alternées blanches et bleues : gigolo, probablement. Et moi j'ai vu, vers le Bronx, un petit Américain, certainement, qui me plaisait [Interruption : coup de tél. de Yongo. Il travaille dans un salon de coiffure de la rue de Sèvres, me demande si je veux passer le voir.

«Mais je travaille, moi, monsieur ! »] *formidablement (la stridence inouïe du désir : un corps, un visage, et un instant ils sont les plus désirables qu'on ait jamais vus, personne d'autre n'a jamais été aussi excitant) : petit, mince, blond, jeune, vingt-deux ou vingt-trois ans probablement. Sa tenue est parfaitement "pédé new-yorkais" : pantalon pseudo-militaire kaki à grandes poches latérales, blouson en jean sur T-shirt blanc. Du T-shirt dépassent abondamment des poils blonds dorés qui jouent à la base de son cou. Il a une moustache assez mince. Ses traits sont très fins, il est vraiment très joli. Sa coiffure est étrange, très années cinquante, gominée peut-être, avec une boule de cheveux vers le milieu du front, et le reste en arrière. Il drague un garçon que je connais, que j'ai rencontré sur la terrasse des Tuileries, revu plusieurs fois depuis, assez sexy mais complètement fou, mythomane et sans doute impuissant – je n'en suis pas sûr, je n'ai jamais couché avec lui, mais il est toujours prêt à passer avec vous autant de temps que vous voulez sans pour autant accueillir vos avances : ce qui pourrait vouloir dire qu'il ne s'intéresse pas à vous physiquement, mais "intellectuellement", si l'on peut dire (!), "moralement" (!!!), etc., à ceci près que les moments passés avec lui n'ont aucune espèce d'intérêt et qu'il se comporte de la même façon,*

apparemment, avec tout le monde, prétendant toujours (les recoupements se font tout seuls) qu'il a fait l'amour cinq fois la nuit précédente et que, non, vraiment, pas aujourd'hui, etc. Au Bronx il reste près de la porte et se contente de regarder.

John et Raoul sont rentrés chez eux, W. et moi sommes allés au Bronx, justement. Il y avait beaucoup de monde, comme toujours, et quelques types pas mal, pour une fois. Un, en particulier, brun et moustachu, wouldn't you know?*, avec des poignets très sexy, ainsi que le remarquait W. à juste titre. Il semblait s'intéresser à un autre moustachu assis sur un tabouret et appuyé au mur, qui se faisait branler par plusieurs garçons à la fois, dont lui, qui toutefois restait à distance, prétendant être coincé par la foule et ne pouvoir engager plus que son bras – mais, en fait, en jouant un peu des coudes, il aurait tout de même pu se rapprocher davantage s'il l'avait vraiment voulu. À moi il ne donnait aucun encouragement, mais j'ai néanmoins passé la main sur sa braguette et sous son pull-over. Il avait un ventre très dur, très poilu, la poitrine aussi, mais avec un creux assez malencontreux entre les pectoraux, et un sexe, que j'ai dégagé, assez petit, et sucé, puis W. Il me branlait en même temps que l'autre sur son tabouret, et nous nous sommes embrassés un moment. W., cependant, baisait un barbu, pas une beauté, loin de là, qui se penchait en avant et me suçait. Il a joui. Moi non. Le moustachu qui nous plaisait se consacrait alors uniquement au moustachu du tabouret. W. est allé dans la première pièce reprendre force, et moi pisser, ce qui n'est pas une mince affaire. J'ai oublié que, au moment où nous avions passé la porte pour entrer, un type blond, poilu, un peu gras, pas beau, m'avait proposé de venir à une orgie – il y avait, disait-il, quatre autres mecs qui partaient.*

« Mais je suis avec un copain.

– Amène-le.

– Mais nous arrivons, on voudrait voir comment c'est ici. »

Et puis surtout il aurait fallu voir les quatre autres. Enfin je suis maintenant pris dans la foule, on ne peut avancer que par à-coups, et pas dans la direction que l'on aurait choisie naturellement. Finalement je trouve un barbu assis sur un tabouret, lui aussi, tout à fait dans le fond. Il

paraît assez beau dans la semi-obscurité, il est assez poilu, lourd mais pas gras, avec une queue courte mais épaisse. Nous nous embrassons, je le déshabille à moitié, W. nous rejoint et le suce. Moi aussi, et lui lèche la poitrine et la barbe. Quelqu'un, qui est derrière moi, veut me branler, je l'arrête parce que je vais jouir : tiens, c'est le moustachu de tout à l'heure. Il se met à branler W., mais il y a quelqu'un entre eux deux : certainement il le fait exprès – étrange, ce goût de branler les gens à distance, bras tendu ; peut-être est-il impuissant lui aussi, en tout cas il ne veut pas s'approcher de trop près. Je me demande si je vais inviter le barbu à la maison, W. a l'air de le trouver à son goût, mais on le voit vraiment mal, il risque d'être très décevant à la lumière. Il semble vouloir me baiser. Il est très affectueux et m'embrasse dans le cou, sur la poitrine, sur la bouche. Je me serre contre lui, entre ses cuisses, et je jouis sur son ventre. [Coup de téléphone de Philippe S., qui est à la galerie de W. et veut aller ce soir au Rocambole, à la campagne. Fatigués comme nous le sommes, ce n'est peut-être pas une très bonne idée, mais l'occasion se représentera-t-elle ?] *W. a joui de nouveau. Nous partons et rentrons à la maison en passant par les Tuileries où il n'y a personne. Il est quatre heures et demie lorsque nous nous couchons. Mais cette cocaïne a un effet excitant interminable, nous n'avons pas sommeil et nous faisons l'amour très longtemps, avec la crème d'un vieux tube de Hyalomiel, que j'ai ressorti, et des poppers. W. me baise dans toutes les positions. Je suis très excité, et pourtant je bande mal.*

« Ouais, vas-y, baise-moi, vas-y, bourre, ah, tu es tellement loin, tellement profond, continue, encore. »

Il est agenouillé entre mes cuisses, je suis soutenu par mes bras tendus en arrière et mes jambes pliées. Puis il me met sur le ventre et continue à me baiser tout en m'embrassant ou en me léchant la poitrine, le haut de mon corps à demi retourné. Il jouit comme ça. Malgré mon excitation, mon sexe est complètement inerte. Mais je m'allonge sur lui.

« C'est bon d'avoir ton foutre plein le cul. »

Et je jouis comme ça, en le serrant dans mes bras, la bouche dans son cou.

Il était alors à peu près six heures. Nous nous sommes levés à midi. J'ai reçu une lettre par exprès de Luigi, très sentimentale, trop, un peu niaise. Il renouvelle son invitation. Mais elle date d'avant sa proposition de billet et nos explications téléphoniques, et aussi d'avant son télégramme que j'ai reçu hier.]

Nous avons sans doute dormi tard. Mais pourquoi je ne me suis mis au travail qu'à cinq heures, comme il est indiqué à la journée du samedi 7 août, que j'ai achevé d'écrire ce jour-là, je n'en ai pas la moindre idée. Je n'ai fait sans doute que traîner : long bain, lectures diverses, les journaux, *Échange* comme pourrait le lire tel ou tel, et c'est peut-être ce jour-là que j'ai découvert qu'il y était question, à deux reprises, des criquets nocturnes et de leurs chants. D'après une petite note aide-mémoire en face de la journée du 4 septembre, ou plutôt de ce qui a été écrit ce jour-là, c'est-à-dire la journée du 17 août, j'aurais passé la soirée avec Jacques C. et Michel P., de nouveau. Je ne me souviens plus où nous avons dîné : au Saint-Benoît, probablement. Mais nous sommes de nouveau allés vers la rue Sainte-Anne, et de nouveau à travers les Tuileries. Et il y avait de nouveau le beau jeune quadragénaire aux belles dents, qui de nouveau bavardait, assis sur une chaise. Assis sur une autre chaise, dans un coin sombre, il y avait un grand type brun moustachu qui lui aussi nous plaisait beaucoup à tous les trois (il nous est très difficile de draguer ensemble, eux et moi, car nous avons presque exactement les mêmes goûts). Nous lui avons tous les trois, successivement, tourné autour, et chacun avec aussi peu de succès. Plus tard je l'ai croisé dans une allée, et reconnu : c'est un Américain, ami de Paul Walter, qui vend des objets indiens et qui, en fait, me drague tout le temps. La situation était donc inversée, mais je ne tenais pas à partir avec lui parce que j'avais envie de rencontrer quelqu'un d'inconnu, sans lien avec le "passé"; lui paraissait intéressé, et Jacques, en particulier, était furieux. Ensuite :

«Alors, tu le connais? Je le trouve sublime. Comment il est?

– Oh, il ne te plairait pas : il est trop poilu, et puis il a une trop grosse queue.

– Espèce de salope, je pourrais te griffer... »

Jacques est rentré, Michel est allé au Colony, je suis allé au Bronx où il n'y avait pas grand monde. J'y étais déjà depuis un assez long moment lorsque s'est approché de moi un garçon fluet, très jeune, avec une petite moustache fine. Nous avons passé un long moment dans un coin, l'un contre l'autre. Nous étions tous les deux très excités, moi surtout à cause de son excitation à lui, je crois. Il paraissait joli, mais il n'était pas particulièrement sexy, glabre, blanc, trop mince. Pourtant nous nous embrassions et nous serrions l'un contre l'autre frénétiquement, et nous repoussions un tas de gens qui nous regardaient avec envie et voulaient se joindre à nous. Au bout d'une demi-heure, peut-être, je lui ai proposé de sortir et d'aller boire quelque chose au café de l'avenue de l'Opéra.

«Comment t'appelles-tu?

– Douglas.

– *Douglas* ? Tu n'es pas français ?

– Non, je suis américain.

– D'où?

– De l'Ohio. » (Je pense : oh, merde, encore un mytho, ce p'tit mec a l'air de l'ultime petit Français, il n'a pas le moindre accent, et même il prononce *Ohio* comme en français, en deux syllabes.)

Je me suis donc mis à parler anglais. Mais si je fais des fautes il me corrige, tandis que son français est impeccable. Pourtant, il n'est en France que depuis un an, étudiant à Tours. Il est très gentil, sourit toujours, n'a pas l'air bête. Mais à la lumière il ne m'excite pas beaucoup, ce n'est vraiment pas mon genre. Il habite chez une vieille dame.

«Moi je ne peux pas t'emmener chez moi, j'habite avec un copain. Il n'est pas là, mais je ne sais pas quand il doit rentrer. Tu comprends, je n'ai pas envie du coup de la clef qui tourne dans la porte. »

(Or, en fait, ce n'est pas tellement qu'il ne me plaise pas – on a bien vu que nous nous entendions de façon tout à fait satisfaisante, sexuellement ; c'est plutôt que "si la clef tournait dans la porte", en effet, il ne plairait pas à W.: catastrophe pour catastrophe, il vaudrait mieux quelqu'un dont il puisse être jaloux.)

[*Sept heures, il vient de rentrer et s'obstine à me parler, bien que j'essaie de finir ceci. Mais ça va être plus long que je ne le pensais, d'autres détails de cette soirée me reviennent. Ainsi :*] J'ai rencontré Éric, le garçon que j'avais amené chez Michel P. en juillet, je crois.

« Je fais le tapin, dit-il, mais il n'y a pas beaucoup de clients. Je crevais de faim. Tu ne m'en as pas voulu, dis, oh, tu sais, le soir où tu étais en colère contre moi? Ça m'a fait un choc, je te le dis. D'ailleurs je l'ai dit à ton copain, là, comment il s'appelle?

– Christian. Oui, il m'a dit ça. »

Plus tard, à Douglas :

« Mon Dieu, il est complètement fou ce pauvre garçon! Je l'ai rencontré un soir, il m'a raconté sa vie, il a tellement besoin d'affection, d'attention, je ne pouvais plus m'en débarrasser. Ce n'est pas de faire le trottoir qui va arranger les choses. »

L'Américain de l'Ohio ne s'appelle pas Douglas, mais *Donald* [LANDON, EMMELENE LANDON, LONDON, LINDON, LANDOR / FLORA MCDONALD]. Nous sommes allés au Colony. Il y avait là un type, vers le bar, qui me plaisait assez et qui me regardait. Mais il était dans un groupe de gens horribles, et son voisin s'est mis à lui faire sotto voce – du moins le croyait-il – une scène horrible à mon sujet :

«Arrête de regarder ce garçon comme ça! Tu crois que je ne te vois pas? T'as regardé sa gueule et puis tu es descendu, tu le déshabillais des yeux... »

J'ai dit au revoir à Donald et suis rentré. À moins que je ne sois retourné au Bronx et que ce soit le soir du petit épisode avec X, le garçon de l'Assemblée nationale, comme le suggère l'aide-mémoire du 4 septembre; mais celui du 30 août parle du lendemain vendredi.

Vendredi 27 août

[Dimanche 19 septembre, six heures. *Nouvelle crise. La* [Coup de téléphone de W. Ça paraît arrangé…] *paix n'aura donc duré que huit*

jours. Nous sommes allés hier soir avec Philippe Ier et Jean-Paul, un ami à lui – un garçon de vingt-deux ans qu'il a emmené en Afrique, il y a deux ans, et qui travaille maintenant comme maître-nageur dans une piscine du XIXe arrondissement –, au Rocambole [ARC, ROC, CAM, CARO, LORCA, CARROLL, CAMBO, MARC, MARCO, CAROLE, MACRO-, MAQUEREAU, CAMORRA]*, une boîte qui se trouve sur la route de* Troyes*, en face du château de Grosbois, à Villecresnes. C'est, au bord de la route, une sorte de pavillon de banlieue dont le jardin, assez grand, aurait été aménagé en parking. L'entrée est très protégée : pour dîner là il faut avoir retenu à l'avance et donner son nom au portail. Une femme assez âgée et grosse, blonde, très maquillée, avec un pantalon noir et une casaque de laine pelucheuse, vous accueille à l'entrée. On traverse diverses petites salles à l'ameublement coquet et rustique, où sont disposés des postes de télévision et un grand aquarium, et j'imagine que sans s'en apercevoir on ressort de la maison proprement dite, car le sol de la très grande salle qu'on atteint est, à l'exception d'une piste de danse, au milieu, de sable ou de gravier. Les tables rondes, en fer, sont recouvertes de nappes rouges et portent en leur centre des bouquets de fleurs artificielles. L'une de ces tables est posée sur une espèce de petite estrade entourée d'un grillage de fer forgé soutenu par des montants de plâtre comme celle où s'assoit, dans un cabaret romain, ou bien à Mexico, tel groupe de touristes d'un film hollywoodien juste avant qu'un poignard nu, lancé par l'un des combattants en costume local qui se battent pour les beaux yeux d'une indigène palpitante et fière, ne vienne se planter dans le mur juste au bord du grand chapeau de la plus jeune des voyageuses* (*en fait c'était* Le Ministère de la Peur *que je voulais revoir, pas du tout* Le Secret derrière la porte). *Un gros quinquagénaire chauve, au pantalon noir trop serré et au pull-over à motifs géométriques, nous mène à table en consultant d'un air important et très préoccupé un gros bloc-notes dont les feuilles claquent entre ses doigts. Tous les soirs se présentent sans doute un ou deux groupes de transfuges du Sept et autres adeptes du "second degré", venus voir comment s'amuse la banlieue. Peu de Parisiens dans l'ensemble (la plupart des voitures, au parking, sont immatriculées dans les départements périphériques).* [Interruption : arrivée de Michel P. qui veut que je l'aide pour une traduction de Lawrence.]

[*Lundi 20 septembre, deux heures et demie.* Après le départ de Michel je suis allé rejoindre W. et John et Raoul au studio Christine. Ils étaient en fait attablés au café du Marché, rue de Buci, avec X (Wayne?), un photographe américain qui rentrait de Venise et qui part aujourd'hui pour Nairobi. Nous avons fait la queue pour voir *King Kong*, mais au moment d'entrer W. a déclaré qu'il avait très mal aux dents et qu'il allait rentrer à la maison.

Dommage qu'il y ait, dans *King Kong*, cet absurde monstre qui gâche de si belles photographies. Une fois que les metteurs en scène se sont débarrassés, dans les premières séquences, de l'inévitable allusion apitoyée aux malheurs des temps, en montrant une file de femmes devant un refuge et un vol à l'étalage par l'héroïne affamée, ils s'abandonnent en toute bonne conscience à l'esthétisme pur. Ah, ces rambardes de navire où s'appuie de dos, coudes ramenés en arrière (ce qui met en valeur sa poitrine) et cheveux au vent, une voyageuse blonde, auront-elles assez servi? Le second la séduit, ou vice versa, la prend dans ses bras, l'embrasse.

« *Mr. Driscoll, are you on the deck ?* demande de loin le skipper.

– *Yes, sir!!!* » répond-il d'une voix triomphante.

Ensuite, quand l'expédition arrive dans l'île au moment où s'y prépare et célèbre le grand sacrifice que les indigènes offrent à leur dieu Kong, on est visuellement en plein Roussel. Puis c'est une succession de décors de théâtre, et surtout d'opéra, très conformes au grand style fin de siècle, alors que les images de New York, au contraire, sont très froides et pures, presque abstraites. Pour le reste, le film, avec un cynisme rare, est tout ce qu'il ne faut pas être : raciste, colonialiste, obsédé par la force, anti-féministe, et sexuellement étonnamment fort et violent pour l'époque, même si celle-ci, ce qui reste à prouver, était plus innocente que la nôtre et peut-être interprétait moins : un sadisme rigoureux sévit de bout en bout, et la malheureuse Fay Wray se débat sans cesse dans les affres de la souffrance et de l'horreur, qu'elle soit attachée, bras tendus, à deux énormes poteaux, ou bien que King Kong lui arrache, du pouce et de l'index, lambeau par lambeau, chacun de ses vêtements.

Nous avons appelé W. ici en sortant du cinéma, mais le téléphone sonnait occupé. Nous avons donc cherché un restaurant. Celui de la rue d'Assas où je suis allé une fois avec Christian était fermé, nous nous sommes finalement retrouvés chez Rougeaud, à Montparnasse. W., appelé de nouveau, m'a expliqué qu'il était sorti acheter un médicament au drugstore, et qu'il avait alors décroché l'appareil. Il était trop fatigué pour venir dîner. Nous avons donc fait, à quatre, un assez médiocre repas, assez gai – nous nous étions partagé un joint dans la voiture -, où il a surtout été question, très superficiellement, de cinéma. De l'avis général, ce serait une bonne idée de faire des versions pédés des grands classiques : *Autant en emporte le vent*, pour commencer. Oui, ça serait très beau. Ou bien *On the Waterfront* (*Sur les quais*). Non, ça c'est assez pédé comme ça.

« Qu'est-ce que tu penses de *1900*?

– Eh bien, j'aurais détesté ça il y a deux ou trois ans, mais maintenant ça me plaît beaucoup.

– Et pourquoi tu aurais détesté ça?

– Oh, parce que j'aurais sans doute trouvé qu'il n'y a aucune recherche de construction, aucune originalité cinématographique, et en effet c'est la mise en scène la plus conformiste qui soit, on est en plein naturalisme, c'est une sorte d'équivalent cinématographique de Zola, avec, plaquée là-dessus, une vision politique très simpliste, peuplée exclusivement de bons et de méchants. Mais c'est superbe, il y a un magnifique sentiment de l'espace, une façon tout à fait extraordinaire de montrer la campagne, et puis toute la grâce italienne de toujours, un chapeau d'enfant fait de grenouilles vivantes et qui rappelle Donatello, une cour de ferme admirable…

– Quelqu'un a vu *Salo* ?

– Moi je veux le voir, mais j'ai peur.

– Moi je l'ai vu en France, au milieu de Français qui prenaient tout ça terriblement au sérieux, alors je l'ai pris au sérieux moi aussi. Et puis, quand j'y ai repensé après, ça m'a fait beaucoup rire. C'est très drôle, vraiment.

– Voilà un paradoxe digne d'Antonio Homen.

– Non, écoute, sérieusement, quand on voit tous ces culs, ce troupeau nu en train de monter un escalier, comment tu veux ne pas rire? Mais enfin c'est une bonne chose qu'il soit mort, Pasolini, parce qu'on ne voit pas très bien ce qu'il aurait pu faire après ça.

– Ouf, j'avais craint que tu ne dises toujours des choses originales...»

X, ou Wayne, part aujourd'hui pour faire un safari-photo au Kenya.

«Fais attention à ne pas te faire enlever par le monstre… *He likes blondes, remember*... etc. Dans le *King Kong* pédé... *etc.* »

Raoul :

« Ça serait bien, tu te rends compte, d'être King Kong… On regarderait par les fenêtres les couples en train de faire l'amour, on jetterait les femmes dans la rue et on caresserait leurs maris. Ou bien on irait sur les terrains de rugby, on prendrait dans la main les joueurs les plus sexy et on les déshabillerait petit à petit, cling, cling, cling...»

La table ressemble à une pièce de Wegman : les deux blonds boivent du vin blanc et les deux bruns du vin rouge.

« Red wine for brunettes *: do you think that would sale?* »

Quand je suis rentré ici, W. regardait *L'Éclipse* à la télévision. J'ai regardé la fin avec lui. Ce matin, je suis allé pointer au chômage.]

Parmi les dîneurs, des gens qui ont de l'argent et qui le montrent, coiffeurs et décorateurs de banlieue, trois hommes et une femme souvent, celle-ci plus âgée peut-être. Une star amateur en blouson de léopard, les cheveux plaqués en arrière, semble trouver l'endroit trop peu chic pour elle, et ne sourit pas. À d'autres tables, au contraire, on a plaisir aux lumières, aux fleurs, aux disques français, à la solennité toute en pleins et déliés du menu. Il semble y avoir de l'ail dans tous les plats, même dans ceux qui sonnent le plus innocent, comme l'entrecôte aux champignons. Un dentiste de La Garenne-Bezons a invité son amant noir et un vieux monsieur rose aux cheveux blancs, veste en tweed pied-de-poule, foulard uni dans la chemise, qui l'a beaucoup aidé quand il s'est installé.

« It would be very chic for someone very chic to dress like those people *», dit W.*

Les jeans se portent avec la ceinture très haute, nettement au-dessus du nombril, comme chez les zazous au temps du Maréchal, de même que sont très en vogue le col relevé de la chemise, sur la nuque, et les manches de chemise retournées au-dessus *de la veste, à mi-avant-bras. Au fond viennent mourir là des modes et des affectations mises au point il y a trente ou quarante ans dans les entourages de Cocteau, de Pavel Tchelitchev et de Bébé Bérard, et qui elles-mêmes n'étaient pas sans se souvenir, sans le savoir, de raffinements de la cour d'Henri III ou du cercle de Théophile. Il y a en face de moi un gros garçon en pantalon blanc, marinière bleu marine et casquette de vieux loup de mer ou de marchand d'huîtres et crevettes à l'angle de la rue de Seine : il porte autour du cou un foulard rouge dont le nœud est savamment déplacé vers la gauche, les bouts pointant vers son épaule. Un très grand travesti en tutu et bas noirs, au maquillage féroce, passe entre les tables, au dessert, et distribue des accessoires de carton, chapeaux pointus, confettis, serpentins, sifflets et cricris. Mais l'établissement est alors envahi par les non-dîneurs qui jusqu'alors dansaient dans une première pièce et qui annexent maintenant la partie centrale du restaurant. On peut d'ailleurs suivre leurs ébats grâce aux divers postes d'un circuit intérieur de télévision éparpillés ici et là.*

W., Jean-Paul et moi allons jusqu'à la voiture prendre un peu de cocaïne. À la grille du parking parlementent en vain un groupe rapidement croissant de gens auxquels on refuse l'entrée : la moitié d'entre eux noirs ou nord-africains, plusieurs avec des filles, quelques-uns menaçants, beaucoup résignés, deux ou trois argumentateurs.

« C'est un club privé, ici : il faut être membre, avoir une carte.

– Et ceux-là qui viennent d'entrer, ils n'ont pas montré de cartes!

– Ça me regarde. »

Et nous dansons.

Il y a trois garçons qui me plaisent assez :

• un grand blond aux cheveux lisses, l'air bien sage, avec une petite moustache courte; il ne porte pas de chemise mais directement sur la peau un pull-over rouge au col en V qui laisse voir sa poitrine plate et

quelques poils dorés; il est beau, un peu fade, timide et pas du tout intéressé par moi;

• un petit brun aux yeux noirs, moustachu, glabre, avec de belles dents, très dynamique, lui, au contraire, et très souriant – nord-africain peut-être : je danse près de lui, il semble flirter un moment, puis il s'éloigne ;

• un petit moustachu un peu pâle, très "fleur de banlieue", en jean, chemise rouge et gilet de jean; il danse, très bien, sur une estrade qui doit servir de scène de théâtre, lors des représentations, et il me lorgne depuis longtemps.

Je vais danser près de lui : il n'est pas spécialement joli, mais son corps est assez sexy, mince, poilu et musclé. Nous nous embrassons un instant, je lui passe la main sur la poitrine, le ventre, il se serre contre moi. Je cherche des yeux W. qui est à l'autre bout de la pièce, me voit, ne vient pas me rejoindre, et disparaît. Je le cherche alors dans la foule, partout, un long moment, et ne le retrouve que lorsqu'il est venu se rasseoir à notre table, près de Philippe.

« Il y a un petit mec qui drague, pas mal, tu veux le voir?

– Non, je ne vais pas traverser cette foule; tu n'as qu'à me l'amener, si tu veux. »

Mais on est tous prêts à partir. Comme nous nous dirigeons vers la porte, pourtant, le p'tit mec en question nous passe devant.

« C'est celui-là?

– Oui. »

Pas de commentaires. Merde, il pourrait au moins dire s'il est intéressé ou non, au lieu de faire semblant de ne rien comprendre et de ne pas répondre aux questions. Le retour se passe en silence. Ce n'est pas que je sois frustré de ne pas avoir invité le garçon au gilet de jean, c'est que W. n'ait pas dit s'il était ou non intéressé par lui, de l'avoir peut-être perdu pour rien du tout, sans raison. Je dois prendre un valium pour m'endormir. Mais, le matin, quand j'ai réussi à oublier cette histoire, W. à peine réveillé commence par téléphoner à Philippe pour lui demander s'il veut aller en avion à la campagne. Oui, peut-être. Plus tard il me demande à moi si je veux venir.

«Non.

– Pourquoi?

– Tu aurais pu me le demander avant, tu arranges tout tout seul. »

Et puis le projet avec Philippe capote, je suis fatigué, j'ai sommeil, revenir sur l'histoire-non-histoire de la veille m'ennuie, toujours est-il qu'il y a maintenant une crise ouverte. Il me semble qu'il faudrait en parler, mais dès que j'aborde le sujet, W. fout le camp, il va chier pendant deux heures avec la New York Review of Books*, ou bien il téléphone à John et Raoul, et tous trois décident d'aller au bois de Verrières, puis aux Puces pour y voir des photographies.*

« Tu viens avec nous ?

– Non.

– Pourquoi?

– Parce que je trouve que ce n'est pas très gentil de faire tout passer, comme d'habitude, avant le désir d'arranger les choses entre nous, de téléphoner à John & Raoul quand j'essaie de te parler : ça montre bien à quel point tu t'en fous. »

John vient nous chercher, mais je reste ici. Ou plutôt je vais faire un tour, car il fait beau : boulevard, rue de Buci, rue de l'Ancienne-Comédie, boulevard. En passant devant les Deux Magots, je suis appelé. C'est Sophie Clergié qui est avec sa sœur, Catherine Duparc.

« Çà, par exemple : il y a bien dix ans! »

Sophie a passé dix jours à Vinzelles, elle est allée à Landogne, mais c'est un peu triste, dit-elle, on voit que personne n'y va plus; et puis elle était à Rome, dans un appartement que lui avaient laissé des amis : cependant les vacances en ville ce n'est pas la même chose, tout de même, on n'a pas vraiment l'impression de vacances. Catherine Duparc a vu le livre de Duparc en vente aux Galeries Lafayette.

« J'ai pensé tout de suite que ça avait quelque chose à voir avec toi, j'avais déjà repéré ce Denis Duparc dans le premier. »

Je suis très paresseux aujourd'hui, je n'ai envie de rien rapporter. Sophie a parlé de Frédéric Mitterrand. Elle croit se souvenir que c'est lui qui avait renversé un verre sur sa robe, un soir où nous dînions

ensemble, tout un groupe, rue Guénégaud – mais c'était W., elle se trompe.

« C'est devenu tout à fait une star, maintenant. »

C'est sans doute pour cette raison qu'elle réagence le passé en sa faveur, et lui donne un rôle qu'il n'a pas joué. Non seulement la célébrité ou la simple notoriété sont "bonnes conductrices de mémoire", comme dirait Barthes, mais elles jouent des coudes dans le souvenir et se taillent rétrospectivement une place qui n'étaient pas la leur. Accessoirement, elles arrondissent les angles. À l'époque, Sophie était furieuse du verre renversé. Maintenant c'est un souvenir amusant et pittoresque.

Les deux sœurs vont voir Barry Lyndon. *Je refais le même tour que précédemment, puis rentre ici.*]

[*6 heures : retour de W.*]

À vrai dire, de cette journée-là je me souviens à peine, et les deux aide-mémoire hâtifs qu'on trouve à la date du 30 août et du 4 septembre ne sont pas d'un grand secours. Mais je crois pouvoir placer à cet endroit l'épisode de Jo, le Libanais, que je ne saurais dater au jour près.

Je ne sais pas pourquoi, j'étais exceptionnellement sorti l'après-midi, car je l'ai rencontré vers quatre heures. Il était assis à la terrasse du Mabillon, le café qui fait l'angle du boulevard et de la rue de Buci. Je suis passé devant lui et il m'a beaucoup plu, je me suis même arrêté – prétendant attendre que le feu passe au rouge pour traverser vers la rue du Four – et retourné. Il avait l'air décidé et les petites moustaches fines d'un jeune banlieusard bien convenable ayant une après-midi à tuer. Je ne le pensais pas pédé, il n'en avait pas la tenue, je ne l'avais jamais vu plus tôt, et ce café n'est pas du tout spécialisé. Mais, alors que je le regardais parce qu'il me plaisait, et pour le seul plaisir de le voir mieux, sans aucune intention précise, son regard s'est accroché au mien, il a payé à toute vitesse ce qu'il avait bu, il s'est levé et dirigé vers moi. J'ai été pris tout à fait par surprise, et je me suis mis bêtement à prétendre regarder autre chose, dans la direction d'où il venait, mais plus loin que lui, comme si nos regards, plus tôt, s'étaient croisés par accident. Debout il était beaucoup plus grand que je ne l'avais pensé, il n'avait pas de cul, et il n'était vraiment pas très viril, avec son petit sac rectangulaire sous le

coude. Il est passé juste à côté de moi, il a hésité, et puis il a traversé, lui, tandis que je restais du côté de l'église, toujours regardant dans le vide en direction du carrefour de l'Odéon. Puis nous avons marché tous les deux, chacun de notre côté, mais lui un peu en avance, quoique ralentissant le pas, vers Saint-Germain. Il a traversé une nouvelle fois, il a passé une nouvelle fois près de moi, à vrai dire je n'avais plus tellement envie de lui parler, il me plaisait beaucoup moins que je n'avais cru lors d'un imprudent coup d'œil trop marqué. Puis il est parti dans la rue Bonaparte, vers la Seine. J'ai continué vers le Flore où je suis entré pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. Quand je suis ressorti il passait devant la terrasse, se dirigeant vers la rue des Saints-Pères. Il avait donc rebroussé chemin. J'ai marché derrière lui. Mais il a tourné dans la rue des Saints-Pères, se dirigeant de nouveau vers la Seine. J'ai continué tout droit. Cependant son insistance commençait à m'amuser, et cette inversion de la drague, puisque c'était lui qui s'en donnait tout le mal alors que c'était moi, au début, qui m'étais intéressé à lui. J'ai donc décidé que s'il revenait une nouvelle fois, son manque de dignité mériterait récompense, et j'ai traîné, regardant les vitrines, celle de Denise René, celle de Beurdeley, celle d'une nouvelle boutique de mode qui remplace l'éphémère magasin "américain". Un rapide coup d'œil m'assura qu'il me suivait. Il n'y avait donc plus qu'à attendre qu'il me rattrape, quitte à scruter d'un air passionné des vitrines de cuisines ou celle du *Reader's Digest*. Et en effet :

«Bonjour, a-t-il dit.

– Bonjour.

– Comment tu t'appelles?

– Renaud, et toi ?

– Jo.

– Tu es français ?

– Non, je suis libanais.

– Ah, j'aime beaucoup les Libanais, j'ai plusieurs amis qui sont libanais. Tu es ici depuis longtemps ?

– Depuis trois mois. Est-ce que tu habites près d'ici?

– Oui, j'habite rue du Bac. Et toi?

– Moi j'habite rue de Seine, vers Necker. Mais je n'habite pas seul.

– Eh bien, moi non plus. »

Nous tournons dans la rue du Bac et marchons vers la Seine.

« Où va-t-on comme ça?

– Je ne sais pas, n'importe où, on se promène. Tu peux venir chez moi, si tu veux, ou plutôt chez un copain qui habite la même maison que moi, qui m'a laissé sa clef pour que j'arrose ses plantes. Mais il faut que j'aille la chercher, je ne l'ai pas sur moi. »

Je lui explique comment aller chez Jean-Claude, et lui donne rendez-vous dix minutes plus tard. En fait, à peine étais-je rentré ici que se présentait Edward B., mais je l'ai mis à la porte, je ne sais plus sous quel prétexte :

« Excuse-moi, je dois sortir. Mais non, ne m'attends pas, je vais tout oublier. »

J'étais tout de même en avance à notre rendez-vous, ou bien Jo en retard, puisque j'ai eu le temps de lire, en les écartant avec les doigts, quelques pages de *La Guerre du Péloponnèse*, dont Jean-Claude avait les deux volumes de l'édition Garnier, non coupés. Mais dès qu'il est arrivé nous nous sommes assis sur le lit, et il m'a tout de suite embrassé. Je l'ai renversé en arrière, je me suis allongé sur lui. Il semblait très excité, et très fébrile déjà. [*W., tandis que j'écris ceci, fait de grands rangements autour de moi, nettoie le verre du dessin de Twombly, juste en face de ma chaise. Je vais sur le lit, à côté.*] Il a ouvert ma chemise, puis ma braguette. Lui portait un pull-over au col roulé, que j'ai soulevé pour que nos torses se touchent, ce qui semblait lui plaire. J'ai défait aussi son pantalon, puis l'ai fait glisser de ses hanches. Nos sexes étaient l'un contre l'autre, j'avais les mains sur ses fesses, c'est à ce point que nous nous sommes interrompus pour nous déshabiller tout à fait. Ses jambes, ses cuisses surtout, ses couilles, le bas de son cul étaient extraordinairement poilus. Son ventre et sa poitrine l'étaient un peu aussi, mais beaucoup moins, de petits poils courts, nettement moins denses. Il était vraiment très mince, presque maigre. Il semblait aimer être caressé entre les cuisses, j'y ai donc mis mon sexe, puis j'ai passé mes jambes

entre les siennes qu'il a relevées. Nous sommes restés ainsi un moment, tandis que je lui caressais les cuisses, qui m'excitaient beaucoup. Puis j'ai mis de la salive sur l'extrémité de ma bite et j'ai essayé de pénétrer en lui après lui avoir soulevé les jambes. Mais ce n'était pas si facile que ça, malgré sa bonne volonté. Au bout de quelques minutes d'efforts infructueux, il a dit :

« On ne pourrait pas essayer autre chose?

– Bien sûr. »

Il m'a alors sucé assez longuement tandis que je lui caressais la tête, puis la poitrine, puis, après un mouvement tournant qui nous a mis tête-bêche, les cuisses. [*Retour au bureau. Je suis allé faire des courses pendant que W. était dans une de ses campagnes téléphoniques, mais elle continue.*] Ma tête était entre elles. Je lui léchais, du bout de la langue, la fente des fesses. Mais toute cette région était chez lui si poilue qu'elle remplissait l'office d'un blaireau pour la crème à raser et qu'un peu de salive, étalée de la langue, y prenait immédiatement la couleur et la consistance d'une onctueuse mousse blanche que je lui introduisais, d'un doigt, dans le cul, tout en le branlant de l'autre. Il tombait du lit, me suçant toujours. Je l'y ai alors réinstallé, bien au milieu, je me suis allongé sur lui, je l'ai relevé et puis, soulevant à nouveau ses cuisses de mes bras, j'ai de nouveau présenté ma bite, couverte de sa salive à lui, en face de son cul. Cette fois-ci il a fait une grimace, il a débandé un peu, mais le passage s'est opéré assez vite et à peine étais-je en lui, aussi profond que je le pouvais, qu'il rebandait. Je l'ai embrassé. « C'est bien», a-t-il dit. Et dès que j'ai été bien assuré de ma position, je me suis mis à le branler. Nous avons joui ensemble, et tout son foutre s'est répandu sur le devant de son corps, en grande quantité, comme s'il n'avait pas joui depuis des semaines.

« C'était bien», a-t-il dit encore, et puis : « Quel âge as-tu?

– Trente ans.

– Tu as l'air plus jeune.

– Et toi?

– Dix-sept ans.

– Wow!... Tu as l’air plus vieux. »

Et en effet je n’avais pas imaginé un instant qu’il eût moins de vingt-deux ou vingt-trois ans. La révélation de son âge m’a beaucoup excité rétrospectivement, si je puis dire, parce qu’avec ses petites moustaches et son cul et ses cuisses de faune il devenait, dès lors que c’était en somme un adolescent, presque un prodige d’exotique virilité (au moins physiologique).

« Qu’est-ce que tu fais ?

– J’écris.

– Quoi ?

– Des romans.

– Quel genre?

– Le genre emmerdant.

– Eh bien, au moins, tu es lucide, toi ! Il y a tant de gens qui écrivent des romans emmerdants et qui croient que ce sont des chefs-d’œuvre…

– Ah, ce n’est pas forcément incompatible… Et toi, qu’est-ce que tu fais ?

– Moi, je vais en classe. Je suis en terminale à Antony. J’habite avec mes sœurs, qui sont étudiantes. Il faut que je parte, parce qu’elles doivent m’attendre depuis longtemps. »

Il se rhabille en vitesse.

« Au revoir.

– Au revoir.

– À bientôt. »

Deux minutes après, tandis que je me lave dans la salle de bains et enlève à mon sexe un peu de merde qui y est restée attachée, on sonne à la porte. Je n’ouvre pas, ne sachant qui ce peut être. Mais je vais ensuite regarder par la fenêtre. C'était lui, qui s’éloigne.

« Hé! »

Et je lui fais signe de remonter.

« Excuse-moi, je ne savais pas qui ça pouvait être. Entre.

– Non, non, je voulais seulement te dire…

– Entre, de toute façon.

–... te demander si tu voulais qu'on se revoie.

– Ah oui, bien sûr, je vais te donner mon numéro. Appelle-moi quand tu veux. »

Je déchire un morceau d'une enveloppe à Jean-Claude.

«Et toi, on peut t'appeler?

– Oui, le soir, mais pas trop tard. »

Et je déchire un peu plus de l'enveloppe.

« Au revoir.

– À bientôt. »

J'étais au travail à six heures.

D'après l'aide-mémoire du 30 août, qui est vraiment très vague, j'aurais dîné soit avec *D. P.* ou *P. P.* (?), soit dans un restaurant dont ce seraient là les initiales. Je ne vois ni à qui ni à quoi ces lettres dont je ne suis pas sûr (*D. D.* ? *P. D.* ?) peuvent correspondre. Je lis ensuite *divers*, et j'imagine que cela signifie que j'ai erré en vain du square Jean-XXIII aux Tuileries, pour échouer, toujours d'après la même source, rue *Ste-A*. Suit *Ass. nationale*, et de cet épisode peu brillant je ne me souviens que trop bien.

J'étais allé au Bronx. J'y ai perdu beaucoup de temps. C'est ce soir-là, je pense, que j'y ai vu un Américain moustachu, blond, très poilu et très musclé, qui était avec "son ami" manifestement, qui ne s'intéressait pas du tout à moi, et qui, d'après des récits ultérieurs, est parti, avec l'ami et avec un autre Américain, quadragénaire, peut-être, mais très musclé lui aussi, genre culturiste, chez Jacques Léon, l'illustre fausset, pour la plus grande satisfaction de ce dernier, enchanté de cet aréopage.

Bon. Il y avait près du bar, au Bronx, un garçon dont j'ai oublié le nom, et à peu près tout, sinon qu'il travaille à l'Assemblée nationale. W. et moi l'avons rencontré une nuit dans les chiottes des Invalides, il y a longtemps. Nous sommes allés chez lui, à cette époque. Mais quelque chose – son appartement sans doute – m'a fait absolument débander,

cette première fois, et je n'ai rien fait avec lui, cependant que W. le baisait. Un ou deux ans après, nous avons vu, au Vieux Casque, rue Bonaparte, un type qui nous plaisait assez. Ayant quitté le restaurant, pris d'un regret, nous l'y avons appelé au téléphone, demandant «le garçon brun qui est assis sur la banquette, à l'angle, près du comptoir». Or c'était lui, "Assemblée nationale", que nous n'avions pas reconnu. Nous l'avons amené ici. Pas beau, il est assez grand, mince, très brun, le corps couvert de poils noirs assez longs, plutôt sexy. Mais, l'autre jour, au Bronx, il était très occupé. Je me suis approché de lui, quelqu'un le branlait, le suçait, l'avait presque entièrement déshabillé. Je l'ai touché un peu, puis, voyant qu'il répondait, caressé. Il m'a sorti la bite de la braguette et s'est mis à me branler. Malheureusement, Dieu sait pourquoi, j'ai joui immédiatement, envoyant du foutre dans la foule. *Sorry* – ce que voyant, lui s'est de nouveau consacré entièrement à son premier partenaire. Je me suis réajusté tant bien que mal et suis rentré me coucher.

Samedi 28 août

[Mardi 21 septembre, Saint-Matthieu, deux heures et demie. *Nous avons passé toute la soirée d'hier ici à regarder la télévision, parce que nous voulions voir une émission sur le comte Panza di Biomo et sur sa collection. Mais avant nous avons essayé de regarder un film de Chabrol,* La Décade prodigieuse*, qui nous a rasés épouvantablement. C'est étrange comme des gens qui sont capables de faire preuve, à l'occasion, d'une belle intelligence critique, peuvent produire eux-mêmes des œuvres aussi médiocres. J'ai entendu un jour Chabrol parler, au cours d'un débat à la télévision qui précédait ou qui suivait la projection du film, de Hitchcock en général et de* L'Inconnu du Nord-Express (Strangers on a train) *en particulier, avec beaucoup de*

perspicacité, soulignant par exemple, à très juste titre, la complexité formelle du film, globalement, bien sûr, mais aussi telle qu'elle est agissante dans toute sorte de détails épars (« Avez-vous remarqué que la première femme vend des disques? », etc.). Comment, étant si clairement conscient de tous les problèmes que posent la conception et la fabrication d'un film, et de la façon dont certains cinéastes les ont résolus, comment peut-on ne pas se rendre compte des défauts criants de son propre travail, qu'Anthony Perkins est exécrable, par exemple, ou

bien que le malaise du spectateur ne vient pas du tout de la situation décrite au sein de la fiction, mais de la maladresse embarrassante de la narration, naïve, mal ficelée et passablement vulgaire?

Nous sommes passés sur une autre chaîne et avons regardé Les hommes préfèrent les blondes*, qui, en français et en noir et blanc, ne fait pas non plus un très réjouissant spectacle, malgré ma chère Jane* Russell [RUSSEL → WITTGENSTEIN / ELIOT / RUSSEL SQUARE → ELIOT, AUGUSTUS DE MARGAN SOCIETY /// ROUSSEL (~~MICHÈLE~~) MORGAN /// RUSSE, ELLE] – *nous n'en avons pas moins raté à cause de lui le début de l'émission que nous voulions voir.*

Il y a beaucoup d'émissions sur l'"art moderne", dernièrement, à la télévision. Nous n'en avons pas vu beaucoup, mais il suffisait de lire leur description préalable dans Télérama *ou ailleurs pour comprendre qu'elles reflétaient toutes l'état actuel de l'approche* française *de la question, c'est-à-dire le plus extrême cafouillage, l'ignorance et l'absence de repères. Une série sur l'Art américain mélangeait non seulement les genres et les écoles, ce qui n'est pas trop grave, mais surtout les* niveaux*, l'important et le futile, le durable et l'épisodique, tel obscur artiste de Chicago qui se trouvait avoir amusé un réalisateur, et Jasper Johns ou* Raus Chenberg*, comme on pouvait lire dans* Télérama*. Abordant ces domaines comme terra absolument incognita, les journalistes français, refusant d'adopter, ce qui n'est pas illégitime, les échelles de valeur, certes sujettes à révision, qui tant bien que mal se sont déjà instaurées aux États-Unis, ou bien trop paresseux et pressés pour se donner la peine de tâcher de les appréhender, semblent procéder absolument au hasard. Tout se passe comme si une équipe thaïlandaise, voulant faire une émission sur la littérature française d'aujourd'hui, décidait de parler de Roland Barthes, de François-Marie Banier, de Jean-Guillaume Faréguargues (un poète de Dax dont la femme était avec eux dans l'avion), d'Éric Ollivier (rencontré au Flore), de Maud de Belleroche, de Pierre Gascar, de Jack-Alain Léger, de Gabrielle Marquet et de Marcelin Pleynet : débrouillez-vous avec ça.*

Mais là, pour une fois, hasard ou bons conseils, avec le comte Panza les auteurs de ce documentaire-ci touchent au cœur de la cible. Le

discours de l'Art moderne tel qu'il est arrêté et fonctionne à New York, un peu en Californie et, ponctuellement, au Bénélux, en Allemagne, en Italie, en Suisse, en Scandinavie et en Angleterre, en France à peine (parce que là, sa frontière avec le discours cafouilleur des amateurs d'art et des artistes français qui se croient d'avant-garde est très confuse, celui-ci voulant bien s'annexer tant bien que mal celui-là, mais celui-là refusant absolument de s'intéresser à celui-ci), ce discours institué entoure du plus grand respect, à juste titre, le comte Panza et sa collection, la plus riche d'Europe. Non seulement cet homme a su, après quelques tâtonnements initiaux du côté de l'école de Paris, découvrir presque en même temps les grands classiques de l'expressionnisme abstrait (il a de magnifiques Rothko) et la nouvelle génération d'alors, Rauschenberg et consorts, mais, non content d'un si beau succès, et conformément à la tradition d'avant-garde, il est passé outre et ne cesse de passer outre. Les œuvres de tous ceux que le discours en question considère désormais comme des classiques, il les a données à des musées, il en est déjà loin, et l'émission ne montrera que ses acquisitions récentes, et son palais de Varèse tel qu'il est aujourd'hui : Robert Morris, Dan Flavin, Larry Bell, Bruce Nauman, Laurence Wiener, Hanne Darboven, etc.

*Néanmoins, et nonobstant le mérite incontestable d'avoir débusqué un sujet de bout en bout pertinent (par rapport à la situation culturelle véritable) et passionnant, l'émission est « terriblement française » (W. dixit, mais il n'a pas tort) : elle ne peut pas se contenter de montrer, d'expliquer avec des images et des faits, elle veut être elle-même une œuvre d'art et elle est tournée d'une façon ultra-artistique, au demeurant assez belle – pour autant qu'on en puisse juger sur un vieux poste en noir et blanc où l'image a tendance à se dédoubler –, avec un fond sonore d'orgues de Bach. Elle entend aussi dresser un portrait sociopsychologique du collectionneur (ce qui pourrait n'être pas inintéressant, mais en l'occurrence dilue le caractère essentiel du sujet traité, comme si l'on n'était pas bien sûr de son intérêt en soi). Elle s'attarde sur la famille et n'oublie pas de montrer la responsable communiste, pleine de reconnaissance, de la fête de l'*Unità *qui va se dérouler sur les pelouses du château du comte. Elle ne rappelle pas,*

toutefois, que le Parti communiste italien, à en juger par l'attitude des municipalités qu'il contrôle, appuie et pratique assez largement lui-même le discours esthétique que nous appelons, pour simplifier, "américain". Surtout, elle montre beaucoup le comte en personne, qui parle un français extrêmement solennel et s'exprime d'un ton de professeur, ou même de prêcheur qui réciterait un discours longuement préparé. Il fait certes l'éloge de l'art moderne, mais plus précisément de l'art conceptuel*, le seul qui aujourd'hui l'intéresse vraiment.*

« Ce qui compte, dit-il, c'est l'idée. *Les grand artistes du passé souvent n'exécutaient pas eux-mêmes les œuvres dont ils avaient l'idée. Un de mes artistes favoris, c'est Ian* Wilson [ÎLE DE *W OU LE SOUVENIR D'ENFANCE* / ROBERT (BOB) WILSON / HAROLD WILSON / (WOODROW) WILSON (AVENUE DU PRÉSIDENT-WILSON) / *WILLIAM WILSON*]*, qui ne produit pas d'objets du tout. »*

On le voit converser avec un artiste français, peut-être choisi par les responsables de l'émission, qui lui reproche d'avoir de l'art contemporain une conception trop religieuse, ce que soulignent les grandes salles presque vides du palais.

Ainsi une majorité peut-être des artistes d'aujourd'hui, peintres, sculpteurs et leurs héritiers ou descendants, s'inscrivent dans une tradition conceptualiste qu'il est aisé de faire remonter à Duchamp (et plus lointainement à Léonard), adoptent les attitudes de l'ultra-idéalisme le plus absolu, et refusent de se colleter avec le travail et la matière. Alors que toute la tradition moderniste de la littérature et du théâtre de ce siècle s'est entendue à mettre sans cesse en avant le travail*, à exposer toujours davantage les mécanismes de production, les coulisses, les rouages de l'œuvre et le labeur de l'artiste, alors que cette tradition n'a cessé de combattre les mythes de l'inspiration et soutenu qu'il n'y avait rien d'antérieur, dans l'œuvre, au premier instant de travail, que le roman, par exemple, commençait au moment précis où le romancier s'asseyait à sa table et entamait sa lutte avec les mots (cf. Simon, par exemple), eux viennent nous dire au contraire que seule compte* l'idée*, et que de l'exécution de cette idée on peut même fort bien se passer. Lancées par un émigré français aux États-Unis, mises en œuvre par les artistes de la plus grande puissance capitaliste et impérialiste du monde,*

ces façons de voir (et d'agir, et de produire, et de gagner de l'argent) sont soutenues par un aristocrate et industriel milliardaire italien qui prête ses jardins aux marxistes les moins dogmatiques d'Europe, et qui se charge, à partir d'elles, de réécrire l'histoire de l'Art: les grands artistes du passé, dit-il, ne se sont pas souciés d'exécuter eux-mêmes les œuvres qu'ils avaient conçues, ils ont laissé ce soin à leurs élèves.

Est-ce bien vrai ? Pour quelques grands maîtres d'ateliers qui, surchargés de commandes, ont confié à tel ou tel de leurs disciples le soin de peindre ou de sculpter en leur nom une œuvre dont il leur remettait la précise esquisse, le plan, le schéma général de répartition des masses, et dont bien souvent, même, il ne s'agissait que de terminer certains fastidieux détails, combien d'autres ont consenti à passer des mois et parfois des années sur une seule toile, laissant leur seul travail quotidien et leur propre affrontement avec la matière modifier à chaque étape leurs idées initiales, et permettant à leur «main prodigieuse», comme le rappelle justement Valéry en lettres d'or, de se faire « l'égale et la rivale de leur pensée » ?

Ce qui nous touche dans les chefs-d'œuvre qu'ont laissés ces artistes praticiens, qui peut dire si c'est davantage le génie de la conception, la noblesse de l'inspiration, l'humanité du dessein, ou bien la virtuosité de l'exécution, l'élégance du trait, la richesse de la matière, la sensibilité du dessin ? Quel adolescent rêveur n'a pas dans la tête d'aussi beaux accomplissements virtuels que la Recherche du temps perdu *ou que* La Danse *de Meryon? Ainsi toutes les heures passées sur la table et sur le papier, la vue qui se fatigue, la jeunesse qui s'envole, la raison qui peut-être chancelle, la santé qui se grippe, tout cela aurait été en vain, et il eût été bien suffisant de remettre à cette revue spécialisée ou à cette autre une petite notice bien proprette expliquant son "projet" (« C'est quoi, ton projet ? Bon, alors, j'vous explique mon projet ») ?*

Ah non! J'admire immensément le comte Panza, certes, je suis certain que son œil est un des plus remarquables du demi-siècle, mais je ne suis pas prêt à le suivre dans sa présente vénération pour la seule idée. Je suis un vieux mallarméen, moi : «Les sonnets ne se font pas avec des idées » – et les tableaux non plus : le plaisant étant que la phrase ait été

adressée à Degas, un des artistes qui encourent le moins, certainement, le reproche d'une soumission aveugle (c'est le cas de le dire) à l'"idée"...

À bas l'idée! Non : vive l'idée, bien sûr! Mais en art l'idée n'est que le trésor du velléitaire. Et je ne suis pas sûr qu'il n'en aille ainsi qu'en art : même l'"idée de la France" de De Gaulle, elle n'est rien sans le discours du 18-Juin ; et le discours du 18-Juin, ce n'est pas une petite notice remise aux journaux, un communiqué de presse, une déclaration d'intention – ce sont des années de sang et de larmes (pour passer d'un héros à un autre).

Sur notre lancée, nous avons regardé ensuite une nouvelle émission de Philippe Bouvard qui s'appelle "L'huile sur le feu", et qui consiste à mettre en présence « deux personnalités ayant eu (ou ayant encore) maille à partir ». Il s'agissait en l'occurrence du sénateur Caillavet, que ses déplorations à l'égard de la télévision et de son fonctionnement ont rendu (presque) célèbre, et d'un producteur, Pierre Sabbagh. Bouvard lui-même était censé être le meneur de jeu, mais, étant lui-même producteur, il n'était guère au-dessus de la mêlée, et d'ailleurs ne prétendait pas l'être, de sorte que le pauvre sénateur avait deux adversaires au lieu d'un. Ses deux thèmes principaux sont la corruption de certains producteurs – mais là, il était lié par le secret de l'enquête, disait-il – et la médiocrité des programmes. La télévision française entre 1960 et 1965 était, selon lui, la meilleure du monde. Ces temps sont loin. Ce qu'il désire, c'est un retour à la créativité, c'est-à-dire aux émissions originales faites spécialement pour la télévision. J'imagine qu'il pense à ces fameuses "dramatiques" qui fondent, aux yeux des Français, le prestige culturel de leur télévision sous prétexte qu'elles sont tirées, le plus souvent, des meilleurs auteurs et qu'elles reflètent de sérieuses intentions culturelles; tandis que la mauvaise télévision, c'est celle des feuilletons achetés en gros aux U.S.A. Seulement il se trouve que les feuilletons américains sont bien faits, vifs et bien menés, et que toutes ces pompeuses "dramatiques" qui ont si bonne presse sont (ou étaient, car il n'y en a plus guère) presque sans exception exécrables : ampoulées, prétentieuses, grandiloquentes, sans rien de spécifiquement télévisuel. On en était très friand dans ma famille (moi le premier), lorsque j'étais adolescent, et nous regardions avec la plus grande ferveur tous les

romans de Mauriac portés l'un après l'autre au petit écran, et où trônait toujours la reine incontestée du genre, Alice Sapritch. Peut-être au fond n'y a-t-il pas de spécificité suffisante de la télévision en tant que médium, en ce qui concerne du moins les œuvres de fiction, "dramatiques" ou "téléfilms"? Les réalisateurs originaux aiment mieux alors faire de vrais films, on les comprend, quitte à ce que ces vrais films soient diffusés ensuite, comme ils ont tendance à l'être de plus en plus vite, sur le petit écran.

Le sénateur critiquait aussi la "niaiserie" des programmes de variétés, et le fait que s'y exercent de véritables monopoles; à quoi son opposant répliquait, avec des sanglots dans la voix, que ce dont on se souvenait de la guerre de 14 ce n'était pas Le Sacre du printemps *(je ne vois pas bien le rapport) mais* La Madelon*, que la chanson française avait fait ses preuves, qu'elle avait un passé glorieux…*

Couchés nous avons lu W. le T.L.S. *et moi une fois de plus les minutes du colloque de Cerisy sur le Nouveau Roman.*

Ce matin, dans la rue, j'ai rencontré Lino à l'endroit même où je l'avais rencontré la première fois.

*Paul confirme qu'*Échange *ne reçoit pas un accueil très favorable. Poirot-Delpech préférait* Passage *(dont pourtant il n'avait pas fait une critique particulièrement élogieuse). Jean Ristat et Danièle Sallenave voudraient écrire quelque chose sur le livre dans* Le Monde *et dans* Le Quotidien de Paris*, respectivement, mais ce sont à peu près les seuls articles qui s'annoncent. Jacques Cousinet devait m'envoyer une lettre qui m'expliquait pourquoi lui aussi préfère* Passage *– elle ne m'est pas arrivée jusqu'à présent.*]

J'ai donc, le matin, faisant mes courses en bas de chez moi, rencontré Lino que je connaissais de vue depuis longtemps. Nous nous sommes retournés l'un sur l'autre, il a souri, il est venu vers moi et il m'a dit :

«Tiens, tu habites le quartier?

– Oui, j'habite juste là. Toi aussi?

– Oui, mais je cherche quelque chose d'autre, c'est trop petit là où je suis : deux chambres de bonnes qui ne se touchent même pas. Comment tu t'appelles ?

– Renaud. Et toi?

– Pascal.

– Ah, tu es français? (Il avait un fort accent étranger.)

– Enfin, *Lino*, *Pasqualino* – je suis italien.

– Ah bon, tu es d'où?

– De Rome. Mais à l'origine je suis sicilien.»

Je marche avec lui jusqu'en bas de chez lui – il habite sur le boulevard, à l'angle de la rue Paul-Louis-Courier. Et je lui donne mon adresse et mon numéro de téléphone.

« Je vais essayer de passer cette après-midi, mais je n'ai pas beaucoup de temps; je pars demain pour l'Italie, et j'ai beaucoup de courses à faire – je n'ai même pas mon billet.»

En effet il est passé l'après-midi, tandis que je travaillais, et en effet il était très pressé, devant aller prendre son billet avant cinq heures et demie du côté de l'Opéra. Apprenant que j'écrivais, il m'a demandé si je ne voulais pas écrire des choses pour lui. Il chantait, en italien surtout, mais un de ses amis lui avait écrit des chansons, un professeur qui avait aussi rédigé pour Claude Véga des sketches qui étaient passés plusieurs fois à la radio et à la télévision – ça lui avait rapporté quatre millions – et une pièce pour Elvire Popesco, laquelle ne peut plus marcher, une pièce spécialement pour elle, qui lui avait beaucoup plu, elle était enthousiasmée, mais ils n'avaient pas pu trouver de producteur. J'étais allongé en travers du petit lit, il était venu vers moi brusquement et s'était mis à me caresser les bras. J'en avais fait autant. Il était brun, moustachu, ni beau ni laid, poilu, l'air assez vif. En deux minutes nous étions allongés l'un contre l'autre et nous embrassions.

« Donne-moi ta langue », disait-il.

J'ouvrais sa chemise et l'embrassais sur le torse; lui ouvrait la mienne.

« Mmm, c'est bien, disait-il aussi. Mais il faut que je parte, il faut que je parte. Est-ce que je peux revenir plus tard?

– Oui, bien sûr. Mais téléphone-moi avant, au cas où je serais sorti. »

En fait il a téléphoné qu'il n'avait pas le temps de passer, que son billet n'était pas prêt, qu'il s'excusait.

[*Coup de téléphone de W. : est-ce que je veux aller avec Philippe et lui au vernissage de Duane Michals à Galliera ?*

« *Oui.*

– *O.k., passe à la galerie.* »]

[Mercredi 22 septembre, premier jour de l'automne [OTTO, OTHON (→ *L'ÉCART*), TONNE, LATONE, *FALL* (→ *LA CHUTE* → CAMUS)]. *À l'entrée du musée se trouvait son conservateur, la belle et fameuse Mme Dane* [DIANE, DUANE (MICHALS), DUANE MARCUS, (JIM) DINE, *THE DANE*

(⟶ ~~HAMLET~~

→ STEPHEN DEDALUS → *ULYSSES*), DAME, *N'A DE* (CESSE), EDEN, ADEN], *qui portait ses cheveux en bandeau, comme d'habitude, et une ample robe imprimée. Elle a dans le bâtiment un grand appartement de fonction, qu'elle n'occupe pas, mais son bureau, au-dessus des salles d'exposition, ouvre sur de vastes terrasses dont l'une se déploie autour de la cour d'honneur selon un large demi-cercle. Les branches des arbres du jardin viennent caresser les balustrades. On a, de là, une vue excellente sur la tour Eiffel, et d'ailleurs sur tout Paris. Je me souviens qu'au cours d'une garden-party sur ces promenoirs suspendus, un soir d'été, j'avais brûlé ma veste à un chandelier* [ARC, CAR, ANDE(S), ANDE(S) (→ VIRGILE), CHAN(T), CHA(MP), LIER, *CHANT DE LIER* (LE CHANT QUE C'EST QUE DE LIER)]. *Mme Dane est une grande admiratrice de Bob Wilson. Dans* A Letter from Queen Victoria*, elle tenait le rôle de la reine. Et le téléphone du musée est sans cesse en communication avec New York, pour les affaires de la compagnie.*

[Alain Robbe-Grillet : (...) Il y a comme une voix narrative mobile qui est en train de scintiller à travers le jeu du « je ». Pourquoi s'agirait-il de la voix de l'auteur?

Elly Jaffe-Freem : D'accord, mais pourquoi avez-vous de plus en plus recours à ce procédé ?

Alain Robbe-Grillet: Parce que justement les recherches aventureuses que j'opère sur la narration portent maintenant sur ce point. La question « qui parle? » a envahi tout le champ du récit (*Nouveau Roman : hier, aujourd'hui, 2. Pratiques*, p. 165).

A. R.-G. : (…) J'ai renoncé très vite aux mots eux-mêmes comme générateurs (*id.*, p. 157).

«Le mot n'est pas seulement signe mais nœud de significations » (Lacan cité par Simon, *id.*, p. 73).]

L'exposition dont c'était hier le vernissage regroupe trois artistes, trois photographes, mais je ne me souviens pour l'instant que du nom de Duane Michals. De ses deux confrères, l'un est banal, et l'autre franchement mauvais. C'est pourtant ce dernier qui dispose de la plus grande salle, celle qui est tournée vers le jardin et vers le musée d'Art moderne, de l'autre côté de l'avenue [DU PRÉSIDENT-WILSON]. *Il montre un bon nombre de monstres, en particulier des nains difformes, occupés à se photographier les uns les autres tout en dansant, au cours d'une* party *quelconque ou d'un voyage organisé. L'un des photographes photographiés se soutient de béquilles. Un midget noir est en travesti et porte un maillot de bain deux pièces.*

Dans les photos de Duane Michals, au contraire, les sujets sont presque toujours beaux, surtout lorsqu'il s'agit de garçons. La plupart des œuvres sont constituées d'une série de photographies, ici encadrées ensemble, mais cela serait contraire aux vœux de l'auteur, paraît-il. Elles sont accompagnées d'un texte, [Duane > Diane enaud] *parfois assez long, parfois ne formant qu'un simple titre* : La mort vient à la vieille dame, Le Rêve de la jeune fille, *etc.*

L'une des photographies représente un homme jeune, nu, portant un enfant sur l'une de ses épaules : elle est datée d'Arles, 1976. Philippe, qui a vu Michals parler là-bas à Michel Tournier, le printemps dernier, a toute une théorie selon laquelle ce thème du christophoros *serait directement inspiré de la mythologie personnelle de l'auteur du* Roi des aulnes. *Cela paraît vraisemblable en effet. John et W. se contentent d'observer, moins littérairement, que le jeune homme est rudement bien monté.*

Une autre image, parmi les plus remarquables, et certainement l'une des plus surréalisantes, représente deux femmes très sophistiquées, réunies dans une chambre, près d'une fenêtre ouverte. L'une est assise sur le lit, l'autre se tient, en une pose tout à fait artificielle et empruntée, dans l'embrasure de la fenêtre ouverte dont les voilages, poussés par le vent, flottent assez haut, loin du sol. Le texte manuscrit, en anglais et en français, parle d'attente et de silence :

«Elles n'ont plus rien à se dire. »

Lartigue siège sur l'un des canapés sans dossier de la grande salle, entouré d'une dense petite cour. Je parle aux

Les cycles romanesques au Moyen Âge :

- Tous les romans sont liés les uns aux autres (les mêmes héros se retrouvent ici et là, la plupart sont chevaliers de la Table ronde, etc.).
- Les noms ne cessent de changer (Arthur, Artus, Arthus / Perceval, Perlevaus, Parsifal, Parzival / Lohengrin, Loherangrin, Le Lorrain Gerin, etc.).
- Il est impossible d'établir une chronologie cohérente des épisodes, qui d'ailleurs sont incompatibles les uns avec les autres. Les rapports entre les personnages ne sont pas constants (ainsi Lohengrin est le fils de Perceval, mais quand Perceval arrive au château, il trouve Lohengrin parmi les chevaliers ses aînés). Les rapports d'âge s'inversent.
- Les mêmes situations se reproduisent exactement, mais leurs protagonistes ne sont plus les mêmes : Lancelot [*LANCE* (→

  ~~NABOKOV~~),

  , CELAN, CEYLAN, SRI LANKA, ETC. / LOT, LOT, LOTH] séduit Guenièvre, la femme d'Arthur, Tristan Yseult, l'épouse de Marc. Certains des traits caractéristiques de Perceval se retrouvent jusqu'en Prince Vaillant.

(Cf. *Échange* : les personnages changent, et le sens éventuel de leurs actes, etc. « Ce qui subsiste, à travers les aléas de la légende...» V. aussi ce que dit Starobinski des travaux de Saussure [SURSAUT, SOT SÛR (DE LUI), S'ASSURE] sur les cycles médiévaux, *Les Mots sous les mots*.)

Le lecteur de romans médiévaux se heurte aux mêmes problèmes d'incohérence au niveau de la fiction que le lecteur de nouveaux romans (et, dans une moindre mesure, que le lecteur de Proust, sans cesse confronté à des "personnages" dont les uns prennent dix ans en vingt ans et les autres trente – cf. également les personnages de bandes dessinées, qui ne vieillissent pas).

Poirier, qui ne sont pas encore installés dans leur nouvel atelier, à X Storjgröm, or whatever*, le conservateur du musée Louisiana de Copenhague, à Antonio Homen qui rentre de Venise – lui aussi a senti là-bas la terre trembler, dans la maison d'Ileana.Il a été réveillé au milieu de la nuit, son lit de fer glissait à grand bruit sur le sol de pierre.*

Nous sommes allés avec John chez lui où nous avons dîné en compagnie de Raoul. J'ai regardé l'album de photographies de Frith en Égypte et en Éthiopie, et un livre de reproductions où j'ai trouvé l'une des plus belles photographies que j'aie jamais vues, "Perspective", d'Hippolyte Bayard : une colonnade vue de l'intérieur, sur toute sa longueur. Il s'agit certainement d'un monument parisien, mais nous n'avons pas pu l'identifier. Nous avons aussi regardé, à la télévision, un film qui remplaçait le programme initialement prévu, en raison d'une grève de "certaines catégories de personnel", selon l'expression consacrée : Prince Vaillant*, avec Robert Wagner et James Mason.*

Nous avons fumé, et prisé un reste de cocaïne. Cela m'a surtout abruti, mais W. n'avait pas sommeil. Nous nous sommes donc fait déposer en taxi à Saint-Germain où nous sommes aussitôt tombés sur Philippe Ier, qui revenait d'un dîner à l'hôtel Bristol avec le professeur Meyrieux, le professeur Je-ne-sais-plus-quoi et l'ambassadeur du Brésil. J'ai déclaré que ma plus grande envie était de rentrer me coucher.

«Mais non, a dit Philippe, faisons un tour : je suis sûr que tu vas voir tout un tas de beaux Libanais, ça te fera changer d'avis…

– Ça, ce n'est pas ça qui manque, a dit W. J'en ai même rencontré un hier, ou avant-hier.

– Ah bon? »

Mais déjà il parlait d'autre chose.

Moi :

« Bon, je vais faire un tour, alors. Salut. »

W. m'a couru après :

« Qu'est-ce qu'il y a?

– Écoute, si tu veux t'amuser à m'intriguer, pour ensuite faire le mystérieux…

– Mais je plaisantais !

– Oui, oui, bien sûr…

– Si c'était vrai, tu crois que je t'en parlerais ? »

Cette phrase merveilleusement albertinienne [ALBERT (CAMUS, EINSTEIN, CHAR, FRÈRE SUPPOSÉ ENLEVÉ PAR DES ROMANICHELS) / « LIBÉREZ ALBERTINE » / ALBERTO (LE FRÈRE DANS *IL GIARDINO DEI FINZI-CONTINI*) / ALBERTI ("LA PERSPECTIVE ALBERTINIENNE" → *LA JALOUSIE* (→ *QUE VIENT UN TREMBLEMENT DU PRINCIPAL PILIER / PRÉCIPITER AVEC LE MANQUE DE MÉMOIRE*)] *a mis le comble à ma fureur; mais Philippe nous avait rejoints, et je n'avais pas envie de prolonger devant lui une discussion que de toute façon je n'étais plus en état de mener.*

«Merde [TRISTAN DERÈME / HÔTEL DE DREME (→ CORA CRANE À "JAX" (JACKSONVILLE) ↔ HÔTEL DE DREAM (→ *MERDA* (→ "PEPE MERDA" (→ *IL GATTOPARDO* (→ *THE LEOPARD*))))) / DRAME / DRÔME / *MER DE BAAL ET DE MAMON !*] *! »*

Et je suis parti.

J'ai fait seul le tour habituel, mais comme un fou. Toutefois, comme je repassais devant l'Apollinaire, et que je me préparais à dire bonjour à Yongo, attablé là, W. et Philippe m'ont hélé d'une table voisine, et je me suis assis avec eux. Plus tard, quand W. et moi sommes rentrés, il m'a dit :

« Tu t'es emballé parce que tu étais stone, c'était évident que je plaisantais…

– Ah bon ? Ça n'avait pas l'air du tout d'une plaisanterie, et si c'en était une, elle n'était pas très drôle [DRÔME / DRAME / "DREME" / MERDE /// *LEDOR*, LADOR (→ *ADA*), LA DORE (CHATEAUBRIAND, NABOKOV (*MA SŒUR, TE SOUVIENT-IL ENCORE / DU CHÂTEAU QUE BORDAIT LA DORE ?*))].

– *Si cette histoire était vraie, je n'en aurais pas parlé.* (Il a décidé de me rendre fou – heureusement que je le suis déjà…)

– Toi aussi tu étais stone, peut-être que tu ne pouvais plus te contrôler.

– Ah, je ne suis jamais stone à ce point... »

Nous nous sommes demandé un moment si nous allions aller faire un tour du côté de la rue Sainte-Anne, mais nous étions trop fatigués, et nous nous sommes couchés. Nous avons fait l'amour assez longuement, avec des poppers. W. me baisait. J'étais très excité et pourtant je bandais mal, ça commence à me préoccuper. Est-ce que c'est la cocaïne ? Mais j'en avais pris à peine, ce soir-là. Les poppers ? Il ne me semble pas qu'ils avaient sur moi cet effet, jadis, et à W. ils ne font rien de pareil. Alors ? Nous avons tout de même joui ensemble.

[Interruption, thé. Il n'y en avait d'ailleurs plus. Été acheter du Earl Grey et du Queen Mary. Coup de téléphone de Lino.

« Est-ce que tu peux rappeler un peu plus tard? J'ai appelé W., mais à sept heures il doit aller chez Warhol, il attend un coup de téléphone de Philippe St. pour décider si oui ou non nous allons de nouveau à la campagne, ce soir. Il pense qu'il doit dîner avec John parce que Raoul est parti pour Lyon. Tout est un peu confus... »

Il vient de rappeler. Il voulait venir maintenant, avec un ami espagnol, «grand et barbu ».

« Est-ce que vous pourriez venir plutôt vers sept heures et demie ou huit heures?»]]

Je suis alors sorti avec l'intention de me rendre au Continental Opéra : c'était un samedi, le temps était gris, les circonstances me semblaient favorables. Mais j'ai fait auparavant un détour par Saint-Germain. À l'Apollinaire j'ai rencontré Christian, et au Mabillon Jean-François Lavie. Nous avons marché tous les trois vers le carrefour de la rue de

Buci et nous sommes restés là un long moment, assis sur des ailes de voiture. Ni l'un ni l'autre ne voulait m'accompagner, mais l'un et l'autre proposaient que je vienne chez lui :

« Au lieu d'aller perdre ton temps dans un sauna, disait Lavie en riant, tu viens chez moi, j't'en fous un coup dans les miches, ça ne te coûtera rien…

– *Thank you, but no, thank you...* »

Je les ai laissés tous les deux et j'ai marché jusqu'au Continental. C'est depuis un an, donc, le seul sauna "lancé" : à la fois grand et propre, il se prête à des itinéraires compliqués, à de longues marches entre la piscine et les salles de gymnastique réservées aux membres, dont les visiteurs tentent d'apercevoir les exercices par la porte entrouverte.

J'ai été assassiné, dit-il, dans tous les jardins de l'Europe. En Arles [CHARLES, CARL, CARLOS, CARLO, LORCA, RÂLES, LEAR] on m'a trouvé mort, un matin, dans un long square triangulaire, en face de la salle des fêtes. Mon corps, dans Athènes, avait été traîné sur le sable, jusqu'au pied du mur de la caserne des evzones. À La Tour-d'Auvergne, par un froid abominable, accroché par les jambes à la précaire balustrade de bois, il pendait dans le vide contre les orgues de basalte. Il s'est passé des jours avant qu'on ne le retrouve, dans les jardins royaux de Munich, dissimulé à la hâte parmi les buissons. À Hampstead Heath, j'étais crucifié. À Catanzaro, ma bouche était pleine de terre. À Tours, près de l'évêché, un canif de fausse nacre m'était resté entre les côtes. Et j'avais dû fuir, déjà blessé, entre les plates-bandes et les fausses colonnes [HÔTEL COLÓN (→ *LE PALACE*),

CHRISTOPHE

COLOMB, COLOMBO (→ CEYLAN, CELAN, CEHAN, C'EST LENT, ASSEZ LENT(S) (*PROGRÈS EN AMOUR*), COLOMBE, *COLOMBA*, *LES AILES DE LA COLOMBE* (*WINGS OF THE DOVE*), CALONNE, COLLINE(S)] romaines, à Barcelone [ARC, CAR, BARQUE, BAC, BACH, LORCA, CELAN, CRABE, CRÂNE, BANC], car on découvrit des traces de mon sang à travers toute la roseraie; tandis qu'à Mytilène, à Mytilène j'étais tranquillement assis sur un banc, la tête renversée en arrière comme celle d'un dormeur, mais les yeux grands ouverts encore.

Ce jour-là il y avait assez de monde, mais personne qui titillât particulièrement ma fantaisie. Un assez beau garçon, que branlait Claude F., que lui je connais de vue depuis toujours et auquel je dis bonjour depuis des soirées communes à la piscine Bullier, il y a six ou sept ans, s'est mis à me branler. Je l'ai sucé et il a joui dans ma bouche presque

aussitôt. C'était au sein de la vapeur. J'ai eu un moment d'abandon total, allongé que j'étais au sommet du petit amphithéâtre qui occupe la moitié du sauna humide, justement, en la compagnie d'un barbu, américain sans doute, poilu, un peu gras, très bien monté mais qui s'est lassé avant moi alors que j'allais peut-être, profitant de la moiteur extrême de l'endroit, me laisser baiser par lui. Non, il est parti et ne m'a pas laissé de regrets. Je suis allé nager [AGEN, ANGE, GÉRAN(T), RÉGENT, RONALD REAGAN, NIGER (BINGER (« MAIS LUI, DONT LE NOM CONTIENT TOUT ENTIER CELUI DU PAYS DANS LEQUEL IL S'AVANCE, S'AVANCE ») → BARTHES) / GARE (D'AGEN), E(D)GAR]. Plus tard, de nouveau dans la vapeur, j'ai rencontré un éphèbe à la presque invisible moustache, des poils châtain clair sur la poitrine, d'assez jolis muscles, et qui s'est pris pour moi d'un grand enthousiasme. Il me branlait, me suçait [*Interruption : arrivée de Claude.*]

[Jeudi 23 septembre, trois heures *: il me parle de ses amours. Jean-Pierre, le petit vendeur du magasin Michel Axel, paraît s'être un peu refroidi.*

«Après tout, peut-être que je suis le dixième à qui il écrit des lettres comme ça. Il est toujours avec cette fille, Michèle. Ils font des projets de voyage. Il lui dit : "Nous irons habiter Rome."

« Ah oui ? Et moi, dans tout ça? Ils pourraient au moins attendre que je ne sois pas là, je trouve, pour mettre au point leurs affaires. Et puis il m'ennuie. Ils passent leur temps à potiner, tous les deux : "Tu sais, Danielle, eh ben elle l'a rencontré, finalement, le garçon que François avait trouvé si bien, l'aut' soir, au Sept.""

« Moi, tu vois, ça m'fait chier. J'ai rencontré un type superbe, blond, bouclé, moustachu – attends : il avait une moustache ou non ? Je sais plus… oui, j'crois qu'oui, un corps extraordinaire en tout cas, tout bronzé, tu sais, et puis vachement bien foutu. Et c'qu'est marrant c'est qu'il était en Allemagne à l'époque où j'y étais, et tout près, encore : il connaît même le lycée Charles-de-Gaulle où était ma sœur… Bon, enfin, vachement bien et tout : il est venu chez moi, on a joui quat' fois dans

l'après-midi, ça m'était encore jamais arrivé. Bon, ben évidemment ça a pas raté : il repartait le lendemain. Il habite Strasbourg. Il est prof d'allemand. Bien sûr il m'a dit : "Tu peux v'nir chez moi quand tu veux." Mais tu parles, Strasbourg c'est quand même pas la porte à côté – cinq cents bornes : j'savais même pas qu'c'était si loin... »

Lino est arrivé un peu avant huit heures avec l'Espagnol «grand et barbu » qu'il avait annoncé. En effet : les cheveux noirs en arrière, le visage long, la barbe aussi, un peu bouclée… Il ressemble, en brun, à Maximilien d'Autriche sur la toile de Manet – pas mon genre. Et Lino, comme dit W., c'est l'genre qu'il faut se faire tout de suite, quand on les rencontre, parce qu'après on n'en a plus tellement envie… La première fois que nous sommes tombés l'un sur l'autre il était seulement descendu de chez lui pour acheter du pain, il portait une petite chemise ouverte, à manches courtes, on voyait ses bras, bronzés, musclés, c'était assez sexy. Hier, hélas, il s'était habillé pour faire des courses sur les Champs-Élysées ou je ne sais quoi, il portait d'absurdes bottines caramel et blanc, très chères sans doute – Claude a dit en les regardant : «Mais tu es riche, alors ? » –, et dont il était très fier, apparemment, mais qui étaient trop étroites et lui faisaient mal, je suppose, car elles n'étaient pas attachées, elles bâillaient fortement sur le côté, on ne voyait qu'elles.

On découvrit que Claude et Lino se connaissaient déjà, qu'ils s'étaient rencontrés en compagnie de James, ou Jim, l'un des deux James de Claude, celui qui habitait chez Roland D., boulevard de La Tour-Maubourg. Et Claude, apparemment, avait raconté à ce pauvre Lino toute sorte d'histoires, Dieu sait pourquoi, et d'abord qu'il était le petit ami de ce James, et que c'était lui *qui habitait boulevard de La Tour-Maubourg. Je dois dire que je ne lui connaissais pas ce personnage de petit mythomane à trois sous, mais peut-être était-ce Lino qui le lui avait inspiré, par mimétisme.*

Quant à l'Espagnol il faisait plutôt belle figure, en tout cas il était très digne, et il restait dans son fauteuil sans parler beaucoup, avec une expression aimable. C'est un marin. Il travaille sur le Criter, *ou* Critère, *qui paraît-il est un voilier* [ALBERT EINSTEIN, *EINSTEIN ON THE BEACH* (→ PHIL GLASS, WILSON) / VOILE, LIER, ILLIERS, IL Y EST, VIOL, VIOLÉ(E), VIOLON (→ ALBERT (→ ALBERT CAMUS,

ALBERT CHAR, ALBERT'INE) EINSTEIN)] très *connu. La plupart du temps il y habite, même, en compagnie des propriétaires et d'un homme d'équipage. C'est lui qui est responsable du bateau quand il marche à la voile. Ce bateau est un* charter [ARC, CAR, CARTE, CHARTE, CARTER, CHARTRES]*, qui prend six passagers pour des croisières d'une dizaine de jours entre les Caraïbes, à partir de Fort-de-France, son port d'attache. Le coût de la location est de sept mille francs par semaine et par personne. Je me suis demandé tout haut qui pouvait bien payer des sommes pareilles. Eh bien, tout un tas de gens, paraît-il, parmi lesquels beaucoup de Français, d'ailleurs. Ils vont à Trinidad, à la Barbade, à Saint-Barthélemy.*

« J'ai des amis qui ont une maison à Saint-Martin, tu connais ?

– Oui, bien sûr. La partie française est la plus drôle, mais la partie hollandaise est la plus belle.

– Et la Guyane ?

– Je n'y suis encore jamais allé, mais c'est prévu pour cette année. »

Claude, en s'en allant, me signale qu'il trouve l'Espagnol superbe. Dans l'escalier il croise W. qui arrive, et il revient avec lui. W. prépare une série de joints. Je ne sais pas très bien ce qui va se passer. Je vais voir W. quand il est un instant dans la salle de bains :

« Ça t'intéresse de faire quelque chose ?

– Oui, pourquoi pas ? Il est très sexy, cet Espagnol.

– Ah bon ? Moi j'aime mieux l'autre. »

Mais l'autre, Lino, semble s'intéresser surtout à Claude et lui fait des avances de plus en plus précises. José, l'Espagnol, toujours installé dans son fauteuil, presse son genou contre le mien et caresse la jambe de W. Lino s'excite de plus en plus, il a l'air d'être le plus stone de nous tous, et il se montre de plus en plus folle. Claude nous propose en riant, devant lui, de nous «en débarrasser». En effet, lui se prépare à partir, il rentre chez lui; et si Lino veut l'accompagner, qu'il vienne avec lui. Lino paraît hésiter un peu, soit qu'il ait envie d'une scène de groupe, soit qu'il craigne de faillir à l'étiquette en partant avec un invité qui ne lui était pas expressément destiné. Mais enfin ils s'en vont.

Claude, dans l'escalier, lève les yeux au ciel en regardant W. qui les a menés jusqu'au palier et en lui montrant Lino d'un air moqueur.

«Je ne comprends pas pourquoi il l'emmène s'il ne lui plaît pas», dit W. en rentrant dans l'appartement. Lui et moi nous retrouvons donc seuls avec José, et l'on apprend que Lino et lui, en fait, ne se connaissent que depuis trois heures :

« J'étais sur les Champs-Élysées, je n'avais pas mangé depuis trois jours, je vois ce garçon qui passe une fois, qui me regarde, qui repasse. Il est venu vers moi. Je me suis dit : tiens, peut-être quelqu'un qui va m'inviter à dîner… Je lui ai dit que j'avais faim. Il m'a emmené manger une pizza... »

Gigolo ?

Moi, je ne trouve pas ce José bien sexy, il est trop grand pour mon goût, et pas spécialement beau. Certes, il a une certaine personnalité, physiquement, un type, un genre, si l'on veut, mais justement ce n'est pas le mien. Cependant, Claude et W. le trouvent très bien, et c'était sans doute aussi l'avis de Lino, puisque qu'il a fait vers lui ces approches. Et puis il y a ces histoires de bateaux à voile, il a traversé l'Atlantique en solitaire (« Tu pourras dire que tu as baisé quelqu'un qui a traversé l'Atlantique en solitaire», dira ensuite W.). Bon, d'accord, o.k., allons-y. W. s'absente cinq minutes (*le coup de la salle de bains, classique des lancements de* threesome). *Quand il revient il nous trouve sur le petit lit, l'un contre l'autre, nous embrassant. Il se joint à nous. Nous nous déshabillons. José a un gros sexe, de très belle forme. Son corps est assez poilu, il a de bonnes cuisses, bien solides, mais enfin il ne m'excite pas terriblement, rien à faire. W., si. W. le baise. Il semble beaucoup aimer être baisé. Il s'était prêté d'abord à ce que je le fasse, mais ça ne rentrait pas très bien, il aurait fallu lui lécher le cul, je n'en avais aucune envie – il faut vraiment qu'un garçon m'excite beaucoup, me plaise vraiment pour que je lui lèche le cul. W., lui, n'a pas hésité. Aussi, une fois qu'il est là, il y reste. José, lui, veut me baiser. Mais prendre dans le cul un truc pareil, ça demande une certaine préparation, psychologique et autres, et je n'y tiens pas autrement. Je me contente de me mettre un instant à genoux au-dessus de lui, le cul tourné vers sa bite, afin de lui*

montrer que ce n'est pas la bonne volonté qui manque et d'établir en même temps que la chose est impossible.

J'aimerais mieux le baiser, moi. Mais W. prend son temps. Enfin il me laisse la place. Hélas, je ne reste pas longtemps tout à fait bandé. J'ai beau me concentrer sur les cuisses de cet Espagnol, velues et musclées, sur la trace minuscule, blanche, d'un maillot de bain qui fut, sur ses couilles, sur sa bite – laquelle n'est pas tellement bandée non plus –, et me dire que j'encule un marin, est-ce assez pittoresque, un aventurier des mers du Sud et ce genre de choses, le capitaine Nemo dans sa jeunesse, rien à faire, aucun scénario de secours ne fonctionne, je débande.

W. veut que nous allions tous à côté, dans la chambre, sur le grand lit. Pour ma part, j'aimerais mieux ne pas bouger : toute la construction mécanique et cinématographique est certes assez précaire, mais enfin je suis à l'intérieur de ce cul, si j'en sors tout va s'effondrer, tandis qu'en restant sur place j'ai encore une chance de sauver la situation, et d'abord de rebander correctement.

Hélas non. Il faut y renoncer. Nous passons tous à côté. Cette fois José veut baiser W., et il le fait. W., sur le dos, les jambes en l'air, respire des poppers et paraît très excité par cette grosse bite qui lui pistonne le cul. José jouit. Il reste à genoux sur le lit, appuyé sur ses bras. W. s'est dégagé et le baise à son tour. Je suis allongé sur le dos à côté de José, qui m'embrasse. W. veut me branler, mais je suis trop près de jouir pour le laisser faire, bien que je ne sois toujours qu'à moitié bandé. W. jouit à son tour. Et je baise enfin José après qu'il s'est retourné et mis sur le dos, ses jambes par-dessus mes épaules. En fait l'orgasme est très réussi – montée difficile, mais la vue du sommet est superbe.

Mais c'est W. qui est très enthousiaste. Il me dit, pendant que José est dans la salle de bains :

« C'était bien, non ? Allons dîner, invitons-le et ramenons-le ici. »

Nous devons dîner avec John qui arrive à point nommé. Et nous allons tous les quatre rue d'Assas, là où j'ai dîné un soir avec Christian. [Interruption : appelé Christian à la banque, sans succès :

« M. H. est absent : il sera de retour lundi. »

Il est sans doute allé en Lozère avec son Indien afin d'y reconnaître les lieux pour leur bergerie à venir.] *Nous nous asseyons avec Edward B., qui est là avec un ami américain, une folle vieillissante, surexcitée, riche probablement, qui habite dans le Marais – ce type, un jour, a jeté tous ses meubles par la fenêtre, au point d'empêcher l'autobus de passer.*

Ce restaurant de freaks est plutôt cher, et la nourriture n'y est pas bonne. Celui qui l'aime est Raoul.

«Il a vraiment des goûts de midinette», dit W.

En fait il essaie d'avoir des goûts, c'est tout, pour faire comme John et W. qui ont sur tous les points les opinions les plus tranchées et ne laissent personne en ignorer. L'autre soir, après Prince Vaillant, *nous avons regardé à la télévision un spectacle de ballet. C'était la troupe Polobolus, que Raoul avait vue à Paris, seul, l'année dernière. Ces danseurs avaient alors remporté un immense succès, paraît-il, et ils sont réinvités cette année dans le cadre du festival d'Automne. Raoul est follement enthousiaste à leur égard. Il veut que tout le monde les regarde. Il y a d'abord une scène de Pierrot, avec des seaux, qu'il écarte comme n'étant pas représentative. Vient ensuite un morceau sans musique, c'est justement celui qu'il a vu. John et W. conviennent que c'est assez sensuel, oui, mais enfin qu'il s'agit plutôt de gymnastique que de danse, et que ce n'est guère original. Raoul, qui pour une fois s'est fait une opinion tout seul, ne veut pas en démordre tout à fait :*

«Ah, mais à la télévision, ça ne donne rien… Il faut voir ça sur la scène. Et puis ce n'est pas vraiment la meilleure séquence... »

Cependant les deux autres sont impitoyables, comme c'est leur pente, et ne cèdent pas un pouce de terrain. W. me dira ensuite dans l'escalier :

«Je ne pouvais pas croire que c'était si mauvais, ce ballet... »

Moi, tout au petit drame que je voyais se jouer (et que j'avais d'ailleurs été le seul, comme d'habitude, à percevoir comme un drame), j'avais oublié de me faire une opinion.

Après dîner, hier, W. et John voulaient aller quelque part. J'étais mort de fatigue. J'avais déjà baisé et ne tenais pas à sortir, ce qui prouve bien que les amusements n'existent pour moi que liés au sexe, et que la danse, en tout cas, si elle n'est pas soutenue par des enjeux de drague, ne

m'intéresse pas du tout – ne parlons même pas de ces musiques de boîte que je ne peux pas supporter. W. et John voulaient déposer quelque chose rue du Cherche-Midi, je les ai laissés à l'angle, José et eux, et je suis rentré seul à pied. Ils sont allés au Sept. J'ai lu quelques pages des États du désert*, de Cholodenko. Quand W. est rentré, je dormais et il m'a réveillé. Il semblait vouloir faire l'amour, mais j'étais trop fatigué. Pourtant j'ai eu beaucoup de mal à me rendormir.*

> Mais qui comprendra qu'il n'est pas une phrase, pas un mot de ce livre qui ne soient minés d'allusions, de rappels, de renvois ; pas une, pas un dont le sens manifeste ne serve de couverture à tout un nœud de significations infimes, frémissantes, qui parcourent frénétiquement ce corps quadrillé?

*Ce matin nous avons été réveillés par les ouvriers qui ravalent l'immeuble voisin. J'ai reçu un coup de téléphone de Richard Nicolas qui m'a parlé longuement d'*Échange*, que je lui avais fait envoyer en service de presse. Il n'a pas fini le livre, mais il est un lecteur attentif. Il doit passer ici tout à l'heure, à six heures, puis nous irons ensemble au vernissage de l'exposition Kirilli, chez Sonnabend, où je dois retrouver W. José a téléphoné et s'excusait de ne pouvoir nous voir ce soir.*], me serrait dans ses bras, m'embrassait et finalement m'a entraîné dans une cabine. Je me suis allongé sur lui, contre le matelas de faux cuir.

«J'aimerais passer la soirée avec toi, m'a-t-il dit. Si je n'habitais pas si loin je t'emmènerais dîner chez moi.

– Où est-ce que tu habites ?

– Argenteuil. J'avais un studio à Paris, mais je l'ai laissé quand je suis parti faire mon service. Je viens de finir. »

(Il a encore les cheveux très courts.)

« Où est-ce que tu étais?

– À Lorient.

– Marin ?

– Oui.

– Tu as eu des aventures dans la marine ?

– Oh, un ou deux trucs, comme ça, en vitesse, avec des types qui ensuite ne se souvenaient de rien, bien sûr… Tu sais, il faut faire vachement attention, parce que les pédés, une fois qu'ils sont repérés, ce sont de vrais martyrs, tu peux pas t'imaginer. On leur rend la vie infernale. Même les mecs que des fois i'z'aimeraient bien coucher avec un type, ils les emmerdent – *surtout* ceux-là, d'ailleurs, parce que le vrai hétéro, lui, il en a rien à fout' des pédés, tu comprends : c'est les autres. »

Il s'appelle Patrick. Il est très excité. Son corps me va très bien, mais je n'arrive pas à voir comment est son visage. Nous avons poussé le lit contre la porte de la cabine, mais sans parvenir à la bloquer tout à fait, et chaque fois que quelqu'un la pousse pour essayer d'entrer, pénètre un peu de lumière dont les variations éclairent des traits, un visage qui me paraissent chaque fois différent, comme si je tenais entre les bras, en un seul corps, dix ou douze personnages qui n'ont presque rien à voir les uns avec les autres.

La porte entrouverte laisse passer aussi les voix d'un groupe de petites folles qui se sont installées dans le couloir, à notre hauteur, et qui poursuivent là la même unique immense conversation interminable que peuvent entretenir toutes les folles du monde en toutes les langues imaginables dans tous les saunas de la terre.

Patrick ne veut pas se faire baiser :

«En ce moment je ne peux pas, dit-il. Y a un type qui m'a fait très mal, il y a une semaine. »

Merde alors, c'est décevant. Il a l'air du genre qui devient fou quand on le baise. Déjà, comme ça, alors que je suis simplement allongé sur lui, ma bite con[*Interruption : coup de téléphone de Gianni. Il veut nous inviter à dîner, W. et moi :*

« Tu penses que c'est une bonne idée d'inviter aussi John et Raoul ?

– Mais oui, pourquoi pas ?

– J'ai peur que, politiquement, Pascal…

– Je ne crois pas que qui que ce soit puisse prendre John ou Raoul au sérieux, "politiquement"…

– Non, mais tu sais, Pascal il est un peu naïf…

– Comment va-t-il, celui-là ? Il était très beau, la dernière fois que je l'ai vu. Je lui ferais volontiers une pipe, moi…

– Oh, il y a toute sorte de très beaux garçons, à la maison. Guy, le petit Québécois, est revenu de son grand voyage. Il a fait le tour de la Sicile.

– Et il a rencontré des tas de beaux Italiens ?

– Oui, il a beaucoup d'histoires à raconter. Il a la photographie d'un Milanais brun, moustachu, très bien. C'est peut-être le tien…

– Lequel?

– Non, en fait c'est un photo-modèle.

– Il est mignon, Guy. J'aimerais bien lui foutre un coup dans les miches.

– Ne fais pas le phallocrate, ça ne te va pas.

– C'était une citation – personne ne reconnaît jamais mes citations… Et celui-là, d'ailleurs, tu en as des nouvelles?

– Jean-François*? Justement nous allons voir ensemble* Il Giardino dei Ciliegi*, ce soir... »*

Etc.

«Aragon est parti pour Mouton, chez Philippe de Rothschild. D. P.a beaucoup de travail, mais dès qu'il aura fini nous allons dîner ensemble, n'est-ce pas ? Seulement il faut que tu arrêtes de dire du mal de lui en public!

– Je dis du mal de lui en public, moi ? Je dis du mal de lui en public*? Tu crois vraiment que je n'ai rien d'autre à faire que donner mon avis en public sur cette folle vieillissante et laide, au regard vicieux, qui est un des plus exécrables écrivains de sa génération ? Je ne dis jamais de mal de lui, que ce soit en public ou pas!» Etc.*]tre la sienne, mes bras sous son torse, l'embrassant, il semble au comble de l'excitation, ce qui a le meilleur effet sur la mienne. Nous devons faire un vacarme du diable car le chœur des folles, dans le couloir, commente sans désemparer :

« ... eh bien mes sœurs, il y en a une, là-dedans, qui est vraiment en train de prendre son pied! Mais c'est pas possible, ça, j'vous dis qu'i va nous la casser! T'aime ça, chérie : hein que c'est bon ? Oh qu'elle aime ça la grosse salope ! Attention là ça ralentit, ça ralentit, ouh qu'est-ce qu'i nous préparent, oui c'est bon, ça y est, ça repart, c'est reparti, ça va fort, j'vous l'dis mes sœurs c'est pas de la baise, ça, ma parole, c'est le Prix de Diane ! Ils ressortent du bosquet, ils approchent de la ligne d'arrivée, allez-y, allez-y, encore un effort, encore un effort, mais qu'est-ce qu'i foutent, me dites pas qu'i font encore un tour de piste, ben si, ça recommence, hmmmm ça a l'air bon ! C'est bon, hein ? Tu la sens bien, chérie? Elle est grosse? Oui, oui, oui, ah ça, cette fois, c'est le sprint final, ça y est, ça y est, i vont pas pouvoir tenir longtemps comme ça, i z'approchent, i z'approchent, i sont presque au poteau, i sont au poteau, OUAIAIAIAIAIAIAIAIS!!!!!!!!!!!!!!!… Enfin, mes sœurs, faites quelque chose, espèces d'idiotes, restez pas là à rêver les bras ballants, rendez-vous utiles, allez chercher des serviettes, des sels, des huiles, des onguents, des sirops, je sais pas, moi… Mon Dieu, on n'entend plus rien… Oh, vous êtes pas morts au moins là-dedans ? Vous croyez qu'il nous l'a tuée? Oh, ce silence… Faudrait peut-être aller voir? Non, attendez, j'crois qu'ça bouge encore ! La porte va s'ouvrir, je sens qu'ça bouge, la porte s'ouvre, je vois un homme, c'est un homme j'vous dis ! Évidemment vous pouvez pas savoir, vous y connaissez rien, vous avez perdu l'habitude, forcément, mais çui-là c'est peut-être le dernier : saluez le dernier homme, mes sœurs ! Tant pis, il s'en va, il est parti, s'il croit que j'vais lui courir après, pourtant il était mignon », etc.

En effet nous avions joui à grand bruit, l'un contre l'autre, et nous sommes restés un moment à tenter de reprendre souffle, ruisselants de sueur et de foutre. Puis nous sommes allés ensemble prendre une douche. Décidément la virilité n'est pas son fort, à lui non plus, mais il est très gentil. [*Il faut que je m'arrête, les Nicolas vont arriver.*]

[*Vendredi 24 septembre, trois heures et demie.* [*L'inconnu revient de la salle de bains, rasé de frais. Il s'arrête derrière ma chaise, se penche en avant et m'embrasse dans le cou. Mes bras ramenés en arrière entourent ses jambes un instant. Puis il s'assied sur le sol à ma gauche.*

« J'espère que je ne te dérange pas, dit-il.

– Non, non, pas du tout.

– Tu as l'air un peu nerveux, comme si tu avais peur de moi.

– Peur? Tu es bien prétentieux…

– C'est peut-être moi qui suis un peu nerveux, je ne sais pas pourquoi… Tu ne connais pas quelqu'un qui ait un piano?

– Quelqu'un qui ait un piano? Oui, peut-être… – une amie à moi.

– Je meurs d'envie de jouer du piano, mais ça m'embête d'aller dans un studio.

– Je peux te donner son numéro de téléphone, si tu veux. Elle est très gentille, très drôle, ça l'amuserait peut-être : elle était mariée à un scénariste de cinéma et elle a la nostalgie des situations… où l'aventure paraît au coin de la rue.

– Merci. Je l'appellerai peut-être. Elle est encore jeune?

– Encore jeune? Oui, elle doit avoir trente-trois ou trente-quatre ans, je pense.»

Je me suis tourné vers lui. Il met les bras sur mes genoux. Mais j'ai toujours mon stylo à la main.

«Bon, dit-il. Je vais te laisser travailler. Moi, je dois aller travailler aussi, d'ailleurs.

– Où est-ce que tu travailles?

–À Saint-Sulpice.

– Dans un magasin d'articles religieux?»

Il ne daigne pas répondre, se lève, pose ses lèvres sur les miennes. Il est vraiment très grand.

« Tu es vraiment très grand.

– Ah oui, ce sont les archanges nouveau modèle...»

Il m'embrasse sur la joue, la tempe.

« Au revoir.

–À bientôt.»

Depuis, j'ai téléphoné à Jacqueline pour la prévenir qu'elle recevrait peut-être un coup de téléphone d'un inconnu. Elle en a paru plutôt

contente. D'ailleurs, il lui plairait sans doute.]

[*Six heures : perdu deux heures à lire* Échange *"à la façon de Casimir".*] *Ils sont arrivés en effet exactement à l'heure dite, et Claude immédiatement après eux, ce qui faisait une combinaison assez audacieuse. En fait, Richard a parlé presque seul, et presque exclusivement d'*Échange. *Il en avait un exemplaire sur lui, et il en citait certaines phrases qu'il aime particulièrement, dit-il. Maryse et lui sont férus d'opéra* [Interruption, coup de téléphone de Jacqueline: nous avions été interrompus, tout à l'heure. Elle aussi me parle d'*Échange*, dont elle a terminé la lecture. Elle préfère *Passage*. Toutefois elle dit aimer beaucoup certaines descriptions, et surtout le début :

« J'aime les pages où on sent la présence de quelqu'un, tu vois, une sensibilité pas trop dissimulée… Bien sûr, il n'y a plus l'effet de surprise, l'espèce de choc que faisait le premier volume, tu comprends?»

D'autre part elle a reçu un coup de téléphone, une nuit, de cet artiste et photographe californien que W. et moi lui avions présenté il y a un an ou deux, plus peut-être, et qui lui avait beaucoup plu. Il était à Paris et il voulait venir la voir, mais elle ne pouvait pas le recevoir à ce moment-là, et ils ne se sont pas vus car il ne restait que deux jours, il semble parcourir l'Europe]*, dit-il encore, et il a été très sensible à tout l'aspect "opératique" du livre : la folie y est une folie d'opéra, non ?*

Éclate un terrible orage. Nous devions nous rendre au vernissage de l'exposition d'Alain Kirilli chez Sonnabend, et je devais y retrouver W., mais il me téléphone qu'il ne veut plus y aller à cause de la pluie. Moi non plus, en ce cas…

«C'était W., expliqué-je à mes hôtes.

– Il est chez Sonnabend?

– Non, non, il est chez Warhol, mais il va rentrer ici.

– Chez Warhol*?! Warhol a un appartement à Paris?»*

Etc. Et :

«Mais comment est-il, personnellement*?» (Ou peut-être même : «Qui est-ce,* au fond*, Andy Warhol?»)*

À quoi j'essaie de répliquer par ma tirade habituelle et bien rodée à propos d'un personnage qu'il est impossible de jamais fixer, qui est toujours ailleurs, à côté de tous les qualificatifs qu'on peut être tenté de lui appliquer, et dont on ne peut dire, en conséquence, que des choses idiotes et qui, même si elles ne sont pas fausses, le deviennent au moment même où on les exprime. Et je mêle à tout cela Gilbert & George, qui, un peu pareillement, mais il faudrait distinguer, ne sont qu'une longue citation, eux aussi, un discours qu'on ne saurait attribuer à personne, des personnages qu'il serait absurde de confondre avec des personnes réelles*, parce qu'ils ne sont jamais "naturels", parce que pas un seul instant ils ne se montrent "au naturel ", parce que jamais ils ne sortent de ce qu'ils ont décidé d'être, et ne se rejoignent – si tant est qu'il y ait quelque chose à rejoindre, quelque chose d'autre que Gilbert & George, "The Artists". Et à cette attitude maintenue sans relâche il faut un très grand héroïsme…*

Bien sûr on ne sait pas comment ils sont quand ils se retrouvent seuls face à face, ni s'ils continuent à jouer, à être "eux-mêmes", "Gilbert & George", quand il n'y a aucun spectateur. En public en tout cas ils gardent toujours un parfait contrôle d'eux-mêmes, même quand ils boivent. Ils boivent, ils boivent même pas mal, mais ils refusent absolument de fumer quoi que ce soit – à part les cigarettes, je veux dire : jamais le moindre joint ; peut-être ont-ils peur de cesser d'être des sculptures…

Etc.

Malheureusement je m'embrouille un peu, j'oublie mon texte qui depuis le temps que je le sers à toutes les sauces et à tous les publics commence à me raser sérieusement. Et puis ce n'est pas sur Gilbert & George qu'on m'interrogeait. Mais, Dieu merci, les Nicolas doivent s'en aller, car ils n'envisagent pas une seule seconde, eux, de n'assister pas au vernissage Kirilli – et d'autant moins qu'ils logent chez lui.

Aussi s'en vont-ils. W. arrive aussitôt après. Claude, lui, était déjà parti. Mais si nous voulons aller voir Barry Lyndon *à huit heures et demie, nous n'avons pas le temps de dîner.*

Nous mangeons donc quelque chose sur le pouce, et nous prenons un peu de cocaïne, «parce qu'il paraît que c'est très long». En chemin nous rencontrons Edward B., et nous l'entraînons. Devant le cinéma il y a déjà une immense file d'attente. Nous bavardons avec une Indienne qui a lié conversation en demandant à W. si ce n'était pas des cigarettes indiennes qu'il fumait. Mais on nous avertit que nous n'allons pas pouvoir entrer, la salle est déjà pleine.

Cependant il y a une autre séance à dix heures et demie, dans une autre salle du même cinéma. Il faut y être à dix heures. Nous allons donc prendre un verre à l'Apollinaire, et Edward y mange quelque chose. Un type blond, la trentaine ou plus, moustachu, assez baraqué, passe devant la terrasse. Nous le regardons. Il nous sourit, nous salue, vient vers nous et s'assoit aussitôt à notre table. Merde : de plus près il est gras, il est sale, et il est ivre. Il demande une cigarette, bien qu'il ait un paquet sur lui, qu'on voit dépasser de la poche de sa chemise. Il est suisse, dit-il. Il veut baiser ce soir.

« Ce n'est pas la bonne heure pour chercher, lui dit W. : tout le monde est en train de dîner. »

Il demande si on veut lui offrir un verre.

«Non, non, nous sommes des étudiants, nous allons au cinéma, nous avons tout juste assez d'argent pour ça, pas un sou de plus. »

*Sur quoi, un peu dégrisé, il lève le camp. Mais ce n'est toujours pas l'heure de retourner au cinéma. Nous allons faire un tour du côté du Flore. Malheureusement il a plu, il pleuvote encore, il n'y a pas grand monde dans les rues. Nous passons un moment à la Hune, à regarder les revues. Il y a une pile d'*Échange*, mais aucun exemplaire n'a été mis en vitrine. Edward se dit trop fatigué, finalement, pour un film qui dure trois heures et demie, et il va se coucher. W. et moi retournons donc seuls au cinéma.*

Dans la nouvelle file d'attente il y a toute sorte de jolis garçons. Nous partageons nos préférences entre un jeune callipyge avec une raie au milieu, une petite moustache et une fille qu'il tient par l'épaule, et, d'autre part, un blond à la chemise ouverte jusqu'à la taille, poilu, larges épaules et très impressionnante braguette. W. le suivra aux chiottes,

après notre entrée dans la salle, et dira qu'il a une bite énorme – néanmoins le contact ne s'est pas fait.

Tout le monde fait le plus grand cas de la beauté des images de Barry Lyndon. *Kubrick a refusé d'employer je ne sais quel procédé très artificiel, d'usage habituel lors des tournages en extérieurs, et de ce refus on le félicite généralement. Mais le résultat, c'est que les extérieurs ont souvent l'air extrêmement artificiels, et même, à de certains moments, comparables à ceux d'Hitchcock. Les effets d'intérieurs, tant vantés eux aussi, sont beaucoup plus réussis : Kubrick se flatte d'avoir reconstitué, à l'aide de bougies seulement, la lumière véritable des soirées du XVIIIe siècle, chaude, douce et dorée, et il s'en sert à merveille, surtout lorsque les personnages sont serrés autour d'une table de jeu, par exemple. La partie de cartes durant laquelle* Redmond [*RED, RED (« HIS SINS WERE SCARLET BUT HIS BOOKS WERE RED »)*, RED, RAIDE, MONDE, EDMOND, DRÔME, RAYMOND, DERMOND] *Barry* [CARRY, LARRY, MARY, PARRY, BERRY, GARY, SARI] *séduit* [sept heures : retour de W.] *Lady Lyndon* [*LONDON* (« *NEVER HAD HE SEEN LONDON LOOK SO ENCHANTING* »), EMMELENE LANDON, JÉRÔME LINDON]*, sans qu'un seul mot soit échangé entre eux, est l'un des meilleurs moments du film, en grande partie grâce à la présence fascinante du chapelain de la comtesse, un petit prestolet au long visage exsangue, maquillé à mort, qui surveille et comprend tout ce qui se passe avant même que ce ne se passe. Pourtant, les acteurs en général, dans ce film, et en tout cas les deux principaux, Ryan O'Neal et Marisa Berenson, semblent avoir été choisis pour leur manque d'expressivité même, ce qui à mon avis est une erreur, parce qu'il faut de bons acteurs pour jouer inexpressif. Mais Kubrick semble avoir voulu prendre en tout ce qui l'embarrasserait le moins dans ses desseins : et d'abord ce médiocre roman de Thackeray* [SACRÉ, JAMES SACRÉ, BARTHES (INTERPRÈTE THACKERAY DANS *LES SŒURS BRONTË*), ARC, CAR, CARRÉ, ÂCRE, SACRE, RAY (MAN RAY, MARCEL RAY, RAY CHARLES)]*, qui laisse au réalisateur les mains entièrement libres, puisque le public dans son immense majorité ne le connaît pas, et que certainement il ne pose pas les problèmes d'adaptation d'un chef-d'œuvre*

– aucune voix de quelque poids ne risque de s'élever pour contester ce que le cinéma a pu faire de Barry Lyndon.

Ce qui est étonnant, c'est que Kubrick n'en fait pas grand-chose, et ne profite guère de sa liberté, ni des moyens dont il dispose, qui sont immenses. Il prétend, d'après ce qu'on peut lire ici ou là, donner une image très véridique du XVIIIe siècle, et en montrer la société corrompue, déliquescente, expirante. C'est faire porter à tout ce siècle le poids de son seul épilogue français. Mais même de la société française du XVIIIe siècle, et a fortiori de la société britannique, on pourrait donner une image exactement contraire : dynamique, pleine d'invention, de joie de vivre et de santé. Et pour quelqu'un qui se vante tant de l'exactitude du tableau, Kubrick manque vraiment de vraisemblance et de précision : les Lyndon, qui semblent appartenir à la moyenne noblesse, ont un train de vie qui ne pouvait être celui que de quelques ducs. Ils semblent même, à un certain moment, habiter Blenheim ! Mais, à vrai dire, on ne sait pas trop, parce que le film ressemble souvent à un documentaire sur les grandes demeures anglaises, et on les voit toutes défiler : Barry et sa femme ne sont censés habiter qu'un seul château, mais le lieu, dans le film, n'a aucune espèce de réalité stylistique, architecturale ou spatiale : on semble avoir voulu nous montrer tant de beaux parcs, de belles façades et de beaux intérieurs qu'aucun ne nous retient vraiment, et que le monde que Barry doit quitter, au moment de son désastre, n'a pour nous aucune consistance et ne correspond à rien de précis.

Il était deux heures quand nous sommes rentrés à la maison.

*J'ai reçu ce matin une carte postale représentant l'hôtel Belles-Rives, à Juan-les-Pins, et signée Anne-Marie Stretter. Cependant elle n'est pas de Casimir. J'étais en train de pisser, au début de l'après-midi, lorsque le téléphone a sonné. C'était lui, de Juan-les-Pins. Il me remerciait de l'envoi d'*Échange*, qu'il a préféré, lui, à* Passage*, parce que le livre lui semble plus personnel et plus assuré. Au milieu de cette conversation, on frappe à la porte. La braguette encore ouverte, je vais ouvrir : un inconnu auquel, surpris, je parle en anglais :*

«Excuse me, I'm on the phone. Please come in, I'll be just one minute. »

Mais cette présence trouble un peu la fin de la communication avec Casimir. Qui cela peut-il bien être ? Un journaliste de Libération*, peut-être ? Il en était venu un l'année dernière, et ce visiteur-ci porte la veste noire un peu lustrée, se boutonnant jusqu'au col, genre ouvrier fin de siècle, qu'on associe volontiers à ces quartiers idéologiques. Il est très jeune, grand, avec des cheveux blonds, ou châtain clair, bouclés – assez beau, je présume, mais pas du tout excitant, en tout cas pour moi.*

« Voilà, c'est fini, dis-je en reposant l'appareil. Excusez-moi.

– Je vous en prie. Pardonnez-moi de vous déranger. J'habite en face, je suis venu au hasard, je me demande si je pourrais me raser chez vous, je dois aller travailler à quatre heures et... »

(Il ne m'a pas l'air particulièrement mal rasé, et de toute façon il est en tenue d'étudiant, je ne vois pas très bien ce que cela y changera, qu'il soit rasé de près ou non.)

«Mais oui, bien sûr, je vous en prie… Électrique ou mécanique ?

– Aucune importance. Mécanique, peut-être. Mais j'ai un moment, ce n'est pas urgent.

– Tu habites en face, là où il y a une terrasse ?

– Non, au-dessous. J'habite là depuis huit jours. Mais je ne vais pas y rester, j'en ai assez de ce quartier, j'en ai assez du type avec qui j'habite. Il te connaît, d'ailleurs. »

(Exit aussitôt la fiction de la visite "par hasard " – ou le très peu qu'il en restait.)

«Ah oui, le steward...

– Oui.

– Bon, tu veux que je te montre la salle de bains ?

– O.k.»

(S'il y a une forme de sadisme que je pratique assez volontiers, c'est celle qui consiste à prendre les gens au mot…)

Autre aventure au début de l'après-midi – téléphonique celle-ci.

Mes parents appellent de Clermont. Ils sont sans nouvelles de ma nièce Élisabeth. Elle est partie pour Londres aux premiers jours du mois,

et, depuis lors, silence complet.

«Elle nous avait dit qu'elle avait trouvé un job, qu'elle avait été reçue à un concours… Moi, ça m'avait un peu étonné, dit mon père, elle ne parle pas anglais si bien que cela. Et puis, autre chose qui nous inquiète, pour entrer dans cette boîte dont elle nous parlait il a fallu qu'elle paie huit cents francs, ça nous a paru un peu étrange. Nous commençons à nous faire du souci... »

Ma mère me donne le numéro de téléphone qu'Élisabeth a laissé :

«Voulez-vous appeler Londres ? Essayez d'avoir des nouvelles... »

J'appelle. Élisabeth n'est pas au numéro qu'elle a laissé, mais on m'en donne un autre où l'on m'assure que je peux la joindre. Et en effet. Je lui parle. Le premier numéro est celui d'une agence de travail intérimaire, m'explique-t-elle. Elle est pour quinze jours dans une compagnie pétrolière. Elle vient de trouver une chambre, au nord de Londres – pas mal, mais au sous-sol, malheureusement. Elle vient d'envoyer son adresse à ses grands-parents. Elle est enchantée de Londres, elle s'est fait beaucoup d'amis partout, elle a rencontré un Américain épatant.

«Ah oui ? Il grande amore *?»*

Elle rit. Je rappelle mon père. Du coup il est très admiratif :

«Elle est rudement débrouillarde, tout de même... »]

Il n'est pas laid mais il a dans le visage quelque chose de plus vieux que son âge, d'un peu *sonné*. (Barthes dit de M. G. : « Il ne fait pas *tapette*, mais un peu *tapé*... »)

Je remarque que les poils de ses fesses ont été rasés.

«Tu as eu une opération?

– Non, non. J'avais des boutons... »

Je garde tout de même mon idée. En tout cas il semble s'être pris d'une vraie passion pour moi.

« Allons nager», dit-il.

Nous y allons. Il va souvent à la piscine. C'est un bon nageur. Mais il ne reste qu'une minute dans l'eau. Quand j'en sors à mon tour, je vais le

rejoindre sur les sofas qui entourent la piscine. Il répète qu'il aimerait passer la soirée avec moi. Il a perdu beaucoup de temps, dit-il, avec des gens qui n'avaient aucun intérêt, qui ne lui ont rien apporté.

Comment vais-je me tirer de cette histoire?

« Je vais chercher mon peignoir, je reviens.»

Mais je traîne un peu en chemin, dans un sens comme dans l'autre, et quand je reviens il est parti. Je ne le retrouverai pas.

J'ai sans doute passé pas mal de temps d'un couloir à l'autre, ce soir-là, mais l'établissement commençait à se vider. Je n'en suis pas sorti avant onze heures. J'ai mangé une salade au poulet à l'Apollinaire et suis rentré me coucher.

Dimanche 29 août

[Samedi 25 septembre, quatre heures et demie : *W. devait hier soir dîner et sortir avec Paul Morrissey, pour parler avec lui et quelques autres de la distribution française de* Bad [BADE, PAYS DE BADE

~~HEIDEGGER,~~

MORT DE STEPHEN CRANE), MAX DE BADE, BAX, SAXE, MAURICE DE SAXE / BAC,

~~FERDINAND~~

BAC, BACH, BAR-LE-DUC, RAYMOND BARRE, BAR, BARRE, BARBARE, BARBARA, BAL, BAAL, BAFFE, BATTE (DE BASE-BALL) / RUISSEAU, *ARROYO*, *ARROYUELO*]*, le dernier film de la Factory. Fatigué, j'ai dîné seul à la maison, en regardant à la télévision une émission de la série de Pierre Sabbagh, "Au théâtre ce soir" : il s'agissait d'une pièce anglo-saxonne "adaptée" pour le public français. C'était, à tous les niveaux, fascinant de nullité. On a peine à se mettre dans la tête que quelqu'un, un jour, a jugé qu'il était possible, convenable,* opportun *peut-être, de montrer une chose pareille à je ne sais combien de millions de téléspectateurs – lesquels, d'ailleurs, ne se plaignent pas du tout, que je sache : les critiques, c'est bien le moins, esquintent cette série depuis toujours, et depuis toujours son responsable réplique tranquillement qu'elle est très aimée et très suivie du public.*

L'adaptateur, en l'occurrence, a sans doute pris beaucoup de libertés avec le texte original, et il a fait de son sujet une confrontation entre les

mœurs françaises et les mœurs américaines – celles-ci étant bien entendu parfaitement ridiculisées. Une entreprise française est rachetée par des Américains. Le nouveau patron, un Américain, veut faire personnellement la connaissance de ses principaux employés, et il les invite à un week-end à la montagne. Mais il entend aussi, selon les habitudes modernes, américaines, et dans la conviction que la vie personnelle, conjugale et sexuelle des employés d'une entreprise influe sur leur travail et sur leur efficacité, rencontrer leurs conjoints. La femme de l'un, intimidée, refuse de passer l'examen. Le mari de l'autre dispute un championnat de golf. Qu'à cela ne tienne, on demande à la femme de chambre de l'hôtel (étudiante, d'ailleurs), et à un moniteur de ski de remplacer la femme et le mari absents (lesquels, bien entendu, reviendront au bon moment).

Le directeur américain donne à tous et à toutes des tapes dans le dos qui manquent les renverser : c'est un sauvage idiot et gentil, dont les pouvoirs exorbitants remplissent de terreur ses subordonnés mais qui ne comprend rien de rien à la situation et qui ne songe qu'à recommander à tous les couples de faire des enfants (deux enfants sont l'idéal pour les employés d'une grande société, estime-t-il) et de voir un psychiatre (dans la version originale, il s'agissait probablement d'un psychanalyste, mais sans doute on a craint que le public ne comprenne pas). À toutes ses bêtises modernistes américaines les Français, quoi qu'il en soit, opposent un inaltérable bon sens. Superficiellement, ils semblent passer leur temps à toutes les coucheries adultères imaginables. C'est ce que pense l'Américain. Mais en fait « il ne se passe rien ». Prévaut même la plus extrême pudibonderie :

« Je ne peux tout de même pas me promener en pyjama dans les couloirs de l'hôtel!» dit un personnage.

Et quand l'un des hommes sort de la salle de bains, il porte déjà un pantalon et il tient sa chemise, qu'il n'a pas encore passée, bien étalée sur sa poitrine pour qu'on en voit le moins possible.

La distribution est inepte. On comprend, d'après le texte, que le moniteur de ski, conformément à la mythologie des moniteurs de ski, est censé être un séducteur irrésistible (mais auquel résiste pourtant l'épouse vertueuse qui a besoin de le faire passer pour son mari : elle

n'hésite même pas, pour sauver sa vertu, à lui faire envoyer, pour être délivrée de lui à la fin de la soirée, un télégramme selon lequel sa mère est au plus mal – ce qui ne choque personne : pensez donc, sans cela elle serait obligée de coucher avec lui…), mais le rôle est échu à un gringalet vieillissant à la voix de châtré, bâti comme une bouteille d'eau de Vichy.

Les acteurs, uniformément exécrables – mais, étant donné la stupidité de leurs rôles, cela n'a pas beaucoup d'importance –, utilisent toutes les ficelles mises au point depuis trente ans par l'art comique français : les tics de Louis de Funès, semble-t-il, ont particulièrement fait école. Il faut dire qu'ils ne reçoivent de leur texte aucune espèce de secours. Là aussi, tous les plus vieux trucs sont sommés de servir encore une fois : ainsi un personnage en furie s'obstine dans une tirade frénétique tandis qu'on lui répète très distinctement le renseignement qui, s'il l'entendait, le calmerait aussitôt. Lorsque enfin il l'entend, il dit immanquablement :

«Mais, bon Dieu, pourquoi tu me le disais pas ? »

L'épouse d'un employé dit au mari de l'autre :

«L'enquête dont nous sommes l'objet...

– Vous êtes l'objet de quelque chose, vous ? La femme-objet, hein ? Mais c'est que c'est excitant, ça... »

Plaisanterie qui n'a pas autant de succès que celle qui consiste à montrer un homard et à dire :

« Trois heures de suce-pinces... »

Quand on pense que les intellectuels français qui passent à la télévision ont peur du ridicule et se demandent ce que vont penser d'eux les petits-bourgeois ! Ils ont bien tort de se faire du souci : on voit mal comment ils pourraient dépasser en inconscience, en ridicule et en vulgarité cette pièce écrite par des petits-bourgeois, montée par des petits-bourgeois à l'intention de petits-bourgeois, et sans doute aimée par eux. L'abîme de la nullité intellectuelle et morale fait vibrer l'imagination : du respect exalté de l'argent et du pouvoir social à la vanité chauviniste appuyée sur la caricaturisation de l'étranger, en passant par le plus cordial mépris pour les larbins, tout y est. J'ajouterai que je suis tout à fait entré dans l'intrigue, que je prenais plaisir à

l'accumulation des pataquès, et que j'étais curieux de connaître le dénouement. Mais le téléphone a sonné :

« C'est Thierry.

– ...

– C'est moi qui suis venu cette après-midi…

– Ah oui, bien sûr… Mais comment as-tu eu mon numéro de téléphone ?

– J'ai téléphoné à la fille dont tu m'avais donné le numéro, je lui ai dit que j'avais le sien pour des raisons que je lui expliquerais plus tard, et je lui ai demandé le tien.

– Ah… Et alors, elle a été gentille ?

– Ouououiiiiiiii… Un peu maniérée, gentille. Tu es seul, là ? Est-ce que je peux venir te voir ? Je suis en face.

– Je vais sortir dans un moment, j'ai un rendez-vous.

– Ah, tant pis…

– Mais on doit pouvoir tout de même s'apercevoir, si je vais sur mon balcon... »

En effet, nous nous voyons par-dessus la rue, tout en nous parlant au téléphone. Mais bientôt je vais m'étendre sur le lit. Il y a d'assez longs silences.

« Ça ne fait rien, dit-il : les silences ont aussi leur place dans les conversations, c'est une façon de communiquer... »

Sans doute, mais ceux-là sont un peu longs, et peu chargés musicalement ou spirituellement. Je suis fatigué, je n'ai pas grand-chose à dire. De son côté il [Interruption : visite de Michel, thé. Il a rencontré un jeune ténor dont il est très satisfait. Le ténor vient de partir pour Trouville. Lui est allé voir, sur mes conseils, une exposition au Bon Marché sur l'architecture parisienne de 1848 à 1914] *écoute un disque.*

« C'est Kathleen Ferrier ?

– Oui. Il faut que je le change, il est fini.

– Tu n'as pas les Quatre Derniers Lieder *de Strauss ?*

– Noooooon…

– Tiens, c'est étonnant. Tous les gens qui ont l'enregistrement du Chant de la terre *par Kathleen Ferrier ont les* Quatre Derniers Lieder *par Schwarzkopf…*

– Ah oui ?

– Oui. C'est une loi statistique. Enfin, elle n'est peut-être pas tout à fait scientifique, mais elle se vérifie presque toujours. Les deux disques relèvent de la même…

– … sensibilité?

– Oui, sans doute, mais surtout de la même… comment dirais-je… inspiration culturelle *? C'est comme, à une autre époque, le* Canon *de Pachelbel et l'*Adagio *d'Albinoni.* [Michel, tout à l'heure, m'a dit que son ténor avait voulu écouter les *Quatre derniers lieder* :

« Je commence à en avoir marre, ils veulent tous écouter la même chose, on aimerait un peu plus d'originalité. Heureusement que j'ai aussi l'enregistrement de Margaret Price.

– Ah oui, beaucoup plus chic, en effet…]

– Et qui c'est, celle-là ? (Il a mis un autre disque.)

– La femme de Rostropovitch.

– Vichnevskaïa ? Et cette musique ?

– Des chansons de Tchaïkovski. Attends, je vais te faire entendre autre chose, quelque chose de tout à fait différent… (Il met encore un autre disque.)

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– C'est une chanteuse brésilienne, Angela Maria. »

Nous l'écoutons.

« Tu es d'où ?

– Je suis doux ? Oh, tu veux dire : où est-ce que je suis né *? Dans les Ardennes. Tu connais ?*

– Hmmmm…, un peu. Je connais Rocroi. Je connais cette sinistre vallée de la Meuse, et cette espèce de péninsule française qui s'enfonce

dans la Belgique et que j'aime beaucoup… On passe par là quand on revient de Cologne en passant par Liège. Après Dinant on rentre en France de ce côté-là : une ville parfaite pour une dépression nerveuse, ça commence par un G… Ce n'est pas Gisors, c'est…

– Givet ?

– Voilà, c'est ça, Givet*... Et si Givet ne vous a pas tué de tristesse on débouche sur Rocroi où l'on traverse trois kilomètres de remparts pour n'arriver à rien, au néant, au néant fortifié : il n'y a qu'un hôtel, une mairie, trois maisons, rien d'autre, c'est très impressionnant… Tu connais* Roche [ROC, ROCH, ROCHE, MAURICE ROCHE, DENIS ROCHE, PATRICE CHÉREAU / RIMBAUD (→ RHIN BEAU (« VOUS ARRIVEZ À TROUVER LE RHIN BEAU, VOUS, AVEC TOUTES SES USINES ?»)) / LABORATOIRES (→ VALIUM) (« ROCHE POUR VEILLER, ROCHE POUR DORMIR») / LOCHES, POCHE, MOCHE, BOCHE, FOCH / RICHE, CAFÉ RICHE, RUCHE] *?*

– Non.

– Tu es d'où, dans les Ardennes ?

– Je suis d'un petit village à côté de Charleville [CHARLES, CAROL, ETC. / *CHARLESTOWN* (RIMBAUD), CHARLESTON / CHAR, ARLES]. *Tu connais Charleville ?*

– Non.

– Tu sais comment s'appellent les habitants de Charleville ?

– Les Carolovillains ?

– Les Carolopolitains.

– Ah oui, bien sûr… C'est encore mieux. Et tu sais comment s'appellent les habitants de Bourg-la-Reine ?

– Non.

– Les Réginaburgiens... »

On apprend ensuite que sa mère habite Vendôme, qu'il a fait toutes ses études au collège de Vendôme.

«Le collège de Vendôme ? Mais c'est à Paris, non ?

– Mais non, c'est à Vendôme!

– Non, je t'assure, il y avait un collège parisien, je ne sais plus comment il s'appelle maintenant, qui s'appelait le collège de Vendôme. Attends, je vais regarder dans le dictionnaire...»

Mais il n'y a rien, dans le Grand Larousse, sur le collège de Vendôme. En revanche, l'article Vendôme *est très éloquent sur les monuments de la ville.*

« Quels sont les grands homme nés à Vendôme?

– Rochambeau, Ronsard, Balzac…

– Euhhhh ! Balzac n'est pas du tout né à Vendôme! Balzac est né à Tours, non?

– C'est tout près. Il a fait ses études au collège de Vendôme.

– Ronsard non plus, ça ne compte pas. Le dictionnaire ne parle que de Rochambeau [ROCHE, RIMBAUD, *AMBO* (→ VIRGILE)] *et de* Condé [CON, ONDÉE, CODÉ, COUDÉE, DÉCOR, CORDÉE]. *Quelle heure est-il?*

– Minuit moins le quart.

– Ah, il faut que je sorte. Tu peux venir avec moi, si tu veux.

– Où est-ce que tu vas?

– Au Sept.

– Non, je n'aime pas cet endroit.»

Silence.

« Oh là là, ça ne mérite pas tant d'emphase!

– Il n'y avait pas d'emphase dans ce que j'ai dit.

– Non, mais dans le silence qui a suivi.

– Il y a des différences d'intensité du silence ?

– Je veux!

– Mais si l'on mesure l'intensité de quelque chose, peut-on apprécier sa signification?

– Ça, c'est la question A. La question B est : Commentez ce texte de Bergson… Mais bon, il faut que j'y aille. Bonne nuit.

– Bonne nuit. Je t'embrasse.»

Je suis allé au Sept à pied, en traversant les Tuileries où il y avait beaucoup de monde, et deux garçons pas mal. Le numéro 2 (dans l'ordre de mes préférences) me draguait, je l'ai négligé pour le numéro 1, qui ne s'intéressait pas du tout à moi. Quand je me suis rabattu sur le 2, celui-ci, vexé, m'a ignoré rigoureusement (Comment rater votre vie et vos amours, première leçon).

Le Sept, dans l'ensemble, n'avait pas grand intérêt. Bernard B., le Corrézien ami de W., a insisté pour m'offrir un verre, ce qui était bien agréable parce que ça me mettait à l'abri des rabatteurs de la maison, mais m'obligeait à lui tenir compagnie au moins pour un moment, alors qu'échanger trois mots avec qui que ce soit, là-bas, est plus impossible que jamais, et que le pauvre garçon, en plus, est complètement paranoïaque. Il n'y avait, qui me plût, qu'un garçon blond, moustachu, poilu, avec des cheveux courts et un très joli visage régulier, qui portait des jeans et une chemise bleue à carreaux. Il était absolument minuscule. J'ai dansé un peu près de lui, mais il était flanqué d'une façon d'Espagnol en version couturière de tenue militaire (ou l'inverse : chemise kaki au col relevé serré par un foulard, etc.) qui était complètement défoncé et tenait [Retour de W. Toute sorte de complications pour l'organisation du dîner. Il faut aller faire des courses pour le week-end.] [*Huit heures dix*: courses faites. W. doit dîner avec Lucio Amelio. J'aimerais présenter Thierry, qui lui plairait certainement, à Philippe, qui est très intéressé. Mais le groupe ainsi formé risque tout de même d'être un peu trop hétérogène. Toutefois j'ai appelé Thierry à l'hôtel où il travaille. Il devait dîner avec des amis mais il va essayer de se dégager et il doit rappeler d'une minute à l'autre] *presque en permanence sous son nez une bouteille ouverte de poppers à la pire odeur que j'aie jamais sentie, laquelle se répandait à travers toute la salle. De près, c'était intolérable – habile manière de se débarrasser d'un rival…*

De toute façon le petit blond ne s'intéressait pas à moi. J'étais dragué, en revanche, par un garçon que je connais de vue depuis toujours et qui ne m'avait jamais lancé un second coup d'œil – je me demandais bien ce qui lui prenait.

W. avait dit qu'il serait peut-être là à partir de minuit et demi – à une heure et demie je suis parti. Dans la rue Sainte-Anne j'ai rencontré Lee Brevard en compagnie d'un garçon que W. avait déjà vu avec lui, un Californien qui, disait W., me plairait beaucoup parce qu'il était très poilu, mais qui n'est vraiment pas très beau. J'ai rencontré aussi, dans la rue Thérèse, un petit moustachu brun, musclé, qui s'est retourné sur moi et réciproquement, et nous avons parlé, mais de près il ne me plaisait plus tant et je lui ai dit qu'on ne pouvait pas aller chez moi. On ne pouvait pas non plus aller chez lui, son ami et lui venaient de rompre, l'ami cherchait un appartement mais n'en avait pas encore trouvé et, entre-temps, ils avaient décidé de ne ramener personne à la maison, etc. Je suis rentré, W. n'était pas là, j'ai lu un moment Les États du désert.

Je dormais quand W. est arrivé, vers trois heures. Il m'a réveillé, comme toujours, et j'étais très excité. Lui aussi, apparemment. Il y avait entre nous, dès le début, ce plaisir au corps de l'autre, cette jouissance à chacune de ses parties, au moindre contact, qui prélude toujours aux plus réussis des échanges physiques. Et cette fois-ci je bandais bien, très dur. J'avais envie de le baiser, et d'abord de lui lécher le cul, ce que j'ai fait longuement, d'abord en lui tenant à bout de bras, mes mains sous ses genoux, les jambes relevées et écartées, ensuite en m'allongeant sur le dos et en le faisant s'asseoir sur moi, tout en le branlant. Ma langue entrait entre ses fesses jusqu'en des régions chaudes et douces où ma salive faisait une crème onctueuse qui, plus tard, quand il se fut remis sur le dos et que de nouveau j'eus soulevé ses jambes soutenues en l'air par mes épaules, permettait à mon sexe d'entrer en lui sans douleur pour l'un ni pour l'autre, lentement, posément, dans une extrême jouissance retenue :

« Oui, disait-il, vas-y, baise-moi, oh tu m'as jamais baisé comme ça, tu es tellement dur, vas-y, baise-moi bien, fonce!»

Et en effet ma bite était aussi dure qu'il est possible, comme du métal, ou de la pierre, ou du marbre, et je pouvais l'enculer à grands coups ou bien lentement au contraire, posément, sortir, rentrer, sans risquer de jouir trop vite et pourtant avec des sensations stupéfiantes qu'il semblait partager. Nous avons pris des poppers allemands qu'a rapportés pour lui Jacques B., et il a voulu changer de position, s'agenouiller par terre en

s'appuyant sur le lit, par exemple. Les poppers créaient bien une espèce de délire, mais me faisaient tout de même débander un peu, comme d'habitude ceux de cette espèce-là, en tout cas, car les bons poppers américains, ceux qui se présentent en capsules jaunes qu'il faut rompre, n'ont pas ces regrettables effets secondaires.

Puis je suis sorti de son cul et me suis allongé sur lui. Nous nous embrassions, il me léchait le haut de la poitrine, les épaules, le cou. Et de nouveau je l'ai baisé, dans la même position qu'au début, et nous étions tous les deux comme des fous. Nous avons joui ensemble, moi en faisant assez de bruit, et assez longtemps, pour réveiller toute la rue du Bac.

« Well, that was one for the book...», *a-t-il dit.*

Et comme d'habitude chaque fois que l'amour a été vraiment extraordinaire, je ne débandais qu'à peine, malgré l'orgasme. J'étais encore à ce point excité, même, que j'ai eu le plus grand mal à m'endormir.

J'ai reçu ce matin une lettre de Luigi, très sentimentale mais déjà nostalgique, rétrospective, et peut-être finale; et cette après-midi une nouvelle visite de Thierry, donc, le Thierry d'en face, qui de nouveau voulait se raser. Son steward est à Rio jusqu'à lundi et il a emporté tout le matériel de toilette, paraît-il. Philippe avait parlé d'aller en avion au bord de la mer, à Deauville ou dans la Manche. Mais Thierry travaillait aujourd'hui et demain. Il travaille à l'hôtel de l'Abbaye, rue Cassette, où était descendu Jasper Johns, une année. Il m'a vanté la qualité de nos rapports : pas de passé, pas d'avenir qu'on sache, pas d'obligations, pas de ménagements à observer, etc. [Il vient de me rappeler pour me dire qu'il allait dîner avec ses amis :

« Tu ne m'en veux pas, j'espère?

– Comment pourrais-je t'en vouloir? Tout cela était tout à fait improvisé.»

Philippe, qui commence à fantasmer sérieusement sur Thierry, et que je viens de rappeler pour lui faire un tableau de la situation, est déçu.]

[*Lundi 27 septembre, trois heures.* [Je commence à travailler seulement maintenant parce que j'ai dû examiner, pour W. et pour Flammarion, la traduction du livre de Warhol : elle se tire très élégamment de certains délicats problèmes, mais elle est beaucoup trop littéraire et solennelle, pleine de passés simples et de "demanda-t-il", "répliqua-t-elle"…] *Néanmoins nous nous sommes tous, moins Thierry, donc, retrouvés ici à partir de neuf heures : W., Philippe, Lucio et un jeune Italien de sa suite, nommé Pietro, pas beau, gentil et ne parlant pas un mot de français. W. a montré à Lucio sa collection de von Gloeden dont il veut vendre certaines pièces. Nino, l'un des protégés de Lucio, a découvert à Naples, à deux pas de la place des Martyrs où habite Lucio, chez un marchand de quatre-vingts ans qui était le correspondant napolitain de l'artiste, un stock de quatre-vingts von Gloeden qu'il a bien sûr acheté en entier, pour dix mille lires la photographie.*

Von Gloeden est mort en 1931. Qu'il soit le fils naturel de Bismarck, ou plutôt du Kaiser (mais alors lequel – Guillaume Ier?), Lucio ne l'a jamais entendu dire. Il vient de lire la partie des Amours singulières, *de Peyrefitte, qui est consacrée au fameux baron, mais il n'y a pas appris grand-chose. Gloeden et son cousin se partageaient pour modèles les beautés des Deux-Siciles, à l'un les garçons, à l'autre les filles. Mais Gloeden lui-même a photographié des femmes, il a fait une série sur les "types siciliens", et traité de sujets religieux. Parmi les quatre-vingts photographies qu'a découvertes Nino, il n'y a pas de garçons nus ou dont on voie le sexe.*

Lucio a passé une partie de ses vacances en Corse [MORSE, CORÉE, COURSE, TORSE, ROC(S), ROCHE, CORPS, CRISE, CROSSE]. *Il s'intéressait beaucoup à la Légion étrangère. À Calvi il y avait un tenancier de bar qui connaissait tout et tout le monde, une folle qui changeait de tenue toutes les heures. Lucio s'est dit :*

«C'est lui qu'il faut connaître.»

Il s'est donc lié avec lui. Il lui a dit :

«Je sais bien, c'est presque impossible. Mais ce que j'aimerais beaucoup avoir, c'est un képi blanc.

– Ah oui, a dit l'autre, ça ne va pas être facile... »

Néanmoins il a disparu un moment et il est revenu en tenant à la main un képi blanc qu'il a tendu triomphalement :

«Voilà!»

La métonymie s'était perdue en route.

Pourtant Lucio a rencontré dans la rue un légionnaire, un jeune Anglais. Il lui a proposé de le raccompagner en voiture à la caserne. L'autre a accepté. À peine étaient-ils sortis de la ville que le légionnaire, dans la voiture, s'est mis à se déshabiller entièrement. La route longeait la mer, elle était pleine de tournants, et Lucio s'inquiétait à l'idée d'être arrêté avec un légionnaire nu dans sa voiture. Ils se sont garés. Ils ont commencé à faire l'amour. Lucio avait peur, il voulait faire vite. Mais l'autre entendait prendre tout son temps.

«L'amour, disait-il, il faut y mettre le temps... »

« Vous vous rendez compte, nous disait Lucio : une heure et demie ça a duré!»

Lucio a quarante-cinq ans et il est particulièrement laid. Cependant, à l'entendre, peu de garçons lui résistent. Et il n'est jamais question d'argent dans ses récits. (L'argent lié aux échanges sexuels n'est pourtant pas aussi tabou pour les Italiens que pour les Français : un petit cadeau dans un sens ou dans l'autre n'a pas d'importance.)

Nous sommes allés tous les cinq dîner chez Maria, rue du Maine [MANIE, MARNE, MARIE, MARNIE, PEINE, MAIN STREET, *MAIN LINE*, MAIN, SEINE, TAINE, VAINE, VEINE(S), NAINE, GAINE, BENNE, BENN, BEN, HAINE, SAINE, REINE]. *Pour la première fois nous avons été installés à l'annexe, deux portes plus bas. C'est assez agréable, la rançon étant, selon les puristes, la croissante hétérosexualité du lieu. «Il y a tout un tas de gens qu'on ne connaît pas», dit W.* [Je vois, à travers une fenêtre de l'hôtel d'en face, une femme, jeune et jolie, avec de longs cheveux noirs, qui se prépare à sortir: voilà dix minutes et davantage qu'elle se regarde dans la glace et vérifie ce dont elle a l'air dans son imperméable beige: face, profil, face de nouveau. Elle se met sur la pointe des pieds. Elle paraît se dire :

« Ce serait mieux si j'avais quatre centimètres de plus... »

Elle vient d'enlever l'imperméable et reprend *da capo*. [DAROCA (ARAGON), CAP, CHEF, KAPO, CADEAU, PACO, KOPA, OPAQUE] tout l'examen. Maintenant elle est passée sur le balcon et fume une cigarette, songeuse. Elle a rremarqué que je la regardais, et elle me regarde écrire ceci.] *Pourtant nous avons pour voisins trois pédés qui doivent faire dans la décoration ou le meuble, et qui débattent des mérites comparés du skaï et du "poli Louis XVI" (???).*

«Nous avons dîné là un soir avec Rosenquist et il était complètement saoul», dit W.

Le jeune Italien de Lucio appartient, Lucio dixit, à une noble famille comtale de Sienne [VIENNE, BIENNE (LAC DE), SEINE, MIENNE, L'HYÈNE, NICE, NESSY, TIENNE (CASTELLANE)]. *Néanmoins il est de Spolète. Mais il habite Rome. Spolète est trop petite, trop provinciale, tout le monde se connaît et se raconte les histoires de tout le monde.* [Maintenant il y a sur le toit de la maison attenante à l'hôtel Cayré, en face, un garçon debout malgré la pente, et qui prend des photographies dans la direction de la tour Eiffel (c'est-à-dire par-dessus ma tête et le toit de cet immeuble-ci. L'appareil couvre son visage. Ses jambes écartées et ses jeans sont plutôt excitants. Tiens, c'est un Japonais. Il a les cheveux en brosse, une moustache noire et une belle tête. Malheureusement il ne baisse pas le regard dans ma direction.] *On est obligé de se cacher, les passants saluent tous le* signorino*, Lucio et lui doivent faire semblant de ne pas se connaître, quand ils vont là-bas, sans quoi toute la ville se demanderait ce que peuvent bien être les rapports du jeune M. Pietro et de ce Napolitain. Et puis Spolète, en dehors du festival, c'est vraiment très mort.*

« Oui, je sais, j'y ai passé un jour et une nuit, une année, en automne, c'était très beau et très silencieux. »

C'était en 1966, je suis allé de Naples à Venise en passant par Spolète, Assise, Pérouse, Urbin, Saint-Marin et Ravenne. Et à Venise j'ai manqué mourir.

«Est-ce que toi aussi tu as une galerie ? » essaie de demander Philippe à Pietro.

«Non, pour l'instant il est au chômage», répond à sa place Lucio.

Cet été, à Naples et à Capri [PARC, PARIS, (FRANK) CAPRA]*, il y avait la flotte américaine.*

« Un bateau qui portait cinq mille hommes, précise W., et cent quarante-quatre avions. Je n'ai jamais vu personne d'aussi mal attifé que ces pauvres marins.

– Mal attifé *?*

– Oui : quand ils sont en civil, je veux dire. Et tellement blancs! Ils doivent passer leur temps dans les soutes. Mais très gentils, de vrais enfants.

– Un jour, dit Lucio, avec le hors-bord de Peppino, nous sommes allés près du bateau, nous leur faisions des signes, nous les invitions à venir avec nous, ils n'avaient jamais vu ça.

– Je dois dire que je m'intéresse plus aux marins américains qu'à la Légion étrangère, dit Philippe.

– Vous avez beaucoup en commun, tous les deux, dit W. à Philippe et à Lucio.

– Il est beaucoup plus beau que moi, dit Lucio.

– Je ne voulais pas dire physiquement. » (*Hier, avec John et Raoul, il a développé cette idée de la ressemblance entre Philippe et Lucio : oui, tous les deux détestent les pédés et les endroits de pédés, ils ne s'intéressent qu'à des séductions difficiles, ils rêvent de jeunes hétéros, etc. :*

« C'est une question de génération, a dit Raoul.

– Oui, mais Lucio a au moins quarante-cinq ans… »)

Lucio, cet été, à Capri, n'habitait pas la maison que je lui ai connue, mais quelques pièces d'un petit château, « au nord du village », d'où l'on avait vue sur toute la baie de Naples. C'est là qu'après un premier séjour W. est retourné, seul avec Samia, tandis que Lucio était en Corse.

On parle des mérites comparés des villes italiennes.

« Toi tu aimes beaucoup Milan, je crois, non ? me demande Philippe, à part.

– Oh, ça va, ne commence pas ton numéro, toi…

– J'ai entendu, dit W., j'ai entendu! D'ailleurs je m'en fous : je vais y aller bientôt. »

Lucio voudrait emmener Pietro voir un show de travestis.

« ... À la Grande Eugène, peut-être. – Mais c'est fermé, la Grande Eugène. Eugène est morte, tu sais

[EUGENE (OREGON), EUGÈNE NICOLE, EUGÈNE HUGO, *EUGÈNE* (ROMAN DE PIERRE MINET), PRINCE EUGÈNE DE SUÈDE (DUC DE NÄRKE) ; EUGÉNIE (VIEILLE BONNE), IMPÉRATRICE EUGÉNIE].

– Elle est morte à Naples, justement.

– De quoi?

– Du mal de Naples, sans doute.

– Best syphilis in the world*, comme disent Gilbert & George. »*

Après dîner nous sommes allés un moment chez Warhol, rue du Cherche-Midi, où W. avait de l'herbe, de la cocaïne et du champagne. Nous avons bu du champagne en fumant des jjoints. Je regardais pour la centième fois le même numéro de Photo*, celui de 1933, je crois. On y voit d'abord la même femme photographiée par une dizaine de photographes, de Laure Albin-Guillot à Kertész en passant par Man Ray, qui sans doute remporte la palme, en l'occurrence. De rares tentatives de "conscience sociale", sincères et inspirées, paraissent absurdes auprès d'une photographie de mode de Hoyningen-Huene, qui certainement devait passer alors pour le comble de la futilité, et qui seule, aujourd'hui, lamé et reflets, atteint au grand art.*

«Hoyningen-Huene est tellement meilleur que Beaton... », *dit W.*

Ensuite nous sommes tous allés au Sept, où nous avons retrouvé John et Raoul. John a entraîné W. dans les chiottes, ils étaient enfermés tous les deux dans la même cabine.

« I think they are sniffing coke in there »*, ai-je dit, complètement stone, en passant près du gardien. Soit qu'il ait compris ma phrase, soit qu'il ait vu ces messieurs entrer tous les deux dans la même cabine, il est allé frapper sur*

la porte et leur a demandé de sortir. [Interruption, coup de téléphone de W. qui me demande si je veux aller à deux vernissages dans le XIVe, dont celui d'une exposition de photographies de Lewis Carroll :

«Mais je crois que ce sont des tirages récents, parce qu'on vient d'en faire une édition. »

Il est chez Warhol.

« Où est-ce que tu as dîné, l'autre soir, avec Morrissey?

– Dans un restaurant basque [MASQUE, CASQUE, BASQUES, VASQUE] du XIVe, très cher et très chichiteux, le genre où on vous apporte l'addition dans un coffret. Pourquoi tu me demandes ça?

– Oh, comme ça… Tout à l'heure il y avait un très joli Japonais, en face, sur le toit, qui prenait des photographies. Et le petit callipyge d'hier?

– *Qui?*

– Ce p'tit mec dont nous avons tous les deux bouffé le cul, il n'a pas téléphoné ?

– Non, mais je n'ai été à la galerie qu'une heure. J'espère qu'il ne va pas téléphoner aujourd'hui et penser qu'on lui a donné un faux numéro…

– Si on n'a pas de nouvelles de lui, on pourra toujours se dire ça... »] *Après quoi, bien sûr, ils étaient furieux contre moi.*

Il n'y avait pas au Sept grand monde de très distrayant, et de connu que Yongo. Le groupe s'est effiloché. Philippe a disparu, John et Raoul sont partis, W. et moi nous sommes retrouvés dans la rue où W. a parlé longuement, trop longuement, je commençais à m'impatienter, à Wallace, l'ex-amant de Noureev, celui qui fait des dessins animés pornos. Il y avait, appuyé au mur, près du Bronx, un garçon blond, manifestement américain, assez beau, aux cheveux courts, que W. avait déjà vu au Flore quelques jours plus tôt et qui lui avait souri.

«Mais il n'était pas si bien qu'aujourd'hui...»

Sa chemise est ouverte jusqu'à la taille, il a des pectoraux ronds, très saillants, couverts de poils plus sombres que ses cheveux et qui font plus bas, sur son estomac, une belle ligne droite. Mais il ne semble guère s'intéresser à nous. Je m'ennuie. Miguel D…, un riche Belge qui m'a

dragué, une nuit, sur la jetée, à Cannes, s'est joint à nous. W. me propose que j'entre au Bronx, lui n'en a pas la courage, je lui ferai une relation de ce qui s'y passe. J'accepte. À l'intérieur il y a plus de monde que jamais, on peut à peine bouger. Je suis plaqué par un mouvement de foule contre un petit blond aux cheveux longs, assez beau, pour autant que j'en puisse juger dans cette presse, poilu, un peu gras, et nous restons serrés l'un contre l'autre contre vents et marées, à moitié renversés la moitié du temps, nous embrassant et nous caressant. Mais je ne peux pas rester trop longtemps. Je n'ai pas le temps d'essayer d'explorer plus profondément l'obscurité. Quand je ressors sur le trottoir, défait (« Ça ne te réussit pas mieux qu'aux autres, dit Miguel D., vous avez tous l'air en ruine quand vous sortez de là... »), le petit blond aux cheveux courts s'est rapproché du groupe et parle gentiment avec W. Mais il paraît qu'il n'est pas intéressé sexuellement. Nous retournons donc au Sept, cinq minutes. Quand nous revenons il est parti, «avec deux types horribles, dit Miguel, vieux, tout en cuir, on pouvait voir exactement ce qui allait se passer, imaginer la scène dans tous les détails.

– Oui, j'étais sûr qu'il devait avoir des goûts particuliers, j'ai une sorte d'instinct pour ça. Tu veux entrer une autre fois au Bronx?

– Oui, pourquoi pas, puisque moi je n'ai pas à payer, maintenant. »

La foule est toujours aussi dense et nous sommes séparés l'un de l'autre sitôt passée l'entrée. Je rencontre, vers le fond, un petit brun moustachu, un peu poilu, musclé, et nous jouons un moment. W. nous rejoint et, à ma relative surprise, paraît intéressé par lui qui, au début, ne le lui rend guère. W. néanmoins le suce, lui lèche la poitrine, puis le cul.

*«*Shall I ask him if he wants to come with us ?

– Oui, pourquoi pas?

– Tu veux venir chez moi?

– Oui.»

Au moment où nous sortons commence la projection d'un petit film qui a l'air assez excitant, un garçon plutôt sexy qui se branle, mais W. craint que le petit brun ne change d'avis, et donc nous partons. Il pleut. Mais on ne peut pas trouver de taxi.

[Interruption, thé. Pendant que l'eau bout, je descends acheter *Le Monde*. Justement, à la dernière page : « Après le meurtre de deux bergers près de Corte, **Des manifestants réclament le départ de la Légion étrangère de Corse**. » Coup de téléphone de Madeleine Parrot. Elle trouve *Échange* difficile à lire, « plus difficile que *Passage* ». J'ai aussi appelé Gianni, qui n'était pas chez lui, et parlé à Pascal.]

Nous sommes donc rentrés à pied. Notre compagnon habite Paris depuis six mois mais il rentre mercredi à Avignon d'où il est originaire. Il vient de finir son service militaire. Il était dans les chasseurs alpins, d'abord à Nice. Il travaille aux P.T.T. Il s'appelle Claude. Il est moins joli, à la lumière, que nous ne l'avions cru – surtout W. –, mais très gentil.

Arrivés ici, W. et lui roulent des joints. Nous faisons l'amour sur le petit lit, puis dans la chambre. Je suis étendu sur le dos, Claude est étendu sur moi et m'embrasse, W. le baise. Mais Claude est de plus en plus excité, dit : «Je vais jouir!», et jouit effectivement sur mon ventre. Moi aussi, contre lui, dans son foutre, et W. aussi, en lui. C'était un peu précipité, et nous avons été pris par surprise. Manifestement, il adore être baisé. W. le baisera de nouveau, un peu plus tard, et moi aussi, mais trop tôt après que j'avais joui une première fois, je ne serai pas très durement bandé.

Nous n'avons pas très bien dormi. W. est finalement aller se coucher dans le petit lit. Au réveil, Claude aurait voulu que je l'encule, je crois, mais je n'en avais ni vraiment l'envie ni la force. Il est allé acheter des cigarettes et il est revenu avec tout un tas de croissants et de pains au chocolat. En déjeunant il parlait d'Avignon. il n'habite pas la ville même, mais Montfavet, là où vit le fameux Christ :

« C'est un homme tout à fait ordinaire, qui n'a l'air de rien, dit-il. Mais il reçoit des visites, des lettres et de l'argent du monde entier. Il fait tout. C'est une espèce de rebouteux, de guérisseur. Moi, il m'a guéri. J'avais une hépatite, j'avais été trois mois à l'hôpital, je devais suivre un traitement pendant deux ans. Ma mère m'a emmené le voir. Le soir même je mangeais des œufs et je buvais de la bière. D'ailleurs il est très bien vu dans le pays. »

Quelqu'un frappe à la porte. W. ne veut pas qu'on ouvre.

« Ce doit être Antonio», dit-il.

Effectivement, Antonio appelle cinq minutes après.

« On ne savait pas que c'était toi, il y avait une certaine désorganisation dans nos services. Viens.»

Claude s'en va avant qu'Antonio ne revienne. W. lui-même ne reste pas très longtemps, il a un rendez-vous avec John et Raoul chez Warhol, et tous trois doivent venir me prendre pour aller à Verrières et aux Puces. Antonio a lu Échange *et m'en dit du bien. Il s'étonne que personne ne veuille en parler :*

« C'est l'inconvénient des secondes œuvres quand la première a eu du succès », dit-il.

Il se rend rue de l'Université car il pense reprendre l'appartement de Suzanne Sparks, dont nous avons reçu une carte de San Francisco où elle est maintenant installée (elle habitait la maison de Lamartine en 1848, celle où l'on est venu le chercher avant qu'il ne fasse, debout sur une chaise, son fameux discours des deux drapeaux).

À deux heures et demie, John, Raoul et W. me prennent en voiture au coin de la rue, et nous partons pour le bois de Verrières. Raoul se gare sur une bretelle de l'autoroute, tout près de l'enclos même que l'on atteint seulement, lorsqu'on arrive par l'autre côté, après une longue marche. Il paraît que ce sont d'ailleurs les derniers beaux jours de ce fameux enclos, car il va être loti. Pourtant, hier, sous un pâle et tiède soleil de septembre, il y avait là du monde encore, et même des garçons étendus en maillot de bain. Dans la clairière principale on faisait salon, comme d'habitude. Raoul connaît tout le monde. Lui, John et W. bavardaient avec le petit médecin de la rue d'Assas, qui est maintenant à la tête du service de syphilographie de l'Institut prophylactique, et qui le réorganise entièrement avec des amis à lui. Je marchais à travers la sapinière. Des sentiers nouveaux se sont formés entre les troncs serrés, qui forment un labyrinthe parfois très sombre où l'on peut à peine se croiser. W. a fait un tour avec moi. Nous trouvions excitant un garçon en short blanc qui avait des cuisses splendides et un tronc bronzé, musclé, poilu, mais qui ne s'intéressait guère à nous; et nous avions rangé dans la catégorie "envisageables" deux bruns moustachus que nous avions

croisés à diverses reprises. L'un faisait des manières, et d'ailleurs était folle. L'autre semblait ne s'intéresser qu'à W., qui l'a attiré à couvert. Ils ont commencé, debout bien sûr, à s'embrasser, à se caresser et à se branler. Je les ai laissés seuls un moment, puis je suis allé les rejoindre, assez pessimiste sur l'issue de cette tentative. Mais l'inconnu a paru ne pas m'en vouloir de cette incursion, je l'ai sucé, nous nous sommes embrassés, et lui m'a sucé à son tour pendant que W. lui faisait la même chose. Or il était, à le voir de plus près, et de vraiment très près, beaucoup mieux que nous n'avions cru d'abord, et beaucoup plus qu'"envisageable". Il avait un sexe magnifique, gros mais surtout de très belles forme et proportions, et un cul tout aussi remarquable, rond, court et dur, avec beaucoup de poils dans la fente. W. et moi avons léché tour à tour ces régions-là, tout en caressant ses couilles, très grosses et très poilues. Il nous embrassait tour à tour, ou bien tous les deux en même temps, avec beaucoup d'enthousiasme. J'ai essayé de le baiser d'abord, mais je n'arrivais pas à entrer et, comme toujours, cette difficulté me faisait un peu débander. W. était si enthousiaste de sa bite qu'il lui a présenté son cul mais, là aussi, l'insertion était trop difficile. Tout un tas de gens passaient sur le sentier et beaucoup s'arrêtaient et essayaient d'intervenir. À certain moment, W., qui suçait l'inconnu et voyait mal ce qui se passait, arrêta de la main un malheureux qui tentait seulement de nous contourner malgré l'étroitesse du chemin et qui s'est écrié, indigné :

« On peut tout de même passer, non ? »

Puis W. s'est mis à baiser notre ami, que je suçais sans trop de régularité car je craignais qu'il ne jouisse et je voulais le baiser aussi – à quoi il s'est prêté avec beaucoup de bonne volonté. Une vieille horrible folle qui était là prétendait être indignée par tant d'avidité:

« Oh ben celle-là il les lui faut toutes, hein, elle pourrait en laisser un peu pour les aut', non mais des fois! R'gardez-moi ça l'avidité, sitôt qu'y en a une qui sort, v'lan, v'là l'aut' qui rentre, et c'est r'parti. Ben avec tout ça qu'tu t'prends tu risques pas d'perdre tes cheveux, ma chérie... »

J'étais moi si content de ce cul, et du torse que je caressais, poilu seulement sur les pectoraux, et du visage tourné vers moi, et de cette langue dans ma bouche, que j'ai joui presque immédiatement. Mais lui a joui presque en même temps que moi, dans la bouche de W. J'ai dû aller

chercher des feuilles pour essuyer la merde de ma bite. Quand je suis revenu, W. et l'inconnu bavardaient gentiment. Nous sommes tous retournés vers la grande clairière, et W. lui a donné une carte de la galerie en lui disant de l'appeler. Mais nous ne pensons pas qu'il le fasse. W. s'est présenté, mais lui n'a pas donné son nom. Il est parti rejoindre ses amis en souriant.

W. voulait aller aux Puces pour me montrer des photographies qu'il avait repérées, et que je l'aide à faire un choix dans ses achats. Mais John craignait les embouteillages et suggérait le métro. Nous avons renoncé au projet et sommes allés rue du Maine prendre du thé. J'ai vu dans un numéro de Playgirl *un garçon qui me ressemble, d'après John, mais il a un corps splendide, bronzé et musclé, et il me plaît beaucoup. John m'a montré aussi le* yearbook *de son collège pour l'année 1966 : cravates et raies sur le côté, et pas un Noir, bien entendu. Nous avons ensuite regardé à la télévision un feuilleton américain datant sans doute de la même époque, justement, et tout à fait de la même inspiration, les mésaventures avec les filles d'un adolescent blond nommé Richie. Puis nous sommes tous venus ici pour dîner. Nous pensions aller voir un film de Lang à la cinémathèque,* La Cinquième Victime*, mais après avoir regardé à la télévision* Les Hauts de Hurlevent*, en français, nous étions tous trop fatigués. John et Raoul sont rentrés chez eux et nous nous sommes couchés vers minuit. Nous avons d'ailleurs très mal dormi.*]

J'avais décidé, ce jour-là, d'aller jusqu'au bout de ma propre connerie, et, bien que je m'y fusse déjà rendu le jour précédent, que je n'eusse pas un sou et qu'il fît beau, de retourner au Continental Opéra, puisque ça n'avait pas été très amusant la veille, que c'était donc un coup qui ne comptait pas, et que ça ne pouvait qu'être mieux cette fois-ci. J'ai tout de même résisté à la tentation et écrit ici deux journées de Grèce, deux journée de crise et de rupture, jusqu'à ce qu'il se mette à pleuvoir – signe du ciel.

À six heures et demie j'étais donc de nouveau là-bas, et ce n'était guère différent de ce que ç'avait été la veille. J'ai vu, oui, un type qui me plaisait beaucoup, brun, moustachu, genre libanais, mais il ne m'a pas jeté un seul coup d'œil et, après s'être fait longuement admirer dans la

piscine, il est allé s'enfermer dans une cabine avec une espèce d'Allemand blondasse et fadassou.

J'ai parlé un moment, mélancoliquement, avec le beau Jean-Pierre Grey-Draillard, allongé dans un transatlantique au bord de la piscine, et qui partageait tout à fait mon sentiment. [*Interruption : long coup de téléphone de Philippe. W. et lui ont vu l'autre jour, de la galerie, deux Italiens, un blond et un brun, superbes bien sûr, entrer dans une maison de la rue de Lille. Or Philippe les a revus, ils habitent l'hôtel de l'Académie* [Interruption : coup de téléphone de W. qui veut que j'aille faire des courses], *rue des Saints-Pères. Il en a même photographié un, le blond, clandestinement, et il aimerait que W. l'en informe, s'il le revoit. Hier, il a rencontré au bois de Verrières, du côté du terrain de moto-cross, un cycliste de quatorze ans. Il lui a dit qu'il était très beau. Il lui a dit aussi qu'il allait faire un tour «dans l'autre partie du bois ». L'enfant a demandé :*

«Mais tu sais comment ça s'appelle, ce qui se passe là-bas?

– Oh, ce sont de bien grands mots!» a dit Philippe.

Toujours est-il que ce garçon était très curieux. Ils ont rendez-vous mercredi pour faire des photographies. Philippe voudrait aussi des nouvelles de Thierry. Mais Thierry ne s'est pas manifesté depuis samedi.] Puis j'ai erré, comme la veille, dans les couloirs aux tapis épais où étaient diffusées des chansons comme celle-ci: *Ne me quitte pas ! / Ne me quitte pas!/ On a vu*

souvent / Rejaillir le feu / D'un ancien volcan / Qu'on croyait trop vieux / Il est paraît-il / Des terres brûlées / Donnant plus de blé / Qu'un meilleur

avril… Dans la salle de vapeur j'ai été pris dans une mêlée où j'ai joui bêtement entre un petit-bourgeois pas sexy qui s'intéressait à moi et un petit prolo râblé qui m'intéressait beaucoup et qui, lui, ne s'intéressait qu'au petit-bourgeois : ayant envoyé mon foutre en l'air sans l'avoir voulu, par l'effet des gestes de l'un et de l'image de l'autre, je les ai laissés seuls poursuivre le débat. Et ne trouvant personne d'autre qui me plaise plus sérieusement, j'ai levé le camp. Comme la veille je suis allé manger quelque chose à l'Apollinaire. Il avait plu, si je me souviens bien,

il faisait froid, il n'y avait personne – sauf, passant sur le trottoir comme je me préparais à rentrer seul chez moi, Christian qui rentrait de chez son Indien, épuisé par trop de hasch et de mandrax. Je me suis invité chez lui, nous avons fait l'amour gentiment comme avant les vacances, et nous avons dormi, très bien, l'un contre l'autre.

Lundi 30 août

[Mardi 28 septembre, trois heures. [Cette fois l'explication du retard (en principe je dois me mettre au travail à deux heures tapantes) est celle-ci : j'entreprends chaque fois de lire quelque chose en attendant que mon café refroidisse; et je me laisse régulièrement entraîner plus loin qu'il ne faudrait, et bien au-delà du temps que mon café est bu. Aujourd'hui c'était, dans *Qui sont les contemporains*, de Jean Ristat, l'interview de Barthes, puis, plus distraitement, celle d'Aragon.] *Hier soir j'ai retrouvé W., John et Raoul à La Coupole où je suis d'ailleurs arrivé en retard parce que j'avais, par habitude, pris le métro dans l'autre sens. Nous n'avons pas dîné là, mais au Conway, après avoir, en route, fumé un joint. Tout le monde, et c'était bien agréable, était de bonne humeur, pour une fois, et pourtant la discussion, par intermittences, portait sur Antonio, et elle était donc assez contradictoire :*

« Vous êtes, au fond, très répressifs, disais-je : vous ne pouvez pas vous mettre dans la tête qu'un garçon de trente ans ait une relation amoureuse avec une femme de soixante. Il est fasciné par elle, toute sa vie c'est elle, il est amoureux d'elle, mais vous n'arrivez pas à les envisager comme un "couple", à leur façon. Vous lui parlez en toute liberté à propos de ses affaires à elle, vous lui dites du mal d'elle, vous lui confiez des choses que vous ne voulez pas qu'il lui répète, et c'est idiot, parce que bien entendu il lui répète tout, pour la simple raison que sa relation avec elle est mille fois plus importante pour lui que sa relation avec vous. Je ne vais pas aller dire à Raoul du mal de John, ni écouter les confidences de quelqu'un qui me dirait : "Surtout, ne le répète pas à W."

– Mais non, ce n'est pas ça, le problème. Qu'il soit "amoureux" d'Ileana, comme tu dis, fasciné par elle et tout ça, on s'en fout. Ce que nous n'admettons pas, c'est qu'il prétende être pour nous un bon ami et qu'en fait il lui sacrifie tout, qu'il fasse tout passer au-dessous de ce désir qu'il a d'être toujours, toujours, toujours de son avis à elle, et si possible avant *elle. S'il sent qu'elle est irritée contre W. ou contre moi, au lieu de nous défendre, comme devrait le faire un ami, il en rajoute contre nous. Et ça c'est dégueulasse. Il ne peut pas, ensuite, prétendre être notre ami, être traité comme un ami…*

– Vous êtes trop extrêmes. Vous passez d'un bord à l'autre à toute vitesse. Maintenant on ne peut plus le voir, il ne faut pas ouvrir quand il frappe à la porte, vous passez votre temps à taper sur lui alors que jadis c'était le sel de la terre.

– (W.) *Pas pour moi. Jamais. J'y ai mis du temps, mais je me suis rendu compte, progressivement, qu'il était méchant comme une teigne. Quand Eva me disait ça, au début, je ne voulais pas le croire; mais j'ai vu, j'ai vu…*

– (J, à moi) *Tu ne sais pas comment il est, tu ne le connais pas, tu ne travailles pas avec lui. Tu ne sais pas ce qu'il dit de toi dans ton dos, ou d'un tas d'autres qu'il couvre de compliments quand ils sont là et qu'il débine dès qu'ils ont tourné les talons... »*

(Ainsi John instille en moi le soupçon, forcément fertile en bon terrain paranoïaque, que celui dont je suis parmi eux le dernier défenseur se moque de moi quand je ne suis pas là.)

On voit arriver Cadéré, qui promène l'un de ses fameux bâtons, comme la dernière fois que j'ai dîné là, en juillet, avec Alain Clément [lequel m'a téléphoné tout à l'heure, tiens, pour me dire qu'il allait m'apporter le tirage de l'une des photographies qu'il a faites de moi. Il veut aussi que nous allions ensemble à un vernissage chez Ghislain Mollet-Viéville]. *Quand nous sommes sortis du restaurant il pleuvait à verse. John et Raoul nous ont raccompagnés ici en voiture, sur les onze heures. J'ai feuilleté un gros livre qu'a acheté W. sur les photographies de Steichen, et W. l'a consulté ensuite plus sérieusement tandis que je lisais Cholodenko, jusque vers une heure.*

J'aime bien l'idée de la psychologie et du psychologisme comme décor*, en littérature, ou comme* paysage. *Liée, justement, aux états du ciel et de l'âme, au temps qu'il fait sur la campagne, sur la ville, elle est l'occasion de belles longues phrases sinueuses où le lecteur, qui ne se souvient plus du point de départ et qui doit renoncer à épouser et à suivre chacune des subordonnées elles-mêmes subdivisées à l'infini qui viennent se greffer sur un tronc initial depuis longtemps devenu tout à fait impossible à distinguer, se perd, et jouit de se perdre, et se laisse bercer par le seul flux des mots et des analyses que défend de la banalité et de la naïveté, il faut l'espérer, une subtile ironie. Mais il arrive, hélas, que cette ironie, soit que sa subtilité décidément trop volatile la fasse se dissoudre dans l'air, soit qu'elle ait des moments d'absence, soit encore qu'elle soit en fait une illusion et ne soit affichée ici et là qu'à titre de panneau, en guise de piège, devienne tout à fait imperceptible, et que l'on n'entende plus soudain que la voix d'un petit dîneur en ville snobinard en une époque qu'on croirait révolue (pourtant ses compagnons de table parlent de Warhol…) et dans un monde qui n'est que trop évident : ainsi lorsque le "héros", dont tout laisse à penser qu'il est très jeune, se met en devoir de réagencer les tableaux de «son salon» (quel garçon de vingt ou de vingt-cinq ans a un "salon"?) ou bien entreprend de faire jouer les stores vénitiens de ses nombreuses fenêtres. Qu'est-ce que c'est que cette société-là?*

W. allait à midi à une réception à l'ambassade des États-Unis en l'honneur du New York City Ballet.]

Je me suis réveillé en même temps que Christian [*le 30 août, donc*] et suis resté chez lui un moment après son départ, mais je ne me suis pas rendormi. [*Très longue interruption : Christian, justement, m'a téléphoné comme j'étais en train de chier et tandis que je me préparais précisément à l'appeler: mais, bizarrement, cette inversion de l'appel m'a gêné, et, alors que j'étais persuadé d'avoir beaucoup de choses à lui dire, je ne songeais plus qu'à le convaincre, en insistant maladroitement, que trois minutes plus tard j'allais l'appeler, et je lui en voulais presque de m'avoir devancé et mis dans la situation du type qui n'appelle pas quand ce serait à lui de le faire. Il a passé dix jours en Lozère en compagnie* [Interruption : coup de téléphone de W. :

« Mon vieux tu peux arrêter d'écrire ce que tu es en train d'écrire et te mettre immédiatement à un best-seller, parce que cette fois-ci on va *vraiment* avoir besoin d'argent. Je viens d'apprendre une nouvelle dont je ne suis pas près de me remettre : Jacques m'a dit qu'il allait fermer la galerie, qu'il ne pouvait plus continuer, que ça lui revenait trop cher, dix mille francs par mois tous les mois sans jamais rien lui rapporter, il ne peut plus tenir – juste au moment bien sûr où j'allais avoir les mains libres, où j'allais pouvoir faire des choses bien, des expositions qui ne nous rapporteraient rien, bien sûr, dans l'immédiat, mais qui nous feraient connaître. Il compte fermer à la fin de l'année. Bien entendu c'est un secret : ne le dis à personne. Je ne sais vraiment pas ce que je vais faire. En tout cas plus de photographies, plus d'achats. Je vais peut-être même être obligé de vendre une partie de ma collection, etc.] *de son Indien, à visiter des fermes isolées, allant de l'une à l'autre sur le causse ou la lande, en taxi. Il est très content. Il envisage sérieusement de s'installer là-bas. En tout cas il va quitter son travail ici, dit-il, il ne peut plus tenir. La seule chose qui lui fasse un peu peur c'est que les gens du cru n'ont pas l'air très accueillants.* [Interruption : coup de téléphone de Luigi. Je lui ai dit :

«Alors, tu est toujours aussi sexy?»

Ça l'a tellement embarrassé qu'il y a eu deux minutes de silence. Il annote *Passage*, me dit-il, et il aurait beaucoup de questions à me poser. Mais nous avons été coupés.] *Je lui parlais encore, ou je l'écoutais, lorsque est arrivé Alain Clément. Il me montre trois photographies de moi, une petite et deux grandes. Sur la petite, où je suis allongé sur le tapis et porte un T-shirt aux armes de l'université d'Indiana, j'ai l'air boudeur et fatigué. L'une des deux grandes est une belle photo : j'y suis devant la cheminée, on aperçoit à droite le masque dogon et à gauche la* Chaise électrique *de Warhol, la construction est tout à fait réussie. Mais je suis torse* [CORSE, CORSE, MORSE, MORSE, FORCE, TARSE (PAUL DE), ORSAY, CORSET] *nu et moche* [BOCHE, COCHE, ROCHE, ROCHE, LOCHES, "LOCHE" (CONSTANTIN RADZIWILL), MICHES ("UN COUP DANS LES")]*, avec l'air d'avoir du ventre. Sur la troisième je suis beaucoup mieux, torse nu aussi, affalé dans un fauteuil, un bras autour de la tête, une jambe sur l'appui – en*

tant que photographie, hélas, celle-là est nettement moins bien (problème constant : vous voulez de l'art ou un miroir bienveillant ? Et les artistes, s'ils sont des artistes et pas des marchands de soupe, auront toujours tendance à faire de l'art sur votre dos…).

Alain pense partir pour New York dans les jours qui viennent. Bill, l'Américain dont il se dit amoureux, y est déjà, mais partira pour l'Amérique du Sud peu de temps après son arrivée, tandis que lui restera à New York. Cela me paraît étrange, mais Alain se dit très content de son sort.

Ce que W. dit de Butor : Rothko et Mazurowski de la même encre, etc.

Gianni, qui m'a appelé tandis qu'Alain était là, et que j'ai rappelé ensuite, n'est pas du tout satisfait du sien, en revanche, de sort. Il se plaint de ne me voir plus. Il se plaint aussi de son travail, des difficultés qu'il rencontre à la fois esthétiquement et pratiquement, matériellement. Il en a assez des Français, du système des galeries parisiennes. Il a eu une courte exposition à Milan au printemps dernier, juste avant les élections italiennes, au plus mauvais moment, donc, et pourtant tous ses dessins ont été vendus. Ici, non seulement personne n'achète son travail, mais personne ne veut l'exposer. Il est furieux contre Karl Flincker, qui l'a éconduit hier avec les plus mauvaises excuses, dit-il, et il compte monter une cabale contre lui en se servant, pour une fois, d'Aragon.

«Tu aimes Moninot, toi?

– Je trouve qu'il fait bien ce qu'il fait, mais que ça n'a pas beaucoup d'intérêt.

– Les graveurs du XIXe siècle faisaient ça mieux que lui! Et tous ces écrivains français qui écrivent n'importe quoi sur la peinture!

– Les écrivains français ne connaissent rien à la peinture !

– Çà ! Au moins Pasolini, lui, y connaissait quelque chose. D'ailleurs il avait une maîtrise d'histoire de l'art.

– Donc, tu veux retourner en Italie? Mais pour t'installer où ? À Florence?

– Ah non! À Milan ou bien chez moi, à Ravenne.

– À Ravenne!!!

– Et pourquoi pas? Pour travailler, c'est parfait: au moins personne ne vous dérange…

– Et pour tirer un coup?

– Et alors, qu'est-ce que tu imagines ? Tu crois qu'il n'y a rien, à Ravenne?

– La pinède?

– La pinède, la ville, tout. L'Italie, ce n'est pas comme la France où il n'y a que Paris. D'ailleurs, là-bas, tout est près. Il faut une voiture, bien sûr, mais de Ravenne en une demi-heure tu es à Bologne. C'est encore plus gay que Milan, Bologne. Tiens, Giancarlo, justement, il arrive demain…

– Venez me voir une après-midi, at tea-time... »] Je suis rentré ici, et ce que j'ai bien pu faire jusqu'à quatre heures de l'après-midi [*ce lundi 30 août*], quand je me suis mis au travail pour écrire la journée du 14 août, je n'en ai plus la moindre idée. Ce qui m'étonne, c'est que ce jour-là j'aie écrit cette journée en entier et n'en aie pas commencé une autre, que la coupure soit si nette, car j'étais certain d'avoir été interrompu. Ce qui est sûr, c'est que Patrick L. est arrivé vers six heures, ou même plus tôt.

Patrick L., c'est ce garçon que W. m'a montré un jour tandis qu'il était assis au bord du grand bassin des Tuileries. Je faisais alors la fine bouche. Un peu plus tard, W. l'a amené ici, et depuis ce temps-là nous le revoyons chaque fois qu'il vient à Paris, de Tours, entre deux voyages lointains. Il est allé au Canada et, plus récemment, au Togo, où son frère était coopérant. En fait, je ne l'avais pas vu depuis son retour d'Afrique, car, lors de son précédent passage à Paris, j'étais à Bâle. W. l'avait alors reçu et avait couché avec lui. J'avais, comme toujours, grande envie d'en faire autant.

Son visage n'est pas spécialement beau, il manque un peu de menton, mais son corps est un des plus excitants, à mon goût, que je connaisse. Il

est ferme et solide, relativement massif mais tout à fait sans graisse, avec des pectoraux très détachés et, sur la poitrine et le ventre, de beaux poils noirs, très doux. Son sexe aussi est très beau, et ses couilles sont fameuses, au moins entre W. et moi qui disons couramment, d'autres couilles de rencontre :

« Elles sont presque aussi bien, *ou* : elles ne sont tout de même pas aussi belles que les couilles de Patrick L. »

Malheureusement il avait un rendez-vous avec un garçon rencontré l'après-midi même aux Tuileries, et qui d'ailleurs, paraît-il, me connaît mais que je ne suis pas parvenu, malgré les descriptions qui m'en ont été faites, à identifier. Et il avait l'intention de passer la nuit avec lui. Les circonstances n'étaient donc pas favorables à des avances trop précises de ma part. Aussi avons-nous bavardé, c'est-à-dire que je l'ai écouté me parler de sa traversée du Sahara en voiture :

«Nous étions quatre : mon frère, ma belle-sœur, moi, et une fille de dix-sept ans qui était vraiment emmerdante, ça on "s'en est vite rendu compte. C'est la fille d'un ambassadeur, j'sais plus où, elle s'est r'trouvée à Lomé [NOMÉ (FRANÇOIS DE), MONET, NÉMO, ETC. / MOLLET, GUY MOLLET, MÉLO, MÉLI-MÉLO / LAMÉ, LIMÉ, LIMER / LES MOTS], j'sais plus comment, et elle voulait rentrer en France en voiture. Mon frère l'a présentée à un ami à lui qui devait rentrer : ils ont décidé d'aller faire d'abord un p'tit voyage en brousse pour voir comme ils s'entendaient, parce que tu sais, le Sahara, ça s'improvise pas, et d'abord i faut vachement bien s'entendre. Bon, ça a été une catastrophe. Le type a essayé de la violer, en tout cas c'est c'qu'elle a raconté. Du coup mon frère i s'sentait vachement responsable, tu vois, et il a dit à la fille, comme ça, sans tellement réfléchir : "O.k., d'accord, o.k., tu rentres avec nous." Et pourtant dans la voiture tout était arrangé pour trois depuis des semaines, tu vois, tout bien en ordre et tout. Il a fallu tout déranger pour faire de la place à mademoiselle. Et pi fallait voir c'qu'elle s'trimbalait comme bagages, *dingue*, t'aurais vu, mais *dingue*! C'est bien simple y en avait partout, partout, mais alors partout : et des chaussures, et des foulards, et des chapeaux, tout, partout, tandis que nous on n'avait pris que le strict nécessaire, tu vois, et vachement bien rangé et tout.

« Et puis cette fille tu comprends elle a passé toute sa vie en Afrique avec des boys et tout, elle a jamais levé le p'tit doigt, elle s'attendait qu'on fasse tout pour elle : il a fallu mettre les choses au point une bonne fois. Alors là elle a senti qu'il allait lui falloir des alliances, elle s'est mise à essayer de flirter avec moi : crois-moi que ça a pas duré. J'te l'ai rembarrée, la nana, mais alors vite fait.

«C'est rudement dur, tu sais, la traversée du Sahara, on se rend pas compte : il faut une santé de fer. Tu manges que d'la merde, des conserves, ou alors une espèce de bouillie dégueulasse qu'tu trouves sur place. Et pi t'as intérêt à avoir les nerfs en béton. Y avait des mecs i s'étaient enfoncés dans les sables *trente-quat'* fois, j'te dis! Et chaque fois i z'avaient dû attendre que quelqu'un passe et leur donne un coup d'main, tu peux attendre trois quat' jours comme ça. Alors i nous ont d'mandé si i pouvaient rouler avec nous, comme ça si i z'avaient un problème i nous auraient toujours sous la main. Ça nous a servi, r'marque, parce qu'i z'avaient d'l'expérience. C'est eux qui nous ont dit : "Aux postes de douane [DUANE (MICHALS, MARCUS) → DIANE, DYANE (VOITURE, *CAR*) / ROUSSEAU / ROUSSEL /// PASSAGE, FRONTIÈRE, CONTREBANDE (PHRASE DE PIERSSENS SUR WOLFSON, NÉCESSITÉ DE PASSAGES TOUJOURS OUVERTS EN CAS D'URGENCE (C'EST-À-DIRE, EN L'OCCURRENCE, DE DISCOURS DE LA MÈRE DANS LA LANGUE MATERNELLE)], surtout vous emmenez pas les femmes, vous les laissez dans la voiture, vous descendez avec les papiers, sinon c'est la catastrophe..."

«Parce que tu comprends, tous ces Noirs, qu'est-ce qu'i s'disent? I z'ont qu'une idée, c'est d'emmerder les Européens. I s'disent : "Vous nous avez bien fait chier, bon maintenant c'est not' tour." Alors à la douane i t'emmerdent autant qu'i peuvent, et toi qu'est-ce que tu peux faire? Eh ben tout c'que toi tu peux faire, c'est d't'écraser comme une merde, tu dis "Oui monsieur, non monsieur", plus i t'font chier plus tu restes calme, sans ça t'es foutu, parce que si tu t'excites i peuvent te garder aussi longtemps qu'i veulent, i z'en ont rien à fout'. Eux, là, les mecs que j'te parle, les mecs aux trente-quatre ensablements, i z'y étaient allés avec une nana, elle s'était énervée, la fille, elle les avait traités de cons les douaniers, de fascistes, de racistes ou j'sais pas quoi. Ben eux, les

douaniers, qu'est-ce qu'i z'avaient fait? I s'étaient pas emmerdés, i z'avaient complètement démonté la voiture, mais *complètement*, pièce par pièce, tu vois, sous prétexte de chercher de la drogue pi ch'ais pas quoi. Et une fois qu'la bagnole elle avait été en cinq cents morceaux, i z'avaient tout laissé en plan, comme ça, là, bien aligné : bon, ben maintenant, vous vous amusez, hein, pisqu'vous êtes si malins…

« Alors les mecs, depuis, i z'avaient super bien appris la leçon, tu comprends – surtout, surtout, mais alors *surtout* pas les nanas : vous les laissez dans la bagnole. D'ailleurs cette histoire de douane, ça sert absolument à rien. Tu passes la nuit au poste frontière, tu peux aussi bien aller d'abord déposer toutes tes affaires à l'hôtel et aller à la douane faire viser ton passeport. Nous, c'est c'qu'on a fait, parce que la fille en plus elle voulait pas qu'on fouille dans ses affaires. Ch'ais pas trop c'qu'elle trafiquait comme connerie, elle aurait pu nous mett' dans un merdier pas possible, mais pas possible…

« À part ça les hôtels ça vaut pas le coup, r'marque. Nous on y allait seulement pour l'eau, pour prendre un bain, tu comprends, c'était tout c'qui nous intéressait : et la plupart du temps y a pas d'eau. Crois-moi qu'on a vite compris, après on couchait sous la tente.

« Et puis y a des hommes bleus qui nous ont reçus dans leur campement : ça c'était quèque chose, tu peux pas savoir. Au début c'était vachement froid, l'ambiance, tu vois, plutôt tendu, même, j'dirais, et des deux côtés : parce qu'i faut d'abord qu'tu gagnes leur confiance, qu'i t'acceptent et tout; mais une fois qu'i t'ont accepté, i te font des cadeaux et tout, t'es comme des rois, c'est bien simple, nous, i voulaient plus qu'on parte. Après on a pris un bateau, à Alger, jusqu'à j'sais plus, *Algésiras*, un truc comme ça, ou *Valence*, et on a laissé la fille chez sa grand-mère à Biarritz.

– Et ton frère, il va rester à Tours, maintenant?

– Ouais. Tu sais, il en a un peu marre d'l'Afrique. Bien sûr, pour ma belle-sœur par exemple, y a un tas d'avantages, i z'avaient une super belle maison, des boys pour la servir et tout, c'est sûr qu'i pourraient jamais vivre comme ça en France. Mais tu vois, par exemple, les Blancs, là-bas, c'est quand même un drôle de monde : t'en as beaucoup qui sont

complètement tarés, mais *ta-rés*. Ceux qui sont en Afrique depuis longtemps, ils sont impossibles, irrécupérables. Un soir y avait une soirée, j'étais à côté d'une bonne femme, on a discuté et tout, vachement sympa, et puis on a dansé, comme ça, on était ensemble pratiquement toute la soirée : bon, ben, trois jours après la bonne femme j'la rencontre en ville dans un magasin, elle me dit même pas bonjour, elle fait semblant qu'elle me connaît pas. Tout comme ça, les mecs là-bas, les Français : t'en as vite marre.

[Mercredi 29 septembre, cinq heures *: nous nous sommes levés à deux heures de l'après-midi. Pourtant, hier soir, je ne suis pas sorti. W. dînait en ville, et j'étais si fatigué après une après-midi pleine d'interruptions de toute espèce que je suis resté à la maison. J'ai téléphoné à Michel P., toutefois, et il est venu dîner avec moi. Il était question que nous allions voir* L'Innocent*, mais quand est venue l'heure nous regardions à la télévision* <u>*un film de Melville*</u> [JEAN-PIERRE MELVILLE / DIRECTEUR DE L'HÔTEL DANS *ORPHÉE* / *LÉON* <u>*MORIN*</u> (→ MARIN, ROM(A)IN, ROMAN)*, PRÊTRE* (D'APRÈS ~~BÉATRICE~~ BECK (COLONEL BECK, BEC, BOCK, BACH, RUE DU BAC (→ *CARUS*), *BACK* (RETOUR, SE RETOURNER → ORPHÉE), BACK (CAPITALE DE LA CARONIE), *LOOK BACK IN ANGER*), (INGEBORG) BACHMANN /// HERMANN MELVILLE, *PIERRE OU LES AMBIGUÏTÉS* (→ LEOS <u>CARAX</u>, *POLA X*), CAPITAINE DE VERE, ETC. / *ON THE TOMB OF MELVILLE* (CRANE) / PRESQU'ÎLE DE MELVILLE (PARRY, SIR JOHN CLARK ROSS), PASSAGE DU NORD-OUEST / MONUMENT À LORD MELVILLE, PRÈS DE CRIEFF / *MELVILLE*, FILM (MORT-NÉ ?) DE MELVIL ~~POUPAUD~~],

Un flic*, et nous n'avions plus le* <u>*courage*</u> *de bouger. Pourtant, Michel était très* <u>*réticent*</u> [RÉCIT, CITER, CIRE, CIRÉ, ÉRIC, CENTURI (→ MARCHESCHI, *VANITÉ* (→ CRÂNE)] *à regarder ça. Il y avait sur l'autre chaîne une émission sur Toulouse-Lautrec, mais elle était intitulée "Henri-la-Tendresse", ce qui pour le moins, à mon avis, n'annonçait rien de bon.*

«Mais Melville c'est très mauvais, non ? Tous mes collègues de bureau en font grand cas, généralement c'est un indice.

– Melville ? Je ne sais pas, je n'ai jamais vu un film de lui. Mais il est plutôt bien vu des intellectuels, je croyais… C'est même le seul auteur français de thrillers *qui ait un statut international, à ma connaissance. Il est supposé avoir un style, quelque chose.* Le Monde *dit : "L'écriture elliptique et sèche de Melville frôle parfois le maniérisme" ; c'est assez engageant, non ?*

– Mais non, écoute, enfin moi je ne le vois pas du tout comme ça : c'est le type qui a fait jouer Delon et Belmondo pendant toutes les années soixante, c'est superfrançais et supercommercial, je crois... »

Bon, enfin, nous regardons le film, mais assez distraitement, tout en dînant, et en plus la télévision est particulièrement mauvaise. On voit d'abord un hold-up qui a lieu dans un endroit étrange, presque invraisemblable. La banque est située au bord d'une mer qu'on ne voit pas (en tout cas nous ne l'avons pas vue), mais dont on entend les vagues [*THE WAVES* / WAGNER / NERF(S) / VOGUE, *VOGUE*, VAGUE (FLOU, IMPRÉCIS) / GAVE (DE PAU (→ PEAU, PÔ, POE, POT, CHANCE)) / GUS(T)AVE / FLOTS]*, très violentes, car sévit une forte tempête. La banque occupe, sur le quai, l'angle d'un bloc* [BLACK, KOLB (→ CORRESPONDANCE DE PROUST), CLUB, LOCH] *moderne de taille considérable, dont on voit fuir hors champ les interminables balcons de verre, tandis que n'y paraît aucun signe de vie. On voit seulement entrer dans la banque, successivement, les voleurs dont la tenue évoque le cinéma américain des années quarante, lequel sera l'objet, tout au long du film, de très nombreuses références. Mais l'esthétisme, le formalisme de l'image, qui dans le thriller classique paraît toujours accidentel, inconscient, une espèce de supplément gracieux, ici s'affiche à l'extrême, au contraire, et l'on pense surtout, en plusieurs occasions – mais c'est peut-être parce que j'ai vu la semaine dernière une partie de* L'Éclipse *–, à Antonioni, serait-ce seulement à cause de l'étonnant silence qui règne d'une scène à l'autre, à peine interrompu ici ou là par des dialogues réduits au strict minimum.*

[Cf. *Pass.*, *Éch.*, Rob.-G.]

Michel était allongé contre moi, en travers du petit lit, il me caressait le bras et sans doute n'aurait pas été hostile à quelques petits jeux. Mais je ne ressentais aucune excitation soutenue, et si le bout de ses doigts, montant et descendant à l'intérieur de mon avant-bras, me procurait une sensation agréable, un peu pointue, celle-ci n'avait rien de sexuel. D'ailleurs il est parti tôt, après que nous eûmes regardé les informations à la télévision. Le plan Barre [BARRE, BACH, *BARE*-BACK, BEURRE, BEUR, ÎLE DE RAB, RABBE, BORT(-LES-ORGUES), ÉTANG DE BERRE, ARABE, BRIARE, BARBE / BAX, BADE, BÂLE, BARRA (ÎLES), BARA (L'ENFANT) / RUISSEAU, *PEU PROFOND RUISSEAU*, ETC.] *de lutte contre l'inflation suscite des réserves croissantes et déclenche des grèves* [GRAVE(S), GRAVES, GRÈCE, GRÈVES (*PAR LES CHAMPS ET PAR LES GRÈVES*), GRIVE(S), RÊVE(S), VERGE(S)]. *Michel a participé à son élaboration.*

« Grâce à mes travaux de cet été, dit-il, je vais payer plus d'impôts, et payer ma vignette deux fois plus cher. Et je vais faire grève pour protester contre un plan auquel j'ai moi-même concouru… »

Après son départ, j'ai lu longuement Les États du désert*, avec de croissantes réticences. Il y avait bien sûr qu'il était tard, que j'étais fatigué, que j'avais mal aux yeux et que le livre est imprimé en caractères* [ARC, CAR, LETTRES, SIGNES, TRACES, RACES, CRATÈRES, CATARACTE, PERSONNALITÉ, PERSONNAGE(S), CARAX, TERRE, ACTEUR(S)] *minuscules qui rendent chacune des ses innombrables pages très longues et très pénibles à déchiffrer. Quant à la critique qui me venait à l'esprit avec de plus en plus d'insistance, je suis sans doute bien mal placé pour la formuler : les personnages, leurs jeux, leur style, leurs plaisirs, leur mode de vie font horriblement "gosses de riches". On a reproché à* Passage *de n'évoquer qu'un monde de privilégiés. Mais ce monde – celui des ambassades, par exemple – était tenu à distance, il me semble : c'était celui des romans, des romans de*

Duras en particulier, dont le caractère artificiel était sans cesse délibérément souligné. Et si Échange *montre une société de riches bourgeois et d'oisiveté, ce n'est que pour mieux marquer à quel point il est révolu, et combien vouloir le prolonger, ne serait-ce que par des récits, des évocations nostalgiques, des formes vides, ne mène qu'à des rêves d'un exotisme ridicule, ou bien à la folie. Ici, rien de tel.* Les États du désert *flirte de beaucoup trop près avec le roman psychologico-réaliste pour pouvoir d'une pirouette se dégager de questions telles que : « D'où vient l'argent? Et de quoi vivent-ils, vos amants ? » Le livre est tout entier teinté d'une espèce d'agressivité sociale et de provocation, et son dandysme étalé, naïf, est la négation du dandysme, qui toujours s'épuise à se raffiner jusqu'au renversement. Shad et Hélène, pense le lecteur, ont surtout besoin d'une bonne fessée. Mais la critique, qui fait au livre un beau succès (bien entendu, j'écris ces lignes uniquement parce que je suis jaloux), semble trouver tout cela tout à fait normal, ne cherche nullement à l'excuser en parlant d'ironie, et s'accorde à célébrer la poésie et la rigueur du roman.*

Les yeux rouges et ne voyant plus rien, j'ai éteint à une heure à peu près. W. est rentré un peu après deux heures. Je n'étais pas trop content, parce qu'il m'avait donné à comprendre que son dîner de ce soir-là ne serait pas long, et mes reproches allaient dans deux directions dont il avait beau jeu de souligner l'incompatibilité : primo, que je ne pouvais pas dormir en attendant son retour, et secundo qu'il me réveillait.

« J'ai dû aller au vernissage chez Ghislain, a-t-il dit, on s'est mis à table très tard, il y avait là des gens qu'il fallait absolument que je voie – Iollas, par exemple –, je ne pouvais pas partir immédiatement en sortant de table. Ils ont voulu aller à L'Avventura. Tu ne te rends pas compte, c'est difficile de téléphoner : de chez des gens qui entendent tout, c'est mal élevé, et de l'extérieur on ne peut pas faire attendre tout le monde pour chercher un tabac ouvert. Je suis parti le premier, comme d'habitude. »

Il était très excité, les nouvelles que lui avait données Jacques l'après-midi étaient encore dans son esprit, il n'avait pas sommeil et il voulait parler; et il m'a réveillé tout à fait si je dormais, ce que je ne sais pas (je

sais que je m'étais levé pour aller pisser nerveusement, cinq minutes avant son retour, en criant : « Le salaud ! Ah, le salaud ! »).

Au vernissage chez Ghislain, où il y avait "tout le monde", chacun lui avait demandé des nouvelles de la galerie, de ses projets, des expositions qu'il avait en tête. Il a rencontré là une fille, une Anglaise, très jolie, très chic, avec une voix d'enfant, très pointue, minuscule, dont il m'avait déjà parlé, paraît-il, parce qu'il avait dîné chez Warhol, en compagnie de Fred, avec elle et avec son mari, un garçon très sexy dont on voyait la bite parfaitement dessinée et très belle sous le pantalon, contre la cuisse, tu ne te souviens pas, je t'ai raconté ça ? Cette fille fait un livre sur les artistes contemporains avec Mary R., tu sais, qui habite place de Fürstenberg, je t'en ai parlé aussi (l'inconvénient, quand il faudra changer les noms pour Travers*, c'est qu'aucun ne paraîtra jamais aussi bien que les vrais. Et, à propos, j'ai oublié de noter (j'y pense parce que Laurent montrait, en guise d'exemple, une image de Marilyn Monroe et de Jane Russell dans* Les hommes préfèrent les blondes*, pour expliquer que le "rétro" ne s'intéressait pas tant aux grandes œuvres du passé qu'aux plus vulgaires, au contraire, aux plus populaires de leur temps, celles qui en sont objectivement les plus représentatives en dehors de toute référence à la valeur, et qui n'ont d'autre mérite que de donner, des époques révolues, une image non pas exacte, certes, mais caractéristique) que Michel et moi avions regardé, après le film de Melville, une émission qui fait partie d'un cycle intitulé "Le sens de l'histoire" et dont la responsabilité a été confiée à Jacques Laurent, alias Cécil Saint-Laurent,* of *Caroline* [CAROL, LORCA, CARROLL, CAROLINE, VIRGINIE, INDIANA, *A CHRISTMAS CAROL*

(~~DICKENS~~

: CADEAU DE WITTGENTEIN À ROY FOURACRE) / MARTINE CAROL] Chérie fame *: elle était consacrée à la "modernité" et c'était une véritable anthologie, pleine de choses justes, de la plus démagogique pensée de droite : on y voyait, de façon à vous dégoûter de manger du poulet pour le restant de votre vie, des poulets préparés industriellement pour la consommation de masse, on y dénonçait la laideur des villes modernes, ou les idées globales telles que la "révolution" (en quoi l'idéologie de droite est en accord avec l'idéologie de la plus extrême*

gauche : une révolution ne change rien, et surtout pas l'homme – c'est une série de révolutions, ou une révolution permanente, qu'il faut faire, ajoutent les autres).

Le bourgeois du temps de Louis XV, dit Laurent, ne songeait pas à se meubler en autre chose qu'en style Louis XV; tandis que nous sommes obsédés par le passé, et imitons tous ses styles, et accordons de la valeur à des vestiges pour le seul fait qu'ils sont anciens. Bizarrement, c'est l'argument des modernistes. Mais si nous désirons tout ce qui vient du passé, veut sans doute montrer Laurent, c'est que tout ce que nous propose le présent est horrible, et qu'instinctivement nous le refusons. Il ne s'agit pas, on s'en doute, d'un appel en faveur de tout ce qui est moderne, mais, au contraire, d'une preuve de sa nullité.

Pendant toute la démonstration, la caméra nous montre Jacques Laurent [ROLAND (→ ARNOLD, LANDOR, ORLANDO (→ ROUSSEL À PALERME), ORLANDO, *ORLANDO FURIOSO*, ETC. / LAUREN, LOREN, LORAINE, LORRAINE / L'OR REND (FOU) / LAURA, *LAURA*, LAURE (DE SADE)] *promenant à travers le monde, de chantiers en H.L.M., une mine lamentable de vieux singe triste, qui atteint au summum de la cocasserie lorsqu'il se coiffe, pour explorer le trou des Halles, d'un casque d'ouvrier du bâtiment. À vrai dire, comme le trait le plus saillant, si l'on peut dire, de son visage, ce sont les cernes* [CARNE(S), CRÂNE(S), CERNE (DE CERNER (« VOUS ÊTES CERNÉS »), CRÈME(S), NACRE, ÉCRAN, NECKER, NECKAR, ÉCRIN(S))] *de ses yeux, je vais sans doute lui ressembler d'ici peu...). Une fois, à un autre dîner chez Warhol, et une autre fois au Sept, j'ai vu son mari avec Mary R. : ils riaient ensemble, ils s'embrassaient. Je me suis dis : ce sont de vieux amis, ils sont un peu ivres. Hier j'ai demandé à cette fille, sans y penser :*

« Comment va X (son mari) ?

– Très bien, il est aux États-Unis. »

Une demi-heure plus tard, elle est revenue vers moi, les larmes aux yeux :

« Tu sais, il faut que je te dise quelque chose… »

J'avais compris. J'ai dit :

« Je sais.

– C'était ma meilleure amie. Elle m'a tout pris : pour rien, pour un caprice. Je sais bien qu'entre eux ça ne durera pas, mais ça n'y change rien, tout est brisé, fini. Nous avions acheté un grand appartement, je suis en train de le vendre. Je vais partir pour New York. »

W. parle encore longtemps, très longtemps, de ses projets, de ses incertitudes, de ce qui a bien pu décider Jacques B. à lâcher la galerie, si subitement, au début de la saison, quand tous deux avaient tant de projets.

« Raoul dit que c'est parce qu'il est jaloux, qu'il a peur que je réussisse là où il a échoué. Il s'était enfin décidé à me laisser faire ce que je voulais, et il a eu peur que ça marche. Ou bien c'est lié à Ray, son Anglais, qui maintenant habite avec lui. Il paraît qu'il m'aime beaucoup, plusieurs personnes me l'ont dit. Pourtant, depuis qu'il est ici, il est très froid. L'autre soir, tous les deux devaient venir à la maison, tu te souviens : mais au dernier moment ils n'étaient pas libres. Tout ça devait être déjà décidé, ils étaient gênés. Peut-être qu'il veut ma place, ce Ray, que Jacques ne veut pas me le dire…

– Mais, s'ils ferment la galerie ?

– Jacques a l'intention de continuer chez lui, il dit que ça va continuer sous une autre formule. »

Etc.

W. a pris deux valiums et demi, moi un, puis un autre. Mais je suis tout à fait réveillé.

« Je te promets, dit W., que la prochaine fois que tu auras envie de parler à trois heures du matin, je t'écouterai.

– Ah, vraiment *? Tu m'avais déjà dit ça, et puis comme par hasard, quand j'en ai eu besoin, ça ne jouait pas. »*

Nous nous relevons vers quatre heures et demie pour une petite collation. Cela nous fait rire. Et nous n'avons toujours pas sommeil. Recouchés l'un contre l'autre, nous bandons tous les deux.

«Pourtant, tout à l'heure, en t'attendant, j'ai essayé de me branler, ça ne marchait pas du tout. Il faut dire que je pensais à un flop, tu sais, la nuit où nous faisions tous les deux une pipe à Mario, le soldat, à Molyvos

[Mythimna], *le long de la route, près du camp ; il ne bandait jamais vraiment. Pourtant toi tu as joui, en te branlant, pendant que tu le suçais. Moi je lui caressais la poitrine. (Je défaisais la veste de la tenue de combat qu'ils portaient tous. C'était un vrai paysan, lourd, très musclé, avec des poils blonds sur les pectoraux et le ventre. Il était de très loin mon favori. Chacun avait le sien. La voiture de James L., qui rentrait chez lui le long de la route, nous avait surpris dans le faisceau de ses phares. James était même repassé – pour s'assurer qu'il avait bien vu ce qu'il avait vu, sans doute. Finalement, malgré toute la pataude bonne volonté de Mario, très décidé à vendre tout ce qui pouvait être vendu mais pas le moins du monde prédisposé, nous n'arrivions à rien et nous y avons renoncé. W. lui avait donné cent drachmes.)*

– Tu veux me baiser ?

– Oui. »

Je lui lèche le cul.

« Tu veux des poppers?

– Non, ceux-là me font débander.

– Mais moi je vais en prendre pendant que tu me baises. T'es vachement dur. Ouais, vas-y, oh baise-moi, vas-y, baise… »

Je l'ai donc baisé, j'étais en effet très dur, très excité, mais trop fatigué pour une longue session. Nous avons joui ensemble, très vite. Et nous nous sommes enfin endormis comme le jour se levait.]

«Et puis pour ma belle-sœur, tu sais, c'était pas toujours marrant. Une fois, j'étais seul avec elle, on est allés dans un grand marché, on est entrés dans une case où le mec vendait des trucs du pays, des bijoux, tu sais. J'ai bien vu tout de suite qu'il la regardait d'un drôle d'air : tu sais, elle est très blonde, ça les rend fous les blondes – tu parles, y z'en voient pas tous les jours. Le mec i commence à lui passer des colliers, tu sais, à la tripoter, à lui toucher les seins, elle commençait à me regarder, elle avait vachement peur. Moi j'dis au mec : "Bon, ça va bien, arrête, fais pas d'histoires, on s'en va…" Gentil, tu vois. Mais lui i devenait de plus en plus excité, il la prenait par le bras, i faisait plus du tout attention à moi. Il a fallu qu'j'le touche, qu'j'le tire en arrière, il allait la violer, tu sais, là, sur place, devant moi, il oubliait tout, il était complètement

dingue, elle était morte de peur. Mais quand j'l'ai touché, i commence à m'insulter : "Salaud d'Blanc, chien d'Français, non mais où c'est qu'tu crois qu't'es, tu me touches pas! C'est fini, ce temps-là !"

«Et moi j'restais vachement calme, j'étais pas trop rassuré non plus, mais enfin j'lui dis : "Si les Français i vous ont emmerdés, moi j'y peux rien. C'était pas moi. C'étaient p'têt des salauds, ça j'dis pas, mais tout ça c'est loin, c'est pas la peine de nous l'faire payer à nous, nous on n'y est pour rien."

« I devenait fou. J'ai dit à ma belle-sœur : "Cours devant, cours jusqu'à la voiture, j'le r'tiens."

«Mais lui il a voulu lui courir après, on est tous sortis dans la rue, il allait la rattraper, je lui ai foutu un de ces coups, mais un d'ces coups, t'aurais vu, en plein dans la gueule. Mais c'était au milieu du marché, tous les Noirs regardaient, un Blanc qui fout une torgnole à un Noir, i z'aiment pas trop, tu vois. Ça commençait à sentir vachement mauvais : on aurait pu s'faire lyncher en moins d'deux, tu t'rends compte la mort à la con ? Y en avait d'plus en plus autour de nous, ça s'pressait d'partout, ça gueulait, un bin's pas possible. Ma belle-sœur elle a sauté dans la voiture, elle a mis le moteur en marche, elle m'a ouvert la portière, j'ai sauté, c'était à la minute, tu sais. On est partis sur les chapeaux d'roues.

– Tu n'as pas tellement bronzé, au Sahara…

– Oh ben c'est parti, maintenant, tu penses, ça fait presque deux mois. Et puis, là-bas, on peut pas rester au soleil, on crèverait, tu parles. Mais quand même, j'suis encore pas mal bronzé, tiens, regarde… »

Il me montre son ventre. Sur un fond d'abdominaux bien rangés, une multitude de poils noirs réguliers, soyeux, convergent vers une ligne centrale, épaisse, qui disparaît dans son pantalon.

« Ah oui, merci beaucoup, j'ai toujours beaucoup aimé ce coin-là… »

Je lui caresse le ventre.

« C'est vrai, tu es bronzé de ce côté-là... »

Je soulève davantage son pull-over, dégage sa poitrine. Il est toujours assis dans son fauteuil, je suis à genoux entre ses jambes. Mais il s'enfonce davantage dans le fauteuil, enfin non, il y descend mais il en

ressort à l'autre bout, ses fesses sont au bord extrême du siège, et sa bite, donc, contre la mienne, alors que j'ai la langue entre les muscles et les poils du haut de son torse. Il bande. J'embrasse sa poitrine, les pointes de ses pectoraux, son ventre. Il fait des bruits de plaisir. Il dit :

« Euh, salaud, et mon rendez-vous?

– Ah oui, c'est vrai, ton rendez-vous… Il faut absolument que tu partes, non?»

Mais nous nous embrassons. Deux minutes après nous sommes dans la chambre, sur le grand lit, il a enlevé son pull-over, j'ai ouvert son pantalon, je le suce. Puis nous nous déshabillons tout à fait. Nous sommes serrés l'un contre l'autre, lui sur moi, poils contre poils. Je sens sa bite contre mon ventre, je le suce de nouveau, j'ai envie qu'il me baise, je me mets de la salive dans le cul, je passe sa bite entre mes cuisses et les relève de part et d'autre de ses hanches. Il s'enfonce dans mon cul, il me fait mal, mais je lui lèche les seins du bout de la langue, je le caresse, je passe une main derrière mes cuisses et je lui serre les couilles, ses couilles fameuses, elles tiennent à peine dans ma paume et mes doigts, il m'embrasse, ça va.

«Mais attention, hein : moi i faut pas qu'je jouisse, j'ai un rencart dans dix minutes, oublie pas…

– O.k. »

Il a tellement peur de jouir qu'il bouge à peine. Au lieu d'avancer et de reculer il fait de petits cercles avec son bassin, comme un hélicoptère qui ne saurait pas où se poser, ou qui aurait peur d'être attaqué sitôt à terre. Je mets les deux mains sur ses fesses, je les tire en avant pour serrer mieux son bassin contre mon cul :

«Arrête! il dit. Putain, arrête, salaud! Tu vas m'faire jouir : je veux pas… Merde, j'crois qu'j'ai joui ! Non, p'têt' pas... »

Moi je me branle et fais jaillir du foutre sur toute sa poitrine, une jolie giclée blanche dans les poils noirs. Lui sort alors de mon cul, toujours aussi bandé, il va se laver, il se rhabille à toute vitesse :

« Quand j'pense à c'pauvre mec qui m'attend, faut qu'j'me taille, j'suis déjà vachement en retard... »

Nous nous embrassons en riant.

J'ai rendez-vous avec Jacques, à la Hune, probablement, pour dîner et pour aller au cinéma voir *Family Plot*.

[Jeudi 30 septembre, deux heures. *Dîner bien chez Melinda Peterson avec W., John et Raoul, Cynthia, Samia et Van S..., l'artiste américain que nous avions présenté à Jacqueline il y a deux ans, qui avait couché avec elle et qui lui avait donné tant de satisfaction. Il a trente-cinq ans mais il en paraît beaucoup moins, peut-être à cause de ses cheveux blonds, bouclés, assez longs et très abondants. Il est grand, calme, souriant, pas sexy de mon point de vue, mais très séduisant. Lucio prétendait la semaine dernière qu'il avait été adopté par des gens qui possédaient une énorme fortune pétrolière, qu'ils lui avaient laissée. De fait il semble vivre sur un pied assez considérable, bien qu'il soit vêtu comme n'importe quel artiste américain de l'ère posthippie et qu'il ait l'air d'un éternel étudiant. Il descend habituellement à l'Hôtel, rue des Beaux-Arts, qu'il aime beaucoup. Mais, cette fois-ci, il n'a pas pu y trouver de chambre et il est au Hilton, ce qui semble à tout le monde une très drôle d'idée :*

« Au Hilton*????? Mais pourquoi?*

– Oh, parce que là on peut voir des films à la télévision, en circuit intérieur. »

Ce qui met la conversation sur la télévision américaine, et en particulier sur la télévision par câble, dont je ne sais pas trop ce que c'est.

«Pour dix dollars par mois on peut avoir ça, aux États-Unis, la télévision par câble : l'image des programmes habituels est bien meilleure, mais surtout on a le choix, à New York en tout cas, entre une quinzaine d'autres programmes. À New York on voit des films pornos absolument dingues, à la télévision. L'autre jour, c'était une bonne femme blonde immense, toute en cuir, en train de foutre une raclée monumentale, avec un fouet, à un homme attaché les bras en croix sur son lit, puis de lui pisser dessus et tout, et tout de suite après ils sont interviewés dans leur petite maison de banlieue, c'est le jeune couple

idéal, bien convenable et tout, les rôles sont inversés, lui c'est le jeune cadre entreprenant et dynamique, elle la ménagère un peu gnangnan : "Ça ne vous gêne pas de vous comporter ainsi avec votre gentil mari que vous aimez ? – Mais non, pas du tout, quelle idée! C'est parce que je l'aime que je fais tout ce qu'il veut, etc."

« Oui, la cable tv *reflète exactement la vie quotidienne des communautés où elle fonctionne. Dans le Lower Manhattan, on voit des films pornos pédés, c'est normal.*

– C'est à cause de la télévision américaine que Warhol déteste voyager, quitter les [Interruption : coup de téléphone de Rafael Lopez Sanchez qui veut des renseignements sur les *Video Tapes* de Warhol, justement. Bien entendu je le renvoie sur W. Je lui ai envoyé cet été une carte postale représentant une source dans une station thermale grecque, que j'ai adressée à l'hôtel Montalembert où Jacques Cousinet m'avait dit qu'il habitait.

«Mais non, moi je n'ai jamais habité là! Javier et Paloma habitaient là à un moment, mais on ne connaissait même pas Jacques, à l'époque. Il est fou.

– Oui, ça, il dit absolument n'importe quoi… »

Il faut que j'aille à la poste chercher une lettre recommandée.]

[*Six heures et demie : longue interruption : catastrophique après-midi du point de vue du travail, ce qui me met dans un état de fébrilité nerveuse et de mauvaise humeur abominables.* [Interruption : coup de tél. de John. Invitation à dîner. Coup de téléphone à W. Samia, dit-il, est enchantée de sa nuit avec Van S... ("Énorme", dit-elle. « *She is such a size queen!* Et *toute la nuit*! Mais je te raconterai tout ça plus tard... »)] *Voilà ce qui s'est passé : devant aller à la poste j'ai décidé d'en profiter pour passer au Montalembert pour tâcher de récupérer la carte envoyée par moi à Xavier (c'est de Xavier, ou Javier, qu'il s'agissait, je le confonds toujours avec l'autre, Rafael, qui est l'amant de Paloma Pi…). Crainte que le concierge ne soit trop désagréable et refuse absolument de prendre au sérieux ma démarche – réclamer une carte postale envoyée de Grèce il y a plus d'un mois, et adressée, car j'ignorais son nom de famille, à M. Xavier X., ce qui m'avait paru suffisant pour quelqu'un qui,*

d'après les récits de Jacques Cousinet, habitait là depuis plusieurs années, entouré d'attentions de la direction, et d'ailleurs j'avais ajouté, pour mettre toutes les chances de mon côté et augmenter celles de mon envoi d'atteindre son destinataire, the argentinian playwright *–, ce qui se produisit exactement ou presque, et je fus débouté de ma requête après que le concierge eut cherché en vain, dans le tiroir des lettres en souffrance, avec un semblant de sérieux, à la lettre* X*, en précisant que si ma carte était quelque part elle ne pouvait être que là, puisque* X *était également l'initiale du prénom de mon correspondant prétendu, sans que j'ose ajouter, bien sûr, qu'il était possible que j'eusse écrit en fait* M. Rafael X*, puisque j'ai tendance à confondre les prénoms de ces deux personnages, ni le prier, donc, de bien vouloir chercher aussi à la lettre* R*, je me suis habillé un peu; de sorte qu'étant passé à la poste où j'ai constaté que la lettre recommandée que j'avais négligé d'aller retirer depuis quinze jours, et dont je me souciais aujourd'hui seulement parce que j'avais reçu ce matin un "dernier avis" m'informant qu'à moins que je ne me présente aux guichets dans les plus brefs délais elle serait renvoyée à son expéditeur, n'était pas, comme je le supposais naturellement, une facture ou quelque mise en demeure, mais un envoi de Luigi, déjà ancien, donc, et contenant un billet aller et retour pour Milan auquel je n'avais évidemment fait aucune allusion dans nos plus récents échanges téléphoniques, ce qui a bien dû l'étonner, à tout le moins, et alimenter la paranoïa légère que je soupçonne en lui*] [Interruption : long coup de téléphone de Philippe, lui-même interrompu par le retour de W.]

[Vendredi 1er octobre, quatre heures et demie *: la fébrilité ne fait que s'accroître, et bien sûr le désordre avec elle. J'ai déjeuné chez Aragon, je me suis arrangé pour être de retour ici à trois heures, mais j'ai dû téléphoner à Paul dont la ligne était occupée; j'ai donc bavardé avec Carine, son bras droit, puis longuement avec lui, puis avec Gianni, puis avec W. et enfin avec Christian, qui voulait me voir et à qui j'ai dit de passer à l'heure du thé, puisque de toute façon l'après-midi, je le vois bien, est perdue pour le travail. Et il y a eu aussi la visite du pauvre Andrea, cet Italien qui est une invention de Marc S. et qui, Dieu sait pourquoi, a l'air de penser que je suis quelque chose comme son meilleur*

ami parisien. Il part pour Londres et voulait des adresses. Je m'en suis lâchement débarrassé sur W., qui au demeurant est de bien meilleur conseil que moi en la matière.

Hier soir, W. et moi sommes allés dîner chez John et Raoul. John et W. ont fumé, Raoul et moi, non. Nous essayions de nous intéresser à une Madame Bovary *hollywoodienne, présentée en version doublée et dont les aventures avaient été transformées de la façon la plus cocasse. Il m'a semblé apercevoir James Mason, un instant, dans une scène de tribunal. Mais nous sommes passés à une autre chaîne et avons suivi un moment* La Vie de Marianne*, adaptation télévisée en six épisodes du roman de Marivaux. Je crains que ce ne soit là le genre d'émissions que prônent et soutiennent les défenseurs d'une "télévision de création" : mise en images bêta d'une œuvre classique, interprétée par des acteurs ineptes – c'est l'idée que se font les Français d'un spectacle audiovisuel respectable et "culturel". Nous sommes heureusement passés à table avent d'être tout à fait englués. C'est John, pour une fois, qui avait fait la cuisine, et W. dit qu'il est nul. Il avait, en tout cas, eu la main lourde avec le sel. De ce dont il fut question je ne me souviens pas – d'histoires de cul, probablement.*

Samia a couché avec Van S…, au Hilton, et ils ont fait l'amour toute la nuit. Elle était particulièrement satisfaite de l'attention qu'il portait à son plaisir à elle.

W. racontait que Tino, le petit Espagnol, lui avait rendu visite à la galerie et lui avait raconté une aventure qui lui était advenue dans un sauna en des termes d'une telle précision que lui, W., en avait été tout excité, comme, no doubt*, nous l'aurions été aussi si nous avions entendu ce récit :*

« Je l'avais vu tout de suite en entrant, racontait donc Tino, et je m'étais dit c'est pas possible, ça va pas marcher, ce mec est trop sublime, il avait un corps inouï, des épaules comme ça, et puis une queue superbe, avec le gland comme ci et comme ça, pyramidale *(je crois que c'était son mot), très agréable à sucer, mais après elle m'a fait mal, enfin un peu, au début. Etc. »*

Et il fut question aussi de Norman, le trafiquant de cocaïne du monde de l 'art, qui arrive ici demain. Il semble que W. ait eu maille à partir avec lui sur des questions d'appréciation esthétique :

« … tandis que P., lui (un autre trafiquant, je suppose), vous donne ce que vous voulez, vous payez et pas d'histoires : vous n'êtes pas obligé en plus d'écouter des conneries. Cette fois-ci je laisserai Renaud lui parler, il aime beaucoup Renaud. Remarque, Renaud supportera encore moins que moi ses opinions esthétiques…

– Les opinions esthétiques de Norman, ne te fais pas d'illusions, c'est ce qu'il peut avoir comme art sans payer : ensuite il dit que c'est génial pour faire monter les cours. »

Au dessert, nous nous sommes tous les quatre transportés de nouveau devant la télévision, parce que Raoul et moi voulions voir une émission sur François Mitterrand. Nous l'avons regardée de bout en bout. Les deux Américains étaient déchaînés, n'en croyaient pas leurs yeux ni leurs oreilles. Raoul et moi, moi surtout, par réaction, en venions presque à défendre Mitterrand qui parlait, en style de dictée scolaire, de son sentiment de la nature, de son goût pour la campagne, de son amour pour Vézelay ou de son rendez-vous annuel, qu'il n'a jamais manqué depuis trente ans, avec un certain paysage du Mâconnais, celui que l'on découvre, je crois, à [Interruption, visite de Christian en tenue de garagiste, *hair parted in the middle.* J'étais très heureux de le voir. Il confesse une certaine lassitude au mariage. Ce soir il va à un concert de jazz à Galliera. Je lui signale la belle Mme Dane, et lui me signale un entrefilet sur *Échange*, dans *Elle*, que je vais acheter pendant que l'eau bout :

« Renaud Camus et Denis Duparc ne sont qu'une seule et même personne », y peut-on lire au-dessus de la photographie de Duparc qui porte en guise de légende la mention : *Renaud Camus*] *partir de la roche de Solutré, puis « je m'arrête à Milly chaque année». Des passages de* La Paille et le Grain *sont lus par un acteur en bruit de fond.* [Interruption, téléphone :

« Allô, c'est le garage de l'hôtel de Crillon. Vous avez commandé une limousine pour demain matin à sept heures, 76 rue du Bac ?

– Oui, probablement. » (W. doit aller chercher à Roissy des commanditaires de Warhol.)]

« Tu crois que ça lui fait gagner des voix, ce truc-là?

– Je ne sais pas. Auprès des paysans, peut-être…

– En tout cas, ça fait une impression catastrophique auprès des intellectuels, non ?

– Ça dépend lesquels, et ce qu'on entend par ce mot-là…

– Tout de même, jamais un homme politique américain ne se prêterait à une clownerie pareille.

– Oh là là, alors ça! Ils en font bien d'autres, faut pas exagérer! Parce que les hommes politiques américains, comme débiles…

– Mais comment peut-il dire des trucs pareils? Je n'arrive pas à y croire! Il écrit vraiment comme ça ?

– Mais oui, et un tas de gens trouvent ça très bien. Madeleine Parrot [Interruption, coup de téléphone :

« Allô ?

– Allô.

– Whom am I speaking to?

– Well, who are you ?

– My name is Eugene. I am a friend of Gary, Gary Schneider, from South Africa.

– Oh yes, of course. Hello, my name is Renaud.

– Tu es celui qui a la moustache ?

– Oui.

– Je vous ai vus sur la photo. [*Interruption, coup de téléphone de Christophe G. : nous avons reçu de lui, hier ou avant-hier, une carte postale envoyée des Caraïbes, de la Grenade exactement. Elle représentait cinq femmes en costume local, portant sur la tête des régimes de bananes* :

« Peut-être ne me reconnaissez-vous pas, mais c'est moi qui suis à l'extrême gauche *», disait le texte.*

Il va acheter Échange*. Il voudrait me voir. Il se branle en me parlant, dit-il (il dit tout le temps ça*).]

– Ah oui, la photo prise au bal masqué, cet hiver…

– Oui, c'est ça [*Interruption, visite de Paul Otchakovsky. Il m'apporte très gentiment les exemplaires d'*Échange *et de* Passage *qu'a demandés Aragon pour les membres du jury du prix Fénéon. Il a de grandes nouvelles personnelles. Il pense passer chez Gallimard. Nous serions, bien sûr, Duparc et moi, tout disposés à l'y suivre, mais il est indispensable, néanmoins, que le troisième volume de la trilogie des* Églogues *paraisse sous la même couverture que les deux premiers. À ce propos, il voit ces pages-ci, je lui montre la couverture de ce cahier, portant le chiffre* XXIV :

«Il va s'agir d'un livre énorme. Je commence à me demander si le troisième volume ne devra pas avoir plusieurs tomes : deux, Printemps-Été *et* Automne-Hiver*, ou même quatre : un par saison. »*

Je lui explique ce qui est en train de se passer, comment le temps de l'écriture envahit progressivement le temps du récit, puis est lui-même envahi par de nouveaux temps qui tentent de serrer de plus en plus près, sous prétexte de lutter contre la menace de l'oubli, le présent, en laissant perpétuellement en suspens, en des suspens de plus en plus précaires, toute sorte de niveaux imbriqués du proche passé. Lui prend très bien ces nouvelles – si bien même que je l'accuse en riant de se dire que lui sera loin, chez Gallimard, quand Flammarion aura à se débattre avec ce cinglé, moi, et son troisième tome en quatre volumes; je prétends croire qu'il me pousse au crime selon un plan de vengeance bien arrêté, dans un esprit "chien de ma chienne". Et je le prie de m'excuser de l'état d'excitation frénétique où me mettent ces parenthèses ou ces crochets qui ne cessent de s'ouvrir dans les parenthèses ou dans les crochets à cause, en partie, de ma paresse, de mes retards accumulés, mais aussi, paradoxalement, d'une certain réalisme *dans les rapports entre l'écriture et le temps; et de ne lui parler que de cela alors qu'il était venu me confier ses problèmes de* <u>*carrière*</u>*. À part ça, j'apprends que Bernard Delvaille n'aime pas* Échange.], je suis au courant de tout, ne vous inquiétez pas.

– Oh, il n'y a pas grand-chose à être au courant de.

– En tout cas, j'aimerais vous voir. [*Il faut que je m'arrête là, me lave et fasse quelques rangements : Paloma, Xavier et Rafael viennent ici à neuf heures*.]

[Samedi 2 octobre, quatre heures et demie de l'après-midi. *W. n'était pas là quand ils sont arrivés. Heureusement, il ne s'est pas trop fait attendre et il a apporté du champagne. Nous avons parlé des Brant, ce couple de jeunes Américains qui sont arrivés à Roissy ce matin et qui vont habiter chez Warhol parce qu'ils n'ont pas trouvé de chambre d'hôtel. Ils ont des chevaux et viennent à Paris pour assister au Prix de l'Arc de Triomphe. Elle, qui fait partie du comité d'administration du Metropolitan Museum, veut aussi profiter de son séjour pour acheter à l'intention du musée deux pièces entières meublées par Jean-Michel Frank, qui appartiennent à la comtesse de La Rochefoucauld. Ils habitent à New York une maison dessinée par Robert Venturi, et ils lui ont demandé d'en construire pour eux deux autres, l'une dans une station de sports d'hiver, l'autre aux Bermudes, je crois. Ils viennent de prêter à Warhol la somme énorme dont son équipe et lui avaient besoin pour terminer ou pour faire distribuer le dernier film de la Factory,* Bad. *Aussi W. a-t-il pour instruction de les recevoir au mieux, de couvrir l'appartement de fleurs et de remplir de champagne le réfrigérateur.*

Paloma [COLOMBE, COLOMB, HÔTEL COLÓN (→ *LE PALACE*, *ET TOUT CE QUI SUIVAIT COLOMB DANS BARCELONE* (BARNABOOTH. ET AUSSI : *LE « PALOMA » ET « LLORA, POBRE CORAZÓN », LES CHOSES D'IL Y A DIX ANS, VOUS VOUS SOUVENEZ ?*) / COLOMBO (→ CEYLAN, CELAN, CEYHAN, ETC.), COLOMBIE (→ FARC), COLOMBUS (CIRCUS, UNIVERSITY (LORCA (→ *LLORA*), *POETA EN NUEVA YORK*)) /// POLA (JOYCE À POLA) / *POLA X* (ACRONYME DE *PIERRE OU LES AMBIGUÏTÉS*) / RAPALLO (→ POUND, LIVRE, LIVRE) / MOLLAH OMAR] connaît *la maison new-yorkaise des Brant, Rafael aussi. Entre les deux parties qui composent une seule très grande pièce il y a une cour à ciel ouvert, paraît-il, aux parois de verre :*

« On y voyait la neige tomber, et à travers elle une grande toile de Warhol. »

Nous parlons aussi de Gilbert & George, et W. sort et montre ses gilbert-andgeorgiana. J'offre à Xavier un double de la carte postale que je lui avais envoyée à l'hôtel Montalembert, sur les indications erronées de Jacques C., et qui bien entendu s'est perdue. Et nous [Interruption, coup de téléphone de Jacques C., justement. Je lui parle de la carte postale et de tous ses mensonges percés à jour, ce qui ne le démonte en aucune façon. Il a toute sorte d'ennuis avec l'appartement qu'il a quitté, et surtout avec celui où il doit s'installer, que peut-être il ne prendra pas, finalement, tant les charges afférentes sont élevées. Il a vu et beaucoup aimé le spectacle de Richard Foreman [ROMAN, RAMÓN, NORMAN, ROMANOF, ETC.].

« J'ai déjeuné chez des amis, dis-je, il y avait un mec tellement sexy, je suis excité comme un pou : un Italien, petit, musclé, avec un cul sublime, des cuisses magnifiques et des protubérances le long de la cuisse, justement, comme j'en ai rarement vu de ma vie.

– Il paraît que c'est très mauvais de se serrer les couilles, que ça rend impuissant.

– Je suis sûr que celui-là n'est pas du tout impuissant. Qu'est-ce qu'il est bandant! Un architecte [ARC, CAR, ARCHE, *L'ARCHE*, *L'ARC*, ARCHI, TEXTE, CHIRAC, IRAK, TRACE, ACTRICE]. Les architectes ont tendance à être vraiment bien, dans l'ensemble.

– Oui, j'ai remarqué. Et alors, vous n'avez rien fait?

– Il avait un rendez-vous à quatre heures de l'après-midi, le salaud. On s'est seulement fait du genou dans le métro.

– Il est là pour longtemps ?

– Il part mardi.

– Oh ben alors, tu as le temps…

– Malheureusement il est très demandé. Tu sais, il y a un grand public, de nos jours, pour les petits bruns moustachus bien fichus un peu chauves…

– Ça oui…] *avons parlé de la mythomanie de Jacques C. L'année dernière, au moment de* L'Interprétation, *la pièce de Javier et Rafael, et de son échec radical, il leur avait fait croire qu'un critique italien très connu avait écrit sur eux un article enthousiaste. Bien entendu ils avaient voulu voir l'article. Jacques ne le leur montrait jamais. Finalement il leur a dit :*

« Vous savez, il vous déteste. »

Et il leur avait montré un article où il était à peine question d'eux.

En sortant de l'appartement je n'ai pas fait assez vite pour allumer la minuterie, et Paloma s'est pris les jambes dans les fagots que nous laissons sur le palier pour la cheminée. Elle est tombée à grand bruit et elle s'est fait très mal, je crois. Mais j'ai eu plus peur qu'elle.

Avec sa voiture à elle, une grosse Mercedes décapotable du début des années soixante, nous sommes allés dîner dans un restaurant italien que le trio pratique beaucoup et qu'il aime, place du Marché Saint-Honoré. Tous les trois nous avaient dit que le soir il n'y avait là, d'habitude, presque personne, mais en fait c'était assez plein. Il s'agit d'un restaurant sarde, très bon. Au début, j'étais fatigué et silencieux. Puis, le vin aidant, je me suis détendu et j'ai pu participer un peu à la conversation, ce qui n'est pas forcément un progrès car j'ai une nette tendance, par désir maladroit d'être aimable et de démentir ma réputation de réserve et de défaut de "social graces"*, à dire, lorsque enfin je me lance, n'importe quoi.*

Paloma, Rafael et Javier ont passé tout l'été aux États-Unis dans une maison de Long Island. Javier, en particulier, ne songe qu'à retourner là-bas. Rafael et lui se connaissent depuis le collège. Ils étaient dans le collège le plus chic de Buenos Aires, celui que fréquentaient tous les enfants d'écrivains et d'artistes. Tout le monde était très anti-impérialiste et détestait les Américains.

« Est-ce que vous connaissiez Borges?

– On le voyait toujours passer devant le collège. Une fois nous lui avons parlé, nous l'avons accompagné, il nous a invités dans son bureau à la Bibliothèque nationale, et tout l'après-midi nous avons bavardé. La lumière baissait, il aurait fallu allumer les lampes, mais lui ne

s'apercevait de rien. À la fin il faisait tout à fait nuit, et lui continuait à parler.

– Je cherche le nom d 'une ville, ça commence par un A, dont il est toujours question dans les récits de Borges: une ville qui est au sud de Buenos Aires, peut-être, et où les gens vont le week-end…

– Adrogué?

– Oui, c'est ça: Adrogué. J'adore ce nom-là.

– Moi, dit Rafael, je viens d'une ville du sud du pays ; quand on est là, on a l'impression que c'est le cul du monde, et quand je suis arrivé à Paris on me demandait d'où j'étais, je disais de Lanus, tout le monde riait.

– J'aimais beaucoup l'histoire de ce Français dont j'ai oublié le nom, qui s'était taillé un royaume en Patagonie, vers 1880, un type de Villeneuve-sur-Lot ou quelque chose comme ça, Anthime Ier, Antoine Ier [ROI DES ARAUCANS]*, ou quelque chose comme ça.*

– Ah oui, je me souviens de ça.

– Et puis surtout il y avait un livre que j'adorais, un livre que j'avais découvert par hasard dans la bibliothèque de l'université, en Arkansas, un livre de voyage en Amérique du Sud... L'auteur avait un style très fleuri, il comparait toujours tout à tout, mais à mesure qu'il avançait vers le sud, l'arsenal de ses métaphores tendait à s'épuiser. Et quand il arrivait à la Terre de Feu, pour donner au lecteur une idée de ce dont avait l'air la maison du gouverneur de la partie argentine de la Terre de Feu, il ne trouvait à la rapprocher que du pavillon de travail de Nicolas II, au fond du parc, à Tsarskoïé-Sélo. Et le livre était plein de photographies merveilleuses, prises par lui, totalement floues, où l'on ne voyait jamais rien.

– Buenos Aires est une ville terriblement dangereuse, sortir dans la rue c'est risquer sa vie, c'est comme l'Europe au Moyen Âge.

– Qui n'a pas connu la vie à Bucarest avant la guerre ne sait pas ce que c'est que la douceur de vivre [avec un fort accent roumain]. *Le roi Carol était un homme tellement charmant, tellement charmant. Il a été si horriblement calomnié. C'est comme cette pauvre adorable Mme Lupescu,*

chère grande admirable amie! Elle voudrait tellement rentrer en Roumanie, au lieu de se morfondre à Estoril où elle n'a d'autre visite que celles du roi d 'Italie, qui est si terriblement-terriblement ennuyeux… Eh bien, elle a proposé à l'État roumain toute la collection de Grecos du roi Carol (beaucoup sont faux, la plupart sont faux, mais ça, personne ne le sait) : ils ont refusé, n'est-ce pas horriblement cruel?

– Il y a ce garçon italien, oh comment s'appelle-t-il, une des plus grandes familles italiennes, dans un dîner on parlait de tics, il disait qu'une des ses cousines avait l'habitude de faire ça [elle se passe la main sous une aisselle], *puis ça* [elle porte la main à son nez]. *Et puis tout d'un coup il se rend compte que tout le monde l'écoute, un peu surpris tout de même, et puis il se souvient que cette fille dont il parle est sa cousine, après tout, alors il précise :* "Ma non è volgare, è solamente degenerato…"

– Bob Colacello est si étonnant, quand toute la bande Warhol est en Italie, il est tellement vulgaire, et puis il n'arrive pas à oublier qu'il vient d'une famille de petits émigrants italiens, alors il ne parle plus un mot d'italien.

– Mais il est fasciste, il est obsédé par Mussolini!

– Oh, il croit que c'est chic… Si quelqu'un lui disait que c'est chic d'être gauchiste, il le serait.

– Non, non, il est tout à fait sérieux. L'autre jour il parlait de Pasolini, de Salo*, il disait que c'était une horreur, que les Russes s'infiltraient en Amérique par l'art; moi, je riais. Et puis tout de même, Bob Colacello parlant de Pasolini, ça dépasse les limites du supportable… Nous nous disputions, il devenait furieux, il m'a traité de communiste, "on n'aurait jamais dû vous laisser entrer dans le pays". Il y avait là une fille de la télévision, une femme très importante, tout le monde voulait faire bonne impression, Andy me faisait des signes, Fred aussi, alors je me suis tu mais Bob continuait, absolument déchaîné : c'est tout juste s'il ne s'est pas levé pour faire le salut fasciste.*

– Il est tellement bête, le pauvre… Vous savez ce qu'il a fait? Il a écrit dans son journal*, son* diary*, qui paraît dans* Interview*, en parlant de* Gilbert and Sullivan *au lieu de Gilbert & George. Ça m'a valu toute*

sorte d'ennuis. Gilbert & George étaient furieux, ça ne les amuse pas du tout ce genre de choses. Il a fallu que Bob écrive des excuses, rejette ça sur un sous-fifre, alors qu'en fait c'était tout à fait lui, évidemment. Mais ce n'était pas une plaisanterie idiote, comme tout le monde le croyait, pas du tout : il croyait vraiment que c'était leur nom, il était tout à fait sérieux. Alors que Gilbert & George ont fait faire leur portrait par Andy, et en payant, en plus : ce n'était pas un échange.

– L'autre jour il disait, en parlant de je ne sais quelle Roumaine : "Mais c'est une princesse, vous savez, une vraie *princesse"... Qu'est-ce que ça peut bien me faire ! Enfin, on n'a pas idée…*

– Mais tous les Américains sont comme ça…

– Bob Colacello, really, what a chic person to dish…

– Oui, ça c'est bien vrai. »

Un segment peut-être à peu près reconstituable de la conversation a eu pour point de départ les cheveux, et en particulier ceux de W.

« Quelqu'un m'a décrit à moi-même, l'autre jour, au téléphone, comme presque chauve *: ça m'a foutu un coup – quelqu'un qui me draguait, en plus... »*

De là on évite le cas de Rafael dont la coiffure est normale, il n'y a de retrait ni sur son front ni sur ses tempes, mais ses cheveux sont partout très clairsemés. Et on passe à Andy :

«Est-ce qu'il est complètement chauve ?

– Non, non, il a des cheveux sur les côtés et derrière, en fait il en a plus qu'on ne croit, et ces perruques qu'il porte sont vraiment très petites : il en a laissé une vieille à Paris, l'autre jour, elles ne sont pas grandes du tout.

– Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'elles sont si mal assorties à ce qui lui reste de cheveux, elles ont l'air si faux, si artificiel, qu'un tas de gens ne veulent pas croire qu'il s'agisse d'une perruque. Ils se disent que si Andy Warhol portait des perruques, il pourrait s'en offrir de mieux que ça, et donc, tellement elles sont moches, ils sont persuadés qu'il s'agit de ses vrais cheveux.

– Oh mais il est extraordinaire, rien n'est jamais assorti, avec lui… Il passe son temps dans la salle de bains, des heures, il change tout, toujours, d'un jour à l'autre. Même ses sourcils ne sont pas de la même couleur, certains jours il y en a un blanc et un noir. »

D'autre part, c'est certainement par le biais de la princesse roumaine qu'on est passé à Bob Colacello, et Bob Colacello a mené aux histoires de la haute société italienne. Les voyages de Warhol, de Fred Hughes et de Bob Colacello ont sans doute mené à leurs voyages en Iran.

« En fait, Fred n'était pas invité, c'est seulement Andy qui était attendu au palais, ça a fait toute sorte d'histoires.

– À Téhéran personne ne s'intéresse à l'art. Les riches Iraniens n'ont rien chez eux, même pas des objets d'art de leur pays. Je crois que ce n'est pas encore le moment d'ouvrir une galerie là-bas.

– Il y a un fameux spécialiste américain de la chirurgie esthétique qui a été appelé à Téhéran pour faire une opération sur un membre de la famille impériale, mais il fallait absolument garder la ressemblance entre eux : alors une fois qu'il en a opéré un, il a fallu les opérer tous, tout le monde y est passé, le type est resté un mois là-bas, une véritable boucherie, les morceaux de graisse tombaient par les fenêtres du palais. »

Javier est un grand admirateur des talents d'actrice de l'ex-impératrice Soraya. En Argentine on voyait beaucoup ses films, paraît-il. Mais le shah a fait racheter toutes les copies, toutes jusqu'aux dernières, et les a fait détruire.

Je ne sais pas si nous sommes arrivés à Soraya par l'Iran [IRAK, ANDY, IVAN, ORAN (→ NORA (→ JOYCE)) (→ CAMUS, *LA PESTE*) / LAURENT] ou *par le cinéma, que nous avions atteint à partir d'une histoire qui me plaît beaucoup et dont je n'ai entendu, d'ailleurs, que la seconde version. En effet, j'étais allé pisser, c'était donc au début du dîner (l'un des principes les plus sacrés de ma mère, c'est qu'il faut toujours commander* d'abord*, au restaurant, en arrivant, quand on voyage par exemple, et ne se rendre aux toilettes qu'après, si besoin est, sinon on retarde tout le monde. J'ai tellement intégré cette loi que j'ai*

toujours envie de pisser après avoir commandé). Quand je suis revenu, W. a dit à Rafael :

« Oh, il faut que tu racontes cette histoire à Renaud, ça lui plaira beaucoup... »

Donc : Javier et Rafael ont un ami argentin qui vit à New York. Ils lui avaient parlé de Passage *et de moi. Or ce garçon ne lit pas, n'est au courant de rien, sa culture est tout accidentelle. Un jour, Robert Indiana déménageait, lui devait l'aider, les caisses étaient prêtes. Il en ouvre une au hasard, pour voir ce qu'elles contenaient. Elles étaient pleines de livres. Et le premier livre sur lequel il tombe, c'est* Passage.

«Du coup il pense que tu es un écrivain fameux, du matériel à Nobel imminent, puisqu'il est arrivé à ton livre de deux côtés différents à quelques jours d'intervalle.

– Mais comment Indiana peut-il bien avoir un exemplaire de Passage*? C'est surtout ça qui me paraît extraordinaire…*

– Ah là, je suis sûr que je sais : c'est certainement par ce garçon, X., qui parle français et qui lit beaucoup, et qui est un grand ami de Jasper Johns. Il travaille pour Indiana. C'est lui qui a dû porter l'exemplaire de Johns chez Indiana, pour le lui montrer, puisque dans le livre il est question de lui…

– Oui, enfin, si l'on peut dire…

– Non seulement Indiana a donc un exemplaire de Passage*, mais il l'emporte avec lui quand il* [Interruption : coup de téléphone de W. qui me raconte sa journée; et moi, à lui, la mienne. Je lui parle de Giancarlo, l'architecte. Il y a eu un drame entre John et Raoul, la nuit dernière, et le dîner qu'ils devaient donner ce soir est annulé. W. pense aller peut-être à un dîner d'anniversaire, un autre, cette fois pour Michel Klein chez Andrée Putman, ou l'inverse] *déménage.*

– C'est ce genre de choses qui me fascine, les résurgences des mêmes noms propres dans les contextes les plus divers. Je m'intéresse beaucoup aux films de Lang, par exemple, parce que, entre autres choses, dans presque tous on trouve un personnage nommé Travers*, qui n'a rien à voir, comme personnalité, d 'un film à l'autre, et qui n'est rien d 'autre qu'un*

nom qui se déplace. J'aimerais avoir un bon livre sur les films de Lang pour suivre de plus près les évolutions de ce Travers.

– Ah oui, il y a le film qui s'appelle Furia*, en espagnol, avec Spencer Tracy : il me semble bien que le personnage dont il joue le rôle s'appelle* Travers*, en effet*. [Il faut que je m'arrête là, Gianni doit venir me chercher bientôt, avec Didier, pour aller chez Aragon.]

[Dimanche 3 octobre 1976, deux heures. *En fait ils ne sont pas venus, car ils étaient en retard, et Gianni m'a téléphoné de la rue de Varenne où tout le monde se trouvait déjà. W. était rentré ici, entre-temps, et nous avons failli avoir une scène, parce qu'il était furieux que je n'aie pas fait les fameuses "courses pour le week-end ", et faisait des difficultés à me prêter une certaine cravate vieux rouge et argent que j'estimais indispensable à mes arrangements vestimentaires.*

Chez Louis il y avait donc Gianni, déjà, Didier, un homme entre deux âges, tout de noir vêtu, qui n'était autre qu'Antoine Vitez, et un garçon au teint rouge, qui portait un gilet de laine à bandes horizontales mauves et noires : Dominique Grandmont. Jean Ristat n'était pas en vue à mon arrivée mais il nous a bientôt rejoints dans la salle à manger où était déjà dressé un couvert de fête, sur la nappe fleurie. Lui portait un pantalon et un gilet croisé, noirs, et une veste de velours, noire également, aux revers gansés de satin noir. En revanche sa cravate, au nœud très large, unie, était d'un rouge très vif, tirant sur l 'orange. Jean-Paul, l 'ami de Didier, était caché aussi dans les profondeurs de l'appartement. Quand il a émergé, il était sans chaussures.

« Je ne comprends pas la nouvelle génération, a dit Louis : ce garçon enlève ses chaussures en arrivant, va les cacher à un endroit où tout le monde peut les voir, et revient en chaussettes…

– Il attend peut-être des présents, lui aussi… »

Seule Danièle manquait à l'appel à ce moment-là. Elle a fait son entrée vêtue d'une longue robe noire à minces bretelles, très jolie. Louis portait un pantalon noir, plus large en haut qu'en bas, un gilet croisé, noir aussi, une veste pied-de-poule et une cravate pareillement blanc et

noir mais d'un autre dessin, très op art. Les quatre écrivains étaient donc très "habillés", et tous les autres pas du tout.

Louis m'a entraîné immédiatement vers son bureau en me disant :

« Viens voir le cadeau que j'ai reçu ! »

C'étaient les six exemplaires de Passage *et d'*Échange *que m'avait apportés Paul et que j'avais déposés moi-même chez la concierge, le matin même.*

« Ah mais non! Ça ce n'est pas du tout le cadeau! C'est une commission, ça. Le voilà, le cadeau. »

Il est retourné dans la salle à manger avec mon minuscule paquet, avant de l'ouvrir. C'était le coupe-papier de cristal, assez court, carré de forme, 1930 probablement, que j'avais acheté l'après-midi.

« Gianni m'a dit depuis que tu possédais le coupe-papier du tsar…

– Oh, mais celui-ci est merveilleux ! J'aime tout ce qui est transparent… »

Gianni avait offert à Louis un dessin de lui. Danièle lui a offert une petite boîte noire au couvercle peint d'une scène de chasse un peu écaillée, où l'on voit deux chasseurs à cheval, dont l'un porte un ample manteau rouge, occupés à poursuivre deux cerfs au bord d'un étang. Deux inscriptions sont portées en bas, à gauche et à droite : l'une en russe, l 'autre en grec, peut-être. Vitez, consulté, n'est pas parvenu à les déchiffrer.

Nous sommes passés à table. Louis était au milieu, Danièle à sa droite et moi à sa gauche; en face de lui Vitez, avec à sa droite Jean Ristat et à sa gauche Dominique Grandmont. Gianni était à droite de Ristat, en face de moi, et Didier à ce bout-là de la table, à ma gauche. Jean-Paul était à l'autre extrémité avec Jean-Louis Rabeux, l'ami de Ristat, qui a donné à Louis une autre photographie qu'il a faite de lui, moins belle que les deux qu'il a prises cet été à la Résidence du cap Brun et que Louis m'a montrées vendredi dans sa chambre à coucher (il faudrait que je n'oublie pas de décrire cette chambre, que je n'avais pas vue plus tôt, et qui est l'une des plus jolies que je connaisse, dans une ville en tout cas ; sans oublier la photographie dédicacée d'Hô Chi Minh, près du lit, et la petite

page de calendrier russe portant l'indication que ce jour-là est l'anniversaire d'Elsa Triolet).

Le dîner fut tout d'abord extrêmement calme, on aurait pu croire même à une espèce de malaise, et je me félicitais que W. ne fût pas là, car certainement la scène l'aurait fait flipper*, comme il dit pour évoquer indifféremment un passage brusque à une dépression ou, au contraire, à une exaltation agréable. Il n'aurait pas manqué de souligner en silence, thème qui lui est cher autant qu'à John et à bon nombre d'Américains, la maladresse sociale des Français, leur air d 'être éternellement contraints, empruntés, tendus, et d'opposer cela à la facile gaieté d'une réunion américaine.*

Jean Ristat joue un personnage dont il n'est pas trop sûr. Moi aussi, probablement. Aragon s'amuse à de petites comédies où la cour affecte de voir la preuve de sa jeunesse d 'esprit et de sa malice. Danièle flirte avec une légère agressivité rieuse. Vitez n'est pas hostile à de petits discours sérieux sur le théâtre, gestes de la main à l'appui. Dominique Grandmont a l'air plus [mot illisible] *qu'il ne l'est sans doute. Et d'après ce que me dit aujourd 'hui Gianni au téléphone, Jean-Louis Rabeux n'était pas en forme, tandis que les rapports étaient tendus entre* [Interruption, coup de téléphone de John qui voulait parler à W., lequel dort encore.

« Je viens de parler avec une Américaine qui t'admire beaucoup, dit-il.

– Ah oui ? Ça m'étonne un peu…

– Dis à W. qu'elle est là pour un mois et demi, elle cherche un appartement. En attendant, elle et Phil Glass sont chez Bénédicte, à Artservices.

– Je viens de tenter une manœuvre qui a été un échec complet. Tu donnes un thé, n'est-ce pas?

– … oui, peut-être…

– Je voulais y inviter un architecte italien très sexy que j'ai rencontré hier, par Gianni. Il fallait donc aussi inviter Gianni. Mais quand j'ai téléphoné chez lui je suis tombé sur le garçon qui habite avec lui, Pascal, qui hier m'a reçu à déjeuner. J'ai donc dû l'inviter aussi. Il était libre, Gianni aussi. Mais l'architecte, lui, n'a pas été vu depuis hier après-midi,

sauf une fois, rue Sainte-Anne, et alors c'était en compagnie d'un dragueur fameux.

– Quel dragueur fameux?

– Fernando M. Alors tu parles, on n'est pas près de le revoir…

– J'espère que W. va être gentil avec Norman, qu'on ait un peu de coke.

– Pourquoi, ils ne s'entendent pas ?

– La dernière fois que W. était à New York, ça ne s'est pas très bien passé entre eux. [*Interruption, coup de téléphone de Jacques Cousinet :*

« Je t'appelle pour te dire que la Villette à rouvert hier soir.

– Ah, c'est gentil. Tu y étais ?

– Non, mais j'ai mes informations.

– Et alors ?

– Il paraît que c'était super. Comme avant, mais encore plus déchaîné. Forcément, comme ça avait été fermé longtemps et tout…]] [Jeté un coup d'œil à un numéro du *Herald Tribune* qui était sur la table] *Didier et Jean-Paul. Les huîtres furent mangées presque en silence. Mais, par la suite, le vin aidant (surtout dans mon cas), l'atmosphère se détendit – jamais toutefois au point d'atteindre ce qui serait considéré comme satisfaisant et normal dans un dîner américain (je ne peux pas m'empêcher d'envisager les choses comme je pense que W. en jugerait). Presque jamais il n'arriva, par exemple, que tous les dîneurs soient engagés dans la même conversation, et toujours, au sein des échanges particuliers, se percevait une certaine paranoïa assez inquiétante, le plus souvent de part et d'autre.*

Comme on ne peut parler à Louis que très fort, on ne peut lui dire que des choses qui vont attirer l'attention de toute la table, ce qui fait beaucoup hésiter à se lancer. Lui, entendant peu ou mal ce qui se dit autour de lui, intervient un peu au hasard, sur un mot entr'entendu parmi une dizaine d'autres, ce qui donne des effets "très surréalistes", dit Gianni, et déclenche des silences gênés, ou admiratifs, ou amusés, selon que chacun a plutôt, par tempérament ou par intérêt, tendance à déplorer la fatigue physique et mentale d'un homme âgé ou bien à

admirer la fantaisie, la liberté d'esprit, le génie de surprendre que témoigne incorrigiblement un chantre éternel de Dada. N'accèdent à l'expression orale, bien sûr, et Dieu merci, que les efforts que fait chaque membre de la petite cour afin de découvrir chaque fois, pour les propos passablement décousus du maître, l'interprétation la plus favorable, la mieux en accord avec son art, sa duplicité et sa malice avérés. Et il se vérifie à l'occasion que cette interprétation favorable était la bonne, après tout, et que ce qui semblait n'être que l'effort touchant d'un vieillard sourd pour n'être pas trop extérieur à la célébration de son propre anniversaire était bien, en fait, une manœuvre délibérée, une astuce, une allusion, une pique. Le cénacle jouit de son propre byzantinisme, et étale des intrigues qui se proclament ouvertement souterraines, mais qui sont trop cousues de fil blanc pour ne servir pas, tout à fait officiellement, à en dissimuler de plus secrètes.

À table, la conversation n'englobe guère que Louis, Danièle, Vitez, Ristat et moi. De ce que peuvent se dire les convives de l'autre extrémité de la table je n'entends rien, et d'ailleurs ils semblent peu parler. Didier est assez isolé, sauf lorsque sont évoqués les souvenirs de cet été, et particulièrement l'"orgie romaine" qui, paraît-il, en fut le clou.

«Décrivez les costumes, dit Vitez.

– Alors on va commencer par Didier, dit Danièle, c'est ça qui ira le plus vite : il portait dans les cheveux une couronne de… de quoi, Didier ?

– De <u>*lierre*</u> [LIÈRENT (DE *LIER*) / PIERRE, *PIERRE OU LES AMBIGUÏTÉS*, SIERRE, BIÈRE, EN BIÈRE, PIERRE (*STONE*, *STEIN*, STEIN), TIERS, THIERS, THIERS, <u>RELIER</u>]…

– Non, pas de lierre, enfin : une couronne de feuilles ; et, descendant d'une de ses épaules, et passant entre ses cuisses, peut-être, une simple lanière de cuir. »

Ce sujet de conversation a eu pour point de départ une remarque sur le nez pointu de Danièle :

« Tiens, tiens, ça prend, cette histoire de nez pointu : c'est la troisième fois qu'il en est question.

– Moi j'ai un nez pointu vers le bas, elle c'est vers le haut, dit Vitez.

– *Ne dites pas de mal de mon nez* [(MARC) MONNET, MONET, MONNAIE, LA MONNAIE, MANET, (PIERRE) MINET, ZÉNON, MAISON]. *C'est à cause de lui que j'étais une esclave grecque, à l'orgie romaine. »*

Etc.

Gianni, qui a pris soin cette nuit de Jean-Paul, lequel était prié de ne pas rentrer chez Didier qui recevait un type rencontré le jour même [Interruption : W. est au téléphone avec John]*, dit qu'il était hier soir bien isolé, et faisait la tête comme chaque fois qu'il n'est pas au centre des attentions.*

– *Quand nous ne sommes que trois ou quatre, les vrais* [Interruption : appelé Gianni :

« W. va chez John à bicyclette, pourquoi ne passez-vous pas par ici, tous les deux, nous irons là-bas ensemble ?

– Bon, très bien.

– Toujours pas de nouvelles de l'architecte?

– Non.

– Ce salaud de M… l'aura dépecé…

– On s'en fout, crie W. ON S'EN FOUT!

– MERDE, TA GUEULE, je n'te parle pas, fous-nous la paix!

– Eh bien, ça doit pas être facile, de vivre avec toi… [*Énorme scène – ne peux plus travailler.*]]

[*Mardi 5 octobre 1976, quatre heures et demie* : [*L'agitation, le désordre et la fébrilité continuent, et le retard s'accroît, va se multipliant. Hier je n'ai pas pu travailler du tout. Aujourd'hui nous nous sommes levés à midi, épuisés, et W. a découvert une inondation à la galerie, où il y a un vernissage tout à l'heure. J'ai dû l 'aider à réparer ce qui pouvait l 'être, et courir à Montparnasse, chez un encadreur, porter trois photos endommagées – puis écrire, enfin, à Luigi, en vitesse*], dit Gianni.

– Bon, vous passez me prendre ici, alors?

– Oui, à tout de suite.

La tristesse habitait nos cœurs déshérents, et la nuit molle nous tirait vers des jardins d'épaves et d'insomnies, le long de quais rouillés, plus loin que les derniers pontons, à des heures de la jetée principale, vaine et ventée, et des pestilences de la gare maritime où d'abord elle nous avait séduits.

Anthony Caro

Tennyson, de Jasper Johns, était dans la maison des Factor qu'habite aujourd'hui Diana Ross.

– Ce que je dis au téléphone ne vous regarde pas, et vous n'avez pas à m'interrompre et à m'empêcher de parler.

– Tu parlais de moi, tu as dit *W.* je ne sais quoi…

– J'ai dit *W. va chez John à bicyclette.* C'est pour ça que j'ai téléphoné. Ça n'avait rien à voir avec l'architecte.

– Tu es obsédé par cet architecte, tu ne parle plus que de lui depuis hier, on en a marre, c'est tout!

– Je ne suis pas du tout obsédé par lui. Gianni était inquiet, à deux heures, parce qu'il était sans nouvelles de lui depuis hier : il est normal que je demande s'il en a eu depuis…

– Qu'est-ce que ça veut dire, *inquiet* ? N'importe quel pédé, surtout en voyage, surtout un samedi soir, ne rentre pas de la nuit : c'est courant, ça n'a rien d'extraordinaire…

– Peut-être. Toujours est-il que Gianni, à tort ou à raison, m'a dit qu'il était inquiet. Il est donc normal que je demande s'il a des nouvelles. Je ne téléphonais pas du tout pour ça.

– Tu parles… Tu crois que Gianni ne se rend pas compte que tu l'invites seulement à cause de l'architecte ? Il n'est pas idiot…

– Mon coup de téléphone n'avait rien à voir avec cet architecte, qui ne m'obsède pas du tout : j'ai dit qu'il n'était pas mal, c'est tout. Et bon dieu, toi tu passes ton temps à parler au téléphone de bites et de culs, *et alors il a une belle queue ? grosse ? et qu'est-ce que vous avez fait ? tu l'as baisé ? il t'a baisé ?* etc., toute la journée, ça n'arrête pas. Et moi je t'interromps pas !

– Oh ben, tu peux parler! Toi tu notes tout dans ton *journal*, et combien de poils Untel ou Untel a sur le cul, et qui a léché les fesses de qui, et toutes tes petites histoires de rien du tout…

– Et alors, ça te regarde, ce que j'écris dans mon *journal*? En tout cas n'aie pas peur : on ne va pas aller vous emmerder – je vais les attendre, on ira ailleurs.

– C'est ça, très bien, continue : fais une énorme scène ! Je n'arrive pas à y croire : après la conversation qu'on a eue cette nuit, tu fais exactement ce qu'il y a de plus bête, tu essaies de me punir : "puisque c'est comme ça, j'irai pas chez John", etc.»

Après quoi, la scène, ayant désormais tous ses combustibles, tourne en rond, mais avec une conviction décroissante. Il n'a pas compris pourquoi j'appelais Gianni, il a cru qu'il s'agissait de l'architecte, etc. Ce n'est pas une raison pour, etc. Bon. J'irai chez John aussitôt que Gianni et Pascal arriveront.

En fait ils n'arrivent pas, et je vais les attendre au bas de l'escalier. Si, les voilà. Nous allons acheter une tarte chez Louapre et prenons un taxi. Pascal est un peu sombre. Gianni lui raconte qu'Aragon, la veille, pendant son dîner d'anniversaire, en levant son verre de champagne, a porté un toast «au Liban », et que ça a jeté un froid.

« C'était malin, vraiment…, dit Pascal d'un air dégoûté.

– Eh ben, mon vieux, dis-je à Gianni, si à ça il réagit comme ça, qu'est-ce que ça va être avec John… »

Et à lui :

« Le sacrilège a besoin du tabou. Je te préviens, John insulte tout ce qu'on respecte. »

Chez John et Raoul il n'y a qu'eux, plus Norman en robe de chambre, pas rasé, les joues creuses, très déglingué. Mais il disparaît cinq minutes et revient, très élégant, souriant et frais. Van Schley est déjà parti, ce que tout le monde regrette. W. arrive presque aussitôt après nous. Tout se passe très calmement. John demande des détails sur le dîner de la veille chez Aragon, mais il s'en désintéresse vite, tandis que Gianni et moi en parlons un peu. Nous regardons le livre de photographies de Van courant

autour du monde. Norman a offert à John une photographie de Gerard Malanga représentant Burroughs, en costume et chapeau de paille, devant les lettres désignant la fameuse compagnie qui porte son nom, dont il cache deux. Circulent des joints. W. est rapidement stone et parle de son projet d'aller chez lui à Noël avec Van, qui fait maintenant un livre sur l'Arkansas et sur l'Allemagne de l'Ouest, et avec John et avec moi. Puis, à Norman qui l'écoute comme dans un rêve, il parle à toute vitesse et sans interruption de son pays et de ses parents. Un torrent de paroles charrie des parenthèses de dix minutes. Il est question par exemple du voyage des parents et de la plus jeune sœur en Europe, et de notre expédition à Venise. Nous étions passés par la Suisse, et nous avions pique-niqué à Cully, sous les vignes, assis sur une murette où venaient battre les vagues minuscules du lac, près d'un arbre énorme et de la statue d'un jeune homme à tricorne, l'air décidé, héros, d'après l'inscription sur le socle, de la lutte pour l'indépendance du canton de Vaud à l'égard de Berne [EN BERNE, VERNE, CERNE(S), BRENNE, BRENNE, TERNE, LERNE, *CAHIERS DE L'HERNE*]. Mais W. parle surtout de Venise. Il raconte comment son père, en arrivant, n'avait regardé, entre la gare et la place Saint-Marc, sur le vaporetto, tout au long du Grand Canal [LACAN, LAKANAL, SRI LANKA (→ CEYLAN, CELAN, CEYHAN, LANCE, *LANCE*, CLAN, LAC, ANAL], que le moteur du bateau. Et comment sa mère, après trois ou quatre jours à Venise, s'était arrêtée soudain devant le palais des Doges [LOGE(S), *DOGS*, ISLE OF DOGS (LONDRES), SONGE(S)], que nous avions déjà dépassé cent fois, et avait demandé :

« *What's this big thing ?* »

Puis il parle d'un autre séjour à Venise, celui au cours duquel nous habitions chez Ileana, en face du Conservatoire, avec sa bonne espagnole, Maria, qui était horriblement déprimée de se trouver là, pleurait et nous reprochait de la laisser seule.

«Avec mes parents on rentrait à l'hôtel, on les couchait et puis on ressortait draguer. C'est drôle, on semble vraiment avoir la réputation de draguer tout le temps. Qu'est-ce que font les autres?

– À Venise ? Où est-ce que vous draguiez?

– Oh, entre le Harry's Bar et la Piazzetta, le long des Nouvelles Procuraties, il y a toujours des garçons qui traînent, la nuit, et qui se glissent derrière les baraques [BAR, BACH, BAROQUE, CABARET, BARRIQUES, ARABES] de bois fermées des marchands de souvenirs, contre le grillage du jardin. »

Mais je me souviens maintenant du chemin qui mena W., dans son léger délire, à parler de ses parents. La conversation touchait à Jean-Paul, le jeune maître-nageur découvert par Philippe, avec qui nous sommes allés un soir au Rocambole. Samedi soir, tandis que je dînais chez Aragon, W. avait reçu John et Raoul, Van Schley, Samia et lui. Il l'avait annoncé aux autres comme "le maître-nageur". Puis ils étaient tous allés à la soirée chez Andrée Putman où je les avais rejoints plus tard. En chemin Jean-Paul avait demandé à W. de ne pas dire qu'il était maître-nageur.

Vendredi 1er oct. : déj. avec Aragon, Didier et Jean-Paul. Soir?

Samedi 2 : déj. chez Gianni avec Pascal et Giancarlo. Bavardé avec Gc, revenu dans le quartier en métro avec lui, acheté un cadeau pour Aragon, dîner chez Aragon, soirée ensuite chez Andrée Putman, puis longue conversation avec W., jusqu'à 6 heures du matin, sx.., la chemise, il jt tp vite.

Dimanche 3 : sx. le matin, me baise. "Thé" chez J. & R., dîner ici, Gianni et Gc., regardé *L'Évang*.

Lundi 4 : déj. avec Paul chez Alexandre, Lambrichs, Ristat (parlé de, etc.). Traduction de Duane Michals pour W. Opéra-Comique, *Einstein*, W. disparaît. Furieux, je pars. Me réveille quand il rentre à 3 heures. Pleurs (lui). Impos. de me rendormir av. 6 heures.

« Mais pourquoi ?

– Parce que ça me situe socialement. »

Cela déclenche deux conversations séparées.

L'une entre Gianni, Pascal et moi, sur les coiffeurs, qui dans la hiérarchie sociale pédé occuperaient l'échelon le plus bas, bien loin au-dessous des maîtres-nageurs qui, eux, bénéficient d'une certaine aura sexuelle, et n'ont pas à se livrer, pour dire ce qu'ils font, aux détours et périphrases des coiffeurs – exemple de Yongo qui l'autre jour «devait faire des photographies de mode, demain matin.

– Tu es photographe ?

– Non.

– Ah, tu es modèle, alors ?

– Non.

–...

– Je coiffe les mannequins. »

Moi je dois avoir un nez particulier, parce qu'à peu près un sur trois de mes amants est coiffeur.

« Et toi, qu'est-ce que tu dis quand on te demande ce que tu fais ?

– Ah oui, quelquefois c'est terrible, parce qu'en France, *écrivain*, ça fait un effet extraordinaire, c'est entouré d'un prestige inouï [Pascal a l'air de trouver cette phrase très déplacée, et du coup moi aussi], alors je dis "J'écris", ou bien quelquefois "Je travaille pour une maison d'édition". »

L'autre conversation issue du même rameau [RAMEAU, ROMA, AMOR, ROMAN, MARO (VIRGILE), MORAL (DES MÉNAGES), MORALE / BRANCHE, ARBORESCENCE, PALME] (il faudrait faire des arbres généalogiques de conversations, ou bien des cartes où elles seraient des fleuves, des deltas, des autoroutes, des routes, des chemins vicinaux, des massifs de montagnes avec leurs lignes de crêtes ou de partage des eaux, leurs arêtes secondaires, leurs ravins, leurs vallées perdues, leurs brèches de Roland) porte presque exclusivement, au moins au début, entre W. et Norman, sur la famille de W. Car W. est indigné des hontes de Jean-Paul.

« Quelle idiotie, je lui ai dit : si tu savais ce que j'ai fait, moi, dans ma vie, pour la gagner! Et si tu voyais mes parents! [*À Norman :*] C'est vrai, il y a une chose que j'aime beaucoup faire, à New York, dans les dîners avec toute la bande à Warhol, avec toute sorte de gens du gratin, quand j'ai dit que j'étais du Sud et tout ça et qu'on me demande ce que fait mon père, c'est de répondre : "Employé des postes". Vous n'avez pas idée à quel point ça démonte les gens. Ils ne savent absolument pas quoi dire. Les plus solides arrivent à peine à sortir un "Ah, comme c'est intéressant, ça…", et ils changent précipitamment de sujet. Et alors, selon que je

m’intéresse suffisamment à eux ou non, je me mets à parler de mon grand-père, un prêtre anglais, qui était arrivé dans le Connecticut et qui fut envoyé par son évêque en Arkansas où il a laissé un très grand souvenir. C’était certainement un homme merveilleux, je regrette beaucoup de ne l’avoir pas connu. » Etc.

Citations
In-citations
Féli-citations
Cité, incité, excité, félicité
m’excite, m’incite, me cite, me félicite
Ex-citations

Pascal est parti vers sept heures et demie. Il devait aller travailler, a-t-il dit. Il n’a pas d’examens ces temps-ci mais doit passer le Capes l’année prochaine, en histoire et géographie, et il doit faire maintenant ce qu’il n’aura pas le temps de faire pendant l’année, c’est-à-dire des cartes, surtout. À peine a-t-il tourné le dos que John, contre toute attente de ma part, se met à faire son éloge.

« Qu’est-ce qu’il est bien, ce garçon! Il est très beau. C’est ton amant? demande-t-il à Gianni. Félicitations!

– Oh non, c’est fini, ça », dit Gianni.

Un moment après, on l’appelle au téléphone. C’est Giancarlo. Gianni vient me demander :

« Qu’est-ce que je lui dis ? »

Je demande à W. :

«Qu'est-ce qu’on fait? Qu’est-ce qu’on dit à ce garçon?»

Mais d’abord il refuse d’interrompre son monologue en direction de Norman, qui l’écoute d’un air amusé. Et puis, quand j’insiste :

« Je ne sais pas, fais ce que tu veux. De toute façon je n’ai pas faim – si tu veux l’inviter à dîner, tu t’occupes de tout.

– Mais pour faire des courses, tout va être fermé.

– Bon, mais moi je n'ai pas envie de sortir, d'aller au restaurant… »

Alors moi, à Gianni :

« Bon, écoute, c'est trop compliqué, ne lui dis rien, ça ne fait rien...»

Mais W. :

«Mais si, dis-lui de venir ici, et puis on verra. Tu n'as qu'à aller faire des courses près d'ici.

– Qu'est-ce qu'il y a d'ouvert, dans le quartier?

– Pas grand-chose. Il y a les deux petits arabes de la rue Daguerre [NAGUÈRE, LA GUERRE, N'A GUÈRE (ÉVOLUÉ), DRAGUE, DE GARE, DEGAS, GUÉRANDE, DAGUERRÉOTYPE, TYPE, DOGARESSE], mais c'est assez limité.

– Je vais aller voir. »

Sur ces entrefaites arrive Dickie Landry [IRLANDE (→ JOYCE, BAX, *INTO THE TWILIGHT*, ETC.) (→ IRAN), LANDOR (*LE COTTAGE LANDOR*, WALTER SAVAGE LANDOR, ARNOLD SAVAGE LANDOR), ARNOLD, SIR MALCOLM ARNOLD, ROLAND, LANDRU], le musicien, qui est à Paris avec Phil Glass [GLACE, MIROIR (→ *WILLIAM WILSON* → BOB WILSON → PHIL GLASS, *EINSTEIN ON THE BEACH*), *ICE-CREAM*, *ICELAND*, ISLANDE (→ IRLANDE), VITRE, CARREAU (→ ANTHONY CARO → *PALACE* → *LE PALACE* → HÔTEL COLÓN → CANCER DU CÔLON /// → MANET (*LE DÉJEUNER SUR L'HERBE*)] pour *Einstein on the Beach*, en compagnie de sa femme et d'une amie anglaise. Ils arrivent de Genève, ils sont épuisés, ils ne pensent pas trouver d'hôtel, ils vont s'installer chez John et Raoul. Pendant qu'ils montent leurs bagages, je vais faire des courses. Chez les petits Arabes, avec qui Raoul entretient un grand flirt, j'achète du pâté, des tranches de jambon [JEAN LE BON, JAMBE, *JAMÓN*, RAMÓN, ROMAN, ROMAN, RAYMOND, JEAN BART], du fromage, du pain de campagne et du vin. Chaque phrase, chez eux, est nécessairement accompagnée d'un vocatif quelconque, d'une adresse, d'une indication de destinataire :

«Et avec ça, chef? Ce sera tout, jeune homme? Alors ça fait quarante-six francs, mon ami. »

J’ai rencontré Dickie Landry il y a trois ou quatre ans quand il était déjà à Paris, avec Phil Glass et ses autres musiciens qui donnaient tous des concerts à Galliera. Mais tout d’abord il ne me reconnaît pas. C'est un petit homme brun, rond, assez laid, très gentil, avec un grand désir, évident, d’être aimable, d’établir un bon rapport avec tout le monde, de ne pas se faire d’ennemis. Lui et les deux femmes qui l’accompagnent, dont l’une, l’Anglaise, est très jolie, ont quelque chose d’une autre époque, la fin des années soixante, ne serait-ce que la façon de ponctuer chaque phrase par des *Man* [*NAME*, ÎLE DE MAN, MANET, MON, MON ÂME (*GRANDE FILLE*), MANN (→ *TRISTAN*, *LA MORT À VENISE*), MIN (LA REINE MIN, EN CORÉE), BERGMAN, BACHMANN (*ES KOMMEN HÄRTERE TAGE* → *DEM TAGE, DEM TAGE* (→ *TRISTAN* → MANN) → PESSOA, (NUNO) TRISTAM] tout à fait automatiques.

Landry est par lui-même un bon musicien, qui a fait ses propres compositions et publié ses propres disques. La gaffe, dans laquelle tombent beaucoup de gens, serait donc de le réduire au rôle de musicien de Phil Glass. Mais il prend tout avec beaucoup de philosophie et d’égalité d’humeur. Il est originaire de Louisiane, c’est un cajun, il parle assez bien le français. Il est encore allé cet été dans son pays. Il y a même acheté une grange où l’on pourra faire de la musique, dit-il.

Puis arrive Giancarlo qui se déclare très fatigué. D’évidence, John et Raoul ne l’admirent en rien, physiquement.

« Alors, tu es surpris? me demande Raoul.

– Oh, mais je le connaissais déjà…

– Mais où est-ce que vous les trouvez, tous ces petits bruns moustachus ?

– C’est une filière : quand on en connaît un, on les connaît tous. »

Giancarlo parle surtout avec Gianni, en italien.

[Mercredi 6 octobre, *cinq heures*. [Ça continue. Cette fois nous nous sommes pourtant couchés relativement tôt, mais levés à midi (il y avait bien du sommeil à rattraper). Et ensuite il a fallu aller à la blanchisserie,

deux fois, et tenter de régler un minuscule problème domestique, qui ne peut pas l'être : le dernier atelier qui glaçait les cols glacés a fermé ses portes (« Et dire qu'il y en avait trois cents, en banlieue, avant la guerre, monsieur ») – ainsi le col glacé, élément essentiel du code vestimentaire bourgeois masculin depuis la seconde moitié du XIXe siècle et jusqu'à la fin de la Troisième République, a choisi de venir mourir sous moi à Paris, cette semaine : information aussi intéressante, après tout, que de savoir quand fut observée la dernière perruque poudrée à ruban et nœud sur la nuque (probablement sous Louis-Philippe, dirais-je – mais peut-être, dans quelque manoir d'arrière-province, a-t-elle survécu aussi longtemps que la maréchale de Richelieu, celle qui disait à Napoléon III : « Comme le disait Louis XIV à mon mari...»). Coup de téléphone de Luigi, à Pascal, d'œil au journal, etc. : voilà comment se mange le temps. Il faudrait poser qu'on doit être au travail à deux heures, et n'en pas démordre quoi qu'il arrive.] *Hier soir avait lieu, à la galerie de W., le vernissage de l'exposition de Duane Michals. À première vue on ne distinguait là à peu près que des garçons, comme dans tous les vernissages de cette galerie. Une femme, arrivée en même temps que moi, a jeté un coup d 'œil, de la porte, et elle est repartie, se jugeant sans doute* out of place. *Mais W. était très content. C'était, disait-il, la première fois qu'il y avait tant de monde, et tant de critiques. Et penser que cette galerie va fermer ! Peut-être les critiques étaient-ils partis quand je suis arrivé, tard, à sept heures et demie, car il me semble à moi que l'on ne voyait que des amis ou des amis d 'amis : Edward B., dont c'était la première sortie depuis qu'il a eu une hépatite, Maximilien Odello, qui doit m'appeler aujourd'hui (pour m'inviter à dîner, j'en ai peur), Michel Demaizière et la même éternelle fille, Jean Jaffré, Charles Verdier, John, les femmes de Dickie Landry, John, etc. Pascal était déjà parti à mon arrivée, et Giancarlo aussi. J'ai parlé un moment avec Paloma Picasso, Rafael et Javier du spectacle de Balanchine qu'ils ont vu samedi et dont j'avais aperçu quelques images à la télévision, à midi, juste après une interview de Brejnev par Yves Mourousi* (sic : *j'ai donc vu de près une queue qui a été à cinquante centimètres d'un des deux hommes les plus puissants du monde…*).

« Ça c'était quelque chose, dit Javier, d 'observer Mourousi, qu'on a vu dans les tenues, les situations, les attitudes et même les positions les plus invraisemblables, en train d'interviewer Brejnev dans son bureau du Kremlin. Le bureau te plairait beaucoup, d'ailleurs – tellement chic : il y a même un cadre vide à l'intérieur duquel on voit seulement la moire qui tapisse la pièce.

« J'ai lu des extraits des Mémoires de Claire Goll dans L'Observateur*, dit-il encore : elle y parle beaucoup de ta chère Lucia Joyce. »*

Paloma se souvient d 'avoir souvent vu Claire Goll quand elle était enfant.

«Elle était méchante comme une teigne.

– Mais non, elle était seulement russe. Ils étaient russes, non ?

– Ah bon ? J'ai toujours cru qu'ils étaient bretons – le nom, probablement…

– Non, tu dois avoir raison. »

*Puis j'ai parlé surtout à John Stuart qui avait téléphoné à W., la veille, de la part de Paul Walter et de John Coleman, et qui était avec nous à la première d'*Einstein on the Beach. *Dès que je l'avais vu, dans le hall de l 'Opéra-Comique, j'avais dit à W. que parmi les envoyés de Paul Walter, jusqu'à présent, c'était vraiment le plus mignon. Mais hier il était mieux encore, en tenue de sport, le parfait petit Américain tout frais : pantalon militaire vert bouteille, chemise écossaise au-dessus d'un T-shirt d 'où dépassent quelques poils blonds, de jolies dents, un visage assez massif, peu expressif mais toujours souriant, et de beaux cheveux blond sable* (sandy*, avait-il dit pour qu'on le reconnaisse, le premier jour*)*, assez courts, très épais. Il reste avec moi dans un coin de la galerie. Il n'a, dit-il, pratiquement pas dormi depuis samedi qu'il est à Paris. Il est rentré à sept heures du matin chez les amis qui l'hébergent, et il est ressorti aussitôt pour aller marcher sur les Grands Boulevards.* [Interruption, thé, coup de téléphone de Paul :

« Ça va?

– Ouais, et toi ?

– Ben, pas aussi bien que toi… Je ne viens pas de recevoir vingt-quatre mille francs, moi…

– Ah, ça n'a pas marché? Dommage… Attends, qu'est-ce que tu viens de dire exactement? Est-ce que tu es en train de m'annoncer que… ?

– Oui.

– Mais c'est que tu as une façon tellement "Céline [CÉLINE, LINDSAY, CELAN, CEYLAN, FÉLINE, COLLINE, CÂLINE, LE MONT LYCÉE (EN ARCADIE)] et Flora [FLORE, FLORA TRISTAN, FLORA MACDONALD, FLORA MACLEOD, DONA FLOR, CAFÉ DE FLORE, FLORE, *IN BLOOM*, BLOOM, BLUM, *BLÜME* (→ CELAN)]" de t'exprimer, j'ai compris exactement le contraire… Woooowwwwww… Vingt-quatre mille francs ! Super….

– Et tu sais qui était ton grand champion, à part Lambrichs et moi ?

– Non.

– Dominique Aury.

– Dominique Aury… Attends, je m'embrouille un peu dans les Dominique…

– Comment, tu ne connais pas Dominique Aury, *Pauline Réage* ?

– Ah, Pauline Réage ! Très bien : *Histoire d 'O* avec nous, excellent…

– Je t'appelle d'un petit café, en bas.

– Merci beaucoup, c'est très gentil de me prévenir si vite. Mais tes autres candidats?

– Tsepeneag l'a eu, Jean Daive et Belletto, non.

– Oh, pauvre Jean Daive… Mais deux sur quatre, ce n'est pas mal.

– Quant à l'année sabbatique, les trois candidats que je soutenais l'ont obtenue : Hubert Juin, Claude Ollier [ALLIÉ, BAR DES ALLIÉS (→ *LES GOMMES*), BERNARD OLLIER, ORIEL (OXFORD), À LIER / *L'ÉCHEC DE NOLAN*)] et…

– Ah, Claude Ollier, c'est bien.

– Bon, il faut qu'j'y r'tourne…

– Si tu étais ici je t'embrasserais !

– J’aimerais y être ! » [*Interruption, visite de Michel, très élégant dans un costume gris à gilet. Il est déjà au courant de la nouvelle de la* <u>*bourse*</u> [LA BOURSE, COURSE, COUILLE(S), OURS(E), GRANDE OURSE, <u>SOURCE</u>]*, par W., car il est passé à la galerie. Lui mériterait plus que beaucoup d'autres que je l’invite à dîner pour marquer le coup, mais ce soir, avec John et Norman, ce n’est pas une bonne idée. En tout cas il a l ’air enchanté pour moi. Lui-même a décidé de prendre plus au sérieux sa* <u>*carrière*</u> [ARC, CAR, HIER, CARRIÈRE DE PIERRES,

~~EMMANUEL~~

CARRÈRE,

~~MATHIEU~~

CARRIÈRE, *CORRIERE DELLA SERA*, HIÉRARQUE] *et de mettre fin à sa double vie, fonctionnaire en costume sombre et dragueur en blouson de cuir. Il va même dans des soirées de jeunes cadres hétéros, ce qui est peut-être pousser un peu loin la réforme des règles de l’ordre. Et il a passé la plus grande partie du week-end dernier au palais des Congrès. Toutefois, il a rencontré dimanche, aux Tuileries, un garçon qui m’aurait beaucoup plu, dit-il : même genre que Claude, mais encore plus beau. Toutefois, lui n’avait pas sa voiture, l’autre non plus et un rendez-vous deux heures plus tard, ils n’ont donc “rien fait”.*

«Mais tu ne lui as pas donné ton numéro de téléphone ?

– Non, moi, tu sais, ça se fait tout de suite ou ça ne se fait pas : je n’aime pas donner mon numéro de téléphone, se revoir, etc.

– Ah, tu es comme ces tarés de New-Yorkais…

– Eh bien, tu es aimable… »]

J’ai aussitôt appelé W. Le téléphone de la galerie était d’ailleurs occupé. (Chaque fois qu’on a à annoncer une grande nouvelle, le téléphone est occupé, etc. – ici dissertation sur les gens qui disent *Chaque fois que* chaque fois que… Etc.) [*Interruption : retour de W.*] Je lui annonce la nouvelle et propose que je donne un petit dîner pour John et Raoul, par exemple. Mais Raoul est en voyage. W. a appelé John, qui m’a rappelé. Comme Raoul ne rentre que samedi, nous ne l’attendrons pas et Norman «le remplacera». Ils doivent venir ici à huit heures et demie.] *C'était le premier beau jour qu’il ait eu à Paris. Mais juste avant*

de venir il a été pris par la pluie, et il est trempé. W. a donné rendez-vous à John et Norman chez Warhol, et comme il doit bien sûr rester à la galerie jusqu'à la fin du vernissage, il nous propose, à John S. et à moi, d'aller là-bas en avant. Nous partons donc tous les deux, chapeautés, vers la rue du Cherche-Midi, sous une petite pluie.

[*Jeudi 7 octobre, trois heures et demie*. John et Norman sont venus ici vers neuf heures, hier soir, Norman m'apportant une petite plaquette ronéotée, *The Adult Life of Toulouse-Lautrec, 1975*, par Henri Toulouse-Lautrec, 1975, c. by The Black Tarantula. Il a aussi fait passer des joints d'une puissance extraordinaire. John est furieux à son égard, cependant, parce qu'il n'a pas de cocaïne pour lui. Il la garde pour les musiciens de l'Opéra-Comique, la bande de Phil Glass et de Wilson : il paraît qu'ils l'ont fait venir à Paris uniquement pour qu'il les fournisse en poudre blanche. Mais John aimerait avoir de l'héroïne. W., non.

« C'est là que je tire la ligne. »

Norman lui-même ne consomme presque pas d'héroïne. Il en a pris seulement durant une période où il était très malade et pensait mourir :

« Je me disais : si je meurs, je veux qu'il n'y ait pas une seule mauvaise habitude que je n'aie pas eue. »

W. lui demande s'il pense que la cocaïne est *addictive*, car les experts semblent diverger sur ce point :

« *Addictive*, la cocaïne ? dit Norman. Je suis bien la preuve vivante du contraire, par exemple ! J'en prends tous les jours sans exception, dix fois par jour depuis dix ans, et je n'ai toujours pas d'addiction. »

(W. se demandera ensuite si Norman est vraiment très drôle *in his own right*, ou si toutes ses plaisanteries proviennent du fonds commun de l'esprit new-yorkais du jour, avec lequel nous ne sommes pas, surtout moi, en contact très étroit :

« Bien sûr, il peut nous ressortir toutes les répliques les plus fatiguées des dîners en ville de Manhattan, avec nous il ne court aucun risque. »

De même il s'était demandé la veille si Chris Hemphill était vraiment aussi intelligent et spirituel qu'il en a l'air, ou bien si ce qui donnait cette impression, en lui, était seulement New York, la rapidité verbale et

l'agilité mentale de New York (dont tout le monde estime qu'elles sont dix mille fois supérieures à celles de Paris – ce que je serais assez disposé à croire, hélas).)

Avant l'arrivé de John et de Norman, W. m'avait dit, parlant de Norman :

« Je ne lui montrerai ma collection que s'il le demande. »

Mais en fait il n'a pas pu résister. Et, bien que Norman ne lui ait rien demandé du tout, il s'est mis à lui montrer de ses photographies les plus notables, en commençant par le portrait de Duchamp au visage plein de savon qui est repris sur la feuille du casino de Monte-Carlo.

[*Ask more inf.*]

J'avais pensé que nous pourrions aller au Balzar. Mais l'on ne peut pas y faire de réservations pour une heure plus tardive que neuf heures, et John a mentionné le Sept comme étant plus *festive*, ce dont tout le monde est convenu.

« Seulement, si on y va, a dit John, c'est moi qui vous invite.

– Non, a dit W. pendant que je pissais », mais j'ai entendu : « Renaud serait très vexé. »

Nous étions tous aussi stone qu'il est possible, et nous mourions de faim. De ce qui a bien pu se dire pendant ce dîner je n'ai plus la moindre idée, sinon que le Sept, d'après W., n'avait rien à voir avec la Maffia (il voulait dire "le Milieu", sans doute), n'était l'objet d'aucun chantage et même, selon un ami à lui qui était l'amant du petit ami de Fabrice, ne donnait plus d'argent à la police.

En face de nous étaient assis Karl Lagerfeld avec Jacques de Bascher et deux inconnus.

« Je viens de penser à quelque chose de très drôle. En fait, ça me paraît si drôle que certainement quelqu'un l'a découvert il y a longtemps et que c'est illustre. Voici : *He looks like a provincial disaster.* »

John dit « Ah oui, c'est très drôle», Norman fait la grimace et W., pour essayer de sauver la situation, dit « *Hmmmmn, it's very french…* » [*Interruption, lu* The Adult Life of Toulouse Lautrec *: l'"action" semble se dérouler à la fois et en même temps à San Francisco et à Paris, dans les années quatre-vingt. "Toulouse" est une femme.*] Ce qui m'amuse n'amuse jamais personne, et dans le cas particulier je n'arrive même plus, moi-même, à retrouver l'angle biscornu qui, dans ma stonerie, avait pu me faire paraître cette phrase drôle – j'imagine seulement qu'elle était référence à l'expression *capital disaster….*

Après dîner nous sommes bien entendu descendus au sous-sol où il y avait déjà beaucoup de monde. Mais j'étais tellement ivre et si stone que je ne me souviens pas de grand-chose. Romaric [ARC, CAR, ROMAN, MONARQUE, ARIK (→ ARIEL SHARON), IRAK, IRCAM, SIMORRE, RICARDO, AMAURY, MAROC, HARICOT, IMMORAL, MARONI, HOMÉRIC], l'ami de Roland, est venu près de moi :

« Roland m'a dit que tu avais utilisé mon nom, dans ton livre.

– Ah oui, c'est vrai», ai-je dit, pensant sans doute, *tiens, Roland l'a donc lu*, mais n'ayant pas les idées assez claires pour tâcher d'en savoir plus. D'ailleurs, cet épisode-là, c'était peut-être lundi soir, après le spectacle de Bob Wilson. Mais non, je ne crois pas.

W. ne voulait pas danser, il était trop stone, disait-il; John et Norman non plus, et d'ailleurs ils sont partis assez vite. Quant à moi, je dansai avec Thierry le physicien, qui était assez flirt, sauf lorsque W. a fait mine un instant de danser avec nous, et alors il a reculé – je suppose qu'il n'est pas intéressé par quelque chose à trois; de toute façon il semble toujours vouloir se faire prier, c'est agaçant.

W. et moi avons parlé à Didier, et nous sommes sortis avec lui sur le trottoir. J'ai proposé à W. d'aller au Bronx, mais il n'y tenait pas :

« Je t'attends vingt minutes, a-t-il dit, après je rentrerai à la maison, je laisserai la porte ouverte. »

Je suis donc entré seul. Et j'ai vu tout de suite, à peine franchie la porte, un type qui me plaisait beaucoup et près duquel je suis passé et revenu. Il était assis sur un tabouret, j'étais debout entre ses cuisses, et sans que nous nous regardions si peu que ce soit nous nous sommes

frôlés, touchés, caressés, embrassés, le tout en quarante-cinq secondes à peu près. Il devait avoir trente ans : français, certainement, un peu rustique, genre banlieusard, un peu chauve, brun, moustachu, avec un corps solide et poilu dans le genre de celui de Patrick L. Ses avant-bras, ses poignets, son ventre surtout m'excitaient beaucoup. Il bandait, moi aussi. Malheureusement, après dix minutes, cinq peut-être, il s'est levé et, en me donnant une petite tape sur l'épaule que je n'ai pas osé interpréter comme une invitation à le suivre, il s'est enfoncé dans la foule. Je ne l'ai revu que longtemps après, alors qu'il embrassait, debout, un grand Américain dans son genre, mais qui le dépassait d'une demi-tête. Ils avaient tous les deux les fesses à l'air. Je me suis approché d'eux et j'ai tenté de me joindre à eux, ils ne me repoussèrent pas mais ne me prêtèrent pas la moindre attention. La queue du Français était passée entre les cuisses du grand Américain et dépassait par derrière, émergeant entre les poils du cul. J'aurais aimé la sucer là, son *bout* en tout cas, mais l'Américain était le dos au mur, on pouvait passer la main entre la paroi et ses fesses parce qu'il avançait le pelvis pour serrer sa bite contre le ventre du Français, mais pas la tête, ni les épaules, et tous mes efforts pour les faire se tourner un peu l'un et l'autre furent vains.

Entre-temps j'avais regardé un petit film, un dessin animé porno, *Blanche-Neige et les sept nains.* Blanche-Neige a des seins énormes, elle se fait baiser par tous les nains l'un après l'autre, ils ont tous de très grosses queues, sauf l'un d'entre eux, Simplet, qui lui n'en a qu'une minuscule, au contraire, et de toute façon ne bande pas. Pendant l'orgie, on voit de l'extérieur la petite maison de Blanche-Neige, style hameau de Marie-Antoinette, agitée d'énormes secousses : à chacune de celles-ci un gland énorme apparaît au-dessus de la cheminée, déversant du foutre. Puis arrive le Prince Charmant sur son cheval. Lui aussi baise Blanche-Neige, lui aussi a une énorme queue. Son cheval les regarde par la fenêtre et bande. Je suppose que le cheval encule ensuite le Prince, mais je ne me souviens pas de cet épisode, que je n'ai peut-être pas vu. Je ne regardais que très distraitement. Je me souviens maintenant que le type qui me plaisait était à côté de moi à ce moment-là, et que je le touchais un peu, sans grand résultat. Mais dans la foule il y avait beaucoup de très beaux garçons : un jeune blond, bien foutu, très poilu, qui me laissait le caresser

mais qui était très engagé, des heures durant, avec un grand type que je n'arrivais même pas à voir; un autre qui voulait que je lui fasse une pipe mais ne faisait rien pour moi ; divers petits moustachus assortis, dont un avec qui j'ai passé un moment, pas beau, très brun, très poilu, en particulier les fesses, et auquel j'ai proposé d'« aller ailleurs», mais qui a décliné mon invitation en riant. Il avait l'air étonné de mon excitation, il est vrai extrême. J'étais stone comme je l'ai rarement été, et ça n'allait pas diminuant. J'avais envie de toucher tout le monde. Le temps passait sans que je m'en rendisse compte et sans que je fisse grand-chose de bien drôle, bousculé que j'étais de toute part, et trop stone pour poursuivre quoi ou qui que ce soit avec beaucoup de détermination.

Pourtant je suis rentré en marchant à toute vitesse. Suivant la tradition, j'ai tout de même fait un détour par les buissons des Tuileries où il n'y avait que quelques épaves et un jeune bourgeois, pas sexy, en tout cas pas mon genre, qui a sorti devant moi sa queue, assez longue et grosse, et s'est mis à se branler. Je lui ai donné un coup de main, sans beaucoup de conviction, mais ce salaud a aussitôt mis les siennes dans ses poches, comme si pour sa part il n'avait plus rien à faire dans cette histoire, et, indigné, je l'ai planté là. Il était quatre heures quand je suis arrivé à la maison. W. ne dormait pas. Il m'a reproché d'avoir été si long, fait remarquer, à juste titre, que dans la situation inverse j'aurais été furieux, et que de fumer faisait perdre la notion du temps. Je ne pouvais que lui donner raison et reconnaître mes torts. J'étais d'ailleurs toujours aussi stone, comme le reste de la nuit l'a bien prouvé : j'ai eu un sommeil très agité, plein de rêves, j'étais convaincu plus d'une fois que nous étions trois ou quatre dans le lit et, touchant la cuisse de W., qu'elle était celle de quelque *trick*, ou bien de Pascal, je ne sais pourquoi.

Th. Wright, *Satirical Poets of the Twelfth Century*, Londres, 1872, p. 429 :

«Praedicat et subjecit, fit duplex terminus idem, grammaticae leges ampliat ille nimis. »

(Il (le sodomite) est en même temps prédicat et sujet, il impose (au jugement attributif) un double terme, il menace à l'excès les règles de la grammaire. Trad. A. Leupin [LUPIN (→ DUPIN, (GEORGES) LUBIN), « AH, VOILÀ MON LUPIN ! », PINEL, NAUPLIE], *Digraphe*, p. 120.)

----- p. 462 : « A Veneris ergo orthographiae recedens, sophista falsigraphus invenitur» («S'éloignant de l'art de Vénus, le sodomite devient un sophiste apocryphe »).

(*«Être, selon le mot merveilleux d'Alain de Lille, un falsigraphe. »*)

----- p. 462. « Solus homo meam modulationis citharam aspernatur, et suo delirantis Orphei lyra delirat » (« Seul l'homme, de toute la création, dit *Natura*, méprise la cadence de ma cithare et délire selon la lyre du délirant Orphée ».)

On sait qu'Ovide, *Métamorphoses X*, v. 79-85, attribue à Orphée, après la mort d'Eurydice, l'"invention" de l'uranisme.

[*Interruption : thé : téléphoné à Michel P. pour lui demander s'il connaissait l 'émission de France Culture au sein de laquelle je dois parler de Duparc. Non. En tout cas, ce n'est pas le samedi matin, d'après lui. C'est pourtant ce que m'avait dit Paul. Il est six heures. Le soleil se couche mais étale encore, sur le dernier étage de l'hôtel Cayré, en face, sous un ciel déjà sombre, une lumière précaire mais riche, sans force et pourtant somptueuse, vieil or. Feuilletant* Digraphe *(9), je tombe sur un texte d'Alexandre Leupin* ("Écriture naturelle et écriture hermaphrodite") *à propos du* De Planctu Naturae *d'Alain de Lille, dont les premières lignes me semblent fascinantes.*]

Nous nous sommes levés vers midi. J'ai reçu un coup de téléphone, que W. a pris d'abord, de quelqu'un dont nous n'avons ni l'un ni l'autre compris le nom, double, et qui voulait interviewer Duparc à propos d'*Échange* :

« Ah, ce n'est pas possible, malheureusement : Duparc n'est pas à Paris.

– Alors est-ce que vous, vous voulez parler de ce livre ?

– Ah oui, ça, si vous voulez. »

Ce monsieur doit venir enregistrer demain matin à midi moins le quart. J'en ai parlé à Paul, d'après lequel il s'agirait d'un certain Georges-Julien Sallevie, *or something to that effect*, qu'il dépeint comme très agressif :

« Il a été assez gentil avec moi, mais Ristat et Sallenave, il les a fait beaucoup souffrir. Le principe de l'émission, c'est que les paroles sont entrecoupées, quand le type le juge bon, de musiques diverses. Ristat a

dit par exemple que la théorie et la fiction devaient s'interpénétrer dans un corps à corps, Sallevie a fait entendre aussitôt une chanson de Dario Moreno [MOTS, RENAUD, RENO, ORNE, MOREAU, ORNER, NORMER, ETC.] où il est question de corps qui se pénètrent, etc. Méfie-toi de lui. Il faut être très naturel, éviter tout ce qui est théorique…

– Ah, le terrorisme antithéorique par le ridicule, cette espèce de flicarderie moliéresque, j'ai horreur de ça… Est-ce que je devrais le décommander?

– Non, non, sois seulement très simple...»]

Nous passons par Saint-Germain. Arrivés chez Warhol, nous ne trouvons pas les prises de courant, et je n'arrive à allumer qu'une seule lampe. Mais nous nous installons autour d'une bouteille de champagne. John S. me dit qu'il peint, qu'il a apporté avec lui à Paris des diapositives de ses œuvres pour les montrer dans des galeries, mais qu'il travaille dans une banque. Il a dû partir pour l 'Ohio, juste avant son voyage en Europe. Est-ce qu'il est en train de flirter ? (Moi, oui.) Il a déjà enlevé ses chaussures. Puis il me dit qu'il est mal dans son fauteuil, que le dossier l'attaque.

« Tu peux venir t'allonger sur le canapé, mettre la tête sur mes cuisses [on my lap]. *L'ennui c'est que je risque d 'attaquer moi aussi, évidemment… »*

À ce moment précis le téléphone sonne. C'est W. qui annonce son arrivée.

« Who was that ?

– W.

– Il arrive ?

– Oui. »

John S. demande à téléphoner. Il dit à son correspondant qu'il sera un peu en retard, une demi-heure ou trois quarts d'heure.

« Tu veux dire que tu ne vas pas dîner avec nous ?

– Oh, je peux toujours téléphoner de nouveau. »

Arrivent W., puis John et Norman, accompagnés de Gordon Matta Clark, le fils de Matta, et de L., la femme de Landry. Nous continuons à boire du champagne et Norman fait passer ses fameux joints, qui vraiment sont des killers. *John S. s'abstient, mais il n'en est pas moins très souriant.*

John me fait téléphoner à Pascal dont il se dit amoureux.

« Allô ? Ici l'agence Camus, je vous appelle pour un de nos clients qui serait très intéressé…

– Ah, mais ce soir je ne peux pas, je suis pris, j'attends deux Américains… »

Je répète ces paroles à John qui me crie :

«Demande-lui si demain…

– Demain aussi, je suis pris. Enfin, je pourrais voir l'agent, éventuellement, pour sa petite commission...»

Aïe, embarrassant… Manifestement, il n'est pas très intéressé par John. Je les laisse se débrouiller entre eux directement, et quitte aussi Norman, affalé sur un canapé, pour rejoindre les autres auxquels W. est en train de faire faire une visite des lieux. Il est au rez-de-chaussée, occupé à leur montrer divers portraits peints par Warhol, en particulier ceux d 'Yves Saint Laurent, que tout le monde admire beaucoup.

«Regardez ce panneau, c'est un des plus beaux. Tellement plus intéressant que la baronne de Waldner. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que, quand le modèle est fade, ou n'a aucun intérêt, le portrait n'en a pas non plus. Iollas a offert à André Mourgues, qui vraiment n'a aucune personnalité, son portrait par Warhol, et le portrait est un des moins réussis. »

(W. dira le lendemain, c'est-à-dire hier, à Norman :

« Warhol c'est un système parfait, absolument sans fuite, sans perte [airtight]. *Même ce qui est moins intéressant, ou même paraît raté à un certain niveau, est passionnant à un autre. Tout peut être récupéré : c'est une mécanique absolument sans défaut. »*

Je me souviens aussi qu'il a lu à John et à Norman l'interview de Wad Willoughby III par Chris Hemphill dans Interview, *peut-être à ce propos.*

W. a beaucoup d 'admiration pour Gordon Matta Clark et pour ce qu'il dit lui-même des différents portraits :

« J'ai rarement entendu des commentaires aussi intelligents », me dira-t-il.)

On parle aussi de Bob Morris [MORRIS LOUIS, WILLIAM MORRIS, MAURICE ROCHE, MAURICE DE SAXE, MAURICE DUPIN, *MAURICE, OÙ LA MER CHANTE, ET DORMENT LES OISEAUX*, SIMORRE, VOITURE MORRIS "OXFORD"]*, dont Norman déteste le travail, et, à partir de lui, de* Marcia *Hafif. W. rappelle le mot fameux de je ne sais plus qui :*

« Beautiful she is not ; *untalented,* yes.

– Mais elle doit tout de même avoir quelque chose pour elle, être au moins sexy, je ne sais pas…

– Oui, elle est assez sexy, dit Gordon.

– Beh, faut vraiment être hétéro pour dire ça...»

Mais Gordon et Landry doivent aller à l'Opéra-Comique rejoindre les acteurs et les musiciens, et John et Norman les accompagnent. W. et moi nous retrouvons donc seuls avec John S., qui a déjà téléphoné pour décommander tout à fait son rendez-vous, et nous décidons de venir dîner ici en apportant de chez Warhol du champagne.

Je voulais voir Marc Cholodenko à la télévision, et j'arrive juste à temps pour lui. W. le trouve mieux, more articulate*, qu'il ne s'y attendait. Et sans doute il en séduit plus d'un, car Paul m'a dit aujourd'hui, comme un grand secret (« Mais à condition que tu ne l'écrives pas dans ton* journal*… – Ah non alors, ne me dis rien, car j'écris tout. » Cependant il n'a pas pu résister) que le producteur d'*Aurélien [LIEN, OR ET LIEN, RALLIER, LAUREN, AUREL, ORIEL, ORIEL, LAURE, MUR D'AURÉLIEN]*, qu'on va tourner pour la télévision, avait appelé* Marc *le lendemain pour lui proposer le* rôle *principal :*

« Vous avez exactement le physique que je cherche… »

Aragon et Didier, qui doit tenir dans Aurélien *un petit rôle, celui du personnage inspiré par Crevel (« ... qui ne lui ressemblait pas du tout et qui, lui, m'aimait... »), sont allés à Ruffec en revenant de Mouton, ou en y*

allant, afin de reconnaître les lieux pour le tournage. À propos des coups de téléphone d'aujourd'hui, j'ai oublié de noter que j'ai parlé à Giancarlo, qui n'est toujours pas parti :

« Je t'ai appelé l'autre jour, dit-il, mais c'était toujours occupé. Je voulais te proposer de venir avec moi visiter l'Unesco ; et puis m'excuser pour l'autre soir, mais j'étais tellement fatigué…

– Tu es fou, je t'en prie, c'est bien normal...

– Je pars demain. J'aimerais bien te voir avant. Mais si ce n'est pas possible, j'espère te voir à Milan, tu peux coucher chez moi quand tu veux... »

(Décidément…)

Après Marc, et plus longuement, on voyait Nathalie Sarraute qui parlait de Disent les imbéciles…

« And she is not even a dyke », *dit W. à John.*

«Depuis trente ans on parle des dialogues de mes livres comme d'une espèce de parlerie où j'essaierais de reproduire les lieux communs, toutes les bêtises conventionnelles qui se disent partout. Ce n'est pas ça du tout. Au contraire ! »

En fait, si je comprends bien, ce qui l'intéresse, c'est la part de vérité, ou au moins de sincérité*, que charrient les phrases apparemment banales après lesquelles on est tenté d'ajouter, quand on les a prononcées, « comme disent les imbéciles... ». Sur la richesse de la bêtise, et même sa richesse et sa densité en matière de sens, et sur sa vérité, même, si c'est bien de cela qu'il s'agit, je suis tout à fait d'accord avec elle.*

Pendant l'émission, W. montrait à John, pour qu'il ne s'ennuie pas trop, sa collection de photographies. Pendant le dîner, ils ont fait le tour de leurs communes connaissances new-yorkaises, et puis W. a lu à John l'interview, par Chris Hemphill, d'un jeune décorateur, Wad Willoughby the Third, qui lors d'une vente aux enchères a "gagné", le malheureux, d'être interviewé dans Interview. *C'est moi qui ai remarqué cette interview dimanche, chez John, et sa cocasserie, et la cruauté de Hemphill qui glisse ici et là des italiques, sur* fabulous*, sur* such a beautiful dog*, pour souligner à quel point ce petit décorateur, qui ne dit*

que des bêtises, bien sûr, et tombe dans tous les pièges qui lui sont tendus, est une folle tordue. On entend parfaitement, à lire chacune des questions de Hemphill, son incroyable voix de nez – à tel point que W. décide de l'appeler et de tirer profit de l'écouteur, qui toujours émerveille les Américains, pour permettre à John S. d'entendre ce que Chris pense vraiment de lui. La première réaction de Hemphill, après que W. lui eut dit qu'il l'appelait pour le féliciter de cette merveilleuse interview [Interruption, coup de téléphone de Max, qui m'avait invité à dîner demain soir. Mais il va à Strasbourg et dans ses environs avec « son fiancé », Philippe :

« Il a des amis qui ont une très jolie maison, en ruine mais XVIIIe, superbe, dans un village à douze kilomètres de Strasbourg ; et son frère en a acheté une autre, mais dont tout le monde a dit : "Max va en être fou". »

(Je ne tenais pas particulièrement à ce dîner)], *c'est de demander :*

« Tu as trouvé un appareil gratuit ? »

Après quoi il consent à écouter les compliments qu'on lui fait.

« The boy is absolutely *fuuuuuuriouuousssss !*

– Ah, c'est un tel chef-d'œuvre... Andy doit être fou de jalousie ?

– Heh heh heh… Et à Paris, qu'est-ce qui se passe ?

*– Ah, il y a eu la première d'*Einstein on the Beach. *C'était très bien. D'ailleurs nous y avons rencontré un garçon que tu connais, John S.* [*John S. et moi sommes serrés l'un contre l'autre, nous partageant l'écouteur : nos mains se tiennent, je lui caresse le poignet*].

– Ho, him ! *Qu'est-ce que vous voulez faire de lui ?* He is terrrrrrible…

– Ah bon ? Nous, nous le trouvons plutôt bien.

– Eh bien, dans ce cas… » [Interruption, arrivée de W. Il me demande d'écouter un coup de téléphone qu'il se prépare à passer.]

[Vendredi 8 octobre, trois heures. *Le coup de téléphone était destiné à John et concernait Melinda, dont W. venait d 'avoir par Cynthia des*

nouvelles qu'il voulait transmettre. Mais John était déjà au courant de tout.

«Ne plaisante pas : c'est très grave, ce qu'elle a.

– Je sais que c'est très grave. Elle m'a téléphoné et elle m'a dit : "John, je ne pourrai pas venir à ta party, ça me rend tellement triste… – Et pourquoi tu ne peux pas venir ? – Parce qu'il faut que j'entre lundi à l'hôpital pour une opération très grave : j'ai un bébé et deux tumeurs… » [Interruption, coup de téléphone de Michel qui veut savoir comment s'est passée l'interview :

« Oh, pas très bien : le type était très gentil, pas du tout agressif comme on me l'avait annoncé, grand amateur de Twombly et tout ça ; mais moi, j'étais absolument épuisé, bien entendu c'était la nuit que W. et moi avions choisie pour la scène des scènes, j'avais pris un valium à six heures du matin, j'étais réveillé à neuf et j'avais bu du café toute la matinée pour essayer de m'éclaircir l'esprit, mais en fait j'étais complètement dans les vapes, sortant des phrases dont j'avais oublié le début avant d'arriver au milieu, et dont la construction chaque fois s'effondrait en chemin, c'était affreux. D'*Échange* il n'a pratiquement pas été question. Il n'y a que la fin qui était assez bien, parce qu'il m'a demandé ce que je lisais, je lui ai parlé d'un article sur Alain de Lille et d'un texte de lui que je venais de voir dans *Digraphe*, je lui ai dit que je lisais au hasard, l'œil arrêté par certaines phrases, certains mots, et là, par exemple, celui-ci que je trouvais merveilleux : *falsigraphe.* C'est là-dessus qu'il a coupé, ce qui est parfait.

– Ça doit passer quand?

– Un samedi de la fin du mois, il ne savait pas la date, le 23 ou le 25, par là.

– J'écouterai l'émission demain, pour voir comment c'est. J'aimerais bien te voir pendant le week-end…

– Oui, nous devrions reprendre notre tradition des tours de châteaux le samedi.

– Ça ne dépend que de toi. Moi, tu sais bien que je suis du genre plutôt bloqué, je n'ose jamais proposer. Mais j'aimerais beaucoup, bien sûr. »]

– Moi, je ne tenais pas tellement à aller à ce dîner, ce soir, mais maintenant on est obligés. Je vais lui porter des fleurs qui sont chez Andy. »

Et, après avoir raccroché, à moi :

« Tu as entendu ? C'est terrible. Il paraît que ses tumeurs sont grosses comme le poing, le médecin ne voulait même pas les enlever.

– Et le bébé, c'est le viol ?

– Elle le prétend, mais John dit que ça peut être n'importe qui. C'est vieux, cette histoire de viol, non ?

– C'était au printemps, il me semble…

– La pauvre… Enfin, ça risque de ne pas être très gai, ce dîner. John Steward vient, il doit passer ici, et John et Norman nous prendront en voiture en bas. »

John Steward arrive en effet, toujours aussi souriant, et nous lui expliquons la situation. Pauvre John S....

«Ne t'attends pas à un appartement somptueux, genre East Side faggot. *Et ce sera sans doute un dîner très simple, peut-être pas très gai : la malheureuse attend un enfant, elle a deux tumeurs et elle est en train de divorcer...*»

Puis nous retrouvons John et Norman qui sont en bas, et nous partons tous ensemble. Dans les rues, à cause de la grève, des garçons font de l'auto-stop. Chez Melinda il y a déjà Colin, l'Anglais si folle de l'autre soir, et deux filles, Erica et Je-ne-sais-plus-comment. Quant à Melinda elle-même, elle est tout à fait semblable à son personnage coutumier, suffisamment en tout cas pour faire dire à John Steward, à part :

« She really is something, is not she ? *»*

Pour ma part j'ai travaillé toute l'après-midi, je suis à moitié endormi [Interruption : appelé W. comme convenu pour lui dire comment s'était passée l'interview. Juste après, coup de téléphone du service de presse de Flammarion au sujet d'une autre interview, également pour France Culture, mercredi prochain. J'écris ceci tout en essayant de joindre Paul pour plus de renseignements, mais il est sorti] *et affalé sur un divan. Norman passe des joints. Je m'abstiens d'abord, puis je change d'avis*

pour imiter les autres et ne pas trop rester <u>*sur le carreau.*</u> *Tout le dîner va être dominé par un gigantesque déploiement d'animosité entre John A. et les deux filles, et surtout Erica. Thèmes secondaires du morceau : une question laissée sans réponse entre W. et moi, posée en début de dîner et qui ne trouvera ses prolongements catastrophiques que plus tard, mais établira cependant, tout au long, pour moi seul, peut-être, une certaine tension; échange de mots d'esprit entre Norman et Melinda ; bref assaut d'érudition entre Colin et moi ; agressivité latérale de John A. en direction de John S., «* who never answers anything, just giggles *» (c'est drôle qu'il n'y ait pas de mot en français pour* giggle *: ce n'est pas* ricaner, glousser *peut-être) ». Je suis le seul Français à table.*

Mon unique contribution à la conversation, avant que le dîner soit servi, avait été de demander à Colin, qui travaille dans une galerie spécialisée dans la peinture du XIXe siècle, sur la petite place qui est derrière l'Institut, s'il se souvenait d'une toile qui était là dans la vitrine, ce printemps, et qui représentait un paysage napolitain, une vue du Vésuve à partir de la campagne, avec au premier plan des constructions étonnamment modernes dans leur simplicité, un cube de pierres blanches ressemblant à un garage, resserre à outils d'un jardinier, peut-être, une villa et le long mur de son jardin.

« Ah oui, bien sûr, nous venons de la vendre au musée de <u>*Brême*</u> [CELAN, *DISCOURS DE BRÊME* (↔ *LE MÉRIDIEN*) / *HOTEL DE DREME* (CORA CRANE À JACKSONVILLE ("JAX") / CELAN → CRANE (*CERAN*, SERRANT, INDIANA DE SERRAN)]*, mais nous l'avons toujours. Vous pouvez passer la voir avant qu'elle ne parte, si vous voulez…*

– Oui, peut-être, je l'aime beaucoup. De qui est-elle ?

– Du comte de .... [C'est moi qui ne me souviens plus du nom, ce n'était pas lui – un peintre néoclassique.] *Venez nous voir, si vous êtes amateur de peintures néoclassiques.*

– Oui, merci, pourquoi pas. »

Mais le courant principal de la conversation est alors consacré à Van et à son goût pour les travestis.

«Est-ce que c'est ça, ce qui l'intéresse? L'autre jour, au Sept, nous étions, lui et moi, en conversation avec une fille très belle, c'était un travesti. Je ne le savais pas, mais lui non plus apparemment», dit l'une des filles, la blonde, qui a une coiffure très années trente, tous ses cheveux ramenés d'un seul côté.

« Ah vraiment, alors, si c'est ça qui lui plaît, les travestis...», dit l'autre, rêveuse, un peu revêche, déçue.

Toutes deux passent pour nymphomanes. Je me souviens que nous avions parlé d'elles la semaine dernière. Elles avaient même dragué John avant qu'il ne mette vivement les choses au point. Et je crois que ce sont elles, également, qui avaient reçu chez elles un voyageur, un ami d'amis, qui le lendemain retrouva tous ses bagages sur le palier parce qu'il avait refusé de coucher avec elles.

« Si on est reçu chez nous, il faut payer», lui auraient-elles dit.

Ce sont des photographes, demi-sœurs, paraît-il. Elles ne se ressemblent en rien. Mais décidément elles aimeraient en avoir le cœur net sur la sexualité de Van :

« Is he gay ?

– Well*, il aime bien les filles, mais il préfère qu'elles aient quelque chose entre les jambes.*

– Non, sérieusement ?

– Bien sûr qu'il est pédé, qui ne l'est pas?

– Non, sérieusement, j'aimerais savoir : c'est l'un des seuls garçons qu'on connaisse qui ne l'était pas, d'après ce que nous croyions… Mais les vrais pédés n'aiment pas les travestis.

– Ah çà, c'est ce que vous croyez, dit Norman.

– J'en suis certaine, je vous assure.

– Écoutez, ma petite, j'ai plus d'années de pratique que vous n'en avez d'observation : alors, si vous permettez...»

John parle de sa <u>*haine*</u> [N, N, AINE, REINE, TAINE, VAINE, SEINE, SCÈNE, MAINE, BENNE, NAINE, LAINE, GAINE, PEINE, RAINE (→ BRISSET)] *de sa mère. À Colin :*

«Est-ce que tu détestes ta mère ?

– Mais non, pas du tout, pourquoi ? C'est une dame plutôt charmante, qui s'occupe de bonnes œuvres et ce genre de choses…

– Ah bon ? Tu lui suces le clitoris ?

– Non.

– Pourquoi, elle pue ?

– Non, non, mais vraiment son truc c'est plutôt les bonnes œuvres. Elle est très anglaise.

– Je croyais que tu étais irlandais ?

– Oui, mais nous sommes très anglais tout de même. Après tout, mon grand-père était aux Indes aux plus belles heures du Raj, dans les années soixante-dix, c'était un administrateur colonial, c'est même à cause de lui qu'a éclaté la révolte des cipayes…

– Hmmm… La chronologie m'a l'air un peu incertaine, dis-je.

– Ah oui, tu as raison.

– IIl pensait qu'il pouvait dire n'importe quoi sur l'Inde, parmi nous.

– Qu'est-ce que tu sais de la Grande Mutinerie ?

– Eh bien, justement, beaucoup de points demeurent obscurs dans mon esprit, comme dans celui de beaucoup de commentateurs… Quoi donc exactement s'est passé dans le sud du Penjab à la fin de l'automne 57, on ne l'a jamais su exactement. Les nouvelles arrivaient mal à Delhi, les atrocités anglaises étaient passées sous silence dans les journaux….

– Les atrocités anglaises ????? *Tu es sûr que tu ne veux pas dire plutôt :* les atrocités indiennes?

– Ah non, celles-là ont reçu toute la publicité nécessaire, Dieu sait…

– J'avoue que je ne suis pas au courant des atrocités anglaises*!*

– Non, ça ne m'étonne pas...»

Mais pendant ce temps, John A. a transporté ses attaques sur John S. qui se contente de rire doucement à chaque question qu'il lui pose.

«Réponds, mais réponds enfin, for Christ's sake ! »

Mais l 'autre ne fait que rire encore plus, et montre davantage ses jolies dents, qui sont en forme de pétales, bombées, un peu transparentes vers le bord. John, surpris par ce système de défense inattendu, et finalement très habile à force d'ingénuité, peut-être, décide de tourner toute son artillerie sur les deux filles, qu'il soumet à un feu nourri de questions. L'une ne se laisse qu'à moitié démonter, mais l'autre, au bord des larmes, ne sait quelle attitude adopter. Elle procède à de timides contre-attaques que personne n'entend et qu'elle n'ose pas répéter, elle hésite à faire un esclandre de crainte d'être accusée de manquer d'humour, sans doute, et parfois elle rit aux plaisanteries de John, dont l'obscénité va croissant – c'est un spectacle assez pitoyable.

Il a été un instant question du Bronx.

« Ah, j'ai oublié de vous le dire, j'ai vu hier le dessin animé porno, Blanche-Neige et les sept nains.

– Ah oui, je l'ai vu aussi, je connais, dit W. (*Tiens ? Philippe nous en parlait l'autre jour, et W. à ce moment-là ne l'avait pas vu, posait des questions à ce sujet.*)

– Ah bon, mais quand?»

Il n'entend pas, ou prétend ne pas entendre.

« Expliquez-moi comment vous êtes demi-sœurs ? Comment s'appelle votre père? Non, pas son prénom, son nom ? Mais non, ce n'est pas pour savoir si vous êtes juives ou non, ça je le sais. Et alors, vous couchez ensemble ? Vous étiez à Mithymna ? Combien de soldats vous vous êtes faits ? Aucun ? Alors c'est vrai, vous êtes lesbiennes ? Ah, vous étiez là-bas avec un prince persan ? Un gros arabe, hein ? Comment ça, ce n'est pas un arabe ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je ne vois pas pourquoi ces filles font tant d'histoires... Pourquoi ne veulent-elles pas répondre à mes questions, qui sont pourtant bien simples ? »

Etc.

Les deux filles, évidemment, sont parties assez vite après le dîner, et John S. avec elles, malgré les avertissements de John :

« Le pauvre garçon, il va se faire violer dans le taxi, ça va être quelque chose. Téléphone-nous dans vingt minutes pour nous dire comment ça

s'est passé. »

Et docile il le fera en effet, du Flore où il avait un rendez-vous, mais il était en retard, l'autre est parti, lui va rentrer chez lui.

Gordon Matta <u>*Clark*</u> *a annoncé son arrivée, tout le monde l'attend. Le temps passe. J'aimerais bien aller me coucher, il faudrait que je sois relativement frais le matin. John et Norman veulent attendre plus longtemps, et Colin reste aussi.* (*Lui et moi avons parlé d'Oxford, il était à Oriol. Il dit qu'il aime beaucoup Piers qui, ajoute-t-il, est un idiot. Il n'a pu rester qu'un an à Oxford, le pauvre. Il lui manquait…* l'étincelle *(claquement des doigts)*.)

La question du film porno du Bronx, et du moment où W. l'avait vu, a rôdé dans ma tête pendant tout le dîner. Mais sur le moment je n'ai pu que dire en plaisantant :

« Toi, tu vas avoir à répondre à certaines questions...»

Pourtant, quand nous nous retrouvons seuls sur le trottoir de la place <u>*Blanche*</u>

~~JACQUES ÉMILE~~

BLANCHE, MAISON DU DOCTEUR BLANCHE, BLANC, BLANCHE, BLANCHE, BLANCHE CAMUS, *BLANCHE OU L'OUBLI*, CHARLES BLANC, PLANCHE, RUE DE LA PLANCHE, LA "BLANCHE" (HÉROÏNE)] *à attendre un taxi, W. est complètement fermé, et parle de tout sauf de ça. Comment expliquer que ce n'est pas le fond de la question qui me rend fou, mais qu'il ait fait semblant de ne pas l'entendre, ou peut-être pas, mais il se trouve que toujours ce genre de questions reste auprès de lui sans réponse, et ensuite qu'on ne peut plus les poser. Je n'arriverai à la remettre sur le tapis que dans le taxi.*

« Mais je n'en sais rien, je l'ai vu au Bronx, après mon retour d'Italie, comme ça, cinq minutes, ça m'a rasé, j'étais complètement stone, je ne suis pas resté.

– Mais alors pourquoi as-tu dit à Philippe que tu ne l'avais pas vu, quand il nous en a parlé il y a quinze jours ?

– Parce que je ne l'avais pas vu, je te le dis, je suis resté cinq minutes, c'est tout, et ne le regardais pas avec beaucoup d'attention.

– Ben alors, pourquoi as-tu dit tout à l'heure que tu l'avais vu ? Tu ferais bien de te décider…

– Mais je n'en sais rien, j'en ai vu un peu, très peu, quelle importance ça a? Si tu veux savoir si je suis allé au Bronx depuis que nous vivons ensemble de nouveau, la réponse est non. (*C'est en effet ce que je voulais savoir à l'ouverture de ce dossier, mais, depuis lors, la question ne cesse de se déplacer.*) *Je ne me souviens plus du tout de cette conversation avec Philippe. Si j'ai dit ça, c'est sans doute que tu étais là, je ne voulais pas que tu commences à te poser des questions, parce que, quoi que tu en penses, je ne suis pas sadique, j'évite tous les sujets qui pourraient te blesser.*

– Mais alors, pourquoi étais-tu si curieux à propos de ce film, ce jour-là : tu posais toute sorte de questions à Philippe, l'air très intéressé?

– Mais je n'en sais rien, je ne sais plus, je ne me souviens pas du tout de cette conversation… Je le faisais marcher, sans doute…

– Tu le faisais marcher? *Mais qu'est-ce que ça veut dire ? »*

Nous sommes maintenant à la maison, et le mécanisme de la scène est bien enclenché, rien ne pourra plus l'enrayer. L'un est à la recherche d'une vérité qui sans cesse se dérobe, l'autre d'une tranquillité qui sans cesse s'éloigne. Je suis à présent complètement bouleversé, et lui complètement exaspéré. Je me prépare à coucher dans le petit lit.

« C'est ça, très bien, parfait : Monsieur va coucher de son côté et faire toute une histoire, une fois de plus…

– Je ne fais pas une histoire, ce n'est pas moi qui fais une histoire : il s'agit de quelque chose qui n'a aucune espèce d'importance, une question qui pourrait être réglée en cinq secondes et on n'en parlerait plus, mais non, il faut que tu sois de plus en plus flou, que tu accumules les [Interruption : Paul me rappelle. Je lui parle de l'entretien radiophonique du matin, et de l'autre. Mais j'ai oublié que son déjeuner capital avec Lambrichs et Claude Gallimard avait lieu aujourd'hui.

« Je te rappellerai pendant le week-end ?

– Ah bon ? Mais pourquoi? Dis-moi au moins à quel sujet…

– Non, je ne peux pas, là... »

Moi, me rattrapant :

«Mais au moins si c'était oui ou non?

– Oui, sur les deux points.

– Ah mais c'est bien, ça…

– Mais toujours motus et bouche cousue, hein?

– Bien sûr. »] [Deuxième interruption : thé. Me suis branlé. Bizarrement, l'envie m'en prend seulement quand je suis très fatigué, comme aujourd'hui. Envie de moiteur, de foule, de caresses indistinctes, de "sexe de masse". Jaillissent quelques gouttes de liquide incolore, je ne sais pas comment cela s'appelle, rien à voir avec le sperme en tout cas, ni avec un orgasme, mais cela me suffit pour le moment, et à ma bite aussi, qui après cela débande.] [Cette poursuite effrénée entre "l'écriture" et "la réalité" m'épuise. J'aimerais bien ne pas travailler demain, aller plutôt avec Michel voir des châteaux. Mais les couches superposées de mes retards m'affolent. La folie s'écrit dans cette tentative désespérée de suivre la vie, de se confondre presque avec elle. Et pourtant j'abrège, j'abrège énormément, je saute, je simplifie. Mais tout de même pas au point d'écrire ici : «Dispute avec W., nuit gâchée »] *contradictions, et ailles jusqu'à dire, en parlant de Philippe : "Je le faisais marcher, probablement." Pourquoi ferais-tu marcher Philippe ? Quel sens ça a ? Ou bien tu fais marcher tout le monde ?*

– Bon, je pense que ça suffit, là, non ? Si tu veux coucher là, couche là, moi je vais dormir, je suis fatigué. Bonne nuit. »

Il passe dans la chambre et ferme la porte. À la scène succède chez moi la crise de nerfs.

« Salaud ! Charogne!

– *Ah oui,* charogne [ARC, CAR, CHAR, CHARON, CARON, CARONIE, CARONIA (BOURG DE SICILE), *CARONIA* (VAISSEAU SOMBRÉ DONT LE RESTAURANT 1 FIFTH AVENUE UTILISE LA VAISSELLE)]… *J'aimerais qu'un jour tu m'expliques ce que ça veut dire*, charogne. *C'est une de tes insultes favorite, mais sur moi elle est gâchée, parce que je n'ai jamais su ce qu'elle signifiait.* [J'ai mal au cou, au dos. Il y a que j'ai peu dormi cette nuit, à cause de la scène elle-même.

Mais il y a aussi que noter ces scènes me fatigue, m'ennuie peut-être. Pourtant la mécanique de celle-là est si pure, si impeccablement albertinienne… (comme, pour vivre *la Recherche*, il est difficile de mettre en scène le bal du prince de Guermantes, on se contente des scènes de *La Prisonnière*, c'est moins ruineux en décors et figurants).]

– *Oui, c'est ça, sois de plus en plus détaché, pose des questions d'ordre sémantique quand tu vois que je suis complètement bouleversé, fais tout pour que je le sois davantage, rajoutes-en, montre bien à quel point tu t'en fous. L'autre soir, quand c'était toi qui pleurais, moi j'ai fait tout pour te consoler.*

– *Oh oui, bien sûr, évidemment, tu adores me voir pleurer, ça te prouve que moi aussi je suis sensible, que tout ne m'est pas égal,* that I care… *Ce que tu peux bien faire dans ces cas-là, ça ne me fait aucun bien, pour ce que ça y change tu aurais aussi bien pu me laisser pleurer, moi je pleurais sur la tristesse de la situation, sur sa bêtise, toi tu ne pleures que sur toi-même,* because you are sorry for yourself – *ce n'est qu'une forme de plus de ton égoïsme, en fait.*

– *Ah çà, c'est une de tes plus belles trouvailles! Si moi je pleure, c'est par égoïsme, tandis que si c'est toi qui pleures, c'est par une tristesse générale, à cause de la situation. Et puis j'en ai marre de t'entendre parler de mon égoïsme, ça c'est vraiment trop : je sais qu'on a tendance à reprocher aux autres ses plus gros défauts, mais tout de même… Mon égocentrisme, hein ?* My god, *toi tu ne parles que de toi, que de ton travail, si par hasard tu poses une question sur moi il faut que je réponde à toute vitesse parce que dans ces cas-là ton attention à une durée de vie de dix secondes à peu près, et de toute façon tu n'écoutes même pas ! Il n'y a d'intéressant que ce qui t'intéresse, toi. Tu forces les gens que ça fait chier à mort à voir ta collection, qu'ils le veuillent ou non….*

– *C'est ça, donne-moi des leçons de* social graces*, là tu es vraiment bien placé… L'autre jour tu passes toute une après-midi à chercher un cadeau pour l'anniversaire d'Aragon, est-ce que tu me ferais un cadeau à moi, pour mon anniversaire ? Non, il y a des années que tu ne m'as pas fait de cadeau. Moi, je t'ai donné une photographie juste après qu'on s'est réconciliés, à la fois pour ton anniversaire et pour la sortie de ton livre, toi tu ne m'as même pas offert un exemplaire de ton livre!»*

Je pleure :

« Quoi ? Tu crois que j'aurais la prétention de considérer que mon livre puisse constituer un cadeau pour toi ? Je sais très bien que ça ne t'intéresse pas, que tu ne le liras pas. Tu en as pris un, il a traîné pendant des jours sur la radio, abandonné.

– Oui, tu as décidé une fois pour toutes que je ne m'intéressais pas à ton travail. Tu sais très bien que je ne lis pas de livres en français, et que j'ai beaucoup de travail. D'ailleurs je l'ai lu. [Il a lu le "brouillon".] *Je sais bien que tu as changé pas mal de choses, mais c'est quand même le même livre. Mais tu veux penser ça, c'est important pour toi de te dire que tu es incompris et tout ça, que personne ne s'intéresse à ce que tu fais. C'est encore une forme de ton égoïsme.*

– Mais oui, bien sûr : tout est une forme de mon égoïsme…

– C'est que tu as l'égoïsme le plus immense que je connaisse, tout le monde le sait. Tu ne penses qu'à toi, tu…, tu…, tu…

– C'est ça, continue, rajoutes-en… Tu vois que je suis complètement abattu, effondré, que je pleure, tout ce que tu trouves à dire et à faire c'est d'en remettre le plus possible, de sortir tout ce que tu peux trouver de plus désagréable, tout ce qui peut me faire le plus de peine, vas-y, cherche, tu peux faire encore mieux que ça… Moi, quand tu pleurais l'autre jour, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour te consoler, toi tu fais tout pour rendre les choses encore pires, pour que je sois encore plus abattu...»

Tournant en rond de la sorte, les mêmes thèmes revenant indéfiniment, mais pas toujours en ordre régulier, la conversation a duré ainsi jusqu'à quatre heures du matin, jusqu'à ce que le valium nous endorme.

Bien entendu, l'homme de France Culture devait venir à midi moins le quart, j'étais réveillé à neuf heures. Comme j'opérais quelques rangements, W. n'a pas manqué de se moquer de moi, disant que je n'en faisais pas tant pour nos amis. Mais il est parti après que je me fus excusé de le chasser, et qu'il m'eut embrassé.

Gérard-Julien Salvy (*et non pas* Sallevie) *doit avoir à peu près mon âge, il est grand, le front un peu dégarni, l'air d'un grand bourgeois cultivé, aimable et pas exagérément sûr de lui. Il a tout de suite remarqué*

les Twombly de la maison, et tandis que le technicien installait son appareil, nous avons parlé de Cy, qu'il connaît, dit-il, il connaît même son fameux appartement romain, mais ce dont il est curieux c'est surtout la maison à la campagne, qu'il espère voir la semaine prochaine, car il va à Rome. Il a, dit-il, une maison en Toscane. Je lui parle du texte de Barthes sur Twombly, du catalogue que prépare Yvon Lambert, et je lui montre le livre édité par Propylaën. Puis nous nous mettons à l'interview, assez vite.

*Il me demande quelle impression cela me fait de voir mes textes repris par Duparc, à quoi je réponds que je suis heureux de les voir repris par qui que ce soit, que j'ai fait moi-même assez d'emprunts à droite et à gauche pour ne pas craindre ceux des autres, que j'aime les lectures où le lecteur s'investit tout entier, se projette lui-même, et ses propres fantasmes, et ses propres mécanismes d'association, jusqu'à écrire à son tour s'il le souhaite. Mais il me semble que je n'arrive pas à construire une seule phrase cohérente. Cependant, mon interlocuteur semble ne rien remarquer, il est courtois et gentil. En fait, nous parlons peu d'*Échange*, mais plutôt de mes propres façons de travailler lorsque j'écrivais* Passage*, de mes lectures, etc. Il me demande si je crois à un retour du "héros", après une nette période de puritanisme de ce côté-là. Je dis que je n'exclus rien, que pour ma part je n'ai pas de puritanisme littéraire, que tout peut être pris dans les filets du texte à condition de s'y inscrire solidement, c'est-à-dire d'y être lié au plus grand nombre d'éléments possible, d'être soi-même un élément* rimant*. Tout, chaque phrase, chaque mot, doit correspondre au moins à* trois *choses, c'est ma règle, à trois autres éléments du texte, doit avoir au moins trois raisons d'être. Nous parlons aussi des noms propres :*

«Ils sont glissants comme les personnages, changeants, furtifs : ils se décomposent et recomposent ailleurs en permanence. »

Et nous finissons, ainsi que je l'ai déjà noté, sur Alain de Lille et sur le mot "falsigraphe", qui fait une belle fin. [J'aurais pu entrer dans plus de détails, je n'en ai pas le courage.]]

En fait, Hemphill ne juge pas, apparemment, que John S. mérite la médisance. Il aime mieux parler de John A., «dont tous les Noirs de New York demandent des nouvelles, et ils sont impatients de le revoir», comme

il l'est lui-même. Mais la raison de son impatience à lui, expliquera ensuite W., c'est que John lui fait passer toute la publicité de Sonnabend pour Interview*, sur laquelle il touche une jolie commission. Ce qu'Hemphill ne sait pas, évidemment, c'est que John ne peut plus le voir, et va donner toute ladite publicité à X (un autre membre de l'entourage warholien).*

Pendant toute cette conversation, John S. et moi avons été serrés l'un contre l'autre autour de l'écouteur partagé, et je lui ai même caressé le poignet. Mais son hôte l'attend. Il part assez vite. W. et moi nous nous couchons. L'herbe de Norman continue à faire son effet, et nous n'avons pas sommeil. Nous nous mettons à faire l'amour, mais pas très sérieusement. En fait je jouis sans aucun plaisir ni aucun bruit, alors que W. est allongé sur moi. Il est furieux, m'accuse de penser à John S., et de le laisser en plan, car évidemment je veux dormir. Il me convainc de lui faire une pipe. Pendant que je le suce, il me présente des poppers, je me réexcite plus ou moins, il me jouit dans la bouche, et je jouis sur lui.]

J'aimerais bien partir avec lui, d'autant plus que John et Raoul vont bientôt se préparer à dîner, et à faire dîner leurs hôtes, mais il faut le laisser souffler un peu. W. doit rentrer à bicyclette, et nous laisse aller devant tous les trois. Tandis que nous attendons un taxi, avenue du Maine, Giancarlo parle de *L'Empire des sens*, qu'il a vu l'après-midi.

« Le fétichisme de cette femme pour le sexe de son amant la prend tout entière...»

Arrivés ici, nous attendons W. pour qu'il fasse la vaisselle de son dîner d'hier. Il apporte une glace. Il a fait très vite, mais il est tellement stone, et il a tellement perdu la notion du temps, qu'il croit que nous avons déjà dîné. Gianni lui tient compagnie tandis qu'il fait la vaisselle. Giancarlo et moi parlons tranquillement, je ne sais plus de quoi, de la collection Panza di Biomo, peut-être, dont il n'a jamais entendu parler. Quelquefois je lui pose la main sur la cuisse, il ne bouge pas. Puis, tandis que je prépare le dîner et mets le couvert, W. lui montre, ainsi qu'à Gianni, sa collection de photographies. Le dîner se passe assez gaiement mais, là non plus, je n'ai pour ainsi dire pas de souvenir de ce qui s'y est dit, ni après. Je me souviens seulement d'avoir demandé à Giancarlo s'il avait envie d'entendre de l'italien, car il y avait *L'Évangile selon saint Matthieu*, le

film de Pasolini, à la télévision. Oui. Et nous regardons ça. C'est d'ailleurs déjà commencé.

J'ai déjà vu ce film. Pourtant, est-ce parce que je suis stone, est-ce parce que d'avoir vu tous les films plus tardifs de Pasolini change complètement ma façon de voir celui-là, j'ai l'impression de regarder un film nouveau, qui n'a presque rien à voir avec ce dont je croyais me souvenir assez bien. W. ressent la même chose.

L'Évangile m'avait paru, jadis, très proche des films "en noir et blanc" de Pasolini, très voisin, quant à l'image, d'*Accattone*, par exemple : dépouillé, austère, avec un parti pris marqué de pauvreté. Si une distanciation quelconque m'avait marqué, elle était dans la rudesse, celle de la bure par rapport à la toile bleue, sulpicienne, de l'imagerie christique traditionnelle. Dans mon souvenir, l'originalité plastique du film tenait à son souci de vérité ou du moins de vraisemblance historique en ce qui concerne les costumes, par exemple, le Christ et ses disciples étant montrés comme des paysans d'un pays pauvre et rude, comme on montre les rois des récits homériques en gros propriétaires terriens, maîtres de trois villages et de deux mille moutons (convention qui devient si banale qu'un jour il faudra représenter ces souverains comme les héros d'une superproduction italienne "antique" des années cinquante (Dominique Gladel et moi, vers 1961-62, à Clermont, en étions très friands, et nous étions aussi très conscients de l'être "au second degré", ce qui prouve bien que le goût du "kitsch" existait bien avant la lettre et avant le succès populaire du mot. J'essaie de retrouver le nom du héros (américain) de tous ces films. Ce n'est pas *Mickey Ronney* c'est… Il était le mari de Jayne Mansfield, je crois – *Mickey Hargitay* (et, bien entendu, au moment où j'en suis encore à écrire «j'essaie de retrouver le nom, etc. », en fait je l'ai déjà retrouvé, de sorte qu'il y a malgré tout et quoi qu'on fasse une certaine insincérité ou au moins une *inexactitude* dans le "fait d'écrire", l'action d'écrire, l'"écriture", serait-ce seulement à cause du décalage de temps qu'on ne parvient jamais, quelque mal qu'on se donne (et c'est ce mal qui prend du temps!), à réduire complètement, et encore moins à supprimer, entre ce qui arrive et ce qu'on en écrit, entre "l'événement" et la phrase, la chose et le mot, l'air et l'encre, la sensation et la lettre))). Ce qui est parfaitement évident, c'est que la distanciation,

là, est au contraire de l'ordre du baroque : le film a été tourné entièrement en Italie ; on voit, outre de beaux villages de Sicile ou du Basilicate, des places, des cours, des escaliers Renaissance, et les costumes, ceux des pharisiens surtout, les chapeaux, les extraordinaires et énormes chapeaux non-chapeaux des juges, des marchands, des prêtres, évoquent, comme ceux de nombreux films postérieurs de Pasolini, une civilisation imaginaire, folle et somptueuse. Ils doivent beaucoup à Piero Della Francesca. Il y a déjà là, encore discrète comparativement mais bien évidente, cette imagerie de *pans de siècles en voyage* qui culminera dans *Œdipe* et dans *Les Mille et Une Nuits*, et qui m'a toujours fait rêver d'une lecture pasolinienne de l'*Anabase* de Perse (à laquelle d'ailleurs je ne me suis pas privé de m'essayer en songe : *Ainsi la ville fut fondée, et placée au matin sous les labiales d'un nom pur*).

Jeudi 14 oct. – Dîner d'anniversaire de J. et R. Palmair [?]. Vernissage "Art déco".

Vendredi 15 oct – Vernissage H. – Fête J. et R.

Samedi 18 oct. – Vu *Murder*. Retrouvé W. au Sept avec Paloma et R. et Jav. Délire.

Dimanche 17 oct. – Dîner av. W. et John et Raoul et Norman au Balzar. Avant, regardé Régine à la tv., puis vu une partie du film sur l'affaire Dominici.

HOMMAGE À C.

Il a quinze ans. Il est apprenti. Toute la semaine il travaille durement dans une petite fabrique de Ménilmontant et il se couche tôt. Il habite seul. Il n'a aucune distraction ni de volonté d'en avoir, car la curiosité lui est inconnue, l'imagination ne l'effleure pas, on dirait que même le désir n'a aucune place dans sa vie.

Pourtant, lorsque vient le samedi, il enfourche sa mobylette orange et il parcourt des kilomètres à travers la banlieue est, jusqu'à une forêt plate où il s'allonge dans l'herbe au milieu d'une petite clairière isolée. En passant il n'a regardé personne, pas échangé un seul coup d'œil. Si, malgré cela, un homme l'a suivi et qui ne lui déplaît pas, sans paraître le voir il le laisse s'approcher de lui, s'agenouiller à ses côtés ou même entre ses jambes, porter la main ou la bouche à son corps. L'autre lui sort le sexe du pantalon et le branle, tandis que son attention à lui est concentrée sur les feuillages où joue un pâle soleil d'octobre, ou bien sur les nuages. Jamais les regards ne se croisent, pas une parole n'est prononcée. Sur le ventre plat, musclé, un peu maigre, se répand une semence très blanche d'adolescent. Puis il se réajuste et disparaît entre les branches, moins tenté qu'Orphée de tourner la tête en arrière.

Une heure plus tard il est dans sa chambre, et il y dort jusqu'au matin. Le dimanche il va voir ses parents et ses frères dans une petite ville de la Grande Ceinture, et là il

s’ennuie ferme sans s’étonner ni se plaindre.

[Lundi 11 octobre 1976, cinq heures. [Le désordre, cette fois, règne en maître, au point que tout espoir est désormais perdu de jamais combler les divers retards accumulés. Deux jours sans travailler. Mais la vie ne peut pas entièrement laisser la place à l’“écriture”, tout de même. Aujourd’hui je me suis levé tard, en même temps que Gerry qui part demain pour Ravenne et Venise, et que nous ne reverrons pas avant son départ. Depuis, j’ai perdu beaucoup de temps en téléphonages divers pour inviter tel ou telle à la *party* que John et Raoul donnent vendredi prochain. J’ai aussi noté quelques découvertes dans le “Répertoire”.

François Wahl et Severo Sarduy sont tous les deux malades. Severo, toutefois, m’a longuement parlé d’*Échange*, dont il a fait un compte-rendu – je crois l’avoir déjà noté – à la radio française de langue espagnole, sans soupçonner un seul instant, apparemment, et si bizarre que cela puisse paraître, qu’il puisse y avoir le moindre rapport entre Duparc et moi. Il a lu tout le début, dit-il, en compagnie de “Philippe” (Sollers) qu’intéressaient, paraît-il, les références à son propre livre. Mais lui, Severo, aime surtout les pages qui concernent le Continental, à New York.]

Vendredi, donc, après que j’ai eu fini d’écrire ce qui précède la date d'aujourd'hui, je suis allé faire des courses, car nous avions décidé de dîner ici. Mais W. est arrivé en compagnie d'un garçon nommé Salim [ISLAM, MALI, LIMA, SIMLA, MAIS, MALICE, LIMACE] *S., qui était entré à la galerie pour voir l'exposition de Duane Michals, qui lui avait parlé de* Passage *et qui lui avait paru pouvoir m’intéresser (“intellectuellement”, “littérairement”). Ce garçon s’était présenté à lui comme étant, dans l’ordre, «homosexuel, misogyne et critique littéraire ».*

La tristesse habitait nos cœurs déshérents, et la nuit molle nous tirait vers des exils de silex.

Chantez, chantez encore, et nous contez le prix

De vos exils de silex.

Quels furent vos lectures et vos songes,

En vos exils de silex ?

Il a des cheveux noirs très bouclés, d'épaisses lunettes et des lèvres qui ne le sont pas moins. Il a vingt-cinq ans. Il est né à Paris mais il a passé quinze années au Maroc [ARC, ACCROC, CORAN, ROMAN, MARC, MARCO]. *Son père est un poète marocain* [ROMAN, CORAN, CIORAN, AMÉRICAIN, ARMORICAIN]. *Sa mère est à moitié roumaine* [ROMAN, ROMAN, MANOIR, ROUE, MAINE, MAIN, NOIR, LA MAIN NOIRE (?)]. *Nous avons donc parlé de la Roumanie, et surtout, pour ma part, de la Roumanie mythique créée par mon intense fréquentation enfantine de* L'Illustration *et de* Lectures pour tous. *On voyait la reine Carmen* [ARC, CRÂNE, ÉCRAN, NACRE, CHANT (*CARMEN*), MENACE (« JE NE MENACE PAS, CARMEN, JE SUPPLIE...»), CARTE (AIR DES CARTES)] *Sylva, parée de voiles que soulevait une bise légère, des roses à la main, un coude sur la tablette de la balustrade, l'index contre l'aile du nez, songeuse et regardant la mer, de son palais de Constanza.*

« Ceux qui n'ont pas connu la vie quotidienne à Bucarest dans les années trente [fort accent pseudo-roumain] *ne savent pas ce que c'est que la douceur de vivre. Et le roi, le roi, le roi Carol, un si bel homme, le cœur des femmes…*

– Oui, j'ai une amie qui s'appelle Carole en souvenir de lui…

– Et chaque fois qu'il était question d'un Roumain, son nom était suivi de cette mention, semblable à une épithète homérique : grand ami de la France » [ton d'un commentateur des actualités Pathé, voix aiguë des journalistes de la radio d'alors].

Salim connaît Robert Kanters, Irène Monési, Barthes, Paul qui lui a refusé un manuscrit:

«Enfin, ce n'est pas lui personnellement, c'est le petit Flammarion. Paul m'a dit que ce n'était même pas la peine que je lui présente une nouvelle version, parce qu'il y avait un barrage absolu de ce côté-là. »

C'est aussi un ami de Maurice Roche [DENIS (ROCHE) → INDES / MARC, MORRIS, ROBERT MORRIS, MORRIS "OXFORD", WILLIAM MORRIS / MAURICE (*OÙ LA MER CHANTE, ET DORMENT LES OISEAUX* – TOULET) /// ROCHE → RIMBAUD /// LABORATOIRE (VALIUM) /// ROC, ROCHER, POCHE, COCHE, LOCHES, LAID, VILAIN (*MOCHE*)] – *trois lignes de* Mémoire *sont inspirées par lui.*

« Comment va-t-il, Maurice ?

– Pas bien. Il crache *le* sang*. Tout l'argent qu'il a touché de la Caisse des lettres est parti en médecins. »*

Salim voyait Barthes quand ils vivaient l'un et l'autre au Maroc :

« Trois fois par semaine, je lui offrais des glaces [GLACE, MIROIR, WILLIAM WILSON → POË → ROBERT WILSON → *EINSTEIN ON THE BEACH* → PHIL GLASS, GLACE, CQFD (X VEND DES GLACES SUR LA PLAGE)]. *Il me disait : "Salim, tu es tellement différent des autres qui croient tous que je suis milliardaire. Toi, tu ne me laisses jamais payer."*

– Mais il ne veut jamais qu'on paie! interrompt W. Quand on prend un verre avec lui, c'est toujours toute une histoire de l'inviter.

– Si, moi il me laissait payer. »

[Je viens de téléphoner à Barthes, justement, pour l'inviter à la soirée. Mais il était sorti deux minutes plus tôt.] [*et de parler à Danièle, aux mêmes fins, et de l'article sur Alain de Lille, dans* Digraphe.]

Le livre qu'il a écrit (cinq fois déjà, dit-il), s'appelait d'abord L'Acmé du trauma*, mais, sur les conseils de Michel Tournier, il en a changé le titre pour* L'Aire d'un fou *: son personnage principal est Paulo Picasso, dont le suicide le fascine.* [Interruption : téléphoné aux Poirier, parlé à Patrick. Ils sont toujours dans leurs travaux, qui n'avancent pas :

« Chaque fois qu'on bouche un trou, il s'en ouvre cinq autres.

– Vous devriez en faire une pièce, inviter les critiques. Ça s'appellerait *L'Aménagement du studio.* Après tout, le studio d'artiste, c'est plein de connotations culturelles…]

« Ah mais tu sais, j'étais dans le même hôpital que lui, dans les jours qui ont précédé sa mort.

– Non, c'est pas vrai ?

– Si, à Antibes, un hôpital qui a un nom merveilleux, je ne me souviens plus, La Folie*, peut-être ? Non, ça c'est l'université de Rouen. Ça ne me revient pas, quelque chose comme ça, en tout cas. J'étais déjà convalescent à ce moment-là, c'était au printemps, je lisais dans le jardin, il y avait des palmiers courts et trapus autour d'un bassin, je voyais passer les journalistes et surtout les visiteurs, sa sœur qui venait avec une amie : elle avait l'air d'une petite bonne espagnole, elle portait une minijupe noire, plissée, et un fichu dans les cheveux. Je n'étais pas dans le même bâtiment que lui, il était dans le bâtiment central. Mais les trois communiquent par des couloirs souterrains. Il y avait même eu toute sorte d'histoires parce qu'un malade, qui ne sortait pas de l'hôpital, avait trouvé le moyen d'attraper une maladie vénérienne, et on avait découvert qu'en fait il se passait toute sorte de choses dans les fameux* [Interruption : divers coups de téléphone reçus et donnés] <u>*couloirs souterrains*</u> [PASSAGES SECRETS, LIENS INVISIBLES, *PROJET POUR UNE RÉVOLUTION À NEW YORK*, ETC.]. *»*

Mais du bel interne aux bras blonds qui m'examina le premier soir dans le service des urgences, alors que j'étais au beau milieu d'une crise de coliques néphrétiques, et qu'ensuite, de ma fenêtre, je regardais longingly *monter dans sa petite deux-chevaux, il ne fut pas question.* [Interruption : long coup de téléphone de W. qui veut savoir qui l'a appelé et qui me raconte sa journée : <u>Duane</u> Michals a pris chez <u>Warhol</u> trois rouleaux de photographies de Jean-Paul, le petit maître-nageur, qui a un corps admirable :

« *Beautiful cock, beautiful balls*. Mais ils ne m'ont pas laissé regarder. Puis je suis allé avec <u>Norman</u> au Grand Palais, et puis à la fondation Le Corbusier, ça lui a beaucoup plu. *Jean-Paul was dying to come*, mais je

l'ai renvoyé chez lui. Après nous avons marché de la rue du Docteur-Blanche [BLANCHE, J.-É. BLANCHE (PORTRAIT DE PROUST), ÉTABLISSEMENT DU DOCTEUR BLANCHE, MAUPASSANT, MOTS PASSANT, *LE HORLA*] jusqu'aux maisons de Guimard. Dans le hall du Castel Béranger, comme nous regardions l'escalier, nous avons rencontré une vieille femme juive qui habitait là, fascinante. Elle nous a montré son appartement, elle a donné à Norman du papier à lettres à l'en-tête du Castel Béranger, je te raconterai. C'était très bien. En bas d'une des maisons de Guimard j'ai acheté pour John une énorme bouteille de champagne, cinq cent soixante-dix francs, vraiment énorme, on peut leur donner ça pour leur anniversaire, *Norman thought it was a fantastic idea.* Il est tellement lucide [LUC, CUL, LUCIA (JOYCE → LETTRINES, INTERNEMENT), LUCIE ("NOËL", FEMME DE PAUL LÉON → JOYCE] au sujet de John, c'est extraordinaire...»]

La mention de maladies vénériennes a mis Salim sur un sujet qu'il avait déjà évoqué avec W., un garçon de dix-sept ans, «beau, mais beau… à jouir sur place*, ou plutôt à ne pas pouvoir jouir, et pourtant une peau, une peau* [POE → *WILLIAM WILSON, LE ROI PESTE*, AUGUSTE DUPIN, *DOUBLE ASSASSINAT DANS LA RUE MORGUE* …'AN / PÔ (*PRIMA DELLA RIVOLUZIONE*) / *LA PEAU* (MALAPARTE) / CHANCE, BOL, POT / PAU (→ TOULET, JEAN VERDENAL → *APRIL IS THE CRUELLEST MONTH* → ELIOT]*, la plus belle peau que j'aie vue de ma vie. Eh bien, le pauvre il avait au derrière une chose terrible, il avait pour ça un très joli nom, d'ailleurs, oh! comment disait-il déjà, il s'agissait de végétations vénériennes…*

– *Des* crêtes-de-coq*, non ?*

– *Oui, ça doit être ça, en effet : ce nom-là rend bien compte de l'espèce de… de… de… de* floraison*… Il ne comprenait pas que j'hésite un peu, il m'encourageait, il n'avait pas l'air de voir pourquoi je tergiversais. Mais tout de même je me suis abstenu, vous pensez. Alors nous avons bavardé pendant des heures. Avouez que ce n'est pas de chance, surtout en ce moment où j'ai des ennuis avec tous mes amants* – sexuellement*, s'entend : je trouve ce garçon merveilleusement beau, il veut tout faire, absolument tout ce que je voudrais, et il faut que…*

– *Le pauvre…, dit W. Il devrait se faire soigner.*

– Oui, ça s'opère, ces choses-là. Je connaissais un garçon qui avait ça, il en parlait tout le temps, eh bien il a été opéré et il paraît que dans la clinique où il était, les religieuses étaient très gentilles avec lui.

– Qui est-ce ?

– Oh, Neil*, cet Américain, je ne sais plus comment je le connaissais. C'était l'ami de quelqu'un, de je ne sais plus qui…*

– Ah oui…

– Tout ce dont je me souviens de ce garçon, dit W., c'est qu'un jour je l'avais rencontré en plein hiver sur l'esplanade des Invalides, il faisait un froid épouvantable, sa chemise était ouverte jusqu'au nombril, je lui ai dit : Mais tu vas te rendre malade! Il m'a dit : Tout ce que j'ai pour moi, c'est mes poils sur la poitrine, je suis bien obligé de les montrer…

– Mais ce garçon dont je vous parle il n'a pas d'argent, probablement.

– Ça coûte cher ?

– Ah oui, ce n'est pas gratuit. Les crêtes-de-coq, ce n'est pas considéré comme une maladie vénérienne, enfin pas vraiment, tu comprends : c'est très contagieux mais c'est une maladie très circonscrite. Peut-être que la floraison augmente, ça oui, mais quand même ça n'intéresse pas tout ton système, comme une blenno, mettons, ou comme une syphilis qui n'est pas soignée. Personne n'est jamais mort de crêtes-de-coq. Ça empêche de se faire baiser, voilà tout, et ça peut faire mal.

– Mais ça peut s'attraper devant aussi, non ?

– Sur la bite ?

– Oui.

– Beuh, ça doit être affreux…

– Oui.

– Est-ce que X n'a pas plus ou moins quelque chose comme ça, non ?

– Oui, un peu.

– En tout cas, je peux vous dire que dans les instituts prophylactiques, on ne vous soigne pas ça gratuitement. Ils considèrent que si vous avez ça c'est de votre faute, une juste punition du Ciel.

– Oui, ils pensent que le sexe c'est ça, hein, que ça doit se payer.

– Si on vivait dans une société vraiment non répressive, ça serait gratuit aussi, bien sûr.

– Toute la médecine devrait être gratuite.

– On m'a dit, je ne sais pas si c'est vrai, qu'en fait on avait trouvé un vaccin contre la syphilis, mais qu'on ne le répandait pas parce qu'on avait peur des conséquences que ça aurait sur les mœurs : tout le monde allait se mettre à baiser comme des lapins s'il n'y avait pas cette menace.

– L'autre jour, dans la rue Sainte-Anne, nous avons parlé avec un Américain qui disait qu'à New York il y avait un nouveau virus, une nouvelle espèce de blenno pire que la syphilis, un truc qu'on ne sait pas comment soigner et qui résiste à tout.

– S'il est à New York il est ici, le virus, tu penses, avec tous les échanges qui se font !

*– Pendant que nous parlons, il est en train de voyager paisiblement au-dessus de l'Atlantique sous les espèces d'une folle coiffeuse de l'Upper East Side, le teint bien rose, enchantée de sa première traversée en Concorde, et qui soulève distraitement le rideau de son hublot entre deux pages d'*After Dark*, en rêvant à tous les plaisirs qui l'attendent à Saint-Germain-des-Prés…*

– Tu écris dans quel journal ?

– Oh, je fais des piges pour des journaux marocains. Et je disais à William, c'est une extraordinaire coïncidence, il y a deux jours, chez moi – chez moi c'est tout petit, une fois qu'il y a dix livres je peux coucher dehors ou à peu près, alors il faut que je débarrasse régulièrement mes rayons, mon *rayon, pour faire de la place –, et donc il y a deux jours j'ai pris un paquet de livres pour les vendre, et parmi eux il y avait* Échange*, que je n'avais pas lu. Enfin, je l'avais feuilleté ici et là, Robert Kanters m'en avait parlé, il m'avait expliqué de quoi il s'agissait plus ou moins, tu sais, il m'avait poussé à m'y intéresser. Mais je sais très bien ce qui m'avait rebuté, je vais te le dire, c'est la dédicace « aux lecteurs de* Passage *», parce que moi j'ai été un très mauvais lecteur de* Passage*. Je n'en ai lu que quatre-vingts pages, et je me suis arrêté. Et j'en ai éprouvé beaucoup de remords. Tu es le seul auteur moderne auquel je pense avec mauvaise conscience, parce que je n'ai pas persévéré dans la lecture de*

ton livre, et pourtant je savais qu'il était bon, que c'était bien. Il y a une sorte de déclic qui ne s'est pas produit. Je le disais à W., c'est peut-être à cause de l'anglais. Je ne parle pas anglais, je ne comprends pas, je suis strictement monolingue.

– Tu ne parles pas arabe ?

– Non, j'ai un rapport très étrange à l'arabité.

– Quel joli mot…

– Oui, n'est-ce pas, tout un programme… Il y avait eu un numéro d'une revue marocaine sur la question de la langue, j'étais le seul des participants qui ne parlait pas arabe, mon article s'appelait "Nous n'avons pas le choix" [or something to that effect]. *En tout cas, c'est sans doute là-dessus que j'ai buté.*

– Ah non, ce n'est pas possible : dans Passage, *l'anglais joue un certain rôle, c'est vrai, mais ce n'est tout de même pas un rôle essentiel. En fait l'anglais est surtout là pour ceux qui ne le comprennent pas, justement : il attire leur attention sur la matérialité du langage, il offre à ces lecteurs-là des signes exempts de sens…*

– Oui, j'aime bien l'exemption de sens, mais non, pas celle-là, celle-là non, celle-là je la ressens comme une exclusion, je me sens exclu et je n'aime pas ça…

– De toute façon c'est un texte qui ne se donne pas tout entier, dont certains fonctionnements échapperont toujours à la plupart des lecteurs…

– Oui, mais là... Enfin, si tu me dis ça, que l'anglais n'est pas essentiel, ça doit être autre chose. En fait, je sais ce que c'est : c'est la constante référence à la bourgeoisie. Dans ce livre il ne s'agit que de la bourgeoisie… Voilà, c'est idiot, mais je me disais : Salim, tu lis un texte très beau, parfait, c'est vrai, il y a toute une perfection un peu glacée que j'ai bien vue, bien ressentie, qui m'impressionnait, mais je me disais : ce n'est pas pour toi. C'est pour ça que j'ai abandonné.

– Ah, mais ça oui, c'est une objection très réelle, très sérieuse. On me l'a déjà souvent faite, et je suis le premier à reconnaître son importance. Malheureusement, à partir du moment où un texte est gonflé de

références culturelles, il est voué à la bourgeoisie, il ne peut pas y échapper puisque la bourgeoisie, qu'on le veuille ou non, et jusqu'à nouvel ordre, c'est à elle qu'appartient la culture…

– Oui, c'est vrai dans la plupart des cas. Pourtant, regarde un texte comme Prostitution*, de Guyotat : il est plein de références culturelles, et pourtant ses références ne sont pas bourgeoises, pas du tout.*

– Ah oui, je ne connais pas Prostitution*, je ne connais qu'*Éden*, que j'aime beaucoup. Mais il faut voir que dans* Passage *la bourgeoisie est montrée de façon ironique, que toutes les références sont ironiques, détachées. Oh, bien sûr, je connais les limites de l'ironie quand il lui faut lutter contre l'obsession. Bien sûr. Visconti, par exemple, metteur en scène communiste, ne montre l'aristocratie et les classes dirigeantes que pour les dénoncer, officiellement, pour mettre au jour leurs tares, pour étaler leurs turpitudes et révéler les failles qui vont les perdre. Mais il est obsédé, obsédé par le luxe, obsédé par la beauté, obsédé par la grâce, par le prestige culturel des classes qu'il prétend dénoncer, par leur élégance, leur style. Et il a beau faire, son obsession l'envahit tout entier, elle est plus forte que sa volonté politique ou polémique : il n'est plus sensible qu'à l'attrait de ce qu'il dépeint, ses prétentions critiques s'effondrent entièrement, à la fin il n'en est plus question du tout, plus* sérieusement*, en tout cas. Je sais ça. Mais il ne me semble pas être tombé dans ce piège, si c'en est bien un. D'ailleurs la question dont tu parles, elle se pose de façon plus nette, je crois, à propos d'*Échange *que de* Passage*. Le rapport du récit à la classe y est un thème essentiel : le récit comme privilège de classe, d'une part, ou plus précisément le récit comme moyen, pour les classes condamnées, les civilisations en train de perdre le pouvoir, de prolonger leur règne pour une génération ou deux. Regarde le Sud américain après la guerre de Sécession, et pratiquement jusqu'à nos jours. Je crois qu'il s'opère un* échange *– c'est une des significations du titre – entre le temps et les récits. Seul le temps permet à une classe donnée d'accumuler des récits. Mais ces récits sont ensuite une matière d'échange, ils permettent à cette classe de gagner du temps,* un peu *de temps : de différer sa disparition, de surseoir tant bien que mal à son effacement. La classe dont il s'agit, dans* Échange*, ce n'est pas la bourgeoisie capitaliste d'aujourd'hui, celle qui mène les affaires et qui*

dirige le pays; c'est la "petite grande bourgeoisie", si l'on peut dire, la classe qui a perdu la partie dans la course vers la concentration économique, en général parce qu'elle n'a même pas voulu s'y engager, le plus souvent : cette classe, cette sous-classe, si on veut, cette sous-section de classe, elle n'a ni argent ni pouvoir; elle a seulement des récits. Or l'essentiel, pour ses fins de sauvegarde sociologique, est dans des détails infimes, apparemment tout à fait secondaires, des détails de langue et des détails de représentation, des délicatesses à propos des récits, des vestiges de pouvoir diégétique, si l'on veut, où se concentrent des prestiges sociaux écroulés.

– Oui, je comprends ce que tu me dis. Je crois d'ailleurs que maintenant, après t'avoir rencontré, je pourrais lire tes livres tout à fait différemment, dans une autre projection. Peut-être en commençant par Échange*, d'ailleurs…*

– Oui, Échange *est beaucoup plus "premier livre", ironiquement.*

– C'est une des choses qui m'avaient gêné, dans Passage *: je soupçonnais quelque chose, ça n'avait pas l'air d'un premier livre; c'est un texte tellement gardé, tellement protégé…*

– Oui, en ce sens qu'on ne pourrait prendre aucune phrase de ce livre, ni de l'autre, d'ailleurs, et nous la reprocher, à Duparc ou à moi : nous pourrions toujours dire, toujours : "Mais enfin, ce n'est pas possible que vous preniez cela au sérieux !" En ce sens, oui, c'est vrai, Passage *est un livre très gardé. Mais en un autre sens il ne l'est pas du tout : c'est un livre ouvert, chacun peut y prendre ce qu'il veut, y apporter ce qu'il veut, y projeter ses propres fantasmes, ses propres associations d'esprit ou de mots, interrompre à tout moment sa lecture et marcher jusqu'à la fenêtre.*

– Ça m'intéresse, ce que tu me dis de la chronologie, je me doutais un peu de ça, que Passage *pouvait bien n'être pas le premier livre….*

– Le livre de Duparc n'est pas daté, il porte seulement la mention 19 mars 19.., *sans indication d'année. Et Duparc serait assez porté à prétendre à l'antériorité de son livre. Son grand argument dans ce sens, c'est que dans le paragraphe de* Passage *qui est constitué uniquement de premiers paragraphes de romans…*

– Ah oui, Barthes a une vraie fascination pour les premières phrases de roman…

– Oui. Eh bien, dans Passage, *il y a un paragraphe qui n'est fait que de ça, d'incipit, de premières phrases de romans; et parmi ces phrases-là il y a la première phrase d'*Échange*...»*

Les goûts littéraires de Salim sont très éclectiques et vont d'Irène Monési (« C'est le premier écrivain français chez qui je sois allé, dit W. Elle habite toujours [Interruption : coup de téléphone de John. Il vient d'accompagner Melinda à la clinique et tient beaucoup à ce que nous l'appelions là-bas (elle, Melinda). Mais il se fait surtout du souci pour W. (« *You know I adore W.* »), qui, d'après lui, devient complètement hystérique :

« Je me suis permis de lui suggérer de prendre un peu des vacances : ça lui ferait du bien. »

Là-dessus retour de W., complètement hystérique en effet.

« John veut qu'on téléphone à Melinda.

– Pouh, il est complètement hystérique. *Warhol wants me to go to Stockholm : "Can you type, he says. – Of course I can type ! – Well, you always* write *your letters. – In Europe it's considered rude to type letters."* »] *dans la Cité ? – Non, elle habite…) à Maurice Roche.*

«Et toi, tu aimes Maurice Roche ?

– J'admire beaucoup ce qu'il écrit, sa façon d'écrire, la construction et tout ça, sa technique; mais chez lui le matériau, tu sais, la part de représentation qui malgré tout demeure toujours dans n'importe quoi d'écrit, ne me touche pas beaucoup, personnellement, dans ses livres. Il n'y a aucun investissement de désir, de ma part, dans ce qu'il écrit : je trouve ça très bien, très bien, mais ça me laisse un peu indifférent.

– Oh, il est obsédé par la mort, l'angoisse de la mort, et moi c'est tout ce qui m'intéresse, c'est tout ce qui m'obsède…

– Ah, je ne pensais pas à ça, je…

– C'est tout de même difficile de ne pas penser à ça en le lisant…

– Tu as raison, mais ça c'est un thème, un motif profond, le fond du propos. Je pensais plutôt, plus superficiellement, à la matière qui est

brassée dans ses livres, aux images, aux objets, aux tics de langage, aux chats, tiens, aux chats, aux plaisanteries de carabins, à la pharmacopée…

– Mais justement, tout ça ne sert qu'à…

[*Mardi 12 octobre, huit heures et demie du soir.* Journée perdue. Levé tard, épuisé par les scènes de la nuit, j'ai passé l'après-midi en coups de téléphone divers pour inviter des amis et des relations à la soirée de vendredi chez John et Raoul. Le plus excitant et de loin, parmi ces coups de téléphone, fut un échange avec Barthes qui m'a dit avoir reçu *Échange* et, qui plus est, l'avoir lu :

« Je vis dans un tel tourbillon que j'attendais un dimanche un peu calme pour t'écrire. Je trouve ça très bien, un très beau livre. Je l'ai lu avec un tel plaisir que je n'ai même pas pensé aux mécanismes textuels qui soutiennent tout ça : j'étais emporté par ce grand chant qui plane, c'était le même plaisir qu'à lire Proust, ou Balzac... »

Du coup je n'ai plus rien fait de l'après-midi [*J'écris ceci à neuf heures, au retour de W., et pour finir ce cahier.*], m'amusant à lire *Échange* à la façon supposée de Landor [ROLAND, ORLANDO → *ORLANDO FURIOSO* → ANGÉLIQUE /// *ORLANDO* (WOOLF, WOLF, LOUP, SAINT-LOUP, WOLFSON /// DONALD, MACDONALD → FLORA → CÉLINE (CÉLINE ET FLORA) //// ROMAND, ROMAN /// *L'ÉMIGRANT DE LANDOR ROAD*, WALTER SAVAGE LANDOR (→ LARBAUD), *LE COTTAGE LANDOR* (POË, *WILLIAM WILSON*, AUGUSTE DUPIN, ETC. /// BARTHES, PARTHE(S), FLÈCHE DU, ARC ////] et y prenant un vif plaisir.

[*Mercredi 13 octobre 1976, 4 heures*. [*Voilà encore une journée qui s'annonce peu productive. Je me suis levé relativement tôt afin d'aller à la Maison de la radio pour une interview à onze heures; et pour m'apercevoir, une fois là-bas, qu'elle ne devait être enregistrée que mercredi prochain. J'en ai profité pour marcher jusqu'à la chambrette de Claude, avenue de Versailles, et, en son absence, pour lui laisser un mot l'invitant à la soirée de vendredi. Puis, rentré en métro à Saint-Germain,*

j'ai passé un long moment à la Hune, à feuilleter divers livres et revues, la réédition de Benveniste dans la nouvelle collection de Gallimard, la Revue d'esthétique *en 10-18, les quelques pages de Jean-Jacques Brochier consacrées à Fritz Lang* [JACK (JACQUES, JAMES, (FRANCIS) JAMMES, (

~~HENRY,~~

, WILLIAM) JAMES, (MAX) JACOB, *JACOB'S ROOM*) LANG, LANGUE, GLAN(D), *L'ANG(E)*, ANGL(E), ANGLE(TERRE), LANGUE DE TERRE, LANGE(S)] *dans les* Dossiers du cinéma*, etc. Après quoi j'ai décidé de profiter de ce que j'étais sorti pour aller chez le coiffeur, ce que je remets de faire depuis plusieurs jours. Mais je suis d'abord allé déjeuner rue Casimir-Delavigne, et passé chez Flammarion où j'ai rencontré, alors que je tentais de me glisser furtivement vers les toilettes, Carine* [CAR, ARC, IN(D)E, RANCE, RANCE, ÉCRAN, NACRE, CARNE, CARNÉ, RACINE, RACINE, RACE, CIRE, RICANE(R)] [Interruption : long coup de téléphone d'Orange [OR, ANGE, NAGE, AGEN, ORIANE, RANGER, RONGER, ROGNER / ARC, CIRQUE, AMPHITHÉÂTRE ROMAIN(S)] ou plutôt de Carpentras [ARC, PARC, CARPE, ENTRA(S), CANARP]]. *Plus tard, les cheveux coupés, je suis passé par la tasse de l'École de médecine où un petit étudiant très poilu, avec une belle queue, se faisait branler par un éternel éphèbe éternellement bronzé, que je connais depuis toujours et qui est même venu ici, un jour, il y a deux ou trois ans, sans que nous fassions rien avec lui, je ne sais pas pourquoi, peut-être ne voulait-il pas d'un* threesome. *Je leur ai donné un coup de main, caressant, pendant que l'autre le branlait, la poitrine de l'étudiant qui a vite envoyé son foutre contre l'émail des chiottes. Je suis bien éloigné à présent de la légèreté avec laquelle les garçons de vingt ans ou un peu davantage dispensent leur semence à tout vent, n'importe où, n'importe comment, et j'aime mieux garder la mienne pour de plus sérieux plaisirs.* Anyway*, je suis rentré ici, d'où je dois bientôt ressortir pour rejoindre en face de l'Opéra-Comique Paul et Monique et W.*] Nous avons hier soir dîné vite. John a appelé pour nous apprendre qu'il y avait à la télévision une émission sur les Français vus par les étrangers, et il se disait indigné de n'avoir pas été invité à participer au débat, parce que si quelqu'un a quelque chose à dire sur le sujet et s'y connaît… Cynthia lui a dit que

l'opération de Melinda s'était bien passée, mais qu'elle avait dans tout le ventre des furoncles qu'il faudrait un jour opérer. D'autre part, Cynthia semble avoir reçu de Mithymna un coup de téléphone : tout serait arrangé, elle va partir après tout.

Nous avons regardé, tout en dînant, une partie de l'émission sur les Français, mais c'était pitoyable et, puisque W. m'avait dit plus tôt vouloir être seul pour travailler, et qu'il n'a aucun désir de voir ce film, je suis allé au cinéma du Drugstore voir *L'Innocent*, de Visconti. Mais je peux à peine supporter, maintenant, d'aller dans les cinémas commerciaux, car je passe mon temps à m'y disputer avec mes voisins qui parlent sans cesse. Il est admis désormais, à Paris, qu'on peut parler tout haut, ou presque, pendant la publicité et le documentaire, bien que ni ceci ni cela ne soit jamais tout à fait aussi bête et ennuyeux que les conversations qui vous sont imposées à cette occasion; et pendant le générique également. J'ai dit à une femme :

GLASS > VERRE > VERT, etc. PHIL > FIL > FILE >>>>> FILS
LISSE, LYS, LICE, LYCÉE, LYCÉE (le mont, en ARCADIE)

>>>>>>>> GLACE, GLACE > MIROIR

« Soyez gentille, vous n'allez tout de même pas parler comme ça pendant tout le film...»

Elle a répondu *non*, sans que je comprenne très bien si ce *non* portait sur ma requête ou sur ses intentions ultérieures de bavardage. Les chuchotements me rendent fou, et presque autant les silences qui les séparent, parce qu'on sait bien que les gens qui ont parlé vont parler, *parlent au cinéma* – c'est un type humain bien repéré et nombreux –, et l'on a toujours peur qu'ils s'y mettent au moment précis où l'on aimerait le plus qu'ils se taisent (de sorte que ce moment vous est gâché, même si eux ne pipent mot).

Du film je n'ai pas le temps de noter ici quoi que ce soit, sinon qu'il est bien moins mauvais, à mon avis, que la critique ne l'a dit. Mais la prétendue intelligentsia journalistique, s'il existe une chose pareille, ne

comprend rien, si extraordinaire que cela puisse paraître, au jeu des degrés – témoin ce qu'elle dit du livre de Cholodenko, ou bien l'article du *Quotidien de Paris* sur les directeurs de collection. Passons. Rentré ici, j'ai eu avec W. une longue conversation sur ses projets de carrière, et nous nous sommes finalement endormis assez tard, malgré nos résolutions.

[Jeudi 14 octobre, 4 heures [Et pourtant ce matin je m'étais levé relativement tôt, à dix heures; j'avais déjeuné à une heure raisonnable, j'étais fin prêt pour travailler à deux heures. Mais c'est ce satisfaisant état de choses qui m'a perdu, car j'ai décidé d'en profiter pour écrire à Luigi auquel je devais une lettre depuis des semaines. Cela, en soi, ne m'a pas pris trop de temps, mais, étant allé poster la lettre, j'ai acheté *Le Monde*, je l'ai feuilleté, je me suis souvenu que je voulais souligner une ou deux choses dans le numéro d'avant-hier, etc., et me voici. Et je ne pourrai pas travailler trop longtemps car je dois aller au vernissage de l'exposition du cinquantenaire de l'Exposition de 1925, aux Arts déco. *Dunque* :]. *Hier j'avais rendez-vous place Boïeldieu avec les Otchakovsky et W., qui était là à l'heure, mais eux non. Nous avons tout de même eu le temps de prendre un verre et un sandwich au café-restaurant de l'Opéra-Comique.*

W. n'avait pu avoir, et encore par miracle et entregent, que de médiocres places, à l'orchestre, sans doute, mais tout à fait sur le côté, des strapontins, et pas voisins les uns des autres. Comme le spectacle commence très tôt, à sept heures, ou bien parce que beaucoup de gens, mis au pied du mur, n'ont pas le courage d'affronter cinq heures de représentation, il y avait, au début, un certain nombre de bonnes places vides que les mal assis, naturellement, se sont empressés d'occuper – ce qui, à l'arrivée tardive de leurs officiels détenteurs, a créé toute une série d'incidents, d'autant plus compliqués que ceux qui s'étaient emparés de places dont ils n'avaient pas les billets avaient vu les places qu'ils abandonnaient aussitôt appropriées par d'autres, primitivement encore plus mal lotis qu'eux, et ainsi de suite. Après une heure de représentation sont arrivées deux femmes et deux hommes, les deux hommes de type armoire-à-glace et très silencieux, les deux femmes très Vénus-à-la-fourrure pour chefs du gang des charcutiers ou des ferrailleurs, l'une surtout, avec des cuissardes noires, une culotte blanche, un blouson en

peau de panthère et de longs cheveux blonds décolorés étalés en cascade sur ses épaules et qui lui tombaient jusqu'au creux des reins. C'est elle qui menait, de plus en plus bruyamment, les négociations pour la récupération de leurs places occupées. Elle s'est avancée entre les travées vers les sièges que lui désignaient ses billets, bien que leurs occupants ne fissent mine d'avoir si peu que ce soit l'intention de les évacuer; et, sur leur refus fermement signifié, elle s'est installée là, à genoux je dois le dire, mais parlant de plus en plus fort, et soutenue de l'allée par sa consœur qui, elle, poursuivait tout haut un long monologue ponctué de « C'est-paaaas-vrai, ça, non mais c'est-paaaas-vrai ! Non mais j'y crôôôôs pas, là ! » à propos de la décadence générale des mœurs et des usages dans la société française contemporaine et dans le monde en général. Le public était d'autant plus hostile à cet étrange quatuor qui, sans doute abusé par le nom Opéra-Comique*, s'attendait sans doute à voir* La Vie parisienne *ou* Rose-Marie*, que la satisfaction de ses prétentions en grande partie légitimes eût entraîné, comme celle de celles des émigrés en 1814, une redistribution générale des places, des positions acquises et des terrains occupés, alors que pas un séant n'était posé à son juste siège. Mais la vigilance des deux malabars linoventuresques, plantés juste au-dessus de nos malheureux strapontins, et qui semblaient très habitués à faire régner un ordre rigoureux à Pigalle ou dans les quartiers chauds de Marseille, modérait les ardeurs contestatrices et les expressions de mécontentement, à commencer bien sûr par les nôtres. La femme aux bottes montantes s'est finalement résignée à abandonner sa délicate posture de surnuméraire au milieu de la travée, mais ce fut, après une courte retraite stratégique, diplomatique et judiciaire, pour revenir sur le champ de bataille, flanquée par un vague sous-directeur en smoking qui se mit en devoir, bien que la représentation suivît son cours, de vérifier* tous *les billets et fit bel et bien déplacer tout le monde, assisté lui-même d'un garde républicain qui s'attacha particulièrement à l'expulsion manu militari de deux filles, lesquelles, une fois l'opération terminée, s'étaient trouvées, celles-ci, sans place du tout, même mauvaises. Toutefois le remaniement du parterre avait été incomplet, et les quatre revendicateurs, quoique assez bien placés désormais, n'avaient toujours pas leurs* vrais *fauteuils; de sorte que la discoureuse, parmi eux, continuait à se plaindre à haute voix*

et à insulter l'assistance tous azimuts, non sans ajouter à ses thèmes originels sur le droit et le respect du droit, une fois qu'elle eut pris conscience de ce qui se passait sur scène, ou plutôt de ce qui ne s'y passait pas, ou de ce qui s'y passait fort peu, et fort lentement, des commentaires sur le spectacle que lui aussi c'était-pââââs-vrai, non mais là je rêve, là ou quoi, j'y crôôôôs pas ?

Il restait deux bons sièges vides, pas très loin de mon strapontin, et je les lorgnais pour Monique et Paul, mais n'osai les leur signaler trop tôt, crainte que leurs titulaires ne se présentassent à leur tour et que les mêmes incidents ne se reproduisissent. Mais, au bout de deux heures de spectacle à peu près, la porte principale du parterre s'ouvrit avec une grande violence, tandis que faisait irruption dans la salle, se bousculant, entrée du peuple à la Convention ou des Turcs au concile sur le sexe des anges, tout un groupe de jeunes gens, étudiants ou passionnés de musiques "planantes", qui avaient forcé par leur masse les barrages de contrôle. J'ai profité des deux minutes où ces envahisseurs ne voyaient rien, à cause de la semi-obscurité, pour faire passer Paul et Monique dans la travée en direction des sièges convoités que, trente secondes plus tard, les insurgés eussent investis, alors que la majorité d'entre eux se sont assis dans le couloir central, ou bien sont restés massés près des portes. Mais Paul et Monique étaient désormais bien installés, tandis qu'ils étaient auparavant, comme moi, tout à fait sur le côté, et aux premiers rangs [Interruption : coup de téléphone de Fred Hughes [*YOU*(SE), HUGH, HUGH PERSON → *TRANSPARENT THINGS* → PERSONNE, PESSOA, MASQUE, ULYSSE, ROMAN JAKOBSON], à New York, qui n'arrive pas à joindre W. à la galerie, qui confirme l'arrivée de Warhol et de son entourage demain, et qui déclare qu'Ileana leur a donné, en guise de paiement par Gilbert & George de leur portrait, « *a bad check* ». J'appelle W., qui rappelle Fred, puis moi : Ileana, qui paraît-il est furieuse que les portraits de Gilbert & George aient été faits par l'intermédiaire de W. et non par son entremise à elle, a donné, pour payer la somme de dix mille dollars, un chèque de cinq mille livres, ce qui ne représente pas la même somme, et de toute façon le chèque ne peut pas être touché aux États-Unis]*, de sorte que la composition picturale de l'espace scénique nous était tout à fait imperceptible, et que*

c'était la pente du plancher qui s'imposait à notre regard avec le plus d'évidence. Le spectacle en était complètement faussé. La jouissance esthétique requiert de plus en plus, pour moi, la perfection matérielle, je ne peux plus supporter les mauvaises places à l'Opéra, j'aime mieux rester chez moi, ni les chuchotements perpétuels des gens, et j'en viens presque à comprendre le plaisir qu'éprouvait Louis II à assister seul *aux représentations wagnériennes. Pourtant, de mon strapontin de côté, j'avais une bonne vue des coulisses, du côté opposé, et particulièrement du visage de Monza, la belle Suédoise rousse, qui était assise sur une espèce de malle et appuyée contre la paroi nue, entre deux hauts montants, le menton relevé, l'air distrait. Mais je me suis déplacé moi aussi, et j'étais par la suite très bien assis. Le seul ennui c'est qu'à cause de la foule massée à chaque porte, et des gens prêts à fondre sur votre siège à la moindre chance qui leur en serait donnée, on ne pouvait pas sortir un instant, se détendre les jambes ou aller pisser. W., lui, qui était plus près d'une issue, et qui de toute façon était invité dans la loge de* Wilson [*W. OU LE SOUVENIR D'ENFANCE* (ÎLE), *WILLIAM WILSON*, W. WILSON (→ V.-E. ORLANDO), WILSON & EVANS (*BUTCH CASSIDY & THE KID, IN PATAGONIA* (« *REMEMBER THAT WILSON WAS THE CRACK SHOT, NOT EVANS* » → DONALD EVANS (→ WILLIAM HUDSON, HUDSON RIVER, BAIE D'HUDSON, THAMES & HUDSON)))]*, a quitté la salle un moment, le temps de se faire donner par* Norman [ROMAN, ROMAN, MANOR, MANOIR, ROMAND, NORMAND, MORVAN, NORMAL, MONAR(CHIE), MONAR(QUE), NOMAR(QUE), *NORMA*, ORAN, NORA (→ JOYCE) /// MARRON, « PSYCHANALYSTE MARRON » → DOCTEUR MORGAN (*PROJET POUR UNE RÉVOLUTION À NEW YORK*) → MICHÈLE MORGAN, *NÉE* ROUSSEL, MORGAN RUSSELL (1883-1953), (BERTRAND) RUSSELL → WIITGENSTEIN → W → CASSIOPÉE], *m'a-t-il raconté ensuite, une petite ligne de cocaïne. Il a parlé aussi à Michel Foucault qu'il avait rencontré jadis chez Sonnabend* [SAUNA, BANDE(R), BANDER UN ARC, *BEND* (COURBE, VIRAGE → VIRAG → BLOOM → RIVAGE) /// SONNER, SONNA] *mais qui ne le reconnaissait pas.*

Paul, Monique et moi avons pris après la représentation un verre au café d'en face, le même que précédemment, et W. est venu nous y rejoindre après une visite à Wilson dans sa loge [DOGE, GEÔLE, TOGE, ÉLOGE, *ÉLOGES*]. *Wilson, paraît-il, qui déjà l'année dernière voulait engager W. comme directeur de la fondation Byrd Hoffman, à New York, est plein d'égards pour W. dont les relations l'impressionnent, semble-t-il, et qu'il croit fort capable de lui attirer des fonds, ce qui est sa grande préoccupation et la plus lourde de ses propres occupations. Mais W. se trouve en ce moment sollicité de toute part. «* The word has got out *», dit-il (?). Il est maintenant enchanté de ne plus travailler pour Jacques B. à la fin de l'année, et songe très sérieusement à ouvrir sa propre galerie grâce au financement de Philippe S. d'une part, de Warhol et consorts d'autre part.* But more on that subject later.

*Wilson avait dans sa loge une bouteille de Dom Pérignon, et Norman et lui prisaient de l'*héroïne.

«Tu vas trouver, dit Paul, que nous sommes vraiment les cousins de province qu'on ne peut pas sortir, mais ce qui me gêne, moi, c'est qu'on voie toutes les ficelles, littéralement, tout ce qui tient tous ces objets qui montent et qui descendent.

– Vous ne repartez pas pour Romorantin [ROMAN, ROMAN, MORAN(D), ROMAIN, MATIN] *ce soir, j'espère? Non, ce qui est vraiment ridicule, à mon avis, c'est ce missile qui avance si péniblement, tiré par sa petite ficelle, et suivi par le spot de lumière qui lui aussi ne progresse que par à-coups maladroits. (Comme je reparlais à W., ce matin* [Interruption : coup de téléphone de Paul [*Interruption : lecture d'*Échange *en prétendant que je suis Barthes, un Barthes charmé*] qui m'appelle pour me dire qu'il a rencontré Barthes, lequel viendra sans doute demain à la soirée et lui a parlé d'*Échange* avec beaucoup d'éloges, et, semble-t-il, dans les mêmes termes qu'à moi]*, de ce missile décidément ridicule, il m'a dit que tous les musiciens se moquaient de Bob Wilson et ne comprenaient rien à son travail :*

«Il y a de belles choses, mais ce n'est pas parfaitement au point. Et puis ça doit tellement à Bob Morris [WILSON → MORRIS → WILLIAM MORRIS], *par exemple.*

– *Tu veux dire la partie où se déplace le grand* <u>*néon*</u> [LÉON, NOËL, LÉON NOËL, PAUL LÉON, NOËL-NOËL / *NONE* → PERSONNE, PERSONNE, PERSONNES DÉPLACÉES / NÉANT, NOHANT → SAND, AURORE DUPIN, AUGUSTE DUPIN, <u>JACQUES</u> DUPIN → CHER, CHAIRE, IND(R)E /// ŒNONE (?)] *? Oui, c'est très beau, mais ce passage complètement abstrait s'inscrit mal dans le reste, me semble-t-il.*

– *C'est vrai, ce n'est pas très cohérent, ça* <u>*manque*</u> *d'unité. Il m'a demandé de lui dire exactement ce que j'en pensais, je le lui dirai.*

– *Il y a des choses idiotes, le monologue en français du Noir, par exemple. Mais pourtant ça* <u>*march*</u>*e, r*<u>*emarque*</u> [MARQUE, MANQUE, MANCHE, MANCHE, MARCHE, MARC, MARCHES, LA MARCHE, LES MARCHES, *MARCCHE*, ERICH MARIA REMARQUE], *ça marche, les gens riaient. Les gens sont tellement bêtes, ce n'est pas croyable. Par exemple, le Noir dit, très lentement, une phrase comme : "Si vous n'avez jamais été embrassé par une femme de Paris, vous n'avez jamais été embrassé du tout", le genre de phrase dont la deuxième moitié est rigoureusement impliquée par la première. Eh bien, les gens ne rient pas à la virgule, ils ne rient pas après* jamais*, ils ne rient pas après* embrassé*, ils rient après* du tout*, et s'ils ont tant tardé ce n'est pas par politesse à l'égard de l'acteur, non, il y a un véritable élément de surprise, dans leur rire.*

[*Vendredi 15 octobre 1976, cinq heures.* [*Je me suis levé assez tôt ce matin, pour aller pointer au chômage, mais je me suis recouché aussitôt après, et j'ai dormi jusqu'à deux heures : déjeuner, toilette, expédition à la blanchisserie,* deux fois *en fait, lecture sommaire du* Monde *(officiellement il ne s'agit que de jeter un coup d'œil aux titres, mais chaque fois je me laisse prendre) et négociations avec les voisins au sujet de vomissures dans l'escalier, voilà. Je voulais assister à un débat autour de Robbe-Grillet à la nouvelle librairie ouverte par les éditions de Minuit boulevard Saint-Michel, Autrement dit, mais je n'aurai pas le temps et j'irai directement au vernissage de l'exposition de David Hockney chez Sonnabend.*] [*Téléphoné à Javier, Rafael et Paloma ; parlé à Javier qui*

*me dit encore beaucoup de bien d'*Échange. *(«J'aime surtout les deux départs, la première page, "Il y eut d'abord le parc. Et ainsi la littérature…", ça c'est superbe. – Mais quel autre départ ? – Eh bien : "Rien, etc.", le début de la deuxième partie. – Ah oui* [Interruption : coup de tél. de Michel Planque qui veut des détails pour ce soir : heures, habillement, etc.], départs *en ce sens… Parce que le premier c'est aussi un départ…* représenté*, un début de promenade, etc. – Mais l'autre aussi, non, un* [Interruption : coup de tél. d'Édouard qui remplace W. à la galerie : « Une journaliste de *Woman's Wear Daily* veut couvrir les manifestations du Grand Palais, à qui doit-elle s'adresser? Dis à W. de me rappeler. – O.k. Invite-la à la soirée…] *départ en voyage, non, "les routes vaines de l'été"... – Ah oui, tu as raison…* [Interruption : lu *Échange*, et en particulier les deux "départs". Coup de téléphone de José le navigateur, que j'ai invité à la soirée; et aussi de W. qui a lancé un peu inconsidérément des invitations pour l'inauguration de la petite exposition de Warhol au Grand Palais, à une heure théoriquement réservée aux amis de Warhol qui sont également conviés au dîner donné ensuite chez Régine. Twombly est là, Litchenstein aussi, et ils viendront à la soirée.] – *Moi je suis plongé dans le* Dictionnaire des idées reçues*, de Flaubert, pour le projet pour la Guggenheim Foundation nous travaillons sur le "cliché", comme si nous n'avions pas assez travaillé sur le "cliché"...») Je voulais vérifier qu'ils avaient bien été invités à la soirée de ce soir, mais, en fait, chacun ayant pensé que les autres les avaient déjà invités, ils n'étaient au courant de rien.*] Michel [ANGE, ARCHANGE, MICHEL-ANGE (→ MÉTRO), *MICHELANGELO* → ELIOT (*TALKING OF MICHELANGELO*) /// CHEMIN, MICHELIN, CARTES, MICHELET (?)] est donc venu me chercher, hier, un peu après sept heures. Pendant qu'il m'attendait cinq minutes, je lui ai donné à contempler les plus récents enrichissements de ma collection de photos de garçons, celles d'un certain Jerry Sloup, extraites d'un numéro de *Playgirl* déjà ancien, et que m'ont données John et Raoul. Jerry plaît à Michel autant qu'à moi. Il serait bien intéressant d'avoir une image précise des gens qui sexuellement excitaient Proust, ou Balzac, ou Racine, et plus encore d'avoir les images elles-mêmes, éventuellement, qui les excitaient *en tant qu'images*. Quand on contemple le portrait de telle ou telle grande dame du XVIIe ou du XVIIIe siècle, dont nous savons

par les textes qu'elle troublait beaucoup les sens de ses contemporains, nous nous disons, à observer une tenue ridicule, des traits figés, une expression glaciale et des yeux que seule une légende d'*Historia* oserait qualifier d'*aguicheurs*, que le portrait n'est pas fidèle, que certainement Angélique de Fontanges ou la duchesse de Châteauroux devaient avoir d'autres charmes que ceux-là. Et parmi les représentations anciennes d'hommes, je n'en connais guère qui suscitent en moi un peu de désir – à peine tel portrait de Fouquet ou de Marceau, ou tel buste d'Alexandre le Grand (je ne pense pas ici, bien entendu, à des représentations d'hommes qui nous toucheraient par leur beauté platonicienne, le spectacle de leur droiture ou de leur noblesse, le mystère de leur personnalité ou l'évidence physique de leur génie; le *Jeune Homme au gant*, sexuellement, ne m'excite pas; je me souviens pourtant que la grande toile de Thomas Couture, *La Décadence de Rome* ou *Les Romains de la décadence*, je ne sais plus, me faisait nettement bander quand j'avais treize ou quatorze ans, et je crois même m'être branlé en en contemplant la reproduction dans le merveilleux Larousse en deux volumes des années vingt où toute sorte de toiles pompières étaient reproduites côte à côte sur des hors-texte en noir et blanc qui ressemblaient aux cimaises d'un musée 1900, ou d'un Salon : tableaux qui m'ont marqué pour la vie, *Les Énervés de Jumièges* ou *L'Excommunication de Robert le Pieux* (il faudrait s'interroger sur ce qui fait exactement la capacité de pareilles grandes machines à s'inscrire dans l'"inconscient collectif", comme on dit, mais surtout dans l'intime rêverie récurrente de millions d'individus [*Interruption : histoires de Cadillac. On en a commandé deux pour venir chercher quelqu'un chez Sonnabend à huit heures et demie d'une part, à neuf heures d'autre part : désire-t-on vraiment* deux *limousines, ou bien est-ce deux personnes qui ont téléphoné pour le même objet ? Rappeler "Max". J'appelle Edward pour lui dire de laisser le message à W. s'il l'appelle. Paul téléphone pour me dire que les Flammarion jeunes ne veulent pas assister à un dîner en petit comité avec Warhol, Yves Saint Laurent, etc.; qu'ils sont très "cousins de province" eux aussi, etc. Au milieu de tout ça la bouilloire pour le thé, oubliée sur le feu, a brûlé. W. rappelle, je lui donne les messages, etc.*] [*Interruption : thé – mais il est presque sept heures.*])). Tandis que la postérité pourra savoir très exactement ce qui nous excitait nous. Michel et moi convenons par

exemple que le type qui est sur la couverture de *Playgirl* ce mois-ci est incroyablement excitant. Moi, j'attends pour le voir mieux que quelqu'un se décide à acheter le magazine, autour de moi. Mais Michel en a déjà vu l'intérieur, chez Jean Brunet, et il dit que ce garçon de la couverture, quoiqu'il soit sur les autres photographies très différent de ce dont il a l'air là, est superbe, très musclé, très poilu et je ne sais plus quoi d'autre (très bien monté, probablement).

Nous sommes allés en voiture au musée des Arts décoratifs où il y avait un monde fou. Nous y avons retrouvé Edward B. qui est entré avec nous, après quoi nous nous sommes séparés, chacun allant à son rythme dans les salles bondées. Les meubles et les objets, dont beaucoup sont très beaux, sont présentés sur de petites estrades basses qui se projettent en dents de scie vers les spectateurs sous d'immenses panneaux photographiques offrant des vues extérieures de l'exposition de 1925, pleines d'intérêt, sans doute, mais qui les écrasent. L'impression de fouillis domine, et même de foire. X, qui travaillait jadis, et travaille peut-être encore, dans ce magasin spécialisé dans l'Art déco qui est à côté de la librairie Honoré Champion, sur le quai Voltaire, dit qu'il est indigné, que tout cela n'est qu'une vaste opération commerciale, que tout ce qui est montré là est à vendre (et il est de fait que, ces dernières années, les musées nationaux se sont souvent associés, d'une manière ou d'une autre, avec certaines grandes firmes, Kodak par exemple, qui semblaient être autant et plus l'objet de certaines expositions (rendues possibles par elles, il faut le dire) que l'art ou la période censés être célébrés). À chaque meuble ou objet correspond un numéro, invisible la plupart du temps, minuscule ou bien caché, ou tout simplement absent, auquel il faut se reporter pour identifier, sur de petits panneaux placés à gauche ou à droite de chaque estrade, ce qui vous intéresse. Sur ces cartons les objets ne sont même pas énumérés dans un ordre qui corresponde à leur emplacement sur l'estrade, et il est impossible, à cause de la foule, de faire la navette entre l'objet et la notice qui le concerne, de sorte qu'on renonce assez vite à savoir précisément ce que l'on regarde. Rien, ou presque rien, sauf peut-être les admirables lampes de Chareau [ARC, CAR, CHAR, CHAR, CHÉREAU, CHARIOT], n'approche lointainement de l'élégance, de l'invention, de l'originalité et du

modernisme fulgurant, prémonitoire, de ce qui se faisait au même moment au Bauhaus. Le meilleur vaut par son étrangeté (les vases de Dunand), la richesse de sa matière et la simplicité de ses lignes (les couverts massifs de Puiforcat, les robes de Jeanne Lanvin) ; le pire se distingue par une pseudo-modernisation très vulgaire de styles anciens, en général le style Louis XVI. Certaines pièces, comme le fauteuil de Rietveld, ou même une gravure de Mondrian [MONDE RIANT, ROMAN, MORAND, R(Y)MAN, NORMAN, *NORMA*, NORD, NORMAND, ETC.], sont annexées très abusivement à l'Art déco. De toute façon, les conditions pour voir tout cela étaient les pires qu'on puisse imaginer, il faudra retourner là-bas.

Certaines femmes âgées, depuis longtemps habituées à ne rien comprendre aux fantaisies de leurs petits-enfants, pouvaient pour une fois briller un peu auprès d'eux, reconnaissaient ceci ou cela, se trompaient le plus souvent (il faut toujours préférer les experts aux témoins, les gens du pays ne savent jamais rien); et l'on voyait quelques toilettes adaptées à la circonstance, quelques coiffures à la garçonne, quelques bijoux cachés depuis cinquante ans et ressortis pour l'occasion.

J'ai remarqué d'abord pour son élégance, puis reconnu, l'homme aux palmiers, Jean-Pierre G. Lui ne m'a pas reconnu, mais W. est arrivé, je les ai vus ensemble et les ai rejoints. Jean-Pierre est vraiment l'un des hommes les mieux habillés que je connaisse, infiniment plus chic que toutes ces folles couturières pseudo-rétro qui sévissent partout; et comme tous les vrais dandy, ceux qui vont jusqu'au bout de leur dandysme, et le dépassent, il est d'une élégance que peu de gens semblent remarquer – peut-être les vrais élégants doivent-ils être hétéros, les pédés ont toujours tendance à en faire trop. Lui-même aurait d'ailleurs pu se passer, à mon avis, d'une écharpe jaune pâle qui constituait le six – ou septième – élément rimant autour d'un thème central beige ou blanc cassé. [*Il faut que je m'arrête là, il est presque sept heures et demie.*]

[Samedi 16 octobre, 4 heures et demie. [Chronique du retard. J'ai dormi jusqu'à midi. En allant acheter *Le Figaro* pour voir si par hasard Kanters avait écrit l'article annoncé (non), j'ai trouvé Daniel, le garçon

d'Orange, qui faisait le pied de grue au pied de la pendule, à l'orée du boulevard Raspail, et se préparait, m'a-t-il dit, à me téléphoner. Il est venu ici avec moi et nous avons déjeuné ensemble. Il est exactement semblable à lui-même, il n'a pas maigri, il n'y a que sa moustache qui ait changé, elle est plus épaisse. Il est gentil, intimidé et prêt à tout. Je lui ai expliqué que mon "copain" pouvait rentrer à n'importe quel moment, qu'il était au courant de nos relations de cet été, qu'il savait que lui, Daniel, était en ce moment à Paris, mais que ce ne serait très agréable ni pour lui ni pour moi qu'il nous trouve en train de faire l'amour. Nous nous sommes un peu embrassés et caressés, et comme il ouvrait sa braguette pour réajuster sa chemise que j'avais un peu dérangée, je l'ai sucé un instant, après quoi il m'a rendu la pareille. Mais je ne voulais pas jouir, ce qu'il comprenait mal. Pourtant il m'excite encore par sa dévotion absolue, semble-t-il, et son relatif exotisme. J'aimerais bien le baiser une fois de plus, seul ou avec W. Mais je ne pense pas que W. s'intéresse beaucoup à lui.

Au milieu de cet échange tâtonnant est arrivé Christophe G., qui deux jours plus tôt avait laissé un mot [LETTRE, MESSAGE, MOT DE PASSE, TOM, TIM, T(H)OM(AS)] dans ma boîte à lettres. Fidèle à lui-même il disait absolument tout ce qui lui passait par la tête, et voulait savoir par exemple pourquoi Daniel, auquel il faisait des avances très marquées [MARQUET, MARQUE, MARC, MARK (MONNAIE, MONET, MARC MONNET), MARCHÉ, MARCHAIS, MARY MARQUET, MARQUIS], était si poilu, etc. Il nous a appris que la nuit dernière il était rentré en taxi d'une soirée près du Trocadéro, que le chauffeur lui avait raconté qu'avant lui trois pédés lui avaient proposé de venir faire l'amour avec eux, qu'il avait décliné leur offre, n'étant pas intéressé par les garçons, mais qu'il ne manifestait aucune désapprobation et pensait que chacun devait pouvoir faire ce qu'il voulait. Il avait alors demandé à Christophe s'il avait jamais fait l'amour avec des garçons, et Christophe lui avait dit que oui, que ça pouvait être très bien, qu'en particulier les garçons faisaient les pipes beaucoup mieux que les filles, ce que le chauffeur voulait bien croire. Mais le chauffeur avait dit alors que lui aimait vraiment beaucoup les femmes, que malheureusement la sienne était frigide et qu'après avoir fait l'amour

avec elle il se branlait. Christophe, qui pendant ce temps-là, dans le taxi, se branlait lui-même sous son imperméable, sur la banquette arrière, avait dit que sa femme à lui était japonaise, ce qui avait suscité beaucoup de questions très intéressées du chauffeur :

« Ça vous excite pas, tout ça?

– Si, ça m'excite vachement.

– Faites voir… Ah oui, pas mal… Moi aussi… J'aimerais bien vous faire une pipe, si vous voulez. [*Interruption : coup de téléphone de Christian, qui est chez Roland ("l'Indien"), sur le canal Saint-Martin. Il me donne le numéro de téléphone.*

«Ça n'ennuiera pas Roland si j'appelle là?

– Je ne sais pas, on verra.

– J'ai beaucoup regretté que vous partiez si tôt, hier, d'autant plus que c'est devenu de mieux en mieux, par la suite. Norman a sorti ses petites marchandises, les huiles se sont retirées, à la fin c'était tout à fait fou.

– Oui, mais il aurait fallu être… seul. Il y a quelques petits problèmes entre Roland et moi, il n'était pas de très bonne humeur, moi non plus.

– Quel genre de problèmes?

– Oh, le genre habituel de problèmes de couple, un coup de téléphone raté, rien de grave, mais il valait mieux ne pas rester trop tard… [Interruption : thé – lecture d'*Échange* à la manière de Miguel de J., dont W. m'a dit tout à l'heure qu'il avait lu et aimé *Passage* (*Miguel de J. est ce Belge connu de vue depuis toujours, rencontré une nuit sur la Croisette, à Cannes, et qui voulait alors, avec beaucoup d'insistance, m'emmener chez lui, à Mougins, à bord d'une grosse américaine blanche décapotable. Hier, comme j'allais de la galerie Sonnabend jusque chez John, dans la voiture de John, avec Ileana et lui, Ileana a dit de Miguel :*

«Il a de beaux cheveux, en tout cas. C'est tout ce que j'ai vu de lui.

– C'est une perruque, a dit John.

– Vraiment? Alors je n'ai rien vu du tout. »]

– Ah oui, ça me plairait bien; une pipe par un mec qui serait pas pédé, ça m'exciterait.

– Malheureusement on peut pas aller chez moi, y a ma femme, mais je connais un coin, si tu veux venir avec moi.»

On s'est garés. Il m'a suivi. Et je lui ai fait une pipe dans un immeuble, sur un palier, il m'a joui dans la bouche, ça m'excitait beaucoup et pourtant il n'était pas spécialement beau, tu vois, et il devait bien avoir dans les quarante ans.»

Christophe est parti vers trois heures, et Daniel vers quatre. Comme j'allais enfin me mettre au travail, après une petite collation (Daniel et moi avions très peu mangé), est arrivé W., toujours aussi excité. Il m'a dit qu'il était désolé, que finalement je ne pouvais pas aller au dîner de ce soir, parce que ce n'était ni Warhol ni la galerie qui invitait, mais une femme inconnue; mais qu'il voulait tout de même que j'aille avec lui à l'inauguration de l'exposition (il s'agit en fait d'un "*private showing*" pour quelques happy few).

«Mais je ne peux pas aller à ça non plus si je ne suis pas invité…

– Oh, viens, j'ai envie que tu sois là, j'ai toujours envie que tu sois avec moi, toujours, de plus en plus.

– Ah, ça, c'est vraiment gentil.

– J'ai compris tellement de choses, tellement de choses, ces deux dernières semaines ! Il y a eu un déclic, quelque chose d'extraordinaire s'est passé, une espèce d'illumination, aussi bien en ce qui nous concerne, nous, qu'en ce qui concerne les affaires. Au dîner avec Warhol, hier, tout était tellement clair, tellement clair! Comment ai-je pu être aussi naïf? De tous les côtés ce ne sont qu'intrigues, intérêts, une sauvagerie inouïe : tout est calculé, prévu, combiné, manigancé pour faire un coup ou pour éliminer celui-ci ou celui-là; c'est la guerre au couteau. Je disais à Fred que finalement j'avais compris comment tout ça marchait, il m'a dit : "Je suppose que tu étais plus naïf que nous ne le pensions." Ils sont entre eux d'une vacherie absolument invraisemblable. Il faut voir comment ils [*dish* : maltraiter en paroles, médire de, etc.] ce pauvre Hemphill, ou John Steward, c'est extraordinaire. Ils sont d'une méchanceté inimaginable, tous. Et à part Warhol, bien sûr, même s'ils sont très malins, supermalins (*clever*), ils ne sont pas très intelligents, vraiment. Mais maintenant j'ai les yeux ouverts.»]

Je suis donc allé vers huit heures, hier, à la galerie Sonnabend (chemise Lacoste bleu ciel, très pâle, veste en tweed droite, gris-bleu, pantalon de flanelle grise à revers, pochette bleu ciel (découpée dans une vieille chemise en oxford : la veste a été brûlée à la poche à une soirée sur la terrasse de Mme Dane [DANS, DANSE, (JIM) DINE, DUNE, ANDE(S), DANE(MARK), DAN, DANIEL, DUANE (MICHALS, MARCUS → RENAUD CAMUS)] *au musée Galliéra)). J'ai rencontré en chemin l'Italien, Lino, par qui nous avons connu José le navigateur solitaire, et il est venu avec moi, ce qui lui a permis de retrouver Claude qui, me disait-il, s'est évanoui le soir où ils sont partis ensemble d'ici. Il y avait chez Sonnabend une foule énorme qui débordait sur le trottoir de la rue Mazarine : gens que je connaissais, pour la plupart, et c'est une expérience assez agréable (je m'aperçois que j'ai oublié d'écrire en italique. Dieu sait qu'on est pourtant loin du récit chronologique des événements, qui seul a droit à l'écriture droite, théoriquement; à moins que ce qui interrompt l'interruption doive revenir au romain, que ce qui interrompt ce romain de troisième niveau doive repasser à l'italique, et ainsi de suite…) que de traverser une foule large et compacte en serrant des mains à gauche et à droite tandis qu'au loin on vous fait des signes : scène qui évoque surtout pour moi un vague souvenir proustien où flotte seulement le nom d'Amanien (certainement à tort, mais qu'importe : «Bonsoir, Amanien, Bonsoir, Adhéaume, comment va Pomme ? »). Donc : Jean-Claude Darbois, Ghislain Mollet-Viéville, Jacques Ohayon, le Sud-Africain ami de Gary, John Steward et son ami Kirk (qui habite la rue de Varize, à Auteuil, comme W. quand je l'ai rencontré – mais il est beaucoup moins joli (il n'est même pas joli du tout)), les Poirier, Cornell, Sarkis, David Hockney, David l'Israélien, Peter le faux Israélien, Thomas Amman, Ileana, Jack Lisfveld, Michel Planque, Antoinette l'amie de Jean-Claude et de Casimir, Jean-François Lavie (pièce conceptuelle involontaire : j'étais en train de regarder le cul de Lavie, que je n'avais pas reconnu, tandis que lui regardait une des photographies de David, celle où l'on voit un garçon nu sous la douche, le cul particulièrement en évidence, ou en tout cas évident), Jean-Paul le maître-nageur avec un ami dont j'ai oublié le nom. Quand vous connaissez presque tout le monde, les gens que vous ne connaissez pas pensent que sans doute ils vous ont déjà rencontré et ils vous sourient à tout hasard; ou bien ceux*

que vous reconnaissez mais qui ne vous reconnaissent pas – des marchands rencontrés à Bâle, par exemple : Marianne Goodman, qui m'a demandé si j'étais bien Jacques B. – se disent aussi qu'ils doivent vous connaître, puisque apparemment tout le monde vous connaît…

Antonio a vraiment bien lu Échange. *L'autre jour, aux Arts décoratifs, Ileana, avec qui il était, m'a félicité du succès du livre.*

« Oh mais vous savez, ce n'est pas un succès du tout, en fait c'est plutôt un four, il n'y a pas eu un seul article sur le livre depuis qu'il est paru…

– Il faut dire que vous avez vraiment tout fait pour ça, a dit Ileana.

– Oui, peut-être un peu…

– À commencer par épeler mal le nom d'Ileana, a dit Antonio.

– Comment ça, le nom d'Ileana *? Et de toute façon, si ce nom était épelé comme il l'était, c'était parce qu'il y avait à cet endroit précis de cette page-là des raisons précises pour qu'il soit épelé comme il l'était*. [Interruption : téléphoné à Georges Raillard pour m'excuser d'avoir été hier un mauvais hôte :

« Je vous ai vu arriver, et puis je vous ai complètement perdu de vue.

– C'est parce qu'il y avait tellement de monde, c'était très réussi.

– Et puis nous étions tous dans un tel état, j'ai bien peur d'avoir un peu failli à mes devoirs…

– Non, non, pas du tout, nous ne sommes pas restés très longtemps mais c'était très joli, très pittoresque. J'aurais voulu parler un peu plus avec vous de votre livre, mais, bien sûr, c'était impossible, avec le bruit et la cohue… J'en ai parlé à Paul, il vous a dit ça ?

– Il m'a dit que vous en aviez parlé ensemble, mais il ne m'a pas fait part de vos commentaires.

– J'ai lu le livre avec beaucoup de plaisir, j'apprécie cette tension volontaire entre un style tout à fait classique, au fond, presque fitzgéraldien, non?, et toute sorte de recherches modernes. Ce que je disais à Paul, mais ce n'est pas une critique, non, c'est une question que je me pose, je me demande ce qu'il adviendra de, par exemple [*Interruption : W. demande :*

«Qu'est-ce qu'il disait encore, Raillard ?

– Oh, il se demande si certaines allusions, aux deux Roche par exemple, seront encore compréhensibles dans quelques années, si elles ne dépendent pas trop de l'actualité.

– Boh, dans Proust et Balzac il y a toute sorte d'allusions à des choses et à des gens dont on ne sait plus rien aujourd'hui. Je ne sais pas si c'est très important, ça… Est-ce que je vais écrire la citation de Veblen pour Fred, sur une petite carte ?

– Oui, pourquoi pas ?

– Maintenant qu'il y a des photographies de Warhol avec moi dans des magazines et tout ça, et l'adresse d'ici, il faut vraiment faire blinder la porte.], certaines allusions aux deux Roche, dans vingt ou trente ans…

– Oui, vous avez probablement raison, certains détails relèvent sans doute d'une actualité à trop court terme.

– Il faudra des notes [*STONE*, PIERRE, PIERRE, *STEIN*, STEIN, WITTGENTSEIN (*NOTES ON LOGIC*)]…

– Ah, aucun problème : j'aime beaucoup les notes…

– Maurice Roche me disait, en parlant de *Mémoire* : "Tu as vu ce que j'ai passé à Nadeau, je n'y suis pas allé avec le dos de la cuiller, hein… – *À Nadeau* ? Comment ça ? – Mais enfin, si, souviens-toi : '… qui n'a d'odeur que la sienne…'" Et puis j'aime beaucoup la fin, à partir du moment où le texte se divise en deux parties, le rapport entre le haut et le bas est très subtil, c'est un jeu de correspondances diffuses, ce n'est pas de ces rapports ricardoliens…

– Oh, je ne sais pas, c'est assez ricardolien tout de même, il y a tout un jeu de correspondances anagrammatiques, comme un échange de balles par-dessus le filet, au tennis… Mais enfin, il faut vraiment bien regarder…

– Ah oui, je n'ai sans doute pas assez regardé. Mais ce que je voulais dire c'est que ça reste littéraire, romanesque, ce n'est pas un pur mécanisme comme chez Ricardou.

– Oui, je n'aime pas beaucoup la fiction de Ricardou, en effet, c'est trop c.q.f.d. : autant je dois beaucoup à son travail théorique, autant je

trouve sa fiction ennuyeuse.

– Oui, chez vous c'est beaucoup plus subtil. – Ah mais, je suis enchanté, c'est très aimable à vous de me dire tout ça, vraiment.

– J'espère que nous aurons bientôt l'occasion d'en parler un peu plus longuement.

– À bientôt, donc, et excusez-moi encore une fois auprès de Mme Raillard…

– Pas du tout… »]

– Oui, bien sûr, dit Ileana.

– Et il y a une raison précise pour que je dise cela maintenant, dit Antonio (tout à fait démonté qu'Ileana ne le soutienne pas – c'est du moins ainsi que je raconterai le lendemain, ou le soir, l'épisode à John et à W.), comment ne comprends-tu pas ça ? »

Mais hier il est revenu sur la question :

« Quelle est la raison précise de l'orthographe Illyana *?*

– Oh, je ne pourrais pas te le dire exactement comme ça, impromptu, il faudrait que j'aie la page sous les yeux, et encore… Mais il y a toute une série de prénoms féminins dont la désinence est en iana*, ou* yana*, Marina, Mariana, Marianna, Carina, je ne sais plus, tous à partir de* Diana*, bien sûr, ou d'*Indiana*. Ce qui est un peu ennuyant c'est que, par coïncidence, les prénoms Antoine et Illyana se soient trouvés accolés à cet endroit, ce qui risque de tirer le texte vers un effet de réalité qui était bien loin de l'esprit de Duparc – enfin : pour quatre ou cinq lecteurs…*

– Pourquoi Proust est-il associé au Jeu de Paume ?

– À cause de ces photographies de lui, les dernières, qui ont été prises lorsqu'il est allé voir l'exposition <u>*Vermeer*</u> [VERS (LA) MER, VERS (LA) MÈRE, VERT, VERRE] *et où, ébloui par le soleil, ou par le flash de l'appareil, il a les yeux presque fermés et se tient très raide, la tête un peu rejetée en arrière. Et il est question de cette photographie dans Claude Simon, quelque part.*

*– Mais l'exposition Vermeer, c'était à l'*Orangerie*, non ?*

– Tu crois ? Si c'est le cas, ça n'a pas beaucoup d'importance, parce qu'entre Orangerie et Jeu de paume il y a toute sorte d'échanges, dans le texte.

– Oui, bien sûr : tout est récupérable, je vois…

– Mais en fait je crois bien que les expositions, à cette époque, avaient bien lieu au Jeu de paume, le musée de l'Impressionnisme n'existait pas encore…

– Ah oui, tu as peut-être bien raison. Ce qui m'étonne c'est que, comme il est beaucoup question de l'impératrice Eugénie, on ne rencontre pas son chien Nero, d'autant plus que Nero c'est Renaud, n'est-ce pas ?

– Vraiment, l'impératrice Eugénie avait un chien qui s'appelait Nero ?

– Oui, on le voit photographié devant le pavillon de Flore [FLORA, FLORA ET CÉLINE → CÉLINE /// FLEUR, EN FLEUR, *JEUNES FILLES EN FLEURS*, *IN BLOOM*, BLOOM → *ULYSSES* /// FLORA MACDONALD, LANDOR, ROLAND (BARTHES)], ça *aussi ça va très bien, non ? C'est tout près des quais de la Seine et de la terrasse du Bord de l'eau…*

– Oui, oui, c'est parfait. Il est d'ailleurs question dans le texte du pavillon de Flore, parce que c'est là qu'est le portrait de la reine Marianna [MARIANNE (*CAPRICES DE*, RÉPUBLIQUE, ALPHANT), MARIE, ANNE, ANNA (→ ANNAPOLIS, MARYLAND, *PROJET POUR UNE RÉVOLUTION À NEW YORK*) /// INDIANAPOLIS, INDIANA (ROBERT, SAND), POLICE /// MARIANNA (ARKANSAS) → W].

– Ah ça, c'est très bien.

– Mais le troisième tome, qui sera en quatre volumes, va ramasser tous ces bouts de ficelle et les nouer encore plus solidement entre eux, et à des éléments nouveaux. Je voudrais reprendre l'histoire que tu m'avais racontée de ta traversée de Lisbonne à Madère, en 1948 ou 49, avec ce vicomte colombophile [COLOMBE (*DOVE* → *WINGS OF THE DOVE*, JAMES → *LOVE* → (ROBERT) INDIANA → SAND, DURAS, ETC. /// (CHRISTOPHE) COLOMB, *COLÓN*, HÔTEL COLÓN → *LE PALACE* (SIMON) /// COLOMBO, COLOMBIE //// CÔLON (CANCER DU)] *qui*

avait été un ardent collaborateur, qui avait parlé en portugais à la radio nazie, et dont ton grand-oncle trouvait qu'il était trop nazi, trop compromis ; ou pas assez, je ne me souviens plus…

– Oh, il trouvait surtout qu'il n'était pas sérieux, pas digne d'être nazi, un plaisantin.

– Bon, ce sera pas assez nazi*, donc. J'aime beaucoup cette histoire, et les caisses de pigeons sur le pont, devant sa cabine. Tu vois, tu vas être un grand collaborateur du prochain volume.*

– Collaborateur*, tiens ?*

– Ouais, et puis il y aura aussi la scène de l'Estoril. Au fond, le roi d'Italie n'était là, dans Échange*, que pour faire une transition avec l'Estoril, et Cascaïs, et les grosses infantes d'Espagne qui ressemblaient à des méduses en maillot de bain, sur la plage, et les familles de grands d'Espagne qui se succédaient auprès des exilés royaux, mois après mois, par roulement, chacune arrivant avec toute sa vaisselle d'argent.*

[*Dimanche 17 octobre, trois heures et demie.* [*Chronique du retard : levé à midi, déjeuner, un peu de ménage, conversation avec W., calmé. Il juge qu'il a sans doute trop parlé, mais que ce n'est pas irréparable, qu'il devrait vite chercher un "espace" s'il veut ouvrir une galerie cette année, puisque ça ne peut pas se faire après janvier ou février, qu'il devrait peut-être se reposer. Coups de téléphone divers, à Paloma, John, Fred, pour calmer ici et là les inquiétudes et s'excuser. Bain. Puis lecture sommaire du* Figaro*, acheté hier, et qui traînait. Mais c'est trop déprimant. Je ne peux m'empêcher de penser, quand je jette un coup d'œil à ce journal, à ma pauvre grand-mère pour qui il rendait chaque jour, jour après jour, le monde plus obscur, moins explicable. La bêtise qui vous englue à partir de ces pages a quelque chose de terrifiant, elle est partout, et fuyante, agressive là, masquée ici, revêtant tour à tour les défroques du libéralisme ou celles de la sagesse, flirtant avec la vérité tantôt, et tantôt avec la justice – il est impossible de la cerner. Je ne sais pas comment expliquer, ou bien il y faudrait cinq pages, pourquoi telle publicité pour un livre (publicité dont* Le Figaro*, certes, n'est pas responsable) est profondément bête : il s'agit, mais peu importe, d'un*

roman à gros tirage. On voit une assez jeune femme souriante devant la mer. Le texte, extrait du livre, ou de son prière d'insérer *peut-être, s'inscrit dans le ciel… « Mon défaut initial? C'est que j'aime trop la vie. Alors ça effraie. Trop de passion, tu comprends ? Savourer chaque seconde, crier de joie lorsque, dans une mer chaude, la vague écumeuse m'emporte. Ouvrir les bras vers le soleil, fêter un jardin sauvage et des herbes hautes comme si c'était un miracle… Aimer, aimer, aimer à la folie la naissance du jour ; dire des mots doux à l'aube... J'aime tellement la vie que ça effraie les gens. » Bien sûr il y a la bêtise évidente, répugnante par sa banalité même, des gens qui, fermement résolus à entretenir le monde de ce qu'ils croient être leur principale qualité, pensent pouvoir s'y autoriser en commençant leur phrase par : « Mon défaut initial ? » Nous entendons tous dix fois par jour la voix de cette bêtise heureuse, le complaisant « je suis un type comme ça, moi », « d'abord il faut que je vous dise que je suis quelqu'un qui...», « que voulez-vous j'ai un gros défaut, c'est que je suis trop franc, je sais que c'est idiot mais je ne peux pas m'en empêcher, il faut toujours que je dise ce que je pense». Mais il y a bien pis, bien plus élusif et effrayant : c'est sans doute ce qu'il y a de* vrai*, presque toujours, dans la bêtise. Sans doute le narrateur, ou la narratrice, ou l'auteur – puisque la présentation de ce petit texte, la photographie qui doit la représenter, son nom en beaucoup plus gros caractères que le reste, tout semble impliquer que c'est l'auteur qui expose ici le fin fond de sa nature et de sa pensée – « aime, aime, aime à la folie la naissance du jour». Il n'y a pas de raison d'en douter. Alors pourquoi est-ce si bête de le dire, ou de le dire à cet endroit-là, ou de le dire de cette façon-là ? Est-ce que l'"écriture", le "texte", l '"art", l'"artificiel ", le "travail sur le signifiant" (!) n'auraient pour fonction (et ce serait la première de leurs dignités) que de se constituer en* détour *indispensable, le plus court détour possible indispensable – à la manière de la distanciation brechtienne, elle-même si fatiguée pourtant –, dès lors qu'ils prétendent dire quelque chose sur le réel, et sur l'amour, et le plaisir, et la politique ? Ou bien n'est-ce que folie d'intellectuel que de croire impossible, ou méprisable, ou bête, la simple expression d'un simple sentiment ?*

« Il faudrait tout citer», "comme on dit", comme on dit. Jean Chalon va rendre visite à Claire Goll qui, d'après les propos qu'il en rapporte, est de toute évidence une vieille conne vaniteuse et débile : «Depuis la mort de Goll en 1950, je suis farouchement solitaire bien que l'on ne cesse de me déranger. Pensez que l'œuvre de mon mari et la mienne figurent dans 300 anthologies mondiales… Je suis un être grave et malheureux (...). Le moi est plus que haïssable. On m'a forcée à faire cette autobiographie. Je déteste écrire sur moi (...). Autrefois, aux États-Unis, j'ai passé quatre semaines avec les Apaches. Les Apaches sont les seuls êtres avec qui je pourrais m'entendre vraiment. Au fond, je n'aime que les gens simples. Je fêterai mon anniversaire avec ma femme de ménage, une Bretonne qui est très maternelle avec moi. Etc. »

En ce qui concerne l'art, on trouve un article sur Chapelain-Midy, et une grande chronique, en deuxième page, de Pierre Mazars sur la Foire internationale d'art contemporain au Grand Palais. Bien entendu elle est intitulée "Dada revient au galop". En fait l'accent est mis sur l'arrivée en force de l'art américain. Mais ce que le critique juge essentiel de souligner, ce n'est pas la force de cet art, ni son originalité, ni bien sûr sa supériorité, c'est l'étendue de sa dette à l'égard de Dada, dont il procéderait entièrement :

« Un des événements de cette manifestation est incontestablement l'arrivée en force des galeries d'outre-Atlantique. Elles sont vingt, qui exposent des œuvres créées dans le sillage du mouvement Dada. Certains artistes (...). D'autres croient inventer ce qui fut révélé au public américain par les Français en 1915. »

Arman, César, Warhol sont mis sur le même plan, ainsi que « le sculpteur Nicola (c'est une femme) [qui] *coud une immense toile comportant des poches vides aux dimensions de corps humains dont elle enveloppera quelques visiteurs privilégiés ».*

Chaque fois que Le Figaro *parle de l'art contemporain, il s'agit toujours de souligner son aspect de* farce *: on vous en parle seulement parce que c'est drôle (enfin, si on veut…). « C'est la chambre-manteau conçue pour onze personnes. Ce modèle pourra tenter une seconde carrière au salon du prêt-à-porter. »*

ANDY > DANY > DYAN(E) > DYNA

<<<< DANE (Mme)

V DIANE

V

V > DINE (Jim)

Ô Calcutta > Carte Blanche (une scène inspirée par le comte de Rochester)… *a sketch about a young man's sexual initiation into a jaded Restoration court where the male courtiers are equipped with waving phalusses.*

Hôtel de Transylvanie (9, quai Malaquais). Le père d'Anatole France y tint une librairie.

La romance de Violetta [VIOL, VOILE, VOILETTE (→ DUCHAMP, *EAU DE VOILETTE* → *LA BELLE HALEINE* → *LA BELLE HÉLÈNE* → PERTE («... PERDU LES VAISSEAUX, PERDU LES HOMMES, ETC.») → PERTH / PÄRT / BERTHE / BARTHE (FLÈCHE DU), VIOLENT, *LOVE*, LAVE] : «Adieu, tout ce que j'aime ! »

Un autre article est intitulé "Le 'cauchemar français' vu par les Soviétiques"... Il concerne la façon caricaturale [CAR/CAR, ARC, RATURE, RURALE, CARACALLA, ARTICLE] *dont les citoyens soviétiques imaginent la vie quotidienne française, systématiquement trompés qu'ils sont par des moyens d'information qui ne leur dépeignent que l'arrogance des riches et la misère infiniment exagérée des travailleurs. Tout ce qui est dit dans cet article est sans doute assez exact. Mais même cela, dans le contexte du journal, et par ce qu'on soupçonne des intentions de l'auteur, arrive encore à être bête.*

La "Chronique du retard " prend vraiment beaucoup de temps. Il est à présent cinq heures.]

[*Interruption : six heures; thé, coup de téléphone de John, conversation avec W. (trouver un "espace", le plus vite possible, qui pourrait bien chercher pour lui ?, les prix vont monter s'il commence à se savoir qu'il va ouvrir une galerie, les prix des photographies aussi, Lévy lui faisait des prix parce qu'il amenait des clients, mais si à présent il risque de lui en prendre, au contraire, etc.), puis certaines "découvertes" notées ici même, en regard, et aussi dans le "répertoire".*]

W. est parti, hier soir, vers huit heures pour rejoindre Warhol et les siens rue du Cherche-Midi. J'ai travaillé encore un peu, j'ai consulté le *Télérama* et le *Pariscope*, puis le *Hitchcock* de Truffaut, et, ainsi armé, j'ai décidé d'aller voir *Murder* à l'Action Lafayette. J'ai donc dîné seul, en vitesse, tout en écoutant plus ou moins Nana Mouskouri à la télévision.

Murder (1930) est le troisième film parlant de Hitchcock, sur un scénario d'Alma Reville d'après l'œuvre de Clemence Dane (pseudonyme) et de Helen Simpson. Le jeu des acteurs est encore en grande partie celui du cinéma muet, c'est une première étrangeté. Et puis le maître n'a pas encore tout à fait trouvé son style, ou du moins éliminé certaines influences. On croit voir ici et là la trace [CARTE, ÉCART, *L'ÉCART*, RACE, TERRASSE /// SIGNE, EMPREINTE] du cinéma expressionniste, ne serait-ce qu'en certains décors [CORDES, COR(S), CORDÉE, DE ROCS, ROC(A)DE(S), CORDÈS (CHÂTEAU DE, PRÈS D'ORCIVAL)] aux ombres [SOMBRE (*DARK* → ARC, ARK., JEANNE D'ARC, *DARK SHADOWS*) / BR(U)ME(S) / *SHADOW*, FANTÔME / BERMA] disproportionnées, ou se développer des thèmes comme l'échange entre la réalité et la fiction (par l'intermédiaire d'acteurs de théâtre), couramment associés au nom de Pirandello.

« En fait, dit Hitchcock à Truffaut, il s'agissait d'une histoire d'homosexualité à peine transposée, et c'était assez audacieux pour l'époque…».

Le travestissement, l'inversion et le double jouent dans le film un rôle immense. Le coupable, H. Fane (Esme Percy [PERCIVAL → *LES VAGUES*, « GONE TO INDIA » (→ PETER MORGAN (*VICE-CONSUL*, *INDIA SONG*), PETER WALSH (*MRS. DALLOWAY*), PERCEVAL, PREMIER MINISTRE ANGLAIS ASSASSINÉ À LA CHAMBRE DES COMMUNES EN 1812, PÈRE DE *PERCEVAL LE FOU* (BATESON) → WOLFSON (→ ELLIOT R. WOLFSON (*PHILOSOPHIC & POETIC REFLECTIONS OF TIME & LANGUAGE* → ALEPH) //// *PARSIFAL* (WAGNER), PÈRE DE *LOHENGRIN*, LE CHEVALIER AU CYGNE (SIGNE /// SWAN(N))]), est un acteur et un artiste de cirque [CRIQUE, BAIE, B / AMPHITHÉÂTRE, RISQUE /// CIRQUE ORFEI, RINALDO ORFEI], qui généralement se produit sur

les planches habillé en femme. Deux femmes se disputent à son sujet, et l'on croit au début que l'une a tué l'autre pour ses beaux yeux. À la fin, après qu'il s'est suicidé et qu'on a ramené son corps, toujours revêtu d'habits féminins, deux autres femmes occupent seules le premier plan de l'image et se lamentent, en pleurs. Un vrai policier est intervenu juste après le crime [MERCI, CIR(QU)E, ESCRIME, CR(HO)ME, CRAME, RIME], mais on se rend bientôt compte qu'il y en avait aussi un faux. Et ce faux se dédouble lui-même, car deux acteurs de la troupe [GROUPE, CROUPE, POUTRE, FOUTRE, LOUTRE, TOURBE, PORTE, OUTRE, TROPE] de théâtre en tournée dans la petite ville où a eu lieu le crime disposaient d'un uniforme semblable au sien. Quand les vrais policiers font leur enquête dans les coulisses du théâtre – très belle séquence –, les acteurs qu'ils essaient d'interroger, et parmi eux le travesti et le policier, entrent et sortent de scène, se changent précipitamment et même échangent leurs costumes. Parmi les membres du jury qui condamnent la petite actrice, un seul a des doutes sur sa culpabilité : Sir John est lui-même un acteur, et tandis qu'il se livre personnellement à une nouvelle enquête, la doublure [→ ROUSSEL, DOUBLE, REVERS] qui le remplaçait au théâtre [*Interruption : coup de téléphone de Raoul qui veut des nouvelles de W.*

« Oh, ça va maintenant, il a dormi toute la journée, il est à peu près calme, mais j'ai eu très peur, tu comprends, parce qu'il me disait qu'il n'avait rien pris de spécial, seulement un joint, alors, comme il a été très excité tous ces jours-ci, absolument hystérique, avec les histoires de la galerie, la foire, l'arrivée de Warhol et tout ça, j'ai pensé qu'il était devenu fou, qu'il était en train de craquer [ARC, CRACK, CARQUOIS (→ FLÈCHE, ARC), PARC, PARQUER /// SE FENDRE, SE FENDILLER, SE DIVISER, SE ROMPRE] *: il délirait* [DÉLIRER, DÉSIRER, DÉLIRE, LIRE, DÉLIER, LIRÉ, *LA DÉLIE*] complètement, *tu sais, chaque fois qu'on lui posait une question précise il répondait par des généralités sur la vie et le sens de l'existence : "j'ai tout compris, etc.", "ça a été une illumination"; il était complètement paranoïaque, il ne voulait même pas coucher ici parce que la police allait arriver, etc.*

– Ils devraient arrêter de jouer avec toutes ces drogues, tous les deux, ça ne leur fait aucun bien : John, c'est absolument la même chose.

– Oui, bien sûr, c'est pour ça que je voulais te parler à toi, tu vois ça plus calmement, tu es moins engagé dans toutes ces histoires. Ils sont complètement fous de prendre tous ces trucs systématiquement : c'est très bien de fumer un joint ou de sniffer une ligne de cocaïne [→ BLANCHE, HÉROÏNE, CORINNE, CARINE, CAINE (?)] *quand il y a une occasion quelconque, une soirée, un concert* [DE CONCERT, DE CONSERVE, ENSEMBLE, SE CONCERTER, CONCERTO, QU'ON SERT, QU'ON SERRE, CANCER]*, quelque chose, mais tous les soirs, quand nous dînons ensemble tous les quatre, je ne vois vraiment pas l'intérêt. Et puis le lendemain matin il est épuisé, bien sûr, et comme il a toute sorte de choses à faire,* just to face the day *il resniffe une petite ligne. Après quoi il est tellement excité qu'il doit prendre cinq valiums* [→ ROCHE] *dans l'après-midi...*

– J'espère qu'il n'a pas trop parlé.

– Non, je crois que les dégâts sont assez limités, finalement. Il a parlé de syphilis à Ileana, et puis il a raconté ses histoires de dessins de Twombly à Fred, ce n'est vraiment pas malin, et puis à Paloma et à toute cette petite famille, mais ceux-là s'en foutent complètement. Heureusement qu'ils l'ont emmené, qu'il n'est pas resté à ce dîner, dans l'état où il était il pouvait dire n'importe quoi; juste au moment où il veut se mettre à faire sérieusement des affaires, à emprunter de l'argent et tout ça, ça ne pouvait pas tomber plus mal. Enfin maintenant ça va...»

Puis coup de téléphone de Jean-Claude, qui veut aussi des nouvelles. Je vais chez lui pour y récupérer les deux dessins :

« Oui, aujourd'hui ça va, il est calmé, mais il était complètement délirant, absolument paranoïaque, il imaginait qu'Ileana allait lui prendre ses dessins [DESSEINS, DES SEINS, DES SAINTS, INTENTIONS, TRACES, GRAFFITI] *parce qu'elle était jalouse que Twombly les lui ait donnés, il ne voulait même pas dormir à la maison, enfin une histoire de fou. Mais c'était seulement un joint que quelqu'un lui avait passé et dans lequel il y avait quelque chose de spécial, de l'"Angel Dust", probablement. Maintenant ça va, mais j'ai bien cru qu'il devenait fou.*

– Oui, il ferait bien de faire attention.

– En tout cas, excusez-moi tous les deux de vous avoir dérangés en pleine nuit avec tout ça. »

Et j'en profite pour leur emprunter leur aspirateur, ce qui m'oblige à faire deux voyages] pendant qu'il remplissait ses fonctions de juré le remplace de nouveau. Et lui retourne, assisté des époux Markham, sur tous les lieux où se sont déroulés les faits dans la première partie du film. Mais il y a plus : Sir John [SIR RALPH JOHNSON → *LA MAISON DE RENDEZ-VOUS* → JOHNS, (PHILIP) JOHNSON], qui va assez vite concentrer ses soupçons sur le fiancé de la petite actrice, Diana (elle porte le même nom de famille (Baring) dans le film et dans la réalité, mais son vrai prénom est *Nora* [NORA (JOYCE), *NORMA* (→ ROMAN) / ARNO (FLORENCE), ARNAUD, RENAUD, RENO, ORNE, NERO, NORD / ORAN, CAMUS, *LA PESTE*, *LE ROI PESTE*, POE, *LA PEAU*]), c'est-à-dire sur le travesti homosexuel (*homosexuel* si l'on en croit les déclaration d'Hitchcock à Truffaut), n'est pas lui-même, loin de là, un foudre de virilité. En fait l'acteur qui tient son rôle et que l'on retrouve par la suite dans *Correspondant 17*, Herbert Marshall [MARCHAL → *MAISON DE RENDEZ-VOUS*, BOB MARSHALL (→ (MICHÈLE) MORGAN → ROUSSEL), MARCHAIS, MARCHÉ /// MARÉCHAL)], joue de façon tout à fait semblable à celle de Jack Benny –, dont toutes les mimiques sont celles de la folle de vaudeville (pas nécessairement homosexuelle, d'ailleurs), et qui, j'y pense, tenait le rôle principal dans *To Be or Not to Be*, de Lubitsch, où Hamlet, comme ici, est une référence essentielle. Dans *Murder*, qui fonctionne tout entier sur un principe de double au carré, *Hamlet* est utilisé pour une mise en abyme, mais c'est uniquement la scène du théâtre, elle-même mise en abyme, qui est utilisée. Sir John invite Fane, le fiancé de Diana, à interpréter une scène qui n'est pas encore entièrement écrite, mais qui est une reconstitution du crime dont il le croit coupable, comme Hamlet le roi dans *Hamlet.* Hitchcock en profite d'ailleurs pour exposer l'un de ses principes dramatiques ess[*Interruption : coup de tél. de W. Début d'une émission sur Régine.*]

[Lundi 18 octobre 1976, 8 heures et demie du soir [*Chron. du rtrd. : ce qui m'a perdu aujourd'hui, et dont il faut particulièrement se méfier,*

toujours, c'est que j'étais merveilleusement à l'heure, *pour une fois : nous nous étions levés à neuf heures, j'en avais profité pour faire un ménage relativement détaillé, à deux heures j'étais fin prêt pour me mettre au travail. Mais le diable est dans l'autosatisfaction morale. J'étais si content de moi que l'idée m'est venue qu'il serait judicieux de profiter de ces heureuses circonstances, et de mes bonnes dispositions, pour écrire (enfin) à Patrick Sarfati, qui m'a envoyé de Nice un paquet que la poste lui a retourné parce que j'étais alors en Grèce, qui a eu un sérieux accident de voiture et dont j'ai laissé déjà deux lettres sans réponse. Et, bien que je lui aie annoncé, à la première ligne, un "petit mot à la hâte", une heure et demie après j'y étais encore, je crois bien, grâce à diverses interruptions – la plus longue étant un coup de téléphone de Javier Arroyuelo, dont justement je parlais à Patrick dans ma lettre (« Ce n'est pas "Derrière les tennis déserts", c'est "*Du côté des *tennis déserts", etc. » / Nous devons aller voir Martha Graham le 28).*

J'en étais encore à choisir une carte postale pour la glisser dans l'enveloppe (Patrick m'a envoyé une très jolie vue ancienne, sépia, de la promenade des Anglais prise de l'hôtel Ruhl) lorsque est arrivé Gianni, qui revenait de chez Aragon. J'étais déjà dans un état de grande excitation nerveuse, car le retard au sein de ces cahiers entretient chez moi une espèce d'agitation fébrile, en partie agréable, en partie non (pour moi et pour les autres, mais les proportions sont sans doute différentes…). Gianni a regardé les cartes postales entre lesquelles j'étais en train de choisir, j'avais dans la tête que je devais être gentil avec lui parce qu'il est très gentil avec moi, parce qu'il me reproche toujours de ne jamais l'appeler, et simplement parce que je l'aime bien. [Interruption : coup de téléphone de Nigel [LINGE, GÉLIN, L'ANGE, LIGNE, PRINCE DE LIGNE (*NULLA DIES SINE LINEA*), NAGEL (GUIDES), NIGER (*GREEN*, VERT, GREEN, GREENE / CAPTAINE BINGER → BARTHES)], de Londres.] *Il part pour Milan* [MILLE ANS, MALIN, (A)NIMAL, MI-TEMPS, MITAN, *MIDDLE LAND* (TERRE DU MILIEU ?)] *dans la semaine, je lui ai donné le billet que m'avait envoyé Luigi* [LOUIS (ARAGON, WOLFSON, XIII, ETC.), L'OUÏE, LUIS, L'HUIS, LOUIS → MONNAIE, MONET, NEMO ///

LUI, LUI GÎT… (?)], *avec mission de l'appeler, de le saluer de ma part et de le rembourser. Lui veut faire l'amour avec moi, me demande quand nous coucherons ensemble, etc. Au lieu de quoi nous parlons de poésie, je sors pour lui (ce qui est toute une affaire dans ma bibliothèque trop serrée et rangée sur plusieurs niveaux en profondeur)* Fureur et Mystère*, afin de lui lire "Allégeance", puis lui lis, de plus en plus excité, des extraits d'*Éloges *que par hasard les rayons ont libéré en même temps que le* Char [ARC, CHAR, ARCHE, CHER, CHER (→ INDRE)]*, de la "Récitation à la gloire d'une reine" jusqu'à "Neiges". Puis nouveau coup de téléphone. C'est Connie De Jong.* Phil Glass *est parti, elle est seule à Paris, elle veut me voir : pourquoi ne viendrait-elle pas maintenant, me dis-je, c'est l'heure du thé, et de toute façon il y a déjà Gianni (donc pas de travail)? Elle arrive. Elle ne parle pas français, enfin pas beaucoup, et Gianni pas anglais. Nous parlons de Larbaud, dont Gianni a avec lui l'exemplaire de la Pléiade que je lui ai prêté :*

*«*Aragon [NOGARO, ORGAN(E), (M)ORGAN, ARAGON, ARAGO (BOULEVARD → *LES CÉLIBATAIRES*), (MICHEL) RAGON,

~~OREGON~~

,

~~JACQUES DE (V)ORAG(I)N(E)~~

l'aime beaucoup, tu sais. Il m'a demandé qui m'avait prêté ça. Je le lui ai dit, il a dit "Hmm…."

– C'est un très bon écrivain mineur, en France le meilleur écrivain mineur de ce siècle, peut-être. Mais c'était aussi une espèce de Liszt [LISTE, *S/Z*, STYLE, LESTE, *LAST BUT NOT LEAST* /// FRANZ, FRANK, (CÉSAR) FRANCK, FRANCE] *des* Lettres*, il s'est dépensé sans compter pour les écrivains de tous les pays, il avait une immense culture, il connaissait tout le monde, il a aidé un tas de gens à se faire connaître, publier, traduire. Il a joué un rôle très important dans la publication d'*Ulysses*, par exemple. Il était très riche, c'était l'héritier des Eaux de Vichy. Il a beaucoup voyagé, sa poésie est pleine de lieux, de noms de lieux, de pays traversés. Quand il avait seize ou dix-sept ans il est allé en Russie, j'aimais beaucoup ces vers :*

J'ai connu pour la première fois toute la douceur de vivre
Dans un wagon du Nord-Express, entre Wirballen et Pskow.

– Est-ce qu'il n'est pas un peu comme Cendrars ? demande Connie. J'aime beaucoup Cendrars.

– Oui, un peu, mais mieux – enfin il me semble, en tout cas : ce n'est que mon goût… À la fois plus cynique et plus tendre, plus lyrique; plus lyrique et plus tendre parce que plus cynique, bien sûr : c'était le prix à payer. Il a inventé ce personnage de Barnabooth qui ensuite a écrit des œuvres, un journal*, des nouvelles, des poèmes; ou plutôt il a écrit les œuvres de Barnabooth, qui ont fabriqué leur auteur, si vous voulez.*

– Hum…, dit Gianni

– En effet…, dit Je. J'aime beaucoup Barnabooth*, surtout les poèmes :*

Lorsque je serai mort depuis plusieurs années
Et que dans le brouillard les cabs se heurteront
Comme aujourd'hui (les choses n'étant pas changées…)

Mais ce que je préfère ce sont les petits textes qu'on trouve à la fin du volume de la Pléiade, ceux que Larbaud a réunis sous les titres Jaune Bleu Blanc *ou* Les Couleurs de Rome*, parce que c'étaient les couleurs des rubans qui tenaient ensemble les divers manuscrits :* Recanati en songe, Deux Artistes lyriques, Le Miroir du café Marchesi*, tout ça...»*

Gianni et Constance me parlent en même temps, l'un en anglais, l'autre en français, et il n'y a pour ainsi dire pas d'échanges entre eux. Gianni a inauguré une nouvelle série de dessins qui a pour thème une certaine colonne, au sommet d'un promontoire, en Calabre, non loin de Crotone : unique vestige d'un temple écroulé. Sans doute la falaise s'était-elle écroulée aussi, en des temps très anciens, car la colonne

[CÓLON (→ *LE PALACE*), CÔLON (CANCER DU), CHRISTOPHE COLOMB, COLOMBE, COLOMBIE (→ FARC), COLOMBO (→ CEYLAN, CELAN, ETC.) *COLOMBA*, *DOVE*, (→ *LOVE*), *WINGS OF THE DOVE* / COLINNE, CALONNE / COLOGNE (RHIN / GERS)], *récemment encore, se dressait juste au bord du précipice, et certainement les constructeurs, à l'origine, n'avaient pas bâti leur temple si près du bord vertigineux du promontoire. Mais la colonne s'est écroulée à son tour il y a de cela quelques semaines; et maintenant il n'y a plus rien du tout.*

«Il ne vont pas la remettre sur pied?

– Non, penses-tu! Il ne venait jamais personne. Il n'y avait qu'un petit café de rien du tout. Tout le monde s'en fout.

– C'est sur la mer Tyrrhénienne ou sur la mer Ionienne ? [Très longue interruption, coup de téléphone de Jacqueline : elle attend (comment s'appelle-t-il, déjà? J'ai oublié) le garçon qui était apparu ici un beau jour, le mois dernier, pour se raser disait-il (Thierry). Mais il est en retard. Elle veut savoir quelles indications je lui ai données, l'adresse, les précisions pour atteindre son appartement, le nom surtout : en effet, divorcée depuis quelques mois, elle a repris son nom de jeune fille. C'est celui-là que j'ai donné à Thierry. Mais dans l'entrée de son immeuble c'est encore l'autre qui est indiqué [*Interruption. Dîné* [INDE(S), DENI(S), INÉDIT (→ ÉDITER, ÉDITH) /// INDÉ (PENDANCE, CROTTABLE, LICAT, PASSABLE]. *J'en ai profité pour regarder à la télévision une émission d'une série intitulée* Les Années Bonheur *(Gaston Bonheur évoque ses souvenirs) et consacrée aujourd'hui à l'année 1931* [1391 / 1193 / 1913 /// 1.1.3.9 / 9. 3.1 (→ *PASSAGE*, THIERS, THIERS, TIERS ÉTAT, TRIER (TRÈVES → ARC, MARX / LARS VON TRIER → *BREAKING THE WAVES* → *THE WAVES* → MORAR))] *: on voit quelques images de l'Exposition coloniale, et, par exemple, dans la voiture présidentielle, le vieux Lyautey*

[~~LIEU OTÉ~~

(→

~~*EDEN, EDEN, EDEN*), LIT AU THÉ~~

~~(THÉ~~

~~AU LIT, T'EST~~
~~AU LIT,~~
~~THÉORIE~~
~~(→~~
~~SÉRIE,~~
~~SÉRIEL)~~
~~///~~
~~MARÉCHAL,~~
~~MAROC,~~
~~CASABLANCA~~

→

~~MAISON BLANCHE~~

] *sur un strapontin, dans le sens contraire à celui de la marche. Un historien a été invité. Il rappelle les principaux événements de l'année en question. De l'actualité politique d'alors, Gaston Bonheur n'a pratiquement rien retenu : ni la mort de Briand*

[~~BRILLANT,~~
~~BRIANT, CHÂTEAU, RIANT /// VERNE, MARCEL MORÉ (MORÉE, CORÉE,~~
~~(SAN) REMO, ORME, NEMO~~

(→

~~VERNE)~~)],

, ni la évolution espagnole, ni les premiers craquements au sein de l'empire colonial français ne l'ont frappé. Il ne se souvient que de sa vie quotidienne d'étudiant, de ses soirées, du cinéma, du théâtre : c'est la première année que l'on fit la cour aux Suédoises, dit-il. Vient ensuite l'émission de Philippe Bouvard, "L'huile sur le feu [FEU ! COUP DE FEU, FLAMME (→ ARION → DAUPHINS → NOIRA(AU)) /// PEUT, CE, CEUX, ME, TE, LE, FEU(TRE) /// ÂMES, HABITANTS /// (LANGUE DE) FEU, LANGUES, PENTECÔTE, DON DES LANGUES, BABEL, BABIL, *LA TOUR DE BABIL* (→ MICHEL PIERSSENS, PIERRE, SENS, PIRE SENS (DU TERME) /// *STEIN, STERN* (→ STERNE), ÉTOILE (ÉDITIONS DE MINUIT → *TOUR DE BABIL*) /// PIERS, *PIER(S)* → CASINOS VICTORIEN SUR PILOTIS, CÔTE SUD DE L'ANGLETERRE, ETC.]*". Elle est consacrée à la sexualité et elle oppose Ménie Grégoire, qui parle de sexualité tous les*

jours à la radio, et un gros bonhomme sanguin, membre des "Silencieux de l'Église", qui trouve que le sexe est un problème personnel qu'il n'y a pas à déballer sur la place publique, et dont il appartient aux seuls parents de débattre avec leurs enfants. La femme de ce monsieur est dans l'assistance, et la caméra [ARC, CHAMBRE, RACÉ, CAMÉ, MAR(O)C, MAR(R)AKE(CH)] *la montre, souriante, enchantée* [CHANT, CHAMP, ENCHANTEMENT → *PARSIFAL* → PERCIVAL → *THE WAVES* → INDIA(NA) / *LOHENGRIN* → CYGNE → *SWAN*, SWANN, SIGNE ("UN AMOUR DE SIGNE") / (SPENCER) PERCEVAL → COUP DE FEU AUX COMMUNES → *PERCEVAL LE FOU* (→ (GREGORY → GRÉGOIRE → MÉNIE) BATESON) → WOLFSON]*, chaque fois qu'il l'évoque, et leurs trente et une années de vie commune et d'accord sexuel. Il est assez représentatif d'un mouvement de pensée aujourd'hui familier, celui des réactionnaires si extrêmes que leur haine* [N, AINE, CHAÎNE, PEINE] *de la société bourgeoise pseudo-libérale née du XIXe siècle (non, pour lui le mal remonte au XVIIe siècle, au jansénisme et au puritanisme – son idole est saint Thomas) pousse à flirter avec les "gauchistes", terme* [FIN, MOT, FIN MOT DE L'HISTOIRE /// THERME(S), EAUX, BAINS, STATION THERMALE (ROYAT) (ROMAINS) / THERMES DE CARACALLA /// FERME, PERM', TERNE] *qu'il emploie ici et là avec approbation. Il vante la société du Moyen Âge, qui n'avait pas de problèmes sexuels. La sexualité s'apprend sur le tas, dit-il. Lui s'est marié vierge* [VERGE (→ BRISSET (« LE MOT VIERGE PASSA DE LA VERGE AUX PREMIÈRES QUI CONNURENT L'AMOUR ET DEVINRENT MÈRES »), *ONZE MILLE V(I)ERGES* → APOLLINAIRE (GUILLAUME → WILLIAM, *WILL I AM* → *ULYSSES* → ULYSSE → PERSONNE → PESSOA → ROMAN JAKOB/SON, ETC. : PERCEVAL LE FOU NE PEUT PAS COMMETTRE LE "MEURTRE DU PÈRE" PUISQUE SON PÈRE A ÉTÉ ASSASSINÉ (DEVANT TOUTE L'ANGLETERRE) / PERCEVAL, PAR SON DÉPART, EST RESPONSABLE DE LA MORT DE SA MÈRE / LOHENGRIN EST LE FILS DE PARSIFAL (« MON PÈRE PARSIFAL / CEINT LA COURONNE / ET LOHENGRIN, SON CHEVALIER, / C'EST MOI »), MAIS *LOHENGRIN* EST TRÈS ANTÉRIEUR À *PARSIFAL* (ET BCP MOINS "AVANCÉ" ("DILUÉ")) / WOLFSON REFUSE DE PARLER

LA LANGUE DE SA MÈRE / PERCEVAL LE FOU (JOHN THOMAS) SE REND PARMI LA SECTE DES (…) QUI PRÉTEND AVOIR LE DON DES LANGUES) /// FORÊT VIERGE, TERRITOIRES VIERGES, BLANC DE LA CARTE]. *Le problème de la sexualité, dit-il encore, n'est pas séparable de celui de la société. C'est parce que les gens mènent des vies imbéciles que leur sexualité n'est pas satisfaisante.*

« Vous traitez les Français d'imbéciles, dit Ménie [~~MAIS NI, MANIE, N'Y MET, N'AI MIS, MAIS NIE /// MONET, NEMO, MANET~~ [→ ~~GREGORY BATESON /// FILS, FIL(S)~~ (→ ~~PHIL (GLASS)), FILIATION, SON FILS /// GREG, CRAIG, GREC~~]

je trouve qu'ils sont très intelligents.

– C'est la vie qu'ils mènent qui est imbécile. (...) Qui vous écoute, à trois heures de l'après-midi ? Des privilégiés. Vous croyez que ceux qui ont passé huit ou dix heures de leur journée à l'usine ils font ça bien ? »

Donc d'un côté un catholique intégriste populiste (« Moi je suis d'une famille prolétarienne. C'est gênant, hein ? – Ce n'est pas gênant du tout»), grossier et à moitié fou, de l'autre une journaliste dont il n'y a aucune raison de penser qu'elle ne soit pas de bonne foi [FOIE, FOIS, FOIX /// BOIS, BOIS, ROI, LOI, TOI, MOI, QUOI ? COI, SOI, SOIE, VOIS, VOIX, NOIX, TOIT, POIX, POUAH, CHOIX, BLOIS (?)] *(je n'ai jamais entendu son émission, et sais seulement qu'elle a eu violemment maille à partir, ces temps derniers, avec des groupes d'homosexuels), et dont toute la carrière* [ARC, CAR, CARIE, BARRIÈRE, CARRIER, LA CARRIÈRE, MME DE CHARRIÈRE, ANNE-MARIE CARRIÈRE, CHARRIER, CAR HIER /// PIERRE(S), ROC, ROCHE, CREUSER] *a dû consister, comme celle de tous ses semblables, à suivre pas à pas, et en prenant bien soin d'être toujours du même avis que la majorité du public, l'évolution des mœurs. Pour moi personne à qui s'identifier, personne que soutenir. De faibles étincelles de vérité (ou qu'on pourrait prendre pour telles) éclatent çà et là. Bouvard,*

à la fin de l'émission, reproche à mots couverts au gros homme, qui effectivement a été grossier et a profité de façon éhontée de sa grosse voix, de ne s'être pas montré très galant. Il proteste : si l'on veut l'égalité des sexes, il faut la vouloir jusqu'au bout. Mais il tourne ça comme ça, en s'adressant à Ménie Grégoire : « Je vous ai traitée comme un homme», ou même : «Pour moi vous êtes un homme », je ne sais plus.], et elle craint donc que l'inconnu ne trouve pas son appartement. Elle veut savoir aussi si je pense qu'elle peut lui laisser, quand elle sort, les clefs.

« Ah çà, alors moi je n'en ai aucune idée, je ne le connais pas, je ne l'ai vu que deux fois, et il a complètement disparu. Je ne crois pas qu'il soit malhonnête, il semble un peu fou, ou en tout cas original : c'est à toi de voir, je ne sais rien de lui, même pas son nom. Ah si, je connais l'un de ses amis.

– Il n'a pas l'air [R /// ALLURE, ESPACE, APPARENCE, PHYSIONOMIE /// *HAIR*, *HAIR*, CHEVEUX, POILS /// RAI(E), TROU DU CUL, ROI, RIO, (MAN) RAY, MANNERET (→ *LA MAISON DE RENDEZ-VOUS*), MANET, MONET, *ET NUNC MANET IN TE, MANÉ THECEL PHARÈS* /// (MARCEL) RAY (→ LARBAUD, FARGUE, LEVET) /// EIRE (IRLANDE) /// AIRE (D'INFLUENCE, D'ATTERRISSAGE) /// MME DE GRAND AIR /// TERRE, MER, MÈRE, SERRE /// AUDACE (NE MANQUER PAS D')] d'arriver, en tout cas. Ça ne m'étonnerait pas qu'il ne vienne pas.

– Oui, il a l'air de quelqu'un qui peut être un peu léger [PERSE, RÉGLÉ, RÈGLE, GELER], pas très ponctuel. Enfin, là encore, je n'en sais rien, il ne m'a jamais donné de rendez-vous [RENDEZ-VOUS! /// POINT DE CONVERGENCE, POINT COMMUN, LIEU DE RENCONTRE, MOMENT DE RENCONTRE, SITE ET HEURE CONVENUS, ETC.] auquel il ne soit pas venu.

– Tu sais, le soir où il m'a téléphoné pour me demander ton numéro [NOMBRE, *NOMBRES*, CHIFFRE (→ DÉCHIFFRER, DÉCRYPTER, CODE, MYSTÈRE, LANGUE CHIFFRÉE, ANAGRAMME, STAROBINSKI, SAUSSURE, PIERSSENS), ORIGINAL, NOMMER, ROME, MORUE (MME DE CAMBREMER : « MOREAU, MORUE, MORILLE, JE NE SAIS PAS, RIEN À VOIR AVEC MOREL LE VIOLONISTE EN TOUT CAS » → *L'ÎLE DU DOCTEUR MOREAU* /

L'INVENTION DE MOREL], j'ai pensé que toute cette histoire de piano [*INDIA SONG*, *INDIANA SONG*, *LE VICE-CONSUL*, « PARTITION OUVERTE SUR LAQUELLE ON PEUT LIRE, *ETC.* » /// PANNEAU, CIANO, MOINEAU, CLAVIER, NOTES (*STONE*, *STEIN*, PIERRE, PIERRE, MELVILLE, PRESQU'ÎLE DE MELVILLE, PARRY, PEARY, FRANKLIN)] était un prétexte parce qu'il n'osait pas te demander à toi ton numéro : il ne m'a pas dit un mot du piano. Et puis hier il m'a rappelée.

– Il te plaira peut-être, ce n'est pas mon genre mais il est assez chic, il a une espèce d'élégance, il est grand, plutôt beau, je crois – enfin *il a quelque chose*, comme on dit…

– Au téléphone il est très drôle en tout cas.

– Qui sait, tu vas peut-être trouver l'amour [*L'AMOUR* (MORRISSEY / WARHOL, ROME), ROMA, ROME, ROMAN (N/U), LA MORT, LA TOUR (*LA TOUR* → YEATS), LA COUR, LA COUR, LABOUR, LA BOURRE /// LOVE / *LOVE* → ROBERT INDIANA / ANGELA CARTER] de ta vie…

– Oh alors ça, il y a longtemps que je n'y crois plus, je n'ai plus ce genre d'enthousiasme : il y a bien deux ou trois ans que ça m'a passé.

– Bon, alors un petit flirt, qui sait ?

– Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

– Oh, rien de spécial. Ah si, j'ai vu un film merveilleux, *Murder*, un Hitchcock de 1930, c'est extraordinairement abstrait, tout à fait mathématique.

– Ah oui ? C'est inattendu pour un Hitchcock.

– Ah non, au contraire, tous ses meilleurs films sont comme ça.

– Quels sont ceux que tu préfères? Moi j'aime beaucoup *Vertigo*.

– Oui, *Vertigo*. Mais enfin ce n'est pas un de mes favoris. J'aime beaucoup *Les Trente-Neuf Marches*. Et puis, mais alors pour des raisons tout à fait différentes, pour la photographie, surtout, un film qui se passe en Californie, je ne me rappelle plus le titre, si, *L'Ombre d'un doute*, où l'on voit un boulevard, dans une petite ville, et de grosses voitures américaines qui vont et viennent, dans les deux sens, et tout ça de

l'intérieur d'une pièce, à travers des stores [JALOUSIES, *LA JALOUSIE*, BANDES PARALLÈLES, OMBRES, ETC.] VÉNITIENS [VENISE, DENISE, VENICE, DENNIS, TENNIS, DENIS, INDES /// CANAUX, (GRAND) CANAL, LACAN / VEINES (...*VENISE / AVEC SES VEINES DE CANAUX* (HENRI DE RÉGNIER), VAISSEAUX, SANG, CONDUITS, TRANSMISSION, CIRCULATION, ETC.]. Mais *Murder* est superbe. [*Interruption, retour de W., qui vient de voir* Murder : « *The movie is good, but the sound is terrible* ».] C'est une histoire de double au carré, avec toute sorte de travestis…

– Oh, à propos : Severo Sarduy va écrire un texte pour le prochain numéro de *Traverses.*

– Ah, excellent. C'est sur les travestis ?

– Oui. Enfin non, pas exactement : c'est sur le *maquillage*, mais enfin… D'ailleurs, si vous vouliez faire quelque chose… Vous pourriez parler de ce film, justement.

– Oh, je ne sais pas, ce n'est pas exactement le sujet. [*Je lui parle longuement du film, à peu près dans les mêmes termes que plus haut*.] Mais il y a un travestissement ultime, c'est que lorsque Hitchcock parle du film à Truffaut, en 1965, il déclare qu'il s'agit d'une histoire d'homosexualité à peine transposée. C'est probablement vrai, mais il ne dit rien du type de transposition qu'il a choisi. Il était trop choquant de parler d'homosexualité en 1930, mais la transposition, elle, est aujourd'hui infiniment plus choquante que ce qui a été évité à l'époque. Fane tue la femme qui allait révéler son secret à sa fiancée, et ce secret, la gentille fiancée, qui en fait l'a connu tout du long, le trouve effectivement si horrible qu'elle peut à peine en parler : le secret, ce n'est pas que Fane est homosexuel, ça, ça ne pouvait pas se dire, c'est que c'est un métis, un quarteron, qu'il a un peu de sang noir bien que ça ne se voie pas, puisque c'est un secret. D'ailleurs, Hitchcock, en 1965, appelle Diana "la fiancée de Fane", mais dans le film rien n'indique qu'elle le soit. C'est au contraire lorsqu'il est suggéré, par Sir John, qu'elle était amoureuse de Fane, que, horrifiée par cette supposition, elle se laisse aller et s'écrie : "Mais enfin, comment aurais-je pu l'être, c'est un mé...!" Toute l'intrigue du film est donc édifiée sur l'horreur qu'il y a à être métis. Et Hitchcock, revenant sur *Murder* trente-cinq ans plus tard, le présente de façon tout à

fait trompeuse, de manière maquillée, pour échapper à toute légitime suspicion de racisme.

[Mardi 19 octobre 1976, 4 heures dix. [*Chron. du rtrd. : je me suis levé tôt, à 9 heures, et j'étais tout à fait prêt à deux heures. Mais comme hier j'ai décidé d'écrire une lettre en réponse à une lettre d'Espagne reçue ce matin même et que j'avais d'abord prise, à lire l'enveloppe ("auteur", "c/o Flammarion"), et non sans une certaine excitation, pour la première* "fan's letter" *consécutive à* Échange *:* no such luck*, bien que ma correspondante ait eu de mes nouvelles par les journaux, soit par* Le Monde*, soit par l'émission de Severo en espagnol, soit par un article espagnol qui tirait de lui son information* [Interruption : coup de téléphone de Carine, de chez Flammarion, très enthousiaste de la soirée de vendredi :

« Tu sais, c'était la première soirée comme ça à laquelle j'ai assisté, et…

– Comment, *comme ça* ? Comme quoi?

– Oh, tu sais bien! *Homo*, quoi…

– Quoi??? C'était une soirée homo ??? Mais c'était plein d'hétéros ! Il y en avait partout! Je t'ai même vue flirter sur le balcon avec Cadéré… Attends, laisse-moi compter, il y avait Paul, Cadéré, Jean-Pierre, …

– *Jean-Pierre* ?

– Oui, un garçon très chic, très élégant, avec une moustache… Et puis, attends, un tas d'autres !

– Il n'y avait pas beaucoup de filles, en tout cas…

– Vraiment? Mais si, il m'a semblé qu'il y avait un tas de filles, à moi…

– *Trois ? Quatre ?*

– Oh, tu exagères…

– O.k., cinq ou six à l'heure de pointe…

– Il y avait M. et Mme Raillard…

– Oh, ils sont restés cinq minutes, les pauvres, ils étaient affolés! C'est un très mauvais exemple ! Mais ce que je voulais dire c'est que moi j'avais adoré ça. Tu comprends, pour une fille, c'est la totale liberté ! Je pouvais faire absolument ce que je voulais! Dans une soirée normale, tu souris à un garçon, il croit aussitôt que c'est arrivé, tu passes ton temps à te battre…

– Non, mais vraiment tu m'en fiches un coup, avec ton histoire de "soirée homo"… Moi j'étais persuadé qu'on avait donné une soirée bien respectable… Ileana Sonnabend avait dit qu'elle ne voulait pas trop de folles…

– Il n'y avait pas de folles.

– Oh si, quelques-unes, tout de même. Mais enfin, il ne se passait rien?

– Ah ah ah !

– Quoi ? Tu as vu des mecs faire des trucs?

– Écoute, tu te fiches de moi ?

– Non, vraiment? S'embrasser? Ou quoi?

– Ah, je ne sais pas, ils étaient contre un mur, on ne voyait pas bien…

– Bien sûr, à certains moments on voyait deux types s'enfermer dans les chiottes, mais c'était pour se passer de la cocaïne, ou des trucs comme ça… Non, je t'assure… Moi j'étais persuadé que c'était une soirée tout à fait "normale", comme tu dis… Enfin, *comparativement*...

– Pourquoi, c'est comment, d'habitude?

– Ben….

– Évidemment, il y avait Michel Guy, il était très respectable, lui.

– Ah ah ah…

– Quoi? Il ne se tenait pas bien?

– Oh si, si, très bien… Il avait peut-être certains regards, c'est tout…

– Ah oui ? Dans quelle direction?

– Oh, des blondeurs américaines…

– *Michel Guy et les blondeurs américaines*, quel joli titre de roman !

– Oui, pour la collection blanche.

– Comment??? Gallimard ???

– Non, la collection blanche Flammarion.

– Pour moi, la collection blanche c'est Gallimard.

– Tu te prépares à faire tes bagages ?

– Pas du tout, j'ai ma dignité.

– Et la carrière de modèle ? Tu t'es un peu débrouillée ?

– Je me débrouille pas mal, je te remercie.

– Tu vas être sur la couverture de *Vogue* ?

– Non, pas exactement.

– Dans le catalogue de La Redoute ?

– Comment l'as-tu deviné?

– *Non ?* C'est vrai ?

– Parfaitement.

– Les photos sont déjà faites?

– Oui, à Haïti.

– Ah, c'est comme ça que tu es allée là-bas… Tu ne te débrouilles pas mal, en effet… [*Interruption : fait un petit dessin sur une feuille de papier quadrillé, d'après une carte postale achetée tout à l'heure et représentant un coin du jardin du Luxembourg.*] Moi, personne ne m'offre de voyages…

– Oh ça, ça m'étonnerait…

– Ah si, maintenant que j'y pense. À Milan.

– Tiens, Danièle est là-bas.

– Encore une qui n'est pas venue à la fête…

– Oh, elle avait des ennuis avec ses parents… Bon, je vais te laisser travailler.

– Oui, il faut que je note tout ça... »], *d'une amie d'Oxford, perdue de vue depuis longtemps, Mercedes Palau-Ribes O'Callaghan, une fille très gentille, un peu "forte", admirative et dévouée, qui secondait comme elle pouvait mes amours largement imaginaires avec Chiara-Paola Morlotti.*

(Après tout, j'étais peut-être vraiment amoureux de Chiara. Je la promenais dans ma grosse Morris [MAURICE ROCHE, MAURICE DE SAXE, MAURICE SACHS, MAURICE SAND (ARRIÈRE-ARRIÈRE-PETIT-FILS DE MAURICE DE SAXE), ROBERT MORRIS, MORRIS LOUIS, WILLIAM MORRIS / ARC, MARC, GUILLAUME DE LORRIS → *ROMAN DE LA ROSE* /// ÎLE MAURICE, *OÙ LA MER DORT, ET CHANTENT LES OISEAUX*] *"Oxford" verte, nous sommes allés ensemble à* Bath [*PATH*, CHEMIN SENTIER / BACH, BAC (RUE DU) / BAIN, ORDRE DU BAIN]. *Et je lui ai rendu visite, un ou deux ans plus tard, à* Merano [*MERAN*, ROMAN, ROMAN, ROMAN D'ANGUS WILSON, *ANGLO-SAXON ATTITUDES*] *où elle habitait avec sa mère. Son père était peintre, assez connu, je crois, et vivait à Milan. J'aimais sa rue, son adresse : Virgilstrasse, 1. Mais je ne m'avise qu'à présent qu'elle ne m'a pas fait entrer chez elle. Étrange. Me laissant un instant sur son seuil elle est allée à l'intérieur prendre un fichu ou je ne sais plus quoi, et elle m'a emmené visiter le château de Tyrol, premier fief des Habsbourg, si je ne me trompe. Et quand je l'ai raccompagnée jusqu'à sa porte, elle ne m'a pas fait entrer davantage. Je m'en étonne seulement maintenant. Le soir même je couchais à Salzbourg. Et je ne suis jamais retourné à Merano que par la lecture de* Attitudes anglo-saxonnes*, d'Angus* Wilson*, et par l'évocation qu'on y trouve de la passeggiata d'hiver, là-bas, et du kiosque à musique. Tandis que Mercedes, idéal second rôle d'opéra, confidente et duègne complaisante, fut longtemps une correspondante fidèle. Mais il y a sans doute plus de cinq ans que j'étais sans nouvelles d'elle. Elle a subi une grave opération, m'écrit-elle, et elle est en convalescence chez ses parents. Mais comment peut-elle se procurer* Échange *et* Passage ? *Je téléphone à Paul à ce sujet. Il est très gai, et moi aussi. Puis il me rappelle plus tard au sujet du* Point *: il a appelé son ami Amette, qui avait déjà écrit sur* Passage *un tout petit article et auquel il n'était pas facile de téléphoner, car entre-temps Paul lui a refusé un manuscrit. Amette n'est pas enthousiaste d'*Échange*, il trouve que c'est aussi bien que* Passage *mais trop dans la même ligne, qu'« il y manque un certain vacillement ». Enfin il en parlera en comité de rédaction et quelqu'un fera sans doute quelque chose, lui ou un autre. « Quant à ta pauvre Mercedes, je ne peux pas lui faire envoyer de service de presse.*

– Qu'elle se démerde, en somme ?

– Ben oui.

– Comment tu dis ça en espagnol ?

– Sûrement il y a à Barcelone une librairie internationale où elle peut commander ces livres. Ou bien qu'elle aille en Andorre !

– Elle est clouée au lit ! Mes livres sont son seul espoir de reprendre goût à la vie ! »

Après quoi il faut aller acheter des enveloppes spéciales, et j'en profite pour acheter aussi de nouveaux cahiers Oxford [→ MORRIS, LIONS DRESSÉS AFFRONTÉS, "OXBRIDGE"] *comme celui-ci, et* Le Monde *que je n'ai pas le temps de lire, et des timbres, etc.*] [*Interruption : thé. Coup de téléphone d'Aragon qui m'invite à dîner. Mais je dois aller à sept heures chez Warhol et ne sais pas ce qui se passera ensuite. Je téléphone à W. pour me renseigner, puis accepte. Aragon et moi devons nous retrouver à neuf heures moins le quart à la Hune. Mais il est très mécontent de Warhol :*

« Ma belle-sœur [Lili Brik] *et son mari sont là, il y a eu un grand déjeuner au Crillon, Warhol était là, il avait son petit appareil, j'ai bien vu qu'il me photographiait, je n'aime pas ça du tout. À la rigueur, s'il veut me photographier, qu'il me le demande, mais faire ça comme ça, par en dessous, non, je trouve ça mesquin.*

– Il enregistre tout, tu sais, images et paroles.

– Oui, bien sûr, je sais, je ne suis pas le seul, il photographie tout le monde, c'est entendu, mais enfin tout de même…]

– Ah, je pense que ça pourrait tout à fait nous intéresser. Tu penses que tu pourrais faire quelque chose ?

– Hmmm, oui, peut-être… Quelque chose de très court, en tout cas. Je vais y penser. » [*Je me rends compte que je ne reprends pas du tout au bon endroit : j'ai sauté un crochet, c'est-à-dire que j'ai un autre crochet à fermer avant d'en arriver là. Je commence à m'embrouiller sérieusement dans les "niveaux de texte" (au sens le plus littéral, matériel).*]

W. était déjà couché lorsque j'ai achevé de noter ce que je disais à Jacqueline au sujet du film de Hitchcock. Je l'ai rejoint, et nous nous sommes endormis aussitôt. Non : il y a eu encore un coup de téléphone de John. J'étais nu quand j'ai décroché dans le noir, et j'avais froid. Pourtant, pour une fois, il voulait avoir avec moi "une conversation sérieuse". Il repart dimanche pour New York, avec un détour par Londres. Il voudrait nous voir *beaucoup* d'ici là. Le dîner de dimanche soir n'était pas satisfaisant, on ne pouvait pas parler, et puis il en a un peu assez de Norman, qui heureusement part demain. Lui veut partir rassuré quant à W., quant à nous deux, etc. Il a eu très peur, samedi soir, quand W. délirait, ce n'était pas la drogue, tu sais, moi j'avais fumé exactement la même chose que lui. Il travaille trop, il est trop excité, j'aimerais connaître ses projets. Et qu'est-ce que tu voulais dire, hier, quand tu as dit que nous n'étions pas complémentaires? Tu crois qu'on ne peut pas travailler ensemble ?

– Mais non, ça n'a rien à voir avec ça. Je voulais dire seulement que vous étiez très semblables, sur certains points.

– *Appoint* ? Oui, je peux lui servir d'appoint, non?

– Bien sûr. Ce que je disais n'était pas du tout une critique.

– Écoute, il faut qu'on parle de tout ça.

– Très bien, volontiers, mais là, excuse-moi, j'ai affreusement froid, je suis tout nu, W. dort à côté, est-ce qu'on ne pourrait pas remettre ça à demain?

– Tu n'es même pas venu voir la foire au Grand Palais !

– Qu'est-ce que ça a à voir avec ça ?

– Oh, bon, bonne nuit!

– Bonne nuit. »

Nous avons bien dormi. De ce qui s'est passé aujourd'hui j'ai déjà tout noté pour expliquer mon retard à me mettre au travail – à ceci près que Jacqueline m'a appelé de son bureau, vers midi, pour m'apprendre que Thierry était venu chez elle, finalement. Elle le trouve très séduisant. Malheureusement elle avait un autre visiteur en même temps, un ami d'amie, un Noir qui vient la voir sans prévenir, deux fois par an, et qui

reste des heures bien qu'il n'ait strictement rien à dire. Il est arrivé juste avant Thierry qui, le voyant, voulait repartir, mais elle l'a retenu; et le Noir ne partait pas, il n'est pas parti avant Thierry. Mais enfin nous avons tout de même pu parler un peu, dit-elle. Et il est en train de jouer du piano à la maison, je lui ai laissé les clefs sans la moindre hésitation.

– Ah, très bien…

– Mais enfin, il s'intéresse à quoi ? Aux hommes ou aux femmes ?

– Mais je n'en sais rien, moi ! Je pense qu'il s'intéresse aux garçons, au moins un peu – quand il est venu ici il était très *flirty*. Mais enfin c'est peut-être seulement parce qu'il est un peu allumeur, je n'en sais rien. Et de toute façon, moi, sexuellement, il ne m'intéresse pas du tout. Mais il s'intéresse peut-être *aussi* aux femmes, ou *davantage* aux femmes, je n'en ai vraiment aucune idée.

– C'est drôle qu'il ne vous plaise pas. Moi je le trouve très bien, vraiment…

– Oui, il est très beau et tout ça, mais ce n'est pas mon genre. D'abord il est trop grand pour moi.

– Eh bien ! Qu'est-ce que je devrais dire !

– Il a joué devant vous ?

– Oui, un peu.

– Alors ?

– Alors là, sur ce point j'étais un peu déçue. Il a beaucoup d'enthousiasme, beaucoup d'enthousiasme, mais c'est un peu décourageant, sa technique, tout ça…

– C'est un débutant?

– Non, non, tout de même pas… Enfin, il a joué des choses que je joue, et c'est très juste, vraiment.

– *Juste* ?

– Oui, enfin, je veux dire…

– Ah oui, *juste*, d'accord, je comprends. Mais vous allez le revoir?

– Oui, oui. D'abord il veut venir jouer tous les jours, mais dans ces cas-là je ne le vois pas, je ne suis pas à la maison. Mais nous voulons

nous revoir, bavarder, nous avons trouvé que nous avions beaucoup de choses à nous dire.

[Mercredi 20 octobre, quatre heures et demie. [*Chronique du retard* : je me suis levé tôt pour aller à la Maison de la radio afin d'y participer à l'émission "Panorama culturel", pour laquelle je m'étais déjà déplacé la semaine dernière par erreur. Dans le studio indiqué j'ai trouvé Marc Cholodenko, un inconnu qui était je crois Christian Giudicelli, puis le responsable de l'émission qui m'a fait répéter deux fois mon nom, l'air surpris de me voir là. J'ai pensé que c'était parce qu'il attendait Duparc, mais pas du tout : nous n'étions ni l'un ni l'autre prévus au programme. Mais cette fois-ci l'erreur n'était pas la mienne.

Mardi 19 : verre chez Warhol. Vernissage X, le Hollandais, rue Bonaparte : Téchiné. Dîner avec Aragon – l'Autrichien – l'Autriche en 22, aventure. Faux "chasseur alpin" rue de Buci (avant). / Fs. W.

Mercredi 20 : Sam, scène av. John. / W. fs. me.

« Qui vous a appelé, votre éditeur?

– Non, pas du tout, une femme d'ici, votre secrétaire peut-être…

– Vous êtes bien prévu, mais pour plus tard. Nous n'avons pas encore lu votre livre, vous comprenez…

– Bon, très bien, téléphonez-moi pour un autre rendez-vous, ou ne me téléphonez pas…

– Si, si, on va vous appeler... »

Mais il ne mettait pas beaucoup d'insistance à se faire excuser… [Sept heures moins le quart, *très longue interruption : Aragon m'a téléphoné pour avoir plus de détails sur les deux châteaux de Villarceaux, car il va demain, une fois de plus, du côté de Giverny, avec Gilles, afin de reconnaître les lieux pour le tournage d'*Aurélien [ORÉE (→ MORÉE, CORÉE, MARCEL MORÉ, DORÉ), LIEN]. *J'ai pensé qu'il serait gentil de lui faire un plan, pour lui indiquer, par exemple, l'endroit, sur le pourtour de la grande pièce d'eau, d'où l'on a la meilleure vue sur le*

“nouveau” château, et la brèche dans le mur, au cas où les portes seraient closes, et le nom d'autres châteaux des environs, Ambleville, Maudétour, Guiry ou même, un peu plus loin, Villette. J’ai joint à cette feuille une de mes gravures de Grandville, en guise de cadeau, et je me préparais à aller porter tout cela rue de Varenne lorsque a appelé Huguette Le Bot, de la revue Traverses*, au sujet de l’article sur* Murder. *Je dois lui donner une réponse vendredi et, si je décidais de l’écrire, le texte avant le 15 novembre. Mais à la vérité je ne suis pas sûr que ce texte s’inscrirait très bien dans un numéro sur le maquillage, car dans mon esprit c’est surtout de dédoublement qu’il s'agit ; ni de pouvoir trouver le temps pour un tel travail.*

Christian aussi a téléphoné. Lui non plus ne va pas trop bien. Pour comble de malheur il semble que j’aie perdu ses clefs, qu’il m’avait passées l'autre jour lors du vernissage des photographies de Hockney chez Sonnabend afin que j’aille chercher chez lui un pull-over bleu en cachemire que je lui empruntais – apparemment je ne les lui ai pas rendues… Il a un double du jeu perdu, sauf pour la boîte à lettres, et avec sa gentillesse habituelle il minimise autant que possible le problème. N'empêche. Mais il comprend très bien mon agitation. Puis je suis allé chez Aragon, donc, pour remettre à Maria mon enveloppe. Le maître travaillait, je n’ai pas voulu qu’elle le dérange. Au retour je suis passé chez le plombier, car, comme tous les mois, le calcaire a bouché les tuyaux, ici, il n’y a plus assez de pression pour que le chauffe-eau s’allume, on ne peut plus avoir d’eau chaude dans la baignoire que par l’intermédiaire d’une cuvette qu’on installe en guise de déversoir au bord du lavabo adjacent. Lorsque je suis rentré il était six heures et même plus. J’ai fait du thé, tout en feuilletant Pariscope *où j’ai trouvé une interview de Sartre qu’il a bien fallu que je lise jusqu’au bout (deux petites pages), soit parce que ça m’intéressait vraiment, soit, grâce à l’espèce d’élan de la bêtise, par provocation à l'égard de moi-même et des pauvres règles d'emploi du temps que j’essaie vainement de m’imposer. Et puis le téléphone sonne tout le temps, le plus souvent pour W., ou bien directement pour Warhol dont les gens semblent croire qu’il habite ici. Bien entendu je suis d’une humeur de* chien [NICHE, CHINE / RIEN, LIEN, BIEN, TIEN(S), VIENS / CHIER, CHENI(L) / BRAQUE,

BRAQUE, BARQUE, BACH (→ BATH), RUE DU BAC / (CA)NICHE]*, bien que je ne puisse m'en prendre qu'à moi-même du laborieux ratage de cette journée. W. vient d'appeler. Il a dit à Sam Wagstaff, le collectionneur de photographies, de venir ici à neuf heures : il veut lui montrer sa propre collection, et que nous passions la soirée avec lui. Je suis fatigué, j'ai mal aux yeux, au dos surtout – j'ai toute sorte de courbatures, récemment, je ne sais pas pourquoi.*]

Il pleuvait. Mais j'ai profité de ce que j'étais dans le quartier [QUART (/TIERS), CAR, ARC, CARTE, CHARRETIER / (JACQUES) CARTIER / CARTER (ELLIOTT, T. S. ELIOT, GEORGE ELIOT (MARY ANN EVANS → WILSON & EVANS, *IN PATAGONIA*,

~~BRUCE CHATWIN~~

/// DONALD EVANS (→ TIMBRES) / GEORGE (ELIOT / SAND) → GEORGIA (INDIANA, VIRGINIA (WOOLF / ELIOT) → CARTER ("JIMMY" (JAMES)))], et de ce que c'était sur le chemin du métro pour aller voir Claude, dans sa petite chambre [*CAMERA*, AMBRE, BRANCHE, CHAM ("FILS DE NOÉ")] de bonne de l'avenue de Versailles. Cette fois il était chez lui. Je l'ai réveillé. Il s'est levé un instant pour aller pisser et prendre une pilule quelconque dans un verre de bière. Il portait de drôles de caleçons rayés, gris et blanc. Moi j'étais assis sur une chaise. Il a rompu avec Jean-Pierre, le petit vendeur du magasin Michel Axel qui lui écrivait des lettres si enflammées. C'est en partie ma faute : il paraît que j'ai rencontré ce Jean-Pierre, qu'il m'a demandé si j'avais vu Claude, que j'ai dit oui, il y a deux ou trois jours, alors que Claude était censé être à Tours [UNE TOUR, UN TOUR, DES TOURS (DE PASSE-PASSE) / COUR, FOUR, POUR, LOURD, DÉTOUR(S), ATOURS / ROUT(E)S, TROU(S) / CERCLE, CIRCONFÉRENCE, ROND, PROMENADE (AUTOUR)]. Mais il s'en fout complètement :

«En fait, c'est bien mieux comme ça. Je lui ai dit que j'étais trop pute pour lui. Ça s'est très bien passé. Nous sommes allés au Sept. C'était hier soir. Il y avait beaucoup de types très bien, et quatre ou cinq qui me draguaient, t'aurais vu ça…

– Alors, qu'est-ce que tu as fait?

– Rien, je suis rentré. Il y en a un qui est sorti avec moi : "Quoi ? vous partez déjà ?" et tout un baratin, il me plaisait bien mais j'avais pas envie. Ah, tu sais, j'ai passé quatre jours d'amour avec Coquet.

– *Coquet*?

– Oui, enfin José, l'Espagnol, le navigateur solitaire, là, tout le monde l'appelle *Coquet*, en Espagne [*Koké*?]. Et il paraît qu'à la Martinique, ou à la Guadeloupe, je sais plus, *coquer* ça veut dire faire l'amour. Le premier soir, après la *party* chez John et Raoul, on savait pas où passer, le type avec qui il habite couchait avec une fille – Jacques, tu le connais, je crois –, moi j'étais à Saint-Mandé à ce moment-là, chez mes amis, je n'avais pas les clefs d'ici, on est allés au Sept, il était tellement déçu, le pauvre, qu'il en était malade, j'te jure, et d'ailleurs il ne savait même pas où coucher, je lui ai dit : tu dragues quelqu'un et tu vas coucher chez lui, mais il ne voulait pas, ou bien tu vas à l'hôtel, mais il n'avait pas d'argent, j't'en passe si tu veux, mais il est allé voir chez lui, il s'est renseigné auprès du concierge ou je sais pas trop quoi, la fille était déjà partie.

– Il n'a jamais d'argent.

– Non, il m'a dit que depuis qu'il avait fait faire son *press-book*, il n'avait plus un sou.

– *Press-book* ? Mais je croyais qu'il était marin [MARIE, MARIÉ, MARINE, *MARNIE*, RYMAN, MARIN COUNTY (SAN FRANCISCO), MARNE, MARRON, "PSYCHANALYSTE MARRON" (MORGAN), ROMAN, R(O)MAIN] ?

– Oui, il est marin, mais il veut aussi être modèle, comme ça, pour gagner un peu d'argent, tu vois. Bon, en tout cas on s'est bien rattrapés, depuis cette nuit-là. Je ne sais pas quel jour, *dimanche* je crois, on n'est pratiquement pas sortis du tout, on a fait l'amour toute la journée, tu sais, c'est pourtant pas mon genre, mais là c'était vraiment bien. On a mangé là, sur place, et tout, je l'ai nourri, etc.

– Il ne paie jamais rien.

– Ben non, il n'a pas d'argent du tout. Remarque, là c'était normal [*NORMA*, ROMAN, NORMAN(D), BOULEVARD MORLAN(D)], il était chez moi. Mais un soir on est allés au cinéma, là je lui ai demandé

s’il avait pensé à prendre de l’argent, et puis je lui ai dit, “moi non plus, tu sais, je suis pas riche”…

– Oui, c’est un peu agaçant, tout ça… Moi non plus je n’ai pas les moyens d’entretenir qui que ce soit. De toute façon ce n’est pas mon genre…

– Pas ton genre d’entretenir quelqu’un ou pas ton genre, Coquet?

– Les deux, mon capitaine. »

Je suis maintenant allongé sur le lit de C., en travers :

« Je peux te caresser le ventre?»

Il a vraiment un des ventres les plus durs que je connaisse, plein de petits muscles alignés, bien rangés, saillants. Mais pour lui caresser *tout* le ventre, il faut évidemment ouvrir la braguette de son drôle de caleçon. Et une fois que sa braguette est ouverte, il faut s’assurer de la direction de sa queue, pour savoir où l’on s’avance, et comment l’on est accueilli par la population locale, quelles sont ses dispositions à votre égard, etc. Je la cherche donc, elle est contre sa cuisse. Je la prends dans ma main distraitement et nous continuons à bavarder de tout et de rien, nos corps en croix, perpendiculaires l’un à l’autre. C'est une bonne chose que je l’aie réveillé, dit-il, il doit appeler Jean-Luc, Jean-Luc voulait aller acheter des fringues ce matin mais il a horreur de faire ça tout seul, il voulait que je l’accompagne, remarque maintenant c’est trop tard. Lui est tout décoiffé par la nuit, il a les cheveux dans les yeux, il est vraiment très joli, les cheveux, les sourcils, les yeux et la moustache si noirs, la peau si blanche et le corps si dur, très bien dessiné, avec de très jolis pectoraux impeccablement tracés, à peine saillants, que mon bras tendu ne peut pas atteindre (ses genoux sont sous mes côtes). Il dit :

« Tu me fais encore de l’effet, tu vois.»

Et en effet il bande [BANDE(S) DU VIEUX PILLARD (→ ROUSSEL), BANDE(R) UN ARC, BANDES PARALLÈLES ALTERNÉES (→ *OMBRE D’UN DOUTE*), ANDES, ANDÈS (→ VIRGILE), BADE, *BEND* (TOURNANT, VIRAGE), SONNABEND]. Je dis :

« Ah, c’est gentil. Attends, je regarde. Ah mais, c’est pourtant vrai! Quel garçon bien élevé ! Ça c’est de l’hospitalité ! Je suis vraiment très touché... »

Je prends sa queue dans ma bouche, dix secondes. Mais quand je m’arrête il dit :

« *Wow*, c’était bien…

– Ah bon ? Ah ben alors, rien de plus facile... »

Et je recommence, cette fois plus sérieusement, en m’aidant de la main, ses couilles dans une de mes paumes. Il porte lui-même la main [MAINE, MAINE, MAIN STREET, DUC & DUCHESSE DU MAINE (→ SCEAUX, SOT, SCEAU (SIGNATURE, EMBLÈME, EMPREINTE), SEAU), MANI(E), AIN (→ (GERTRUDE) STEIN, UN, UN), PAIN, NAIN, SAINT, SEIN, SEIN (→ *SEIN UND ZEIT*)] à ma braguette [BAGUETTE (→ PAIN, MAIN, ETC.), CHEF D’ORCHESTRE, BRAQUET, RAQUETTE (→ TENNIS, BALLE, FILET, DENNIS, DENIS, INDES, etc.)] qu’il caresse. Je bande moi aussi. Et il commence à défaire ma ceinture. Mais je me lève aussitôt :

« Bon, il faut que j’aille [*Interruption : coup de téléphone de Nigel, qui est à Paris et qui veut atteindre W., lequel est chez Warhol.*

« Mais je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée de l'appeler là-bas, il y a déjà tellement de coups de téléphone…

– Oh, j’en profiterai pour parler à d'autres. J'ai le numéro.

– O.k.

– See you later, then] travailler un peu.

– Je sors avec toi, je dois téléphoner.»

Il pleut toujours. Il me montre l’abri d’autobus d’où il a l’habitude de donner ses coups de téléphone. Puis il m’accompagne jusqu’au métro Mirabeau. Il va d’ailleurs quitter ce quartier, les amis qui lui louaient cette chambre de bonne s’en vont, il va peut-être prendre un appartement avec Jean-Luc, ou bien habiter chez un ami suédois, Steve, non, pas le Danois dont je parlais tout à l’heure (un Danois timide avec qui il a couché deux ou trois fois et qui lui a envoyé un petit mot pour lui dire qu’il était très beau, la veille, au Flore, où il se trouvait avec José et

Jocelyn, tu connais Jocelyn, *mais si*, le Martiniquais ou je ne sais quoi, nous sommes allés fumer un joint chez lui, il a un grand appartement sans rien d'extraordinaire, sauf sa taille, mais après qu'on avait fumé il s'est lancé dans de grands discours d'après quoi il fallait donner tout ce qu'on avait, donner sans compter, ne rien attendre des autres, et c'était seulement à cette condition qu'on avait de bonnes surprises, bla bla bla… Je veux dire : *c'est vrai*, tous ces trucs-là, d'accord, mais enfin on le sait, hein, je ne vois pas à quoi ça sert de répéter ça pendant une heure… Alors moi je hochais la tête de temps en temps pendant qu'il parlait et parlait et parlait, allongé sur son tapis, dans des poses t'aurais vu fallait voir, elle est gentille mais c'est pas la simplicité même la chérie, enfin très "modèle", tu vois), c'est de cela que nous parlions pendant que je lui caressais le ventre et lui tenais la bite, qui bandait lentement dans ma main. Il m'a laissé à l'entrée du métro.

Je suis sorti à la station Mabillon et j'ai fait le tour du triangle Buci - Nouvelle-Comédie - boulevard Saint-Germain, dans l'espoir imbécile de revoir le garçon d'hier soir, celui qui ressemblait au chasseur alpin (*en mieux*, ajoute sournoisement la paranoïa du désir frustré) et à qui je n'ai pas pu parler, bien qu'il ait beaucoup regardé, peut-être parce que j'étais avec Aragon – c'était peut-être Aragon qu'il regardait, d'ailleurs. Puis je suis allé à la librairie Gallimard où, pour une fois, j'ai acheté des livres, les deux volumes des actes du colloque Robbe-Grillet de Cerisy. Je suis aussi allé acheter à manger ici et là, et les journaux, et *Pariscope*, *Télérama* – il était deux heures quand je suis rentré ici. Et j'ai encore perdu au moins une demi-heure à lire un vieux numéro d'*Union* que j'avais découvert chez Claude et qu'il m'avait donné et qui m'avait racolé par son titre, sur la couverture, "Les Techniques de l'amour homosexuel" [*Interruption : jeté un autre coup d'œil à la revue en question, et particulièrement à la seule page qui m'avait un peu excité, une lettre de lecteur (ou prétendue telle) que la rédaction avait rangée, avec la réponse correspondante, sous le titre "Les trois locataires". Me suis branlé trois minutes là-dessus, sans beaucoup de conviction et sans aboutissement*]. Les lois commerciales du marché, qu'il s'agisse de vendre un candidat à la présidence des États-Unis, une revue comme celle-ci ou la littérature en général, font que le produit est déterminé très

étroitement par une enquête préalable et par une appréciation plus ou moins exacte de ce que désire le public qu'on souhaite atteindre, ou de ce qu'il est prêt à accepter. Ici il s'agit de s'attirer l'attention et la décision d'achat de petits-bourgeois susceptibles d'apprécier, sur le sujet de la sexualité, un appareil pseudo-scientifique (les articles sont signés par les "docteurs" Untel et Machinchose), soit que cet appareil peu convaincant leur laisse la conscience plus tranquille que s'ils achetaient de la pure pornographie, soit que tout ce qui est dit du sexe et de ses pratiques leur paraisse plus excitant lorsque ça dépasse plus ou moins subrepticement d'une frêle couverture de respectabilité "médicale". Le ton est celui du libéralisme cucul : « ... tandis que le partenaire pénétré éprouve la volupté de se sentir comblé par le pénis de son ami... » Aucune pratique sexuelle n'est expressément désapprouvée, mais à une épouse qui se plaint des infidélités de son mari, ou qui déplore qu'il la délaisse sexuellement, on conseille : « Allez chez le coiffeur, achetez-vous des robes, maigrissez, faites de la gymnastique… Que sais-je ? Peignez, dansez ou apprenez un métier... », et l'on ne va pas jusqu'à lui recommander de prendre un ou plusieurs amants.

Il était trois heures ou un peu plus quand j'ai eu fini de déjeuner. Mais j'ai encore souligné, dans *Le Monde* d'hier, ce qui pourrait intéresser *Travers*, et feuilleté les deux volumes sur Robbe-Grillet que je venais d'acheter.] *Hier soir, ayant "fini" d'écrire ici, je suis allé sur les sept heures chez Warhol où il y avait déjà, outre Warhol lui-même, Fred Hughes, Jay Johnson, W., Michel Klein (le garçon pour l'anniversaire duquel avait lieu l'autre jour la soirée chez Andrée Putman), Marianne Véron (la traductrice de* The *pour Flammarion), Marie-Eugénie de Pourtalès (qui sous un autre nom était la dédicataire des* Pleurs, [FLEURS, EN FLEUR, *IN BLOOM*, BLOOM → *ULYSSES* /// LARMES, ARMES, *TEARS*, TERRASSE, TERRASSER, *TERRACE*, TRACE, RACE, R.A.C. (ROYAL AUTOMOBILE CLUB), ARC, ULYSSE, *ULYSSES*, BLOOM, EN FLEUR, FLEURS, PLEURS, C.Q.F.D.] *de Cholodenko), et un Américain inconnu.*

[Jeudi 21 octobre 1976, trois heures moins dix [*Chron. du rtd (léger). Levé vers 11 heures, assez fatigué, je ne sais pas pourquoi. W. allait déjeuner chez São Schlumberger avec Warhol et consorts. J'ai écrit une*

petite note à Aragon pour lui parler de Sam Wagstaff, qui aimerait beaucoup lui rendre visite, et pour lui demander s'il pourrait nous recevoir tous les deux demain ou après-demain [*Interruption*, téléphone, Thomas Amman : veut parler à W. Bien entendu je ne note ici qu'un dixième de ce qui se passe, par exemple des coups de téléphone. En ce moment ils sont particulièrement nombreux, à cause de la Foire de l'art et parce que le numéro d'ici, pour une raison ou pour une autre, a été donné à un tas de gens qui essaient de joindre Warhol. Ils croient que je suis l'un de ses proches collaborateurs, ou bien qu'il est ici même et que je filtre les appels. Et malgré mes protestations ils m'expliquent leur cas : il y a par exemple une fille « qui a fait un film avec Andy [DYNA, DIANA, DYANE, DIANE → ARC, ORION / DÎNA / ANDES, ANDÈS → VIRGILE / DANDY, NADI(R)], il y a quatre ou cinq ans, je ne suis pas sûre qu'il se souvienne de moi, peut-être il me reconnaîtrait sous mon nom américain, en tout cas j'aimerais beaucoup qu'en souvenir [*Interruption. On frappe à la porte : deux jeunes garçons, portugais ou espagnols :*

– Est-ce que c'est ici qu'il faut s'adresser pour l'annonce parue dans le journal ?

– Ah non, c'est une erreur, je ne suis pas au courant du tout.] de notre amitié d'alors il parraine un petit film que je suis en train de faire sur le Salon des arts décoratifs, voulez-vous le lui demander? /// Alors, vous lui avez demandé? Est-ce qu'il va me rappeler? (Est-ce que l'"écriture", s'essayant à l'hyperréalisme jusqu'à tenter de confondre sa propre duration avec la temporalité même du temps, ne va pas, dans son inévitable échec, révéler quelque secret de son être propre, et, tâchant désespérément de se confondre avec quelque chose d'autre qu'elle-même, montrer clairement, en tous les points où les deux images ne se superposent pas, sa vraie, son exacte figure et configuration?)] *et je suis allé la porter chez lui. Il ne rentrera que ce soir des deux Vexin, où il passe la journée. Michel est venu, à l'heure du déjeuner, demander mon aide pour un problème de traduction. Je lui ai raconté les incidents de la soirée d'hier, et la rupture avec John.*

« Je dois dire que ça me fait plutôt plaisir», a-t-il dit.

Pendant que j'étais dans la cuisine, il regardait ma collection de cartes postales :

« C'est de cette maison-là que tu parlais à ces gens, un soir, chez Catherine, tu sais, le restaurant des quais ?

– Oui, la villa Cimbrone, à Ravello : c'est ça, oui. J'ai découvert depuis que Garbo y avait habité avec je ne sais plus qui.

– Pourtant ça a l'air en plutôt mauvais état, non ?

– Ah, mais ce que tu vois là n'est pas la villa proprement dite, ça c'est seulement une espèce de casino dans le jardin. La villa elle-même, le bâtiment, n'a d'ailleurs pas beaucoup d'intérêt, c'est la situation qui est extraordinaire, à trois ou quatre cents mètres en surplomb direct, vertical sur la mer. » (Souvenir de la villa Cimbrone : un très vieil Italien bossu m'y poursuit, d'une allée à l'autre (j'ai vingt ans). Il ne cesse de se passer la main sur la braguette. Gravés dans la pierre, des vers de Keats demandent :

> Oh moon of my delight that knows no wane !
> The moon of heaven is rising once again :
> How oft hereafter rising shall she look
> Through this same garden after us in vain?

*Autre histoire d'infirme, plus sombre : je passe devant le Flore, un garçon est assis là, manifestement américain, et qui me plaît ; je m'arrête un peu plus loin, me retourne; il me regarde, sourit mais ne bouge pas; hésitations, faux départs ; finalement, agacé par son immobilité, je me décide à m'en aller, mais je me retourne une dernière fois : il s'est enfin résolu à se lever, il essaie de me suivre, il a deux béquilles et pratiquement pas de jambes, son pantalon presque vide traîne à terre – horrible à dire, et encore plus à écrire, j'ai fui (l'épisode arrive en deux ou troisième position dans la liste de ceux dont j'ai le plus grand-honte) (d'un autre côté, qu'aurais-je pu faire ? Il aurait bien fallu lui expliquer qu'*érotiquement *je ne pouvais pas (c'est cette perspective qui m'a fait fuir : je n'ai jamais su dire ça).)* [À l'hôtel d'en face vient de survenir un fort arrivage de groupe : toutes les fenêtres s'ouvrent en

même temps, à tous les étages, et dans chaque ouverture on voit paraître une ou deux têtes de Japonais qui considèrent le panorama et s'invitent les uns les autres, hilares, à reconnaître la tour Eiffel.]

Il va à la Fnac afin d'essayer, à tout hasard, d'avoir des places pour un récital de Schwarzkopf, le semaine prochaine :

« C'est une des dernières fois qu'elle chantera à Paris.

*– Ma vie parisienne depuis dix ans a été rythmée par les adieux de Schwarzkopf. Quand je suis arrivé à Paris à dix-neuf ans, elle donnait déjà son dernier récital. Je vois qu'elle est remontée dans le temps : à présent ce n'est plus qu'*un des derniers…

– Non, non, cette fois c'est sérieux : elle fera ses adieux à Londres en juin.

– Où est-ce, ce récital ?

– À la faculté de droit, rue d'Assas. C'est très désagréable parce que les places ne sont pas numérotées, même avec son billet il faut être là-bas une heure à l'avance. »

J'ai aussi téléphoné à Christian pour lui dire que je n'avais pas retrouvé ses clefs, pour m'en excuser et pour lui signaler, à l'intention de son "Indien", un grand article, dans Le Monde *d'hier, sur les musiciens américains contemporains, en particulier les "répétitifs", La Monte Young, Terry Riley, Steve* [STÉPHANE, STEPHEN, *STEPHANOS*, COURONNÉ, COURONNE, COURONNE (MONNAIE), *CROWN*, CROWN, CRAWN (GEORGE CRAWN → *LE VICE-CONSUL* /// STEPHEN DEDALUS → *ULYSSES* → *WHAT'S IN A NAME, WILL I AM*, ETC. / STÉPHANOIS → SAINT-ÉTIENNE → "VERTS", VERT / STEF, STEFF, STÉPHANIE (ARCHIDUCHESSE, FILLE DU ROI DES BELGES LÉOPOLD II) → LEOPOLD BLOOM → *ULYSSES*] *Reich* [CHÉRI, *REICH*, DEUXIÈME REICH (GUILLAUME II, WILHELM, WILLIAM, *WILL I AM* → STEPHEN DEDALUS, DÉDALE, DÉDALE, LABYRINTHE), TROISIÈME REICH / CHIER → MERDE → TRANSIT → TRISTAN → *TRISTAN* (« UN ART DE LA TRANSITION INFINIE »)], *Phil Glass, etc.*]

Je me suis arrêté de travailler, hier, juste avant que n'arrive Sam Wagstaff qui, muni d'un mauvais numéro de rue, cherchait en vain la

maison, m'a téléphoné et n'a monté nos marches, finalement, que piloté par W. qui revenait de l'appartement d'Andy : le temps seulement pour moi de faire quelques indispensables rangements et de lire quelques pages des actes du colloque de Cerisy sur Robbe-Grillet. J'étais complètement épuisé, aussi bien et peut-être plus par tout le temps perdu dans la journée que par deux heures de travail intensif pour tâcher de rattraper ce qui pouvait l'être. W. apportait du champagne, John est arrivé quelque temps après ces messieurs, il a aussitôt produit de la cocaïne dont il a pris lui-même, comme Sam, et dont il a passé aussitôt une partie à W., qui l'a d'abord refusée pour l'accepter presque immédiatement après. Moi j'étais trop fatigué même pour accepter un joint.

«Mais c'est justement parce qu'on est tous très fatigués que j'ai porté ça, ça va nous remonter. » [Interruption : coup de téléph[*Interruption : coup de téléphone de Claude. Il est chez José, qui habite lui-même, comme peut-être je l'ai déjà noté, à "La Résidence", en face de la Bibliothèque nationale, chez Jacques, dit Jadis-le-Jacques-d'Antoinette, lequel vivait, comme son nom l'indique, avec l'Antoinette de Casimir et son mari et leurs enfants, en parfaite intelligence* for all I know*, des années durant.*

« Tu l'as rencontré ?

– Qui ?

– M. Jadis.

– Oui.

– Il est mignon, non ?

– Oui, très, mais il a à peine fait attention à moi, il était très occupé, il avait décidé de séduire une petite Allemande qui habite l'hôtel, ici, il lui a téléphoné pour l'inviter à prendre un verre quelque part, il n'a même pas vérifié s'il avait de l'argent ou pas.

– Décidément… Mais vous avez pu passer la nuit là ?

– Oui, on se lève, on est complètement abrutis. Attends, José veut te parler.

– Bonjour.

– Bonjour. Ça va ?

– Oui, ça va. Tu sais, je suis en train de lire ton premier livre. Mais c'est un peu difficile pour moi. Enfin, je fais des efforts.

– En effet, c'est très emmerdant. Il ne faut pas faire d'efforts.

– Si, si, je veux y arriver… J'ai devant moi un petit Japonais qui se balade dans la chambre : il n'a voulu que du thé, il ne veut manger que du riz… Bon, je te le repasse.

– Alors, qu'est-ce que vous avez fait hier soir ? W. était à son dîner chez Niarchos ?

– Ah non, ça c'était à midi, un déjeuner. Le soir nous sommes restés ici, nous étions très fatigués, il y avait un collectionneur américain, et puis John, il y a eu une scène terrible avec John, il a voulu me tuer [TU ES, SUER, RUER, MUER, BUÉE, NUÉE(S), PUER / R(O)UTE / THULÉ (« IL ÉTAIT UN ROI DE THULÉ… » / E(N) RUT]*, il a tout cassé, il y a des éclats de verre partout.*

– Qu'est-ce qui lui a pris ? Vous aviez fumé ?

– Oh, il avait pris de la cocaïne, en tout cas il était absolument déchaîné, il criait comme un fou, il est parti, mais en partant il m'insultait encore sur le palier, dans l'escalier, du bas de l'escalier, le plus fort qu'il pouvait.

– Alors les relations sont rompues ?

– Ben oui.

– Moi, à vrai dire, tu vois, ce type je ne l'ai jamais beaucoup aimé. Enfin il m'est surtout indifférent, mais presque antipathique, tu sais… Enfin, il a quelque chose de glaçant, je trouve : on ne sait jamais quoi lui dire. Tant qu'à faire, j'aime mieux Raoul : il a beau avoir l'air complètement perdu et tout ça, il est tout de même plus sain. Il est très malsain, John, je sais pas, il a quelque chose de…

– Sick, sick, sick….

– Oui, quand je le regarde il me fait une drôle d'impression... C'est pas du dégoût, mais… Qu'est-ce que tu fais ce soir ?

– Je ne sais pas. John s'en va samedi pour New York, alors W. va peut-être vouloir passer la soirée avec lui. D'après ce que je comprends vous verrez peut-être Christian et son Indien, non ?

– Oui, peut-être… Peut-être on ira chez eux…

– Bon, alors je vous appellerai là, éventuellement… O.k. ?

– O.k. Peut-être à ce soir, alors ? Je t'embrasse très fort.

– Moi aussi. »]one : « C'est la maison Denoël ?

– Pardon ?

– Je voudrais parler à M. Renaud Camus.

– Oui, c'est moi.

– Ah, très bien, bonjour monsieur. Jacques Godechaut

[~~*Godchaut ?*~~

~~Godchaud, Godfroid, Godefroy, Godot, *M. Godeau* intime~~]

à l'appareil. J'ai parlé de vous avec Mme Camus qui m'a dit que vous travailliez chez Denoël et…

– Oui, en effet, j'y travaillais, mais plus maintenant, non, pas depuis le début de l'année…

– Ah bon… Voilà : j'ai des amis qui voudraient faire de l'*editing*, enfin du *rewriting*, et votre mère m'a dit que peut-être vous pourriez…

– C'est-à-dire que moi j'étais lecteur, je lisais des textes étrangers…

– Oui, je sais, monsieur, mais peut-être ils ont besoin de gens qui font de l'*editing*, ça s'appelle…

– C'est-à-dire, ils ont leurs propres traducteurs…

– Oui, bien sûr, monsieur, mais justement les traductions ont souvent besoin d'être revues, *edited*, comme on dit…

– Écoutez, je peux vous donner le numéro de Denoël et le nom d'une personne qui travaille là, elle est très gentille, elle pourra vous dire si éventuellement…

– Ah, je vous remercie beaucoup, monsieur. Excusez-moi de vous avoir dérangé chez vous, j'avais cru que c'était le numéro de votre bureau chez Denoël.

– Ah non, je n’ai pas de bureau chez Denoël, je travaille chez moi, vous ne m’avez pas du tout dérangé, je regrette seulement de ne pas pouvoir vous être plus utile. Mais essayez de parler à Mme Gille, peut-être que…

– Merci infiniment, monsieur. Au revoir, monsieur.

– Au revoir, monsieur. »]

Moi j’avais le torticolis et l'envie d’une soirée tranquille, celle-ci m’avait l’air partie pour être tout le contraire, très longue et très animée, j’ai donc pensé aller dîner seul quelque part, mais W. m’a retenu.

«Mais tu sais bien que c’est impossible, quand il y en a un qui n’a rien pris et les autres si, c’est insupportable.

– Mais non, c’était seulement pour me remonter un peu, moi aussi je suis très fatigué, je veux me coucher tôt, on va manger quelque chose ici.

– Mais il n’y a rien à manger…

– Mais si, il y a des œufs, du jambon, on va faire une omelette.

– Il y a trois œufs, une tranche de jambon…

– John n’a pas faim.

– Still*, ce n’est pas assez pour trois. Enfin si tu veux je peux aller acheter des choses chez Colladant.*

– Ça ne t'ennuie pas ?

– Non, au contraire.

– Attends, je te donne de l'argent. »

Cependant, Sam racontait sa journée. Il a vu Lévy, les garçons des Puces, etc.

« *Oh, mais c’était une journée très active, je vois…*

– Oui, assez. Ce qu’il y a eu de plus intéressant, c’est une visite au fils de Segalen, vous savez, le poète, je ne sais pas si vous le connaissez ?

– Renaud le connaît. Il lisait quelque chose de lui il n’y a pas longtemps. Qu’est-ce que c’était, Renaud ?

– Je ne sais pas, j’ai oublié.

– C'est un bon poète, je crois. Patti Smith a vu un livre de lui, l'autre jour, chez moi, elle était enthousiasmée, elle l'adore! J'ai dit ça à son fils, il était enchanté. Bien sûr il ne sait pas du tout qui est Patti Smith, mais enfin, une chanteuse de rock… En tout cas Segalen a pris en Chine des photos très très belles, c'était un très bon photographe amateur, un poète qui prend des photographies elles doivent avoir quelque chose de spécial, non, it comes to sense *?*

– Oui, j'en ai vu quelques-unes, des reproductions, des photographies qu'il avait prises au cours de son voyage avec Gilbert de Voisins.

– Il y a eu une exposition, déjà, à la Photo-Galerie, vous l'aviez vue ?

– Oui, moi je l'avais vue, c'était très bien. Mais qu'est-ce que c'est, ce livre que vous lisiez l'année dernière, publié par Flammarion ?

– Ah oui, c'était le journal supposé de l'avant-dernier empereur de Chine – je ne me souviens plus comment ça s'appelait.

– Moi, j'ai d'abord remarqué Segalen au moment où je faisais des recherches sur Gauguin, parce qu'après la mort de Gauguin, en 1903, il y a eu une vente aux enchères, à Papeete, de toutes ses affaires, et Segalen, qui était officier de marine – il n'avait pas beaucoup d'argent [*SILVER*, SYLVÈRE, SYLVESTRE / *MONEY*, MONNAIE, LA MONNAIE (DE BRUXELLES), HÔTEL DE LA MONNAIE (PARIS → JACQUES DENIS ANTOINE (ANTHONY, TONY (DUPARC, DUVERT, GARNIER, CHARLES GARNIER, TONY GARNIER, CLASSIQUES GARNIER, CORRESPONDANCE DE SAND → GEORGE LUBIN → (ARSÈNE) LUPIN → AUGUSTE DUPIN → AURORE DUPIN → GEORGE SAND → MAURICE DE SAXE (→ MAURICE SACHS))), MONET, MANET, JEAN MONNET, NEMO, CAPITAINE NEMO, *OMEN* (→ SIGNE, PRÉSAGE), *BAD OMEN* (MAUVAIS SIGNE, *BAD* (WARHOL, JOHNSON), BADE, PAYS DE BADE, MAX DE BADE, SADE, SAXE, MAURICE DE SAXE, ETC.) / GÉRANT, AGENT, AGEN (FLORA TRISTAN À AGEN, « LA SAND ET LA TRISTAN » (ARNOLD RUGE / KARL MARX) (KARL SAND), *TRISTAN* (EN FRANÇAIS, PLUS QU'À LA MONNAIE (NÉMO, *OUTIS*, ULYSSE → ANÉMONE, ANÉMONE(S))] *– pourtant il a acheté plusieurs lots* [*LO, LOL, LOLA, LOLITA ! / THE CRYING OF*

LOT 49 (PYNCHON)]*, dont une* toile [VOILE (→ *TRISTAN*, ERREUR SUR LA), VOILETTE (→ DUCHAMP, *EAU DE VOILETTE*), TOILETTE, *THE TOILET*, ELIOT, ELIOT, ELLIOT R. WOLFSON, ELLIOTT CARTER / TABLEAU, PEINTURE, "CADRE", REPRÉSENTATION, FIGURE (→ « *IT FIGURES* »), FIGURATION, FIGURANT(S) / POIL(S), POÊLE (→ DESCARTES)] très *importante, la dernière qu'ait peinte Gauguin. »*

J'écoute. Je suis trop fatigué pour prendre part à la conversation [CONSERVATION, CONSERVATOIRE, *CONSERVATORY*, SERRE(S) (→ KEW GARDENS) / CONSERVE(S), *DE CONSERVE*, *DE CONCERT*, CONCERT (→ CANCER, CANCER (CONSTELLATION)) / VERSION(S), THÈME (*THÈME DU REGARD*, *THÈME DU DÉSIR* → *TRISTAN*), MOTIF, DIFFÉRENTES VERSIONS, VERSIONS SUCCESSIVES, ENQUÊTES, INVESTIGATIONS (→ BORGES, BOURGES → CHER, CHAIR, CHAIRE, CHÈRE / IND(R)E) / CONVERSION (FOI, FOIS, FOIX, FOIE (CANCER DU FOIE / CANCER DU CÔLON (→ MÉTASTASE(S) / MÉTASTASE) / TEATRO COLÓN, HÔTEL COLÓN, *LE PALACE*, COLOMB, COLOMBE, COLOMBO, COLOMBIE, COLOMBINE, COLOMBINE (MERDE → TRANSIT → *TRISTAN*), MONNAIE (*TRISTAN* À LA MONNAIE, VERSION FRANÇAISE), CHANGE, *CHANGE* → *TEL QUEL* / VERSANT, VERSO, REVERS, MONNAIE, PIÈCE DE MONNAIE → BORGES, *LE ZAHIR*, ZAÏRE, *LE ZOHAR*]*, pour essayer de me souvenir, par exemple, du titre du livre de Segalen que j'ai lu pourtant l'année dernière et qui était la chronique présumée du règne de l'avant-dernier empereur, censément rédigée par le chroniqueur officiel, avec quelques passages de la main même de l'empereur, «tombés de son pinceau», et des poèmes de lui, etc. De toute façon, la présence de John m'inhibe. Il me propose un joint et prend mal que je le refuse. Je vais faire les courses.*

[Interruption : thé [T, TAIE, THEIX, PALAIS DU TÉ (MANTOUE, JULES ROMAIN / JULES ROMAINS)] : été acheté *Le Monde* pendant que chauffait l'eau [O, CHÂTEAU D'EAU, CHÂTEAU D'O (MONTPELLIER), O (*LES QUARANTE-CINQ)*], et l'ai feuilleté pendant l'infusion. M. Philippe Sollers dénonce « la sinistre réalité

stalinienne » de la Chine [CHIEN, NICHE, ÉCHINE, S'ÉCHINE, CHINER, *SEAN* (*CHÔNE*)] d'aujourd'hui. Il y a une publicité pour les romans Flammarion, dont *Échange*, pas trop bête (« Écrire comme on joue au tennis»). J'ai appelé Gianni qui part demain pour Milan; il n'était pas chez lui, mais j'ai parlé à Pascal qui, lui, part pour Amsterdam :

« Je vais chez des amis, Herbert et Dean [ANDY, ANDE(S), D(I)ANE, DEN(IS), NAD(I)NE, UN DANOIS (*DANE*), UN DANOIS (*GREAT DANE*), HAMLET (*THE DANE*), MADAME DANE (MUSÉE GALLIÉRA), DUANE (MICHALS, MARCUS), A(U)DEN], je ne sais pas si tu les connais?

– *Herbert* ? Ah oui, je crois que je connais Herbert… Oui, oui, je l'ai vu une fois, l'été dernier, enfin, *l'année dernière*, il me plaisait beaucoup, j'ai beaucoup fantasmé sur lui pendant une semaine.

– Il est né à Caracas [ARC, CAR, CARACALLA, CA(T)ARAC(TE)], ou quelque chose comme ça.

– Oui, oui, je vois très bien… Il est vraiment supersexy, ce mec.

– *Sexy*? Je ne sais pas. Il est très beau, mais *sexy*... Son copain Dean, oui, lui est très sexy. C'est un Hollandais.

– Oh, je n'aime pas trop les Hollandais en général – *sexually, I mean*… Ils font un peu "motte de beurre", je trouve.

– Oui, c'est vrai, souvent, mais pas lui. Tu as dû le voir, il est toujours avec Herbert.

– Je ne me souviens que d'Herbert.

– Tu aimes vraiment beaucoup les bruns, hein? Giancarlo, Herbert…

– Oui. J'aimais bien ton copain Nando

[~~DONNA(NT), DONA(LD),~~

>

~~(L)ANDO(R), (R)O(L)AND~~],

aussi. Qu'est-ce qu'il est devenu, celui-là ?

– Il est parti pour New York.

– Il était très bien. Enfin, un peu grand pour moi.

– Tu n'aimes pas les grands ?

– Non, pas tellement.

– Moi non plus, d'ailleurs. »

Puis conversation sur Amsterdam. Que c'est vraiment la bonne saison pour y aller. Mais lui n'y va pas pour le sexe. Il a envie de voir des choses. Il ne connaît pas le Stedelijk, ni le Kröller-Müller, mais ça c'est à deux heures d'Amsterdam tout de même. Et puis il y a le nouveau musée Van Gogh. Mais va au Stedelijk, c'est vraiment superbe, un des trois plus beaux musées d'Art moderne d'Europe avec la Tate Gallery et le musée de Cologne, et puis *vraiment* moderne, pas des trucs des années vingt comme le musée d'Art moderne d'ici, quoiqu'il y ait aussi un tas de Mondrian [MONDE RIANT, ROMAN, ROMAND, NORMAND, ROMAIN / R(Y)MAN]; mais il y a des Rauschenbergs [ROCHE & BERG, ARNOLD (LANDOR, ROLAND) SCH(O/AU)ENBERG], des Rothkos [COROT(H) → CARREAU (→ VITRE, GLACE, *GLASS*, GLASS) → SIR ANTHONY CARO → CARRÉ (*AU CARRÉ*, *HOMMAGE(S) AU CARRÉ*)], et puis des trucs des années soixante-dix, même.

Pascal me dit aussi que quelqu'un veut me parler, qui?, tu vas voir. Nous parlons, je ne reconnais pas la voix, *Jean-Paul*, je cherche, je connais plusieurs Jean-Paul, je ne pense qu'au maître-nageur, non, ça ne peut pas être lui… Finalement c'est le malheureux que Didier, le petit théâtreux d'Aragon, a ramené de Toulon. J'ai parlé de lui l'autre soir avec Aragon, à dîner :

« Comment va le pauvre Jean-Paul ?

– Oh, celui-là, il exagère ! Il m'a téléphoné l'autre jour, il n'avait pas mangé [ANGERS, DANGER, CHANGER, LANGER, RANGER / MANQUÉ / MES GENS, MES GANTS (MÉGAN)] depuis deux jours, disait-il, est-ce qu'il pouvait passer, je lui ai laissé deux cents francs sous la porte, il m'ennuie trop, et puis il m'empêche de travailler, il furète partout, il entre dans le bureau d'Elsa, je n'aime pas ça du tout. Il m'avait dit qu'il était à Montparnasse, mais à peine j'étais dans la rue il était là, trois minutes après son coup de téléphone. Et puis Didier était furieux, il m'a dit qu'il y avait chez eux de quoi manger pendant des jours, et ils ont

une espèce de caisse commune, tu sais, Jean-Paul avait pris les cent francs qui y restaient, le pauvre Didier n'avait plus rien. »

Selon la version toute contraire de Gianni, Jean-Paul, cet innocent, a été brutalement transplanté par Didier à Paris où il ne connaît personne, il ne trouve pas de travail, il est follement [*Interruption : Jean-Claude vient chercher son aspirateur :*

« W. va mieux ?

– Oui, oui, ce n'était rien, un accident.

– Et il n'y a toujours pas d'articles, de critiques sur ton livre ?

– Non, non, je suis un raté, ma carrière est brisée.

– Allons, allons… Et ton ami Barthes, il ne va rien faire ?

– Eh bien, il m'en a dit beaucoup de bien au téléphone, mais ça s'arrête là… Kanters va peut-être faire quelque chose dans Le Figaro.

– Bon, c'est un commencement…] amoureux de Didier, et Didier lui dit d'aller coucher ailleurs quand il ramène un garçon. » [*Interruption, coup de téléphone de W. :*

« Sam est là, il voudrait savoir quand il pourrait aller chez Aragon. Demain vers sept heures, ça lui irait très bien.

– J'ai porté le mot, j'ai dit à Aragon que Sam aimerait venir le voir avec nous demain ou après-demain, à l'heure qui lui conviendrait, de préférence en fin d'après-midi.

– Ah bon, très bien. Sam s'en va, il est pressé. Good bye, Sam. Qu'est-ce que tu as dit à Aragon pour l'allécher ?

– Oh, rien, que Sam était l'ancien <u>*conservateur*</u> *du musée de* <u>*Detroit*</u> [DÉTROIT(S), *STRAIGHT(S) → "HÉTÉRO"* / ÉTROIT, QUELQU'UN D'ÉTROIT, LEQUEL DES TROIS ? / DE TROIE, DE TROYES, DE TROY, (ET) DE TROIS / PASSAGE], *qu'il avait une des plus belles* <u>*collections*</u> *de* <u>*photographies*</u> *du monde, qu'il était très érudit, un spécialiste de Gauguin, et bien sûr de la photographie classique française, tout ça ; et aussi que c'était un parfait gentleman, qu'avec lui il n'y avait pas de danger de photographies furtives, ni même de photographies du tout, d'ailleurs.*

– Oh, Sam se promène toujours avec un petit Instamatic, il faudra lui dire de ne pas le prendre.

– Oui, ça vaudrait mieux, en effet.

– Bon, je te vois dans un moment, je vais passer me changer. »]

Puis j'ai eu un coup de téléphone de W. qui doit dîner chez Maxim's avec Thomas Amman et Bruno Bishopsberger : je te préviens pour que tu puisses faire des plans pour ta soirée.]

Au <u>*Flore*</u> [PAVILLON DE FLORE, *TRIOMPHE DE FLORE*, FLORA, CÉLINE & FLORA (PROUST) → CÉLINE /// FLORA MACDONALD → LANDO(R) → (R)OLAND], <u>*Barthes*</u> [PARTHE (→ <u>FLÈCHE</u> DU), MARTHE, CARTE, TARTE / RIVES (INONDABLES), BORDS, ADOUR, AMOUR, AMOUR] *lit le journal.*

«Bonjour, lui dis-je.

– Ça va ?

– Non.

– ?

– Oh, je suis crevé, je n'ai pas bien travaillé, ça me met toujours de mauvaise humeur. Et puis je me suis levé tôt, ça ne me réussit pas.

– Rien de nouveau pour le livre ?

– Non, rien du tout. Ce matin je suis allé à la radio pour une émission à laquelle on m'avait invité, mais une fois que j'étais là-bas on m'a dit que non, qu'on ne m'attendait pas, que c'était une erreur. J'avais l'air de m'imposer, de vouloir passer à la radio coûte que coûte, de forcer les portes, c'était très désagréable.

– Mais ils t'ont fait parler, tout de même ?

– Non, ils m'ont dit qu'ils ne pouvaient pas, qu'ils n'avaient pas lu mon livre.

– Ah, comme si d'habitude ils les lisaient! C'est incroyable!

– Et toi, le tien, tu l'as tout à fait fini ?

– Je l'ai remis hier à François Wahl, j'attends son avis. Mais je suis sûr qu'il va être défavorable. D'abord il est malade, François, ça ne va

pas bien du tout, et puis je suis sûr qu'il n'approuvera pas. Il faudrait un miracle…

– Oui, je l'ai vu ici, l'autre jour, il m'a dit que le Flore était son Yenan. – Oui, il a toute sorte d'embêtements au Seuil, il voudrait que je m'en soucie davantage, mais moi je suis tout de même très extérieur à tout ça, tu comprends.

– Bien sûr. J'ai vu qu'il allait y avoir un Cerisy sur toi, en juillet.

– Ah oui, tu veux venir ?

– Oh, je ne sais pas…

– Ça ne te donne pas de responsabilités, tu sais.

– J'espère ! Bon, je te laisse lire ton journal, je vais acheter de quoi dîner. Je suis incapable de mettre deux phrases à la suite l'une de l'autre.

– C'est très moderne, ça.

– Ouais, enfin, ça se discute. Au revoir.

– Au revoir. »

Puis j'ai fait le tour habituel dans l'espoir, évidemment déçu, de retrouver le faux chasseur alpin, étant suivi tout du long par un Américain moustachu, un peu déglingué, timide, l'air gentil, auquel j'ai manqué parler, mais qu'est-ce que j'en aurais fait ? J'ai croisé aussi un garçon superbe que j'avais déjà vu la veille, un blond avec de grosses moustaches et des joues creuses [CREUSE, CREUSER, ABÎME, *ABYME*, CAVATINE / CRISE, RUSE, RUSSE, C(O)URSE(S), *CURSE* (MALÉDICTION),

~~ÉRUC(T)E(R)~~]

flanqué de sa femme et d'un enfant, très jolie petite famille – des voyageurs, sans doute.

À mon retour il y avait des flammes dans la rue du Bac, de loin on aurait pu croire que c'était chez nous, une épaisse fumée était dans l'air, une voiture [CAR, AUTO, OTTO, OTHON → *L'ÉCART*] *brûlait, un garçon blessé était étendu sur le trottoir, une petite foule pressée autour de lui :*

«Mais non, mais non, ne vous inquiétez pas, lui disait-on : ce n'est pas grave, vous n'avez rien au visage. »

Il m'a semblé reconnaître en lui Joseph, le fils du traiteur d'en bas, que je vois tous les jours, mais non, ce n'est pas lui, ai-je décidé (et pourtant si, c'était bien lui, parce que aujourd'hui son père parlait de l'accident, des retards de la police, ça alors ceux-là, quand on a besoin d'eux, les pompiers, les médecins, à l'hôpital trois quarts d'heure*, monsieur,* trois quarts d'heure*, et ils fumaient tranquillement une cigarette).*

Ici, W., Sam et John regardaient des photos, ils ne s'étaient aperçus de rien. Nous sommes tous passés sur le balcon. Les pompiers arrivaient :

« Venez, montez prendre un verre, mes petits! leur criait John.

– Oh, ferme-la !

– Tous ces beaux casques…, disait W.

– Tous ces beaux corps, tu veux dire… », disait John.

Mais la curiosité ne s'est pas maintenue, et le feu n'était qu'à peine attaqué que les trois amateurs étaient déjà retournés à leurs photographies. Quand je suis rentré du balcon, W. et John ont commencé à mettre le couvert, puis ils se sont arrêtés. J'ai continué. Je voulais étendre sur le sol la nappe blanche, comme d'habitude, et j'ai demandé à John de se pousser un peu. Il a bougé de dix centimètres.

« *Un peu plus*, again. »

Puis, quand je suis revenu avec les assiettes, W., qui montrait quelque chose à Sam, était à genoux sur la nappe, avec les chaussures qu'il avait portées toute la journée.

«Essaie de ne pas mettre les pieds sur la nappe, si tu peux.

– Mais c'est un vieux drap sale, de toute façon.

– Non, non, elle est toute propre, c'est un drap déchiré que j'ai mis de côté pour servir de nappe.

– Oh, fous-nous la paix! a dit John.

– Merde ! À la fin y en a marre, cette fois-ci! J'ai le droit de dire un mot ! Tu commences à m'emmerder, depuis le début de la soirée tu

m'attaques, ça suffit ! »

Il est resté interloqué, le temps pour moi de regagner la cuisine pour y chercher les couverts. Mais il a piqué sur place une véritable crise d'hystérie :

« Ah non, ça je ne vais pas supporter ça de ce petit con, de ce minable, jamais je ne lui ai parlé comme ça chez moi, s'il croit que je vais me laisser faire, cette espèce de rien du tout, il nous a fait chier pendant tout l'été, en Grèce, ça je ne vais pas supporter ça de lui, ce lâche, il a besoin d'un pseudonyme pour publier ses livres! Et elle se prend pour Aragon ! » [Retour de W. : « Quel visiteur vous avez eu, aujourd'hui ?

– Personne.

– Ah bon, le cendrier est encore plein depuis hier soir?

– Ah non, ça c'est Michel, à midi.

– J'ai eu la visite de Sam qui m'a dit combien il était content de sa soirée d'hier. Oh, et puis John m'a téléphoné, il était en larmes, encore, il est tellement déprimé, il dit qu'il veut rentrer immédiatement à New York.

– Je ne vois pas pourquoi il est si déprimé…

– Il a dit qu'il nous aimait tellement tous les deux…

– Oh, quelle connerie, *he never loved* me*, that's for sure*... ! Il n'y a jamais eu la moindre intimité entre nous.

– Enfin, moi je ne veux plus en entendre parler [*Interruption : coup*

de téléphone de Claude, il n'arrive pas à joindre Christian et l'Indien, il réessaiera plus tard et me rappellera (je ne sais pas pourquoi).], je lui ai dit que j'étais désolé que ce soit arrivé, que je n'y étais pour rien, qu'il se calme. » [*« Qui c'était, qui c'était ?*

– Claude.

– Le petit ?

– Oui.

– Qu'est-ce que vous faites ce soir ?

– Je ne sais pas. J'irai peut-être voir un film à dix heures.]] »

Maintenant il est dans la cuisine et vocifère sous mon nez, il prend un verre et le jette par terre, tu vas te faire casser la gueule, dit-il, il ouvre la porte pour partir, son chien en laisse, puis il revient, il m'insulte encore, je ne me souviens plus de ce qu'il dit, sinon, à W. qui lui fait remarquer que ce n'est pas la peine de casser les assiettes, que c'est moi qu'il va casser et mettre en mille morceaux. En effet, il a l'air très menaçant. Je me tais, je n'ai pas envie [W. me demande des conseils pour son habillement] *de prendre un coup dans la gueule, il est certainement plus fort que moi, et puis je suis étonné de mon propre calme, j'ai même un peu envie de rire, il ne manquerait plus que ça, ses insultes sont tellement dérisoires, j'aurais pensé qu'il pourrait faire mieux, je veux dire beaucoup plus mal, tandis que me reprocher d'être lâche parce que j'écris sous un pseudonyme* (*ce qui rejoint les commentaires de* Elle) *m'amuse plutôt, comme la référence à Aragon, parce que vraiment…, et puis m'amuse aussi que de parler de quelqu'un au féminin soit pour lui*, when all is said and done*, l'insulte suprême. Nette jouissance à l'indifférence face à l'hystérie. Pourtant, à Nauplie, non, à Naupacte, quand il m'avait reproché, lors de sa précédente scène dans ma direction, d'avoir voulu, en menaçant de partir, m'entendre dire par tout le monde qu'on m'aimait, qu'on voulait que je reste, il avait touché beaucoup plus juste, parce qu'il avait parfaitement raison.*

Il est finalement sorti en criant jusqu'en bas de l'escalier. J'ai ramassé le plus gros du verre brisé, puis suis retourné auprès de W. et de Sam en m'excusant de l'incident. Jacqueline et Thierry ont téléphoné. Ils avaient déjà appelé pendant mon absence. Mais Jacqueline était au milieu d'un de ses fameux fous rires, elle ne pouvait même pas parler, pas articuler un mot. En tout cas ils avaient l'air de bien s'amuser, seuls cette fois-ci. Puis John a rappelé deux fois, au comble de l'excitation, en disant à W. qu'il retiendrait sur ce qu'il lui devait ce que moi je devais à lui, John. Mais à cela près l'atmosphère s'est progressivement détendue, j'ai finalement fumé un peu d'un joint, et W. a remarqué que c'était une bénédiction que

[*Vendredi 22 octobre, quatre heures et quart.* [Chron. du rtd : j'ai finalement dû, sur les instances réitérées de W., vérifier les comptes

bancaires du mois de septembre, alors que je déteste ce genre d'inspections et qu'elles prennent un temps fou ; mais il s'agissait d'essayer de savoir ce qui appartient à qui sur notre compte joint. Puis, emporté par l'élan de la mise en ordre financière, je lui ai emprunté mille francs et l'ai prié d'envoyer à John, ou plutôt à Raoul car John n'a pas de compte bancaire en France, un chèque de ce montant en règlement de ma dette. J'ai également écrit à John pour lui expliquer ce qu'était ce chèque qu'il allait recevoir, lui faire remarquer que ce versement-là porterait à mille cinq cents francs les remboursements que j'aurais accomplis sur l'argent dépensé par eux pour moi cet été en vacances, et que la somme de six mille francs, qu'il estimait, d'après ce qu'il a dit à W., représenter le total de ce que je lui devais, me paraissait tout à fait extraordinaire; enfin que j'étais prêt à en discuter avec Raoul. J'étais parti avec mille cinq cents francs, ces vacances m'auront donc coûté trois mille francs, je ne pense pas avoir dépensé beaucoup plus. Puis je suis allé poster ma lettre, acheter *Le Monde*, et aussi une bouilloire pour remplacer celle qui a été brûlée la semaine dernière. J'ai aussi jeté un coup d'œil au *Monde*.] [*Interruption*, longue conversation traînante avec Gianni qui part ce soir pour l'Italie. Nous ne sommes très en forme ni l'un ni l'autre, mais bien résolus à nous montrer la même réciproque affection. Pourtant, de ma part, le fantasme [*Interruption : coup de téléphone de Sam Wagstaff. Mais Aragon n'a pas téléphoné en réponse à mon mot.*] ne cesse d'affleurer, comme toujours lorsque je suis fatigué ou de mauvaise humeur, et je m'obstine à mettre sur le tapis des sujets qui l'agacent, comme Herbert avec qui il a passé quelques jours de vacances à Cavalaire, l'année dernière, et des détails à propos de son corps (le corps d'Herbert). Lavie l'a baisé trop violemment (Gianni), il a très mal au cul, je m'amuse de l'idée qu'il va regagner sa patrie assis sur un coussin-bouée, dans le train. Jean Ristat l'envie :

« Moi j'ai des toiles d'araignée dans le cul », dit-il.

Des articles que Sallenave et Ristat devaient écrire sur *Échange* il n'est plus clairement question. Il semble, de toute façon, que maintenant il n'y en aurait plus qu'un, pas deux. Mais le livre a déjà été retiré de la vitrine de la Hune. Je ne vois pas pourquoi ils ont parlé de tout cela s'ils n'avaient pas l'intention de faire quoi que ce soit, ou s'ils prévoyaient

d'agir si lentement. Gianni se dit "amoureux" d'un garçon totalement impuissant, Didier, un ami de Dominique le Jardinier de Bourges, un petit blond moustachu qui ne bande même pas, mais avec qui il a fait l'amour quatre fois, et c'était très bien. Il dit aussi qu'il ne veut pas s'attacher trop à Lavie qui a un passé qui pèse trop sur ce qu'il est.

« Fernando ?

– Pas seulement. Des histoires que je n'aime pas. Patrice Collivot, par exemple.

– Tiens…

– La plus grosse bite de Paris, tu sais.

– Oui, je sais, enfin non, je ne sais pas, mais tout le monde me le dit. Moi j'ai fait plusieurs fois l'amour avec lui quand nous étions étudiants, c'est même le premier garçon avec lequel j'aie couché à Paris, eh bien je n'avais rien remarqué, ça ne m'avait pas frappé du tout. Je ne devais pas avoir assez d'éléments de comparaison…

– Tu pouvais comparer avec la tienne, déjà… Et s'il t'avait baisé, je peux te dire, tu aurais remarqué…

– Il ne m'a pas baisé, je ne me suis fait baiser que bien plus tard. Il habitait une petite chambre dans le même quartier que toi, plus ou moins, du côté de Montmartre, rue Poulet, je me souviens.

– La dernière fois que je l'ai vu c'était chez Diane de Beauvau-Craon (« Allô, allô, je voudrais parler à... » Voix d'homme sur un fond de bruits de bureau, machines à écrire, conversations lointaines. Puis voix de femme. Je ris. La femme parle à Gianni. Puis elle raccroche. Pourtant s'entend encore un bruit de fond).

– Tu crois qu'on peut continuer à parler de la bite de Patrice Collivot ?

– Certainement, c'est un sujet qui intéresse tout le monde.

– Mademoiselle, mademoiselle, nous n'avons pas une conversation cochon pour votre bénéfice, nous avions commencé avant…

– Donc c'était chez Diane de Beauvau-Craon, et il se promenait à poil, bien sûr, pour que tout le monde puisse bien admirer («Alors mes mignons, on se raconte ses petites histoires » : voix d'homme, rires dans le fond). Oh, il n'est pas drôle, celui-là (l'autre raccroche, on n'entend

plus rien mais on s'entend parfaitement). Le téléphone déconne complètement, cette semaine.

– C'est drôle. Bon, en tout cas bon voyage, embrasse Luigi, embrasse Giancarlo, et aussi Giordano si tu vas à l'H.D., etc.

– Je te téléphone dès que je rentre, on dîne ensemble, o.k. ?

– O.k.

– Je te donnerai une photographie que j'ai faite, une photographie extraordinaire, on voit un ciel de toutes les couleurs, et un très beau palmier qui sort du cul de Jean-François. J'ai ouvert l'appareil, il y avait encore une pellicule, ça a fait ça sans que j'y sois pour rien, tout le monde va me demander comment j'ai fait, je parlerai de filtres, etc. Tu l'accepteras, dis ?

– Ai-je jamais rien refusé?

– Moi. Tu refuses ton corps, tous les jours.

– Mais non, mais non…

– Mais non mais non, mais si, mais bon : à la semaine prochaine.

– Bon voyage. »]

Hier soir j'ai dû finalement arrêter d'écrire ici parce que W. ne cessait de m'interroger sur la tenue qu'il devait mettre au point, à mon avis, pour aller dîner chez Maxim's.

« *Écoute, il y a une demi-heure que tu me poses des questions dont tu n'écoutes même pas les réponses ! Arrête, tu commences à m'emmerder !*

– *Oh,* forget it ! » *s'écrie-t-il au sommet de sa voix, et en tapant du pied : ce qui ouvre le champ à une jolie petite scène, car je trouve un peu fort que ce soit lui qui pique une crise de nerfs après m'avoir tarabusté pendant une heure.*

« Qu'est-ce que tu vas faire ce soir ? demande-t-il plus tard.

– Merde ! »

Etc. Mais nous nous sommes plus ou moins rabibochés avant son départ, quoique l'humeur soit éminemment précaire.

[Interruption : thé]. *Je suis ensuite allé acheter de quoi dîner, et j'ai regardé la télévision. Il y avait sur une chaîne une émission de Jean-*

Christophe Averty sur Bix Beiderbecke, dont j'ai suivi cinq minutes. Deux personnages arrivent dans une maison isolée, sous la neige. Une femme les accueille. Les costumes sont faux, pas "stylisés", seulement faux, les décors ridicules et hideux, le dialogue imbécile, plein d'informations pédantes destinées au spectateur et qu'on essaie de camoufler en un échange naturel, les acteurs nuls, l'ensemble débile. Et pourtant Averty passe ici pour avoir du génie, et il y a dans Le Monde *d'aujourd'hui une critique très favorable à l'émission. Pour ma part j'avais rapidement changé de chaîne, et débarqué dans* Thé et Sympathie *au moment où Tom tricote avec les femmes de professeurs, sur la plage, tandis que ses camarades, en maillot de bain et plutôt sexy, dans l'ensemble, méditent toute sorte de plans contre lui. Bien entendu le film était diffusé en version doublée, je ne pouvais le voir qu'en noir et blanc, et l'impression de singularité gênante, presque désagréable que j'en retirais s'explique peut-être en grande partie par cela. Mais pas seulement. Dans un collège de garçons, un adolescent esthète est en butte à l'hostilité croissante de ses camarades, qui mettent en doute sa virilité. Il est convenu aujourd'hui de voir là une critique des idées américaines du milieu des années cinquante sur le mâle, auquel on apprend, en fait, à mépriser les arts et à dominer en lui tous les sentiments de tendresse et d'affection au seul profit d'une affirmation brutale de son agressivité virile. Très bien. On peut même penser qu'il s'agit là, à mots couverts, d'un plaidoyer pour le respect des homosexuels, la transposition n'étant rendue obligée que par le climat de ces années-là : Tom fait de la couture, Tom veut jouer un rôle féminin dans la pièce de théâtre du collège, etc., et d'ailleurs tout le monde se demande très expressément, avec la plus grande inquiétude, s'il n'est pas pédé. Malheureusement l'ensemble est beaucoup plus ambigu que cela, et cette interprétation-là (le crypto-plaidoyer) n'est pas possible. Oui, bien sûr, on rompt ici des lances pour une idée moins étroite de la virilité, et pour qu'une place soit laissée aux tendres, aux esthètes, aux sensibles. Mais ce n'est que pour mieux défendre la conception générale dominante de l'ordre des choses, grâce, comme d'habitude, à quelques concessions libérales qui la renforcent. Le jeune Tom, en effet, n'est pas inverti du tout : c'est heureusement marié qu'il revient au collège, quelques années plus tard, et si, sexuellement, il échoue lamentablement avec la putain de service, qui le dégoûte, il*

réussit très bien, qu'on sache, avec Laura, la femme du professeur chez qui il habite. Ce qui revient à dire : rassurez-vous, bonnes gens, on peut très bien aimer la musique, le théâtre et les sentiments délicats tout en restant un homme, un vrai, c'est-à-dire sans être pédé. L'homosexualité est toute l'horreur innomée que frôle tout du long le film, afin de mieux la circonscrire et la rejeter. Pour un malheureux petit étudiant homosexuel américain des années cinquante, coincé dans un collège provincial moyen, on peut difficilement imaginer spectacle plus cruel que ce film – pendant toute la durée duquel il ne peut que s'identifier avec Tom, jusqu'aux dernières scènes où cette identification lui est brutalement interdite : non, non, Tom est du côté de l'ordre, il n'a rien à voir avec les pédés, les inquiétudes des honnêtes et vertueux citoyens n'étaient pas fondées. Et ce film, qui prétend donc montrer tout ce qu'a ou tout ce qu'a eu d'abusif et de maladif l'image de la virilité que l'Amérique inculquait à ses jeunes garçons, participe largement de cet abus et de cette maladie, et même il en rajoute sur eux. Est-ce d'ailleurs l'ampleur de ce malaise qui contamine la mise en scène, tous ces acteurs perpétuellement faux, ce dialogue insupportable, ces mouvements absurdes qu'on impose aux malheureux protagonistes et qui évoquent une exécrable mise en scène de théâtre dans un petit collège américain ? Un récepteur de télévision en noir et blanc permet mal, sans doute, de se faire une opinion définitive. Mais il me semble qu'on s'attendrait à mieux de la part de Minnelli. Or shouldn't we ?

(Le plombier est ici, occupé à enlever des tuyaux [CONDUIT(S), CANALISATION(S), VEINES (→VENISE), FILS, FILON(S) / TUYAH / YACHT / POÊLE, POILE] *le calcaire* [ARC, CAR, CALQUE, RACAILLE, LE CAIRE] *qui empêche le chauffe-eau de s'allumer.)*

Le film fini (il est plus long que la normale), et après les informations, je suis sorti faire un tour, mais presque immédiatement il s'est mis à pleuvoir et je ne suis pas allé plus loin, sur le boulevard, que l'angle de la rue Saint-Guillaume [APOLLINAIRE, GUILLAUME, WILHELM (« À BAS GUILLAUME!, 9 NOV. 1918), WILLIAM, WILL I AM, STEPHEN DEDALUS, DÉDALE, DÉDALE, LABYRINTHE, *DANS LE LABYRINTHE*]. *Rentré ici j'ai traîné, lisant ceci ou cela, je ne me souviens plus, feuilletant par exemple le livre que m'a offert Michel sur*

les châteaux de Normandie, pour voir à quoi ressemblaient Fervaques ou Le Mesnil-Guillaume, et me laissant entraîner à lire ce qui concernait Saint-Germain-de-Livet ou Bizy, dont le texte de présentation est truffé de très beaux extraits de Saint-Simon, à la syntaxe délirante de précipitation, toute en raccourcis, sur le maréchal de Belle-Isle.

*Puis je me suis couché et j'ai pris ce que je lis le soir dans mon lit, ces temps-ci, quand je suis seul, mais cela m'arrive rarement, "La vengeance d'Ulysse", dans l'*Odyssée. *Malheureusement, la version de la Pléiade, Victor Bérard ou non, me paraît très médiocre, succession, sous prétexte de prose rythmée, de vers de mirliton tels que j'en écrivais par centaines à treize ou quatorze ans* (*par exemple dans ma tragédie* Wenceslas) *et d'alexandrins de contrebande* [BANDE, ARC, CONTRE/BANDE, DÉBANDADE / PASSAGES SECRETS, SOUTERRAINS, COLS, ETC. / DOUANE, DUANE, DIANE, NADINE].

Ce qui néanmoins me plaît le plus, dans tout cela, c'est tout ce qui concerne la topographie, aussi bien dans le texte lui-même que dans les notes, et telle référence perfide à Dorpfeld, coupable, pour avoir pris au sérieux une innocente plaisanterie d'insulaire, d'avoir confondu Leucade avec Ithaque, ce qui me fait penser à la petite maison sur son île que j'aime tant, bien que je ne l'aie vue que de loin, en passant en voiture de l'autre côté de la baie [B] *de Nitri, sur la côte orientale de Leucade ; et la carte d'Ithaque, et ce qu'il est dit des sources* [ORIGINE, COURSES, BOURSES (→ ORIGINE)], *et des anses* [HANS, SEAN, SENS, SENS / BAIE (→ FENÊTRE, *BOW-WINDOW(S)*, ARC)], *et des montagnes, et du chemin qui mène vers la ville; et tous les noms des pays que traverse Télémaque à son retour de chez Ménélas, à travers le Péloponnèse. Bien entendu, les différentes cartes ne coïncident pas. Celle de la Pléiade, par exemple, indique deux Pylos, Pylos des Sables* [TABLE(S) (→ DE LA LOI, DE MULTIPLICATION), CÂBLES (→ CONDUITS, ETC.), RÂBLE (→ DE VÉNÉRIEN (DUCHAMP)) / *SAND*, SAND, KARL SAND, *BOOK OF SAND* / *SEND*, ENVOYER, ENVOI, CORRESPONDANCE, DÉDICACE (*RETURN TO SENDER*)], *en Triphylie, à peu près à l'emplacement de Loutra Kaïafa où nous nous sommes baignés, et Pylos de Messénie, beaucoup plus au sud, sur le site*

[LIEU, EMPLACEMENT / BITE, RITE, VITE, CITE(R), DITE, MITE, MYTHE, TITE (*ET* BÉRÉNICE, CHEVELURE, CONSTELLATION, ORION, *ORION AVEUGLE*, *CORPS CONDUCTEURS* → CASSIOPÉE, W, WITTGENSTEIN] du *Pylos où se trouvent, d'après le Guide bleu, les vestiges du palais de Nestor. Mais l'index ne signale qu'un seul Pylos, «ville de Triphylie, royaume de Nestor ». C'est à devenir fou, de l'espèce de folie où me plonge le Larousse quand ses divers articles se contredisent (parce* [ARC, CAR, *CAR* (AUTOMOBILE, VOITURE, AUTO, OTTO, OTHON, JE, *L'ÉCART*) / PARC, *LE PARC, LE PARC DES ARCHERS*, JULIO LE PARC (↔ RAUSCHENBERG, VENISE) / QUE, QUEUE, BITE, SITE, FILE (INDIENNE)] *qu'ils n'ont pas été rédigés par les mêmes rédacteurs* [ACTEURS RAIDES, BANDÉS, ARC, ETC. / RED, ACTEUR → (F)RED(ÉRIC /CIRÉ /CITÉ, ETC. / *ÉRIC XIV*) / *RED*, ROUGE, LU (*HIS SINS WERE SCARLET BUT HIS BOOKS WERE RED* (HILAIRE BELLOC) / *RAID* (ATTAQUE SURPRISE)], *parce que les historiens ne sont pas d'accord, parce que les limites des provinces ont changé, parce que les mêmes noms ne recouvrent pas d'un siècle à l'autre ou d'une décennie à l'autre les mêmes régions, parce que les diverses divisions administratives, départements, provinces, régions, nomes* [NOME, FRANÇOIS DE NOMÉ (*MONSU DESIDERIO*), NOM, *NAME*, « WHAT'S IN A NAME ? », NEMO, PERSONNE, PESSOA, MASQUE / MONET → MANET → MANNERET (*MAISON DE RENDEZ-VOUS*), MAN RAY (THOMAS MANN, *TRISTAN*, *MORT À VENISE* (→ MAHLER → KEN RUSSELL /

RUSSELL → WITTGENSTEIN), MÂNE(S)) / RAY CHARLES, MARCEL RAY / RAIE, FENTE, TROU DU CUL, *LA RAIE* (→ CHARDIN, CHAR, JARDIN → PARC) ///*MÉSON*, MAISON], *diocèses, "pays", comtés, ccantons, ne se recoupent pas, parce qu'un correcteur était distrait et surtout, surtout parce que la réalité est trop complexe pour nos pulsions classificatoires, pour nos taxinomies désespérées, pour notre besoin d'ordre, pour notre manque* [BANQUE, TANK, RANK (OTTO, AUTO, AUTOBIOGRAPHIE, OTHON, *L'ÉCART*, CAR, *CAR*, AUTO, OTTO, PALINDROME, PALIMPSESTE, VOITURE), MASQUE (→ *PERSONA*, PERSONNE, PESSOA /

CASQUE, BASQUE(S), BASQUE) / MARQUE (AUTO → RENAULT → RENAUD → DUANE MARCUS), MARC, MARK, MARKUS, MARKUS DENAU / SIGNE, EMBLÈME, TRACE, CICATRICE (*SCAR*, *SCARLET*, *THE SCARLET LETTER* → MARQUE (LETTRE))] *de temps, pour le sommeil qui nous vient et les insomnies qui nous guettent.*

[Interruption : courses. W. est à un cocktail au Grand Palais. Nous devons dîner ici. Il y a une soirée chez une fille américaine que je ne connais pas, rue des Saints-Pères.]

Les livres ne coïncident pas avec le monde, et réciproquement. Les livres ne coïncident pas entre eux. Les pages d'un même livre se contredisent. Ce qui reste à expliquer, c'est pourquoi le vertige [VESTIGE (→ RESTES, TRACES, SIGNES, TÉMOINS), VERT/TIGE, *VERTIGO* (*SUEURS FROIDES* → SUEURS / TUEURS / LUEURS)] *qui en résulte, ce vacillement, cette perte* [PERTH, PERTH, BERTHE (→ BARTHES → MARTHE), CERTES, VERTE, PARTHE, PORTE] *sont profondément jouissifs.*

[Malgré mon message et ma requête à propos de la visite que souhaitait lui faire Sam Wagstaff, Aragon [ARROGANT, O(U)RAGAN, DRAGON, RUE DU DRAGON, ROGA(T)ON(S), TARRAGONE] n'a pas téléphoné. Il aurait tout de même pu m'appeler, ne serait-ce que pour dire non!]

J'ai lu jusqu'à deux heures du matin à peu près. Quand W. est rentré une demi-heure plus tard, je dormais. Bien sûr il m'a réveillé, comme toujours. J'attendais qu'il vienne me rejoindre pour me rendormir. Mais il passait dans la salle de bains ce qui me semblait un temps fou, et je le soupçonnais de lire une revue en chiant, ce qu'il fait toujours et ce qui me met hors de moi – développement qui n'a pas raté.

«Mais bon Dieu, qu'est-ce qu'il peut foutre [POUTRE, LOUTRE / SEMENCE, *SEMEN* → SIGNE, SÉMINAL, SÉMINAIRE] *pendant une heure dans cette salle de bains à trois heures du matin ! » j'ai crié.*

Ma fureur a entraîné la sienne, il est venu se coucher sans dire un mot, je ne pouvais plus me rendormir, je suis allé lire dans le petit lit, il m'a incité à revenir, je l'ai fait mais seulement après avoir terminé le "chant"

*qui m'occupait (mal) dans l'*Odyssée, *et nous avons mal dormi. J'ai rêvé, au matin, que je voulais visiter, avec mon père, un intéressant bâtiment d'architecture moderne, une œuvre de Perret* [PÈRE, PAIR, PAIRE, PÈRE EST, PERRETTE, POT AU LAIT / PIERRE PERRET (???) / *PAIRER*, APPARIER, PAIR DU ROYAUME / AUGUSTE (AOÛT, *LIGHT IN AUGUST*, *ACH, DU LIEBER AUGUSTIN*) / AUGUSTE DUPIN, RUE MORGUE, MORGUE, DOCTEUR MORGAN, *LETTRE VOLÉE* / DUPIN → DUDEVANT (SAND) → DU DERRIÈRE, CUL, SODOMIE, *SODOME ET GOMORRH(GU)E* /// AUGUSTE / OCTAVE ("DANS-LES-CHOUX")]*, semble-t-il. Mais il abritait un asile de fous. Nous nous avancions vers lui, il se dressait sur une hauteur assez aride, je n'étais plus avec mon père mais avec ma mère. Mais aussitôt descendus de voiture nous étions pris à partie par deux pensionnaires dont l'un, qui ressemblait à un type du quartier, lequel balaie parfois la rue et parfois travaille chez un fleuriste, et dont W. dit qu'il est pédé, se jetait sur ma mère et la rouait de coups. Peut-être était-il un de ses clients, mécontent de son avocate ? Peureux, je ne faisais rien pour la défendre. Puis, dans la deuxième partie, j'étais quelqu'un qui venait de passer, à quelques interruptions près, dix ans de sa vie en prison. Je croyais être réveillé, j'avais seulement très clairement conscience de cela : je suis quelqu'un qui vient de passer dix années en prison. Le rêve à ce moment ne montrait rien, même pas la prison; il était seulement, si l'on peut dire, un état de conscience.*

Ce qu'il y a d'ennuyeux avec les rêves, c'est que leur premier état d'interprétation paraît affreusement évident, presque vulgaire. Je ne savais pas, dans le rêve, que le bâtiment qui m'intéressait pouvait bien être de Perret, c'est le souvenir que j'en ai gardé qui m'a fait penser cela au réveil; ni que l'agresseur principal de ma mère ressemblait au balayeur-fleuriste (peut-être l'ai-je vu balayer devant le magasin de fleurs où il travaille, et l'ai-je pris pour cette raison pour un balayeur). Il est sans doute nord-africain, et très laid. Je n'avais jamais pensé qu'il puisse être pédé, mais W. dit qu'il le drague).]]

... John soit parti. Et, de fait, joint ou départ de John, j'étais beaucoup plus détendu, et très intéressé par ce que disait Sam, de Gauguin par exemple dont il semble être un grand spécialiste. Lorsque Gauguin est

parti pour Tahiti il a écrit à Odilon Redon qu'il quittait le monde, mais qu'il ne partait pas sans rien. Sam a pu retrouver certaines des images (gravures ? photographies ?) que Gauguin avait emportées avec lui, et en déceler l'influence très souvent manifestée dans la suite de l'œuvre.

« "Certaines des choses que j'avais découvertes alors, dit-il, et que j'ai été idiot de ne pas publier à l'époque, d'autres les ont découvertes plus tard, et publiées. Mais j'ai encore quelques cartes dans ma manche."

– Est-ce que Gauguin est allé aux Marquises [ARC, MARC, MARQUIS, MARQUISE, MARQUISE ("VICTORIA"), MARS, MARS, RAMEQUI(N)S] *?*

– Oui, oui, vers 93 ou 94, il en a eu assez de Papeete, il écrit qu'il y a alors des becs de gaz dans les rues, qu'on se croirait dans une petite ville de la province française, et il est parti pour les Marquises. Quand il avait commencé à peindre à Tahiti, quelqu'un lui avait dit que ses nouvelles toiles, par leur violence, faisaient paraître, en comparaison, les toiles de la période de Pont-Aven "à l'eau de rose". "Attendez qu'ils voient ce que je fais depuis que je suis aux Marquises, écrivait-il. Ils trouveront mes toiles de Tahiti 'à l'eau de Cologne'". »

Sam parle aussi d'un certain Assolat, Assola, je ne sais plus, qui aurait été le père adoptif, le grand-père naturel, que sais-je, de Gauguin, et qui aurait inventé un procédé quelconque de photogravure (?). Quelqu'un a passé à Sam, un jour, un numéro d'une revue de l'époque où il était question du procédé de cet homme et c'est ainsi, si j'ai bien compris, qu'il a commencé à s'intéresser à la photographie. De fait, Nadar [NADIR, DIANA, RANDA(N) / N'A D'ARGENT QUE CELUI QUE… / NADA] *aimait beaucoup cet Assola (?) et son frère, et leur aurait dédicacé un de ses livres :* à mes chers Assola, quelque part en Espagne…

– Qu'était Flora Tristan par rapport à eux ?

– Ah, ce n'était pas la même branche…

– Est-ce que tu ne l'as pas fait entrer dans ton livre ?

– Non, j'aurais dû, elle irait tellement bien… »

Les articulations de cette conversation, qui a tourné longtemps autour de cette époque, m'échappent complètement à présent. Assola avait une maison à Saint-Cloud où il recevait beaucoup, et il est probable que Gauguin y a rencontré Nadar.

« Vous n'avez jamais lu Gauguin ?

– Non.

– Vous devriez, il écrit très bien. Comme Nadar, d'ailleurs.

– Oui, les gens de cette époque écrivaient tous très bien » [*à tout hasard : on peut dire cela de n'importe quelle époque, pour avoir l'air informé, etc.*].

Une autre ligne des échanges est celle-ci : après l'un des coups de téléphone déments de John, W. explique que John est très excité par la présence de Sam et par l'idée que W. est en train de montrer à Sam sa collection, et qu'il a peur que, fatigué comme je le suis, je trouble, ou gêne, et gâche cette petite cérémonie, etc. – cela parce que Sam, pour John comme pour W., avait joué un rôle considérable dans leur découverte de la photographie, etc. : la première fois ils étaient allés chez lui à huit heures du soir et n'étaient allés dîner avec lui qu'à minuit.

« Oui, je me souviens, dis-je : W. m'a raconté cette soirée. Il m'a dit combien votre enthousiasme était communicatif, combien vous parliez bien des pièces de votre collection, comment vous leur aviez fait remarquer un tas de choses qu'ils n'avaient jamais vues, et même jamais soupçonné qu'on puisse voir, etc. Je me souviens, par exemple, qu'il admirait beaucoup la façon dont vous parliez des mains, dans les portraits de Nadar, comment elles étaient intelligemment photographiées, je crois [*mais, disant cela, ce que j'avais devant les yeux, ou* derrière *eux, en tête, ce n'était pas cet autoportrait de Nadar, mais le pont Royal et la Seine* [SCÈNE (THÉÂTRE, RÔLE, PLANCHES, EMPLOI, PIÈCE, RÉPLIQUE(S)), SI(G)NE, (V)ENISE, (D)ENISE / SAINE, HAINE, HYÈNE(S) / INÈS], *l'endroit précis où W. m'avait raconté cela, l'épisode de Sam parlant, exemples à l'appui, des mains dans l'œuvre de Nadar, de sorte que les mots « mains chez Nadar » évoquaient aussitôt le pont Royal la nuit autant et plus qu'une* penthouse *à l'angle de Washington Square* [*THE HEIRESS* (→ JAMES), *WASHINGTONIA*

GRACILES (→ *IL GIARDINO DEI FINZI-CONTINI*), DOLLAR, BILLET, MONNAIE, ETC. / CARRÉ, *HOMMAGES AU CARRÉ / SQUIRE*], *ou que les mains chez Nadar*]. *Vous possédez le portrait de Gustave Doré* [MARCEL MORÉ (→ VERNE → NEMO), MORÉE, CORÉE, DORA, RÉ, DO, LAREDO / RODÉ, RODÉO] *à l'écharpe* [ARC, CAR, HARPE, PARC, CARPE, ARCHE, ARCHET, *ARCHÉES* (→ HENRIC, RICHE, CHIEN, FRICHE, RIEN)], *n'est-ce pas ?*

– Oui.

– Je l'aime beaucoup. C'est l'un de mes favoris parmi les Nadars.

– J'ai aussi le portrait d'Alphonse Daudet, très jeune, c'est quelque chose d'extraordinaire : il était tellement beau, un regard stupéfiant.

– Oui, je vois très bien cette image. Daudet [→ DORÉ, ODET, ODETTE (→ SWANN / MAISON DORÉE) / DOS DES LIVES / DODÉCAPHONIQUE] *a les cheveux très épais, séparés par une raie au milieu, n'est-ce pas ?*

– Oui, c'est ça.

– C'était l'époque où il était secrétaire du duc de Morny [MORNE, ROMAN, RYMAN, MORT-NÉ, ROMAIN].

– Ah, je ne savais pas ça.

– Est-ce que Nadar n'a pas fait un portrait de Morny, d'ailleurs ?

– Je ne sais pas, peut-être. Mais il était républicain, c'est pour ça qu'il n'a pas fait beaucoup de portraits officiels. » [Neuf heures, retour de W.]

[*Samedi 23 octobre, cinq heures dix.* [*Chronique du retard. J'étais réveillé tôt, aujourd'hui, vers sept heures peut-être, Dieu sait pourquoi, et je ne pouvais pas me rendormir. W. s'est levé vers neuf heures. Mais j'étais si fatigué que je voulais faire une nouvelle tentative de sommeil. En fait, allongé sur le ventre, et jouant plus ou moins consciemment avec diverses images de cul, je bandais* [ARC, ULYSSE, PERSONNE, BANDE(S), BANDES PARALLÈLES, *BEND* (VIRAGE), SOUTH BEND (INDIANA) / BONDÉ, BOND STREET, JAMES BOND, BOND (*DE LA CROUPE ET DU BOND*, BONS (DU TRÉSOR)]. *Et j'en suis venu à bouger de plus en plus fort, comme dans les branlages de mon*

adolescence, et, sans porter jamais la main à mon sexe, à jouir – ce n'est vraiment pas le mot, même éjaculer *serait trop prétentieux –, à laisser s'écouler niaisement mon foutre, sans le moindre plaisir, sans la moindre sensation, sinon une certaine stupéfaction. Après quoi j'ai renoncé à dormir et me suis levé, épuisé.* [Interruption, coup de téléphone de W.: John l'a appelé pour demander si nous voulions dîner chez lui :

« Tu veux ?

– Non.

– Il est plein de regrets.

–...

– *Oh, I see… That bad,* hein ?

– Non, non, pas du tout, ça va… Vas-y, toi, moi j'irai voir un film, un Hitchcock au même cinéma que la semaine dernière.

– Il faudrait vraiment que je dîne avec John, comme il part après-demain, et d'autant plus que je l'ai chargé de toute sorte de commissions, mais… Tu veux dîner avec Paul Walter et Douglas chez Allard, ou quelque part comme ça ?

– C'est trop cher.

– Mais nous serions invités. Enfin, on verra (*We'll play it by ear*).] *W. est parti peu de temps après. Je suis allé, une fois de plus, acheter* Le Figaro *dans l'espoir, une fois de plus déçu, d'y trouver l'article annoncé de Kanters. Il y avait dans ma boîte une lettre de Luigi, de plus en plus sentimental, et, à vrai dire, passablement bébête. Aragon* [*ORGONON* → WILHELM REICH / GAR(Ç)ON] *a appelé, et fixé à ce soir, six heures* [c'est-à-dire dans vingt minutes]*, le rendez-vous pour Sam. Il a eu, jeudi, à Giverny, une journée très agitée, il n'a pu déjeuner que dans le village même, et c'était d'ailleurs une expérience étonnante, parce que les gens ont improvisé pour lui une espèce de festin, et n'ont pas voulu que leur petit groupe paie les vins. Sur le plateau, au-dessus de La Roche-Guyon, il y avait des manœuvres militaires avec des tanks* [KANT, KANTERS (QUAND EST-CE ? / ANTÉR(IEUR) / RENAK(LER)] *et il s'est cru revenu à la dernière guerre, face à l'armée allemande. Jean-Louis a pris des photographies, Aragon craignait qu'elles ne soient confisquées, mais*

pas du tout, les officiers sont venus leur parler tour à tour. Au retour il était épuisé, cependant, et malgré cela il a dû aller dîner avec Jean Ristat, son avocat et sa femme, rendez-vous pris depuis longtemps et qu'il avait complètement oublié. Il lui a fallu toute la journée d'hier pour se remettre de tout ça.

Christian aussi a téléphoné, comme prévu, pour que nous prenions rendez-vous afin d'aller ensemble à la Foire de l'art, au Grand Palais. Il allait auparavant voir le défilé de mode de Claude Montana [INDIANA, CAROLINA, VIRGINIA, GEORGIA]*, l'ami de Jean-Bernard Corbier, à l'hôtel Meurice* [MAURICE (→ ROCHE, SACHS, DE SAXE, SAND) / ÎLE DE FRANCE]. *Nous avons donc décidé de nous retrouver à une heure chez Galignani, à côté. Puis je suis sorti pour aller rendre visite à Melinda, qui est sortie de clinique et qui séjourne chez Cynthia Connors, dans l'île Saint-Louis. Je lui portais, de la part de W., une carte postale du* Before and After *de Warhol* [*HORLA*, LAHOR(E), JEAN LAHOR (→ MALLARMÉ)/ (RESTE) W. → CASSIOPÉE / WITTGENSTEIN ("LES MONTAGNES RUSSES DU BONHEUR")]*, que W. a fait signer* [INGRES, SIGNE, CYGNE, *SWAN*, SWANN / SINGER (→ IMITER, DOUBLER), SINGE, SYNGE] *par l'auteur qui y a ajouté ses vœux de rétablissement (« I hope you feel better »), et, de la mienne, une des gravures de Grandville héritées de ma grand-mère,* La Fourrière*, où l'on voit, dans le fond, entre autres délinquants, quelques chiennes de petite vertu, en châle et capote, avec de longues oreilles en guise d'anglaises ; plus un bouquet de roses jaunes. Elle a eu l'air très sensible à ces hommages divers, ainsi qu'à la visite, et m'a dit, en regardant la carte postale, de dire à W. qu'elle était au bord des larmes. À ma grande surprise je l'avais trouvée debout, non, pas tout à fait* debout*, mais assise à table, en train de prendre son petit déjeuner.*

Vendredi 22 oct. Dîné ici avec W., concert à la tv, été à la soirée de la rue des Saints-Pères, tour rapide, faux chasseur alpin, barbu blond. . . . . .

Quand verdira comme une mer le ciel d'automne,

Chante, mon cœur, nous reverrons la Malmaison !

[Dimanche 24 octobre 1976, 4 heures. [Chron. du ret. : *nous nous sommes levés vers midi. Je suis allé à la boulangerie acheter diverses choses. J'ai eu l'impression que la petite vendeuse portugaise se trompait dans son addition et je l'ai dit :*

«Douze soixante-dix, vous êtes sûre ?

– Ben vous en avez des choses ! » a dit la boulangère d'un ton aigre, par-derrière. Elle a refait elle-même l'addition, et trouvé le même résultat que son employée. Un tas de gens attendaient. Je n'avais même pas assez d'argent [MONNAIE, MONET, NEMO, PIÈCE, LIRE, LIVRE, MARK, YEN (*NEY*, NEY (→ ROUSSEL, « BEAU-FRÈRE DU PRINCE DE LA MOSKOWA »), NEZ, *LE NEZ*, NEZ CAMUS, ZEN, ZENO, ZÉNON (→ NÉON, NÉANT, *NONE* + Z) → FLÈCHE (AILÉE), PERCE, PERSE, SAINT-JOHN PERSE)] *et j'ai dû leur demander de me faire crédit de cinquante centimes. Mais j'étais furieux, et sûr d'avoir raison, et furieux contre moi-même d'être furieux et de me laisser affecter par un épisode aussi insignifiant, et de me trouver incapable de penser à autre chose. Nous avons déjeuné, j'ai écrit un petit mot à Aragon pour le remercier de nous avoir très gentiment reçus hier après-midi, Sam Wagstaff et moi, et en allant le lui porter je suis retourné à la boulangerie, où, cette fois, il n'y avait personne, seulement la fille de la boulangère. Elle a refait l'addition, trouvé le même résultat que moi, et m'a remboursé sans difficulté, toute ardoise abolie. Le triomphe eût été plus complet toutefois si les coupables du matin avaient été là, et surtout la boulangère elle-même, que je n'aime pas : elle n'est jamais ou presque jamais aimable, mais jamais non plus tout à fait assez désagréable pour que l'on puisse se révolter et faire une scène. Si l'on arrive au moment*

où elle ferme boutique, et qu'on s'excuse poliment de la retarder, elle ne manque jamais de vous rappeler, pour vous mettre bien à l'aise, qu'en effet elle se lève à cinq heures du matin et travaille bien assez comme cela [CAMILO JOSÉ CELA, PAUL CELAN (CELA N'EMPÊCHE PAS) → *ROSE DE PERSONNE* /// LANCE, *LANCE* (NABOKOV) ///*LACE* (DENTELLE), LASSE, LAISSE /// CALE /// LEKA (PRÉTENDANT D'ALBANIE), LEICA (APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE, *CAMERA*, CHAMBRE, *CHAMBRE CLAIRE*)]… *Elle vend maintenant toute sorte de produits qui ne se trouvent pas traditionnellement dans les boulangeries : café, œufs, jambon, fromage, confitures. Mais si, cela en* [CELAN, 20 JANVIER (*TÜBINGEN, JÄNNER*) → LENZ, *LENZ* (BÜCHNER), *LANCE* (NABOKOV) → «... *AMONG FRIENDS, THE BROWNS AND THE BENSONS, THE WHITES AND THE WILSONS / DISTANT DOG / BARKS* » / ETC. (CORRESPONDANCE AV. (EDMUND) WILSON (↔ EDMUND WHITE) → BOB WILSON → ARAGON] *tête, on lui demande timidement si, par hasard, elle n'aurait pas, mettons, du miel* [LIME, *MILE(S)*, MÉLI-MÉLO, LIMA (→ FLORA TRISTAN), MALI, MÂLE "LIME(R)" / FIEL, CIEL / *HONEY*, *HONEY* (CHÉRI, CHIER (→ TRANSIT, *BAY AREA RAPID TRANSIT* (*BART* → BARTHES), TRISTAN, FRÉDÉRICK TRISTAN → *VENISE*), REICH, WILHELM REICH, RICHE, CAFÉ RICHE)]*, elle ne manque pas de vous répondre :*

«Ah non, vous trouvez qu'on n'a pas assez de choses comme ça ! On est une boulangerie, après tout!»

Et si un client, ou une cliente, lui a déplu d'une façon quelconque, ou paru ridicule, elle ne manque [BANQUE / MASQUE, MARQUE] *jamais* [Interruption : visite de Jacques Cousinet [COUSIN (→ PARENTÉ, PARENTÈLE, RELATION(S), TERMES COUSINS, ÉTYM., ETC.), COUSINER (→ RIMER, S'APPARIER), COUSSIN, COUSSINET, LE COUSIN, RIV. DU MORVAN / VICTOR COUSIN], sweat-shirt blanc, petit bonnet de laine bleu marine – il revient d'un déjeuner chez son amie Mme X, la veuve de Robert Casadesus, je crois, l'ex-maîtresse de Jouvet, sur le boulevard.

« Tu as vachement bonne mine !

– M’en parle pas ! Tu m’aurais vu ce matin ! Il a fallu que je me lève à onze heures, j’ai horreur des déjeuners le dimanche, j’avais une gueule vraiment pas possible, heureusement que j’ai des trucs.

– ?

– Oh, un truc dont mon dernier amant faisait grand usage, et c’est vraiment génial, tu te fous ça sur la gueule, cinq minutes après tu as l’air d’un adolescent qui débarque de sa province.

– Comment ça s’appelle?

– Oh, c’est un truc de Christian Dior [*TRISTAN BIOR* (*BIJOUX DE LA CASTAFIORE*), RIDEAU (THÉÂTRE, « RIDEAU MÊME DU TEMPS » (→ SIMON), FIN, TERME, RIDEAU !), STÉPHANE RIDEAU, ROID(E)], c’est dans un tube [CUBE (CUBISME) → CARRÉ → CORÉE → MORÉE → MARAIS (LE / JEAN / MARIN (→ RYMAN))], ça se trouve dans tous les grands magasins, ça coûte trente-sept francs. “Eau Sauvage”, enfin quelque chose comme “Eau Sauvage”, c’est la même “ligne”. D’ailleurs c’est fou le nombre [NOM / OMBRE / SOMBRE / NUMÉRO / *NUMBERS* (→ JOHN RECHY / WILHELM REICH / REICH / CHIER / CHÉRI / *CHÉRI*, *LA FIN DE CHÉRI* /// JOHNS)] de gens [SENS, SENS, *LA CATHÉDRALE DE SENS* (→ RICARDOU) / *GENS*, ORIGINE, ANCÊTRES, LIGNÉE] qui utilisent ça, maintenant que je connais ça je regarde dans les salles de bains de mes amants, je trouve ça partout.

– Il paraît que le soir de la réouverture du Sept, après qu’ils ont installé le nouveau système d’éclairage, avec tous ces néons [LÉON, LÉON NOËL, NÉANT (BLANC), NOHANT (→ SAND / IND(R)E)] au plafond qui est si bas, ça chauffait tellement que tous les maquillages coulaient, on dansait dans une mer de rimmel [RIMER, LIMER, ROMMEL, L'ÉMIR, M’ÉLIRE, ME LIRE, L'ÉMERI (BOUCHÉ À)].

– Qu’est-ce que tu as fait hier soir?

– Rien, je suis resté là, j’ai regardé *Nabucco.*

– À propos, une de mes amies raconte que Serge Fortis-Rolle dit le plus grand bien de toi. Elle était à un dîner pour Claire Goll [GAULE, GAULE, DE GAULLE, *LOG(-BOOK)* /// → CELAN, FAUX, PASTICHES, TEXTES VOLÉS, *LETTRE VOLÉE*, ETC.]…

– Wow…

–... et à côté de lui et…

– Mais quel rapport avec *Nabucco* ?

– Parce qu'elle est venue voir *Nabucco* chez moi, hier soir. Et il lui avait fait de toi une description si enthousiaste, elle était très curieuse, elle me demandait un tas de détails, je lui ai dit que tu étais pas mal dans ton genre…

– Ça devait être quelque chose, le dîner pour Claire Goll…

– Ouais. Mon amie y était allée avec son petit fiancé qui est une vraie petite merveille, Fortis-Rolle s'est mis à l'entreprendre sur toi tandis que Navarre attirait le fiancé dans une pièce voisine, histoire de lui faire préciser clairement quelle était sa sexualité, etc. Il va très mal, ce pauvre Navarre [

~~ARAGON,~~
~~AVARE,~~
~~N'A~~
~~VARIÉ~~
~~QUE~~
~~SUR~~
~~UN POINT~~].

– Pourquoi?

– Il va se retirer dans une maison de repos [POSER / REPAS, *SUPER*, SOUPER, S'OPÈRE]. Il avait un petit ami qui…

– Encore !

– Tu comprends, il dit à tout le monde que c'était pas possible parce que tout le monde voulait coucher avec le petit ami d'Yves Navarre !

– Tu as lu l'article ou la section d'article de Poirot sur Claire Goll ? Pour une fois il dit clairement ce qu'il pense, je ne l'ai jamais vu comme ça.

– Il paraît qu'elle est un monstre [MONTRE, MONTRE(R), MÜNSTER, DRAGON, RUE DU DRAGON] de méchanceté, tout à fait comme dans ses livres. J'avais lu deux ou trois pages d'elle dans l'*Observateur*, où elle racontait des horreurs sur Joyce, qu'il se

farfouillait le nez [*NEY*, NEY, ZEN, ZÉNO, ZÉNON, CAMUS, CAMUS, MON NEZ, MONET, MONNET, MONNAIE / *NOSE*, N'OSE (PAS), NÉON, NÉANT (TROMPETTE)] à table, ou des choses comme ça, mais elle parle exactement comme ça, tout le monde y passe, et puis elle ne cesse de raconter son premier orgasme, qui, comme chacun sait, a eu lieu quand elle avait soixante-trois ans… Oh, ce soir il y a le plus beau film de Visconti à la télé…

– Et puis il y a une émission à laquelle on m'avait demandé de participer, j'aurais dû accepter, Dieu sait qu'un peu de publicité ne me ferait pas de mal, un truc sur Edmonde Charles-Roux. Mais ils sont fous, ils m'ont demandé ça il y a trois jours, je n'ai jamais lu une ligne de cette bonne femme…

– Oh, tu sais, c'est vite fait, tu lis *Oublier Palerme* [PARME, PALME, ROUSSEL À L'HÔTEL DES PALMES (CF. SCIASCIA, CARADEC → ORLANDO (« ORLANDO, ORLANDO, COMME IL EST FACILE ET AGRÉABLE DE MOURIR… ») → *ORLANDO*, *ORLANDO FURIOSO*, VIRGINIA WOOLF, ROLAND (BARTHES)), LARME, PAS L'AIR] et puis *Mon itinéraire Chanel* [*CHANNEL*, MANCHE (MANCHE, MARCHE, MARCHE, *LE MARCHE*), *CHANNEL*, CANAL, CHAÎNE DE TÉLÉVISION / CELAN, LE CHAN(T), CHAN(C)EL, LANCE, *LANCE*, (ADJUDANT) CHENAL, CHENAL → *CHAN(N)EL* / (B)LANCHE, *BLANCHE OU L'OUBLI*] en diagonale, et puis voilà.

– Oui, s'ils m'avaient prévenu un peu plus tôt, je l'aurais peut-être fait, mais là…

– Remarque, pour la publicité, Flammarion, ils en font pas mal, cette grande page où vous êtes à six on la voit partout.

– C'est celle qui était dans *Le Monde*?

– Je ne sais pas, «Si vous connaissez Renaud Camus vous connaissez Denis Duparc », etc., c'est complètement con, bien sûr.

– Plutôt moins que d'habitude : *La littérature comme partie de tennis*, je trouve ça pas mal…

– Oui, sans doute… J'ai vu qu'ils t'avaient enlevé de la vitrine, à la Hune. J'étais ulcéré !

– Les pauvres, qu’est-ce qu’ils pouvaient faire ? Il n’y a pas un article depuis deux mois !

– Ce sont les services de presse des maisons d’édition qui décident de qui on va parler? Parce que les critiques, si c’est comme pour le théâtre, ils ne choisissent pas, ils font ce qu’on leur dit.

– Je ne sais pas… Je ne sais pas… J’ai envie d’orgies molles…

– Hein ?

–... d’être dans la grande salle de vapeur chaude d’un sauna…

– Ça, c’est facile : tu prends le bus jusqu’à l’Opéra et…

– Pas si facile que ça…

– Oh, il m’est arrivé quelque chose d’extraordinaire, qui ne m’était jamais arrivé de ma vie. Je suis allé près de la place Clichy, tu sais, là où ça a réouvert…

– Au bar Orphée ? Dans les caves ?

– Oui. Eh bien, j’étais complètement seul. Mais *seul*.

– Vraiment?

– Enfin, il y avait le barman. C'est tout. »

Etc.

« Bon, mon petit, moi si je ne vais pas me promener c’est pour travailler, alors…

– O.k., o.k, je m’en vais. Il faut que tu viennes voir mon nouvel appartement, c’est somptueux.

– Tout blanc?

– Tout blanc, juste en face des Arts et Métiers.

– Alors, tu as expérimenté la fameuse tasse des Arts et Métiers ?

– Ah ben, je surveille de ma fenêtre.

– Non, je veux dire : *à l'intérieur*?

– Ah oui, j’y suis allé, c’est bien entre six heures et six heures et demie, et aussi un petit peu entre midi et deux heures, mais c’est tout. Moi j’ai un gros avantage, tu comprends, j’habite en face, les mecs ce sont des hétéros, enfin, des types mariés, souvent, qui sortent du travail,

ils rentrent chez eux, ils n'ont pas beaucoup de temps, il faut que ce soit vite fait, je leur dis qu'il n'y a qu'à traverser la rue.

– Ah oui, ça, évidemment, s'il y en a un qui te dit que c'est trop loin, tu peux penser que quelque chose ne va pas…

– Oh, l'autre jour, comme un con, je suis allé chez un mec sans lui demander où il habitait, c'était au fin fond de Neuilly. Et comme il n'était pas question que je reste dormir chez lui…

– Pourquoi?

– Oh, il était plutôt décevant…

– Où est-ce que tu l'avais dégotté ?

– Au plus profond du Bronx, c'est encore là que… Là il était très bien, remarque. Et sur le trottoir ça allait encore. Mais alors, chez lui… Et puis con, tu vois, mais d'une connerie ! Si tu dors chez eux il faut leur parler le matin et ça, là, c'était vraiment pas possible… [*Interruption. Pissé. Mis l'eau à bouillir pour le thé. Constaté que j'allais avoir un*

bouton sur le front – merde.] Oh, tiens, l'autre soir, au Balzar, j'ai vu un type, quarante-cinq cinquante ans, peut-être, chauve, complètement chauve, enfin le crâne rasé, qui dînait en compagnie d'un petit Chinois. Eh bien, il avait, posés sur sa table, devant lui, *Passage* et *Échange.* Tu ne vois pas qui c'est ?

– Non, pas du tout… Ah si, je vois ! Il avait un troisième livre, non?

– Oui, un bouquin Gallimard, je ne me souviens plus, quelque chose comme Gide…

– Oui, un peu…

– *Valery Larbaud* ?

– Non, étranger.

– Ah, je ne sais pas…

– Cavafy.

– Oui, c'est ça. J'ai trouvé ça drôle. Qui est-ce ?

– Duane [DIANE, DOUANE, (R)ENAUD] Michals, le photographe. Il est très gentil. Et c'est un bon photographe, un peu trop surréaliste attardé, mais bien…

– Je vois un tas de gens, d'ailleurs, au Balzar. J'ai vu un mec que j'aime trop, comment s'appelle-t-il celui-là, mais si, tu sais, *le soleileuh se lève à l'auroreuh…*

– ?

– Si, si… L'ami de John A...?

– Ah, Raoul?

– Oui, Raoul, les cheveux courts, plus butch que jamais, qu'est-ce que j'aimerais coucher avec lui, celui-là… Il était avec six ou sept folles… [*Interruption : thé : coup de téléphone de W.*

«Je suis au stand Bishopsberger, au Grand Palais, avec Thomas (- Hello, says Thomas, off). *Je pense qu'on va faire un petit verre avec John, Samia et d'autres gens de la foire, ensuite, vers huit heures, chez Warhol où Thomas habite. Tu veux venir?*

– Non, je pense que je vais rester ici.

– Allons, pas longtemps, on rentre après, on peut passer la soirée à la maison, regarder la télévision, etc.

– Non, non, j'aime mieux attendre ici.

– Il y a aussi Thierry.

– Thierry?

– Oui, tu sais, l'étudiant qui habite vers le Luxembourg…

– Non, je ne vois pas du tout…

– Mais si, il vient de passer devant le stand, tu sais, you thought he had such a nice ass…

– Oh, that *Thierry, je pensais à quelqu'un de récent… Mais oui, qui avait une moustache, qui n'en a plus, oui, oui, très bien, ah, et il va venir aussi ? Mais ça change tout…*

– Non, non, je ne l'ai pas invité.

– Oh, il faut que je raccroche, j'ai quelque chose sur le toaster, ça brûle, merde! Salut ! »

Feuilleté le numéro de la semaine dernière de Télérama *pour voir s'il y avait quelque chose à en garder pour mes fiches avant de le jeter ;*

découpé finalement une photographie représentant les deux protagonistes de l'émission d'Averty sur Bix Beiderbecke, dont j'ai parlé. J'avais cru d'abord, un huitième de seconde, à voir cette photographie, qu'il devait s'agir d'une émission géniale parodiant en forçant un peu un programme ni plus ni moins tarte que les autres programmes de la télévision. Mais pas du tout. Il faudrait que Travers *ait des images, une quantité d'images – celle-ci expliquant bien des choses, d'un coup, sur le climat culturel dans lequel nous vivons : on devine parfaitement, à la voir, ce que doit être le jeu de l'actrice,la façon dont l'acteur imagine qu'il convient d'interpréter un instant de précaire enthousiasme, l'idée des costumiers sur la mode des années vingt, mille petits détails…*

Téléphoné aussi à Connie De Jong, qui m'a appelé ce matin et demandé de lire en français un texte d'elle au cours d'une soirée de lecture de ses œuvres au Centre culturel américain. Je me réveillais, j'avais mal au ventre, je lui ai dit que je la rappellerais. Depuis j'ai lu le texte en question, il est plutôt beau, j'ai décidé d'accepter. Mais ensuite je me suis aperçu que le soir de cette lecture, le 2 novembre, je ne serai peut-être pas à Paris, parce que W. et moi avons envisagé d'aller chez ma sœur à Belle-Isle, pour le "pont" de la Toussaint. Si je dis à Connie : « J'accepterais bien, mais je ne peux pas», elle pensera que c'est une mauvaise excuse, que je ne veux pas lire son texte, etc. Si je lui dis : « Oui, j'accepte, avec plaisir, le texte est vraiment très beau, rappelle-moi la date, ah, le 2? Ah, mais le 2 je ne suis pas à Paris ! », cette comédie serait plus proche de la vérité, ou plutôt la perception qu'aurait Connie de la vérité serait plus proche de la vérité grâce à cette comédie, etc. Parabole du faux pour servir le vrai, distanciation expliquée aux enfants, etc.] Bon, allez, je te laisse travailler...» (Cette conversation, comme toutes les autres, est bien entendu extrêmement résumée ici : par exemple il a été question de Javier et de Rafael, du physique de Rafael ("trop hispanique" au gré de Jacques – si tu avais passé comme moi des années en Espagne tu comprendrais; non, c'est vrai, cette forme de tête, tout…), de Martha Graham, de Balanchine et de Jerome Robbins, du culte que leur voue Javier, etc.]*, après son départ, de commenter son cas avec sa fille ou avec la petite vendeuse, de la façon la moins amène, pour le bénéfice des clients qui attendent leur tour. Mais si on lui disait qu'elle*

n'est pas aimable, ni polie, elle serait stupéfiée. Elle dit : « Et avec ceci, madame ? », «Ce sera tout, monsieur ? », avec ce qu'elle prend pour la plus extrême courtoisie.

Ce matin j'étais malade. Je souffrais de ce que le docteur Boltanski, le père de Christian – celui qui me rangeait dans la catégorie des "petits mentaux" –, appelait une "faim douloureuse". Je me sens un peu mieux à présent, mais de manger quelque chose, dans un premier temps, n'avait que très partiellement amélioré mon état.

Quand je suis allé porter mon mot à Aragon, c'est-à-dire le glisser sous sa porte, j'ai vu en chemin, au retour, deux garçons très sexy, l'un surtout, un grand callipyge brun, moustachu, très butch et super-hétéro, qui m'a mis quelques idées derrière les reins [RHIN, REIN(E)S, SI(G)NER, SEIN(E) / SEINS] *et donné envie de faire un tour du côté de Saint-Germain – ce que je fis, très rapidement, et sans que mes désirs confus reçoivent d'autres aliments, ou très maigres.*]

Sam est arrivé ici à six heures précises, W. était un peu en retard, j'avais déjà préparé pour lui un mot lui enjoignant de nous rejoindre là-bas quand il est arrivé ici, nous sommes donc partis tous les trois. Maria nous a fait entrer dans le salon qui donne sur le jardin – j'aurais préféré la grande pièce du devant, il y a plus de choses à voir. Néanmoins, lorsque, très vite, Aragon est arrivé en disant : « Comme vous arrivez bien! Je viens juste de finir, à la minute, ce que je voulais faire aujourd'hui… », Sam s'était glissé entre un petit meuble volant et le mur, et, sur la pointe des pieds, il observait, en tenant ses lunettes d'une main, un petit Miró [RIOM (→ ARION, FLAMMARION), MOIR(E), NOIR, MIRE (LIGNE DE, POINT DE), MAROT, MAURI(CE), MORRI(S), ROMY] qu'il déclarait « *very nice* ». Nous nous sommes assis près de la cheminée. W. a demandé à Aragon comment s'était passée sa journée à la campagne. Il a donc raconté à nouveau tous les épisodes qu'il avait énumérés pour moi au téléphone le matin, l'énorme déjeuner en particulier, la recherche vaine de l'île où ses amis et lui se baignaient en 1923, mais on a dragué la Seine, et l'île a tout simplement disparu :

« Heureusement, plus haut, il y en a une autre qui, elle, n'a pas été nettoyée et qui ressemble tout à fait à cet endroit où nous nagions. Il y

avait tout un tas d'Américaines, X, qui avait une bourse du gouvernement pour faire des recherches sur Racine…

– *Sur Racine*, X ? dit W. Ça, c'est étonnant…

– *Sur Racine*, confirme Aragon. Et Cummings, bien sûr. Je me souviens, lorsque nous nous sommes déshabillés, je regardais Cummings avec stupéfaction, je n'avais jamais vu ça, jamais : il avait une chemise qui se défaisait entièrement devant, alors qu'en France, à cette époque-là, on ne portait que des chemises à plastron, qu'on devait passer par-dessus la tête. Je lui ai demandé de me la prêter, je l'ai fait copier, c'est comme ça que j'ai été le premier Français à porter des chemises qui se déboutonnent entièrement, personne ne connaissait ça...»

Il raconte l'affaire des manœuvres militaires, dans les mêmes termes exactement qu'à moi au téléphone le matin; et aussi la recherche, dans Giverny, d'un certain moulin où leur petit groupe habitait alors, mais qui est complètement transformé, «il est devenu immense, ça n'a plus rien à voir avec ce que c'était, et pourtant si, c'était bien là que j'ai sauté sur les toits pour empêcher une fille de coucher avec une femme – à l'époque ça me paraissait horrible, surtout quand j'étais là.

– Mais le jardin de Giverny c'est un peu décevant, non? Il n'y a plus grand-chose, le fameux pont japonais…

– Ah, mais je sais ce qui se passe. Ça appartient à l'académie des Beaux-Arts, n'est-ce pas : alors, pour attirer les touristes américains, ils ont imaginé de faire ce que l'on faisait du temps de Monet, chaque fois qu'une fleur était fanée dans la nuit on changeait tout le parterre, et le matin tout était d'une autre couleur.

– Comme à Versailles, dit Sam.

– À l'époque, ce qui intéressait les Américains, c'était le rossignol : ils étaient persuadés que c'était une légende, parce qu'en Amérique il n'y a pas de rossignols, n'est-ce pas ?

– Ah bon ? dit W. Je n'ai jamais pensé à ça….

– Non, dit Sam, nous n'avons pas de rossignols. Mais nous avons un tas d'autres choses !

– Alors, la nuit, je les emmenais sur le plateau, pour leur montrer que les rossignols, ce n'est pas seulement dans Shakespeare.

« Joyce rêvait donc d'un livre qui serait indistinctement rêve et interprétation, passage sans frein de frontières. »

« Mais le refus de Joyce de se livrer au moindre énoncé mort est justement l'acte politique même. »

« (Jung) avait écrit sur *Ulysses* un article accusant Joyce de schizophrénie. »

« Joyce a tout vécu "selon" le Wake. Sa biographie elle-même (qu'il supervise d'ailleurs avec beaucoup de précaution) ne devait être à ses yeux qu'une des "couches" de son travail. »

Ph. Sollers, "Joyce et Cie", *Artpress*, u : 20, sept.-oct. 1975

« Si tout doit signifier la grandeur du Pouvoir, subversive est la moindre autonomie accordée au signifiant, détournement de pouvoir. »

Roger Dadoun, "Le réalisme socialiste", *id*.

Samedi 23 oct. – Chez Aragon, puis dîné seul ici.

Dimanche 24 oct. – Trois tours à pied, ici tte la journée, l'émission sur Chasles [CHÂLE, *SHAWL*, CHARLES (ARC, CAR, CHAR, ARCHE(S), L'ARCHE, *L'ARCHE*, *L'ARC*, CHARLES RIVER / CARL, KARL, CARLO, LORCA, CAROL, (LEWIS) CARROLL), MARTINE CAROL (*CAROLINE CHÉRIE*), KARÉOL (→ *TRISTAN*)] ("Faux et usage de faux : les Relations de Chasles"), l'émission sur Charles-Roux, l'émission sur le roi d'Espagne, Sandra, Sam, W. sur *those awful operas* (*Tosca*).

Lundi 25 oct. – *Sick, no work.* Dîné ici av. W. Bonheur : 1932. Lu *Le Paysan de Paris.*

Mardi 26 oct. – Docteur, *sick, no work.* Martha Graham avec Javier, *Jeanne d'Arc, Diversion of Angels, In Utter Darkness.* Passé au 7, Jean-Jacques Asnard.

Mercredi 27 oct. – *Sick, no work, in bed.* Visite de Ch., Michel pour dîner, *Correspondant 17*, Thierry, Michel.

Jeudi 28 oct. – Soirée ici avec Aragon.

– Tu as vu Monet [MONNAIE, *MONEY*, LA MONNAIE, *LA MONNAIE VIVANTE* (→ KLOSSOWSKI → FOUCAULT), MARX, BORGES (ZAHIR / ZOHAR) / MANET, MANETTE, *ET NUNC MANET IN TE*, *MANÉ THÉCEL PHARÈS* / → *EXÉCUTION DE MAXIMILIEN* (→ MAX, MAX DE BADE, BAX, BACH, BACH EN SAXE, SAXE, SADE, SAND) / NEMO, ULYSSE, PERSONNE, PESSOA, MASQUE → *ULYSSE*, ROMAN JAKOBSON/ *ULYSSES*, BLOOM, ALLAN BLOOM, HAROLD BLOOM → HART CRANE → MELVILLE, JEAN-PIERRE MELVILLE / *PIERRE*, PIERRE, PIERRE,

STEIN, EDITH STEIN, *STONE* / *LITTLE NEMO*, NEMI, LAC DE NEMI → DIANE /// TÉMO(I)N, *MENACE DU TÉMOIN*, CELAN (*QUI TÉMOIGNE POUR LE TÉMOIN ? → TRISTANO MUORE* (TABUCCHI)) → *TRISTAN* (MANN, WAGNER) → FRÉDÉRICK TRISTAN, *HISTOIRE SÉRIEUSE ET DROLATIQUE DE L'HOMME SANS NOM* → PERSONNE → NEMO → MONET CQFD] ?

– Comment?

– Est-ce que tu as vu Monet ? En 23, il vivait encore, et il était à Giverny.

– Monet [TE NOMME, TE NOMMES (« TU TE NOMMES : C'EST PRONONCER TON CHANT FUNÈBRE » (BLANCHOT))] ? Ah oui, bien sûr, nous allions le voir.

– Mais il ne voyait presque plus rien à l'époque, n'est-ce pas?

– Comment?

– Monet, il ne voyait presque plus rien, non? Il était presque aveugle, je crois…

– Je n'entends pas.

– Il ne VOYAIT plus rien…

– Ah, mais nous n'y allions pas tous ensemble : un par un ! Il ne voyait plus grand monde, c'est vrai, mais enfin il recevait des visites...»

[*Lundi 1er novembre 1976, 5 heures et demie* [J'essaierai demain, si je suis à peu près guéri, de me mettre au travail à deux heures et d'écrire tout ce qui s'est passé – assez peu de choses, d'ailleurs – depuis plus d'une semaine que je n'ai pu écrire ici. [*Interruption, thé. J'ai téléphoné à Aragon qui m'a appelé hier et qui voulait alors me rapporter un parapluie prêté jeudi soir.*

«Non, je n'en ai vraiment pas besoin!

– Tu veux dire que tu ne veux pas de ma visite ?

– Heuh… Je suis très fatigué...»

Plus tard :

«Est-ce que je peux venir chercher mon parapluie ?

– Mais je viens de te proposer de te le porter! Je peux très bien te le porter!

– Le médecin a dit que je devais sortir.

– Alors, arrive. »

Donc, je vais y aller. Gianni est rentré de Milan.]

Notes : Aragon invité chez Edgar Faure. Consulte Roland Leroy : « Si tu n'y vas pas, on dira que c'est nous qui te l'avons interdit. »

Gianni à Milan : on lui a volé toutes ses affaires, son argent, ses papiers.

Mark R. sur le sd ballet de Martha G. : « the essence of evil » (*Travers*).

Aragon : «Rien d'extra, ordinaire» (*T/ R* p. 18).

W. à l'hôtel de Chanaleilles. Noms des vins. Toiles. .....

L'été, cette année-là, se retira avec des grâces exquises, des regrets, des remords, des oublis de toute sorte, des retours de plus en plus brefs mais sous le moindre prétexte, de sorte que les pluies, les vents, le froid étaient déjà installés dans toute leur violence qu'on croyait se souvenir, pourtant, d'avoir déjeuné l'avant-veille au fond du jardin.

[Sept heures et demie. *Donc, été chez Aragon. Il a déjeuné en ville avec Gianni et Didier, il est très habillé, comme le jour de son anniversaire. Il me parle de Michel, l'ami d'Alain V., qui est arrivé chez lui, vendredi ou samedi, hagard, mort de faim. Maria lui a préparé quelque chose. Alain le traite de façon immonde.*

« C'est-à-dire ?

– Il ne fait rien dans la maison, rien. Depuis deux ans qu'ils vivent ensemble, Alain ne lève pas le petit doigt, ne nettoie jamais rien, lui fait cirer ses chaussures. C'est un monstre, un monstre! Il a rencontré ce petit Michel à Toulon, il travaillait à la Résidence. Michel est venu à Paris pour lui. Il voulait travailler, lui. D'ailleurs il a travaillé : je l'ai fait entrer à L'Escargot d'Or *– bon, à la suite d'une première brouille, rupture avec Alain, il a couché avec le premier des garçons du restaurant, sans doute aussi parce qu'avant Alain il n'avait jamais*

couché avec un garçon, tu comprends, il voulait voir comment c'était avec quelqu'un d'autre; et puis Alain voulait lui faire faire, au lit, des choses qui l'humiliaient, probablement; enfin ça, je n'en sais rien. Bon, Alain a découvert ça. Ou plutôt le petit le lui a dit, il a tout avoué. Alain l'a forcé à quitter le restaurant, à ne jamais revoir l'autre, en le menaçant de se suicider ou bien de le tuer. Tu ne sais pas ce que je sais ! Ce pauvre petit vivait sous la menace constante du suicide ou de l'exécution… Alain est un monstre, un monstre! Alors ce garçon se retrouve tout seul à Paris, il n'a même plus son frère! C'est encore une histoire, ça ! Le frère, il a vingt-cinq ans, peut-être vingt-six : eh bien, depuis l'âge de douze ans, il a une liaison avec un marin, un officier de marine avec une famille, une femme, des enfants, de l'argent, tout ce qu'il faut… D'ailleurs il est très bien reçu par la famille : c'était le "parrain", tu comprends… Du reste il est mignon, le frère – pas du tout le type vietnamien, lui. Ils sont frères, ils ne se ressemblent pas du tout. Mais alors aucune espèce de moralité : il voulait coucher avec Alain. Avec moi aussi, d'ailleurs... Bon, en ce moment il est dans l'océan Indien, avec son marin, sur un navire de guerre…. Enfin, je lui ai donné un peu d'argent, mais qu'est-ce qu'il peut faire ? L'année dernière – est-ce que c'est l'année dernière ? –, il travaillait à la Résidence, ce garçon. Bon, Alain a exigé d'y retourner avec lui, et qu'ils aient la même chambre. Les patrons ont accepté, parce que tu comprends, ils font n'importe quoi pour moi et pour les gens qui m'accompagnent, ils m'adorent… Enfin, ce n'est pas pour mes beaux yeux… Je représente une jolie somme d'argent: huit millions chaque saison, ce n'est pas rien… Alors mes amis peuvent faire ce qu'ils veulent… Mais enfin, ce n'était pas rien. La patronne déteste son mari, le fils aîné lance des cailloux, la nuit, contre les fenêtres des garçons avec qui il veut coucher. [Interruption : vomi de la bile. Juste avant, "faim" abominable, très douloureuse. *So much for my "recovery".*] *Bien entendu il a tout de suite été amoureux fou de Didier, c'était inévitable.*

– Il a l'air de quoi ?

– Oh, blond, pas mal… Mais Didier n'est pas du genre à se laisser séduire par ce genre de gens. Bon, enfin, Alain et Michel partageaient une chambre, là, à l'hôtel:c'est pour te dire…

– Comment l'as-turencontré ?

– Qui ?

– Alain.

– Au lendemain d'un suicide, déjà. Enfin, je l'avaisrencontré avant, mais… On m'en avait parlé. Son père était un Allemand, est *un Allemand, enfin, non, il n'est plus allemand. Pendant la guerre il était en France, dans le Centre, avec la Wehrmacht. Il a rencontré une fille du coin. Il n'a pas couché avec elle, d'ailleurs,mais il en est tombé amoureux fou, elle devait être jolie, d'ailleurs, je l'ai vue, une femme charmante, je suis allé chez eux. Bon, il est rentré en Allemagne, mais deux ans après, trois ans /// – Quel âge il a, le petit ? Il n'est d'ailleurs plussi petit que ça… – Trois ans après il est revenu, il l'a épousée, il est devenu français. Ça, ça a eu beaucoup d'influence sur Alain, ça, je crois. Il faut dire qu'ils étaient communistes, les parents, tous les deux. Il était soldat de Hitler, le père, mais enfin il était communiste : ça arrive. Près de Toulon il y a une…, comment dit-on, mais si, tu sais, un truc rond, sans étage, toutes les pièces ont cette forme* [*il dessine des mains un parallélépipède*]*, avec une cour au milieu où l'on peut se retrouver, une Maison de la culture, quoi, c'est ça, et Alain était là, il voyait les acteurs en tournée* [*Il était question dans une de mes lectures, l'autre jour, est-ce dans* Théâtre / Roman*, d'une troupe d'acteurs en tournée dans le Midi, ce qui me faisait penser à cette nouvelle de Nabokov,* Lik*, que je lisais sur la plage, cet été, près de l'emplacement de Pylos de Triphylie, entre l'Arcadie et l'Élide. Avec une serviette de bain et deux bâtons on avait construit pour Tannou, la chienne de John et Raoul, une espèce d'abri contre le soleil, et à cinquante mètres était assis ce bel Autrichien, non,* Australien*, avec sa petite amie. J'aimais assez* Lik.]*, et il travaillait à une adaptation théâtrale du* Fou d'Elsa. *Quand j'ai su ça je lui ai dit : "Mais pourquoi ne me l'avez-vous pas montrée, ne m'avez-vous pas écrit ?" Mais il était très secret, il voulait bien m'en parler mais il ne voulait rien me montrer, pendant longtemps. Enfin, finalement, si, et je dois dire que c'était très bien. Il n'y avait rien à y reprendre. D'ailleurs moi je laisse toujours les gens libres. La seule chose que j'aurais voulu qu'il enlève, c'est une phrase de Barrès. Au début, dans le livre, il y a une note qui dit que c'est de Barrès, mais là, on allait croire que c'était de moi, ça m'embêtait. Eh bien il n'y a rien eu à faire ! Il est d'une*

obstination inouïe! Bon, je lui ai dit : "Il faut montrer ça à Barrault." Je savais où il était, Barrault, il était à Brangues, chez les Claudel : c'était le moment où il préparait Le Soulier de satin. »

[*Jeudi 4 novembre, cinq heures et demie.* [Cette maladie m'aura donc fait perdre un temps fou. Mais j'étais sans doute bien content de l'excuse qu'elle m'offrait pour ne pas travailler, car déjà, avant elle, les signes de relâchement ne manquaient pas. Hier j'étais épuisé. J'ai passé l'après-midi au lit. Aujourd'hui, maintenant qu'on a trouvé, grâce aux radios, ce que j'avais exactement, et que j'ai commencé le traitement, et que je ne souffre plus, j'aurais dû être au travail à deux heures. Mais… Ce matin j'espérais trouver dans *Les Nouvelles littéraires* l'article [ARC, ARCTIQUE (→ PASSAGE DU NORD-OUEST, MELVILLE, PARRY, PEARY (→ POE (PERRY, CHARLESTOWN, CAROLINE, *SCARABÉE D'OR*) / ARTICULATION, TRANSITION, TRANSIT, MERDE, *TRISTAN* (« ART DE LA TRANSITION INSENSIBLE »)] [*8 heures 10. Très longue interruption : visite de Patrick D., pas vu depuis des semaines.* [Interruption : arrivée d'Edward B.]]

Vendredi 29 oct. : Médecin dans la nuit. Tél. toute l'après-midi et en soirée. Retour de W. *Les Enfants terribles*.

Samedi 30 oct. : Dîné ici avec W. et John le Colombien [*COLÓN*, COLONNE, COLOMBE, COLOMBO (→ CEYLAN → CELAN), COLOMBIE (→ FARC)]. Ils vont à un concert Phil Glass. – Soirée Bernstein [*BERN*, BERNE (→ BERGE, BERGER → PÂTRE → *ÉGLOGUES*) / STEIN

(~~GERTRUDE~~

(GERTRUDE / EDITH), STEINER, EINSTEIN, WIITTGENSTEIN / *STERN*, STERNE, STERNE].

Dimanche 31 oct. : Un peu mieux. Tv. Michel. Aragon veut passer, non.

Lundi 1er nov. : Ici. Visite à Aragon. Tv. (programme sur la mort). Cafard. Tour av. W. jusqu'à Saint-Germain.

Mardi 2 nov. : Parlé à Gianni au tél. Chez Jacques le médecin. W. dîne av. un Anglais (*Transition*). Tv. Nous regardons la soirée sur les élections américaines. Malade.

Mercredi 3 nov. : Médecin le matin. Jacques à midi. Médicaments. Retrouvé W. à une exposition de photographies (Femmes). Dîné au Saint-Benoît. Lu la *N.Y.R. of B.* ("*Sartre*

and Theater", Galbraith, Yourcenar [CRAYENCOUR, CRAYON COURT, *ŒUVRE AU NOIR*, ZENO, ZÉNON, *NOSE*, NÉON, *NONE*, PERSONNE]).

[Vendredi 5 novembre, 4 heures. [Chronique du retard : *Paul m'avait téléphoné ce matin pour m'apprendre que je pourrais voir dans* Le Monde *d'aujourd'hui le nom de Duparc parmi ceux qui figurent sur une première liste de sélection pour le prix Médicis. J'ai donc attendu sans travailler, lisant* The Crying of Lot 49, *puis* Les Nouvelles littéraires*, qu'il soit deux heures et demie, instant où* Le Monde *fait son apparition au kiosque du carrefour, au métro Bac. Puis j'ai feuilleté le journal, à la recherche de l'entrefilet annoncé : rien. J'ai alors rappelé Paul pour reprendre la conversation de ce matin sur cette histoire de prix : il avait écrit à Barthes, la semaine dernière, pour recommander Duparc à son attention. Et Barthes, apparemment, a donné satisfaction à l'implicite requête paulienne, puisque le nom de Duparc a été prononcé, et sa candidature énergiquement soutenue, semble-t-il, lors de la dernière réunion des membres du jury Médicis – laquelle a eu lieu, d'après Paul, dans quelque obscur* [DARK, SOMBRE (OMBRE, NOMBRE)] *petit restaurant : en effet Gala Barbisan, la veuve du fondateur, ne veut plus subvenir à tous les frais annexes du prix, et pour la première fois chacun devait payer son écot* [ÉCHO, REDOUBLEMENT, NARCISSE (→ ÉCRAN / CRÂNE / NACRÉ)]*, ce qui aurait causé une altercation au moment de l'addition entre MM. Mauriac* [ARC, MARC, MARI, MARIA, MAURIC(E), MAURIAC (CANTAL), MARCIAC (GERS)] *et Giraudoux (fils(s)). Le grand favori, pour le prix, semble jusqu'à présent être Max-Pol Fouchet.*

«Quoi ? Non ? Tu plaisantes! Mais…

– *Oui, oui, je sais. Mais tu* [Interruption : coup de téléphone de W. : « Moi aussi j'ai des nouvelles drôles. Je viens de lire une lettre de mes parents, que je traînais depuis trois jours. Ils espèrent que ton nouveau livre marche bien et ils ajoutent : "Nous espérons que lui et *the young american art dealer in Paris* vont bien…" Tu crois qu'ils savent tout?

– Non, penses-tu…

– C'est drôle, tout de même, cette façon de parler toujours de toi dans leurs lettres, comme si nous étions mariés… D'autre part, Al Prestridge est mort.

– Oh, le mari de…

– Oui, bien sûr [des bourgeois de sa petite ville, qui avaient une assez jolie maison dans le quartier résidentiel, où j'avais passé chez eux quelques jours. Ils avaient deux filles qui étaient des amies d'enfance de W., et ils s'étaient beaucoup occupés de lui, représentant là-bas l'élément pseudo-sophistiqué et *art-conscious* qui l'avait séduit, peut-être, et réciproquement, etc.]. Je devrais peut-être envoyer un télégramme, non? Mais je ne sais pas si l'on délivre encore des télégrammes, dans l'Arkansas. À New York on ne les délivre plus, tu sais, on les téléphone.

– Ah bon ? Mais c'est idiot!

– Ils vont faire ça ici aussi. D'ailleurs ils ont déjà commencé.

– Mais c'est complètement con, on envoie des télégrammes aux gens qui n'ont pas le téléphone, justement!

– C'est comme ça. »] *comprends, l'année dernière, Almira* [AMIRAL, MARIN, A(D)MIRA, ALM(O)RA(VIDE]*, il s'en est à peine vendu, cette année ils veulent un livre qui puisse se vendre, surtout Gala, parce que sans ça, le prix...»*

Tout à l'heure il m'a donné plus de détails sur la situation. Nous pensions l'un et l'autre faire agir Aragon, soit par l'intermédiaire de Ristat, soit

directement. [Interruption. Appelé Gianni pour lui dire bonjour et prendre de ses nouvelles :

«Mais je ne veux pas parler trop longtemps parce que j'essaie de me remettre au travail.

– J'ai manqué passer te voir hier, j'étais chez Aragon, mais il a eu encore toute sorte d'histoires avec le petit ami d'Alain V. : Alain V. veut aller au commissariat et dénoncer Aragon comme proxénète…

– Il est complètement fou ?

– Oui, complètement.

– Il fait le trottoir, le petit?

– Mais non, pas du tout, il n'y a rien derrière tout ça. Mais, tu sais, une dénonciation, ça suffit à la police [INDIANA, *ÉDITIONS D'INDIANAPOLIS* (LARBAUD), CIRCUIT AUTOMOBILE] pour ouvrir une enquête. Je suis allé à *L'Humanité* où Louis avait un rendez-vous avec Roland Leroy, pour le prévenir. Et puis il a fallu que j'aille avec Didier chez V., parce qu'il voulait reprendre ses affaires, mais il avait peur.

– Que V. le batte?

– Oui, ou le tue, ou l'enferme, ou n'importe quoi : il est complètement cinglé. Tu comprends, avec tout ça, j'en avais marre de la vie, j'essaie de me remettre à travailler moi aussi, ce n'est pas facile. Tous les deux on devrait aller à l'H.D. [ACADIE, ARCADIE, *ARCADIA EGO*, «INSCRIPTIONS SUR DES TOMBES»], à Milan.

– Oui, s'installer là, ne plus en sortir, passer tout notre temps à caresser de petits Italiens callipyges et moustachus, que toute notre vie ne soit qu'une longue caresse. Comment s'appelait-il, déjà, celui que j'avais rencontré là-bas et dont je t'avais parlé?

– Giordano.

– Ah oui, c'est ça, Giordano, *Jourdain* [JARDIN, *GIARDINO*, *IL GIARDINO DEI FINZI-CONTINI* (« *GIOCATE, GIOCATE PURE : NON È DI VOI CHE STIAMO PARLANDO*...»)]...

– Et puis il y a les deux que j'ai rencontrés, moi, mais ceux-là tu les verras, ils vont venir ici vers Noël…

– Mmmmm…. Bon, allez, travaillons.

– Ciao.

– Ciao. »] [Autre interruption. *Shit* [MERDE, HERBE, *HASCH*, H / TRANSIT, TRISTAN / COLÓN (?) → COLOMBIE → COLOMBIN(E) → MERDE /// *CHUT !*, CHUTE, CHATTE, C(OL)ON, COLONEL, COLONIE(S) (DE VACANCES)]. Puis arrivée de Patrick D. *But it's not tea-time yet.* Essayons de l'ignorer. Il feuillette des magazines.] *Mais une difficulté pèse sur toute action éventuelle. Marc Cholodenko a des chances d'avoir le Renaudot. Or Max-Pol Fouchet est membre du jury de*

ce prix. Donc s'il lui vient à l'oreille qu'on manœuvre pour que le prix Médicis lui échappe, Marc risque d'avoir à en subir les conséquences. C'est ce que m'explique Paul, et qui me fait beaucoup rire [LIRE, DIRE, PIRE, CIRE, LYRE, VIRE, TYR] *– tellement rire, même, que j'appelle W. pour lui faire part de cette situation bien parisienne. Lui est très excité parce qu'il vient d'acquérir la* Boîte verte *de Duchamp* [MARCEL, DU CHAMP, PRENDRE DU CHAMP, L'ART DU CHANT /// ↔ ROUSSEL /// ÉCHECS, *GRAND VERRE*, *VÉNÉRIEN VÉNÉRABLE*, ETC. /// JOHN CAGE] *que je confonds passablement avec la* Boîte en valise *: ça n'a rien à voir, c'est une collection de répliques exactes de toutes les notes* [*STONE*, PIERRE, SHARON STONE (→ CHARON, ARIEL SHARON], LAC DES SETTONS (→ MORVAN)] de *l'artiste sur le* Grand Verre. *Et puis il y a aussi la* Boîte blanche*, bien sûr.*

«Bien sûr». Mais pour en finir avec ma conversation avec Paul, il est à peu près décidé à téléphoner à Aragon et à lui demander de le recevoir. D'autre part je lui ai fait part de toutes les amabilités à mon égard [GARDÉ, GARDE, *GARDEN* (JARDIN → PARC), MARY GARDEN (→ DEBUSSY, MARCEL KNECHT)] de *Gérard-Julien S., qui m'a remercié de mes remerciements après qu'il m'avait envoyé la bande d'enregistrement de notre émission sur France Culture.*

«Ah, mais il est follement amoureux de toi!

– Non, sois sérieux… Ce n'est pas un bon petit père de famille?

– Pas du tout.

– Vraiment? Mais j'étais persuadé que c'était le parfait jeune cadre [ARC, TABLEAU, TOILE, ENVIRONNEMENT / *CRADE* / RÉDAC(-TION) / RADEK / LADRE, CIDRE, CADÉRÉ, CARADEC (→ ROUSSEL) / RACE, DE RACE]*, avec une petite femme, un petit François, une petite Marie, etc. Il a tout à fait l'air de ça.*

– Eh bien, pas du tout.

– Ah, mais tout s'éclaire alors… Il m'a écrit qu'il aimerait bien me revoir, etc… Je commençais à trouver ça un peu étonnant...»]

Edward n'aurait pas été hostile à une invitation quelconque. Elle n'est pas venue. Il était question que nous allions, W. et moi, voir Number 17 [HUMBERT HUMBERT (→ LOLITA) / BRUME – HAINE (N),

HAINE DE LA BRUME / 71 (→ COMMUNE ?), 1(93)7] à *l'Action La Fayette. Mais d'une part il ne rentrait pas, il était à un vernissage quelconque, d'autre part j'étais encore bien fatigué, pas du tout guéri* [GUÈRE, GUERRE, CHÉRI, GUERRE CHÉRIE, IRRIGUER / LAC DE GUÉRY / GUÉRET (→ CREUSE)]. *Nous sommes donc restés à la maison, tous les deux, après le départ d'Edward. Je regardais la télévision. La soirée de la première chaîne était consacrée à la Comédie-Française, parce que la salle de la rue de Richelieu rouvrait ses portes après deux années de fermeture pour travaux, avec un gala auquel assistaient les Giscard d'Estaing et la princesse Grace, et consacré* [CON(S) SACRÉ(S), SACRÉ-CŒUR, ARC(S), SAC, SACRE, ÂCRE ? JAMES SACRÉ, LA SACER] *à* Lorenzaccio*, mis en scène par Zeffirelli. Ce spectacle, bien sûr, n'était pas retransmis, et l'on n'assistait qu'à l'arrivée du couple présidentiel et de ses invités. Léon Zitrone était en fonction de commentateur. Et ce gros homme bébête et solennel présente entre autres qualités une passion frénétique pour le rite, l'étiquette, l'"usage" réel et prétendu en leurs plus infimes particularités. Y a-t-il par exemple une tradition selon laquelle les sociétaires du Français sont désignés par leur seul nom de famille? Je n'en sais rien, mais c'était l'impression qu'on éprouvait à entendre Zitrone dire* Toja, Casile, *etc. Et si c'est le cas, c'est exactement le genre de choses qui lui font éprouver une volupté très perceptible, assez poétique et précieuse. On entend dans tous ses commentaires, qu'il s'agisse de mariages royaux en Angleterre – sa grande spécialité – ou de défilés du 14-Juillet en France, se manifester chez lui un amour frénétique pour des détails inouïs, comme la très courte liste* [LISZT, PISTE, STYLE, LESTE, *LAST BUT NOT LEAST* / SÉRIE, ÉNUMÉRATION, RÉPERTOIRE, DICTIONNAIRE] *des circonstances absolument exceptionnelles où le tapis de selle de tel régiment arbore un liseré puce au lieu du liseré rouge habituel, ou bien où tel landau* [LANDAU, WALTER (*ALTER EGO*, ALTÉRE(R) + W, AUTRE, ALTÉRITÉ, GAUTHIER, ETC.) SAVAGE (SAUVAGE, RAVAGE, LAVAGE (DE CERVEAU)) LANDOR, ROLAND, ORLANDO, ORLANDO, (MATTHEW) ARNOLD (→ *DOVER BEACH*, *OH LOVE* (→ ROBERT INDIANA, ANGELA CARTER), SIR MALCOLM ARNOLD, ARNOLD SCHOENBERG, BEAUMONT, STÉPHANE BAUMONT, BEAU MONT, BEAUMONT, ÉTIENNE DE

BEAUMONT / ARNAUD (→ NICOLE, EUGÈNE NICOLE, NICOLE LAPIERRE, PIERRE, *STONE*, *STEIN* (… OU LES AMBIGUÏTÉS (POLA (X) → POLA, JOYCE À POLA, ARC)), RENAUD) /// HOLLANDE, PAYS-BAS, FRANÇOIS HOLLANDE / DOLENT /// MAURICE NADEAU, ALAIN NADAUD (→ *L'ENVERS DU TEMPS*) /// DONALD (→ FLORA MACDONALD, BLOOM, BLUM, BLÜME (→ CELAN, *DER STEIN*, LA PIERRE, NICOLE LAPIERRE → *CHANGER DE NOM*) / CÉLINE & FLORA)] est *orné* [NÉRO → EUGÉNIE, PRINCE IMPÉRIAL, « MASSACRÉ PAR LES SAUVAGES » → LA PÉROUSE / SWANN / *LES FAUX-MONNAYEURS*, BORIS, *UN RÉGICIDE*, *PALE FIRE* /// NERO WOLFF, HUGO WOLF → LOUP → MASQUE → *PERSONA* → PESSOA /// WOOLF → LEONARD, *LEONARDO* → CRÂNE (CF. *ÊTRE CRÂNE* (DIDI-HUBERMAN)), *SKULL*, SKYE (*LA PROMENADE AU PHARE*)] *de six grooms plutôt que quatre comme à l'accoutumée, etc.*

[*Samedi 6 novembre, deux heures et demie.* Hier, à cinq heures et quart, je me suis arrêté de travailler pour faire du thé, puis je l'ai pris en compagnie de Patrick [PATRICE, PATRAS, PAS TRACE / PAS (UN) *TRICK*], avant d'aller chercher aux laboratoires voisins les résultats d'une analyse qu'a fait faire W., lequel craignait, à cause de glandes [LANDES, LANDES, GLAND(S)] très enflées à l'aine [N (→ Z), HAINE, AISNE, AN(N)IE, (N)AINE, ÂNE, PEINE, HAHN (REYNALDO → «*JE TE DIRAI LANGASGE*» (PROUST)], d'avoir la syph. : non. Je lui ai téléphoné ces bons résultats négatifs. Patrick était toujours là. J'aurais voulu me remettre au travail *but, one thing leading to another*, nous nous sommes mis à [*Interruption : coup de téléphone de W. Il a vu cinquante Kühn chez Harry Lunn, quel grand artiste!, etc. Il pense acheter une nature morte. Si les Bishopsberger en achètent deux, la moitié de la sienne sera payée, etc. Il est aussi invité à dîner par la petite Niarchos* [ARC, ARCH(E), ARCH(É)O, CHRONI(QUE), NARCO(-TRAFIQUANTS) / ARMATEUR, AMATEUR, MATEUR]*, ne sait pas s'il ira ou pas, etc. (Il ira).*] nous…, quoi? *tripoter* n'est pas très joli, pourtant c'était un peu plus que des caresses. Il était assis sur ma

chaise, celle qui est à ma table de travail. Sous prétexte de récupérer ma place usurpée, je me suis assis sur ses cuisses, en travers, il s'est mis à toucher ma braguette, *mais tu bandes, ma parole!*, puis il l'a ouverte et s'est mis à me branler. Je me suis levé parce que j'avais un peu mal aux couilles, à cause du pantalon, dans cette position inconfortable, les cuisses écartées. Il m'a sucé, je bandais vraiment, elle devient vraiment grosse, a-t-il dit, n'importe quoi – de l'hôtel d'en face on aurait pu tout voir. On serait mieux allongés, a-t-il dit encore. O.k., mais il voulait enlever son pantalon, oh non, non, mais pourquoi? oh c'est trop compliqué, et puis on va tout de même pas faire l'amour, non? W. dit toujours : «Tu fais avec tes petits amis, l'après-midi, tout ce que tu peux faire sans avoir mauvaise conscience » : il a un peu raison. Et puis quand je lui avais téléphoné plus tôt les bons résultats de ses analyses, il avait dit : « Bon, eh bien, ce soir tu n'y couperas pas » – je voulais garder dans cette perspective l'énergie et le foutre emmagasinés depuis plusieurs jours de maladie. C'est pourquoi je n'avais envie, avec P., éventuellement, que d'un flirt un peu appuyé, genre "demi-vierge". J'étais donc en train de le sucer lorsque le téléphone a sonné. C'était Claude, la voix très triste (mais moi je lui parlais avec une queue dans la bouche) :

« Est-ce que je peux venir te voir, j'aimerais te parler?

– Ouétouh?

– *Hein* ?

– Won, ju dihhh : deuwwwou?

– Je comprends rien! Articule, bon Dieu!

[– Surtout pas!!! crie Patrick.]

– Non, je dis : où es-tu?

– Rue du Bac.

– Ah bon, ben viens....»

Il était ici cinq minutes après.

« Oh, mais je ne voulais pas vous déranger, a-t-il dit. Tu aurais dû me dire…

– J'ai essayé, tu m'as engueulé… Comment vas-tu? [*Interruption : passage éclair de W. qui vient chercher un catalogue de photographies*.]

– Mal.

– Pourquoi, qu'est-ce qui t'arrive ?

– J'ai le cœur brisé. Non, sérieusement, je suis très triste [*LES TRISTES*, TRISTAN, FLORA TRISTAN, FRÉDÉRICK TRISTAN (→ MANN → *TRISTAN*), *SAD*, SADE, SAXE, MAURICE DE SAXE → GEORGE SAND (« … LA SAND ET LA TRISTAN » (LETTRE D'ARNOLD RUGE À KARL MARX)) / RISTAT + N], ça me fait mal. Décidément, je n'ai pas de chance avec les gens que je rencontre chez toi. Déjà, Gary…

– Et voilà! Vous allez voir que ça va être encore de ma faute ! C'est José, cette fois?

– Oui, Coquet, il… Oh, rien. Il m'a dit qu'il pensait qu'il était amoureux d'un type qu'il a rencontré cet été, un type qui fait des films… Ce soir il ne veut pas sortir, il reste chez lui. Tu penses, toutes les nuits il se couche à six heures du matin… Il passe son temps avec des gens du milieu de la mode [UN MODE, LE MODE, LE MONDE, *LE MONDE*, MODÈLE (→ MANNEQUIN, "PATRON", "ORIGINAL", ETC. (↔ DOUBLE, COPIE, RÉPÉTITION, DOUBLURE, *LA DOUBLURE*), MODERNE, POSTMODERNE, POSTE(S) MODERNE(S)) / DÔME, *DOM*, *DUOMO*, *DUOMO*, CATHÉDRALE, *PLEASURE DOME*], des modèles, Jocelyn et tout ça…

– Il habite [BITE, HABIB, BATH (→ BACH, CHARLOTTE BACH, *RUISSEAU*, RUE DU BAC, BAX, ETC. / *BAIN*, ORDRE DU BAIN, *BATH*) / BÂTI, BIEN BÂTI, BÂTI(MENT)] toujours chez Jacques?

– Non, il habite chez un autre ami, rue du Bac : un type qui est amoureux de lui, alors il faut qu'il lui fasse croire qu'il est amoureux de lui aussi pour avoir où coucher, enfin toute une histoire à la con, encore une… Il est beau, tu comprends, il le sait, c'est ça le problème. Maintenant tout le monde le veut pour des photos, on lui fait des propositions de tous les côtés, alors moi, dans tout ça, tu comprends… Ah non, on peut dire j'ai vraiment pas de pot [DE FLEURS, EN FLEURS → *IN BLOOM*, BLOOM (LEOPOLD, ALLAN, HAROLD →

HART CRANE /// POE (“PERRY” → PARRY → PEARY (PASSAGE DU NORD-OUEST)), LE PÔ (→ *PRIMA DELLA RIVOLUZIONE*), PAU (TOULET, JEAN VERDENAL → *LOVE SONG OF J.A.P.*, *WASTE LAND* (*FEAR DEATH BY WATER*), LA PEAU, *LA PELLE* → MALAPARTE, PRINCE EUGÈNE → NELLY SACHS (→ MAURICE SACHS //// CELAN /// SAK'S FIFTH AVENUE /// SAXE, MAURICE DE, SADE, BADE, MAX DE BADE, SIR ARNOLD BAX (→ LOCH MORAR / LOCH MONAR, ROMAN, RAMON (CARON, *YO ERA EN MIS SUEÑOS, DON RAMÓN, VIAJERO / DEL ASPERO CAMINO Y TU, CARONTE / DE OJOS DE LLAMA, EL FUNEBRE BARQUERO / DE LAS REVUELTAS AGUAS DE AQUERONTE* (MACHADO)), RAYMOND, RAY MONK → WITTGENSTEIN)] avec mes amours : le premier c’est un Américain, il part pour l'Iran [L'IRAK (→ “ARIK” (ARIEL) SHARON / CHARON, CARON, *CARONTE* / SHARON STONE → PIERRE, PIERRE, *STEIN*, STEIN / NOTES, *NOTES ON LOGIC* → WITTGENSTEIN) IRLAN(D)(E) (→ WITTGENSTEIN) /// HENRI → RIEN + H / HENRY, *LE FAUX HENRY*, WILLIAM HENRY HUDSON (→ PATAGONIE)]; bon, ensuite il y a un Sud-Africain, le fameux Gary, il repart chez lui une semaine après que je le rencontre; et puis il y a un Sud-Américain, il part *deux jours* après : vous voyez, chaque fois c’est plus court…

– Tu devrais peut-être te choisir plutôt un mec de Bécon-les-Bruyères…

– Et qu’est-ce qu’il est devenu, demande Patrick, celui avec qui on t’avait rencontré la première fois que je t’ai vu? Un type superjules, il connaissait mon ami ?

– Ah oui, Jean-Luc… Il est toujours par là. Oui, c’est vrai, y a Jean-Luc… Il est pas mal, Jean-Luc…

– On le voit jamais, dit Patrick.

– Non, il ne vient pas à Saint-Germain, il déteste le milieu pédé. Il dit que tous les pédés sont des malades, qu’ils font des histoires pour rien… Ça l’intéresse pas, les fringues et ce genre de trucs…

– Oui, c’est pour ça que Mouktar [MOKTAR, ROMA(N), MOT, TARD, MOTARD, MOU, RÂTEAU, MOKA, ARC, *ARK* (→ RONALD

JOHNSON), MAROC] l'aimait beaucoup, je crois. Ils s'entendaient très bien ensemble.

– Ils se connaissaient depuis longtemps?

– Je ne sais pas. Un an peut-être. Ils ne se sont pas beaucoup vus : deux ou trois fois.»

(*Devenir l'habitué de toutes choses dérisoires* (ou bien est-ce au singulier?).) Quel intérêt y a-t-il à tenter de rapporter ces pauvres conversations, à reconstituer leur progression, à retrouver leurs charnières [ARC, CHAR, CHAR, CHARNIER(S) / ARTICULATIONS, LIAISONS, LIENS, TRANSITIONS, ETC.] ? On a appris ainsi : *a)* que Mouktar était sans doute jaloux de moi, *b)* que Tony, le premier amour de Claude, était de nouveau à Paris, *c)* qu'il avait laissé un mot sur la porte de Claude, «Téléphone-moi le soir entre 22 h 20 et minuit», mais *d)* que Claude n'avait pas envie de le revoir (il m'en a pourtant donné un jour une description très alléchante : petit, mais très solide, râblé, blond [LONG, PLOMB, *LES PLOMBS* (→ VENISE), BLANC / NOBL(E) / DOU(N/U)BL(E)], poilu, très "p'tit mec [LA MECQUE, UN *MAC*, MAC(DONALD), S'AIMENT, SÈME ("À TOUT VENT") → LAROUSSE → ROUSSEL]"). En riant [BRILLANT, BRIANT (→ VERNE (MARCEL MORÉ), RIO, TYRAN, NATI(F), N'ATTIRE (QUE DES ENNUIS)] je cherche dans mon carnet [ARC, CAR, ÉCRAN, NACRÉ, CRÂNE, MARCEL CARNÉ, INCARNÉ, NECKAR (→ HÖLDERLIN, HYMNE / MARBACH → ARCHIVES)] d'adresses qui je pourrais bien présenter à Claude. Christophe ? Patrick le connaît. Je téléphone à Christophe et parle à sa sœur [SIR, SIR RALPH (*MAISON DE RENDEZ-VOUS*) / CŒUR, LEUR, L'HEURE, MEURT, MEURS, MŒURS, PEUR]. Patrick n'aime pas la sœur, elle déteste les pédés, elle fait semblant de ne rien voir. On découvre aussi qu'il n'aime pas non plus Christophe lui-même, lequel a, d'après lui, « sa face cachée », est en fait « une vraie petite pute », a dans sa vie un certain André L., qui a au moins soixante-dix ans, et comment tu penses que Christophe il fait tous ces voyages, tu peux me dire, *etc.* ?

Une demi-heure plus tard, Christophe appelle. Il a appelé sa sœur, elle l'a prévenu de mon coup de fil, il est à côté, rue de Grenelle, oui, chez Tokyo, il va venir. Et il est ici, en effet, trois minutes après. Il porte un

immense imperméable croisé [CROIX, ROIS, CROISÉ(S), PLUS, CHIASME, CROISIÈRE (*CRUISE, CRUISING*, DRAGUE)], genre Hitchcock 35-40, et Claude immédiatement me fait signe que non, que ça ne va pas marcher, qu'il n'est pas intéressé, que Christophe ne lui plaît pas du tout. Christophe va dîner chez Roland Deyla. W. rentre juste avant qu'il ne parte et invite Patrick et Claude à venir dîner avec nous chez Raoul [LOUERA, LOUER, LOUR(D), ROULA, LA ROUE] et, après quelques hésitations, ils acceptent. Mais il faut qu'ils aillent acheter ceci ou cela, du vin surtout. Ils partent, doivent passer chez Edward qui va aussi chez Raoul. John Crawley, le Colombien, a aussi été invité. Il arrive ici, porteur d'un pot colombien contre lequel W. a échangé un premier présent reçu, une grenouille en bronze, colombienne elle aussi (il faudra quelque part parler de ce Colombien blond dont les parents sont anglais (enfin, sa mère est à moitié argentine, elle est née dans la Terre de Feu), qui parle anglais avec un accent invraisemblable, et de sa maison, dans la jungle, à six cents kilomètres de la route (on y va en bateau, le long des fleuves)). Je vais rejoindre les autres chez Edward, et me rends avec eux chez Raoul, dans la voiture de Patrick. Avenue du Maine [MAIN, MANIE, MAIN STREET, *MAIN LINE* (BOSTON), DUC ET DUCHESSE DU MAINE, LE MAINE, LE MAINE (BANGOR / *ANGORA* / ARAGON / ANGOLA / ANGKOR), *MEN*, *IN THE ABSENCE OF MEN*] il y a déjà Melinda, Kirk, qui habite là désormais, et Raoul. W. et John C. arrivent peu après nous, puis Samia, puis Jean-Paul le maître-nageur, qui a maintenant une liaison avec Kirk. Ce sera une soirée tranquille et un très bon dîner. Je n'entre pas dans les détails. [Interruption : été acheter *Le Monde* et l'ai feuilleté.] J'avais apporté la bande que m'a fait passer Gérard-Julien S. de l'émission "Démarches" sur Duparc à France Culture, afin de pouvoir l'entendre sur l'appareil de Raoul, ce que j'ai fait avec W. et R., et aussi Jean-Paul et Edward. S. a très bien fait son travail. Ce que je raconte, moi, n'a pas grand intérêt et je le raconte à plusieurs reprises de façons à peine différentes, mais l'accompagnement musical a été fort approuvé par MM. W. et R., et les enchaînements sont très réussis : il y avait Billie Holiday, Bette Midler et Marlène Dietrich.

«Il aurait pu mettre aussi Kathleen Ferrier, dit W.

– Non, ç'aurait été trop, dit Raoul [ROUELLE (DE VEAU) → ROUSSEL → RAIL EN MOU DE VEAU].

– Ce qu'il faudrait, me dit W., c'est trouver une façon d'exprimer toutes ces idées et ces concepts qui viennent de Ricardou [ARC, CAR, ICARE, DOUX, CADOU, CADIO(T), CARDI(N), RICARD, RICARDO, RICHARD (II, III, WAGNER, GROS RICHARD, MARTHE RICHARD)], au fond, les "signifiants générateurs", les "métaphores de transit" et tout ce bazar, d'une façon plus classique, moins marquée. Il faudrait trouver d'autres mots, à l'Anatole France ou quelque chose comme cela...»

À un moment il est question de regarder le film du "Ciné-club", sur la troisième chaîne : il s'agit de *Charlie Bubbles*, d'Albert Finney, à quoi nous jetons un coup d'œil en effet, mais ce n'est guère engageant et Kirk, qui l'a vu, n'en dit pas grand bien. Il aimerait mieux voir, dit-il, un film de Minnelli dont le titre m'échappe à présent.

«Moi j'aimerais voir…

– Et toi, qu'est-ce que tu aimerais le plus voir, tout de suite, si tu avais le choix?

– Moi j'aimerais voir… Je ne sais pas… *Le Faucon maltais*.

– Moi j'aimerais mieux voir *Le Grand Sommeil*, Hawks est un tellement plus grand metteur en scène que Huston [HUDSON, WILLIAM HENRY HUDSON, BAIE D'HUDSON, HENRY HUDSON (PASSAGE DU NORD-OUEST) / HOUSTON / DU SON (+ H) / ÉDITIONS THAMES & HUDSON (DAUPHINS) → TAMISE, TAMISÉE, LUMIÈRE TAMISÉE, TEXTE PASSÉ AU TAMIS / → NANCY, JEAN-LUC NANCY, ETC.]...»

(L'autre jour Javier disait que Minnelli c'était le comble de la laideur et de la vulgarité, qu'à aucune époque… Ah oui, c'était au sujet des décors du ballet de Martha Graham que nous venions de voir ensemble, nous marchions dans la rue du Faubourg-Saint-Honoré, nous passions devant le Bristol, nous arrivions place Beauvau [CRAON → CORAN → CIORAN / MORAND / CORA (CRANE) / NORA (JOYCE, PIERRE) / ARON (RAYMOND → RAY MONK → WITTGENSTEIN) / ORAN → CAMUS, *LA PESTE* (JUGE OTHON), *LE ROI PESTE*, POË, PEST →

DUPIN, MARC-O. DUPIN, DIRECTEUR DU CONSERVATOIRE], nous traversions en direction de la boutique de Cardin [ARC, CAR, IND(E), *CARD*, CARDI(FF), C(E)RDAN, JARDIN, CARLIN, *KING CHARLES*, ETC.]… Je disais que ces décors [CORDES, LES CORDES, CORDÉE / D'AUXERRE (*DOCER*) / CORÉE] horribles, si on les voyait dans un film de montage, une rétrospective du ballet des années cinquante, nous paraîtraient, au fond…)

Nous avons aussi écouté, sur ma demande, un instant, Barbra Streisand chantant une mélodie de Fauré [FORT, FAURE, FORÊT(S), FOREZ (→ *SENTIMENT GÉOGRAPHIQUE*, *L'ASTRÉE*), CORÉE, MORÉE (→ MAGNE), BORÉE, L'ORÉE] – j'aime beaucoup ça.

« *It's so tacky* », dit Raoul.

Il a raison [SAISON, MAISON, BAISONS, LIAISON(S) (→ LÉSION(S), CANCER, MÉTASTASE, MÉTASTASE / KANT, PURE, DIALECTIQUE, *DU PLUS FORT*].

Chaque fois que la musique n'est pas ce qu'on pourrait appeler de la musique de boîte, Edward prend un air poli [POIL, POLI(CE), LIPO(SUCCION), LI PO / MOLLY (MARION BLOOM), POLLY

(~~MAGGOO~~)],

, mais catastrophé, une expression d'indicible [INDE, DICIBLE, INDIC, CIBLE → ARC → (

~~JASPER~~

/ ASPER(N), *ASPERN PAPERS* (JAMES→ MISS ARCHER (*PORTRAIT OF A LADY*) / ARCHER → JACOB (*JACOB'S ROOM* → *BROOM* (BALAI / BALLET /// BROOME STREET) → BLOOM / MARION / MOLLY / POLLY / POLI (SCIÉ)))) JOHNS] ennui (Kirk [KRK, ÎLE DE (FRANGIPANI (QUI ROMPENT LE PAIN) / CORK (BAX), CROC, IRK (DÉMANGEAISON(S))] a mis un moment *Les Nuits d'été*). Moi, au contraire, c'est la musique de boîte qui m'ennuie mortellement. Et, cas de l'orgie [ORIGINE, ORIGÈNE, GROI(N), GEORG, GISORS, RIGO(RIST)E, RIGAUD, GIRAUD, GÉRAUD, GOI(T)RE] bien enlevée emphatiquement excepté, j'aime mieux les soirées que les autres considèrent comme *ratées*, celles dont les Américains prêtent le goût aux intellectuels français coincés (à ces

coincés d'intellectuels français) : écouter des disques plutôt classiques, bavarder calmement, etc. Beaucoup de gens, hier, regrettaient que John ne soit pas là, et attribuaient à son absence le calme relatif de chacun et des heures, qui à moi convenait pleinement.

Comment se dit en français *at one point*? *À un moment* n'est ni bien joli ni bien correct, probablement, mais bien utile. *À un moment* Raoul est allé chercher sa collection de pornographie, qui est d'ailleurs assez modeste. Il possède une des petites plaquettes de *Kake*, le *Kake* "*sadist*" : il y a sur chaque page une seule image [*Interruption : court branlage, ça ne marche pas, j'arrive à peine à rester bandé*]. Sur l'une d'entre elles on voit par exemple, en très gros plan, le visage d'un garçon assez beau, moustachu : ses yeux écarquillés sont levés au ciel, dans une expression de stupéfaction, de supplication ou d'intense satisfaction, sa bouche est grande ouverte autour d'une énorme bite à moitié enfoncée déjà et du détenteur de laquelle on ne voit que le bas-ventre et les couilles. C'est, me semble-t-il, une très bonne image à avoir chez soi sur un mur. Raoul est aussi de cette opinion : il enlève d'un sous-verre une photographie de John et met à sa place l'image en question, qu'il pose sur la cheminée à côté du portrait de Gilbert & George par Cecil Beaton. Dans cette version-là du portrait, Gilbert, assis sur un canapé, les mains croisées sur les genoux, a le visage très nettement tourné par-dessus son épaule. Il semble ainsi ne pas vouloir regarder la scène qu'on lui présente, tandis que George, à son côté, dans la même position exactement, en symétrie, est au contraire tourné vers ce qui se passe, et paraît y prendre un grand intérêt flegmatique – il a en fait exactement l'attitude qu'il aurait face à une telle scène dans la vie réelle, à la fois fascinée et détachée.

W., lui, préfère une autre image du même recueil, la dernière, celle où l'on voit, entre les corps des deux protagonistes, entre le visage de l'un et le corps de l'autre, plutôt, à travers une fenêtre ouverte, une classe de très jeunes étudiants, menés par leur maître bedonnant qui leur désigne du doigt quelque chose que l'on n'aperçoit pas mais qu'ils ne cherchent pas à découvrir, car tous les regards sont tournés vers la fenêtre et vers l'intérieur de la pièce.

«C'est aussi beau que n'importe quel dessin de Wegman, dit W. Renaud a trouvé un de ces albums de *Kake* où, dans le feu de l'action,

d'une image à l'autre, un des participants perdait sa moustache – le dessinateur a sans douté été tellement emporté lui-même par les ébats qu'il figurait qu'il l'a tout simplement oubliée.»

J'aime beaucoup, moi, ces séries de *Kake* (dans lesquelles le *Kake* "*Sadist*" ne s'inscrit pas), "les camionneurs", "la station-service" (une des meilleures), "le réparateur de télévision", etc., où toujours la dernière image de chaque épisode est une amorce [MORASSE, MAURRAS, LE MOT "RACE", MORALE, MAURICE, MORSE, CE MARAUD, OMAR, CAHORS, MAROC, COMA] pour le suivant.

[*Interruption, thé : feuilleté de nouveau* Le Monde]

En partant de chez Raoul il a été question d'aller ailleurs, au Manhattan par exemple, mais j'étais fatigué. Nous avons partagé un taxi avec Samia qui nous a laissés au coin du boulevard Raspail et de la rue du Cherche-Midi, parce que W. voulait passer chez Warhol et je l'ai accompagné. Puis nous sommes rentrés ici et nous sommes couchés. W. voulait avec beaucoup d'insistance faire l'amour, mais je ne pensais qu'à dormir et je l'ai laissé se branler tout seul. La nuit a été assez agitée. Je me suis réveillé une première fois avec une diarrhée abominable. Ensuite j'ai fait des rêves très compliqués, assez jolis. Je feuilletais le carnet de dessins d'un artiste dont chaque trait était déplacé, d'un écart constant, par rapport à son "original", lequel était représenté également dans le recueil que j'avais en main, les deux figures étant reliées par des pointillés. Ainsi, dans les dessins publiés de l'artiste, on ne devait s'apercevoir de rien. Pourtant, le carnet le montrait clairement, chaque dessin n'était qu'un déplacement systématique par rapport à un premier dessin, sans doute tenu secret. Je m'avise maintenant que chez Raoul, Claude regardait un livre de photographies anciennes, en couleurs et en relief, qu'il fallait observer à l'aide de petites lunettes en carton [ARC, TON ARC, CAR, CARON, CHARON (→ CHIRON → ARIEL SHARON STONE /// BAC, PASSAGE, BARQUE DES MORTS → MARCHESCHI, SALLE DES VENTS / CARTE, TRAÇON(S), TRAQUON(S)], un œil vert, l'autre rouge. Le rêve était accompagné d'un texte dont les derniers mots étaient à peu près ceux-ci :

«... l'originalité de l'étroit promeneur.»

Je ne suis pas sûr d'*originalité*, mais certain qu'il s'agissait d'un mot de cinq syllabes se terminant par *ité*, la *similarité* peut-être. Mais sur *étroit promeneur* j'ai eu un réveil affreux, tout sphincter relâché, une merde [*DREAM* (*MERDA*), TRISTAN DERÈME, *HOTEL DE DREME* (CORA CRANE À JACKSONVILLE (JAX)), DE MER, DE MÈRE, MÉR(O)DE, DERME → PEAU, *LA PEAU*, POE, LE PÔ, MANQUE DE POT, MANQUE DE PEAU (DES ARTISTES SELON MARCHESCHI, PAU)] parfaitement liquide se répandant sur les draps, puis sur le tapis, tandis que je courais jusqu'à la salle de bains. Il était huit heures et demie. W. s'est levé. Je me suis recouché et j'ai dormi jusqu'à onze heures. Dans *Le Figaro* il n'y avait toujours pas l'article promis de Kanters.

Je vais essayer de reprendre ici le cours des événements au 23 octobre, date de l'interruption, pour plus d'une semaine, de toute entrée entre ces pages pour cause de maladie.

Dimanche 24 octobre

J'ai travaillé toute l'après-midi, à l'interruption près de la visite de Jacques. Il y eut, dans la journée, trois tours sur le boulevard, chaque fois selon le même itinéraire exactement : une fois vers trois heures, une deuxième fois entre huit heures et huit heures et demie, une troisième après minuit – tours rapides dont il n'est rien sorti, à ceci près qu'en revenant du deuxième j'ai rencontré Michel, qui est venu ici avec moi. Entre sept et huit j'avais regardé à la télévision, sur la troisième chaîne [*CHANNEL*, HAINE, LIEN(S), COLLIER, CHIEN ("COLLIER DE CHIEN" (MA GRAND-MÈRE))], une émission qui m'avait beaucoup intéressé. Sous le titre général "Hexagonal", dans la série "Faux et usage de faux", elle était intitulée "Les relations de Chasles", et consacrée à une affaire dont je n'avais, je dois le dire, jamais entendu parler, bien que le Grand Larousse en fasse état à son article *Chasles* [CHARLES, CHARLOTTE, CARLA, CARLO, CARLO, CAROL, CARROLL,

LORCA / CHÂLE, *SHAWL*, SHAW, CHAUD] : les démêlés de l'illustre savant entre le faussaire Vrain-Lucas, qui lui vendait d'invraisemblables autographes, et l'Académie des sciences où la possession de ces documents, que sans doute il croyait authentiques, lui permettait de faire des communications sensationnelles tendant à établir, par exemple, que Pascal avait découvert avant Newton les lois de la gravitation universelle. Bien entendu ses collègues étaient sceptiques et faisaient à ses théories de savantes objections. Il s'en ouvrait à Vrain-Lucas et lui disait : « Ce qu'il faudrait pour leur clouer le bec [BAC, BAC, BACH, *RUISSEAU* / (BÉATRIX) BECK, *LÉON MORIN* (→ MARIN, MORAN(D), ROMAN, ETC. (MIRÓ / « MORUE, MORILLE, MOREL » (MME DE CAMBREMER / *L'INVENTION DE MOREL*, *L'ÎLE DU DOCTEUR MOREAU*))), *PRÊTRE* → MELVILLE → *PIERRE OU LES AMBIGUÏTÉS* (*POLA X*, POLA, ÉCOLE BERLITZ À POLA (JOYCE)) → PRESQU'ÎLE DE MELVILLE (PASSAGE DU NORD-OUEST) / *BIC*, *BIC* (CRAYON)], c'est une lettre de Pascal à la mère de Newton», laquelle établirait que l'enfant prodige anglais avait bel et bien été en relation avec le penseur français; ou bien une lettre de Galilée au jeune Pascal. Et toujours Vrain-Lucas découvrait, dans le fonds mystérieux dont il assurait la conservation, disait-il, des documents de plus en plus extraordinaires qui, colmatant opportunément une brèche [BROCHE, BROCH, CRÈCHE / FAILLE, FAYE (STEIN, BOWLES, HEIDEGGER (*CHANGE*)) / DE ROLAND] dans le rempart des vraisemblances, ne manquaient pas d'en ouvrir du même coup deux ou trois autres, trois fois plus graves, et ainsi de suite.

La dramatisation de l'épisode n'était pas plus maladroite que d'habitude, et l'on avait intercalé, entre chaque scène jouée – sans doute afin de permettre que l'émission dure une heure sans que pour autant elle coûte trop cher –, des images fixes sur la situation générale de l'époque, les années 1866-1869. L'on voyait ainsi, entre autres, l'impératrice Charlotte [*CARLOTTA* (FILM), CHAR, CHARLOT, CARLO, CAR(R)OL(L), LORCA, ETC. / CHARLOTTE BACH, BACH, SIR ARNOLD BAX / MAX / MAXIMILIEN → CHARLOTTE] aux pieds de Napoléon III, à Saint-Cloud. Charlotte, ces jours-là, apparaissait en tous les recoins de ma vie et de mes hasards. Je ne me souviens plus du

tout comment Aragon et moi en étions venus à parler d'elle, un soir que nous dînions au Bistrot du Port (le 19 octobre? il me semble que c'était un mardi), mais il me racontait qu'au moment où Maximilien [MANET, MONET, MONNAIE, NEMO, ETC. / MANNERET, MAN RAY, ETC. / LIEN MAXIMAL] était prisonnier des insurgés, et déjà condamné à mort par eux, elle était allée voir Juárez, et qu'alors s'était déroulée une scène parfaitement digne de *Tosca* [OSCAR, OSCAR II → EUGÈNE DE SUÈDE → MALAPARTE (*LA PEAU*, POE, PÔ, PAU, DERME, MERDE, POT AUX ROSES) /// → (NELLY) SACHS, MAURICE SACHS, SAXE, BAX, MAX, ETC.] : Juárez lui avait promis la vie sauve pour son époux à condition qu'elle couche avec lui. Elle l'avait fait. Bien entendu, Juárez n'avait pas tenu sa promesse. «Mais tu sais qui est né [NEZ (CAMUS), *NEY*, NEY (→ ROUSSEL)] de ces relations?

– Le général Weygand.

– Exactement.

– Non?

– Si.

– Je croyais que c'était une légende [« FLEUR SUR LE TAPIS » (CF. SAUSSURE (→ SURSAUT) / STAROBINSKI)]?

– Pas du tout.»

Mes rapports avec Aragon sont grandement facilités par un goût commun que nous avons pour la micro-érudition historique, souvent assez proche du cancan [CAN-CAN, CARCAN, CANCALE (→ ROCHER) / QUAND ? QUAND ?] et pas toujours beaucoup plus solide, j'en ai peur, que celle de M. Chasles. Cet aspect-là de sa conversation m'étonnait un peu, au début, chez l'auteur des *Communistes*. Il n'a pourtant rien de bien surprenant chez celui de *La Semaine sainte.* Et comme la Restauration est aussi une de mes périodes préférées, M. de Blacas ou la duchesse de Duras, le joli Decazes ou le beau Théodore (Géricault), Louvel et les Quatre Sergents de La Rochelle ne seraient pas du tout dépaysés par nos échanges, et reconnaîtraient tout le monde. Il y a aussi que ce type de relation à l'histoire, très familier, éminemment cavalier même, nourri d'anecdotes voyageuses (quelquefois ce sont les personnages qui changent, d'autres fois ce sont les époques, le décor, le

sens) et de bons mots souvent apocryphes, est sans doute un trait de génération – celle d'Aragon, bien sûr, mais par bien des côtés c'est aussi la mienne, élevé que j'ai été dans *Lectures pour tous* et dans *L'Illustration*.

Le lendemain du dîner rue du Dragon j'avais raconté cette histoire, je ne sais pas non plus pourquoi, à Sam Wagstaff qui avait renchéri avec un autre récit [ÉCRIT, RÉCIF, RECIFE (PERNAMBOUC) / TRACY, TRACE / CITER, CITÉ(S), CRIER, ÉRIC] (sans doute incompatible avec celui d'Aragon) sur le calvaire de cette malheureuse impératrice : Charlotte, quand elle faisait son tour d'Europe pour tâcher d'apitoyer quelqu'un sur le sort de Maximilien, était allée voir le pape, qui pourtant n'y pouvait mais. Et elle était la seule femme visiteuse à avoir jamais couché au Vatican, parce que c'était là qu'elle avait eu sa première attaque de folie. [*Longue interruption. Lu* Échange*, taillé ma moustache.*] La commentatrice, dans l'émission sur Chasles, disait que Napoléon III, pour tout secours, s'était contenté de commander à Manet son fameux tableau sur l'exécution de Maximilien, dont j'ignorais qu'il ait été une commande officielle. (Et cela me surprend un peu. En outre les dates ne coïncident pas. On dirait un récit d'Aragon, justement : Charlotte vient voir Napoléon III pour le supplier de sauver Maximilen d'une exécution annoncée, Napoléon III, en gage de bonne volonté, commande à Manet une toile représentant l'exécution exécutée…)

Après ma deuxième promenade, Michel et moi avons regardé une émission sur Edmonde Charles-Roux, dans la même série que celle qui avait été consacrée à Régine la semaine précédente, "L'homme en question". Nous avons beaucoup ri, parce que je m'étais vanté auprès de Michel d'avoir été invité à y participer, et l'organisateur a commencé par déclarer qu'il était vraiment très difficile de trouver des gens prêts à affronter Charles-Roux, *pas moins de cinquante-trois personnes s'étant récusées.* Il est vrai que si je veux avoir un jour le prix Fénéon (cependant je n'y tiens pas plus que ça, à moins que ce ne soit un peu de beurre pour mes maigres épinards), mieux vaudrait ne pas me faire une ennemie de cette puissante personne. Mais bien sûr, si j'ai refusé [*Interruption : coup de tél. de W.*], c'est surtout parce que je n'ai à propos de son œuvre que les connaissances les plus ténues.

Ce n'aurait pas été un grave obstacle, à la vérité, parce que de l'œuvre en question il ne fut pour ainsi dire jamais fait mention, sauf quand Armand [ROMAND, ROMAN, AFFAIRE ROMAND → *L'ADVERSAIRE* (→ CARRÈRE, ARC, CAR, CARRIÈRE, PIERRES, PIERRE (*OU LES AMBIGUÏTÉS*, ETC.)] Salacrou [ARC, CAR, SALA (ANTOINE SALA, MENTIONNÉ DANS UN "POÈME" DE PROUST), SACR(E), *SACER, HOMO SACER* (AGAMBEN), ACCRO, ACCROC, ÉCROU] en cita très admirativement une phrase qui se terminait à peu près ainsi : «... où ne s'accrochaient plus que le souvenir [*Interruption : coup de téléphone de Raoul, qui est allé hier soir au Manhattan dont il fait le plus grand cas : d'après lui c'est mieux que la Villette à la meilleure époque, aussi actif mais moins sinistre, plus propre. Quand il est rentré à quatre heures du matin, la soirée chez lui se poursuivait. Il semble que Patrick ait couché avec Kirk et que le pauvre Edward soit resté sur le carreau* [ANTHONY CARO (→ MANET (MUSÉE D'ORSAY)), CAROLINE, CORA (CRANE), CHARLES CORA (SYNDICALISTE HOMOSEXUEL), CARRÉ, *HOMMAGE AU CARRÉ*, ALBERS, ALBERT CAMUS, ORAN, NORA, CORA, CARO, CARREAU, C.Q.F.D.] *: il a passé la nuit sur le canapé. Quant à Claude, il serait parti avec John le Colombien (moi qui lui recommandais La Garenne-Colombes, il a dû confondre…). Jean-Paul travaillait le matin, et n'est pas resté. Cette après-midi, Raoul est allé «au bois». Ce soir il va voir Lucinda* [LUC, IND(I)A, LUCIDA GRANDE, LUCIDA FAX, ETC. ("POLICES") / LUCIA (→ JOYCE, FOLIE, LETTRINES (« MIEUX QUE MATISSE ») / *LUCIA DI LAMMERMOOR*, AIR DE LA FOLIE (LUCIDITÉ/FOLIE, LUMIÈRE FOLLE, FOLLES LUMIÈRES (CHASLES, ARAGON, MOI) / TRANSES LUCIDES)] *Childs. / Été ensuite acheter de quoi dîner.*] des amours mortes et le linge [LIGNE, SINGE (→ SONGE), SIGNE / LANGE, L'ANGE, LANGE, *LE CRIME DE M. LANGE*] des sans-abri» – ce qui me paraît être exactement ce que l'on est tenté d'écrire à dix-sept ans et que l'on rebute à dix-huit, quand tout se passe bien. Mais Mme Charles-Roux est une belle et bonne représentante de sa classe : elle a un beau visage sans douceur, beaucoup d'élégance et de chic, une façon très heureuse d'occuper l'espace.

W. avait téléphoné qu'il amènerait Sam pour dîner ici, j'avais donc invité Michel à rester. Nous avons vu la fin d'*Un homme et une femme*, distraitement, puis le début d'une émission sur la vie quotidienne du roi d'Espagne, merveilleuse, pure propagande à la *Jours de France*, telle que je ne savais pas qu'il s'en faisait encore. On voyait l'ambassadeur de la Chine populaire arriver en carrosse, flanqué du chef du protocole, pour présenter ses lettres de créance, et la reine déclarer que son fils avait la même vie exactement que tous ses petits camarades de classe – enfin tout ce qu'il faut dire. Puis, en dînant, après l'arrivée de W. et de Sam, nous avons tous regardé *Sandra* [SANDRO, CENDRES, SAND, CENDRES DE GEORGE SAND QU'ON VEUT ARRACHER À NOHANT POUR LES TRANSPORTER AU PANTHÉON / CENDRARS, CENDRIER, CENDRE Y EST, SABLE, SABLE Y EST, *SAND*, SAND, NOHANT, NÉON, LÉON, NÉANT / *DANSER DANS LES CENDRES* (€, ROUBAUD → *CENDRES QUE JE NE SUIS PAS*)], en trouvant tous très difficile d'y prendre beaucoup d'intérêt. La pauvre Claudia Cardinale, qui était pourtant parfaite dans *Le Guépard* [*THE LEOPARD*, LÉOPARD, LEOPARDI / LÉONARD(O) → VINCI (→ CRÂNE, CARNETS) → LEONARD WOOLF → CEYLAN → CELAN /// LEOPOLD (BLOOM, BLUM, *BLUME* (→ *DER STEIN*) → CELAN ("IRRADIANT/CELANT" (→ GERMANO (?))) → CEYLAN → LEONARD WOOLF (Y REÇOIT L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE / CHARLOTTE) /// UN HOMOSEXUEL S'EN VA / BAR GAY, *A GAY BAR*], en un rôle qui lui convenait admirablement, a l'air ici, du début à la fin, d'une grosse vachette terrorisée. W. et Sam ont commencé à fumer des joints, ce qui m'a mis de mauvaise humeur, et à émettre des réflexions américanisantes sur le film et sur le goût supposé des Européens en général et des Italiens en particulier pour faire des histoires pour rien et pour produire à tout va du mélodrame, il n'y a qu'à voir tous ces horribles opéras, *Tosca* et compagnie, disait Sam [MASSE, MESSE, *MESS*, MASS.(ACHUSETTS), *MASSE ET PUISSANCE* / MISS, MISS ARCHER / SOMME, SOMME]. Michel est parti avant la fin. Comme Sam ne donnait aucun signe d'en faire autant, je suis allé faire un tour, mais quand je suis rentré il était encore là. Il est parti peu de temps après, heureusement, et nous nous sommes couchés.

Dimanche 7 novembre, 4 heures moins le quart. [*W., après déjeuner, s'est mis en tête de nettoyer le* balcon [BAL, CON, BAC, BALKAN(S), ALCYON / TERRASSE (TRACÉ, ÉCART, ETC.) / GENET, GENÊT, JE N'AI, JEÛNÉ, DÉJEUNÉ / BALLE, BALLON, COMBAZ / VOLCAN(S), *VOLCANS* (→ MARCHESCHI)]*, que les ouvriers qui travaillent à l'immeuble attenant utilisent comme une sorte de dépôt pour leur plâtre, leurs planches et leurs plaques de zinc. Ils y laissent aussi leurs* échelles*. Nous en avons profité pour monter sur le toit, ce que je n'avais jamais fait ici.* La vue *n'est pas aussi belle que celle que l'on avait du toit de l'appartement de Mme Martin où j'habitais du temps que j'étais étudiant, plus bas dans la rue du Bac, au 112. Mais tout de même on voit bien Sainte-Clotilde, les Invalides* [Interruption : W. vient de sortir, il va chez Sarkis [ARC, HARKI(S), *ARK* (RONALD JOHNSON), SARK, SAKI, IRAK, CHIRAC, SICAIRE(S)]. J'ai lu la lettre que Luigi m'a fait porter par Gianni, et le programme de la Scala [ÉCHELLE, ESCALADE, MARIA CALLAS, AFFAIRE CALAS, NICOLAS CALAS (→ INDIANA), CALAIS / HÔTEL MARINO ALLA SCALA (→ *ALBERGO*, ALBERT, CAMUS, EINSTEIN, ALBERTINE (→ GILBERTE (TÉLÉGRAMME À VENISE, SIGNATURE PEU LISIBLE, ETC.) / FRÈRE DÉTESTÉ DE CHAR (↔ CAMUS, FRÈRE AIMÉ) / FRÈRE DISPARU, ENLEVÉ, ROMANICHELS, JACQUES DUPIN, ETC.] qui y était joint (« *Per la dolce Memoria di quel giorno, da "i trionfi" di* Petrarca [ARC, PIERRE, PETRA, ARCA PETRARCA, CARRÀ / *LIBER SINE NOMINE*]*, di Luciano Berio »*).] *et tous les toits de plomb du quartier. Mais surtout c'est la hauteur du* ciel *qui donne un sentiment merveilleux de liberté et de* paix [P] *: celui d'aujourd'hui était un grand ciel* d'automne*, agité et puissant.*

Gianni est arrivé presque aussitôt après notre retour de ces hauteurs. C'était la première fois que nous nous voyions depuis qu'il est revenu d'Italie. Quelqu'un lui a commandé la décoration picturale d'une villa à Casablanca [MAISON BLANCHE, MAISON BLANCHE, BLANCHE, BLANCHE, BLANCA, BIANCA (CASTAFIORE → *CASTA DIVA*, *FIORE*, FLORE, FLORA (TRISTAN, MACDONALD, FLORA & CÉLINE)), *BLOOM*, *BLOOMING*, BLOOMINGDALE'S, LEOPOLD BLOOM, ALLAN BLOOM (→ *RAVELSTEIN*, BELLOW, PAUL

BOWLES → STEIN, RAVEL → PAUL (WITTGEN)STEIN (→ *CONCERTO POUR LA MAIN GAUCHE*) / HAROLD BLOOM (→ (HAROLD) HART CRANE (“INDIANA”) /// STEPHEN CRANE → CORA CRANE)]. *Il hésite quant au prix à demander.*

Son retour d'Italie a été aussi mouvementé que son séjour même. Une partie du tunnel du Mont-Cenis s’était effondrée, il a fallu passer la montagne en autobus [AUTOCAR, OTTOKAR, “CARUS”, *CARUS* (→ ~~QUIGNARD~~,

, RUE DU BAC, RUE JACOB / CAMUS, CHER CAMUS)]. *Du côté suisse les douaniers* [ROUSSEAU → ROUSSEL / PASSAGE, FRONTIÈRE, LIGNE / DOUANE, DUANE, AUDEN, (R)ENAUD] *lui ont fait toute sorte de difficultés à cause de dessins de lui-même qu’il transportait.*

« Ah oui, dit W., en Suisse ils sont terribles pour ça. Ils ont des listes de tous les artistes avec leur dernière cote. Il faut toujours prétendre que tout est un projet*, ils n’ont pas le mot dans leur petit livre d’initiation-catastrophe (smash-course) à l'art contemporain : et du coup un* projet *ça ne vaut rien. Et puis il faut avoir des factures* [FRACTURES → RUPTURES, CASSURES, INTERRUPTIONS, ARTICULATIONS / COMPTES, COMPTABILITÉ] *avec des noms imaginaires, mais très proches de la signature sur les œuvres qu'on transporte – généralement les signatures sont illisibles. I. faisait ça, elle avait toujours des Rauchenstein, des Raudenberg, des Raduchenberg, des Twomty, des Twambly, etc. »*

Gianni était à Milan [BILAN, MALIN, MALI, I(S)LAM, MILIEU DES TERRES, MIDLAND(S)] *chez un Mussolini, un neveu du Duce* [LUCE, DOUCE, LUMIÈRE DOUCE, DOUX CHE / COUDE / DEUX / PIERRE DUX / DIX / GUIDE, GUIDE (LIVRE), *FUHRER*, GUIDO (RENI → REIN, REINE, RIEN / LE GUIDE)]. *« Le pianiste ? – Non, le pianiste c’est le fils. Un neveu qui est fonctionnaire du parti communiste. Dans les meetings, quand on annonce que le camarade Mussolini va parler, la foule a toujours un frisson. »*] W., hier soir, était donc invité à dîner avec la petite Niarchos chez André Oliver, dans la maison même où habite Warhol – enfin, si l’on peut dire… J’ai donc dîné seul ici, de riz et de jambon. Et j’ai passé la soirée à regarder la télévision.

D’abord une émission policière de la série “Les cinq Dernières Minutes”, intitulée “Le Pied à l’étrier” : l’action est en Normandie [ROMANDIE (CINGRIA), ROMAND, AFFAIRE ROMAND (→ CARRÈRE), NORMAN, *NORMA*, ROMAN, DON RAMÓN (CARONTE,

~~MACHADO,~~

,

~~VALLE INCLAN~~)

/ MANDRIN (→ CARTOUCHE ?)], dans le milieu des haras, et le tout est plutôt bien ficelé. Les acteurs sont bien dirigés, le milieu est reconstitué avec beaucoup de soin, on voit même une jument accoucher et d’autres amenées à proximité d’un étalon frénétiquement bandé pour voir si elles sont en chaleur ou pas. Évidemment il est peu vraisemblable qu’un commissaire de police qui a l’air fort important appelle une comtesse *madame la comtesse* comme un fermier ou un domestique, qu’elle le reçoive, pour une enquête criminelle, dans une longue tenue d’intérieur transparente, et que, pour répondre à l’une de ses questions sur sa famille, elle doive aller se changer et le conduire en voiture au cimetière; mais à cela près tout est très bien observé, et l’action rondement menée. Il s’agit sans doute d’une des meilleures “dramatiques” *home made* que j’aie vues depuis longtemps.

Ensuite j’ai regardé un moment une pièce d’André Obey, *Don Juan ou l’homme de cendres* [(DIDIER) SANDRE, SANDRE (↔ PERCHE, PERCHE, CARPE, *AUGUSTUS CARP*, CANARP), SAND, CENDRES DE SAND, DESCENDRE, JOUR DES CENDRES], spectacle enregistré au festival de Vaison-la-Romaine [MAISON, RAISON, SAISON, LIAISON, ROMAN, ETC.]. C'est exécrable, mais là n’est pas l’intérêt. On voit dans ce texte la marque d’une famille d’esprits presque disparue. Qui peut trouver satisfaction à cela? Quelques vieux professeurs de français qui déplorent la disparition, au théâtre, du beau style et des grands sujets historico-métaphysiques ? On a là un des ultimes représentants du “grand genre”. Et les jeunes acteurs ont l’air d’y croire – *trop*, bien sûr : leur sincérité les empêtre plus encore que les belles phrases ronflantes qu’on les force à prononcer. Il faut noter que le public ultra-traditionaliste qui seul peut s’intéresser à un spectacle pareil est

probablement gêné par les infimes traces de modernisme que laisse paraître la mise en scène. Il serait intéressant de lire des critiques là-dessus. Certains commentateurs, j'imagine, doivent se féliciter de la hauteur du propos, enfin, après toutes ces niaiseries qu'on nous sert tous les jours…

Nous en étions là sur la troisième chaîne. Je suis passé ensuite sur la première pour une émission sur le théâtre, "L'Œil en coulisses". Là s'aggrave le vertige que donne le spectacle de ces couches de discours sans contact, ou presque, les unes avec les autres, et qui occupent tout un terrain intellectuel sans la moindre interrogation, pour la plupart, quant à leur propre statut culturel, artistique, social, "historique".

On voit des extraits de pièces données en ce moment à Paris.

Tu es un chic type, Charlie Brown : acteurs débutants, adolescents qui s'amusent et essaient – tout à fait en vain en ce qui me concerne – de nous faire nous amuser avec eux (et pourtant j'aime beaucoup la bande dessinée dont ce spectacle est tiré !).

La Belle Hélène : ceux-là, on ne peut pas les accuser de manquer de professionnalisme, ils n'en ont que trop. La mise en scène relève du style "grande folle", tous les acteurs jouent "folle", même ceux qui éventuellement ne le seraient pas dans la vie. Ce qui est merveilleux, c'est que la pratique est maintenant si bien établie de mettre en scène tout ce qui date du Second Empire ou de la Belle Époque d'une façon qui expose et dénonce les horreurs sociales, coloniales et militaires sur lesquelles reposait la joie de vivre prétendue de ces périodes, que l'intervieweur, d'un ton de reproche, demande au metteur en scène, Jean-Laurent Cochet, pour quelle raison il n'en a rien fait, et s'il ignore que le Second Empire s'est terminé en catastrophe. Il est fascinant de voir des idées qui furent plus ou moins neuves il y a vingt ou trente ans venir mourir de leur belle mort dans la loge d'un metteur en scène genre Châtelet, revêtues d'un tel prestige et d'un poids si lourd que le malheureux doit presque s'excuser de n'y avoir pas sacrifié. Il a tout à fait adopté, en revanche, la manie d'en rajouter aux intentions de l'auteur, et le rôle de Ménélas, qu'il tient lui-même, est devenu un rôle de vieille tante, bien que pas un mot du texte n'implique rien de pareil, évidemment.

Avec *Les Troubadours*, on est en des quartiers bien différents. Cette fois le metteur en scène a la barbe taillée, le visage et l'expression d'un chef de patronage ou d'un militant culturel communiste de la Ceinture rouge, le même air honnête et sérieux que ses acteurs, d'évidence une grande troupe de camarades (regard de l'amoureuse, jeune et pure, à son amant, et ses bras tendus vers lui…).

Vierge [VERGE (→ JEAN-PIERRE BRISSET, « LE MOT VIERGE PASSA DE LA VERGE AUX PREMIÈRES QUI CONNURENT L'AMOUR » / VERS TIGE), RÉGINE, RÉGIE, VER(T)IGE, TIGES VERTES, FORÊT VIERGE], du TSE, c'est le kitsch officiel sud-américain tardif. [*Interruption, thé, j'ai envie d'aller faire un tour.*]

Dans ce qu'on voyait de *Scénario*, d'Anouilh, se manifestait un tel antisémitisme qu'on avait peine à croire qu'il soit sérieux de la part du grand apologiste de Vichy.

Quant à *Qui est qui ?*, c'est un vaudeville qui tourne à l'absurde, traduit de l'anglais comme tant de pièces du "boulevard supérieur" dans les années soixante, et assez drôle apparemment.

Couché, j'ai lu quelques pages de *The Crying of Lot 49*, que je trouve décidément très bien. L'exposé de la pièce *A Courrier's Tragedy*, de Richard Wharfinger, m'a fait beaucoup rire. Le seul point qui soit peut-être un peu regrettable, c'est que le ton "pop" se maintienne de bout en bout, au lieu d'être confiné, mettons, au dialogue. Quelques pages écrites sur un mode un peu plus relevé, ici et là, ne seraient pas d'un mauvais effet, il me semble : on aimerait voir ce qu'un auteur d'évidence aussi doué est capable d'offrir dans un autre registre.

Je dormais lorsque s'est reproduit le désastreux phénomène de la nuit dernière : *shit, shit, shit*, une marée de merde. Et toute la nuit s'est passée en courses précipitées vers les chiottes. W. est rentré vers deux heures. On avait, à son dîner, beaucoup discuté du cas de Betty C., la femme du décorateur bien connu : elle est à l'hôpital, entre la vie et la mort, après une overdose d'héroïne. Le garçon avec qui elle était est mort.

W. et ses amis, en sortant de table, sont passés au Manhattan, sinistre, paraît-il, où ils sont restés trois minutes (*the Niarchos girl* attendant dans la voiture avec le chauffeur). Puis ils sont allés au Sept.

À midi je n'ai mangé que du riz et de la compote. Michel Klein nous a invités à dîner. Mais je n'irai pas, puisque je ne peux rien manger, et de toute façon ça ne m'amuse pas particulièrement. Je regarderai la télévision. Ah, j'ai oublié de noter que j'étais sorti faire un tour jusqu'au carrefour de l'Odéon [(MICHEL) DÉON, ODON → OTHON, OTTO, OTTOKAR (→ *L'ÉCART*) / DON, DONNER, DONNÉ, PAS DONNÉ / PANTHÉON (CENDRES DE GEORGE SAND) / CHEVALIER D'ÉON, TRANSVESTISME (→ CHARLOTTE BACH)], hier soir, avant de me coucher, et que j'avais alors rencontré Patrick Leclair, qui a annoncé sa visite pour cette après-midi.

> Sur l'univers des formes pèse la masse du sens. Sa fluidité est sans limites, elle s'introduit partout, elle a horreur du vide. Pas de signifiant, aucune combinaison de signes, rien qu'elle ne soit prête à investir. Pour être partout présente elle revêt tous les masques et fait appel à tous les moyens – l'association d'idées et de sons [SENS, SENS, S(IGNIFICATI)ONS / TON(S)], l'idéologie, la mémoire. La psychanalyse lui est d'un grand secours dans son entreprise de soumission générale du monde. Sa ductilité est totale, elle se comporte comme s'il n'était rien qui ne se rapportât à elle, elle a une capacité sans limites pour retourner en adhésions ou adhérences les manifestations d'hostilité à son égard – même les plus évidents témoignages d'indifférence ou d'incompatibilité finissent par ajouter à son pouvoir et à sa gloire.

[*Huit heures. Interruption. Thé. Je me préparais à sortir et à aller faire un tour sur le boulevard lorsque est arrivé Patrick, justement. Son frère et sa sœur, les jumeaux, lui donnent beaucoup de souci, dit-il. Ils n'ont pas tout à fait seize ans. En septembre, la sœur était enceinte. L'attitude de sa mère dans cette affaire l'a beaucoup déçu, dit-il, leurs relations ne pourront plus être ce qu'elles étaient. Corinne* [CARINE, CORINTHE, HENRI DE CORINTHE → ROBBE-GRILLET / DELPHINE / *INROCKS*] *ne voulait pas garder l'enfant, le père n'étant qu'un type avec qui elle s'était envoyée en l'air, même pas une amourette. C'est Patrick et ses amis qui ont dû tout arranger eux-mêmes, la mère ne voulait s'occuper de rien, elle voulait seulement faire coffrer sa fille, elle a dit qu'elle allait consulter un conseiller juridique, qu'ils allaient bien voir, tous, ce qui allait leur arriver. En fait c'était le juge des enfants. Après sa visite elle n'en a plus parlé, mais elle ne voulait pas que l'opération ait lieu à Châtellerault parce qu'elle y est trop connue, ni à Tours* [TOUR,

TOUR(S), DÉTOURS, ATOURS, À TOURS, *TRICKS* / (GERMAINE) LUBIN (CHÂTEAU DE LA CARTE) → LUPIN → DUPIN // → GEORGES LUBIN (CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND)] *où elle travaille, tandis qu'à Orléans*

[~~ORLAN,~~

,

~~ORLAN(DO), LÉANS,~~

,

~~CÉANS,~~

,

~~ROLAN(D),~~

,

~~LOREN,~~

,

~~LAURENT,~~

,

~~L'ORÉAL~~]]

ou à Blois [BOIS, BOIS, BORIS, LOIS, SILO]*, pour être opéré il faut habiter le département. Finalement l'opération a eu lieu à Château-Renault, en anesthésie totale. Patrick a une amie qui s'est fait avorter deux fois à six mois de distance, à vif, dit-il, à Amsterdam, c'était horrible. Mais là tout s'est très bien passé. Pourtant le frère aîné ne savait pas quoi dire, parce que sa femme était très hostile au projet, elle avait des amis à l'hôpital de Châtellerault qui disaient que c'était une vraie boucherie, ces opérations. Mais à présent il y a toute sorte de difficultés entre la mère, qui est veuve, et les enfants : elle veut à tout prix retenir à la maison les jumeaux – encore le garçon, lui, à la rigueur, il pourrait rester dehors jusqu'à deux heures du matin, elle ne dirait rien, mais la petite c'est autre chose. Patrick avait pensé prendre un appartement en ville mais il n'en est pas question : la mère ne veut pas en entendre parler.*

Lui, Patrick, travaille au Relais de X, à douze kilomètres de Tours. En fait il n'y fait rien, il opérait là des remplacements, ils n'ont plus besoin de lui, mais le patron est amoureux de lui et le garde.

«Il te l'a dit?

– Non, non, il ne me l'a pas dit, mais ça se voit. S'il me le disait, crois-moi que je me taillerais aussi sec, il le sait : il est moche, il a cinquante ans, il ne pense qu'à la bouffe. »

Il a ce soir un rendez-vous avec un garçon avec qui il échange des lettres depuis trois semaines à la suite d'une petite annonce dans Libération.

« Comment il est?

– Je sais pas, il a vingt-quatre ans.

– Tu lui as pas envoyé de photo?

– Non, il voulait que je lui en envoie, j'ai refusé. Je fais pas ça, je lui ai dit : tu me verras, si je te plais pas, ou l'inverse, je m'en vais et puis voilà. Mais on a pas tellement parlé de ça, on parlait d'autres trucs.

– Où est-ce que tu le retrouves?

– Chez lui.

– Où est-ce qu'il habite?

– Dans le quinzième. »

Nous sommes sortis ensemble. Nous avons marché jusqu'à l'Odéon. Là je lui ai dit que j'allais voir un ami rue Dauphine [RENAULT, RENAUD, AUTO, OTTO, OTHON → *L'ÉCART*, "LE CAR" / DAUPHINÉ]*, je l'ai laissé, je suis allé jusque chez Christian, qui bien sûr n'était pas chez lui – en effet il devait aller avec l'Indien au Mont-Saint-Michel, il me l'avait dit, j'avais oublié. Lorsque je suis repassé sur le boulevard, Patrick était à l'Apollinaire avec un ami. Moi j'ai vu un type pas mal, grand, bronzé, moustachu, qui me regardait un peu. Mais j'ai rencontré Michel P. et j'ai marché avec lui, en lui montrant l'inconnu qui lui plaisait beaucoup. Il m'a proposé de me laisser seul trois minutes, je suis allé pisser au Flore, quand je suis revenu Michel avait disparu, l'inconnu aussi, peut-être sont-ils partis ensemble. J'ai fait un autre tour jusqu'à l'Odéon sans les retrouver ni l'un ni l'autre. Mais il y avait un certain nombre d'assez beaux garçons. Au Flore Thierry B. voulait que je m'assoie avec lui, mais je suis rentré ici. W. est rentré aussi, presque en même temps. Il vient de ressortir pour aller chez Harry Lunn, le*

collectionneur et marchand de photographies, puis dîner chez Michel Klein.]

[Lundi 8 nov. 1976, 2 heures et demie [Chronique du retard. *Après un repas de riz, d'ailleurs raté (hier j'avais réussi mon coup, mais aujourd'hui, à cause d'un mélange inopportun, c'était du plomb), j'ai écrit à Luigi, puis téléphoné à Carine, à l'instant, parce que c'était hier sa fête. Elle va aller à Dakar* [ARC, CAR, ARCADE, KADAR, KADAR(É) / D'ACCORD, PAS D'ACCORD] *au moment de Noël* [LÉON, ROYAUME DE LÉON → ARAGON (ROMAN) / (K)NOLE (→ *ORLANDO*) / ÉLAN / (D)ELON]. *Son frère y fait de la recherche en mathématiques. Elle a découvert il y a huit jours l'existence de toute une belle-famille, dit-elle, alors elle va voir à quoi elle ressemble. Son père est de la Guadeloupe. Sa mère est bretonne.*] *Hier soir je n'ai pas bougé de la maison. je voulais regarder à la télévision un récital de Tony Poncet mais il avait fait faux bond aux organisateurs et le programme était changé, j'ai donc regardé* La Veuve Couderc*, de Pierre Granier-Deferre, d'après Simenon* [SIMON, SIMONE, SINON, NOM, CIME]*, avec Simone Signoret* [SIGNE, ORÉE, S'IGNORER, SIGNER, SIGNOR, SIGNET / GORET] *et Alain Delon* [L'ONDE, LOND(R)E(S), LODEN] *: bon film français un peu lent, mais c'est sans doute nécessaire au propos, avec, pour le coup, un riche sentiment des lieux, de la campagne bourguignonne, du canal latéral, de ces pays qu'on voit du train et ou Isabelle de La Vayssière passait ses vacances, dans un château de sa grand-mère. Bien sûr, si j'avais regardé ce film en compagnie de W., mon opinion ne serait sans doute pas la même. Il se serait probablement ennuyé, il aurait jugé les personnages conventionnels, les notations psychologiques trop lourdes, les situations trop prévisibles. Quant au critique de* Télérama*, son opinion est celle-ci : « Il y a là une espèce de perfection dans l'adaptation de Simenon mais qui, en contrepartie, ramène ce cinéma au réalisme psychologique des années 40-50. »*

Ensuite j'ai lu Pynchon, un moment, puis j'ai regardé un autre film, Viva Villa*, de Howard Hawks et Jack Conway. J'ai constaté à cette occasion que Pancho Villa n'avait même pas droit à un article dans le* Grand Larousse. *W. est rentré comme je me couchais. Harry Lunn lui a*

donné à vendre plusieurs grandes photographies de Kuhn (il en a acheté une lui-même, une nature morte) et un grand nombre de Curtis que nous avons regardés ensemble : ces Indiens du Nord-Ouest, Apaches, Nez-Percés, etc., photographiés vers le tournant du siècle dans des tons sépia, leurs tentes, leurs enfants, leurs chevaux, leurs contrées, leurs dessins sur la pierre et cet air qu'ils ont, souvent, de n'appartenir à aucune époque, à tel point que certains costumes n'étonneraient pas dans un Pasolini, sont très émouvants, indépendamment de la beauté propre, inégale, mais souvent très grande, des photos en tant que photos. Nous avons lu un moment. Après quelques minutes de sommeil je me suis réveillé, et W., avec des maux d'estomac. Mais ce n'était rien, et nous avons commencé à faire l'amour, assez frénétiquement, pour la première fois depuis quinze jours. De vrais poppers nous ont mis dans une espèce de délire, mais aussi donné mal à la tête jusqu'au matin. W. m'a baisé. Je pensais lui rendre la pareille mais j'étais tellement excité que je n'ai pas pu attendre et nous avons joui ensemble, assez vite. J'ai envoyé du foutre de tous les côtés, mes couilles en étaient tellement pleines que j'ai même eu un peu mal, au passage.

[Interruption, coup de tél. de Michel. Moi : « Et alors, fripouille, où as-tu disparu hier soir?

– Tu t'en doutes un peu, non?

– Vraiment ? Et alors ?

– Et alors le barreau va peut-être renverser le conservatoire.

– Il est avocat?

– Oui, il rentre de l'île Maurice, il a un ami qui possède la villa à la campagne, dans *Le Guépard*, il y va souvent, j'y suis déjà invité. Il y a aussi un palais archiépiscopal près de Spolète, enfin…

– Où habite-t-il?

– Rue des Saints-Pères.

– Ah, en plus. Enfin, je suppose que tu ne peux pas me donner des détails, mais il a l'air d'être tout ce qu'on aime…

– Ah oui, exactement. Je ne peux pas parler, là, je suis au bureau. Mais ça n'a jamais été comme ça, aussi long, aussi répété… Je sors d'une

crise, là. La dernière fois que je suis sorti d'une crise, c'était en février 1975, tu n'y as pas été tout à fait étranger, et maintenant, de nouveau…

– Ah, mais on essaie de me rendre jaloux, c'est ça?

– Ben j'aimerais bien, oui.

– Je vais voir ce que je peux faire. Il s'est aperçu de ce qui se passait, hier?

– Oui, il n'a pas du tout compris la manœuvre, pourquoi tu avais disparu et tout ça. Moi non plus, d'ailleurs. Mais enfin, puisque tu avais l'air de me laisser le champ libre, j'en ai profité.

– Oh, il n'avait pas l'air de s'intéresser beaucoup à moi, de toute façon. Il ne me regardait pas. Je suis allé pisser au Flore, quand je suis revenu il n'y avait plus personne…

– Je te présenterai, tu pourras en profiter… Enfin, je ne peux pas tout te dire, là, mais je passerai en fin d'après-midi, si tu veux.

– D'accord.

– Et puis il y a le vernissage chez W., demain.

– Oui. Amène-le.

– Peut-être. Mais je dois aller à un récital de Rostropovitch.

– Avec ton ténor?

– Non, avec le psychanalyste.

– Pffffffou, c'est compliqué… Il est toujours dans le circuit, celui-là?

– Oui, mais enfin j'ai mis les choses au point, un peu…

– Et maintenant tu vas les mettre encore plus au point, Rostropovitch aidant? Mais qu'est-ce que tu vas faire du ténor?

– Il n'est peut-être pas impossible de combiner…

– Ouh là là, les beaux imbroglios que je vois s'esquisser… Mais tu adores ça, bien sûr.

– Oui, je suis tellement sadique.

– Bon, à ce soir.

– À ce soir. »]

Lundi 25 octobre

J'étais malade toute la journée. Je ne suis pas sorti et je n'ai pas travaillé. De ce que j'ai bien pu faire l'après-midi je ne me souviens plus – lu longuement les journaux, probablement. W. et moi avons dîné ici. Nous avons regardé à la télévision, le soir, "Les Années Bonheur", cette fois-ci *1932*. Moi j'ai regardé ça, plutôt, pendant que nous dînions, car W. n'y jetait qu'à peine un coup d'œil, même lorsqu'on voyait le Duce au balcon du palais de Venise, ou, plus rare, Victor-Emmanuel saluant en compagnie d'Umberto. Mais dans l'ensemble cette émission est extrêmement rasante. Les bandes d'actualités d'époque, que j'aime toujours beaucoup, y sont aussi rares que les truffes dans la galantine, et les dialogues enregistrés dans un studio pitoyablement rétro n'ont aucune espèce d'intérêt. Je ne me souviens pas si c'était ce jour-là – probablement – que ce pauvre Bonheur dialoguait avec un type de trente-cinq ans, et comparait avec lui ce qu'il en était d'être étudiant à Paris, quand on est de l'Ariège, en 1932 et en 1962; mais de toute façon ce n'était pas très instructif, sinon que l'on apprenait que cet étudiant-là, celui de 1962, disposait d'une petite voiture pour ramener chez lui son linge à laver, à chaque vacances, tandis que l'autre devait en bourrer ses valises.

"L'Huile sur le feu", de Philippe Bouvard, ensuite, opposait Jean-Marie Le Pen à Me Albert Naud [ALBERT / (RE)NAUD (→ CAMUS, NEZ / NAUD) / DUAN(E), NÔ] pour et contre, respectivement, la peine de mort – mais nous avons éteint le poste. J'ai relu, dans mon lit, *Le Paysan de Paris*, avec beaucoup de plaisir. C'est décidément ce que je préfère d'Aragon. Pas étonnant que les admirateurs et admiratrices à tout crin de ce livre l'agacent. Pas étonnant non plus qu'il aime Larbaud. Il me semble que là il en est souvent très proche, et de Cingria, et du Ponge du *Restaurant Lemeunier* – même si, appartenance oblige, il s'engage hardiment, à l'occasion, mais assez heureusement, comme devant la vitrine du marchand [MARCHAND DU SEL / MARCEL DUCHAMP /// COMMANDANT MARCHAND (→ PAUL MORAND, *JOURNAL D'UN ATTACHÉ D'AMBASSADE*) / MARCHAND DE SABLE / ARC, CAR, ARCH(E), MARC, *MARCH*, MARCHE EN (CHANTANT)] de

cannes [CANNES (EMMANUEL SIGNORET : *O CANNES, JAMAIS L'ŒIL VÉRIDIQUE DES MUSES*... /// JEAN RICARDOU (→ *L'OBSERVATOIRE DE CANNES*)) / HANNIBAL / LA CROISETTE /// ANNE, ANNÉES, NÉ QUAND ?], [*Interruption : je cherche, pour retrouver le morceau de bravoure en question, mon exemplaire, édition de poche, du* Paysan. *En vain. Mais je rencontre, ce faisant, divers autres livres que je feuillette, dont* Manhattan Transfer*, lu un été à Capri* [ARC, CAR, PARC, *CAR PARK*, PARKING, CAP]*, je m'en souviens. Or, entre ces pages, écrites par moi, un nom et une adresse, J.-P. Martin, 63, rue Hubert-Latham, Maillebois 28 : ce nom, qui m'a paru alors assez important pour que je l'inscrive là, sans doute dans l'intention d'envoyer, de vacances, une carte à son détenteur, ne me dit aujourd'hui rien du tout, et je ne savais même pas avoir jamais connu quelqu'un à Maillebois. Est-ce que l'on peut, dans ces cas-là, écrire à un inconnu pour lui demander : j'ai votre adresse parmi de vieux papiers, qui êtes-vous ?*], dans les vertiges de l'onirisme poétique. [*Interruption. Ne pas retrouver* Le Paysan *m'agace. Mais j'ai relu* Le Restaurant Lemeunier, rue de la Chaussée-d'Antin*, ces trois pages admirables du* Parti pris des choses*, bien supérieures, je crois, à n'importe quel passage équivalent d'Aragon; et retrouvé, outre une carte postale superbe représentant l'intérieur de la coupole du Panthéon, à Rome (j'en ai plusieurs exemplaires : mais si le cadrage est toujours le même exactement, les couleurs varient; cet exemplaire-ci, contenu dans ce petit livre offert, si j'en crois la page de faux-titre, par W. à Nancy* [NANCY, ANCY-LE-FRANC, SANCY, SILENCE (?), LANCINANT, LANCINANT SILENCE ?] *le 21 mars 1970, et emporté alors en Italie, est le plus beau), cette phrase : «Le poème ne doit jamais proposer une pensée mais un objet, c'est-à-dire que même à la pensée il doit faire prendre une pose d'objet »; ou bien celle-ci : « De jour en jour la somme de ce que je n'ai pas encore dit grossit, fait boule de neige, porte ombrage à la signification pour autrui de la moindre parole que j'essaie alors de dire. »*]

[*Interruption : thé : été acheter, en attendant que l'eau bouille,* Le Monde *et un "palmier". Feuilleté* Le Monde. *Lu un entrefilet sous le titre : "Un ministre-président favorable à la torture dans des situations*

extrêmes" (à Bonn). Immédiate indignation : lorsque j'essaie de faire la <u>*liste*</u>*, très courte, de mes convictions absolues, l'hostilité à la torture vient d'abord. Or M. Ernst Albrecht, dans une thèse de philosophie, considère comme éthiquement défendable la pratique de la torture si, par exemple, une* <u>*bande*</u> *de criminels s'est emparée d'une bombe atomique et menace de la* <u>*lancer*</u> [CELAN, CEYLAN, *LANCE* (→ NABOKOV), « SHE WANTED ME *LANCER* » (PAUL BOWLES DE GERTRUDE STEIN) / CLAN, RENÂCLER] *sur une grande ville : on a arrêté l'un des membres de la bande et la catastrophe peut être évitée si les policiers obtiennent à temps des* <u>*indications*</u> *sur le refuge des complices. Il s'agit bien, en effet, d'une situation extrême. A-t-on le droit de poser à la belle âme au risque d'entraîner la mort de millions de personnes plutôt que de faire passer un mauvais moment à un criminel? La prise de position de M.* <u>*Albrecht*</u> [BRECHT, ALBERT (→ CAMUS), TRACE] *soulève de vives réactions chez les intellectuels ouest-allemands. Des autres il n'est pas question. Mais lesdits intellectuels, menés par Heinrich Böll, Prix* <u>*Nobel*</u> *de littérature, estiment que M. Albrecht a, par ses arguties, «* <u>*incité*</u> *la police a pratiquer la* <u>*terreur*</u> [ERREUR, ERREBUS & TERREUR, TERREUR ET RÉBUS] *». Ils ne débattent donc pas du cas proposé, mais soupçonnent seulement que le discours de M. Albrecht, dans sa thèse, en cache un autre, par exemple, et estiment qu'il est inopportun qu'un ministre en exercice défende la légitimité de la torture dans quelque cas que ce soit – en quoi ils ont peut-être raison. Mais si M. Albrecht soutient une thèse de philosophie, il est bien obligé d'envisager tous les cas, et il doit être libre d'estimer, me semble-t-il, que ce qu'il veut dire est ce qu'il dit et rien d'autre. Ou bien faut-il considérer que ce qui est inopportun, c'est qu'un ministre en* [Interruption : coup de tél. de W. Il veut aller voir ce soir *Take Me Out to the Ball Game*, de Busby Berkeley. [*Interruption : cherché dans les pages précédentes de ces cahiers si j'avais déjà parlé du coup de téléphone de Paul à Aragon. Non. Paul m'en a rendu compte vendredi soir pendant que Patrick D. ouvrait ma braguette.*] Il demande aussi : « Quelque chose de nouveau de ton côté? Paul a parlé à Aragon ?

– Il lui a téléphoné, l'autre jour, et il dit qu'il ne veut plus jamais lui téléphoner de sa vie. Aragon a cru qu'il s'agissait du prix Fénéon, il

répétait : “Ça se présente très bien, très bien, le petit a cinquante pour cent de chances de l’avoir. – Non, il ne s’agit pas du prix Fénéon, essayait Paul. Ce n’est pas pour cela que je vous appelle. – Ah, pour écrire quelque chose, alors? Non, ça je ne peux pas, je n’ai pas le temps en ce moment! – Mais non, non, pas du tout, ce n’est pas pour vous demander d’écrire quelque chose… – Ah bon. Mais alors pour le prix Fénéon je vous assure que…” *Etc.* »

Paul doit tout de même le rappeler mercredi pour un rendez-vous. Mais la prochaine réunion du jury Médicis est le 15.] *exercice soutienne des thèses de philosophie?*

Mardi 26 octobre

Je suis allé voir Jacques [LAC, LAQUE, MAC (LEOD, DONALD) / JAMES, JAMMES, JACOB (→ MAX, *CHAMBRE DE JACOB*, ETC.) / PÂQUES, VAQUE (DE *VAQUER*), SAC (DE MURNAU → RENAUD CAMUS), BAC, BAC → BAX → MAX → JACOB → JACQUES]*, le médecin, chez lui, à l’heure du déjeuner. Il ne m’a donné que des médicaments contre les douleurs, ne sachant pas trop, apparemment, de quoi je pouvais bien souffrir. L'après-midi j’étais trop fatigué pour travailler. W. est parti pour l'Angleterre, car il y avait à Londres, cette semaine-là, plusieurs ventes importantes de photographies. Le téléphone ne marchait pas. Renseignements pris, il avait été coupé. Nous n’avons pas payé la dernière note, mais d’habitude nous en payons deux ou trois d’un coup, et jamais nous n’avions eu d'ennuis jusqu'à présent. Il paraît que ces messieurs deviennent plus pointilleux. Toujours est-il que W. parti et moi malade, la coupure ne pouvait pas tomber plus mal – d'autant que nous devions aller le soir voir Martha Graham, ou plutôt sa troupe, au théâtre des Champs-Élysées, avec Paloma, Rafael et Javier. Finalement je suis tout de même arrivé à les joindre pour leur dire que W. n’était pas à Paris, que j’étais malade mais que j’allais venir tout de même. Paloma et Rafael avaient un dîner, de sorte que Javier et moi nous sommes retrouvés dans le hall du théâtre avec six places pour deux. Nous avons essayé de vendre les quatre qui ne seraient pas occupées* – j’ai *essayé, plutôt, car Javier ne voulait pas s’en donner la peine, bien*

qu'elles valussent quatre-vingts francs chacune; mais nous n'avons réussi à nous débarrasser que d'une seule, sur une aimable vieille dame.

Xavier lui-même ne pensait pas assister à toute la représentation, il avait un rendez-vous à dix heures, m'a-t-il dit. Le premier ballet, dont j'ai oublié le nom exact, une histoire de Jeanne d'Arc [ARC, CAR, DARK, *DARK PASSAGE* → PASSAGE / CRADE : OBSCUR PASSAGE PORNOGRAPHIQUE, SCÈNE SEXUELLE DANS UN LIEU SOMBRE]*, nous a paru parfaitement ridicule, dominé qu'il était, sur une longue partie, par une grande folle* [Interruption : visite de Michel. Il a rendez-vous avec Jean-Louis, l'avocat, pour passer la nuit avec lui. Il est très enthousiaste, ils se sont fait l'un à l'autre toute [*Interruption : tél. à W. pour lui dire que Lee Brevard avait appelé et voulait savoir ce que nous faisions ce soir, et que je ne tenais pas aller au cinéma avec lui; et aussi que Gérald M. était à Paris, qu'il avait laissé une carte dans ma boîte (que Michel m'a montée), et lui demander s'il voulait que je l'invite à aller au cinéma avec nous.*] [*Autre : tél. à Gérald, à l'hôtel Madison. Il va venir.*] sorte de déclarations et ils ont décidé qu'ils voulaient, cette fois, passer la nuit ensemble. Jean-Louis lui a posé beaucoup de questions sur moi, paraît-il.], *les yeux levés, les doigts écartés et tremblant convulsivement. Les autres danseurs sont meilleurs, mais la chorégraphie terriblement datée, presque autant que les décors* [CORDÈS (CHÂTEAU DE), CORDÉ(E)S, CORDES, D'ACCORD, DIX-CORS] *et les costumes, et la musique insipide. Au premier entracte Xavier m'a dit qu'il partait, qu'un ami devait l'emmener au Continental, que c'était la première fois de sa vie qu'il allait dans un sauna, et pourquoi ne viendrais-je pas avec eux, il m'invitait ? O.k. Et nous sommes donc partis, malgré les exhortations de Mark Rutkin qui me disait, pour me retenir, que le premier ballet n'était pas très bon en effet mais que le second était superbe, «* the essence of evil ». *Nous avons marché, malgré une pluie légère. J'étais très excité et parlais tout seul, jusqu'à ce que Xavier me dise que j'allais le rendre fou, et même un peu au-delà. Lui m'expliquait comment il se faisait qu'il ne fût jamais allé dans un sauna, qu'il avait vécu pendant six ans avec un garçon sans voir personne d'autre, pratiquement.*

«Et où est-il, maintenant?

– Ah... »

(Est-ce R. ?)

Le rendez-vous était fixé dans le café qui fait l'angle de l'avenue de l'Opéra et de la rue des Pyramides, «si naïvement Brassaï (which is very naive) ». L'ami, un Sud-Américain, ou un Espagnol, peut-être, nous a rejoints après que j'eus mangé un sandwich et bu un verre de vin, ce qui n'était pas une bonne idée, vu mon état précaire. Et nous voilà partis pour le Continental. Nous nous y sommes séparés presque aussitôt, parce que Xavier voulait explorer seul ces lieux nouveaux pour lui. Quant à moi, après quelques tours préliminaires, il m'est arrivé une histoire étrange, parce qu'elle est l'inverse exact de ce qui se passe d'ordinaire. La salle de vapeur chaude où ont lieu généralement [Interruption : coup de tél. de W.: nous sommes invités à dîner par Cristina Brandolini. «Mais j'ai déjà appelé Gérald, il va venir ici.

– Tu ne peux pas le rappeler?

– Ben il va être sorti, maintenant…

– Bon, on dînera avec eux une autre fois, alors. »] *les orgies en groupe était fermée, et la salle de télévision, où la télévision ne marchait pas, en tenait lieu. Elle était complètement* <u>*sombre*</u> [OMBRES, DARK, SAMBRE]. *Dans la petite pièce qui ouvre sur elle, en balcon, j'ai porté la main sur un corps qui paraissait superbe au toucher, presque trop, corps de culturiste, plein de muscles, avec des biceps comme mes cuisses, des pectoraux d'acier, un ventre en tablette de chocolat, une belle bite qui bandait. Le type avait l'air de s'intéresser à moi, me caressait comme je le caressais, voulait m'embrasser. Mais parce je ne le voyais absolument pas, tous ses muscles et même son enthousiasme me semblaient vaguement suspects et pouvoir cacher quelque chose, compenser pour une grande laideur, par exemple, ou pour un âge relativement avancé. Des doigts je découvrais une grosse moustache, mais rien d'autre. Néanmoins j'ai attiré cet invisible vers un* <u>*sofa*</u> [SOFIA (→ ROI BORIS, UN RÉGICIDE, PALE FIRE), SOPHIE, SAPPHO (LA MORT ET SA FAUX)] *où je me suis assis. Il s'est mis alors à me sucer la bite, puis, s'étant mis de la salive dans le cul, il s'est assis en* <u>*travers*</u> *sur moi, s'empalant progressivement jusqu'à mes couilles. Je l'ai alors étendu à*

terre et me suis mis à genoux entre ses jambes relevées. Et je l'ai baisé dans cette position un long moment, avec beaucoup de plaisir, oui, mais une sorte de plaisir purement mécanique, parce que j'étais persuadé que si je le voyais je serais terriblement déçu, et je ne tenais pas à l'embrasser. J'ai envisagé de lui proposer d'aller ailleurs, puisque les choses entre nous se passaient si bien, mais encore une fois j'ai craint la déception, et de n'avoir plus envie de continuer après que je l'aurais mieux vu. J'avais le cul en l'air, le corps ne touchant terre qu'à la pointe des pieds et aux paumes des mains, le corps complètement droit selon cette ligne oblique, avançant et reculant, ses genoux à mes épaules. Un tiers essayait de me baiser avec beaucoup d'insistance, ce qui m'agaçait. Je me suis relevé et j'ai fait relever le mystérieux inconnu. Mais, debout contre la balustrade, il m'a de nouveau présenté son cul, et de nouveau je l'ai baisé, avec le même plaisir intense, mais limité, circonscrit, pas du tout comparable à celui qu'on éprouve lorsqu'on fait l'amour avec quelqu'un que l'on voit bien et qui physiquement vous plaît tout à fait. Il avait beaucoup d'invention dans l'art de se faire enculer, il s'accrochait des mains à la balustrade, ses pieds prenant appui à sa base. Puis il s'est mis à sucer quelqu'un d'autre, et le seul mouvement du haut de son corps allant et venant pour imprimer à sa bouche le mouvement nécessaire à une pipe très bien taillée transmettait à ma bite, à l'intérieur de son cul, une sensation si délicieuse que j'ai joui, sans le vouloir, à si grand bruit que tout le monde a ri.

Trois minutes après je suis sorti dans le couloir. Lui m'a suivi de peu. Il est passé devant moi sans me jeter seulement un coup d'œil. Or il était superbe, pas grand, glabre, avec des muscles magnifiques que j'avais seulement touchés mais pas vus de sorte que je ne m'étais pas tout à fait rendu compte de leur splendeur, de beaux cheveux noirs et une très belle tête. La largeur de ses fesses était à peu près la moitié de celle de ses épaules, ses cuisses avaient un galbe parfait, bref c'était une merveille de la nature, comme dit Mme de Lafayette (et certainement aussi de la culture (physique)). Malgré tous mes efforts il ne m'a pas porté, par la suite, la moindre attention. Donc, à côté de la déception assez courante qui consiste à découvrir qu'on a fait l'amour très agréablement, dans l'obscurité, avec quelqu'un qui se révèle, à la pleine lumière, être

beaucoup moins séduisant qu'on ne l'avait imaginé dans l'ombre, il existe également, tout aussi amère, je peux en témoigner, la déception de découvrir qu'on a a fait l'amour très agréablement, dans l'obscurité, avec quelqu'un qui dans la lumière se révèle dix fois plus séduisant qu'on ne l'avait imaginé, de sorte que, l'aurait-on su, on en aurait profité dix fois plus qu'on ne l'a fait.

Je ne suis pas resté longtemps après cet épisode frustrant, d'un type de frustration inédit. Javier avait disparu quand je suis parti. J'ai pensé qu'il était parti lui aussi, car lorsque je l'avais croisé deux ou trois fois, plus tôt, il n'avait pas l'air très enthousiaste des lieux, qu'il jugeait même très ennuyeux. En fait il était alors enfermé dans une cabine, et lorsque je lui ai parlé le lendemain matin il était absolument émerveillé, et il avait décidé, m'a-t-il dit, de prendre une carte de membre à vie et de s'installer à jamais au bord de la piscine.

Je suis rentré à pied en passant par le Sept. J'y suis tombé sur Jean-Jacques A. « Je ne vous vois plus jamais ensemble, W. et toi », a-t-il dit. J'étais épuisé. Sitôt à la maison, je me suis couché et endormi, malade de nouveau.

[Mardi 9 novembre 1976, 3 heures et demie. [Chron. du ret. : *j'ai dû passer un certain temps à revoir les comptes de la* <u>*banque*</u> [BARQUE / MANQUE]*, car j'avais oublié de déduire certaines dépenses faites par moi du* <u>*compte*</u> [CONTE, COMTE, CHIFFRE(S), CALCULS, LISTE(S), COLONNE(S), ADDITIONS, SOUSTRACTIONS, <u>PERMUTATIONS</u>, ETC.] *commun à W. et à moi : cette opération accomplie, je me trouve débiteur de près de mille francs* [Interruption : nouvelle vérification : il y aurait évidemment une façon moins défavorable de présenter ces comptes (en ne tenant pas compte des dépenses faites depuis le début du mois : les plus considérables sont dues à ma maladie et seront en partie remboursées, je l'espère, par la Sécurité sociale); mais je n'ai pas le courage de me <u>lancer</u> de nouveau là-dedans]. *J'ai aussi écrit à Casimir pour le remercier de son coup de téléphone du mois dernier, qui m'a fait grand plaisir. Il nous a écrit de* <u>*Florence*</u> [FLEURANCE, FLORE, FLORA (–> TRISTAN /// CÉLINE & FLORA (PROUST) ///

MACDONALD) /// EN FLEUR, FLEURI, BLOOM, BLOOM, BLOOM'S (HÔTEL DE LONDRES, PRÈS DE RUSSELL SQUARE] *où, par suite des hasards d'une réservation, il se trouvait dans l'hôtel même où nous étions il y a six ans. Puis j'ai téléphoné à Christian, qui a passé avec l'Indien le week-end au Mont-Saint-Michel, comme prévu : c'était très bien* [Interruption, coup de tél. de Patrick D. :

« Tu as eu un coup de téléphone de Mouktar, non?

– Oui. Il voulait le numéro de Raoul.

– Je sais. Il veut parler à Kirk.

– *A Kirk*? Pourquoi veut-il parler à Kirk?

– Tu sais, j'ai passé ces trois jours avec Kirk, pratiquement. Et bien entendu nous sommes tombés sur Mouktar, rue de Buci. Alors il veut téléphoner à Kirk pour lui dire que je suis tout à fait libre.

– Ah ah ah ! Il n'est pas si blasé qu'il voudrait le paraître, alors… Téléphoner à Kirk pour lui dire que tu es libre, c'est complètement absurde.

– Oui, il est complètement dingue : c'est exactement ce que je lui ai dit; qu'il réussirait seulement à faire rire tout le monde. [*Interruption : coup de téléphone de Michel P.*:

« Alors, comment ça va?

– De mieux en mieux. Il y a eu de grandes retrouvailles sur la moquette, hier soir, un dîner dans un restaurant agréable, et puis une nuit fabuleuse, voilà.

– Et le prochain épisode est prévu pour quand?

– Le prochain épisode c'est dimanche, à mon retour de chez mes parents.

– Pas ce soir?

– Non, ce soir je dois aller au récital Rostropovitch, théoriquement. De toute façon lui, il est pris. Il s'intéresse beaucoup à toi, tu sais, il m'a posé un tas de questions à ton sujet…

– Auxquelles tu as répondu ?

– Bien sûr. Mais là je ne peux pas vraiment parler…

– Ah, mais c'est très excitant, tout ça! Décidément on est en plein feuilleton… En même temps il y a toute sorte de drames.

– Ah bon?

– Oh, tu sais, Patrick, le garçon de Bourg-la-Reine que j'avais rencontré au Trocadéro cet été…

– Non, je ne vois pas…

– En tout cas nous l'avons amené chez Raoul, vendredi soir. Il a rencontré Kirk, un Américain qui habite là-bas en ce moment, et il ne l'a plus quitté depuis. Alors son ami, avec qui il vit depuis des mois, me téléphone à moi et veut téléphoner audit Kirk pour lui dire bien clairement qu'en ce qui le concerne, Patrick est totalement libre, qu'il peut faire ce qu'il veut, que si Kirk veut Patrick qu'il ne se gêne surtout pas – bref, la signification véritable est évidemment le contraire exact du sens exprimé. Ça me paraît tellement fou, mais en même temps merveilleux. Et dire qu'il faut que je note tout ça! Bon, on se voit au vernissage de W.?

– Oui, j'irai si je ne vais pas au récital de Rostropovitch.

– C'est à quelle heure, ce récital?

– À huit heures.

– Bon Dieu, mais quel pays de ploucs, tous ces trucs qui commencent de plus en plus tôt! Ils veulent nous forcer à aligner nos horaires sur ceux des prolos, la barbe!

– Tu sais, l'Opéra commence à sept heures et demie, maintenant…

– Quels cons! Bon, à tout à l'heure peut-être... »]

– Il était un peu bizarre, en effet, quand il m'a appelé… Il m'a demandé ce numéro sans dire qui il était, je le lui ai demandé, tu comprends je ne peux pas donner comme ça le numéro de Raoul à un inconnu qui ne se présente pas. Il m'a dit qu'il cherchait à joindre D… Patrick.

– Est-ce que je peux passer te voir cette après-midi?

– Mais je travaille, moi !

– Jusqu'à quelle heure ?

– Jusqu'à sept heures. Je dois être à sept heures et demie à un vernissage à la galerie de W.

– Il faudrait que je prenne une douche. Je ne ferai pas de bruit, je ne te dérangerai pas du tout.

– Bon, d'accord, si tu veux. À tout à l'heure. »], *mais enfin il n'y a pas grand-chose à y faire. Eux croyaient que c'était comme la cité de Carcassonne, qu'il y avait une ville à l'intérieur des murailles, une vraie ville, quoi ; tandis que là, non, rien.*

« Oui, il y a deux cafés, c'est à peu près tout. Qu'est-ce que vous avez fait, vous lisiez?

– Oui, oui, on a lu, mais enfin trois jours ça suffisait… Tu sais, mon copain, là, l'ami du rugbyman, celui qui écrit dans Valeurs actuelles *: il attend toujours ton livre. Il a dit beaucoup de bien de* Passage *au rugbyman.*

– Ah oui, je vais le lui faire envoyer. Je te vois ce soir au vernissage de W.?

– Oui, sans doute. Tu y vas vers quelle heure?

– Vers sept heures et demie.

– O.k., sans doute à tout à l'heure, alors. »

J'ai aussi téléphoné chez Flammarion : Paul n'y était pas, mais j'ai parlé à Carine afin de faire envoyer un livre à cet Apparu, donc.]

Gérald est arrivé ici très peu de temps après que j'avais cessé d'écrire dans ce cahier. Il n'a pas changé. Il était habillé d'une chemise à carreaux américaine, d'une vareuse à carreaux aussi, avec un foulard passé dans le col qui le tenait à moitié relevé, et d'un pantalon de velours côtelé marron, très large, mais resserré vers le bas par une boutonnière, d'ailleurs non attachée. Il parle peu, et bas. Il dit qu'il est devenu riche, que ses affaires vont très bien, que professionnellement il a réussi tout ce qu'il a voulu entreprendre. Il n'a pas fait de grands voyages, mais il vient souvent à Paris.

« *Souvent à Paris ?* Merci bien! Tu ne viens pas souvent me voir!

– Oh, une fois je suis venu jusqu'en bas de chez toi, et puis je n'ai pas osé monter. Mais, tu vois, aujourd'hui j'avais du courage…

– C'est une question de courage, hein?

– Ne serait-ce que pour monter tes escaliers, déjà…

– Ah bon, alors ça va… J'avoue que ça c'est une épreuve, en effet. Tu viens à Paris pour tes affaires ?

– Non, pas vraiment, pas seulement, mais enfin je regarde un peu. Je suis allé faire un tour à Drouot, cette fois-ci. Mais je suis effrayé par les prix.

– Tu cherches quelque chose en particulier?

– Je cherche tout ce qui est Louis XIV. J'ai un client américain qui veut meubler toute une maison en Louis XIV. Il veut même que j'aille en Californie pour faire la décoration, mais je n'en ai pas envie, je n'aime pas faire la décoration chez les autres, je ne sais pas le faire. Mais les prix, ici, sont extraordinaires. La semaine dernière j'ai vendu six mille francs un coffret Louis XIV, tu sais, en tapisserie, pour mettre sur une table. Eh bien, j'ai vu le même – enfin, la même taille, qualité égale –, là, à l'angle du boulevard Saint-Germain : *onze mille francs*. Je n'aime pas ça, ça me dégoûte.

– Oui, ils ont des choses très belles, dans ce magasin. Et puis leur fils a une boutique juste à côté, d'arts déco.

– Oui, j'ai vu ça. J'aime beaucoup l'Art déco, je ferais des folies pour ça. Un beau meuble Art déco, tu vois, ça m'émeut autant que quelque chose de Louis XV ou de Louis XVI.

– Oui, bien sûr. Pourquoi ça t'émouvrait moins ? Tu as vu la grande exposition du musée des Arts décoratifs?

– Non, je vais y aller. Je ne suis jamais allé dans ce musée, je ne sais pas pourquoi : j'y pense toujours un mardi, quand c'est fermé; ou bien je n'ai pas le temps. Je suis allé à Carnavalet pourtant.

– Tu devrais aller au musée Nissim-de-Camondo.

– Oui, je connais, j'y suis déjà allé.

– Va voir l'exposition des Arts déco, c'est bien. Les objets sont un peu écrasés par de grands panneaux photographiques qui représentent les pavillons de l'exposition de 1925, et puis c'est très difficile de savoir

quoi est quoi, mais tout de même il y a beaucoup de choses, et beaucoup sont très belles.

– À Drouot j'ai vu un panneau de Dunand, à vendre, superbe…

– Oui, c'est très beau, Dunand. Il y a aussi des vases de lui, à l'exposition, ronds, très beaux. Et puis des objets, des couverts de Puiforcat, par exemple, c'est une des choses les mieux... » *Etc.* [*Interruption : coup de téléphone de Mouktar. Il veut savoir pourquoi j'ai dit à Patrick de l'embrasser de ma part.*

« Oh, pas de raison spéciale, parce que l'autre jour je t'ai croisé sur le boulevard et je ne t'ai pas reconnu, d'abord parce que tu avais les cheveux beaucoup plus courts que d'habitude, non?

– Oui, un peu.

– Tu m'as dit bonjour, moi aussi, mais avec un léger décalage, peut-être, parce que je n'étais pas bien sûr que ce soit toi.

– Est-ce que je peux te demander un service?

– Oui, bien sûr.

– J'aimerais joindre Kirk.

– Oui.

– Non, c'est même pas la peine. Toi tu peux lui dire, à lui et à tous les autres qui pourraient être intéressés : Monsieur D. est libre, le terrain est libre, on peut y aller.

– C'est plutôt à Patrick de lui dire ça, non?

– Comment?

– (bis)

– Comment?

– (ter)

(– Passe-le-moi, passe-le-moi! dit Patrick par-derrière.)

– Je voulais seulement te dire ça, que tu dises à Kirk que la voie est libre.

– (Passe-le-moi!) »

Mais Mouktar raccroche.]

W. est arrivé avec Samia, mais elle n'est pas restée longtemps. Puis W. a dit à Gérald qu'il avait vu, cet été, à l'exposition de photographies de la Bibliothèque nationale, une très belle vue de Riom [ARION, FLAMMARION, FLAMME(S) À RIOM, RIONS, RIMO(NS), BION, LYON, LION, PION, GNON / MOIR(E), MOIRA (ORFEI) /// PROCÈS DE RIOM → LÉON BLUM, LEOPOLD BLOOM, HAROLD BLOOM, ALLAN BLOOM (→ RAVELSTEIN, RAVEL / STEIN)], qu'il s'en souvenait parce que, pour une fois, il savait où c'était, puis il a cherché en vain, dans le catalogue de l'exposition, une reproduction. Mais cela l'a mis sur le terrain de la photographie, et il a montré à Gérald une partie de sa collection, ce qui avait le double avantage de meubler la conversation et de m'en retirer le poids. W. voulait savoir aussi si, en cherchant des meubles, Gérald ne trouvait pas quelquefois des photographies, des albums par exemple. Il nous a montré un minuscule album de photographies de l'extrême fin du Second Empire, chacune liliputienne. L'une d'entre elles représentait, d'après la légende en petits caractères dorés, pâlis, Son Altesse I. et R. le comte d'Aquila, dont je me demande bien qui ce peut bien être : une altesse I. et R. suggérerait un Autrichien, mais avec ce nom-là? Et puis les altesses I. et R. autrichiennes portaient seulement leur titre d'archiduc et leur prénom, il me semble. Le nom fait penser à l'Italie, à un prince de Bourbon-Sicile, mais ça ne va pas avec la titulature. Peut-être s'agit-il d'un membre de la famille impériale du Brésil?

Nous avons dîné très tranquillement, et pour la première fois depuis plusieurs jours j'ai mangé à peu près normalement. W. s'intéressait beaucoup à la grande Foire aux Puces annuelle d'automne, qui se tient à Clermont [CLAIR MONT, MONT CLAIR, ILLUSTRE MONTAGNE, MONT CHAUVE, MONT CHAUVE, CLAIREMENT, CLAREMONT, CLAIRE MON (AMOUR) / AUGUSTONEMETUM (BOIS SACRÉ D'AUGUSTE → LIGHT IN AUGUST, AOÛT, AUGUSTE DUPIN, ACH, DU LIEBER AUGUSTIN (→ MAHLER)] le 9 novembre, et regrettait de ne pouvoir y aller. Gérald m'a dit qu'il avait rencontré cet été à Arcachon [ARC, CAR, CACHON(S), CACHAN, MARCEL CACHIN, CRACHIN], où il était en vacances avec sa mère, un garçon qui me connaissait, mais je n'ai pas pu l'identifier. Et puis nous sommes

allés en taxi jusqu'à l'Action République, rue du Faubourg-Saint-Antoine, voir *Take Me Out to the Ball Game.*

[*Interruption : thé : arrivée de Patrick D. qui donne des détails sur les trois derniers jours : « Tu me donnes des cauchemars, lui dit Mouktar. » D'autre part, Kirk n'aurait pas une aussi grosse bite que W. prétendait le tenir de John S., etc. J'ai une grande lassitude (physique) à tenir ce stylo. Une machine à écrire, peut-être ? Mais alors on doit avoir mal aux doigts…*]

Le temps est venu où les couleurs criardes et fausses des premiers films en couleurs nous paraissent belles, *pourraient* nous paraître belles. W. et moi étions assez amusés par *Take Me Out to the Ball Game*, peut-être parce que nous avions fumé un joint. Gérald avait refusé :

« Je connais un garçon qui est mort à l'hôpital d'un excès de cocaïne », avait-il dit. J'avais ri :

« Ce n'est que de l'herbe!

– L'herbe d'Auvergne me suffit. Pourquoi je prendrais ça? Je n'en ai pas besoin. »

Nous sommes revenus en taxi, l'avons laissé devant son hôtel et sommes rentrés à pied. Avant d'éteindre j'ai lu un chapitre du *Lot 47*. Au fond, ce qui me séduit chaque fois dans les œuvres de fiction, en plus du fort sentiment des lieux, qui est pour moi l'élément lyrique par excellence, c'est l'érudition, l'érudition la plus folle, l'érudition en soi, à condition qu'elle conserve un rapport avec une quelconque réalité historique et géographique. Pynchon a une maîtrise formidable des champs les plus inattendus de la connaissance érudite, et il vous transporte en un tournemain, force détails à l'appui, dans les régions les moins visitées du savoir : cercles littéraires maltais de l'immédiat avant-guerre, colonies germaniques d'Afrique australe au lendemain du traité de Versailles, ou bien les flottes russes qui patrouillaient le long des côtes de la Californie du Nord au temps de la guerre de Sécession [RUPTURE, SÉPARATION, RETRAIT / MOUVEMENT "SÉCESSION", MAHLER, WITTGENSTEIN, OTTO WAGNER]. Il y a dans le dernier numéro de la *New York Review of Books* une critique du dernier livre de Koestler, *La Treizième Tribu*, au sujet d'un royaume juif au nord du Caucase entre le

VIIe et le Xe siècle, qui me donne (l'article, le royaume) tout à fait le même genre de plaisir. C'est celui qu'on peut ressentir – et que pour ma part je ressens très fort – à l'histoire des îles de l'océan Indien (*Louis XVII aux îles Seychelles*) ou de tel ou tel épisode de l'occupation génoise de Lesbos au XIVe et au XVe siècle (le plancher s'écroule deux fois au même endroit et tue deux princes successifs de la même maison, etc. : voir à ce sujet le petit livre sur l'histoire de l'île écrit par un Anglais en résidence à l'hôtel Delphinis [DAUPHINS, DAUPHIN, DAUPHINE, DELPHINE (→ *PETITES FILLES DU TEMPS PASSÉ*), DELPHINIUMS, DELPHES] à côté de Mithymna). *Ineluctable modality of the visible: at least that if no more, thought through my eyes.*

J'ai encore été un peu malade, cette nuit. Aussi, *I had a wet* <u>*dream*</u> [DRAME, MERDA, MADRE /// HÔTEL DE DREME (? – CORA CRANE À JAX) → TRISTAN DERÈME] (on ne peut tout de même pas écrire *une pollution nocturne*!). Pour une fois je m'en souviens assez bien. J'étais dans un jardin, au sommet d'une colline qui était censée, je crois, être Montmartre, mais qui pourtant ne ressemblait guère à Montmartre : il n'y avait pas de Sacré-Cœur, en tout cas. De ce jardin on ne voyait pas la terre : il était entièrement pavé, en effet, sauf autour de rares petits arbres jeunes, sans feuilles. Il était divisé en deux parties, chacune sur un versant différent de la colline, et elles communiquaient par le haut au moyen d'un passage étroit (on marchait alors, je m'en rendais compte, sur des toits). Ce jardin était un lieu de drague. Mais sa partie postérieure, celle qui tournait le dos à la ville, était plus dangereuse que l'autre, et de fréquentation risquée, même. J'y allais une ou deux fois, plus par bravade et par acquit de conscience que par envie véritable. Mais je revenais toujours vers la partie antérieure, celle qui regardait Paris (je dis *Paris* parce que l'action supposément se passait à Montmartre). À la fin, dans cette partie-là, il ne se trouvait plus personne. Pourtant il faisait beau, et encore clair. Allongé sur un <u>banc</u> [BAC, BANQUE, BOND, BAIN / CABANE?], je lisais. Des employés municipaux, en groupe, venaient me parler. Il me semble qu'auprès d'eux je me désolidarisais des dragueurs de l'autre partie du jardin, là où étaient les voyous dangereux. Puis je me rendais compte qu'un garçon torse nu était étendu à terre, au pied de mon banc. L'action se transportait en un

autre point du jardin, plus bas sur le même côté. Le garçon n'était pas mon genre, blond, un peu fade à mon gré. Néanmoins je m'approchais de lui. Il me prenait dans ses bras, qu'il avait extrêmement musclés, comme sa poitrine [*Interruption : coup de téléphone de Kirk qui veut parler à Patrick, lequel lisait dans la chambre.*]. Mais j'ai joui aussitôt, en m'en excusant, confus.]

Mercredi 27 octobre

Malade toute la journée, je suis resté au lit. J'ai eu la visite de Christian, puis celle de Michel qui m'a apporté de quoi manger, puis a dîné avec moi. Nous avons regardé à la télévision *Correspondant 17*, de Hitchcock, en français malheureusement – j'aime beaucoup le personnage de l'homme d'État néerlandais. Thierry, le physicien, a téléphoné, et il est venu voir la fin du film. [*Interruption : été à côté parler à Kirk :* « *Quel emmerdeur, ton copain! J'essaie de travailler, moi! Je voulais te dire quelque chose : en ce qui me concerne, il est libre, libre, libre,* you can have him entirely! *»*] Il a aussi dîné avec nous, maintenant que j'y pense.

[Mercredi 10 novembre, trois heures. [*J'ai écrit à M. Groshens, président de la Caisse nationale des lettres, pour le remercier d'une lettre de lui reçue ce matin et m'annonçant que j'avais obtenu la bourse de la Caisse; et aussi à mon père dont c'est la fête : j'ai joint à ma lettre la lettre de Groshens. Je suis extrêmement fatigué, sans doute à cause de la dispute de ce matin, et j'ai pris une pilule de Dogmatil dont Patrick D. m'a dit que c'était censé être un euphorisant.*] [*Feuilleté le* Pariscope *nouveau* (*«* Tomorrow is a new *Pariscope* », disait X). *Coup de téléphone de Christian pour s'excuser de n'être pas venu hier au vernissage de W. Il a rencontré Claude, qui était odieux, paraît-il, et il l'a laissé avec un de ses amis, Frédéric, un de ses plus anciens prétendants, en vain, et riche, il a une Bentley. Comme Claude n'a pas paru non plus au vernissage, Christian suppose qu'ils ont "une belle histoire". Il a quatre jours de "pont" pour le 11-Novembre, tandis que l'Indien travaille vendredi et samedi, et lui, donc, est furieux. Ses amis François et Gilles partent*

aujourd'hui à seize heures pour New York où ils ne sont jamais allés. Ils y restent seulement jusqu'à dimanche soir.]

Patrick D. et moi sommes partis d'ici vers sept heures et quart, hier soir, pour aller au vernissage de l'exposition Muybridge, à la galerie Jacques B. Il faisait un temps affreux. C'est sans doute pour cette raison qu'il n'y avait pas grand monde, relativement. Beaucoup de garçons, comme d'habitude : Maximilien et son ami Philippe, Gianni avec Jean-François, Kirk, Raoul, Salah S., Michel Klein, Jacques Ohayon, etc. Gianni m'a parlé de Danièle Sallenave, qui a beaucoup à faire mais a toujours l'intention d'écrire un article sur *Échange.* Il était au courant, je ne sais comment, de la présence de Duparc dans la compétition pour le Médicis – la chose a dû être annoncée dans un journal quelconque bien que, pour ma part, je n'aie rien vu.

Kirk et moi, nous apercevant, nous sommes écriés en même temps : « Quelle histoire ! Mais quelle histoire! » Mouktar lui a téléphoné ainsi qu'il en avait exposé à la ronde le projet, mais il était très gentil, et même il voulait le voir (Patrick m'a dit que Mouktar était très préoccupé par le fait que j'aie chargé Patrick de l'embrasser de ma part : « *M'embrasser*? Pourquoi il veut m'embrasser?». Il y voyait toute sorte d'intentions, pour la plupart péjoratives, voire insultantes. «Il ne faut pas oublier qu'il ne se considère pas comme pédé.

– Il ne parle pas très bien le français, ça m'a surpris.

– Oh, il le fait exprès, pour lui c'est la langue des colonisateurs, il ne faut pas l'oublier. » (Ce Mouktar, sous couvert de nationalisme djiboutien, m'a l'air tout à fait insupportable.))

Salah me raconte un voyage récent aux Pays-Bas et me parle de tous les musées qu'il a vus, avec un enthousiasme volontariste un peu béotien. W. me présente à Maria Niarchos qui a l'air d'un petit chien gâté :

« Qu'est-ce que tu fais ? me demande-t-elle. Ah oui, c'est vrai : tu écris…

– Et toi? [Elle a l'air un peu démontée par la question.]

– Oh, moi aussi, j'écris… Non, je plaisante… Enfin *si*, j'écris, je note tout ce que m'ont fait les Français depuis que je suis ici.

– En anglais?

– Oui, en anglais, tu penses ! Aucun éditeur français ne voudrait de ça!

– Il faudrait tout de même que ce soit diffusé en France... »

Puis je me dirige vers la maison en compagnie de Michel Klein, nous marchons côte à côte jusqu'au Montalembert, ou au Pont Royal, où il se rend. J'ai regardé, tout en dînant, un film de Raoul Walsh, en version française, *The World in His Arms (Le monde lui appartient)*, avec Gregory Peck (Jonathan Clark), Ann Blyth et Anthony Quinn. Il s'agissait, justement, comme dans certaines pages du *Lot 47*, des rapports des Américains et des Russes au sujet de l'Alaska et du côté de San Francisco, au XIXe siècle. Comme le film a été tourné en pleine guerre froide, ce premier petit tableau cinématographique et romanesque des rapports américano-russes est assez savoureux. Puis je suis sorti pour aller voir *Nuits en cuir noir*, à l'Hollywood Boulevard. La vedette en est Peter Berlin, que W. et moi voyons partout, depuis des années, à Paris et à New York. W. a même un peu joué avec lui aux Tuileries, une nuit. Mais le film est parfaitement insipide. On se demande pourquoi les fabricants de films pornos ne peuvent pas en ficeler de plus excitants, de moins lents, de moins absurdement pseudo-artistiques. Les acteurs ne bandent jamais de façon bien convaincante, et de toute façon il est rare qu'ils correspondent à vos propres fantasmes. Il y en avait un qui était très beau, sur la fin, mais on ne le voyait pas beaucoup, et il était très mal photographié.

La salle était pleine, trop pleine, et il ne s'y passait pas grand-chose, malgré quelques stratégiques changements de siège et déplacements vers les toilettes. De toute façon, il n'y avait personne de bien intéressant. Avant de partir je me suis assis un moment, en bas, à côté d'un garçon assez beau, un grand blond, mince, très bourgeois d'apparence, que je connais de vue. Nos genoux se touchaient, se pressaient, et j'ai passé la main sur sa braguette. Il bandait, et il avait un très gros sexe. Le film s'est terminé à ce moment-là, et tout le monde est sorti. Lui s'est arrêté un moment sur le trottoir, mais je ne suis pas allé le rejoindre. Il pleuvait toujours.

En marchant sur le boulevard j'ai vu, qui débouchait du passage des Panoramas, flanquée de deux ou trois rombières envisonnées, Fabiola, la reine des Belges, que six ou sept photographes mitraillaient tandis qu'elle ouvrait un petit parapluie qu'était venu lui porter [*Interruption : coup de téléphone de Carine. Elle est allée hier au vernissage de W., mais elle est arrivée après mon départ et le sien. Je lui raconte que j'ai vu la reine des Belges débouchant du passage des Panoramas, à minuit, sous la pluie. Et que j'ai vu* Les Nuits en cuir noir. *Elle a essayé d'aller voir* Hommes entre eux*, une fois, elle a passé six fois devant le cinéma, mais elle n'a pas osé entrer. René Hers, lui, est entré, mais il est sorti au bout de dix minutes. «Les femmes et les hétéros sont tous fous.*

– Tu ne te rends pas compte de ce que c'est d'être une femme aujourd'hui.

– Ça c'est vrai. »

Elle lit Portrait of a Lady.] un bonhomme assez sinistre, genre ouvreur de théâtre, qui tenait les photographes à distance d'un air hautain :

«Allons, allons, messieurs, ça suffit, je vous en prie... »

La reine [QUEEN (→ "FOLLE") / L'ARÈNE / RÉ(G)INE, REGINA, HÔTEL REGINA (PARIS, ROYAT, ETC.) /// « LA RAINE DÉSIGNE LA GRENOUILLE ET C'EST SOUS CE NOM QUE JE L'AI D'ABORD CONNUE ; L'ARÈNE EST UN NOM DU SABLE OÙ NOUS AVONS VU, UN PEU PLUS HAUT, LE DIABLE. LE DIABLE SUR L'ARÈNE SE TENAIT AUSSI SUR LA RAINE, ET CETTE RAINE, QUI FUT LA PREMIÈRE MÈRE, EST DEVENUE LA FEMME LA PLUS ÉLEVÉE EN DIGNITÉ, ELLE EST DEVENUE LA REINE. ETC. » (BRISSET (→ RISSET))], elle, souriait gentiment, à l'orée de ce sombre et profond passage plutôt déglingué. De la terrasse illuminée d'un modeste restaurant italien, sur la gauche, les dîneurs observaient la scène stupéfaits, s'étant attendus à tout sauf au déboulé d'une vraie reine au milieu de leurs *pizzas Regina* ou autres *Margaritas*. Peut-être le petit groupe sortait-il, par un passage dérobé, d'un théâtre tout proche (l'Athénée?) où l'on donnait *L'Autre Valse*, de Françoise Dorin. (Non, il s'agit, vérification faite dans *Pariscope*, des Variétés.)

Je suis rentré sous la pluie, à pied, en passant par le Sept où il n'y avait, trop tôt, à minuit, pas un chat, sauf Charles. J'ai fait un détour par Saint-Germain-des-Prés, sinistre. Sur le boulevard, à la hauteur de Saint-Thomas-d'Aquin, un type, assez moche, d'une quarantaine d'années peut-être, s'est retourné sur moi, m'a suivi, m'a parlé au feu rouge, m'a proposé de prendre un verre avec lui.

«Non merci. Je dois rentrer.

– Je t'accompagne.

– Ah non, ce n'est pas possible, on m'attend. »

D'évidence, abusé par l'endroit, il me prenait pour un gigolo. Ça m'exciterait assez, une fois, de recevoir de l'argent. Encore faudrait-il que le client ne soit pas trop laid, tout de même. Un jour un Italien très envisageable m'avait fait des avances de ce genre, en Italie. Je n'y avais pas donné suite, je le regrette – et d'autant plus que s'il ne m'avait pas proposé d'argent, j'aurais sans doute couché avec lui.

Rentré, couché, j'ai lu Pynchon. W. a téléphoné. Il était au Crillon où il y avait un grand dîner après la première d'*Equus*, et il avait oublié ses clefs. Pouvais-je laisser la porte entrebâillée? Quand il est rentré je dormais profondément. Ensuite je n'arrivai pas à me rendormir, il sentait l'alcool et le tabac, je suis allé me mettre dans le petit lit. Au petit jour, quand il s'est réveillé, il m'a fait revenir dans le grand.

Ce matin j'ai eu une longue conversation téléphonique avec Paul. Il semble, d'après Gala Barbisan qui en est furieuse, que Lucie Faure se soit ralliée à la cause de Duparc pour le Médicis, ce qui, d'après Paul, est très important. Il ne veut plus tenter d'intervenir auprès d'Aragon, ni de le faire intervenir, car il craint que trop de pressions, et peut-être maladroites, n'aient de fâcheux résultats. D'autre part il a de grandes nouvelles personnelles. Jeudi il est allé porter sa démission à Henri Flammarion qui lui a demandé de réfléchir. Et hier Henri Flammarion lui a proposé de prendre la direction d'une filiale de la maison, qui pourrait s'appeler "Textes" et dont il aurait la seule responsabilité. Je commençais à transmettre à W. toutes ces nouvelles, pour moi assez excitantes, lorsqu'il m'a interrompu avec une histoire de boîte appartenant à Warhol

et dont je ne prenais, selon lui, pas assez de soin; et tout cela a dégénéré en une dispute majeure :

« Tu es d'un égoïsme inouï, tu ne parles que de toi, tu fais des scènes quand je ne me souviens pas du prénom de quelqu'un que tu as mentionné deux fois il y a trois mois, tu me forces à rester toute une nuit éveillé pour tourner et retourner ta situation le jour où tu apprends que la galerie Jacques B. va fermer ses portes – ce que je trouve normal, je ne m'en plains pas. Mais moi, non seulement il n'est pas question que je parle une minute de mon travail, jamais, jamais, ça t'emmerde, bon, j'y ai renoncé; et si une fois je parle de questions qui me concernent *moi*, qui sont importantes pour moi, tu m'interromps aussitôt, ça t'emmerde aussi. Tout ce dont tu n'es pas au centre t'ennuie. J'en ai marre ! On peut aussi bien vivre tout seuls, dans ces conditions.

– Eh bien, vis tout seul, alors. »

Nous en sommes là.]

[Interruption : thé.]

Michel est allé acheter pour moi des médicaments au drugstore (le médecins était venu). Thierry n'aurait pas été hostile à l'idée de passer la nuit ici, mais il voulait faire l'amour, et quand je lui ai proposé le petit lit il a dit que non, qu'il allait rentrer. Je suis donc resté seul. Mais un peu avant minuit a téléphoné l'autre Michel, le Normand, celui que j'avais rencontré à l'angle du boulevard et de la rue Saint-Guillaume, un soir de pluie, en septembre [SEPT, NEUF, AUTOMNE] (ou bien était-ce en août [OÙ ? TOUT, HUTU / *LIGHT IN AUGUST*, AUGUSTE, AGOSTO, AUGUSTONEMETUM, AUGUSTE DUPIN, AUGUSTE DE SAXE, *HISTOIRE AUGUSTE*] ?). Nous étions venus ici, j'avais peur que W. ne rentre, nous avions regardé ensemble mon livre sur les châteaux de Normandie (il est de Lisieux) et je l'avais enculé en vitesse tout en tournant les pages, habillés l'un et l'autre. Déjà il avait appelé dans l'après-midi. Il voulait venir coucher ici.

« O.k., viens. »

J'ai retrouvé assez de forces pour faire l'amour avec lui, d'une façon qui a paru le satisfaire pleinement, car il a dit : «Pour une fois c'était encore mieux la deuxième fois que la première. » Il a un cul très poilu

qui m'excite beaucoup et que j'ai longuement bouffé; et il n'aime que se faire baiser. Cependant il n'a pas joui, pas plus que la première fois. Dans la nuit j'ai été malade, j'ai pris des médicaments contre la douleur, et le matin ça n'allait pas du tout. Mais lui n'avait pas l'air de prendre mes maux très au sérieux et il est parti tôt, vers huit heures, il avait à faire, il retournait le jour même à Rouen [NOUER, FRANÇOIS ROUAN, ROUE, ENROUÉ, NOUR, NEHRU] où il habite.

Jeudi 28 octobre

Passé la journée au lit, sans travailler. Christian et Michel sont venus à midi et m'ont apporté de quoi déjeuner; et Edward, le soir, de quoi dîner, pour moi et pour Aragon, qui était venu à sept heures et qui est resté jusqu'à onze heures. Lui m'a apporté des éditions originales de *La Chasse au Snark* [ARC, CAR, ARK, ARCHE, ARK, THE FOUNDATIONS (RONALD (RENAUD, ROLAND, LANDOR, ARNOLD) JOHNSON (L'ARCHITECTE, "MAISON DE VERRE", CONNECTICUT, SIR RALPH JOHNSON (LA MAISON DE RENDEZ-VOUS))) /// CARROLL, CAROL DE ROUMANIE, MARTINE CAROL, *CAROLINE CHÉRIE*, LORCA, CHORAL(S) DE BACH, CHARLOTTE BACH, CARLOTTA, CARLO, CARROLL, C.Q.F.D.] dans sa traduction, de *La Naissance de la paix*, de Descartes [DES CARTES, ARC, CAR, ÉCART, CHÂTEAU DE LA CARTE (→ (GERMAINE) LUBIN → ISOLDE → TRISTAN → THOMAS MANN → (FRÉDÉRICK) TRISTAN → HOMME SANS NOM)], prose d'Aragon [DAROCA (ARAGON, ARAGON ROMAN)], et de *Persécuteur persécuté*, que je trouve très mauvais. Il a écrit sur chaque volume, d'une main tremblante, de longues dédicaces qui feront dire méchamment à W. :

«Décidément, où que ce soit, il ne peut parler que de lui... »

Nous avons dîné dans la cuisine, j'étais de bonne humeur, j'allais mieux. Lui jouait les gardes-malades avec beaucoup de gentillesse. Mais plus tard la fatigue m'a repris, et les douleurs d'estomac. J'avais envie qu'il parte et je l'ai peut-être plus ou moins mis à la porte, je ne sais plus;

ni de quoi nous avons parlé, ou plutôt de quoi *il* a parlé, probablement. Il est parti avec un parapluie qui traînait là.

La ligne de téléphone avait été rétablie la veille. W. avait alors téléphoné, je lui avais expliqué ce qui s'était passé, il devait rappeler ce jour-là mais il ne l'a pas fait.

Ah si, je me souviens de ceci, de la conversation d'Aragon. La veille il avait été invité à un grand déjeuner à l'hôtel de Lassay [LASSÉ, LACET(S), FATIGUÉ (SI FATIGUÉ QU'ON NE NOUE PAS SES LACETS) / CELA, CELAN, CEYLAN / SALÉ, C'EST LÀ (HIC EST LOCUS PATRIAE)], chez les Faure, en l'honneur de sa belle-sœur Lili Brik. Il ne voulait pas y aller, il avait trop de travail, il craignait que ça ne le fatigue, il entend mal. Mais Roland Leroy lui avait dit:

« Vas-y : si tu n'y vas pas on croira que c'est nous qui te l'avons interdit... »

Et donc il y était allé, forcé par le Parti qui ne voulait pas qu'on puisse dire, s'il n'y était pas allé, que le Parti l'avait forcé à ne pas y aller – obéissant pour prouver, en somme, qu'il ne recevait d'ordres et d'interdits de personne… Pendant tout le déjeuner il était assis à côté d'une femme dont il n'avait pas compris le nom et dont il n'avait découvert qu'en sortant de table que c'était Mme Jacques Fauvet, la femme du directeur du *Monde.* Lorsque son mari et elle l'avaient raccompagné rue de Varenne en voiture, c'était presque la fin de l'après-midi, et il était épuisé.

D'autre part, la veille, le mercredi 27 octobre, j'avais eu, premier coup de téléphone après le rétablissement de la ligne, un appel de Maria, la gouvernante d'Aragon : Gianni essayait en vain de m'appeler de Milan, il s'était fait voler tout son argent, pouvais-je le rappeler? Je l'avais rappelé en vain. Mais lui m'a joint enfin, dans l'après-midi de ce jeudi 28, à un moment où j'étais particulièrement mal en point : il était à peu près incohérent, il avait quatre-vingts lires [LIRE, LIVRE, LIVRE, POUND, POUND / MONNAIE, JEAN MONNET, PIERRE MINET, MANET /// DIEUX LARES /// LEAR, LYRE, LIER, IL Y EST, ILLIERS] en poche [LOCHES, MOCHE, COCHE (MO(U)CHE), BOCHE, FOCH, ROCHE, ROCHE, ROCHE, ROCHE (→ RIMBAUD)], il ne savait où coucher et

n'avait plus de papiers. J'ai dû épeler pour Aragon, ce qui n'a pas été une mince affaire, le nom de Giancarlo Barbato, auquel il pouvait envoyer de l'argent pour Gianni qui n'aurait pas pu le toucher si le mandat avait été à son nom. Et Aragon lui a envoyé aussi un télégramme qu'il pourrait montrer, pensait-il, aux responsables milanais du parti communiste qui, sans doute, pourraient lui avoir rapidement de nouveaux papiers.

J'ai lu certaines pages de *Théâtre/Roman*, qui me paraissait médiocre et souvent exécrable :

«Rien d'extra, ordinaire» (p. 18).

Vendredi 29 octobre

J'avais passé une très mauvaise nuit. Vers six heures du matin, j'ai téléphoné à S.O.S. Médecins et j'en ai fait venir un, de médecin, un jeune homme qui m'a donné des calmants et conseillé d'entrer à l'hôpital après le week-end de la Toussaint, si ça n'allait pas mieux, afin de faire faire des examens détaillés. Puis j'ai passé l'après-midi à regarder la télévision.

Les programmes de la deuxième chaîne étaient présentés par Bernard Matignon, qui habitait jadis chez Jacques le médecin et que j'ai souvent vu là-bas – mais jamais aussi séduisant qu'il le paraissait sur le petit écran [CRÂNE, CRÂNER, LA RAMENER / NACRE, NACRÉ / SERRAN, SERRANS, RICHARD SERRA(N) / ÉCRIN / CARNÉ, MARCEL CARNÉ, CARNET(S), NOTEBOOKS, *NOTEBOOKS* (→ WITTGENSTEIN)]. Michel m'a apporté de quoi dîner et m'a proposé de revenir pour coucher ici, si W. ne rentrait pas. Et j'ai encore regardé la télévision toute la soirée. D'abord une adaptation théâtrale très médiocre de *Washington Square*, de James, intitulée *L'Héritière* – W. est arrivé juste après que cela s'était terminé. Et nous avons regardé ensemble, du lit, *Les Enfants terribles*, de Melville [PRESQU'ÎLE DE MELVILLE, PARRY, ROSS, SIR JAMES CLARKE ROSS, RECHERCHE DU PASSAGE DU NORD-OUEST / (HERMAN) MELVILLE, *MARDI*, *PIERRE*, ETC. → JEAN-PIERRE /// LÉON MORIN (PRÊTRE) → (BÉATRIX) BECK → BAC, BACH (CHARLOTTE, JEAN-SÉBASTIEN), RUISSEAU, PETIT RUISSEAU, *ARROYUELO*,

ARROYUELO / BELLEVILLE, BELLE VILLE /// COLONNE MÉMORIALE À LORD MELVILLE, PRÈS DE CRIEFF (?)]. Le film était présenté, comme souvent, par Claude-Jean Philippe, un personnage complètement fou de cinéma, apparemment, et parfaitement hystérique, mais plutôt sympathique, et qui a souvent des choses intéressantes à dire de sa voix frénétique. Cocteau, d'après lui, serait à la source de toute une veine [VAINE / VEINES / VENISE / CANAUX, CONDUITS, TUBES, TUYAUX, SOUTERRAINS, PASSAGES SECRETS] secrète du cinéma français, dans laquelle Godard [GOD, M. GODEAU, GODOT, GOD/ART, PAULETTE GODDARD, DARD, GOTHARD], par exemple, s'inscrirait pour une grand part. Et, de fait, cet avertissement en tête, le film n'apparaissait plus comme le répertoire besogneux de tout l'attirail obscènement poétique d'une folle en délire, ou plus seulement. On avait bien le sentiment que ces dialogues perpétuellement déplacés, que le jeu faux des acteurs pouvaient aussi bien, rétrospectivement, être interprétés comme prémonitoires de *Une femme est une femme* ou de *La Chinoise*, autant et plus que comme les signes trop visibles d'une volonté ridicule de faire de la poésie à tout prix. Et, vu dans cette perspective-là, le film se transformait entièrement, pour son plus grand bénéfice : ce qui avait paru le comble du cucul tout d'un coup semblait gai, libre, moderne, ironique et bien enlevé.

Samedi 30 octobre. [*Interruption : je me suis aperçu que je m'étais trompé dans toutes les dates* [ON KAWARA (→ CARON, WARO(L), ARAUCANS (→ ORÉLIE-ANTOINE Ier → TOURTOIRAC) / DATTES (→ MAROC ?)) *de cette semaine de maladie, chacune décalée d'un jour. Je suis reparti en arrière pour corriger. Coup de téléphone de W. qui me propose de dîner avec Tina Freeman et d'aller voir un film, éventuellement – d'accord* [KORDA, ACCORD, DAROCA (→ ARAGON, *ARAGON ROMAN*), ARC, CAR, ROC, CROC, ACCROC, CORPS, ROCARD]. Je ne me souviens plus de ce que j'ai fait dans la journée : lu, probablement, je ne me souviens plus quoi, peut-être seulement les journaux. W. a amené pour dîner John Crawley, le gentil Colombien blond, qui rentrait de Colombie justement. Il a l'air de tout sauf d'un Colombien, et les douaniers sont toujours stupéfaits de son

passeport, dit-il. Pourtant il parle anglais avec un splendide accent sud-américain, tout à fait étonnant sortant de lui. À table il évoque son pays. À Bogota, dit-il, il n'y a pas de saisons. Les gens riches ont des maisons au bord de la mer, ou bien dans l'arrière-pays, et ils vont ici et là en avion, selon qu'ils ont envie d'hiver ou de printemps. On peut être en une heure sur des plages tropicales. Puis lui et W. vont à un concert [CANCER (→ *OH, A HUGE CRAB !*), DE CONCERT, SINCÈRE, S'INSÈRE] de Phil Glass. Je regarde une émission très mauvaise sur "L'assassinat de Concino Concini", d'après Maquet [(AUGUSTE) / (ALBERT) MARQUET, (MARY) MARQUET / *MAQUÉ* (EN COUPLE ?) / *MACCHE ?*]. *Télérama* fait grand cas de ce spectacle où se révéleraient création et imagination et qui doit nous réconcilier, paraît-il, avec l'histoire de France (mais elle et moi ne sommes pas brouillés du tout, à ma connaissance) en mélangeant le mélodrame burlesque à la façon de la commedia dell'arte et les techniques vidéo les plus modernes. Mais la mise en scène, *quatre*, *quadro*, *quadri*…, ou pas, est aussi débile que la pièce, et l'une et l'autre ne sont dépassées en nullité que par l'interprétation, pleine de bonne volonté honnête à la façon des patronages.

Il y avait ce soir-là chez Roland Deyla, boulevard La Tour-Maubourg, une soirée en l'honneur de Leonard Bernstein. Mais je n'ai pas trop regretté de ne pouvoir y aller, car j'avais déjà pu observer, durant une autre de ces réjouissances, au même endroit, les aspects les moins savoureux de cet illustre personnage. À John A. il avait fait alors une cour frénétique. Tout d'un coup, sur le balcon d'où l'on voit la longue façade du restaurant Les Anges, et tandis qu'il mangeait un sandwich au *roast-beef*, il avait fait tomber sur le sol un petit morceau [ARC, CAR, MARC, MORSE, (GUSTAVE) MOREAU, *L'ÎLE DU DOCTEUR MOREAU* (→ *L'INVENTION DE MOREL*), MAREK (HALTER), MORUE (→ MME DE CAMBREMER, *SODOME ET GOMORRHE*, II, III, PLÉIADE III, P. 481), (ALDO) MORO /// MOURIR IDIOT] de viande, et il avait prétendu que c'était la faute de John, qui lui aurait maladroitement donné un coup de coude :

« Ramasse-le, criait-il furieux, *ramasse-le* ! »

John le regardait interloqué et ne bougeait pas.

« Ramasse, maladroit, ramasse !

– Vous plaisantez, a dit John. Je ne vais pas ramasser vos déchets !

– Ah, s'écria alors Bernstein [BERNE (BERGE, L'HERNE, *CAHIERS DE L'HERNE* (→ L'HERBE, *L'HERBE*), EN BERNE, BORNE, BURNE(S) / STEIN], changeant complètement d'expression, ah, comme je suis heureux ! C'est merveilleux, *merveilleux*! Tu comprends, je faisais une expérience, je suis obligé : je voulais voir si tu étais comme tous les autres, prêts à faire n'importe quoi pour moi parce que c'est moi, Leonard [WOOLF / DE VINCI ↔ LEOPOLD (BLOOM, DES BELGES) /// *POLD*, *NARD* → POLNAR(EFF)] Bernstein, parce que je suis fameux et à cause de tout ce que j'ai fait, de tout ce que je suis ! Tu n'imagines pas, c'est affreux! Ça vous dégoûte de l'humanité. Je suis dégoûté de voir ce que les gens sont prêts à faire parce que c'est moi qui le leur demande. Mais toi tu n'es pas comme ça ! Non, non, toi tu n'es pas comme ça : c'est ça que je voulais savoir. Non, toi tu as ta dignité, je t'adore ! »

Et il l'embrasse. Il fallait le voir pour le croire.

[*Jeudi 11 novembre, trois heures et vingt-cinq minutes.* [Chronique du retard : j'attendais, écrivant quelques notes pour *Travers*, les premières, et lisant Valéry que j'avais ouvert afin de vérifier certaines strophes du *Cimetière marin*, que paraisse *Le Monde*, toujours dans l'espoir, déjà déçu ce matin par *Les Nouvelles littéraires*, de lire enfin quelque chose sur *Échange* : *not a thing.* Pourtant Ristat a remis son article au début de la semaine dernière, paraît-il. C'est bien triste. Depuis j'ai feuilleté *Le Monde*, à l'accoutumée, et reçu deux coups de téléphone, l'un et l'autre pour W. : de John C., de Bogota, qui a vendu déjà tout ce que W. lui avait confié, et de Marcella, ce modèle chez qui nous sommes allés un soir. Elle veut de la cocaïne. (« *I wonder how I could get some co-caine...* », la dernière syllabe interminable et appuyée, très nasale…)

« Ah çà, il faut le lui demander à lui…

– Ah, je n'aurais pas dû poser la question?

– Si, si, c'est seulement que moi je ne suis pas du tout au courant... »

Elle voulait savoir si nous avions aimé sa soirée, qui à mon avis était sinistre, et dont nous nous étions échappés aussi vite que possible :

« Je ne vous ai pas vus partir.

– Ah oui, nous t'avons cherchée, tu étais introuvable », ou bien « Tu étais au milieu d'un groupe énorme et tellement animé, nous n'avons pas voulu interrompre... », je ne sais plus.]

Hier soir, W., Tina et moi nous sommes retrouvés au cinéma où nous allions voir Murder by Death*, de Robert Moore* [LES DEUX GEORGE MOORE (→ WITTGENSTEIN), MARIANNE MOORE, *MOOR* (LANDE), RANNOCH (→ CORAN) MOOR]*), avec Truman Capote, Alec Guinness, Peter Sellers et David Niven. C'est un* "spoof ” *de plus, cette fois-ci de divers genres d'intrigues policières symbolisées par autant de détectives géniaux issus de différentes traditions folkloriques, le Belge à la 11-légère, obsédé de nourriture, le San-Franciscain imperméabilisé et chapeauté avec une grosse américaine* CHROMÉE *et rebondie, l'Anglais en tweed, le Chinois. Toutes ces parodies commencent à devenir lassantes parce que trop tranquillement parodiques, trop installées dans la parodie, tandis qu'un léger déplacement, une exagération épisodique, incertaine, seraient bien plus efficaces et intéressantes dans leur ambiguïté, il me semble; mais enfin, parodie pour parodie, celle-ci est assez drôle, en grande partie grâce aux acteurs, à commencer par Truman Capote qui, se montrant exactement tel qu'il est dans la vie, est tout à fait étonnant.*

Puis nous sommes allés dîner chez Maria, rue du Maine. Le taxi nous a laissés boulevard Edgar [GARDE, GARE DE (*L'ANCIENNE GARE DE CAHORS* (CORA, CORAN, CAHO(T)S)) / POË]-*Quinet* [QUI N'EST, QUI NAÎT, KENNY] *et je songeais, marchant sur le trottoir central, aux lignes fameuses qui sont transposées dans le* Wake *:*

« Aujourd'hui, comme au temps de Pline et de Columelle, la pervenche fleurit dans les Gaules [Interruption, vérification dans Richard Ellmann : « Aujourd'hui, comme aux temps de Pline et de Columelle la jacinthe *se plaît* dans les Gaules, la pervenche en Illyrie, la marguérite (*sic*) sur les ruines de Numance », *etc.* (p. 676) [*Interruption : retour de W. Il a acheté sur les quais* [CLEFS, KLEE / BERGE(S), RIVE(S) / QUI ?, *KEY*, KEY

WEST, *THE KEYS*/ QUIA (RÉDUIRE À)] *une série de très belles cartes postales, un certain nombre d'entre elles représentant divers paysages de Sicile, et par exemple un jardin tropical à Palerme, superbe. Une autre image représente des palmiers dans un paysage saharien, une autre encore la fuite du roi Louis-Philippe, au bout de la galerie du Bord de l'eau, le 24 février 1848. W. a aussi rapporté une carte postale, moderne celle-là, envoyée par Emilio le Libanais, de « Manaus the marvellous city in the middle of the jungle, où je passe le week-end de la Toussaint (very, very hot...) » ; malheureusement on ne voit ni le théâtre ni la ville, mais seulement une maison de chaume au bord de la rivière et deux enfants indiens dans un canoë avec la légende* Casa flutuante Flotting House *(sic) – la maison a pourtant bel et bien l'air d'être sur le rivage : il s'agit peut-être du canoë ?*]. Trouvé, en cherchant cela, ceci (Ellmann, p. 562-563) : « *Joyce's fictional method (...) is not a perception of order or of love ; more humble than either of these, it is the perception of coincidence (...) ; everyone and everything shift about in continual movement, yet movement limited in its possibilities. Joyce was interested in variation and sameness in time :* [*Interruption : coup de téléphone de Luigi. Le téléphone a sonné une première fois, W. a décroché et il n'a rien entendu : « Ce doit être un de vos* tricks *qui téléphone de New York, ça a l'air de venir de New York.*

– Je n'ai pas de tricks *à New York. »*

Ce que je raconte à Luigi, après le départ de W.

« Oh, mon Dieu, il croyait que je ne parlais pas parce que ce n'était pas ta voix ?

– On dirait bien, oui.

– Dis-lui que je n'existe pas, que je suis inexistant. Tu ne vas pas venir à Milan pour l'exposition de Gianni ?

– Quand est-ce ?

– En décembre.

– Je ne pense pas. Il est question que j'aille en Amérique.

– Pour rejoindre Duparc ?

– *Oh, Duparc, il est ici, il est là, c'est un personnage fluctuant.* [Interruption : coup de téléphone d'Edward B. Il marchait sur le boulevard lorsqu'il a été abordé tout à trac par Mouktar le Djiboutien, l'ami de Patrick D.

« Il voulait te dire que Patrick était tout à fait libre?

– Exactement! Comment tu le sais ? Moi je ne le connais pas, il m'a dit qu'il m'avait vu une fois, que Patrick lui parlait toujours de moi. J'avais un peu peur, au début, je ne savais pas s'il était jaloux ou quoi, dangereux peut-être.

– Il m'a surtout l'air passablement siphonné…

– Enfin, ça se fait peut-être, ce genre de choses, dans son pays. Il était assez sympathique, en fait. Moi je le trouve beau… Patrick aussi est un peu fou.

– Il a un frère dans un asile psychiatrique.

– Oui, je sais. Il m'a raconté ça pendant des heures, l'autre soir. Il m'a parlé très longtemps : moi j'avais l'impression qu'il s'intéressait à moi, et puis aussitôt il a couché avec cet autre garçon, *Kirk*, c'est ça ? Je ne suis pas maso à ce point-là, moi : depuis cet épisode il ne m'intéresse *plou.*

– *Plou dou tout*?

– Tu ne l'as pas vu, depuis ?

– Je l'ai vu mardi au vernissage. Toi aussi.

– Ah oui... »]

– *Fluctuant ?*

– *Après tout, c'est d'abord un personnage de roman…*

– *Ah, tu es tellement mystérieux, j'ai l'impression que tu es un rêve…*

– Oui, c'est très approprié. Duparc est un personnage d'un roman de moi, moi je suis un personnage dans un rêve de toi, ce doit être toi qui as écrit les deux livres…

– Flatteur! Mais il y a tout de même les deux livres qui prouvent bien que tout cela n'est pas un rêve…

– Pffffou… Leur existence à eux aussi est assez floue. Les critiques n'ont pas trop l'air d'y croire, et pour les journaux ils n'existent pas. Mais pour couronner le tout, Gianni est persuadé que tu fais partie de la C.I.A.

– Ah ah ah… Dis-moi, je t'ai écrit une lettre un peu folle, c'était dans un moment de dépression, il faudra en tenir compte en la lisant : je n'étais pas dans un état normal...

– Bien, très bien. Nous en tiendrons compte en la lisant.

– Nous *? Qui,* "nous" *?*

– Duparc et moi.

– Hmmmmmm, toi et ton Duparc ! Tu en es amoureux, ma parole ! »

Etc.] Et encore : «*... indication of this notion of the world, where unexpected similarities are the rule. The characters pass through sequences of situations and thoughts bound by coincidences with the situations and thoughts of other living and dead men and of fictional, mythical men »* (p. 563).] [Justement...] *Dans le petit square triangulaire qui fait communiquer le boulevard Edgar-Quinet avec la rue du Maine, W. m'a fait remarquer un très joli hôtel du Parc, qui domine un petit kiosque.*

À table, la conversation se morfondait passablement, surtout entre moi et les deux autres. Tout le monde était épuisé, j'avais du mal à entendre ce qui se disait, et surtout à le comprendre. Il fut d'abord question du film. Ensuite Tina a parlé de La Nouvelle-Orléans, et puis du Sud-Ouest américain, du désert, des mesas *indiennes, etc. Et puis, finalement, après qu'elle nous eut expliqué que si elle était si fatiguée c'est parce qu'elle avait dû se lever très tôt pour attraper un avion à Bristol, nous avons trouvé tous les deux un sujet de conversation : l'Angleterre,* and the West Country *en particulier* [Interruption : thé.] *Tina a habité l'une des*

maisons du Royal Crescent, à Bath [BACH, CHARLOTTTE BACH (→ MÊME BIOGRAPHE QUE KARL MARX) / *BOTH* (LES DEUX) / BAIN / *BATH*, BATH(MOLOGIE) / CIRCUS, *CRESCENTS*, *TERRACES*]. *Elles sont beaucoup plus larges qu'on ne l'imagine généralement. Oui, Bath est une des plus belles villes d'Europe, la plus belle peut-être.* [Interruption, retour de W. : «Miss Niarchos n'a pas téléphoné?

– Non.

– Les Français se moquent de la vulgarité et du mauvais goût des armateurs grecs et tout ça, mais je ne peux penser à aucune maison de Paris aussi belle et aussi bien arrangée que la leur. Est-ce que je peux poser une question sur mon habillement ? »] *Et puis il y a tout, pas seulement cette sublime architecture XVIII*e *: des ruines antiques, une cathédrale superbe. Oui, les cathédrales anglaises sont tellement belles! beaucoup plus belles et en tout cas plus diverses que les cathédrales françaises, qui sont toutes plus ou moins les mêmes, à la longue. Oh ça, ce n'est pas vrai du tout. Est-ce que vous connaissez Wells? Ah oui, c'est celle qui a cette croisée de transept stupéfiante, avec le grand X incurvé, non ? Lichfield, Lincoln, Ely. Salisbury est la plus belle, peut-être. Eh bien, Glastonbury était encore plus grande que Salisbury, gigantesque. Comment s'appelle en anglais le livre de Powys qui a ce nom-là dans son titre ? En français c'est encore plus beau :* Les Enchantements de Glastonbury. *Je n'ai jamais rien lu de Powys. Oh, c'est très bien. (Moi je le lisais à Venise, au* Florian [FLORA (MACDONALD, TRISTAN, & CÉLINE) / ORAN (CAMUS, *LA PESTE* → *LE ROI PESTE*, POË), NORA (→ JOYCE), PIERRE NORA / ORIENT, LORIENT, LOREN (→ ROBBE-GRILLET), SOPHIA LOREN, LORRAIN, LE LORRAIN, ORLAN]. *Ma mère m'avait apporté* Wolf [HUGO WOLF, LES WOOLF, GÉNÉRAL WOLF(E) (ERREUR DE CHATEAUBRIAND, *WOLF* (→ *MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE*, LIVRE ONZIÈME, CHAP. 3 (PLÉIADE I, P. 391)), STATUE À GREENWICH, LE MÉRIDIEN, *LE MÉRIDIEN* (→ CELAN)] Solent [INSOLENT, NOTES, SOT (ET) LENT, *SOLAN*/CELAN, C'EST LONG] *lorsque j'étais à l'hôpital, riva dei Medicanti. J'aimais beaucoup la couverture, dans l'édition de poche : un paysage de la campagne anglaise par Paul Nash ("in the*

collection of Lady *Lane* [ÉLAN, CELAN, LANCE, LANCE, *LANCE*, LANDE, HÉLÈNE (?) / SENTIER, CHEMIN]*”).) Tu connais* *l'Irlande* [IRAN, LANDE, DIANE, LIANE, R(O)LAND(E), LANDRY, NADIR] *? Non, malheureusement, mais je connais assez bien* *l'Écosse* [L'ÉCOLE, LES COLS, SES COLS, LES COSSES (?), SÉQUELLE] *où je passais tous mes étés, lorsque j'étais adolescent. C'est magnifique. Et puis c'est un désert. On peut faire des dizaines de kilomètres sans rencontrer âme qui vive. C'est immense et il n'y a que quatre millions d'habitants, cinq peut-être, dont une bonne moitié est concentrée dans deux ou trois grandes villes. Oui, tandis que l'Angleterre est très dense, au contraire. Et pourtant la campagne n'est pas du tout abîmée. La France aussi est déserte, je suis allée de* *Calais* [PALAIS, MALAIS, GALET, RÂLER, VALET, BALAI, BALLET, COLLÉ, LAQUÉ, LAQUAIS, LE CAYLA] *à* *Angers*, *on fait des kilomètres sans voir un village. Tiens, ce n'est pourtant pas une des régions les plus dépeuplées de France. Qu'est-ce que tu dirais en Lozère ! Mais j'aimerais surtout aller dans le Périgord. Oui, c'est beau, et c'est une des régions françaises où la nourriture est la meilleure. Faire de bons repas, et entre-temps de la* *bicyclette* [ANNE-MARIE STRETTER, AGOSTINO (*PRIMA DELLA RIVOLUZIONE*), HUGO WOLF / CYCLE, CYCLIQUE, ETC.]. *Etc.*

Nous avons eu du mal à trouver un taxi, ensuite. Il faisait horriblement froid. Nous avons déposé Tina devant chez Andy, où elle habite, nous sommes rentrés ici et nous sommes couchés, et endormis aussitôt.]

Dimanche 31 octobre 1976

Encore une journée rivée à la télévision, quoique je me sois senti un peu mieux. J'ai regardé d'abord un film de télévision américain, *Planète Terre.* L'action se déroule au XXIIe siècle. Les femmes sont les maîtresses absolues d'une société particulière, née comme toutes les autres au lendemain de la catastrophe nucléaire. Elles traitent les hommes en esclaves grâce à une drogue abrutissante. C'est médiocre et mal joué, c'est finalement profondément régressif, et pourtant, à un certain niveau, c'est plus audacieux, plus inventif, moins coincé que quoi que ce soit d'équivalent au sein de la production française – sans compter que le

héros (John Saxon [NAXOS, SAXO GRAMMATICUS, SAXOPHONE, *SAX*, SAX, SAXE, SACHS, BAX / ANGLO-SAXON) est assez sexy.

Ce fut ensuite un film américain, de George Pal, en version française : *Atlantis, terre engloutie* (1961). Pour faire des économies, certaines séquences ont été reprises à certains films, en particulier à *Quo Vadis?*, et plus ou moins habilement intégrées au reste, ce qui permet de voir au passage Deborah Kerr fuyant l'incendie de Rome. Comme toujours le message idéologique et moral, que même des films de cinquième zone comme celui-ci s'estiment tenus de transmettre, est très réjouissant. Ainsi, au début, la jeune princesse d'Atlantide débarque en Grèce et se comporte d'une façon tout à fait inappropriée non pas tant à la Grèce qu'à l'Amérique. «Nous n'avons pas de princesses, ici, pas de sujets et pas d'esclaves», s'entend-elle dire. Les scènes de foule et les intérieurs de palais sont superbes.

Michel est venu me voir pendant que je regardais ça, il s'est joint à moi et semblait y prendre autant de plaisir que moi. Mais quand j'ai voulu regarder ensuite *Les Jours heureux*, un feuilleton américain sur la vie des lycéens dans les années soixante, il a tout de même craqué et il est parti.

W. a dîné avec moi et nous avons regardé une émission sur René-Victor Pilhes. La paranoïa a le même effet que la sincérité (à laquelle elle est d'ailleurs très souvent liée), la même fonction cumulative et entraînante, autogénératrice. Dès qu'on l'aborde, que ce soit pour s'y enfermer ou dans le dessein de s'en démarquer, on ne peut que tourner en rond, à l'intérieur ou à l'extérieur, autour de sa structure elle-même cyclique, dans une tentative désespérée, toujours à recommencer, toujours déçue, d'en finir avec elle alors qu'elle tourne avec vous et que son mouvement perpétuel est alimenté par vos efforts mêmes pour la paralyser : ainsi un chat tournerait autour d'un pilier ou d'une grosse colonne d'église, mettons, pour attraper une pelote de laine en fait attachée à sa queue. Et ce pauvre Pilhes, qui a une voix très désagréable, et qui voulait corriger l'effet produit – il l'a dit très expressément – et la fausse image donnée de lui par certaines de ses précédentes apparitions à l'écran, ne pouvait bien sûr que les aggraver. Il a déclaré que si *La Bête*, son dernier roman, avait moins de qualités littéraires que ses autres livres

– ce qu'il semblait prêt à concéder –, c'est qu'il avait voulu cette fois exprimer une indignation politique urgente. Triste.

J'ai oublié que j'avais vu aussi une autre émission de la série "Faux et usage de faux", celle-là intitulée "L'autre Garibaldi" et consacrée à un très obscur incident franco-italien des années vingt : les réalisateurs de cette série ont décidément le goût des sujets *out of the way*, et ce n'est certes pas moi qui m'en plaindrai. Nous avons terminé la journée en regardant *Vers sa destinée (Young Mr. Lincoln)*, de John Ford, assez beau, dans un genre cucul quoique vraiment très "suédois" (surtout sur la fin – ombres de personnages se détachant sur un ciel mouvementé au sommet d'une colline sombre, etc.).

C'est ce jour-là qu'Aragon a voulu passer me rendre visite, très gentiment, et rapporter le parapluie emprunté trois jours plus tôt ; et que j'ai préféré regarder tranquillement *Atlantis.* L'Histoire jugera.

Lundi 1er novembre

Travaillé ici, pour la première fois depuis plus d'une semaine. Visite à Aragon ainsi que noté précédemment : V. et lui, de Toulon où ils se trouvaient, étaient donc allés rendre visite à Barrault, à Brangues. Barrault avait été tout de suite séduit par l'idée de mettre en scène *Les Yeux d'Elsa* ; et il avait proposé de s'y atteler dès la rentrée. Comme Aragon et V. rentraient sur Toulon, cependant, Aragon avait été alarmé par un premier incident qui montrait bien que V. n'était pas tout à fait aussi sans reproche qu'on aurait pu le croire d'après son attitude jusqu'alors. En effet, il était difficile, en chemin, de trouver des chambres. Ils n'avaient trouvé qu'une chambre à un lit. Mais V. avait refusé de partager ce lit avec Aragon, qui était donc allé coucher dans la baignoire (c'est difficile à croire) et qui, le lendemain, était mort de fatigue tandis que V. était tout frais et dispos après sa confortable nuit dans le grand lit double.

« Bon, mais à l'époque je n'y ai pas attaché tellement d'importance.»

Ensuite les problèmes se sont multipliés autour du projet lié aux *Yeux d'Elsa*. Barrault a connu un échec terrible avec son *Soulier de satin*. Il a expliqué à Aragon et à V. qu'il lui fallait nourrir sa troupe, qu'il avait une

responsabilité envers elle, qu'il venait de perdre beaucoup d'argent et que donc il ne pouvait pas monter le scénario de V. Il y eut d'autres tentatives malheureuses, l'une en particulier avec Cardin, qui lui aussi se serait défilé au dernier moment, là encore pour une question d'argent dont il ne disposait pas, a-t-il dit. Puis le projet fut repris par Maeght, qui s'engagea à tout payer et à fournir un théâtre. Mais au moment du départ pour le Liban [BILAN, MILAN, LABAN, BANAL, NABIL(A)] (on ne sait pas trop ce que tout soudain le Liban vient faire là-dedans), il manquait dix-sept millions :

« Bon, je les avais en banque, je les ai avancés. Maeght ne m'en a rendu que quatorze. Mais surtout il m'a escroqué d'un Tanguy que je lui avais passé pour des raisons fiscales : "Il faut que je puisse le montrer aux inspecteurs", disait-il. Il l'a évalué à trente millions – il vaut bien plus – et il ne me l'a jamais rendu. Tu comprends, il avait dépensé quatre-vingts millions pour ce spectacle, il jugeait que trente millions, bon, c'était normal : ma participation, en somme… Le spectacle, il faut le dire, a été un immense succès, un immense succès personnel pour Alain. Là-bas, les Libanais était tous après lui, *le jeune génie français*, il a eu beaucoup de succès flatteurs. Il a rencontré ce malheureux, dont il m'a beaucoup parlé ensuite, d'ailleurs je l'ai vu parce qu'il l'a fait venir : il était laid et gras, il ne parlait pas un mot de français, il avait tout quitté pour rejoindre Alain, qui pour lui représentait absolument tout, tu penses… Mais Alain, une fois que l'autre a été là, dans un petit appartement parisien, ça ne lui faisait plus le même effet. Au bout de trois jours, même, ça ne lui disait plus rien du tout. Il l'a renvoyé comme il était venu. C'est pour ça que je dis que c'est un monstre. Mais à quel point c'est un monstre, ça je ne le savais pas encore. Il faut aussi tenir compte de ce que dit le petit —— [l'ami, comment s'appelle-t-il ?], et ça, ça je ne peux même pas te le raconter. Et il ne fait rien, rien, rien, Alain : il prétend qu'il travaille, qu'il prépare quelque chose, mais —— dit que chez eux il n'y a pas un manuscrit, qu'il n'a rien fait depuis des mois... »

W. et moi avons dîné ici, puis j'ai regardé une émission sur la mort à travers les âges, depuis le XVe siècle. Le dialogue de Pierre Dumayet avec le spécialiste Michel Vovelle était assez absurde de pomposité, mais l'on voyait tout de même certains endroits intéressants, en particulier un

mausolée élevé sous Louis XVI, à Aix, par un riche marchand pour lui-même : monument en ruine, arcs, niches, statues entre les feuilles. Mais pourquoi les intellectuels français, à la télévision, ont-ils toujours cet on ne sait quoi de maladif, d'étriqué, cette timidité, ce ridicule? Un professeur d'université américain, interviewé à la télévision, a en général l'air très à l'aise, naturel, souriant. Là, on voit et on entend un petit bonhomme ampoulé, fouineur, emberlificoté, qu'on a du mal à prendre au sérieux.

D'autre part il est curieux de constater à quel point les critiques de télévision sont prêts à juger les réalisateurs sur leurs *intentions* affichées, tout à fait comme les Américains jugent de la qualité d'un plat d'après la liste de ses composants, l'énoncé de ses ingrédients, la longueur de son nom – et pas du tout, dans un cas ni dans l'autre, sur les réalisations. Quelqu'un annonce qu'il va faire une dramatique sur Concini en faisant appel à des techniques vidéo, à des effets de caméra ultramodernes ou supposés tels, à un montage prétendument révolutionnaire, etc. : c'est tout à fait assez pour qu'on parle d'*originalité*, d'i*nvention merveilleuse*, de cette *nouveauté* si précieuse dont notre télévision a tellement besoin, etc. Peu importe que le produit fini soit parfaitement inepte. On croirait ces compositeurs ou ces artistes conceptuels qui vous expliquent à n'en plus finir "ce qu'ils ont voulu faire" : sur le papier, c'est merveilleux (même vos réactions sont prévues, on vous annonce ce que vous allez ressentir, et lesquelles de vos illusions vont être levées, ou mises en cause, ou *dénoncées*) ; à l'oreille ou à l'œil, ça n'a aucune espèce d'existence.

Pierre Dumayet, pareillement, annonce un programme sérieux, avec la participation d'un spécialiste universitaire reconnu, sur un sujet par excellence austère : et aussitôt « c'est presque un pléonasme de dire de cette émission qu'elle est excellente» (sic). Eh bien non, elle n'est pas excellente du tout, elle est superficielle et bluffeuse. Cela n'empêche d'ailleurs pas qu'on en apprenne un peu quelque chose, comme de tout.

Plus tard, sous la pluie, nous sommes allés jusqu'à Saint-Germain pour acheter au drugstore la *New York Review of Books.* J'avais le cafard, j'étais las du ton de W., de sa perpétuelle mauvaise humeur. Même à ses

côtés, je me sentais seul et triste. Nous ne sommes restés dehors qu'une petite demi-heure, et nous sommes rentrés nous coucher.

[Vendredi 12 novembre 1976, trois heures et quart. [Chronique du retard. *J'ai essayé de dormir pour me remettre de cette horrible nuit. Rien à faire : j'ai peut-être vaguement somnolé une heure, en rêvant que je n'arrivais pas à dormir, et je n'en suis pas reposé si peu que ce soit. Je ne me souviens que de l'effort pour dormir, et de tout ce qu'il en coûte de maintenir de force les paupières closes. Pourtant je meurs de sommeil. Il faut que j'aille acheter des cahiers, celui-ci touche à sa fin.*] [*Interruption : été acheter des cahiers, donc, et* Le Monde *que j'ai feuilleté. Essayé de joindre Paul, en vain.*] Hier soir W. dînait avec la comtesse Brandolini. Nous avions cru d'abord que le repas avait lieu chez elle, et que donc j'étais invité, mais en fait c'était chez de quelconques Rothschild, et donc non. Toutefois il a invité Marcella, le mannequin, à venir avec lui. Il m'a demandé ce que je comptais faire : rester ici, regarder la télévision, puis aller au Manhattan, peut-être. Lui préférait le Sept, avait envie de danser. Je lui ai dit que je l'y retrouverais.

J'ai donc dîné seul, et tâché de regarder *Crépuscule à Venise*, de Jean Mistler, un film de télévision sur les derniers mois de Wagner. Après la création de *Parsifal* [*FOL PARSI*, PERCEVAL (LE PREMIER MINISTRE ASSASSINÉ, SON FILS LE FOU DE BATESON)], PERCIVAL (DES *VAGUES*), « *GONE TO INDIA* », LES PERCY (DE SYON HOUSE, DUCS DE NORTHUM-BERLAND → KEW, CANALETTO, ETC. /// LOHENGRIN (SON FILS)] (1882), Wagner [VAGUES, *LES VAGUES* (→ PERCIVAL), NERF(S)) / AGEN, ANGER(S), DANGER, VENGER, WRANGLER('S) / OTTO WAGNER → OTTO] n'envisage plus d'écrire d'autres opéras. Son fils Siegfried veut être architecte. Lui reçoit un télégramme d'une petite Anglaise, Carry Pringle, l'une des solistes parmi les Filles du Rhin, qui se propose de lui rendre visite. Ferdinand Bac [FILS DE ? ("NÉ" BACH) / RUE DU BAC, BAC, BACH, BAX, BAL, BAN ET ARRIÈRE-BAN, BAM (IRAN)] fait de lui plusieurs portraits. Il assiste au carnaval. Le film le montre marchant dans la ville, avec Cosima ou bien avec Liszt, du côté de l'Académie ou de la Salute, ou bien faisant un tour en gondole sur la

lagune [LACUNE, AGEN, INÉGAL]. Malheureusement la seconde chaîne, sur laquelle était diffusé ce programme, ne marchait pas, et pour une fois que j'avais l'occasion d'entendre un peu de musique, c'était seulement derrière le bourdonnement de plus en plus fort de l'appareil *. [*Interruption : passage de W. qui revient d'une vente aux enchères de livres rares : il a acheté une édition originale de* Pomes Penyeach*, de Joyce, et une autre de* Dicts et Faicts du Sieur Gambetta le Lutin [LUPIN, « MON LUPIN », LUPIN (→ « NOUS SOMMES TOUS DE LOPINS » / DUPIN), (GERMAINE) LUBIN, GEORGES LUBIN, LATIN, LUTTONS / BUTIN, MUTIN, PUTAIN]*, de Nadar, dédicacée. Il me les montre, l'enthousiasme l'emportant chez lui sur la mauvaise humeur, en l'occurrence, mais à cela près il est glacial, quoiqu'il me propose de dîner ce soir chez Warhol, car il y a convié Thomas. D'accord. Quelqu'un téléphone.*

* Le jeu de Malka Ribowska. « D'un point de vue purement dramatique, l'interprétation de Malka Ribowska (Cosima) est remarquable de sensibilité. » Cela a l'avantage de préciser ce qui, de l'avis de la majorité du public et d'une bonne part de la critique, représente, aujourd'hui, un jeu dramatique de qualité : il semble s'agir avant tout d'être avec prodigieusement d'insistance le personnage qu'on est censé incarner, d'y consacrer toute son énergie. (C'est ainsi que jouait Sapritch, portée aux nues naguère pour ses interprétations dans les transpositions des romans de Mauriac, par exemple.) Malheureusement, cette frénésie de l'être-là, cette intensité se transmettent de l'acteur ou de l'actrice au personnage, qui pourtant, le plus souvent, étant fort habitué à être lui-même, n'y met aucune visible application ni insistance. Cosima Wagner ne devait pas s'épuiser du matin au soir à être Cosima Wagner. On présume que ça lui venait assez naturellement, sans qu'elle ait à y penser seulement. Tandis que l'actrice qui joue Cosima Wagner est bien décidée à être Cosima Wagner autant et plus qu'on peut l'être, et à faire en sorte que cela se voie. Les réalisateurs soulignent encore cette détermination sans relâche, ils l'accusent en filmant en très gros plan à longueur de scène, en scrutant les visages de la façon la plus intense, pour ne pas laisser perdre une seconde de cette surincarnation : et voilà ce qui fait croire à une "grande actrice". [*Rajouté le samedi 13.*]

« Ce n'était pas Edward ?

– Non, c'était Christian.

– Qu'est-ce qu'il raconte ?

– Il veut récupérer sa clef.

– Oui, je suppose!» (Ceci éructé : il a l'air d'imaginer, si j'en juge par ses insinuations, que Christian m'a laissé la clef de son studio pour que je puisse y aller baiser.)]

Je suis sorti d'ici un peu avant onze heures, et j'ai marché jusqu'au Manhattan, rue des Anglais. J'y étais déjà allé un soir avec Gianni, mais ce n'était alors qu'une petite boîte de quartier, assez séduisante comme telle et plutôt ennuyeuse. Maintenant c'est devenu un lieu d'attouchements, de baisages éventuels et d'obscurité, quoiqu'il y demeure une salle où l'on danse. Quand je suis arrivé il n'y avait pas grand monde, mais j'y ai tout de même trouvé Michel D. et Jean J., et aussi Alain, le sourd-muet, qui a vu ma photographie dans la vitrine de la librairie Gallimard et qui en est tout excité. Je passe un moment sur un canapé. Un jeune garçon assez joli de visage, poilu, mais qui réussit à être à la fois maigre et gras, me suce la queue assez longuement, bien placidement, aussi tranquillement et *matter of factly* que si nous étions tous les deux à lire *Le Chasseur français* ou *Jours de France* en attendant chez le dentiste. Mais je n'ai pas envie de jouir. Pourtant, plus tard, quand beaucoup de monde sera arrivé et se pressera dans la petite pièce spécialement consacrée aux attouchements divers (les mots *caresses* et *tripotages*, pour des raisons opposées, ne conviendraient pas mieux, et parler de *salle d'orgie* serait hélas beaucoup dire), je serai dans un tel état d'excitation libidino-nerveuse que je ne pourrai laisser personne me toucher le sexe, crainte de jouir aussitôt.

Un grand garçon brun, moustachu, au corps glabre, assez beau, veut que je le baise et n'en finit pas de me présenter son cul, mais je sais très bien que si l'extrémité de mon sexe s'engage si peu que ce soit entre ses fesses je jouirai aussitôt, que ce ne sera bien drôle ni pour lui ni pour moi, et qu'il risque même d'être (légitimement) furieux. Aussi je me dérobe sans le décourager, une attitude qui doit être pour lui peu compréhensible, et peut-être exaspérante.

Il y a quelques beaux garçons, que je caresse, un très grand brun très poilu, avec des muscles extraordinaires sur le ventre, mais il ne s'intéresse qu'aux gens de sa taille, et d'ailleurs il ne s'en trouve qu'un; le Sacha de "Sacha", qui flirte avec moi un moment et puis s'en va : il est un peu bizarrement foutu, mais il a un côté marginal, retiré, pas bien sûr

d'être là, qui me plaît assez; un blond au corps couvert de poils très doux qui veut que je l'encule pendant qu'il embrasse quelqu'un d'autre, mais il a de la merde au cul et je bats une retraite précipitée; un petit moustachu brun, très poilu aussi, avec une très belle queue, et je reste un moment avec lui. J'hésite à lui proposer de venir à la maison, mais je crains que W. ne prenne mal cette invitation, et je m'abstiens de la formuler. Entre-temps j'ai parlé à Jean Ristat.

« Je pourrais mentionner notre rencontre ici dans l'article que je suis en train d'écrire, me dit-il; mais Piatier n'aimerait sans doute pas ça... »

C'est ainsi que j'apprends que ce fameux article, que je guette dans *Le Monde* depuis plus de trois semaines – depuis que Paul m'a dit qu'il avait, d'après Jean, été remis à Jacqueline Piatier –, n'est en fait même pas écrit. Or c'est le 2 octobre, le jour de l'anniversaire d'Aragon, que Ristat et Sallenave m'ont parlé de leurs articles respectifs sur *Échange* comme étant pratiquement chose faite. Depuis, le livre a été retiré des vitrines. À rendre service si imparfaitement on perd tout le bénéfice de reconnaissance qu'on en pouvait attendre, et l'obligé si mal obligé, lui, ne garde en mémoire que l'attente où il fut maintenu d'une faveur annoncée et sans cesse remise à plus tard. D'autre part, il semble que maintenant je devrai aller moi-même à la télévision, alors que dans la dernière mouture du projet dont j'ai eu écho, c'était seulement Aragon et Ristat qui devaient y évoquer *Échange*, hors de ma présence et, bien sûr, de celle de Duparc. Tout cela est aussi schématique et vague qu'au premier jour.

J'ai quitté le Manhattan un peu après minuit, tout mon foutre avec moi. Et j'ai marché jusque vers le Sept où je pensais trouver W. En chemin je me suis arrêté, mais vraiment pour pisser, dans la tasse qui est sur le quai aux Fleurs (ou bien est-ce le quai de Corse [TORSE, MORSE, COURSE, CORPS, CRISE, ROSE, OCRE, *CORSO*, *CURSE* (MALÉDICTION), ROC(S), CORÉE] ?) : un type m'y a suivi, pas mal. Mais il voulait que nous allions ailleurs.

« Je n'ai pas le temps, ai-je dit.

– Tant pis, alors », a-t-il répondu d'un ton vexé (il avait l'air de vouloir dire : *tant pis pour toi*).

J'étais au Sept vers une heure. Il y avait beaucoup de monde, et il faisait très chaud. W. n'y était pas. Je l'ai attendu jusque vers deux heures, parlant à Edward, à Samia, à Michel K., et dansant un peu. Puis je suis rentré et me suis couché. Quand lui est rentré je dormais. Mais il m'a réveillé, comme toujours. Il s'est couché sans me dire un mot.

«Bonne nuit tout de même, j'ai dit.

– Qu'est-ce que c'est que ce *bonne nuit* hypocrite ? J'étais ici à minuit et demi, je vous ai attendu une heure et demie, qu'est-ce que vous avez fait?

– Je suis allé au Manhattan, comme je vous l'avais dit, puis je suis allé au Sept, où nous avions rendez-vous et où vous n'étiez pas. Et où est-ce que vous êtes allé, quand vous êtes ressorti?

– Au Manhattan.

– C'est au Sept que nous avions rendez-vous.

– J'y étais à minuit, vous n'y étiez pas.

– Non, bien sûr, généralement vos dîners se terminent à deux heures du matin…

– Eh bien, pas cette fois-ci, tant pis pour vous, il ne faut pas y compter.»

Et il s'est tourné pour dormir. J'étais dans un tel état de fureur devant tant d'injustice et de malhonnêteté que je n'ai jamais pu me rendormir, sinon vers six heures du matin, dans l'autre lit, malgré un demi-valium – tout ce qui restait – et un Dogmatil (qui n'était peut-être pas une bonne idée). Et j'étais réveillé à huit heures.

Il fallait que j'aille pointer au chômage. Je l'ai fait. En revenant je me suis recouché, mais je n'ai pas pu me rendormir. J'ai donc eu deux heures de sommeil à peu près, plus une demi-heure tout à l'heure, au début de l'après-midi.

Ce matin, au moment du petit déjeuner, j'ai dit à W. que je voulais lui parler.

«Non, pas si vous avez cette voix hystérique.

– Écoutez-moi. Vous m'avez dit la nuit dernière que désormais je ne pourrais plus me plaindre que vous rentriez tard. Je suis rentré à deux heures, c'est plus tôt que vous ne rentrez la plupart du temps. Mais surtout j'aurais été ici à minuit et demi si vous n'aviez pas insisté pour qu'on se retrouve au Sept, où vous n'étiez même pas. Je trouve que vous êtes assez injuste.

– Oui, oui, oui, tu trouves toujours tout injuste... »] [*Interruption : thé.*]

Mardi 2 novembre 1976

Toujours malade, toujours pas travaillé. J'ai parlé au téléphone à Gianni, rentré de Milan. Il a vu Luigi, qui vit comme un ermite, dit-il, dans un appartement presque nu. Je suis aussi allé faire une nouvelle visite au médecin, Jacques, rue Vaneau, et il m'a obtenu pour le lendemain à neuf heures moins le quart un rendez-vous chez un radiologue :

« Tu verras, elle est très drôle. Tout à fait de notre bord, je crois... »

Il me fait prendre des préparations colorantes pour la radiographie. W. dîne avec un Anglais, le directeur de *Transition*, d'après ce que je comprends. Resté à la maison je regarde *Tarzan s'évade* (1936), avec beaucoup de plaisir, puis la fin de *Votez McKay.* Il y a ensuite un débat sur les élections américaines, qui ont eu lieu dans la journée. Sont en communication un studio à Paris et un autre à New York. D'un côté Maurice Couve de Murville, ___ (le ministre des Affaires étrangères de Pompidou, son nom m'échappe), Dominique Taddei et Roger-Gérard Schwartzenberg ; de l'autre Henry Cabot Lodge et l'auteur de *The Best and the Brightest*, qui parle à peine français. Cabot Lodge manie admirablement notre langue, en revanche, mais il paraît un peu simple d'esprit, ou bien il est tout à fait dans ses bottes. Comme *Jobert* (voilà, ça me revient) s'étonne, sans trop de tact, de la médiocrité relative, intellectuellement, des candidats en présence, il rétorque que ni Doumer ni Doumergue n'étaient non plus de grands intellectuels; et comme on lui explique que ces temps sont lointains et que la fonction présidentielle, en France, a bien changé depuis l'avènement de la Cinquième République, il donne encore l'exemple de René Coty, « un homme très estimable,

certes, mais... ». Et l'autre Américain répond aussi tout à fait à côté de la plaque chaque fois qu'on lui pose une question – la difficulté de l'échange étant encore aggravée par la mauvaise qualité de la transmission. Comparativement, les Français ont l'air d'autant de phénix, en particulier Schwartzenberg (j'ignorais qu'il fût si jeune), qui est simple, direct et clair : il explique très bien pourquoi, du point de vue d'un homme de gauche, Carter [(ELLIOTT) CARTER, CARTERET, ÉCART, *L'ÉCART*, TRACE(R)] est tout de même très préférable à Ford. (Moi j'avoue que je trouve Ford assez sympathique, avec son honnête bêtise, son côté lanceur de bébés et embrasseur de boules de neige, et l'aspect camelot de Carter plutôt inquiétant. Mais, bien sûr, Schwartzenberg a raison.) Après le retour de W. nous regardons la première chaîne, qui retransmet une "nuit des élections américaines" et commente de premiers résultats, pas clairs du tout. Je pensais pour ma part que Ford allait l'emporter puisque la bataille était serrée et qu'il avait pour lui, d'ores et déjà, le poids de la fonction présidentielle et l'avantage d'occuper la place. Mais lorsque nous avons éteint le poste, parce que j'étais très fatigué, et encore un peu malade, aucune issue ne se dessinait.

Mercredi 3 novembre

Je me suis levé à huit heures pour aller chez la radiologue. Elle a l'air d'une pute de la rue Saint-Denis, sympathique et drôle, avec un accent étonnant. Pendant que j'attendais, je l'entendais discuter avec une amie à qui elle faisait toute sorte de reproches :

« Je ne te fais pas de reproches, *je constate*, c'est tout. Tu es comme ça tu es comme ça : tu n'y peux rien, peut-être, et moi non plus. Je ne te fais pas de reproches : JE CONSTATE.»

Rien d'extra : *ordinaire*, comme dirait Aragon. On se serait cru à la maison.

Les examens ont duré assez longtemps et m'ont coûté sept cents francs. On a observé que ma vésicule biliaire était énorme et ne se vidait pas. À l'heure du déjeuner je suis retourné voir Jacques, qui m'a prescrit un traitement. J'ai donc acheté un tas de médicaments. Et, trop fatigué, je

n'ai toujours pas travaillé. En fin d'après-midi, je suis tout de même sorti pour aller retrouver W. à une petite réunion organisée au siège des éditions des Femmes, rue des Saints-Pères, à l'occasion de la publication d'un livre de photographies faites par l'une des deux sœurs que martyrisait John, un soir, chez Melinda. Il n'y avait pour ainsi dire que des femmes. W. était très réservé, et sur les photographies et sur la démarche qui consiste, de la part de femmes prétendument avancées et libérées, à s'enfermer ainsi, disait-il, dans un ghetto volontaire, ne parlant que d'elles-mêmes, ne photographiant qu'elles-mêmes : elles feraient mieux, disait-il, de renoncer à cette étiquette "femmes", de sortir dans le monde, de se mesurer, par exemple, pour une photographe, à tous les photographes hommes et femmes, d'égale à égaux, au lieu de se barricader [ARC, CAR, BAC, BACH (*BARR*), JEAN-MARC BARR, RICARD(O)(OU), BARRIQUE, CADET (→ ROUSSEL), CHARYBDE, BARI, CABRI, BRI(S)CARD] dans un art de femme.

Nous voulions aller au cinéma. Mais quand nous avons eu fini de dîner, au Petit Saint-Benoît, il n'était même pas neuf heures, la séance était à dix, nous ne savions pas où passer, nous sommes rentrés ici et nous n'avons pas eu le courage de ressortir. Je me suis couché, et j'ai lu au lit, dans la *New York Review of Books*, un article sur Sartre et le théâtre, du moins d'après son titre, car en fait il n'était guère question de cela, mais de philosophicailleries assez fumeuses; un autre sur *L'Œuvre au noir*, de Yourcenar ; et un autre encore de John Kenneth Galbraith sur l'United Fruit.

[*À partir du lendemain, jeudi 4 novembre, j'ai de nouveau travaillé à peu près régulièrement. Je vais donc arrêter là cette reprise* [RÉPÉTITION, RAPPEL, *LA REPRISE* (→ ROBBE-GRILLET → KIERKEGAARD) / "POINT", COUTURE, PIÈCE RAPPORTÉE] *partielle. Mais comme il n'y a aucun espoir de rattraper jamais tous les retards accumulés, et que les jours les plus anciens risquent de s'oublier, je reprendrai demain, si je peux, la suite chronologique de ce* journal*, là où elle a été interrompue, dans les premiers jours de septembre. Pour l'instant je suis trop fatigué pour me lancer là-dedans.*]

[Samedi 13 novembre, deux heures et demie. [Ch. r. : *été faire des courses pour le week-end. Téléphoné à Aragon, qui m'avait appelé ce matin et proposé de déjeuner avec lui demain. Je lui ai demandé si nous pouvions plutôt dîner ensemble ce soir. Oui. Et j'ai téléphoné à Jacqueline qui m'avait appelé plusieurs fois à des moments où elle était pressée. Thierry vient toujours jouer du piano chez elle. D'autre part, elle songe maintenant à aller vivre un ou deux ans aux États-Unis, et elle y cherche déjà du travail, en particulier dans l'enseignement.*

« *Moi j'avais vaguement cherché à Pâques, je n'avais rien trouvé. Ce n'est vraiment pas un très bon moment, à moins que la situation n'ait évolué depuis six mois. À l'époque, non seulement les universités américaines n'engageaient pour ainsi dire plus d'étrangers, mais les diplômés indigènes avaient un mal fou à décrocher un poste ici ou là. Bien pis, il y avait partout d'énormes réductions d'effectifs, tous les professeurs qui n'étaient pas titulaires étaient menacés. Mon ami* Eugène [EUGENE (OREGON), PRINCE EUGÈNE DE SUÈDE (→ MALAPARTE, NELLY SACHS / SA MAISON) / IMPÉRATRICE EUGÉNIE (GUIDÉE À CEYLAN PAR LEONARD WOOLF) / GÊNE, GÈNE] *Nicole* [GRAMMAIRE DE PORT-ROYAL, NICOLAS (II), NICOLE LAPIERRE (→ *CHANGER DE NOM* → *STEIN*, STEIN, *STONE* (→ NOTES))]*, qui est à N.Y.U. depuis près de dix ans, écrivait sa thèse de doctorat, et des articles dans des revues, à toute vitesse, pour obtenir coûte que coûte la fameuse* tenure *et ne pas perdre son job. Enfin, excusez-moi de n'être pas très encourageant… D'un autre côté, moi, il y a six ans, je suis parti sans aucun contact préalable, j'ai été engagé immédiatement, sans aucun problème. On ne sait jamais…*

– Ah oui, mais je ne peux pas partir comme ça, c'est impossible.

– En tout cas je suis sûr que Suzanne serait enchantée de vous accueillir, de vous aider, elle recevait toujours des amis américains quand elle était en France, je suis certain qu'elle recevrait tout aussi bien des amis français maintenant qu'elle est retournée là-bas ; et surtout vous, qu'elle aime beaucoup. Je n'ai pas son adresse, mais demandez-la à W., à la galerie... Ah, et si vous l'appelez, voulez-vous lui dire que je vais dîner avec Aragon, finalement? Il est au courant.

– Avec Aragon? Je suis très impressionnée… Vous le voyez beaucoup?

*– Oui, pas mal, ces temps-ci. C'est la seule conquête d'*Échange. *Il prétend que c'est ce qui est arrivé de plus grand dans la littérature française depuis Beckett…*

– Eh bien, ça vaut pas mal de critiques, ça, tout de même…

– Oh, vous savez, il n'est plus tout à fait aussi jeune qu'il l'a été. Et puis c'est une situation un peu ambiguë, dans la mesure où je n'ai pas une très grande admiration pour son œuvre.

– Je la connais très mal. Je n'ai lu aucun de ses romans. Mais il paraît que ce sont tout de même de grandes choses…

– Bof... vous avez lu Les Thibault *?*

– Oui?

– Eh bien, c'est vraiment tout à fait le même genre, littérairement.

*– Beaucoup de gens font grand cas d'*Aurélien...

– Ah oui ? Je ne l'ai pas lu, celui-là. Mais Les Beaux Quartiers*, par exemple…*

– Et puis il y a les derniers, comment ça s'appelle, Théâtre / Roman*, non?*

– Oui, je n'aime pas beaucoup ça, moi. Non, ce qui est très beau, il faut le reconnaître, c'est Le Paysan de Paris*. Mais à part ça… Enfin, je ne connais pas assez l'œuvre dans son ensemble pour avoir une opinion très précise, et je ferais mieux de me taire. Disons seulement que ce n'est pas vraiment notre famille littéraire, à tort ou à raison. Et donc il y a quelque chose d'un peu boiteux dans les relations entre nous. Mais enfin il est extrêmement gentil. Il vient même me soigner quand je suis malade, malgré les six étages à grimper…*

– Bon, je sais que c'est un vieux projet, que j'en parle tout le temps, etc., mais voulez-vous venir dîner à la maison, un samedi soir, W. et vous ?

– Oui, bien sûr, avec plaisir.

– Ça vous ennuie si j'invite aussi Thierry ?

– Non, non, au contraire, je l'aime bien.

– Très bien.

– À bientôt.

– À bientôt. Je vous embrasse. »

Il ne s'agissait pas, hier soir, de dîner chez Warhol en attendant qu'arrivent de Zurich Thomas Amman et son ami Matthias, comme je l'avais compris, mais de les attendre et de dîner avec eux. Or leur train n'arrivait à Paris qu'à onze heures. Ce n'était donc pas la peine de se rendre très tôt rue du Cherche-Midi. D'abord, après m'être arrêté de travailler, j'ai essayé de dormir un peu, car j'étais très fatigué. Mais je n'y suis pas arrivé. J'ai alors lu un assez long moment les notes d'Alfred Appel sur le texte de Lolita*, qui sont merveilleuses, une mine d'inspiration inépuisable (presque autant que le texte lui-même!). Puis j'ai regardé la télévision. Il y avait un feuilleton sur "les milieux de la boxe", qui promettait, d'après certaines images de l'innocent* Télérama*, d'être assez sexy. Et, de fait, ce n'était pas mal.*

Les feuilletons [FEUILLES, FEUILLAGES, FEUILLETS, FEUILLETER, *FEUILLETÉ* ("STRATIFIÉ", ETC. → BATHMOLOGIE)] *français sont beaucoup plus lents, beaucoup plus ambitieux, ou plus prétentieux, selon les points de vue, ou plus consciencieux, que les feuilletons américains dont je faisais une énorme consommation en 1969, à New York. Ils ont des prétentions psychologiques, sociales, voire esthétiques. Dans les feuilletons américains, un personnage qui ne parle pas n'est jamais montré. Ici on a un tas de plans sur des visages silencieux, mais censés être expressifs. En fait, cela trahit le genre. Et malgré le souci de réalisme, ou à cause de lui, la capacité de capter la quotidienneté de la vie du moment, ses gestes, ses expressions, ses phrases, ses tenues vestimentaires, tous ses tics, est beaucoup moins forte ici que là. À New York elle était si puissante que je n'étais pas autrement surpris, l'après-midi, de rencontrer entre deux cabines de projection d'une arrière-salle de "librairie" porno, sur la 42e rue, là où l'on va se faire faire des pipes, ou en tailler soi-même, un garçon entrevu le matin, et remarqué, dans* All my Children.

D'autre part les feuilletons américains exposent rarement des situations exceptionnelles. Ils ont pour cadre la famille, la maison, l'immeuble, la rue peut-être. Les personnages sont plus nombreux,

beaucoup plus "réels" d'être moins "fouillés" (dans la "réalité" la plupart des personnages ne sont pas très "fouillés", Dieu sait!), et il leur arrive chaque jour un tas de choses (à noter que souvent ces feuilletons quotidiens se déroulent selon une variété de "temps réel " : d'un épisode à l'autre une journée s'est écoulée, et l'on ne se demande pas ce que Dick ou Michael ont bien pu faire l'après-midi puisqu'on les a rencontrés au Rialto ou à la Scala et qu'on leur a fait une pipe…). À la vérité, il se passe de fait tellement de choses, dans ces feuilletons américains, que dans Mary Hartman*, le* spoof *des feuilletons, le film courait après son script à si vive allure que les auteurs étaient complètement dépassés et n'avaient plus qu'une avance de quelques jours, voire de quelques heures sur ce que voyait le public à la télévision. N'importe.* Le Cœur au ventre *est très visible, surtout si l'on prend soin de vérifier de temps en temps que les autres chaînes sont, elles, irregardables. Et Sylvain Joubert est très mignon.*

J'ai vu ensuite le début d'"Apostrophes"*, l'émission de Bernard Pivot : c'était consacré cette fois-ci à l'émancipation féministe, quoique la seule féministe véritable, parmi les quatre femmes invitées, fût Xavière Gauthier qui, présentée au début, avec les autres, était si peu souriante, avait déjà l'air si furieuse, si préalablement décidée à mordre, qu'on l'aurait prise pour une mauvaise folle, ou pour un chien de la campagne franc-comtoise au temps de la jeunesse de Pasteur. Je n'ai pu entendre, en fait, que Francine Mallet parler de son livre sur George Sand, et je n'en ai rien appris que je ne susse déjà, pour parler comme Mme Valtesse de La Bigne (était-ce Mme Valtesse de La Bigne, ou bien Mme de Loynes, ou bien quelque autre hôtesse littéraire Troisième République, qui disait de je ne sais plus quel Paul Hervieu ou Ferdinand Brunetière : « Il m'a aimé pendant vingt ans sans que je le susse » ?). Au thème dominant de l'immensité sans limites du savoir (ou, pour le dire plus modestement, de la connaissance érudite – qui s'intéresse, voulez-vous me le dire, aux khans et rois de Crimée que j'ai rencontrés tout à l'heure, par accident, dans le dictionnaire, et qui ont paru bien surpris de me voir paraître, comme s'ils n'avaient vu passer personne depuis deux ou trois siècles?), se mêle, sur le mode mineur, le petit motif, à la fois agaçant et réconfortant, rassurant, de la répétition, voire du rabâchage : le savoir*

ne serait pas tout à fait si immense que cela, puisqu'on y repasse si souvent par les mêmes carrefours, et même le long des mêmes chemins; du hameau Sand il est à peu près impossible de ne pas tomber aussitôt dans le village Chopin, dans le village Musset, sur la butte maréchal de Saxe, dans un couvent glacial à Majorque, dans les canaux et les filets de Venise…

[Interruption : coup de téléphone d'Antonio. Il a entendu dire par John que j'étais malade, et veut prendre de mes nouvelles. Il est arrivé ce matin de New York avec Ileana. Il y aura jeudi à la galerie un vernissage d'une exposition de Bob Peterson. Entre-temps Antonio va aller en Italie.

« Où ?

– À Florence.

– Tu vas aller draguer aux Cascine ?

– Je n'y pensais pas, à vrai dire, mais si tu me le recommandes…

– J'ai un ami qui y faisait le trottoir, jadis, sous un grand arbre. Il a toute sorte de souvenirs de prostitution adolescente aux Cascine. C'est Eva qu'on entend *typing her little heart out*?

– Oui.

– Présente-lui mes devoirs, *and a big sloppy kiss.* À Ileana aussi…]

Je suis arrivé chez Warhol en même temps que deux autres invités, Marcella*, le modèle, et sa* roommate*, une certaine* Ingrid*, carrément, mannequin elle aussi. Edward et Samia étaient déjà là, un joli couvert était mis, des joints ont circulé ainsi que du champagne. Burke a montré aux deux Américaines sa collection de photographies de Curtis. Elles se sont extasiées ainsi qu'il convenait. Étrange, la façon dont la culture, disons, "new-yorkaise", parvient à imposer ses valeurs à tous, à tous ceux, en tout cas, si incultes soient-ils, qui veulent jouer un rôle ou du moins figurer honorablement dans ce milieu-là. Il est bien évident qu'on pourrait montrer n'importe quoi à ces filles en leur assurant que la bande à Warhol s'y intéresse, qu'il s'agisse de boîtes à priser russes du XIX*e *siècle ou d'une collection de sceaux carolingiens, et qu'elles seraient pareillement transportées. Leur ignorance est sans frontières et leur permet de se retrouver chez elles partout, aucunement dépaysées.*

L'une, en particulier, Ingrid, est tout entière habitée d'une niaiserie très poétique qui n'est pas sans évoquer un peu la jeune Brigitte Bardot :

«Si ça s'appelle riz-minute, ça doit prendre une minute à faire », dit-elle par exemple.

Toutes les deux sont très jolies, mais l'autre, quoiqu'elle ait, lorsqu'elle parle, d'assez vilaines expressions du visage, a plus de chic, plus de talent et d'ardeur mimétiques, plus de rapidité et d'aisance pour attraper au vol les opinions et les tournures qui sont nécessaires, juge-t-elle, aux appartenances qu'elle se souhaite. Depuis la soirée que nous avons passée chez elle elle a bronzé, et elle fait à présent beaucoup plus d'effet. Elle porte ses cheveux réunis en une queue de cheval placée très haut, bien au-dessus de la nuque, mais l'autre jour sur le côté droit de la tête, ce qui lui donnait l'air d'une Amazone, ou d'un jeune chef hun aux champs Catalauniques. Le principal de son image de marque, toutefois, et l'instrument essentiel de ses espérances pour marquer l'époque, est dans sa façon de s'asseoir. Elle était vêtue hier d'une veste de tweed très cintrée, ouverte, genre Wallis Simpson, d'une longue jupe plissée, et, à la manière de l'héroïne d'une production hollywoodienne de 1932 dont l'action se déroulerait à la feria de Séville ou bien sur une grande hacienda argentine, de longues bottes qu'elle expose complaisamment, soit en se tenant les jambes très écartées, soit en en ramenant une sous elle, le talon droit sous la cuisse gauche.

« Je n'aime pas les filles qui écartent tellement les genoux », dira Raoul qui est arrivé vers onze heures, retour d'un concert de musique arabe aux Bouffes-du-Nord en compagnie de son nouvel amant, un Français qui vient de passer deux années à New York et que lui a dépêché Norman.

J'ai parlé un moment avec Samia dont la fameuse tante, celle qui vit à Téhéran, est arrivée aujourd'hui à Paris.

«Mais elle est libanaise, n'est-ce pas ?

– Oui, mais son mari a maintenant la plupart de ses affaires en Iran, surtout depuis la guerre du Liban. Et puis elle habite Paris la moitié de l'année. À Téhéran elle est obligée de bien se tenir, alors ici elle sort tous les soirs, elle a des amants, elle vit comme une folle. Elle veut toujours

un homme plus beau, plus fort, plus séduisant. Là, elle m'a dit qu'elle avait trouvé la merveille, le plus beau de tous, mais elles sont plusieurs à lui courir après, il paraît qu'elle a des rivales.

– Quel âge a-t-elle ?

– Trente-huit ans. Elle a horreur que je la présente comme ma tante, elle veut que je dise que c'est ma cousine : je m'embrouille tout le temps.

– Tu l'emmènes au Sept ?

– Oh, elle n'a pas besoin de moi pour aller au Sept, elle y va toute seule avec ses amis. L'autre jour j'y étais avec Émile, il a eu très peur, il ne voulait pas que je le présente…

– Oui, je sais : il est terrorisé quand il rencontre des Libanais. Saalah est comme ça avec les Tunisiens. Un jour je l'avais invité à dîner ou je ne sais quoi avec un Tunisien, il était furieux.

– Oh oui, je sais, il est encore pire : ils meurent de peur qu'on apprenne quelque chose sur eux à Beyrouth ou à Tunis. Je leur dis qu'ils n'ont qu'à s'en ficher...»

« Ce qu'il y a d'amusant, dit-elle aussi, c'est que ma tante a deux filles qui sont exactement le contraire de ce qu'elle est.

– Très sages ?

– Ah, çà, sages*, je ne sais pas... L'une non, en tout cas. Mais, tu sais, elles ont horreur du luxe et de tout ça, de cette vie-là, elles ne la supportent plus. Elles ont déménagé. Maintenant la maison de la rue Octave-Feuillet est trop grande pour ma tante, elle veut acheter quelque chose de plus petit, place des États-Unis par exemple.*

– Oui, c'est très bien, la place des États-Unis, très ouvert, très…

– Oui, tandis que la rue Octave-Feuillet, je ne sais pas si tu connais, ce n'est vraiment pas très gai. »

Samia a reçu de Van Schley son livre, World's Run*, accompagné d'une petite note,* Hope to see you soon, *suivie d'une paire d'*etc. *qui lui fait entrevoir une interminable série d'orgasmes. Van est le meilleur amant qu'elle ait jamais eu, dit-elle. Il a un truc énorme, toujours dur, il peut faire l'amour toute la nuit, dix fois, il est toujours prêt à recommencer. Les photos du livre, où l'on voit Van à toutes les pages, elle les regarde*

exactement comme nous feuilletons une livraison de Kake. *Sa favorite est celle où l'artiste héros court le long d'un très haut mur, à Moscou : c'est celle où on en voit le plus, c'en est presque obscène.*

Ingrid et Marcella, pendant ce temps, regardaient une somptueuse brochure de 1932 à propos du Normandie*, que W. a offerte à Fred. Les photographies, il est vrai, sont étonnantes, et la salle à manger, par exemple, dont les proportions et le style se situent à peu près à mi-chemin entre un décor pour* Cléopâtre *et le métro de Moscou, faisait s'exclamer à Ingrid, avec ses incroyables intonations marilyno-bardotiques :*

*«*You mean all that was *really* on that ship? *»*

Tina Freeman a fait d'Andy une jolie photographie en couleurs, très précieuse et désuète, vaguement lartiguienne d'inspiration, en moins flou : il est assis au bord d'un grand canapé Louis XVI [Interruption : coup de téléphone de Maria Niarchos, pour W. W. donne aux gens son numéro ici, ils appellent, ils disent :

«W. ?»

Je dis :

« Non, ce n'est pas W.

– Je voudrais parler à W. »

Je dis : «C'est de la part de qui? », ainsi qu'il m'a expressément demandé de le faire. Mais la question met les correspondants de mauvaise humeur, ils deviennent désagréables, ce qui me rend moi-même de mauvaise humeur; de sorte que l'échange se passe désagréablement chaque fois.]*, avec une abondante plante verte sur sa droite.*

À onze heures et demie Thomas et Matthias n'étaient toujours pas là, nous sommes passés à table, ce qui les a fait arriver presque aussitôt. Tout le monde avait grand-faim et se sentait passablement fatigué. Nous avons mangé le curry de poulet à l'espagnole (sic) préparé par la concierge, très bon, des fromages du fromager de la fontaine des Quatre-Saisons, des glaces apportées par Raoul, des truffes au chocolat de Zurich, des biscuits, bu du champagne, fumé encore quelques joints. Mais la compagnie était passablement éteinte.

Plus tard, après que nous étions retournés au salon, j'ai parlé avec Richard, l'ami de Raoul. Il a passé deux ans à Rome, deux ans en Inde, deux ans à New York. Il se préparait à aller voir sa mère à Saint-Dizier.

«Ah oui, Saint-Dizier… Il y a un très beau cloître flamboyant, en pierre rouge. Mais non, pardon : je confonds avec Saint-Dié…

– À Saint-Dizier aussi il y a un très beau cloître...»

Sa grand-mère est russe. Il est calme, souriant, il semble s'entendre avec tout le monde, il lie conversation aisément avec les uns et les autres, avec les modèles, avec Samia dont il vante le grain de beauté dans le cou, tellement bien placé, lui dit-il, et il lui parle de Rome. Pourquoi ne puis-je pas faire la même chose ? Dans cette incapacité il entre beaucoup de paresse et d'ennui, c'est certain. Je n'ai guère envie de parler avec ces filles, aucun doute là-dessus ; et comme il faudrait faire un effort, je m'en dispense. Mais il y a aussi une question de don, qui me fait gravement défaut. Car si j'essaie de me forcer, les résultats sont catastrophiques : je dis vraiment *n'importe quoi – c'est comme si quelqu'un d'autre parlait à l'intérieur de moi, je suis le premier surpris des phrases qui sortent de ma bouche, et forcément elles sont mal interprétées, ou bien elles ne le sont que trop bien.*

Tout le monde voulait aller au Sept. Moi pas, j'étais trop fatigué, ayant à peine dormi la nuit précédente. Je suis rentré me coucher, seul.

Ce matin, une fois de plus, je suis allé acheter Le Figaro *pour voir si par hasard… Mais, bien entendu, rien du tout. Toutefois c'est d'une lecture instructive, surtout les pages littéraires. Il y a par exemple un article de Michel Droit sur un livre de Michel Ciry, le peintre, qui donne l'impression bien reposante que toutes les réactions se tiennent gentiment la main.* [Interruption, thé. Lu un chapitre de *La Bataille de Pharsale*.]

Nous allons dîner au Petit Saint-Benoît, à l'extérieur. Et nous en sommes presque au dessert lorsque passe sur le trottoir, accompagné de toute une bande d'amis, filles et garçons, un type qui me met dans tous mes états, une espèce de trappeur canadien, chemise à carreaux, épaisse moustache, poils jusqu'à la moitié du cou, le genre qui vous laisse désespéré de frustration, au moins quand on est moi (ce qui ne fait pas forcément un monde fou). Bien entendu il ne me jette pas un seul regard,

il ne me voit même pas. [*Interruption :* shat *: premiers vrais étrons depuis des semaines…*] Ensuite nous marchons sur le boulevard. Jacques a décidé qu'il fallait à tout prix trouver quelqu'un pour me consoler. Mais tous les candidats qu'il suggère à mon attention sont rejetés.

«Comment oses-tu ? Après cette merveille? Comment dit Claudia Cardinale dans *Le Guépard*, déjà : "Ce serait comme boire de l'eau après avoir goûté du marsala!" Attends, lui, peut-être, là-bas, oui, lui il est très bien. Ah, mais je le connais! C'est mon marin! Il est donc revenu...»

En effet c'est Gilbert, le marin, qui m'écrivait du Sénégal, où il faisait son service, des lettres discrètement amoureuses. La vie militaire et ses rudes exercices lui ont très bien réussi, il a considérablement embelli depuis son départ, il a maigri, il s'est musclé, il est bronzé et tout à fait envisageable, la preuve…

«Tu est rentré depuis quand?

– Trois jours.

– C'est tout à fait fini, maintenant?

– Tout à fait fini, oui.

– Est-ce que tu fais quelque chose, là, tout de suite? Nous allons voir le Hitchcock, *Family Plot*, est-ce que tu veux venir avec nous?

– Oui. »

Pendant toute la séance il laissera sa main sur ma cuisse, non pas à la façon d'un dragueur, mais comme une marque de bonne solide affection qui ne demanderait que le moindre encouragement pour se faire plus pressante. Jacques aussi semble intéressé par Gilbert. Mais il s'aperçoit vite que, dans le contexte de nos retrouvailles, il n'a aucune chance. J'ai l'impression que je suis le fantasme que ce petit marin (il était déjà bien joli, le jour où je l'ai rencontré, avec ses cheveux courts et sa petite valise de métal argenté… Il pleuvait. Il se dirigeait vers la gare. Il m'avait invité à prendre un verre dans un café : « Si je rate mon train je te rappelle ». Mais il ne l'avait pas raté) a emporté avec lui en Afrique, et soigneusement entretenu là-bas.

Le film me déçoit beaucoup par rapport aux commentaires enthousiastes de John et de W. C'est assez drôle par endroits, mais

Hitchcock s'est installé beaucoup trop nettement à mon goût dans le *spoof*, dans la parodie farce.

«C'est un *spoof* de lui-même, disaient ces messieurs, un *spoof* de tous ses films les plus *spoofy*, à commencer par *North by Northwest.* »

Et c'est vrai. Mais le résultat n'est pas un second degré du *spoof*, un *spoof* de *spoof*, un deuxième degré du deuxième degré, seulement un *spoof* sans jeu, sans ambiguïté quant à sa nature, trop affirmé en tant que *spoof*, trop spoofiquement confortable. Le clin d'œil final souligne bien cette espèce de vulgarité qui me fait penser que le maître, qui n'a cessé de multiplier, dans ses films les plus "sérieux", les clins d'œil discrets et les traits d'ironie, commence à perdre la main, et se laisse aller. C'est un Hitchcock pour les gens qui viennent de découvrir que Hitchcock, bien plus qu'un maître du suspense, était un maître de l'ironie, du déplacement, du jeu des niveaux. Bien entendu on peut toujours donner un tour de plus à l'admiration, et prétendre que ce *spoof* officiel, le premier, je crois, est en fait le plus grave et le plus tragique de Hitchcock. Mais ce serait forcer l'interprétation (ce qui est la clef du plaisir esthétique, évidemment).

En sortant du cinéma nous avons marché sur le boulevard, en sens inverse, et rencontré Edward. Nous avons tous pris un verre au Flore. Tout le monde s'intéressait beaucoup à Gilbert. Mais lui ne s'intéressait qu'à moi, très timidement. Il nous a raccompagnés, Edward et moi, jusqu'en bas de chez moi. Je lui ai demandé s'il voulait monter :

« Oui, bien sûr, si ça ne te dérange pas.

– Non, pas du tout, tu peux même coucher là, si tu veux. »

Mais nos amours ne furent pas tout à fait aussi réussies qu'eussent pu le laisser espérer de si heureux auspices. D'abord, il a beau avoir perdu son relatif embonpoint, il reste un ex-demi-gros, et son corps n'est pas aussi ferme qu'on pourrait le souhaiter. Ensuite, peut-être pour me faire plaisir, il veut que je le baise, mais son cul, peut-être à cause d'un long défaut de fréquentation dû (paradoxalement? ou bien s'agit-il seulement de la Marine anglaise ?) à la Marine, ou à l'Afrique, est d'un accès très ardu. Je n'ai pas de crème, c'est trop serré, je me fais mal, je débande. Je

crois que finalement, après d'assez longues tentatives infructueuses, j'ai joui sur lui, tout simplement, et seul…

Bref, *nothing to write home about*, comme dit John.

Mardi 31 août 1976

Le matin, nous avons fait l'amour de nouveau, et cette fois-ci je suis parvenu à l'enculer, mais assez laborieusement, et il n'a toujours pas joui.

D'après ce *journal* même, je me suis mis au travail à quatre heures de l'après-midi, ce jour-là, et j'ai écrit tout entière la journée du 15 août, la dernière de celles, en Grèce, où j'avais vu W., à ce moment-là ; et le début de la journée du 16. Je ne sais plus ce que j'ai fait avant ni après. J'ai peut-être dîné seul au Saint-Benoît, mais ce n'est pas sûr du tout. Peut-être est-ce le jour où j'ai rencontré Charles, puis Dominique, le soldat de Nîmes ? Oui, tout cela est en train de me revenir. En fait j'avais dîné avec Gilbert, je crois. En tout cas je prenais un verre avec lui, au Mabillon, lorsque Charles s'est joint à nous. Nous avons ensuite rencontré Dominique. J'ai parlé d'aller au Bronx, assez cruellement peut-être, parce que Gilbert était un peu larmoyant, dans le genre épagneul breton conjugaliste. Dominique allait dans cette direction, il habite rue Sainte-Anne, et Charles se proposait de me rejoindre. Mais je voulais d'abord passer chez moi. Dominique est venu avec moi, et Charles aussi, en fait. Ensuite nous nous sommes dirigés vers la rive droite, et nous sommes passés chez Charles qui n'aurait pas été hostile à quelques ébats, je crois bien. Dominique avait un rendez-vous chez lui. Charles et moi nous sommes dirigés vers le Bronx. Mais, dans la rue Sainte-Anne, assis sur l'aile d'une voiture, j'ai vu un homme de trente-cinq ans, peut-être, un peu chauve, moustachu, très brun, poilu, avec des poignets épais couverts de poils noirs : pas précisément beau (je me souviens m'être dit qu'il ressemblait à un jeune duc de Morny, avec son large front), mais solide, très viril, et tel qu'il détonnait assez nettement dans le contexte.

Charles est entré au Colony pour un coup d'œil d'inspection. Je l'ai attendu devant la porte, regardant l'inconnu qui me regardait aussi mais sans bouger, d'un air grave. Charles, lorsqu'il est ressorti, s'est immédiatement aperçu de ce qui se passait. Lui aussi trouvait l'autre à son goût – « un vrai homme », disait-il. Je lui ai demandé de rester cinq

minutes avec moi, à me parler, pour me donner un motif à demeurer sur place, immobile. Mais l'inconnu lui-même ne bougeait toujours pas, se contentant de croiser mon regard de temps en temps. Charles m'a finalement entraîné au Bronx. Mais je n'ai fait qu'entrer et sortir, le temps de voir si l'autre me suivrait. Non. Je suis donc ressorti dans la rue, là où j'étais d'abord. Nous sommes restés longtemps chacun dans la même position, immobiles, incertains. Puis je me suis mis à marcher un peu, jusqu'à la rue Thérèse et retour. Ce manège a duré longtemps. Je ne sais plus qui de nous deux a parlé le premier. Lui m'a vouvoyé un long moment. Non, il n'attendait personne. Un casse-pieds, comme dirait Barthes, est venu me parler, quelqu'un que d'abord je ne reconnaissais même pas, un Américain qui une fois avait introduit Gloria Gaynor et tout une camarilla de coiffeurs américains dans une soirée de Roland Deyla : deux fois il m'a tenu de grands discours auxquels je comprenais d'autant moins que je n'avais qu'une hâte, qu'il se taise et s'en aille, car je craignais qu'il ne fasse fuir mon inconnu, lequel me plaisait de plus en plus avec son air d'être tombé là par accident, comme s'il sortait d'un congrès international des jeunes pères de famille chrétiens officiers de réserve, qui, très malencontreusement (pour les familles chrétiennes), se serait tenu dans une rue adjacente à la rue Sainte-Anne. C'était un Italien, il était de Milan. En fait de congrès il revenait d'un voyage en Amérique du Sud et d'un séjour dans une île inconnue des Caraïbes, vénézuélienne ou colombienne, peut-être.

« J'étais à Milan la semaine dernière. »

Je lui ai parlé de l'hôtel Mariano où nous étions – « Ah, c'est un hôtel très snob, a-t-il dit. C'est là que descendent toutes les cantatrices» –, de Brera, de l'Ambrosiana, et de ce palais X, *Clementi* peut-être, où j'avais voulu voir des fresques de Tiepolo et que je n'avais pas trouvé. Lui habitait près de l'église où est exposée la *Cène* de Vinci. Nous avons passé une demi-heure au moins à parler de Milan, assis l'un et l'autre sur un capot de voiture. Mais c'est lui qui le premier a proposé que nous allions ailleurs.

« Bien sûr.

– Tu veux venir chez moi ?

– D'accord. »

Nous sommes donc partis vers l'avenue de Rivoli, que nous avons suivie jusqu'à la Concorde.

«J'habite vers les Champs-Élysées. Tu veux prendre un taxi?

– Non, je peux marcher. »

Il ne connaissait pas la collection du comte Panza di Biomo. Mais il m'a parlé d'un collège très prestigieux, près de Milan, où étaient exposées de très belles œuvres classiques. Dans les jardins qui sont en bas des Champs-Élysées, nous avons dûment évoqué Proust.

«C'est vrai qu'il était homosexuel?

– Oui, bien sûr, mais ça n'a jamais été un secret… J'ai lu un livre très étrange, un jour, écrit par quelqu'un qui détestait Proust, et qui prétendait que c'était un écrivain exécrable. Il citait des phrases à l'appui de cette opinion, et il faut bien dire que certaines, ainsi isolées et choisies, soigneusement tirées de leur contexte, étaient assez convaincantes. Mais surtout ce bonhomme parlait de la sexualité de Proust. Il faut reconnaître qu'elle a des côtés assez sombres. Proust avait une fixation érotique sur les garçons bouchers. Il aimait percer des rats avec des aiguilles à tricoter. En tout cas, cet auteur prétendait que le fameux baiser du soir, dans la vie de Proust, n'était pas du tout un baiser, mais que sa mère le branlait : que c'était là le terrible secret autour duquel s'organisait toute l'économie de la *Recherche*…

– Oh, vraiment?

– Ah, je ne fais que citer...»

Il faut dire que cet Italien parle parfaitement le français.

[Dimanche 14 novembre, trois heures et quart. [Chronique du retard : W., qui maintenant est sorti, pour aller aux Puces d'après ce que je comprends, occupait ce bureau. Je lisais Pynchon dans la chambre.] *Je suis allé hier chez Aragon à huit heures. Il s'est mis dans tous ses états parce qu'il cherchait pour moi un formulaire de candidature au prix Fénéon et ne le trouvait pas. Il semble perdre toujours tout. Il se plaint qu'on lui dérange ses manuscrits, "*l'année 37*", "*l'année 38*", mais*

Maria soutient le contraire, que le femme qui édite ce travail-là se donne un mal fou pour tout maintenir ou remettre en ordre, et que c'est lui qui désorganise l'ensemble chaque fois qu'il met la main dessus. En tout cas, depuis que je le connais, les histoires de feuilles perdues et de chapitres intervertis n'ont pas cessé.

Il a finalement trouvé le formulaire au moment où il renonçait à le chercher. Nous sommes allés en taxi jusqu'au boulevard de Sébastopol et, après une hésitation entre Monsieur Bœuf et un autre restaurant où nous avons déjà dîné deux fois, nous sommes allés chez Monsieur Bœuf, à l'angle de la rue Saint-Denis.

«Est-ce que vous avez retenu ? a demandé l'un des garçons, bien que le restaurant fût alors vide.

– Il demande si nous avons retenu…, ai-je traduit en langage des durs d'oreille.

– Si nous avons retenu *? Est-ce que j'ai la tête de quelqu'un qui retient ?»*

On nous a installés à une petite table ronde pour deux personnes. Au début, la conversation était un peu difficile, parce que j'étais obligé de crier pour dire quoi que ce soit, et, comme il y avait peu de dîneurs, on n'entendait que moi dans le restaurant. Et puis la salle s'est remplie, j'ai bu, j'étais un peu ivre et je n'y ai plus pensé.

C'est dans ce restaurant qu'Aragon a rencontré Didier. L'autre jour, en rentrant chez lui, Didier a découvert qu'un très grand Le Yaouanc, qu'il possède, était tombé du mur, il a eu très peur mais rien n'était cassé. Le petit Jean-Paul est parti pour Toulon, officiellement pour trois jours, mais il n'est pas revenu. Pourtant Aragon a un manuscrit à lui rendre, le manuscrit de ses poèmes, qu'il a présentés à Gallimard. Gallimard ne veut pas de ce recueil-là, mais trouve que les derniers poèmes sont bien meilleurs que les premiers, et voudrait voir ce que Jean-Paul (dont j'ignorais complètement qu'il écrivît (décidément, c'est contagieux…)) fait maintenant.

«Et Michel ?

– Oh, Michel, Michel c'est une histoire lamentable… Tous ses vêtements sont restés chez Alain, Alain lui a dit qu'il les enverrait chez

lui, mais Michel a téléphoné à son père, rien n'est arrivé. Le pauvre, il n'ose pas aller les chercher lui-même, il a peur de se faire tuer. Il faut qu'il rachète tout. Alain tolérait seulement qu'il soit vêtu de noir. Maintenant le pauvre garçon s'est acheté un costume bleu, c'est assez touchant, pas cher, sans doute, mais qui lui va très bien. Mais Pierre Berger avait dit qu'il prendrait soin de lui, qu'il le logerait : on a bien assez de maisons, disait-il ! Et puis maintenant il est parti au Maroc, et le petit est seul à l'hôtel, qui lui coûte très cher. Ma belle-sœur, elle, a obtenu de son bienfaiteur, Pierre Berger, de rester à Paris une semaine de plus. Il y a plus d'un mois qu'elle est ici, maintenant. Au Plaza, ça coûte quelque chose. L'autre jour, après la pièce [Equus], *elle m'a demandé avec un petit air comme ça : "Alors, le moment où ils se déshabillent, ça t'a plu ?" Je l'aurais battue…*

– C'est comment, la pièce ?

– Ah, c'est très beau, très beau… J'y suis allé parce que j'étais obligé, mais je dois dire que c'est très bien, très bien, il faut que tu la voies...»

La cuisine de ce restaurant semble très bonne. J'ai mangé du bœuf à la moelle, excellent. Mais l'on ne peut pas dire que la clientèle soit particulièrement agréable à regarder. Aragon a des goûts assez étranges en la matière. Le Bistrot du Port est "vieille tante" au possible, d'inspiration, et d'ailleurs michetonneux en diable; le restaurant qui est dans une ancienne chapelle, et dont j'oublie le nom, n'est pas non plus très distingué; quant à celui-ci, il a un public de jeunes cadres et leurs femmes, avec dans l'atmosphère générale un on ne sait quoi de gras et de vulgaire, de maquignonneux, qui fait soupçonner tout le monde d'avoir une Mercedes (moderne). Pour notre part nous ne passions pas inaperçus, d'autant moins que j'étais ivre et de bonne humeur, et Aragon en plein flirt :

« Tu ne sais pas ce que je ressens pour toi, n'est-ce pas ? Il ne faut pas que tu sois encore malade. J'aimerais beaucoup te voir nu.

– Bof, ce n'est pas d'un intérêt foudroyant.

– Ça m'intéresse, moi. »

Il m'a raconté que cette semaine il avait fait quelque chose qu'il ne croyait pas possible : eu des relations avec quelqu'un de beaucoup plus

âgé que lui.

«Non, non, qu'est-ce que je dis ? Pas de beaucoup plus âgé que moi, tout de même pas : de beaucoup plus âgé que ce que j'aime d'habitude. *Ça ne m'était jamais arrivé : un homme de plus de quarante ans. Je ne pensais pas que j'en aurais envie, ni que je le pourrais : eh bien, j'ai pu. C'est quelqu'un de Toulon, il m'écrit tous les jours depuis!*

– Tu n'oublies pas que je note tout dans mon journal*, n'est-ce pas ?*

– Hé hé hé... »

Je ne sais jamais si je le trouve exaspérant ou touchant. Il est en tout point le contraire exact de Barthes, lui toujours si discret, qui ne parle jamais de lui qu'on ne l'en ait pressé, et alors c'est presque toujours pour se diminuer ou se moquer de lui-même, souligner une bévue qu'il a commise ou un malentendu dont il est responsable, à la façon d'un homme bien élevé. «Homme bien élevé», c'est bien le dernier qualificatif qu'on donnerait à Aragon, qui certes n'en voudrait pas, quoiqu'il ait beaucoup d'usage du monde et des manières tout à fait distinguées. Est-ce l'effet de l'âge, qui diminuerait les défenses dont on dispose contre soi-même et contre la terrible pulsion narcissique, serait-ce seulement la claire conscience qu'impose la vieillesse qu'il reste peu de temps pour parler de soi et pour verser au dossier toutes les pièces qu'on estime favorables (mais l'on néglige, ce faisant, tout ce qu'il y a de suspect et de défavorable dans la même chemise, et qui l'emporte, au moins sur le moment, en ce dépôt massif et précipité ?). Ou bien l'homme a-t-il toujours été ainsi ? – auquel cas les réunions du groupe surréaliste devaient être un joli concours d'ego, parce que je n'imagine pas Breton bien modeste non plus; à moins qu'Aragon ne se rembourse sur le tard du silence (relatif) à lui imposé par Breton, justement, par le Parti, par Elsa, et plus que tout par l'absurde personnage qu'il s'était composé ? Quand on pense que cet homme a fait trembler la France littéraire, imposé même une espèce de Terreur…

Parmi les contemporains que j'ai eu l'occasion d'approcher, je ne connais que Marguerite Duras qui pousse plus loin que lui la manie de la vantardise, avec ses éternels « Je crois que tu vas trouver ça encore mieux que Jaune *: c'est encore plus fort», qui finissent par couper*

l'herbe sous le pied des compliments, même chez les fervents admirateurs tels que j'en fus. Aragon est tout de même plus subtil, parle peu de ses œuvres en tant que telles, et sollicite peu ni ne provoque les éloges des autres, que sans doute il apprécie peu à l'aune des siens. Il reste que neuf sur dix de ses phrases – or il parle tout le temps, surtout avec moi, peut-être, dont le "vouloir-dire", selon l'expression de Barthes, justement, est peu développé, sauf poussées logorrhéiques dont je ne suis pas complètement exempt… – tendent à montrer, avec un très léger assaisonnement d'humour qui n'abuse ni lui ni l'auditeur, à quel point il est malin, courageux, séduisant, comment il a toujours tout compris et tout fait avant tout le monde, et combien il connaît l'histoire mieux que les historiens, la cuisine mieux que les cuisiniers, la peinture mieux que les peintres et la guerre mieux que les généraux (ce qui n'est pas forcément faux, au demeurant, non plus d'ailleurs qu'une bonne partie du reste; mais on s'en convaincrait plus volontiers si ce n'était pas lui qui le disait).

Même dans le domaine sexuel et sentimental, à quatre-vingts ans, il arrive à être vantard – non sans référence à Victor Hugo, mutatis mutandis *; un type ne peut pas coucher avec lui sans aussitôt lui écrire tous les jours des lettres enflammées, au point d'en être embarrassant :*

« Qu'est-ce que je peux faire ? Veux-tu me le dire, mon petit ? »

En effet, c'est un vrai problème.

Or en même temps il est assez touchant, d'une part parce qu'il a plus de bonnes raisons d'être content de lui – même si je suis mal placé pour en juger, n'étant pas un aragonien très fervent – que la plupart des autres hommes; et surtout parce que sa forfanterie, même si on lui en veut d'elle comme d'un enfantillage qui le diminue, est en contraste saisissant avec sa fragilité physique (il n'a pas l'air de très bien tenir sur ses jambes, il tangue, il marche vite mais on croit toujours qu'il va tomber) et avec sa solitude (il paraît avoir, malgré sa gloire, un besoin désespéré de compagnie).

N'empêche, il faudra s'en souvenir dans cinquante ans, quoi qu'il arrive : pas plus d'une phrase sur quatre ou cinq pour la vantardise, même enveloppée – car l'autodérision publicitaire, très justement

dénoncée sous un autre nom par La Rochefoucauld, ne vaut pas mieux. Ah, j'oubliais : Aragon le communiste a même la vantardise généalogique (de même, à mon grand amusement, que ma vieille amie socialiste Madeleine Parrot, pas peu fière de descendre par la main gauche, et même par la voie ancillaire, des princes de Condé) : comme je mentionnais mon école clermontoise, il m'a dit qu'il descendait de Massillon ! Étant moi-même rejeton de Vénus à travers les Frangipani et les marquis de Féliçan, l'information ne m'a pas autrement impressionné, mais elle m'a surpris. Devant mon étonnement, il a cité comme témoin Chateaubriand, ou plutôt sa femme, je crois bien. Je lui ai dit comprendre mieux, avec cette nouvelle donnée, certains aspects du Télémaque. *Il m'a accusé de confondre Fénelon et Massillon. Après dix années rue Bansac, j'étais horriblement vexé, d'autant que j'avais dit* Télémaque *tout à fait au pif, ma connaissance de l'œuvre étant plutôt* shaky *(je n'ai lu que le* Traité du style*,* Le Paysan de Paris*,* Les Cloches de Bâle *que je n'ai pas du tout aimé et quelques dizaines de vers pour lesquels je n'ai pas une beaucoup plus haute estime, malgré un goût pervers pour* Les Ponts de Cé *tel qu'on peut en avoir pour le* Boléro *de Ravel…).*

Nous riions beaucoup et nous tenions très mal. Il insistait pour me prendre la main. Les gros jeunes cadres (non, ce n'est pas ça, ce n'était pas un côté "costume trois pièces" et "ministères", mais quelque chose de plus sanguin que ce que suggère le mot "jeune cadre" – d'où peuvent bien sortir ces gens-là ?) nous surveillaient du coin de l'œil.

«Est-ce que je peux m'offrir un petit luxe ? »

J'ai pris un irish coffee, ce qui a achevé de me saouler. Dehors, au premier coin un peu tranquille, nous nous sommes embrassés sur la bouche, langue se touchant, une demi-minute peut-être : au fond il n'y a pas de quoi en faire toute une histoire, surtout après deux ou trois verres (ou six ou sept) – j'aurais p'têt dû faire gigolo plutôt que gendelettres… Après quoi nous avons marché jusque chez lui, bras dessus bras dessous, en chantonnant du Christiné (lui) ou du Reynaldo Hahn (moi), à travers Saint-Germain. À la hauteur de la rue Saint-Guillaume il a glissé sa main dans ma poche, où j'avais déjà la mienne. Il y avait entre nos deux

paumes deux ou trois billets de dix francs que j'ai fait passer de la mienne à la sienne.

*« Qu'est-ce que tu fais ?*f

– J'intrigue pour le prix Fénéon.

– C'est une idée qui ne m'était pas venue à l 'esprit », a-t-il dit en riant.

Il voulait que je monte chez lui.

« Je ne peux pas, j'ai rendez-vous avec des Suisses. »

En effet W. m'avait dit qu'il essaierait d 'être vers minuit et demi au Sept avec Thomas Amman, Matthias Lenhardt, Maria Niarchos et Robert Fraser, un galeriste et collectionneur londonien. Il n'y était pas, quoique Thomas et Matthias y soient venus, plus tard, en compagnie de Samia. J'ai dansé avec Gilbert, l 'ex-marin, pour ainsi dire pas vu depuis les jours dont je faisais hier tant bien que mal le récit; et puis, à proximité d'un joli petit mec moustachu, bonne tête, qui restait à côté de moi mais sans trop en faire, ni non plus s'éloigner du tout, de sorte qu'à un moment, dans la foule, nous étions si serrés l'un contre l 'autre que je l 'ai embrassé dans le cou. Mais je n'y ai pas mis beaucoup d 'impétuosité, ne sachant trop ce que je pourrais bien faire si la démarche aboutissait, et n'osant envisager de le ramener ici, incertain que j'étais, ou trop certain, de la réaction de W. De toute façon, cinq minutes plus tard, il dansait et flirtait avec quelqu'un d'autre, le frère aîné du Jean-Pierre de Claude, if you see who I mean.

Vers deux heures les yeux ont commencé à me faire très mal, et tout le monde pleurait, moi plus que n'importe qui, évidemment : quelqu'un avait lancé une bombe lacrymogène. Grand rush vers l'escalier, genre Bazar de la Charité, les coups de canne en moins. Et conférence des rescapés sur le trottoir. Je suis rentré à la maison où W. n'était pas. Il est rentré beaucoup plus tard, et m'a réveillé.

*« Où est-ce que vous étiez ?*f

– J'étais au Sept de minuit et demi à deux heures.

– Ça m'étonne, nous y sommes arrivés juste à deux heures, on a dû vous rater de très peu.

*– Vous étiez au Rocambole ?*f

– Non, nous sommes allés dans cette salle du Marais [*où il y avait je ne sais quel spectacle*], *et puis nous avons dîné au Balzar jusqu'à une heure. Ensuite nous sommes allés chez ce type où nous avons pris de la cocaïne.*

– Mais vous m'aviez dit que vous seriez au Sept à minuit et demi!

– Je n'ai jamais rien dit de pareil! Nous sommes allés au Sept à deux heures, mais on ne nous a pas laissés entrer à cause de la bombe.

*– Et qu'est-ce que vous avez fait, alors ?*f

– Nous sommes allés prendre un verre au Manhattan.

– L'autre soir vous me faites une scène parce que je vais au Manhattan, et maintenant…

– Je n'ai pas fait de scène, ce n'est pas moi qui fais des scènes, et ce n'est pas d 'être allé au Manhattan que je vous reprochais…

*– Qu'est-ce que c'était, alors ? Je n'ai toujours pas compris. D'être arrivé au Sept à une heure ? Ce n'était pas une heure normale ?*f

– Si je vous [Interruption : coup de téléphone d'Olivier. Il veut passer me faire une visite. Mais je travaille jusqu'à six heures, et c'est l'heure à laquelle W. a dit qu'il rentrait pour le cas où on l'appellerait.] *avait dit d 'être au Sept à une heure, vous auriez trouvé que c'était trop tard.*

*– Vos dîners ne finissent jamais avant, ça m'a paru l'heure qui convenait. Ce que vous me reprochez, si je comprends bien, c'est d'avoir été au Sept seulement à une heure ?*f

– Mais non, mais non…

– Bon, eh bien je n'y comprends rien. En tout cas, à partir de maintenant, vous faites exactement ce que vous voulez, et je fais exactement ce que je veux.

*– C'est déjà ce que vous faites, non ?*f

– Ah oui, en passant toutes mes soirées tout seul, quatre fois par semaine, à vous attendre jusqu'à trois heures du matin ?[i]

– En tout cas je n'ai pas du tout sommeil, maintenant…

– Ressortez, faites ce que vous voulez, allez au Manhattan… »

Il s'est levé et il est sorti. Mais dix minutes après il était de retour, s'étant rendu compte, sans doute, qu'à quatre heures du matin il n'y aurait plus rien à faire nulle part, ni personne à trouver. Il s'est couché dans le petit lit. Ce matin il n'a plus été question de tout ça. Nous sous sommes parlé froidement, assez poliment. Il semble avoir des plans pour aller ce soir au Rocambole avec toute sa bande. Moi je veux regarder La Belle de Saigon.]

Il habite rue Washington, un atelier d'artiste, une seule grande pièce en duplex, avec au mur des croûtes sans nom.

« Qui est l'artiste ?

– L'ami qui me prête l'appartement. »

Il travaille à la délégation italienne à l'Unesco. Nous avons eu alors, moi sur un canapé, lui dans un fauteuil, une conversation lente, interminable, à tel point que je commençais à me demander si ce Luigi était ou non homosexuel. En effet il était question de tout sauf de sexe : des livres de la bibliothèque, de l'ami (marié), du voyage en Amérique du Sud, etc.

« Qu'est-ce que tu faisais sur ton aile de voiture, rue Sainte-Anne ?

– Oh, rien, je ne savais pas que faire, ces endroits me mettent mal à l'aise, je me sens un peu coupable…

– Oh là là, encore un de ces Italiens torturés !

– Mais non, ça n'a rien à voir avec le fait d'être italien ! Je n'aime pas les boîtes, voilà tout…

– Mais alors, qu'est-ce que tu faisais rue Sainte-Anne où il n'y a que des boîtes ?!

– Je ne sais pas, je ne sais pas. Je t'attendais, peut-être. Et, bien sûr, bien sûr, je te rencontre la veille de mon départ… »

En effet, il doit partir le lendemain matin. Il se fait tard. J'aimerais bien me coucher. Mais nous sommes chez lui, il me semble que ce n'est pas à moi de prendre des initiatives et de suggérer des dispositions pour la nuit. Nous entendons le deuxième concerto de Chopin. Tout de même il vient s'asseoir sur le canapé. Je m'appuie contre lui, je lui caresse les mains,

les avant-bras. Nous nous embrassons. Je passe ma main sous son pull-over, sous sa chemise.

« C'est comme le bois de Boulogne… », dit-il.

Je ne comprends pas ce qu'il veut dire. Je me demande s'il fait une allusion incompréhensible à la drague au bois de Boulogne, mais non, il parle de son ventre, de sa poitrine qui sont couverts de poils noirs, soyeux, ce qui semble l'embarrasser, alors que c'est précisément ce qui m'excite. Nous restons comme ça un long moment à nous embrasser, à nous caresser. Moi, finalement :

« Est-ce que je peux coucher ici ?

– Bien sûr. Il faudra seulement que tu te lèves assez tôt demain matin, j'ai mon avion à prendre. Moi, maintenant, j'aimerais rester à Paris plus longtemps, mais mon père part demain faire sa cure à Montecatini, avec ma mère, je ne les ai pas vus depuis un mois, je leur ai promis que je rentrerais avant leur départ.

– Si nous devons nous lever tôt, on devrait peut-être se coucher, non?

– Oui, mais attends, j'aimerais entendre ce concerto encore une fois… »

Là-dessus (il est trois heures du matin) je commence à soupçonner que quelque chose ne va pas – je n'ai jamais vu personne montrer si peu d'impatience à faire l'amour, tergiverser à ce point, inventer tant de diversions et de prétextes à délai : est-ce qu'il est impuissant *or something* ? Nous écoutons encore le même concerto. Ensuite nous nous couchons enfin. Son corps m'excite frénétiquement. Il est assez large, assez musclé, très poilu, solide. Son sexe n'a rien de remarquable, il est même assez modeste de proportions par rapport à lui. Mais ce n'est pas pour me gêner. Et lui semble partager mon enthousiasme. Nous avons fait l'amour très longtemps, plus d'une heure sans doute. J'étais sans cesse dans cet état exquis qui, par son intensité, paraît précéder immédiatement la jouissance, mais qui peut, dans certaines heureuses circonstances, se prolonger indéfiniment. Lui, Dieu merci (si j'ose dire – il serait probablement choqué de l'expression), est beaucoup moins réservé au lit que dans la conversation. Et nous semblons aimer les mêmes choses :

« Je veux lécher tout ton corps », dit-il.

Nous frottons l'une contre l'autre nos poitrines en sueur, interminablement. Je lui mords à pleines dents un sein, non pas la pointe mais tout le sein, le muscle, les poils, ce qui semble le rendre fou d'excitation. Je lui lèche le ventre, je l'embrasse, je lui lèche le cul, j'enfouis mon visage entre ses fesses, nous sommes absolument déchaînés. Puis, étendu sur lui, je passe mon sexe entre ses cuisses, qu'il relève. Je vais le baiser. Il me suce. J'essaie d'entrer dans son cul. Ça lui fait mal. À moi aussi. De nouveau je le lèche entre les fesses, aussi profondément que possible. De nouveau il me suce. Nouvelle tentative. C'est la bonne. Et je le baise, et le baise, et le baise, en lui caressant les cuisses, épaisses et velues, qui sont contre ma poitrine, et en lui mordant les seins, en l'embrassant, en le branlant. Il y a longtemps que je n'ai pas fait l'amour comme ça.

« C'est fantastique, non?

– Oui, oui, continue, continue ! »

Nous avons joui ensemble, à bout de souffle. Et nous nous sommes endormis presque aussitôt – il faisait déjà jour, il devait être cinq ou six heures du matin.

Mercredi 1er septembre 1976

[Lundi 15 novembre : six heures moins vingt. [*Chronique du retard :* toute une après-midi envolée. Je suis allé acheter *Le Monde* pour avoir des détails sur les prix Goncourt et Renaudot dont les résultats avaient déjà été donnés par la télévision, aux informations, à une heure, lesquelles nouvelles étaient néanmoins presque exclusivement consacrées à la mort de Gabin et à une rétrospective de sa carrière – ce n'est pas pour un écrivain qu'on en ferait tant… Les lauréats sont Patrick Grainville et Michel Henry. Paul m'a appelé peu après. Il était bien sûr très déçu que Cholodenko n'ait pas eu le prix Renaudot, pour lequel il était très bien placé (le membre du jury qu'on voyait proclamer les lauréats, à la télévision, l'a nommé parmi les « ont également obtenu des voix » en l'appelant Michel, pour comble; cet homme avait l'air

complètement gâteux et ne se souvenait plus très bien du titre de l'ouvrage couronné) [*Interruption, coup de tél. de W. Il a acheté hier une photographie absolument superbe, à mon avis l'une des plus belles de sa collection, datée du 14 décembre 1859 et représentant les colonnes du temple de Jupiter olympien, à Athènes. La signature de l'artiste n'était pas clairement déchiffrable, mais j'ai cru lire le nom* Beulé *:*

« Beulé *? Mais c'est un illustre archéologue! L'un des plus grands parmi ceux qui ont travaillé à Athènes au XIX*e *siècle!»*

Malheureusement l'initiale qui précède le nom signé est un E*, et le Grand Larousse n'indique comme prénom, pour Beulé, que* Charles. *Merde, tout collait si bien, Beulé était effectivement à Athènes en 59, etc. Mais W. m'informe triomphalement que d'après Hughes et François, les marchands des Puces, Beulé s'appelait* Charles *Ernest. Sauvés! Encore une erreur du Larousse, puisque* Ernest *semble avoir été, à en juger par la signature, le prénom usuel du grand homme… (Encore un méfait, surtout, de la manie actuelle de considérer systématiquement que le prénom usuel est forcément le premier : c'est ainsi que je suis moi-même couramment appelé Jean, en particulier par l'administration.)*

Nous devons ce soir aller voir Number Seventeen*, avec John Crawley*.], mais il va pouvoir se consacrer entièrement, à présent, à l'affaire du Médicis pour lequel, pense-t-il, nos chances sont néanmoins très minces. Il a téléphoné ce matin à Barthes [PARTHE (→ FLÈCHE DU) / MARTHE / SARTHE / CARTE(S) / TARTE / BERTHE / BURT (→ LANCASTER → *THE LEOPARD* → LEOPARDI → *TRISTANO* → ANTONIO

~~TABUCCHI~~]

qui lui avait écrit pour lui dire qu'il avait énergiquement proposé ma candidature, comme Paul lui avait demandé de le faire, mais qu'elle n'avait pas rencontré grand écho ; et il lui a appris, ce qui a surpris Barthes, que lui, Paul, avait au moins convaincu un autre membre du jury, Lucie Faure, de sorte qu'il ne fallait pas abandonner le combat. Barthes s'est montré très gentil, paraît-il, sans aucune des réserves et cachotteries habituelles aux membres de jury. Il a l'intention de démissionner si c'était Max-Pol Fouchet qui recevait le prix. Paul est d'autre part d'avis qu'il n'y a plus rien à perdre, et que si Aragon peut

agir d'une manière ou d'une autre, il n'y a aucun inconvénient à ce qu'il le fasse. J'ai donc téléphoné à Gianni, avec qui j'ai eu une conversation très longue, en partie parce que je ne voulais pas avoir l'air de ne me soucier et de ne parler que de mes petites affaires, et que je l'ai longuement écouté me parler des siennes. Il a déjà informé Aragon, hier, que j'étais sur la liste des éventuels lauréats :

« Le Médicis, a dit Aragon, c'est bien difficile, c'est un jury bizarre [Barthes a dit à Paul qu'il y avait dans le jury une *droite* et une *gauche*, littérairement parlant, et que la "gauche" était très désavantagée par le peu d'assiduité de ses principaux représentants : Butor n'est jamais là et Robbe-Grillet voyage tout le temps]. Mais le petit est à peu près sûr d'avoir le Fénéon.

– Oui, objecté-je à Gianni, mais il comprend bien, tout de même, que le Fénéon, ce n'est pas la même chose que le Médicis ! Certes, il m'a dit l'autre jour que le Fénéon représentait un million, ce n'est pas négligeable, Dieu sait, et intellectuellement c'est assez prestigieux; mais commercialement ça n'a aucune espèce d'effet… Tandis que le Médicis, c'est le prix le plus important en France, au moins pour la littérature un tant soit peu "moderne", et ça suffit pour lancer un écrivain...»

Nous avons également abordé la question des articles de Ristat et de Sallenave à propos d'*Échange*.

« Paul a écrit à Sallenave une longue lettre pour lui demander le sien, il l'a vue, elle, la semaine dernière, elle ne lui en a pas dit un mot. Quant à Ristat, je l'ai vu l'autre jour dans des circonstances où il n'était pas possible de discuter…

– Oui, je sais, il me l'a dit.

– Il m'a dit qu'il allait mettre ceci ou cela dans son article. Or, le 3 octobre, le jour de l'anniversaire d'Aragon, tous les deux parlaient de ces articles comme de quelque chose de *déjà fait*, pratiquement. Danièle voulait même me faire deviner le titre du sien! Ils ne semblent pas comprendre qu'après un certain temps, ça n'a plus beaucoup d'intérêt, un article – en tout cas plus aucun effet sur le destin commercial d'un livre… Déjà on ne voit plus *Échange* nulle part, il a été retiré des vitrines. Il n'a pas été dans beaucoup d'entre elles, mais maintenant on ne

le voit plus que chez la fidèle Marie-Thérèse, au Divan, place Saint-Germain-des-Prés. Je ne vois pas pourquoi ils se donnent la peine de faire toutes ces promesses s'ils n'ont pas l'intention de les tenir.

– Oui, c'est vrai, ils sont un peu comme ça. Il aurait fallu s'y prendre beaucoup plus tôt cet été…

– Mais c'est ce qu'on a fait! C'est ce que tu as fait, non? Tu leur as même montré les *épreuves* du livre…

– Oui, c'est vrai. Jean, tu comprends, il finit son livre, en ce moment, il se consacre entièrement à ça, il m'a dit qu'il allait finir cette semaine et qu'aussitôt après il se mettrait au travail sur ton article [ARC, CAR, ARCTIQUE, ARTICLE DE LA MORT, *L'ÉCART*, TRACE, CITER]. Mais Sallenave, oui, elle est un peu légère. Dans la conversation elle est comme ça, elle passe d'un sujet à l'autre, elle est très difficile à suivre. Moi je leur avais demandé des textes pour mon exposition cet été, ils avaient dit qu'ils les faisaient tout de suite, je ne les ai toujours pas, Milan les réclame [Paul raconte aussi qu'il a demandé à Ristat quelque chose, que Ristat lui avait promis que ce serait fait dans les trois jours qui venaient, qu'il y a trois semaines de cela…]. D'ailleurs, est-ce que tu ne voudrais pas écrire quelque chose sur moi ?

– Non, non, je n'écris sur rien. J'ai décidé de ne pas écrire d'articles. J'ai refusé l'autre jour d'écrire un article sur un film de Hitchcock que je venais de voir, et qui m'avait beaucoup plu. Je ne peux écrire que des choses qui soient prises dans le réseau de mon travail. Je ne peux rien écrire de "sincère". Je veux me dissoudre, comme écrivain, n'exprimer que des opinions contradictoires, qui ne peuvent pas cohabiter. Je pourrais parler de toi, de tes œuvres, mais pas d'une façon coupée du reste, indépendante, tu comprends… Je ne veux pas être "Renaud Camus", qui donnerait son opinion sur quelque chose ou quelqu'un. Ce que je pourrais faire, évidemment, c'est écrire quelque chose sous un pseudonyme. J'en ai découvert un nouveau qui me plaît beaucoup : *Duane Marcus* – c'est l'anagramme de Renaud Camus, *Duane* est à une lettre de *Diane*, et *Marcus* c'est *Marc*, *marque*, *signe*, *trace*, toutes mes obsessions. Je pourrais l'inaugurer sur toi, si tu veux. Mais ce ne pourrait pas être quelque chose *sur* ton travail. Ce devrait nécessairement être pris dans les réseaux du mien, ce qui d'ailleurs ne devrait pas être trop

difficile, il y a beaucoup d'éléments et de thèmes qui font communiquer nos travaux, non?

– Moi j'ai écrit un petit texte sur moi, mais c'est très difficile.

– Oui, c'est presque impossible d'écrire sur soi. Quand les livres paraissent il faut rédiger des prières d'insérer, c'est terrible. Pour *Échange* je m'en suis tiré en signant *Renaud Camus*, mais avec *Passage* j'avais dû le faire moi-même – c'est absurde, c'est la négation même des livres auxquels ces petits textes sont censés se rapporter : on écrit des livres qui se refusent absolument au discours "sur", à l'unicité de la voix narrative, et tout ça, et, à peine on a fini, il faut tout d'un coup écrire un texte bien sincère, qui dise sur le livre et sur soi quelque chose d'honnête et de vrai, c'est idiot.

– Moi je rédige ça le soir en m'endormant : ce n'est pas de l'écriture automatique, c'est de l'écriture ensommeillée.

– Lis-le-moi.

– Mais c'est en italien…

– Ça ne fait rien, je comprendrai. Ou bien tu me le traduiras après.»

Il me lit son texte, qui est très joli.

«Mais je ne te connaissais pas ce talent-là ! Si tu veux je t'aiderai pour la traduction en français. Au fond, c'est une œuvre tout à fait indépendante, pour le coup : ça ne dit rien de ton travail.

– Non, je ne voulais pas faire une description bébête des dessins, je ne peux pas faire ça.

– Remarque, la critique purement descriptive, sans aucun commentaire, ça peut être très bien aussi. C'est ce que faisait cette fille que tu as rencontrée ici l'autre jour, l'amie de Phil Glass : elle disait seulement très clairement, très précisément ce qu'on voyait. Attends, on frappe à la porte. Ah, c'est un de tes modèles…

– Qui ?

– Grace de Monaco.

– *?*

– Jean-Bernard Corbier. Il a l'air d'avoir eu des malheurs, il veut se confesser à moi. Bon, je te laisse.

– Je vais parler à Sallenave, tout de suite, et demain à Aragon.

– O.k., merci. »

Jean-Bernard a effectivement eu des malheurs. Il s'est fait opérer d'une fistule au cul, et en plus, il y a deux jours, il a marché sur une aiguille, chez son couturier de mari, et elle lui est entrée dans le pied.

« Tu as très bonne mine, pourtant.

– Je suis allé dix jours à Monaco, après la clinique, pour me remettre…

– On a joué le *God Save the Queen* pendant ton opération?

– Tu parles, tout le monde se marrait, c'était le médecin de tous les culs de Paris, le spécialiste de la crête-de-coq. Moi, mon cas n'avait rien à voir avec tout ça, mais personne ne veut le croire...»

Je lui fais du thé et en prends avec lui, bien qu'il ne soit que quatre heures. Il me dit beaucoup de bien d'*Échange*. Il n'a emporté à Monaco que deux livres, celui-là et *Nicole Nobody*, de la duchesse de Bedford – c'est somptueux, dit-il. Il préfère *Échange* à *Passage*.

« Eh bien, tu es bien le seul de ton opinion. C'est un four complet. Il n'y a pas eu un seul article.

– Comment ? Et *Elle* ?!!!

– Ah oui, tu as raison : *Elle*…

– Ça a beaucoup d'impact, *Elle*. Moi, j'ai trouvé l'article en regardant s'il était question de Montana.

– Il paraît que son défilé au Meurice [MAURICE, MORRIS, CRIME, REMISE] était superbe, d'après l'un de mes agents.

– Oui, ça marche très bien, ses affaires. Les Américains sont enthousiastes. Ils vont ouvrir un rayon Montana chez Bloomingdale's.

– Ah, c'est très bien, Bloomingdale's. Les toilettes y sont très surestimées, à mon avis, mais enfin...»

Après son départ, bien entendu, je lis *Échange* à sa façon supposée. Il m'a dit qu'il aurait pu me donner bien d'autres détails utilisables, sur Monaco.

« Oui, je ne te dois que des renseignements sur les tasses de la Reine-Astrid et du boulevard Thiers…

– ... que d'ailleurs je ne connais pas...»

Lire les notes d'Appel sur *Lolita* m'a donné beaucoup d'impatience de travailler au livre de Duparc sur *Passage*. *Échange* soi-même aurait bien besoin de notes aussi, pourtant : je lisais le passage où il était question, sans que bien sûr il soit nommé, de Roger Coggio, du *Journal d'un fou*, d'*Histoire immortelle*, etc. Tout cela est sans doute aussi incompréhensible au lecteur que la mention "*Near Churches*", au-dessus du nom de l'hôtel, The Enchanted Hunters, dans *Lolita*, pour ceux, et ils sont presque l'unanimité, je suppose, qui ignorent que ces mots, aux États-Unis, entre 1940 et 1960, servaient de code pour désigner les hôtels réservés aux Gentils. Mais si j'attends trop longtemps, j'oublierai tout.]]

Hier, après avoir fini de travailler ici, je suis sorti une première fois vers six heures, parce que je ne voulais pas voir W., ni surtout assister à l'une de ses habituelles campagnes téléphoniques. Sur le boulevard, entre les rues Saint-Thomas-d'Aquin et Saint-Guillaume, j'ai rencontré un très jeune barbu blond aux yeux bleus, joli, pas follement sexy peut-être, très bourgeois, me vouvoyant. Il allait dîner chez un ami, m'a-t-il dit, et s'y rendait si tôt parce qu'il ne voulait pas avoir l'air de venir seulement pour le repas. L'ami voulait aller ensuite au cinéma, lui pas.

« Téléphone-moi, si tu veux. Moi je reste chez moi, je veux regarder un film à la télévision.

– Qu'est-ce que c'est ?

– La Belle de Saigon*, avec Clark Gable et Jean Harlow* [*et Mary Astor*]. [Interruption : coup de téléphone de Philippe, retour d'[*Interruption : coup de téléphone de Monza, pour W.*] Iran :

« Ça, je peux te dire que les moustachus poilus aux yeux noirs et à l'air farouche, mais qui fondent dès qu'on leur adresse la parole, c'est bien simple, il n'y a que ça. Je suis allé à la bibliothèque chercher un livre, il y en avait des centaines, dans ton genre. Tandis que pour moi, des miniatures persanes, les adolescents aux longs cils [*Interruption : Edward*.] recourbés que tu m'avais annoncés, je n'en ai pas vu beaucoup…

– Et ils draguent, tous ces beaux moustachus ?

– Eh bien, à première vue, pas beaucoup. Mais il faut dire que les circonstances n'étaient pas très favorables. Nous étions dans une villa, pas à l'hôtel, tous les déplacements se faisaient en voiture avec un chauffeur, j'étais tout le temps avec Charles Meyrieux, alors tu penses… Et puis c'est un pays très dur, ils ont quelque chose de dur dans le visage. Ce qu'il y a de bien, c'est que tous les Iraniens qui ont été étudiants entre les deux guerres ont fait leurs études à Paris, ils parlent un français impeccable.

– Tu es allé à Ispahan ?

– Non, je n'ai pu aller nulle part. Sauf le vendredi : nous sommes allés faire un tour dans une vallée, en direction de la mer Caspienne, où il y avait un barrage, c'est tout.

– Téhéran ce n'est pas très beau, non?

– C'est une ville qui grandit à toute vitesse, il y a des quartiers nouveaux partout, beaucoup de voitures, un million de voitures pour quatre millions d'habitants : alors tu penses…

– Qu'est-ce que tu fais ce soir?

– Je ne sais pas, j'aimerais assez voir un film.

– Écoute, je voudrais essayer de travailler jusqu'à huit heures, est-ce que tu peux retéléphoner à ce moment-là ? Il est question qu'on aille voir un Hitchcock avec un faux Colombien.

– Ah oui, John C.

– Oui, tu le connais? Il est gentil, non? Et c'est un cas étrange, avec cette tête d'Anglais parfait, il parle anglais avec l'accent d'un dictateur paraguayen dans *Tintin et Milou.* Bon, tu rappelles?

– O.k.] *Ça te dit quelque chose ?*

– Non, pas tellement, à vrai dire.

– Bon. Mais si tu veux, téléphone-moi, je ne bouge pas.

– O.k., je t'appellerai avant onze heures. »

Puis j'ai fait mon tour habituel, et suis rentré vers sept heures et demie. W. n'était pas là et ne semblait pas être passé. À huit heures j'ai

mis au four un poulet, pour mon dîner. W. est rentré juste après. Pensant qu'il allait alors se mettre au téléphone pendant une heure, comme il en a l'habitude, je suis ressorti et j'ai fait un second tour, selon le même itinéraire exactement que la première fois (et que toujours : boulevard, rue de Buci, rue de l'Ancienne-Comédie, boulevard de nouveau). À mon retour il était toujours là, mais en compagnie de John C. Il m'avait demandé plus tôt si je voulais aller dîner avec toute une bande de gens, dont Maria Niarchos, Robert Fraser et Thomas Amman. Non, je voulais regarder La Belle de Saigon. *Est-ce que ça me dérangerait si John et lui me tenaient compagnie et partageaient mon poulet pour dîner ?*

« Beuh... »

À vrai dire je n'étais pas très bien disposé à son égard, et pensais même, après la nuit précédente, que nous avions une fois de plus rompu. J'avais même passé la journée en vagues projets ou rêveries de voyages, entre autres à Milan. Mais je dois dire qu'il a été charmant, pour une fois. Il a décommandé son dîner et pris à la place, pour plus tard, un rendez-vous au Sept que, par la suite, il a décommandé également. John, lui et moi avons donc dîné tous les trois. John m'avait apporté un cadeau, Cent ans de solitude*, de Gabriel García Márquez, pour quoi il a écrit à mon intention une dédicace en espagnol (« Para Renaud, esperando que pronto esté conociendo el mundo de este libro. Con afecto »). J'étais très touché. Mais il était fatigué, après un vol de quatorze heures dans la journée, de Bogota, et il n'est pas resté pour voir le film, qui commençait à dix heures et demie. En attendant, j'ai fini, avec beaucoup de plaisir et d'intérêt,* The Crying of Lot 49.

Red Dust (La Belle de Saïgon), de Victor Fleming (1932), n'est pas un chef-d'œuvre mais va plutôt s'améliorant. L'invraisemblance géographique et historique est un peu trop forte à mon goût pour laisser cours au fantasme, et l'on se demande ce que ce planteur américain et ces experts américains font dans l'Indochine française des années trente. [Interruption : arrivée de W. et de John Crawley [ARC, CAR, *WAR* (*WAR IS KIND* → CRANE (STEPHEN)), *RAW* (→ RAW WAR → NAUMAN) / LAYRAC]. W. me montre un article dans *L'Express* sur la vente de photographies à laquelle il a assisté à Londres, et dans lequel il est question de Sam Wagstaff et de Harry Lunn. John a avec lui une

biographie de Harry Crosby, *Black Sun*. W. est en train de faire la cuisine.] *Dans la version doublée en français, tout ce petit monde portait des noms français.*

[Mardi 16 novembre 1976, deux heures et demie. [Chronique du retard : *je me suis levé à midi, car j'avais pris un valium tôt ce matin, ne pouvant dormir. J'ai donc pris mon bain seulement après déjeuner, à l'instant.*] Le projet, hier soir, était donc d'aller voir *Number 17*, de Hitchcock, à dix heures, avec John Crawley et Philippe S. qui est venu dîner avec nous. Mais nous avons commencé à regarder *Le Président*, avec Jean Gabin, qui était donné ce soir-là par l'effet d'un changement de programme, à cause de la mort de l'acteur; et nous nous y sommes tenus. Bizarrement, c'est à ce film-là que j'avais pensé le matin en apprenant la nouvelle, et c'est celui que j'avais envie de revoir, parmi tous ceux qu'a tournés Gabin. Mais je ne pensais pas être exaucé, car c'est loin d'être le plus fameux, ni non plus le meilleur, bien loin de là. Mais il m'avait beaucoup plu quand je l'avais vu, enfant, sans doute parce que tout ce qui tient aux hautes sphères du pouvoir me fascinait alors, ou bien à cause de la figure archaïque de vieux lion autour de laquelle est centrée l'intrigue, ou encore à cause de l'anachronique col cassé du "président". Et j'ai eu beaucoup de plaisir à le revoir; Philippe aussi; et W., plus étonnamment, à le voir pour la première fois. Les dialogues sont vifs, la joute oratoire à la Chambre tout à fait réussie, et Gabin superbe dans un rôle idéal pour lui. Il n'y a que John C. qui n'ait pas été séduit – c'est sans doute trop éloigné de la jungle colombienne. Il lisait dans *Interview* une interview de "Victor Hugo", le décorateur de vitrine new-yorkais, en échangeant des sourires avec W.

« *Yes, he is very good-looking…*

– Je n'ai jamais dit qu'il était très intelligent», disait W.

John est parti tôt.

W., Philippe et moi avons ensuite regardé l'émission de Philippe Bouvard, "L'Huile sur le feu", qui opposait cette fois, au sujet des prix littéraires, Roger Peyrefitte à Jean-Edern Hallier. Hallier hésitait entre son personnage de clown provocant, dont l'ironie, d'ailleurs toute

relative, était totalement perdue sur ses interlocuteurs et surtout sur Bouvard, lequel veillait avec vigilance à ce que le débat ne s'élève jamais si peu que ce soit – mais il n'y avait guère de danger –, et son personnage de militant passionné. Peyrefitte déclara qu'un membre d'un des jurys réclamait deux millions pour sa voix, qu'un autre, « une de mes consœurs en Lesbos », avait reçu juste avant une délibération une résidence secondaire dans les Yvelines, et que l'on ne pouvait pas être écrivain et faire de la politique. Bouvard accusait Hallier d'avoir donné au lauréat de son anti-Goncourt, lequel était dans la salle et approuvait véhémentement les paroles de Bouvard, un chèque de cinq millions sans provision. Hallier répliquait à cela que le chèque était symbolique, comme le prix, et que ce n'était pas sa faute si Thieuloy ne l'avait pas compris. Voilà l'image que donne la télévision de la vie culturelle en France. Bouvard, tout de même, est encore ce qu'elle a inventé de plus bas jusqu'à présent : non pas qu'il soit tout à fait sans esprit ni sens de la repartie (il en a en tout cas autrement plus que moi), mais son génie est de tout ramener toujours au plus fangeux. Cela amuse les gens. Sa plus belle réussite est sans doute l'interview qu'il fit de Pasolini, peu de jours avant la mort du cinéaste.

Nous avons lu au lit, et pour ma part l'article de Boulez sur Mahler [MALHEUR, MÜLLER, DOCTEUR MÜLLER DANS *L'ÎLE NOIRE*, DOCTEUR MÜLLER DANS *TRISTAN*, PAS L'AIR, VALÈRE, SALAIRE, THALER / HUGO WOLF (SE PREND POUR MAHLER, SE DÉCLARE DIRECTEUR DE L'OPÉRA DE VIENNE)] dans la *New York Review of Books.* Partout, aujourd'hui, dans tous les coins et recoins de la culture, pointe la question du *qui parle ?,* du *niveau* où se situe l'émetteur de tel ou tel prédicat, qui ne peut plus être envisagé en dehors de son contexte. Ce à quoi nous assistons, c'est un triomphe du contexte. Ainsi, voilà ce qu'écrit Boulez de Mahler :

« *Mahler's work makes us uneasy, in part because it seems to waver between sentimentality and irony, nostalgia and criticism. There is no real contradiction here : it is rather like the swing of a pendulum, a sudden change of light in which certain ideas that might otherwise be considered banal and superfluous become, under this exacting prism,*

indispensable revelations » (P. B., *Mahler Now, The N.Y.R.B.,* Oct. 28, 1976).

Nous vivons le triomphe de Duchamp. Ce qui est extraordinaire, c'est que, de toutes les grandes idées culturelles de ce siècle, le sens des niveaux de sens est la seule, ou presque, qui ait atteint toutes les couches culturelles : la moindre publicité à la télévision en est imprégnée, au moins dans sa mouture la mieux vulgarisée, le fastidieux *second degré.* La bathmologie est partout. C'est une vision en relief du monde des idées.

«Victor Hugo est un de vos *tricks*?

– Qu'est-ce que c'est que ce genre de questions?

– Vous avez couché avec lui ?

– Oui, Henri Gelzallah m'avait emmené à son studio, et après qu'il est parti Victor Hugo s'est jeté sur moi.

– Et alors, c'était bien?

– Oui, il est très sexy, et il a la plus grosse bite que j'aie vue de ma vie, je crois bien. »

W. voulait faire l'amour. Je n'en avais aucune envie, j'avais sommeil. Mais il insistait. Je l'ai laissé me baiser, rapidement, et j'ai joui aussi en me branlant.

Fantasme : la scène est à Téhéran, dans une chambre de la Cité universitaire. C'est celle d'un étudiant américain qui ressemble étonnamment à Sylvain Joubert. Il a proposé à un condisciple iranien, un peu plus âgé que lui, de venir travailler avec lui. Il est étendu sur son lit, torse nu. L'Iranien arrive et s'assied au bureau. L'Américain est un pédé new-yorkais expérimenté, mais il ne sait pas trop comment s'y prendre avec les Iraniens qui, dans son opinion, ont tendance à être plutôt coincés et obsédés par leur virilité. Au bout d'un moment l'Américain veut montrer à l'Iranien un passage du cours sur lequel ils sont en train de travailler.

« Viens voir !»

L'autre s'allonge à côté de lui.

« Tu peux enlever la chemise, tu sais, ça ne me dérange pas. On crève de chaleur ici. »

L'autre n’en fait rien. Dix minutes plus tard :

« Enlève ta chemise, je t’assure, tu vas crever par cette température... »

L'Iranien enlève sa chemise. Pas de commentaires de l’Américain. Ils finissent de travailler au chapitre qu’ils étudient, côte à côte. L'Américain se met alors sur le côté et regarde l’Iranien :

« Qu’est-ce que tu es poilu, c’est incroyable ! C'est vachement doux à toucher... »

Puis il parle d’autre chose, en laissant sa main sur la poitrine de l’autre, ou sur son ventre. Toutefois il le caresse, distraitement. Plus tard sa main descend plus bas, il constate que l’Iranien bande. Le problème est d’aller fermer la porte à clef. L'Américain a peur que s’il se lève pour aller le faire, l’autre ne quitte le lit et que toute la scène ne s’effondre – ces choses-là tiennent souvent à si peu. Il ouvre sa braguette, le branle, se met à le sucer. L'Iranien ne bouge pas, ne fait rien pour lui.

«Attends.»

L'Américain va tout de même fermer la porte à clef. L'Iranien n’a pas bougé. Mais quand l’Américain, revenu au bord du lit, essaie de lui retirer son pantalon, il résiste.

«Non, non...»

L'Américain se déshabille complètement, s’allonge sur le ventre tout en continuant de sucer l’Iranien, qui, après un moment, se tourne un peu pour lui caresser les fesses et enfoncer entre elles un doigt. L'Américain s’allonge à la même hauteur que l’Iranien, toujours sur le ventre, le visage sur ses avant-bras croisés. L'Iranien se tourne cette fois complètement et présente sa bite devant le cul de l’Américain.

« Attends », dit celui-ci.

Cette fois il lui enlève ses chaussures, ses chaussettes, son pantalon. Puis il s’allonge sur le dos en soulevant les cuisses de part et d’autre de l’Iranien qui le pénètre pas trop doucement. L'Américain aimerait voir le cul de l’Iranien, noir de poils comme celui d’un faune, le lécher, y enfouir son visage. Mais il doit se contenter de le caresser des deux mains, sachant bien que toute tentative de se côté-là ferait s’interrompre et partir son partenaire furieux. L'Iranien encule très vite l’Américain,

sans l'embrasser (ceci est un fantasme, tenu en tant que tel à beaucoup de minutie dans les enchaînements, au maximum possible de vraisemblance et à un grand réalisme; ce n'est pas une bluette sentimentale). L'Américain le serre contre lui, veut sentir son ventre contre le sien, sa poitrine contre la sienne. Il se branle, etc.]

Jean Harlow est beaucoup moins belle que je ne le croyais, et que Mary Astor, très bien photographiée; et Clark Gable, en 1932, n'a pas tout à fait encore sa "vraie" tête. Une moitié du film à peu près se passe sous une pluie diluvienne. Le racisme le plus innocent est partout. Il y a une scène très drôle, la dernière, où Jean Harlow lit le journal à Clark Gable (Dennis Carson) convalescent. Elle lui a lu dix fois le même journal, dans ses moindres détails, elle est en train de lui lire le feuilleton pour les enfants, une histoire de lapin [LUPIN, LUPIN, LOPIN (→ MONTAIGNE) / "LAPIN/CANARD", DESSIN ET COMMENTAIRE DE WITTGENSTEIN (→ *INVESTIGATIONS PHILOSOPHIQUES*)] *et d'écureuil.* [Interruption – coup de téléphone de Paul :

«Mauvaise nouvelle. Toujours d'après le même observateur, tu n'as eu qu'une voix, hier, à la dernière réunion du jury Médicis : celle de Barthes, bien sûr. Et puis il y a eu une grosse surprise d'autre part, Marc, dont il n'avait même pas été question jusque-là, et sans que personne ici ait fait quoi que ce soit, a eu trois voix. Ne va pas croire, en tout cas, que je le soutenais en sous-main en ayant l'air de te pousser, toi : je te tiens informé de ce qui se passe, c'est tout.

– Mais bien sûr, je ne vais rien croire de pareil, idiot! Mais puisque c'est râpé pour moi, est-ce qu'il ne serait pas possible de demander à Barthes de reporter sa voix sur Marc? C'est peut-être un peu difficile, mais enfin, moi, je ne lui ai rien demandé jusqu'à présent, ça ne m'ennuierait pas de le faire.

– Non, non, je ne te demande pas ça, et ne le fais pas. Moi je l'ai déjà assez embêté comme ça, Barthes : je ne lui écris ou ne lui téléphone qu'au moment des prix…

– Oui, mais si c'est moi qui le fais?

– Non, non, ne fais rien.

– Remarque, je suppose que de toute façon sa voix se reportera sur Marc et pas sur Max-Pol Fouchet. Qui y a-t-il encore sur les rangs ?

– Eh bien, il m'a dit qu'il y avait des gens qu'il aime bien, à part toi : Lucette Finas, Denis Roche…

– Ah, oui, en effet… En tout cas, si c'est Max-Pol Fouchet contre Marc, il votera pour Marc, aucun doute là-dessus…

– Oui, certainement. Enfin, voilà les nouvelles. Ça va, toi?

– Oui, je crois que je suis tout à fait guéri, maintenant. »] *Je ne sais pas si la mémoire de Jacques Siclier, le critique de* Télérama*, est mauvaise, ou bien s'il n'a rien compris au film, mais la version qu'il donne de l'intrigue est tout à fait fausse :*

« ... Clark Gable, s'il se montre passionné, ne dépasse pas certaines limites dans la tentative de séduction; la femme fidèle reste sans défaut, etc. »

Or la "femme fidèle", manifestement, ne l'est pas du tout, et si l'on ne voit pas Mary Astor forniquer avec Gable, c'est pure décence d'époque, car il n'est laissé aucun doute sur la nature de leurs relations. Not that it matters too much…

W. et moi avons fait l'amour ensuite, très bien. Je n'avais pas joui depuis je ne sais plus combien de temps, et j'étais très excité. J'étais aussi loin d'être tout à fait apaisé à son égard, et je l'ai baisé avec une certaine agressivité – tant il est vrai que les plus stupides clichés sexuels ont acquis à l'usage une certaine vérité de convention : celui qui baise châtie, ou marque sa victoire, ou sa colère…]

[*Interruption : inauguré un nouveau cahier, liste de mots groupés par leur lettre initiale. Coup de téléphone de Michel qui gentiment s'informe de la situation par rapport au Médicis. Il est rentré hier de Salon-de-Provence et il a rendez-vous ce soir avec son nouvel amant.*] [*Interruption : thé.*]

Le réveil a sonné à huit heures, peut-être neuf : nous avions dormi à peine deux ou trois heures. Je me suis tourné vers Luigi avant qu'il se lève, je me suis allongé sur lui et j'ai joui comme ça, très vite, seul. Nous

avons pris ensemble un petit déjeuner. Mais il fallait que je le laisse faire ses bagages, et je suis parti rapidement.

Je suis rentré à pied de la rue Washington à la rue du Bac en passant par les Tuileries. Il faisait beau, je voyais le matin pour la première fois depuis longtemps, j'étais dans un état de fatigue agréable, de bonne humeur. Autour du grand bassin des ouvriers travaillaient à démonter l'estrade qui le recouvrait, ou bien le cirque, je ne sais plus, qui bouchait la perspective depuis des mois. La grande allée était presque déserte, déjà quelques feuilles mortes voletaient ici et là. Il ne faisait pas vraiment chaud.

Je vois, d'après une note entre crochets inscrite dans le récit des "événements" du 16 août, journée que je relatais alors, que je me suis mis au travail à quatre heures, ce jour-là (1er septembre, donc), et que j'avais terriblement sommeil. On aurait eu sommeil à moins. Je n'ai pas dû travailler bien longtemps, le temps d'écrire quatre pages sur Nauplie, et sur ma nuit à Nauplie. Je viens de les relire. Je m'aperçois que j'ai oublié de noter que dans le vestibule de l'hôtel, peint en bleu ciel, j'avais rencontré, la première fois que j'en étais sorti, deux garçons français, d'évidence pédés l'un et l'autre, qui s'étaient adressés à moi pour des renseignements, en l'absence du portier-concierge, un gros Grec paresseux. Leur présence m'avait paru encourageante. Ils n'étaient pas laids – mais amoureux l'un de l'autre, sans doute, malheureusement. En tout cas de Nauplie je garde un fort souvenir, un peu triste. Étrange, cette fascination qu'ont toujours exercée sur moi les sièges furtifs de pouvoirs dérisoires, quasi nuls, qui n'ont d'autre réalité que celle de leurs propres symboles, eux-mêmes factices le plus souvent : dans des stations thermales abandonnées, au bord de lacs, sur un rocher escarpé, à Vichy, à Salo, à Saint-Marin, à Monaco, le gouvernement occupe un hôtel, chaque chambre est un ministère, le ministre couche dans le cabinet de toilette tandis que les archives sont entassées dans des valises, elles-mêmes glissées sous les baignoires à pieds de griffon.

(Où était "Dennis", alors? À Lesbos, parmi les soldats? À Rome (les escaliers qui descendent vers le Tibre sont jonchés de seringues vides, et les quais herbus parcourus de zombies) ? À Capri (visite de la flotte) ?)

Enfant j'imaginais que Landogne était le siège d'un gouvernement en exil, ou du moins replié dans un ultime réduit. Le vieux maréchal occupait la grande chambre du milieu, les Affaires étrangères, dans la chambre bleue, n'avaient aucune affaire à traiter car les communications étaient coupées, l'Intérieur administrait gravement, de la salle de billard, le territoire de cinq ou six communes, et l'Instruction publique organisait des soirées de trictrac au fumoir. Une sévère étiquette régnait, et l'on s'habillait pour dîner.

J'ai dû m'allonger, vers six heures, et dormir un moment. Un coup de téléphone de Luigi, bien arrivé à Milan, m'a réveillé. Je ne sais plus ce que j'ai fait le soir, seulement que j'ai vu Gilbert, le faux marin. J'ai peut-être dîné avec lui. Je sais que j'ai dîné avec lui un de ces jours-là, au Petit Saint-Benoît, à l'extérieur. De toute façon je suis rentré tôt, et seul. Il me semble que c'est ce soir-là que j'ai terminé *Madame Bovary*, commencé, pour cette lecture-là (la précédente, à vrai dire, datait de mes huit ans, et avait causé une sorte de scandale auprès de l'une de mes grand-mères, pourtant la plus "littéraire" des deux : c'était à Laschamps, au pied du puy de Dôme), à Patras, dans le hall déglingué de l'hôtel Méga-Britannia, en attendant que John et Raoul viennent me chercher, le matin du 18 août. En ce cas ce fut une soirée bien triste car, suivant l'agonie de la pauvre Emma, je ne pensais qu'à moi-même et [*Interruption, coup de tél. de W., très excité : Max Gordon lui a téléphoné de Londres pour lui dire que Léon Lambert lui avait demandé s'il avait quelqu'un à lui recommander pour remplacer le conservateur de sa collection privée, qui est parti pour New York afin d'y étudier le cinéma.*

«Évidemment il faudrait savoir ce que seraient les obligations de résidence, mais Bruxelles n'est qu'à deux heures de Paris. Je pourrais certainement faire un meilleur travail que mon prédécesseur. Ileana serait furieuse, bien sûr. Je ne lui achèterai rien. Mais je pourrai acheter des choses pour moi, à des conditions très intéressantes. Je ne parle pas de pots-de-vin, hein, mais si j'achète des pièces importantes pour Lambert, je peux avoir des prix pour autre chose. Qu'est-ce que tu en penses ?

– Oui, c'est assez excitant…

– *Enfin, il faudra y réfléchir… Je dois montrer des photographies à des gens, chez Andy, je pense que je ne rentrerai pas avant neuf heures ou neuf heures et demie, ça va ?*

– *Très bien*. »] me demandais qui, si je venais à mourir ces jours-là, je souhaitais avoir près de mon lit. Et je ne trouvais guère que Christian. J'aime bien Jacques C., pensais-je, mais ses mensonges gratuits ont fini par me détacher sérieusement de lui. Claude est trop léger; je n'ai pas assez d'intimité avec Paul pour mourir devant lui; Jean-Claude est un bon copain mais enfin ce n'est pas la même chose : non, il n'y a que Christian qui aurait vraiment de la peine, je crois, et pour qui j'ai assez d'affection, et assez sérieuse, pour que sa présence me soit une consolation, un secours en pareille circonstance. Voilà sur quelles pensées morbides je me suis endormi ce jour-là, quoique j'aie lu encore une partie du compte-rendu du procès en correctionnelle de Flaubert afin de ne pas aborder la nuit sur une note aussi sombre que la fin du roman.

Jeudi 2 septembre 1976

Voir à la date du 17 août, journée au récit de laquelle j'ai travaillé ce 2 septembre, à partir de cinq heures et demie seulement. J'avais pourtant été bien actif auparavant – mais tout cela est dûment noté. Il ne reste qu'à ajouter que la préfecture de Police est sinistre : on s'y croirait un contingent de malheureux juifs ruthènes débarqués à Ellis Island ; et aussi que j'ai vu pour la première fois, ce jour-là, alors que j'étais assis à l'Apollinaire avec Jean-Paul le strip-teaseur, Gil [JE/IL, GILLES, GILBERTO GIL (GILBERTE, ALBERTO, ALBERTINE (LA CONFUSION SUR LE TÉLÉGRAMME, À VENISE : « VOUS PARLER MARIAGE »)) / GEL (→ *LE GEL PAR JEU* (→ PESSON (→ PESSOA) →

~~EMILY DICKINSON~~)],

le Marseillais de la rue de l'Arc, dont je devais faire plus ample connaissance la semaine suivante. Le regret de n'avoir pas vu Trézène ne

me quitte pas, non plus que la musique de mon vers favori, ou presque, que je criais l'autre jour à Aragon, sur le boulevard :

> *Roi de ces bords heureux, Trézène est mon partage!*

Je vois que je n'ai pas dû travailler bien longtemps, ce jour-là : trois pages de notes et c'est tout. Pourtant, de ce que j'ai bien pu faire le soir, je n'ai pas le moindre souvenir – aucune idée.

Vendredi 3 septembre

Voir, de nouveau, à la date du 17 août. Le déjeuner avec Madeleine et Gianni était assez drôle. Nous nous étions retrouvés tous les trois à l'Atrium, et nous sommes allés juste à côté, dans un restaurant de la rue Mabillon dont j'ai oublié le nom, mais qui n'était pas particulièrement pas cher. À table c'est Gianni surtout qui a parlé, d'Aragon, que Madeleine aime bien, qu'elle préfère de loin à Sartre qui ne sait pas ce qu'il veut, dit-elle, qui n'a jamais pu prendre parti pour rien, et qui, «je ne devrais pas dire ça, mais enfin, il est vraiment trop laid.

– Moi je trouve Sartre très sympathique. Son interview dans *Le Nouvel Observateur*, il y a quelques semaines, était très touchante.»

L'amour avec Gianni, «très affectueusement» ou pas, n'était pas, sexuellement, très satisfaisant. Je me souviens qu'il m'a baisé. Je voulais surtout lui faire plaisir. Depuis, malgré son insistance, ces ébats n'ont pas été repris.

[*Mercredi 17 novembre, trois heures et demie* [*Chronique du retard.* W. est malade. Je suis venu ici, à la galerie Jacques B., pour le remplacer. J'ai acheté *Le Monde* en chemin, et l'ai feuilleté. Il y avait un petit article sur la mort d'Audouin de Barbot, le garçon dont on parlait au dîner auquel avait assisté W. chez la comtesse Brandolini et qui, disait-on alors,

avait succombé à un excès d'héroïne tandis que Betty Catroux, qui était avec lui, avait dû être hospitalisée. [*Interruption : recherche de l'article. En ai lu quelques autres, l'un notamment sur le séminaire de Lacan. Le balayeur nord-africain de la rue est venu réclamer ses étrennes. Je lui ai expliqué que je n'étais là que pour un remplacement, et demandé de repasser demain.*] *Minute* a publié un article insinuant que «la mort pourrait bien être due à l'absorption de stupéfiants. M. Bertin, vice-président au tribunal de Paris, a estimé que cet article était "très choquant" et qu'il constituait "une atteinte intolérable à l'honneur d'une famille" ». La saisie a été ordonnée. Mais *Le Monde* rapproche cette affaire d'une élection partielle en Gironde à laquelle est candidat M. Aymar Achille-Fould, dont Audouin de Barbot était «un parent éloigné ». Le « prétendu scandale », écrit *Le Monde*, qui doute des insinuation de *Minute*, est « susceptible [*Interruption : coup de téléphone de W. qui veut un numéro de téléphone pour décommander un dîner, et auquel je parle de cette affaire.*] de rejaillir sur ce candidat». C'est peut-être vrai. Mais que les électeurs soient exposés à se laisser influencer dans le choix d'un député par la question de savoir si « un parent éloigné» d'un des candidats est mort ou non d'un abus d'héroïne, de ce trait médiéval, ou au moins macmahonien, *Le Monde* ne paraît pas du tout s'étonner.]

W. a téléphoné, hier soir, pour me dire qu'il allait dîner, après tout, chez le couple de collectionneurs auxquels il montrait, chez Warhol, sa propre collection de photographies. J'ai donc dîné seul, en regardant Quai des brumes. *Est-ce qu'on a parlé de "réalisme" à propos de ce cinéma ? Il me semble qu'on en est bien loin, fût-il même "poétique". La société représentée l'est peut-être de façon assez exacte, mais l'on ne saurait parler d'"étude de société". On voit divers milieux affleurer ici et là, comme affleurent des segments d'intrigue, des épisodes d'affaires compliquées dont il ne sera rien dit. Qui était Maurice ? Pourquoi les voyous tiennent-ils tant à retrouver sa trace ? À quels sombres crimes a déjà été mêlé Z, le tuteur de Nelly ? Pourquoi Jean a-t-il déserté? Quel réseau de drames sinistres et minables entoure cette histoire simple, à peine construite ? On est à cent lieues de ce que serait l'équivalent américain d'un tel scénario, et Dieu sait pourtant qu'il ne manque pas, dans le cinéma hollywoodien, d'histoires d'homme traqué qui trouve une*

chance de se tirer d'affaire et qui la laisse s'échapper à cause d 'une femme. Tout, là-bas, serait dans le style, les cadrages, les plans, la construction abstraite et rigoureuse. Ici tout est baigné dans un climat d'"humanité" qui, comme toujours, flirte avec le poisseux (et certainement la poisse!), avec la bêtise et le ridicule. Cependant il n'est pas douteux qu'il doit exister un point d'appréciation à partir duquel un tel film est admirable, et d'où sa sensibilité, sa tendresse, sa mélancolie vous bouleversent. Tant de douceur au cœur de l'homme, se peut-il qu'elle faille à trouver sa mesure?

Quand s'est opéré le grand retournement ? Au temps de James, pour simplifier, on a encore pour schéma dominant et emblématique le jeune Américain provincial, huron et bon sauvage, qui découvre avec stupéfaction, fascination, indignation, une Europe toute à la jouissance de sa propre superficialité, envoûtée par sa propre maîtrise des formes et des codes. Aujourd'hui, tous les Américains que je connais – parmi les plus évolués, en tout cas –, sont cyniques, ont horreur de l'émotion, qu'ils tournent toujours en ridicule, donnent en toute chose priorité à la manière sur le fond, et, en accord paradoxal avec la modernité intellectuelle française, ont tendance à se moquer du naïf impérialisme du sens : ses deux principaux domaines d'élection, l'amour et la politique, ils les considèrent en riant comme si c'étaient des champs d'action et de réflexion qu'on ne peut pas une seule seconde prendre au sérieux. Or, déjà dans les années trente, à un cinéma français surchargé de sentiment et de sens, celui de Renoir, des Prévert, de Carné, s'oppose un cinéma américain éblouissant par la rigueur de sa forme, son élégance glacée, son indifférence au message et à la représentation (laissons de côté pour les besoins de la démonstration le pénible Borzage, et Capra dont je me passerais assez volontiers aussi). Cela serait-il lié au renversement, juste après la Première Guerre, du rapport de forces politiques entre les deux continents ?

Après Quai des brumes *j'ai vu la fin, sur une autre chaîne, d'un autre film donné par surprise dans le cadre du programme minimum de grève,* Shéhérazade*, plus ou moins à propos de la vie de Rimski-Korsakov – aucun intérêt, même au vingt-quatrième degré, et même pour un aussi bon public que moi. Puis j'ai fait un tour et lu un moment, à la Hune,*

quelques pages du livre de Pierre Mabille sur Thérèse de Lisieux. Rentré, j'ai eu quelques idées pour le début du premier volume de Travers *et je les ai notées. J'étais à ce travail lorsque est rentré W., fatigué. Il s'est couché tout de suite, et moi peu après. Il m'a caressé un moment, il a constaté que je ne bandais pas, et dit qu'il commençait à se demander à quoi j'occupais mes après-midi.*

Aujourd 'hui, à l'heure du déjeuner, nous avons eu une petite discussion sur des thèmes connus. Il était question du voyage en Amérique. J'ai dit que je n'avais pas l'intention de le faire.

«Pourquoi?

– Oh, parce qu'il y aurait forcément toute sorte de catastrophes. On ne s'entend pas bien, il y a entre nous des scènes un jour sur deux, je trouve que tu es très injuste, tu es de plus en plus invivable, on ne peut pas te dire un mot, ton humeur change d'un instant à l'autre, tu es gentil le soir, on se réveille le matin tu es odieux, tu me fais des reproches pour tout et pour rien, tu es de plus en plus self-centered…

– Oh, ne parle pas de self-centered*, je t'en prie! Si quelqu'un est* self-centered...*!*

– Moi ? Je ne parle jamais de moi !

– Il y a d'autres façons d 'être self-centered.

– Tu m'as fait une scène l'autre jour, je n'ai toujours pas compris pourquoi, tu ne le sais probablement pas toi-même [Interruption : visite d'Edward B., puis de Jean-Bernard C. Thé. Jean-Bernard, je l'ai sans doute déjà noté, a été opéré d'une fistule, comme Louis XIV, et il va l'être de nouveau. On a sorti de son cul le contenu de deux grands verres de pus, et on y a installé un drain en quatre petits tuyaux, très jolis, dit-il, « enfin c'est ce que me dit Montana ». Au chapitre des maladies : Jean-Paul, le maître-nageur, et Patrick, le bagagiste d'Orly, ont tous les deux attrapé de Kirk, l'étudiant en cinéma, de l'impétigo, etc. Jean-Bernard s'en va pour se rendre chez son médecin.]*, d 'ailleurs, et deux jours après, alors qu'on devait essayer de se retrouver au Sept, tu vas au Manhattan à deux heures du matin....»* [*De toutes les choses à noter – or tout est à noter, c'est la règle du jeu – rien ne m'ennuie autant que les scènes avec B. : ce qui tend à confirmer, s'il en était besoin, leur inanité*

et leur redondance.] [Interruption : passage des deux garçons des Puces, Hugues et François, qui viennent chercher une enveloppe que j'ai retirée pour eux au Pont Royal où l'avait laissée Robert Fraser.]

Avant de venir ici j'ai lu les premières pages de Cent ans de solitude. *La géographie y est un peu fantasque pour mon goût : comme j'ai la rêverie très peu onirique, une mer où il faut naviguer six mois avant de rejoindre le courrier rogne les ailes au fantasme, chez moi. J'aime mieux les étrangetés réalistes, les pittoresques réalistes, les éléments romanesques qu'on peut attribuer de près ou de loin à l'histoire, à la géographie "vraie" ou du moins vraisemblable, aux bizarreries du sort ou des tempéraments, bref à l'érudition – et celles-là, Dieu merci, sont très abondantes aussi, dans le roman, d'autant qu'elles sont encore accentuées, sans doute, par le passage d'une langue dans une autre : ainsi, l'espagnol amalgamant certains prénoms féminins que le français, au contraire, distingue avec tant de soin que nous ne savons même plus qu'ils n'en font qu'un, Sir Francis Drake se trouve rapporter des caïmans (ce qui est déjà une attention charmante) à une mystérieuse reine "Isabelle" qui ne doit pas être très Catholique (et encore moins la grosse dame en exil boulevard Haussmann des photographies de W.). L'ensemble est assez envoûtant et donne envie d'aller observer John III dans son habitat naturel, au milieu d'une «végétation inexorable» (peut-être les adjectifs de Borges lui appartiennent-ils moins intimement qu'on ne le croit, et sont-ils à tout un continent ?).*]

Songeant au dîner de ce soir-là il me souvient de celui de la veille, ou du moins de la soirée, ou en tout cas de la nuit, que je crois bien avoir passée avec Patrick D., sans que nous fassions l'amour. Il devait prendre très tôt son service à Orly, le matin, et nous nous sommes fait réveiller par le téléphone. Je me suis ensuite rendormi.

Le soir s'est formé un agrégat considérable de gens. J'avais un rendez-vous, je ne sais plus avec qui, *si*, avec Claude, qui était en compagnie de son ami Jean-Luc. Je vois dans le cahier que j'écrivais alors, toujours à la date du mardi 17 août, que mon travail a été interrompu par l'arrivée de Gianni, ce que je m'explique mal. Est-ce à ce moment-là que nous avons fait l'amour, lui et moi ? Je ne crois pas. Il était déjà venu et reparti, peut-être était-il allé entre-temps chez Aragon. Je suis sans doute sorti avec

lui. Patrick D. aussi avait téléphoné : il est passé à la maison, ou bien nous l'avons retrouvé sur le boulevard, à la hauteur des Deux Magots. Il était flanqué de son terrible Mouktar ; tandis que Claude, retrouvé à l'Apollinaire, lui, était accompagné non seulement de Jean-Luc, mais de Jean-Pierre, l'outsider, le petit vendeur du magasin Michel Axel, lui même enté d'une sienne amie qui ne le quitte jamais, et de son frère. Quant à Gianni il a rencontré Jean-François, qu'il a entraîné avec nous. Nous sommes tous allé dîner au Pescadou, rue Mabillon (toutefois, si cette rue-là est bien la rue Mabillon, alors la rue du restaurant où nous avions déjeuné le même jour avec Madeleine, Gianni et moi, ne l'est pas). Jean-François n'était pas à notre table, mais à une table voisine avec trois amis italiens. Cependant il flirtait beaucoup avec moi. Mouktar, a-t-on découvert à cette occasion, connaissait Jean-Luc, avait même eu une petite aventure avec lui.

Ce fut un dîner confus, comme son seul *casting* le donne assez à supposer. En sortant de table tout le monde a reflué vers Saint-Germain. Claude marchait devant avec Jean-Luc. Derrière lui, à bonne distance, s'avançait Jean-Pierre qui se lamentait et se plaignait à son frère et à son amie, une collègue de travail, disant qu'il était malheureux. Patrick cheminait avec Mouktar. Je fermais le ban avec Gianni et dans la gaie foule d'un soir d'été nous avons perdu tous les autres, éparpillés. Gianni a rencontré sur le boulevard un ami italien qu'il a emmené, ainsi que moi, chez Jean-François. Il avait la clef, et Jean-François devait nous rejoindre. Alain, le sourd-muet, est venu voir Jean-François et il l'a attendu avec nous.

«Le salaud, a dit Jean-François en arrivant, en l'apercevant et en riant, le p'tit salaud! Vous savez pourquoi il vient? Il vient parce qu'il veut des poppers ! Ah, on peut dire qu'il a vite compris le truc, celui-là… »

Nous écoutions des disques, Vivaldi, Mina, que Gianni commentait en marquant la mesure, ce qui était un peu gênant à l'égard d'Alain. Celui-ci, en fait de poppers, paraissait vouloir surtout Jean-François lui-même, qui semblait moins qu'enthousiaste. Je commençais à m'ennuyer et me préparais à partir. Jean-François m'a parlé vingt minutes devant l'ascenseur. Il voulait que je reste.

«Avec Alain, qui veut coucher avec toi ? Avec Gianni, qui compte passer la nuit ici? Non, non, non, ce n'est pas possible…

– Emmène Alain, alors. Il te plaît, non?

– Oui, oui, il me plaît, mais ce n'est pas moi qu'il veut, c'est toi. Et puis je suis fatigué. »

Je les ai donc laissés tous les quatre et je suis rentré à la maison assez tôt, seul.

[*Jeudi 18 novembre 1976*, *quatre heures et demie*. [Il est maintenant *cinq heures dix* : je viens donc de perdre plus d'une demi-heure entre la date et la chose, l'heure et la lettre, l'instant et la phrase, la plume en suspens et le papier, à lire *Échange* à la manière supposée de Danièle Sallenave – manière d'ailleurs elle-même contradictoire ou du moins stratifiée, feuilletée, en relief, parce que "Danièle Sallenave" est à la fois l'austère auteur de *Paysage de ruines avec personnages* et la jeune femme qui, au dîner d'anniversaire d'Aragon, évoque son rôle d'esclave grecque à l'"orgie romaine" du cap Brun et parle de son nez [POE, *LIONNERIE* (« JE PARLAI DE MOI, – DE MOI, DE MOI, ET DE MOI ; DE NOSOLOGIE, DE MA BROCHURE ET DE MOI. JE DRESSAI MON NEZ ET JE PARLAI DE MOI ») / GOGOL, *LE NEZ* (« ET LE PLUS EXTRAORDINAIRE, C'EST QUE MOI-MÊME JE L'AVAIS PRIS TOUT D'ABORD POUR UN MONSIEUR ; MAIS PAR BONHEUR J'AVAIS MES LUNETTES AVEC MOI, ET J'AI PU AINSI CONSTATER QUE CE N'ÉTAIT QU'UN NEZ ») / STERNE, *TRISTRAM SHANDY* (« QUAND LE DESTIN FRAPPA DU MÊME COUP MON NEZ ET MON PÈRE, CE DERNIER MONTA AUSSITÔT DANS SA CHAMBRE ET SE JETA SUR SON LIT. LE LECTEUR QUI S'EN SOUVIENT, S'IL NE POSSÈDE PAS UNE VUE TRÈS PÉNÉTRANTE DE LA NATURE HUMAINE, PEUT S'ATTENDRE À VOIR LES MALHEURS DE MON NOM PROVOQUER LE MÊME CYCLE ASCENDANT ET DESCENDANT QUE LES MALHEURS DE MON NEZ ») / ZEN, NEY, NEY, YEN], sans parler de la Danièle Sallenave co-directrice de revue, un troisième personnage encore dont la

lecture d'*Échange* est forcément très différente (de sorte que c'est *Échange* qui est très différent).

Ce qu'il y a de terrible quand une journée commence à être perdue pour le travail, ou du moins gravement compromise, c'est l'espèce d'élan de catastrophe qui se crée, et qui vous pousse à l'abandonner tout entière à son mauvais sort, à la passer par pertes et profits puisqu'on voit bien qu'elle ne va pas valoir grand-chose de toute façon.] [*Chronique du retard* : j'allais me mettre au travail lorsque a téléphoné Danièle Sallenave (coup de téléphone qui a donc provoqué la lecture pseudo-sallenavienne d'*Échange* dont il est question entre les crochets ci-dessus), avec qui j'ai eu une assez longue conversation : elle s'est mise à son article sur *Échange*, qu'elle compte avoir terminé après ce week-end, et qu'elle pense intituler : "La lumière est celle de la fin des années cinquante".

Je lui ai proposé pour *Digraphe*, à tout hasard, le texte intégral de mon entretien avec Barthes sur France Culture, qui malheureusement est un peu ancien déjà, mais elle semble assez intéressée tout de même. D'autre part, je ne lui ai pas caché que j'avais trouvé un peu inquiétant qu'elle semble se moquer du dédoublement d'identité entre Duparc et moi, ne pas le prendre très au sérieux, y voir une plaisanterie un peu étirée, alors que c'est à mon avis au centre de notre travail, passé, présent et à venir, à lui autant qu'à moi. Justement elle aimerait en parler avec moi, peut-être eu cours d'un entretien qu'on pourrait combiner avec celui qui a été mené avec Barthes, pourquoi pas?

« Oui, très bien.

– Mais, tu comprends, dit-elle, cette histoire d'auteur divisé, de signature ou de défaut de signature, on trouve ça partout depuis dix ans, je le rencontre dans toutes les copies de mes étudiants : ils considèrent ça comme absolument acquis, ils ne s'interrogent plus du tout là-dessus – c'est pourquoi j'aimerais en discuter avec toi.

– Très bien, volontiers. Mais justement, la *vérité* éventuelle de tout cela, ce n'est pas ce qui m'intéresse. Je ne m'intéresse à ces questions, comme Robbe-Grillet à la psychanalyse, qu'en tant qu'élément constitutif de notre paysage culturel, justement, et parce que c'est manié

de toute part, partout et n'importe comment, sous couvert d'un pseudo-naturel. Prenons le rapport du récit à la castration, ou à l'œdipe. Ce sont des motifs essentiel d'*Échange.* Mais ils ne nous intéressent pas, Duparc et moi, pour leur éventuelle *vérité*. De leur *vérité* nous ne savons rien, et nous nous soucions peu. Je ne suis pas un intellectuel, moi. Ces choses-là ne m'intéressent qu'en tant qu'effets de sens, conventions flottantes, fond de l'air, et parce qu'elles acquièrent à l'usage une vérité fabriquée, une vérité elle-même de convention, une vérité d'usage, d'époque, de répétition. Quand tu me dis que tous tes étudiants prennent ça pour paroles d'Évangile, que c'est le b.a.-ba de leurs dissertations, tu ne fais que confirmer mes raisons…

– Eh bien voilà, c'est ce que j'aimerais te voir expliquer dans une interview…

– Mais oui, on peut très bien parler de cela, à condition que je n'aie pas l'air d'exposer là mon "dernier mot" sur la question – sur celle-là ou sur n'importe quelle autre, d'ailleurs. Je ne suis pas un type de "dernier mot". Nous sommes des tard-venus du sens, Duparc et moi, des enfants de vieux. Nous arrivons après que tout a été dit. Je corrige, je rajoute, j'intercale, je ressasse, je change l'ordre des mots, l'ordre des lettres. J'espère ne pas être tout à fait pour rien le compatriote de Pascal : "La disposition des matières est nouvelle." Les premiers mots de *Passage* étaient déjà : "Et de nouveau :"

– Tu sais, pour l'article j'ai relu ton livre, en le feuilletant, en l'ouvrant au hasard, c'est un autre type de plaisir, comme quand on fait ça pour Proust : c'est vraiment très beau. Et la façon dont certaines phrases, sans en avoir l'air, marquent une classe, une époque, un genre de vie : les adultères bourgeois, par exemple… Je comprends pourquoi Aragon aime tellement ça. Tu sais, la fameuse première phrase des *Cloches de Bâle*, dont il parle dans les *Incipit* : "Cela ne fit rire personne quand Guy appela M. Romanet papa" – eh bien c'est ça, c'est la même chose...»

[Vendredi 19 novembre, cinq heures et demie. [Chronique du retard : *il fallait que je me fasse faire un passeport, le mien est périmé. Pour cela il me fallait d 'abord des photographies. D'habitude j'en fais dans*

l'appareil qui se trouve dans le hall du Danton, à l'Odéon, mais ce cinéma est fermé ces temps-ci, en cours de transformation : il va y avoir quatre ou cinq salles là où il n'y en avait qu'une grande, c'est ce qui se passe partout (le choix de films en est rendu plus large, mais les grands écrans disparaissent; ceux qui viendront après nous ne sauront plus ce que c'était que les cinémas de jadis, vastes comme des salles d'opéra et parfois davantage (surtout en Angleterre, il me semble – je me souviens qu'adolescent je n'en revenais pas de la taille des cinémas de Londres, et même de Hastings)). Je suis donc allé boulevard Raspail, un peu plus bas que la rue de Vaugirard, car trois cabines de "Photomaton" sont installées là, quasiment sur le trottoir. Et j'ai fait une vingtaine de photographies afin de constituer une réserve et de pouvoir m'épargner cette corvée [COR, CORPS, ROC, ORÉE, CERVEAU] *pour un certain temps. Après quoi je suis allé faire un tour du côté des chiottes de l'Alliance française, qui jadis étaient très actives bien que, pour ma part, je ne les aie jamais beaucoup pratiquées. Paul B., un ami de John et Raoul, un avocat new-yorkais d'une quarantaine d'années qui avait quitté le barreau parce qu'il avait envie de voir le monde, selon les uns, parce qu'il était compromis, selon les autres, dans une histoire assez sombre dont les arcanes n'ont jamais été tout à fait éclairés, éclaircis, éclairés, comment dit-on ?, suivait à l'Alliance française des cours de français et en pratiquait beaucoup les toilettes* [VOILETTE(S), EAU DE VOILETTE (DUCHAMP), TOILE, *THE TOILET*, ELIOT, ELIOT (→ EVANS), L'ÉTOILE, L'ÉTOILE → *STERN*, STERNE, STERNE(S) (À RÜGEN → CARUS → *CARUS* → TEXACO)], *commodément réparties sur cinq étages. Il disait avoir besoin de baiser tous les jours, et le plus tôt était le mieux parce qu'ensuite il était débarrassé de ce souci, et libre de faire ce qu'il voulait de sa journée. L'idéal pour lui était d'avoir tiré son coup à dix heures du matin, à quoi il parvenait assez facilement grâce aux susdites chiottes, et parce qu'il était très sexy, dans le style conquérant de l'Ouest tel qu'amélioré par les publicités de cigarettes et la mytho-pornographie néowesternienne. Il avait un faible pour moi, et Lee Brevard assurait que j'étais exactement son genre – à quoi John A. se hâtait d'ajouter, avec sa grâce coutumière, que Paul avait une nette préférence pour les garçons affreux parce qu'ils étaient, disait-il, meilleurs amants, pour la raison qu'ils faisaient l'amour moins souvent*

et, tout heureux et flattés qu'on les ait choisis, se donnaient plus de mal que les autres pour satisfaire leurs partenaires; tandis que les beaux mecs croient que tout leur est dû, et, sachant qu'ils n'auront aucun mal à trouver toujours quelqu'un d'autre, restent là comme des vaches indiennes, laissant l'autre faire tout le travail et regardant passer les trains pour Bénarès.

Paul B. vit maintenant à Rio [ROI, SOIR, HOIRE HIRO (HITO), OR, IRE, RAY, *LE COMTE ORY* / *WRITE ME FROM RIO*... (CRANE, *INDIANA*)] (Anactoria [ARC, CAR, CORA, ROC, RIO, CANA / VICTORIA, (ALONSO) CANO, CANAUX, CARO, CARREAU(X), CARNOT, *CARONIA*, CARTON, CONTRAT, ETC.], que nous aimions toutes deux, Atthis, vit maintenant dans la lointaine Sardes [SARDE, RADE(S), RAIDES, RHODES, RADIS, BARDE(S), (GABRIEL DE) TARDE, DARSE, DÉSIRS, FARDÉS]...)*, parce que les garçons brésiliens, à l'en croire, ont envie de baiser à tous les moments du jour et de la nuit, avec n'importe qui, et ne sont pas regardants quant à l'âge. Il était obsédé par son âge et faisait d'immenses efforts, d'ailleurs couronnés de succès, pour retarder le vieillissement. Il avait un corps superbe. Il s'est fait faire dernièrement, paraît-il, un lifting, et il aurait l'air d 'avoir trente ans.*

«Pourtant, dit W., il avait une belle tête intéressante, et j'aimais bien ses rides [RADES, RHODES, RUDES, DÉSIR, RAIDES, REDIS-(LE-MOI) / LIGNES, TRAITS, SILLONS, CANAUX]*, ce que son visage avait de marqué, justement, et qui sans doute a disparu... »*

Toujours est-il que les chiottes en question sont aujourd'hui bien calmes. Celles du quatrième étage, les plus isolées, présentent deux cabines individuelles séparées par une partition qui n'atteint pas le plafond. La cabine de droite est occupée quand j'entre dans celle de gauche. Tandis que je pisse, j'entends tousser. Une fois, puis une autre : petite toux sèche superficielle, artificielle, faite pour être une toux et pas pour racler quoi que ce soit. Je tousse aussi, en réponse. Et si je tousse le premier mon voisin tousse aussitôt après. Ce commerce d'expectorations m'excite, parce que chaque minute qui passe rend plus évident qu'il n'est pas un hasard, qu'il est chargé de sens, que quelqu'un drague alors que les lieux ne paraissent guère actifs, malgré leur réputation vague et les

anciens récits de Paul. Lorsque je sors dans la petite pièce à lavabo qui précède les deux cabinets, mon cotousseur s'y trouve déjà. Merde. Il a au moins quarante ans, on l'a vu traîner partout, il a une belle queue qu'il me montre complaisamment, but so what*, non merci.*

Dans l'escalier, comme je m'en vais, je croise un garçon qui monte – pas une beauté, mais l'endroit m'excite, voyons voir. Il se dirige vers les chiottes dont je sors. J'y retourne, mais le temps de faire demi-tour avec dignité, il est déjà enfermé avec le type de tout à l'heure. Je ressors. Puis je reviens. Cette fois-ci ils sont tous les deux dans la première pièce, ils se branlent à qui mieux mieux, tous les deux ont de très belles queues. Le plus jeune s'approche de moi et me caresse la braguette. Je le branle un instant et lui caresse le ventre, la poitrine. Il est assez bien foutu, sans plus. Mais l'autre me sort la bite et se met en position de me faire une pipe. Non. Je ne veux pas. Si je le laisse faire il va me faire jouir de façon purement mécanique, je n'en ai aucune envie. Je m'en vais. Le plus jeune alors me suit, et, bien que je ne lui aie donné aucun signe d 'encouragement, il me rattrape dans le hall, et, bas, il me parle :

« Qu'est-ce que tu fais ? »

Il a un fort accent étranger, il est habillé tout en jeans, et puis, avec cette façon si directe d'engager la conversation, il doit être américain.

« Rien, je visite.

– Tu ne veux pas faire quelque chose ?

– Non non, je regardais ce qui se passait, c'est tout : c'était purement scientifique. »

De là je suis allé au commissariat de police, rue Perronet, en passant par Saint-Germain-des-Prés. [Interruption : lu dans *Les Nouvelles littéraires* une critique de Matthieu Galey sur le *Lorenzaccio* de Zeffirelli au Français, qui ressemble plus, dit-il, à Paul Delaroche qu'aux maîtres renaissants (mais, après tout, *Lorenzaccio* est bien moins un drame de la Renaissance qu'une pièce romantique – même s'il est vrai que Delacroix vaudrait sans doute mieux que Delaroche (et Visconti que Zeffirelli)) ; et un article d'Alain Leblanc sur *Equus*. Coup de téléphone de W. qui doit aller voir des photographies de Man Ray chez Jean-Pierre Haïc, le courtier fou, puis je ne sais où d'autre avec Samia. Il ne rentrera pas

avant neuf heures. Nous pourrions dîner à la maison, suggère-t-il, et peut-être aller faire un tour au Manhattan.

« Oui, d'accord, pourquoi pas?

– Le petit Jean-Paul a téléphoné et voudrait faire quelque chose avec nous…

– Mais on ne peut pas aller avec lui au Manhattan, si?

– On aurait peut-être pu l'inviter à dîner, mais tu n'es pas du tout intéressé par lui, n'est-ce pas ?

– Pas tellement, non.

– Bon, je vais lui dire que je ne peux pas, alors. L'ennui c'est que c'est la dixième fois… À tout à l'heure.

– À tout à l'heure. »] [Interruption : pissé, passé un pull-over, rêvé à propos du début de *Travers*, avertissement des éditeurs : trente-neuf forts cahiers de marque Oxford, de trois couleurs différentes et de cent pages chacun ; la première page est toujours laissée vierge ; quadrillage, etc.]. *Mon nouveau passeport sera prêt dans dix jours, d 'après ces messieurs. Mais on me renverra aussi l'ancien, car il porte un visa américain valable jusqu'en 1980.*

En rentrant ici j'ai acheté, à la station-service du boulevard, cinq cartes postales en couleurs représentant le rocher artificiel du zoo de Vincennes. Si l 'on en coupe un centimètre à la base, on ne voit plus l'avenue ni les voitures, et l'on peut croire un instant qu'il s'agit de quelque formidable montagne africaine. J'étais au milieu de cette opération lorsque sont arrivés Gianni et un ami italien à lui, un garçon de Ravenne comme lui, malingre, timide et gentil. Il paraît que ma chère pinède de Classe, si aimée aussi de Byron et du Condottiere, a beaucoup souffert. Tout le pays de Ravenne [RAVEL, *RAVEL* (→ ÉCHENOZ), VÉRONE, CAVERNE, VEINARD, SAVERNE, VERNE, (HENRI) VERNES (→ *BOB MORANE*), NERVAL] *s'enfonce dans la mer, plus vite encore que Venise. En ville on est obligé de reconstruire les égouts tous les ans. Les mosaïques se fendillent.*

« Ça, les mosaïques, je m'en fous, mais la pinède! C'est un des plus beaux endroits du monde!

– Renaud a une drôle d'échelle des valeurs, dit Gianni à Piero, en italien.

– La pinède est envahie par la mer. En plus, on a extrait de son sous-sol du méthane, ça fait descendre le sol encore plus vite.

– Qu'est-ce qu'Aragon a dit de la mort de Man Ray, hier ?

– Il a dit : "Décidément ils tombent comme des mouches, ces temps-ci !"

– Mais Man Ray était beaucoup plus âgé que lui.

– Il était gaga aussi ?

– Plus que Louis ?

– Louis n'est pas du tout gâteux! Si quelquefois il le paraît, il le fait exprès, c'est de la comédie…

– Ttt ttt ttt…

– Ah, et puis je ne te permets pas de dire quoi que ce soit contre lui.

– Mais non, je ne dis rien contre lui, je l'aime bien, au fond…

– L'autre jour il a dit, en parlant de toi : "Il ira loin, ce petit, il a beaucoup de talent. [Interruption : coup de téléphone de Samia qui veut que W. l'appelle demain matin.

«Mais il m'a dit tout à l'heure qu'il allait quelque part avec toi, ce soir…

– Non, moi ce soir je vais au cinéma… »]

– De toute façon, je suis voué à me brouiller avec lui.

– Te brouiller avec lui ? Pourquoi ?

– Je note tout dans mon journal. *Si un jour il voit imprimé tout ce qu'il me dit, il ne sera pas content.*

– Oh, il sera enchanté, au contraire!

– En tout cas il est prévenu : je lui ai dit dix fois que j'écrivais tout ce qu'il disait, il ne pourra pas venir se plaindre…

– Il va y avoir toute sorte de choses sur lui, ces temps-ci, entre le livre de Jean Ristat, ce qu'écrit Danièle et ce que tu écris toi…

– Pour ne rien dire de tes portraits… On devrait faire une grande exposition sur Aragon à Galliera, chez Mme Dane.

– Non, au moins chez les Noailles !

– Il faut un endroit public. Il y aura tous tes portraits, dans une grande salle, et puis trois bandes qui diffuseront simultanément les textes de Jean, de Danièle et de moi… Tu lui as parlé du Médicis ?

– Oui.

– De toute façon c'est foutu, à la dernière réunion du jury de nouveau je n'avais plus qu'une voix…

– Il dit que les gens qu'il pourrait joindre sont les mêmes que ceux que Barthes peut joindre.

– Maintenant Marc Cholodenko a des chances. J'ai demandé à Barthes de reporter sa voix sur lui, éventuellement.

– Il aime son livre ?

– Je ne sais pas. Il ne l 'a probablement pas lu.

– On ne peut tout de même pas lui demander de voter pour un livre qu'il n'aimerait pas…

– Il aime tout de même mieux ça que Max-Pol Fouchet, certainement.

– Ah oui, Aragon était furieux d'apprendre que Max-Pol Fouchet était favori. Il trouve que le Médicis est très déconsidéré.

– Peut-être, mais moins que tous les autres.

– Et puis il tient beaucoup à ce que tu aies le Fénéon. C'est devenu très important, dans son esprit. »

Gianni dit aussi qu'on a raconté à Aragon ce que Simone Signoret [SIGNE, ORÉE, SIGNER, TÉNOR, SIGNOR, S'IGNORENT, IGNORER, GORET, GORÉE, RÉGIS, ORIGÈNE, ORIGINES IGNORÉES, SONGER, SINGER, Ç'AURAIT (DES CONSÉQUENCES TERRIBLES)] *dit de lui dans son livre.*

«Mais ça fait très faux, dans le livre, il y a un ton bizarre, quelque chose qui cloche… Et moi je suis plus disposé à croire Aragon que Signoret. D'abord il boit moins…

– Oh, l'autre soir, Peyrefitte racontait à la télévision comment il avait raté le Goncourt en 1945. Il disait qu'à cette époque, au lendemain de la Libération, Aragon exerçait une véritable terreur, et que Dorgelès, qui avait écrit pendant l'Occupation un article qui se terminait par « À vos ordres, monsieur le Maréchal!», avait de lui une peur bleue. Dorgelès avait promis sa voix à Peyrefitte, mais au dernier moment il s'est dégonflé et il a voté pour Elsa Triolet.

« Oui, ça c'est bien possible, Aragon n'est pas au-dessus de ça… »

Gianni maintenant semble n'avoir plus qu'une idée en tête :

« Quand est-ce qu'on couche ensemble ? Tu ne sais pas à quel point j'ai envie de faire l'amour avec toi. Ça m'obsède. Donne-moi une photo de toi…

– Je n'en ai pas. »

Je cherche tout de même.

« Tiens, tu peux avoir ça, si tu veux. »

C'est une photo ratée de W., de moi et de Gary le Sud-Africain à un bal costumé chez Roland Deyla. J'en possède aussi un exemplaire satisfaisant, mais celui-là je le garde.

« C'était l 'amant du sculpteur fou, celui-là ?

– Oui, je l'aimais beaucoup. Il avait un très beau corps. Et à propos de belle bite, lui, alors… Mais, sexuellement, on ne s'entendait pas du tout, je n'ai jamais compris pourquoi. En tout cas il était très gentil. Tu peux avoir cette photo-là, si tu veux.

– Merci bien, on n'y voit rien du tout! Bon, on va te laisser travailler... » [Bien sûr ces conversations, telles que je les rapporte ici, sont considérablement abrégées, toujours, sans quoi il me faudrait beaucoup plus de temps pour les noter qu'il n'en a fallu à deux ou trois personnes, ou davantage, pour les tenir; et dix années seraient nécessaires pour maintenir à jour le journal *d'une seule. Cette fois-ci, par exemple, il a été question de Claude, que Gianni trouve très beau (moi aussi), de Piero, dont c'est la première visite à Paris, de Dominique le Jardinier qui devient complètement fou, paraît-il, incroyablement agressif, et qui a dressé dans sa chambre, à présent, au 8-Mai, un petit autel votif avec des*

chaînes, des cockrings de différentes tailles, etc.] [*Interruption : été au Codec* [Interruption : coup de téléphone de Philippe Ier. Il faisait allusion l'autre jour à un de mes amis qu'il avait rencontré, qui avait eu une moustache et qui n'en avait plus. Je ne voyais pas de qui il voulait parler. Or c'est le grand Philippe, l'ami de Jean-Paul le maître-nageur, le fils des charcutiers de Clichy.

« Ah oui, je l'aime beaucoup. Il est très doux. Il faut être très gentil avec lui... »

Quand je l'avais rencontré, ce garçon, qui avait alors dix-huit ans mais en paraissait au moins vingt-cinq, était très timide et très effrayé par les mœurs pédérastiques parisiennes. Il se plaignait que tout le monde ne pensait qu'à baiser une fois, que les amants d'un soir avaient à peine l'air de vous reconnaître le lendemain, qu'ils ne vous retéléphonaient jamais, que toutes les relations qu'on pouvait avoir étaient brèves et superficielles, qu'on n'arrivait à connaître personne. Il faut dire que, sexuellement, il est loin d'être parfait, même sans tenir compte de sa taille vraiment exagérée à mon gré : il ne semble pas trop savoir ce qu'il veut, et il est passif à l'excès. Mais enfin, sur le fond, il avait tout de même en grande partie raison. C'est pourquoi je n'avais pas jugé que Philippe, qui a tendance à se désintéresser des gens sitôt qu'il les a séduits (il peut mener avec une assiduité stupéfiante des campagnes de séduction de trois mois pour des relations de trois jours, si ce n'est pas de trois heures), puisse lui convenir bien fort et bien longtemps. Mais j'avais remarqué qu'ils s'intéressaient l'un à l'autre. Et puis cette nature torturée, cette homosexualité à peine assumée, et prête à se renier avant de commencer, chez Philippe le Jeune, ne pouvaient que séduire (quelque temps) Philippe l'Aîné.

« Excuse-moi, dis-je toutefois à celui-ci, je ne peux pas parler très longtemps, il faut absolument que je travaille, là, je suis très en retard.

– *Très en retard*? Tu es encore allé courir Dieu sait où…

– Je suis allé faire des photographies au Photomaton du boulevard Raspail, en face de l'Alliance française…

– Ah oui, l'Alliance française… C'est toujours aussi actif?

– Non, pas tellement. Enfin, un peu…

– C’était drôle ?

– Oh, tu sais, moi je vais dans ces endroits-là en ethnologue…

– À propos d’endroits, il y en a un qui est absolument fou, en ce moment, c’est la partie supérieure de la Sorbonne, vers le haut… C'est presque trop : les gens baisent dans tous les coins, ils ne se donnent même pas la peine de fermer les portes, c’est absolument incroyable…

– Ah oui, tiens, je croyais que c’était fini, au contraire…

– Ah, ça l’est peut-être depuis quelques jours, ça ne m’étonnerait pas, ça ne pouvait pas durer comme ça. Tu as peut-être des renseignements plus récents que les miens…

– Quand y es-tu allé pour la dernière fois?

– Oh, il y a trois semaines, peut-être…

– Oh non, moi je n’y suis pas allé depuis des mois… Bien, mon cher, il faut vraiment que je travaille... »

Il voulait sortir avec nous ce soir. Mais si nous allons au Manhattan, mieux vaut y aller sans lui.] *faire des courses pour le dîner et pour le week-end. J’ai rencontré là un Japonais auquel je parle depuis des mois, bien que je ne sache même pas son nom. Il était très élégant, avec des chaussures montantes de parachutiste, couvertes de poussière blanche, comme de la farine, et un pantalon militaire genre battle-dress.*

« Quelle belle écharpe tu as ! lui dis-je.

– Non, c’est la veste qui est belle…

– Ah oui, mais ça, ça va sans dire... »

Ouh là là, la vie sociale n’est pas facile… La veste est une espèce de veste chinoise, si j’ose dire, matelassée, blanc rosé avec un liseré beige, et attachée sur le côté – ancienne, apparemment, style Lotus bleu.

Ce Japonais a une belle tête. Pas rasé, il était presque sexy. Mais il est trop grand pour moi, ce qui est tout de même le comble pour un Japonais. Il habite dans le XVe, mais passe quelquefois chez Tokyo, son compatriote de la rue de Grenelle. Comme la plupart de ces messieurs, il doit faire dans la <u>*couture*</u>*, je suppose.*]

[Samedi 20 novembre, six heures moins dix. [Chron. du ret. : *je suis sorti au début de l'après-midi, à l'heure où je suis censé me mettre au travail, pour acheter cinq exemplaires du* Figaro *; mais il n'y en avait plus au kiosque du boulevard, plus chez la petite marchande de la rue de Grenelle – celle de la rue de Varenne avait fermé boutique, j'ai dû aller jusqu'à Sèvres-Babylone. Revenu à la maison j'ai lu encore une fois l'article de Kanters sur* Échange*, plutôt dix fois qu'une, en large et en travers. Paul m'a appelé tandis que j'étais au milieu de cette narcissique occupation. Il était très content de l'article qui avait paru à Monique, impartial témoin dans l'ensemble, très favorable ; et, avec sa gentillesse coutumière, il voulait me dire encore une fois combien, même si* Échange *n'avait aucun succès, il était heureux d 'en être le dédicataire, et fier de l'avoir publié.*

Il était aussi très reconnaissant de mon intervention auprès de Barthes en faveur de Cholodenko qui, semble-t-il, est maintenant en excellente position pour le Médicis, tandis que Max-Pol Fouchet serait éliminé de la course. Les deux écrivains les mieux placés sont maintenant une certaine Marie-Louise Haumont et Marc, qui serait même favori désormais s'il n'avait le désavantage d'appartenir à l'écurie Flammarion [FLAMME, ARION (→ *DAUPHINS À LA FACE CAMUSE*), À RIOM, ENTRETENIR LA FLAMME À RIOM, RHION ET ANTIRHION (GOLFE DE DELPHES)]*, peu habituée au succès dans ce domaine, tandis que sa rivale est publiée chez Gallimard.*

Puis j'ai découvert qu'il y avait dans Le Figaro *un* feuilleton *d'André* Castelot *intitulé* Carlotta *et consacré à la vie tragique de ma grande amie l'impératrice du Mexique. Heureusement la livraison d'aujourd'hui est seulement la troisième, je n'en ai pas manqué trop, et Maximilien n'en est encore qu'à Bruxelles, à faire sa cour à sa future épouse. Je me suis empressé d'écrire à ma mère pour lui demander de découper pour moi chaque épisode. Auparavant j'avais écrit à Kanters pour le remercier. Et puis il a fallu encore aller acheter du thé. Mais c'est surtout en rêveries que s'est passée si vite l 'après-midi. Car l'éloge, par Kanters, de ma belle prose traditionnelle, etc., assorti de lamentations sur la fâcheuse influence sur moi des idées modernistes en littérature, et lié, bizarrement, à quelques lignes sur le livre de quatre-vingts pages que vient de publier*

Julien Gracq [ARC, CAR, GREC, LES GRACQUES, GROCK]*, m'a donné une idée, ou plutôt a ravivé en moi une vieille tentation. Il serait tellement facile, apparemment, de donner à ces gens quelque chose qui leur plairait bien davantage, et qui coûterait bien moins de travail que les efforts nécessaires à la production de n'importe quel "texte" (au sens étroit)! Ne serait-il pas possible, à des moments perdus, d'écrire un petit livre sans ambition formelle mais qui serait susceptible de se vendre un peu et d'être bien accueilli par la critique ? Il y a toujours mon vieux projet,* Le Règne, *par Stéphane Ioannides. Je ne cesse d'y penser depuis trois heures. Est-ce qu'une ou deux heures de travail par jour, pendant deux ou trois mois, ne donnerait pas un joli petit récit qui pourrait paraître dans la collection blanche de Flammarion ? Mais pourrais-je mener de front deux entreprises ? Rien que de* songer *à la seconde m'a empêché de me livrer sérieusement, aujourd 'hui, à la première.* [Interruption – coup de téléphone de Philippe : pourquoi W. et moi ne viendrions-nous pas chez lui manger le caviar [ARC, CAR, CAVIARDER, RAVI, VRAC, VRAI, CAS VRAI] qu'il a rapporté d'Iran ? *Sounds fine to me.*]]

Mercredi 17 nov. : soirée ici, regardé la t.v., Guéna et Dayan.

Jeudi 18 nov., le soir : *Blackmail*, au Lafayette. Dîner Chez Yvonne.

Vendredi 19 nov. : t.v., Manhattan, Didier S.

Hier soir, donc, W. devait rentrer tard – moins tard qu'il n'est rentré cependant, car je ne l'ai vu arriver qu'à onze heures. Je m'étais finalement mis à table tout seul. Auparavant, j'avais longuement regardé la télévision. Il y avait sur la troisième chaîne, *very appropriately*, une émission sur les couples et sur le problème de la fidélité (l'humour de l'Ortf, toujours, et son génie des pieds dans le plat…) : émission étonnamment audacieuse, somme toute, et surtout (ceci à cause de cela, probablement, et vice versa) incroyablement élitiste. Parmi les couples interrogés, ceux qui admettaient des relations sexuelles extra-conjugales étaient nettement majoritaires, ce qui certainement ne reflète pas la répartition de l'opinion sur ce point. Tous semblaient appartenir à la

grande bourgeoisie libérale, pas nécessairement fortunée, mais en tout cas intellectuelle. Ils étaient filmés chez eux où ce n'étaient qu'alignements de livres. Et ils s'exprimaient avec beaucoup d'aisance, et même avec élégance. Les seuls tenants de la fidélité conjugale, à l'inverse, étaient un couple de catholiques parfaitement sinistres, dans lequel l'homme, d'ailleurs, était seul à s'exprimer, d'une façon tout à fait ridicule. Laid et gras, il lui arrivait souvent, racontait-il, au cours de ses activités professionnelle, que de belles femmes jeunes en …….. – ici, dans son discours, un mot absurde que j'ai oublié, très drôle, *lisette*, peut-être, ou *nuisette*, en déshabillé d'intérieur, en tout cas, lui ouvrent la porte…

«Et vous n'êtes pas tenté?»

Ici il fait appel au fameux "homme normalement constitué", si cher à tous les flics de la terre : *si*, bien sûr, qu'il est tenté, *parfois* – mais il résiste.

Dans l'un des jeunes couples le mari était très joli, genre archange. Sa femme, toutefois, semblait avoir nettement plus de personnalité que lui. C'était elle qui, la première, avait sauté le pas. Ils avaient été d'accord dès le début pour respecter entièrement leur liberté respective en la matière, mais lorsque la femme avait eu une aventure et le lui avait dit, le mari avait été très troublé. Il n'avait jamais été question de rupture, toutefois. La règle était de ne rien se cacher. Le «fais ce que tu veux, mais je ne veux rien savoir» leur paraissait abominable. Ils se racontaient tout et se présentaient leurs *amis* respectifs – c'est le mot qu'ils employaient –, ce qu'ils considéraient comme enrichissant et agréable.

« *Agréable*?

– Oui, si X s'intéresse à une fille, je suis contente de la voir, de la connaître : elle doit avoir quelque chose… Mais, pour lui, c'est plus difficile dans ces cas-là. Les hommes comprennent mieux ma situation que les femmes la sienne : souvent elles pensent qu'il y a quelque chose qui ne va pas dans notre couple, qu'il est malheureux avec moi ; et il y a plus de chances pour que ça crée des problèmes... »

Les problèmes qu'un couple "libéré" cause aux tiers étaient aussi évoqués avec insistance par des gens plus âgés, mariés depuis vingt-cinq

ans.

Toutes les interviews étaient menées par une jeune femme du genre libérationniste, grande, mince, les cheveux artistement bouclés, passablement snob. Elle interrogeait aussi François Châtelet, que je voyais beaucoup, en mai 68, à la Sorbonne, animer des réunions sur la lutte contre la répression sexuelle. Il parlait avec beaucoup d'enthousiasme de Feuerbach, et de la Vierge comme idéal de la famille bourgeoise. Mais je dois dire que d'avoir lu au hasard quelques pages de son roman a beaucoup compromis pour moi la validité de ses discours. Comment un homme qui fait preuve, en son écriture, d'un tel mauvais goût, et aussi d'une telle ignorance – parce qu'après tout, le mauvais goût, en littérature, ça se corrige (un peu) par de saines lectures –, comment un tel homme peut-il dire quoi que ce soit d'intéressant, qu'il s'agisse du couple, de Hegel ou de Pierre Rivière ?

J'ai vu aussi, ensuite, passant d'une chaîne à l'autre, une production de *Dommage qu'elle soit une putain*, que je n'ai pas supportée trois minutes (les trois quarts du théâtre d'aujourd'hui, surtout lorsqu'il s'agit, comme c'était le cas, des méritants efforts de troupes de banlieue, me mettent horriblement mal à l'aise) ; Zouc, dans un long monologue comique, *supposedly*, qui ne m'a pas retenu non plus; et enfin une émission sur les villes, appartenant à une série qui passe pour superbe à propos de la Méditerranée. De savants professeurs, dont l'un est fort désagréable, ne sait pas sourire et a constamment l'air de vous engueuler, essaient d'établir, à l'aide d'exemple concrets, quelques généralités qui valent pour l'ensemble du bassin méditerranéen. Cela ressemble à l'émission sur la mort, ou bien à une publicité pour un livre, dans la *N.Y.R.B.*, qui affirme que l'unité française, la conscience d'appartenir à une patrie commune, ne datent pas de Louis XIV ni même de Napoléon, mais sont une création des premières années de la Troisième République, liée à la diffusions des chemins de fer et à l'instruction publique obligatoire : bon [*Interruption : Juan, le trafiquant de cocaïne de W.*] Mais l'on pourrait parler de la guerre de Cent Ans aussi bien. Enfin, on voyait tout de même de belles images…

W. est rentré comme j'étais au milieu de mon dîner. Il était très excité. Il a dégotté, entre autres, une antique photographesse qui a fait, entre les

deux guerres, des portraits d'"absolument tout le monde", selon l'expression qui lui est si chère et chaque fois m'exaspère si fort. Il veut lui acheter tout son fonds avant qu'elle ne soit "découverte", ce qui paraît imminent, et organiser pour elle des expositions, par exemple au Gotham Book Mart, à New York.

D'autre part, la tante de Samia, la fameuse, veut faire faire par Warhol son portrait et celui de son mari, et pas un seul panneau mais *plusieurs*, parce que Samia lui a habilement révélé que São Schlumberger en avait fait faire cinq ou six; et aussi parce qu'elle a au moins cinq maisons – jolie commission en perspective, etc.

J'étais agacé par la longue attente et un peu fatigué pour aller au Manhattan comme nous avions prévu de le faire. Mais W. m'a fait sniffer quelques petites lignes blanches qui m'ont tout à fait requinqué – à tel point que c'est moi qui étais impatient de sortir, et furieux que lui mette, comme toujours, un temps fou à se préparer.

Au Manhattan il y avait foule. Le lieu devient très mondain. W. voulait rester un moment au bar, ou regarder les danseurs. Je ne pensais qu'à m'enfoncer dans la foule, à me perdre entre les corps comme j'aime à le faire. Nous nous sommes retrouvés autour d'un type blond, mince, très poilu – le même, je crois, que j'avais déjà caressé la semaine dernière et qui voulait alors que je le baise. W. l'a baisé pendant que je l'embrassais et le branlais. Puis je l'ai baisé à mon tour, tout en embrassant un nouveau venu, un type brun, un peu chauve, un peu sinistre, barbu, poilu, assez bien foutu. J'ai joui à grand bruit.

Revenus vers le bar nous avons vu Thierry, le dandy belge sadique, en compagnie d'un marin, Christian, le maso du XVe. Christian tenait beaucoup à faire savoir à la ronde qu'il était un *vrai* marin, qu'il faisait son service, et pas de ces usurpateurs qui se déguisent en marins pour exciter les populations (moyennant quoi il comptait bien ne les exciter que davantage). Quant à Thierry, il portait une veste du soir, noire, croisée, et une cravate, mais un pantalon de cuir noir très serré. Tous deux avaient l'air de bien se connaître. W. et moi savons, par nos expériences respectives et séparées, qu'ils ont l'un et l'autre de très belles bites.

Un large groupe de quasi-touristes en ces lieux était mené par Severo Sarduy : François W., Jean-Louis B., son ex-amant tunisien (dont je croyais qu'il ne le voyait plus), et son petit amant français, Jean-Paul. Tous sortaient d'une projection privée de *Barocco*, le nouveau film de Téchiné, qui, paraît-il, a plus de rapports que je ne le croyais avec le livre de Severo du même titre.

« Je suis très content, disait Severo : c'est très bien, très bien, très bien. »

Il était complètement ivre et voulait à toute force de la cocaïne ou, à défaut, un joint. Me prenant à part :

« Je suis assez ivre pour te dire que je trouve ce que tu fais superbe. Excuse-moi de te dire ça…

– Mais je t'en prie. Au contraire : *more, more*…

– *Superbe*, *su-perbe*. Non, sérieusement. »

W. et moi avons passé un moment en haut, calmement. Il voulait rester assis, et je ne pensais qu'à bouger. Mais, plus tard, nous nous sommes de nouveau jetés dans la mêlée. Il y eut un moment où j'étais debout près des banquettes de la chambre noire, caressé par un type brun, bouclé, moustachu, l'air d'un Espagnol et dont j'aimais les bras épais, musclés, couverts de longs poils noirs qui se prolongeaient sur ses mains et jusqu'à ses phalanges. Il me suçait la queue, mais vraiment sans talent et même sans compétence – étrange combien de gens sont incapables d'une chose si simple : lui me faisait mal, et débander. W. pendant ce temps jouait avec un type blond très bien foutu, poilu, un peu lourd, avec un sexe énorme, très dur. Puis nous nous sommes retrouvés autour d'un garçon en qui j'ai reconnu celui avec qui j'avais dansé samedi dernier, au Sept, la nuit de la bombe lacrymogène, et qui m'avait laissé tomber pour le frère du Jean-Pierre de Claude. Il semblait, cette fois, dans de bien meilleures dispositions. Nous nous sommes embrassés très longuement et très agréablement pendant que W. le branlait et lui léchait le cul. C'était un de ces baisers interminables, enthousiastes, frénétiques, où chacun semble vouloir passer tout entier, par la bouche, dans le corps de l'autre. [*Retour de W.*]

[*Mardi 23 novembre*, *six heures et quart.* [*Chronique du retard* : dimanche je n'ai pas travaillé parce que j'ai passé l'après-midi aux Puces, puis chez Gianni ; hier non plus parce que je me suis mis à écrire une lettre à Luigi, parce que Patrick D. est arrivé au moment où j'allais me mettre à écrire ici, et parce qu'en fin d'après-midi il y avait un verre chez Flammarion à l'occasion du prix Médicis à Cholodenko ; et aujourd'hui non plus parce que je suis allé chez le coiffeur, parce que j'ai déjeuné avec Paul et parce que, rentré sur les trois heures, je me suis mis, comme je l'avais promis à W., à jeter un coup d'œil au nouvel état de la traduction de *The* : il est à peine meilleur (c'est-à-dire plus mauvais, en un certain sens, moins "littéraire") que le précédent, plein de *lançai-je, répliquai-je, poursuivis-je,* etc., peu vraisemblables dans la bouche et même sous la plume de Warhol. Entraîné par un mécontentement croissant, je me suis mis à corriger les premières pages mais ne suis arrivé, en trois heures, qu'à la seizième, ce qui augure mal de l'avenir, car il semble bien que je vais devoir me coltiner ce travail.

Samedi 20 nov. : Dîner chez Philippe St. avec W., Samia, Edward B. Caviar, saumon, poulet, tarte à la cannelle. À Beyrouth, viol des hommes aussi bien que des femmes, dixit Samia. Etc. Retour seul, à pied.

Dimanche 21 nov. : Déj. aux Puces avec Tex & Braun. Chez eux : Beulé, daguerréotype du baron Gros, Bisson, etc. Erré dans la foire. Au retour, chez Gianni, bcp. de monde. Le soir, tél. ici, seul : *Devil is a Woman*.

Lundi 22 nov. : Médicis à Marc, écrit à Lg., Patrick D., Flammarion, R. B. Dîné ici av. W., puis Hitch. avec Monza, Ph. et – (le Suisse, *forgot his name*).

Je pense que le mieux est de reprendre le récit des événements à vendredi.]

Ceci un assez long moment. Puis j'ai demandé à W. s'il voulait qu'on invite le garçon à venir avec nous, et au garçon s'il voulait "aller ailleurs", selon l'expression consacrée. Double oui. Mais nous sommes restés un moment encore à nous embrasser, ne voulant pas interrompre, même pour les perfectionner, des relations si agréablement engagées. Il a été question d'inviter le marin à se joindre à nous. «On risque d'en avoir besoin », m'a dit discrètement W., soit à cause des proportions plutôt modestes du sexe de celui qui partait avec nous, soit parce que W.

craignait, à de certaines tentatives manquées, que ce dernier ne veuille pas se faire baiser; mais nous n'avons pas eu une chance de faire cette autre proposition, car du seuil de la boîte nous avons vu le marin monter, pompon *and all*, dans une énorme américaine noire d'où dépassait une antenne de télévision. W., Didier et moi, ainsi rappelés à notre terrestre condition, sommes donc partis tous les trois seulement, en direction des quais afin d'y trouver un taxi.

Didier est de Bourges.

« Ah, j'ai un copain qui est de Bourges.

– Qui ? demande W.

– Dominique le Jardinier.

– Je le connais, dit Didier. J'habite même chez lui.

– Quoi? Tu habites rue du 8-Mai ? C'est marrant. [Pas de danse.] Mais oui, je me souviens maintenant, la première fois que je t'ai vu tu étais avec lui, en effet. »

La conductrice du taxi avait un gros chien beige clair, très digne, avec d'immenses oreilles pointues qui le faisaient ressembler à un fennec géant.

«Il est toujours aussi sage et aussi gentil? a demandé W.

– Non », a dit la conductrice, méfiante.

Arrivés ici, en sueur à cause de la densité du Manhattan, j'ai pris une douche, et W. après moi, non sans avoir préparé un joint et une ligne de poudre blanche qu'il a partagés avec Didier. Je me suis couché le premier. Didier est venu me rejoindre et nous nous sommes remis à nous embrasser, nus cette fois-ci, serrés l'un contre l'autre.

Jeudi 25 novembre : rencontré F. aux Tuileries. Dîné à la Chaumière avec W., Samia et un Chinois, invités par Gérard Lévy. Ensuite chez lui : ses collections de tableaux 1900, de cartes postales, de livres, etc.

[*Mercredi 24 novembre 1976, 9 heures et demie du soir.* [*Chron. du retard :* W. et moi avons déjeuné chez Angélina [ANGELICA (→ *ORLANDO FURIOSO*, *ORLANDO FINTO PAZZO*, *ORLANDO* (→ ROLAND (→ BARTHES), ARNOLD, WALTER S. LANDOR, SIR MALCOLM ARNOLD, RONALD (→ RENAUD / EMBLÈME MCDONALD))) / *ANGÉLIQUE, MARQUISE DES ANGES* / NAGE, AGEN, ANGE, ANGÈLE, GÊNANT, ANGINE, (DANIEL) GÉLIN] avec Thérèse Bonney que j'ai ensuite raccompagnée chez elle avec la voiture de Michel, tandis que W. allait à la galerie. Il était déjà trois heures et demie. J'ai ramené la voiture au ministère des Finances, je suis passé voir W. en même temps que John Crawley et qu'un ami américain d'Edward B., qui habite Atlanta avec un amant superbe, paraît-il, et que John a rencontré hier au Sept. À peine arrivé ici, j'ai reçu la visite de Benoît R., pas vu depuis très longtemps. Puis j'ai écrit à Tex et Braun pour les remercier de m'avoir envoyé, très gentiment, deux cartes de visite photographiques, d'époque Napoléon III, dont l'une représente un jeune homme moustachu en costume de créole mexicain, et l'autre une femme aux cheveux plats, séparés au milieu de la tête, à la très belle robe noire, un chapeau de paille à la main : je les avais remarquées l'autre jour aux Puces, j'en avais parlé à W., qui en a parlé à Tex et à Braun, et voilà. Devant tant d'amabilité et de générosité, peut-on remettre à plus tard d'écrire une lettre? Et j'en étais au beau milieu lorsque a sonné le téléphone. C'était Jacqueline Piatier, du *Monde.*

« Vous ne me connaissez pas, mais moi je vous connais…

– Oh si, je vous connais très bien, je vous ai encore vue à la télévision il n'y a pas quinze jours…

– Jean Ristat doit écrire un article sur vous, nous l'attendons de semaine en semaine, il faudrait qu'il me le donne, il décale tout le monde…

– Oui, je sais, je l'ai vu hier, il dit qu'il va le faire, mais on ne sait jamais…

– Enfin, espérons… Mais ce n'est pas pour cela que je vous téléphone. J'aimerais que vous nous donniez quelque chose sur Malraux.

– *Sur Malraux ?* Mais… mais je suis sans opinion…

– Enfin, vous l'avez lu ?

– J'ai lu ce que tout le monde a lu, *La Condition humaine, La Voie royale*, tout ça, quand j'avais quatorze ou quinze ans, je trouvais ça terriblement ennuyeux. Peut-être que si je relisais ça aujourd'hui je serais d'un autre avis, je ne sais pas. Mais enfin, je ne suis vraiment pas un expert, c'est quelqu'un à qui je ne pense jamais…

– Mais justement, on ne veut pas d'experts, on veut savoir ce qu'un jeune romancier, aujourd'hui, pense ou ne pense pas de Malraux, et pourquoi.

– Mais tout de même, il faudrait que je regarde, que je relise… Vous voudriez cela dans combien de temps?

– Ah, il nous faudrait cela demain.

– *Demain ?* Ah non, ce n'est vraiment pas possible…

– Mais ce n'est pas un article que nous vous demandons !

– Il s'agit seulement, en fait, de répondre à une enquête, en somme? Je ne voudrais pas donner l'impression, vous comprenez, de *tenir* à parler de Malraux, de croire avoir quelque chose d'important à dire sur lui, alors que je ne pense jamais à lui et ne sais pas grand-chose à son sujet…

– Non, non, vous ne dites que ce que vous pensez, pas plus de vingt-cinq lignes. Vous pourriez me les dicter au téléphone, maintenant.

– Je peux vous les envoyer par la poste, peut-être ?

– Il faudrait que ce soit par pneumatique, alors. Ou bien je peux vous rappeler demain matin.

– Oui, très bien.

– Vers dix heures ?

– Un peu plus tard, peut-être ?

– Onze heures et demie?

– Parfait.

– Est-ce que vous avez idée d'autres jeunes écrivains à qui je pourrais demander ce qu'ils pensent?

– Il y a mon ami Marc Cholodenko, mais vous lui avez déjà demandé, peut-être…

– Il a déjà écrit quelque chose pour *Le Quotidien de Paris.*

– Ah, alors… Danièle Sallenave ?

– Mais personne ne la connaît!

– On ne me connaît pas plus qu'elle…

– Si, si, et puis vous venez de publier un livre. Enfin, *Duparc* – mais c'est la même chose, non?

– C'est-à-dire, Duparc est un personnage de l'un de mes livres…

– Oui, c'est ça. Et vous ne voyez personne d'autre?

– Non, là, comme ça, je ne peux penser à personne…

– Je vais peut-être téléphoner à Danièle Sallenave, après tout : je n'ai pas de femmes…

– Bon, très bien. Nous nous parlons demain, alors?

– Oui. »]

Cette façon de demander à n'importe quel écrivain ce qu'il pense de n'importe quel autre est une étrange façon de procéder, et bien dangereuse; car c'est un acte bien différent que de répondre, parce qu'on nous y force plus ou moins, la première chose qui nous vient à l'esprit sur un sujet auquel on ne pense jamais, et de manifester volontairement, sur notre propre initiative, le désir d'exprimer telle ou telle opinion à laquelle nous tenons. Je n'éprouvais aucun besoin, aucune envie d'aller

dire de Malraux, le lendemain de sa mort, que c'est pour moi un écrivain qui ne compte pas – pas qui ne compte pas *dans l'absolu,* qui ne compte pas *dans ma petite mythologie littéraire, qui n'a pas compté dans ma formation, qui ne joue aucun rôle dans mon "érotique" littéraire (non plus qu'Aragon, d'ailleurs : que ne m'interroge-t-on plutôt sur Simon, sur Pynchon, sur Larbaud, Virginia Woolf, Toulet, Tibulle, Mazo de La Roche ou* Le Capitaine Corcoran *(bien que je ne me souvienne même plus du nom de l'auteur (mais je suis incollable sur la tigresse Louison))!). Mais, d'un autre côté, j'étais sottement flatté que l'on pense à me demander mon avis, que même on insiste pour me le faire exprimer, et j'ai parlé à cette dame très aimable, mais sans doute pressée, bien plus longtemps qu'il n'eût été nécessaire. Et cet épisode m'a suffisamment excité pour me faire perdre encore de longs moments à téléphoner à Paul pour lui demander si c'était dans* Le Quotidien *d'hier ou dans celui d'aujourd'hui qu'était paru le texte de Marc, qui peut-être pourrait me servir de source d'inspiration ; ou à W. pour connaître de lui, outre l'adresse de Tex et Braun, ce que le monde de l'art pensait des écrits de Malraux, que je ne connais pas du tout, sur le sujet :*

«Les historiens d'art trouvent que ce n'est pas très sérieux, je crois, et qu'en fait il projette sur tout ce dont il parle sa propre personnalité, ses propres obsessions. [Interruption : vingt minutes sans rien faire, sinon rêver, au sujet de Paul et de ma chance d'avoir de si agréables relations avec mon éditeur; ou de Danièle, ou de Jean qui n'ont toujours, ni l'un ni l'autre, écrit l'article promis il y a bientôt deux mois : comme hier ils se plaignaient, une fois de plus, que je ne leur donnais rien pour *Digraphe* et faisais le difficile, je commence, en toute paranoïa, à soupçonner un chantage.] *(Paul, lui, disait que les livres de Malraux étaient commodes pour savoir où était telle ou telle œuvre. « Un bon guide, en somme ? – Oui, un peu verbeux. ») Tu sais, son grand thème c'est que l'art remplace Dieu, qu'il est le seul rempart contre la mort. Toute sa conception de l'art est très intimement liée à la mort, d'une façon très égyptienne.*

– Ah bon, c'est toi qui dis ça ?

– Oh, je l'ai peut-être lu quelque part, je ne sais plus. »

Paul m'ayant dit qu'il y avait dans Le Quotidien *d'aujourd'hui une espèce d'enquête sur Malraux, je suis aller l'acheter dans l'espoir d'y*

trouver quelque angle d'attaque. Puis j'ai écrit une vingtaine de lignes. W., en quittant la galerie, allait chez Warhol pour montrer, avec Samia, sa collection à deux garçons avec qui il pensait dîner. J'ai préféré ne pas me joindre à eux. Je pensais, en fait, aller voir un film, mais d'une part Christian, avec qui je comptais, c'était même une promesse, aller voir la deuxième partie de 1900*, est malade ou en tout cas très fatigué – les nerfs, paraît-il (ah, la vie de couple !) –, et d'autre part je suis ici tellement en retard que je ferais mieux de travailler* (Scribble, scribble, scribble*, comme Antonio dit que George III disait à Gibbon : « Alors, Mr. Gibbon, toujours au travail :* scribble, scribble, scribble *? »*) *J'ai donc dîné en vitesse et j'ai écrit ceci, plutôt mollement. Et maintenant j'écris que je viens d'écrire cela. Je suis bien fatigué moi-même. En plus je dois déjeuner avec ma mère, qui m'a appelé ce matin, et je ne vais donc, encore une fois, guère travailler.*] W. hier est arrivé ici vers sept heures. Nous nous sommes presque aussitôt dirigés vers la rue du Cherche-Midi où devait avoir lieu le fameux dîner, dont il est question depuis des mois, destiné à faire se rencontrer Danièle Sallenave et les Poirier. Gianni, Jean Ristat et Aragon étaient aussi invités. J'ai fait les dernières courses en chemin : le vin, les fromages, les glaces. La concierge avait préparé son habituel curry de poulet, et la fleuriste voisine avait rajeuni deux grands bouquets de la semaine dernière.

Jean et Danièle sont arrivés un peu après neuf heures, les Poirier un peu plus tard, puis Gianni. Mais d'Aragon, point. Gianni s'est souvenu qu'il avait refusé que lui, Gianni, vienne le chercher, parce que, lui avait-il dit, W. avait insisté pour s'en charger.

«Mais je ne lui ai jamais dit ça ! dit W.

– C'est ça qu'il a compris, en tout cas. Il t'attend, c'est sûr.

– Ah mais alors, il faut que quelqu'un aille le chercher. »

Gianni et moi sommes donc partis vers la rue de Varenne [*et je vais arrêter là ce récit, car je tombe de sommeil*].

[Vendredi 26 novembre 1976, trois heures vingt. [*Chronique du retard* : j'ai dû aller, juste après déjeuner, pointer au chômage, ce que j'avais oublié de faire ce matin. Ce faisant, je feuilletais dans le métro le

deuxième volume des minutes du colloque de Cerisy sur Robbe-Grillet, que j'emporte toujours avec moi lors de ces expéditions parce que c'est le livre où s'inscrit le mieux ma carte de l'Assedic. Il y a rue Saint-Charles, dans le XVe, une résidence qui a pris le nom de "Charles XV ", ce qui, très involontairement sans aucun doute, sonne étrangement suédois. Rentré ici j'ai souligné les passages qui m'avaient intéressé sur le "double" idéologique de Robbe-Grillet tel que décrit par Lucien Dallenbach et bien sûr contesté par Robbe-Grillet lui-même :

« Il ne s'agit pas du tout de doubles de l'auteur, mais de doubles de la narration. »

C'est bien néanmoins une espèce assez incarnée de double qui multiplie les efforts pour faciliter la diffusion des livres et des films du maître, quitte à attirer lecteurs et spectateurs par des pièges et dans des pièges.

Robbe-Grillet fait aussi part, à ma vive satisfaction, de sa fascination pour Nabokov, et particulièrement pour *Pale Fire*, celle-ci d'autant plus prévisible qu'il a parlé très éloquemment de la figure du roi fou, personnage double par excellence, « car il est à la fois le meilleur représentant de l'ordre et le meilleur représentant du désordre»; et le roi fou le plus représentatif c'est le *Boris Godounov* de Pouchkine, «le roi-fou-assassin qui a supprimé le vrai roi pour se mettre à sa place, etc., et qui est à l'origine du prénom Boris qu'on trouve à de nombreuses reprises dans mes petits travaux».

Et puis j'ai perdu un long moment à chercher idiotement un stylo à bille, le seul instrument qui permette d'écrire, sur le glacis de la couverture, le numéro du présent cahier. Le caprice ne sait plus quoi inventer pour m'empêcher de travailler. Cette fois-ci il fallait absolument que ce cahier porte de toute urgence son numéro d'ordre. Or le stylo à bille, pourtant aperçu récemment, est resté introuvable. Et la seule façon de tourner la croissante agitation nerveuse que me cause sa disparition est d'en faire état ici (il y a toujours moyen d'être Pascal : il suffit de passer par la porte de service).]

Mercredi soir, W. est rentré vers minuit alors que je lisais Le Monde. *Il avait montré sa collection de photographies, chez Warhol, à ces deux*

garçons, Geoffroy de Chavagnac et je ne sais plus qui, et ils étaient allés dîner, Samia, eux et lui, dans un restaurant chinois de la rue Sainte-Anne.

« Ce ne sont pas des génies, disait-il, ils sont même un peu bêtes, mais ils sont tout de même assez drôles, ça t'aurait amusé, je crois. En tout cas ce sont de grands champions de la généalogie. Les Chavagnac ne descendent pas de La Fayette, c'était la mère de La Fayette *qui était une Chavagnac, ce sont les Chambrun qui sont les vrais descendants. Ils ont des histoires sur absolument tout le monde, en particulier sur les Beauvau-Craon et sur Diane. Ils disent que leur château, en Lorraine, est absolument en ruine, et qu'on ne peut pas faire un tour autour de lui parce qu'il n'y a plus de terres du tout, qu'on s'accroche à des fils de fer barbelés en bas du perron.*

« "Je ne voudrais pas avoir l'air snob, dit Geoffroy, mais tous mes amis qui ont des châteaux ont toujours deux ou trois mille hectares autour; là, il y a à peine de quoi faire pisser le chat. Et quand on est chez eux pendant le week-end, il faut tout le temps enjamber les cordes qui délimitent le circuit des visiteurs…" »

Samia était au pensionnat, à Rome, avec Diane qui est venue un jour lui demander, affolée :

« Il y a une fille qui m'a demandé si j'étais une princesse, qu'est-ce que je dois répondre ?

– Ça, ma vieille, c'est ton problème », a dit Samia. [Interruption : coup de téléphone d'Edward. W. lui a téléphoné parce que Thérèse Bonney, avec qui il déjeunait, a eu une crise d'asthme, qu'il a dû la conduire à l'hôpital et qu'il ne pouvait, en conséquence, s'occuper de la galerie. Edward devait aller chez Thérèse chercher les clefs. Il l'a fait et il a attendu une heure devant la porte, en vain. Il veut savoir ce que je lui conseille de faire, et en particulier s'il doit téléphoner à Jacques B. pour lui demander son propre trousseau de clefs.

« L'ennui c'est que, si tu téléphones, Jacques va savoir qu'il n'y a eu personne à la galerie jusqu'à maintenant; tandis que sans ça il y a une chance pour qu'il ne s'aperçoive de rien. Est-ce qu'il appelle tous les jours?

– Non, mais assez souvent, tout de même… N'importe, je crois que tu as raison, il vaut mieux ne rien faire, attendre que W. rappelle.

– O.k. »

W. m'appelle, moi, trente secondes plus tard. Il est chez Thérèse. Ils ont dû attendre une heure et demie une ambulance.

«On a le temps d'être mort et de revenir», disait Thérèse.

Maintenant elle va mieux, mais il ne peut pas la quitter. Il vient d'appeler Edward, mais la ligne était occupée.

« Oui, il me parlait, rappelle-le, il est chez lui. »]

[Interruption : rêverie, allongé sur le lit. Pensé à des projets de photographie : sur la porte blanche ouverte, posée à l'angle supérieur, la grande serviette blanche, drapée; et à Frank : j'éprouve à son égard un désir d'une intensité étonnante – c'est d'ailleurs surtout un désir de l'embrasser. Je suis très impatient de le revoir, et qu'il soit huit heures.]

W., ce soir-là, était d'excellente humeur, et très aimable. Il a voulu voir les quelques lignes que j'avais écrites sur Malraux pour Le Monde*, en a jugé quelques-unes brillantes et l'ensemble très bien.*

« Oui, très bien. Ça dit ce qu'il faut dire, sans être méchant. »

Mais nous étions dans un tel état d'excitation nerveuse, l'un et l'autre, que nous avons eu le plus grand mal à nous endormir et avons dû prendre des somnifères. Je ne sais pas si c'est cette nuit-là ou la précédente que nous avons fait l'amour frénétiquement et que je l'ai baisé si longtemps et avec tant d'enthousiasme que j'en suis resté bandé, ou aux trois quarts bandé, dix minutes après avoir joui. Non, c'était plutôt la veille, je pense.

Hier matin, jeudi 25*, W. s'est fait réveiller tôt par le service téléphonique spécialisé, et je me suis levé avec lui, ne pouvant pas me rendormir. Je suis allé acheter* Les Nouvelles littéraires *où se trouvait cette fois l'article de Claude Bonnefoy sur* Échange *– le demi-article, plutôt, puisqu'il y était question aussi, et d'abord, de* Narcisse*, de je ne sais plus qui, dont le sujet a inspiré au critique, dans un effort pour unifier ses commentaires sur les deux livres, des considérations sur celui*

de Duparc qui ne me paraissent pas essentielles. W., toutefois, qui a dîné un jour à côté de ce Bonnefoy chez Diane de Margerie, se disait heureusement surpris. Paul, lui, qui m'a téléphoné, était au contraire déçu.

[J'ai terriblement sommeil, envie de thé, bien qu'il ne soit que quatre heures et demie; et Frank dans la tête, et le désir de l'embrasser – il est tout à fait le genre de garçon que j'aimerais rencontrer en période de séparation d'avec W. : car il est si tendre, et si affectueux, et si doux qu'on hésite à lui imposer, et même à lui proposer [*Interruption, long coup de téléphone de W. Il est chez Thérèse. Edward est venu chercher les clefs de la galerie. Thérèse essaie de dormir. Elle et lui ont passé la matinée à classer un ensemble de photographies 1900, «de quoi faire cinq expositions ». Il y a en particulier une collection de photographies de toutes les familles royales d'Europe à cette époque; une photo de la reine Élisabeth de Belgique, superbe; une autre d'une reine Isabelle, « qui est-ce, celle-là ?*

– Une femme assez âgée ?

– Soixante ans, par là…

– Ce doit être la reine Isabelle II d'Espagne, qui vivait en exil à Paris. Est-ce qu'il y a aussi les Roumains ?

– Oh, il y a absolument tout le monde, et l'intérieur des palais, tout.

– Et ce sont de belles photographies ?

– Très belles.

– Faites par qui ?

– On ne sait pas, elles ne sont pas signées. Thérèse a acheté toute la collection, il y a peut-être cinquante ans, et elle n'est jamais parvenue à savoir d'où elle provenait, ni qui était le photographe. Ça te fascinerait.

– Oui.

– Est-ce que tu as téléphoné à Sarkis pour lui dire que je ne pouvais pas déjeuner avec lui ?

– Oui.

– Tu lui as expliqué pourquoi, ce qui se passait ?

– Bien sûr que non! Enfin, tu es fou! Tu m'as dit qu'il ne fallait parler à personne de cette femme, que tout le monde serait après elle si on apprenait son existence et celle de sa collection…

– Oui, oui, tu as tout à fait raison. Remarque, avec Sarkis, ça n'a pas d'importance, il ne parle pas. Et de toute façon, c'était avant tout ce qui s'est passé, je perds la tête. Tu comprends, j'ai cru que cette femme, qui tout d'un coup prend beaucoup d'importance dans ma vie, que déjà j'aime beaucoup, allait mourir entre mes bras – ça fait un certain effet. Il a fallu que je prenne des calmants, moi aussi. Tout ça c'est parce qu'elle travaille trop : je suis sûr qu'elle était debout ce matin à six heures, à classer ses archives. Et il ne se passe pas de jour sans qu'un intrigant quelconque vienne l'embêter, des gens qui n'ont aucune idée de ce qu'elle est, qui se fichent complètement de la femme extraordinaire qu'elle est, qui ne pensent qu'à attraper d'elle ceci ou cela, ses meubles, ses tableaux, ses photos, et tout ça pour rien. Il y aurait vraiment quelque chose à faire, un article, genre Minute*, à écrire pour* Le Monde*, qui raconterait ce qu'on fait subir à cette femme qui s'est donné un mal fou pour la France, qui a sauvé un village, qui a fait connaître au monde le sort des enfants de ce pays pendant la guerre, qui a la Légion d'honneur et qu'on laisse dans son appartement pratiquement sans chauffage, et dont on veut l'expulser à quatre-vingt-deux ans ! Ça montre bien où mènent le désintéressement, la modestie et l'honnêteté. Et de penser que quatre-vingt-dix-neuf pour cent des conservateurs du monde ont fait leur carrière en profitant de la faiblesse de gens âgés et misérables qui ne savent pas la valeur de ce qu'ils ont, ou qui ont tellement besoin d'argent qu'ils sont obligés de le vendre à n'importe quel prix! Mais elle n'en est pas là, elle. Elle n'est pas comme ça, loin de là. Elle a une force inouïe. Elle plaisantait au milieu de tout ça, je t'ai raconté. C'est vraiment quelqu'un d'extraordinaire. Je crois qu'elle dort, maintenant. Je vais me remettre à mes classements. Mais je ne peux pas la laisser seule. Il faudrait que tu téléphones à Sarkis pour lui expliquer ce qui se passe et pour lui dire que je ne pourrai pas non plus être à notre rendez-vous, à sept heures. Oh, et puis il y a ce garçon qui vient dîner, ce soir! Tant pis, je ne sais pas ce que je vais faire. Je crois que quelqu'un doit venir*

s'occuper d'elle, sinon il faut absolument que je reste. Je te rappellerai pour te dire ce qui se passe. »

Après quoi j'ai téléphoné à Sarkis.] des activités sexuelles à trois participants.

[*Interruption : thé.*]

Ce matin, à l'heure dite exactement, j'ai reçu un coup de téléphone de la secrétaire de Jacqueline Piatier, aussi aimable qu'elle. À une sténographe du service spécialisé j'ai lu les quelques lignes que j'avais préparées, que la secrétaire m'a relues ensuite pour vérification.

« Est-ce que cela vous ennuierait de me relire aussi la ponctuation, je suis un peu maniaque?

– Mais bien sûr, monsieur, d'ailleurs nous le faisons toujours...»

Puis je suis allé rejoindre ma mère chez Smith, avenue de Rivoli. Bien que je n'aie pas été en retard d'une minute, elle était déjà attablée. C'est elle qui m'a vu d'abord. Je craignais qu'elle n'ait changé, depuis je ne sais combien de mois que je ne l'ai vue, mais non. Un foulard cachait entièrement ses cheveux et lui faisait le visage un peu tiré, mais il allait bien avec son manteau, qu'elle a quitté à mon arrivée. Elle avait comme souvent une expression un peu triste, et distraite.

« Je vais prendre un *steak and kidney pie*, dis-je, je n'ai pas mangé cela depuis dix ans et notre voyage en Angleterre.

– Oui, tout est assez bon, ici. Madou déteste cet endroit parce qu'elle trouve que c'est trop enfumé, qu'on est trop serré; mais dans l'ensemble c'est très bien – et puis ça ne change pas.

– Je ne quitte plus la rue de Rivoli, j'ai déjeuné hier chez Angélina…

– *Angélina* ?

– Oui, vous savez, l'ancien Rumplemeyer, nous y avons déjeuné une fois.

– Ah, *Rumplemeyer*, bien sûr, je pense bien !

– Il leur est arrivé une histoire ubuesque, ils ont été rachetés par des Japonais et ils sont devenus "Maison de l'Afrique". Les premiers temps, ou du moins sur les photographies de la publicité, dans *Pariscope*, on

voyait là des Africains de Paris, les femmes qui vous accueillaient étaient noires, mais la vieille clientèle s'est accrochée et, "Maison de l'Afrique" ou pas "Maison de l'Afrique", rien à faire, c'est redevenu exactement comme avant – sauf qu'il y a beaucoup moins de personnel qu'avant et que, maintenant, on attend des heures. J'étais avec une vieille dame qui vous intéresserait beaucoup. C'est une Américaine, une photographe, encore assez peu connue mais qui va le devenir dans l'année qui vient, certainement, d'abord parce qu'elle va avoir une grande exposition à l'hôtel de Lamoignon.

– Comment s'appelle-t-elle ?

– Thérèse Bonney.

– Elle a épousé un Français?

– Non, ça s'écrit *B.o.n.n.e.y*. Je pense qu'elle était la maîtresse de Dufy. Enfin, je n'en sais rien. Mais elle a une dizaine de toiles de lui, plusieurs portraits qu'il a faits d'elle, et des photographies de lui partout dans son appartement.

– Où habite-t-elle ?

– Rue Cognacq-Jay, dans le VIIe. Elle est venue à Paris en 1919, elle était très belle, et aussi très intelligente, probablement, elle faisait un doctorat à la Sorbonne, elle a été la coqueluche de la ville, immédiatement. Et puis, au bout de quelques années, elle a décidé qu'elle voulait voir le monde, elle a eu envie d'une existence plus active, plus aventureuse, elle s'est mise à la photographie, mais plus en reporter qu'en artiste, il me semble, bien que ses photographies soient superbes, et elle est devenue correspondant de guerre. C'est elle qui a couvert, la première, la guerre de Finlande, en 40. Et puis elle a sauvé un village, en Alsace, dont elle est maintenant la marraine. Enfin, une vie assez étonnante. Mais si je vous parle d'elle, ce n'est pas pour cela, c'est pour quelque chose de bien plus surprenant. [*Interruption : deuxième tasse de thé, tiède. J'ai affreusement sommeil. Dans une chambre de l'hôtel Cayré, de l'autre côté de la rue, un garçon entièrement nu défait ses bagages. Je l'aperçois mal, parce que sa chambre n'est pas en face de ma fenêtre et je ne peux le voir, de biais, qu'aux moments où il marche jusqu'à son placard. Mais il paraît grand, mince, poilu et plutôt beau. Je*

me branle en tâchant de le voir mieux, en vain.] Imaginez-vous qu'elle a rencontré Marcel Knecht, à New York, dans le hall de l'hôtel Vanderbilt, en 1913 !

– Non ? Ça, c'est extraordinaire, alors!

– N'est-ce pas ? D'ailleurs elle ne l'aime pas beaucoup. Elle dit que c'était un coureur de jupons invétéré. Elle avait eu un malaise…

– Et il en avait profité ?

– Il lui avait suggéré de venir avec lui dans sa chambre. Remise, elle l'avait planté là. Mais elle l'a souvent revu par la suite. Elle faisait partie de la mission Tardieu, c'est ce qui m'a fait penser à lui demander si elle le connaissait.

– Ah oui, le comité franco-américain, et tout ça. Elle doit avoir connu Mme Mazet.

– Ça, je n'ai pas pensé à le lui demander, mais oui, peut-être. En tout cas elle est assez fascinante. Elle a organisé une grande exposition, à Washington, et elle a publié un livre de photographies, qui s'appelle *Children of Europe*, sur les enfants pendant la dernière guerre. Elle a été très active dans la création de l'Unicef. Tiens, mais c'est très lancé, ici…

– Pourquoi ?

– Ce petit jeune homme, là, c'est François-Marie

[*Samedi 27 novembre, cinq heures.* [Chron. du retard : *j'étais en train de découper trois exemplaires du* Monde *pour conserver autant de copies du petit entrefilet sur Malraux, qui est paru finalement hier, lorsque j'ai reçu un assez long coup de téléphone de Jacques C., qui justement avait lu ces quelques lignes et voulait m'en féliciter. Il n'a toujours pas le téléphone chez lui, mais il a désormais deux jobs, l'un pour le Magic Circus, l'autre autour d'une comédie musicale dont j'ai oublié le titre,* Chicago *something or other (avec deux autres C, il me semble), qui doit se donner au T.E.P., d'où il m'appelait. Je lui parle de Frank avec beaucoup d'enthousiasme ; et lui, d'un garçon qu'il a rencontré à l'Opéra il y a trois semaines, et qui a le sexe le plus extraordinaire qu'il ait vu de sa vie, «vraiment ce qui s'appelle avoir la bite aux genoux». Il dit aussi qu'il a vu —— dans une tasse, aux Invalides, qu'il est gras et*

flasque, et qu'il a une petite bite vilaine – mais, bien entendu, il n'y a pas plus de raison de croire cela que quoi que ce soit de ce que raconte Jacques, qui a définitivement affranchi ses propos de toute soumission à la contrainte de vérité. Et il parle encore des garçons de la troupe de la comédie musicale, dont plusieurs sont très beaux et dont l'un surtout me plairait beaucoup, paraît-il :

« D'ailleurs tu pourras voir toute son anatomie sur scène.

– La dernière fois que j'ai éprouvé une émotion de cet ordre au théâtre, c'est lorsque j'ai vu Hugues Kesler…

– Quester…

– ... Quester, dans La Dispute. *Il est aussi mignon que ça, le tien ?*

– Il est peut-être un peu moins mignon, mais il est plus sexy. Et il fait l'amour d'une façon inouïe.

– Mais tu sais, moi, je n'aime pas trop les spécialistes, les experts, le genre "vous allez voir ce que vous allez voir", à la Fernando M…

– Non, bien sûr, moi non plus, je vois très bien ce que tu veux dire, ceux pour qui il faut qu'une bite entre dans un cul selon un angle exact de tant ou tant de degrés, sinon ça ne compte pas, tout est à recommencer. Non, non, ce n'est pas ça du tout…

– Et moi, je lui plairais?

– Oui, oui, bien sûr, aucun doute là-dessus.

– Eh bien, il faut que tu arranges quelque chose, mon petit.

– Je vais commencer par t'envoyer des billets pour le spectacle.

– Très bien, merci.»

Puis il y a eu un coup de téléphone de Thérèse Bonney qui, disait-elle, attendait W. depuis midi :

«Je lui pardonne à cause de ma comédie d'hier, mais, vraiment, ce n'est pas très sérieux. Il aurait pu au moins me prévenir, j'aurais arrangé ma journée autrement. Il est un peu farfelu, hein? Ah, les jeunes, c'est quelque chose…

– À qui le dites-vous! Mais je l'ai vu à midi, il m'a dit qu'il allait chez vous.

– Il aura sans doute rencontré une fille en chemin, ou un garçon, une sensation *en tout cas, une sensation, et voilà! Non, ce n'est pas sérieux du tout, tout ça...»*

Et encore un coup de téléphone de Claude qui veut venir me voir demain. Je ne peux pas lui dire une fois de plus que j'ai trop de travail et pas le temps de le voir. La grande nouvelle c'est que lui aussi travaille, maintenant, pour la première fois depuis que je le connais; et ses débuts se font en fanfare, presque miraculeusement : il a un bureau avenue Foch et il s'occupe des relations publiques d'un milliardaire sud-américain dont la femme est une artiste et qui organise des concerts classiques, à Pleyel, tous les lundis, auxquels il s'agit de faire venir des groupes, des associations, des comités d'entreprise, etc. Ces nouvelles fonctions me paraissent tout à fait étonnantes, parce qu'à Claude je ne connais pas de compétences particulières dans le domaine de la musique, et des relations publiques encore moins. Il me semble constituer un choix très étonnant, de la part de son employeur, surtout si celui-ci, comme il semblerait, n'est même pas pédé. Mais je me garde bien de ce genre de commentaires. Et puis Claude est jeune, très beau et très gentil – peut-être va-t-il très bien se débrouiller. C'est ce que je lui souhaite.

J'ai écrit un mot à ma mère pour accompagner l'envoi de la page du Monde *sur "la postérité de Malraux". J'ai aussi essayé d'acheter quelques autres exemplaires du journal d'hier, mais je n'ai pas pu en trouver. J'ai donc acheté celui d'aujourd'hui, que j'ai lu en vitesse, et voilà comment je n'ai commencé à travailler qu'à cinq heures.*]

Hier j'ai été interrompu par un coup de téléphone de Frank. Nous l'avions invité pour huit heures, mais il m'a dit qu'il était en bas de chez lui, prêt à venir, et qu'il serait chez moi à sept, si ça m'allait. Oui. Quand il est arrivé, j'étais un peu déçu par son apparence. Manifestement il avait fait un effort d'habillement pour aller dîner chez les bourgeois, nous, et je l'aimais mieux dans sa tenue de la veille, jeans et blouson : car si le bourgeois, en général, maîtrise à peu près parfaitement la tenue "décontractée", désormais "toute classe", le petit-bourgeois et le prolétaire ne maîtrisent pas aussi bien, eux, la tenue "habillée", et s'y fourvoient gravement. [*Interruption : thé : coup de téléphone de Patrick D. qui voudrait dîner avec moi ce soir en compagnie de son Mouktar.*

«Non, je ne peux pas, je dîne chez une fille avec W. et Frank.

– Frank, c'est le garçon que nous avons vu l'autre soir?

– Oui. Tu es avec Mouktar?

– Oui.

– Dis-lui bonjour de ma part. Je trouve qu'il est devenu très beau.

– Devenu?

– Oui, enfin, je l'aime beaucoup avec ses cheveux courts, et sans ses esquisses de barbe.

– Oui, moi aussi. Enfin, nous regrettons pour ce soir. Je te rappelle, hein?»] Il portait un pantalon qui montait très haut, bien au-dessus des hanches, une veste pied-de-poule qui descendait très bas, jusqu'à mi-cuisse, une chemise blanche un peu étroite pour lui malgré sa minceur, et dans laquelle il avait passé une écharpe vert foncé sur laquelle s'étalaient les diverses médailles accrochées à sa chaîne dorée. Cependant il était toujours aussi souriant, aussi gentil, et j'avais encore bien en tête sa tenue de la veille, beaucoup plus révélatrice, quoique moins bavarde. Nous nous sommes embrassés un moment, comme la veille. Je lui ai offert à boire, et puis nous sommes allés ensemble faire les courses pour le dîner. W. est rentré peu de temps après nous. Il était encore sous le coup des émotions de la journée, et très excité. Bien qu'il fût à peine plus de huit heures il avait déjà dîné, parce qu'il n'avait pas pu refuser, disait-il, de goûter la cuisine de l'homme d'affaires quinquagénaire, et folle, qui vient chaque vendredi préparer le repas du soir de Thérèse Bonney. Mais il n'en a pas moins préparé, lui, notre repas à nous, non sans avoir auparavant broyé assez de poudre blanche pour quelques lignes que nous nous sommes partagées, nonobstant quelques hésitations de la part de Frank.

Entre-temps j'étais allé jusqu'au Drugstore pour acheter *Le Monde*, parce que Samia m'avait signalé que mon commentaire sur Malraux y figurait alors que j'imaginais qu'il ne paraîtrait plus, maintenant, que dans le prochain *Monde des livres*, jeudi. Lorsque je l'avais lu à la sténographe, et lorsque la secrétaire de Jacqueline Piatier me l'avait relu, j'avais veillé de près à la ponctuation mais j'avais oublié un détail, le *nombre* des mots, qui ne se devine pas toujours d'après la prononciation :

ainsi, dans «ses traits évocateurs de drogues mystérieuses », les deux derniers mots étaient imprimés au singulier, ainsi, de façon plus regrettable, que tous ceux qui étaient au pluriel dans « un régime de respectables anciens combattants et de promoteurs immobiliers ». En revanche, dans le petit chapeau me présentant il y avait un très beau cafouillage, et Denis Duparc y était donné, involontairement sans doute, comme «le pseudonyme d'un pseudonyme d'un personnage de *Passage*», ce qui rappelait à W. certaines coquilles très bien venues du faire-part de décès de Duchamp, en 70.

Le dîner s'est très bien passé. W. faisait à lui seul presque tous les frais de la conversation, comme d'habitude, et racontait une fois de plus sa journée, les évanouissements de Thérèse Bonney, les délais intolérables pour l'arrivée d'une ambulance, et l'incompétence des médecins qui donnent à une asthmatique des médicaments dont il est indiqué, *sur la boîte même*, qu'ils sont sévèrement contre-indiqués pour leur cas. On a tout de même appris que Frank, qui a fait quatre ans de service militaire en Angola, avait aussi passé sept ans, dans son enfance, au Brésil. Je lui ai raconté l'histoire du professeur de portugais qui convient avec son élève que celui-ci lui devra telle somme, mettons un million, lorsqu'il saura trois mille mots de portugais, ce qui paraît à l'élève un bagage bien suffisant :

«C'est très simple, dit le professeur. Tous les mots qui en français se terminent en *tion*, en portugais se terminent en *ção*, et il y en a trois mille.

– D'où vient cette histoire ? a demandé W.

– D'André Maurois : *Les Silences du colonel Bramble.*»

Frank n'avait pas l'air très amusé. Je lui ai montré aussi mon petit livre sur Pessoa, où il y a deux vers en portugais donnés en exemple de la virtuosité vocale du poète :

O rastro breve que das ervas moles
Ergue o pé findo, o eco que oco cõa…

Il les a traduits lentement – une affaire d'herbes foulées et d'échos.

La nappe était à peine repliée, W. avait disparu dans la cuisine ou dans la salle de bains, que Frank et moi nous sommes mis à nous embrasser longuement, passionnément. C'est dans cette frénésie instinctive dans le baiser qu'il me séduit le plus, peut-être. Je l'ai entraîné vers le grand lit, dans la chambre. Nous nous sommes l'un à l'autre arraché nos vêtements, nous sommes entrés sous les couvertures. Son corps est glabre entièrement, celui d'un adolescent qui serait très musclé : pas une once de graisse, une dureté d'airain, des biceps rebondis dont l'un est tatoué d'un numéro, souvenir sans doute de la guerre en Angola. Son sexe est d'une grande beauté, puissant et droit, admirablement dessiné. Mais ce qu'il a de plus superbe c'est son cul, et encore davantage ses cuisses, parmi les plus belles que j'aie jamais caressées, embrassées, léchées. À la hauteur de l'aine, et sous le demi-cercle parfait des fesses, leurs attaches sont fines et légères, presque étroites, comme aux genoux; entre ici et là, cependant, c'est un galbe formidable, tout de force arquée, où se détachent, autonomes, séparés, de grands muscles violents qui tressaillent au moindre mouvement des hanches ou des pieds.

Ce Frank est un personnage très abstrait, physiquement; *pré-abstrait*, plutôt, comme les petits personnages de Malevitch ou les ouvriers bâtisseurs de Léger. Un amant à lui découvrirait facilement le cubisme : cercles parfaits, cylindres impeccables, rigoureux quadrillage stomacal, etc. : même la bite, dans sa majesté de tuyau d'arrosage, a quelque chose de puissamment géométrique et simplifié – pas de veines, pas de variations de diamètre entre le début et la fin, gland comme un toit d'observatoire (on se croirait à Meudon, ou bien dans ces jardins où s'illustra nuitamment François Mitterrand).

Néanmoins, il a été évident dès le début que le petit Portugais si doux avait la ferme, très ferme intention de m'enculer. Mais je ne voulais pas de précipitation. J'étais en train de le sucer lorsque W. est venu se joindre à nous. Il a été accueilli sans aucun problème et s'est mis à embrasser notre invité. Puis nous avons, lui et moi, échangé nos positions. C'est à peu près à ce moment-là que le téléphone a sonné : Robert Fraser, que W. devait introduire chez Warhol, où il couche : pouvait-il rappeler dans une dizaine de minutes ? J'ai fait une première tentative, après l'avoir

longuement léché, pour m'introduire dans le cul de Frank. Il semblait, contrairement à ce que j'avais craint, ne pas y voir d'objection de principe, mais ça lui faisait mal. Quant à W., il paraissait obsédé par le sexe de notre visiteur, visiteur dont j'ai oublié de dire, dans le feu de la narration, qu'il avait déjà joui, au tout début de nos ébats, mais que cinq minutes plus tard il était de nouveau parfaitement bandé. W. s'est assis sur lui et moi j'ai pu, en lui soulevant les cuisses, m'enfoncer entre ses fesses. Nous étions tous les trois, alors, au comble de l'excitation, bien que ma position ne fût pas très confortable, et que mon équilibre fût un peu précaire, même; mais cet échafaudage a tenu jusqu'au bout, et nous avons joui tous les trois exactement ensemble, moi dans le cul de Frank, Frank dans le cul de W., et W. sur la poitrine de Frank. [*Interruption, coup de téléphone de Frank, justement : je lui avais dit de me téléphoner dans l'après-midi et je commençais à m'inquiéter. Il a fallu insister un peu pour qu'il consente à venir avec W. et moi dîner ce soir chez Samia, parce qu'il doit encore se lever à six heures, demain matin, et qu'il aura une journée particulièrement rude, car c'est la fête du collège, à Stanislas où il travaille. Mais je lui ai dit qu'il pourrait venir se coucher ici quand il voudrait, que je lui laisserais les clefs. Il arrive.*]

Robert F. a rappelé comme nous gisions tous les trois emmêlés, enchantés les uns des autres et du moment. W. lui a dit de passer ici et qu'il le conduirait jusqu'au Cherche-Midi. W. était d'ailleurs dans un tel état – diverses excitations de la journée, cocaïne, superbes ébats – qu'il approchait du délire, comme le soir [*Interruption : coup de téléphone de Philippe. Il dîne avec Charles Meyrieux et ne se souvenait pas du tout d'avoir été invité chez Samia. Pourtant il aimerait beaucoup voir le Portugais dont W. lui a parlé hier. Il juge que Thérèse Bonney est un fameux numéro, que W. est beaucoup plus éloigné qu'il ne le croit de parvenir à ses fins avec elle, et qu'il ferait bien de se montrer très prudent s'il ne veut pas se trouver à son égard comme Perrette avec son pot au lait.*] de son dîner avec Paloma et ses deux maris. Il avait construit sur le bureau une espèce de collage dont il était très fier, où figuraient en bonne place un reportage de *Marie-Claire* sur Thérèse et mon articulet sur Malraux, qu'il déclarait *génial*, rien de moins (il faut dire qu'il semble avoir la cocaïne aimable*, thank goodness*).

«Tout ça, disait-il, est lié de façon très subtile, regarde bien, à *Travers* que j'écris en même temps que toi : c'est mon travail comme le tien, etc.»

Lorque Robert F. est arrivé, W. a insisté pour le faire entrer dans la chambre où Frank et moi étions encore allongés, nus, trempés de sueur et de foutre; et Frank, intimidé, a caché sa tête entre mes cuisses. Ensuite ils nous ont laissés seuls. Nous avons recommencé à nous embrasser, et nous bandions de nouveau l'un et l'autre. Cette fois Frank m'a baisé. C'était pour moi une excitation plus sentimentale que physique, je tenais son visage entre mes mains, il se penchait en avant pour m'embrasser. Il a joui en moi, puis je me suis allongé sur lui et j'ai joui sur son ventre. Nous nous sommes endormis serrés l'un contre l'autre en chiens de fusil, et dans le sommeil nous sommes plusieurs fois retournés de concert. Il était plus de trois heures lorsque W. est rentré.

«Merci bien, j'ai dit : c'est vraiment gentil.

– Ah, ne commence pas...»

Nous avions eu le temps, lui et moi, plus tôt, tandis que Frank était dans la salle de bains, de nous faire part de notre enthousiasme à son égard :

«*He is so cute!* Et son cul! Et ses cuisses!

– Oui, il est adorable.

– Je trouve qu'on devrait l'adopter.

– Oui, ce serait la première adoption pédé.»

D'évidence nous n'entendions pas le mot dans le même sens – de toute façon, Frank a vingt-sept ans, plus que son air juvénile ne pourrait le laisser supposer.

Nous avions demandé un réveil téléphonique à six heures, ce matin. W. dormait dans le petit lit. Je me suis levé en même temps que Frank, et même avant lui, pour lui préparer un petit déjeuner que j'ai pris en sa compagnie. Il n'était pas tout à fait aussi affectueux que la veille. Après son départ je me suis recouché, et j'ai dormi jusqu'à dix heures. Il y eut ensuite une petite explication avec W.

[*Dimanche 28 novembre 1976*, *quatre heures* [*Chronique du retard* : bain et toilette après déjeuner, car nous nous étions levés à midi. Perdu encore un temps fou à chercher ce damné stylobille qui seul permet d'écrire sur la couverture glacée de ce cahier, tandis que stylographes et feutres n'y laissent que d'infimes traces d'encre. [*Longue interruption : lu le* Herald Tribune. *Noté des mots sur mon carnet alphabétique (M.). Puis visite de Michel : il est épuisé parce qu'il n'arrête pas de baiser – toute la nuit dernière, ce matin et de nouveau cette après-midi après une promenade à Versailles. Il se dit amoureux, l'autre aussi, mais peut-être se jouent-ils la comédie : tous les deux jouent avec cette hypothèse, et cette ambiguïté les excite (!).*

«Je le baise d'une façon géniale : au début il est au bord du lit, les épaules sur les draps, le revers des cuisses contre moi, et chaque fois, progressivement, nous tombons sur le tapis, enfin lui *tombe, le haut de son corps tombe, et c'est incroyablement excitant de le baiser comme ça, je vois tout en surplomb, ses cuisses, les poils de son ventre, son torse, il a un torse sublime, ça, ça te plairait beaucoup – il n'y a que son cul qui est un peu décevant par rapport au reste : absolument sans poils, c'est étrange…*

– Tu sais, moi, je ne suis pas obsédé par les culs…

– Et puis il ne tient pas particulièrement à me baiser, ça c'est bien.

– Ça n'arrive jamais?

– Oh, c'est arrivé deux fois, peut-être, sur le nombre c'est rien. Mais ça me fait mal. L'autre fois, chez moi, il m'a baisé, nous étions debout, devant une porte vitrée, on voyait tout, c'était très excitant, mais ça me faisait très très mal.

– Moi aussi, ça me fait mal, il faut une bonne préparation. Ce n'est pas une impossibilité physique, je crois que personne n'a jamais ça, ou bien c'est très rare. Non, c'est une question de détente des muscles, de décontraction… Il me faut toujours une dizaine de minutes de préparation. [La fille d'en face semble avoir enfin renoncé à ses manœuvres. En tout cas elle a fermé ses rideaux.] *Mais ensuite, plus ça dure longtemps, mieux c'est. Au bout d'un certain temps, ça ne me fait*

plus mal du tout, et alors ça m'excite beaucoup. Mais comme ça, impromptu, dans une boîte par exemple, je ne peux pas.

– Vous êtes allés au Manhattan?

– Oui, la semaine dernière.

– C'était bien?

– Moi j'aime bien, oui. On a rencontré un petit mec qu'on a ramené ici, un garçon de Bourges qui s'appelle Didier.

– Bien?

– Oui, moi je trouve. Très gentil.

– Et depuis?

– Ah, depuis, un petit Portugais adorable, j'ai été presque amoureux pendant quarante-huit heures.

– Quarante-huit heures seulement, pourquoi?

– Oh, je ne sais pas. Peut-être parce que sa tenue pour dîner en ville est beaucoup moins bandante que sa tenue normale. Hier on l'a emmené dîner, il a cru bon de s'habiller, c'était un peu raté, c'est cruel à dire : tandis que le jour où je l'ai rencontré, il était en jeans et blouson, ça c'était quelque chose…

– Où est-ce que tu l'as rencontré?

– Aux Tuileries, trois minutes après avoir quitté ma mère. Il a été ma récompense pour ma b.a. de la journée. Nous venions de prendre le thé chez Smith, je rentrais à travers le jardin, je suis tombé sur lui. Il est très gentil, très doux. Il a beaucoup plu à W., aussi. Il faut dire qu'il a une très jolie queue. Il a aussi un cul sublime, mais surtout des cuisses extraordinaires.

– Très velues?

– Non, pas tellement, mais d'une forme magnifique : tu sais, il a un cul très beau, en demi-cercle, et donc ces cuisses, mais, au lieu que les cuisses soient rattachées au cul sans interruption, comme d'habitude, enfin il me semble, je ne suis pas anatomiste, là il y a une interruption, des attaches très fines, minces, et puis ça repart majestueusement, de façon très marquée, très dramatique. On a fait l'amour tous les trois, un

soir, c'était inoubliable. Il a baisé W. que sa queue mettait dans un état fou…

– Oui, je suppose…

– Et moi je le baisais, on a tous joui en même temps, c'était très réussi. Et puis j'ai fait l'amour avec lui, hier, seul.

– Et ça aussi c'était bien?

– Oui, très bien – un peu rapide peut-être, parce que, le malheureux, il se lève tous les matins à six heures, alors il faut qu'il dorme, c'est pour ça, je ne sais pas s'il viendra ce soir; déjà, hier, j'ai dû insister pour qu'il vienne à ce dîner, c'était un peu rasant pour lui : d'abord il ne comprend pas très bien le français, et puis, même s'il comprenait, il ne comprendrait pas, alors il reste là sans rien dire, ce n'est pas très drôle…

– Enfin ça va, dans l'ensemble?

– Oui, ça va très bien, sauf mon travail, je n'arrive pas à travailler, c'est terrible, je suis toujours en retard.

– Oui, je vais te laisser.

– Et toi, c'est le grand amour, donc?

– Je ne sais pas, je ne sais pas, mais en tout cas c'est bien agréable.

– Oh, elle regarde de nouveau, c'est incroyable son numéro, non? Viens, on va faire quelque chose pour la décourager [*je le prends dans mes bras*].

– J'aimerais bien faire l'amour avec toi, d'ailleurs, un de ces jours.

– Très bien, ça doit pouvoir s'arranger. Tu en as parlé à ma secrétaire? Non, sérieusement, moi aussi : tout à l'heure, quand tu as appelé de chez lui, j'ai cru que tu allais m'inviter à passer, j'étais très excité, je me suis dit que j'allais enfin faire plus ample connaissance avec ce Jean-Louis…

– Remarque, je ne suis pas sûr qu'il te plaise tant que ça. Physiquement si, probablement. Mais il a des côtés très agaçants.

– Tu m'as dit qu'il était "républicain indépendant", non?

– Oui, plus ou moins. C'est un grand admirateur de Tixier-Vignancour.

– Ouh là là…

– Et il déteste Gisèle Halimi, ce qui me choque profondément. Alors on a de grandes discussions, c'est assez drôle. Il a été candidat aux élections municipales, il y a trois ou quatre ans, sur une liste apolitique, c'est-à-dire d'extrême droite, bien sûr. Enfin c'est le parfait petit avocat fasciste. Et il peut être vraiment exaspérant. Par exemple, un ami lui a donné une montre Cartier [JACQUES CARTIER, LE *JACQUES CARTIER* (À LA RECHERCHE DE LA PÉROUSE), CARTER, ELLIOTT CARTER, QUARTIER, QUART, DE QUART, CAR, ARC, TIERS, THIERS, THIERS, THIÉRACHE]*, hier, alors il la porte très en évidence pour que tout le monde la voie bien… Et puis il a toute sorte de bagages Vuitton…*

– Ah non, là c'est trop : Tixier-Vignancour, passe encore, mais Vuitton, c'est trop!

– Mais en même temps on ne sait jamais s'il est tout à fait sérieux ou bien si c'est une plaisanterie…

– Hummmm, mwouais….

– Bon, allez, je te laisse travailler.

– Putain, regarde, cette fille est encore là, cette fois-ci elle s'est changée, elles ne savent plus quoi inventer… Jadis je prétendais que je n'aimais pas les filles parce qu'elles ne draguent pas, parce qu'il faut toujours faire tout le travail, parce qu'elles vous mettent toujours dans la position de celui qui demande, et demande et demande, et elles elles finissent par consentir à la rigueur, l'air de vous faire une grande faveur, etc. [Interruption, coup de tél. de W. :

« J'appelle pour savoir s'il y a du nouveau dans le dossier de ce soir, si Samia a téléphoné, Edward, etc.

– Non, rien, personne.

– O.k., à tout à l'heure, alors.

– Ben, ça c'était plutôt bref…

– Oh, j'ai beaucoup de difficulté à suivre Miss Bonney, elle est tellement rapide...»] *Mais là, je ne peux vraiment pas dire que celle-ci ne prend pas d'initiatives... Pourtant, ça ne m'intéresse toujours pas.*

– De toute façon, tu dates un peu, hein, avec ton histoire de filles qui se laissent draguer sans rien faire : c'est bien fini, ce temps-là… Mais je deviens de plus en plus misogyne, moi… Bon, allez, j'y vais.

– Salut.»

Mais j'ai oublié de noter bien des points de cette conversation. Michel dit que Jean-Louis s'intéresse beaucoup à l'histoire, que, tout à l'heure, au Hameau de Marie-Antoinette, il lui avait raconté toute sorte de choses, dont lui ne savait rien, sur la mort de Fersen, etc. Et puis il est tombé en admiration devant la grande photographie de Beulé. En revanche il fait peu de cas

de ma lampe Art déco. «Mais tu sais, moi, les objets...»] Et, cherchant cela, je m'arrête à autre chose, comme toujours. Ainsi W. a acheté, dans une boutique de la rue Malar, un petit livre de photographies collées sur papier, accompagnées d'annotations qui paraissent manuscrites. La première représente "La Famille royale aux obsèques de la Reine Marie-Amélie" (en 1866 : les femmes et les enfants sont assis au premier plan, les hommes sont debout derrière eux, tous barbus et chapeautés, à l'exception du duc de Chartres, au milieu, glabre et sans chapeau, et dont le visage un peu flou, la juvénilité, l'élégance évoquent Rimbaud, curieusement. Il m'a bien sûr fallu regarder quel âge avait le duc de Chartres en 1866 (vingt-six ans), ce qui, à force d'enchaînements, m'a encore fait perdre un temps fou.

Speaking of which : ce petit album de photographies obéit à une temporalité étrange. Sous la première photographie on peut lire que «L'épouse auguste du regretté Roi Louis-Philippe s'est éteinte la semaine passée.» Mais la dernière représente le docteur André Viaud *en 1943*. Or, sous l'une et l'autre, et sous toutes, l'écriture est la même exactement : ocre, régulière, serrée. La couverture, sous le titre, porte les dates *1845-1891*, qui semblent ne correspondre à rien. Il n'y a d'ailleurs aucune autre indication.]

Frank est arrivé ici hier, vers huit heures. Mais, bien qu'aimable, il était beaucoup moins tendre, affectueux et démonstratif que le jour de notre rencontre, ou même que la veille. Il a téléphoné à une fille de sa connaissance et lui a donné rendez-vous à onze heures, à Arcadie. Mais il

semble qu'il ait quelques difficultés avec cette organisation bien connue, car il craignait qu'on ne l'y laisse pas entrer : un de ses amis, m'a-t-il expliqué, un Portugais qui a habité chez lui quelque temps, est accusé d'avoir là-bas volé un blouson, lequel contenait un carnet de chèques dont on l'aurait vu essayer de monnayer un chèque. Baudry, le grand maître des lieux, que Frank appelle bizarrement *Boudry*, estime que Frank est responsable des gens qu'il loge chez lui. Frank n'est pas d'accord, et pense au contraire que de ce que peut bien faire son ami, que d'ailleurs il ne voit plus, « il n'est rien de foutre» (il abonde en approximations charmantes). [*Interruption : thé – puis feuilleté* Télérama.] W. arrive sur ces entrefaites et lui demande s'il veut inviter un de ses amis à dîner avec nous, car Samia a téléphoné que deux ou trois invités s'étaient décommandés. Frank téléphone donc à un ami, et lui donne l'adresse de Samia. Et nous partons tous les trois, vers neuf heures ou un peu plus, portant chacun, enveloppé dans du papier d'emballage, un grand cadre qui contient une partie d'une œuvre en trois volets de Bruce Nauman [NO MAN (PERSONNE, PERSONNE), NORMAN, NOMMER], *Perfect door, Perfect odor, Perfect rodo* : les mots en caractères majuscules, très grands, sur une feuille de papier blanc.

Nous rencontrons en bas de chez Samia, dans la rue de Bourgogne, l'ami convoqué par Frank : c'est un homme de trente-cinq ans, peut-être, pas beau, maquillé, il me semble, car ses yeux se détachent sombrement sur son visage blanc. Il s'appelle J.-P.O. et travaille à la radio, à France Musique exactement. C'est un spécialiste, entre autres choses, de la musique portugaise sur laquelle il vient de faire une série d'émissions. Mais il en avait déjà fait une, il y a deux ou trois ans, dont je me souviens bien et dont je parle avec lui :

«J'ai appris beaucoup de choses grâce à vous, parce que je ne connaissais que Seixas, et encore, je ne sais même pas comment ça se prononce. Il était question aussi d'un Scarlatti, non, je ne sais plus lequel, pas Antonio en tout cas, qui avait été appelé à Lisbonne pour être le maître de musique d'une infante, non?

– Oui, c'est ça. Mais vous savez beaucoup de choses !

– Non, je ne sais rien de la musique portugaise au XIXe siècle, par exemple. Il y avait un compositeur *espagnol*, celui-là, dont j'avais

entendu des œuvres en Angleterre, il y a bien longtemps, et dont je n'ai jamais entendu parler depuis : *Mompou*, ça existe, ça?

– *Federico Mompou*, oui. Il vit encore, d'ailleurs. Il y a un compositeur espagnol du début du XIXe siècle qui pourrait vous intéresser, puisque je vois que vous êtres très curieux de musique ibérique, c'est Arriaga...»

Etc. [*Interruption : relevé des mots dans mon répertoire alphabétique (A).*]

L'appartement où habite Samia depuis moins d'un mois est assez grand, une pièce sur la rue, une pièce intérieure, sans fenêtre, une cuisine toute en longueur, étroite et plutôt agréable, avec une cheminée en marbre où brûlait un feu. Il y avait là, à notre arrivée, John le pseudo-Colombien, et un homme que je ne connaissais pas, un courtier, Jean-Claude de Fargas, où quelque chose comme cela. Très vite, et pendant tout le dîner, la conversation a été prise en charge par cet homme et par W., par W. surtout, d'ailleurs, dans l'état d'extrême excitation où il est ces derniers jours :

« Ça m'a l'air d'un dîner de ragots, ai-je dit à Jean-Pierre le musicologue.

– Comme presque tous les dîners parisiens...»

En effet, la terre entière défilait, et personne ne sortait indemne de la revue. W., par exemple, crut bon de raconter à Fargas qu'Yvon Lambert disait de lui, Fargas, que jamais il n'avait voulu lui montrer ses Twombly pour lui permettre de les photographier pour le catalogue des dessins, et qu'il pensait donc qu'ils étaient imaginaires, qu'en fait Fargas n'en possédait aucun. Il fut question aussi de la dédicace que Barthes nous avait faite de son texte sur Twombly, et de la façon dont Yvon avait exigé que son nom fût ajouté aux nôtres.

« Vous auriez dû voir Aragon danser le tango le soir de la mort de Malraux, chez Warhol!»

«Marie-Laure sortait d'une poche un superbe étui à cigarettes, en or, et de l'autre une énorme boîte d'allumettes, tu sais, ces vraiment grosses boîtes qu'on voit dans les cuisines. *Now that's what I call* real *chic.*»

X a honte d'avouer qu'il a très envie d'acheter une photo de Von Gloeden, il dit :

« Oui, je sais bien que c'est très superficiel, mais qu'est-ce que vous voulez : ça m'amuse.»

« Comment Iris Clerc a-t-elle eu l'idée de montrer Yves Klein? Parce que le reste de ce qu'elle a fait, et depuis…

– Elle a tout de même exposé la première machine de Tinguely…

– Oui, enfin ça ce n'est tout de même pas la même chose : les Russes avaient fait ça bien avant lui...»

John est parti tôt, parce qu'il attendait un coup de téléphone de Colombie – depuis qu'à mes moments perdus je lis *Cent ans de solitude*, je le vois tout à fait différemment et j'imagine toujours, quand il nous quitte, qu'il s'enfonce à peu près directement dans cet univers de grandes maisons fraîches et basses, de végétation "inexorable" et de récits à peine moins touffus, qui semble bien être en effet le sien ou celui de sa famille (anglaise!) là-bas.

Avec Jean-Pierre j'ai encore parlé de France Musique, qu'il compte quitter, mécontent qu'il est de l'esprit qui y règne maintenant :

«Moi, disais-je, je ne l'écoute plus, je n'ai plus d'appareil. Mais avant c'était toute la journée. J'avais même téléphoné et j'étais passé à l'antenne, à une heure, à cette émission, "Micro-facteur", où les gens donnaient leur avis sur les programmes. Je trouvais les changements de programme, à l'époque, catastrophiques, surtout entre midi et deux heures.

– Oui, ce n'est plus possible. Je pense que je vais travailler à la Société des gens de lettres.

– Ah bon? À l'hôtel de Massa?

– Oui.

– Est-ce que vraiment il y a un intérêt quelconque, pour un écrivain, à être membre de la Société des gens de lettres?

– Bien sûr, *etc.*»

Et Thérèse Bonney, était-elle goudou ou non?

«Moi je ne crois pas, elle était plutôt la maîtresse de Dufy. Mais alors pourquoi tout le monde se pose-t-il la question : il doit bien y avoir quelque chose ? Le test serait de lui demander si elle connaissait Romaine Brooks… Romaine Brooks, le grand amour de Nathalie Barney : à côté d'Élisabeth de Clermont-Tonnerre par Romaine Brooks, la duchesse de La Salle par Tamara de Lempicka a presque l'air d'une Ophélie préraphaélite. Ce reblochon est merveilleux. Mais tout de même, il est à un vacherin ce que Boldini est à Sargent.» Etc.

Bien entendu, Frank ne soufflait mot. Jean-Pierre ne quittait pas W. des yeux et disait :

«Évidemment, il est bavard, il est bavard : mais au moins il est agréable à regarder » – ce qui donna, d'après ce que me racontait W. ce matin, une idée à Frank : refiler W. à Jean-Pierre. Il y eut ainsi d'obscures tractations auxquelles je ne compris goutte. Frank voulait partir, j'allais l'accompagner puisqu'il devait coucher ici. W. allait rester encore un moment. Jean-Pierre aussi. Mais W. change d'avis et décide de s'en aller avec nous. Du coup, Jean-Pierre aussi. Cependant, Samia est triste de nous voir la quitter tous, on ne peut pas lui faire ce coup-là, etc.

« Bon, bon : je vais rester encore un moment, dix minutes», dit W.

Cette fois-ci, Jean-Pierre, qui a déjà passé son manteau, n'ose pas exposer un nouveau revirement et rester aussi. Il sort donc avec Frank et moi et nous quitte sur le trottoir, devant la porte. En chemin, entre la rue de Bourgogne et la maison, Frank m'explique ces manœuvres qui m'ont totalement échappé, mais il s'y prend si mal, avec son mauvais français, que je crois qu'il est en train de me dire, ce qui ne me paraît pas un seul instant vraisemblable, que W. draguait Jean-Pierre, dont il n'était pas le genre – bien entendu, c'était le contraire exact de la vérité.

À peine étions-nous arrivés ici, Frank s'est jeté sur le lit. Quand je l'y ai rejoint un moment après, il paraissait dormir déjà. Je me suis mis de l'autre côté, ne voulant pas avoir l'air de désirer faire l'amour à tout prix alors qu'il devait encore une fois se lever à six heures du matin, ni lui donner l'impression que c'était pour lui une obligation à partir du moment qu'il couchait là. Mais il s'est rapproché de moi et il a enlevé son slip. Il était, comme toujours, déjà bandé, et des muscles de tout son

corps, durs sous la peau très lisse, se dégageait une chaleur sèche, très agréable. Nous avons fait l'amour très brièvement. [*Interruption : coup de téléphone de W. qui est déjà rue du Cherche-Midi. Il va faire des courses pour le dîner qu'il organise là-bas et pour lequel je dois apporter tout ce qu'il y a déjà de nourritures à la maison.*] Nous nous sommes embrassés, je l'ai sucé, je lui ai léché le cul puis je l'ai enculé. Je n'étais pas bien sûr que ses râles fussent de douleur ou de plaisir. Il semblait, au début, me repousser. Toutefois, il se branlait. Et il m'a dit soudain :

«Je vais jouir!»

J'ai joui en même temps que lui, bien poliment.

W. est rentré peu après. Il s'est mis dans le lit avec nous, mais il a constaté que Frank ronflait et il est allé dans l'autre pièce. Chaque fois que je me suis réveillé dans la nuit, je sentais contre moi la bite bandée de Frank qui paraît avoir une érection permanente. Et au petit matin, quand le téléphone a sonné pour son réveil, il n'aurait pas été adverse à de nouveaux ébats. Mais il a rangé non sans difficulté son membre emphatique dans son pantalon, et il est parti travailler. W. et moi avons dormi jusqu'à midi.

Nous avons déjeuné en parlant du comte de Chambord, dont Thérèse Bonney possède un portrait par Gustave Le Gray. Il semble que le comte de Chambord ait été un grand amateur de photographie. W. veut que je lui explique qui il était…

«Il y a trois lignées de prétendants au trône… Le comte de Chambord, d'abord duc de Bordeaux, était le fils posthume du duc de Berry pour lequel avait été fabriquée cette horloge phallique, en or, représentant une énorme bite et deux testicules, et dont les aiguilles aussi étaient des bites (et tous les quarts d'heure un carillon sonnait et une bite entrait dans un con), qui faisait partie de la collection de Michel Simon et dont nous parlait l'autre soir Gérard Lévy...»

Thérèse Bonney possède aussi un portrait de la reine Élisabeth de Belgique, un appareil photographique à la main.

« Oh, elle était merveilleuse, elle aimait beaucoup la musique, elle organisait des concours de piano, je crois que Noel Lee l'a connue… On

l'accusait d'être communiste parce qu'elle était allée à Moscou. C'était la nièce ou la petite-nièce de Louis II de Bavière.»

Et il est aussi question de la photographie prise aux obsèques de la reine Marie-Amélie, des Bourbon-Parme dont je raconte à W. que mes parents voient à la chasse, ces temps-ci, dans l'Allier, le chef actuel, le vieux prince Xavier, et de sa sœur l'impératrice Zita; et plus mes explications sont précises, bien sûr, plus le malheureux est perdu. C'est le propre de la généalogie, assez semblable en cela aux lois du texte : il n'est pas possible d'en extraire quoi que ce soit sans que tout le reste vienne en même temps, par des milliers de fils, car tout est lié à tout. (Ou bien : pas du tout, on tourne toujours dans le même monde clos, les liens ne sont jamais dus au hasard, le nombre de combinaisons possibles est limité, on se retrouve toujours aux mêmes embranchements, aux mêmes noms, aux mêmes figures, etc.)]

[*Lundi 29 novembre*, *4 heures moins le quart* [*Chronique du retard* : déjeuné tard, été à la pharmacie acheter une brosse à dents, des lames de rasoir et du savon à barbe, tout ce que j'ai oublié ce matin, et au kiosque *Le Monde* que j'ai lu rapidement, très superficiellement, mais trois quarts d'heure y passent tout de même.] [Interruption : tél. à Samia, qui est avec W. chez Warhol, pour lui signaler, échange de bons procédés, car c'est elle qui a vu la première mon petit entrefilet sur Malraux dans *Le Monde*, qu'il y a dans celui d'aujourd'hui un article sur un discours de son père. W. voulait savoir quelle pouvait être la maîtresse de Flaubert, grand-mère ou arrière-grand-mère de X, à laquelle il aurait pu donner son portrait par Nadar. Et puis j'ai téléphoné à Sarkis. John part cette après-midi pour l'Allemagne, et je pensais le charger, puisque l'argent de la Caisse des lettres doit m'arriver ces jours-ci, de m'acheter là-bas un poste à transistors qui puisse éventuellement, plus tard, s'inscrire dans une chaîne de haute-fidélité. Sarkis n'est pas chez lui, je parle à sa femme. Elle me dit qu'eux ont un poste énorme qui permet de capter le monde entier.

« Oh, je n'ai pas besoin de ça – moi, c'est seulement pour écouter France Musique…

– Mais on a un petit poste dont on ne se sert jamais : je sais qu'il voulait le vendre ou l'échanger contre quelque chose...»

En fait il me l'aurait probablement prêté depuis l'hiver dernier, si j'avais su, et pendant tout ce temps j'aurais pu avoir de la musique et faire état ici des programmes et des intrigues de France Musique. Dommage. Il doit me rappeler.]

Je suis allé dîner hier chez Warhol où habite ces jours-ci Robert Fraser. S'y trouvaient W., Samia, John Crawley, Edward B. et son ami d'Atlanta, Eugene, Jean-Paul le maître-nageur et son ami Philippe X.

Sam Wagstaff a pris de Jean-Paul, nu, d'assez belles photographies, plutôt plus belles à mon avis que celles de Duane Michals, en particulier toutes celles où Jean-Paul est de profil, sur le fond de boiseries blanches de l'appartement, ou dans l'encadrement des rectangles et carrés réguliers des hautes et larges portes. Jean-Paul a un cou sculptural qui, lorsqu'il tourne la tête d'un côté ou de l'autre de façon un peu marquée, prend des allures à la fois mythologiques, genre Minotaure, et abstraites.

Son ami Philippe est un garçon apparemment timide et doux, avec des cheveux droits qui lui tombent en frange [FRANCE, RANGE (ROVER), FANGE, ANGE, AGEN, NAGE] *sur le front, jusqu'aux sourcils. Il a un peu l'air d'une fille. Lui et moi avons parlé tout en dînant, sur l'un des immenses canapés du salon, nos assiettes sur nos genoux. Il est éclairagiste au théâtre Gérard-Philipe, à Saint-Denis, et travaille en ce moment, l'après-midi, à une pièce pour les enfants, imaginée ou peut-être seulement mise en scène par son père, je ne sais plus,* Déméter couronnée.

« Ça ne fait pas peur aux enfants, ces histoires d'enlèvement, d'enfers...?

– Oui, c'est un peu sombre...»

Mais, surtout, il fait de la musique, avec trois Noirs : quelque chose qui ressemble à du rock sans en être tout à fait. Lui tient le piano. Malheureusement ce petit groupe ne dispose d'aucun endroit pour répéter, il lui faut absolument un endroit insonorisé, d'autant plus qu'on doit reconnaître que cette musique «dégage pas mal» – mais c'est difficile à trouver, et cher…

«Pourquoi n'essayez-vous pas de travailler dans des boîtes : elles sont insonorisées, théoriquement, et le jour elles sont vides?»

Cette idée, apparemment, lui semble d'une prodigieuse ingéniosité. Jean-Paul va demander au propriétaire du Broadway Melody, qu'il connaît, s'il serait possible de la mettre en pratique; et moi je m'engage, si cette première démarche n'aboutit pas, à téléphoner à un garçon du Manhattan qui, l'autre jour, sans que je le connaisse du tout, m'a donné une carte de la boîte, et son numéro personnel.

« Ça ne m'ennuie pas du tout de lui demander. Tout ce qu'on risque c'est un refus, et comme je ne le connais pas, ça m'est égal.»

W., comme d'habitude désormais, parle de Thérèse Bonney, et montre à la ronde la photocopie d'une bande dessinée d'une série intitulée True Comics*, où l'on voit cette héroïne de la correspondance de guerre échapper dix fois à la mort derrière les lignes ennemies, et entrer avec son appareil dans un camp de concentration. L'une des images la montre collée à un mur en ruine, fusils et pistolets déjà braqués sur elle sous les visages durs et furieux d'une foule qui la prend pour une espionne, et déclarant d'après la bulle :*

«I can explain everything! Ask the mayor! He knows me...»

On fait circuler aussi un numéro des années trente de la revue Photographie*, découvert le jour même par Edward, aux Puces. Eugene, le type d'Atlanta, sur les instances de W., me montre une photographie de son amant, Kenny, qui, dit W., me rendrait absolument fou. Eugene, Edward et W., qui a vu Kenny en septembre, sont tous les trois d'accord pour estimer que la photographie est loin de rendre justice au modèle. Pourtant celui-ci, tel qu'il est représenté là, a déjà l'air infiniment séduisant. Il est presque allongé dans un large et profond fauteuil, les jambes en avant, ses genoux de part et d'autre du cliché, sa braguette en son centre, le haut de son corps raccourci par la perspective. Il est blond, il a une moustache.*

«C'est absolument l'idéal de Renaud, dit W. Les blonds poilus, il en rêve...»

Et à moi :

«Eugene m'a montré les jambes de Kenny, il a défait son pantalon pour que je voie ses cuisses couvertes de poils blonds, tu serais fou de désir…

– Il faut absolument que vous veniez à Atlanta, [Longue interruption : [*Tiens, la dragueuse d'hier est de nouveau à sa fenêtre : je m'en aperçois en allant une seconde sur le balcon pour vérifier l'heure à l'horloge du carrefour.*] reçu un coup de téléphone de Gérard-Julien Salvy. Il était en Italie pour fuir Paris, «vraiment trop glauque ». Il me propose que nous déjeunions ensemble demain, et de nous retrouver à une heure au bar du Pont Royal – parfait. Après quoi je feuillette *Échange* plus ou moins *à la façon* de Gérard-Julien Salvy (ou de ce que je peux en imaginer). Je me rends compte qu'il y a maintenant certaines dérives dont les mécanismes m'échappent. Par exemple, je ne vois plus du tout comment on passe, p. 99, d'Eugène Sue et des *Mystères de Paris* à Cora Pearl et à Pearl White. J'imagine que c'est parce que Cora Pearl est liée quelque part, dans *Passage* probablement, par un simple rapport de contiguïté sans doute, à des mots comme « une carrière de marin». Et je cherche en vain, longtemps, vers la fin du livre, une référence à Cora Pearl, en essayant de me souvenir d'une phrase où elle apparaisse. Mais je me rappelle tout d'un coup que Pearl White a tourné dans *Les Mystères de New York.* C'est donc par elle que s'effectue la transition, grâce à une phrase de la première partie de *Passage*, p. 82. Le doublet *Mystères de Paris* / *Mystères de New York* amène un troisième élément, *Les Mystères de Lyon*, lui-même appuyé sur le rapport Eugène Sue / Sue Lyon (*of* Lolita *fame*) [*Interruption : les relations avec la fille d'en face se compliquent. Je lui ai donné, par-dessus la rue, le numéro de téléphone. Elle va appeler, si elle a compris.*] (*Éch.* p. 166)], *j'arrangerais une grande fête pour vous, pour que vous rencontriez toutes les folles de la ville.»*

André O., qui habite la même maison que Warhol, mais sur la rue, de l'autre côté du jardin, donnait une soirée à laquelle nous nous sommes rendus en corps constitué. Son appartement, comme W. me l'avait annoncé, et aussi Gianni, qu'André O. avait dragué un soir et ramené chez lui, et qui avait pris la fuite, affolé par le décor et par le désir du maître de maison de se faire enfoncer un poing dans le cul, est parfaitement invraisemblable.

«C'est le seul appartement "décoré", et décoré à ce point, que j'aime bien », disait W. Gianni était moins indulgent [Donc elle a appelé :

« Vous voulez venir voir la télévision?

– Mais je la vois de chez moi, dans votre chambre, et puis j'en ai une ici, d'ailleurs…

– Ah bon…

– C'est fou ce que vous travaillez, vous êtes toujours à votre bureau.

– Oui. Mais vous n'avez aucune espèce d'accent. Je croyais que vous étiez étrangère ?

– Je *suis* étrangère.

– Ah oui ? De quel pays ?

– D'où sont les filles typées comme moi?

[*Interruption : essayé d'appeler Michel pour lui faire part des récents développements concernant la fille d'en face, puisqu'il avait suivi, hier après-midi, les premiers épisodes de cette histoire : lui non plus n'avait jamais vu une fille draguer à ce point. Il n'était pas chez lui. Le système téléphonique est tellement déglingué, maintenant, qu'on entend des conversations parasites à peu près chaque fois qu'on fait un numéro. Et il arrive même que les tiers puissent intervenir dans vos échanges, et vous dans les leurs.*]

– Je ne sais pas, je vous vois mal, je pensais que vous étiez étrangère parce que tous les clients de cet hôtel le sont, généralement. Alors vous êtes d'où?

– Je vous le dirai la prochaine fois.

– Parce qu'il y aura une prochaine fois?

– Si vous voulez.

– Bien sûr, mais comment puis-je vous attraper?

– C'est la chambre 504, mon nom est Karine. [*Elle est en train de me regarder en soulevant ses rideaux, tandis que j'écris ceci.*]

– Très bien, merci. À bientôt j'espère.

– Oui. »], *mais reconnaissait que c'était quelque chose à voir. Il n'y a pas un fragment de pan de mur où ne soit accroché quelque chose, d'une girafe d'Uruburu à un mandala tibétain, pas une once de plateau de cheminée où ne se serrent des bouddhas de toutes les dimensions imaginables, de table basse où les bibelots ne soient empilés sur les livres d'art, de tapis où les tapis ne s'entassent sur les tapis, de sofas qui ne ploient sous les poufs, les coussins et les appuie-tête. Au milieu de cet hallucinant caravansérail était disposé un assortiment résigné de gros hommes rougeauds et légion-d'honorés, un ou deux pédés guindés sur le retour, des femmes auxquels les rondeurs de toute sorte du mobilier donnaient par contraste des profils dantesques. Tout le monde parlait bas. Il n'y avait pas de musique. Des serveurs en veste blanche passaient des verres et des petits fours. D'autres se tenaient dans les coins, les bras croisés. Notre arrivée – six garçons et une fille – détonnait plutôt. Mais personne ne sembla y réagir si peu que ce soit. Les lentes conversations continuaient entre gens tassés tant bien que mal parmi les statues et les palmiers. W. et moi avons bavardé un moment dans une petite pièce plus ou moins marocaine. Les rideaux étaient du même tissu que les tentures, le plafond tendu d'un autre, un lit de repos recouvert d'un troisième, mais sur lui on ne pouvait s'allonger, et à peine s'asseoir, car il disparaissait sous cinquante coussins ronds, énormes, à motifs chaque fois différent… Et nous n'arrivions pas à nous voir l'un l'autre à cause d'une énorme plante qui occupait le milieu de cette pièce minuscule et vertigineuse.*

André O. est venu se joindre à nous. Mais il ne parlait qu'à W., je n'avais, d'évidence, aucune espèce d'existence à ses yeux.

Ceux qui nous accompagnaient sont partis très vite, et nous les avons suivis d'assez près. Jean-Paul et Philippe allaient à une soirée chez le grand Philippe, l'ami de Philippe Ier, à l'occasion de son anniversaire. Eugene allait se coucher. Edward prétendait en faire autant, bien que certainement il se soit retrouvé plus tard au Sept. J'ai proposé que John, W. et moi allions faire un tour au Manhattan. John était très enthousiaste, et W. n'y voyait pas d'objection.

Il était déjà un peu tard, il y avait moins de monde que lors de mes précédentes visites. J'ai remarqué un type un peu plus âgé que moi, sans doute, moustachu, trapu, très heureusement dépoitraillé. Les poils

faisaient dans l'échancrure de sa chemise des vagues mouvementées, profondes, qui m'excitaient, comme la ligne continue de ses sourcils. Je me suis assis à côté de lui. Un garçon que je connais de vue, et qui était à New York au printemps dernier, lui parlait en anglais. Un autre type, roux et épais, à la virilité étalée sous la forme d'une agressivité caricaturale, le draguait aussi. Il ne se dérobait pas à la pression de mon genou, mais il n'y répondait pas non plus. Après un moment de ce jeu fastidieux, je suis allé rejoindre W., absolument déchaîné, qui, à genoux dans la petite pièce des orgies, où déjà j'avais fait un tour sans le voir, léchait frénétiquement le cul, assez beau il est vrai, d'un garçon avec lequel j'avais un peu joué un moment plus tôt, et que je lui avais fait remarquer. Ce garçon s'est mis à m'embrasser, je lui ai sucé le sexe, assez gros, mais qui bandait mal, puis le cul, moi aussi. Nous avons été rapidement gagnés tous les trois par la même excitation. W. lui a proposé de venir avec nous. Mais il avait un ami, il fallait qu'il le raccompagne, il nous rejoindrait dans une demi-heure. Malheureusement, W. lui a donné le petit papier où était notée notre adresse au moment même où arrivait l'ami, lequel a tout vu, ce qui a entraîné des discussions d'où il ressortait clairement, et piteusement, que les deux couples allaient rentrer chez eux chacun de son côté.

Sur le boulevard nous avons rencontré un garçon assez joli, pas très excitant, très jeune, qui devait se lever à sept heures, disait-il, et nous téléphonerait aujourd'hui. Il n'en a rien fait. W. et moi, rentrés seuls, avons fait l'amour longuement, dans le lit puis sur le tapis. Il me baisait tandis que j'adoptais, dans les fauteuils pseudo-Ruhlmann, des positions de plus en plus compliquées – la meilleure étant toutefois celle où le bord le plus avancé du siège soutient le creux des reins tandis que le cul s'avance en suspens sur le vide, assez loin pour pouvoir s'empaler sur la bite du partenaire à genoux. C'est comme cela que nous avons joui.

Philippe, ce matin, était furieux contre W. qui lui avait dit deux fois regretter beaucoup qu'il ne soit pas venu à deux dîners auxquels, selon Philippe, il ne l'avait jamais convié. Toutefois il s'est arrangé pour envoyer à Thérèse Bonney un garçon de course chargé de lui apporter un flacon où cracher, afin qu'à partir de sa salive soit fabriqué un vaccin contre son asthme.]

[*La fille, en face, a tiré ses rideaux. Je l'inviterais volontiers à dîner ce soir chez Warhol avec W., Philippe et Samia, d'autant que je ne serais pas étonné qu'elle fût libanaise, comme Samia; mais j'ai peur, ne sachant rien d'elle, qu'elle n'ennuie cette compagnie, et surtout qu'elle soit furieuse si personne ne la baise, ce qui risque fort d'arriver. Elle m'a un peu agacé avec ses mystères (à ne pas vouloir dire d'où elle était). Il n'y a rien de rasoir comme les mystères. Ils sont le grand ennemi du mystère.*]

(Suite de la p. 28 de ce cahier [p. 1293]). Maintenant je ne me souviens plus très bien à quel sujet : ah oui, si, qu'il soit rentré si tard la veille. Ce n'était pas tant qu'il soit resté absent si longtemps, en soi, mais qu'il eût dit en sortant qu'il en avait seulement pour dix minutes, qu'il accompagnait Robert Fraser chez Warhol et revenait : dans l'état où il était, j'avais de quoi m'inquiéter. Justement, dans l'état où il était il n'avait pas du tout sommeil : Robert Fraser avait faim, il lui avait tenu compagnie tandis qu'il soupait au Muniche.]

(Suite de la page 19 [p. 1286]) Banier.

– Ah oui… C'est bien, ce qu'il fait?

– Oh, c'est un peu un écrivain de salon de thé, pour autant que je sache…

– Ah bon? Vous êtes sûr? Il avait l'air pourtant assez militant, il me semble? Il a fondé sa propre maison d'édition.

– *François-Marie Banier*? Non, ça m'étonnerait…

– Si, si, je vous assure…

– Ah bon, peut-être…

– Je l'ai vu l'autre jour à la télévision.

– Ah non, vous confondez avec Jean-Edern Hallier… Mon Dieu, si Banier savait qu'on le confond avec Hallier, qui est borgne, lui, le pâtre grec des Lettres parisiennes…

– Et le garçon qui a eu le prix Médicis, vous le connaissez?

– Ah oui, très bien, nous sommes publiés dans la même collection.

– Il est très jeune, n'est-ce pas ? C'est bien, son livre ?

– Pas mal.

– Il faut dire qu'il y a une chose qui fait une publicité inouïe, c'est la télévision.

– Oui, mais les auteurs qui passent à la télévision, il faut qu'ils aient déjà reçu un peu de publicité ailleurs, et aussi que leurs livres s'y prêtent.

– Oh, il y a pratiquement tous les genres, maintenant, à la télévision.

– Non. L'"avant-garde", si l'on peut employer cette expression dangereuse, n'y paraît pratiquement jamais.

– Oh mais si! Il y a absolument de tout, des livres difficiles comme des livres faciles.

– Il y a tout de même un tas de gens qui ne passent jamais à la télévision. Robbe-Grillet y va parce qu'il ferait n'importe quoi pour de la publicité…

– Oh, et puis Robbe-Grillet, comme avant-garde…

– ... mais Claude Simon, par exemple, n'y va jamais.

– Mais si, je l'y ai vu plusieurs fois.

– Ah bon? Barthes non plus.

– Mais si, tout le temps !

– En tout cas, parmi les jeunes, je peux vous dire qu'il y en a un tas qui ne sont jamais invités. J'ai une amie qui a un écrit un livre superbe, un des plus beaux livres de ces dernières années, à mon avis, eh bien, presque personne n'en a parlé.

– Comment s'appelle-t-elle?

– Danièle Sallenave. Son livre s'appelle *Paysage de ruines avec personnages.* C'est très beau. Peut-être pas très facile à lire, mais très beau.»

Je n'ai pas le temps ni l'envie de reproduire cette conversation in extenso. Il y eut une brusque référence, tout à fait inattendue, sauf dans sa cocasserie, à *Échange*.

«Il y a une chose, tout de même, que j'ai trouvée dure à avaler, c'est qu'il parle de *monde petit-bourgeois*…

– Qui?

– Kanters, dans son article…

– Ah, vous l'avez vu ?

– Oui. Je ne lis jamais *Le Figaro littéraire*, mais vous m'avez demandé de découper pour vous le feuilleton, *Carlotta…*

– Mais comment saviez-vous que Duparc avait un rapport avec moi?

– Oh, je le sais depuis longtemps. Catherine Duparc me l'a dit.

– Ah bon? En tout cas, Kanters ne parle pas de "monde petit-bourgeois", il parle de "petit monde bourgeois", ce n'est pas la même chose…

– Ah bon…

– Et puis, dans *Les Nouvelles littéraires*, aujourd'hui, il est question de la "grande bourgeoisie provinciale", ça rétablit l'équilibre, si vous voulez une réparation…

– Ah bon! Enfin, ça n'a pas beaucoup d'importance...»

Elle se souvenait aussi que Kanters avait parlé de "mémoire gâteuse".

«Mais ça, ce n'était pas une critique, il disait comment évoluait le livre, ce qui s'y passait, comment les récits s'embrouillaient avec le temps, avec les répétitions, les transmissions indirectes… Il parlait des personnages.

– Enfin, je ne peux pas dire, puisque je n'ai pas lu le livre...»

Il paraît aussi que mon père trouve un peu fort de café que ma bourse de la Caisse des lettres soit exemptée d'impôts, alors que lui vient de payer huit cent mille francs pour la sécheresse.

« Il était furieux. D'autant plus, c'est le comble, que sa chasse est inutilisable, parce qu'elle est *inondée*! Ça le rend fou!»

À la chasse, et autour de la chasse, ma mère est devenue *très amie*, dit-elle, avec le vieux prince de Bourbon-Parme (j'imagine qu'ils ont deux ou trois fois échangé quelques mots à la sortie de la messe). Il a quatre-vingt-cinq ans. Les Bourbon-Parme ont dans l'Allier un domaine extraordinaire, où il y a [*Interruption : coup de téléphone de W., de plus en plus délirant :*

«Devine quel cadeau je vais te rapporter – c'est une photographie?

– Un portrait de l'impératrice Zita?

– Non.

– De l'impératrice Charlotte?

– Non plus.

– Des Roumains?

– Oui.

– La reine Marie?

– Non.

– Carmen Sylva?

– Non. C'est un homme, ou plutôt un garçon…

– Oh, le roi Carol, ou bien le roi Michel?

– Le roi Carol, à quatorze ans, et tenant à la main, tu ne devineras jamais quoi...?

– Non, je ne vois pas…

– Une raquette de tennis!»

Puis il se lance dans un discours qui ne tolère pas la moindre interruption sur toutes les photographies du carton dit "des familles royales", chez Thérèse Bonney. J'arrive à peine à lui parler de la fille de l'hôtel, et de mes hésitations quant à l'opportunité d'une invitation à dîner chez Warhol. Lui-même me dit d'abord de l'inviter, puis il change d'avis.

Autres coups de téléphone.] un château Renaissance, superbe, mais qui tombe en ruine, à cause d'une histoire de partage, sans doute, et un château du XIXe siècle très bien placé, où ils habitent.

« Et l'impératrice Zita, elle vit encore?

– Mais oui, je crois. Ce qu'il y a de terrible, c'est que les enfants ne s'entendent pas…

– Oui, je sais : les deux branches carlistes se sont tiré l'une sur l'autre cet été, au sommet de leur montagne sacrée...»

Après déjeuner, nous avons marché jusqu'au musée des Arts décoratifs. J'ai poussé jusqu'au Palais-Royal pour acheter *Le Monde*, espérant que mon article sur Malraux y serait, afin de le montrer à ma mère, mais non. Nous sommes allés voir, un peu vite, l'exposition Moholy-Nagy. J'aime beaucoup certaines aquarelles du début, sur papier, et le superbe photogramme, immense, de la seconde salle. La photographie du crépuscule sur les terrains de sport d'Eton, en 36, est très belle aussi, mais peu représentative de l'œuvre de son auteur.

Puis nous sommes allés voir, à côté, l'exposition 1925. Il y avait, bien sûr, beaucoup moins de monde que le jour de l'inauguration, et l'impression générale qu'on en retirait était infiniment plus favorable, malgré la difficulté, qui demeure, à vérifier ce que sont les pièces exposées. Mais, après tout, on ne peut pas reprocher aux organisateurs d'avoir tout mélangé sous le titre "Arts déco", puisque l'exposition s'appelle en fait *1925*, même si elle est censée commémorer, avec un an de retard, le cinquantenaire de l'exposition des Arts déco. Précurseurs et influencés sont là en tant que tels. Il n'empêche qu'il y aurait tout intérêt à affiner considérablement la terminologie. Il y a un style "entre-deux-guerres", qui est celui qu'on observait encore, dans mon enfance, en les intérieurs de beaucoup de familles bourgeoises de Clermont-Ferrand (du côté de l'avenue Julien plus que du cours Sablon). Il y a des styles "Arts déco" proprement dits qui vont du pire – les remakes bêtas pseudo-Louis XVI – au meilleur, c'est-à-dire à Dunand. Et puis il y les vrais pionniers des années vingt, les gens du Bauhaus, d'une part, et quelques individualités qui sont à cent coudées au-dessus d'un décorateur moyen de l'exposition, et de cinquante années en avance sur lui : Legrain (dont la cage à oiseaux est une des choses les plus belles qu'on puisse voir dans la présente exposition), Chareau, le Chevallier, Eileen Gray. Certains de ces artistes sont aussi loin qu'il est possible des préoccupations et du style des décorateurs Arts déco type, si tant est qu'il existe rien de tel. Fallait-il les ranger sous cette rubrique trompeuse pour la seule raison qu'ils figurent, à juste titre, dans l'exposition "1925" ? Il y a là des questions de frontière très délicates, que l'exposition actuelle, pas plus que les collectionneurs, ne contribue à résoudre. Que Chareau et Mare,

voire Breuer et Iribe soient mis dans le même sac, c'est difficile à admettre.

[*Mardi 30 novembre*, cinq heures et demie. [*Chron. du ret.* : le déjeuner avec Gérard-Julien Salvy au bar du Pont Royal s'est prolongé jusqu'à trois heures ou un peu plus. Selon la tradition j'ai ensuite fait un tour à Saint-Germain-des-Prés, j'ai marché jusqu'à la rue de Buci, j'ai fait une station à la Hune et une autre au Divan, et vu au Flore un bel Américain qui refusait de lever le nez de son *Herald Tribune*. Puis, rentré ici vers quatre heures, j'ai feuilleté *Le Monde.*] [Interruption : thé. Coup de tél. de W. : il est question de dîner ce soir avec Philippe S., Samia Saouma, Bernard Prague et je ne sais plus qui.]

Je suis allé hier soir rue du Cherche-Midi à neuf heures. Il pleuvait. Je me suis aperçu que j'avais perdu mon écharpe rouge, que j'aimais beaucoup. Je ne l'ai pas laissée l'autre soir chez Samia, et l'idée déplaisante m'est venue que peut-être le petit Frank, auquel j'ai donné une chemise trop étroite pour moi, que d'ailleurs il n'a pas emportée, l'avait fauchée. Il n'y avait chez Warhol que W., Samia et Robert Fraser, réunis autour du grand portrait photographique du comte de Chambord par Le Gray, que Thérèse Bonney a acheté trois mille francs suisses il y a quinze ans. Le comte de Chambord, à mon avis, semble bien âgé pour l'année 1857, date supposée du portrait (il aurait eu trente-sept ans, il en paraît au moins cinquante) – il est vrai qu'avec ces barbes entières, l'âge est souvent difficile à préciser.

W. a acheté aux Belles Images, rue Malar, d'autres albums de photographies anciennes où Bergson [(ALBAN) BERG, SCHÖNBERG, BERGMAN, LE GAND ERG, MONTAGNE, MONT, SON, SON, *SON*, SONNE (DE *SONNER*), CATHERINE DE BERG] *voisine avec Lucien Descaves et Chareau. Comme Paloma Picasso avait téléphoné dans l'après-midi et s'excusait de n'avoir pas répondu à une invitation de W. à rencontrer Thérèse Bonney, W. l'a rappelée et ils sont convenus qu'on dînerait tous ensemble ce soir, le groupe du Cherche-Midi, elle et les deux Argentins. En attendant la réunion, je dois aller acheter du champagne, sous la pluie, chez Colladant.*

Paloma et Rafael pensent donner une fête le 11 décembre. Rafael et surtout Xavier sont très excités par l'arrivée, le 15, d'une troupe de

danseurs travestis noirs dont ils font le plus grand cas, et qui doit se produire aux Bouffes-du-Nord : The Trocadero Dance Company*, ou quelque chose comme ça. Cette compagnie avait souffert d'une scission, sa plus grande star l'avait quittée* [Interruption, nouveau coup de téléphone d'une femme qui veut faire passer un Warhol dans une vente aux enchères, jeudi, et qui voudrait que W. l'identifie pour elle. Mais W. n'a pas le pouvoir de faire cela, et de toute façon il est persuadé que ce Warhol-là est un faux.] *pour fonder la* Monte-Carlo Dance Company*, je crois, mais elle est rentrée au bercail. Toute la troupe interprète sur pointes des ballets classiques. La star en question mesure plus d'un mètre quatre-vingts* [la fille d'en face, à présent, passe et repasse d'un côté à l'autre de sa chambre, derrière les rideaux à demi tirés, entièrement nue]*, ce qui bien entendu fausse d'une manière hallucinante toutes les proportions de ce qu'elle interprète. Sa technique n'est pas parfaite, mais sa force et son allant sont prodigieux. Elle interprète certains pas de deux en compagnie d'un Noir lilliputien et bedonnant qui a, lui, d'après une critique chorégraphique avec qui j'ai vu le spectacle, dit Xavier, une science prodigieuse de son art.*

«Pour eux c'est ça ou l'asile, ajoute-t-il. D'ailleurs ils sont tous d'une laideur monstrueuse, la star est complètement chauve, personne n'a moins de cinquante ans. Ils sont prodigieux, que ce soit dans La Mort du cygne *ou dans le troisième acte de* Raímonda*. Malheureusement ils vont passer aux Bouffes-du-Nord, un endroit qui ne leur va pas du tout. Pour ce qu'ils font, il faut un vrai théâtre à l'italienne.*

– Mais les Bouffes-du-Nord, c'est un théâtre à l'italienne...

– Plus maintenant, c'est complètement transformé, la scène n'a pas de plafond, ce n'est pas un espace scénique. Le théâtre c'est le théâtre. Ce genre d'endroits, c'est bon pour Peter Brook...»

D'après Paloma, Eileen Gray est morte.

W. explique la réputation de lesbienne qu'aurait Thérèse Bonney, et qui à son avis est fausse, par le fait que son premier prénom est Mabel et que ses cartes de visite, en conséquence, portent M. Thérèse Bonney*. Et puis elle porte toujours des pantalons, parce qu'elle était correspondante de guerre.*

Nous pensions d'abord aller dîner au restaurant sarde de la place du Marché-Saint-Honoré où déjà nous avaient emmenés Paloma et ses Argentins, la dernière fois, mais il était trop tard et finalement nous sommes allés chez Julien, le restaurant 1900 de la rue Saint-Denis. Il y a deux ou trois ans le décor a été nettoyé, l'endroit est devenu un restaurant assez cher et assez à la mode. Mais le grand chic est de rappeler le temps où c'était le degré immédiatement supérieur à la soupe populaire, où l'on y dînait très abondamment pour six ou sept francs, et où les prix n'étaient guère comparables, en conséquence, qu'à ceux que pratique encore le fameux et minuscule Petit Vatel, derrière le marché Saint-Germain. À présent l'esprit dominant chez Julien est plutôt chichiteux, au contraire, on ne peut même plus accrocher son manteau aux patères qui jalonnent l'immense salle, quelqu'un se précipite pour vous donner de force un ticket de vestiaire. Mais la cuisine est plutôt bonne, bien que le potage ne soit pas très chaud (la nécessité de servir chauds les plats chauds semble partout tomber en désuétude). Il y avait parmi les serveurs un garçon brun, petit, moustachu, qu'il me semblait reconnaître pour un de nos tricks*, il en avait tout l'air, et je le croyais libanais. Mais c'est seulement qu'il ressemblait, en beaucoup moins bien, à Nemer le Libanais. Il était en fait sicilien. Il était plein d'amabilité et paraissait éminemment draguable, on ne peut mieux disposé; cependant Paloma et sa petite cour sont entourés partout de tant d'égards et marques de considération, à cause des millions chaperonnés par la gloire que dans leur sillage on voit passer comme des ombres transparentes, à la Girodet, qu'il est difficile de démêler cette haute faveur sociale du crédit sexuel et ces attentions appuyées d'avances plus précises.*

[Karine, en face, s'habille pour le soir, n'en finit pas de se peigner, se vaporise comme un cygne (je veux dire que se vaporisant elle allonge et cambre le cou comme un palmipède de ballet), ajuste et réajuste ses bas, tout cela devant sa fenêtre, tous rideaux cette fois bien ouverts.]

J'étais assis en face de Xavier et de Rafael et je n'ai pratiquement parlé qu'à eux. Ils s'extasiaient sur le nom de Raphaële Billetdoux, qui vient d'obtenir le prix Interallié avec un livre intitulé Prends garde à la douceur des choses*, ce qui a déclenché chez moi, bien entendu, la*

récitation d'à peu près tout ce que je sais de Toulet, et c'est beaucoup, hélas, de jusqu'à

Trottoir de l'Élysé'-Palace
Dans la nuit en velours
Où nos cœurs nous semblaient si lourds
Et notre chair si lasse…

[La fille d'en face recommence à me faire des signaux. Elle se tient maintenant la main sur les hanches devant sa fenêtre et m'interroge, ou provoque, du menton.]

Il est question de Cesar Romero qui était, dit Rafael, oui, c'était tout à fait officiel, pendant des années «la femme de Tyrone Power».

Lorsque Xavier et Rafael, vers seize ou dix-sept ans, allaient en week-end avec tout un groupe, et des filles, mais bizarrement les filles se décommandaient toujours au dernier moment, dans les haciendas de famille, à deux ou trois cents kilomètres de Buenos-Ayres, en rase campagne, le seul moyen d'empêcher que Xavier se fasse casser la gueule par les gauchos, à cause de sa longue mèche noire, bouclée, de ses longues mains, de ses poignets trop flexibles et de son teint diaphane, c'était de prétendre qu'il avait treize ans, et surtout qu'il était français :

«En Argentine, comme partout dans le monde, le Français type c'est le coiffeur parisien, on s'attend à ce qu'il ait l'air d'une folle, ou d'un caniche. Alors, comme ça, ça passait, dit Rafael. Nous, les autres, on jouait au poker en faisant tomber nos cartes de très haut, en jurant avec un accent paysan.

– Est-ce que c'est vrai, demande W., l'histoire de Borges dans la bibliothèque, et de la nuit qui tombe?

– Oui, bien sûr, nous étions dans son bureau, nous parlions, nous parlions, la nuit tombait, nous n'osions pas lui demander d'allumer les lampes, jusqu'au moment où il a demandé à l'un d'entre nous de chercher un livre sur les rayonnages, et alors il a bien fallu lui dire : "Mais, Borges, nous sommes complètement dans le noir"...»

«De toute façon, dit Rafael, les plus grands écrivains sud-américains sont français : Lautréamont et Supervielle.

– Oh, Supervielle…

– Quoi, Supervielle? Je ne suis jamais là où l'on croit me trouver / Et vais me devançant crainte de m'attarder… *Ce n'est pas beau, ça?*

– Les Uruguayens sont les Belges de l'Argentine.

– Non, les Suisses*, ce n'est pas la même chose…*

– Montevideo, ce doit être merveilleux… Dans les livres sur Lautréamont il y a toujours de très belles images de Montevideo en 1860. Et Punta del Este…

– Il n'y a que trois millions d'Uruguayens, et un milion d'entre eux sont en exil.

– Rien qu'à Caracas il y a trois cent mille Argentins, des artistes, des écrivains, des metteurs en scène, des acteurs…

– … des psychanalystes…

– Oui, le psychanalyste est un des principaux produits d'exportation argentins.

– Et le Paraguay, c'est comment le Paraguay?

– Oh, le Paraguay c'est complètement sauvage, il n'y a rien, rien, rien, c'est le désert.

– J'avais un arrière-grand-oncle qui était parti pour le Paraguay, vers 1880, à la suite d'une affaire de jeu. Il y a pris femme, il a eu toute une progéniture. Vingt ans après toute cette petite famille vient en France, les enfants sont restés affolés devant les escaliers : ils n'en avaient jamais vu…

– Ah oui, c'est typiquement paraguayen, ça…

– J'aimerais faire une immense superproduction hollywoodienne sur la guerre du Chaco. Ah, et puis on dirait qu'il va y avoir un remake de la guerre du Pacifique, cent ans après, au sujet du fameux couloir de la Bolivie vers la mer, au nord d'Arica. Ça, ça serait très beau...»

«Est-ce que dans L'Interprétation *il est question de l'hôtel Louxor? Est-ce que ce n'est pas dans les ruines de l'hôtel Louxor qu'est retrouvée*

une photographie de Gloria Swanson?

– Non, c'est l'hôtel Roxy.

– Ah oui, mais il est question de Louqsor, et il est question d'un hôtel : j'ai donc fait un raccourci, excusez-moi, et c'est devenu l'hôtel Louxor. J'y pense beaucoup. L'hôtel Louxor apparaît chez Fritz Lang, dans Les Mille Yeux du docteur Mabuse. *Avez-vous remarqué que dans les films de Fritz Lang il y a toujours un personnage qui s'appelle* Travers*? Mais ce n'est jamais le même : dans* Les Mille yeux *c'est un industriel américain généreux, dans* Le Ministère de la peur *c'est un espion et un traître, etc. »*

Rafael et Xavier veulent que je leur redise – ils n'ont vraiment pas besoin d'insister beaucoup – les vers de Levet que nous avions envoyés en télégramme à Myriam Mézières, avant la première de L'Interprétation :

Poète on eût aimé, pendant la courte escale,
Fouler une heure ou deux le sol des Pharaons
Au lieu d'écouter Miss Florence Marshall
Chanter *The Belle of New York*, au salon.

Sur quoi j'enchaîne naturellement par :

Ni les attrait des plus aimables Argentines,
Ni les chevauchées à cheval dans la pampa,
N'ont le pouvoir de distraire de son *spleen*
Le consul général de France à La Plata !
.....
– Il aime à galoper par nos plaines amères,
Il jalouse la vie sauvage du gaucho,
Puis il retourne vers son palais consulaire,
Et sa tristesse le drape comme un poncho…
Il ne s'aperçoit pas, je n'en suis que trop sûr,
Que Lolita Valdes le regarde en souriant,
Malgré sa tempe qui grisonne, et sa figure

Ravagée par les fièvres d'Extrême-Orient…

Xavier pratique toujours assidûment le Continental. «La chambre des vapeurs a réouvert », annonce-t-il avec une vive satisfaction de Saint-Simon des pyramides. Il est aussi très curieux du Manhattan. Mais je ne pense pas que cela lui plairait.

W., Samia et moi sommes rentrés ensemble en taxi. Nous avons déposé Samia rue de Bourgogne, je suis descendu à l'angle de la rue de Varenne et de la rue du Bac, W. a continué vers la rue du Cherche-Midi où il devait voir Robert Fraser – « dix minutes», disait-il. Je me suis couché, j'ai lu un moment, j'ai dormi une heure. Quand je me suis réveillé il n'était toujours pas là. Furieux j'ai donné des coups de pied dans les portes en criant : «Salaud! Charogne ! » Il est arrivé peu après. Il venait, m'a-t-il dit, de vendre le portrait du comte de Chambord deux mille dollars, et Robert Fraser allait engager des capitaux dans la nouvelle galerie. Il semble à ce propos qu'un "espace" soit trouvé, dans le Marais, et un nom, galerie du Parc.

«Drôle d'heure pour faire des affaires…

– Tu sais bien que c'est comme ça que ça se passe…

– Non, je ne sais pas. »

En plus je m'étais fait mal au pied. Nous étions tous les deux parfaitement éveillés, et nous ne nous sommes endormis qu'après cinq heures.

W. m'a remis la photographie que lui a donnée pour moi Thérèse Bonney, et qui représente le futur roi Carol de Roumanie, enfant, en costume marin, tenant à la main une raquette de tennis.

À une heure, aujourd'hui, ou plutôt un peu plus tard, car il était un peu en retard, j'ai retrouvé au bar du Pont Royal Gérard-Julien Salvy avec qui j'ai déjeuné sur place, ce que je ne savais pas qu'on pouvait faire. Il vient de passer un mois en Italie où il a eu un temps affreux. Il était en Toscane où il possède une maison, pas très loin de Sienne.

«Nous louions une maison, autrefois, à Caprarola, lui dis-je, plus au sud, dans le Latium déjà. C'est un pays très étrange, rude, très peu

italien, qui ressemble un peu à l'Auvergne. Mais la villa Farnèse, à Caprarola, vous ne la connaissez pas? Elle est assez décatie, mais c'est une splendeur. Et pendant que Vignole y travaillait, ses élèves édifiaient alentour toute sorte de villas plus modestes, de simples fermes, la plupart du temps,

[Mercredi 1er décembre, *trois heures dix.* [Chronique du retard : *j'allais me mettre au travail, déjà je profitais du fait que pour une fois je n'étais pas en retard pour noter quelques mots dans l'un de mes répertoires, lorsque j'ai été pris d'un nouveau, léger accès de diarrhée : en effet je n'ai pas interrompu mon traitement pour la vésicule biliaire, qui me donne la diarrhée, mais j'ai cessé de prendre le médicament contre la diarrhée, dont j'ai même passé ce qu'il restait à John C., qui lui-même avait la diarrhée, l'autre jour. Je suis donc allé acheter un nouveau flacon de ce médicament. Il pleuvotait, ce qui fait que je n'ai pas poussé jusqu'au kiosque pour acheter* Le Monde*, et, rentré à la maison, je me suis autorisé du temps que je ne perdais pas à feuilleter le journal pour feuilleter encore une fois* Les États du désert*, que Christian, qui m'a téléphoné tout à l'heure, voudrait m'emprunter, mais que je ne suis pas prêt à lui prêter encore, bien que je ne le lise pas, parce que j'entretiens l'illusion que d'un jour à l'autre je m'y remettrai sérieusement, alors que c'est infiniment peu vraisemblable puisque je suis maintenant engagé dans* Cent ans de solitude *et que je n'arrive même pas à lire correctement* Le Monde. [Interruption : cherché l'invitation du Divan pour la présentation, par Foucault, de son nouveau livre : en vain. J'ai donc téléphoné : mais Foucault ne viendra pas, la soirée est annulée – c'est déjà ça (*workwise, I mean*).]

Dans le premier volume de Travers, Le Printemps*, on est tout entier dans le temps du récit. Le temps de l'écriture ne se révèle que par le retard qu'elle prend : lui n'affleure jamais explicitement.*

Dans le deuxième volume, L'Été*, le retard s'accroît, les italiques interviennent : elles représentent le temps de l'écriture, justement, tandis que le temps du récit, lui, s'éloigne progressivement.*

Dans le troisième volume, le temps du récit, désormais lointain, n'affleure plus qu'à des intervalles espacés, au prix de grands efforts et sous une forme un peu fantomatique, hagarde (est-ce Gros, ou Girodet, ces héros ossianiques qu'on voit gagnés par la transparence, l'état d'ectoplasmes, une invisibilité de pierre ?). Le temps de l'écriture, au contraire, est serré de plus en plus près, à cause d'un jeu complexe de retards, et de retards en abyme, jusqu'en les tentatives de colmatage des retards. [Coup de téléphone de W. qui m'annonce que la galerie du Parc est pour ainsi dire fondée. Il est très excité et me raconte toute sa journée depuis ce matin, en grand détail, d'une voix égale, sans aucune interruption, sans aucune pause pour reprendre souffle ou me permettre d'en faire autant. Il est allé tôt ce matin chercher le crachat de Thérèse Bonney.

« Qui est là ? a-t-elle demandé.

– *It's the bird* [parce que : *the early bird gets the worm*].

– *Come in, bird !* »

Puis il a porté le flacon à l'Institut Pasteur, rue du Docteur-Roux. Ensuite il est allé voir Bernard Prague, quai Branly, pour lui remettre certains objets destinés à Andy qui vont voyager par la valise diplomatique, car il y a à New York une grève du courrier.

Le bâtiment des Finances, quai Branly, a un splendide escalier Art déco. Bien entendu il faut signer toute sorte de papiers, et être accompagné par un huissier.

«Puis j'ai déjeuné avec Samia, et Philippe Ier, et Bénédicte Pesle, qui m'a présenté à Guillaume, du Centre culturel du Marais, où va être installée la galerie. Pas mal, non?»

Moi j'ai essayé trois fois, en vain, d'avoir Michel au téléphone. On entend toutes les conversations du ministère, en attendant, mais on ne peut pas l'atteindre, lui.] [Interruption : eu finalement Michel :

« J'ai oublié mon bonnet dans ta voiture. »

Il est très content de la soirée d'hier. Moi :

«J'espère que je n'ai pas été trop insupportable, j'ai l'impression que j'en ai vraiment fait des tonnes… En toute sincérité, j'étais rond comme

une bille. Et d'ailleurs j'ai très mal dormi. W. aussi : quand je me suis réveillé au milieu de la nuit, il était allé dormir dans la pièce à côté, parce qu'il était trop agité.

– Oui, il est dans un état bizarre, il m'a parlé hier très longuement, à toute vitesse, en mélangeant les détails les plus terre à terre et les considérations les plus relevées, c'était très étrange.

– Je sais, il ferait bien de faire attention : s'il continue comme ça il va avoir un accident nerveux quelconque, ou un problème cérébral. Il devient complètement fou : il vient de me parler vingt minutes au téléphone d'une voix parfaitement régulière, sans aucune intonation, sans la moindre interruption.

– Oui, c'est tout à fait ça. Ça se traduit d'ailleurs physiquement, il avait les yeux révulsés… Bien sûr il a l'air de réussir tellement bien, avec la galerie du Parc, Thérèse Bonney et tout ça – ça fait beaucoup de choses en même temps, ça se comprend un peu…

– Tu devrais lui dire de se calmer, de faire attention… Moi je le lui dis, bien sûr, mais c'est comme si je pissais dans un violon, évidemment. [*Interruption : lu* Passage, *puis* Échange*, à la manière supposée de Jean-Louis, l'amant avocat de Michel, qui, dit Michel, est en train de lire* Passage.

« Oh là là, je vais perdre mes dernières chances auprès de lui…

– Mais non, pourquoi ?

– Parce que je me flatte qu'on ne peut guère aimer à la fois Tixier-Vignancour et Passage... *»*]

– C'était amusant, ton rêve ?

– Non, c'était absurde, tellement facile à interpréter… Ça se passait dans une station de métro. J'avais un faux billet. À cause de cela, je me comportais de manière suspecte, je me tenais aussi loin que possible des contrôleurs, je faisais tout pour me défiler. Naturellement ce comportement éveillait leurs soupçons. Ils m'attrapaient, ils m'accusaient de n'avoir pas de billet. Je trouvais cela extrêmement injuste, puisque j'avais bel et bien un billet : mais comme il était faux, je ne pouvais pas le leur montrer, de peur d'aggraver mon cas. Ils me menaient alors auprès

de quelqu'un qui était Jean Ristat. Ce personnage ne ressemblait pas du tout à Jean Ristat, mais dans le rêve il était bel et bien Jean Ristat, le rêve se donnait la peine de le préciser clairement, au moyen de je ne sais quelle didascalie comme on en voit ou plutôt comme on ne les voit pas dans les rêves. Pour me tirer d'affaire, Jean Ristat décidait de téléphoner à un ami à lui, un avocat…

– Ah ah…

– Voilà…

– Tu sais, il est beaucoup plus intéressé par toi que par le petit Claude. Moi je lui avais parlé du petit Claude, dit qu'il était très mignon et tout ça, il a dit : "Oui, il est mignon", mais c'est à toi qu'il s'intéresse.

– Ah, tant mieux. *I'm much flattered*...

– Mais c'était très bien, ce dîner, il y a longtemps que je ne m'étais pas autant amusé.

– Oui, il n'y avait personne de pénible, tout le monde était très gentil. Jean-Jacques est gentil, non?

– Oui, très.

– Il n'y a que Lee Brevard dont je ne sois pas fou…

– Claude le trouvait vraiment bien. Mais je crois que nous l'avons fait changer d'avis.

– Je regrette beaucoup que tu n'aies pas rencontré Bernard Prague, il est vraiment très sympathique, et puis il pourrait t'être très utile… W. est allé le voir ce matin, il dit que les services des Finances, quai Branly, ont des escaliers Art déco superbes.

– Je n'y suis jamais allé.

– Oh, j'ai reçu un coup de téléphone du *Monde*, ce matin, il paraît qu'il est arrivé au journal du courrier pour moi, à la suite de mon article à propos de Malraux : ils voulaient mon adresse pour me le faire suivre. Ce doivent être des lettres d'insultes, de gens qui ont trouvé odieux qu'on parle si cavalièrement de Malraux la semaine de sa mort…

– En tout cas je vais essayer de te rapporter ton chapeau, ce soir.

– Ah, merci beaucoup... »]

[Interruption : appelé Sarkis, chez Sonnabend :

« Ben alors, je croyais que tu devais m'appeler?

– Oui, oui, j'allais le faire, Isil m'a dit que tu voulais me parler, je n'ai pas très bien compris de quoi il s'agissait…

– Je voulais un conseil pour acheter un poste. J'aimerais acheter un poste à transistors, mais il faudrait qu'ensuite il puisse être intégré dans une chaîne, quand j'aurai les moyens d'en acheter une.

– Ah oui, moi j'ai un poste comme ça, un poste japonais, assez gros, National Panasonic ça s'appelle…

– Mais ça, ça coûte cher, non?

– Je l'ai acheté deux mille francs, ça en vaut trois mille.

– Ça c'est trop cher pour moi. Qu'est-ce que je pourrais avoir dans les mille francs ?

– Un tuner, c'est mieux au point de vue du son, mais ça ne peut s'entendre qu'avec une chaîne, tu comprends…

– Ah non, il me faut quelque chose qu'on puisse entendre sans rien, je ne sais pas quand je pourrai acheter une chaîne, pas avant longtemps certainement, je n'ai pas un radis…

– Bon, alors, presque tous les postes peuvent ensuite être branchés sur une chaîne. Sony, c'est bien.

– Et Grundig ?

– Oui, pas mal…

– Mais Sony c'est mieux?

– Oui, je trouve. Grundig c'est un peu camelote.

– Et il y a des Sony dans les mille francs?

– Oh, il y en a à tous les prix.

– C'est beaucoup plus économique de les acheter en Allemagne ?

– Oui, bien sûr : la différence est de trente à quarante pour cent.

– Ah oui, évidemment… Bon, je vais acheter un Sony, alors. Merci beaucoup…

– Je t'en prie, mon vieux.»

Coup de téléphone de Jacqueline, aussitôt après. Elle veut nous inviter à dîner.

«Très bien. Mais pour convenir d'un jour il vaut mieux s'adresser à W., c'est lui qui est toujours pris…

– Oui, il a l'air très occupé.

– Oh, il est complètement hystérique. »

Une amie à elle lui a parlé du petit article sur Malraux, qu'elle regrette de n'avoir pas vu.

« Écoute, je ne pense pas que ça aurait remis en cause tes conceptions globales de la littérature… Tiens, à ce propos : j'ai rencontré Jean-Pierre Sicre, dans la rue – je ne l'ai même pas reconnu.

– Ah oui, il a une barbe énorme maintenant. Ça lui va bien, d'ailleurs. Comment allait-il?

– Oh, il avait l'air d'aller très bien. Il m'a parlé de sa maison d'éditions : *Phébus*, c'est ça ?

– Oui, ça marche très bien, je crois. On parle beaucoup de ses livres. Et Aragon, comment va-t-il ?

– Nous avons dansé le tango ensemble, le soir de la mort de Malraux, il fallait le voir! Il a dansé aussi avec Danièle Sallenave, tu sais, dont je t'ai parlé…

– Oui, j'ai cherché son livre, mais je ne l'ai pas trouvé…

– Il faut le commander, c'est très simple : à Paris ça va très vite, on commande le livre le matin, le livre est là l'après-midi. Tu devrais, c'est très beau... »] [Interruption, thé.] *Pour poursuivre et achever cette évolution, dans le quatrième volume, il faudrait que le temps du récit ait disparu complètement et que l'écriture ne parle plus, sinon d'elle-même, que du moment même où elle se produit.*

Mais une telle construction, bien sûr, a l'air de placer l'écriture à la fin de tout, de constater l'échec d'une tentative pour approcher la vie. Or c'est tout le contraire : c'est en s'abandonnant à sa propre temporalité, devenue littéralement littérale*, que l'écriture colle au plus près à la vie, et au présent, qu'il s'agit de conquérir ou de reconquérir, et de soumettre à la lettre, de mettre* au pied de la lettre.]

J’ai été interrompu hier par l’arrivée de Claude, complètement transformé, en grande tenue je ne dirai pas d’homme d’affaires, mais de sérieux jeune homme à hautes responsabilités, qui d’ailleurs lui va très bien : pantalon de flanelle, loden vert, pull-over à col en V, etc. ; il ne portait pas de cravate, mais c’était tout juste – foulard à pois noué dans sa chemise blanche. Bruno Leonardo Gelber devait jouer la veille à Pleyel, mais il a perdu son père, il est en Argentine. Il a été remplacé au pied levé par Éric Heidsieck, qui est « encore très beau », avec l’orchestre de Bernard Thomas. C'était un programme entièrement consacré à Beethoven. Non, attends, *à Mozart*, je sais plus…

Le milliardaire sud-américain qui organise les concerts et sa femme sont charmants avec Claude, le traitent comme un fils, lui ont déjà payé sa première semaine de travail, sept cents francs. Que ce couple, dont l’homme n’est même pas homosexuel, semble-t-il, ait choisi, pour s’occuper de ses relations publiques, Claude qui de son propre aveu ne connaît rien à la musique, et qui certainement n’a aucune espèce de lien avec les milieux musicaux, est pour moi un grand mystère. Décidément, comment se font les carrières? Claude était certes recommandé par « un très bon ami à lui » qui fait le même métier, mais à une tout autre échelle; et il a très belle apparence. N’empêche… Je ne suis pas sûr que je lui confierais les miennes, de relations publiques (en tout cas, ça ne me viendrait pas à l’esprit…). Or, d’après les noms qu’il cite, les concerts dont il s’occupe semblent tout à fait sérieux, et de bon niveau. Mme Borg (?) est harpiste. Elle va faire l’été prochain une tournée au Mexique et dans toute l’Amérique centrale, et Claude rêve déjà de l’accompagner – bref, il est enchanté de son sort.

W. appelle. Il a rencontré dans la rue Jean-Louis, l’avocat, l’ami de Michel : ils sont tous les deux rue du Cherche-Midi, Michel va les rejoindre, et moi je suis invité à venir aussi, en achetant en chemin des bouteilles de champagne.

« Je suis avec Claude.

– Amène-le. »

Et puis W. reprend de plus belle son discours, parlant sans interruption, comme il le fait désormais.

« Arrête-toi, calme-toi, ça suffit maintenant, laisse-moi dire un mot…. »

« J'ai l'impression, dira Claude, que W. te tue à petit feu. »

Michel arrive ici.

«Tiens, mais je croyais que tu allais directement rue du Cherche-Midi ? Hmmm, ils t'ont envoyé pour pouvoir baiser en paix...»

Nous allons chez Warhol en voiture. Lee et Melinda sont déjà là. Bernard Prague ne viendra pas. Jean-Louis, que je n'ai vu que très rapidement sur le boulevard, le jour où Michel et moi l'avons rencontré, est plutôt beau, et en tout cas très excitant, je trouve : grand, mince, très brun, avec un beau profil. Il a une moustache un peu retournée aux extrémités, à la Guillaume II ou à la Yves Navarre, ce que d'habitude je n'aime pas trop; mais, dans l'ensemble, il me plaît beaucoup. Nous parlons en buvant du champagne. [Je me suis trompé, à l'instant : Lee et Melinda n'étaient pas encore là.] Michel se moque de Jean-Louis qui porte depuis trois jours une montre Cartier.

« J'ai tiré d'affaire un client qui avait cambriolé une mairie.

– *Cambriolé une mairie* ? Mais qu'est-ce qu'il y a à cambrioler dans une mairie?

– Ah çà, c'est bien ce que tout le monde se demande… Enfin, il m'a donné ça comme honoraires : c'était ça ou rien, je n'allais pas refuser….

– Tu sais qu'il déteste Gisèle Halimi, ce salaud, me dit Michel.

– Ah ça oui ! » confirme Jean-Louis, péremptoire.

[*Interruption : visite de Philippe, qui vient porter une lettre pour W. – il aurait aussi bien pu la laisser dans la boîte, c'est donc qu'il veut me parler. Sa lettre, me dit-il, explique à W. qu'il a l'intention de se retirer de tout ce qui concerne la galerie du Parc.*

« Me retirer *n'est d'ailleurs pas le mot, parce que, d'après ce que je comprends, je ne fais plus partie des associés. En revanche, tout d'un coup, un tas de gens, qu'il connaît à peine, s'embarquent dans cette affaire, je ne comprends absolument pas pourquoi : ce Robert Fraser…*

– Oui, je n'ai pas non plus très bien compris pourquoi tout d'un coup il faisait partie de la société à fonder, celui-là…

– Paloma Picasso…

– Paloma Picasso, c'est sans doute une bonne chose, ne serait-ce que pour des raisons de prestige, et publicitaires. Quand on voit ce que son nom représente en France aujourd'hui, c'est quelque chose d'inimaginable. Dîner à Paris dans un restaurant avec elle, il faut le voir pour le croire : tout est suspendu, tous les maîtres d'hôtel sont à ses pieds, les autres clients n'existent plus. Elle connaît tout le monde dans le monde, elle peut être un atout considérable.

– Bon, peut-être. N'empêche qu'elle a l'air de savoir ce qu'elle veut, et de n'être pas facile à manœuvrer. Il faut bien dire qu'on se brouille toujours avec ses associés – enfin : une fois sur deux. Parce que, tu comprends, il ne faut pas envisager une société sur un an, ce serait trop simple… Un an, deux ans, tout va très bien : c'est après *que ça se complique. Moi j'en sais quelque chose : j'ai fondé une société en 68, on était sept parce que je voulais pouvoir créer une société anonyme du jour au lendemain. Bon, les deux premières années tout marchait très bien, et puis il y en a qui ont commencé à dire qu'on ne distribuait pas assez, qu'on réinvestissait trop, etc. – enfin, le cirque. Bon, j'ai racheté les parts, progressivement j'ai éliminé les râleurs, mais ça coûte cher. Et puis il faut veiller à ce que la société ne prenne pas trop de valeur pour que chaque part ne soit pas trop chère à racheter. Et puis maintenant les associés minoritaires ont tous les droits! Non, je te le dis, c'est un cauchemar. Et puis ce ne sont pas des choses qui peuvent se discuter dans des bistrots. W. me dit qu'il faut que je sois quelque part à midi et demi précis : bon, j'y suis, je l'attends jusqu'à une heure et quart. Et alors il parle, il parle, il parle comme un halluciné, de tout et de n'importe quoi, sans que personne puisse placer un mot. Si on fait la moindre objection, c'est parce qu'on n'est pas au courant, qu'on n'y comprend rien, on ferait* [Interruption : coup de téléphone de W. qui en effet parle cinq minutes avant que je puisse [*Interruption; coup de téléphone de Hughes Autexier, qui veut parler à W.*] placer un mot. Il va apporter ici de quoi dîner seuls en tête à tête, tranquillement.

« Philippe est venu te porter une lettre.

– Gentille ?

– Eh bien, je crois qu'il est comme nous tous un peu inquiet de ton état : la façon dont tu viens de me parler à l'instant… Enfin, c'est un peu préoccupant, tu ne te rends pas compte…

– Mais si, je me rends très bien compte ! Je suis excité, bien sûr, il se passe tellement de choses, c'est comme de publier un premier livre, sauf que j'ai un tempérament beaucoup plus exubérant que le tien.

– Bon, bon, mais enfin on ne peut plus te dire un mot, tu n'écoutes pas ce qu'on…

– Oh, Philippe, Philippe il est vexé parce qu'il n'est pas sur la liste des associés, c'est tout… Il veut faire un petit *ego trip*, il me parle comme à un enfant, j'ai mené des négociations plus complexes que n'importe quoi qu'il ait mené à bien. On n'en veut pas, de son argent, de son argent suspect (*his crooked money*). Je peux très bien me débrouiller tout seul, en tout cas sans lui...»] *mieux de se taire. Mais au bout d'une demi-heure je ne l'écoutais plus, la femme d'Artservice ne l'écoutait plus, il n'y a que Samia qui a l'air de l'écouter comme s'il était un prophète, et qui note tout imperturbablement, les projets de statuts et les ragots. Il n'a pas cherché sérieusement un espace pour la galerie…*

– Oui, ça, je me suis permis un jour de lui dire qu'il ne devait pas perdre de temps… Il avait dit au début qu'il allait tous les jours se lever tôt pour visiter systématiquement tout ce qui pouvait être sur le marché, on sait bien qu'on ne peut pas ouvrir une galerie après janvier, au plus tard, et qu'il faudra toujours un ou deux mois pour que le lieu soit prêt. Il fallait donc absolument qu'il ait trouvé quelque chose fin novembre, je le lui ai dit et redit : "Le temps passe, tu ferais bien de te dépêcher." Il m'a engueulé, il m'a dit que ça ne me regardait pas, qu'il savait ce qu'il faisait, que je n'y connaissais rien, et c'est vrai que je n'y connais rien. Bon : qu'est-ce que je pouvais dire ? Qu'est-ce que tu penses de cet arrangement avec le Centre culturel du [Interruption : coup de téléphone de Claude qui demande ce que l'on fait ce soir.

« Rien, on va dîner ici, tous les deux.

– Ah ? Bon. Remercie W. de ma part, j'ai oublié, hier : c'était vraiment gentil de sa part…

– O.k. Michel m’a dit que tu avais oublié tous tes journaux dans sa voiture, hier, alors que tu devais faire une revue de presse…

– Oui, oui, il m’a téléphoné. Mais c’est pas grave, j’avais déjà découpé tout ce qui m’intéressait, tout ce qui concernait le concert... »] *Marais ?*

– Bon : c’est gratuit. C'est bien. Mais enfin tu comprends, rien n’est jamais vraiment gratuit. Gratuit *ça n’existe pas. W. dit que ce M. Guillaume veut seulement de bonnes expositions. Il l'a séduit, bon, très bien. Mais enfin il faudrait savoir précisément à quoi on s’engage envers lui, quel genre de droit de regard il aura, tout ça…*

– Oui, il ne faudrait pas qu’il puisse imposer certaines expositions, mettre son veto à d'autres, dire qu’il ne veut pas d’une exposition von Gloeden ou quelque chose comme ça…

– Exactement. Bon, ça c’est le genre de trucs qu’il faut discuter calmement, posément, l’un dit rouge, l'autre dit vert, je connais, tu penses, je fais ça à longueur de journée avec Charles Meyrieux. On tâte le terrain pour arriver à un accord, il faut y aller plusieurs fois, il faut être plusieurs à négocier, il ne faut pas que ce soit toujours lui, mais un jour Samia, un jour moi, pour voir comment ça se présente, tu comprends; et puis lui dit ensuite : “Ah non, moi je ne vous ai jamais dit ça !” C'est comme ça que ça se passe, tu comprends. C'est comme ça que ça s’est toujours passé. Il y a le con méchant brutal qui dit : "C'est ça ou rien”, et puis il y a le con gentil qui arrondit les angles – ça s’est toujours fait comme ça, et je ne suis pas du tout sûr que lui, maintenant, dans l'état où il est, il soit de taille à faire ce genre de chose. Moi je l’aurais aidé avec plaisir, mais il ne veut aucun conseil, il sait tout, il connaît tout, il va tout vous expliquer, il ne laisse personne dire un seul mot : alors tu comprends, moi, dans ces conditions, je retire mes billes. Enfin, s’il veut réfléchir, qu’on dîne ensemble, calmement, posément, qu’il consente à écouter ce qu’on peut avoir à lui dire, on verra : je ne pars que dimanche, il a trois jours. Mais il court trop de lièvres à la fois, il s’éparpille. Ce contrat avec la Bonney, il devrait être signé, depuis le temps. Il a de bonnes chances de mener cette affaire à bien, mais chaque jour qui passe les diminue. Il parle, il parle, il raconte tout à tout le monde, il va se faire court-circuiter,

[*Vendredi 3 décembre, trois heures.* [Chronique du retard d'aujourd'hui : comme j'étais pour une fois un peu en avance, j'ai rédigé ma lettre de candidature, ou plutôt celle de Duparc, au prix Félix-Fénéon, ce qui était un peu délicat. J'y ai joint un extrait d'acte de naissance vieux de dix ans, le seul que j'aie pu découvrir dans mes papiers – je ne sais s'il est encore valide, et si ces gens s'en soucient le moins du monde. Puis j'ai essayé de joindre Paul, en vain. J'ai ensuite téléphoné à mon père. Ma sœur Florence, que j'avais appelée un peu plus tôt, pour lui souhaiter, avec deux jours de retard, une bonne fête, m'avait appris que Vaneau, le chien de mon père, avait été écrasé par une voiture, qu'il était mort. Je savais mon père très attaché à ce chien, comme je l'étais moi-même. [*Interruption : relu une nouvelle fois le petit article sur Malraux, que ma mère m'a dit avoir vu, pour imaginer l'effet qu'il a bien pu produire sur elle. Puis téléphoné au docteur Le Goaster pour un rendez-vous : mes cheveux sont de nouveau bien malades. Puis au docteur Soyer, le dentiste, pour un autre.*]

«Depuis deux ans il ne sortait presque plus de la cour, ou bien il faisait un petit tour et il revenait vite. Là je ne sais pas ce qu'il lui a pris, peut-être il a suivi un jeune garçon qui venait me voir, ou bien une chienne, c'est toujours possible – en tout cas au début de l'après-midi il avait disparu. Je l'ai cherché partout, toute la soirée, toute la nuit. Le matin je suis allé à la police, ils m'ont dit qu'ils ne ramassaient pas les chiens, ils m'ont renvoyé sur la Société protectrice des animaux. Là, on m'a dit qu'effectivement on leur avait apporté un chien écrasé, oui, un épagneul breton, il avait été écrasé à neuf heures du matin. J'ai pensé que ça ne pouvait pas être lui. Mais tout de même il a fallu que j'aille faire la reconnaissance, ils m'ont présenté un sac en plastique, ils l'ont ouvert, et dedans il y avait mon pauvre chien… Sur le coup, c'était horrible, mais aujourd'hui, une semaine après, c'est la même chose. En plus, j'ai un grand remords, parce que la petite plaque qui portait son nom et notre adresse était tombée de son collier, il y a un mois, et j'avais négligé, remis chaque jour à plus tard d'en faire remettre une. S'il avait eu ça, certainement quelqu'un l'aurait remarqué, un enfant, quelqu'un : un chien qui est perdu, ça se voit. Le malheureux, il a dû errer pendant des

heures : en ville, dès qu'il était à deux ou trois cents mètres de la maison, il était perdu… Et le dimanche précédent, à la chasse, il s'était couvert de gloire : c'est lui qui avait levé tout le gibier, il avait été meilleur que tous les autres chiens, jamais il n'avait aussi bien chassé. Ça fait un coup. D'un autre côté, évidemment, il est parti en beauté, il n'aura pas eu toutes ces maladies des vieux chiens, qui n'en finissent pas de mourir…

[Florence m'avait dit, ce matin :

« Il aurait mieux valu que ce soit le chien de Patrick qui se fasse écraser, le pauvre il est complètement aveugle, c'est triste; à Belle-Isle, cet été, il rentrait dans tous les meubles, il devait se faire mal... »]

– Moi aussi ça me fait bien de la peine, je l'aimais beaucoup.

– Oui, je sais, et lui il t'adorait, il te faisait toujours fête quand il te voyait, tu te souviens? Enfin, ta mère voulait te parler, justement, je te la passe.

– Allô ?

– Allô.

– Papa vous a dit, pour le chien? C'est terrible. Mais enfin c'est lui surtout qui est touché, il était le seul à s'en occuper, "c'est onze ans de ma vie", il m'a dit… Je voulais vous téléphoner parce que je pensais que vous pourriez venir ici pour le week-end, parce que je viendrai lundi à Paris, en voiture, nous aurions pu faire la route ensemble. Mais il ne fait vraiment pas beau, ça ne vaut pas le coup… Merci de nous avoir envoyé votre article sur Malraux, d'ailleurs je l'avais déjà lu, à Montargis, chez Catherine Duparc, qui a une maison très belle, enfin comme site, à l'orée de la forêt d'Orléans, et j'avais acheté *Le Monde* en prenant le train. C'était très bien, très bien, l'idée des bandes dessinées, et la folie au cœur du pouvoir. J'ai bien aimé aussi ce que disait Régis Debray, que Malraux jugeait une idée non sur sa justesse, mais sur l'effet qu'elle pouvait produire… Enfin, je vous verrai au début de la semaine…

– Très bien.]

[*Chronique du retard d'hier* : Christian est venu déjeuner ici à midi, avec moi et aussi avec W. qui, pour une fois, était là à cette heure-là. Nous avons décidé, Christian et moi, d'aller à l'Orangerie pour y voir

l'exposition des romantiques allemands; nous pensions que cela ne pourrait guère prendre plus d'une heure, et j'étais convaincu qu'à trois heures je serais à mon travail.

Il faisait un temps d'entre deux pluies, mouvementé, tout en amples grisailles dégradées, chahutées par un vent follet, assez déplacé sous cette lumière grave. Sur la longue terrasse du Bord de l'eau, entre le pavillon de Flore et la place de la Concorde, on ne savait où marcher, car d'immenses flaques faisaient entre les arbres comme un long canal surélevé, sans profondeur, mais agité de rides rapides, où se reflétaient les troncs et les branches dépouillées. Depuis la semaine précédente et cette fin d'après-midi, huit jours plus tôt, où j'avais rencontré là, précisément, à peine après avoir quitté ma mère, Frank, le petit Portugais, le décor avait changé du tout au tout, et la saison. Tout ce qui restait alors de feuillages dorés avait maintenant disparu, il n'en demeurait même pas la moindre trace à terre, grâce à la diligence des jardiniers. [*Interruption : essayé une nouvelle fois de joindre Paul, et parlé à Carine, qui me trouve bien froid.*

«Mais c'est que, Sirène, m'abandonnerais-je aux charmes captieux de ta parole, il en serait fini pour moi de tout espoir de travailler un peu…

– N'empêche : "tout fait sens", comme dit Danièle.

– Tu sais qui c'est, toi, Koulechov ?

– Un linguiste russe, peut-être, à moins que ce ne soit un psychanalyste. Oui, c'est sans doute un psychanalyste… Tu n'as qu'à chercher dans ton dictionnaire.

– S'il était dans mon dictionnaire je n'aurais pas eu à t'interroger... »] Et seuls se recroquevillaient contre les balustrades quelques dragueurs frigorifiés, modérément ornementaux.

Les salles de l'Orangerie, comme il était prévisible, étaient pleines de vieilles dames à cheveux bleus [*Interruption, téléphonage de Paul, un peu pompette, très gai. Jean Ristat lui a dit qu'Aragon avait été très choqué* [Interruption, nouveau coup de téléphone de Paul : il a appelé *La Quinzaine*, finalement ce ne sera pas Jean Frémon qui écrira l'article sur *Échange*, mais un certain Georges Auclerc.

« Ah, merde. Frémon ç'aurait été sans doute mieux, il aime beaucoup le livre…

– Oui, oui, mais j'ai une idée : je vais téléphoner au *Magazine* pour leur proposer que Frémon fasse l'article.

– Ah oui, ça c'est très bien : excellente idée – tu devrais toujours en avoir de pareilles.

– Mais je n'arrête pas d'en avoir de pareilles !

– C'est vrai, tu es plutôt malin, pour un simple hétéro… Et puis tu es vraiment mignon quand tu es saoul.

– Mais je ne suis pas saoul du tout, qu'est-ce que c'est que cette histoire !

– Bon, alors, *quand tu n'es pas saoul...* » Etc.] *par mon article sur Malraux.*

« Ça alors, qu'est-ce que j'm'en fous ! Il ne manque pas d'air, d'appeler au respect des morts, cinquante après "Un cadavre" ! France et Barrès viendront témoigner à mon procès! Et lui qui dansait le tango avec Danièle, le soir de la mort de Malraux : il ne s'est même pas interrompu quand on lui a donné la nouvelle!

– Ah, il y a le public et le privé…

– C'est rien d'le dire… Et tout ce à quoi le malheureux Man Ray a eu droit, en guise d'oraison funèbre, c'est : "Décidément, ils tombent comme des mouches, ces temps-ci !" Alors, les leçons d'Aragon en matière de respect des morts… Remarque, je m'en foutrais peut-être un peu moins si ça faisait rater le Fénéon à ce pauvre Duparc…

– Ah, je ne crois pas que ça aille jusque-là, tout de même…

– Ristat n'a pas dit ce qui le choquait surtout ?

– Non, il n'a pas précisé; mais je suppose que c'est surtout que tu te sois permis de dire le contraire de ce qu'il avait dit, lui…

– Humpfff… Mais bon, si je me permettais de t'appeler [*en fait c'est lui qui téléphonait*]*, c'est parce que je me demandais si des fois éventuellement sans vous commander tu pourrais un peu, maintenant qu'est retombée la grande excitation des prix, te remuer le popotin pour*

pousser un peu dans le monde les petits travaux de mon ami Duparc. Par exemple, le Magazine littéraire *: il avait été question qu'ils demandent un texte à Barthes – qu'est-ce qu'il en est advenu ?*

– Il en est advenu que ça ne marche pas. Ils ne veulent pas, ils ne veulent pas. Affaire classée.

– Bon, ça commence bien. La Quinzaine littéraire *: Frémon devait faire un article* [Interruption : troisième téléphonage de Paul. Il a parlé à Frémon, il a parlé à Brochier, l'un et l'autre sont d'accord pour faire et prendre un article. Il va aussi essayer de convaincre Anne Pons, du *Point*, qui la première a parlé de Marc, de faire quelque chose, car elle a des obligations envers lui, paraît-il.

« Ah mais c'est très bien, tout ça… Et les deux grands hebdomadaires, c'est tout à fait râpé?

– Bianciotti et Rinaldi, oui, c'est tout à fait bouché de ce côté-là…

– Oh là là, tout ça parce que j'ignorais certains points obscurs du protocole corse… Et Jean-François Josselin ?

– T'es pas fou, non?

– Jean Freustié ?

– Ça va pas? Je t'ai raconté le coup qu'il m'a fait au sujet de Marc? Il avait refusé de parler de son livre en disant que ça ne l'intéressait pas du tout, etc. Et puis, quand il a été fortement question de Marc pour le Renaudot, il a écrit que c'était génial, le livre de l'année, etc. [*Interruption : thé.*]

– Et Cournot ?

– Oui, Cournot m'avait dit qu'il trouvait le livre intéressant, on peut faire une nouvelle tentative auprès de lui…

– Eh bien voilà… J'ai bien fait de t'exciter un peu… W. passe son temps à me dire que les artistes de la galerie le font chier, que ce n'est pas une galerie qu'ils veulent, mais une crèche, pas un marchand mais une nounou, toujours disponible et consolatrice. Ils appellent pour tout et pour rien, j'ai l'impression de faire exactement la même chose…

– Mais non, mais non… Bon, je te tiens au courant.»]*, qu'est-ce qui se passe de ce côté-là ?*

– Il va le faire.

– Le Point?

– Non, ça je crois que c'est foutu.

– Est-ce qu'on a envoyé un exemplaire à un type qui veut écrire sur Échange*, je ne me souviens plus de son nom, et qui est à* Valeurs actuelles *?*

– Ça, je ne suis pas du tout au courant de cette histoire…

– Ah, très bien… Pour une fois qu'il y en a un qui est volontaire *pour écrire quelque chose, justement à celui-là on ne lui envoie rien, parfait… Carine ne t'a pas fait la commission ?*

– Elle ne m'a pas parlé de ça, attends, je vais lui demander... »

En fait Carine a elle-même envoyé le livre.

*« Hmmm, impressionnant… En fait, cette machine marche tellement bien qu'elle pourrait très bien se passer de toi… Parfait. Deuxième point : peut-on envoyer des exemplaires d'*Échange *aux membres du jury Fénéon, au moins à ceux auxquels Aragon ne doit pas passer les six qu'il a reçus ?*

– Oh, on va en envoyer à tous, je n'ai aucune confiance en lui…

– Bon, en ce cas je vais essayer de récupérer les six qu'on lui a portés… Bon, ben voilà, c'est à peu près tout. Et toi, tu es toujours aussi excité par tes projets ?

– Oh, j'ai reçu une lettre qui m'enchante, je la trouve tellement flatteuse… Attends, je te la lis. C'est de Lambrichs : "Mon Cher Paul, je vous rappelle que, d'après son contrat, Roger Laporte nous doit son prochain livre, etc." Laporte a signé en 1961 un contrat pour un certain nombre de livres qu'il devait leur présenter. Et puis ils lui en ont refusé un. Il était ulcéré. Moi j'ai publié le livre, ainsi que les suivants. Mais maintenant ils sont tellement furieux que je ne vienne pas travailler pour eux, et surtout que je fonde ma propre maison, qu'ils sont allés déterrer ça. Est-ce que ce n'est pas incroyable ? [Interruption : coup de téléphone de Lee Brevard, qui s'inquiète que W. n'aille pas travailler chez Jacques B. pendant la durée de son exposition :

« Si je voulais avoir une exposition là, tu comprends, c'est uniquement parce que W. y était. Maintenant, s'il ne travaille plus là, qui va me représenter : ces trous du cul ? »] *Tellement mesquin ?*

– Oui, c'est difficile à croire, en effet, que Lambrichs s'amuse à faire ce genre de trucs…

– Oh, dis donc, dis à W. qu'il n'oublie pas d'apporter la traduction de Warhol, lundi.

– Non, il n'oubliera pas : c'est pour ça qu'il vient, non ?

– Pas seulement. Il vient pour discuter du lancement, aussi.

– Il est dans un état d'excitation sans nom, lui aussi.

– À cause du livre de Warhol ?

– Non, pas seulement : il a toute sorte de projets, dont l'ouverture d'une galerie qui va s'appeler la galerie du Parc.

– Ça, c'est un bel hommage, non ?

– Oui, c'est gentil de sa part. Et puis il a découvert – justement il voulait t'en parler –, une vieille femme assez extraordinaire, une Américaine qui est venue en France en 1919, qui a fait un doctorat à la Sorbonne, qui a connu tout le monde entre les deux guerres – elle était la maîtresse de Dufy, je crois –, puis elle est devenue photographe, et correspondante de guerre, c'est elle qui a couvert la guerre russo-polonaise, non, russo-finlandaise*, elle a sauvé un village en Alsace, ne me demande pas comment, en tout cas elle en est la marraine, officier de la Légion d'honneur ou je ne sais quoi, doyenne du…, pas du corps diplomatique, des représentants de la presse étrangère, je ne sais pas comment ça s'appelle – enfin, toujours est-il qu'elle écrit ses Mémoires et toutes les grandes maisons américaines se disputent pour les droits, elle a même une lettre de Jacqueline Kennedy qui travaille pour Viking, tu sais, enfin W. et moi pensions que ça pourrait être intéressant à publier, soit pour Flammarion, soit pour la nouvelle maison. W. lui a même parlé de tes projets, j'étais furieux, je lui ai fait une scène pendant qu'il était au téléphone.*

– Oh, ça n'a plus d'importance, maintenant : tout le monde est au courant.

– Enfin, nous l'avons très bien disposée à l'égard de Flammarion en lui rappelant que c'est vous qui aviez publié Quand j'étais photographe*, de Nadar. W. t'en parlera, il a tout un dossier sur elle.* »], descendues des hauteurs de Passy et de Chaillot.

« C'est ravissant cet éclairage, disaient-elles devant les tableaux : et regardez le cercle que fait au plafond l'abat-jour... »

Un grand nombre de toiles, surtout dans les premières salles, pourraient porter le titre du roman de Sallenave : *Paysage de ruines avec personnages.* Il y a de belles vues de la campagne romaine avec des architectures délabrées, observées avec l'œil émerveillé du Nord; et puis surtout de vastes paysages emphatiques où sont posées des villes imaginaires, telles que les a aimées l'époque de Boullée et de Ledoux, et mieux encore de grands domaines autarciques avec leurs palais, leurs moulins, leurs laiteries et leur ateliers. Les personnages n'ont plus, dans la nature, qu'un rôle qui va diminuant sans cesse. Deux hommes courent le long du chemin à l'arrivée de l'orage, le berger rentre ses moutons et prévient le mendiant que la pluie menace. En proportion, la place qu'ils occupent est minuscule. Souvent, dans les paysages de plus en plus fous et dramatiques des années suivantes, les silhouettes n'ont plus pour fonction que de figurer la faiblesse, l'isolement, la solitude face aux éléments souvent déchaînés. D'ailleurs, chez Friedrich, les personnages, comme on sait, sont souvent montrés de dos, ils n'ont plus de visage, c'est leur position qui compte, leur situation, le regard qu'on leur suppose. Assis, debout, campés même sur un promontoire, un rocher, ils observent d'immenses panoramas, volontiers effrayants. Ils sont tout œil, un œil qu'on ne voit pas, et d'autant moins que c'est le nôtre.

Au sein de cette épopée picturale de la contemplation, il n'y a pas lieu de s'étonner de l'importance des fenêtres. Dans l'une des plus grandes salles, près de la moitié des œuvres exposées en montrent, soit qu'elles ne constituent que le cadrage d'un paysage, d'un rivage, d'un jardin, soit que la composition n'ait pas d'autre sujet qu'elles, comme en tel dessin qui fait penser à Hockney. Comme je parlais à W., ce matin, de cette extraordinaire profusion de fenêtres, il disait :

« Bien sûr, c'est un trait typiquement romantique, c'est pour cela qu'elles vous obsèdent, et que Gilbert & George se font photographier

devant la leur, pour *Morning at Art for All*. »

Hier, en lisant l'article de Sallenave qui utilisait, en relation avec Échange, le terme *minimal*, W. protestait vigoureusement :

« Elle ne sait pas ce que c'est que l'art minimal. Au contraire, tout le travail qu'on aime aujourd'hui, que ce soit celui des Poirier, celui de Gilbert & Gorge ou le vôtre, est une réaction contre le minimalisme. C'est un retour au romantisme : ton travail à toi, celui des Poirier, celui de Gilbert & George, est profondément romantique...»

Comme toujours avec les artistes mineurs, les gouaches, les dessins, les aquarelles sont supérieurs, dans l'ensemble, aux grandes toiles qui touchent très rarement par leur facture, souvent assez grossière, mais qui néanmoins peuvent séduire ou émouvoir par leur sujet et par tout l'univers, mœurs et contrées, qu'elles évoquent : insistance de Friedrich à peindre et repeindre le même massif apparemment désert, conception héroïque du voyage, de l'excursion ou de la simple promenade (c'est l'âme insatisfaite qu'on pousse sur les chemins ou que l'on tire vers les sommets), villages qu'on sait à présent détruits, ou ruinés, ou gâchés pour nous, charme des noms italiens, et la pensée recueillie qu'on a pour tel ou tel matin du printemps de 1805 où quelqu'un s'était tiré du lit au cœur de la nuit pour voir le lever du soleil sur l'Etna.

Dans les salles du bas, à l'étage des *Nymphéas*, on peut voir les œuvres d'un artiste dont j'oublie le nom, quelque chose comme *Menschl* – en tout cas ça commence par un M –, qui, à cause de sa façon cavalière, *jetée*, de représenter les intérieurs, comme une sorte de Delacroix de l'appartement bourgeois, semble annoncer, dès les années quarante, les impressionnistes ou peut-être davantage Sargent.

Christian m'a raccompagné jusqu'à l'angle de la rue du Bac et du boulevard. Rentré ici j'ai écrit un mot à un inconnu qui m'avait envoyé une lettre aux bons soins du *Monde* pour me reprocher, assez courtoisement, d'avoir traité Malraux de respectable ancien combattant et de promoteur immobilier, ce qui bien sûr n'était pas le cas. J'ai aussi téléphoné à Danièle Sallenave pour la remercier de l'article sur *Échange* qu'elle a écrit pour *Le Quotidien de Paris* et dont elle m'avait envoyé une copie, reçue le matin. Ma première réaction avait été de trouver bien

idéaliste ce texte d'inspiration plus ou moins communiste qui n'apporte au lecteur aucune précision quant à la technique et ne donne aucun détail sur le *comment-c'est-fait ?* – Il se pose bien la question, et cela en des termes très justes, mais il n'y répond que par un faux-fuyant sur le langage poétique, qui porte fort à confusion.

«Tout dépend, lui dis-je, de ce qu'on entend par *poétique* : si ce que l'on veut dire c'est *travail du texte, travail sur le texte*, sur les signifiants et tout ça, très bien. Mais la plupart des gens comprennent tout autre chose : ils prennent le mot dans son sens le plus courant…

– Ce n'est pas mauvais d'entraîner le lecteur sur de fausses pistes…

– Certes. Robbe-Grillet parlait de ça très bien à Cerisy. Il reconnaissait qu'il n'hésitait pas à faire circuler les interprétations les plus faciles, et les moins exactes, de ses œuvres, pour attirer certains lecteurs qui s'apercevraient ensuite, une fois sur place, qu'ils ne trouvent pas dans le livre ce que le commentaire de l'auteur leur avait fait croire légitime d'y rechercher, mais qui du moins auraient ainsi une chance d'être confrontés à autre chose que ce qu'ils connaissent. L'exemple en était bien sûr la fameuse phrase de Robbe-Grillet lui-même sur *La Jalousie*, qui censément représenterait le délire et l'obsession d'un mari jaloux. Un critique qui parlait avec beaucoup de justesse de *Marienbad* avait vu le film à dix-sept ans à Dompierre-sur-Besbre, mettons : "Croyez-vous, lui demandait Robbe-Grillet, que vous auriez eu la moindre chance de voir ce film à cet endroit si je n'avais pas fait circuler à son propos des interprétations fausses, mais compréhensibles à la rigueur par les distributeurs ?" » [*Interruption : été faire les courses pour le dîner. L'incroyable grossièreté de la moyenne des gens, aujourd'hui, en France, va finir par me rendre complètement misanthrope. Un couple, au supermarché, débat au milieu d'une allée de ce qu'il pourrait bien acheter, et bloque le passage. Il ne se presse ni ne se serre le moins du monde, et il n'a pour personne le moindre mot d'excuse. Aucune hostilité dans son comportement, pas la moindre animosité. À ces gens ne vient pas un instant à l'esprit que mieux vaudrait ne pas déranger les autres, ou au moins s'excuser auprès d'eux si on les dérange. Si les valeurs bourgeoises de politesse superficielle s'effondrent totalement, nul doute qu'on en vienne assez rapidement à les regretter. Déjà, si vous dites*

“pardon” à quelqu’un devant qui vous passez, cette personne vous regarde comme si vous étiez fou.]

Le dernier paragraphe de l’article de Sallenave sur *Échange*, largement consacré à Pasolini, m’amène à lui parler de *1900*, dont elle n’a pas vu la première partie.

« Les préoccupations de Bertolucci quant à la survie des modes de vie traditionnels paysans et prolétariens rejoignent tout à fait celles de Pasolini. »

Et je fais auprès d’elle l’éloge du film, tout en ajoutant que je l’aurais détesté il y a cinq ans.

« J’étais dans une période puriste et formaliste dont je suis tout à fait sorti – en tout cas en ce qui concerne le cinéma. J’avais avec lui des rapports très difficiles, je trouvais qu’il pouvait faire mieux, beaucoup mieux que ce qu’il faisait : presque aucun film ne trouvait grâce à mes yeux. Et puis je suis devenu moins difficile, je ne boude plus mon plaisir.

– Ah oui, j’avais tout à fait le même sentiment; je trouvais que le cinéma, comme tous les arts, devait incorporer une réflexion sur lui-même, sur sa nature. J’étais très exigeante sur ce point. Et puis ça m’a passé, à moi aussi. Peut-être parce que je l’aime moins, ou d’un amour moins passionné. Tu sais, quand on est follement amoureux de quelqu’un, on est très exigeant – ses manques, ses défauts vous choquent profondément. Peut-être qu’au fond le cinéma n’est pas un art assez intelligent pour les exigences que j’avais formées pour lui…

– Alors, justement, quand on accepte le conformisme parfait de la narration (j’avais été très déçu par *Le Conformiste*, le bien nommé, après *La Stratégie de l’araignée*), et tous les défaut que les critiques ont soulignés, le manichéisme dominant, un peu bêta, oui, mais explicable selon le postulat de départ, on constate une force inouïe, un merveilleux sentiment des lieux, de la campagne, des cultures, et puis une élégance, tout italienne, que ce soit dans la beauté des architectures – celle de la ferme, en particulier – ou dans le chapeau de grenouilles vivantes dont est coiffé l’enfant Olmo », etc.

J’ai ensuite téléphoné à Paul pour lui demander ce qu’il pensait de l’article de Sallenave. Mais lui avait reçu celui de Jean Ristat pour *Le*

Monde. Il le disait un peu confus. Cependant il me l'a lu, à toute vitesse parce qu'il avait un rendez-vous; et, pour ma part, je l'ai trouvé très bien. Bien sûr il n'est toujours pas question de ce qui tient le livre ensemble, de ses procédés de fabrication, du travail sur le signifiant (à force de ne pas vouloir que ce travail-là se voie trop, comme dans les romans de Ricardou, on finit par le rendre si discret, malgré son intensité, que plus personne ne s'en rend compte), mais l'article est presque tout entier consacré à un point non moins essentiel, et dont personne n'a rien dit jusqu'à présent, sinon des bêtises, à savoir le flottement d'identité de l'auteur. Autour de ce thème central Ristat réalise toute sorte de variations brillantes, qui éclairent excellemment un grand nombre de choses, y compris certaines, comme la bâtardise, et le « fils tard venu », qui n'affleurent expressément nulle part dans le livre, et qu'il a su débusquer. J'étais enchanté; et à tel point excité, même, hélas, que les derniers espoirs de pouvoir un peu travailler ce jour-là se sont effondrés. J'ai envoyé à Ristat, qu'il est à peu près impossible de joindre au téléphone,

[*Samedi 4 décembre*, *quatre heures moins le quart.* [*Chronique du retard* : [*Longue interruption : lu* Échange *avec les yeux présumés de Ristat, puis dérivé. Il est maintenant quatre heures vingt.*] j'ai dû aller à la blanchisserie pour y porter et chercher du linge. Puis j'ai fait une liste des gens que j'aimerais inviter à la party que doit donner dans les jours qui viennent Paloma Picasso. Comme c'est elle qui doit envoyer les invitations et que je n'ai pas l'adresse de tout le monde, j'ai dû téléphoner à Paul, par exemple, pour lui demander la sienne, et par la même occasion celle de Carine. Paul m'a demandé si je l'avais vu hier à la télévision.

«Non, non, et pourtant je voulais voir l'émission sur les lauréats des prix littéraires, mais des amis m'ont entraîné pour dîner. Je leur ai dit que je voulais voir la télévision, ils m'ont traité de petit-bourgeois, finalement j'ai cédé. Si j'avais su que tu étais là aussi, j'aurais tenu bon…

– Oh, tu sais, j'étais seulement dans la salle… Mais j'étais très fier, ce matin, car lorsque Monique est allée chercher les enfants à l'école,

l'institutrice lui a dit : "Ah, on a vu votre mari à la télévision, hier soir…"

– Marc était bien?

– Eh bien, il se refuse toujours à parler de son livre : à la télévision ça prend beaucoup plus de relief. Grainville a beaucoup d'abattage, il est très drôle, il a une façon très particulière de parler, baroque, avec beaucoup d'invention verbale. Il est venu au secours de Marc, si l'on peut dire, il a parlé pendant cinq minutes du livre de Marc, qui se taisait…

– Ah, je regrette beaucoup de n'avoir pas vu ça. »

Et puis j'ai fait quelques rangements préliminaires à la mise au travail, j'ai feuilleté je ne sais plus quoi, et noté dans l'un de mes carnets – celui que m'a donné Suzanne Sparks, et sur lequel on voit, collée sur la couverture, l'image d'une colombe de tapisserie (non, ce ne doit pas être une colombe, c'est un oiseau brun) – des mots commençant par la lettre B.

Je songeais à l'article de Ristat. Il cite très justement la phrase selon laquelle le parc était «le garant de notre nom ». Il parle aussi de Malraux, ce qui me fait chercher, dans *Échange*, les passages où il est question de lui : par exemple p. 226 et p. 236. Mais quatre-vingt-dix-neuf pour cent des lecteurs ne comprennent rien à ce genre d'allusions, ils ne les aperçoivent même pas, ou bien, s'ils les repèrent, ils ne voient pas comment elles se rattachent au reste. P. 226 il est question des «envols lyriques d'un autre âge » d'une «grande figure ravagée du régime» sur la tombe de Le Corbusier. P. 236 il est dit, au sujet de l'enterrement de Joyce, qu'« aucune grande figure ne prononce, avec des effets de manches, d'éloge d'un autre âge ». Cela désigne encore Malraux, bien entendu, et déclenche la phrase sur une histoire de vols, ou de détournements, « au cours de sa jeunesse, en Indochine » ; laquelle entraîne à son tour une nouvelle apparition de la phrase sur la phrase de Barthes à propos du « nom propre comme *voie royale* du désir» (je simplifie). Mais personne ne semble apercevoir ni même soupçonner de tels enchaînements, non plus que ceux que suscite une phrase sur *Norma*, p. 234, juste après qu'il a été question de l'*Osservatore Romano.* Pourtant il a été rappelé expressément, pour ceux qui l'auraient oublié, que

Romani est l'auteur du livret de *Norma.* L'un et l'autre noms, bien sûr, sont pris dans une grande série qui a son origine en *roman*, et où s'inscrivent entre autres choses et personnes les Romanov, les romanichels et Romanni, ville du Maroc dont l'ancien nom est *Marchand* [ARC, CAR, *ARCH*, *MARCH*, MARC, CHAR, CHAR, MARCHAND, COMMANDANT MARCHAND (→ MORAND (ANECDOTE DANS *JOURNAL D'UN ATTACHÉ D'AMBASSADE*)), MARCHANDS DU TEMPLE, COMMERCE, ÉCHANGE]. La mention de *Norma* va entraîner des allusions à Bellini (non nommé, non plus que Malraux, par défaut de "rime" suffisante) qui «meurt à Puteaux à trente-trois ans », et dont le sort est mis en parallèle, ainsi qu'il est assez traditionnel, avec celui de Donizetti (non nommé non plus, évidemment), «le compositeur bergamasque [BERG / MASQUE (→ DEBUSSY, SZYMANOWSKI)] » dont il est question, entre autres, p. 232. Bien entendu il n'est pas une seule de ces phrases qui, si l'on tient compte des multiples possibilités d'associations que présente chacun, ou presque, de ses éléments constitutifs, ne pourrait susciter presque aussi légitimement bien d'autres phrases que celle qui la suit. En effet, chaque lien est léger : *Romano* /*Romani*, *Norma* / *Bellini*, etc. Mais, comme le dit le texte lui-même, « plus nombreux les liens, plus légers chacun ». Ce qui a donné la préférence à telle ou telle phrase sur telle ou telle autre, à cette direction-ci plutôt qu'à celle-là, c'est que l'élue présentait, de la même manière toujours superficielle, des liens plus nombreux avec un plus grand nombre d'autres éléments du texte (c'est la fameuse "surdétermination" ceriso-ricardolienne).

Celui-ci, le texte, très littéralement, *s'affole* du nombre de possibilités qui à tout moment lui sont offertes par un tel système. Tandis que l'enchaînement narratif ou logique traditionnel ne désigne jamais qu'une direction possible, avec quelques embranchements et quelques possibilités de choix ici et là, on se trouve là, au contraire, dans une situation où *chaque mot* est un carrefour. C'est celle du schizo, ou de l'hystérique : il refuse la succession raisonnable des idées, des actions ou des images parce que, malgré les apparences, elle est l'empire de la *coupure.* Le discours narratif ordinaire sectionne, au profit de la logique ou de la progression dramatique, ou *diégétique*, tous les autres fils qui

font du texte un tissu vivant. W., rendu hystérique par les excitations de sa vie en ce moment, et peut-être bien par quelques substances dont il userait sans discrimination, tout à coup ne cesse de faire référence à *Travers*, comme par hasard. L'espèce de folie qui très soudainement a envahi sa façon de parler vient de ce qu'il veut *tout dire en même temps*, et de ce que, du fait de la brusque profusion de son existence, chaque mot, chaque phrase suscite de sa part des gloses interminables qui le rendent totalement incohérent, en quelque sorte par excès de cohérence. La cohérence (comme la forme) est un massacre, un grand sacrifice permanent, un holocauste, une castration généralisée, indéfiniment répétée (donc "symbolique", comme la messe – mais alors que la messe dit : «Ceci est mon corps, ceci est mon sang », elle dit au contraire : « Ceci n'est pas mon corps, ceci n'est pas mon sang, ceci n'est pas une pipe, etc. »). La textualité est une passion dévorante de l'*un*, du tout comme *un*, absolument prête à sacrifier la stricte cohérence du discours à la « cohérence échevelée du monde ». Elle dit comme tous les pères, et comme celui du petit Marcel : « C'est tout un ensemble », avec tout ce que ce mot peut impliquer d'inquiétant pour les Fils « par l'imprécision et l'immensité des réformes dont il semblait annoncer l'imminente introduction *dans ma si douce vie* ».

Passion dévorante de l'un, voire *de l'Un*? Il faudrait tout de même faire bien attention… Moi qui croyais que nous étions anti-monothéistes, Duparc et moi, que nous voyions l'arrivée du monothéisme sur les bords de la Méditerranée comme un des grands reculs de l'humanité, la menaçante arrivée du *Dark Age* ? Il y a là une belle contradiction, comme celle qui oppose, à plus petite échelle [*Interruption : coup de téléphone de Patrick Sarfati, qui va passer.*], les diverses interprétations de la place centrale, dans les villes du Moyen Âge et encore de la Renaissance. D'après les uns la place centrale autour de laquelle s'ordonne la ville est l'image de l'autorité absolue du prince, du seigneur, du podestat, à partir duquel tout rayonne, de qui tout procède et vers qui tout converge. Selon les autres, elle apparaît avec les premières communes, avec la démocratisation de l'administration municipale qui nécessite un grand concours de peuple pour des réunions capitales au cœur de la cité, etc.

Hier, donc, alors que déjà j'avais fait des courses pour dîner, et que je me préparais à regarder Marc, entre autres, à la télévision, Philippe Ier a téléphoné pour nous inviter, W., Samia et moi, chez Benoît, à l'orée du Marais. Le choix du restaurant était dû à W., qui connaît cet établissement par Philip Johnson, lequel en fait grand cas. En effet, ce semble un endroit pour mangeurs "sérieux", un mélange assez réussi de bistrot et de bonne adresse de gourmet. Les garçons sont familiers jusqu'à vous mettre la main sur l'épaule en prenant votre commande, mais les serviettes sont bien empesées et les couverts bien lourds, comme d'ailleurs les prix.

Jean B., le décorateur, est totalement indifférent, dit Samia, à la beauté de ses amants. Ne compte pour lui que la taille des sexes. L'autre jour il était furieux parce que Samia l'avait incité à choisir Untel, qui était superbe, contre celui-là, qui était une horreur. Le lendemain :

« Ah je m'en souviendrai, de ton type : une frite, je te dis, une frite... »

Nous avons parlé du Portugais que Samia, bien entendu, ne trouvait pas beau.

« Il faut le voir nu.

– Mais je n'aime pas sa tête. »

Elle parle aussi d'une merveille que W. et elle avaient rencontrée à Rome, sur la place Navone, cet été – il était assis sur un banc de fer, près de la fontaine.

« Je n'avais jamais rien vu de pareil, une telle beauté, dit-elle : et moi qui suis plutôt timide, d'habitude, je suis allée m'asseoir à côté de lui et j'ai engagé la conversation. Il était sicilien, il était gentil, il répondait aimablement et je me suis dit, voilà, ça y est, ça marche. On ne pouvait pas aller chez moi, mais on pouvait aller chez W. W. et moi on lui a donc demandé s'il voulait venir prendre un verre chez nous. Il a tout de suite accepté et on est partis tous les trois. Dans la rue, je le regardais, je ne pouvais pas le croire, j'avais tellement envie de lui, je me disais : « Pourvu que ça marche!» Et puis, dès qu'on est arrivé dans l'appartement, W. est allé dans une autre pièce pour téléphoner. Et aussitôt cet idiot d'Italien était raide comme un piquet. J'étais affolée. *Ça ne va pas marcher, ça ne va pas marcher* – ce n'est pourtant pas possible qu'il croie

qu’on l’ait invité seulement pour prendre un verre ! Et puis, au bout d’un moment, comme ça, il m’a demandé : “Alors, ton copain, il vient ou il ne vient pas ?”

«Il croyait qu’on voulait baiser tous les deux avec lui. Mais quand il a vu que W. ne revenait pas, il s’est décidé. Et c’était quelque chose, j’aime mieux vous le dire... »

Philippe a des difficultés avec le grand Philippe, qui semble très amoureux de lui et veut maintenant l’accompagner en Afrique.

«Et alors? Pourquoi tu ne l’emmènes pas, dans ton petit avion?

– Et comment il rentrera?

– Avec toi, dans trois semaines.

– Mais je laisse l’avion là-bas. Et puis, trois semaines… Et ses études? Et puis il est un peu benêt, tout de même, quelquefois… Un peu grand dadais…

– C'est-à-dire qu’il est tellement grand, justement, qu’on oublie facilement qu’il n’a que vingt ans... » [*Très longue interruption : visite de Patrick Sarfati, accompagné d’un ami à lui. Le fait qu’ils soient deux, et que l’ami me soit inconnu, a bien sûr contribué à ce que tout cela prenne beaucoup plus de temps qu’il n’était strictement indispensable. Et ce n’était pas ennuyeux. Patrick est pris dans un énorme* <u>*corset*</u> [CORSE, CORSÉ, CORÉE, CORPS, COR, ESCORTE] *de plâtre qui rend un son creux, saisissant, quand on le tape du doigt. Son visage heureusement ne garde aucune trace de son accident. Jean-Pierre, l'ami qui l'accompagnait, est grand et mince, un peu alangui, très gentil. C'est un grand amateur de Proust, me dit-on, et d'Italie. Dans nos échanges il est question de Lecce, de Potenza, de Tarente, de la gare Métaponte et bien sûr de Larbaud. Mais Jean-Pierre n’est jamais allé plus au sud que Tarquinia, que je confonds avec Volterra.*

« Xavier, l’un des deux Argentins, est obsédé par une phrase du film de Visconti qui se passe à Volterra : “Forse è vero quel che se dice a Volterra”... »

Nous parlons donc de Xavier. Je leur raconte comment, au beau milieu du ballet de Martha Graham, il m’a suggéré d'aller au Continental

Opéra, lui qui de sa vie n'était allé dans un sauna, et comment, maintenant, il y passe son temps, ayant planté son tipi au bord de la piscine et trouvant de si grandes délices à ce monde protégé qu'il ne veut plus regagner la froide réalité. Aux États-Unis il existe une chaîne de saunas, les Club-Baths, et des gens qui ne voyagent que de l'un à l'autre, qui font ainsi le tour de l'Amérique en allant exclusivement d'un sauna au suivant. C'est comme le fameux voyage de Roussel autour du monde, qu'il a fait sans jamais descendre de son yacht. Mais cette histoire est sans doute apocryphe, comme la plupart des histoires sur Roussel. La vérité serait que sa mère serait allée sur son yacht jusqu'en Inde, parce qu'elle aurait entendu dire que c'était un pays merveilleux. Face à Bombay, elle aurait demandé une longue-vue, aurait jeté un coup d'œil à la ville et déclaré :

« Pffffff…. C'est ça, les Indes ? Rentrons à la maison. »

Il paraît que c'était une femme tout à fait extraordinaire. Mais je la confonds un peu avec la mère de Larbaud, qui ne devait pas être commode non plus (et qui était pareillement richissime – mais peut-être pas dans les mêmes proportions).

Jean-Pierre a vu à la télévision, il y a longtemps, cette interview qui m'avait fasciné du cuisinier de Roussel, lequel racontait que son patron ne faisait qu'un seul repas par jour, petit-déjeuner, déjeuner, en-cas de l'après-midi, dîner, souper, tout cela d'affilée…

« Oh, tu as vu cela ? Je n'ai jamais rencontré personne qui ait vu cette émission, je commençais à me demander si je ne l'avais pas rêvée! C'était extraordinaire, n'est-ce pas ? D'autant plus que cet homme, le cuisinier, ne savait pas du tout qui était Roussel : il parlait d'un ton égal des différentes maisons dans lesquelles il avait servi, il voulait bien insister un peu sur celle-là parce qu'elle était particulièrement excentrique, mais il ne comprenait pas très bien pourquoi on s'y intéressait plus qu'à une autre; il n'avait aucune idée que Roussel ne fût pas tout à fait inconnu, il croyait se souvenir que c'était un producteur de cinéma, non ?

« Une des meilleures histoires sur Roussel, c'est Aragon qui me l'a racontée. Lui est convaincu que Roussel a été assassiné. Vous savez qu'il

s'est suicidé à l'hôtel des Palmes, à Palerme. Il voyageait avec la femme qui vivait avec lui, une espèce de gouvernante ou de dame de compagnie qui jouait le rôle de maîtresse officielle, et avec son chauffeur qui était son amant. Et la gouvernante et le chauffeur, comme dans les romans d'Agatha Christie, se seraient mis d'accord pour le tuer. C'est l'une des deux plus surprenantes "révélations" d'Aragon, l'autre étant que le général Weygand serait le fils de l'impératrice Charlotte – enfin, ça, ce n'est pas une révélation à proprement parler, je crois qu'on l'a toujours plus ou moins dit, mais Aragon en est tout à fait convaincu... »

L'impératrice Charlotte nous mène à Miramar, Miramar à Trieste et Trieste à Svevo, dont ce Jean-Pierre se trouve être un admirateur passionné. Il a d'ailleurs l'air très au fait de la littérature italienne. Puis Svevo mène à Joyce, et Livia Schmidt à Anna-Livia Plurabelle.

[Interruption : coup de téléphone de "Philippe" (mais qu'ils sont pénibles, tous, à n'avoir jamais de nom !). « Excusez-moi : quel Philippe ? – L'ami de Jean-Paul » (je pourrais demander « Quel Jean-Paul ? », mais, comme je suis suffisamment renseigné et pas suffisamment de mauvaise humeur, je m'abstiens). Jean-Paul et lui donnent un dîner-soirée chez eux et nous invitent. Je les rappellerai quand W. rentrera. Justement il vient d'appeler. Il est chez Paloma et sera ici dans vingt minutes. Entre-temps j'ai feuilleté *Télérama*.]

Raoul téléphone et dit que Patrick Grainville était génial*, hier soir, à la télévision.*

«Nous avons dîné avec Philippe, W. est allé au Sept, moi je suis allé au Manhattan où je ne suis resté que dix minutes, ayant trouvé tout de suite ce que je cherchais. Je suis avec des compatriotes à toi, des Niçois. Ah non, pardon : l'un est de Marseille... »

Patrick veut faire un film qui s'appellerait Faces*, un court métrage pour lequel il a déjà l'acteur masculin :*

«Mais la fille est à Marseille, et j'aurais besoin d'elle trois semaines... »]

Après dîner et après un petit accident de voiture (la voiture de Philippe a été sérieusement cabossée, nous étions tous très gais), nous sommes allés voir un "espace" (voilà un mot qui, dans ce sens-là, sera "français"

très rapidement, s'il ne l'est déjà) qui est à vendre, pour une galerie, rue Quincampoix. Puis nous nous sommes séparés après un moment d'hésitation. W. et Samia voulaient aller au Sept, je préférais le Manhattan, Philippe m'a déposé sur la place Saint-Germain-des-Prés, W. m'a dit de ne pas rentrer après deux heures. J'ai marché jusqu'à la rue des Anglais.

Au Manhattan il y avait plus de monde que jamais. Je me suis enfoncé, d'emblée, là où la presse était la plus grande. Au fond, à droite, deux garçons s'embrassaient, dont l'un m'a paru plutôt bien. Je lui ai caressé le torse, je l'ai un peu branlé, il a laissé tomber en ma faveur son partenaire qui s'est évanoui dans la foule. Et nous sommes restés dix minutes à nous embrasser, à nous serrer l'un contre l'autre. Il m'a sucé, il m'a présenté son cul pour que je le baise, mais les circonstances ne s'y prêtaient guère, nous étions envahis de tous côtés par des mains, des épaules, des coudes, des genoux, la chaleur était torride et lui était un peu grand pour que je puisse mener à bien dans ces condition cette opération. Je lui ai donc proposé d'aller ailleurs. On ne pouvait pas aller chez lui. On peut aller chez moi, si tu veux. O.k. À vrai dire je ne le voyais pas trop bien, mais dans la quasi-obscurité il paraissait très bien : grand, brun, moustachu, mince, très musclé. Quand nous nous sommes retrouvés dans la rue il s'est révélé, comme il arrive, nettement moins attrayant. Mais l'image que j'avais de lui s'est finalement fixée, après un moment d'oscillation, entre ma première et ma deuxième impression, et j'ai jugé qu'il n'était pas mal.

Le problème était que tout cela avait pris si peu de temps que je craignais de rentrer beaucoup trop tôt à la maison. Peut-être W. ne rentrerait-il pas avant deux heures du matin, et il avait expressément déclaré ne pas vouloir me trouver en train de baiser. J'ai donc fait en sorte de marcher le plus lentement possible, et accepté la proposition de ce Jean-Claude de prendre un verre quelque part, en l'occurrence au Navy.

[*Dimanche 5 décembre 1976, 4 heures.* [Chronique du retard : *W. et moi sommes allés déjeuner au Balzar avec Philippe Ier. Philippe est parti*

tôt, parce qu'il avait un rendez-vous pour un tour en forêt, mais W. et moi ne sommes pas sortis de table avant trois heures ou presque. J'étais à peine arrivé ici que Jean-Claude m'a téléphoné : il tenait à ma disposition l'aspirateur, que je suis donc allé chercher chez lui. Jean-Claude avait aussi pour moi une pile de revues, surtout Le Nouvel Observateur*, qu'il a conservées à ma demande. Je les ai apportées ici, et j'ai passé un moment à les feuilleter en m'attardant surtout, en fait, sur la série de Claire Bretécher,* Les Frustrés.]

Hier soir W. et moi avons dîné seuls ici. Nous ne sommes pas allés à la soirée de Jean-Paul le maître-nageur et de son ami Philippe, *heureusement*, d'après ce que me dit Philippe St. aujourd'hui, qui m'apprend que ce Philippe-là, contrairement à ce que j'avais présumé, n'est pas du tout pédé, et la dernière chose dont j'aie pu avoir envie aurait bien été une soirée de jeunes hétéros dans les quartiers périphériques. Après dîner j'ai lu García Márquez, et nous avons éteint vers minuit. W. a très mal dormi, et moi aussi, paraît-il, mais je ne m'en souviens plus, non plus que de mes rêves qui pourtant ont été nombreux.

Je me suis levé vers neuf heures, W. beaucoup plus tard. Il a téléphoné à Gilbert & George pour les inviter à la soirée de Paloma, qui finalement aurait lieu le 18. Tex et Braun déjeunaient aux Puces avec ma tante Madeleine Manigler, "la grande Madeleine", et la mère de B., qui est peut-être lesbienne, en tout cas très amie de ma tante. J'ai appelé Philippe, Philippe-Philippe, Philippe Ier, qui devait partir aujourd'hui pour l'Afrique à bord de son petit avion, mais qui a remis son départ d'un jour ou deux à cause des conditions météorologiques. Le temps est plutôt découvert, pourtant, mais il fait terriblement froid.

Nous sommes convenus, Philippe et moi, d'un rendez-vous à une heure moins le quart au Balzar. W. et moi sommes arrivés très en retard, à cause de W. bien entendu. Philippe était déjà attablé près de la porte, derrière un sinueux paravent.

Comme il était à prévoir étant donné la "distribution", il a surtout été question de la galerie Duparc. J'ai à peine parlé, sinon pour faire remarquer, ce que je ne cesse de répéter depuis deux mois, qu'à mon avis il aurait fallu, dès le début, chercher un local [BOCAL, FOCAL, CALLOT, CALLOT, CARLO, COLAS, ALCOOL] avec une assiduité

systématique, c’est-à-dire en se levant chaque jour à huit heures – faute de quoi, écroulé à présent le projet d’association avec le Centre culturel du Marais, W. se retrouve sans aucun endroit disponible pour ouvrir en janvier, ainsi qu’il a dit à qui voulait l’entendre que telle était son intention. Philippe a ressorti la théorie, qui lui est chère, du gentil et du méchant, nécessaires l’un et l’autre, selon lui, à toute association dans ses relations avec l’extérieur. Il n’est pas douteux qu’il s’envisage avec une certaine complaisance dans le rôle du méchant. Il semble très désireux d’être associé à l’aventure, ce qui est plutôt bon signe pour elle, et ressentir assez amèrement de n’avoir pas été retenu dans la dernière mouture du projet. S'il ne l’a pas été, c’est, d’après W., parce qu’il y aurait un risque de conflit d’intérêts entre l’appartenance de Philippe à la galerie du Parc, d’une part, et ses liens avec je ne sais quel musée de la Photographie qui serait en train de se constituer à Lyon sous les auspices, plus ou moins, des Meyrieux.

« Si conflit d’intérêts il risque d’y avoir, réplique Philippe, ce serait bien davantage entre tes propres activités dans le cadre de la galerie et tes activités de courtier. »

Il semble en effet être de pratique commune, pour les galeries, de ne déclarer au fisc que leurs activités les moins importantes [*Interruption : visite de Michel et de Jean-Louis, chargés de cadeaux* [CODA, DOXA, ORCADES] *et accompagnés de la chienne Margot* [ARGO, ARGOT, MAROT, MARGAUX, GAROT, MORGAN]. *Il ne sont restés qu’une demi-heure, le temps de faire et de boire du thé.*

«Il est plutôt tendre, ton ami, a dit Jean-Louis à Michel, tandis que je l’embrassais dans le cou au milieu d’une conversation entre eux.

– Yes, tenderness is my forte... »

Le chien était insupportable, mettait son nez partout, jusqu'à se le brûler dans une tasse de thé. Il est allé attraper une chaussette dans la chambre puis il a fouillé dans les ordures de la cuisine, au point qu’il a fallu l'attacher avec sa laisse au pêne de la fenêtre, et alors il avait l’air si malheureux que nous nous sentions tous coupables.], de se faire payer en Suisse toutes les œuvres de grande valeur et de prétendre que leurs opérations sont déficitaires.

« I., me disait W. après le départ de Philippe, n'a pris certains artistes français comme K... et B… qu'en tant que couvertures à l'égard du fisc, pour pouvoir prétendre qu'elle se bat pour l'art français, et pour échapper à la fermeture et aux sanctions par un chantage au prestige de Paris, dont elle serait un des piliers. Quand les contrôleurs des Impôts se font par trop pressants, elle menace de fermer boutique. Mais toutes les transactions portant sur les grands Américains se font sous la table. Tout le monde a un compte en Suisse, même M. S. ! Et pourquoi crois-tu qu'elle vive dans ce petit appartement minable, qu'elle s'habille comme une concierge et qu'elle s'obstine à ne porter que ces absurdes perruques de nylon? C'est en partie son style, un certain goût du nomadisme, mais c'est surtout pour éviter les signes extérieurs de richesse. Elle ne passe jamais les frontières sans avoir sur elle des centaines de milliers de dollars. Mais les douaniers, quand ils la voient, la laissent passer sans jamais rien vérifier. Et si par hasard ils ouvrent son sac à main, ils ne trouvent qu'un amas de kleenex, et ils le referment aussitôt. Non, non, non, tout se fait en fraude, du début à la fin. Elle a d'ailleurs horriblement mauvaise réputation dans le milieu des galeries. Je me souviens, quand j'étais à Cologne [BOLOGNE, POLOGNE, SOLOGNE / COLOGNE DU GERS], on me demandait : "Vous travaillez pour qui ?", je disais "S...", aussitôt tous les nez se levaient, "*Hummmmm…*" Et elle fait son numéro de la misère à tout le monde, pas seulement au fisc et aux autres galeries, mais même à ses artistes. Il y a des lettres d'elle à Andy de 63, où déjà elle lui expliquait qu'elle n'avait pas un sou, qu'elle se ruinait pour lui, que c'était elle qui le faisait connaître en Europe, etc. Lui, il est fasciné par elle, bien sûr. Mais les artistes la détestent, en général. Cy ne peut pas la voir. Le seul qui l'aime beaucoup, c'est un mystère, c'est Bob…

– C'est assez naturel, c'est elle qui l'a découvert, non?

– Non, il avait déjà une galerie avant elle.

– Mais c'est elle qui l'a fait connaître…

– Oui, oui, c'est vrai. C'est une drôle d'histoire. Castelli avait remarqué les toiles de Johns, à une exposition au Jewish Museum. Il avait eu le coup de foudre, c'étaient d'ailleurs des merveilles, dont le Green Target [CIBLE, ARC, FLÈCHE / CRIBLE] qui est maintenant au musée d'Art

moderne. Il a voulu connaître l'artiste, il est allé le voir dans son studio, avec I. Johns leur a montré tout ce qu'il avait, ils étaient emballés, ça s'est très bien passé, c'est comme ça que tout a commencé. Mais comme ils allaient partir, Jasper leur a dit : "J'ai un ami qui a un studio juste au-dessus, [c'était l'époque où ils vivaient ensemble], peut-être aimeriez-vous voir aussi son travail ?" Ils y sont allés. Et là, I., peut-être parce qu'elle était jalouse de la découverte que Castelli venait de faire de Johns, s'est enthousiasmée immédiatement pour Rauschenberg, lui a proposé tout de suite une exposition, etc. Ça, il ne l'a jamais oublié. Twombly, lui, a mené sa carrière tout à fait différemment. Lui aussi il a eu une liaison avec Rauschenberg, ils ont voyagé ensemble en Afrique du Nord, mais il n'est jamais rentré aux États-Unis, pratiquement [*Interruption : feuilleté les* Essais de linguistique générale*, et lu un vieil article de Pierre Daix* [D, DAIS, AIX, DÉ(S)]*, découpé dans* Les Lettres françaises*, et qui était plié à l'intérieur*]. Il a rencontré cet Italien, Giorgio Franchetti, qui allait devenir son beau-frère. Ça, c'est I. qui me l'a raconté. Je ne comprenais pas comment Giorgio avait cette collection extraordinaire de Twombly. C'est qu'il vivait avec lui. Et il l'a introduit dans tous ce milieu d'aristocrates italiens et de milliardaires américains, et Twombly a épousé sa sœur. Tous les amants de Twombly ont reçu des toiles superbes : John S. – je suis sûr qu'ils étaient amants –, X, et puis tu sais, ce New-Yorkais, je t'ai raconté, Twombly disait qu'il avait le plus beau tableau de lui en Amérique, l'amant de ce type a découpé la toile en petits morceaux, un jour de scène... Et ce Twombly qui s'est vendu cent trente mille dollars, ce mois-ci, à Londres, appartenait à ce pauvre Teddy Millington Drake, c'est triste qu'il ait dû s'en séparer, il paraît que c'était une beauté, c'est sans doute pour payer la maison... »]

Mais lorsque nous sommes arrivés ici vers une heure et demie, W. y était déjà, et apparemment depuis un moment, puisqu'il était en slip et parlait à Twombly au téléphone. Après quoi et les présentations, il s'est mis à préparer les joints. Puis il s'est retiré un moment dans la salle de bains. Jean-Claude était assis dans l'un des fauteuils, j'étais debout à côté de lui, nous nous passions le joint. Il m'a caressé la braguette, je bandais. Il m'a sorti la bite du pantalon et s'est mis à la sucer. Cependant, nous continuions comme si de rien n'était à nous passer le

joint, et moi à le fumer en rejetant la tête en arrière comme je suis obligé de le faire, par défaut d'expérience du tabac, pour aspirer la fumée. Puis j'ai caressé sa braguette à lui et l'ai défaite. Il s'est levé, nous nous sommes embrassés, nous nous sommes déshabillés l'un et l'autre, nous sommes passés dans la chambre et nous nous sommes serrés l'un contre l'autre tout en nous embrassant, nus. Il était beaucoup plus grand que moi, beaucoup plus musclé aussi. Il semblait aimer particulièrement faire des pipes. W. nous a rejoints, l'a embrassé à son tour, a commencé à le baiser. Nous l'avons enculé tour à tour.

«On va te baiser tous les deux en même temps », lui a dit W.

Il paraissait pleinement consentant, et très au fait des techniques les plus perfectionnées du moment dans ce domaine. C'est lui qui m'a allongé sur le dos, et il s'est accroupi sur ma bite en me regardant, W. s'est introduit en lui par-derrière. Mais c'était tout de même très serré, ça me faisait un peu mal, je débandais. W. a joui seul. Après quoi, renversement général, en lui écartant bien les fesses avec les mains j'ai bouffé le cul de Jean-Claude, moite de sueur et dégoulinant du foutre de W., ce qui m'excitait nettement, et lui aussi, apparemment. Puis je l'ai baisé tout en l'embrassant, et nous avons joui ensemble.

Dix minutes après nous recommencions. W. l'a de nouveau enculé, moi aussi, un moment : il a joui mais je suis sorti de son cul et j'ai joui sur lui. Il est parti peu de temps après – il vit avec un amant et devait rentrer vers les trois heures. Nous nous sommes séparés comme des camarades de régiment après un dîner particulièrement réussi. De l'avis général, c'était une excellente soirée.] un télégramme de remerciements enthousiastes : « Transporté de l'article. Sujet touché au cœur. T'embrasse?»

W. devait, ce soir-là, dîner avec Bénédicte Pesle et les mécènes du Centre culturel du Marais, qui éventuellement lui auraient prêté un local. Il ne rentrerait, m'a-t-il dit, que vers minuit et demi. Christian recevait chez Roland des amis de Roland, et ne pouvait pas m'accompagner pour voir la deuxième partie de *1900.* J'ai donc téléphoné à Michel pour lui demander s'il voulait passer la soirée avec moi. Mais, à huit heures, il avait déjà dîné. Il est toutefois venu ici, et il m'a tenu compagnie pendant mon propre repas. Ensuite nous sommes allés voir *Les Hommes du*

président dans une salle assez sinistre des Champs-Élysées. Le film est bien sérieux, pour autant que j'en puisse juger, et bien lent.

« Ils ont réussi, disait Michel, à faire de Watergate, la plus grande crise constitutionnelle du XXe siècle, un vulgaire fait-divers... »

En fait on aimerait, pour le plaisir ou seulement l'amusement, un peu plus de dramatisation. On croirait voir un documentaire, tourné presque entièrement dans le huis-clos d'une immense salle de rédaction, et où les deux protagonistes passent leur temps au téléphone. Comme, en plus, on connaît l'issue de l'affaire, c'est un peu fastidieux.

Michel m'a raccompagné jusqu'à la maison, vers une heure. Lorsque je suis rentré, W. dormait déjà.] ,

~~*ça, tu peux en être sûr ».*~~

.

[~~Interruption :~~

~~coup de tél. de W., qui est chez l'hérèse. Il va manger un morceau avec elle, mais je peux acheter de quoi dîner pour nous deux, nous pouvons passer la soirée à la maison et regarder le film à la télévision]~~ ~~*A vrai dire, je ne me souviens plus très bien du reste des propos de Philippe ce soir-là.*~~

Mercredi soir, à peine W. rentré, nous nous sommes disputés [Fausse interruption [*ce n'est pas à cet endroit de la page qu'elle est survenue véritablement, et d'autre part je l'ai déjà notée, mais je m'embrouille dans mes crochets*] : coup de tél. de W., qui est chez Thérèse. Il va manger un morceau avec elle, dit-il, mais je peux acheter de quoi dîner pour nous deux, nous pouvons passer la soirée à la maison et regarder le film à la télévision.]*, à cause de son hystérie, de son incapacité, dans l'état où il se trouve, à écouter et à entendre un seul mot. J'allais même sortir.*

« C'est ça, sors tout seul, va tirer un coup, ça te fera du bien. »

Mais, finalement, une fois payé ce tribut rituel aux dieux de la dispute, nous avons dîné ensemble assez paisiblement, et passé le reste de la soirée à bavarder et à lire, et nous nous sommes couchés tôt.]*, ça, tu peux en être sûr. »* [À vrai dire je ne me souviens plus très bien du reste des propos de Philippe ce soir-là.]]

Nous sommes tous allés dîner chez Maria : W., Michel, Jean-Louis, Melinda, Claude et Lee. Là, nous avons trouvé Jean-Jacques, qui était avec une amie. Ils se sont joints à nous. Le repas a été très gai. Je parlais surtout à Michel, à Jean-Louis et à Claude, qui étaient de mon côté de la

table, et en riant je faisais du plat à Jean-Louis qui, flatté, enlevait son pull-over et ouvrait sa chemise.

«Allez, encore un bouton... »

Il se penchait sur son chien, qui était assis à côté de lui, et l'on voyait sa poitrine couverte de poils noirs, courts, épais, qui m'excitaient beaucoup. Michel avait l'air plutôt content, et fier du succès de son nouvel amant. Quant à Claude, il fantasmait sur Lee, jusqu'à ce que nous trois détruisions absolument en lui ce penchant.

« Tu as couché avec combien de gens à cette table?» me demandait Melinda.

– Quatre.

– Seulement? Pourquoi pas avec celui-ci? Pourquoi pas avec celui-là ? Et avec ton voisin, tu n'as pas couché avec ton voisin?

– Non, mais j'aimerais bien… Regarde comme c'est excitant quand il se penche sur son chien…

– *My dear*, j'ai remarqué... »

Lundi 6 décembre 1976, Saint-Nicolas, trois heures [*Chronique du retard* : j'ai vérifié les comptes du mois de novembre, payé l'électricité et le gaz, le téléphone et même le supplément pour retard de la redevance de télévision. Comment une vieille paysanne du Cantal peut-elle mener à bien tout cela, et se faire rembourser par la Sécurité sociale, je n'en ai pas la moindre idée tellement, à un type comme moi, ces choses paraissent compliquées, bien que j'aie fait de fortes études… On vous dit par exemple, à tel endroit, que votre chèque doit être libellé à l'ordre du chef de tel centre (Paris-Massy) ; mais, ailleurs, que l'enveloppe doit être envoyée à tel autre centre (Paris-Brune). Cette divergence paraît bizarre, mais si c'est là ce qu'ils veulent en effet, il ne reste qu'à espérer qu'ils savent ce qu'ils font… Je suis devenu très docile depuis que le téléphone a été coupé, et la redevance de télévision augmentée de moitié. Jadis je ne payais jamais mes contraventions : tout le monde me prédisait les pires catastrophes; et puis, un beau jour, tout a été amnistié, à l'élection de Georges Pompidou… Mais la fraude que je vois prospérer partout

m’effraie. Le raisonnement qui sert à la légitimer est toujours celui-ci : comme la fraude est absolument partout, celui qui s’en abstient court à sa perte.

J’ai voulu reprendre l’affaire dite de la “surface corrigée”. Jean-Louis, l’avocat, l’ami de Michel, est d’avis qu’il est fou de ne pas réclamer le remboursement des sommes trop versées. Sans doute vaudrait-il mieux lui transmettre l’affaire que de la laisser entre les mains de l’avocat dédaigneux et peu actif qui l’a suivie jusqu’à présent. J’ai appelé Michel pour lui demander ce qu’il en pensait et le numéro de Jean-Louis, mais on m’a dit au ministère qu’il était “souffrant”.

J’ai écrit quelques mots dans le cahier orné de la fausse colombe, sous la lettre C.

J’ai moins d’élan pour écrire ici, ces temps-ci, et je dois m’y contraindre. Aujourd’hui, qui plus est, je tombe de sommeil.]

Hier, j’ai travaillé jusqu’à huit heures. Puis je suis allé faire des courses à Pulcinella, l'épicerie des faux Italiens de la rue du Bac, la seule qui soit ouverte le dimanche soir. Ensuite j’ai regardé seul, à la télévision, un film idiot, Le Tatoué*, avec Gabin et Louis de Funès. La fascination des Français pour les aristocrates et leurs châteaux, bien qu’elle n’ait rien à voir avec celle, constitutive et fondamentale, des Anglais, est assez étonnante tout de même. Annoncée pour demain il y a une émission de la série “Provinciales” sur un certain vicomte de Rougé, qui vit seul dans son château de Vendée. D’après ce que l'on voit dans la courte séquence destinée à allécher les téléspectateurs, il a une belle tête de vieillard encore vert, et il a l'air charmant : il joue* Plaisir d’amour *au piano et il organise des rallyes royalistes, avec messe de saint Pie V. Nous en sommes déjà tout excités. Je suis sûr qu’il recevra des centaines de lettres.*

W., à mon retour, me raconte que Thérèse Bonney lui a demandé si j’étais jaloux d'elle.

«Elle sait que tu es pédé ?

– Oh, bien sûr, depuis longtemps! Au moins depuis une semaine... »

Il lui avait demandé, au début de leurs relations, si elle avait quelque chose contre les homos.

« Souvent leur sens moral est très faible », avait-elle dit.

Hugues Autexier et François Braunschweig sont très impatients de lui être présentés.

« Vous savez, elle est très antisémite », leur dit W.

Plus tard nous avons regardé La Fiancée de Frankenstein*, de James Whale, avec Boris Karloff et Elsa Lanchester, la femme de Charles Laughton (1935). La scène entre le monstre et l'ermite est très belle et la photographie souvent superbe, avec toute sorte d'angles très étonnants. W., qui avait fumé, était très enthousiaste :*

« C'est absolument l'histoire du Christ inversée, disait-il, ou quelque chose comme cela : parce qu'il est physiquement monstrueux, on lui envoie des pierres... »

Moi je ne pouvais m'empêcher de penser à ce garçon que l'on voit souvent du côté de la rue de Buci, et qui a une malformation du crâne qui le fait ressembler beaucoup au "monstre" du film. Cette soirée ne devait pas être facile à négocier pour lui. Mais enfin, il n'est pas vraiment monstrueux, somehow*, et il n'a pas l'air bête.*

J'ai lu García Márquez pendant presque deux heures; mais j'ai beaucoup de mal à lire les livres jusqu'à la fin, maintenant, et presque tous m'embêtent. Ce que j'aime, c'est feuilleter. Mon rapport "naturel " aux livres est de l'ordre du coup de sonde, d'œil, de projecteur, il se nourrit de la rencontre de hasard : la disponibilité d'esprit, l'acuité de perception, la mémoire et le sens des liaisons sont alors chez moi mille fois plus vifs (tout ce que je sais de vers, en particulier, procède de cette méthode, car je ne crois pas avoir jamais lu un recueil de poésie du début à la fin). Cela dit, je ne fais que constater le phénomène sans m'en féliciter le moins du monde, car si je vois bien ses vertus, ses faiblesses ne m'apparaissent pas moins, et elles sont sans doute plus marquées.

Nous avons éteint assez tard, après deux heures du matin en tout cas, et à huit heures j'étais éveillé. Comme W. devait se lever à neuf, je n'ai pas pu me rendormir.

Ce matin, alors que j'allais faire des courses pour le déjeuner, je suis tombé devant la maison sur Aragon qui se plaint que je le néglige.

« Tu n'avais qu'à m'appeler, lui dis-je.

– J'ai été très malade. »

Pendant trois jours il a été sans voix. Il a aussi de terribles ennuis de dents. Surtout il se plaint, comme toujours, de la disparition de pages et de pages de manuscrits, tout à fait mystérieuse parce que le coupable ne saurait être la bonne [*encore que… – elle est manifestement placée là par le Parti, de même que le chauffeur (et les amants ???)*] *: hier à minuit tout était en ordre, ce matin à dix heures il manquait trente pages :*

« Tu avoueras…

– Ce sera le Horla... Il paraît que je suis en disgrâce ?

– En disgrâce*?*

– Oui, à cause de l'entrefilet sur Malraux…

– Mais non, mais non… J'ai jugé que ce n'était pas opportun de dire ça, mais ça n'a rien à voir avec l'amitié...

– Mais ce n'était pas bien méchant…

– Peut-être, mais dans le contexte… Tu as vu ce que disaient les autres, dans la même page? Et dans ce journal-là…

– Jean a écrit un très bel article sur Échange…

– Oui, mais est-ce qu'il passera ? C'est ça, la question…

– Il est un peu long, en effet…

– Oh, ce n'est pas ça, ça ça ne les gêne pas. Mais Jean a eu une véritable altercation avec Jacqueline Piatier. Théoriquement elle est en bons termes avec lui, et d'ailleurs avec moi, mais là elle a été très grossière, elle lui a dit qu'il ne voulait jamais écrire que sur des gens dont personne ne voulait parler, etc. »

(Comme d'habitude je ne sais que croire, tant les versions divergent. L'autre jour Jacqueline Piatier était très aimable avec moi, au téléphone; et c'était son idée que de me demander mon avis sur Malraux. Si elle reprochait quelque chose à Ristat, alors, c'était de trop tarder à lui remettre son article sur Échange… *Bizarre – mais pas plus que le reste…)*

J'ai marché avec Aragon jusque chez lui. Dans la cour, il s'est plaint de la façon dont sont menés les travaux de réparation de la maison. La restauration du toit a duré trois fois plus longtemps qu'il n'était prévu. Maintenant il faut arranger toute sorte de choses à l'intérieur. Dans la grande pièce qui donne sur la cour, il a dû faire décrocher tout ce qu'il y avait au mur. Quant à la restauration de la façade elle est à vrai dire étrangement entreprise : on voit ici et là quelques pierres parfaitement blanches, qui paraissent neuves.

« Qu'est-ce qu'ils peuvent bien faire?

– Des essais, sans doute. »

Je suis monté avec lui mais ne suis resté qu'une dizaine de minutes [Interruption : coup de téléphone de Mark S. qui veut dîner avec nous.

« Qu'est-ce que tu as une voix mâle, au téléphone… Si on ne te voyait pas, on croirait que tu es un garçon… Exactement le contraire de ces mecs de San Francisco dont tu parlais l'autre jour, qui ont l'air de King Kong et, dès qu'ils ouvrent la bouche, du coiffeur attitré d'une troupe de danseurs belges en tournée aux Samoa. Je ne me suis pas encore tout à fait remis de ta description [Mark est venu ici, un matin, et nous avons parlé assez longuement, j'ai oublié de le relater, ou bien l'occasion ne s'en est pas présentée, de la Californie, presque exclusivement – ce devait être vendredi] de la piscine de Berkeley comme représentation idéale de ce que Dante avait en tête lorsqu'il écrivait le premier chant du *Paradis.*

– Oui, oui, c'est tout à fait ça. Et si tu vas dans un sauna, tous les garçons, tu sais, dont tu t'es dit toute ta vie : "Si seulement celui-là était gay, je serais parfaitement heureux…", eh bien ils sont tous là, béats, et ils te sourient béatement. L'autre jour, la dernière fois que je suis allé au sauna, il y avait un garçon merveilleux. Je me suis dit : "Celui-là, il est trop beau pour être vrai, ça va être encore un coiffeur qui essaie de se faire passer pour un 'Prairie Boy'…" Eh bien, pas du tout, c'était un cow-boy, un vrai. Son père avait un ranch au Texas, il venait en ville se détendre un peu, chez lui il passait son temps à monter à cheval.

– Et il t'a monté, toi ?

– *You better believe it. I* céded (*sic*), pour une fois… Est-ce que c'est fermé, le sauna Miromesnil ?

– Non, mais ça ne vaut pas beaucoup mieux. Tout le monde va au Continental Opéra.

– Mais tout le monde dit que c'est affreux…

– Mais non, ce n'est pas affreux du tout. J'ai un ami qui est même tellement enthousiaste de cet endroit qu'il a construit un tipi au bord de la piscine et qu'il ne met plus le nez dehors.

– Et il mérite qu'on aille au Continental pour lui tout seul?

– Il est très gentil.

– Ah, très bien, je vois, merci beaucoup…

– Non, sérieusement, il est très intéressant, aussi… C'est l'un des deux Argentins qui écrivaient des pièces pour le T.S.E., jadis, et qui maintenant écrivent pour eux-mêmes. L'autre est l'amant de Paloma P. Celui-ci était un génie à quatorze ans et il est encore assez brillant.

– Et toi c'était quand, ta période de génie ?

– Entre neuf et treize ans. J'avais un don d'élocution stupéfiant. Je pouvais parler de n'importe quoi pendant des heures, très brillamment, même si c'était sur un mode un peu pédant. Pendant des années, ensuite, j'ai d'ailleurs continué sur cette lancée [CELAN, CEYLAN, SRI LANKA, LANCIER, LANCE, LANCIA, LYCÉE, QUAND LES (*CANLÉ*)] avant de m'apercevoir, hélas, que j'avais perdu le coup de main, que mon éloquence m'avait tout à fait quitté, et que, pour tâcher d'en garder l'illusion, le rythme et le bruit, je disais absolument n'importe quoi. Et ensuite ça a été *downhill all the way.* Non, mais le petit Xavier, sérieusement, il est charmant.

– Quand est-ce que tu es allé au Continental pour la dernière fois ?

– Il y a deux ou trois semaines, avec lui, justement. Nous sommes partis au milieu d'un ballet de Martha Graham, c'était tellement chiant. Lui c'était la première fois de sa vie qu'il allait dans un sauna, *I played Virgil to his Dante*. Depuis il n'est plus ressorti de la vapeur. À propos, c'était comment, le Manhattan, l'autre soir?

– Mais tu le sais bien, puisqu'on s'y est vus !

– Oui, mais je partais comme vous arriviez.

– Dans les bras de ton chevalier.

– Oui, il avait de très beaux bras, justement. C'est même ce qu'il avait de mieux. Et toi ?

– Moi je suis parti avec un faux loulou de banlieue : il avait l'air d'un dur, en fait c'était un étudiant en médecine, quelle déception ! Et en fait de dur…

– Il n'était pas vraiment très mâle, c'est ça?

– Pas vraiment, non…

– Moi j'aime beaucoup ça. J'aime les faux en tout : les faux mâles, les faux cuirs, les légumes en conserve, Wagner en français, l'ananas en boîte, etc. : les mecs qui ont l'air de camionneurs et qui, à peine au lit ou même avant, te disent : "Baise-moi, baise-moi, oh oui, plus profond…" Bon, alors, c'est malin : maintenant, à cause de tes histoires, je suis excité comme un pou.

– Moi aussi.

– Tu as tout à fait une voix à faire des coups de téléphone pornos. Mais il faut que je travaille. J'allais dormir un moment, tandis que maintenant je vais être obligé de noter tout ce que tu m'as raconté, quelle barbe ! Tu rappelles vers huit heures?»], *car je devais rentrer à la maison pour excuser W. auprès de Patrick Sarfati qui devait venir le voir au sujet de réparations chez Thérèse Bonney, et lui dire d'aller le retrouver chez Warhol. De toute façon, chez Aragon, on n'est jamais invité à déjeuner impromptu. Il a une gouvernante à demeure, mais le déjeuner doit être toute une affaire apparemment, il n'est pas possible d'avoir une tranche de* roast-beef *sortie du réfrigérateur, il faut toujours que Maria soit prévenue au moins deux ou trois heures à l'avance...*]

[*Interruption. J'ai dormi une heure, après avoir débranché le téléphone. Ensuite W. a téléphoné. Nous devons dîner avec Valerie Lloyd et une amie à elle. Puis Mark S. est passé à l'improviste. Il a rencontré en venant, rue Jacob, un garçon avec lequel il a rendez-vous à dix heures, dans le square de la place Saint-Germain-des-Prés, près du Divan. Il me*

parle de San Francisco d'une façon qui m'attriste par l'acuité du désir déjà nostalgique qu'elle fait naître en moi :

« Tu veux rencontrer un garçon, tu sors dans la rue, il y en a dix, cent entre lesquels tu peux choisir… Et les dimanches après-midi dans Castro [CASTRES, CASTRIES, CASTRÉ, CHÂTRÉ, CASTRATION, *KASTRO* (FORTESSE EN MORÉE), CASTOR, CASTOR, CANTOR, KOSTA, *TOSCA*, LES TROSSACHS] *Street! J'entrais dans un bar, je parlais à l'un ou à l'autre, on se tapait dans le dos, je ressortais, je m'allongeais sur le capot d'une voiture, je lisais Shelley…*

– C'est pas considéré comme un peu snob, de lire Shelley dans la rue ?

– Penses-tu, personne ne remarque un livre! Et de toute façon ils ne savent pas ce que c'est que Shelley. Les gens ne pensent qu'à une chose, s'amuser [*non, pas exactement :* to have a good time]. *Il y a un million deux cent mille pédés à San Francisco, maintenant. C'est la plus importante minorité. Les garçons viennent de partout, du Colorado, du Nebraska, du Kansas – ah, ceux du Kansas! Ce sont des fils de petits fermiers, c'est la première fois qu'ils voient une grande ville, ils sont blonds, dorés et tout en muscles…*

– Il n'y a pas d'Italo-Américains ? Moi, je fais une grave fixation sur les Italo-Américains : tous les avantages physiques des Italiens, le type italien, la beauté italienne, la sexyté italienne, mais sans les emmerdements à l'italienne, les moi-j'suis-pas-pédé qu'est-ce-tu-crois, les c'est-juste-une-fois-comme-ça-pour-voir, les d'ailleurs-j'ai-ma-fiancée-elle-m'attend-faut-qu'j'lui téléphone. L'Italo-Américain est l'avenir du pédé…

– Ouais, quelques-uns… Pas tellement. Si, tiens, j'en connais un qui est d'une beauté inouïe, les cheveux noirs, une peau extraordinaire – c'est bien simple elle a l'air phosphorescente, comme de la soie ou du satin. Eh bien, un jour, je le connaissais de vue depuis des mois, brusquement je me suis décidé, je me suis lancé, je lui ai dit : "Il y a tellement longtemps que j'ai envie de faire l'amour avec toi !" Il m'a dit : "Bon, ben alors, allons chez moi." On a passé toute l'après-midi dans son lit. Il adore se faire baiser. Bon Dieu, qu'est-ce qu'il aime se faire baiser!

«Dans les rues il n'y a plus d'enfants blancs. Tous les enfants blancs sont partis, toutes les familles blanches, à cause des Noirs. Dans le centre de la ville il n'y a plus que les pédés et les Noirs. C'est tellement libre! À l'Opéra, tout le monde fume un joint, on sort des poppers avant tous les grands airs du ténor ou de la soprano. Quand j'étais avec Jeff, nous allions à l'Opéra tous les soirs, au promenoir. »

À ce point du récit il me montre une photographie de Jeff. Jeff ressemble un peu à Warren Beatty, en plus fin. Il est appuyé contre un mur, à un coin de rue. Sa jambe gauche est passée devant sa jambe droite, le pied gauche posé sur sa pointe. Il porte des jeans avec une large ceinture de cuir, et une chemise écossaise à dominante rouge, complètement déboutonnée. Il est très bronzé, il a quelques poils courts sur la poitrine, et les muscles dessinent, sur son ventre, un quadrillage presque parfait. Il sourit un peu, à peine. Ses yeux, peut-être à cause du soleil, sont presque fermés mais en même temps extraordinairement vifs.

«Le pauvre, je lui avais passé une hépatite. Après ça nous étions tous les deux au lit, convalescents. Tout d'un coup, un beau jour, il se lève, il me dit qu'il doit aller voir sa mère, qu'il a vu dans le noir, à travers la pièce, le regard de sa sœur, qu'il doit absolument partir, et tout de suite. Quelques jours après, je téléphone à un type qui est vraiment La Voix de l'Amérique, il connaît absolument tout le monde, il sait absolument tout sur tout le monde, il sait ce que tout le monde fait : "Lew, je lui dis, tu sais où est Jeff? – Oh, il me dit, il est allé à Hawaï se remettre de son hépatite…"

«Il avait été invité par Corb, qui est le micheton canadien de Rodney. Quand il m'a appelé, à son retour, je lui ai dit : "Jeff, tu as trente secondes pour t'expliquer. – M'expliquer sur quoi ? – Plus que quinze…"

« Il s'est mis à rire, j'ai raccroché, et voilà comment ça s'est fini. »

Mais, apparemment, ça ne s'est pas tout à fait aussi fini que Mark veut bien le dire, ou bien il s'embrouille, ou bien ma mémoire me trahit, ou bien je confonds les personnages, ou bien il y a deux Jeff – parce qu'à un autre point de ce récit Mark raconte qu'un jour il a entendu, dans leur chambre, une conversation entre Jeff et ce Corb, ou Carp, ou Karb.

Comme il ne pouvait pas la supporter il est sorti, ou bien il est passé dans la salle de bains. En revenant il a dit :

« *Jeff, cette conversation était horrible.*

– Pourquoi ?

– Pourquoi ? Mais parce qu'elle montre que tout et tout le monde a un prix.

– Bien sûr que tout et tout le monde a un prix! Toi aussi tu as un prix.

– Mon prix, c'est la jeunesse, c'est l'harmonie et la beauté. » (*Mark doit être la seule personne au monde capable de sortir une phrase pareille, ou de raconter qu'il l'a sortie, et l'on trouve ça très joli, très poétique et très frais, et pas du tout ridicule. Il est vrai qu'il doit être aussi la seule personne au monde capable de se promener avec à la main* Prometheus Unbound *sans qu'on puisse un seul instant songer à le soupçonner d'affectation...*)

«Et nous nous sommes mis à pleurer tous les deux dans les bras l'un de l'autre, en regardant finir cette liaison, cet amour, ce vrai amour qu'il y avait entre nous... »

(Ici s'impose sans doute un portrait de Mark, qui mesure un mètre quatre-vingt-cinq, qui a une façon un peu malaisée mais très attachante de bouger (a certain whining akwardness of movement)*, comme s'il ne pensait pas toujours à tout emporter quand il va d'un côté à l'autre d'une pièce, comme s'il y avait toujours un peu trop de lui, trop de longs bras, trop de longues jambes, trop de larges épaules surtout, pour que son esprit poétique et distrait pense chaque fois à tout faire se mouvoir en même temps, la peau très douce, la voix très grave, et un visage avenant que les lunettes inattendues, paradoxales, rendent parfait pour des affiches de jeune candidat irrésistible à la Chambre des représentants de Californie… Il fait aussi penser à Superman déguisé non pas en bureaucrate appliqué, mais en étudiant consciencieux.)*

Il a d'autres photographies. Plusieurs photographies de Jack, son amant du moment, qui est loin d'être aussi beau que Jeff. Et des photos prises à un grand bal de travestis, à San Franciso. Toute la rue était en travesti. Lui-même porte une longue robe de lamé, brillante, et une perruque. Le personnage semble prêt à attaquer d'une seconde à l'autre

l'"Air des bijoux". Des passants regardent ailleurs, parfaitement indifférents.

« Quand j'ai vu pour la première fois Jerry Sloup [*qui est le garçon dont j'ai découpé des images dans* Playgirl*, et que je trouve si excitant*]*, il était en travesti, il allait attendre un ami à l'aéroport. C'est un grand ami de Jeff, justement…*

[*L'autre jour, Mark m'a dit que Jerry Sloup était une folle tordue, qu'il était très décevant quand il parlait. C'est ce que tous ceux qui les connaissent disent toujours de tous les garçons qu'on voit dans* Playgirl*, lesquels expliquent tous en grand détail, dans le magazine, quel genre de femmes leur plaît, etc.*]

– J'aimais beaucoup aussi l'histoire que tu m'avais racontée, l'histoire du baiser – ça ferait un merveilleux travelling pour Hitchcock : la caméra vient du fond de la pièce, elle s'approche des deux garçons qui s'embrassent près d'une fenêtre, elle surprend le regard de l'un qui dans le baiser passe par-dessus l'épaule de l'autre à travers la baie et suit un garçon blond qui marche dans la rue, en contrebas, et sur lequel la caméra, sans interruption, descend. Le marcheur se retourne, lève le visage vers la fenêtre, les deux regards se croisent. Et lui, le garçon blond dans la rue, il ne fait ni une ni deux, il accomplit deux ou trois bonds, il monte jusqu'à la fenêtre en s'accrochant à la gouttière. Là-haut, il attend que celui qui le regardait soit seul. Puis il entre dans la pièce, par la fenêtre…

– Malheureusement, j'avais déjà dit à celui que j'embrassais que je partirais avec lui… J'avais mille fois plus envie de partir avec le blond de la rue, qui en plus avait manqué de se casser le cou pour arriver jusqu'à moi…

– Et alors, qu'est-ce que tu as fait?

– Je suis parti avec le premier, bien sûr.

– Oh, tu es un tel gentleman ! (You are such a gentleman!)

– Enfin, j'avais tout de même eu le temps de prendre le numéro de l'autre : je lui ai téléphoné le lendemain... »

[Mardi 7 décembre 1976, trois heures moins le quart. [Chronique du retard : *téléphoné à Michel pour prendre de ses nouvelles. Il est chez lui. Hier il était question qu'il ait une mononucléose. Aujourd'hui, d'après ce qu'il me dit, il n'a pas l'air bien malade. Jean-Louis est auprès de lui. Il me le passe pour que lui et moi parlions de l'affaire dite "de la surface corrigée". Jean-Louis est très impressionné que notre avocat jusqu'à présent appartienne au cabinet* <u>*Gide*</u> [DIS-JE, DIGUE, RIDE, LE CID, VIDE, *KID* (¬ *THE GOLDEN BUG* / *THE SUNDANCE KID*), GÎTE, GIL, GILLES (*J'IL*), GISENT (DE *GÉSIR*), *GYM*, JIM (¬ JAMES)] *:*

« Eh bien, on ne se refuse rien, mes chéris!»

Je lui explique que nous n'avons jamais rien payé à cet avocat-là, que celui que nous avions d'abord était parti pour le Brésil pratiquement sans avoir rien fait, après que nous lui avions versé déjà des honoraires; et que le second était censé recevoir les dossiers du premier :

«Bien sûr, nous aurions dû le payer si nous étions allés en justice, mais, jusqu'à présent, il n'y a rien eu de fait. »

D'après Jean-Louis je devrais avoir droit à l'assistance judiciaire, puisque je suis à peu près dépourvu de revenus.

«Mais maintenant je reçois une bourse de l'État...

– Tu as déjà touché quelque chose ?

– Oui, il y a trois jours.

– Oh, trois jours ça va, on peut toujours dire que ce n'est pas encore arrivé. Et puis ils ne le sauront jamais. Il faut que je vienne te voir, ou bien que tu viennes me voir pour que j'examine le dossier. Quand?

– Oh, ce n'est pas [Interruption : les ouvriers portugais qui travaillent sur un échafaudage, à la maison voisine, se parlent l'un à l'autre à dix ou quinze mètres de distance, sans la moindre pause. Ce vacarme me dérange, mais je n'ose pas aller m'en plaindre. [*Si, j'ai osé. Ils ont dit :*

« Ah oui, bon, d'accord...

– Merci beaucoup.

– Pas de quoi. »]] *urgent, ça traîne depuis des mois, ça peut bien attendre quelques jours de plus.*

– Oui, tu as raison. Si je vais te voir, il y en a qui ne croiront jamais qu'on ne fait que se pencher sur les dossiers. Peut-être que je peux venir samedi, avec Michel ?

– Oui, très bonne idée, quand tu voudras. »

J'ai feuilleté l'un des Observateur *que m'a passés Jean-Claude. Je voulais seulement y regarder la page de Claire Bretécher, mais je suis tombé sur des extraits du livre de Simone Signoret,* La nostalgie n'est plus ce qu'elle était*, où il était question d'Aragon. En novembre 1956, au moment de Budapest, Montand et Signoret hésitaient encore à se rendre en Union soviétique, où Montand devait faire un tour de chant en vertu d'un contrat vieux de dix-huit mois. Simone Signoret demanda alors à Aragon, d'après elle, s'il pouvait intervenir auprès de l'ambassadeur soviétique à Paris pour qu'il fasse en sorte que la tournée soit annulée par Moscou. Aragon déclina de le faire, et conseilla au chanteur et à sa femme de partir, parce qu'il n'y avait pas d'autre solution. Quelques jours plus tard, Claude Roy rapporta à Signoret qu'Aragon, dans un salon parisien, avait déclaré leur voyage "très inopportun" : elle essaya en vain de le joindre au téléphone pour lui dire "merde" avant de partir. Voilà encore une histoire dont on ne connaîtra jamais le fin mot…*

Gianni en parlait l'autre jour, donnant des faits la version d'Aragon, et se disant plus disposé à la croire que celle de Signoret. Pourtant Signoret a l'air honnête, et Aragon a été accusé toute sa vie, et de toute part, des pires machiavélismes. Mais qu'on lui prête si volontiers un pareil nombre de perfidies, peut-être cela vient-il seulement des positions diverses qu'il a occupées, et des haines qu'ont suscitées ses opinions. Est-ce que je sais? Et puis, des conversations de salon rapportées ne le sont-elles pas toujours plus ou moins à tort, en dehors de leur contexte, et selon des points de vue qui les biaisent ? Aragon, après tout, pouvait très bien, d'une part, estimer que Montand et Signoret n'avaient plus moyen de se dégager de ce voyage et n'en juger pas moins, d'autre part, qu'il tombait mal, qu'il n'était pas opportun.

J'ai aussi noté quelques mots à la lettre E, dans mon cahier à la fausse colombe.]

Je suis sorti vers neuf heures, hier soir, pour aller rejoindre chez Warhol W. et ses amis, Valerie L., qui est l'auteur de plusieurs catalogues d'expositions de photographies, et son amant, Harold X, un marchand de livres rares. Samia nous a rejoints un peu plus tard.

J'ai demandé à W., auquel Paul Otchakovsky l'avait passé, le texte de l'article de Ristat pour *Le Monde.* On ne sait d'ailleurs si ni quand il va être publié, à cause, d'une part, de la querelle entre Ristat et Jacqueline Piatier, de l'autre, de la grève des ouvriers du livre consécutive à l'évacuation, par la police, des locaux du *Parisien libéré* : aucun journal ne paraît, et la grève risque de se prolonger toute la semaine, sinon plus – juste au moment où deux articles sur *Échange* allaient enfin paraître, c'est bien notre veine [VERNE, VERNES, VERVEINE, VENISE, CANAUX, CONDUITS, SANG, TRANSMISSION, VIENNE, VIENNE, VAINE, NIÈVRE, YVONNE, NEIGE, GÉNIE, TAINE, SEINE, LAINE, MAINE, NAINE, REINE, PEINE, BENNE, BEN, GAINE, CAINE]!

L'article de Ristat se révèle moins enthousiasmant à la lecture que je ne l'avais cru d'abord en l'entendant de la bouche [COUCHE, DOUCHE, LOUCHE, MOUCHE, SOUCHE, TOUCHE, BUSH, *BUSH* (→ BUISSON), BOULLE, BOUSE, BOUTE (DE *BOUTER*), BÂCHE, BÊCHE, BÛCHE, BICHE, BOCHE, BOUCHE (DE *BOUCHER*)] de Paul, au téléphone. Il y a quelques éléments excellents, ainsi certaine citation de Musil utilisée déjà par Sollers dans *Le Parc* et admirablement bien venue ici. Mais il y a aussi plusieurs malentendus, et certains passages pourraient être raccourcis sans dommage. La copie dactylographiée qui est arrivée jusqu'à moi est extrêmement mauvaise, des mots ont sauté, la ponctuation est presque inexistante, les fautes de frappe abondent. S'il s'agit d'une photocopie du texte qui a été remis au *Monde*, il n'est pas étonnant que Piatier en ait été agacée, et l'on se demande bien quels désastreux résultats les imprimeurs pourraient fomenter à partir de pages à ce point fautives.

Valerie L. a apporté à W. les photographies qu'il avait achetées à Londres lors de son plus récent safari. Certaines sont très belles, et j'aime particulièrement une vue du palais de Saint-Cloud tel que l'avaient laissé la guerre de 1870 et la Commune : les murs sont encore debout, les

fenêtres vides, les statues ont les bras cassés, une large allée bordée de grands arbres s'avance vers le palais mort. Il y a aussi une merveilleuse vue de la forêt néo-zélandaise, dans les années soixante-dix, et celle d'une sorte de jacuzzi naturel, en ébullition, d'où sort une épaisse fumée. Mais W. a laissé passer, hélas, une photographie de la même série, qui est reproduite dans le catalogue de la même vente et qui montrait une haie bien taillée, en son milieu une barrière de bois, ouverte, et, dans le lointain, une haute montagne de forme conique, très semblable au Fuji-Yama, le sommet couvert de neige. C'est Valerie qui l'a achetée.

Valerie est très mince, un peu sèche, les cheveux assez longs, quelques-uns déjà gris. De Harold on pourrait faire à peu près la même description, sinon que les mêmes caractéristiques sont chez lui plus marquées, ses cheveux plats tombent comme des oreilles de chien, ou comme ceux d'un Incroyable Directoire, de part et d'autre de son visage allongé, creux, fatigué. Ils ont l'un et l'autre un air peu sain, comme si souvent, de nos jours, les Anglais. Ils se plaignent d'ailleurs beaucoup de la misère de leur pays, et de leur propre pauvreté qui leur rend inabordables, au taux où s'échange la livre, les restaurants parisiens.

Nous avons d'abord tenté d'aller au Petit Saint-Benoît. En chemin, dans la rue du Dragon, Harold [ARNOLD (MATTHEW ARNOLD, ARNOLD SCHOENBERG, SIR MICHAEL ARNOLD) (→ ROLAND, LANDOR, DONALD) / HAROLD WILSON / HAROLD BLOOM (↔ ALLAN BLOOM (→ *RAVELSTEIN* (→ RAVEL / STEIN))) / BLUM, *BLÜME* (→ CELAN) / LEOPOLD (LEONARD (→ WOOLF (→ CEYLAN), DE VINCI (→ CRÂNE → CELAN), LEOPARDI, *THE LEOPARD* (*LE GUÉPARD*))) BLOOM] m'expliquait qu'il s'intéressait surtout aux livres et aux revues du XXe siècle, et qu'il les cherchait plus volontiers, même quand il s'agit d'ouvrages et de magazines français, en Belgique et aux Pays-Bas qu'en France. Toutefois, Valerie et lui étaient allés effectuer des recherches à Clamecy, ou à côté, et ils avaient fait là-bas un excellent repas pour quinze francs.

« C'est à vous qu'il faudrait s'adresser si l'on désirait une collection de *Transition* [TRANSIT (→ TRISTAN, *TRISTAN* (« MON ART LE PLUS (…) UN ART DE LA *TRANSITION* » (WAGNER)) / TRANSIT

INTESTINAL (¬ CÔLON (*KOLON*, POÈME DE CELAN))], par exemple?

– Oui, j'en ai une ou deux.

– J'aimerais trouver les numéros où l'on voit les lettrines de Lucia Joyce.

– Ah, acheter les numéros séparément, c'est tout à fait autre chose... »

Nous sommes arrivés au Saint-Benoît alors que déjà on y disposait les chaises sur les tables. Nous avons donc dû marcher jusqu'au Balzar, bien que ce soit évidemment beaucoup plus cher. Dans la rue je faisais à Valerie mon fameux petit discours n° 99 sur le Balzar et le dosage exquis qui y réunissait, selon moi, bourgeois à Légion d'honneur du quartier, gens de Sorbonne, modèles, gens de cinéma et bohèmes de notre espèce, vivant au-dessus de leurs moyens.

« *Any english middle-class ?* » demande-t-elle plutôt froidement.

Très malencontreusement, à table, j'étais pris entre W. et Harold, qui l'un et l'autre fumaient sans discontinuer. En fin de journée, après des heures d'écriture, j'ai mal aux yeux, et la fumée ne fait que les irriter davantage. Dans le brouhaha du restaurant on ne peut entendre les gens qu'en se penchant vers eux, mais s'ils fument on prend toute leur fumée dans le visage. Je me souviens avoir lu, enfant, un article sur Salazar où l'on donnait comme un des pires exemples de son autoritarisme qu'il interdisait que l'on fumât dans son bureau. Cela me semblait pourtant la moindre et la plus légitime des choses à interdire, pour un dictateur ou pour n'importe qui. Les fumeurs embêtent les non-fumeurs, les empestent et les enfument avec une désinvolture confondante qui ne peut procéder que de leur nombre. Ils laissent derrière eux une odeur infecte dont seuls, Dieu sait pourquoi, les femmes sont autorisées à se plaindre. Bien sûr quelques-uns demandent parfois s'ils dérangent, mais malheur à qui oserait répondre *oui.* Que W., dans les six derniers mois, se soit mis à fumer comme un pompier m'exaspère, d'abord parce que j'ai horreur de la fumée, qui m'irrite affreusement les yeux, ensuite parce que je trouve idiot de contracter des servitudes à trente ans, enfin parce que j'y vois, plus ou moins consciemment, la marque d'une rupture avec moi, d'une

trahison, d'un passage avec armes, bagages et paquet de clopes au camp adverse.

J'ai changé de place et suis allé m'asseoir en face de Samia. À la table voisine deux garçons de vingt-deux ou vingt-trois ans, aussi cravatés qu'on peut l'être, le col doublement serré, même – et d'ailleurs ils étaient très congestionnés, et bien laids –, disaient :

« Il ne faut pas confondre la *duchesse* et la *princesse* de Guermantes. C'est de la princesse que je te parle.

– Il n'y a que Mme de Villeparisis qui ait un vrai salon... »

Samia, qui croyait qu'il s'agissait de personnages réels, et moi, pouffions, pour des raisons légèrement différentes, donc. Plus tard, dans les mêmes quartiers, il fut question de l'affaire du *Parisien libéré*, et des tendances monopolistiques de la C.G.T. qui se croyait tous les droits. Ces jeunes gens partis, leur succéda un couple de nouveaux riches quadragénaires, qui revenait de l'Opéra où l'on donnait *L'Or du Rhin.* C'était aussi le cas de Jacques Cousinet, qui, vêtu d'un costume sombre et croisé, fit son apparition en compagnie d'un garçon assez beau, solide, aux cheveux bouclés, et vint nous dire bonjour : la mise en scène était dégueulasse, paraît-il, mais musicalement c'était superbe.

« Je pense toujours, quand je te vois, dis-je plus tard à Samia (ou plus tôt), à la couverture d'un livre de Pierre Benoît dans le Livre de poche.

– *La Châtelaine du Liban* ?

– Oui. Il y avait trois volumes qui avaient des femmes sur la couverture : celui-là, *L'Atlantide*, je crois, et *Koenigsmark*, que j'aimais beaucoup et qui jouissait d'un très grand prestige parce qu'il portait le numéro 1 dans le catalogue. »

Elle m'a montré une photographie de son frère.

«Décidément, j'aime tous les Libanais.

– Il est aussi à moitié colombien, bien sûr... »

Il y avait aussi, au fond de la salle, un garçon aux longs cheveux blonds, un peu fade, pas très excitant, très grand, *avec une belle braguette*, a toutefois fait remarquer W., et qui avait un beau visage grave, très séduisant.

« Oui, il est bien pour une affairette, comme tu dirais, plutôt que pour un coup en l'air... »

Samia et moi, pour rentrer, avons partagé un taxi, entre le boulevard Saint-Michel et l'angle des rues du Bac et de Grenelle. Elle a trois amants américains, m'explique-t-elle : Van Sch. ; Brandt, qu'elle partage avec Alexis de R., mais qui est en train d'apprendre frénétiquement l'allemand, « il prend des leçons tous les matins à huit heures, tu comprends, c'est suspect : il doit se dire qu'au taux du mark il y a plus d'argent à gagner à Munich ou à Francfort qu'à Paris » ; et un troisième qu'elle a rencontré dans un avion, qui vit à Rome, qui est un peu sadique sur les bords, mais elle aime bien ça quand c'est bien fait, et lui justement il fait ça très bien, et il est aussi pas mal fétichiste, les mouchoirs, les talons aiguilles, etc. Si le chauffeur est si peu que ce soit intéressé par cette conversation, il n'en laisse rien paraître.

[*Interruption : thé. Téléphoné à Michel pour lui demander si par hasard il n'aurait pas emporté le premier tome des minutes du colloque sur Robbe-Grillet à Cerisy, que je ne trouve nulle part. Non. Il est enchanté de la vie. Jean-Louis va lui apporter sa télévision, ce soir, et dîner avec lui. Jean-Louis a déjà dit à ses parents qu'il ne dînerait pas avec eux le soir de Noël, et il leur a demandé d'arranger plutôt un déjeuner le lendemain. Michel est en train de lire un livre sur l'histoire du Conseil d'État, après un autre sur la jeunesse de Richelieu.*

« Tiens, il y a une chose que tu peux sans doute me dire, toi : quel était le critère pour établir qui avait droit au titre de prince du sang ?

– Il fallait descendre d'un roi par les mâles, je pense. » Etc.]

W. a fait venir ici Valerie et Harold pour leur montrer, disait-il, son Beulé – en fait toute sa collection, bien entendu. Le Beulé est d'ailleurs ce qui semble intéresser le plus Valerie. Moi j'ai montré à Harold les livres que m'avait donnés Aragon lorsque j'étais malade. Il semblait s'y intéresser beaucoup et W., comme chaque fois qu'il n'est pas au centre de quelque chose, était furieux de cette diversion, convoquait impérativement Harold à la table où se montraient les précieuses photographies, et allait jusqu'à recouvrir mes livres du portrait de Gilbert & George par Beaton. Son égocentrisme est quelque chose de prodigieux.

Bien qu'il ait porté toute la journée l'article de Ristat sur *Échange*, que Paul lui avait remis pour moi, il n'a pas trouvé une seconde, évidemment, pour y jeter un coup d'œil, ne serait-ce qu'au titre. Il a presque toujours raison, en revanche, quand il reproche aux gens de connaître moins bien que lui-même ce qui semble être leur partie. Ainsi Harold paraissait reconnaître le nom de The Hour Press, la maison qui a publié la traduction par Aragon de *La Chasse au Snark*, et il savait que cette institution était liée à quelque *exile* bien connu, mais il ne se souvenait pas, malgré une tentative de bluff, du nom de Nancy Cunard, que W. lui a offert distraitement.

Ma mère devait me téléphoner ce matin, mais je n'ai pas eu de nouvelles d'elle.]

Mark raconte aussi qu'il y a à San Francisco un sauna particulièrement "avancé" où il a conduit un Anglais très sérieux et très coincé qui faisait à Berkeley un doctorat de philosophie. Toutes les cabines y sont équipées de lits ou de hamacs à quatre piliers munis de chaînes et de billots où ceux qui (volontairement) sont attachés au cou, aux poignets et aux chevilles se font baiser par n'importe qui en conçoit en passant la fantaisie.

«Mais alors, c'est surtout S.M., non?

– Oui, plutôt.

– Ah, ça ne m'intéresse pas trop, dans ce cas. Moi, ma perversion, c'est la douceur.

– J'ai toujours pensé que le pire supplice à infliger aux mecs du billot, ce serait, au lieu de les enculer, de leur lire les chants huit et neuf du Paradis perdu *de Milton. Faire ça à un type de San Francisco, ce serait vraiment ce qu'il y a de plus cruel au monde – parce que les chants huit et neuf, quand même, lorsque Raphaël raconte ses histoires, c'est pas du gâteau. Même moi j'ai bien cru que je ne m'en tirerais jamais.*

«Le petit Dimitri m'avait bien laissé tomber, quand il était venu en France. Et ensuite il me parlait toujours d'un garçon qui était absolument son idéal, "le plus beau garçon de San Francisco", il disait. Un jour, dans une soirée, il me donne un grand coup de coude [Interruption : coup de tél. de "Grace de Monaco", qui veut passer. Mais

je dois travailler jusqu'à sept heures. « On se voit au vernissage de Lee? »] : *"C'est lui, c'est lui, regarde! C'est lui, et j'ai l'impression qu'il te drague! – Mais non, mais non…"*

«Mais comme, dix minutes après, le type me regardait encore, j'ai dit à Dimitri : "Au fond, tu as peut-être raison…"

«Et nous sommes partis ensemble, son idéal et moi. How's that, for poetic justice? »

Ou bien :

«La première fois que Jeff m'a emmené chez lui, on avait pris des Quaaluds, tous les deux. Tout d'un coup il m'a semblé qu'il y avait un type dans le lit, un type très beau, mais qui avait l'air de faire la gueule. Mais bon, je me suis dit que je rêvais et que ces Quaaluds, décidément, ça avait vraiment des effets bizarres. Plus tard j'ai dit à Jeff : "Tu sais, c'est marrant, j'étais tellement pété, j'avais l'impression qu'on était trois dans le lit… – Ah oui, a dit Jeff, c'était mon amant, le type avec qui je vis. – Ah bon, et vous faites ça souvent ? – Non, a dit Jeff, là c'était la première fois…"

Et il y a aussi, pour faire rêver presque douloureusement, les parcs, les plages, les falaises : les mecs baisent partout en plein air, en plein jour, dans les plus beaux endroits du monde, dans les rochers au bord de l'océan, entre les fleurs.

«Et ce n'est pas du tout dangereux ?

– Non. Enfin si, quelquefois, à cause des Noirs. Quelquefois les Noirs attaquent.

– Ils attaquent parce qu'on est blanc, ou bien parce qu'on est pédé ?

– Ils attaquent parce qu'ils sont pauvres et qu'ils sont mécontents de leur vie. »

Et encore :

« Il y avait ce garçon dont Jeff était amoureux et qui était amoureux de moi. Tu sais, au sauna, il y a des partitions, entres les cabines, qui ont peut-être deux mètres de haut; et, au-dessus, le plafond est très loin. Quand on est arrivés tous les trois il n'y avait plus de cabine libre. Jeff a marché en équilibre au sommet de la cloison, au-dessus des cabines,

jusqu'à ce qu'il en trouve une dont l'occupant était sorti faire un tour, ou pisser. Jeff a sauté dans la cabine, il nous a ouvert la porte, on est entrés. Quand le type est revenu – c'était sa cabine, après tout –, il a regardé ce qu'on faisait, il a dit : "Vous êtes trop beaux, tous les trois, trop beaux : continuez…"

«Il s'est fait tout petit dans un coin et il s'est branlé. Nous, on s'est pas occupés de lui…

«Mais ce garçon, là, celui dont je te parlais, qui était amoureux de moi – un jour, en plaisantant, tu vois, dans la rue, je lui dis : "Suce-moi."

«Et lui, aussitôt, il se met à genoux, il défait ma braguette, il sort ma bite et il se met à me faire une pipe, là, comme ça, en plein milieu du trottoir. Bon, San Francisco, d'accord, mais quand même… Les voitures passaient dans les deux sens, les gens ne regardaient même pas, ils sont tellement blasés, tu peux pas savoir…

– Et ça a duré longtemps ?

– Non, trente secondes, c'était pour rire… Mais il avait quand même ma bite dans la bouche, en pleine rue, à trois heures de l'après-midi, au milieu de la ville, et c'était même pas un quartier spécialement pédé...»

Etc.]

(suite de la p. 37 du cahier XXX [p. 1323]). Après dîner nous sommes tous retournés chez Warhol, où W. a montré sa collection de photographies à Jean-Jacques et à son amie. Melinda et Lee bavardaient, Michel et Jean-Louis flirtaient avec moi, un instant Jean-Louis est venu s'étendre sur moi, sur le canapé, et nous nous sommes embrassés avec beaucoup d'enthousiasme, quinze secondes. Puis chacun est rentré chez soi.]

(suite de la page 68 du cahier XXIX [p. 1317]*), mais où l'on peut croire retrouver, ici et là, dans un ornement, dans le détail d'une croisée, d'une corniche, du départ d'une arcade, un écho de l'œuvre de leur maître, assez étonnant dans le contexte.*

Il a été beaucoup question d'Italie, mais surtout de Grèce [GRACE, GRÂCE, GRAISSE, GRÈS, GROSSE, CRAIG, GREIGE, SERGE, SERGE, GERS, GERCE (DE *GERCER*)]*, de Lesbos, et aussi de Patmos*

où il va tous les ans depuis dix ans. C'est à une ou deux heures de caïque de Samos, île bien étrange elle aussi, dont toute une côte est peu accessible et déserte [*Samos, maintenant! Il ne manquait plus que Samos ! Comme si San Francisco n'était pas suffisant ! Je me demande s'il y a des gens qui sont aussi ravagés que moi par le désir* (sexuel*, bien sûr, mais pas seulement; ou alors il s'agit d'une "sexualité" générale, panique*) *pour l'immensité de la terre (immensité par rapport au temps (et accessoirement à l'argent) dont nous (je) disposons…). Tout ce que j'écris (littéralement) est arraché (littéralement) à une espèce de rêverie perpétuelle inspirée (dictée, imposée) par l'amour de la terre (et des corps, et des jardins, et des terrasses, et des rues, des bâtiments, des ombres, des paysages). Cette rêverie est ce qu'il y a de plus éloigné du rêve. Elle est aussi peu onirique que possible, elle est profondément réaliste (enfin – d'une "réalité" un peu sélective, soit…), elle se nourrit de vérité, ou plutôt d'"érudition", ce qui n'est pas exactement la même chose : de récits, d'évocations, de descriptions, de phrases. Mais il faut que la phrase ne se détache jamais de lieux nommés, nommables, "véridiques". Je le vois bien en lisant* Cent ans de solitude *: les moments où je décroche sont ceux où, malgré la meilleure bonne volonté, on ne peut plus y croire – réalisme "poétique", oui, mais nullement "fantastique", et encore moins "magique". (Je ne trace pas ici les règles d'une esthétique, je fais un état des lieux "érotique" (comme on explique "son genre" en amour)).*]

« Je m'intéresse beaucoup à l'archéologie

[Jeudi 9 décembre 1976, quatre heures vingt. [*Chronique du retard d'aujourd'hui* : j'avais rendez-vous à deux heures chez le dentiste, pour un simple détartrage, mais il est apparu qu'un de mes plombages était tombé, et en conséquence je vais devoir deux fois retourner là-bas.

Le dentiste m'ayant rangé une fois pour toutes dans la catégorie des "intellectuels", il me pose chaque fois les mêmes questions :

« Et comme exposition, qu'est-ce que vous avez vu d'intéressant? Et au théâtre? »

Comme j'ai bien dû lui dire que je n'allais jamais au théâtre, parce que j'étais incapable de prendre des dispositions à l'avance et de faire la queue pour des places (ne parlons pas de les payer…), il a eu l'air vaguement choqué, comme si je m'étais installé par fraude, à ses yeux, dans une couche socioculturelle à laquelle je n'appartenais pas vraiment. Lui a vu *Ivan le Terrible*, à l'Opéra, et il en était très content, quoique la chorégraphie, évidemment, n'ait rien de bien nouveau. Etc.

En sortant de chez lui je suis allé juste en face, au kiosque à journaux qui est en face du métro Odéon, pour acheter *Le Monde* et voir si l'article de Jean Ristat s'y trouvait. Non, bien sûr : M. André Roussin reçoit à l'Académie française M. Félicien Marceau.

Au moment de rentrer chez moi je suis tombé sur Aragon qui se rendait chez Gallimard, et je l'ai accompagné.

« Tu avais raison : il n'y a pas d'article dans *Le Monde*...

– Oh, il n'était pas sûr que ce doive être cette semaine… Tu ne peux pas t'imaginer ce qu'est ma vie... »

Une fois de plus tous les manuscrits, ou bien sont-ce les épreuves, se sont mélangés, il manque des pages, etc. Cette fois-ci c'est l'année 1936 qui pose un problème…

«*Encore*? Mais je croyais qu'on était arrivé à 38?

– J'ai décidé de réécrire le livre en repartant du commencement. C'était la seule solution.... »

Nous marchons comme Virgile et Dante, une de ses mains sur mon épaule, dans la rue Montalembert sens dessus dessous, car il s'y creuse un parking, je crois. Un passage entre deux palissades a été aménagé pour les piétons.

«Ils m'ont dit, chez Gallimard, qu'on allait leur mettre un pont-levis… Et puis, tu comprends, je dis des choses comme ça, suivant l'inspiration du moment, mais les gens ne comprennent pas ça, ils s'y accrochent et me le ressortent… Il y a un type qui avait un projet me concernant, je lui ai dit d'accord, il y a des mois. Maintenant il m'envoie une espèce de biographie de moi, c'est à se taper le cul par terre : il aurait beau y

travailler mille fois ce serait toujours mal, il faut que je lui dise que ce n'est pas la peine de continuer…

– Oui, ça c'est toujours difficile…

– Tu as un moment?

– Non, il faut que j'aille travailler.

– Mais j'en ai pour une minute…

– Mais ensuite il faudrait que je rentre immédiatement, ça ne servirait à rien…

– Bon, bon, va... »

Christian a téléphoné, à peine étais-je rentré, et m'a proposé d'aller ce soir voir la deuxième partie de *1900.*

« Je t'ai appelé hier pour te demander la même chose. Il n'y avait personne chez toi.

– Hier soir nous sommes allés entendre Mauricio Kagel [CAGE, CAGE, L'ÂGE, GEL, LÉGAL, LE GAC], au Marais.

– Ah oui, W. l'a entendu, il disait que c'était chiant.

– Oui, c'est trop long…

– Pour ce soir je ne sais pas, il faudrait que je parle à W., je ne sais pas où le joindre... »]

[*Chronique du retard d'hier* : Ma sœur et son fils sont arrivés hier à deux heures précises. Florence [FLORENCE, FLEURANCE, FLORE, ANSE, RANCE, RANCE, RANCE (EN AVEYRON : COMBRET-SUR-RANCE), FRANCE] porte un manteau en queues de vison. (« Le vison c'est deux millions; ça ce n'est que cinq cent mille... ») C'est la première fois qu'elle le met, parce que dans certains milieux, ça ne va pas. Elle voit beaucoup de monde. Elle s'est élevée dans la hiérarchie d'un service de vente aux particuliers, par des particuliers, de produits d'entretien de toute espèce. Des hôtesses réunissent chez elles des voisines, des amies, des relations et sont chargées de leur vendre ces produits et de les persuader de réunir, à leur tour, d'autres groupes chez elles. Flossie,

maintenant, tout en continuant à vendre elle-même, recrute et forme les hôtesses, et touche un pourcentage sur leurs ventes.

« Le mois dernier je me suis fait trois cent cinquante mille francs. J'ai gagné un voyage en Autriche, cet été. Mais, ces jours-ci, j'ai raté un voyage en Grèce, j'étais furieuse…

– Et l'Autriche, c'était comment?

– Oh, très bien, très bien organisé, et puis j'étais avec une amie, une cousine des O'Lanyer, qui avait rencontré en Suisse, peu de temps avant, trois Autrichiens qui ont été merveilleux. Les jours où on avait quartier libre, ils nous ont emmenées dans les environs de Vienne, dans des endroits très jolis, pour déjeuner à la campagne, sans jamais vouloir qu'on paie quoi que ce soit et sans nous embêter du tout. Deux étaient célibataires, l'un était marié – des hommes de quarante ans environ. On a passé un jour une après-midi chez la mère de l'un, à la campagne. Elle avait fait un barbecue, il y avait une piscine, c'était très bien : une femme qui sait recevoir, à deux cent cinquante kilomètres de Vienne; c'était le jour où l'on repartait, je ne suis jamais allée aussi vite, sur l'autoroute…

– Vous êtes allés à Salzbourg ?

– Non, pas à Salzbourg.

– Vienne c'est un peu triste, non?

– Oui, plutôt, je n'étais pas enthousiasmée. Enfin, on a été reçus à l'hôtel de ville, il y avait un grand dîner…

– Mais c'était somptueux !

– Oui, en robe du soir, et tout ça… Enfin, l'hôtel de ville, c'est plutôt laid…

– Vous êtes allés à Schönbrunn ?

– Oui, et on a visité des choses souterraines, très profondes, tu ne connais pas ? Ouhhhh, ça faisait un peu peur, ça… Mais j'aurais bien voulu aller en Grèce, ça j'étais furieuse : c'est moi qui avais fait le plus de ventes mais les femmes de mon groupe n'en avaient pas fait assez, alors ça n'a pas marché... »

Elle a une carte de V.R.P., et elle envoie son fils la mettre sur le pare-brise, car elle est garée à un endroit interdit. Néanmoins la voiture sera la

seule à avoir une contravention. « La première de ma vie! » dira ma sœur [*SIR*, SIR ARNOLD BAX, SIR MALCOLM ARNOLD, SIR RALPH JOHNSON / CŒUR, MŒURS, PEUR, FEURS, ROSE, HEURE, BEURRE, BEUR, REUSS]…

Nicolas a douze ans, il a les cheveux blonds, longs, un visage fin qui manque un peu de menton. Lui et sa mère veulent voir à quoi ressemblent mes livres. Je montre *Échange*, que Flossie ouvre au hasard, je ne sais pas à quelle page.

«Mais Nicolas aimerait en voir un qui porte ton nom... »

Ils aperçoivent *Passage,* dans une pile. Je ne tiens pas trop à un contact plus étroit.

Flossie a un rendez-vous rue de Ponthieu – l'une de ses fameuses réunions de dames.

« Tu ne veux pas garder ton neveu, par hasard, pendant ce temps? À moins que tu ne doives travailler? Tu as des horaires très stricts?

– Oh, je peux travailler quand je veux, c'est l'avantage. Pourquoi pas ? Mais qu'est-ce qu'il veut faire ? Tu veux aller au cinéma? dans un musée? Jetons un coup d'œil à *Pariscope*... Celui de cette semaine n'a pas paru, à cause de la grève. Tiens, voilà celui de la semaine dernière, il est certainement encore bon… Qu'est-ce qui te dit quelque chose? Tu veux voir un film de Fred Astaire, tu sais, une comédie musicale? *Une comédie musicale*? C'est un film où les acteurs chantent et dansent, un film avec de la musique… Tu aimes ça? Ou bien il y a *Fantasia*, c'est un dessin animé de Walt Disney [DENIS, INDES, SYDNEY, SIDNEY, SYDNEY(→ *ARCADIA*)], sur des morceaux de musique classique. Je l'ai déjà vu, ce n'est pas mal... »

Mais il n'a pas l'air d'avoir d'opinion.

Je lui ai donné, à l'occasion de la Saint-Nicolas, cent francs dans une enveloppe, accompagnés d'un petit mot lui expliquant que je ne le voyais pas assez souvent pour savoir ce qui pourrait lui faire plaisir. Mais il revenait du Bon Marché où sa mère lui avait acheté une carabine [CAR, ARC, CABINE, CARINE, CARABIN, ARABE, BARAQUE, CRABE, BINER] à air comprimé, avec de vrais plombs, et de petites cibles en carton.

«Il y a une espèce d’appareil pour tenir la cible, mais ça, on l’achètera la prochaine fois…

– Peut-être qu’on peut aller l’acheter maintenant, qu’est-ce que tu en dis ?

– Oui. »

Nous sommes donc allés tous les trois au Bon Marché. « C'est beau, ce magasin, tout de même », dis-je. Ma sœur me regarde comme si j’étais fou. La carabine qu’ils avaient achetée coûtait cent dix francs, était de marque “Eureka” et de type "Diane”. Il existe aussi un modèle "Super-Diane”, à cent cinquante francs. L'appareil en métal vert où l’on place les cartons de cible coûte cinquante francs. Nicolas n’aura le droit de se servir de ses nouveaux jouets qu’à partir de Noël.

Son frère Martin est en classe de neige en Savoie.

« Envoie-lui une lettre. Il aime tellement recevoir du courrier... »

Je devais accompagner, avec sa voiture, Flossie à sa réunion qui devait se tenir à quatre heures moins le quart, rue de Ponthieu, et Nicolas et moi irions ensuite au Studio Marigny voir *Amanda.* La voiture était garée entre la rue de Grenelle et la rue de Varenne, avec sa contravention. La grande avenue centrale qui va des Invalides au pont Alexandre-III est désormais à sens unique, on ne pouvait pas la prendre. Nous avons donc emprunté celle de droite quand on va vers la Seine. À cause des travaux du métro, peut-être, la circulation y était à peu près immobile, nulle. Nous avons passé là une bonne demi-heure. En plus on ne pouvait pas rejoindre le quai d’Orsay, il y avait une déviation. Si l’on tournait à gauche, l’encombrement continuait. Nous avons donc tourné à droite, dans la rue de l’Université. Mais toutes les rues qui de là rejoignent le quai sont maintenant à sens unique, peut-être provisoirement, et nous n’avons pu tourner à gauche que dans la rue de Belle-chasse. Entre la rue de Solférino et le pont de la Concorde la chaussée s’était effondrée, un énorme camion était tombé dans un trou, la circulation était bloquée. Sans cesse nous tournions donc autour d'un centre impossible à atteindre. Le temps passait. Il a fallu prendre à gauche dans la rue de Solférino, puis à gauche de nouveau dans la rue de Lille où les voitures étaient pare-chocs contre pare-chocs, et n’avançaient pas.

«En plus, cette femme qui reçoit aujourd'hui, disait ma sœur, c'est une vieille fille particulièrement cruche, qui s'affole de tout : ça, elle doit être en train de paniquer, à ne pas me voir arriver! Elle m'a prévenue que j'aurais beaucoup de personnes "du troisième âge". Je n'ose même pas téléphoner. »

Nous avons tourné à gauche dans la rue du Bac, emprunté le pont Royal, rejoint la Concorde par la rue de Rivoli et la rue de Ponthieu par l'avenue Gabriel. Il était quatre heures et demie quand j'ai laissé Flossie devant la maison où devait avoir lieu sa séance. J'ai pu me garer [*Interruption : long coup de téléphone de* [Interruption : coup de téléphone de Christian qui veut savoir ce qu'il en est du cinéma ce soir.

« Rien de neuf. Je ne peux pas joindre W., il ne travaille plus à la galerie. Est-ce que tu peux me rappeler dans un moment? J'aurai peut-être des nouvelles…

– Oh là là, tous ces mariages, qu'est-ce que ça complique la vie !

– Oh, ça a ses avantages, tout de même…

– Peut-être, mais aujourd'hui je ne vois que les inconvénients... »] *Michel Favret-Millet, que j'ai rencontré après déjeuner comme j'allais chez le dentiste : une personne qu'il connaît très bien a déjeuné à l'hôtel de Lassay* [LASSÉ(E), LACET, CELA, CELAN, CEYLAN, SALÉ, SALA, CLASSÉ, LASSO, C'EST LÀ, PASSÉ, MASSÉ, TASSÉ, LAISSA (DE *LAISSER*), CASSÉ] *chez Lucie Faure, il a été question de moi à table. Quelqu'un de très important a parlé de moi.*

« Oh, c'est toujours Barthes qui parle de moi aux déjeuners de Lucie Faure…

– Non, non, ce n'est pas Barthes…

– Aragon?

– Non, non, pas du tout, je ne peux pas te dire qui.

– Et alors, c'était en bien ou en mal?

– Oh, c'était à table, pas dans une embrasure où l'on s'amuse à descendre les gens en flammes : en bien, en bien. Il y avait là une personnalité très connue dans toute la France…

– Et c'est elle qui parlait de moi ?

– Non, mais elle en a entendu parler.

– Oh là là, tous ces mystères… Où es-tu, là ? Tu as fini ta journée?

– Non, je me prépare à être reçu par mon supérieur hiérarchique, un ministre plénipotentiaire : ça m'a toujours plu, ce mot – un ministre plénipotentiaire hors cadre.

– Et toi, tu es quoi ?

– Oh, moi, je ne suis qu'un modeste secrétaire de troisième classe à la [Interruption : coup de téléphone de Raoul :

« On ne vous voit plus. Qu'est-ce qui se passe?

– Et toi ? Alors, John va venir en France ou non?

– Non, je ne pense pas : je lui ai dit de ne pas venir, pratiquement.

– Ah, merde, je voulais qu'il vienne, moi. [*Interruption : coup de téléphone de W., la voix peu aimable. Il dit qu'il est épuisé, qu'il a passé sa journée à faire des courses pour "la Bonney", qu'elle lui fait réparer sa machine à coudre antédiluvienne pour se tailler un pyjama dans un tissu Rodier 1925. Moi :*

« Je suis allé à T.W.A., c'est de la foutaise cette histoire de billets à trois cent vingt euros qui permet d'aller dans toutes les villes américaines. En tout cas, ça ne marche que si l'on veut aller dans des villes bien déterminées. T.W.A. ne va pas partout, loin de là. Il n'y a pas d'accords entre les compagnies, on ne peut aller ni à Memphis, ni à Miami.

– Mais si, moi je suis allé dans une agence, on peut avoir pour trois cent vingt dollars un billet qui correspond à un arrangement entre T.W.A. et je ne sais plus quelle autre compagnie, et qui permet d'aller où on veut – seulement il faut s'arrêter au moins dans sept villes, c'est la seule condition.

– Ah bon, alors une fois de plus personne ne dit la même chose… Ce qui semble être la grande économie, c'est de rester plus de vingt-deux jours : ça, ça diminue énormément les prix.

– Bien sûr, je sais.

– Ah bon, je croyais que tu pensais rester moins longtemps.

– Non, non, il faut rester au moins vingt et un jours, bien sûr. Quoi de neuf, à part ça ?

– Un type a téléphoné, il demandait Samia, c'était au sujet d'un local, mais ça me paraît trop petit : il y a seulement vingt-cinq mètres carrés au rez-de-chaussée, et la même chose au-dessus. Et rien que pour ça le droit au bail est de cent soixante-dix mille francs; il dit que c'est normal, maintenant, dans le quartier – c'est entre Beaubourg et les Halles. Il avait aussi un truc plus grand, dont il avait parlé à Samia : ça avait l'air très bien, mais la reprise était de trois cent mille francs. Et de toute façon c'est déjà parti. Ah, et puis Raoul a téléphoné, Il voudrait nous voir. Il a dit à John qu'il ne voulait pas qu'il vienne.

– Ah oui, pourquoi ?

– Parce qu'il en a marre de recevoir des casseroles sur la tête, dit-il.

– Il est amoureux de quelqu'un d'autre ?

– Non, non, il dit que non. Il est allé chez ce type, tu sais, celui qui était venu chez Warhol.

– Ah oui, ce Richard… Je ne l'aimais pas tellement.

– C'était très bien, dit-il, mais ce n'est pas sérieux. Il a dit qu'il retéléphonerait plus tard, pour te parler.

– Non, les autres vont venir à huit heures et demie.

– Quels autres ?

– Tex et Braun. Je t'ai dit qu'ils nous avaient invités à dîner, tu ne te souviens jamais de rien. Je crois que je vais me reposer un moment. Téléphone-moi à huit heures pour me réveiller. »]

– Et vous, qu'est-ce que vous faites ?

– On va aller aux États-Unis, je crois.

– Ah, oui… C'est pour ça que tu veux que John vienne à Paris ! Ça m'étonnait, aussi… Mais s'il sait que vous allez être là-bas il ne viendra jamais, c'est sûr.

– Pourquoi tu ne veux pas qu'il vienne ?

– Parce que, mon vieux, j'ai trente-cinq ans [*Interruption, nouvel appel de Christian. Moi :*

«Écoute, mon vieux, je suis complètement con : je suis invité à dîner par deux types avec W., il y a au moins une semaine de ça, j'avais complètement oublié.

– Oh, merde! Non! Maintenant j'ai dit à Roland que j'allais voir 1900 *avec toi…*

– Oh non! Ah, mais qu'est-ce qu'on peut faire ? Peut-être que je peux essayer de me dégager de ce dîner…

– Non, non, je t'en prie : j'irai voir Diego, il est très bien dans ce cas-là… Remarque, il est très possible qu'à partir de demain je sois libre d'aller voir 1900 *tous les soirs de ma vie…*

– Pourquoi, il était furieux que tu y ailles ce soir ?

– Non, non, mais je suis insupportable, ces temps-ci, de tellement mauvaise humeur… Il va finir par en avoir marre.

– Je ne sais pas, moi, je ne t'ai jamais vu sous cet aspect-là. C'est difficile à imaginer. Mais bon, enfin, tu m'excuses ?

– C'est moi qui suis désolé, j'ai très mal arrangé ça : je lui ai dit que j'allais avec toi, mais tu m'avais dit que tu n'étais pas sûr de pouvoir. On n'y arrivera jamais….

– Tu vas y aller ce soir ?

– Je ne sais pas. Ça dépendra de Diego…], c'est l'âge où il faut changer de cap, j'en ai marre de recevoir des casseroles sur la tête. Et puis, c'est tellement bien, d'autre part…

– Ah oui ? Quelle autre part?

– L'Est.

– Quel *Est*? Oh, le mec de Saint-Dizier ! Tu le vois encore?

– Oui, je suis allé chez lui, chez sa mère. Sa mère m'adore, elle me trouve très beau. Elle me montre à son fils et elle lui dit : "Regarde comme il est beau !"

– Elle comprend ce qui se passe?

– Bien sûr ! Elle approuve tout à fait. Tu parles, au treizième étage d'un H.L.M., dans un appartement minuscule…

– Alors, c'est le grand amour?

– Non, ce n’est pas sérieux. Mais justement, c’est bien comme ça. Moi j’en ai marre, des passions hystériques. Il faut vivre, un peu. En plus, John voulait rentrer définitivement.

– Ah bon ?

– Oui, enfin plus ou moins. C’est pour ça que je me suis affolé. Et vous, qu’est-ce que vous faites?

– Oh, on mène une vie très calme. On se couche tôt, on se lève à neuf heures…

– Vous avez été invités chez Paloma Picasso ?

– Oui.

– Qu’est-ce que c’est, cette soirée ?

– C’est pour des travelos noirs américains qui passent aux Bouffes-du-Nord, la Trockadero Monte-Carlo Company.

– Ah oui, j’ai reçu une invitation pour ça, pour une avant-première, c'est ça ? Je ne savais pas ce que c’était. Ah, mais c’est très bien. On va se voir là, alors ?

– Oui.

– Je vais rappeler un peu plus tard, j’aimerais bien parler à W.

– O.k. »] *section d’Orient.*

– Est-ce que tu connais Bernard Prague ?

– Ah oui, c’est le type qui a été nommé pour le commerce à Los Angeles.

– Oui, mais il est revenu, il est à Paris maintenant, au quai Branly.

– Tu le connais bien ?

– Oui, très bien.

– Ah ah…

– Ah non, pas “ah ah”, non, non, pas du tout. Mais je l'aime beaucoup, il est très [Interruption : coup de téléphone de Samia. Je lui dis ce que m’a dit l’agent immobilier qui a appelé. Mais elle connaît déjà ce local.

« Et W., il est comment?

– Oh, d’une humeur de chien, fatigué, pas aimable…

– Oh là là… Ça ne donne pas envie de lui parler… Dis-lui de me téléphoner, pourtant. Il ne t’a rien dit au sujet de la Bonney ?

– Non, pourquoi ? Il y avait une négociation particulièrement importante, aujourd'hui ?

– Non, mais elle n’a toujours pas signé le contrat, la garce [ARC, CAR, GARE, CHARGE, EDGAR, GERS, MARS, MARS, FARCE, TARSE, GRÂCE, GRASSE, GRÈCE]… Enfin, dis-lui de m’appeler.

– D'accord. »] *gentil. Il semble faire une carrière rapide.*

– Oui, tous ces types du Commerce extérieur font des carrières très rapides. Nous, au Quai d'Orsay, on les déteste : ils font toute sorte de difficultés aux ambassadeurs, et ils leur disent qu’ils ne dépendent pas d’eux, qu’ils relèvent des Finances, etc.

– Il revient de Yougoslavie où il était avec Giscard. Il a été décoré par le maréchal.

– Ah bon, de quoi ?

– Il ne sait pas, il ne comprend pas le serbo-croate. Il n’arrive pas à déchiffrer ce qu’il y a sur la médaille.

– Ah, je lui traduirai, s’il veut, contre une petite rémunération.

– Tu parles serbo-croate ?

– Oui, plus ou moins. Ma spécialité, ce sont les questions yougoslaves. »

Il m’invite à une soirée le 9 janvier.

« *Je ne sais pas si je serai rentré, je vais aux États-Unis. C’est moins cher si on reste plus de vingt-deux jours. J’ai passé une heure à T.W.A., ce matin – c’est à n’y rien comprendre. »*

Il me donne le numéro de téléphone d’un type qui travaille à Air France, qui est un ami à lui et qui a une passion pour le Quai d'Orsay.

« Si tu lui dis que tu téléphones de la part du Quai d'Orsay, il fera n’importe quoi pour toi. Il est très fort pour organiser ce genre de voyage à plusieurs étapes, parce que lui il les a tous faits, il connaît ce qu’il y a de mieux.

– *Très bien. Merci beaucoup. À bientôt*. »] presque en face. Il était trop tard pour aller voir *Amanda*, et nous avions décidé, Nicolas et moi, de seulement traîner sur les Champs-Élysées, de prendre du chocolat quelque part. Mais nous sommes entrés par hasard dans la première galerie qui s'est présentée, entre la rue de Ponthieu et les Champs-Élysées, et le premier cinéma que nous avons rencontré avait à l'affiche *Fantasia*, qu'après tout on peut très bien prendre en vol, puisqu'il s'agit de séquences distinctes.

«Il y a une réduction pour les étudiants?

– Jamais sur les Champs-Élysées. »

(Quinze francs la place.)

En fait, le film n'était pas commencé, et nous avons dû voir deux dessins animés de Walt Disney, plutôt rasants. Il n'y avait dans la salle, pour ainsi dire, que des enfants, à l'exception de quelques pères, sans doute divorcés, qui avaient le mercredi la garde de leur progéniture. La plupart des enfants semblaient beaucoup plus jeunes que Nicolas, et pendant tout le film je me suis fait beaucoup de souci quant à ses réactions, car je craignais qu'il ne s'ennuie terriblement. J'avais gardé un assez bon souvenir de *Fantasia*, que j'avais vu jadis à la Pagode; mais, cette fois-ci, je n'y trouvais guère d'intérêt, et surtout je n'entrevoyais pas du tout le plaisir que pouvait éprouver un garçon de douze ans à cette suite de Bach – traitée, du point de vue de l'image, de façon tout à fait abstraite – qui ouvre le programme. Je me disais qu'il fallait certainement être stone pour regarder une chose pareille. Même *L'Apprenti sorcier*, qui m'avait beaucoup plu jadis, cette fois m'a semblé insignifiant. Il y a aussi que la direction de Stokowski ne fait rien pour arranger les choses. Elle est gluante, empêtrée, emphatique, vulgaire, sans aucune vigueur ni netteté – mais cela vient peut-être en grande partie de l'enregistrement, et de son âge. Non, la seule chose que j'aie aimée, c'est la dernière séquence, sur la *Symphonie pastorale*. Le décor est celui d'un salon de thé à Lons-le-Saunier, vers 1932 ou 33 (ce qui me fait penser à un salon de thé, bien sûr, c'est qu'un semblable petit temple de l'Amour, pareil à celui du Hameau de Marie-Antoinette, était l'emblème de la pâtisserie Trianon, rue Neuve (rue du 11-Novembre), à Clermont, dans mon enfance (et l'est peut-être encore aujourd'hui – on a la vie dure, en ces

quartiers : je puis témoigner que c. 1955-1960 on disait encore couramment *rue Neuve*, alors que le nom de cette artère centrale de la ville avait sans doute été changé pour *rue du 11-Novembre* entre 1920 et 1925…). Et les chevaux ailés, et les centaures, et les faunes [VAUGHAN (→ SIR RALPH VAUGHAN-WILLIAMS), FOEHN, MARC DU SAUNE, L'AUNE, BEAUNE, BÔNE, *GONE* (*WITH THE WIND*)] à flûte de Pan évoquaient pour moi, de façon tout à fait absurde, ces mots qui en eux-mêmes sont déjà tout remplis de jouissance, *l'Arcadie heureuse*, et certaines vallées entrevues cet été sous Bassæ, dans le Péloponnèse, et tout ce magma culturel dont l'amour, en moi, était chatouillé par la dérision de ces images.

Nous n'avons pas pu rester jusqu'à la fin. Flossie nous attendait sous la pluie, avec ses grosses serviettes.

« Ça a été la réunion la plus embêtante où je sois allée. Elle ne sait pas recevoir, cette vieille fille, elle ne sait rien faire, pas étonnant qu'elle ne trouve pas de mari, et ses parents sont aussi nuls qu'elle. Enfin, j'ai tout de même vendu quelques petits trucs, j'ai remarqué qu'elles avaient toutes des lunettes, ces vieilles dames, j'ai insisté sur les produits à nettoyer les lunettes, ça elles en ont toutes acheté. J'ai vendu pour six cents francs de produits, en tout. Ça me fera gagner de quoi payer la contravention...»

Elle voulait savoir combien avait coûté le cinéma et me rembourser. Nicolas le lui a dit.

«Tiens.

– Non, non.

– Mais si, ne sois pas ridicule…

– Non, arrête, vraiment.

– Bon, au moins la place de Nicolas…

– Non, arrête-toi, tu m'embêtes.

– Si, si, la place de Nicolas...»

Elle m'a déposé à l'angle de la rue du Bac et du boulevard Raspail. Ils rentraient chez eux.

Il était alors plus de sept heures. W. dînait avec les Fürstenberg de Genève, que j'ai rencontrés à New York. Je ne tenais pas à me joindre à eux. J'ai téléphoné à Christian pour lui demander s'il voulait voir *1900* avec moi, mais il n'était pas chez Roland. J'ai aussi longuement téléphoné à Michel, plusieurs fois. Lui aussi passait la soirée chez lui, seul. Il craignait, maintenant, d'avoir dans la gorge une blennorragie, voire la syphilis.

« Tu comprends, cette douleur, là, sans fièvre, ça m'inquiète. On peut avoir ça dans la gorge, non?

– Il faut avoir été en contact avec un chancre [CANCER, CHANCE, CANCRE, CRÂNE, ANCRE, NACRE, ANCHE].

– Je n'ai sucé que Jean-Louis, récemment.

– Et il n'a rien?

– Non.

– Évidemment, pour la syphilis, le temps d'incubation est long – ça peut remonter à des semaines…

– Ah bon, tu es charmant, je te remercie : vraiment bon copain… Comme remontateur de moral, on fait pas mieux. Et tu sais comment ça s'attrape ?

– Je te dis : il faut avoir été en contact avec un chancre. Pour la gorge, en suçant des bites, donc, parce que les chancres sont uniquement sur les muqueuses, et je ne pense pas que tu aies la langue assez longue pour la rentrer dans un cul…

[Vendredi 10 décembre, quatre heures dix [Chronique du retard *: j'avais oublié, ce matin, d'aller pointer au chômage, j'ai dû y aller aussitôt après déjeuner. En chemin, je lisais, comme d'habitude, dans le métro, la relation des débats de Cerisy sur Robbe-Grillet, y trouvant des réflexions intéressantes de Lucien Dallenbach sur le nom de "l'auteur". J'ai perdu ensuite beaucoup de temps à la papeterie : comme toujours, à peine a-t-on adopté un type de cahier que ce modèle-là devient introuvable. Puis j'ai feuilleté* Le Monde *: Barthes était bien au déjeuner d'hier chez Lucie Faure. Michel est passé* [Interruption : coup de

téléphone de Christian : il n'a pas vu *1900*, hier, mais il a dit à Roland qu'il l'avait vu. Il avait honte, Roland lui a raconté tout *Le Jour se lève*, de Carné [ÉCRAN, NACRÉ, CRÂNE, NECKAR, CERNÉ, CELAN, RANCÉ, RANCE, NÉRAC (→ *PEINES D'AMOUR PERDUES*, FLORETTE)], qui passait à la télévision, et qu'il avait vu lui-même chez Diego.

« Décidément, c'était le soir des cachotteries. De notre côté nous avons rencontré Jean-Louis, le petit ami de Michel, en rentrant de notre dîner, et nous l'avons enlevé. Ensuite il était plein de remords. Mais nous avons décidé que mieux valait tout dire à Michel. Je l'ai vu aujourd'hui, il avait l'air de s'en foutre tout à fait.

– Et votre dîner, c'était comment?

– Oh, pas mal, les garçons des Puces nous ont parlé de daguerréotypes des années quarante, *mille huit cent quarante*, pornos, où l'on voit des garçons de ferme nus, enchaînés dans des étables : c'est assez extraordinaire, mais ils valent dix millions chacun – c'est un peu cher l'image porno… Quand est-ce qu'on s'embrasse?

– Je ne sais pas, bientôt j'espère...»], *il avait avec lui le chien de Jean-Louis, donc il a vu Jean-Louis, et donc il est au courant, probablement, de la visite d'hier. J'y ai d'ailleurs fait allusion, au sujet du chien, justement, qui attrape toutes les chaussettes qu'il peut trouver :*

«Hier soir on lui en a abandonné une, en désespoir de cause...»

Mais Michel n'avait pas l'air du tout affecté, et semblait d'excellente humeur. Il venait porter deux cent dix mille francs à W. pour une lithographie de Lichtenstein qu'il lui a achetée. Ensuite j'ai fait quelques aménagements à la bibliothèque, consistant à aligner certains des livres qui traînaient par terre derrière *les rangées de volumes immédiatement accessibles, et cela bien que je sache parfaitement, de longue expérience, que les livres ainsi exilés sont pour ainsi dire perdus – mais je suis forcé d'utiliser tout le peu de place dont je dispose…*]

[*Interruption : taillé mes moustaches.*]

Tex et Braun sont arrivés hier à peu près exactement à l'heure dite, comme toujours. Ils ont eu la visite, dimanche, aux Puces, de ma tante Madeleine, mais aussi de sa sœur Isaure qu'ils ne connaissaient pas :

« C'est quelque chose, hein, Isaure, *wow*... À elles deux on dirait le pack de Béziers… Madeleine a l'air presque féminine, à côté d'Isaure…

– C'est Diane et Vénus, dit François.

– Plutôt Diane et Mars, dit W.

– Attends, laquelle c'est, Isaure ?

– C'est celle qui habite à côté du parc Monceau, avec une fille qui vit avec elle, enfin, plus ou moins, depuis trente ans ou plus… Elle avait une maison, à Chamalières, qui était le siège de la Milice ou de la Gestapo, je ne sais plus.

– Ah oui, nous aussi, notre maison de Reims était le siège de la Gestapo. Et la maison des champs, en même temps, avait été réquisitionnée pour faire un bordel de campagne », dit François.

Il avait été question de dîner au Balzar, mais Tex & Braun ont pensé qu'à cette heure l'attente serait trop longue, et ils nous ont conduits dans un restaurant que nous ne connaissions pas, La Grilladine, à l'angle de la rue Cassette et de la rue de Mézières, peut-être. C'est un restaurant tranquille où la cuisine est meilleure qu'au Balzar, un peu plus recherchée.

Bien entendu Tex et Braun sont fascinés par Thérèse Bonney, veulent tout savoir d'elle et de sa collection, et meurent d'envie d'être emmenés chez elle.

« En fait, elle a tous les racismes. Elle déteste les homos, comme elle dit, parce que souvent ils n'ont aucun sens moral. Elle est complètement inconsciente : il y a une malheureuse folle quinquagénaire qui vient toutes les semaines faire pour elle les courses et la cuisine, par dévouement pur, depuis dix ans...»

Ils posent toute sorte de questions sur la collection :

« Et comme Nadars ?

– Elle dit qu'elle n'a pas grand-chose de Nadar, que d'ailleurs il en traîne partout. Elle lui préfère Oscar Reijlander…

– ... ce qui est absolument indéfendable. Reijlander est ampoulé comme tout, très emphatique, ses sujets sont toujours devant de ridicules décors bidon de draperies et de colonnes…

– Je crois qu’elle a eu une petite liaison avec le fils ou le petit-fils de Reijlander.

– Ah, voilà l’explication! Sans ça, ça ne tient pas debout…

– Oui, elle a tendance à préférer les gens qu’elle a connus, aimés, qui se sont intéressés à elle. C'est pour ça qu’elle place si haut Dufy et Rouault.

– Ah, c’est plutôt mauvais signe, ça…

– Mais c’est normal… Elle a donné, ou confié, un tas de choses à la fondation Kodak-Pathé, à charge pour eux de les exposer et d’en assurer la conservation. Or ils n’ont jamais rien exposé, et, quand elle a demandé à voir une boîte ou deux, ce qu’on lui a présenté était plein de moisissure, il y avait une espèce de poudre blanche, qui vient des daguerréotypes, je ne sais pas, accumulée et qui risquait d’exploser. Et chaque fois que des amis à elle ont demandé à voir quelque chose, là-bas, à Vincennes, on ne leur a rien montré du tout. Maintenant elle parle de récupérer tout ça. Mais on ne sait pas exactement ce qu’elle a signé, quels engagements eux ont pris, s’il y avait un procès il est peu probable qu’on lui rende tout ça. Remarquez, je pense qu’elle a gardé beaucoup, tout de même. Chaque fois qu’elle donne un paquet, elle retire avant ce qui lui plaît le plus. Par exemple, elle a donné toutes les photographies d’elle qu’elle avait prises au Vatican, mais elle a gardé ce qu’elle appelle *le Rembrandt*, et dont Renaud dit très justement que c’est plutôt un Frans Hals, le garde suisse assis. Alors on ne sait pas du tout ce qu’elle a encore. Elle a d’énormes boîtes marquées *Daguerre*, je ne sais pas ce qu’il y a dedans.

– Oh, ce doivent être des daguerréotypes, tous les Daguerre sont maintenant connus, plus ou moins.

– Oui, ou seulement des articles ou de la documentation sur Daguerre. Mais elle a des milliers de choses. C'est pour cela que je pense qu’il faudrait faire une exposition entière sur elle et sur son monde, où l’on verrait ses propres photographies, sa collection de photographies anciennes, sa collection de peintures, ses meubles, ses objets, les tissus Art déco qu’elle a, les lettres qu’elle a reçues, tout… Il y a une chose qu’elle a bien ratée, par exemple. Quand elle s’est installée pour la première fois à Paris, elle a eu tout à fait par hasard, vous voyez, c’est

extraordinaire, l'appartement qui avait servi de studio à Picabia. Or, cet appartement, Picabia le tenait de son oncle. Et cet oncle, tenez-vous bien – enfin, vous le savez peut-être –, cet oncle c'était Alphonse Davanne. À l'époque elle ne s'intéressait pas à la photographie, elle ne connaissait rien à son histoire, *Davanne* ça ne lui disait rien : elle a vu des déménageurs sortir des caisses et des caisses de toutes les œuvres de Davanne, tous ses papiers, tout ça pour être jeté…

– Ah bon, ça me soulage qu'il y ait des choses qu'elle ait ratées, tout de même…

– Vous saviez, vous, que Davanne était l'oncle de Picabia ?

– On l'a dit à cette émission sur Picabia, à la télévision, l'année dernière.

– Ah bon, vous l'aviez vue ?

– Non, je ne sais plus qui nous a dit ça.

– C'était incroyable, cette émission : au lieu de donner des informations sur Picabia, ils avaient essayé de s'adapter au sujet, de faire une émission surréaliste ou dada, c'était pitoyable…

[*Interruption : thé; les Voyages Bailly ont téléphoné :*

« Vous direz à M. B. que pour aller à San Francisco il devra prendre un billet "local " de Los Angeles, parce que American Airlines n'a pas de vol pour San Francisco. Alors ce sera New York-Memphis-Los Angeles-Detroit- New York.

– Mais ce n'était pas du tout dans cet ordre-là !

– Non, mais il a tout changé, parce qu'avec les trois cent trente dollars forfaitaires on ne peut pas faire le tour qu'il voulait. Il achètera des billets locaux pour aller à Atlanta [Interruption : coup de téléphone de W.

« Le téléphone n'arrête pas de sonner. Thérèse Bonney a téléphoné pour dire qu'elle était bien rentrée des orchidées…

– Tiens, elle ne m'a pas dit qu'elle t'avait parlé. Elle m'a dit que c'était un endroit merveilleux, qui te plairait beaucoup…

– Les Voyages Bailly ont téléphoné deux fois : une fois pour dire que la compagnie que tu avais choisie n'avait pas de vols pour San Francisco,

la seconde pour dire que le vol partant de New York pour Memphis le 22 décembre à midi était complet, qu'il faudrait prendre un vol le soir à dix-neuf heures vingt, qui arrivait à vingt et une heures zéro trois. À ce propos, je t'avais téléphoné au début de l'après-midi pour te demander si nous ne pourrions pas partir le 21 plutôt que le 20.

– Pourquoi?

– C'est plus commode.

– Pourquoi? Il y a une vraie raison, ou bien c'est seulement à cause de tes petites histoires?

– Un mardi, c'est plus commode qu'un lundi.

– Tu parles ! C'est encore pour une de tes questions de chiffrage. On est parti l'année dernière le 20 mars, on partira le 20 décembre.

– Bon, écoute, si tu ne peux pas parler sans gueuler comme un putois, je vais raccrocher…

– Bon, très bien. *Good bye.*

– *Good bye.* »], *à Miami, etc. »*

Ensuite a téléphoné Thérèse Bonney, qui craignait d'avoir manqué un appel de W. parce qu'elle était rentrée plus tard que prévu d'un déjeuner à la campagne, chez des gens qui font pousser des orchidées.

« Ah, ce doit être très beau…

– C'est un des plus beaux endroits du monde, je suppose...»

Puis Bailly a rappelé pour signaler que le vol New York-Memphis sur lequel W. avait retenu des places était complet, qu'il faudrait partir par le suivant.]

– Elle possède aussi un appareil extraordinaire [ici la description d'un appareil qui a peut-être, ou non, été construit pas Daguerre]. Qu'est-ce que ça peut valoir, un appareil comme ça ?

– Non, tu vois, ça c'est juste la question qu'il ne faut pas poser. Si c'est un des deux ou trois appareils construits par Daguerre, ça n'a littéralement pas de prix. Tu comprends, les albums de Blanquart-Evrard, il y en a un certain nombre, il en est passé dans des ventes, il existe un semblant de cote. Mais quelque chose qui est unique, ça se vend ce qu'un

acheteur éventuel est disposé à payer. Si tu as un acheteur à dix millions ça vaut dix millions, si tu as un acheteur à douze ça vaut douze.

– À propos de dix millions, qu'est-ce qu'il est advenu de votre daguerréotype du baron Gros?

– Oh, Renaud en rêve, de ce daguerréotype…

– Oui, c'est une des plus belles choses qu'ait jamais faites Gros, je pense. Nous l'avons toujours. Nous avons aussi quelque chose par un des plus grands artistes des années 1840, un daguerréotype également, qui représente le garçon de ferme du château, allongé dans le foin, dans une étable, les bras et les jambes liés par des chaînes, c'est inouï. Les chaînes, la position, manifestement tout ça n'est pas là par hasard. Et il est d'une beauté très troublante, ce garçon de ferme.

Le comte de Chambord, protecteur de la photographie.

– "Un des plus grands artistes des années quarante" ? C'est un secret?

– Ah oui, ça fait partie de notre collection personnelle, ça, peut-être qu'on pourra vous le montrer un jour, si vous êtes bien sages...»

«Et la fameuse salle à manger Henri II-1880, dans le stand en face du vôtre, elle a été vendue?

– Oui, justement, tiens, elle est partie… Ils l'ont vendu sept millions, et ils étaient furieux parce qu'un quart d'heure après ils avaient une proposition à huit. Elle est partie pour le Japon.

– Ah, pour le Japon? C'est très intéressant, ça… Quand vous m'avez dit que les vendeurs voulaient dix millions de cette salle à manger, et qu'ils parviendraient sans doute à en obtenir une somme de cet ordre, j'étais stupéfait que ce genre de trucs coûte ce genre de prix, mais je pensais que les amateurs étaient quelques pervers qui avaient découvert le style Henri II-1880, qui vraiment aimaient ça en toute connaissance de cause, pour ce que c'était, et qu'il y avait maintenant, donc, un public et des connaisseurs pour ce style-là, pour ce non-style, pour ce double style. Mais si tout ça part pour le Japon, c'est tout à fait une autre histoire. J'imagine que si les Japonais achètent ça, ce n'est pas du tout par

perversion ou par extrême raffinement, parce qu'ils auraient épuisé et dépassé les joies du style Louis XVI ou du style Restauration, mais plutôt par ignorance…

– Oui, bien sûr. Pour eux, l'art occidental c'est ça…

– Ils ne voient pas de différence entre ça et des meubles d'époque Renaissance…

– Comme ils ne peuvent pas voir de différence entre Sainte-Clotilde et n'importe quelle cathédrale gothique…

– Oui, c'est un sentiment extraordinaire, que j'ai moi-même ressenti très fort quand j'étais dans les salles d'art musulman du Metropolitan Museum, à New York. Comme je ne connais à peu près rien à cet art-là, je n'ai absolument aucune possibilité de savoir – par mes propres moyens, en tout cas – si tel objet date du XIVe siècle, mettons, ou du XIXe. C'est une impression très étrange. Toute la culture chavire, on n'a plus idée de la *valeur* : de la valeur marchande, bien sûr, mais surtout de la valeur tout court, et même de la beauté intrinsèque des choses. On est pris d'une espèce de vertige.

– Oui, oui, l'art musulman, pour ça, quand on n'y connaît rien, c'est terrible. Je ressens ça au Maroc, moi : ce que je trouve le plus beau, ce sont toujours des hôtels qui ont été construits il y a vingt ans.

– Ce qu'il a fait de mieux dans le genre, tout de même, et qu'il ne vous dit pas, c'était à Grenade : il prenait le parador pour l'Alhambra...»

Après dîner, alors que Tex et Braun nous raccompagnaient en voiture à la maison, nous avons aperçu, au coin de la rue de Grenelle et de la rue des Sains-Pères, Jean-Louis, l'ami de Michel, qui garait sa voiture. Nous nous sommes arrêtés pour lui dire bonjour, et nous l'avons invité à venir avec nous. Il est monté dans la voiture de Tex et de Braun, qui nous ont laissés un peu plus loin, au coin de la rue de Grenelle et de la rue du Bac.

« Ah, vous ne venez pas avec nous? » leur a demandé Jean-Louis, commençant à s'aviser que l'affaire prenait une autre tournure et que la casserole où l'on passe se rapprochait de lui sérieusement.

Il a fallu porter son chien dans l'escalier.

Aussitôt que nous fûmes arrivés ici, W. s'est mis, comme d'habitude, à rouler un joint. Jean-Louis s'est installé dans l'un des fauteuils. Il était très souriant, mais un peu embarrassé, et répétait qu'il n'allait rester que cinq minutes. Il a refusé le joint. Je me suis à demi allongé, en travers de lui, sur le fauteuil et nous lui avons fait quelques autres avances, mais il n'avait pas l'air de les prendre très au sérieux. Aussi, lorsqu'il a dit une nouvelle fois qu'il partait, et qu'il s'est levé, je l'ai embrassé rapidement, sans insister, et je me suis dirigé vers la porte pour la lui ouvrir. Mais W., qu'il allait embrasser aussi, l'a serré dans ses bras contre un placard, et a collé sa bouche contre la sienne. Ils sont restés dans cette position dix bonnes minutes. W. passait ses mains sous le pull-over et la chemise de Jean-Louis, défaisait son pantalon, lui sortait le sexe, s'agenouillait devant lui et se mettait à le sucer. Moi j'étais allongé sur le petit lit, assez bêtement, à caresser Margot, la chienne de Jean-Louis. Je me sentais un peu isolé. Jean-Louis a commencé à déshabiller W., et tous les deux sont venus s'abattre, à peu près nus, à côté de moi. J'étais complètement habillé. Nous nous sommes embrassés tous les trois, mais Jean-Louis s'intéressait à W. plus qu'à moi. Quand W. s'est reculé un instant pour enlever ses chaussures et se débarrasser de son pantalon, qui était resté recroquevillé contre ses chevilles, Jean-Louis m'a dit :

« Ça m'ennuie un peu, à cause de Michel…

– Arrêtons-nous, alors », ai-je dit en m'écartant.

Mais W. s'est rabattu entre nous et trente secondes plus tard tout était reparti de plus belle. W. a relevé les cuisses de Jean-Louis et il est entré en lui, non sans encouragements de sa part. Jean-Louis et moi, pendant ce temps, nous embrassions. Jean-Louis se branlait, il était tout près de jouir. Je l'ai retenu de la main. W. a joui dans son cul. Je me suis alors allongé sur lui, tout en continuant de l'embrasser, mais il a voulu que je le baise aussitôt, et je l'ai fait. De nouveau il se branlait et paraissait au bord extrême de l'orgasme.

« Maintenant ?

– Maintenant. »

J'ai joui trente secondes avant lui.

Nous sommes ensuite restés allongés sur la couverture un peu rêche du petit lit, et nous n'avons pas tardé à bander de nouveau. Cette fois-ci Jean-Louis a baisé W., qui ne demandait pas mieux, et qui se branlait. Mais W. a joui seul. Jean-Louis s'est alors retiré de lui et il est retombé à mon côté. W. est parti pour la salle de bains.

« Je suis vraiment très embêté, pour Michel, m'a dit Jean-Louis. J'ai peur que ça ne lui plaise pas beaucoup. Je tiens beaucoup à lui. Je suis très midinette, hein? Qu'est-ce qu'on va faire?

– On va lui dire. On se voit tout le temps tous les quatre, ça ne serait pas très gentil de ne pas lui dire.

– Non, bien sûr. Mais comment ça va se passer?

– Après tout, il m'a dit qu'il s'en foutait. Je lui ai demandé la permission, pratiquement. On n'arrêtait pas de flirter devant lui, toi et moi, c'était devenu une plaisanterie. Il m'a dit que ça lui était égal. "Tu es bien sûr ?" j'ai insisté. "Oui oui oui oui…" Il sait tout de même ce qu'il veut...»

Jean-Louis est néanmoins parti assez préoccupé, et sans délai.]]

(suite de la page 4 du cahier XXXI [cf. p. 1379])

– Oh tu es horrible…

– Tu sais, l'année dernière, au moment où nous discutions de déguisements pour un bal costumé, quand j'avais mon idée de me mettre en pissotière, globe sur la tête et large cape verte percée de petits trous carrés, quelqu'un d'autre voulait se déguiser en chancre...»

Plus tard je lui ai signalé qu'il y avait à la télévision un petit film dont le personnage principal était assez joli, et nous nous sommes mis à regarder chacun de notre côté le même programme stupide, en échangeant nos commentaires.

Je voulais travailler après dîner, mais j'étais trop fatigué, je me suis contenté de lire *Le Monde*, puis, au lit, assez longtemps, *Cent ans de solitude.* J'étais assez tenté, à vrai dire, de changer de lecture, et de passer par exemple à *Anicet*, mais la pensée de ma mère, qui ne finit jamais un livre, m'a détourné de ce projet. W. est rentré vers minuit.

Rêve : encore Montmartre? Des jardins imaginaires, des pépinières…

Le matin il a voulu que j'aille au bureau de la T.W.A., sur les Champs-Élysées, pour me renseigner sur les possibilités et les prix d'un voyage à l'intérieur des États-Unis. J'ai passé trois quarts d'heure en compagnie d'une hôtesse assez patiente qui, finalement, ne m'a remis que de petits cartons couverts d'une profusion de signes incompréhensibles, où les noms des villes étaient indiqués par trois lettres codées, peu évidentes d'interprétation, et se trouvaient suivis de chiffres mystérieux qui ne représentaient ni le kilométrage, ni le prix en dollars ni le prix en francs correspondant à leur accès. Je n'étais guère avancé, sinon d'avoir constaté que le fameux billet à trois cent vingt dollars qui permettait, censément, d'aller où l'on voulait aux États-Unis, était un mythe ou un attrape-nigaud, et qu'il n'avait d'intérêt éventuel que pour ceux qui consentaient à se rendre là, et là seulement, où telle ou telle compagnie leur offrait des escales. J'ai déjeuné ici en vitesse avant d'aller chez le dentiste.]

Mardi soir j'allais m'arrêter de travailler pour aller au vernissage qui avait lieu à la galerie Jacques B. lorsque sont arrivés Patrick D. et son ami Mouktar, m'interrompant au milieu d'une phrase (*page 64 du cahier XXX* [cf. p. 1367]). *Je les ai emmenés avec moi.*

Rue de Lille, la galerie était pleine, mais la proportion de garçons, dans le public, était plus forte que jamais : amis et amants, en somme, plus que critiques et journalistes. Pourtant les photographies de Lee Brevard là présentées sous le titre "Hollywood récemment" ont une qualité bien à elles, dont je ne sais pas à quoi elle tient, peut-être au papier sur lequel elles sont tirées, peut-être à leurs couleurs, à la lumière un peu terne, floue, qu'elles ont toutes en commun, à une certaine mélancolie capable d'enregistrer et de rendre sensible immédiatement le caractère d'hier en puissance, plus qu'en puissance, en impuissance*, de tout aujourd'hui.On voit des palmiers, des avenues désertes, de grands bâtiments aux formes étranges, des maisons aux fenêtres munies de*

moustiquaires, des piscines ombragées, des garçons qui croisent les bras sous des arceaux de feuillages, la façade pseudo-mauresque, à la peinture fendillée, d'un club de gymnastique où un type nu, très musclé, montre, d'une fenêtre vaguement ogivale, tantôt son torse, tantôt son cul. Il y a aussi un portrait de Rechie, le garçon auquel parlait W., un dimanche, au téléphone, lorsque je me suis effondré, en larmes, dans la chambre, à côté : il ne ressemble pas à ce que j'imaginais – plus grand, plus âgé, plus musclé, beau, très sexy.

W. voulait aller dîner avec Mark et Samia. Mais tous les trois avaient fumé les joints que m'avait proposés Jean-Bernard C. et que j'avais refusés, ils se racontaient toute sorte d'histoires auxquelles je ne comprenais rien, pleines de noms inconnus et d'allusions mystérieuses, et ils ne constituaient pas une compagnie très exaltante pour quelqu'un d'herbalement à jeun. Je suis donc rentré ici, seul. Mais W. m'a rejoint assez vite, ayant changé d'avis parce qu'il se dégageait de Mark, selon lui, et de son obsession de plaisir à tout prix, et si possible ininterrompu, une impression de ratage qui le déprimait. J'ai gardé pour moi, comme je viens de le faire de nouveau ici même, mon point d'exclamation entre parenthèses, et nous avons dîné en regardant Mr. Smith Goes to Washington*, de Capra* [CAPRI, CARNAP, PARC, PARKA, ARC, CAR, CAP, PARA, RAPACE, CRAPAUD]*, en français, malheureusement, et qui bien sûr n'y gagnait rien. De toute façon, c'est bien décevant, à moins de considérer qu'il s'agit d'un film pour enfants, et alors c'est bien rasant. L'invraisemblance est trop grande, et il faudrait au moins Gregory Peck, au lieu de ce benêt de James Stewart, pour la faire passer.*

Le lendemain matin je suis allé à la poste retirer un paquet recommandé qui contenait un exemplaire des poésies italiennes d'Angelo Poliziano, dont j'avais parlé à Luigi dans une de mes lettres en lui disant que je les aimais beaucoup, dans la mesure où je pouvais les déchiffrer, de même que le petit livre où elles étaient imprimées, que j'avais jadis acheté chez Rizzoli, à New York. Ce petit livre ne contenait que le Stanze per la Giostra*. Celui que m'envoie Luigi, lui, offre beaucoup plus de textes.*

Je suis allé chercher également, cette fois au commissariat de police, mon nouveau passeport et aussi l'ancien, celui-ci parce qu'il porte sur

l'une de ses pages un visa américain valable jusqu'en 1980. Et je marchais vers la librairie Gallimard, ou plutôt Le Divan, afin d'y regarder des livres pour mon neveu Nicolas, éventuellement, puisqu'il devait venir me voir l'après-midi avec sa mère, lorsque j'ai rencontré un garçon qui portait une énorme toque de fourrure enfoncée jusqu'aux yeux, et de non moins énormes moustaches noires. Il s'appelait Elias, il se disait américain, et professeur de danse de jazz. Il est venu avec moi jusqu'au Divan où je ne suis resté qu'un instant et où je n'ai rien acheté. Il voulait m'entraîner vers le cours de danse d'un excellent professeur, disait-il, à l'église américaine. Mais ce cours se donnait à une heure et demie, ma sœur et mon neveu devaient venir au début de l'après-midi. Comme cet Elias avait, disait-il, des coups de téléphone à donner [Interruption : j'ai rebranché le téléphone dont j'avais retiré le fil de sa prise, depuis deux heures, pour n'être pas dérangé.], *je lui ai proposé de les donner d'ici. Il en a passé quatre ou cinq en un quart d'heure. C'était une assez triste série, et plus instructive à son propos, plus révélatrice quant à sa vie et sa personnalité, comme chaque fois qu'un inconnu donne devant vous un coup de téléphone, que quatre heures de conversation. Chaque fois il proposait ses services comme professeur, chaque fois on déclinait l'offre. Finalement il avait l'air de ne vouloir aller jusqu'au bout de la liste qu'à seule fin de se débarrasser de cette corvée. Il est parti aussitôt après.*]

(suite de la page 63 du cahier XXX [cf. 1367]), *à l'epoque j'allais là-bas faire de petites fouilles* [COUILLES, FILLES, FILLES, FOULES, FAILLES / ARCHÉOLOGIE, STRATES, COUCHES, NIVEAUX, CREUSEMENT (→ CELAN : *ES WAR ERDE IN IHNEN, UND / SIE GRUBEN*) / ÉGLOGUES (EX-TRAITS DE LA PAROLE)]. *Et puis c'est devenu impossible. Je suis alors allé en Turquie, j'ai rapporté des vases, de petites statues, mais ça a failli très mal se finir, je me suis fait prendre, il a fallu soudoyer le gardien, la police, le moindre objet me revenait dix fois plus cher que ce qu'il m'aurait coûté à Paris.*

– Moi je m'intéresse surtout à la Grèce médiévale, aux forteresses franques, ou génoises, et aussi, plus près de nous, aux débuts de l'indépendance, aux lendemains de la guerre de Libération, au roi Othon

et à la reine Amélie – bref, aux périodes qui n'intéressent personne, aux chemins solitaires de l'histoire. J'aime beaucoup Nauplie. On imagine ce que devait ressentir un jeune prince munichois, élevé parmi les trésors et les splendeurs des Wittelsbach et débarquant là, trouvant Nauplie pour toute capitale…

– Oui. Qui était-elle, la reine Amélie ?

– C'était la femme du roi Othon.

– Oui, je sais, mais d'où venait-elle ?

– C'était une princesse d'Oldenbourg. Mais je ne la connais guère que par l'étiquette de certaines bouteilles de vin, où elle est représentée en costume national. Et puis il existe une petite ville d'Élide, ou d'Achaïe, une station thermale, je crois, qui s'appelle Amalia. »

Nous avons parlé de Paul, dont nous étions d'accord pour vanter les mérites; de la grossièreté de M. Duchâteau, qui m'avait fait venir pour rien à l'Ortf et ne s'en était même pas excusé; et aussi de L'Énergumène*, la revue qu'il dirige et anime à lui seul, mais à laquelle il va renoncer.*

« Oui, le dernier numéro paraîtra en février. Si vous avez quelque chose à me donner, je serai heureux de le publier.

– Oh non, hélas, je n'ai rien : tout va à mes petits ouvrages. Il y a un thème, cette fois-ci, comme "les Préraphaélites" la dernière fois ?

– Non, ça s'appellera "Suite et fin", ce sera très divers...»

Mais la conversation entre nous reste froide, conventionnelle, comme un échange entre deux personnes qui se rencontrent dans un compartiment de chemin de fer, par exemple, et se sentent obligées de se parler un peu parce qu'elles ont été présentées une fois par des amis communs, ou que jadis elles ont dîné à la même table : aucune intimité, même lorsqu'il m'apprend, tandis que je le félicite du choix de Bette Midler pour accompagner l'entretien que nous avons enregistré ensemble (mais elle sert d'indicatif, me dit-il – on l'entend chaque fois (la gaffe…)*), qu'il l'a entendue pour la première fois au Continental, à New York (ce qui est aussi mon cas). Il est aussi question de Warhol, qu'il soupçonne de naïveté après tout, et de Gilbert & George, qu'il ne connaît pas. Nous nous séparerons, après avoir partagé l'addition,sur une*

invitation vague, de ma part, à venir voir les portraits de Warhol chez Warhol, un jour.]

(Suite de la page 59 du cahier XXIX [cf. 1311]) Ma mère avait un rendez-vous avec son amie Madou (la fille de Mme Mazet) à cinq heures et demie chez Smith. Nous y sommes donc retournés en sortant de l'exposition. Bien entendu il y avait à la table voisine de la nôtre, cette fois, une folle tordue, genre jeune décorateur mondain rencontrant l'une de ses clientes. J'ai détourné l'attention en remettant en marche (je n'en suis pas encore revenu), grâce à une lecture attentive de la notice explicative en anglais, l'étonnante montre de ma mère, une montre à quartz qui indique l'heure, la date, le jour de la semaine et je ne sais plus quoi d'autre encore.

« C'est un cadeau ? »

Pas de réponse. Nous nous sommes quittés dans la librairie.

Pour rentrer à la maison je devais traverser les Tuileries. Je suis donc monté, en face de chez Smith, sur la terrasse du Jeu de paume, redescendu vers le grand bassin, remonté vers l'Orangerie. La nuit était presque tombée, il y avait là un monde fou, une centaine de garçons qui draguaient. Le premier que j'aie vu était celui qui me plaisait le plus, un petit brun à moustache, remarquable surtout par ses cuisses rebondies et son cul itou. Il était accoudé à la balustrade, du côté des jardins. Je me suis arrêté près de lui. Il m'a beaucoup regardé mais ne s'est pas rapproché. J'ai traversé l'allée pour m'asseoir au pied des bâtiments du musée, espérant qu'il me suivrait vers ce coin plus tranquille, mais non. Il s'est contenté de changer de place, sans raccourcir la distance entre nous. J'ai fait le tour de l'Orangerie, lentement. En revenant je l'ai croisé. Il s'est réaccoudé au même endroit exactement, vers le sommet d'une des contre-allées en arc de cercle qui rejoignent la perspective centrale. J'ai fait demi-tour, et lorsque je suis passé près de lui, il m'a gratifié cette fois d'un grand sourire. Je me suis donc arrêté à son côté. Il était portugais, il s'appelait Frank, il habitait la France depuis plusieurs années, peut-être irait-il au Portugal à Noël, bien que sa famille soit installée à Boulogne-sur-Mer. Trois soirs par semaine, il chantait le fado dans un restaurant portugais, du côté de la Bastille. [*Interruption : coup de téléphone de Raoul :*

« Vous allez à la soirée chez Claude et Pierre ?

– Qui c'est ceux-là?

– Ce sont les garçons qui avaient la galerie Multitude : ils donnent une soirée pour Lee.

– Ah, je ne suis pas du tout au courant.

– Moi non plus, je ne suis pas invité.

– Tu parles d'un non-événement : on n'est pas invités, on ne sait pas ce que c'est, et quand même on s'en bat les flancs... Écoute, est-ce que tu pourrais rappeler dans un quart d'heure ou vingt minutes, j'essaie de finir quelque chose, là ? Ou bien on te rappelle ?

– Oui, rappelez-moi, j'aimerais bien arriver à parler enfin à W. »] Le reste du temps il travaillait à Stanislas, à compter les vivres qui entrent aux cuisines.

« Tu veux marcher avec moi ? J'ai froid.

– D'accord. »

Nous sommes donc partis ensemble le long du Bord de l'eau, puis, par le pont Royal, nous avons atteint la galerie où W. travaillait encore, à l'époque. W. faisait visiter la galerie, et ses caves, à un acheteur éventuel. Frank, assis en face de moi, me souriait. Mais ce soir-là W. et moi devions dîner avec Gérard Lévy, le marchand d'objets d'Extrême-Orient et de photographies anciennes, et nous ne pouvions donc pas inviter Frank. Nous l'avons invité pour le lendemain, toutefois. Et comme il devait prendre le métro à la station Bac, et qu'il avait marché avec moi jusqu'à elle, je l'ai invité à monter avec moi jusqu'ici afin qu'il reconnaisse les lieux.

[Samedi 11 décembre, une heure vingt. [Je commence ceci plus tôt que d'habitude, car j'ai rendez-vous à deux heures et demie chez le dentiste et j'essaie désespérément de rattraper une partie du retard pour rejoindre enfin la plus élusive des écritures "droites", celle qui ne procède ni d'une "interruption", comme l'écriture penchée, ni d'une "interruption d'interruption", comme l'écriture droite de deuxième niveau, voire d'une

“interruption d’interruption d’interruption d’interruption”, comme l’écriture droite de quatrième niveau, etc.]

J’ai travaillé hier jusqu’à neuf heures à peu près. W. et moi avons dîné en regardant à la télévision une émission intitulée “Mirages”, dans la série “Méditerranée”*, consacrée aux rêves d’unité qui auraient travaillé le bassin méditerranéen depuis Rome, et centrée sur la figure et sur le règne de Justinien. Ce n’était pas inintéressant, et même W. semblait trouver un certain plaisir à ces vues de ruines. Nous voulions regarder ensuite un film de Sacha Guitry et nous avons dû, en attendant, suivre une interview d'Alain Peyrefitte par Bernard Pivot. W. en a profité pour téléphoner à Mark Steinbrink.*

« On vient de voir une émission sur Rome, c’était tout Twombly, et maintenant on regarde Alain Peyrefitte qui a essayé d’escroquer Thérèse Bonney...»

Tout W. était là, et cette passion qu’il a pour tout ramener à sa propre mythologie, et cette assurance absolue que tous les noms qu’il jette et qui se réfèrent à son univers sont par le fait même intimement familiers à tous ses amis.

Il avait fumé, il trouvait très drôle le film de Guitry, Le Roman d’un tricheur*, et allait même jusqu’à imaginer une influence de Guitry sur Hitchcock. De fait, si j’arrive à trouver, moi aussi, un quelconque intérêt à ce film, c’est uniquement grâce aux possibilités de récupération qu’il présente pour ma propre mythologie, au prix de fructueux malentendus, et grâce à sa construction étrange, il est vrai, très étrange, puisque les acteurs n’y parlent jamais, sauf Guitry lui-même qui, assis à une table de café, écrit ses Mémoires, dont les divers épisodes sont représentés au son de ses commentaires, et sauf Marguerite Moreno qui, sortie de son passé, le retrouve au temps présent : dialectique du temps du récit et du temps de l'écriture, si l'on veut, qui aurait pu être encore compliquée, éventuellement, par l'intervention du temps de tournage (et, à vrai dire, comme souvent chez Guitry, on voit au début le plateau de tournage, réel ou imaginaire, et il présente au public les acteurs – mais cette piste-là n’est pas poursuivie).*

Ce matin sont arrivées deux invitations de Barthes à assister à sa leçon inaugurale au Collège de France, le 7 janvier. Hélas, nous serons en Amérique, selon toute probabilité.]

Il n'est resté que dix minutes mais ce furent, au fond, les plus agréables de nos courtes relations. Il semblait ne pas pouvoir s'arrêter de m'embrasser, ni moi de le serrer contre moi. Il voulait se déshabiller, me déshabiller.

« Non, non, disais-je, ce n'est pas possible, nous attendons des gens, W. et moi, pour un dîner d'affaires, ils vont être là dans dix minutes : il faut que je fasse au moins quelques rangements. »

Alors il voulait aller se branler dans les chiottes, parce qu'il ne pouvait pas, disait-il, rester dans cet état : il fallait que ça parte. Ces ébats et débats furent interrompus par l'arrivée de Patrick D. et de son Mouktar, qui se sont assis cinq minutes pendant que j'essayais fébrilement de faire un peu d'ordre pour Gérard Lévy et son associé. Frank était parti à leur arrivée. Eux-mêmes sont partis à celle de W., et ils ont croisé dans l'escalier Lévy, accompagné non pas de François X, retenu quelque part par une vente, mais d'un Chinois dont j'ai oublié le nom et qui, d'après Tex et Braun avant-hier soir, lui sert de

———————,

j'ai oublié le mot, *scout*, *sherpa*, *tête chercheuse*, *poisson-pilote*, non, ce n'est pas ça, c'est-à-dire qu'il assiste à sa place aux grandes ventes et lui signale tout ce qui peut être particulièrement intéressant pour lui en fait d'art extrême-oriental, dont il est un très fin connaisseur. La plupart du temps il habite New York, et il s'intéresse aussi à l'art contemporain, mais il en est, d'après W. toujours avant-hier (nous parlions à table de Gérard Lévy et de son entourage), très peu au fait, faisant grand cas, par exemple, je cite, d'un artiste aussi médiocre que Trova. En revanche, il est très savant en matière de cinéma, et il nous a fait, par exemple, toute sorte de révélations érudites à propos de *Murder by Death*. [*Interruption, quatre heures moins cinq : entre-temps je suis allé chez le dentiste, donc. Jeudi il avait découvert que l'un de mes plombages était tombé. Il le remplace par un* inlay. *Aujourd'huion devait préparer la dent et prendre le moule de l'*inlay *à fabriquer. J'ai eu droit à une piqûre de*

———————

(voilà un mot qui se dérobe sans cesse, je ne sais pas pourquoi), une piqûre de

---

(non, rien à faire : insomnisation, antiseptisation, pseudotisation, insonorisation, amnésie, ahahahahahahah…) (évidemment je suis encore sous l'effet de la piqûre, ça n'arrange rien – mais déjà ce matin, je ne trouvais pas le mot : il se cache du côté d'amnésie et d'insomnie), puis est intervenue la roulette. Ma pusillanimité est rare, paraît-il.

Au retour j'ai rencontré Mark, qui était assis à la terrasse du Flore en compagnie de son ami Tom. Je suis allé leur dire bonjour. Tom s'est lancé aussitôt dans un étonnant flirtage à mon endroit, insistant à deux reprises pour que je l'embrasse et me disant que j'avais les plus beaux yeux bruns *qu'il ait vus de sa vie (« Certainement on ne t'a jamais dit ça...» – en effet). Il est l'amant de Leonard* [LEONARD WOOLF, LÉONARD DE VINCI, LÉOPARD, *THE LEOPARD* (→ LE GUÉPARD), LÉOPARDI, LEOPOLD (→ BLOOM) / ROLAND, ROLANDE, ARNOLD, LANDOR] *Bernstein* [BERNE, BERNE, STEIN, *STEIN*]*, qui a divorcé il y a un mois ou deux, après trente ans de mariage.* [Interruption : quelqu'un frappe à la porte. J'ouvre, pensant qu'il s'agit de Michel et de Jean-Louis qui doivent passer pour que nous discutions de l'affaire de la "surface corrigée". Mais non, c'est Christophe Girard, qui veut une dédicace pour *Échange*, qu'un ami lui a offert (en avance) pour Noël. Je glisse dans son exemplaire une de mes petites cartes «*L'auteur, absent de Paris, etc.* ». D'après Mark, Christophe aurait dit à Roland qu'il avait cru jusqu'à présent que j'étais quelqu'un d'intelligent, mais qu'après ce que j'avais écrit sur Malraux pour *Le Monde* il trouvait que j'étais un con. Mais, en fait, il n'a même pas vu l'article en question, dit-il, il ignorait jusqu'à son existence – qui ment?

Je lui montre la bande dessinée de Claire Bretécher dans *L'Observateur* sur la même question (deux hommes et deux femmes discutent de Malraux).

«Elle est drôle, Claire Bretécher », dit-il.

Comme il s'apprête à partir, nous nous serrons l'un contre l'autre pour nous embrasser – dix secondes, mais nous bandons l'un et l'autre. Aussitôt après il est déjà à la porte, je suis de nouveau assis à ce bureau.

«Merde, je bande, dit-il.

– Moi aussi.

– Putain, ça fait mal, dans ces frocs...»

Il défait sa braguette afin de réagencer la disposition de sa bite, mais une fois qu'il l'a en main il la sort, et il commence à se branler. Il me semble que les règles de l'étiquette exigent que je fasse de même, et je m'exécute. Nous sommes à trois mètres l'un de l'autre, lui à la porte déjà entrouverte, moi dans ce fauteuil, tourné vers lui.

« Je vais faire des taches sur ton tapis, ça fait rien?

– Oh, le pauvre, il en a vu d'autres...»

Et en effet : splooootcchch… Ce que constatant je range mes petites affaires.

« Ben et toi ?

– Mais moi je travaille, moi, monsieur : j'ai b'soin de toute mon énergie…

– Quel radin ! »] *W. lui a demandé hier s'il habitait le fameux penthouse de Bernstein, sur Park Avenue ou je ne sais où.*

«Non, on habite au West Side Y.[*M.C.A.*]*, et on change de chambre tous les jours...»*

«Il avait une moustache, dit Mark, mais il l'acoupée – son amant n'aime que les minets.

– Oui, j'en porte encore le deuil.

– Moi aussi, dis-je. Bon, il faut que j'aille travailler. »]

(suite de la page 18 [cf. p. 1391]). Samia nous a rejoints ici. W. a montré sa collection de photographies à Gérard Lévy qui paraissait très appréciatif.

« Ce qui m'intéresse, répétait-il, c'est de comprendre ton œil. Je crois que je le comprends : c'est un œil d'amateur de peinture, un peu sentimental. »

Il était très impressionné par le Beulé. Je l'avais vu, un moment plus tôt, tâcher de déchiffrer la signature.

« Tu sais ce que c'est ? lui demande W.

– Oui, oui, bien sûr, attends, son nom m'échappe, ah, comment il s'appelle, *Beuls, Beuly, Beums…*

– Beulé.

– *Beulé*, bien sûr ! »

(Comme s'il ne connaissait que lui…)

« Je sais où je vais vous emmener. On va aller tout simplement à la Chaumière, rue de Beaune – c'est tout près et c'est très bien. »

En effet nous avons fait là un très bon dîner, guidés par notre hôte jusqu'en le choix des plats, d'ailleurs très judicieux. Nous avons mangé en particulier du filet de daim, accompagné de barquettes à la purée de marrons et aux groseilles, qui convenait particulièrement au soir de Thanksgiving.

La mère du Chinois vit en Chine. Il espère pouvoir un jour aller la voir, et refuse absolument de mettre les pieds à Formose, crainte que le visa du régime de Tchang Kaï-chek ne lui ferme définitivement les portes de la patrie.

Après dîner, Lévy, comme une faveur insigne :

« Écoutez, je vous propose une chose : je vous emmène à la maison – mais alors je vous mets à la porte à minuit, hein...»

Le Chinois rentrait chez lui. W. et Samia ont partagé un taxi, Lévy et moi un autre. En chemin il me parlait de ses enfants qui lui causent des problèmes parce qu'ils sont tellement intelligents, tellement intelligents, c'est à faire peur – surtout la petite : elle est de deux classes en avance, toujours première, qu'est-ce que vous voulez faire?

Les deux taxis, qui se suivent, nous déposent place de Mexico. Les Lévy habitent un immeuble bourgeois 1900, superbement entretenu, avec des tapis neufs dans l'escalier. « Pourtant le syndic s'est enfui avec l'argent de la copropriété, ça nous coûte un million à tous.

– On ne va pas déranger votre femme?

– Elle est au Maroc, à un congrès. Elle est un des plus grands spécialistes mondiaux d'une certaine forme de leucémie, elle est toujours

invitée à gauche et à droite. Les enfants dorment. Mais je les ai habitués depuis toujours à dormir dans tous les bruits, pour qu'on ne soit pas obligés de baisser la voix. De toute façon ils sont loin : venez, je vais vous montrer. »

Et il nous entraîne au bout d'un immense couloir, jusqu'à une chambre où dans des lits superposés dorment deux enfants qu'il va embrasser tour à tour. Il nous montre aussi sa chambre à coucher, la salle de bains des enfants, la sienne et celle de sa femme :

« C'est un jeune décorateur que j'ai découvert qui a fait ça – beaucoup de talent : vous verrez qu'on parlera de lui.»

Partout sont accrochées de grandes toiles symbolistes et pompier, une des passions de notre hôte : de Lévy-Dhurmer à Henry De Groux tout le monde est représenté par des femmes à la voilette, des nus vaporeux, des elfes, des naufrages emphatiques, des orientaleries. La plus grande pièce, immense, moquette moutarde, tentures jaunes, compte six ou sept de ces grandes machines à faire paraître Bouguereau un autre Philippe de Champaigne, sans cadre :

« Ça tourne tout le temps : ce que j'ai de plus beau je ne le vois jamais – c'est toujours dans des musées, pour des expositions...»

Nous nous sommes assis tous les quatre, face à face, sur deux canapés de velours à grosses côtes, vert sombre, avec des accoudoirs retournés et des franges épaisses, de part et d'autre d'une table basse. Et nous avons regardé, pendant ce qui me parut de très longs moments, plusieurs albums de cartes postales 1900, encore une passion du maître de maison.

« Ce qui est important c'est que les séries soient complètes: les rois, les souverains de l'Europe, les fleurs, les grandes catastrophes...»

Moi qui aime tant les cartes postales, je n'aime pas celles-là. Pourtant c'est la prochaine folie, paraît-il. Warhol, par exemple, commence à s'y intéresser très sérieusement. Déjà, certains groupes de huit ou dix cartes postales, en parfait état, timbrées du côté face, valent plusieurs millions.

« C'est fou ce que Dada et les surréalistes doivent à tout ça, dit W. Tout est déjà là…

– Oui, enfin, c’est comme de dire que tout Ricardou est dans *Le Canard enchaîné...*»

Jeux de mots et contrepèteries abondent, justement, de même que les plaisanteries grivoises et les obscénités, déguisées ou pas. Certains albums sont réservés à la pornographie. Mais la plupart de ceux-là ne contiennent que des images de femmes nues et grosses, et m’ennuient.

«Le temps que j’ai passé à assembler tout ça ! dit Lévy. Dans les premiers temps de notre mariage, ma femme travaillait, moi je rangeais et collais des cartes postales, et je passais comme ça des soirées entières, en silence. »

La prochaine étape, c’est la collection de livres précieux. Sur le rayon central de la bibliothèque sont exposées diverses photographies où l’on voit Lévy serrer la main de Malraux, ou bien de Michel Guy, ou encore de Michel Poniatowski. Mais tout autour sont rangées premières éditions, dédicacées ou non, et reliures rares, de la *Salomé* illustrée par Beardsley jusqu’aux mannequins des surréalistes photographiés par Man Ray (« Man a fait cet exemplaire spécialement pour moi, regardez… Non, je ne lui ai jamais montré mes cartes postales, je ne voulais pas me brouiller avec lui...»), en passant par les *Chansons de Bilitis*.

« Vous avez des livres de Rackham ?

– Oui, j’en ai eu, mais, vous savez, vous en reviendrez.

– Oh, je n'y suis pas particulièrement.»

Le temps passe. Il est maintenant bien plus de minuit. Mais Gérard, ayant apparemment oublié ses propres résolutions de nous mettre à la porte, ne fait que sortir de nouveaux livres, de nouveaux albums, avec un enthousiasme croissant.

« C'est moi le premier qui me suis intéressé à… Je suis le seul en France à posséder un… Quand X a vu ça il était mort de jalousie… J’ai eu des propositions pour dix millions, j’ai refusé.»

Aragon est battu à plates coutures. Mais je suis fatigué, j’ai mal aux yeux, j’ai envie de partir.

« Je crois que je vais rentrer.

– Attends une seconde, on va partir tous ensemble. »]

(suite de la page 8 du cahier XXIX [p. 1280]) mais nous n'avons pas eu à marcher plus loin que Sèvres-Babylone pour croiser Aragon, flanqué d'un grand garçon aux cheveux longs, très mince, le visage creux, « qui n'est autre, imaginez-vous, que le petit-fils de Marcel Cachin...». Il l'avait rencontré devant chez lui : le garçon venait lui parler, il avait tout juste commencé la lecture de *Blanche ou l'Oubli*, il était dans un état d'admiration sans nom, nous explique Louis un peu plus tard, après que le garçon nous a laissés au pied de la maison de Warhol (aurions-nous dû l'inviter?).

Aragon était persuadé que W. lui avait dit qu'il viendrait le chercher, W. mettait sa main au feu que pas une seconde il n'avait été question de cela. Tout le début du dîner s'est passé en piques échangées entre eux deux sur le sujet, et qui donnèrent au maître, paraît-il, un coup de fouet dont il avait apparemment bien besoin. À table il se tint, par la force des choses et la faiblesse de son ouïe, en dehors des conversations. De ce dont il fut question, d'ailleurs, je ne me souviens plus guère, sinon que W. flattait Ristat en lui disant qu'on lui devait le titre le plus phallique de la littérature française, *Coq-Volcan.* On mangea un curry d'agneau qu'avait préparé la concierge, selon l'usage, et l'on revint dans la grande pièce après les fromages, pour les glaces. Aragon était très flirt à mon égard, et me serrait sur les canapés. W. avait disparu et montrait, dans la chambre de Warhol, sa collection aux Poirier. J'ai attiré de ce côté-là Ristat et Sallenave qui se sont surtout intéressés aux Gloeden.

« On voit pourquoi les Anglais aiment tellement la Sicile », a dit Aragon qui avait suivi le mouvement. W. a montré à Ristat les portraits de Gilbert & George, sans s'attirer de commentaires.

Plus tard Aragon et moi avons dansé ensemble, mais il dansait trop bien pour moi, connaissant vraiment l'ordre des pas pour telle ou telle danse, et des suites de figures précises dont je n'ai pas la moindre idée. Il était beaucoup mieux assorti à Danièle, qu'il tenait au creux des reins, son autre main sur sa hanche à lui, très Buenos-Ayres.

« Quelle belle photographie pour *Minute*, a dit Gianni : Aragon danse le tango le soir de la mort de Malraux...»]

(suite de la page 2 du cahier XXIX [p. 1276]). *J'aimais beaucoup, en lui, le mélange de douceur et d'enthousiasme. Nous riions de plaisir. Bien entendu, lorsque W. est venu nous rejoindre, les choses se sont assez rapidement précisées. Nous avons l'un et l'autre enculé Didier, je ne sais plus dans quel ordre, je ne sais plus combien de fois. Peut-être – oui, cela me revient – W. l'a-t-il baisé deux fois le soir, et moi une fois le soir et une fois le matin. Je me souviens que le matin c'était moins bien, en ce qui me concerne, non que Didier fût moins tendre, ou de moins bonne volonté, mais parce que je suis entré en lui alors qu'il me tournait le dos, ce que j'aime toujours nettement moins que l'amour face à face : j'étais allongé sur le dos, il était allongé sur moi* [Écrivant ceci près d'un mois plus tard, je bande et suis pris d'un nouvel accès de désir pour ce garçon renfermé, silencieux, qui dans l'acte sexuel se donne complètement, sans aucune réserve. Il ne m'a jamais rappelé. Je lui téléphonerais volontiers, à cet instant même, si je ne craignais de compromettre, en perdant du temps, et en me donnant encore autre chose à noter (de fait, j'ai laissé passer sans les relever plusieurs coups de téléphone) mes dernières chances de rejoindre, une dernière fois peut-être, l'écriture "droite" (manque ici une citation de Claudel citant lui-même je ne sais plus qui – *Dieu,* peut-être, ou l'un de ses saints).], *je le branlais, nous avons joui ensemble : son cou est blanc, maigre, il a sur la poitrine quelques poils courts, diffus, qui curieusement prennent une certaine densité à la base du cou, et un visage qu'on pourrait qualifier de mélancolique ou de sournois selon ce qu'on ressentirait d'autre part à son égard. W. ne le trouvait pas très excitant. Et de fait il ne l'est pas – c'est peut-être seulement sa façon d'embrasser comme si son salut en dépendait qui me plaisait, et qui vient au milieu de cette page me replaire, et me flatter les reins.*

Paul a téléphoné, ce matin-là, pour dire que l'article de Kanters dans Le Figaro *était enfin paru. Je suis allé acheter le journal au kiosque et j'ai lu l'article à la table du petit déjeuner, devant Didier qui y a jeté un coup d'œil aussi. Très* "Figaro", *en somme : ce jeune homme a beaucoup de talent, quel dommage qu'il n'écrive pas comme Anatole France. Mais ce qui me surprend toujours, c'est que ces critiques qui limitent leurs commentaires quant à la forme à des considérations (ici très favorables)*

sur la qualité de la prose, sans s'attacher le moins du monde à la technique narrative proprement dite, ne sont pas capables, apparemment, de comprendre et d'évoquer avec exactitude ce qui semble relever pourtant de leur domaine d'élection, à savoir ce-qui-est-représenté, le "référent", si l'on veut : ainsi il est question dans l'article de femmes de la jet-set qui ne manquent jamais une soirée d'opéra à Varsovie et qui vont acheter leur thé à Ceylan et leur sucre à Cuba, et je me demande bien où Kanters a pu aller les pêcher – dans son propre folklore, sans doute.

Didier restait des heures affalé dans l'un des fauteuils, n'attendant rien, apparemment, sinon qu'on lui donne un signal quelconque. Peut-être est-ce un garçon totalement passif, dépourvu de toute initiative – ce qui expliquerait qu'il soit passé, le soir de notre première rencontre au Sept, à un autre prétendant parce que je tardais trop à lui faire de précises avances; et qu'il n'ait jamais rappelé, malgré l'affection dont il faisait montre ce matin-là, et le lendemain.

Didier démarcheur d'encyclopédies. La banlieue, etc.

L'après-midi je me suis mis au travail très tard, comme je l'ai déjà expliqué ici même (quoique dans un autre cahier) à cette date. Le soir, W., Samia, Edward B. et moi avons fait un excellent dîner chez Philippe, avec du caviar par lui rapporté d'Iran, du saumon, du poulet et de la tarte à la cannelle. Samia et moi parlions du Liban où la paix semblait à peu près revenue. Elle me racontait que dans certains quartiers de Beyrouth les soldats avaient violé tout le monde, hommes et femmes. Néanmoins je tombais de sommeil. W., Edward et Samia voulaient aller au Sept, je ne pensais qu'à mon lit. Je suis rentré seul, à pied, assez mélancolique, parce que dans la foule du samedi soir je me sentais tout à fait étranger.

Dimanche 21 novembre

Nous avons déjeuné aux Puces avec Tex et Braun. Ils nous ont conduits dans un restaurant très animé, bruyant, le long d'une rue ouverte à la circulation automobile, à l'extérieur du marché Vernaison. Puis nous sommes retournés à leur stand où ils avaient beaucoup de choses à nous montrer. La plus impressionnante était un daguerréotype du baron Gros représentant la porte Beulé, peut-être, mais vue de l'intérieur *du Parthénon : les couleurs cuivrées, vert-de-gris parfois, variaient selon qu'on inclinait la plaque d'un côté ou de l'autre, et la construction de l'image était superbe, jusqu'au flou léger des contours. Mais ils n'en voulaient pas moins de dix millions* [1]*. Une autre pièce remarquable, et d'un prix plus modeste de un à vingt, était un Bisson, beaucoup plus beau, à mon avis, que celui que W. me reprochait de lui avoir fait rater par mon manque d'enthousiasme. C'était un petit arc romain tardif, vu de trois quarts, où l'ombre faisait une superbe base oblique, très large, à la fois saisissante de force et si riche de ton, malgré sa noirceur, qu'on y distinguait assez nettement ornements et sculptures. W. demanda qu'on la lui mette de côté, ainsi qu'un autre Beulé, et je ne sais plus quoi d'autre encore.*

Il était pressé – c'était le jour de son premier rendez-vous avec Thérèse Bonney. Elle lui avait dit «cinq heures», au téléphone. Il avait répondu :

« Parfait – je vous apporterai une tarte [CARTE, SARTHE, BARTHES, MARTHE, PARTHES(S) / TRACE, TRAME, TÉRAT(OLOGIQUE), ARTE, TARIE, TAROT], *pour le thé.*

– Attention, lui avait-elle précisé : je n'aime pas les cerises, ni les abricots, ni les pommes. Ma favorite, c'est la tarte au citron. »

Il avait donc décidé de lui en porter une de sa propre confection, la tarte au citron étant à titre héréditaire une de ses spécialités culinaires : aussi devait-il rentrer à la maison. Moi, j'avais plus ou moins rendez-vous avec Edward B., qui devait me mener là où W. et lui avaient acheté, pour rien, de superbes costumes. Mais il n'arrivait pas, malgré une longue attente de ma part, passée à feuilleter des livres sur le stand Texbraun, ou bien à regarder, médusé, dans le stand d'en face, une salle à manger Henri II-1880 où des pages à manches à crevés, jambes

croisées, jouaient du luth sous la table, et dont le vendeur voulait dix millions [2]*, m'apprenait François.*

Edward n'arrivant toujours pas, je suis parti seul le long des allées, à l'aventure. W. m'avait dit qu'on voyait aux Puces toute sorte de garçons très sexy qui n'apparaissaient nulle part ailleurs. Je n'ai croisé en fait que trois ou quatre pédés dûment estampillés, l'un d'entre eux assez excitant, oui, mais qu'en eussé-je fait ? Dans une boutique qui s'appelait "le Passage", et qu'Edward, finalement rencontré par hasard, recommandait, justement, j'ai vu des imperméables, des manteaux, mais de costumes, point. En revanche, après d'interminables hésitations, j'ai acheté, puisque W. m'avait dit qu'il nous en fallait une, une lampe, mais de bureau, en cuivre, années vingt, à laquelle on peut donner diverses positions.

[Dimanche 12 décembre 1976, deux heures et demie. [*Chronique du retard : W. est ici, il occupait le bureau. Je lisais dans* Le Monde *des articles relatifs au colloque de psychanalyse de Milan, et dans* L'Observateur *un texte de Sollers sur une iconoclaste biographie de Marx, qu'il juge avec beaucoup de faveur : on le verra donc brûler successivement, avec une égale ferveur, tout ce qu'il aura adoré. W. me montre, dans un catalogue de cartes postales, une image de Jean Serpent, que j'avais déjà repérée hier; et je lui montre, dans* Échange*, le passage où il question de cette pittoresque figure des confins clermontois.*] Nous avons, hier soir, dîné ici tous les deux en regardant à la télévision un film d'une série comico-policière américaine, avec l'exaspérant Tony Curtis qui, depuis vingt ans et plus, est doublé en français par le même acteur, qui d'ailleurs prête sa voix à plusieurs autres figures populaires du cinéma américain. C'était très mauvais et pourtant, du fait de l'invraisemblance même du récit, à cause du baroque des situations et de leurs enchaînements, étrangement pynchonien. Le directeur d'un home pour garnements orphelins est escroqué de trois cent mille dollars. Il s'adresse alors à un ancien de la maison, McCoy (Tony Curtis), qui, soit dit en passant, a toutes les apparences d'une folle. McCoy est détective privé à ses heures. Il imagine un plan d'une folle complication pour récupérer l'argent volé, et il commence à le mettre en

application sans l'expliquer à personne, aux téléspectateurs moins qu'à quiconque. On le voit ainsi se grimer en exilé hongrois pour convaincre un morticole nonagénaire de lui permettre d'essayer son four crématoire, ou faire fabriquer des billets de cent dollars ayant l'air aussi faux que possible, mais dont le président des États-Unis va déclarer d'un jour à l'autre, prétend-il devant le voleur, qu'ils vont remplacer les anciens. De nombreux détails de l'intrigue, et plusieurs scènes, ne concourent en aucune façon perceptible au dénouement, et le seul mérite de leur accumulation est de plonger le spectateur dans un état d'errance et de disponibilité de l'attention qui, si la mise en scène, le jeu des acteurs et leur doublage n'étaient pas si calamiteux, pourrait devenir presque vertigineux.

J'avais fait état auprès de W. de mon envie d'aller au Manhattan. Mais lui ne voulait pas sortir et quand le temps en est venu, j'étais trop abruti et fatigué pour m'y décider – au lieu de quoi j'ai passé deux heures, W. endormi, à feuilleter, puis à lire à peu près entièrement un livre que W. avait acheté pour les reproductions de photographies qu'il contient, à propos des *Dames de cœur* du Second Empire. Ce qui m'amuse toujours, ce sont les mêmes anecdotes éculées, mais dont les personnages changent d'une version à l'autre, ou bien c'est le cadre : ainsi la fameuse réplique de la Leblanc aux femmes du monde qui se vantent qui de déjeuner avec le duc d'Aumale, qui de chasser avec lui, qui d'ouvrir le bal à son bras (« Eh bien moi, mesdames, je couche avec Son Altesse Royale»), censée avoir été prononcée dans le train pour Chantilly, rebondit intacte dans le prétoire du procès Bazaine, etc. : tout cela étant très conforme à ce que dit Saussure des éléments de la légende qui, « une action restant la même », ses protagonistes changent de nom ou, gardant au contraire le même nom, deviennent d'autres personnages, ce qui surnage avec obstination n'étant que les *accessoires*, dit Saussure (lesquels, entre parenthèses, et dans ces conditions, ne doivent pas être si *accessoires* que cela, mais au contraire chargés d'un mystérieux pouvoir érotique, sexuel ou poétique, je ne sais (toutes choses hélas assez étrangères à Saussure, je le crains) : un geste de la main, une mèche de pianiste qui lui tombe sur le front au milieu d'un mouvement de sonate (cf. Morel et Charlus dans la *Recherche*, c'est ce qui me fait penser à la dimension *érotique*), *une fleur*

sur le plancher (tout ce qui me reste à moi de la “légende” saussurienne c’est cette *fleur sur le plancher*, je ne sais absolument pas pourquoi, « un [ ] [espace laissé blanc dans le texte] qui reste dans la mémoire et qui dit plus ou moins ce qui s’est passé, mais qui, n’étant que partiel, laisse marge à

——— »

(ici le texte, magnifiquement, s’interrompt : je viens de vérifier (et de copier) dans Starobinski [3].

Je n’ai jamais oublié que Jacques Clergié, l’ami de mes parents, disait que tout ce qu’il se rappelait de *Babbitt*, de Sinclair Lewis, c’était que le héros mettait tous les jours sa lame à raser du jour au-dessus de la petite armoire à miroir de sa salle de bains, et tous les jours se disait qu’il devrait un jour se décider à évacuer cette accumulation de lames de rasoir – les lames de rasoir de Babbitt, c’est *une fleur sur le plancher.*

Ce qui facilite beaucoup mes relations avec Aragon, tout de même, malgré le peu d’affinités de nos respectives, si j’ose dire, “familles littéraires” (il a écrit des horreurs sur Proust !), c’est toute une “culture” en commun que nous avons, et que bientôt je n’aurai plus en commun qu’avec des gens comme lui, ou de sa génération; “culture” qui m’a beaucoup surpris chez lui, je dois le dire, mais peut-être pour la seule raison que de lui je savais peu de chose; culture “historique”, certes, mais pas au sens braudelien du terme, en un sens qui doit plus à Épinal qu’aux *Annales*, un sens selon lequel entre les mots “Bugeaud” et “képi” il y a un lien indéfectible, comme entre “Drouot” et “four à pain”, entre “gendre” et “Grévy”, entre “lévites” et “impasse Ronsin”. Nous avons tous les deux été élevés dans *Lectures pour tous* et *L'Illustration.* Nous sommes capables de parler du duc d’Aumale, de ses membres souples et de ses membres raides (« Quand j’étais jeune j’avais quatre membres souples et un raide, maintenant c'est l'inverse...»), des orteils de Louis XVIII (que son valet de chambre trouvait dans ses bas), de Mac-Mahon et du nègre («C'est vous, le nègre? Continuez!»), de Mme Steinheil ou du préfet Chiappe comme s’ils étaient dans la pièce. À ma surprise enchantée, il est intarissable sur l’impératrice Charlotte. Je ne sais pas si tous ses lecteurs et camarades de parti en sont bien conscients, mais Aragon, c’est Charlotte et Maximilien (et Juárez) comme si vous y étiez

– nous devons être les deux derniers, lui et moi, à nous indigner comme à sept ou huit ans, jusqu'à presque renverser un verre de vin, au restaurant, de la façon dont Napoléon III l'a traitée…

Couché un peu après deux heures j'étais réveillé à huit, plutôt fatigué et ayant mal aux yeux, bien entendu.]

Le retour en métro, solitaire, me paraissant interminable, j'ai décidé de faire étape rue du 8-Mai. Il y avait là, autour de Gianni qui dessinait au chevalet, très Courbet dans son atelier, un de ses amis italiens, Pascal, ou Pasquale*, Dominique le Jardinier de Bourges, Didier son compatriote, Alain le médecin, d'autres encore, dont un sadique à front bas assez patibulaire. Didier avait les jambes allongées sur un canapé, il paraissait n'avoir pas bougé de la journée. Je me suis assis à côté de lui, nous avons bavardé un moment. J'ai aussi un peu parlé avec Gianni. Puis je suis rentré ici vers sept heures. W. n'est revenu que plus tard de chez Thérèse Bonney, très excité par sa visite et plein de récits que, comme il n'a cessé de les répéter depuis lors, j'ai sans doute déjà rapportés. Samia nous a invités à venir manger chez elle des spaghettis, et W. y est allé, pressé de lui parler de sa visite; mais, comme je n'ai pas de passion particulière pour les spaghettis, et que je voulais voir un film à la télévision, je suis resté ici où j'ai dîné seul. J'avais téléphoné à Didier pour lui demander s'il voulait venir ici pour regarder avec moi* La Femme et le Pantin*; mais il était sorti dîner lorsque j'ai appelé, et je n'ai pu lui parler qu'au moment où le film commençait.*

La Femme et le Pantin *est tout de même trop kitsch pour mon goût; et il faut dire que cette pauvre Dietrich, mal dirigée, y joue vraiment comme un pied. Non, la révélation du film, ce fut pour moi* Cesar Romero*, que je n'avais jamais vu, dont j'ignorais jusqu'au nom et qui est très beau. Dans les années cinquante, m'a dit plus tard W., on le voyait vanter les mérites de réfrigérateurs et de savonnettes à la télévision américaine.*

Lundi 22 novembre 1976

À une heure, à la télévision, ont été annoncés les résultats du prix Renaudot, décerné à Michel Henry, et du Médicis, à Marc Cholodenko par six voix contre trois à Max-Pol Fouchet et une à Denis Roche. Le

succès des lauréats a été un peu étouffé par la mort de Jean Gabin, commentée à longueur de journal.

J'ai écrit une longue lettre à Luigi, en réponse aux siennes qui sont de plus en plus mélancoliques. Puis, alors que j'allais me mettre au travail, j'ai reçu la visite de Patrick, et dû reconnaître bientôt que la journée était perdue pour le travail, puisque je devais aller chez Flammarion où se donnait un verre pour célébrer la victoire de Cholodenko.

Patrick, sur les six heures, m'a accompagné jusqu'à la rue Racine, mais il n'a pas voulu entrer avec moi. Pourtant la foule était telle qu'il y serait facilement passé inaperçu. Je me suis livré à des prouesses de voltige sociale avec des gens qui semblaient me connaître et même parfois me tutoyaient, mais dont l'identité m'était totalement opaque quoique j'aie pu, dans certains cas, m'en enquérir discrètement par la suite, ainsi de celle de Jean Frémon, l'un de mes collègues de collection, et des plus aimables. À tous les échelons et tous les étages de la maison Flammarion on était d'ailleurs tout sourire à mon égard, chacun me remerciant profusément de mon intervention auprès de Barthes en faveur de Cholodenko.

« Oh, il n'y a vraiment pas de quoi…

– Si, si, je sais des choses...»

Marc lui-même, en col cassé, recevait comme un marié solitaire dans une sacristie, au milieu du plus retiré des bureaux qui tous avaient été convertis en salons.

«Merci de ce que tu as fait, a-t-il dit je crois.

– Oh, tu n'en avais nul besoin. Non, mon véritable hommage, c'est de n'avoir pas mis de col cassé aujourd'hui. »

On voyait quelques têtes connues, et une douzaine de jeunes écrivains qui ne pouvaient se retenir de faire, au milieu du brouhaha général, de captieuses allusions à leurs œuvres complètes que, bien sûr, ils étaient seuls à comprendre (les allusions – mais les œuvres complètes aussi, peut-être). J'opérais un retour vers le premier buffet, après avoir visité les deux autres, lorsque j'ai repéré Barthes, tard venu et seul contre un mur. Il n'avait pas trop bonne mine et paraissait mélancolique. Il a déménagé. Sa mère ne pouvait plus monter les cinq étages de l'ancien

appartement, ils sont maintenant au premier, ou au deuxième, dans le même immeuble de la rue Servandoni, avec pour résultat que Roland est coupé des deux chambres de bonne, jointes, avec lesquelles il communiquait par une trappe, jusqu'à présent, et de son piano.

« J'espère que tu ne m'en as pas voulu de ma lettre en faveur de Marc…

– Non, mais elle était tout à fait inutile : je connais mon devoir, si je puis dire…

– Dans une certaine mesure, c'est parce qu'elle était inutile que je me suis permis de l'écrire...

– Non, ce que j'aurais voulu, c'est que ce soit toi qui l'aies, ce prix. Tu sais, moi je suis un cœur simple…

– Oui, ce serait un titre merveilleux, pour un livre sur toi.

– C'est déjà pris, malheureusement.

– Hélas...»

Danièle Sallenave s'est approché de nous à ce moment-là. Elle aussi jugeait que Un cœur simple *serait un bon titre pour un ouvrage sur Barthes. Mais elle et Ristat, flanqués d'un troisième personnage que je ne connaissais pas, Denis Something or Other, un jeune philosophe, paraît-il, de la bande à* Digraphe*, m'ont entraîné. Ils allaient dîner chez Gianni et voulaient que je vienne avec eux.*

«Mais non, je vous en prie ! Je ne vais pas à des dîners auxquels on m'invite dix minutes avant! En plus je suis marié, moi.

– Je sais bien, hélas...», a dit Danièle.

Je me suis contenté de les accompagner jusqu'au métro Odéon où nous avons regardé les titres des journaux qui annonçaient la mort de Gabin.

«Il paraît que Malraux aussi va mourir. Il est déjà mort, peut-être…

– Décidément, Mao, Man Ray, Malraux, ils tombent comme des mouches, comme dit Aragon.

– Oui, ça ne va pas fort pour les M...»

W. et moi avons dîné ici, puis nous sommes allés avec Monza à l'Action La Fayette où nous ont rejoints Philippe et un jeune Suisse de haute taille, dont il fait grand cas, [Interruption, coup de téléphone de Javier, mais je n'ai pas le temps d'en noter en détail les répliques. Relevons seulement qu'il y fut question de sportifs et d'intellectuels, et d'un amant à lui, footballeur argentin, qui avait les plus belles cuisses du monde.

« Je ne peux pas trop parler, non pas tellement à cause du temps que ça prendrait, mais parce qu'ensuite il me faudrait tout noter, et là chaque fois j'en ai pour des heures...»

Xavier voulait savoir si sa bande, W. et moi allions dîner ensemble ce soir.

« Je n'en sais rien, mais je crois que W. doit passer chez Paloma vers cinq heures.

– Est-ce qu'on va tous aller chez la *photo-fighter* ?

– Non, je ne crois pas, elle ne veut pas.

– Oh, tant mieux… Les vieilles femmes me tapent sur le système. Je les ai beaucoup aimées, dans une certaine période de ma vie [*Interruption : coup de téléphone de Gianni. Il est seul chez lui, travaille au chevalet et m'appelle en attendant que sa peinture sèche.*

« Je suis très mélancoleux*, dit-il, ces jours-ci» (ce qui m'enchante –* not *la chose, le mot…).*

Son petit Louis a déménagé, ils n'arrivent plus à se joindre au téléphone. Ce matin Louis a appelé, quelqu'un dans l'appartement a décroché et lui a dit que Gianni n'était pas là, alors qu'il était dans son bain et guettait cet appel depuis des jours. Je conçois que ce soit rageant, et l'on serait mélancoleux à moins…

«Et le petit Didier, comment va-t-il?

– Il va bien, il est sorti avec tous les autres, je ne sais pas où ils sont passés. Dominique l'a fait entrer chez Gucci, maintenant il n'est plus démarcheur.

– Je l'aime bien. Il n'appelle jamais.

– Il est très timide, il a peur de déranger.

– J'aimerais bien faire l'amour avec lui. »

Le Monde *fait des difficultés pour publier l'article de Ristat, et* Le Quotidien de Paris *des difficultés pour celui de Sallenave. Ils sont jugés l'un et l'autre «trop poétiques». Gianni a fait trois cents dessins d'Aragon, dont la plupart ne sont pas montrables, dit-il. On l'y voit bandant, par exemple.*

«Je suis très mélancoleux, répète-t-il.

– Je ne peux pas parler plus longtemps, il me faut tout noter, je suis débordé par les phrases et les mots. Mais mélancoleux*, je l'achète, celui-là. Il renouvelle la mélancolie.*»], mais maintenant elles me tapent sur le système, je n'ai plus envie de les voir.

– Qu'est-ce que tu as envie de voir?

– Des boxeurs.

– J'ai peur de n'avoir rien en magasin pour l'instant, dans cette catégorie-là…

– Je n'ai jamais eu d'amants boxeurs… Pourtant, Bouttin [????], il y a quelques années, il me plaisait bien.

– Et Monzón ?

– Non, en Argentine, je ne couchais jamais avec des sportifs. Ah si, le footballeur : il avait les plus belles jambes du monde, celui-là : un mètre dix de tour de cuisse...»

Etc.]*, parce qu'il est plus ou moins grand bourgeois et plus ou moins hétéro (les fantasmes de Philippe me sont aussi clairement lisibles qu'ils me sont étrangers). Nous avons vu* Rich and Strange*, de Hitchcock, qui en Amérique s'appelait* East of Shanghai *(ou bien est-ce l'inverse?). C'est un Hitchcock peu caractéristique, une comédie amère, comme on dit, qui tend à démontrer, apparemment, que si l'on donnait des fortunes aux petits-bourgeois ils ne feraient que des bêtises et se rendraient très malheureux. Le mari est laid et trop antipathique, la femme est très jolie. Il y a quelques belles photographies d'elle sur le paquebot qui les emmène vers l'Extrême-Orient. C'est à peu près tout.*

Le lendemain, mardi 23, parce que j'avais un peu d'argent et voulais remercier Paul de son heureuse intervention pour me faire obtenir la

bourse de la Caisse des lettres, je l'ai invité à déjeuner chez Alexandre, rue des Canettes. Il était encore tout excité par le Médicis, neuf mille volumes des États du désert *s'étaient vendus dans la seule après-midi du lundi, et il estimait que cette année le Médicis avait toutes les chances de se vendre autant et plus qu'un Goncourt relativement difficile d'accès. Nous avons aussi parlé de Nabokov, et je lui ai conseillé de publier, dans sa nouvelle maison, l'édition annotée de* Lolita*, parfois un peu niaise et universitaire, mais qui a le mérite de montrer aux lecteurs distraits, et pressés, tout ce que révèle de subtilités et de raffinements un texte apparemment limpide, et de constituer ainsi un excellent manuel de lecture. Et je lui ai conseillé de lire Pynchon, dont nous avons essayé d'acheter, au Divan,* The Crying of Lot 49*, ridiculement traduit sous le titre de* San Francisco Cry.]

Le jeudi 18 en fin d'après-midi, j'ai rejoint W. à sa galerie, et nous sommes allés ensemble voir l'exposition de Moholy-Nagy aux Arts décoratifs. Nous voulions ensuite voir *Blackmail*, à l'Action La Fayette, et plutôt que de revenir sur la rive gauche nous avons dîné chez Yvonne, près de Notre-Dame-des-Victoires ("Guide" : bon restaurant de plats cuisinés, bourgeois, simple, tranquille, pas trop cher); malheureusement nous étions à côté de deux provinciaux qui avaient un peu bu et qui gueulaient comme des putois sur le sujet des différences dans la vie quotidienne, et en particulier dans les prix, entre la France et l'Allemagne, aujourd'hui et pendant la guerre.

Blackmail n'est pas aussi intéressant que *Murder*, mais supérieur tout de même à *Rich and Strange.*]

Au fond elle essayait sur moi, prudemment, les thèmes principaux de son article.] Le mercredi 17 novembre, nous avons passé la soirée ici, W. et moi. C'était le soir où il était malade. Nous avons regardé, à la télévision, une interview d'Yves Guéna, le secrétaire général de l'U.D.R. depuis converti en *R.P.R.*, et, sur le même plateau que lui, de Moshé Dayan, qui, malgré les accusations précises d'un journaliste, niait obstinément et véhémentement que les troupes israéliennes eussent jamais attaqué d'innocents villages proches de la frontière, au Liban.]

Samedi 4 septembre 1976

C'est cette nuit-là que j'ai été réveillé par le retour de W. à quatre heures du matin. Nous n'avons pas échangé un mot. Depuis il m'a reproché de ne lui avoir même pas dit bonjour. Seul dans le grand lit j'ai été pris d'un froid épouvantable, et je tremblais de tous mes membres en claquant des dents, malgré deux grosses couvertures.

La journée fut une des plus tristes de l'année.

[*Lundi 13 décembre 1976*, *Sainte-Lucie, quatre heures et demie*. [*Chronique du retard* : j'ai écrit à Luigi pour le remercier de son livre et pour tâcher de le consoler en ses angoisses et dans ses sombres ruminations. Puis j'ai téléphoné à Danièle, à Paul et à Gianni pour les inviter à la soirée chez Paloma, samedi prochain. Danièle ne pourra pas venir, elle part pour la province samedi matin. Elle transmettra l'invitation à Jean Ristat. Mais elle propose que nous dînions ensemble, elle, Gianni, Jean et moi, mercredi soir : nous devons nous retrouver à huit heures et demie à la Tour d'Argent-Bastille. Danièle et Jean ont l'intention, si leurs articles sur *Échange* ne paraissent pas dans *Le Monde* et dans *Le Quotidien* avant le 10 janvier, de les publier dans leur revue.

Paul entend insister auprès de Lemarchand pour que l'article de Sallenave paraisse dans *Le Quotidien.* Quant à celui de Ristat, tout dépend de Piatier, qui compte le couper :

« Oui, il y a des choses qu'on peut couper. Mais alors, autant que ce soit au début, la généalogie de Hugo, cet article peut s'en passer, ou bien le dialogue. Mais il y de bons morceaux qu'il serait dommage de voir disparaître.

– Tu sais, avec Piatier on peut s'attendre à tout...»

Les tractations entre W. et Flammarion [*Interruption : coup de tél. de Ghislain Mollet-Viéville, que j'avais appelé il y a dix minutes. J'avais laissé un message sur son répondeur automatique. Gérard-Julien S. m'a*

téléphoné ce matin pour me proposer de faire une autre émission avec lui, pour une série nouvelle intitulée "Personne et Personnage". J'avais cru comprendre que Sollers, Denis Roche et Ghislain, en tant qu'"amateur d'art", avaient déjà essuyé les plâtres, et je voulais demander à Ghislain comment les choses se passaient, et quel genre de questions était posée, car je n'ai pas très bien saisi le projet de S. Mais, en fait, Ghislain ne doit être interviewé que demain et il ne pouvait en rien m'éclairer. C'est lui, en revanche, qui voulait en savoir plus sur S., et en particulier s'il était « une folle, parce qu'il est tellement snob, on peut confondre, c'est difficile à entendre, au téléphone.

– Non, en tout cas ce n'est pas une folle, mais il est peut-être pédé, ça je n'en sais rien. Enfin si, probablement. Certainement*, même, parce qu'il m'a dit qu'il avait entendu Bette Midler au Continental, à New York.*

– Peut-être qu'il essayait de tâter le terrain en ce qui te concerne.

– Oh ça non : en ce qui me concerne, personne n'a besoin de tâter le terrain…

– En tout cas, ce que je peux faire, c'est t'appeler demain après son passage.

– Ah oui, merci beaucoup.»] au sujet de la traduction du livre de Warhol et de son lancement se présentent de plus en plus mal. W. avait l'impression que son entretien avec Charles-Henri Flammarion s'était très bien passé. Mais, dit Paul, c'est parce que Charles-Henri ne dit jamais rien sur le moment, se contente d'enregistrer ce qu'on lui dit, ce qui crée beaucoup de confusion chez ses interlocuteurs, et leur donne de fausses espérances. Il y a une chose qui a produit sur lui une très mauvaise impression, c'est que W. prévoit des dépenses de déplacement alors que Warhol a déjà touché, paraît-il, après la signature du contrat, certaines sommes destinées à assurer sa présence à Paris. D'autre part, W. aurait fait une gaffe en proposant d'organiser un cocktail de signature au Divan : parce que cela, pense Charles-Henri, c'est typiquement le genre de choses que Flammarion sait très bien faire et pour lesquelles la maison n'a pas besoin de W. Et puis Charles-Henri était très déçu d'apprendre que l'exposition à laquelle pensait W. pour coïncider avec la sortie du

livre en France n'était qu'une exposition de portraits *de* Warhol et non pas une exposition de portraits *par* Warhol : il semble qu'il y ait là encore un malentendu. Enfin, d'après Paul, Flammarion serait maintenant décidé à se passer de W. – et de moi pour la traduction : la fille qui a déjà revu le texte travaillera de nouveau sur lui, et ce sera tout. Dieu sait que je ne tenais pas à m'en occuper, mais il est sans doute à regretter que ce livre paraisse dans une traduction qui, à mon avis, le dénature complètement. Cependant, je ne tiens pas à m'attarder sur ce bateau en perdition où je me fais tirer dessus à bâbord et à tribord. Qu'ils se débrouillent.

Quant à Gianni, il est toujours aussi "mélancoleux", comme il dit, et de plus en plus amoureux, déclare-t-il, de son ami Louis, que j'appelle sans le connaître *le p'tit Louis*, ou *Louis II*, pour le distinguer d'Aragon. Il n'arrive pas à le joindre.

«Et à l'idée qu'il passe son temps à se faire baiser ici et là, je suis jaloux, tu peux pas savoir…

– Oh non, tiens, à peine pas…

– Et puis maintenant il a fait la connaissance de ce P. de R…, tu sais, je ne l'aime pas du tout celui-là…

– Tiens, il est maso ?

– Pourquoi, il est sadique, le R...?

– Je n'en sais rien, je crois qu'il s'intéresse aux chaînes, mais je ne sais pas à quel bout.

– Quand je pense que mon petit Louis est probablement à l'autre…

– Et Louis Ier, comment va-t-il ?

– Je ne sais pas, il y a longtemps que je ne lui ai pas téléphoné.

– Remarque, on sait à peu près ce qu'il dirait si on l'appelait : "Mon petit, tu n'as pas idée de la vie que je mène ! Pas idée ! C'est quelque chose de fou, de complètement fou ! Quarante pages de mon manuscrit ont encore disparu! Je ne sais pas comment ça a pu arriver, c'est un mystère total : je les ai laissées sur mon bureau à minuit, ce matin elles n'y sont plus, et pourtant personne n'est entré dans la pièce..."

– Ah, tu parles, je sais qui y entre, moi ! C'est Didier.

– *Quoi ???*

– Mais, mon petit, ça vaut cher, un manuscrit d'Aragon, très cher – tu n'as pas l'air de te rendre compte…

– Mais comment tu sais ça? que ce serait Didier, je veux dire?

– N'oublie pas que Maria m'adore : nous sommes compatriotes, elle me confie beaucoup de choses…

– Ça alors, c'est absolument incroyable… Mais comment elle le sait, elle?

– Parce que Didier est tellement bête ! Il a besoin d'une alliée dans la place, il lui a dit. Il ne s'agissait pas de manuscrits, mais de tableaux que Didier a l'intention de voler. Il est allé lui raconter qu'Aragon lui devait de l'argent, qu'il avait à peine de quoi vivre, qu'il allait être jeté à la porte de son appartement, que c'était fou de laisser tout ça à Gallimard, qu'il ne faudrait pas s'étonner s'il manquait ceci ou cela…

– Tu le détestes à ce point?

– Ah, je ne peux pas te dire comme je le hais ! Mais son règne touche à sa fin. J'ai poussé d'autres pions sur le devant de la scène. Il y a un certain Jean-Louis, un peintre, un type de Toulon, qui pourrait bien le supplanter…

– Aragon est amoureux de lui?

– Oui…

– Ah, c'est pour ça qu'il ne me téléphone plus…

– Alors le Didier, il pourrait bien se retrouver le cul dans l'eau, un de ces jours…

– Bon, allez, il faut que je travaille…

– Moi aussi...»]

[Interruption : thé – il n'y en avait plus, il a fallu aller en acheter.]

Hier, quand j'ai eu fini de travailler, je voulais aller faire un tour. Mais comme Gianni, au téléphone, m'avait dit qu'il voulait me montrer ses dessins les plus récents, que je voulais lui emprunter un livre et que je ne l'avais pas vu depuis longtemps, je suis allé chez lui en métro. Il était à son chevalet, au milieu de la foule et du mouvement habituels. Les gens

entraient et sortaient, mais ceux qui étaient assis étaient étrangement silencieux, soit qu'ils écoutassent la musique, soit qu'ils n'eussent rien à se dire. Gianni a insisté pour m'attirer dans une chambre et me montrer un gros portefeuille de dessins récents. «Il n'y en a que trente et un... », disait-il. Les uns continuent la série des chapeaux, dont j'avais déjà vu de nombreux représentants, les autres sont des portraits d'Aragon, en silhouette, ou dans sa baignoire, et symboliquement phalliques : toujours une barre gigantesque, droite ou un peu recourbée, jaillit de derrière son corps, de son ventre ou des ses cuisses. Et toujours il porte le fameux chapeau.

[Interruption : feuilleté *Interview.* Coup de téléphone d'Adelina [INDE, INDIA, ADEL, LINDA, LINA, DALI, ALAIN DELON] de Fürstenberg donnant les indications pour un dîner ce soir.]

Gianni m'a donné deux cartes postales achetées pour moi en Italie et représentant la salle et la scène du théâtre Farnèse de Parme. Il m'a aussi prêté Les Cloches de Bâle*, où je les ai glissées.*

Didier, le Berruyer, arrivait comme je partais. Nous nous sommes gentiment embrassés. W. était ici quand je suis rentré, un peu avant neuf heures.

Il avait invité à dîner Mark et son ami Tom, et aussi Xavier. Tom était aussi flirty *que l'autre jour, et d'ailleurs avec W. tout autant qu'avec moi. Le dîner s'est déroulé très calmement. Mais Mark et Tom n'ont pas apprécié qu'à dix heures et demie nous allumions la télévision, parce que nous voulions voir un film*, Test Pilot*, avec Clark Gable, Myrna Loy, Spencer Tracy et Lionel Barrymore. Ils avaient pourtant été invités à la dernière minute, et à dîner et à voir le film avec nous s'ils le souhaitaient : ce n'est pas comme s'ils avaient été conviés la veille ou plusieurs jours à l'avance à une sorte de dîner prié en grand tralala, il me semble – n'importe, ils étaient vexés et ils sont partis. Xavier, lui, a regardé le film d'un œil et de l'autre la petite plaquette des poèmes de Levet, qui suscitait chez lui des gloussements d'enthousiasme. J'avais oublié qu'entre ces pages j'avais glissé mon portrait imaginaire de Levet, qui me plaît beaucoup, au moins quand je suis stone.*

La semaine prochaine, au "Ciné-club", on pourra voir Juarez*, avec Bette Davis dans le rôle de l'impératrice Charlotte. Xavier est un grand fan de Bette Davis, et surtout de* Petrified Forest*. En revanche il déteste* Barocco*, le film d'André Téchiné, qu'il a vu la semaine dernière et au sujet de quoi il se* <u>*lance*</u> *dans une longue tirade* [Interruption : lu une partie de *Front rouge*, puisque j'ai appris que c'est ce qui avait causé l'"affaire Aragon".]*, scandée des plus étranges mouvements des avant-bras, qui disparaissent, par exemple, sous une épaule, l'un à l'autre liés par les longs doigts* [*Interruption :* Claude, que j'avais appelé en vain à son bureau et que j'invite à la soirée de Paloma. Il a vu dans la rue, cette après-midi, Coquet le marin qui revenait de Nice où il a tourné un film. Il l'a invité à venir entendre l'*Oratorio de Noël*, ce soir, à Pleyel. Mais ce ne semblait pas être possible (*you bet)*… Il dîne demain soir chez Melinda, comme nous.] [*Autre :* W. – il n'a pas envie d'aller ce soir à ce dîner chez un ami des Fürstenberg et préférerait dîner ici, et peut-être aller voir un film, qu'est-ce qu'il y a?

« *I don't suppose* que *Casanova*, ça vous dirait?

– Si, oui, pourquoi pas, c'est de qui, ça?

– Justement, il y en a deux : l'un de Fellini, l'autre de Comencini. Mais celui de Fellini n'est pas encore sorti, je crois.»]*, noués en de folles contorsions, à moins qu'ils ne soient occupés une fois de plus à remonter la longue mèche noire, bouclée.*

« Vous comprenez, ces gens-là, ils sont assis entre deux chaises : ils rêvent d'écrire des romans pour le Seuil, comme Severo Sarduy, mais plus difficiles. Seulement ils ne peuvent pas, alors ils font des films. Mais ils veulent avoir un public, alors ils décident de faire un thriller, ou une histoire d'amour, ou les deux ensemble. Malheureusement pour les thrillers il y a des règles, sans ça c'est raté, et ça ne sert à rien d'avoir lu Lévi-Strauss. Il faut des acteurs efficaces, qui aient du métier, qui savent faire quelque chose et pas seulement des caprices comme cette pauvre Pisier. Il faut la voir en putain d'Amsterdam ! Il faut vraiment la voir! Buñuel, oui, Buñuel peut utiliser des filles comme ça, regardez, dans…, comment ça s'appelait?

– Le Charme discret de la bourgeoisie *?*

– *Oui,* Le Charme discret de la bourgeoisie. *Ces filles, pour ça, elles étaient parfaites, elles jouaient leur propre rôle, en somme; mais là… Et tout est comme ça : c'est le règne du caprice total. Bon, on va repérer des extérieurs, on voit passer un enterrement, on se dit : tiens, c'est pas mal, ça… Si on mettait un enterrement, non, qu'est-ce que tu en penses ? La fille qui a écrit le scénario, c'est une grosse lesbienne immonde…*

– Ah oui, je la connais, elle a couché avec M.

– L'agent littéraire? Vous la connaissez? Une grande Juive rousse, c'est ça? Elle est lesbienne?

– Oh, elle est un peu de tout. Non, elle couche surtout avec des hommes, mais de temps en temps elle essaie autre chose…

– Mais cette…, elle est immonde! D'abord elle est grosse comme une tour!

– Oui, oui, mais je crois que M. aime les filles confortables, bien rembourrées.

– Bon, enfin : elle était venue nous voir, Rafael et moi, elle voulait des idées. "Je suis en train d'écrire un scénario", elle nous avait dit, "j'ai besoin d'idées pour un crime". Alors Rafael et moi on lui avait donné toutes nos idées pour des crimes : il y en avait de bonnes, elle notait tout, absolument tout comme si on avait été… je sais pas, moi… Alors on s'est mis à lui donner absolument n'importe quoi, tout ce qui nous passait par la tête [*Interruption.* Samia : elle vient de parler à Adeline, il faut qu'elle voie W., qu'est-ce que c'est, cette histoire de dîner?

« Oh, je ne sais pas… De toute façon il ne veut pas y aller, il est en train de faire des courses pour dîner ici.

– *Quoi*? Ah çà, vous ne pouvez pas me faire ce coup-là, ce n'est pas possible ! Me laisser y aller toute seule ? Mais vous êtes complètement fous ! Mais il n'en est pas question ! Il y a un garçon merveilleux, sublime, un nouveau, je suis comme une bête, il vient de m'appeler, il voulait passer la soirée avec moi, je lui ai dit que je ne pouvais pas, que j'avais ce dîner, et maintenant vous me dites que vous n'y allez pas? Ce n'est pas possible !

Qu'aujourd'hui personne ne sait raconter une histoire. On arrange ça au montage. On a oublié de tourner telle ou telle scène, tt simple, on la fabrique avec des chutes – comme dans *Sérail*, on a un ami qui nous l'a dit.

– Qui c'est celui-là? Un Français?

– Oui, mais il habite New York. *En plus!* Je vais le voir trois jours avant mon départ, trois jours après mon retour, et c'est tout, et vous me faites rater une soirée avec lui pour un dîner où vous vous n'allez même pas! Alors ça, ça dépasse tout!

– Où est-ce que tu l'as dégotté ?

– W. l'a vu au vernissage chez Jacques B. Il le trouve monstrueux, bien sûr… Tu y étais, non? Un blond, *su*-blime. Tu ne l'as pas dragué ?

– Oh, tu sais, moi, les blonds…

– Ah ça te va bien, de dire ça! En tout cas, dis à W. de me rappeler dès qu'il rentre, je suis folle de rage…

– O.k.»], *les trucs les plus dingues.*

[Mardi 14 décembre 1976, sept heures et quart. [Chronique du retard *: j'avais rendez-vous à trois heures et demie chez le docteur Le Goaster. Il n'était pas question de travailler avant. J'ai donc lu les premières pages des* Cloches de Bâle*, non sans plaisir, je dois le dire, bien davantage qu'à* Cent ans de solitude *qui, avouons-le, m'ennuie. J'étais trop sévère quand je comparais les grands romans d'Aragon aux* Thibault*, c'est tout de même plus subtil, je reconnais mes torts. Et je vois ce que Sallenave voulait dire quand elle rapprochait* Échange *du style d'Aragon dans* Les Cloches*, encore que l'ironie et l'agressivité soient plus marquées ici que là. Mais il y a dans les deux cas des phrases qui ne relèvent pas du dialogue et dont cependant l'auteur n'assume pas la responsabilité, en quelque sorte :*

« Mme de Nettencourt souriait et Diane savait à quoi s'en tenir pour la suite : regrets du temps qu'elle n'avait pas connu où son père et sa mère

faisaient les châtelains en Touraine, à Nettencourt, avec des hortensias à chaque fenêtre, et Monseigneur avait sa chambre toujours prête, le chic de ton père en habit de chasse! Et quand nous arrivions quelque part, personne qui ne se retournât» (p. 2).

*Ce qui est agaçant, comme toujours, c'est le parti pris trop voyant, et la caricature à sens unique. Ce que les adversaires de gauche de la bourgeoisie sous-estiment toujours, c'est l'*innocence *de classe qu'elle sécrète en son sein quant à son discours. Si l'inconscience y prospère, bien entendu, et l'inconscient aussi, il va sans dire, le cynisme, en revanche, y affleure peu. D'autre part, les Nettencourt sont d'une vulgarité qui peut avoir existé, sans doute, mais qui à ce degré était certainement très exceptionnelle, tout de même, dans le milieu où l'auteur les place :*

« Je sais ce que je sais, il y aurait du monde que ce serait du pareil au même (...). Ah! Oui, si tu crois que ça fait comme il faut de rappeler à tout bout de champ que tu as une mère! Eh bien! ça fait cocotte, voilà ce que ça fait!» Etc. Du pareil au même, ça fait comme il faut, à tout bout de champ – *on voit mal pourquoi cette hobereaute devrait parler comme une concierge.*

J'allai donc chez le docteur, mais pas de métro : grève. Par voie de conséquence, pas de taxi non plus. Après avoir perdu dix minutes à en attendre, j'ai sauté dans un 63 et me suis laissé transporter jusqu'au terminus, c'est-à-dire jusqu'à la porte de la Muette, sans rencontrer Nathalie Sarraute qui, au dire de W., est le principal ornement et la gloire de la ligne. Et pour rejoindre la rue Raffet j'ai traversé le Ranelagh. Les têtes qu'on voit dans ce quartier! Poules de luxe léopardisées, bottes jusqu'à mi-cuisse, qui descendent de leur petite Porsche, ou bien quinquagénaires à perruques, meneuses de petits chiens – on a l'impression qu'elles ont tout sacrifié, et qu'elles seraient prêtes à le refaire, à cette pauvre jouissance-là, habiter ce quartier triste et laid, si "vulgaire", pour le coup, et où la bêtise même se dépouille de tous ses charmes éventuels pour n'être plus que la délectation sèche au conformisme le plus étroit.

Dans l'immeuble du docteur, il n'y avait pas d'électricité, il a fallu monter l'escalier dans l'obscurité la plus complète. Quant à elle, elle n'a

pas changé depuis six mois. Elle prétend toujours que mes cheveux ne tombent pas du tout, qu'avec l'implantation que j'ai je ne serai jamais chauve, que s'

[*Interruption :* coup de téléphone de Samia qui veut que W. la rappelle le plus vite possible, parce qu'elle a trouvé un "espace" qui paraît convenir très bien à leurs desseins : quatre-vingts mètres carrés, entre le trou des Halles et la Samaritaine, douze mille francs de loyer annuel.

W. téléphone ici aussitôt après, justement : il va se faire accompagner chez Melinda, où nous devons dîner, par Tex et Braun. J'ai donc appelé Raoul pour lui demander s'il pouvait me prendre au passage, en voiture : oui, à huit heures et demie, au feu rouge, au début du boulevard Raspail. Mais, avant cela, je dois aller acheter deux bouteilles de vin.] *il y a eu récemment une période de chute, c'était que j'avais des soucis, non? ou bien que je travaillais trop :*

« Vous travaillez beaucoup?

– Tous les jours, de deux heures à huit heures.

– Et en plus vous avez des recherches à faire, certainement, de la bibliographie…

– Non.

– Dommage : ça fait tout de même une rupture, un changement… Tandis que si vous êtes totalement immergé dans ce que vous faites, évidemment… Vous ne faites rien pour Noël?

– Je vais partir pour les États-Unis.

– Ah, ça, c'est très bien, très bien… C'est toujours enrichissant, très sain, le contact avec les Américains! Ils ont un tel dynamisme! Moi, ça me réussit toujours très bien. Ah, mais je vais vous donner des vitamines, alors, en l'honneur des États-Unis, pour que vous soyez à la hauteur : ils sont très vitaminés, eux.

Lundi 13 décembre. Dîner Fürstenberg, George Chakiris. Parlé d'Amiel avec la conservatrice d'un musée genevois qui ne le connaissait pas. « Vous êtes écrivain?» demande-t-elle comme si ça expliquait tout. Une fille qui vend des reproductions en Arabie Saoudite. Se croit follement intelligente. Rothko ça va, mais alors après…

Mardi 14 décembre. Dîner chez Melinda. Conversation avec B. P... Ses frères. L'un viole un enfant de huit ans au Racing Club. L'autre, le mystique, essaie de coucher avec une cousine, couche, crise. Lee l'après-midi : flirt avec un pharmacien, tripotages dans la douche à la gym.

– Est-ce qu'il n'y a rien à faire contre les cernes [CARNES, CRÂNES, CORNES, TERNES, TERNES, BERNE, LERNE, RÈGNES, CRÈMES] *sous les yeux?*

– Les cernes sous les yeux? Si, bien sûr : se distraire, relâcher un peu la tension, s'amuser, sortir, faire l'amour, du sport…

– Est-ce que ça ne peut pas venir de la fatigue des yeux? D'une mauvaise vue ?

– Oui, bien sûr. Vous avez besoin de lunettes?

– Je ne sais pas. J'ai souvent mal aux yeux.

– Remarquez, les cernes, ça vous va bien, au fond. Vous avez déjà vu un écrivain avec un visage tout lisse, détendu? Allons donc! Tous les écrivains ont ça dans l'expression, une certains angoisse… ontologique, je dirais, non?

– Mmmmm…

– Regardez Valéry : moi, votre visage me fait penser à Valéry. Il y a la moustache, bien sûr, mais pas seulement...»

Et je suis reparti dans le noir, pensant me casser la gueule dix fois dans l'escalier.

[Mercredi 15 décembre, six heures cinq [Chron. du ret. : [*J'écris ceci au milieu d'un désordre épouvantable de livres empilés, de cahiers, de poussière et de vêtements épars. Mais si je commence à faire un peu d'ordre, diversion connue, je n'aurai pas le temps de travailler du tout aujourd'hui*.] W. m'a appelé pendant que je déjeunais pour me demander d'aller avec lui voir un local qu'il avait déjà inspecté le matin, celui qu'avait signalé Samia hier soir, et qui paraissait convenir tout à fait. Je l'ai donc retrouvé à deux heures et demie chez Sonnabend. Il était en train de consulter les doubles d'un échange de lettres entre Alain Gautier, notre ex-avocat et celui de Sonnabend, et l'avocat de la galerie Beaubourg au sujet de deux *Chaise électrique* possédés par cette galerie

et déclarés faux par Warhol. La galerie protestait, déclarant que ces deux toiles provenaient de Gerard Malanga, à l'époque directeur de l'atelier de M. Warhol. Or il est notoire que la plupart des faux de Warhol, très facilement reconnaissables, sont précisément l'œuvre de Malanga, et qu'il s'agit donc de la pire provenance possible. La galerie n'en demandait pas moins un certificat d'authenticité, ou bien un échange, à défaut de quoi elle menaçait d'aller en justice. C'est précisément l'une de ces toiles que Marie-Claude Tubiana, qui les tient de la galerie Beaubourg, veut faire authentifier par W.

Nous avons marché, par la passerelle des Arts, jusqu'à la rue des Bourdonnais, entre la Samaritaine et le trou des Halles. Nous sommes allés d'abord au premier étage d'une maison vétuste qui fait l'angle d'une impasse, près d'une école de filles. Il y a là un grand atelier qui est celui de Sheila Hicks. Sheila Hicks n'était pas là, mais trois filles travaillaient aux tapisseries. L'atelier lui-même, une petite chambre, une cuisine dans un long couloir qui mène le long de la cour à la salle de bains, sont à céder. Peut-être intéresseraient-ils Philippe pour ses bureaux; tandis que le local qui servirait éventuellement à la galerie est au rez-de-chaussée, et qu'on y accède par l'impasse. [*Interruption : essayé de joindre au téléphone Michel Favret-Millet, le vice-consul. W. veut que je lui demande s'il pourrait obtenir quatre exemplaires du portrait officiel de Giscard par Lartigue, qu'il ferait ensuite signer par Giscard, grâce aux Brandolini, et par Lartigue; et qui constituerait selon lui un parfait cadeau très kitsch pour des New-yorkais. En vain. Je crois que je n'ai que son ancien numéro. Il travaille pour les services des Affaires étrangères qui sont installés rue La Pérouse.*] C'est un espace assez grand, quatre-vingts mètres carrés, plutôt en longueur, c'est-à-dire en profondeur, haut de plafond [*Interruption : coup de tél. de W. Il était chez Warhol, avec Marie-Claude Tubiana qui lui a montré sa* Chaise électrique. *Bien entendu, c'est un faux.* [Interruption : long coup de téléphone de John, de New York, en larmes. Il est prêt à tout quitter, y compris son job chez Sonnabend à New York, pour retrouver Raoul, mais ce qu'il ne peut pas comprendre, pas admettre, c'est cette *rejection* – certainement il y a une raison, une raison particulière : est-ce que Raoul est amoureux?

«Non, non, non : il m’a dit expressément qu’il n’était pas amoureux, qu’il n’y avait rien de sérieux.

– Mais il y a ce garçon, il va le rejoindre à Amsterdam, ce type que ce con de Norman lui a envoyé…

– Oui, mais justement il n’est pas amoureux de lui, il me l’a dit plusieurs fois : c’est une de ces affairettes comme nous en avons tous dans ces moments de rupture – il l’aime bien, il s’entend bien avec lui, c’est agréable *justement* parce que ça n’a rien de passionné; il dit que c’est bien parce qu’il n’y a pas de scène, mais qu’il n’est pas amoureux de lui…

– Mais alors, qu’est-ce qui lui a pris? Il m’écrivait des lettres très gentilles, au début. Et puis, tout d’un coup, ça…

– Je ne sais pas. Il n’a peut-être pas un très bon souvenir de ton retour de Noël, l’an dernier : il ne m’a pas parlé de ça, mais il me semble me souvenir que ça ne s’était pas trop bien passé, non? Il disait que tu ne voulais pas le toucher, ou je ne sais pas quoi… [*Interruption : coup de téléphone de Gianni qui veut que je lui apporte les lunettes de Jean-François, oubliées ici il y a des mois. Téléphoné une nouvelle fois à Raoul qui, cette fois-ci, était rentré :*

« John semble être dans un état abominable, il peut à peine parler, il pleure, il a dû rentrer chez lui et quitter la galerie en pleine journée… Pour tourner ça un peu vulgairement, j'ai l'impression que si ce que tu voulais c'était lui donner une leçon, eh bien c'est fait : il dit qu'il ferait n'importe quoi pour toi, que tu es la seule chose qui compte dans sa vie, qu'il quittera son job si tu le lui demandes, qu'il ne le quittera pas si tu ne veux pas, etc. Il veut venir à Paris, il dit qu'il sauterait dans le premier avion, mais qu'il n'a qu'une peur, c'est que tu partes aussitôt qu'il arrive : on lui a dit que tu comptais aller à Amsterdam retrouver ce garçon…

– Non, non, je ne partirai pas s'il arrive, bien sûr, quoique oui, il y a ça aussi, j'ai commencé ça, c'est quelque chose, il faudrait que je reperde tout le terrain que j'ai gagné, et pour quoi? Il sera exactement le même trois jours plus tard – qu'est-ce que je dis, "trois jours"? Il a déjà commencé! Il m'a dit tout à l'heure, non mais tu aurais dû l'entendre: "Pour commencer, tu vas dire à ce Kirk de faire ses bagages…" Enfin, mais qu'est-ce que ça veut dire? Bien sûr que non, je ne vais pas dire à Kirk de faire ses bagages! D'ailleurs je compte un peu sur lui, c'est ma garantie : s'il est là, John n'osera pas tout casser comme il en a l'habitude...

– Ah, ça alors! J'espère que tu dis ça pour rire? Je ne crois vraiment pas que c'est Kirk qui l'arrêterait! Le type qui empêcherait John de tout casser s'il a décidé de tout casser est encore à naître!

– Non, non, je ne dis pas ça pour rire! D'ailleurs, je n'ai aucune envie de rire. Ne crois pas que ça me fasse rire qu'il soit dans cet état-là : je ne pensais qu'à ça en rentrant du bureau – j'ai manqué écraser une vieille dame...»

[Vendredi 17 décembre 1976, trois heures et demie. [Chronique du retard *: la dispute de ce matin avec W. m'a mis dans un tel état de fureur et d'épuisement que toute la journée, je le sens, va être à peu près perdue. J'ai mal aux yeux et suis tellement fébrile que je puis à peine écrire ceci au milieu d'un* <u>*désordre qui va croissant*</u>*.* [*Longue interruption :* je me suis mis à lire *Les Cloches de Bâle* avec beaucoup de

plaisir et de curiosité. C'est vraiment distrayant. Puis W. est rentré, et nous nous sommes plus ou moins rabibochés. Il m'a donné assez d'argent liquide pour que j'aille chercher à la banque les *traveller's checks* que j'avais commandés hier : trente coupures de vingt dollars, 81.627.700 à 81.627.729. Revenu ici, de nouveau j'ai lu plusieurs pages des *Cloches de Bâle*. Il est, selon l'expression consacrée, *difficile de fermer le livre*, d'autant qu'il y a bien longtemps que je n'en ai lu de cette sorte. [*Longue interruption : lu* Le Monde. *Tél. de W. qui veut que j'aille chercher pour lui, à la boulangerie, la pâte d'une tarte qu'il va confectionner pour Thérèse B. Téléphoné à Mark pour lui demander des adresses à San Francisco, un endroit où coucher, éventuellement; mais W. et moi devons le voir demain, chez Warhol, avant d'aller à la fête de Paloma. À l'instant, coup de téléphone de Frank, le petit Portugais : s'il n'a pas appelé plus tôt, c'est qu'il était triste, il a des problèmes, il a perdu son job au collège Stanislas. Il a été licencié parce qu'il y a moins d'élèves (je ne comprends pas comment il peut y avoir moins d'élèves au milieu d'une année scolaire). Il attend de toucher le chômage, quatre-vingt-dix pour cent de son salaire pendant un an, mais le premier versement n'arrive pas. Il va dîner chez un ami qui l'a invité parce qu'il n'a presque plus d'argent. Son propriétaire le harcèle. Il ne va pas aller passer Noël dans sa famille à Boulogne, parce que d'habitude il apporte des cadeaux pour tout le monde, surtout aux enfants, et que cette année il ne pourrait pas le faire. Évidemment l'idée me vient qu'il va m'emprunter de l'argent. Peut-être peint-il un tableau aussi noir de sa situation dans l'espoir que je vais lui proposer un prêt, mais il ne demande rien. Déjà je l'avais soupçonné de m'avoir fauché ma chère écharpe rouge, tout à fait à tort car je l'ai retrouvée depuis; et il n'a même pas emporté la chemise que je lui avais donnée et qui pourtant semblait lui plaire.*

Vendredi 17 décembre. Le soir, vu *1900* (2). W. est rentré tard, à une heure et demie. Il venait de chez Sheila Hicks, qui est merveilleuse, dit-il. C'est elle qui a eu l'idée d'appeler la galerie *La Remise du Parc*. Fait l'amour : baisé W., très bien.

J'aimerais bien coucher de nouveau avec lui. Il me plaît beaucoup, physiquement. Pourtant il n'a fait aucune impression sur Samia, le jour

où nous l'avons emmené chez elle. Les filles ont des goûts nettement plus "intellectualisés", dans [*Interruption :* coup de téléphone de Jean-Paul, le maître-nageur (ça l'exaspère qu'on le définisse comme ça). Il veut récupérer des photographies qu'il a prêtées à W. Mais nous avons une assez longue conversation [*Interruption : appelé Gianni, puis Paul pour leur dire que la soirée, demain, aurait lieu plus tard que prévu d'abord*...]]]

[Dimanche 19 décembre 1976, quatre heures et quart. [*Chronique du retard* : gueule de bois épouvantable. Nous nous sommes couchés à six heures et demie du matin et levés à onze, parce que W. avait un tas de choses à faire. Il est sorti vers trois heures, il avait rendez-vous à la nouvelle Remise du Parc, impasse des Bourdonnais, avec Robert Fraser, C. et son amant turc Saladin, peintre en bâtiment, Monza, qui va s'occuper des travaux pendant l'absence de W., et Ernest, l'homme d'affaires de Sheila Hicks (ils étaient l'un et l'autre au petit verre chez Warhol, hier soir, puis à la soirée chez Paloma). J'ai téléphoné à Gianni pour arranger avec lui qu'il pointe au chômage à ma place, en mon absence. Il était au septième ciel parce qu'il a passé la nuit avec Claude, chez Claude, qu'il dit être «le plus beau garçon de Paris».

« Il était encore plus beau avant qu'il ne se fasse boucler les cheveux.

– Oui, peut-être, mais c'est grâce à ses cheveux que je me suis enfin décidé à lier conversation avec lui. D'habitude je suis tellement intimidé par lui, il est tellement beau, ça me tue. Je le salue de loin, à vingt pas, je n'ose pas m'approcher; tandis qu'hier je lui ai parlé de sa nouvelle coiffure, je lui ai dit : "L'ennui, c'est que ça donne très envie de passer les doigts dans les boucles"; il m'a dit : "Mais je t'en prie, ne te gêne surtout pas", et c'est comme ça que ça a commencé. Oh, il est merveilleux. Tu comprends, il a exactement le visage, les cheveux, les yeux auxquels je rêve depuis que j'ai trois ans. C'est affreusement dangereux. Il va me rendre très malheureux.

– Je ne vois pas pourquoi. Il dit toujours que ce qu'il veut, c'est une liaison sérieuse, un vrai amant – tu es exactement ce qu'il lui faut…

– Il m’a dit que j’étais très beau. Tu parles! J’ai bien ri, venant de lui… Mais non, ça ne marchera pas. Jean-François fera tout rater, il est tellement jaloux…

– Tiens, j’ai vu Fernando, hier soir.

– Ah oui, Didier m’a dit que vous étiez allés au Manhattan. Il était en train de faire une pipe ?

– Oui, justement, tu ne crois pas si bien dire… On ne l’a pas reconnu, dans le noir, on l’a caressé, tripoté et tout, sans savoir que c’était lui, ni lui que c’était nous. Didier ne t’a pas dit que j’étais complètement saoul?

– Non. Remarque, déjà, à la soirée de Paloma…

– J’étais impossible?

– Non, non, pas impossible, mais tu avais un peu bu, déjà.

– Est-ce que j’étais odieux? Je ne me souviens plus de rien…

– Non, non, pas du tout. Sauf avec l’Américain, Lee; là, oui, tu étais très agressif…

– Mais pas du tout… Je n’ai pas compris pourquoi vous disiez cela, Claude et toi : je n’étais pas agressif du tout, vous êtes fous…

– Bien sûr, c’est nous… On faisait tout pour que tu te taises…

– Je crois que vous avez rêvé. [Et, en effet, lorsque j’ai parlé au téléphone à Lee, tout à l’heure, il ne se souvenait pas du tout que j’aie pu être le moins du monde agressif à son égard.

«Ils avaient l’air de penser que tu prendrais mal ce que j’ai dit en parlant de toi : “Ah, voilà le photographe hollywoodien”, comme si cela impliquait que tu étais un paparazzo, ou je ne sais pas quoi…

– Non, le seul incident que je me rappelle, c’était avec la star des Trockadero Gloxinia, Elizabeth Je-sais-pas-quoi : je le connais depuis toujours, Harry Lee, tu penses, c’est elle qu’on voit sur mon tableau qui représente un thé, tu sais…

– Ah oui, bien sûr, je vois très bien; ah, je ne savais pas ça du tout, comme c’est drôle !

– Oui. Alors je suis allé vers lui, mais c’est une telle star, maintenant, à peine s’il m’a dit bonjour, tu sais, *hello*, comme ça, même pas “comment

ça va?” ou rien : on ne s’est pas vus depuis quatre ans, enfin c’est incroyable, non? Je lui ai demandé ce qu’il faisait maintenant, quel était son rôle dans la troupe, s’il était la star, tout ce qu’il trouvait à me répondre c’est : “Il faut que tu viennes voir, tu n’as qu’à venir voir par toi-même…”

« Quel con, ça, ça m’a vraiment énervé, mais à part ça, c’était parfait, cette soirée...»] [Interruption : *tél. à Alain-Paul, l’acteur de shows pornos. En effet, il doit habiter à partir de la semaine qui vient chez Regie, le garçon de Los Angeles que W. a rencontré cet été, qui est un ami de Lee, lequel m’a donné son adresse.*

Mercredi 2 février 1977, cinq heures. Je reprends ici la suite de ces cahiers, interrompue par ce long voyage aux États-Unis au cours duquel je n’ai écrit, et très peu, que sur des carnets de petit format dont j’ai placé les pages, arrachées, dans des enveloppes datées[4].

Quand je me suis levé aujourd’hui, il était presque trois heures de l’après-midi. Hier a eu lieu l’inauguration de la galerie de W. et de Samia. L'exposition était très belle, il y avait beaucoup de monde, Rauschenberg a été le premier acheteur, il a fait réserver pour lui le portrait de Duchamp par Sarkis. Jean Barbefitte a donné chez lui une espèce de dîner en l’air que personnellement j’ai trouvé très ennuyeux, mais dont tout le monde avait l’air content, et il est vrai que j’étais très fatigué. W., Gilbert & George, Robert F. et moi sommes ensuite allés au Sept. W. et moi en avons ramené un garçon que je n’avais jamais vu et qui pourtant habite à cent mètres d’ici, un certain Guy qui a couché avec nous et qui est parti ce matin à neuf heures : rien de bien excitant. W. s’est levé vers onze heures et m’a laissé dormir.

[Interruption : *été chier* [HIER, CIRE, RICHE, CIRER, CHÉRI, CHÉRIE, (JOHN) RECHY, *REICH*, TROISIÈME REICH, WILHELM REICH, CHŒUR] *: assez peu satisfaisant également : merde sombre et molle, de la consistance de la crème au chocolat – rien à voir avec ces*

beaux étrons bien formés qui vous laissent le cul propre [*Interruption :* coup de tél. de W.:

«Tu t'es rendormi, ce matin après mon départ?

– Oui.

– J'ai dû parler au téléphone pendant une demi-heure, par un froid glacial, à ton ami Louis, qui comme d'habitude a cru pendant dix minutes que j'étais toi et qui faisait toute sorte d'histoires pour le prix Fénéon, disant qu'il avait cinq voix sûres pour toi mais qu'il y avait quinze votants, essayant de créer le suspense, mais en même temps assez sûr de son affaire. Et puis il a dit quelque chose d'assez sympathique, il croyait que c'était aujourd'hui, le prix, et puis il s'est rendu compte que ce n'était que demain, il a dit : "En ce moment je confonds tout"…

– Oui, il perd complètement la tête. Je t'ai raconté ce qu'il avait fait?

– Au sujet du manuscrit?

– Non, encore autre chose – à propos du prix Fénéon, justement. Il a dit à un tas de gens dont il gère les voix – Jean-Louis Barrault, André Masson, etc. – de voter pour Renaud Camus et pour *Passage.* Il avait sur son bureau une pile de lettres qu'il m'a montrées et disant toutes : "Je soussigné André Masson", etc., donne ma voix au livre de Renaud Camus, *Passage*…" [Il a aussi soutenu auprès de moi, au téléphone, que *Passage* était postérieur à *Échange.* Avec les voix Aragon divisées entre Camus et Duparc, peut-être le prix va-t-il aller à quelqu'un d'autre!... Ce qui serait plaisant, c'est qu'il aille à Duparc par six voix contre trois à Camus… En tout cas, Aragon a l'intention de démissionner si le recteur Mallet et les autres membres du jury n'acceptent pas que les voix qui se sont portées sur *Passage* soient comptabilisées en faveur d'*Échange* :

«Et comme je suis maintenant le seul membre de ce jury à avoir connu Fénéon...»]

– Ah oui, Gianni m'a raconté ça. Rien de neuf, pas de coup de téléphone ?

– Non, rien… Ah si, un certain Gilles Pétard, il veut que tu le rappelles, c'est au sujet de Thelma Houston.

– Ah, mais c'est très important, ça. Tu as été aimable ?

– Oh, il était très *businesslike* : c'est une maison de disques, ou quelque chose…

– Ici on a eu beaucoup de gentils visiteurs, Robert F. nous a emmenés déjeuner, etc. On doit se retrouver au vernissage de Rauschenberg chez Sonnabend vers sept heures et demie, tu viens?

– Oui.

– Et puis Laura veut nous inviter à dîner, toi et moi – je suis désolé, ce n'est pas très drôle, mais elle part demain, c'est son dernier soir, je ne pouvais pas refuser…

– Oh, ça va…

– Bon, je te vois tout à l'heure, alors ?

– Oui. »], *là au contraire il faut des feuilles et des feuilles de papier pour se l'essuyer, et pourtant le fragile et délicat broyeur des chiottes ne peut pas en prendre trop à la fois – du papier,* I mean –, *et W. m'engueule chaque fois parce que j'en mets trop. Ensuite il faut se laver* [RAVEL, RIVAL, *LOVER*, VALEUR, VERNAL, (SE) LOVER, PAVER, PAVÉ, GAVER, BAVER, NAVET, NERVAL, LAPER] *au savon et à l'eau. Tout ce dont je me souviens d'un roman de Kerouac*, Big Sur*, c'est qu'il estimait que quatre-vingt-dix pour cent des gens avaient le cul sale parce qu'ils ne se le lavaient pas après avoir chié. J'étais profondément en accord avec lui sur ce point. Mais j'exagère un peu quand j'écris "la seule chose dont je me souvienne", etc. Je me rappelle aussi des feux de bois la nuit, des coucheries, des corps de femmes, une grande faille entre les rochers au bord de la mer, l'océan – pour arriver jusqu'à lui il fallait beaucoup marcher à partir de la route.*

À San Francisco, un lundi, le lundi qui suivit le dimanche de l'acide, il fut question d'aller en voiture jusqu'à Carmel [ARC, CAR, RACE, RAME, LARME, CARAMEL, ARMEL(LE), MARC, CARME, SERRE MAL (*CERMAL*), ETC.]. *Et même, disait Allen, on pourrait voir le palais de Hearst à San …, à San quoi ?, San Angelo, San Stefano, quelque chose comme ça*[5].

«Et Big Sur?

– Oui, pourquoi pas?»

En fait, X – comment s'appelait-il? celui qui devait nous emmener… – n'est arrivé à la maison de Chula Lane que vers deux heures, ce jour-là, il a encore fallu aller chercher son frère qui devait passer à la banque, etc. (Pendant que nous attendions devant la banque, en double file, est passé sur le trottoir un homme très grand, avec des bottes, une veste au col relevé et un chapeau au bord rabattu de tous les côtés: il marchait les bras relevés au-dessus de la tête, comme quelqu'un qu'on menace d'un pistolet. Il s'arrêtait docilement au feu rouge, attendait, repartait, traversait sans jamais baisser les bras. Il marchait droit, calmement, régulièrement, comme un homme qui toute sa vie aurait vécu sous la menace d'un canon de revolver pointé contre ses vertèbres mais qui se serait résigné à cette idée et vaquerait à son existence comme si de rien n'était, à ce détail près. Un flic est passé à moto dans l'avenue, et il s'est arrêté à sa hauteur. Nous avons cru qu'il allait l'interpeller, mais pas du tout. Le flic s'est contenté de l'observer quelques secondes, puis il a repéré la vitrine d'un magasin de voitures et, beaucoup plus intéressé, il est allé contempler les divers modèles exposés.)

Finalement, il était plus de quatre heures quand nous avons été prêts à quitter la ville, et du coup nous sommes allés seulement dans Marin County, au nord, jusqu'à Point Reyes. Au retour nous avons suivi le Highway One qui longe la côte : c'est une route assez étroite, étrangement, peu fréquentée, qui court sur le flanc de collines abruptes, désertes, et qui tourne sans cesse. De part ni d'autre, rare bénédiction, pas un seul panneau publicitaire.

« C'est la route la plus scénique des États-Unis », a dit Allen [ALLAN, HÉLÈNE, HALEINE, *LA BELLE HALEINE* (→ DUCHAMP / MAN RAY), NELLY, EALAN, LENA, NEAL, LEAN, CŒUR D'ALÈNE].

Il était d'un dévouement de chien.

Nous nous sommes arrêtés à un coude de la route. Il m'a montré de haut une belle longue plage presque déserte.

« On vient là en été. Ou bien on va au sud de la ville, au contraire. »

Je lui ai demandé une fois, alors que nous marchions entre Castro Street et Chula Lane, et que nous traversions Noe Street, peut-être, ou bien Sanchez Street (son nom de famille était Sanchez. Quand il

téléphonait dans un restaurant pour y retenir une table, pourtant, il donnait le nom de Vincent*, qui était son premier prénom – crainte qu'on ne le prenne pour un Chicano, peut-être, et que nous ne soyons placés dans le plus mauvais recoin. Il se disait pur Espagnol, et ajoutait que ses quatre grands-parents étaient nés en Espagne, qu'ils étaient des réfugiés politiques, je crois. Il me semble à vrai dire, bien qu'il n'en ait jamais fait état, ni moi non plus, qu'il avait du sang noir, lequel n'entrait pas pour peu, à mon avis, dans sa beauté et dans sa sexyté, dans ce qui faisait le caractère, en tout cas, de son visage et peut-être de son corps. Par exemple il avait des lèvres très épaisses (mais pas plus que celles de Philippe IV, après tout), que je trouvais irrésistibles)), si la ville était très différente en été; si, ne l'ayant vue qu'en hiver, je pouvais néanmoins prétendre la connaître, avoir une idée de ce qu'était vraiment San Francisco, et la vie qu'on y mène.*

«En été il y a beaucoup plus de monde, il y a des millions de touristes, des centaines de milliers de touristes de tous les coins des États-Unis.

– Des pédés?

– Oui, bien sûr, mais aussi des familles, de tout. Tout le monde est dans la rue. Dans Castro tout le monde drague, c'est un défilé permanent, tu vois les tenues les plus extraordinaires, tout le monde est en cut-off, torse nu, etc. Et puis il y a ces grandes plages où va toute la gay community*, des plages immenses où tout le monde est nu, on fait l'amour dans les dunes, dans les buissons...»*

La merde me dégoûte vraiment. L'autre soir, quand j'ai couché avec le "petit résistant", je me suis aperçu, après l'avoir baisé, que j'en avais sur la bite. Ça m'a beaucoup refroidi, rétrospectivement.

W. m'a lu l'autre jour une phrase de Sollers (en italien, Dieu sait pourquoi, peut-être était-ce au sujet de Pasolini) où il était question de la merde. Je ne me souviens plus très bien – quelque chose du genre : il y a deux sortes d'écrivains, ceux qui parlent de la merde et ceux qui n'en parlent pas. Enfin, toujours est-il que la merde, et son apparition dans l'écriture, aurait [Interruption : coup de téléphone de Oki, un des Japonais nos voisins. W. lui avait demandé s'il pouvait faire venir du Japon un livre sur les photographes japonais du XIXe siècle. Le livre est

arrivé. D'après la publicité qu'avait vue W. [*Interruption : coup de téléphone de Paul. La secrétaire du prix Fénéon lui a assuré que j'allais l'avoir, et elle a demandé que je sois auprès de lui demain à une heure moins le quart. Je dois donc aller le retrouver chez Flammarion à midi et demi.*

«Il n'y aura pas de difficultés à propos de Camus-Duparc?

– Non, non. Sauf peut-être pour savoir à quel ordre le chèque doit être rédigé…

– Ah oui, c'est juste… Remarque, depuis que tu m'as dit qu'il n'arrivait qu'au mois de mai, ce chèque, beaucoup de mon excitation est retombée…

– Je n'en sais rien, j'avais appris ça d'un autre objet des passions d'Aragon, quelqu'un qui avait eu le prix et avec qui j'entretenais des relations professionnelles.

– Falempin?

– Non, non, pas Falempin. Falempin n'a rien à voir avec ce monde-là. Non, Jean-Marc Roberts.

– Quoi? Jean-Marc Roberts a eu le prix Fénéon?

– Mais oui… Et Ristat a bien dû l'avoir aussi, non?

– Tu veux dire que le prix Fénéon est un prix que donne Aragon?

– C'est plus ou moins ça, non? Barthes aussi a voix au chapitre, mais comme il t'est tout dévoué, l'opposition est muselée…

– Hmmmm… J'ai reçu le petit feuillet de "Poésie ininterrompue". Il y a un petit texte de moi qui t'est dédié.

– Tu m'as encore dédié un texte?

– Non, non, c'est un petit texte déjà ancien, qu'ils ont choisi eux-mêmes pour ce dépliant.

– Ah oui… Lis-moi le texte de Jean Daive... »

Je le lui lis.

« Eh bien, ce n'est pas mal…

– Non. D'ailleurs il a été très bien, tu sais, pas du tout abscons comme tu me l'avais annoncé, et très gentil…

– Je te ferai entendre un interview de lui; mais il était dans la position d'interviewé, c'est différent. Bon, il faut que je te laisse. À demain.

– À demain. »], il s'agissait de la photographie au Japon *entre 1839 et 1844*. L'étroitesse et la haute spécialisation du sujet m'avaient enchanté. Mais sans doute s'agissait-il d'une faute de frappe…] *représenté le fin du fin. Voilà précisément le genre d'idées auquel il n'importe en aucune façon de croire ou de ne pas croire, d'adhérer ou de ne pas adhérer. Leur vérité éventuelle est tout à fait secondaire. Mais elles sillonnent péremptoirement la modernité, elles la signent et la modèlent. Leur valeur est de structure, et plus précisément de* structuration. *Accessoirement elles fonctionnent comme signes de reconnaissance, passeport, gage d'appartenance. Je suis moderne, on chie entre mes pages.*

Le 2 février était la fête de l'école Massillon, à Clermont (c'est agaçant, cette histoire de Clermont / Clermont-Ferrand : si l'on dit (ou si l'on écrit) "Clermont-Ferrand ", on établit aussitôt, pour les Clermontois, qu'on n'est pas clermontois (jamais aucun Clermontois n'a dit "Clermont-Ferrand ") ; si l'on dit "Clermont" tout court, hors contexte, les gens ne comprennent pas de quoi on parle…). Il se célébrait une grande messe, dans la chapelle, au pied de la fresque entourant l'autel et qui montrait un officier de marine, un saint-cyrien, un cultivateur, un chirurgien et je ne sais plus quoi d'autre encore présentant à la Vierge leurs labeurs divers. C'est aussi l'anniversaire de Joyce. Il y a tous les ans une petite fête à cette occasion au Gotham Book Mart, dans la 47e rue. Est-ce le jour de la Visitation?

Jean Paris, dans son livre sur Joyce, parlait beaucoup du thème de la Visitation. Ou bien était-ce plutôt l'Épiphanie? Il y avait de lui, l'autre jour, dans Le Monde*, un texte où il recommandait qu'on détruise Beaubourg, ni plus ni moins. Écrasons le monstre, écrivait-il.*

Parmi les portraits de Duchamp exposés à la Remise du Parc, l'un le montre en reflets, en la compagnie de Breton, dans la vitrine du Gotham Book Mart, dont on voit l'étalage surréaliste (en 1945).

Dimanche 7 février 1977, quatre heures moins dix. En fait il n'y a dans cette maison plus rien qui dise l'heure. Le réveil que j'avais acheté aux Puces est mort ou ne vaut guère mieux, malgré son énergie, car il avance d'une heure ou deux chaque jour, et la manette qui permettait de le réajuster s'est détachée et semble introuvable. En sortant sur le balcon on peut voir l'heure à l'horloge du carrefour, mais en hiver les montants de bois de la porte-fenêtre jouent et se gonflent sous l'effet de la pluie, il est presque impossible de l'ouvrir, on risque chaque fois de se retrouver avec la poignée dans la main.

Jean B., l'architecte (est-il architecte, d'ailleurs, ou bien seulement "architecte d'intérieur", ainsi que se baptisent pompeusement les décorateurs, désormais, et comme il est plus vraisemblable ?) m'avait invité, tout à fait par raccroc, d'ailleurs, et à l'occasion d'un coup de téléphone à W. qui n'était pas là, à un brunch au "fast-food", rue Saint-André des Arts. Je ne sais quels sont ses liens avec cette maison, mais déjà, l'autre soir, lors du dîner qu'il a donné chez lui pour l'inauguration de la Remise Duparc, la nourriture venait de là. C'est une entreprise nouvelle, et une bonne idée, probablement. Désormais on peut, comme en Amérique, d'un coup de téléphone, faire venir chez soi rapidement de quoi nourrir autant de personnes qu'on le souhaite. Si l'on ne peut pas avoir soi-même de bonnes idées commerciales, il suffit de voyager un peu, d'observer à l'étranger ce qui marche bien, et de l'imiter dans son propre pays. Quelques transpositions suffisent sans doute à vous mettre à l'abri des lois. [*Interruption : feuilleté* Le Magazine littéraire.] On pourrait probablement gagner une fortune, par exemple, en ouvrant à Paris une maison qui vendrait des morceaux de poulet frit, à l'instar du Colonel Sanders et de ses prospères établissements.

Nous avons vu le colonel en personne à Washington, le 20 janvier, lors de la parade pour l'inauguration" de Carter. Il était debout sur le char du Kentucky, bien entendu, tellement semblable à son image telle qu'elle est reproduite partout, et notamment sur toutes les routes des États-Unis, que

j’ai cru qu’il s’agissait d’un mannequin, d’un acteur de louage, d’une imitation. Mais non, c’était bien lui, sa chair et ses os, ses lunettes et sa barbichette en pointe, son bout de ficelle au col en guise de cravate, découvert et saluant la foule, dans le froid épouvantable de cette journée-là.

Nous étions, W. et moi, accrochés aux lourdes ferronneries qui protègent les fenêtres d’une banque, à l’angle de Pennsylvania Avenue et de la 15e rue. C'est là que fut volé le portefeuille de Liz Prestridge. W., dans sa paranoïa délirante d'alors, y vit un nouveau signe du maléfique complot qui l’entourait de toute part. Il savait d’ailleurs qui était le coupable, un Noir muni d’un appareil photographique et avec lequel il avait lié conversation, allant même jusqu’à lui donner notre adresse à Paris, sur une petite feuille blanche à en-tête de la Maison Blanche, empruntée à Liz. Il avait prié le Noir de nous prendre en photo. «Mais c’est déjà fait», disait l’autre. Oui, il nous enverrait le cliché. D’ailleurs voici son nom, sa propre adresse…

Lorsque Liz s’aperçut de la disparition de son portefeuille nous essayions d’entrer, pour y prendre le thé, au Washington Hotel [*WAHINGTON SQUARE* (→ JAMES) / *WASHINGTONIA GRACILES* (→ *IL GIARDINO DEI FINZI-CONTINI*) / BILLET DE VINGT DOLLARS (→ MONNAIE, *MONEY*, FAUSSE MONNAIE, FAUX MONNAYEURS (→ CORÉE), *LES FAUX-MONNAYEURS* (→ *JOURNAL*, BORIS, LAPÉROUSE, PASSAVANT (« DE GRÂCE, ORLANDO [VALET DE ROUSSEL À L'HÔTEL DES PALMES / *ORLANDO* (WOOLF) / *ORLANDO FURIOSO* (→ RINALDO, ANGELICA, ETC.) / (VITTORIO EMANUELE) ORLANDO (→ (WOODROW) WILSON)), QUELQUES PAS ENCORE : JE NE SUIS PAS SÛR D’OSER TOUT À FAIT VOUS ENTENDRE »)], dans Pennsylvania Avenue, choisi parce que c’était là que descendait le héros de *1876*, de Gore [ORGE, OREG(ON), GARE, GURRE (→ *LE CHANT DES RAMIERS DE GURRE* (→ SCHÖNBERG / JACOBSEN (→ JAKOBSON (ROMAN))) / ROGER (→ ORLANDO, RINALDO) / GÉRAUD (D’AURILLAC) (→ JÉRÔME, SAINT JÉRÔME (→ CRÂNE, “VANITÉ”) / ROGET (→ *LE MYSTÈRE DE MARIE ROGET*,

DUPIN III) (*INTER*ROGER) / GORGE, JORGE, GEORGES, GEORGE (SAND, NÉE DUPIN))] Vidal. Mais la foule était partout d'une densité telle que nous n'avions aucune chance d'arriver jamais jusqu'au salon de thé, et bien moins encore d'y trouver une table, de nous y asseoir et de nous y faire servir. Nous sommes donc retournés sur les lieux supposés du délit. L'humeur de Liz avait changé, elle était sombre désormais, et moins disposée à supporter le délire de W., lequel était persuadé que c'était parce qu'elle avait été "reconnue" qu'elle avait été volée. Après tout, par son poste à la Maison Blanche, elle connaissait tous les secrets de Washington. D'ailleurs elle lui en avait révélé plus d'un, qui lui avait permis, à lui, de lier des indices épars et de comprendre bien des choses qu'il eût certainement mieux valu, pour sa propre sécurité, que jamais il ne comprenne.

Nous avons parlé à deux ou trois flics qui ne pouvaient rien pour nous. Dans une foule pareille, vous pensez! Ce que vous devez faire, c'est téléphoner immédiatement *à toutes les compagnies* dont vous avez des cartes de crédit (les flics américains ont toujours l'air de croire qu'on a quarante cartes de crédit), pour les prévenir. [*Retour de W. Il doit être à peu près cinq heures et demie.*]

Lundi 8 février, cinq heures moins le quart (more or less). Le temps est gris, il pleuviote. [*Interruption : coup de téléphone de Christian. Nous étions convenus plus tôt de dîner ensemble, mais son Roland a estimé nécessaire qu'ils aient ce soir "des explications" :*

« À force d' "explications", dit Christian, nous sommes de plus en plus loin [*Interruption :* coup de téléphone d'Yves. Il est encore à Roissy [ROI, ICI, ISSY(-LES-MOULINEAUX), VOICI, *VOICI*, *RETOUR À ROISSY*, MOI SI, TOI SI ?, BOISSY (D'ANGLAS)].

« Tu n'es pas trop fatigué ?

– Non, ça va à peu près.

– Tu étais en retard?

– Un peu, ça va, personne n'a rien dit. Il était sept heures et demie, finalement, quand je suis sorti. J'ai pris un café en face, parce que vraiment j'en avais besoin, je savais que je n'aurais pas le temps de m'en faire un chez moi. J'ai pu seulement me changer, je ne me suis pas lavé, pas rasé, rien. La chatte était furieuse.

– Ah, il y a une chatte ?

– Oui. je croyais qu'elle mourait de faim, mais elle a refusé de manger.

– Elle n'aime pas que tu découches?

– Non, déjà. Mais alors que je ressorte juste après mon retour, ça, pour elle, c'est vraiment trop…

– Tiens, je viens de parler à Xavier, tu sais, mon copain qui était là hier, celui qui faisait tellement de bruit pendant *Le Faucon maltais*… Je lui ai téléphoné pour l'engueuler, il croyait que nous nous connaissions depuis longtemps, je lui ai dit que non, que nous nous étions rencontrés là-bas, sur place. Enfin on parlait de toi, je ne sais pas comment nous en sommes arrivés là, mais je lui ai dit que tu étais de Montreuil – enfin, que tu *habitais* Montreuil. Il m'a dit qu'il y avait une boîte très bien à Montreuil.

–Ah?

– Oui, une boîte où il n'y a que des Noirs…

– Oui, ça c'est pas ça qui manque…

– Garçons et filles, ça s'appelle l'Amant Bleu, on y arrive par une passerelle, il paraît que c'est très joli… Mais enfin, je dois reconnaître qu'il a des goûts un peu particuliers [Interruption : *thé. Fin du troisième acte d'*Esclarmonde*, sur France Musique. Jacques Bourgeois présente le quatrième*], il est argentin.

– Mon ami brésilien m'a appelé.

– Ah oui, celui que tu cherchais hier…

– Oui. Il va rentrer au Brésil sur le Concorde, il ne veut pas voyager avec Varig [VIRAG → BLOOM → *ULYSSES* → ULYSSE → PERSONNE → PESSOA, ETC. → ROMAN JAKOBSON].

– Quand part-il?

– Mercredi.

– Il connaît ton autre Brésilien?

– Oui, oui, bien sûr, c'est par mon Brésilien que je le connais. La première fois que j'étais au Brésil, nous avons habité chez lui pendant deux ou trois semaines. Il est très très gentil. Comme ami il est parfait. Pour autre chose, ça je ne sais pas – sans doute non : tu sais, les Brésiliens… Le mien, d'ailleurs, c'est pareil, il ferait un ami adorable.

[*« Le voici, c'est lui!*

–Je frémis! Grand Dieu!

– Vous gardez le silence! Esclarmonde?

– Elle a quitté Byzance... »]

– Tandis que...?

– Tu sais, c'est vraiment une race tout à fait à part : il faut les connaître…

– Tu devrais écrire un livre pour tous les malheureux qui sont tentés de se mettre en ménage avec un Brésilien, quelque chose du genre *J'ai épousé un Brésilien*, ou bien *Mille et un tuyaux pour (sur)vivre avec un Brésilien,* ou encore *J'élève mon Brésilien*, etc.

– Et puis *pianiste*, en plus ! Ça, tu sais, ça fait vraiment beaucoup… Tous les types ici avaient vu le film, hier soir. Enfin, ils avaient surtout vu le premier, je leur ai dit que j'en avais vu une ou deux scènes, celle où Trintignant baise les doigts d'une femme dans la rue…

–... et que juste à ce moment-là une main s'était emparée de ta…

– Non, je ne leur ai pas donné de détails. Ils n'ont pas très bien compris comment j'avais pu voir seulement le début du premier film mais ensuite *Le Faucon maltais* en entier, ou à peu près; mais je ne leur ai pas raconté ce que j'avais fait entre-temps.

– Ça avait l'air d'ailleurs plutôt moins mal que la moyenne des petits films français de série, ce premier film : assez fantaisiste, en tout cas, rapide…

– Oui, oui, ça leur a beaucoup plu : tu sais, ce sont de grands enfants. Et puis le langage était très vert, ça, ça les impressionne toujours

beaucoup. Voir Romy Schneider à poil et qui dit avec un accent étranger : “Alors, on baise ?”, il n’en faut pas plus pour qu’ils soient enchantés – un peu excités, même…

– Mais je vois qu’on a de vraies conversations d’hommes, dans ce bureau…

– Ah mais oui, qu’est-ce tu crois ?

– Je viens de parler à Christian, tu sais, le garçon chez qui nous sommes allés…

– Ah oui : tu l’as remercié pour moi?

– Mon pauvre vieux, j’ai peur que tu n’aies pas passé une très bonne nuit…

– Oh, on a connu pire… Et toi, tu as dormi longtemps après que je suis parti?

– Oui, assez longtemps : je n’ose pas dire jusqu’à quand… J’ai été réveillé par le fils de la concierge qui faisait des longueurs de cour en tricycle en se parlant tout seul, je l’aurais tué; d’autant plus que quand je suis sorti, il m’a demandé – il doit avoir à peu près trois ans : “Ça va, toi?” Mais enfin, il n’était pas si tôt que ça, je m’en suis aperçu quand j’ai été dans la rue.

– Oui, c’est ça qui était embêtant : qu’on n’avait pas d’heure. Pas de réveil, c’est déjà quelque chose, mais pas d’heure du tout… C'est pour ça que j’ai si peu dormi.

Affiche : *Mondwest* UN MONDE OU RIEN NE PEUT ALLER DE T RA VER S

[En train de penser au Continental Opéra, à Ian et à son ami libanais, et à X, ce grand garçon couvert de poils noirs, épais, soyeux, qui travaille à l’Assemblée nationale et qui m’excitait beaucoup. Pour un peu je me branlerais. Javier m’a dit tout à l’heure qu’il pensait y aller ce soir, entre six et huit, pour voir comment c’est, à ces heures-là, un jour de semaine. Il a mis cette idée en moi, qui pourtant songeais hier que certainement je ne retournerais pas là-bas avant de longs mois, *if ever.* Quand Xavier et

moi en parlons, nous appelons ça “l’Opéra”. Était d’ailleurs à “l’Opéra”, donc, hier, Kevork K. Je lui ai dit avoir vu je ne sais où un entrefilet sur un texte de lui – un texte sur l’opéra, la voix, la castration, ça avait l’air très alléchant, « c’était dans quoi?

– Une revue qui s’appelle *L'Autre Scène*. »]

– Pauvre Yves! Je crois que je vais dîner avec lui, Christian, ce soir….

– Bon, je t’appelle un de ces jours…

– Oui, très bien, merci beaucoup d’avoir téléphoné, c’est très gentil. Ou bien je t’appelle, moi.

– J’espère. À bientôt.

– À bientôt. »] *l’un de l’autre.*

– Non, tout de même, je crois que c’est mieux, dans l’ensemble, de parler. Enfin, professionnellement, je suis obligé de croire encore un peu au pouvoir des mots, tout de même…

– Oui, bien sûr. Enfin, ça ne va pas être très drôle. J’aurais mieux aimé faire autre chose de ma soirée. [*Plus tôt il m’avait dit qu’il était déprimé, qu’il en avait marre de son travail, que son week-end avait été sinistre, que vraiment ça ne pouvait plus durer comme ça, qu’il allait falloir faire quelque chose :*

«Samedi, j’aurais pu sortir avec toi, finalement, ça aurait été beaucoup mieux; tandis que là, on est allés à un concert rasant. Il paraît que c’est assez drôle, la ville, en ce moment : on est en plein Salon du prêt-à-porter, Paris est plein d’Italiens, tout ce qu’on aime…

– Tu es allé au Sept?

– Non, on me l'a dit.

– Moi, je suis allé au Manhattan.

– C'était comment?

– Oh, le samedi soir c’est impossible, c’est vraiment trop, on ne peut pas bouger, au bout de dix minutes on a tous les cheveux collés, on est ruisselant, complètement déglingué. Il y avait un petit tennisman qui était assez touchant parce qu’il détonnait vraiment, dans cette foule, avec son air bon jeune homme, on aurait cru qu’il revenait des courts, du côté de

La Baule ou du Touquet, c'était assez joli; mais, bien entendu, il ne pouvait pas partir, il était "avec son ami" – il y a d'ailleurs eu une scène.

– Ça, je n'ai jamais compris ces couples qui vont ensemble dans ces endroits : à quoi ça sert ?

– Oh, je ne sais pas, il y a des conventions, des contrats, assez peu clairs la plupart du temps, on ne sait jamais exactement ce qui est permis et ce qui ne l'est pas, ni jusqu'où chacune des parties peut aller trop loin. Là, bizarrement, ce qui a provoqué la crise, c'est que nous ayons décidé de sortir cinq minutes dans la rue, le petit tennisman et moi, parce que vraiment nous mourions de chaleur. On avait fait toute sorte de choses ensemble, on s'était embrassés, déshabillés, léchés, sucés, bouffé le cul, mais qu'on parle*, ça, apparemment, pour le jaloux, c'était passer les bornes. Et ensuite lui s'est tenu bien sagement auprès de son ami, sans le quitter d'une semelle. J'ai fait des trucs avec quelqu'un d'autre, mais enfin, dans l'ensemble, ce n'était guère satisfaisant. Et hier, en plus, l'Opéra…*

– Oui, moi aussi j'ai connu tout ça pendant une semaine, ce n'était pas vraiment ça non plus…

– Mais il y a eu quelques bons moments, quand même?

– Oui, oui, mais tu sais… Je ne sais pas ce que je vais faire. Ça ne peut pas continuer comme ça. J'en suis à me demander si je ne vais pas retourner vivre à Perpignan…

– T'es pas fou, non? Tu ferais mieux d'aller habiter San Francisco…

– Oui, je vais y aller faire un tour, pour voir. C'est bien mon intention.

– Emmène-moi comme guide, je connais tout très bien, maintenant.

– D'accord.

– Tu n'auras même pas à me payer, je ferai ça gratuitement pour toi, pourvu que je sois voyagé, logé, caressé, nourri…

– Oui, bien sûr... »

Etc.]] À présent il fait nuit noire. Je ne sais pas ce que je vais faire. Jean-Marc a téléphoné tout à l'heure, mais il était pris ce soir, et aussi demain soir, et il voulait savoir si j'étais libre mercredi soir.

«*Mercredi soir* ? Mais tu es complètement fou! Si tu crois que je vais prendre un rendez-vous pour mercredi soir! Je ne fais pas de plans aussi lointains, moi ! Mercredi soir je serai peut-être à Vladivostok...»

En fait, il se serait sans doute décommandé si j'avais un peu insisté, ou bien nous aurions pu nous retrouver plus tard, mais je n'y tenais pas assez fort. Peut-être vais-je aller à l'Opéra, maintenant que cet idiot de Xavier m'a mis cette idée dans la tête. Mais je vais d'abord essayer de m'entendre, sur France Culture, à huit heures moins cinq. Je me suis déjà entendu à deux heures, tout à l'heure. Je lisais ce qui se rapporte à Trézène, à l'article *Nauplie* du Guide bleu. C'est sans doute la séquence la meilleure parmi celles que j'ai enregistrées. Enfin, ça m'a paru assez joli. Le texte, en tout cas, est très bien. Ou bien rester ici, voir le Hitchcock à la télévision, *Stage Fright*, et aller ensuite au Manhattan? Ou bien au Sept? Il est vrai que c'est peut-être assez drôle, en ce moment – ces Italiens dont parlait Christian. Mais il y a le risque de tomber sur W., mes élans en sont un peu rabattus. Je me demande quelle heure il est. [Été voir sur le balcon : sept heures moins dix…]

Mercredi 9 février, trois heures dix. [Interruption : *coup de téléphone de Christian : il veut savoir ce que je fais ce soir, si je suis libre.*

«Non, je dois dîner avec un type qui m'a appelé ce matin.

– Ah, zut, moi je voulais sortir avec toi, on aurait pu traîner ensemble.

– J'ai déjà traîné hier.

– J'aurais mieux fait de traîner avec toi.

– Ah bon, pourquoi, ça ne va pas avec Roland?

– Oh là là, non, pas du tout. Hier, c'était particulièrement catastrophique.

– Pourquoi?

– On est allés à un concert, un de plus, particulièrement long et éprouvant, rue Mouffetard. Et ensuite il a voulu rentrer à pied, tu te rends

compte, jusqu'au canal Saint-Martin! Il pleuviotait, j'ai manqué repartir sitôt arrivé, on était à deux doigts de se taper dessus – ç'aurait peut-être été mieux, d'ailleurs: ça va plus du tout, vraiment. Je vais aller à Amsterdam, ce week-end. Et puis, ce soir, je sors de mon côté, au Manhattan sans doute.

– J'y suis allé hier.

– Et alors, c'était comment?

– Oh, pas mal. J'y suis allé vers onze heures ou minuit, après avoir regardé Sissi impératrice. *J'ai rencontré un Anglais, pas mal. J'ai passé la nuit chez lui. Malheureusement il se levait très tôt.*

– Moi je t'avais appelé toute l'après-midi, mais tu n'étais pas là. J'ai seulement vu W.

– Ah oui, où?

– Oh, rue de Buci, mais très tôt, vers sept heures, j'ai manqué lui demander où tu étais, et puis j'ai pensé qu'il valait mieux pas…

– Tu vas coucher chez toi, cette nuit?

– Oui, probablement, en tout cas pas chez Roland. À moins que je rencontre quelqu'un au Manhattan et qu'il m'emmène chez lui. Pourquoi, tu voulais y coucher?

– Oui, éventuellement, peut-être…

– Oh, je peux toujours essayer de voir Vair, lui demander sa clef…

– Oh ben non, j'vais tout de même pas te chasser de chez toi…

– De toute façon je ne rentrerai pas très tôt, j'irai peut-être au Sept…

– Oui, mais c'est un cas un peu délicat : je dois dîner avec ce garçon, peut-être que nous irons au cinéma, mais je peux difficilement lui proposer d'aller comme ça tirer un coup et de repartir ensuite chacun de son côté – c'est un garçon très réservé…

– Ah, comme tu as de la chance…

– Oh… non… Je ne sais pas ce que je vais faire. [Interruption : feuilleté par hasard un livre, sur la table : *On Being Blue*, de William Gass :

« *It's Orlando's problem too, and Orlando finds that every subject he (and he will not suffer his sex change until the eighteenth century) wishes to pursue so embroiled, cluttered, and betangled with every other that it appears impossible for him to say a single, simple, clear, true thing* » (p. 41 – on dirait qu'il manque un verbe quelque part (ou bien qu'il y en a un de trop)).

Des deux valets du Grand Hôtel et des Palmes qui témoignent auprès de la police au moment de la mort de Roussel, l'un s'appelle Antonio Kreuz [CROIX, CROISEMENT, CARREFOUR, CROISÉ, CROISÉE (→ FENÊTRE, FENÊTRE À MENEAUX (→ CARUS, *CARUS*))] et l'autre Orlando. Le nouvel amant de Jacques C., qui m'a téléphoné tout à l'heure (Jacques, pas l'amant), se nomme *Roland.* J'ai tendance à appeler *Landor* les Roland de ma vie. Larbaud s'intéressait beaucoup à Walter Savage Landor. En Grande-Bretagne, est-ce à cause de lui (j'en doute), on trouve beaucoup de *Landor Road, Landor Street, Landor Terrace. Le chapeau à la main il entra du pied droit / Chez un tailleur très chic et fournisseur du roi* (Apollinaire, *L'Émigrant de Landor Road.)* Ce matin j'ai trouvé en rentrant une lettre m'invitant à participer au colloque Barthes de Cerisy [*LA CERISAIE*, CERISE, CIRE, CIRCÉ, SÉRIE, ICI, SŒUR, SERRE], cet été, et à faire connaître le sujet de mon éventuelle communication. David, l'Anglais de la nuit dernière, habite boulevard de Latour-Maubourg. Il connaît Roland Deyla. Il a une très impressionnante discothèque : tout Donizetti, en particulier.] *Tu ne vas pas rentrer tôt, de toute façon, n'est-ce pas?*

– *Non. Et puis je frapperai en arrivant chez moi.* »] J'ai de nouveau l'heure – enfin, *plus ou moins*, car le réveille-matin continue d'avancer; mais j'ai retrouvé ce matin, en passant pour la première fois l'aspirateur acheté hier au Bon Marché, la minuscule manette [MANET, *MANETTE* ~~(SALOMON)~~, MONETTE, MINETTE (« COURS-LA-REINE. *ENCORE VINGT SOUS. NOUS FERONS DE PETITES COCHONNERIES. MINETTE ? TU VEUX?*» (EN FRANÇAIS DANS *ULYSSES*, P. 258)] qui permet de faire tourner les aiguilles.

BOISE, COUNTY ADA

LADORE *(They went boating and swimming in Ladore, Ada or Ardor : A Family Chronicle) Ma sœur, te souvient-il encore Du château que baignait la Dore? Landor, Lindor, Linder (Max) L'Andorre, l'endort, Lahore Roland, romand, roman* ORLANDO – *Woolf, Vivaldi, Arioste.*

dan - lor - (dre des choses)

The Boys of Boise.

(Un lieu flagrant et nul comme l'ossuaire des saisons)

J'ai aussi acheté un pull-over, un gilet de laine, des chaussettes et des slips; et l'autre jour, donc, une petite "chaîne", à la Fnac; et aussi un blouson de cuir, enfin. Bien sûr je n'ai pas encore touché l'argent du prix Fénéon–Jean-Marc Roberts, qui a eu le prix il y a quelques années, n'a reçu son chèque qu'au mois de mai, d'après Paul. [*Interruption : appelé Paul pour lui demander de me faire suivre le courrier arrivé pour moi chez Flammarion, dont il m'a parlé et que je n'ai pas reçu. Il y a une lettre d'inconnu, dont je suis toujours curieux, et un pneumatique du C.N.R.S. dont Aragon m'avait annoncé l'arrivée.*

Aragon a fait don de tous ses manuscrits, et aussi de ceux d'Elsa, je crois bien, au C.N.R.S. qui a créé, afin qu'ils soient classés, un poste bien rémunéré, destiné tout spécialement à Jean Ristat qui a déjà pris ses fonctions. [Interruption : arrivée de W., tandis que je suis en train de parler à Paul, lequel me rappelle bien qu'il n'ait rien à ajouter à notre conversation de tout à l'heure.]

Cinq heures. Reprise [KIERKEGAARD, ROBBE-GRILLET (→ « CERTAINS JOURS J'ÉTAIS W, ET D'AUTRES FOIS J'ÉTAIS M. QUOIQUE JUMEAUX, ILS DEVAIENT ÊTRE TOUT À FAIT DIFFÉRENTS L'UN DE L'AUTRE»), À PLUSIEURS REPRISES, REPRISER, MÉPRISE, PRISE, PERSE, ISÈRE]. W. est reparti. Avant de me remettre au travail j'ai poussé à tout hasard le bouton de France Musique qui diffusait la Première Symphonie ["TITAN", TYRAN, TRISTAN, *TRISTAN* (WAGNER), *TRISTAN* (MANN)] de Mahler [*LA MORT À VENISE* (MAHLER / ASCHENBACH (BACH, ASCHEN (RUISSEAU DE CENDRES) (→ *DIE ASCHENBLUME* (FLEUR DE

CENDRE), *DER SAND AUS DEN URNEN* (LE SABLE DES URNES), *ASCHENGLORIE* (GLOIRE DE CENDRES) CELAN) / SAND / CENDRES (CENDRES DE GEORGE SAND ARRACHÉES À L'INDRE POUR ÊTRE TRANSPORTÉES AU PANTHÉON) / MALHEUR, MÜLLER (« IL SE NOMME MÜLLER ET NE MÉRITE PAS LA PEINE QU'ON PARLE DE LUI », MANN, *TRISTAN* / MOLAIRE (→ DENT(S) → « IL FAUDRAIT PENSER AVEC LES DENTS » (CELAN, À CHAR, À L'OCCASION DE LA MORT DE CAMUS)))], que je n'ai pas pu m'empêcher d'écouter jusqu'à la fin. Puis j'ai rappelé Jean-Louis D., que déjà j'avais essayé de joindre au début de l'après-midi, pour lui parler de l'affaire de l'appartement. Mais il n'était toujours pas à son bureau.

Pendant que W. était là, j'ai essayé de lire un peu *Proust et les signes*, mais ce livre m'agace. Exemple :

« Les idées de l'intelligence ne valent que par leur signification explicite, donc conventionnelle. Il y a peu de thèmes sur lesquels Proust insiste autant que celui-ci : la vérité n'est jamais le produit d'une bonne volonté préalable, mais le résultat d'une violence dans la pensée » (p. 212).

On dirait vraiment qu'il s'agit de quelque vague philosophe. Et que la vérité soit une question essentielle dans l'œuvre de Proust, soit, mais de là à poser que quelque chose de vrai qu'il dirait sur la nature de la vérité soit un de ses "thèmes" essentiels… Et puis cette façon péremptoire de brandir une nouvelle clef et de la poser aussitôt comme la seule bonne :

« L'œuvre de Proust est fondée non pas sur l'exposition de la mémoire, mais sur l'apprentissage des signes. »

Que l'apprentissage des signes soit un des thèmes essentiels de l'œuvre, qui le contesterait (mais de quelle très grande œuvre, et surtout de quel très grand roman ne peut-on pas dire cela?); cependant, cette façon de dire, "voilà, c'est moi qui représente la dernière couche de la critique, je vais vous dire sur quoi est *véritablement* fondée l'œuvre de Proust", me fait de page en page grincer davantage des dents. Quelle idée vulgaire de la vérité, justement, et pour tout dire un peu bête – surtout de la vérité d'une immense œuvre d'art ! Au lieu de vous proposer de

nouveaux verres pour vos lunettes, qui vous permettraient de voir mieux, et autre chose, le critique vous dit une bonne fois ce que vous *devez* voir, et chercher à voir.

W. était d'abord très agressif et désagréable, puis nous avons parlé d'argent assez civilement. Il ressort des comptes récents de la banque qu'il me doit à peu près deux mille francs. Mais, à l'en croire, je lui devrais moi-même beaucoup d'argent. Ces revendications m'agacent un peu, parce que c'est la troisième fois depuis cet été qu'il me présente une petite note, pour venir me dire ensuite, une fois que j'ai payé, ah mais ce n'était pas tout, il y a encore ceci ou cela. Cependant, il est bien vrai qu'à remonter dans un passé lointain je lui dois toute sorte de choses, vagues et difficilement chiffrables. Sans doute peut-on considérer à présent que les dettes s'annulent, et cela d'autant [*Interruption, coup de téléphone de Tex, ou de Braun* (*je ne sais jamais* which is which)*, qui essaie de joindre W. depuis plusieurs jours. Il veut sans doute de l'argent.*

« Oui, je lui laisserai un mot. Mais, tu sais, je ne le vois presque jamais…

– *Oui, je sais. »*] plus que j'ai grande envie d'en finir.

W. a téléphoné à Paul pour lui parler du journal intime de Berthe Morisot (Avant, à moi : « Quel était son rapport avec Renoir ? – Avec *Renoir* ? Je ne sais pas. Elle était la belle-sœur de Manet ; et aussi la belle-mère de Valéry. »), qui est en la possession d'une de ses amies.

«Pas de nouveaux échos de l'affaire Warhol, chez Flammarion ?

– ...

– Au moment de la sortie, on va faire quelque chose à la Remise, et puis [Interruption : *feuilleté un autre des livres qui traînent sur la table :* Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère… *Tous ces livres sont à W.*] on a pensé, avec quelques amis, organiser un grand truc sur le toit de la Samaritaine, tu sais : c'est très beau, je n'y étais jamais allé; et puis la Samaritaine ça fait déjà partie de l'histoire de l'art – Jourdain, Sauvage, Marquet et tout ça… On inviterait Warhol, Saint Laurent, etc., les gens de la Samaritaine pourraient les montrer, "On trouve tout à la Samaritaine", ça leur ferait de la publicité, ça pourrait ne rien coûter du tout... »

(Bien entendu, moi petit Français, je me rends compte qu'un tel projet, soumis à tant d'aléas, a plus de chances de ne pas aboutir que d'aboutir; et que c'est typiquement le genre de choses dont il ne faut parler qu'une fois qu'elles sont tout à fait sur pied; et qu'à ne pas se tenir à cette sage politique, on risque fort de passer pour fou, ou délirant, ou en tout cas pas sérieux. Mais enfin… Dans un deuxième temps je me dis que W. a sans doute un nouvel amant dans le service des relations publiques de la Samaritaine – car, sans cela, pourquoi la Samaritaine, tout à coup?)

Donc, Paul m'avait rappelé :

« J'avais tout à l'heure quelqu'un dans mon bureau, mais voilà, c'est fini… J'ai beaucoup pensé à toi, hier soir, parce qu'en passant devant la loge de la concierge, là où j'allais dîner, j'ai vu, sur un poste de télévision en couleurs, quelques images de *Sissi impératrice*. C'était bien ces belles couleurs criardes dont je me souvenais…

– Ah, moi je n'ai pu le voir qu'en noir et blanc, malheureusement : c'est embêtant, à cause de tous ces passages du Tyrol et de la Bavière, et aussi des intérieurs, à la Hofburg, à Schönbrunn, qui sont vraiment faits pour la couleur; mais, malgré tout, même comme ça, le film est merveilleux. Quelle beauté ! J'ai pleuré comme une Madeleine. [C'est à ce moment-là de la conversation qu'est arrivé W.] Et puis, tu sais, est-ce que tu n'as pas vu, ah, comment ça s'appelle?, le film de Fassbinder, oui, *Le Droit du plus fort* : on y retrouve François-Joseph vingt ans après – enfin, l'acteur, je veux dire –, en pédé vieillissant qui fait les tasses, je ne sais où, à Francfort ou bien à Munich, peut-être – c'est merveilleux... »

De fait, j'ai toujours trouvé fascinants ces "transits par l'acteur" (ou l'actrice) entre des personnages, des situations, des noms qui apparemment n'ont rien à voir les uns avec les autres : par Allen Midgette, par exemple, on saute comme par enchantement des faubourgs de Parme de *Prima della Rivoluzione* au ranch de *Lonesome Cowboys* (et de Stendhal, ou presque, à Warhol lui-même, d'ailleurs, qui utilisait les services de Midgette, et sa coiffure de canari, assez semblable à ses perruques à lui, pour qu'il donne à sa place des conférences dans des universités de province (et pour toucher l'argent sans avoir à se déranger – le public devait trouver que Warhol était beaucoup mieux en réalité que sur ses photographies…)).

Paul m'a entendu sur France Culture, hier soir, lisant des extraits de ce qu'il croyait être *Échange.* En fait, il s'agissait de *Passage*. Il est confus de sa méprise :

« Mon cas s'aggrave…

– La terreur règne, hein? Ileana Sonnabend m'a téléphoné après l'émission, très gentiment, pour me féliciter. Elle a la technique des rois, ou de la duchesse de Guermantes, tu sais, quand elle traverse l'escalier au milieu de la foule pour dire un mot aimable à Mme de Saint-Euverte : être odieux pendant trois ans, ou bien vous ignorer complètement, et puis, tout d'un coup, tout à fait par surprise, avoir un petit geste exquis, qui ne coûte rien, une demi-minute d'effort ou d'ennui, mais qui confond de reconnaissance éberluée celui ou celle qui en est l'objet et qui, du coup, va être prêt à souffrir aveuglément, pendant deux ou trois ans de plus, toutes les avanies et toutes les rebuffades. » (C'est sans doute de ces mondanités que nous avons sauté à *Sissi…*)] *Il devait y avoir – aujourd'hui même, d'ailleurs – une cérémonie au C.N.R.S. au cours de laquelle Aragon allait prononcer un discours (ce qui, entre parenthèses, me paraissait bien hasardeux, car il ne me semble guère en mesure, ces temps-ci, de prendre la parole en public. Un vendredi soir, peu de temps après notre retour des États-Unis, ce devait être le … (difficile à savoir, parce que je n'ai pas pu trouver d'agenda 1977, n'ayant pas été en France au début de l'année : il n'y en a plus nulle part. Mais celui de l'année dernière doit avoir un calendrier de 1977 (été vérifier – c'était sans doute le 28 janvier)), Jean Ristat avait organisé, chez lui, à Yerres, un petit dîner expressément consacré à la remise de son manuscrit, le manuscrit du livre qu'il vient d'achever,* Lord B.*, où il est beaucoup question, plus ou moins clairement, d'Aragon, à Aragon. Nous avons donc fait un bon dîner, au champagne, puis, au moment du café, Ristat a remis à Aragon, à travers la table, ledit manuscrit, ceint d'un beau ruban rouge. Aragon l'a pris, il a embrassé la main de Ristat, et il a amplement remercié le donateur. Puis, au moment de passer au salon, il a oublié le manuscrit sur la table. Gianni a essayé de lui dire discrètement :*

« Hé, le manuscrit!»

Mais Aragon a demandé :

« Qu'est-ce que c'est que ça ?

– C'est le manuscrit de Jean.

– Le manuscrit de Jean ? Mais pourquoi il ne me l'a pas donné?»

Il ne se souvenait pas non plus, ce soir-là, de sa rencontre avec le petit-fils de Cachin, dans la rue de Varenne, le soir de la mort de Malraux, quand nous avons tous dîné chez Warhol. Gianni et moi, qui étions allés à sa rencontre et l'avions trouvé au carrefour Sèvres-Babylone en compagnie de ce jeune homme, essayions, à Yerres, de lui rafraîchir la mémoire :

«Mais si, souviens-toi, il venait de commencer Blanche ou l'Oubli*, il est venu te dire, dans la rue de Varenne, qu'il n'avait jamais rien lu de si beau. Nous sommes allés dîner rue du Cherche-Midi, W. nous attendait, nous n'avons pas pu inviter le petit-fils de Cachin et donc nous l'avons laissé à la porte parce que la table de W. était déjà faite.*

– Mais non! Qu'est-ce que vous racontez ? Quand j'ai rencontré W. il était à bicyclette, il m'a dépassé, il est revenu en arrière, il m'a dit qu'il venait d'acheter une photographie de moi, par Man Ray. Il y avait sur le trottoir un garçon très joli, très jeune, quinze ou seize ans. W. m'a dit : "Oh, vous vous intéressez à lui…" Mais pas du tout : c'était ce petit qui s'intéressait à moi ! Seulement, quand il a vu que W. venait me parler, il est parti, bien entendu.

– Mais non, ce n'est pas du tout ce soir-là, tu confonds : il ne s'agit pas de ta rencontre avec W., il s'agit du soir où nous avons dîné rue du Cherche-Midi. » [*Jean-Louis me mettait la main sur la cuisse pour me faire comprendre qu'il valait mieux ne pas insister. Plus tard Gianni dira qu'effectivement Aragon ne se souvenait pas de cet épisode mais qu'il ne voulait pas le reconnaître et qu'il essayait de tout embrouiller, qu'il avait toujours fait cela, que c'était sa technique, et qu'il me parlait de W. pour me faire taire – Gianni, Claude et moi, à ce moment-là, rentrions avec Danièle dans sa voiture. Nous écoutions, à travers Ivry, une bande du* Stabat Mater *de Vivaldi, ou bien c'était le long du périphérique. Je me souviens que nous avons fait le tour d'un moulin. Gianni avait raconté plus tôt que chaque fois qu'il passait par là, Aragon montrait en riant l'endroit où Boileau enfant s'était fait mordre par un jars qui lui avait*

arraché une couille; et que quelques jours plus tôt, il avait encore raconté cette histoire, enchanté, tandis que son chauffeur le conduisait de ce côté-là. La voiture s'était mise à zigzaguer : c'est qu'au chauffeur aussi il manque une couille, paraît-il – et aussi un œil. Il s'est battu avec un prétendant de sa fille qui l'a roué de coups. D'ailleurs, en ce moment, il ne travaille pas. Je croyais que c'était à la suite de cet accident, que j'imaginais très récent. Mais, semble-t-il, il a conduit après, si. Cette chronologie, comme toutes celles où intervient Aragon, n'est pas très claire. Lui se serait prétendu confus de sa gaffe, ensuite. Mais, en fait, il était très amusé, dit Gianni, et elle était très volontaire.]

Or cette cérémonie a été remise à plus tard. C'est du moins ce que croyait Aragon lorsqu'il m'en a parlé, au cours du déjeuner auquel très gentiment il m'a invité, le vendredi 4 février, pour fêter le prix Fénéon :

« Tu vas recevoir un télégramme: M. __, le directeur du C.N.R.S., a été retenu à Stockholm par la volonté expresse du roi de Suède, qui a insisté pour qu'il reste une semaine de plus. On ne sait pas pourquoi ; et s'il s'agit de l'attribution du prochain Nobel, on n'en a rien dit, tu penses bien.... »

Il n'avait pas l'air offensé de ce contretemps et j'ai cru comprendre, peut-être à tort, qu'il pensait que si M. ___ était retenu à Stockholm, c'était par les nécessités de la campagne destinée à lui obtenir, à lui Aragon, le prochain prix Nobel. Toujours est-il que le soir même, au petit cocktail organisé par Paul, chez Flammarion, en l'honneur du prix Fénéon, le son de cloche était très différent :

« C'est un scandale! disait Ristat. Tout cela est une machination du gouvernement qui était furieux que le C.N.R.S. songe à honorer Aragon, une grande personnalité communiste, à la veille des élections municipales. Matignon a menacé M. __ de le faire sauter si toute l'affaire n'était pas décommandée. La France a demandé expressément à la Suède de retenir M. __ pour qu'il y ait un prétexte à un ajournement sine die *de la cérémonie. D'ailleurs le télégramme envoyé aux invités était de la plus extrême grossièreté : « M. __, retenu à l'étranger, remet à plus tard, etc. »*

Jean Ristat était donc furieux. Il était aussi furieux contre Paul qui avait commis la gaffe de ne pas inviter Aragon au petit verre en question.

Je lui avais pourtant, la veille, suggéré de le faire.

«Non, non, je ne pense pas que ce soit une bonne idée : c'est un tout petit truc, il y aura seulement les gens [*Interruption :* coup de téléphone de Mark S. Il veut que W. le rappelle. Moi :

«Alors, c'était comment, le Continental, hier?

– Oh, c'est très joli…

– Oui, mais c'était drôle?

– Pas du tout.

– Tu n'as rien fait?

– Rien.

– Oh là là…

– J'avais oublié comment sont les Français. Jack trouvait qu'ils ont tous l'air de statues.

– Ah, il était là, lui aussi?

– Oui. Il est prêt à partir de Paris.

– Comment vont ses hémorroïdes?

– Je vais lui demander (*off : "Jack, how are your hemorroids doing ?*"). Mieux.

– *Give him a big kiss.*

– Oui, et je t'en donne un.

– Moi aussi. »] *de la maison, il n'y aura personne qui l'intéresse, pas de Saint Laurent et tout ça, ça ne sera pas assez glamourous pour lui...»*

Le vendredi matin, Aragon m'a téléphoné, tout à fait fâché en effet :

« Tout le monde est invité sauf moi! Tu diras à ton éditeur que vraiment... Parce qu'après tout, j'ai joué tout de même un petit rôle, dans cette affaire...»

Mais il m'a invité à déjeuner, et il était tout à fait charmant. Nous avons parlé d'Edmonde Charles-Roux, du général Pleskov, de M. Berne-Jouffroy qui a écrit, paraît-il, un très beau livre sur…, « oh, comment s'appelle-t-il, oh, c'est extraordinaire, un de mes peintres favoris, un Italien d'après la Renaissance…

– Pontormo ?

– Mais non, plus tard, et puis un beaucoup plus grand peintre que cela! Il a eu une mort très étrange, sur les plages de l'Adriatique, tout à fait comme Pasolini.

– Ah, Caravage... Mais tu es sûr que c'est l'Adriatique ?

– Caravage, comment ai-je pu oublier son nom, c'est invraisemblable! Il est allé à Malte, il a été mis en prison, on ne sait pas pourquoi. Il s'est échappé, il est revenu à Rome, il y a été très mal accueilli, et il a été tué sur les plages où il marchait… Ces plages de l'Adriatique sont d'ailleurs pleines d'événements tragiques…

– Mais tu es sûr que c'est l 'Adriatique ?

– Ah oui, tragiques, tragiques : Caravage, Pasolini, bien sûr, mais aussi le fils de Togliatti...»

Ici l'histoire du fils de Togliatti, déjà maintes fois racontée, mais je me tais : fou, il haïssait le communisme (comme s'il fallait bien qu'il fût fou pour haïr le communisme…), et il courait le long des plages italiennes, faisant de grands signes à tous les bateaux qui passaient, qu'il prenait *pour des navires de guerre américains (dans les autres versions, il s'agissait* vraiment *de navires américains…). Le fils de Togliatti agitait le drapeau américain : il voulait que ces bateaux l'embarquent et l'emmènent aux États-Unis.*

Puis, enchaînement sur Thorez, par le biais de la querelle Togliatti-Thorez, et sur la vie de Thorez près de Yalta, et comment les Russes (Aragon dit toujours "les Russes", comme de Gaulle – ce doit être une question de génération), comment les Russes soupçonnaient tout, et tout le monde. Aragon et Elsa avaient apporté à Thorez un foie gras, un mets qu'il adorait, mais les gardiens de sa maison ne voulaient pas le lui remettre, qui sait, il était peut-être empoisonné. Les jours passaient, tous les jours Thorez réclamait son foie gras. Finalement, n'y tenant plus, il a fait une scène : les Russes ont rendu le foie gras, mais la mort dans l'âme...

« C'était sinistre, mon petit, tu ne peux pas imaginer : toutes les fois qu'on entrait ou sortait, il fallait présenter ses papiers. La première fois que nous sommes allés en Crimée, nous n'avons pas voulu aller chez lui.

Mais il a été furieux, furieux : il a dit que si je venais une autre fois et que je n'habite pas chez lui, il ne me parlerait plus jamais de sa vie... »

Le garçon qui nous sert ressemble, selon Aragon, à Philippe de Rothschild. Il le lui dit. Du coup il est aussi question de Philippe de Rothschild, qui traduit John Donne et les métaphysiques anglais, et de sa femme. Puis on passe de là, je ne sais plus comment, aux églises de bois de Russie, qui ont toutes été transportées dans un endroit désert, dans le nord du pays, où personne ne peut les voir…

Au fond j'avais tort de m'inquiéter de connaître insuffisamment l'œuvre d'Aragon pour pouvoir déjeuner ou dîner avec lui. Je ne crois pas qu'une intimité beaucoup plus grande avec ses livres changerait grand-chose. Comme il entend très mal ce qu'on lui dit, il décide que l'on ne dit rien, et bientôt c'est à peu près ce qui se passe. Quelques froncements de sourcils d'intérêt, de loin en loin, suffisent à la relance de la machine, qui tourne toute seule. Malgré quelques ratés, soubresauts et embardées, elle produit assez régulièrement de beaux morceaux de bravoure, très bien rodés, mais un peu différents à chaque apparition : un détail a sauté d'une scène à l'autre, une réplique identique n'est plus dans la même bouche, même les motifs d'agir ou de parler peuvent s'être renversés – tout à fait ce que dit Saussure de la légende et de son évolution. Ce sont surtout les enchaînements qui étonnent. Pour la construction dramatique, curieusement, on est beaucoup plus près de La Maison de rendez-vous *que des* Beaux Quartiers. *L'ordre des épisodes varie, de la conséquence jaillit la cause, le péristyle de Mouton ouvre sur le lac Ladoga, il faut s'accrocher dans les virages.*

Jeudi 10 février 1977, quatre heures vingt-cinq

Après la pluie de ces derniers jours et de ce matin encore, le ciel, tel que je le vois de ma table en tournant la tête vers la droite, est parfaitement bleu et lumineux (à peine ai-je écrit cela, cependant, que deux nuages minuscules, infimes, le traversent très vite, assez haut, afin de me porter la contradiction; et comme j'allais noter que W. dormait dans la pièce voisine, voici qu'il se lève – comment peut-on écrire au milieu des révolutions ?).

Il m’a téléphoné ici, ce matin, vers midi, pour bavarder de choses et d’autres; et il m’a demandé si cela me dérangerait qu’il vienne dormir ici plutôt que rue du Cherche-Midi. Il m’avait laissé un mot.

Samedi 12 février, six heures vingt. Il fait presque noir. Encore une journée à peu près perdue pour le travail. La nuit avait été mauvaise. W. et moi, après avoir dormi chacun dans son lit, ne nous sommes réveillés que vers midi. J’avais rendez-vous avec Casimir Estène pour déjeuner. Et, bien entendu, lorsque je suis rentré ici, il était plus de quatre heures. A joué alors l’effet cumulatif bien connu de l’inobservance des règles, ou tout simplement de la paresse; et, sous prétexte de faire un peu d’ordre sur la table, j’ai lu et relu divers articles et magazines, dont une critique par Gore Vidal de *Christopher and its Kind*, d’Isherwood, dans la *New York Review of Books*.

Jean-Marc a téléphoné vers cinq heures. Il a appelé hier toute le journée, dit-il, et plusieurs fois aujourd’hui.

« Qu’est-ce que tu fais ce soir?

– Je ne sais pas. Veux-tu rappeler entre sept et huit?»

W. devait téléphoner dans l'après-midi, mais il ne l'a pas fait jusqu'à présent. Je n’ai pas particulièrement envie d’être avec lui. Jeudi soir, après que nous ne nous étions pas vus de quatre ou cinq jours, il a choisi d’inviter Aragon à passer ici, et nous avons dîné avec lui. Hier soir nous sommes restés ici seuls, mais il a fallu qu’il fasse un joint, puis un autre, et toute communication était donc impossible pour le reste de la soirée. Il fume maintenant sans discontinuer, ce qui m’exaspère, et qui semble avoir à peu près détruit notre vie sexuelle. En plus son esprit, sous l’influence de la drogue, certainement, a subi depuis quelques semaines une évolution étrange, dont son jugement a beaucoup souffert. À Aragon, qui est sourd, il parlait trop bas et trop vite, l’autre soir, en parsemant ses phrases de mots anglais – le malheureux, visiblement, n’entendait rien, mais lui continuait comme si de rien n’était. Il se prépare à envoyer à Nabokov un petit paquet de cartes et de coupures diverses accompagnées

de plusieurs petits mots en grande partie inintelligibles, pleins de fautes et de ratures. Il s'est mis à présent à jouer les intermédiaires en matière de drogue, et téléphonait hier pour en obtenir pour Maria N., qui part pour la Suisse dans un avion privé et désire avoir assez de cocaïne pour plusieurs amis et pour plusieurs semaines.

« Je peux gagner assez d'argent avec ça pour vivre pendant un mois...»

Pour couronner le tout, et preuve la plus manifeste qu'il perd complètement la tête, la communication téléphonique avec la jeune acheteuse, pleine d'allusions énormes et de trous péniblement transparents, avait lieu ici, en présence de l'homme d'affaires de Sheila Hicks, venu chercher l'argent de la Reprise, *I mean* de la Remise.

Je commençais d'écrire, avant-hier, lorsque j'ai été interrompu par son réveil, puis par plusieurs visites : de Dominique Grandmont, de Patrick D. qui m'avait laissé un mot, le matin, dans lequel il me disait regretter de ne pouvoir me porter des croissants chez Christian, car il n'avait pas l'adresse exacte. Il n'aurait plus manqué que ça !

Ç'avait été une nuit épuisante. Jean-Marc et moi avions fait l'amour très longtemps, très gaiement, comme en jouant, avec beaucoup de plaisir encore que de façon très rudimentaire : il s'est décidé pour la première fois à coucher avec un garçon cet été, m'a-t-il dit, en Angleterre – son expérience est manifestement limitée et il ne semble pas désireux de l'accroître dans la précipitation.

Son corps est étonnamment en rondeurs, solide, musclé. Il a sur la poitrine ce que Gianni appelle « un très petit palmier ». Son sexe est très beau, pas très long mais épais, lourd, très égal d'humeur et de consistance : on dirait qu'il ne débande jamais tout à fait. Son cul est superbe : très arrondi, très dur – malheureusement, lui semble peu enclin à en autoriser la visite. Nous avons joui l'un contre l'autre, exactement en même temps, et en envoyant dans toutes les directions du lit un foutre sur lequel il a bien fallu, ensuite, tant bien que mal s'allonger. Mais à peine étions-nous endormis qu'est rentré Christian, épuisé par deux ou trois heures de Manhattan. Je lui ai proposé, non sans force excuses, de lui abandonner les lieux, mais avec sa gentillesse et sa générosité coutumières il n'a rien voulu entendre et il est allé chez son ami Diego

pour tâcher d'y coucher. Dix minutes plus tard il était de retour : il avait eu beau tambouriner, Diego n'avait pas ouvert. Il s'est donc glissé au bord du lit, qui n'est pas large. Et j'ai passé quatre ou cinq heures entre Jean-Marc et lui, sans dormir, avec toujours un bras sous une épaule ou une autre, sous des côtes ou une hanche, avec des fourmillements dans les poignets et les mains et une envie terrible de bouger. Eux dormaient plus ou moins, chacun de son côté. Jean-Marc est parti vers huit heures. Christian et moi nous sommes alors retrouvés dans les bras [*Sept heures et quart : pas de nouvelles de W. Coup de téléphone de Jean-Marc, à l'instant : je dois le retrouver à huit heures et quart à la Hune.*] l'un de l'autre, bandés tous les deux comme de gentils pompiers fraternels, mais nous n'avons fait que dormir une demi-heure de plus. Après son départ, j'ai dormi jusqu'à midi.

Dimanche 13 février 1977 [Interruption, *coup de téléphone d'Yves. Il est rue de Rennes. Hier soir il a vu* La Rose et la Flèche*, ai-je vu* Le Désert des Tartares *?*

«Non. C'est bien ?

– Si on est très intelligent, oui, sans doute. Sinon, c'est assez pénible…

– Ça a l'air d'être un bon test.

– J'y suis allé avec [*Interruption :* coup de tél. de Jean-Marc :

« Comment vas-tu ?

– Oh, je suis plutôt déglingué…

– Pourquoi? Tu n'as pas assez dormi?

– Si, si… Je n'ai pas assez travaillé… Quand je suis rentré, il y avait à la radio <u>*Les Maîtres chanteurs*</u> [(HANS (→ ANSE, HANSE)) <u>SACHS</u> (SAXE, MAURICE DE SAXE, MAURICE SACHS, NELLY SACHS, SAK'S FIFTH AVENUE), WALTHER (W+ *ALTER*), EVA (→ AVA, LADY AVA (→ *LA MAISON DE RENDEZ-VOUS*)], j'ai écouté ça jusqu'à cinq heures. Et puis un ami m'a appelé au moment précis où je me mettais au travail, ce qui fait que je n'ai rien fait.

– Tu travailles combien d'heures par jour?

– Six, théoriquement. [*Interruption : retour de W.*] Mais ces jours-ci ça varie plutôt entre une demi-heure et trois heures...»]

Lundi 14 février, trois heures et demie. Décidément, travailler devient de plus en plus difficile. À peine je m'y mets, interruption. W. vient de me téléphoner pour me dire qu'il allait passer ici avec John pour prendre quelque chose sur leur chemin vers l'appartement de Samia, qui est « en larmes ». Je comprends mal pourquoi W. me téléphone pour m'annoncer son passage, à moins qu'il ne manœuvre pour instituer en douceur une nouvelle règle du jeu où chacun aurait le droit de recevoir ici qui il voudrait, et où l'autre devrait téléphoner avant de rentrer afin que soient évitées les rencontres désagréables.

À l'une de celles-ci nous avons échappé d'extrême justesse, cette nuit. Comme je rentrais de chez Yves, vers une heure et demie, j'ai croisé, mais de loin, d'un trottoir à l'autre, W. qui sortait d'ici en compagnie d'un garçon inconnu. Ils avaient laissé tout en plan, la lumière allumée, des disques accumulés sur la platine et leurs pochettes éparses, la radio en marche. W. est d'ailleurs rentré une heure plus tard, et ressorti presque aussitôt en me disant que John, qui était dans un état abominable, avait disparu du Sept, et que lui, W., se rendait à son hôtel pour voir comment il allait, et sans doute passerait la nuit avec lui.

Six heures moins cinq. Dernières mesures d'*Ernani* sur France Musique. L'eau bout pour le thé. Mes nerfs [VAGUES, *LES VAGUES*, NEF (→ *TRISTAN* (→WAGNER)), FREINS, FRÊNES, FERS, NORD, REINS] sont pourtant bien assez tendus comme ça. W. est passé il y a presque deux heures de cela. Mais il ne m'a guère interrompu, je ne faisais que feuilleter quelque magazine. La vérité, c'est que mes petits travaux cafouillent et que je n'y ai guère la tête, ces temps-ci.

Vérification faite au balcon, il n'était à l'instant que *cinq heures et demie*, et il ne s'agissait que de la fin du troisième acte. W. parti, j'ai passé quelques coups de téléphone, à Gianni, à Michel P., à Yves, et aussi à Benoît Peeters qui a écrit *Omnibus* (que la bande présente comme une biographie imaginaire de Claude Simon) et qui m'a écrit il y a une dizaine de jours : nos travaux seraient, paraît-il, voisins, il désirerait me

rencontrer. J'ai acheté son livre, que je n'avais fait que feuilleter ici et là. Il m'a paru parfaitement insignifiant. On se demande comment Minuit peut publier rien non pas d'aussi *mauvais*, mais d'aussi *rien.* Il y a un paragraphe intéressant sur le romanesque, mais il me semble l'avoir déjà lu quelque part :

« Au cours des multiples recherches entreprises ces dernières années par les théoriciens de la littérature, il est un point qui a été à mon avis un peu trop négligé. Ce point sur lequel je voudrais aujourd'hui modestement apporter quelques éléments de réflexion, c'est le romanesque. Pour moi – excusez le caractère abrupt de cette introduction –, le romanesque pourrait être défini comme le produit d'une tension entre le vraisemblable et le mystifié. Je m'explique : nous savons à peu près en quoi consiste le vraisemblable, nous savons surtout – des gens plus compétents que moi l'ont bien montré – que tout, ou peu s'en faut, peut, dans une œuvre de fiction, devenir vraisemblable. Le vraisemblable n'est pas en effet une catégorie de nature, miraculeux attribut d'un certain type de situations, c'est bien au contraire – et ce n'est que – le produit d'un travail.

« Quant à la mystification, autre dimension du romanesque, elle a été jusqu'à présent beaucoup moins analysée. Avec son aspect ludique d'abus de confiance, de canular de haute volée, la mystification est pourtant, selon moi, un des éléments essentiels du romanesque moderne.

« Si l'on ne développe que le vraisemblable, on en arrive à la limite au pur document; si l'on ne se préoccupe que de mystification, on sombre vite dans l'incrédible et dans le ridicule. Seule la synthèse dynamique de ces deux instances peut donner naissance au romanesque. »

Il s'agirait d'une conférence de Simon à l'occasion de la remise du prix Nobel.

J'ai écrit un mot à Maurice Roche, qui m'avait lui-même écrit pour me dire combien il était touché que je lise un texte de lui à "Poésie ininterrompue". Malheureusement, bien que j'eusse en effet prévu de le faire, et annoncé que je le ferais, donc, je ne l'ai pas fait, faute de temps. Ses remerciements étaient donc un peu embarrassants. Je lui ai envoyé une carte postale représentant le théâtre Farnèse, à Parme.

Hier soir, j’ai entendu l’interview que Jean Daive a faite de moi et qui clôturait ma semaine de “Poésie ininterrompue”, justement. J’étais alors chez Yves, à Montreuil. J’avais apporté une bande d’enregistrement, et Yves m’a très gentiment aidé à recueillir sur elle, plus ou moins bien, ce qui se disait sur France Culture. Puis nous avons dîné, des restes d’un rôti de porc qu’il avait servi jeudi. Plus tard, nous nous sommes mis dans son lit et nous avons regardé *Les Garçons*, de Mauro Bolognini. *Moro*, prononçait le présentateur.

«On voit qu’il n’a jamais eu d’amants italiens…

– Et toi ?

– Ah oui, moi si, par exemple ! Et justement il y avait un Mauro, *Mahoro*, à Venise [C'était chez Ileana, dans ce grand appartement du palais Da Ponte, sur deux niveaux, qui donnait, par-dessus un rio désert, sur le Conservatoire de musique dont on voyait se balancer le grand lustre, au son des orchestres d'étudiants. J'étais avec W., et Mauro avec un autre garçon dont le nom m’échappe. Les deux Italiens m’ont confié plus tard qu’en fait, assez étonnamment, ce n’était qu’à moi qu’ils s’intéressaient. Je ne me souviens plus de grand-chose, je ne me souviens plus de ce qui s’est passé – rien que de très sommaire, je crois. Mais Mauro était très beau, grand, brun, avec une moustache noire et la peau douce. Quand nous l'avions rencontré, il portait un grand imperméable croisé, avec beaucoup de revers et de rabats. En fait, peut-être ne sommes-nous pas parvenus à distribuer les rôles et n'avons-nous rien fait. Il me semble que nous avons revu Mauro, le lendemain ou quelques jours plus tard, et qu’il ne nous a même pas dit bonjour. Ou bien qu’il nous a *seulement* dit bonjour? Était-ce à la gare, au moment où nous partions? Ou bien avais-je rêvé de le revoir une dernière fois, à la dernière minute? Cela ressemble étrangement à la dernière scène de *Summertime* [ÉTÉ, *ÉTÉ*, SUMMERTOWN (→ OXFORD), SUMMER ISLES (EN ÉCOSSE)], que j'ai vu avec Alen, lors de la dernière soirée que j’ai passée avec lui, la veille de mon départ de San Francisco. Katharine Hepburn jouait le rôle de Miss Hudson [*LES VAGUES* (« *"NOW MISS HUDSON ", SAID RHODA, “HAS SHUT THE BOOK. NOW THE TERROR IS BEGINNING...*»), L'HUDSON, THAMES & HUDSON, BAIE D'HUDSON (→ LA PÉROUSE / → BAIE JAMES), HENRY

HUDSON, WILLIAM H. HUDSON, DU SON DE LA HACHE, THE HUDSON SCHOOL, *NAVIDAD EN EL HUDSON* (→ LORCA À COLUMBIA (*DOS VOCES DE MADRUGADA EN RIVER SIDE DRIVE* (→ VERDI)), ASSASSINAT, MARIN, MÉMORIAL DE GRANT)], une vieille fille de l'Ohio, ou de l'Iowa, ou de l'Indiana, je ne sais plus, qui passe quelques jours à Venise en été. Elle a mis de l'argent de côté pendant des années pour s'offrir ce voyage, le seul de sa vie, probablement. La propriétaire de la pension de famille où elle est descendue, une dame vénitienne qui a perdu son mari et qui a converti sa résidence en établissement hôtelier, achète les faveurs d'un jeune artiste qui n'arrive pas à payer sa chambre, et part avec lui en gondole. Miss Hudson, elle, a une liaison avec un marchand de la ville. Mais elle écourte son séjour et part brusquement. Alors que déjà le train est en marche, le marchand, un séducteur aux cheveux gris, court sur le quai pour offrir à la voyageuse, par la fenêtre de son compartiment, un gardénia [MARY GARDEN (→ MARCEL KNECHT), GARDENCOURT (→ *PORTRAIT OF A LADY*), COVENT GARDEN, JARDIN, GARE, GARDE, EDGAR, GARD, REGARD, GARDER, RENAUD] qu'elle n'arrive pas à attraper. Il lui en a déjà offert un, qui celui-là est tombé dans un canal, du haut d'un pont, et qui n'a pu être récupéré. Les gardénias ont une grande importance pour Miss Hudson : quand elle était jeune, elle aurait souhaité que le garçon qu'elle aimait lui en offre un, un soir de bal. Mais c'était un étudiant, il était trop pauvre. De toute façon, il l'a quittée. Le marchand de bibelots (la plupart sont des faux, et lui est un menteur), à deux reprises, donc, lui offre un gardénia, mais elle ne sait pas le garder ni même, la seconde fois, s'en saisir [je viens d'écrire *sans césir…*]. Elle a pourtant, entre les bras de cet homme, découvert le plaisir. Au moment où elle s'était enfin abandonnée à lui, d'ailleurs, un feu d'artifice retentissant avait éclaté sur la ville (dans *The Virgin and the Gipsy*, quand la vraie jeune fille victorienne s'abandonne à Franco Nero, le romanichel, un barrage se rompt et tout le pays est inondé…). J'avais ri. Alen s'était tourné vers moi, interrogateur.

« Les symboles ne sont pas très discrets, dans ce film. »

Mais il n'avait pas souri.

Il se montrait, ce soir-là, très différent de ce qu'il avait été les autres jours. La veille, je l'avais quitté un peu abruptement, à notre retour de Point Reyes. L'après-midi, je lui avais annoncé que je partais le lendemain. Je crois qu'il s'était mis dans la tête, plus tôt, puisque la date de mon départ avait été laissée dans le vague, que j'allais en fait rester indéfiniment, que ni lui ni moi ne regarderions plus personne d'autre, et que nous allions vivre le grand amour. Et nos relations sexuelles étaient si parfaites que je ne l'avais pas détrompé aussi clairement qu'il aurait fallu. Ce dernier soir, en revanche, je n'étais plus qu'un étranger de passage, qui s'était bien amusé avec lui et qu'il ne reverrait sans doute jamais.

Après le film, nous sommes allés dîner dans un bon restaurant, tranquille et confortable, du côté de Castro Street. Je l'ai invité. Puisque je partais le lendemain, je n'étais plus contraint de surveiller mes malheureux dollars aussi étroitement que j'avais dû le faire jusqu'alors, et j'en ai certainement dépensé plus, ce soir-là, que pendant toute la semaine qui venait de s'écouler. Puis nous sommes rentrés chez lui et nous avons fait l'amour aussi parfaitement et aussi rituellement que d'habitude.

Il avait été bien établi, presque d'emblée, que sa bite était trop grosse pour qu'il me baise – et d'ailleurs il n'y tenait pas plus que cela. Nous nous embrassions, nous nous serrions l'un contre l'autre, je lui léchais la poitrine, je lui mordillais les seins, puis je descendais le long de son corps et lui suçais le sexe longtemps, très longtemps. Ensuite ma langue passait sur ses couilles, *sous* ses couilles, il relevait les cuisses et les écartait et j'arrivais ainsi tout naturellement à son cul que j'aurais pu lécher pendant des heures, entre [*Interruption : coup de téléphone de W. :*

« I'm just calling to check in. *John est ici, il a le delirium tremens, il est au lit avec un blouson sous cinq couvertures, et il n'arrête pas de trembler. Je vais essayer de téléphoner à Raoul pour le rencontrer quelque part et qu'il me passe Tannou. Melinda aussi est en larmes. C'est l'Armée du Salut, cette maison. On va dîner ici avec Jean-Charles de Ravenel. Je ne suppose pas que tu veuilles venir ?*

– Non.

– Bon. Je coucherai ici, probablement, pour m'occuper de John. Je ne peux pas le laisser seul. J'ai parlé à Guy de Bruyn, tout est arrangé pour le portrait du roi et de la reine de Belgique.

– Des Belges.

– Quoi, des Belges *?*

– Le roi et la reine des Belges*, pas* de Belgique…

– Bon, en tout cas c'est arrangé.

– Mes compliments. Ah oui, Antonio a téléphoné, au sujet de la pièce de Baldessari que vous aviez vue à Los Angeles : Jim Corcoran [CORK, ORAN (→ NORA, ARON, AARON), LE CORAN, *LE CAPITAINE CORCORAN*, ROC, ROCH, *ROCCO ET SES FRÈRES*, CARON, CHARON, PIERRE CHARRON, FRANCIS CARCO, CORPS À CORPS, COR, ARC, CAR, *RAN*, CRAN, LE CRAN, CORNAC, RANNOCH, RANNOCH MOOR, *RANNOCH MOOR*, CAHORS, CROC, ACCROC, *LE PREMIER ACCROC COÛTE DEUX CENTS FRANCS*, NARCO, ORQUE, CRAON, CORENC] *l'a vendue, ou bien il l'a achetée pour lui-même, en tout cas elle n'est plus disponible. Mais si vous êtes intéressé par une autre, il est à votre disposition….*

– Ah, c'est incroyable. Il ment! Je suis sûr que Corcoran n'a rien vendu du tout… »] les longs poils noirs. Quelquefois je le faisais s'asseoir sur mon visage, appuyer de tout son corps sur ma bouche, j'écartais ses fesses avec les mains, ma langue allait de plus en plus loin dans son cul, qui était toujours propre et qui sentait bon. Et toujours, plus tard, quand ma queue allait succéder à ma langue en tirant parti de la méticuleuse préparation de terrain à laquelle celle-ci s'était livrée, au moment précis où lui passait ses jambes par-dessus mes épaules, il tendait la main vers la table de chevet et vers le flacon de poppers, il le respirait d'abord longuement, puis il me le passait, et je pénétrais très lentement entre ses fesses où ma salive avait fait une mousse blanche et chaude; et j'essayais, pour ne pas jouir, de penser très fort à autre chose, ou bien, au lieu de l'observer, lui, ses muscles, ses poils, ses lèvres épaisses de Noir latin, d'Espagnol caraïbe, et son menton carré à la Tom of Finland, je regardais par la fenêtre, sous la lune d'hiver, le joli cimetière de la mission Dolores, en demandant aux morts, *à nos chers morts*, à la pensée des

morts, à ma tendresse pour eux, de retarder ma jouissance pour prolonger notre plaisir.

Souvent il fallait ne pas bouger du tout pendant un moment, sans quoi les sensations étaient tellement fortes et excitantes que j'aurais aussitôt lâché mon foutre dans ce cul. J'embrassais Alen, je lui léchais la poitrine, je lui tenais les bras en croix ou bien je caressais les revers de ses cuisses fortes, bronzées, poilues, qui frottaient contre mon ventre ou mes flancs. Le contraste entre son physique de brute – il aurait pu me jeter à terre d'un unique mouvement de l'avant-bras, mais il n'était guère belliqueux – et son entière passivité, l'ardeur qu'il mettait à faire, et d'enthousiasme, tout ce que je voulais, son dévouement de setter, sa façon de me regarder avec une admiration résolue et définitive, jusqu'à sa possessivité et ses bouderies quand il était jaloux, comme le jour de l'acide, me rendaient fou d'excitation.

J'ai eu des amants avec lesquels je me suis senti en plus profond accord "spirituel", sans doute, mais peu avec lesquels j'aie éprouvé aussi fort le sentiment de *partager* la volupté – et quelle volupté ! Il y avait qu'il était formidablement à mon goût, mais aussi, plus étonnamment, et par l'effet de je ne sais quel exotisme et ultime prestige de la France, que j'étais au sien.

« Ça alors, disait-il à peu près : quand je pense que je suis en train de me faire baiser *par un Français* ! J'arrive pas à y croire ! »

La vanité, au demeurant, y compris la vanité nationale, n'entrait pas pour peu dans mon plaisir et, indirectement, dans le sien. Je tirais de son admiration inattendue pour la France et pour moi, pour la France à travers moi, pour la France en ma personne et, si j'ose dire, à l'intérieur de la sienne, une assurance prodigieuse et cavalière qui, par un merveilleux procédé d'auto-alimentation cyclique, ne faisait que renforcer notre rayonnement, à la patrie et à moi. Je ne dis pas que j'ai mérité la Légion d'honneur, mais une petite médaille du Commerce extérieur, certainement. Lui voulait savoir si tous les Français étaient comme moi. Je répondais modestement, m'abaissant pour la plus grande gloire de la nation, que je n'étais rien par comparaison avec nos baiseurs les plus qualifiés – ce qui ne l'empêchait pas de se vanter de moi à ses copains, de faire allusion devant eux à des nuits épuisantes, de proclamer

urbi et orbi que j'étais un amant prodigieux. Et, de fait, je n'étais pas loin de l'être avec lui, parce qu'il flattait presque tous mes fantasmes et que je n'avais aucune inhibition à son égard.

Mardi 15 février, quatre heures vingt-cinq. Ciel de plafond d'opéra de province, c. 1885 : bleu léger, parsemé de petits nuages blancs fessus comme des *putti*.

J'ai reçu ce matin une lettre de Jean-Marc, écrite de son bureau, un peu folle, adolescente, plutôt drôle, et qui ressemblait fort à une déclaration. Il m'a téléphoné tout à l'heure, nous devons nous retrouver à huit heures à la Hune. [Interruption : *coup de téléphone de Madeleine :*

« Ah, enfin, tu es rentré ! Je te téléphone toutes les semaines, il n'y a jamais personne. Alors, c'était bien, l'Amérique ?

– Ah oui, très bien, surtout l'Ouest, je suis allé dans l'Ouest, que je ne connaissais pas. Ça m'a beaucoup plu, San Francisco et tout ça.

– Oui, mon fils dit ça aussi, que c'est vraiment bien. C'était gentil de penser à moi. [Interruption : quelqu'un qui demande M. B.

« Ah, il n'est pas là pour le moment.

– Est-ce qu'il est à la boutique ?

– Oui, probablement.

– Ah bon, je vais téléphoner là-bas, alors.

– Très bien.

– Merci.

– Je vous en prie. Au revoir. »

(Accent étranger, mais plutôt du type "travailleur immigré" que "art groupie".)]

– Ah oui, c'est le premier janvier que nous nous sommes parlé…

– Oui. J'étais toute seule.

– J'étais en Floride, il me semble.

– J'aimerais bien te voir.

– Moi aussi. Malheureusement je pense que je vais partir en voyage quelque temps…

– Quand?

– Demain, probablement.

– Tu voyages tout le temps!

– Ah, c'est que je suis riche, maintenant ! J'ai eu une bourse du gouvernement…

– Ah oui. Et puis on t'a demandé ton avis sur Malraux, tu as fait un article, où est-ce que c'était : dans Le Quotidien de Paris*, c'est ça ?*

– Dans Le Monde. *Mais c'était à peine un article, juste un…*

– Mais beaucoup de gens l'ont vu. Jean-Michel Bercis l'a vu, je ne sais pas qui encore, moi ; on s'est dit : mais c'est qu'il devient très important, ce petit Renaud…

– Mmmmmm…

– Ils demandent toujours de tes nouvelles, tous. Quand est-ce que tu viens nous voir à la section ?

– Mmmmm…

*– On prépare les municipales. Jean-Michel vient de me téléphoner pour me dire que c'était fait, qu'on allait avoir un radical de gauche comme tête de liste. Il était furieux. Il disait : "Moi je travaille pas pour un radical de gauche !" Je lui ai dit : "Mon petit, te fais pas de souci, de toute façon, dans le XVI*e *on risque pas de passer! Alors, que ce soit un radical de gauche ou un autre, ça n'a pas beaucoup d'importance…"*

«Ils ont fini par s'arranger comme ça : quatre socialistes, quatre communistes et un radical de gauche, mais tête de liste.

– Voilà une petite fleur qui ne coûte pas cher…

– Hier je suis allé entendre Sarre, au bois de Boulogne. Monsieur *Sarre. Il y avait quinze ou vingt journalistes, deux ou trois photographes, et puis deux pelés de la section, moi et un autre, je dis* moi *d'abord parce que l'autre tu ne le connais pas, son nom ne te dirait rien. Et puis son chauffeur.*

– Il a un chauffeur ?

– Eh, bien sûr, qu'est-ce que tu crois ? Il est au conseil municipal. C'est le même type qui vient tous les jours à la fédération chercher le courrier pour le faire envoyer de l'Hôtel de Ville, histoire que ça ne coûte rien. Il venait à la Fédé, maintenant il vient au Parti, c'est la même chose, ça continue.

– Ah, ça se fait, ça ?

– Ça s'est toujours fait, en tout cas…. Alors Monsieur *Sarre, parce que c'est* Monsieur *Sarre, maintenant, il me dit bonjour parce qu'il se souvient de moi du temps de la rue de Beauregard, mais c'est tout juste... Il parlait de l'Étrier, du polo de Bagatelle, tout ça, tu sais, ces clubs très chic, dans le bois de Boulogne, qui demandent des cotisations, je sais pas, moi, dans les deux cent cinquante mille anciens francs par mois, peut-être : tu te rends compte, tout ce qu'ils touchent par an ? Et ils paient à la ville trois millions anciens, quelque chose comme ça : enfin, rien du tout. Et ils ont des contrats jusqu'à l'an 2000 ! Alors Monsieur Sarre, si il est élu, il va les traîner devant les tribunaux. C'est son dada, c'est le cas de le dire. Il a déjà parlé de ça au conseil municipal. Il a raison, remarque – parce qu'ils utilisent au moins quarante hectares, ces clubs* [*Interruption :* thé : clavecin sur France Musique (une partita de Bach). Après tant de mois sans musique, en avoir de nouveau me donne un plaisir auquel j'ai le plus grand mal à m'arracher.]*, alors qu'il y a pas de place pour les gens, avec les voitures partout. Il y en a aussi dans le bois de Vincennes. Mais moins huppés, tout de même. C'est pas notre XVIe, tu comprends. Non, mais sérieusement, j'aimerais que tu reviennes à la section, au moins une fois. J'aimerais que tu voies notre trésorier. C'est un type du C.E.R.E.S.. Soixante-dix ans. Bel homme. Il se tient droit, faut voir. C'est un ancien de l'administration coloniale.*

– Ah oui, je crois que tu m'en as parlé.

– Et puis il était chef de cabinet de je sais pas quel ministre. Il faut le voir! Et puis surtout il faut l'entendre! Quand il commence à faire son rapport, c'est bien simple, tout le monde lève les yeux au ciel. Je te jure, il a avalé un sabre! Mais comme trésorier, il est remarquable. Pour la

première fois, on a six millions dans les caisses. Ça s'était jamais vu. Mais moi je lui dis : "Au fond, tu es tout ce que nous combattons".

« C'est un banquier, tu comprends : un capitaliste. Il s'est mis dans la tête, c'est son grand truc, que tout le monde doit payer sa carte en même temps – comme ça il peut porter l'argent au Crédit commercial, et ça rapporte! Non mais enfin, tu te rends compte! Tu nous vois faire ces choses-là ? Sigwalt, à côté de lui, mais c'était un fantaisiste, un rigolo, un amuseur public !

– Oh là là ! Qu'est-ce qu'il est devenu, celui-là ?

– On ne le voit plus. Tu sais qu'il était secrétaire de section, à un moment. Il voulait que son fils lui succède. Il avait fait une liste; cinq membres, aucun des cinq n'a été élu. Depuis, il ne met plus les pieds à la section. [*Interruption :* feuilleté *Omnibus.*] *Il n'est pas venu à la reprise de carte. Je ne sais même pas s'il va reprendre sa carte. Il ira peut-être dans une autre section.*]

J'ai reçu aussi une carte mystérieuse. Elle représente Fernando Rey dans *Viridiana*, et elle est publiée par le musée d'Art moderne de New York. Sur la moitié droite du verso est collée une minuscule coupure de presse ainsi rédigée :

« *MICHON*. Alain, 20 ans, finement moustachu, assez michon, sympa, aimerait rencontrer copain pour soirées agréables. Alain BEAUMIER PR 42, rue Gandon, Paris 75013. »

Le libellé de l'enveloppe est tapé à la machine, le cachet porte mention de la gare Montparnasse. Est-ce un envoi de W.? La carte du musée d'Art moderne, les caractères de la machine à écrire et l'humeur ludique où il est ces temps-ci autorisent à le penser. Mais ce pourrait être aussi bien Jacques C., ou n'importe qui. L'annonce elle-même n'est pas claire non plus. Que veut dire le mot *michon* ? Pourquoi a-t-il été choisi pour servir de titre? Le contexte donnerait peut-être quelques indications : toutes les annonces ont-elles un titre ? S'agit-il de *Libération*, ainsi qu'il me paraît probable ? Etc. Le «finement moustachu » m'amuse assez, et m'excite un peu.

J'ai reçu aussi une grande enveloppe de San Francisco. C'est W. qui me l'a signalée alors que j'étais descendu porter à la poste mon mot à

Maurice Roche, et acheter du pain : nous nous sommes rencontrés dans l'entrée de l'immeuble. L'enveloppe était dans la boîte des paquets où je ne pense jamais à jeter un coup d'œil. Lui venait chercher son courrier, il n'est pas monté. C'était une lettre de Vincent (*Vincent Alen* écrit-il au dos – décidément il n'aime pas son patronyme de *Sanchez*), accompagnée d'un grand calendrier fait de vues aériennes de la ville, pour que je puisse « penser à San Francisco toute l'année ». Il dit qu'il a été très heureux de ma lettre, pourtant bien courte. Apparemment, le très léger rembrunissement du dernier soir est oublié. Tant mieux.

Milan, chez Luigi C., viale delle Porta Vercellina, jeudi 17 février, midi et demi. L. n'est pas ici pour l'instant. Ce matin il s'est levé à six heures et demie. J'ai dormi jusqu'à dix heures. Il doit rentrer pour déjeuner, sans doute d'une minute à l'autre. Cette après-midi il va à Lugano et ne rentrera que tard dans la nuit. Je suis assis à son bureau. Il y a placé pour moi une revue (*Dimenzioni Nuove* – revue chrétienne, à première vue. Direction et Rédaction : *Piazza Maria Ausiliatrice 9, Torino. Indirizzo in Svizzera : Via Canonica 15, Lugano.* Un des articles s'intitule : "*Il dramma dell'ateismo giovanile*" – en effet…) ouverte à la page d'un article sur le *Casanova* de Fellini ("*Casanova : il sosia di Fellini*"). Hier, comme nous traversions la ville, entre l'aéroport et sa maison, je lui avais dit avoir vu récemment l'autre *Casanova*, celui de Comencini. C'était en fait avant-hier soir. J'avais rendez-vous avec Jean-Marc à la Hune. L'attendant, j'ai rencontré un *Pascal*, garçon de dix-sept ans, joli, avec des cheveux noirs très épais et une moustache noire. Comme Jean-Marc n'arrivait pas, j'ai proposé à Pascal de venir dîner avec moi là où Jean-Marc et moi avions décidé de dîner, c'est-à-dire Au Rendez-vous des Camionneurs, dans la Cité, où je pensais que peut-être Jean-Marc nous retrouverait. En fait il était assis dans l'un de ces étranges petits salons de pierre, en demi-cercle, du Pont-Neuf, m'attendant et croyant que nous avions rendez-vous au restaurant. Nous avons donc dîné tous les trois. Puis nous sommes allés ensemble au cinéma Hautefeuille où Jean-Marc avait donné rendez-vous à l'ami chez lequel il habitait jusqu'à ces jours derniers, Pierre. J'étais assis, pendant la séance, entre Jean-Marc et Pascal, qui tous les deux me faisaient du genou, ou me prenaient une

main dans la leur (ce n'est pas exactement cela, et je l'écris ainsi par pur souci de rapidité : "faire du genou" donne une idée bien fausse de ces deux timides soupirants qui se contentaient de disposer leurs jambes, et leurs avant-bras, de telle sorte qu'ils invitent les pressions, ou les caresses). Mais j'étais obligé, pour ne blesser personne, de garder les mains croisées.

Après quoi la situation devint encore plus délicate. Pierre est vite rentré chez lui. Jean-Marc et Pascal marchaient avec moi sous une pluie battante. Christian m'avait dit qu'il ne coucherait pas chez lui s'il n'y était pas rentré à minuit. À l'angle du boulevard et de la rue de l'Ancienne-Comédie, je me préparais à quitter Pascal en lui donnant mon numéro de téléphone, lorsque Jean-Marc l'invita à faire quelques pas de plus avec nous (« De grâce, Orlando, quelques pas de plus. Je ne suis pas encore bien sûr d'oser parfaitement vous comprendre. ») On apprit à cette occasion que Pascal ne pouvait pas rentrer chez lui. Il avait laissé ses clefs à sa concierge qui devait, dans la journée, faire entrer un électricien dans sa chambre, rue Fontaine, et il aurait dû les récupérer avant huit heures du soir : maintenant il était trop tard (tandis que j'écris ceci, à Milan, donc, j'ai en face de moi un immense plan de Paris, deux mètres sur trois environ, réplique (je me lève pour aller vérifier les inscriptions du cartouche : contrairement à ce que je croyais, il s'agit bien) du plan de Turgot : j'ai constaté hier soir qu'à l'endroit de la rue du Bac où j'habite était écrit le mot *Visitation*, pour un couvent qui se trouvait là. La partie de la rue Saint-Guillaume qui allait de la rue Saint-Dominique (devenue boulevard Saint-Germain en ce point de son cours) à la rue de Grenelle s'appelait la *rue des Rosiers.* La rue Saint-Guillaume de l'époque prenait un angle droit et conservait son nom dans la partie qui constitue aujourd'hui la rue Perronet, ce qui explique qu'elle devienne maintenant, assez étonnamment, au-delà de cet angle, quand on va vers la Seine, la rue du Pré-aux-Clercs, alors qu'elle a traversé sans dommage pour son appellation le large boulevard, au pied de la maison d'Apollinaire. Les étrangers qui marchent sur le boulevard ont toujours beaucoup de peine à trouver la rue du Pré-aux-Clercs, qui ne l'atteint pas tout à fait et ne commence qu'après quelques mètres de rue Saint-Guillaume "prolongée". Mais si l'on conservait le nom "rue Saint-

Guillaume” pour le seul tronçon où se trouvent les Sciences politiques, la rue de ce nom n'aurait plus aucune partie commune avec l’ancienne rue du même nom…

Je vois aussi qu’il y avait une rue de Traverse, ou *de Traverses*, qui se jetait dans la rue de Sèvres [LÈVRES, SÉVÈRE(S), SÉVÈRE] parallèlement à la rue Rousselet et à l'actuelle rue Vaneau, presque en face de la rue Saint-Romain : je ne me souviens plus de son nom actuel. Toujours est-il que je distingue parfaitement, de l’endroit où je suis assis, le triangle formé par les rues Dauphine, Mazarine et Guénégaud, et tout ce quartier, entre l’actuel boulevard et le Pont-Neuf, où nous marchions sous la pluie, avant-hier soir, et dont la configuration n’a absolument pas changé (les noms un peu, si : ainsi la rue Saint-André-des-Arts s'appelait *Saint-André-des-Arcs*, la rue Grégoire-de-Tours, je crois, *des Mauvais-Garçons*, et, plus au sud, *du Cœur-Volant.* (Nouvelle vérification. Sous la réplique du plan de Turgot il y a un réveil électrique, sans doute, qui indique l’heure au moyen de gros chiffres blancs : il est muni d’un appareil de radio qui se déclenche à l’heure choisie pour le réveil. L. l'a éteint aussitôt qu'il s'est mis en marche, ce matin : j'étais couché sur un sommier assez étroit encastré dans les montants de bois lisse sur lesquels sont posés une lampe, le réveil et le téléphone. J’étais étendu sur trois coussins plats. L. avait mis à terre le matelas lui-même, et il avait couché dessus, sur le plancher. J’avais protesté que je pouvais très bien coucher moi-même sur le plancher. Mais non, il fallait qu’il dorme sur quelque chose de dur, et d’ailleurs, même quand le matelas était posé sur les coussins plats du canapé, il glissait entre eux et lui une planche de bois.) Nous sous sommes donc retrouvés tous les trois chez Christian. Mais rien n’était réglé pour autant. Et si j’avais pu croire [Interruption, 13:29. *Retour de Luigi.*

15:37. Grand mal de tête – mes habitudes bousculées, sans doute. Je viens de passer plus d’une heure à confronter deux cartes, de Milan cette fois-ci, l'une ancienne et détaillée, l'autre récente et superficielle, plus un épais guide de la ville. Comme toujours, les efforts désespérés pour faire coïncider les cartes entre elles, les guides entre eux, et le tout avec la présumée "réalité”, m'épuisent. J'ai essayé de joindre au téléphone

Giancarlo B., l'architecte de Parme ami de Gianni, en vain : sans doute ne travaille-t-il pas chez lui. J'aurais pourtant aimé dîner avec lui ce soir, puisque L. est pris par un dîner d'affaires. L. projette que nous allions demain au cinéma pour voir Le Désert des Tartares*, et il m'a dit hier qu'il avait l'intention de «faire des folies» pendant le week-end. Mais comme il m'a dit aussi qu'à New York il s'était amusé «comme un fou», et que cet amusement déréglé, vérification faite, consistait seulement en la fréquentation assidue de la Frick Collection, du Metropolitan Museum, du Museum of Modern Art et des Cloisters, je pense que nous verrons plus de palais que de bas-fonds* – which is perfectly fine with me. [*Interruption : feuilleté la revue déjà mentionnée, et regardé les photographies qui illustrent l'article sur le* Casanova *de Fellini. Mais pour en revenir à la nuit de l'autre* Casanova :] … pu croire un instant que Jean-Marc avait envisagé de près ou de loin que nous fassions quelque chose à trois, ce ne fut qu'un instant, et encore. Chez Christian, l'un comme l'autre gardait son manteau.

« Bon, lequel de nous deux va rester?» a finalement demandé Jean-Marc.

Lui-même est parti peu après, puisque, disait-il, Pascal ne savait pas où coucher et que lui devait rentrer chez lui pour changer ses pansements (il s'était fait opérer à Saint-Louis, dans l'après-midi, de verrues à la main).

« C'est vrai, cette histoire de pansements ?

– Quelle importance… Et puis oui, d'ailleurs, il faut que je les change à un moment ou à un autre.»

Pascal et moi nous sommes donc couchés et avons fait l'amour superbement. Ce fut sans doute la meilleure expérience sexuelle de ces dernières semaines. La combinaison de sa timidité avec la précision de ses désirs m'excitait beaucoup, comme la légèreté et la docilité de son corps de petit garçon, à peu près glabre encore. Il a des pectoraux à peine marqués en volume, mais bien dessinés. Son sexe est de bonne taille, mais pas de proportions très heureuses, plus épais du milieu que du bout, et se découvrant mal. Mais il aime embrasser, et se faire baiser. Son cul n'est pas d'un abord très facile, mais j'éprouvais beaucoup de plaisir, au lieu de m'enfoncer résolument en lui, à le passer comme un gant autour

de mon sexe immobile : j'étais à genoux, je lui tenais solidement les hanches, je le faisais s'empaler sur moi, très lentement. Chaque fois que quelqu'un traversait la cour, en bas, et allumait la minuterie, je voyais son visage très fin, ses beaux cheveux noirs et, malgré sa jolie moustache noire qui semble collée au-dessus de sa lèvre comme un accessoire de théâtre ou de cabaret, son air de fille.

Il a dormi contre moi, abandonné, livré, lové. Et comme une fois je me suis réveillé, vers six heures, bandant contre son cul, je l'ai enculé de nouveau, et les choses se sont passées exactement comme la première fois, c'est-à-dire très bien – même pas de merde sur la bite. Nous avons dormi encore trois ou quatre heures, et il a dû partir précipitamment, à notre réveil suivant, pour n'être pas trop en retard à son travail.

Il est de Toulon, il connaît très bien la résidence du cap Brun, qui, dit-il, est toute voisine du lieu de drague le plus actif et fréquenté de la région. Là-bas il a rencontré Didier, l'ami d'Aragon, il y a deux ans (« Ah oui, le groupie de l'écrivain....» Pendant le dîner il m'avait demandé qui était Casanova (« Un séducteur... ») (Luigi lit le *Journal* de Kierkegaard)), mais il ne semble pas en avoir gardé un très bon souvenir. Il habite Paris depuis quatre mois. Il est vendeur chez Michel Axel, à l'angle du boulevard Saint-Germain et de la rue de Seine. Guy, le garçon que W. et moi avons rencontré un soir au Sept, il y a deux ou trois semaines, et qui travaille là aussi, a donné la semaine dernière une petite fête pour les dix-huit ans de Pascal. Mais ce n'était pas vraiment le jour de son anniversaire, qui ne surviendra que le 20 de ce mois (« Si je veux faire un détournement de mineur, j'ai intérêt à me dépêcher...»).

Il semble que je sois tout à fait disposé à entrer dans tous les détails concernant Pascal. De fait, c'est un bon souvenir. [Il est 16:19.] [Non, 20.] Je l'avais croisé une première fois, vers huit heures moins le quart, mardi, sur le boulevard, à la hauteur de la libraire Les Yeux Fertiles (la réplique du plan de Turgot est publiée par les éditions Les Yeux Ouverts). Je l'ai immédiatement trouvé très joli. Il marchait très vite. Nous nous sommes retournés l'un et l'autre, mais il n'a pas ralenti. Il s'est seulement retourné plusieurs fois, en s'éloignant. Je me suis arrêté. Mais il avait déjà disparu dans la foule.

J’étais alors en avance pour mon rendez-vous avec Jean-Marc. J’ai donc fait mon tour habituel, ou plutôt je suis allé buter jusqu’au carrefour de l’Odéon (je me suis aperçu qu’il s’appelle à présent *place Henri-Mondor*. Je n’ai certes rien contre Henri Mondor, à qui la mémoire de Mallarmé doit beaucoup, mais je suis exaspéré par cette manie des édiles de donner des noms à n'importe quel croisement, de façon purement symbolique, d’ailleurs, car tous les immeubles continuent à porter leurs numéros respectifs sur les rues et avenues qui se croisent là. Conférer au moindre élargissement de la chaussée le nom de *place Paul-Claudel, place Colette, place André-Malraux*, n’honore personne, cela ne fait que compliquer inutilement la toponymie, tout en l’éloignant encore un peu davantage de ses racines et de son histoire. Mieux vaudrait attendre qu’un besoin *réel* de nouveaux noms se fasse sentir, l’hommage serait alors moins dérisoire et plus chargé de sens. Il me semble essentiel de conserver ou de manifester un lien entre l’architecture d’un lieu, d’une place, d’une rue, son “esprit”, l’époque qu’ils reflètent, d’une part, et le nom qu’on leur donne – non pas peut-être avec le nom lui-même ou le personnage qu’on honore, mais avec l’époque qui l’honore, le moment pour lequel ce nom ou ce personnage sont importants), par la rue de Buci et la rue de l’Ancienne-Comédie, et je suis revenu par le même chemin.

Sur la place Saint-Germain-des-Prés, quand j’y suis revenu, j’ai croisé de nouveau le petit moustachu, qui marchait toujours aussi vite. Je lui ai souri. Lui n’a pas souri, mais il s’est retourné de nouveau, un peu après. Puis il a traversé le boulevard, de l’angle le plus proche de l'église à celui qu'occupe une succursale de la B.N.P. Je me suis arrêté devant les Deux Magots et l’ai suivi des yeux. La bizarrerie de son itinéraire me paraissait de bon augure. J’ai traversé à mon tour le boulevard, jusqu'à l'angle du Drugstore, et j'ai marché un peu dans la rue de Rennes [RENNES, REINE(S), RENNES-LE-CHÂTEAU, *QUEEN*, RENNE, RÊNE(S), RAINE, *RAIN*, *RAN*, OTTO RAHN, CE N'EST (RIEN), S'ÉNER(VER), RUNE(S), RENÉ, *RENÉ* (→ LUCILE, LUCIE), NÉCESSAIRE, RHÔNE, RON(ALD)], jusqu’à l’endroit où aboutissent les premiers passages cloutés. Il a traversé la rue de Rennes. Je n’ai pas osé le regarder à ce moment-là, ne voulant pas avoir l’air d’en faire trop. Il est entré au Drugstore. Un type que je ne connais pas, mais qui me dit

toujours bonjour, et qui était accompagné d'une fille, s'est approché de moi tandis que j'étais devant le cinéma du Drugstore et regardais l'intérieur, et il m'a demandé si alors c'était bien l'Amérique.

«Tiens, comment sais-tu que j'étais en Amérique ?

– Oh, mais tout Paris est au courant! »

Etc. Nous avons parlé de San Francisco où il était lui-même cet été. La fille ne disait pas un mot. J'ai oublié de noter, pour être complet, qu'au moment où j'étais devant les Deux Magots, Charles, celui qui veut «des hommes», était venu me parler.

« Tire-toi, lui avais-je dit : je suis sur un coup.

– Tiens, et où il est? Je ne vois rien.

– Oh, il est loin : c'est un coup très compliqué, qui demande de la concentration et du doigté. Mais je le vois, moi. »

Sortant du Drugstore, le jeune brun a de nouveau traversé la rue de Rennes et il a contemplé la vitrine du magasin de disques [ROND, CERCLE, CIRCONFÉRENCE / RISQUE]. Je ne l'ai pas suivi, mais me suis tenu sur le trottoir, au débouché des passages cloutés, c'est-à-dire au même endroit que plus tôt. Puis il a retraversé encore une fois. Cette fois-ci je lui ai souri. Il m'a souri aussi, mais il ne s'est pas arrêté. Il s'est préparé à traverser le boulevard Saint-Germain. Je l'ai suivi. Nous avons été arrêtés côte à côte par les feux de circulation, sur l'îlot. Nouveaux sourires, mais il est reparti. Arrivés devant les Deux Magots il s'est dirigé vers la droite, moi vers la gauche, du côté de la Hune. J'en avais fait assez, estimais-je, lui avait suffisamment établi sa fraîcheur par sa timidité et ses hésitations, il allait falloir maintenant qu'il me donne de plus précis encouragements, et de toute façon j'avais rendez-vous avec Jean-Marc. Je suis donc entré à la Hune. Jean-Marc n'y était pas. J'y suis resté un moment. Comme je ressortais, l'adolescent brun est passé devant moi. Nouveaux sourires. Il est allé jusqu'au Flore. Je suis resté où j'étais. Trente secondes plus tard il était de retour, et cette fois nous nous sommes parlé. [*Il est 16:51, je pense que je vais m'arrêter là. Il faudra un jour que je note, par exemple, les considérations de Pascal sur les moustaches.*]

[*Ici quelques pages de carnet, écrites dans le corso Magenta, puis au Sip de la Galleria, puis dans un restaurant proche du château* [6].]

Vendredi 18 février 1977, trois heures et cinquante et une minutes. Toujours au petit bureau de Luigi. Il est sorti, il y a de cela plus d'une heure, et doit être de retour vers six heures et demie. Nous avons déjeuné ensemble ici, parlant d'Aragon, du Parti socialiste français, etc. Depuis son départ j'ai regardé les photographies d'une épaisse *Histoire d'Italie*, ou du moins de son dernier volume, de la première après-guerre à l'avènement de la République.

Il fait très beau. Mais je pense que je ne vais pas sortir, et plutôt travailler un peu ici, puisque L. et moi devons ce soir dîner ensemble, et voir *Le Désert des Tartares*, qu'il a déjà vu et dont il fait grand cas.

Demain soir j'aimerais assez aller dans une boîte dont m'a parlé hier soir Lillo, un petit Sicilien très joli qui m'arrive à peu près à l'épaule et qui est, comme dirait D. D., «éminemment enculable ». Je l'ai rencontré hier à l'Accadie (*H.D.*) [ACADIE, ARCADIE, *ARCADIA* (→ SIR PHILIP SIDNEY (→ SIDNEY, DENIS, INDES)), ARCADIEN, DACCA, CADI, JACQUES A DIT, ETC.], où j'étais très tôt, *trop tôt*, vers dix heures.

Il n'y avait alors presque personne, et presque autant de filles que de garçons. J'avais pensé que, puisque à Milan les boîtes ferment relativement tôt, à deux heures, elles doivent être en pleine activité vers onze heures, mais ce n'est pas le cas. Toutefois je ne savais pas alors si l'H.D., qui m'avait tant impressionné en septembre dernier, était si calme parce qu'il était trop tôt, ou bien parce que la mode avait tourné. Et, craignant que la seconde hypothèse ne fût la bonne, j'étais au bord d'un certain cafard, non pas causé par la circonstance mais auquel la circonstance, peu distrayante, donnait exagérément loisir d'affleurer en moi à partir du peu profond caveau où il était tapi : mon humeur est éminemment précaire, en effet, et me retrouver dans la vaste Milan en un lieu somme toute quasiment banlieusard et abandonné des courants du désir et de la vie ne l'eût en rien arrangée. Cependant la boîte s'est remplie progressivement, et l'on y voyait, vers minuit, autant de jolis garçons que cet été. Et,

comme la dernière fois, un nombre surprenant d'entre eux semblaient s'intéresser à moi. Parmi eux un garçon très jeune, moustachu, et ressemblant, mais en plutôt plus excitant, au dit "groom du Ritz". Il dansait avec une fille assez vulgaire, assez jolie, laquelle m'a dit, comme j'étais assis près d'eux, que j'avais de belles moustaches.

« *I don't understand a word of italian…*

– Je te dis que tu es beau. »

Plus tard nous avons dansé ensemble, tous les trois. Le garçon avait pour spécialité une étrange danse de Çiva, qui consistait à lever très haut les cuisses tout en les écartant puis en virant d'un quart de cercle sur la plante des pieds, ce qui ne l'empêchait pas de s'approcher de plus en plus de moi, en me tournant le dos. Son cul contre ma bite je bandais furieusement, ce qui était fort évident, car je portais les nouveaux pantalons, blancs et larges, achetés la semaine dernière boulevard Saint-Germain. Mais je ne savais trop ce qui là-bas pouvait se faire et ne pas se faire, et je n'osais guère que poser les mains sur ses hanches, de temps en temps. De fait il m'a dit plus tard que le patron était un imbécile, très répressif, qui ne voulait pas que les gens échangent chez lui le moindre signe d'intimité. Et en effet j'avais entendu, pendant que nous dansions, quelques réflexions au micro, qui d'après ce que je comprenais vaguement semblaient s'adresser à un touriste, peut-être même à un Français. Néanmoins, comme à ces moments-là j'étais bien sage, je ne sais toujours pas si c'est de moi qu'il s'agissait, et j'ai renoncé à le demander à Lillo, tant était difficile la communication entre nous.

Il est d'Agrigente (étonnante proportion de Siciliens parmi les Italiens qui me plaisent) et il habite Milan depuis six ans. C'était la première fois qu'il venait à l'H.D. Il préfère une autre boîte, Rosamunda [ROSE, MONDE, SCHUBERT, APOLLINAIRE (→ *POUR QUÊTER LA ROSE DU MONDE*), *LA ROSAMUNDA* (→ *TRISTANO MUORE* (TABUCCHI))], beaucoup plus grande et plus libérale. Il m'en a donné l'adresse, et il y sera demain soir. Il m'a demandé si je trouvais jolie la fille qui l'accompagnait et si j'aimerais coucher avec elle.

« Oui, pourquoi pas? Mais j'aimerais mieux faire l'amour avec toi.

– Ce soir ce n'est pas possible. »

Il m'a dit pour quelle raison, mais je n'ai pas compris (*Vai a vio* ? – Cherché dans le dictionnaire. Pas de mot *vio*, ni *avio. Avo,* grand-père. Il allait voir son grand-père? À une heure du matin?). Son amie est venue et l'a entraîné.

Il y avait avec eux un autre garçon, assez beau mais pas du tout mon genre, qui plus tôt m'avait en vain fait du genou et qui depuis lors boudait. À un certain moment il était sur la banquette à ma gauche, et un autre type, moustachu, à ma droite, me draguait aussi. Il y avait encore un type plus âgé qui me regardait d'un air mouillé. Et aussi un moustachu chauve, avec une cravate. Et encore un autre, très poilu, assez sexy, qu'en d'autres lieux j'eusse certainement pris en considération, mais là je préférais de très jeunes gens jolis et élégants. Puis, parmi ceux qui me plaisaient mais ne me draguaient pas, un type de vingt-cinq ans, peut-être, mince, bronzé, moustachu, très poilu, la chemise ouverte jusqu'au … (*navel* : c'est bizarre, voilà un mot dont je ne peux jamais me souvenir en français, je ne sais pas pourquoi…). Il avait une sale gueule, un air infiniment content de lui, et des apparences d'importance dans la maison, à laquelle il appartenait peut-être plus ou moins, et où, en tout cas, il avait ses habitudes, car il passait familièrement derrière le bar et il entrait dans la cabine du disc-jockey – quoi qu'il en soit, il m'excitait assez. Deux ou trois fois il a dansé près de moi, mais sans me regarder du tout, et dans ces conditions j'aimais mieux m'en tenir au Sicilien.

Et puis, une merveille de la nature, mais comment le décrire ? Il devait avoir vingt ans, il avait des cheveux noirs très épais, des yeux noirs, une moustache noire et longue, un nez busqué – mais ces mots ne suggèrent rien d'exceptionnel, l'exceptionnel étant dans son profil, dans son expression fière, lointaine et amusée à la fois. J'ai été tenté, un moment, de planter là le Sicilien et sa danse de Çiva, somme toute assez frustrante, pour me consacrer à ce jeune poète, mais il ne me donnait aucun signe d'encouragement, et je songeais qu'il était beaucoup moins excitant que l'autre, et que ce n'était pas raisonnable de perdre l'acquis pour s'embarquer dans des campagnes aussi aléatoires. Cependant, l'acquis étant allé se coucher, deux heures après, je suis allé près de la merveille qui parlait avec une fille. Il est parti avec elle. Et je me suis aperçu alors qu'il ne restait plus grand monde. L'un des moustachus plus haut

mentionnés, le plus excitant d'entre eux, mais pas beau, en T-shirt blanc plutôt froissé, était encore sur le terrain et me regardait en souriant; mais je n'ai pas osé me rabattre sur lui après l'avoir tant et si manifestement négligé pour le Sicilien, d'autant moins qu'il m'avait souri quand celui-ci était parti. Il est d'ailleurs parti lui-même peu après. Et moi aussi.

[*Interruption : été à la cuisine boire du jus de pamplemousse. Puis feuilleté quelques livres, dont* Approches littéraires, 1, Les Thèmes *(Bordas) : extraits de* Madame de…, *de* Beau Masque, *du* Bal du comte d'Orgel… *En quoi les relations des personnages appartiennent-elles à un "code" (expliquez ce terme)… Rôle de la structure narrative : l'enchaînement des idées, les transitions, les positions du narrateur…* [Interruption : cherchant d'autres exemples, je tombe sur une série de textes intitulée "Autour de Tristan", qui va de Maurice Blanchot à Jean Lorrain en passant par *L'Éternel Retour* et Denis de Rougemont :

« C'est qu'il faut recréer des obstacles pour pouvoir de nouveau désirer et pour exalter ce désir aux proportions d'une passion consciente, intense, infiniment intéressante… »] *Où se situe le moment de tension extrême ? Comment se résout la crise ? (Oui, oui, comment ?)*]

17:47. Sur la via Enrico Caruso ni sur celle où elle aboutit ne passaient de taxis. Je suis allé demandé à un type assis dans sa voiture, en seconde position, où je pouvais en trouver.

«Il faut demander au portier de la boîte d'en appeler un. Mais où est-ce que vous allez?

– Viale della Porta Vercellina.

– Je vais vous emmener, si vous voulez.

– Mais non, je vous en prie, c'est très loin.

– Oh, ça ne fait rien, j'attends ici depuis une heure et demie un ami qui m'avait dit de venir le chercher à minuit.

– Mais peut-être que vous allez le rater, si vous partez maintenant?

– Ça ne fait rien, il attendra. »

Il m’a donc ramené. Nous avons traversé la ville, le long de boulevards interminables. Nous sommes passés près de grandes alvéoles de brique ancienne, convexes.

« Qu'est-ce que c'est que ça, ça a l’air beau…

– C'est un endroit construit pendant la Grande Peste [PESTE / PERTE /// PESTE / PISTE /// PESTE / CHOLÉRA (→ CE HORLA (→ LAHORE (→ *LE VICE-CONSUL* / POÈME DE LEVET)) + W = WARHOL) (CARUS CHARGÉ PAR LE ROI DE SAXE DE COMBATTRE L'ÉPIDÉMIE DE CHOLÉRA DE 1832) / *LE ROI PESTE* / *JOURNAL DE LA PESTE* / *LA PESTE* (CAMUS / JUGE OTHON → “OTHON” DANS *L'ÉCART* → JE) / LA PESTE SOIT… / PESTE, CHOLÉRA, SIDA, CANCER)]. Il en est question dans *I Promessi Sposi*... [Mais L. dira aujourd'hui que c'est le cimetière d'un couvent, que ça n’a pas de rapport avec la peste.

« Enfin si, c’est vrai, certains soutiennent que ça a été construit au moment de la peste...»]

Ce n'est d'ailleurs pas le seul point sur lequel L. et mon chauffeur bénévole ne sont pas d’accord. J’ai demandé à l’inconnu ce que c’était que ces soldats dont j’avais vu un grand nombre dans la Galleria, et qui portent un képi plus large du haut que du bas, avec une tresse dorée et un plumet : des élèves officiers, d’après lui; des soldats de la cavalerie, d'après L. Mais je n'ai raconté ni à l'un ni à l'autre ma rencontre avortée avec l’un d’entre eux, un petit soldat timide aux grands yeux qui me regardait gentiment sans sourire : pas très beau, nez plus crochu qu’aquilin, large d’épaules, pas inexcitant. Mais je ne savais trop que faire, par ignorance du système de signes local. Ainsi le voyageur, ne connaissant pas les codes du pays, échoue à l’exégèse performative des situations (pour parler comme les MM. Bordas)…

Un soldat seul en grand uniforme, qui regarde avec insistance un étranger sous la Galleria de Milan (mettons que l’étranger ait trente ans et ne soit pas trop mal de sa personne), est-ce qu’il fait le trottoir? Dans le doute, j'ignorai longtemps ce militaire chamarré. Il me regardait d’un air de plus en plus triste, et peut-être se demandait-il si un type de trente ans, pas trop vilain de sa personne, en blouson de cuir brun, qui reste à peu

près immobile sous la Galleria de Milan, ou bien marche lentement d'une extrémité à l'autre, fait le trottoir ou est un cœur à prendre, ou un corps, à défaut? Lorsque des soldats du même type que lui, et il y en avait foule, s'approchaient de lui, il leur parlait un moment, mais il s'en séparait vite. Est-ce qu'il leur disait :

« Regardez, il y a ce pédé qui me drague » ?

Prudents, ni lui ni moi ne sourions. Il est passé sur la place, devant la cathédrale. Pensant que la situation aurait plus de chances de se décanter dans un endroit plus abrité, plus à l'abri surtout des regards des autres soldats, je suis passé devant lui et je suis entré dans la station de métro. J'ai pris un couloir secondaire où j'espérais qu'il me rejoindrait. Trente secondes plus tard il descendait à son tour les marches, dépassait sans me voir le couloir où je prétendais regarder des vitrines, et prenait, sans payer grâce à son uniforme, l'escalier qui donne accès au quai. Je suis revenu en arrière, il a levé la tête et m'a vu. Nous nous sommes alors souri, pour la première fois très franchement. Mais il n'est pas remonté des profondeurs où il avait disparu. Cinq minutes plus tard, d'ailleurs, tous les soldats de la Galleria s'étaient évanouis dans l'espace, par enchantement militaire – plus trace du moindre.

[*Interruption : appelé au téléphone Giancarlo, l 'architecte, en vain. Pissé. Il est 18:20. Luigi va sans doute rentrer bientôt.*]

Dans les couloirs du métro, deux garçons très jeunes tenaient à peine debout. L'un soutenait l'autre, essayait de l'entraîner, lui parlait à l'oreille en lui entourant le cou de son bras replié. Ils avaient l'air de deux amants traqués au milieu d'une scène de guerre. Et quelques loulous qui passaient se demandaient ce qu'ils voyaient, ce qu'il convenait d'en comprendre, si ces secours si étroitement prodigués dépassaient ou pas les bornes de la bonne amitié, s'il n'y avait pas matière à sévir, à insulter et peut-être à tabasser ces deux malheureux, comme s'ils n'avaient pas assez de problèmes comme cela. [*Retour de Luigi, 18:22.*]

Dimanche 20 février, 15:07. J'ai trouvé en revenant ici, vers une heure, un mot de Luigi selon lequel il rentrerait vers trois heures et demie. Toutefois, lorsque je suis sorti hier, il m'a dit de ne pas me gêner si je voulais découcher, et que je n'avais qu'à lui téléphoner si je ne rentrais pas aujourd'hui dans la journée.

« Mon vieux, lui avais-je dit alors, tu surestimes grandement ma santé...»

Pourtant…

Il fait un temps gris et triste, et il pleuviote presque sans arrêt. Je suis allé acheter de petites brioches au jambon à la pâtisserie qui fait le coin du boulevard Magenta, et j'ai déjeuné tranquillement ici en écoutant la bande sonore de *Ludwig* : prélude de *Lohengrin*, transcription pour orchestre seul d'airs de *Tannhäuser* et de *Tristan*, puis autre transcription pour piano du même duo de *Tristan.*

J'ai terriblement sommeil, mais je ne sais pas comment faire dans cette maison du café.

Tout à l'heure, dans le petit bar où Alfonso, Lillo et moi prenions eux du café et moi du thé, j'ai donné à Lillo mon adresse à Paris et mon numéro de téléphone ici. Je ne comprenais pas très bien ce qui se passait, s'il allait venir avec moi ou pas. Tous les deux m'ont mis dans un taxi en indiquant eux-mêmes mon adresse au chauffeur. Lillo a dit :

« Je t'appellerai.»

J'espère qu'il le fera, bien que, dans l'immédiat, j'aie surtout besoin de repos.

(Je ne sais pas très bien comment agencer l'abondance des faits qu'il faudrait rapporter pour respecter la contrainte (impossible à tenir) de l'exhaustivité. Dans le doute je m'approche, pour y jeter un coup d'œil, de la grande carte de Paris. L'actuelle rue Bonaparte s'appelait au XVIIIe siècle *des Petits-Augustins.* La rue de la Planche [ANCHE, HANCHE, PLAN, LÂCHE, PÂLE, MANCHE, MANCHE], au lieu d'être perpendiculaire à la rue de Varenne, la prolongeait jusqu'à la rue de la Chaise, car la rue de Varenne s'arrêtait alors à la rue du Bac. La rue Jacob, dans sa partie la plus occidentale, s'appelait *rue du Colombier.* Certains noms se retrouvent à plusieurs reprises. Ainsi il y avait une rue

de Grenelle vers le Palais-Royal, une rue des Francs-Bourgeois du côté de la place Saint-Michel, et une rue Saint-Dominique dans le faubourg Saint-Jacques. Tout ce que je trouve vraiment à écrire, c'est que Lillo a le cul le plus bandant du monde (pour la queue et pour la langue) (et pour l'âme, la pauvre âme errante du voyageur sous la pluie, en quête de certitudes où s'allonger, de fondements où se ficher).)

Vendredi soir, Luigi et moi avons dîné dans le quartier, puis nous sommes allés voir *Le Désert des Tartares* au cinéma Parigi. Vieux monde grave un peu bête, torturé des insolubles questions de toujours (pensait Tony), combien j'ai pour toi de tendresse, et comme au fond je t'appartiens ! Nous mourrons ensemble (et puis ce lieutenant Drogo, tout de même, il est bien joli garçon…).

Luigi travaillait hier matin. Il était question que nous partions l'après-midi pour le lac de Garde, et que nous allions coucher à Salo, mais le temps n'était guère encourageant et nous y avons renoncé. Au lieu de quoi nous avons longuement bavardé, après déjeuner, de la guerre en particulier, des bombardements anglais sur Milan, que L. a connus enfant, de la pendaison de Mussolini et de Clara Petacci. Puis nous avons fait l'amour, avec beaucoup plus de succès que la première fois, le soir de mon arrivée. Luigi a dû passer à son bureau. Il était plus de cinq heures lorsque nous sommes sortis enfin, nous dirigeant, non sans détours, vers le palais Clerici. Luigi m'a montré la maison des Atellani où habitait Léonard et derrière laquelle il avait sa vigne [LIGNE, SIGNE, DIGNE, DIGNE, VIGIE, TIGNES, CYGNE, GÉNIE, NEIGE] ; les deux palais Borromée, l'ancien et le nouveau; et la première statue de saint Charles. Nous abritant de la pluie sous le porche [TORCHE, ROCHE, ROCHE, PERCHE, PERCHE, PROCHE, CROCHE] de l'Institut des études philologiques, en face, nous avons avisé, puis marché encore, un peu au hasard : traversé la Galleria, traversé la cathédrale, avec station sur les tombes des archevêques, vu la cour de l'archevêché, le clocher de Saint-Gothard, la longue façade de l'université d'État et une fausse perspective de Bramante, dans une église dont j'ai oublié le nom. Il était trop tôt pour dîner au restaurant, comme nous avions prévu de le faire. Nous sommes donc rentrés ici, le long du cours Magenta, en faisant au passage quelques achats.

[Interruption : *thé : bande de* Ludwig ; *lu* Le Monde *de vendredi. À l'instant, retour de Ludwig*, I mean *de Luigi.*]

[*Luigi est au téléphone*.] Nous avons dîné et bavardé un moment, cette fois-ci à propos de certains points de *Passage* sur lesquels Luigi désirait des éclaircissements. Il m'a d'ailleurs signalé, dans le texte, diverses fautes d'italien.

Je lui avais dit que je devais, au cas où nous ne serions pas partis pour le week-end, retrouver Giancarlo dans une boîte dont les Siciliens de l'H.D. m'avaient donné l'adresse. Je suis donc sorti un peu avant dix heures. J'ai suivi assez longtemps, sous une petite pluie fine, l'avenue qui prolonge, vers l'ouest, le cours Magenta, avant de trouver enfin un taxi : l'adresse que m'avait donnée Lillo (*Viale delle Forze Armate, traverso*) était insuffisante, mais par chance le chauffeur connaissait le nom de la boîte, Rosamunda [« *ROSAMUNDA ROSAMUNDA CHE MAGNI-FICA SERATA SEMBRA PROPRIO PREPARATA DA UNA FATA DELICATA* » / « *... QUANDO ROSAMUNDA GUARDAVA TRISTANO E PIU CHE LO GUARDAVA E PIU CHE LEI GLI PIACEVA…* » /// « *LONGTEMPS AU PIED DU PERRON DE / LA MAISON OÙ ENTRA LA DAME…* »], et il savait où elle se trouvait.

On paie trois mille lires [LEAR, LIVRE(S), LIVRE(S), £, *POUND*, POUND, MONNAIE, L'OR, LAURE (DE SADE), DÉLIRE(S), RÂLE(S), RÔLE(S), SÉRIE, SIRE, SERLIO, SERLIENNE, SERLIEN, RITE(S), LYRE, EIRE] pour entrer, comme à l'H.D., on laisse ses affaires au vestiaire puis on descend dans une salle immense. Il s'agit à proprement parler d'un "dancing", qui a immédiatement suscité en moi un grand enthousiasme. Y étaient réunis hier un nombre considérables de garçons – cinq cents peut-être, ou davantage –, jeunes ouvriers, employés, très peu d'étudiants il me semble. [Difficile de faire une description d'un endroit si vaste et de tant d'attraits en ayant à côté de soi quelqu'un qui poursuit au téléphone, dans une langue étrangère, une conversation qui semble l'exaspérer.] Quelques-uns portent un costume et une cravate. L'escalier qui vient du vestiaire aboutit à une partie surélevée de la grande salle, où s'allonge le bar. De nombreuses rangées de tables sont alignées de part et d'autre de la piste [POSTE, LISTE, PESTE, *LA PESTE* (CAMUS → CADMUS (→ LETTRES,

ALPHABET, *ALPHA*, *ALEPH* (→ *L'ALEPH*) / TRANSFORMATION, MÉTAMORPHOSES, *LES MÉTAMORPHOSES*)), PAUL CADMUS, *CALAMUS* / SENTIER, CHEMIN, CAVÉE, ETC.] centrale, très vaste [*THE WASTE LAND*, GASTE, CASTE, FASTE (→ *EST-CE LÀ TOUT CE FASTE OÙ TU TE DISAIS PRÊTE ?*)]. Au fond, un orchestre et une chanteuse étalent une connaissance consommée d'un répertoire [AGENDA, DICTIONNAIRE, LISTE] très large, qui va des airs habituels des boîtes de Paris et de New York, y compris ceux de Thelma Houston, jusqu'à des tangos et des paso doble où presque tous les danseurs font la preuve de beaucoup de virtuosité.

En fait j'étais descendu *avant* de laisser mes affaires au vestiaire, afin de me faire une idée des lieux. Un simple coup d'œil m'avait persuadé que j'allais les adorer, et j'étais remonté pour me débarrasser de mon blouson et de mon écharpe [ARC, CAR, PARC, *PARCE* ("ÉPARGNE", "FAIS GRÂCE", CF. TIBULLE, HORACE), CARPE, CHAR, CHAR (→ CAMUS, FRÈRE ALBERT, CAMUS SON "FRÈRE", CELAN (LETTRE À CHAR À LA MORT DE CAMUS), DIANE CANCEL ("LES TRANSPARENTS")), *AUGUSTUS CARP* / PRENDRE EN ÉCHARPE, (METTRE EN) CHARPIE (→ LAMBEAUX, FRAGMENTS) / ÉCHANGE, *ÉCHANGE*]. J'attendais devant le comptoir lorsque m'a tapé sur l'épaule le petit Lillo, apparemment enchanté de me voir. Son amie Francesca n'était pas avec lui mais il était toujours flanqué du troisième membre, boudeur, de leur trio, celui qui m'avait dragué le premier soir. Ils ont voulu m'entraîner immédiatement à leur table, mais j'étais trop avide, pour m'asseoir, de me faire des lieux une idée un peu plus poussée et je voulais d'abord procéder à une première campagne d'exploration entre les travées. Elle fut assez pour me convaincre que je n'étais pas près de parvenir à ce moment fastidieux de toutes les soirées, celui où l'on se rend compte que l'on a vu toutes les personnes présentes et qu'il n'y a plus d'heureuses surprises à attendre des lieux. Au contraire, à peine s'attardait-on sur un visage qui vous plaisait, il vous était caché par deux ou trois autres qui vous séduisaient tout autant, ou davantage.

Sept heures et demie, hôtel Marino alla Scala. Je suis dans la même petite chambre que cet été, une petite chambre bien confortable qui donne sur les toits de la Scala [ÉCHELLE (→ JACOB), CALAS, CALLAS, LASCAR]. Ce doit être la moins chère de l'hôtel. Elle est fort exiguë et elle n'a qu'un modeste cabinet de toilette, mais elle est gaie et j'aime cet hôtel, pour diverses raisons dont la plus agissante est que j'ai le goût des retours et des répétitions, et que j'y suis descendu avec mes parents lors d'un de mes tout premiers voyages en Italie, le premier peut-être, c. 1960. (Comme j'étais presque un enfant les concierges m'attribuaient toujours des chambres minuscules, que mon père appelait en riant, ce qui me vexait profondément, des "chambres de jeune fille" – je me souviens fort bien de pareil épisode à l'hôtel de Londres, à Venise :

«Mais c'est une chambre de jeune fille ! »)

Luigi m'a accompagné en voiture jusqu'ici. Après une longue discussion, juste avant, j'avais dit :

« Peut-être, dans ces conditions, vaudrait-il mieux que je m'en aille...»

Il n'a pas répondu. Son silence valait acquiescement. Je suis, en fait, assez indifférent à l'épisode, et c'est précisément ce qu'il me reproche, je suppose. Mais il m'a dit qu'il ne me reprochait rien. Lui dont la vie est abominablement morte et déserte, comme son appartement immaculé, il se demande, comme se le demandent toujours les êtres dont on n'est pas amoureux, si je suis capable d'amour.

« Ta position est un peu paradoxale, là. Tu viens de me dire que tu avais eu seulement deux liaisons avec des filles, qui l'une et l'autre s'étaient mal terminées. Moi, je vis depuis huit ans avec quelqu'un, ça ne se passe pas particulièrement bien [le Ciel me pardonnera cette forte litote], c'est même peut-être terminé, mais en tout cas c'est passionné [Interruption : *longue réflexion. Comment introduire ici tous les éléments du problème ? Il m'a dit hier, quand je suis sorti :*

«Ne te gêne pas pour ne pas rentrer, si tu veux… Seulement, téléphone-moi dans la journée. »

(Quand les amoureux commencent à vous dire : «Fais ce que tu veux... », on a tout intérêt à bien entendre l'antiphrase, et à se tenir à carreau…)

Mais il semble que la promenade projetée à Bergame avait beaucoup d'importance pour lui.

« Ce n'est pas d'aller ici ou là, disait-il, ça, ça n'a aucune importance. Tu sais, c'est bien souvent que je dois faire visiter la région à tel ou tel, le directeur de notre filiale suisse, par exemple, ou des gens comme ça, et quelquefois je refuse… Je dis : "Il n'a qu'à prendre un guide… Je ne suis pas guide, moi…" Tandis que là... »

À part les toits on ne voit vraiment pas grand-chose, ici. Je me demande ce que je vais faire ce soir. Retourner à la Rosamunda *? Ce serait le plus drôle. Mais c'est si loin et les taxis sont si chers… En plus il vous font payer le retour* – leur *retour, je veux dire. Je doute que ce soit bien légal, mais qu'est-ce qu'on peut dire, surtout quand on est à peu près incapable de mettre trois mots à la suite l'un de l'autre dans leur langue ? Je les soupçonne d'ailleurs d'en rajouter dans l'incompréhension. Je parle mal l'italien, sans doute, mais tout de même pas à ce point-là. Dès que ça ne leur plaît pas, ils ont beau jeu de ne plus comprendre un seul mot. De toute façon j'ai eu assez de sexe pour un moment. J'étais tout de même un peu déçu, ce matin, que Lillo accepte si casuellement mon numéro (c'est-à-dire celui de Luigi, aïe aïe aïe aïe), et ne me propose pas de plans précis, au lieu de dire "je t'appellerai" – Dieu sait pourtant qu'il était affectueux, cette nuit…*

Luigi m'a dit tout à l'heure que lorsqu'il était jeune il voulait être musicien, et que sa famille l'en avait empêché. Ses parents désiraient qu'il devienne ingénieur. Il s'est lancé dans les sciences humaines parce que c'est le premier bureau qu'il a trouvé, en entrant à l'université pour s'inscrire.

*D'un autre côté, l'*H.D. *est nettement plus bourgeois. Les chances y sont plus grandes d'y rencontrer quelqu'un qui ait une voiture et un appartement, et qui parle français, peut-être. Avec le génie des Italiens pour habiter chez leurs parents jusqu'à trente ans et plus, l'espoir est mince de trouver au* Rosamunda *un type qui vous emmène chez lui. Mais, d'un autre côté, j'ai plus envie de rencontrer un plâtrier ou un mécanicien, ou un carabinier, qu'un décorateur, un modèle ou un modéliste...*

[Ah, merveilleux : je viens de me rendre compte qu'il y avait une horloge sur la place, en face de ma fenêtre. Je ne vois pas la place, mais je vois l'horloge : huit heures et quart. Cependant, je n'aperçois aucun radiateur, dans cette chambre. Est-ce que par hasard elle ne serait pas chauffée ? Jusqu'à présent il ne fait pas froid. Je vais aller dîner. On verra après. Et faire un tour sous la Galleria : peut-être y retrouverai-je mon petit soldat triste de l'autre soir, avec son grand poignard...?]

Deux heures moins le quart, la nuit. Je viens de rentrer, à pied, sous une pluie battante, de la Divina, une boîte que m'ont indiquée Giancarlo et Guido, et où ils m'ont accompagné en voiture après dîner. La galerie déserte était pleine de confettis. Pas de soldat, pas de poignard, pas de cœur transpercé. Mais un fâcheux bruit de conduits, ici, à présent. Les gouttières, sans doute. Si c'est la pluie ça ne me dérange pas : on ne peut rien reprocher à personne. Pourtant je suis trempé comme une soupe anglaise – *zuppa inglese*, je veux dire. Moral à peu près satisfaisant, le front tient – grâce surtout à la nuit dernière, il faut dire. Je ne suis pas près d'oublier le cul du petit Lillo (la reine d'Angleterre en 1957 (ça m'avait marqué, ne sais pas pourquoi) : «Nous n'oublierons jamais la rosace illuminée de Notre-Dame »). Sérieusement : c'est une de ces images qui vous soutiennent à travers les épreuves de l'existence (Notre-Dame aussi, certainement). D'ailleurs c'est beaucoup plus qu'une image, Dieu merci (dans les deux cas). Mais comment va-t-il faire pour me retrouver, maintenant (j'en suis revenu à Lillo lui-même – encore que…).

Je vais lire quelques pages de *Proust et les signes*, cela devrait suffire à me dessaouler. Je ne dois pas me lever trop tard, demain matin, car je pense quitter cet hôtel pour aller chez Giancarlo, qui m'a gentiment invité; et il me faut aller changer de l'argent avant de régler ici la note.

Lundi 21 février, dix heures moins le quart, le matin. Été réveillé à neuf heures par une femme de chambre qui essayait d'entrer. [*Interruption : on apporte le petit déjeuner – au moins, ça va vite…*] Pas pu me rendormir.

… Breakfast avalé. Bien qu'il y ait sur le plateau du beurre et du fromage, genre Vache-qui-rit, il n'y a pas de couteau. Je suis très décidé à aimer cet hôtel, mais on ne m'y facilite pas la cristallisation. Disons à son éventuelle décharge que j'ai dû insister pour avoir cette petite chambre sous les toits, que l'on ne me proposait même pas (elle est peut-être destinée aux chauffeurs des chefs d'orchestre, ou aux habilleuses des divas?). Elle coûte treize mille lires (*dix mille* l'été dernier). Une chambre pour une personne, avec une douche, coûte vingt mille lires, vingt-trois mille lires avec une baignoire. On craint peut-être que les pauvres ne se révoltent, c'est pour cela qu'on ne leur donne pas de couteau?

Midi cinq. Je suis allé changer de l'argent à la banque Ponti, sur la place de la Cathédrale. 400 francs = 68 800 lires, plus six dollars qui me restaient des États-Unis : 5 250 lires. J'ai payé la chambre d'hôtel, 16 000 lires avec le petit déjeuner et les taxes. J'avais l'intention d'envoyer d'ici quelques cartes postales représentant l'hôtel et la Scala, mais il n'y en a pas dans la chambre 522, décidément défavorisée. « Demandez aux femmes de chambre », vous dit-on en bas. Mais les femmes de chambre sont en train de déjeuner. Je veux envoyer un mot à Pascal, dont c'était hier l'anniversaire, à Jean-Marc et aussi à Raoul, en souvenir ému de *Vuoi che te la metta in culo ?*

[Entendu une femme de chambre dans le couloir. Lui ai demandé des cartes. Elle m'en a donné une, puis quatre, à condition que je ne le dise pas… La générosité envers les pauvres est mal vue, elle doit se cacher.

Qu'est-ce qui vaut mieux? Une bonne chambre dans un mauvais hôtel, ou une mauvaise dans un bon ? Attention : toute réponse "sincère" est forcément idéologique (le chœur de la Scala : « *Che cosa non l'è ?* »).]

Mardi 22 février 1977, midi et demi. Chez Giancarlo, via Crema 4. La table est une table d'architecte, en grand désordre : règles, équerres, crayons de couleur dans une boîte verte cylindrique, mètre, papier transparent en rouleaux, encre de Chine. La pièce est très claire, blanche, avec deux fauteuils beiges tirant à peine sur le rosé et un long canapé de bambou, sur lequel j'ai dormi. Giancarlo et Gianni ont couché au-dessus,

à l'étage mansardé qui doit être bientôt uni à celui-ci par un petit escalier privé pour former un duplex et peut[Interruption : *coup de téléphone pour Giancarlo – Jean-Pierre. Retéléphonera à une heure.*]-être même un *triplex* car, d'après ce que comprends, Giancarlo possède aussi l'étage du dessous. Je devais d'abord coucher en haut, mais l'arrivée inopinée de Gianni a changé ces plans.

Il y a aussi, sur la table – simple planche de contreplaqué blanc, vernie, posée sur des tréteaux de métal peints en blanc –, quelques lettres adressées à Giancarlo, qui toutes portent, avant son nom, la mention *Arch.*, et même quelquefois *Dott. Arch.*

À ma droite une porte-fenêtre, immédiatement suivie d'une balustrade de fer, donne sur une cour aux murs blancs, à peine beiges, dont la terre battue suggère qu'elle va être convertie en un petit jardin. Il faut longer cette cour pour arriver ici, par un passage couvert scandé d'arcades qui la fait ressembler au décor, lui-même emprunté aux miniatures médiévales, de certains films de Laurence Olivier.

J'ai grand-faim. Gianni et Giancarlo m'ont réveillé vers dix heures, Giancarlo est sorti aussitôt, Gianni et moi avons pris un petit déjeuner dans la cuisine, en parlant surtout de Claude, un peu aussi de Jean-Marc, et d'un garçon que Pascal (Pascal Ier) a rencontré un soir au Sept et dont Gianni dit qu'il me plairait follement, et cela d'autant plus que Pascal le trouve "trop doux" (sexuellement).

Gianni est allé voir la directrice de la galerie où il a déjà exposé et où il doit exposer de nouveau au mois d'avril. Nous sommes passés là-bas hier après-midi, ce n'est pas très loin de la Scala, il y avait une exposition de Hartung, mais la directrice n'était pas là. Gianni, qui pensait partir aujourd'hui à midi, a donc dû remettre son départ à plus tard. Il prendra sans doute le train de nuit. Il m'a chargé, en partant, tout à l'heure, de téléphoner à Claude pour lui dire qu'il ne serait de retour que demain matin. [*Interruption : arrivée de Pino, puis retour de Giancarlo. Ils sont dans la cuisine. Pino a acheté des disques pour Giancarlo, surtout Mozart. Feuilleté le livre que Giancarlo transportait avec lui :* Per quale Milano : conoscere la storia di Milano per cambiare la città.

Cinémas de Milan (sélection églogale) : *A.B.C. – Ambasciatori – Angelicum – Arcadia – Argentina – Argo – Astor – Astoria – Astra – Centrale – Colosseo – Corallo – Corsica – Corso – Diana – Donizetti – Eden – Embassy – Garden – Gardenia – Giardini – Golden – Imperia – Impero – La Fenice – Marconi – Metropol – Paris – Teatro Orfeo – Teatro Stella.*

Trois heures. Giancarlo et Pino viennent de partir. Giuseppe, qui a également déjeuné avec nous, était parti plus tôt. Gianni n'est pas rentré : il déjeunait avec la directrice de sa galerie.

Je viens de chier et de m'apercevoir à cette occasion que j'avais le cul en sang. C'est l'œuvre d'Edoardo qui, comme je l'avais prévu d'emblée, voulait à toute force me baiser. Le coup de théâtre, toutefois, fut qu'ayant joui, et alors que je me préparais à jouir moi-même banalement, en me branlant ou en m'allongeant sur lui, il ait dirigé ma bite vers son propre cul, où j'ai eu à peu près autant de difficulté à m'introduire que lui dans le mien. Ça lui faisait mal, il ne bandait plus, évidemment, mais il ne semblait pas m'en vouloir de mon insistance à mener à bout l'entreprise, puisque j'y avais été convié. S'il s'avérait que ce fair-play est désormais monnaie courante, ce serait que les Italiens ont beaucoup évolué. Je me souviens de ces petits Napolitains rencontrés à Capri, il y a trois ou quatre ans, qui ne voulaient pas qu'on leur touche le cul ni seulement qu'on y songe trop visiblement – et qui d'autre part, si l'on dînait avec eux, au moment de l'addition regardaient le ciel d'un air absorbé. Tandis que Gaetano et Ed[Interruption : *concierge, qui veut parler à* l'architetto]oardo nous ont gentiment offert un verre sous la Galerie, à Gianni et à moi, avant qu'on ne les quitte.

Ils étaient l'un et l'autre siciliens, et l'un et l'autre d'Agrigente, comme Lillo. Décidément… Sicules sont nos plaisirs (*normano-sicules*, car l'un d'entre eux est plutôt blond (blond à teint et peau de brun, la crème de la crème)), et Pirandello veille sur nous. Gianni était aussi enchanté de Gaetano que rempli de remords (le remords à proportion exacte de l'enchantement) à l'égard de Claude, qui lui avait dit en partant :

«Ne fais pas ce que tu as envie de faire. »

Nous avions dîné avec ces insulaires dans un endroit étrange, le restaurant di Emilio, via dei Bossi [Interruption : *retour de Gianni*]

Jeudi 24 février 1977, trois heures et demie. Giancarlo est à l'étage supérieur, je crois qu'il se prépare à sortir. Il cherche un menuisier qui lui construise une bibliothèque selon un plan qu'il a dessiné. Hier après-midi je suis allé avec lui chez un artisan du quartier de la porte du Tessin, mais cet homme demandait cent soixante-dix mille lires, ce qui paraissait beaucoup trop. La vie à Milan est très chère.

Lo stesso Pessoa ne ricorda uno da lui creato a sei anni, un Chevalier de Pas*, in nome del quale scriveva lettere a se stesso.*

Puis, à Durham, *Alexander Search.*

Adolescent, P. habite avec sa tante *Rua da Bela Vista*

(Sá-Carneiro) *Si vesti con i suoi migliori indumenti e si stese composta-mente sul letto della sua stanza nell'Hôtel de Nice, aspettando la morte, dopo aver ingerito cinque tubetti di pillole alla stricnina.*

En sortant de l'atelier de menuiserie nous avons fait un tour le long d'un joli canal [LACAN, LAC, LAKANAL, ANAL, KANAK, CANAQUE, CALANQUE, BANAL, FANAL, CANARD, CANNELLE, LANARK, CALAN, CALONNE, *CARNAL* (→ CHARNEL) / PAR LE CANAL DE, À TRAVERS, PAR L'ENTREMISE DE, CANAL +, "CANAL HISTORIQUE", *CHANNEL* (→ MANCHE, MANCHE) / CONDUIT(S), COURROIE DE TRANSMISSION, TRANSIT, VEINE(S) (→ VENISE → CANAUX (*VENISE RESSEMBLE À L'AGATE / AVEC SES VEINES DE* CANAUX))] [*Interruption : retour de Giancarlo. Moi :*

« Tu veux ta place à la table ?

– Non, non. »

Il s'assoit sur l'un des côtés. Lui :

« Si tu veux dormir là-haut, tu peux, maintenant.

– Oh non, je ne veux pas dormir maintenant…

– Non, pas maintenant, la nuit…

– Oh, ça m'est égal. Éventuellement, si ce petit Vénitien veut venir avec moi, je peux l'amener ici ?

– Oui, bien sûr.

– Il habite à la campagne, avec ses parents – comme tous les Italiens...»], *il Naviglio grande*, qui semble n'avoir en rien changé depuis la fin du siècle dernier. Il paraît que c'est le nouveau quartier à la mode, que les loyers y montent vertigineusement.

« Est-ce qu'ici comme à Paris il y a expulsion des habitants traditionnels, originels, des quartiers anciens?

– Oui, aussi, mais il y a des lois, un plan pour les protéger et les maintenir sur place...»

Gianni disait l'autre jour que l'Italie était tout de même beaucoup plus "civilisée" (que la France), que les lois qui protègent les locataires y sont bien meilleures, qu'ici on ne peut pas augmenter les loyers des locataires pauvres…

Déjà, autour du canal, se sont installés des restaurants nouveaux, et des boutiques de brocanteurs pour une clientèle plus ou moins sophistiquée. Giancarlo cherchait un abat-jour de verre et nous sommes entrés pour demander le prix de plusieurs. La plupart dataient des années vingt et, couleur d'opaline ou de turquoise, coûtaient à peu près cinquante mille lires.

« Les Italiens semblent avoir beaucoup d'argent…

– Quand quelque chose est à la mode, à Milan en particulier, les marchands peuvent demander absolument n'importe quel prix, il y a toujours quelqu'un pour acheter. »

Giancarlo vient de ressortir, dans la poche son nouveau plan pour la bibliothèque à fabriquer. Il sera de retour à six heures, m'a-t-il dit. Il se rend demain à Parme [ARME, LARME, CARME, CHARME, CARPE,

MARNE, MERAN(O) / *PRIMA DELLA RIVOLUZIONE*] où il a rendez-vous avec un notaire. Je lui disais que j'étais curieux de l'ancien palais de campagne de la dynastie parmesane, dont le nom m'échappe – ça commence par un C –, et il m'a proposé de venir avec lui. Il disposera là-bas d'une voiture. Mais il part tôt demain matin et j'ai rendez-vous ce soir avec le petit Vénitien – enfin, *Vénitien* si l'on peut dire, il est né à Venise mais il n'y a vécu que deux ans, et il vit à Milan, ou plutôt dans les environs, depuis vingt-quatre ans. [*Retour de Giancarlo qui a oublié l'adresse de son menuisier.*

«Il n'y a pas de trams, aujourd'hui.

– Ah oui, il y a la grève. C'est loin ? »

Il regarde dans l'annuaire téléphonique, pages jaunes.

« Au revoir. »] Ses parents ont une petite maison à la campagne, à dix kilomètres. Lui, *mirabile visu*, possède une voiture.

Lundi soir, à parler avec lui dans le sauna de la rue Porlezza (le Nordico, dans l'hôtel Cairoli [CAROL, LORCA, LE CAIRE, JEAN CAYROL, ARC, CAR, SIR ANTHONY CARO, CAROLINE, *CAROLINE CHÉRIE* (→ MARTINE CAROL), ROCAILLES (→ *TRISTAN*), RACAILLE (→ "KARCHER", "SARKO") IRAK, I.R.A, ORAL, AURILLAC]), j'étais fortement tenté d'abandonner les deux Siciliens pour lui, Eduardo (« Ça s'écrit avec un *u* ou avec un *o* ? – Avec un *u*. Avec un *u*, c'est plus méridional» – conversation menée grâce aux bons soins de traducteur de Gianni, dans la grande salle humbertienne du restaurant Da Emilio, via dei Bossi). J'ai dîné hier soir dans la pizzeria où travaille Eduardo (bizarreries statistiques : *trois Siciliens*, Lillo, Eduardo, Gaetano, tous les trois d'Agrigente ; *trois garçons de restaurant*, Eduardo, Gaetano, Gianmaria). Giancarlo dit que le restaurant où travaille Gianmaria, et au-dessus duquel j'ai passé la nuit avec lui, est un des meilleurs de Milan, et qu'il faut absolument que j'y dîne avant de partir. C'est certainement un endroit qui paraissait étrange et assez beau quand nous y sommes arrivés, mardi soir, après avoir quitté la Divina. [Interruption : *chié; j'ai décidément mal au cul – en grande partie grâce à Gianmaria, justement. Il voulait d'abord me baiser, et n'arrivait à rien, d'autant que je n'aimais pas sa manière, mécanique et dominatrice, et*

que je ne faisais rien pour lui faciliter les choses – à tel point qu'après un moment il y renonça, que nous arrêtâmes complètement de faire l'amour, et même qu'il me proposa de me ramener chez Giancarlo (qu'il n'aime pas. Il a été l'amant de Giuseppe, mais, mardi soir, il lui faisait la gueule, pour une raison ou pour une autre. Au début de la soirée, à la Divina, j'étais assis en face de lui et le regardais. Après quelques instants, il est parti. J'ai ri et suis allé parler à Giuseppe :

« On semble s'intéresser au même, non ? Il est très beau.

– Oh, je le connais, il est fâché avec moi... »

Néanmoins Gianmaria semble projeter d'aller au mois de mars à Paris avec Giuseppe, et d'habiter chez lui qui a un appartement, paraît-il – une maison*, disait même Gianmaria –, près de l'Opéra).*

« Bon, très bien, ramène-moi chez Giancarlo…

– Non, mais c'est si tu veux, c'est comme tu veux.

– Oui, ramène-moi chez Giancarlo.

– Moi, j'aime autant que tu restes, tu me plais, c'est pour toi…

– Oh, je n'y comprends plus rien ! Il y a une demi-heure tu m'as dit que tu me raccompagnerais demain matin avant de commencer à travailler, maintenant tu me proposes de me ramener maintenant. Et quand j'accepte tu me dis que tu préfères que je reste…

– Oui, non, reste...»

Il avait allumé une cigarette et s'était mis à la fumer, allongé sur le ventre, le haut du corps relevé sur ses coudes. Je m'étais mis à lui caresser le cul, avec une insistance et une détermination qui croissaient à proportion des signes de satisfaction qu'il me donnait. Puis, descendant dans le lit, je lui avais léché les fesses, l'arrière des couilles, mon cher périnée et le trou, très longuement. Il émettait de petits grognements de plaisir. Ensuite, ayant déposé sa cigarette au bord d'un cendrier de verre, de ses deux mains il écartait ses fesses pour permettre à ma langue d'avancer plus avant. J'ai mis de la salive sur ma bite et je suis entré en lui, sans trop d'embarras. Il remuait le cul pour m'exciter davantage, ou lui-même. Je me soutenais des deux bras tendus de part et d'autre de ses épaules. « Arrête, arrête», lui disais-je. Mais il n'arrêtait pas et au

contraire continuait à serrer et à desserrer ses fesses musclées autour de ma queue, à soulever le cul et à lui imprimer un mouvement tournant auquel je voyais bien que je n'allais pas pouvoir résister longtemps. « Arrête, je vais jouir ! » (Not in so many words *; plutôt : «* Stop, oh, stop ! *», probablement*). *Mais décidément il ne voulait pas s'arrêter, et j'ai joui au profond de son cul, la queue bien serrée au-dessus des couilles par ses muscles en tenailles, et m'efforçant avec plus ou moins de succès de ne pas faire trop de bruit, car je supposais que ses camarades occupaient les nombreuses chambres que nous avions dépassées de part et d'autre du couloir pour arriver jusqu'à la sienne (nous étions d'ailleurs entrés dans l'une d'entre elles, la première à gauche en haut de l'escalier (lui habitait la dernière à droite), parce qu'en passant nous avions entendu de la musique : c'était la chambre d'un garçon très jeune, et très gentil, qui était allongé dans le noir mais qui ne pouvait dormir, nous a-t-il expliqué, parce qu'il avait bu trop de café : Gianmaria voulait me le présenter parce qu'il parlait français ; en effet, il avait passé quelques mois à Nice ; il était originaire du Basilicate.*

« Ah oui, je connais le Basilicate, ai-je dit, je suis allé à Éboli, à Battipaglia…

– Ça c'est encore en Campanie, mais oui, c'est tout près. [*Interruption :* tourné les pages que j'ai écrites aujourd'hui dans ce cahier. Je m'aperçois que la phrase que j'ai copiée dans l'édition Lerici des *Poésies* de Pessoa, tout à l'heure, sur la mort de Sá-Carneiro, n'est pas clairement lisible. Je recherche dans le livre la phrase en question pour en corriger ma copie. Luigi (j'ai toujours détesté ce prénom – cela aurait dû me servir d'avertissement) m'a signalé plusieurs erreurs dans les quelques lignes en italien de *Passage.*]

– J'aime beaucoup la <u>*Lucanie*</u> [LUC, ANNIE, LUCQUES, *LUCCA*, CUL, INOCULER, LACANIEN].

– Oui, la Lucanie et le Basilicate, c'est la même chose.

– Ce sont des pays tout blancs, avec une lumière terrible, n'est-ce pas, et des villages sur les hauteurs, qui se confondent avec le rocher et dont on ne sait jamais s'ils sont morts ou vivants…

– Oh, même quand ils sont vivants, ils sont morts... »

Il habitait Milan depuis deux mois (Gianmaria, lui, était de Pavie et habitait Milan depuis quatre mois). Je regrette de n'avoir pas retenu son prénom, ou de ne l'avoir pas compris lorsque Gianmaria l'a prononcé. Je distinguais à peine son visage, il n'était qu'une voix, une ombre, un filet de musique vaguement indienne, il me semble, un corps allongé sous un drap, un corps sans rien de remarquable, pour autant que j'aie pu en juger dans la pénombre, beaucoup moins excitant pour moi, en tout cas, que celui de ce Gianmaria avec qui j'allais faire l'amour quelques minutes plus tard, ce devait être assez évident, je ne sais pas ce que pouvaient bien être les rapports entre eux, ni pourquoi Gianmaria m'avait entraîné dans cette chambre-là, au passage, au milieu de la nuit, officiellement ils n'étaient que camarades de travail, ç'auraient pu être deux frères, aussi bien, ils ne semblaient pas avoir de secret l'un pour l'autre, mais ce qui est très étrange, peut-être que je deviens fou, je n'arrive plus à tenir ensemble tout cela, tous ces corps, tous ces noms, toutes ces chambres, toutes ces phrases, toutes ces nuits, c'est que pendant quelques minutes j'ai eu l'impression que j'étais amoureux, oui, amoureux, de ce garçon que je ne voyais pas, de cette ombre, de cette voix, de cette vie, de cette histoire, que je l'aimais et maintenant encore, de nouveau, que je l'aime, peut-être parce que je ne l'ai pas vu, parce que je ne devais pas le rencontrer, qu'il se dérobe de tous les côtés, que nos existences se touchent à peine, que nos corps ne se sont même pas touchés et pourtant je pourrais tomber comme dans un gouffre dans l'énormité minuscule de cette vie énorme que je ne vivrai pas, dont je ne saurai presque rien, avec ses chemins que je ne suivrai pas, ses villages au sommet des collines rocheuses, ses nuits dans un pluvieux Milan d'hiver, toutes ces voix, cette voix, cette ombre faite voix, cette nuit qui parlait doucement, ce drap comme un linceul. C'était un diplômé. (*«* Diplomatico, come se dice ?

– Diplômé, oui. En quoi ?

– En comptabilité.

– Où est-ce que tu as fait tes études ? À Naples ? À Salerne ?

– Non, à [*ici un nom en trois parties, que j'ai oublié*] *», mais il n'avait pas pu y trouver de travail dans son domaine, alors il faisait le garçon, provisoirement. Et moi, qu'est-ce que je faisais ?*

« J'écris.

– Ah, tu es un écrivain, c'est bien… Moi j'ai toujours voulu écrire. J'ai commencé plusieurs fois, mais je n'ai jamais pu finir.

– Qu'est-ce que tu écrivais ? Des romans ?

– C'était l'histoire de ma vie, mais avec la politique. La politique m'a toujours passionné. Je suis un militant communiste. »

Je lui montre mon écharpe rouge :

« On m'a dit que ça pouvait être dangereux, de se promener dans certains quartiers avec cette écharpe. [*Interruption :* joué avec des cubes qui étaient épars sur la table. Chacun des six côtés de chaque cube représente un fragment d'image. Disposés d'une certaine façon ils forment à eux six une image complète (un petit ours et un lapin doté d'un énorme nœud papillon agitent un drapeau à une fenêtre (un drapeau rouge, mais c'est plutôt un étendard, une oriflamme, avec deux longs bouts effilés)). Au dos de celle-ci on en voit une autre, complète elle aussi. Mais les faces latérales du rectangle ainsi formé présentent également des fragments d'images qui, différemment agencés, selon des combinaisons qui sans doute ne sont pas innombrables, doivent permettre d'apercevoir d'autres scènes encore où se retrouvent – ce qui rend chaque reconstitution plus délicate – les mêmes personnages animaux, ou bien d'autres qui pourraient être eux.]

– Oui, c'est vrai. »

Gianmaria écoutait toute cette conversation d'un air amusé et moqueur.) *Après quoi, comme il était tout à fait bandé, je l'ai branlé, assez longuement et fastidieusement, jusqu'à ce qu'il jouisse lui aussi. Et nous avons dormi côte à côte, très bien. Mais au matin mon cul était contre sa bite, il bandait de nouveau et de nouveau il voulait me baiser. Cette fois-ci je l'ai laissé faire, par fair-play et parce que je bandais moi aussi, et il a joui en moi, mais après m'avoir fait plutôt mal, car la douceur et le sens de la progression harmonieuse ne sont pas son fort. Après quoi nous nous sommes aperçus qu'il était dix heures moins dix, nous nous sommes levés et habillés à toute vitesse parce qu'il devait prendre son service à dix heures. Il n'était plus question qu'il me raccompagne en voiture. Nous avons traversé la salle de restaurant*

déserte, il a marché avec moi jusqu'au portail et il m'a laissé partir à jeun, dans le premier matin ensoleillé de mon séjour ici (le beau temps n'a d'ailleurs duré qu'un jour, il fait de nouveau très gris, et presque nuit maintenant – il doit être à peu près cinq heures).

La veille nous avions fait, en voiture, par les boulevards extérieurs, un demi-cercle autour du centre de la ville (non sans passer devant la prison et devant la prison (*!!!!!!!* la maison) *de Luigi, juste à côté, viale della Porta Vercellina), et j'étais maintenant à vingt mètres du Sempione* [*Interruption,* coup de téléphone : « *Architetto ?*

– *No, il architetto non è qui…*

– Ah, Renaud, c'est Giuseppe. On était très inquiets de ta santé, hier…

– Ah, pourquoi ?

– On était sans nouvelles de toi, on se demandait où tu étais passé.

– J'ai essayé d'appeler Giancarlo toute la soirée, mais il était en haut, il n'entendait pas.

– Ah oui, je sais, moi aussi j'ai essayé de l'appeler, je me faisais beaucoup de souci. En tout cas, veux-tu lui dire que je lui téléphonerai ce soir vers huit heures et quart, huit heures et demie?

– Bon, très bien. Au revoir.

– Au revoir. »], *ce large cours planté d'arbres qui part de l'arc de la Paix, derrière le parc et le château, et se dirige vers le nord-ouest, et que je connaissais déjà pour être allé, l'après-midi de la veille, au Suomi, ce sauna lointain, via dei Fratelli Salvioni, ou Salvieri, je ne sais plus, que m'avait indiqué le petit Vénitien, qui le préférait au Nordica : en fait il y avait là huit bonshommes en tout et pour tout, quatre ou cinq d'entre eux d'ailleurs uniquement préoccupés d'améliorer leur ligne, ou leur teint, ou leur état général. Un quadragénaire roux m'avait sucé un moment dans la vapeur, et demandé en vain que je lui rende la pareille. J'étais resté moins d'une heure, mais au moins n'avais pas payé, complaisance de la direction, parce que c'était ma première visite à l'établissement. Après quoi j'avais pris un tramway de la ligne 1, qui m'avait laissé devant l'entrée principale du château Sforza, et j'étais allé au cinéma "dal Verme".*

C'est une salle immense dont m'avait parlé Giuseppe quand Giancarlo et moi avions déjeuné avec lui, lundi, dans le petit restaurant de la via Crema. On y projetait La Battaglia di Midway*, tout au long de laquelle Japonais et Américains parlaient le même impeccable italien. J'aimais beaucoup le «* Signor, si ! *» des sous-ordres nippons à leurs capitaines, commandants et amiraux. Les gradins les plus élevés, dans la salle, et les toilettes qui se trouvent derrière eux, étaient le théâtre d'une certaine animation. Un type qui ressemblait à Pasolini me draguait avec beaucoup d'insistance. Un autre était beaucoup plus sexy, avec une très belle bite, que j'ai branlée dans les toilettes pendant que le précédent branlait la mienne. Mais L. m'a guéri pour un moment des hommes de trente-cinq ans à moitié chauves, moustachus, pas aussi minces qu'ils pourraient l'être, avec beaucoup de poils sur d'épais poignets. Numéro 1 proposait que nous allions chez lui faire l'amour tous les trois. Numéro 2 était d'accord. Je n'en avais aucune intention. S'ensuivirent de longues négociations tergiversatives, en lesquelles j'étais protégé heureusement par ma belle ignorance de la langue.*

Plus tard je me suis assis à côté d'un type très beau, jeune, ressemblant de très près à un modèle anglais, superbe, qui fut quelque temps installé rue de Grenelle, à côté de chez moi, et que l'on voit beaucoup, justement, sur les murs et sur les couvertures de revues d'Italie. Mon genou touchait le sien, qu'il ne reculait pas ; ma main la sienne, idem ; finalement je lui ai touché la braguette sans qu'il donne le moindre signe de s'apercevoir de quoi que ce soit – ni qu'il bande, d'ailleurs. J'ai pu observer un comportement voisin, très italien il faut bien le dire, au Meravigli, un autre cinéma où était allé lundi soir, après notre dîner chez Emilio, Luigi, un ami de Gaetano et d'Eduardo : ce Luigi-là travaille dans le même restaurant qu'Eduardo, et je le voyais, hier soir, pendant que je mangeais ma pizza, attendre les ordres de la salle à l'espèce d'échauguette par où passent les plats venant de la cuisine [Interruption : « *Luca ? – Scusi ? – Ah, scusi...*»]*, semblable à un journaliste de télévision à un moment de petite difficulté technique. Eduardo, après le départ de Luigi, m'avait expliqué qu'au Meravigli l'action était surtout dans la salle.*

« *C'est comme au Dal Verme ?*

– Più basso. »

En fait de più basso, *c'était surtout* più vecchio – *on se serait cru dans la salle de projection d'un asile de vieillards. La moyenne d'âge devait être de quatre-vingts ans à peu près. C'est ce que j'avais constaté hier après-midi. Hier soir je devais aller voir* Casanova *avec Giancarlo, mais je ne suis pas arrivé à le joindre, et après avoir dîné, donc, au Dam Daï* (*Eduardo déconseillait nettement* Casanova*, qu'il avait trouvé «très laid». Il n'approuvait pas non plus le Meravigli. Et voulait m'envoyer à la porte à côté, dans un cinéma d'essai, comme on dit ici, où l'on projetait* Sourires d'une nuit d'été*, en italien bien entendu), je suis retourné sur les mêmes lieux pour être sûr de ne pas commettre une injustice à leur égard.*

Le Meravigli à dix heures du soir était aussi sinistre qu'à six – un peu plus pittoresque seulement parce que tenait là sa cour, en des chiottes puantes, un travelo à la vaste perruque blonde, qui portait seulement, sous une vaste cape de spahi, un bikini et des chaussures à talons hauts. Après quelques tâtonnements (au propre et au figuré) peu enthousiastes et peu satisfaisants, je me suis assis à côté d'un jeune garçon, le seul de l'assemblée, ou à peu près, qui m'a laissé lui presser le genou, lui caresser la cuisse, lui ouvrir la braguette et le branler jusqu'à ce qu'il jouisse entre mes doigts sans avoir seulement tourné la tête de mon côté ni donné le moindre signe de s'être avisé de mon existence.

J'ai pris de nouveau, comme la veille, un tramway de la ligne numéro 1, et suis descendu cette fois vers l'une des entrées latérales de la Galerie où j'ai pris un rapide petit déjeuner. Puis, dépassant la Scala sur la gauche et tournant à gauche après l'hôtel Marino, j'ai rejoint la rue Clerici, et le palais du même nom, qui cette fois était ouvert. Mais le concierge de l'Institut d'études de politique internationale, qui occupe le bâtiment, m'a dit que l'on ne pouvait visiter l'intérieur, où des restaurations étaient en cours. Décidément il est écrit que je ne verrai pas les fresques du triomphe d'Apollon. J'ai seulement été autorisé à pénétrer dans les deux cours successives dont les façades, en bien meilleur état que celle qui donne sur la rue, et récemment repeintes en jaune, étaient plutôt gracieuses et gaies dans le soleil du matin. J'ai vu aussi un escalier passablement maniéré, dont le plafond était peint à

fresque, par Tiepolo ou un autre (plutôt un autre [7]*). Et j'ai dû me contenter de jeter un coup d'œil à la liste des cours de la semaine, où il était traité aussi bien de l'économie italienne au début des années soixante que de la question des Balkans de 1898 à la crise de Bosnie. J'ai pu constater avec une vive satisfaction que c'était la signora Mary Archer qui enseignait l'anglais, aussi bien pour le* livello I *que pour le* II *: quelquefois le monde met un appréciable empressement à se jeter dans nos* Églogues...]

Vendredi 25 février, trois heures moins le quart. Il fait de nouveau un temps superbe. [*Interruption : trois heures et quart. Je me suis aperçu que j'avais mal au cou. Été chercher un pull-over. Feuilleté alors une fois de plus* Per quale Milano *etc., et particulièrement les pages concernant* "il Naviglio" (« Il naviglio dal Ponte Vetero a Santa Sofia era la più straordinaria via di Milano. Verso i bastioni, lungo l'alzaia, era tutta une teoria di palazzi, di vaste chiese, di solanni monasteri, equilibrati dagli alberi dei giardini patrizi che della sponda opposta si sppecchiavano nell'acqua. » *De très jolies photographies du début du siècle* (Vedute dei giardini Perego e Borromeo d'Adda / Il Naviglio : di fronte al Senato. Verso S. Pietro Celestino. Palazzo Pertusati / Giardini Visconti. Giardini Stampa di Moncastello) *soutiennent ces affirmations*). *Le Naviglio Grande où Giancarlo m'a emmené l'autre jour n'a rien à voir avec ce Naviglio ancien, aujourd'hui tout à fait disparu, qui était beaucoup plus central et plus aristocratique. « Il y avait jusqu'à la dernière guerre, m'a dit Giancarlo, tout un réseau de canaux qui parcouraient tout le centre de la ville. »*] Je suis de la plus excellente humeur. Giancarlo est parti ce matin pour Parme, très tôt (il a entrouvert la porte de la pièce où je dormais avec Giuseppe, sans doute était-il alors six ou sept heures), pour aller voir son notaire. Je suis très content de son absence, non certes, ce serait le comble, qu'il me *dérange* si peu que ce soit – bien au contraire il est d'une gentillesse exquise et le meilleur des hôtes –, mais parce que, seul dans l'appartement, je peux jouer avec l'illusion que je suis ici chez moi, que je me trouve à demeure en cette ville, que je suis milanais au moins autant que Stendhal, bref, que j'habite une autre vie.

Na noite escreve um seu Cantar *de Amigo*
O plantador de naus a haver
E ouve um silêncio murmuro consigo :
É o rumor dos pinhais que, como ul trigo
De Imperio, ondulam sem se poder ver.
Arroio, esse cantar, jovem e puro,
Busca o oceano por achar ;
E a fala dos pinhais, marulho obscuro,
É o som presente desse mar futuro,
É a voz da terra ansiando pelo mar.
Don Dionigi [1]
Nella note scrive un suo Cantar de Amigo
il piantatore di navi future,
e ascolta un silenzio mormorio nell'intimo :
è il rumore delle pinete che, come un
[frumento
di Imperio, ondulano invisibili.
Ruscello, quel cantar, giovane e puro,
cerca l'oceano da trovare ;
e la favella delle pinete, mareggio oscuro,
è il suono presente di quel mare futuro,
è la voce della terra ansiosa del mare.
1. *Don Dinis (1261-1325), re portoghese dal 1279, favori la cultura, fondo l'Universita di Lisboa (1290), che poi trasferi a Coimbra (1308), pianto immense pinete tra il Tago et il Mondego per fornire legname ai futiri cantieri navali, armo una flotta agli ordini del genovese Emmanuel Pessagno, fu notevole lirico d'amore di tipo provenzale.*

Je suis sorti tout à l'heure avec Giuseppe, il est venu avec moi à la banque où j'ai changé ce qui me restait d'argent, il a pris le tramway pour rentrer chez lui, puis j'ai fait des courses pour mon déjeuner, comme quelqu'un qui vivrait ici depuis toujours. Il y avait dans la via Cremona

un marché qui en changeait complètement l'aspect. Être en voyage, être à l'étranger, et cependant y vivre comme si l'on appartenait au pays, comme si l'on était un autre, un étranger à soi-même, c'est un grand plaisir dont Larbaud donne souvent une excellente idée : non pas visiter en touriste, mais vraiment *habiter*, *demeurer*, aller au cinéma, au théâtre, à l'opéra pour des spectacles qui n'ont d'intérêt que leur quotidienneté, leur normalité, leur caractère *niente speciale* (Larbaud abonné à l'opéra de Cosenza (ou de Potenza, je confonds toujours)) ; prendre l'autobus, le tramway, avoir *ses petites habitudes*... M'a toujours intéressé dans l'exotisme son "second degré", ou, si l'on veut, sa négation même, le moment où il se retourne : ainsi, en Asie, plus que tous les temples bouddhistes, la cathédrale baroque de Macao, ou les aspects de province française à Pondichéry ; en Grèce les châteaux francs, à Chypre les églises gothiques; en Afrique les forteresses de Luanda et de Gorée. Le lieu fantasmatique entre tous de ce sentiment éminemment pervers est bien entendu l'opéra de Manaus, c'est-à-dire le parfait emblème de la ville bourgeoise européenne au beau milieu de la plus épaisse forêt vierge (à vingt ans (ou plutôt vingt-deux ou vingt trois (je n'ai certes pas été un foudre de précocité)),j'avais écrit un petit texte (cinq ou six pages) intitulé *C.*, dédié à Frédéric Mitterrand, et où il était beaucoup question de l'opéra de Manaus…).

Étant ici vous êtes ailleurs, et vice versa.

Deleuze, dont je continue de lire le petit livre avec une vigilante exaspération (je n'avais aucun idée que Proust puisse être un auteur aussi rasant : toutes les citations qu'en donne Deleuze en font une espèce de Boucuchet sûr de lui; tout cela me remplit d'amour pour R. B. et pour la pure lumière de son génie – ce que j'ai bien failli lui écrire, mais ne lui donnons pas à croire à vulgaire flagornerie en dépréciant auprès de lui un pair par trop impair (à mon sens)), Deleuze, donc, a tout à fait raison – c'est même si évident que ce doit être banal – de rapprocher réminiscences et métaphores :

« Les réminiscences sont des métaphores de la vie ; les métaphores sont les réminiscences de l'art. »

Le quotidien dans l'exotique, qui est à l'espace ce que la réminiscence est au temps, est de même teneur métaphorique et il a les mêmes pouvoirs profondément joyeux. Il nous aide à triompher précairement de notre incapacité ravageuse à occuper plus qu'un infime fragment de l'être et de la durée. Il nous donne un instant l'illusion vertigineuse, douloureuse à la fois et formidablement *gaie*, de l'éternité et de l'ubiquité : la croyance trompeuse, trompée, consentant à être trompée, que nous pouvons vivre un peu dans l'autre et un peu dans le soi, un peu ici et beaucoup ailleurs, dans le présent et dans l'absence – Italien et Français, voyageur et garçon de café, comédien et martyr, écrivain et voix dans la nuit.

Au fond, Ricardou a tort de préconiser entre toutes la "métaphore de transit", qui risque de devenir simple transition : car il n'y a d'intérêt à être porté ailleurs qu'à la condition de rester aussi là où l'on est – *transporté*, oui, mais sur place : que marchant par un jour d'hiver le long du corso Magenta, ici et maintenant, je continue de suivre le boulevard désert aux trottoirs accablés de chaleur d'une ville moyenne de la province française, « dans la lumière des années cinquante » (comme dit mon grand ami Duparc, cité par Mme Sallenave).

Tout cela explique que ma curiosité touristique, insatiable à dix-huit ans, se soit bien émoussée. Et si je caresse le projet d'une expédition jusqu'à Mantoue, c'est en tant que pur projet, destiné à demeurer tel, comme le Brésil un pays d'avenir. Je déteste les musées. Un Chassériau de second ordre, dans la pièce où les invités d'une soirée déposent sur le lit leurs manteaux, me donne dix fois plus d'émotion esthétique que toute la grande galerie du Louvre. L'art me touche surtout par surprise. Avec lui aussi il faut faire semblant d'*habiter là.* Beaucoup de mes meilleurs souvenirs de lecture sont liés à des livres attrapés par hasard sur la table de chevet d'un ami, et je ne compte plus ceux de mes fragments de poème favoris que j'ai découverts à l'improviste alors qu'ils tenaient lieu d'exergues, à des romans ou des essais. Vivent les bibliothèques des autres ! Arrivé dans une ville, bien plus que d'en visiter les principaux monuments, je suis impatient de m'y trouver un amant. Et un bout de

flèche de la cathédrale, aperçu de sa chambre sous les toits, fera sur moi plus d'effet que toute la piazza del Duomo. C'était bien autre chose, et autrement poétique, de voir chaque matin, du lit même de Vincent, à San Francisco, les arbres de la mission Dolores (et ses tombes pendant l'amour), que de marcher dans ses cours et patios en touriste, comme je l'avais fait la semaine précédente. Ce qu'exige l'art d'habiter poétiquement la terre, c'est du *privilège*, de l'absence (des autres, mais surtout de soi à soi), du contretemps (la nuit, la morte-saison, les après-midi de semaine, l'"incontemporanéité", l'ailleurs-si-j'y-suis)).

Le printemps ___ blanc et vert __ l'amour > l'été ___ blanc et rouge (ou bleu?) ___ la passion > l'automne ___ blanc et doré (ou argenté?) ___ la lassitude > l'hiver ___ blanc et noir (noir sur blanc) ___ la solitude > > 1 La narration Bach / Vivaldi / baroques mineurs > 2 La narration / l'écriture Donizetti, Verdi, bel canto > 3 L'écriture / la narration Beethoven, Brahms, Debussy, quat. > 4 L'écriture Wagner, Bartok

[*Cinq heures et quart.*] Sorti un moment pour acheter des lames de rasoir, du savon, du dentifrice, de la confiture et un nouveau stylobille, celui que j'ai emporté de chez Luigi commençant à se fatiguer. Je n'ai pas l'intention d'aller dans le centre. J'avais dit à Gianpietro, le jeune ami de Giancarlo, que peut-être j'irais le voir cet après-midi, dans le palais où il habite avec trente homosexuels qui se sont constitués en groupe de squatters (ils ont demandé l'aide de divers mouvements d'extrême gauche qui leur ont indiqué un superbe palais du XVIIIe siècle, vide : ils n'ont eu pour s'y installer qu'à faire sauter les parpaings qui muraient les issues; le propriétaire, un comte Machinchose, s'est trouvé être homosexuel lui aussi, et il n'a pas porté plainte), du côté de la via Torino, mais je préfère passer toute l'après-midi ici – d'autant que je ne serais pas étonné que ce Gianpietro ne m'ennuie assez vite…

C'est un garçon de dix-neuf ans, beau, avec des cheveux noirs plutôt longs *parted in the middle*, à la Duparc, une moustache de quinze jours et une barbe de trois ou quatre. Lorsque je suis rentré ici, mercredi soir, vers une heure, après le cinéma des Antiques Merveilles, il est descendu de l'étage supérieur où il couchait avec Giancarlo (lequel dormait déjà, m'a-

t-il dit), sous prétexte de se fabriquer du café au lait qu'il m'a demandé la permission de prendre dans la pièce où je lisais. Nous avons bavardé un moment. Il aime beaucoup les Français, m'a-t-il appris également. Il part dimanche pour Paris en compagnie de deux Français du G.L.H. (il prononçait *Gélash*, je me demandais ce que ce pouvait bien être : Groupe de libération homosexuelle) qu'il a rencontrés ici. Il parle bien le français, il a l'air intelligent, il est très enthousiaste, mais un peu trop sûr de son charme qui paraît agir très fort sur Giancarlo, lequel m'a dit de lui :

« Il a le don de m'affoler. »

Sans aucun doute il est passablement allumeur. Mais les signes qu'il émet, essentiellement "culture gauchiste" (par exemple il porte sur son blouson un badge R.A.P., *Research for an Alternative to Prisons*), ne m'affolent pas du tout, moi – discours plus supportable et sympathique que celui des communistes, certes, plus inventif, moins usé et surtout moins sali, mais à peine moins prévisible. Ah, «les positions légères en politique », comme dit Landor…

Bien entendu je serais fasciné par lui et par ses positions s'il m'excitait davantage. Mais il n'est guère mon genre. Giancarlo dit qu'il a un corps superbe, « très masculin », et de fait il a l'air très bien fichu. *Nevertheless…* Giuseppe, en revanche, qui n'est pas une beauté, loin de là, et qui m'arrive au menton, m'excitait énormément. Le malheureux disait de son cul, en voyant que j'y portais la plus grande attention, *è troppo peloso…*

Oh no, sweetie, it sure ain't. Je l'ai rencontré à la Rosamunda où je suis retourné hier soir après de longues hésitations. Le Vénitien, comme je le craignais, n'était pas au rendez-vous qu'il m'avait donné sous le porche de la Scala (il y avait relâche, hier soir; on donne ce soir *La Bohème,* que j'ai déjà vu là il y a quelques années dans une autre mise en scène – celle-ci est de Zeffirelli). Je lui avais donné le numéro d'ici pour qu'il appelle s'il changeait d'avis ou s'il avait un empêchement. Lui avait dit qu'il téléphonerait mercredi soir, avant-hier, pour confirmer. S'il l'a fait, il n'a dû trouver personne, car nul n'était au logis. Mais de toute façon j'avais trouvé, dès la première fois que je l'avais vu, à l'Accadie, le jeudi de la semaine dernière, 17 février, et j'avais dûment noté ici, dès le

18, qu'« il avait une sale gueule », à mon avis : la première impression, à peine corrigée par la suite, était la bonne. Néanmoins il me plaisait beaucoup, physiquement, et j'étais très déçu quand je ne l'ai pas trouvé.

L'habituelle pluie froide tenait les places et les rues, les maçonneries, les cœurs. Je me suis réfugié sous la Galerie où j'aurai décidément passé beaucoup de temps durant ce séjour, non sans avoir chaque fois une petite pensée pour Nietzsche qui faisait si grand cas de celle de Turin. Peu surhomminalement, toutefois, j'ai dîné là d'un sandwich et d'une cassate, au café Biffi. Un type de trente-cinq ans à peu près, brun, moustachu, physiquement assez excitant mais nettement trop gravure de mode pour mon goût, et de mode italienne qui pis est, me draguait : le col relevé de sa chemise acheva de ruiner ses dernières chances. Je me demandais, sous la grande arche par laquelle la Galerie ouvre sur la place du Dôme, si j'allais retourner à l'H.D., *aka* Accadie, qui après tout n'avait pas si mal joué son rôle ou rempli sa fonction le jeudi précédent, ou bien à la lointaine Rosamunda, qui m'avait plu bien davantage, samedi dernier, mais dont on m'avait dit qu'elle n'était vraiment animée que pendant les week-ends. Je me suis tout de même décidé pour la Rosamunda en me disant que, de toute façon, je voudrais y aller samedi, c'est-à-dire demain, que ce soir vendredi je pourrais aller à l'H.D., ce qui ménagerait une alternance, d'autant que pour le soir même, hier jeudi, il y avait été question de carnaval et de costumes, ce que je n'aime pas; et puis si j'allais à l'H.D. après le lapin que m'avait posé ce con de Vénitien, il croirait que je lui courais après.

[Interruption : *nouveau coup de téléphone de Giuseppe :*

« Tu vas à la Divina, ce soir ?

– Oui.

– Avec tes amis ?

– Oui.

– Mais si tu n'y vas pas, tu me téléphones ?

– Mais j'y vais!

– Tu vas avoir le grand lit, ce soir ?

– Oui.

– Tu vas dormir seul dans le grand lit et te reposer ?

– Oui.

– Mais si tu rencontres un garçon à la Divina, tu vas dormir avec lui là-haut, dans le grand lit ?

– Je ne sais pas.

– Ah, tu ne sais pas… Tu dînes chez toi ?

– Oui.

– À quelle heure tu vas à la Divina ?

– Vers dix heures et demie, onze heures peut-être.

– Tu veux me téléphoner avant d'y aller, vers neuf heures et demie, dix heures ?

– Si tu veux.

– Et puis si ce soir tu vas à la Divina, on se voit demain.

– O.k.

– Je t'appelle ?

– D'accord.

– Demain matin.

– D'accord. Mais pas trop tôt, quand même…

– À quelle heure ?

– Vers midi.

– Bon.

– On ira danser demain soir ?

– On verra.

– Oui. Peut-être que tu veux faire autre chose ?

– Je ne sais pas. »]

[*Autre : été acheté de l'eau minérale et du jambon. Reçu en guise de monnaie un gros bonbon, deux pastilles à la menthe, deux billets de tramway et un jeton de téléphone. Il faut écrire des livres où les détails de la vie quotidienne soient aussi présents que ceux dont on tire un si grand plaisir entre les pages des Mémoires de Casanova, du président*

De Brosses ou de tel bourgeois de Paris au temps de la Révolution; qui, aux lecteurs d'une autre époque, ou bien d'aujourd'hui, cette future autre époque, parlent de ce que c'est, au jour le jour, que de vivre en 1977. C'est là un de ces plaisirs de lecture sur lesquels il faudrait s'interroger soigneusement plutôt que de les exclure par un puritanisme infondé, ou mal fondé.

Un peu de réalisme éloigne de la forme, mais beaucoup y ramène – et cela pour la simple raison que le réalisme lui-même est *une forme, et parmi les plus contraignantes qui se puissent imposer au cours véritable des choses et à leur matière sensible.*

*Si, par exemple, je note les événements minuscules de ma vie en suivant l'ordre chronologique rigoureux, selon les bons principes du "réalisme" institué, je suis obligé de faire abstraction (et c'est une fameuse "contrainte formelle", pour le coup) de ce qui survient pendant que j'écris, du temps "réel " de l'écriture (Dieu, que j'en veux à Duras, à Blanchot et consorts (mais surtout à Duras) d'avoir rendu ce mot inutilisable et ridicule par enflure mystico-syndicale, l'empêchant du même coup de faire son honnête travail de vouloir dire l'*action d'écrire*, de pousser un mauvais crayon sur les feuilles à petits carreaux de grands cahiers de marque "Oxford ", à couverture bicolore ornée de lions héraldiques affrontés !), du temps tel qu'il se présente vraiment dans ma relation la plus immédiate avec lui tandis que j'accomplis mon réaliste travail – c'est-à-dire d'un temps plein de trous, d'interruptions, d'interruptions aux interruptions, de couches, de strates, de niveaux (strates d'écriture, bien sûr, mais strates de temps aussi bien, et strates de sens, ou du moins de signification).*

Si, au contraire, je pousse plus loin le réalisme, et pour commencer me soumets au temps tel qu'il survient véritablement*, en renonçant aux contraintes de la chronologie (qui, comme son nom l'indique assez, est une forme, un discours, un répertoire, une grille de lecture et de vie, de* vecture *(la chronologie est au temps qui passe ce que la météorologie est au temps qu'il fait)), j'obtiens* par réalisme (ecco il mio punto)*, par soumission plus grande au "réel " sensible (et d'abord à la "réalité" des "conditions de production" (ah, zut, je m'étais juré de ne pas rire)), un temps écrit (une "chrono-graphie") lui-même totalement stratifié,*

feuilleté, où les effets précèdent les causes, les fins des amours leurs débuts, les désillusions les illusions, les révolutions les instaurations, les restaurations les révolutions, les retours au pays natal les départs en voyage; et qui paraîtra, à tort ou à raison, le comble du comble du "formalisme" – appelons-le réal-formalisme.

En ce qui concerne (oh là là, il faut que j'arrête les pastilles à la menthe…) l'extrême rareté de la petite monnaie en Italie, laquelle sévit depuis plusieurs années, quelqu'un m'a expliqué que le gouvernement avait acheté de superbes machines allemandes, qui coûtaient des fortunes, afin de produire en masse pièces et billets, mais que le bâtiment qui devait recevoir ces belles machines était loin d'être achevé, de sorte qu'elles attendaient sans servir à rien. Maintenant, cette histoire est exacte ou elle ne l'est pas. Mais de même que sont de purs idéalistes les historiens matérialistes qui prétendent écrire l'histoire sans tenir compte de la force efficace de l'idéalisme, de même sont des rêveurs ceux qui croient que la vérité seule explique une époque, et qui en conséquence négligent les erreurs, les approximations, les anecdotes apocryphes qui, tout autant que les faits avérés, font le tissu des années.

Certes, au sein du pur débat intellectuel, «on a pu dire que... » est toujours un argument révoltant, car «on a pu dire que... » ne prouve rien du tout. Mais, en histoire, «on n'a pu dire que... » a une place pleinement légitime, de même bien sûr que «on n'a pas pu dire que... », «on ne pouvait pas dire... » et, bien sûr, «on ne pouvait pas penser que... ». Lucien Febvre explique qu'Érasme n'était pas athée parce qu'au temps d'Érasme «on ne pouvait pas penser» qu'il n'y avait pas de Dieu : l'athéisme n'était littéralement pas « pensable » . Dans l'Italie de 1977, « on peut dire », et beaucoup de gens sont disposés à croire que le gouvernement fait des dépenses énormes pour acheter à l'étranger des machines qui produisent (je résume) des pastilles à la menthe en guise de pièces de cinq lires et de gros bonbons in lieu of *jetons de vingt lires.*

À la vérité (et je couche avec elle, mais je la trompe par jalousie), ce n'est pas au cours de cette sortie-ci que m'a été rendue si diverse monnaie ; mais c'est maintenant seulement que je songe à le noter.]

(Pour être juste, il n'était pas désagréable, lorsque enfin nous nous sommes parlé, *lundi* (je commence à m'embrouiller sérieusement dans la

chronique érotico-topographique de ce séjour milanais – mais *si*, c'était bien lundi, le jour où j'ai quitté l'hôtel Marino alla Scala, le lendemain de mon départ de l'appartement de Luigi), sous la coupole de style césaro-thermale (comme les fresques de la piscine) du sauna de l'hôtel Cairoli. C'est lui qui m'a adressé la parole, me prenant totalement par surprise, parce qu'il ne m'avait donné jusque-là, ce jour-là, aucun signe d'intérêt, pas plus que le jeudi précédent à l'Accadie (j'aime bien appeler ainsi l'H.D., car c'est ce que j'ai compris d'abord la première fois que le nom de cette boîte a été mentionné devant moi ; et me plaisait l'idée d'une boîte *accadienne*, à défaut d'*arcadienne*). Tout juste si son regard, lorsqu'il croisait le mien, s'arrêtait une ou deux secondes de plus, peut-être, qu'il n'était strictement nécessaire : ce qui d'ailleurs avait suffi à faire naître en moi et à entretenir un minuscule agaçant espoir, et à laisser partir avant moi Eduardo et Gaetano qui ne comprenaient pas pourquoi je ne sortais pas avec eux plutôt que de leur donner rendez-vous au restaurant (ai-je noté que Gaetano travaille chez Emilio, ce qu'alors je n'avais pas compris ?).

Il parlait assez bien le français, qu'il avait appris en classe. Il projetait d'aller en Corse cet été. C'est lui qui m'avait demandé le premier ce que je faisais ce soir-là. Mais comme je devais absolument dîner avec Gianni (je devais aussi, à ce moment-là, dîner avec Eduardo et Gaetano ; cependant, j'étais prêt à les abandonner, disposition coupable que la justice immanente m'a fait payer hier – toutefois je fusse tout de même allé au restaurant, il me semble, pour les prévenir que je ne pouvais pas rester avec eux), il avait refusé de se joindre à nous. Non, il préférait dîner tout seul, cela lui arrivait souvent, en fait il aimait beaucoup ça : mieux valait attendre un autre soir où je serais seul et lui aussi; non, pas demain mardi, demain mardi il travaillait tard, ni mercredi, ça n'allait pas non plus, mais *jeudi*, oui, jeudi, bien que vendredi eût été encore mieux.

Je l'avais vu nu, j'étais prêt à rester pour lui à Milan une semaine de plus. Dans le sauna sec il s'était allongé sur le ventre, j'étais assis au gradin au-dessous, à vrai dire mon coude touchait son genou, ç'avait été notre seul contact physique. Il paraissait bronzé, ses cuisses étaient noires de longs poils fins qui venaient tourbillonner si densément entre ses fesses qu'on n'y voyait même plus la peau – intéressante particularité que

présentent également, j'y songe (j'y songe beaucoup), MM. Lillo & Giuseppe, l'un citoyen d'Agrigente, l'autre natif de Lecce (je suis en train de développer, à l'intérieur de mon goût ancien pour les Italiens, une prédilection, *surdilection* tout à fait suspecte, pour les travailleurs immigrés du Sud profond, manie sans doute aussi ridicule que la passion des aristocrates et intellectuels anglais d'entre les deux guerres pour les prolétaires, de préférence étrangers et si possible allemands (cf. Auden, Isherwood, Spender, etc., pour ne rien dire de leurs prédécesseurs Forster ou Carpenter) : mais c'est parce que j'aime le type physique du Sud, et pas parce que la plupart des immigrés du Sud sont prolétaires – encore que j'aie des rapports beaucoup plus faciles et agréables, c'est vrai, avec un Giuseppe, par exemple, qui ce matin a passé une heure dans la salle de bains, apparemment émerveillé par la baignoire (mais il a le téléphone chez lui, ce qui ne paraît pas très bien "cadrer" ; après tout, c'est peut-être seulement qu'il aime les longs bains, comme moi), qu'avec le Vénitien, petit-bourgeois et prétentieux (et qui ne vient pas aux rendez-vous, et qui ne téléphone même pas pour se décommander)). Ces culs de faune, très rares en France (il y a tout de même le cas d'Olivier B., mais je n'ai jamais eu l'occasion (enfin si, une fois, mais malheureusement je boudais, ce jour-là) de m'en approcher de près), sont assez fréquents en Italie, et ils ont le don de me mettre en rut.)

Lorsque je suis arrivé là-bas, j'ai pensé avoir commis une grave erreur stratégique, et j'ai regretté de n'avoir pas les moyens de prendre un autre taxi pour me rendre immédiatement ailleurs. Dans l'immense salle il n'y avait guère plus d'une cinquantaine de personnes. Et elle ne s'est guère emplie avec le temps. Mais j'ai commencé à prendre goût au sinistre emphatique de la situation.

C'était le carnaval, moment toujours très propice au sinistre, de façon générale, mais rarement autant qu'en société homosexuelle. La piste de danse était aux trois quarts déserte. Seules quelques folles vieillissantes s'obstinaient méritoirement à danser malgré les circonstances contraires, sur des airs d'un autre temps, afin de pouvoir prétendre qu'elles s'amusaient un peu et qu'elles amortissaient de la sorte des costumes qui quelquefois avaient dû leur coûter des fortunes, et peut-être des mois.

Il y avait par exemple un gros quinquagénaire graisseux, avec sur les méplats et les bajoues deux pouces de maquillage rouge et des mouches, une énorme perruque blonde, de la poudre dont la sueur faisait une croûte entre les poils de sa poitrine, et une immense robe à crinoline qui le faisait ressembler à quelque diva des Pouilles faisant pour la millième fois ses adieux, dans le rôle de Violetta, à l'opéra de Catanzaro. Elle était flanquée, dans la meilleure tradition Dubout, d'un ténor filiforme et cadavérique dont les favoris noirs dessinés au bouchon, le costume vert grenouille qui sur cette allumette trouvait encore le moyen d'être trop serré, et les bottes blanches à rehauts dorés, évoquaient à la fois, mais tout cela vaguement, un western mexicain au Châtelet, une scène de domptage sous un chapiteau d'Ambert et un spectacle folklorique géorgien. Tous les deux ne dansaient qu'ensemble, lui n'arrivait, suivant l'usage, qu'à la poitrine de sa partenaire (« Fais deux voyages ! » crie le titi), et ils multipliaient, pour faire le tour de la piste, des pas d'une complication folle sans se départir un seul instant de la même expression concentrée, figée, furieuse.

Il y avait aussi une veuve voilée et enceinte du neuvième mois, en minijupe, qui dansait le charleston quelle que fût la musique; une infirmière moustachue; une petite fille perverse à nattes et tablier, avec une grosse sucette; une mariée toute en tulle bleu pâle; une garçonne à fume-cigarette; une échappée de harem, ventre nu ; et une grande quantité de souillons.

Je ne comprends pas que parmi les différents traitements destinés à guérir l'homosexualité on ne fasse pas plus grand usage du travestissement. Personnellement, il n'y a rien qui me dégoûte plus efficacement d'un homme ou d'un garçon que de le voir habillé en femme (d'autant qu'en général c'est en mégère). Je trouve mille fois plus excitante une fille habillée en garçon (de préférence avec une petite moustache) – ce qui doit prouver que les signes comptent plus que l'être, que l'Être, ou que l'existence précède les sens, je ne sais plus.

Je, pour sa part, portait un pantalon blanc, prétendu d'ouvrier, une chemise blanche et un gros pull-over de laine blanche. En l'honneur du carnaval, et parce qu'il se plaisait dans cette tenue, il avait gardé son écharpe rouge et une casquette grise (qui, en fait, est à Claude, et que j'ai

portée pendant une année – Gianni, a qui il l'a maintenant prêtée, l'a apportée à Milan : je la lui ai empruntée un soir, malgré ses protestations (« C'est la couronne, c'est la couronne, c'est moi qui en suis à présent détenteur ! »), et j'ai oublié, en toute apparente bonne foi, de la lui rendre à son départ). Il attirait ainsi bon nombre d'attentions, mais de personne qui lui plût plus que cela.

Il y avait là un garçon brun, maigre, pâle, très petit et très léger, avec une moustache noire, qui me draguait d'un air timide, mais avec beaucoup d'insistance, jusqu'à me suivre dans les chiottes. Il portait des jeans et un blouson de cuir noir, son visage était trop maigre, mais il avait de jolies fesses et de beaux avant-bras. Ce n'était pas une très flatteuse conquête, mais enfin il n'était pas inexcitant, serait-ce seulement parce qu'il semblait mourir d'envie. Il est venu me parler, et ensuite ne m'a plus guère lâché.

Il était des Pouilles, est-ce que je savais où c'était, de Lecce plus exactement, oui je voulais y aller l'été dernier, je suis passé par Brindisi, malheureusement j'étais avec des amis qui ne voulaient pas faire de détours : c'est très beau, non? Oui, très beau.

Il s'appelait Giuseppe, il habitait Milan depuis deux ans, il allait quelquefois voir sa famille, à Noël en tout cas, mais il faut quinze heures par le train (tous les immigrés du Sud ont des histoires horribles de voyage de Noël par le train : à Lillo, ou bien est-ce à Eduardo et Gaetano – je confonds un peu les récits des uns et des autres avec tout ce Mezzogiorno gazouillant qui campe dans mes lits de campement – il a fallu *trente* heures pour rejoindre Agrigente, pas une de moins). Nous avons dansé ensemble, est-ce que je voulais aller chez lui, oui, pourquoi pas, ou bien plutôt chez moi – je suis sûr que ça se passera très bien, je bande lorsque sa hanche effleure ma braguette…

Sur quoi, *disastro maggiore*, arrive un garçon très beau, grand, brun, moustachu, très chic, avec une veste de tweed beige et une écharpe marron, et merde, il est tout seul, il a l'air complètement perdu ici, et remerde il me regarde. Que faire, comme dit Lénine (ou bien Sieyès, je ne sais plus)? Des tours de la salle, tâcher d'embrouiller la situation et de lui donner un peu de jeu, mais Giuseppe ne me quitte pas d'une semelle. L'autre me suit des yeux, et moi aussi, par-dessus la tête du malheureux

enfant des Pouilles. Non je ne veux plus danser, je suis un peu fatigué, danse un peu avec ton ami, c'est un camarade de travail, c'est celui qui est en garçonne, complète avec chapeau cloche, de toute façon je ne sais pas danser ces danses-là, d'ailleurs je ne sais danser aucune danse, je ne sais que remuer le cul plus ou moins en cadence, tout ça est trop compliqué pour moi, mais oui je suis bien sûr que ça m'est égal, vas-y je ne t'en veux pas du tout pas du tout.

Deux minutes plus tard, Veste de tweed et moi sommes en grande conversation. À vrai dire, quand il parle, il n'est ni tout à fait aussi beau que j'avais cru, ni surtout aussi "distingué", mais enfin il n'est pas mal du tout. Il s'appelle Pietro, il est de Bergame, il ne vient jamais ici, il n'aime pas cet endroit, il n'y connaît personne.

«Mais tout de même c'est drôle, non, *drôle à voir*, en tout cas», je suis au bord de dire : « C'est comme un zoo. »

À ce moment passe près de nous Giuseppe, qui a fini son tango. Le petit orchestre s'est tu, on entend un disque, c'est Thelma Houston, *Don't Leave Me Like That*, qui devient l'air de la trahison – rôle structural de *Don't Leave Me Like That* cet hiver : on l'entendait dans tous les bars de San Francisco, Alen m'écrit que chaque fois qu'il l'entend encore il pense à moi, et maintenant à Milan presque tous les soirs…

Giuseppe me regarde de loin avec un air d'autant plus ravageur qu'il n'est pas du tout de reproche, mais très triste. Un fond de casserole de conscience se réveille : l'abandonner n'est pas possible. Pas possible, pas possible, pas possible – sans compter que, que dirait ce journal? D'un autre côté, je ne peux pas, après deux minutes de conversation, et tout à fait conventionelle, proposer à Pietro mon numéro de téléphone. Mais il m'a dit qu'il allait souvent à la Divina.

« Tu y vas demain soir?

– Oui.

– Alors on s'y verra, sans doute. Au revoir, je dois partir.

– Au revoir. »

En fait le beau Pietro, qui est grand et "élégant", m'exciterait sans doute beaucoup moins que le petit Giuseppe avec qui j'ai fait l'amour

pendant deux heures, magnifiquement. Mais il est beau. D'ailleurs il plaît aussi beaucoup à Giuseppe lui-même, qui masochistiquement voulait savoir qui était ce garçon magnifique avec qui je parlais (jalousie homosexuelle, souffrance *double*, puisqu'on peut y désirer ses rivaux).

J'ai menti – je mens beaucoup ici, je m'en avise (*ici* à Milan, not *ici* dans ces cahiers) : deux fois j'ai dit à Luigi que je sortais avec Giancarlo alors que je n'étais pas encore arrivé à le joindre ; j'ai dit à Eduardo, lundi, que je devais rester un peu plus longtemps au sauna parce que je devais téléphoner à Gianni, alors que la vraie raison c'était que je voulais entrer en contact avec le Vénitien (qui restera sans nom) ; aujourd'hui même, j'ai dit à Giuseppe que je sortais ce soir avec des amis de Giancarlo. Hier, je lui ai dit que j'avais déjà vu le Bergamasque dans une autre boîte. Non, nous ne nous étions pas parlé, ce soir était la première fois.

« La première fois on se voit, la deuxième fois on se parle, la troisième fois on fait l'amour, hein, c'est ça ?

– Toi et moi on pourrait peut-être sauter une ou deux étapes, non?»

Au moins ça l'a fait taire.

Samedi 26 février 1977, neuf heures et demie du matin. Je viens d'être réveillé par la femme que j'avais prise l'autre jour pour la concierge, et qui en fait est la voisine et vient faire le ménage tous les samedis. Elle est en ce moment dans la cuisine. Je suis mort de fatigue et, cette fois-ci, de très mauvaise humeur, bien que le temps soit tout à fait aussi beau qu'hier.

La soirée a été complètement ratée. Je n'ai pas retrouvé Pietro. J'étais à la Divina vers onze heures et demie, plus tard, un peu plus tard que je ne l'avais prévu, m'étant perdu en chemin et ayant suivi le corso della Porta Romana jusqu'à la statue de Missori et de son cheval comme moi désabusé, au lieu de tourner à gauche bien avant cela, ainsi que je l'aurais dû. Il m'a fallu repartir par le corso d'Italia jusqu'à la via Molinei dei Arme, *Armi* ou je ne sais quoi. J'écris ceci dans l'idée, maintenant, qu'il était déjà parti quand je suis arrivé, mais en fait c'est très improbable. Je l'ai attendu jusque vers une heure (ne pas perdre de vue que les boîtes

milanaises, Dieu merci, fonctionnent selon des horaires beaucoup plus précoces que celles de Paris), en vain. Est-ce que j'avais mal compris? Évidemment nous n'avions pas un rendez-vous très strict, de sorte qu'il n'y a pas grand-chose à lui reprocher. Je lui avais seulement demandé, lors de notre brève entrevue à la Rosamunda, jeudi soir, s'il allait à la Divina le lendemain. Il avait dit que oui.

Le type qui était la veille au café Biffi me draguait tout autant hier soir. Il ne recevait guère d'encouragement de ma part, mais il est venu me parler, me demander si je parlais français. Ça oui. Il était français lui-même. Nous avons bavardé un moment. Il m'a demandé si je connaissais d'autres boîtes, je lui ai parlé de la Rosamunda en le prévenant que les Milanais en faisaient peu de cas. Il était curieux néanmoins, il a insisté pour que j'y aille avec lui. Nous sommes donc partis en taxi. J'avais vaguement dans l'idée que peut-être il y avait eu un malentendu, que Pietro était là-bas. Mais quand nous y sommes arrivés la Rosamunda était en train de fermer, on ne nous a même pas laissés entrer. Je suis donc reparti avec le Français, auquel j'avais raconté mes malheurs, pour qu'il ne se fasse pas d'idées. Nous avons eu beaucoup de mal, pour rentrer vers le centre, à trouver un taxi qui nous a déposés sur la place du Dôme. Le Français rentrait à son hôtel. Il m'a proposé d'y prendre un dernier verre. Non. Je préférais passer une dernière fois à la Divina, sur un ultime et mince espoir. Le Français m'a dit que les taxis qui l'y menaient, de la place du Dôme, prenaient toujours la via Torino, et tournaient ensuite à droite, ce qui me paraissait peu vraisemblable, mais il insistait. J'ai donc fait à cause de lui un immense détour inutile, mais qui m'a permis de voir San Lorenzo, la rangée de colonnes d'une basilique antique, peut-être, coupée de l'église médiévale par les rails du tramway, la statue de Constantin et le beau profil droit de l'église, qu'on peut contempler avec du recul, chose assez rare à Milan, grâce aux destructions de la guerre.

À la Divina, qui elle aussi se préparait à fermer, pas de Pietro non plus – Gianmaria, en revanche, très aimable, et qui peut-être aurait voulu renouveler nos ébats de mardi dernier, mais non merci. Je suis rentré à pied, plutôt désemparé. Et je suis encore allé, jusqu'à trois heures du matin, traîner du côté des autobus, au haut bout de la via Crema. Personne d'intéressant.

[Interruption : *la femme de ménage vient dans cette pièce-ci. Je pense que je vais pouvoir aller dans la cuisine. Mais non, parce qu'elle vient d'y mettre de la cire sur le marbre (tous les sols de l'appartement sont en marbre, vrai ou faux – faux, probablement). Du coup elle est allée chercher sa cireuse pour en finir avec la cuisine et me l'abandonner.*]

Ce que je ne sais pas maintenant, c'est ce que je vais faire ce soir. Quel travail, l'administration du plaisir! Et que de difficultés on rencontre! Le petit Giuseppe ne va pas manquer de téléphoner, et plutôt deux fois qu'une. [Interruption : *petit déjeuner. Puis été faire un tour, autour du bastion de la Porta Romana, dans le soleil. Regardé l'arc, qui est une vraie porte. Sur tous les monuments publics de la ville les mêmes noms séculaires reviennent toujours : Visconti, Borromeo, Sforza, Trivulcio. Acheté du jambon et du pain. La femme de ménage a évacué le terrain immédiat, elle est à l'étage supérieur. Je vais sans doute me recoucher. Mais Giuseppe va téléphoner, et il me réveillera. Il est onze heures.*] Je pourrais évidemment lui dire que je compte aller à la Rosamunda et l'y retrouver, mais quid de Pietro ? Pietro sera peut-être à la Divina. D'un autre côté, la chance en est mince, et je n'ai pas envie de me morfondre toute la soirée à cette Divina où je ne m'amuse guère, tandis que la Rosamunda le samedi soir est très drôle, avec toute la Sicile, la Calabre et les Pouilles accourues.

Bien entendu, l'ayant perdu avant de le connaître, je fantasme idiotement sur ce Pietro qui, sexuellement, ne m'excite même pas tant que cela. Mais il est beau, il a l'air gentil, etc. (savoir qu'on est idiot ne guérit pas de l'idiotie, c'est un des points faibles de la psychanalyse (mutatis mutandis)). Me voir partir sous son nez avec Giuseppe, avant-hier, après que je l'avais dragué, lui, n'a pas dû me faire beaucoup de publicité auprès de lui. Pourtant il ne me draguait pas moins que je ne le draguais, lorsque nous nous parlâmes. Autant je m'étais attendu à ce que le Vénitien ne soit pas sous le porche de la Scala, ce même jeudi soir, autant j'étais persuadé que lui, le Bergamasque, serait hier à la Divina. Que faire? Même si j'avais assez d'argent pour aller ce soir dans les deux boîtes, Divina et Rosamunda, je n'en aurais guère le temps, puisque l'une et l'autre ferment avant deux heures.

Imaginons, dit Arcadio, quelques élégantes structures de pensée, pour en faire nos plus profondes convictions.

Parce qu'enfin, le sentiment tragique de l'existence, reprit la Divina d'un air las, c'est tout de même assez boniche, non ?

Dans la fraîcheur exquise des codes indéchiffrés, des syntaxes impénétrables, des grammaires sans porte et sans clef…

Cinq heures. Il fait encore très beau, le soleil est encore haut, il y a à peine de nuages au-dessus des maisons qui entourent la Porta Romana et que j'aperçois par-dessus le toit du cinéma Minerva, lequel, vu d'ici, a plutôt l'air d'une vieille petite fabrique. On y donne *Donna è bello*, avec Andréa Ferréol et Joe Dallesandro, *La Casa dei orrori nel Parco*, et un film intitulé *Il Vente et il Leone*, avec Sean Connery, dont je ne suis pas arrivé à comprendre dans quel contexte historique l'action se déroulait : d'après les images exposées, on voit des troupes américaines se battre dans un pays arabe, vers le tournant du siècle, et je ne vois pas de quel épisode il peut bien s'agir. [*Interruption : feuilleté mon manuel d'italien de l'année dernière, celui que j'ai acheté quand je suivais les cours du lycée Dante Alighieri :* Vacanze a Roma*, d'Odette et Georges Ulysse. Il met en scène, de leçon en leçon, quatre adolescents, avec un conventionnalisme antiféminin tout à fait comique. Les deux filles sont tout le temps en retard, elles n'en finissent pas de se préparer, elles dépensent des fortunes dans les magasins, elles envoient les garçons faire ceci et cela et elles excitent délibérément leurs rivalités. Entre Franco et Marcello les rôles sont également clairement répartis. Franco est un gamin, tandis que Marcello, qui est beaucoup plus beau, d'après les dessins qui accompagnent le texte, est le vrai petit mâle local, qui ronchonne contre les filles, est gardien de but au lycée, sait dépenser son argent avec rigueur et estime* che senza gli uomini le donne non posano far nulla.]

Finalement le coup de téléphone de Giuseppe s'est mieux passé que je ne le craignais, et, en profitant de ce qu'il m'appelait de son lieu de

travail, une bruyante imprimerie, et en exagérant ma mauvaise connaissance de la langue, je suis arrivé à m'en tirer sans engagement précis. Il ira ce soir à la Rosamunda, je lui ai dit que moi aussi, *probabilmente.* Il voulait passer ici pour que nous nous y rendions ensemble, mais je ne savais pas si je serais à la maison. Si par hasard nous ne nous voyions pas ce soir, il me téléphonerait demain.

Ce n'est sans doute pas une mauvaise idée d'aller à la Rosamunda où il y aura Gaetano et surtout Lillo, probablement. Je me demande seulement si auparavant je vais passer à la Divina, dans l'espoir, encore, d'y trouver Pietro. Mais il n'y a pas grand intérêt à aller à la Rosamunda après minuit et, si je quitte à minuit la Divina, je ne serai pas sûr que Pietro ne va pas y arriver un peu plus tard. En plus, ce serait une soirée ruineuse, alors qu'il ne me reste presque plus d'argent : l'entrée à la Divina coûte cinq mille lires, le taxi pour la Rosamunda trois mille, l'entrée deux mille cinq cents. Tant pis pour Pietro.

Au fond, ce qui excite en moi le fantasme, par rapport à lui, c'est l'idée que peut-être il a un appartement, qu'il pourrait me loger, qu'il a une voiture pour me promener, de l'argent à me prêter, même : bref, qu'il se présente comme *un type de vie*, une vie possible, une autre vie, un ciel, une lumière, une langue – une *absence*, aussi, une possibilité d'absence. Je n'ai aucune envie de rentrer à Paris et de retrouver la rue du Bac où l'on ne sait jamais quand W. va entrer ou sortir et où l'on ne peut recevoir personne, pratiquement (à moins que lui ne se décide à aller habiter complètement le Cherche-Midi, mais c'est peu vraisemblable).

Et quelle paix semble se concevoir…

Dimanche 27 février, quatre heures et demie. Je suis très fatigué et peut-être malade, j'ai sans doute attrapé froid hier soir en sortant dans la rue sans me couvrir assez vite, après l'étuve de la Rosamunda. Lillo

m’avait prévenu, je trouvais qu’il était très maternel, ça l’amusait. J’ai une toux profonde, caverneuse, en fait assez agréable (pour moi).

Giancarlo n’est pas encore revenu de Parme. Je viens de faire un peu d’ordre. Lillo et moi avons réussi à défaire trois lits. Giuseppe a téléphoné, il voulait savoir ce que je faisais ce soir. Mais si Giancarlo rentre, j’aimerais l’inviter à dîner, et peut-être aller avec lui voir enfin le *Casanova* de Fellini. Giuseppe doit rappeler vers sept heures et demie ou huit heures. Cependant il a adopté avec moi, depuis hier, une attitude différente. À la Rosamunda, il m’a dit qu’il était avec un ami, qu’il m’appellerait aujourd’hui. En fait, plus tard, l’ami semblait avoir disparu, et Giuseppe être très désireux d’un rapprochement immédiat. Il est difficile de prendre tout cela au tragique, tant on s’aperçoit en grattant un peu (et souvent le temps se charge de gratter pour nous, nous n’avons rien à faire) que derrière le drame éventuel, le drame même pas accompli, se cache la comédie, le jeu des intérêts, la partie d’échecs ou de Monopoly, *les solutions de rechange* (qui sont l’essence même de la comédie). Il est fort possible au demeurant que derrière la comédie elle-même se cache encore, à un autre niveau, la tragédie de nouveau, mais un autre type de tragédie, une tragédie sans poignard (malgré les élèves officiers de la Galleria), plus tchékhovienne, ou pirandellienne, à cause de tous ces Agrigentais, qu’eschylienne ou racinienne : molle tragédie du temps qui passe, des occasions perdues, des rencontres qui ne se font pas ou qui se font dans le malentendu, des mots qui ne sont pas dits, des gestes qui ne sont pas faits et dont le cours d’une vie aurait été changé.

Giuseppe, donc, est venu se mettre près de moi, se coller à moi, littéralement, latéralement, alors que j’étais appuyé contre un mur, les bras autour de Lillo qui, lui, était appuyé contre moi, me tournant le dos. C'est le moment qu’a choisi il signor Pietro, ambassadeur de Bergame, pour faire son apparition. Et c’est aussi le moment, certainement, où j’ai perdu mes dernières chances auprès de lui, car ma petite cour de nains faubouriens a dû achever de ruiner auprès de lui tout ce qui pouvait me rester de crédit. Mais n’importe. Dans le contexte du carnaval à la Rosamunda, expérience merveilleuse, les humeurs de Pietro n’avaient plus guère d’importance. Pourtant il était encore plus élégant que l’autre jour, avec une grosse veste blanche, très épaisse, croisée, courte, et une

écharpe marron. Lui-même était au centre de toute une bande de jeunes bourgeois en goguette, venus s'encanailler parmi les prolétaires, mais très prudemment, en restant bien groupés et sans se départir du moindre de leurs signes d'appartenance. Nous avons parlé un moment, très gentiment.

« Tu étais à la Divina, hier?

– Ah non, j'étais trop fatigué... »

(Qui dit que nous n'aurions pas pu être très heureux, Pietro et moi, dans un jardin près de Bergame, ou bien derrière deux ou trois fenêtre gothiques, au sommet de la vieille ville ? Mais le cul de Lillo en a décidé autrement (*so to speak*).)

Mardi 1er mars 1977, cinq heures moins le quart. Sur la table de Giancarlo se trouve une lettre adressée *al Preg.ssimo Sig. Dott. Arch. Giancarlo B., etc.* Vérification faite dans mon petit dictionnaire Larousse vert et doré, *pregatissimo* veut dire *très estimé.* Il fait très beau. Mais je me sens encore trop faible pour sortir. Je vais pourtant beaucoup mieux, et j'ai peine à croire que je sois debout et à peu près en état de fonctionnement alors que j'étais, hier, tellement malade que d'aller pisser seulement, de mon lit, me semblait une impossible aventure : mes jambes, mes reins, mon dos, mon estomac, ma tête, tout me faisait mal, et cet épuisement général me laissait sans défense aucune contre les regrets, la nostalgie et la tristesse. [*Interruption : retour de Giancarlo qui me tend le nouveau numéro de* Domus.]

Hier soir, lorsque Giancarlo, Giuseppe et cet inconnu vénitien qui travaille ici pour Anselmino et qui connaît très bien W. (« W. et Renaud sont ensemble depuis dix ans », dit précipitamment Giancarlo, sans doute pour prévenir une gaffe comparable à la mienne, la veille. Mais ce Vénitien, bien qu'il soit très beau, ne m'intéresse en aucune façon, sexuellement, il est trop grand, trop blond, trop fade, et que W. et lui aient ou non couché ensemble, à Ferrare, où tous deux ont travaillé à l'exposition des Travestis de Warhol, m'est parfaitement indifférent.)

[Interruption : *coup de téléphone de Giuseppe, le voisin. C'est Giancarlo qui décroche et qui s'adresse à moi :*

«Il nous invite à aller ce soir au théâtre, ça te va ?

– Ah oui…

– Mais il dit que tu ne dois pas faire de nouvelles gaffes, parce qu'il sera avec un autre de ses amants…

– Bon, quand je suis prévenu, ça va.

– Il est fou ! »] [Autre : *feuilleté* Domus *: "lettre" de Pierre Restany, critique de Gregory Batcock, que j'ai rencontré un jour à Artservices et trouvé complètement imbuvable; article sur les musées italiens, dont la lamentable situation d'abandon et de saleté reflète assez bien l'état général du pays. Il n'est pas étonnant que dans cette Italie livrée à la plus complète anarchie, à la corruption générale et à la plus pure incompétence, et dont la classe politique semble dépasser en grotesque toutes les autres à travers le monde, il n'est pas étonnant, donc, que ceux qui désirent un peu d'ordre appellent de leurs vœux, faute de mieux, pour en finir, n'importe quel régime totalitaire, fasciste ou communiste selon la classe d'appartenance ou les inclinations intellectuelles des uns ou des autres : un régime qui oblige à travailler huit heures les gens qu'on paie à travailler huit heures, qui frappe des pièces de monnaie, qui fasse marcher les trains et la poste, arrête les auteurs d'enlèvement, fasse cesser la palilalie étudiante et maintienne ouverts les musées. J'ai lu, hier, au lit, toute la journée,* La Pelle [*LA PEAU*, PEAU, PAU, PÔ, POE, *THE SKULL UNDERNEATH THE SKIN* (ELIOT), LE GARÇON DE PAU, JEAN VERDENAL, DÉDICATAIRE DE *PRUFROCK* ET INSPIRATEUR (?) DE *THE WASTE LAND*]*, très content de me rendre compte que je pouvais très bien (c'est la première fois que cela m'arrive), lire un volume entier en italien. Cependant celui-là m'exaspère autant qu'il m'intéresse. Malaparte, avec son vieux code moral éculé, purement conventionnel, confond tout, et c'est la même horreur exactement qu'il éprouve à voir un pédé parisien (héros de la Résistance, certes – mais qu'un pédé puisse être un héros de la Résistance le fait bien rire) lécher le cul d'un adolescent, à Torre del Greco, ou des mères vendre leur fils de huit ans à des goumiers*

marocains, ou des malheureux mourir de faim dans les rues, ou des soldats de leur blessure faute d'ambulance : tout cela sous-chapitres à égalité au sein de la même atroce apocalypse…

Paris, mercredi 2 mars, minuit. J'ai déjà pris un comprimé de valium dont j'étais allé acheter un tube à Saint-Germain. Mais je suis dans un tel état d'abominable tristesse qu'il n'y a aucune chance pour que je dorme avant longtemps. Pourtant, la nuit dernière – ma dernière nuit à Milan, chez Giancarlo –, comme je prévoyais trop bien dans quels sinistres marais j'allais tomber, je n'ai pas fermé l'œil. En plus je ne suis pas guéri de ma grippe, j'ai une toux rauque et caverneuse, les yeux rouges.

Lorsque je suis arrivé ici, à deux heures et demie, cette après-midi, la valise de W. était ouverte au milieu du tapis, et ses affaires éparses dans tous les coins. J'ai cru qu'il partait en voyage. Je lui ai téléphoné à la galerie pour l'informer de mon retour : non, au contraire, il rentrait d'Italie, lui aussi – de Rome.

Le lit était défait, un drap, trop sale sans doute, avait été retiré, le matelas était plein d'une huile ou d'une crème fluide même pas sèche. Sur la table, dans un désordre indescriptible de papiers, de factures, de lettres et d'enveloppes, était posée une petite boîte de dragées qui contenait un tube de poppers, en acier, et le fameux anneau pour les couilles et la bite que lui a donné, un soir, à Atlanta, un garçon dont j'ai oublié le nom, à l'orée d'une des nuits les plus sinistres du dernier voyage en Amérique : si sinistre, même, que, alors que j'écris ceci pour ne pas penser à ce qui doit se passer en ce moment précis au Cherche-Midi (la petite boîte de dragées n'est plus sur la table), je n'ai pas le courage de le raconter. La chambre était pleine de lanternes de fer forgé, à la lumière rouge, accrochées à des chaînes qui couraient sur le mur. Une paire de menottes était posée sur la table de chevet.

«Attachons-le avec ça », dit W. à (Greg, peut-être) en parlant de moi, etc.

J'ai appris, au cours de l'une de ces séries de coups de téléphone donnés par lui, et que je crains tellement, que W. partait vers le 20 pour

les États-Unis. Sa correspondante – c'était Tina Freeman – lui a demandé probablement s'il comptait y rester, car la réponse était :

« Oui, j'y pense – il est temps de rentrer au pays, maintenant, on dirait. »

Et la vision de sa vie là-bas, une vraie vie, installée, et de la mienne ici, séparées à jamais, était une douleur pointue, stridente, que le valium rend maintenant larmoyante, hésitante, et pourtant tout aussi déchirante.

Peut-être ont-ils fini de faire l'amour, maintenant.

Et pourtant quelle colère, quelle fureur! Il m'a reproché d'être parti en laissant de la vaisselle à laver dans l'évier.

« Toi, tu as laissé le lit baignant dans une mer d'huile... »

Il a d'abord prétendu que c'était comme ça depuis longtemps, puis, avec cette façon tout à fait désinvolte qu'il a d'abandonner des mensonges vraiment inhabitables (mais je l'ai aussi vu s'accrocher *ad nauseam* dans de beaucoup plus délabrés encore) (et pendant des années, contre vents et marées d'évidence), il a ajouté, «d'ailleurs, ce n'est pas sale, ça n'a rien de sale » (ça laisse des taches énormes au matelas jusqu'à la fin de ses jours, bien entendu, tandis que la vaisselle est faite en dix minutes, mais je n'ai pensé à cela que plus tard, et il s'agissait vraiment de bien autre chose).

Le raffinement esthétique s'accompagne chez lui d'une vulgarité morale, ou, si l'on veut, d'une inconscience, dans les questions du sentiment, absolument stupéfiantes. Il me demande un soir d'aller au cinéma pendant qu'il reçoit ici un garçon qui lui plaît (et encore plus à moi, hélas) (j'ai vu ce soir-là *Shanghai Gesture*, Jacqueline ne comprenait pas pourquoi j'avais les larmes aux yeux – encore une soirée charmante) : quand je reviens trois ou quatre heures plus tard, l'autre est encore là, et toujours une heure après. Et quand je rentre un matin, il y a trois semaines, je trouve un mot me disant :

« Je voulais te porter des croissants chez Christian, mais je n'ai pas son adresse exacte... »

Une heure moins le quart. La pilule semble agir très bien, heureusement. Il est vrai qu'après la nuit dernière, le terrain est

favorable. La tentation d'appeler la rue du Cherche-Midi est maintenant heureusement dépassée. D'autant plus heureusement que je n'avais que des reproches à faire : ses mensonges, ses innombrables mensonges, toutes les nuits où je l'ai attendu jusqu'à trois heures, toutes les fois où je les ai attendus, ses mensonges, justement, car je savais bien qu'ils étaient tout ce qui m'attendait; et ses chit-chats mondains, agressivement légers, quand je suis triste comme la mort. Mais ma tristesse, bien sûr, ne fait que le rendre plus dur, plus impitoyable, plus inatteignable.

Une heure moins dix. Le stylo va me tomber des mains. Tant mieux.

Un garçon m'a dit l'autre jour :

« Oh, c'est vieux : c'était l'époque où l'on te voyait toujours avec un Américain blond, tu sais – ça fait quoi, trois ou quatre ans au moins, non?»

Valium ou journal, ça va un peu mieux. Qu'est-ce que ça fait, au fond, qu'il baise avec X. ou Y. (Michel ?) ? (Il y a un Michel quelque part, c'est sûr. Quelqu'un a téléphoné tout à l'heure (nous écoutions le finale de la neuvième symphonie de Mahler, « c'est la plus tragique, avait dit le jeune chef d'orchestre italien (« c'est un garçon très intéressant », avait dit W., et pas du ton dont on récite un article de journal. «Mais il n'a pas eu son _____. – Tu le connais ? »), la plus sombre, il n'y a vraiment pas d'issue, pas la moindre petite lueur d'espoir – la mort»), W. a dit :

« Oui, je pense y aller dans un moment. »

Plus tard il m'a dit que non, qu'après tout il ne pensait pas sortir. Mais quand je suis rentré de Saint-Germain, avec mon valium, et mes suppositoires pour mon mal de gorge, il n'y avait plus personne ici, et la petite boîte de dragées avait disparu.) (1 heure du matin.)

Jeudi 3 mars 1977, 2 heures et demie. (Sur le lit.) W. est en train de finir de déjeuner, sur le bureau. J'ignore pourquoi il s'est installé là, à l'heure où d'habitude je m'y installe, moi – par pure agressivité, peut-être. Il semble tout à fait résolu à être aussi odieux que possible. À présent, passé sur la terrasse pendant la phrase qui le signale à table, il arrose ses plantations de marijuana.

Aux cornes d'antilope du masque dogon qui est sur le bureau il avait accroché une grosse cravate de soie verte et une clef en carton rappelant aux clients du Grand Hôtel, à Rome, de verrouiller en sortant la porte de leur chambre. Toutes ces choses qui pendaient au-dessus de ma tête m'agaçaient et me semblaient très laides. Je les ai enlevées. Mais lui les a remises en place :

« Je sais pourquoi tu as fait ça.

– Et on peut savoir pourquoi?

– *It's none of your business*.

– Mais c'est très laid.

– Vous trouvez peut-être ça très laid, mais vous n'êtes vraiment pas un expert – vous êtes vraiment mal placé pour… »

Allons bon! Et tout à l'avenant. Au moins cette hostilité déchaînée a-t-elle le mérite [Interruption : *on frappe à la porte. W. ouvre. C'est Patrick D.*

4 heures et demie. Je suis allé faire un tour sur le boulevard. W. parlait avec Patrick, lui expliquait que j'avais pris froid pour m'être promené la nuit la chemise déboutonnée dans les parcs, que les poils sur la poitrine étaient passés de mode, que tous les Italiens se rasaient la moustache, etc. [Patrick est toujours là, il a attendu mon retour, il est en train de découper [J'écris le téléphone à l'épaule, tâchant d'appeler Christian. Je lui ai parlé deux minutes, puis nous avons été coupés. Entre-temps, Patrick est parti. La ligne de Christian est maintenant occupée] une photographie polaroïd que W. a faite de lui et qui est malheureusement beaucoup trop sombre.

J'essaie maintenant de téléphoner à Pascal, mais la ligne est occupée. Christian m'a rappelé. Roland et lui ont ces jours-ci les meilleures relations du monde, ils se sont retrouvés "par hasard" au Sept après une semaine de séparation, et depuis lors tout va très bien entre eux. *Beati loro*. Avant ces retrouvailles, Christian était beaucoup sorti. Il est allé un soir au <u>bar</u> [BARRE, BACH, ÎLE DE RAB, ARABE, BORD, BOHR, BURE, BYRRH, ROBE, ROBBE(-GRILLET), BARBAQUE, *CAB* (→ *LORSQUE DANS LE BROUILLARD LES CABS SE HEURTERONT /COMME AUJOURD'HUI, LES CHOSES N'ÉTANT PAS CHANGÉES*

(~~Barnabooth~~))]

Orphée, qui paraît-il était très bien.

«Tiens, mais je croyais que c'était fermé…

– Non, non, ce n'est pas fermé : il n'y a pas beaucoup de monde, mais c'est très bien.

[Interruption : appelé de nouveau Pascal. Cette fois-ci on répond, mais je dois attendre, parce que lui est occupé.]

Christian a vu W. plusieurs fois, qui paraît-il était charmant.

« Oui, oui, ça ne m'étonne pas, il est de très bonne humeur, ces temps-ci... »

[*Parlé à Pascal. Nous devons nous retrouver à huit heures à la Hune. Retour aux sources.*] W. lui a demandé son adresse pour lui porter des photographies prises lors du vernissage de la galerie.

J'ai appelé aussi Gianni, mais personne ne répond chez lui, ce qui est rare. J'aimerais savoir ce qu'il pense de l'invraisemblable article d'Aragon sur Charles Louis de Lasalle, dans *Le Monde* d'hier. J'aimerais aussi que Pascal, le Pascal du 8-Mai, me mette en contact avec le petit Toulousain « trop doux».

[Nouvelle tentative, aussi vaine. Appelé le T.E.P. pour parler à Jacques Cousinet. Mais il n'y est pas. Dans l'annuaire, à la page du T.E.P., il y a une publicité pour la compagnie Tennisquick, branche, apparemment, de The _____ , en tout cas co. Ltd, *the world largest builders of hard tennis courts*.]

[*Rédigé une carte postale représentant un chien triste* [Coup de téléphone de Paul. Si, les bandes annonçant le prix Fénéon pour *Échange* seront bien fabriquées.

« Est-ce que tu peux transmettre un message à W. ?

– Non, on ne se parle pas… Enfin, je peux lui laisser un mot…

– Dis-lui que s'il a aussi une épreuve couleurs du cliché Warhol, pour la couverture, j'aimerais bien l'avoir…

– Très bien. »] *aux longues oreilles, achetée à la Porta Romana, pour Javier Arroyuelo*.]

[Je viens de téléphoner à Jacques, cette fois-ci au théâtre de Gennevilliers où a lieu la représentation d'*Attila* pour laquelle il m'a fait envoyer une invitation. Il a fait l'amour avec Gianni et il en est enchanté. Il part la semaine prochaine pour Venise. Et Milan, c'était comment?

« Oh, pas mal. Il y a eu de bons moments. Le carnaval dans une boîte de folles prolos de banlieue, ça c'était quelque chose… Dis-moi, c'est comment, *Attila*?

– Pas mal. C'est fait par un ami à moi.

– Il y a longtemps que j'ai envie de voir la pièce, je ne l'ai jamais vue.

– Ah, c'est très bien, la pièce.

– Boileau n'en faisait pas grand cas…

– C'est ce mot malheureux qui lui a fait du tort, mais tous les vrais exégètes de Corneille sont d'accord pour dire que c'est son seul vrai drame…

– Et comment va-t-on à Gennevilliers ?

– C'est très simple, tu prends le métro jusqu'à la porte de Clichy, et après le 184.

– Ouh là là…

– Ou bien je peux m'arranger pour que quelqu'un t'emmène en voiture. Je te rappellerai lundi matin.

– Bon, très bien.»]

Après quoi j'ai appelé Paul.

« Comment vas-tu ?

– Beurk, pas trop bien.

– Ah bon, pourquoi? Qu'est-ce qui ne va pas?

– D'abord je suis malade, j'ai la grippe. Et puis le moral est vraiment très bas.

– Pourquoi?

– Oh, l'amour, le chaud, le froid, le mal de dents, et si les cochons savent voler… Et toi, quoi de neuf, pour la maison?

– Oh, rien… Enfin, si : des contacts importants, mais longs – rien ne se fera dans l'immédiat, il faudra du temps, beaucoup de temps. J'ai rendez-vous avec un éditeur, un éditeur très important, le mois prochain.

– Honorable ?

– Oh, plus qu'honorable, une maison plus que centenaire, tu devines…

– Hachette ?

– Par exemple…

– Tous les téléscripteurs de la maison sont en train de s'agiter frénétiquement, une lampe rouge s'allume dans le bureau directorial…

– Quand se voit-on? Demain?

– Non, demain, je ne pense pas que je puisse, mais la semaine prochaine, quand je me rendrai chez M. Dubarry, mon coiffeur... »]

Impossible de travailler, donc, ou seulement de parler avec Patrick. Puisque c'est W. qui lui a ouvert, qu'il s'en occupe.

Le boulevard a déjà un air de printemps. Beaucoup de garçons dans les rues, aux terrasses. Au Flore, un type aux cheveux gris [Interruption : [*Interruption* – le même, de nouveau : il a refait le même numéro, croyant appeler cette fois la galerie.] *un garçon qui parle anglais, pour W. Ne veut pas laisser de message*.]] prématurés, la chemise ouverte, poilu, moustachu, assez sexy, un peu trop… trop *quoi*, au fait, "couturier" ? Il me regarde, mais rien de plus. Rafael est assis au Dauphin. Je marche un peu avec Jacques Ohayon qui me dit :

« Je suis furieux que tu n'aies pas répondu à ma lettre.

– ???

– Oui, la lettre que je t'ai envoyée.

– Ah, c'était toi ?»

J'ai reçu une lettre d'une certaine "Jacquette C.", qui donnait pour adresse celle de Jacques. J'ai pensé qu'elle habitait chez lui, que c'était une amie à lui. Mais la lettre était trop banale pour que je soupçonne que Jacques lui-même l'avait écrite ; et bête :

«votre plaisir est de devenir un écrivain parisien... ». Etc.

En rentrant, j'ai vu W. sur sa bicyclette.

«Il commence à s'impatienter», a-t-il dit, parlant de Patrick.

J'ai voulu dire :

« Vous l'avez fait entrer, vous auriez pu le faire sortir. »

Mais il était déjà loin.

Non seulement W. a replacé sur les cornes du masque dogon la cravate et la grosse clef de carton, mais il y a ajouté une horrible médaille commémorative de Martin Luther King au bout d'une chaîne de faux or. J'ai enlevé tout cela pour l'après-midi, au moins, quitte à le remettre avant de sortir.] de couper court à tout sentiment de tendresse nostalgique où je n'ai que trop tendance à tomber.

[Interruption : *bu un verre de Coca-Cola. Essayé encore de joindre Gianni*.]

Il faudrait travailler davantage, et plus régulièrement. Ce *journal* n'a encore rien dit de la folle soirée de carnaval à la Rosamunda, de la nuit avec Lillo et Alfonso à la pensione Eddy, ni même, pour remonter plus loin en arrière, de la "librairie" d'Atlanta où nous avait d'abord entraînés, W. et moi, le Greg, je crois, dont je parlais hier soir; et où j'ai, une autre fois, rencontré d'abord un petit Tchèque, Loÿs, qui m'a emmené chez lui puis raccompagné là où il m'avait pris, puis John, le camionneur de Detroit avec lequel je suis allé en Floride, à Orlando, ou de mille autres épisodes encore, comme mes brèves amours, à l'Opéra, avec le trieur de courrier sur le train de Bretagne, qui se plaint que le numéro de code de Nuremberg ait l'air d'un numéro de code vendéen et que la moitié des lettres destinées à la ville des *Maîtres chanteurs* se dirigent d'abord vers La Roche-sur-Yon ou Luçon. Il avait une maison à l'île de Sein. Un vrai Breton, qui s'appelait Jean – un type solide, qu'on imaginait très bien là-bas, entouré de l'estime de tous les villageois.

Mais demain encore, je ne pourrai sans doute pas travailler énormément. Benoît Peeters m'a appelé ce matin, et il doit passer demain après-midi. Il voudrait que j'aille à un colloque de Cerisy, en avril celui-ci, où l'un de ses amis et quelqu'un d'autre doivent parler de *Passage* et d'*Échange* :

« Ricardou pense que ça serait une bonne idée que vous veniez.

– C’est lui qui organise ça ?

– Non, cette fois-ci c’est Raillon, je ne sais pas si ça vous dit quelque chose…

– Ah oui, *Georges*… Ah non, je confonds avec Raillard ! Il me semble d’ailleurs que Robbe-Grillet fait quelque part un jeu de mots sur la ressemblance de leurs noms… »

Le garçon qui travaille sur *Passage* et *Échange* s’appelle Cambier [ARC, CAR, (*MERCIER ET*) *CAMIER*, *QU’EN BIAIS*]. Il paraît qu’il est beaucoup intervenu au colloque Robbe-Grillet. Je vais voir, dans les minutes publiées par 10/18, ce qu’il raconte. D’après la rumeur il a passé, pour préparer sa communication, « une semaine épuisante, mais très jouissive », et il a cru devenir fou. Très bien, parfait – c’est un peu fait pour ça. Je suis curieux de voir son travail, le premier qui nous soit consacré, à Duparc et à moi, par la critique “non journalistique”, *diciamo*. Il me l’enverra, paraît-il, que j’aille ou non à Cerisy.

Vendredi 4 mars 1977, deux heures et demie. (Sur le lit.) W. est installé au bureau, au milieu d’un gigantesque étalage qui couvre tout le tapis. Il est toujours d’aussi agressive humeur, bien qu’il m’ait demandé de traduire pour lui un texte sur Edward Curtis, le photographe des Indiens. Quant à moi je suis toujours malade, avec la même vieille toux de plus en plus profonde. J’ai passé la nuit chez Christian, avec Pascal.

Lorsque je l’ai retrouvé hier soir, à huit heures, devant la Hune, je l’ai à peine reconnu. Il portait un bonnet de laine qui cachait ses cheveux, qu’il a fait couper très courts, ce qui n’était vraiment pas une bonne idée. Je suis censé aimer les cheveux courts, mais il est la seule personne, je veux dire le seul garçon qui soit rendu par eux plus féminin, ce qui, Dieu sait, n’était pas nécessaire. Le pauvre petit n’était guère en beauté. Il avait une rougeur au nez, et des lunettes que je ne lui connaissais pas. Il assure toutefois que ses cheveux poussent de trois centimètres par mois, et que dans trois semaines il n’y aura plus trace de cette malencontreuse idée. Dans trois semaines je doute que nous nous voyions beaucoup.

Nous avons dîné au Rendez-vous des Camionneurs. Il n'avait pas d'argent, un débiteur qui devait le rembourser aujourd'hui lui ayant fait faux bond. Il s'agit en fait de Guy, que W. et moi avions rencontré au Sept. Guy a dit à Pascal que nous habitions un bel appartement, très grand (il s'agit bien sûr de celui de Warhol).

«Et l'autre, c'est son ami ?

– Je ne sais pas. Je lui ai demandé, à l'autre : il m'a dit que oui, mais je ne sais pas, c'est bizarre.»

Pascal m'a téléphoné plusieurs fois, la semaine dernière. Il est tombé sur W. D'après ses récits, à la question : « Est-ce que R. est là?», W. aurait répondu : « Je ne sais pas, je vais voir.» Et il aurait mis deux minutes à aller voir, avant de répondre que non. Et comme W. avait demandé d'abord : «C'est de la part de qui ? », Pascal a conclu, à la deuxième ou troisième édition de ce manège, que je ne voulais pas lui parler. Il a d'ailleurs dit à W. :

« Bon, s'il ne veut pas me parler… »

Tout cela n'est-il pas étrange ? Évidemment, Pascal ne s'étonnait pas que W. ne sache pas si j'étais à la maison ou non, puisque Guy lui avait dit que j'avais un grand appartement. Mais pourquoi W. s'amuserait-il à ce jeu-là ?

« Peut-être qu'il a compris que tu lui demandais si j'étais à Paris ou non, et il est allé voir si mes affaires étaient là…

– Non, non, je ne lui ai pas demandé si tu étais *rentré*…

– Je ne comprends pas. Il est un peu bizarre… »

En fait, Guy était avec Pascal, le soir où nous l'avons rencontré au Sept. Guy lui a dit qu'il partait avec moi. Mais il ne se souvenait plus de moi, ni moi de lui.

Pascal en a assez de la boutique où il travaille.

« Heureusement, je ne vais pas faire ça toute ma vie.

– Qu'est-ce que tu vas faire ?

– Ah, c'est vrai, je ne t'ai pas parlé de mes projets… Eh bien voilà : je chante. Depuis deux ans, déjà, dans des cabarets, des bals, autour de

Toulon. Ça marchait assez bien. Je peux dire [Interruption : *coup de tél. de Christian qui parle d'abord un moment avec W., lequel lui dit :*

«*Je viens de t'envoyer une invitation pour le vernissage de la nouvelle exposition, à la galerie.*

– ...

– Des Indiens d'Amérique, entre 1900 et 1925, des photogravures, très belles, par Edward Curtis…

–...

– Ah, les après-midi, dans la rue des Saints-Pères, vous savez… Je te passe Renaud.

– Ça va ?

– Oui. Non, ça ne va pas du tout, ça continue.

– Moi j'ai fait un tas de trucs, ça va beaucoup mieux.

– Le côté grippe est passé, je n'ai plus de courbatures, ni de fièvre, mais je tousse de plus en plus, de plus en plus profond. C'est très caverneux, préhistorique. La Dame aux camélias.

– Je vois… Qu'est-ce que tu dirais d'un cinéma, ce soir ?

– Ah oui, pourquoi pas ?

– Tu as une idée en particulier?

– Non, je n'y ai pas pensé.

– Tu veux y réfléchir et me rappeler ici, ou bien que je te rappelle vers sept heures ?

– Oui, rappelle-moi, à moins que je t'aie rappelé avant... »] que pendant deux ans, j'ai pratiquement vécu de ça, là-bas ! Et puis bien sûr j'ai voulu monter à Paris, voir ce que je pouvais faire ici. En attendant, je travaille dans cette boutique, mais je commence à avoir quelques contacts. Jean Amadou, je ne sais pas si tu le connais, il passe au Don Camillo, tu sais ?

– Oui.

– C'est mon cousin. Enfin, c'est le cousin de mon père, je suis son petit-cousin. Je dois le voir, la semaine prochaine, avec une cousine qui

sera à Paris. Tiens, je l'emmènerai dîner ici, avant, c'est bien, tranquille, tout à fait ce qu'il faut.

(…)

« C'est pas pour me vanter, mais à Toulon, tu sais, il y a un grand concours pour tout le Var [BAR, BACH, BARBAQUE, CAR, *CAR*, PART, LARD, DARD, *RAVE*], je ne sais pas combien il y a de participants au début, quatre cents peut-être, et puis on n'est plus qu'une soixantaine, et puis il y a des demi-finales, deux groupes de douze, et puis ils en gardent six chacun, et donc on reste à douze pour la finale. J'ai gagné ça. Mais bien sûr, ici, ça ne veut pas dire grand-chose. Enfin, c'est un titre, tout de même. Mais ce qu'il faudrait, c'est des chansons à moi, des choses bien : c'est pour ça, je voulais te demander…

– Mais je n'écris que de la prose, moi… J'ai bien des vieux trucs, peut-être, mais non, ça ne ferait pas des chansons. Est-ce que tu peux prendre des textes qui existent déjà, demander à des poètes si tu peux utiliser leurs œuvres ?

– Ah oui, bien sûr.

– Je connais trois poètes. L'un est Marc Cholodenko, qui a beaucoup de succès en ce moment, il a reçu le prix Médicis, l'automne dernier, peut-être qu'il y a des choses de lui qui pourraient te servir, je ne sais pas. Il faudrait que je te passe ses livres. Ça ne m'ennuierait pas du tout de lui demander. Est-ce que tu peux – ou voudrais – chanter en anglais ?

– Oui.

– Il y a quelque chose de lui qui s'appelle *Albuquerque Blues*, que j'aime bien, je crois que c'est tout en anglais, ou peut-être seulement la fin, je ne sais plus. Et puis il y a un autre poète qui me poursuit depuis un mois, il m'a donné tous ses livres, je ne sais pas comment c'est, mais enfin je pense que c'est un assez bon poète, c'est un traducteur, du grec, et du tchèque, mais il a une œuvre à lui. Et puis enfin il y a Aragon, bien sûr.

– Ah oui, mais là, il y en a trop qui s'en sont servis…

– Oui, bien sûr, tu as raison. Moi je n'aime pas tellement ça, de toute façon. Nous avons des relations un peu étranges, parce que je n'ai

vraiment pas une passion pour son œuvre. Mais il est très gentil. Remarque, ça serait peut-être une bonne chose de le rencontrer, tout de même, parce qu'il peut beaucoup, il connaît bien ce milieu, il peut faire engager n'importe qui n'importe où…

– Ce que j'aimerais, ce sont des textes forts, tu vois, des textes qui frappent, un peu comme Serge Lama, mais moins vulgaires, moins commerciaux... »

Le père de Pascal est professeur de français, sa mère d'éducation physique. Il a un frère de vingt et un ans qui lui ressemble tellement qu'une fois il l'a remplacé dans le restaurant où il travaillait sans que personne s'en rende compte. Il a travaillé à toute sorte de choses. [*Exit W.*]

Cinq heures moins le quart. J'ai payé les factures de téléphone, de gaz et d'électricité et rédigé une note à W. afin de lui indiquer ce qu'il devait sur tout cela. J'attends Benoît Peeters. Au 8-Mai, personne ne répond. Je me demande où est passé Gianni.

Lorsque Pascal et moi sommes sortis du restaurant, hier soir, j'étais trop fatigué pour aller au cinéma, et lui n'y tenait pas non plus.

« Qu'est-ce qu'on fait, alors?

– Je ne sais pas.

– Bon, alors, on va se coucher. Mais on va se coucher ensemble ou séparément?

– Tu me demandes ça à moi ?

– Je ne sais pas, moi…

– Oh, allez…

– Bon, de toute façon, je t'emmène, que tu veuilles ou pas. Mais on va chez toi ou bien chez Christian ?

– Ça m'est égal. Mais, chez moi, le lit est tout petit.

– Chez Christian, il y a le risque qu'il rentre juste au moment où on s'endort. Mais je ne pense pas. Je crois qu'il est en bons termes avec son

amant, ces temps-ci. Je m'intéresse beaucoup à ses relations avec son amant : tout mon petit confort en dépend... »

Cette discussion nous a menés du Pont-Neuf au Châtelet, puis à la place Saint-Michel, *enfin* : celle que domine la statue de l'Archange – je ne sais pas comment elle s'appelle.

Sept heures et quart. Je rentre de la blanchisserie. J'ai oublié de décrocher le téléphone pendant ma courte absence et je crains d'avoir manqué un appel de Christian, qui devait me téléphoner à sept heures. Pas de nouvelles non plus de Jean-Marc, ce qui m'étonne. Dans l'état de déréliction physique et morale où je suis, je suis incapable, dirait-on, de soutenir ce *journal* qui va à vau-l'eau.

J'ai été interrompu plus haut par l'arrivée de Benoît Peeters. À vingt ans, il a l'air d'en avoir quatorze. Malheureusement, rien en lui n'invite à la rêverie libidinale, ce qui a coupé court à tous mes précaires fantasmes à la Verlaine-Rimbaud. Lui et son ami Cambier semblent aussi introduits qu'on peut l'être dans le milieu du Nouveau Nouveau Roman, et il est plein d'anecdotes sur Robbe-Grillet, Simon, Ricardou ou Lindon. On apprend par exemple, ce qui éclaire bien des choses, que la compagne de Ricardou est la fille de la propriétaire de Cerisy. Nous avons parlé bien sûr de nos respectifs travaux en cours. Je n'ai pas envie de noter tout cela. Mélancolie et faiblesse physique, je n'ai envie de rien du tout.

Tiens, je m'aperçois, voulant téléphoner à Gianni, que le téléphone ne marche pas. Il ne manquait plus que ça ! Il a sans doute été coupé juste le jour où, enfin, j'ai payé la facture…

Dix heures et quart. Je regarde la télévision, "Les écrivains et la mémoire" ("Apostrophes") : Mauriac à Malagar. Une dépression épouvantable.

Samedi 5 mars, deux heures et demie. (Sur le lit.) Il fait un temps superbe. W. a ouvert tout grand la porte-fenêtre. J'ai toujours la même

interminable toux.

W. est rentré il y a une vingtaine de minutes. Il est toujours dans le même état d'agressivité déchaînée, qui me paraît un peu anachronique. Il attaque sur tous les fronts, mais, comme toujours, ne permet pas qu'on lui réponde : c'est le roi de la flèche du Parthe tirée en passant la porte (la porte pour la ville ou pour la salle de bains).

J'avais laissé pour lui, sur le bureau, une note portant la somme des dépenses que j'ai faites pour des frais communs, loyer, gaz, électricité, téléphone. Il s'élève contre elle en disant que je lui dois de l'argent [*Il s'en va.*] (Suite, à la table :) et que donc je ne devrais pas lui demander cela, même pas en parler. Je commence à lui répliquer que quatre fois déjà depuis cet été il m'a dit que je lui devais certaines sommes, que chaque fois j'avais payé, et que chaque fois était ensuite survenue une nouvelle demande de fonds; qu'en janvier, lorsque nous avions découvert qu'il me devait deux mille deux cents francs, il avait dit que je lui devais, moi, depuis cet été, deux mille francs, et que donc nous avions considéré que les dettes s'annulaient.

[Interruption : *les tuyaux d'écoulement de la baignoire, du lavabo et de l'évier dans la cuisine sont bouchés et n'en finissent pas de glousser, ce qui me rend fou. Été fermer les portes, faute de mieux. À ce propos : j'ai trouvé cette situation-là à mon retour d'Italie ; tout marchait parfaitement à mon départ – mais, d'après W., c'est moi qui suis responsable* all the same.

Au retour de la salle de bains j'ai aperçu, qui traînait, un numéro récent du New Yorker*, et je l'ai feuilleté paresseusement en ne regardant que les dessins, comme d'habitude.*]

«Arrête, dit-il, je ne veux pas parler d'argent! Tais-toi, je n'ai pas envie d'entrer dans cette discussion!

– Mais c'est vous qui…

– Je pense seulement que tu pourrais faire un geste. Je t'ai entretenu pendant des années. Mais, bien sûr, tu n'as aucune idée de ce que coûte une maison en Grèce, ou de ce que j'ai pu dépenser pour toi pendant notre dernier voyage aux États-Unis. Aucune idée ! D'ailleurs tu n'as aucune idée de ce que c'est que l'argent, pas la moindre ! Si tu avais

travaillé un peu, dans ta vie, au lieu de recevoir toujours de l'argent de tes parents, et de te demander qui était ton père, tu verrais le monde tout autrement! Mais on va voir comment tu te débrouilles. On va bien voir! Tu dis que tu peux vivre sans rien, que tu n'as rien dépensé quant tu étais seul à San Francisco ? On verra : il est grand temps que tu apprennes... »

Cette fureur est tous azimuts. Et la technique, probablement inconsciente, toujours la même :

« J'ai vu Olivier R., hier soir. *He giggles exactly like he did when he was sixteen*. Tu m'as toujours dit que tu étais allé en Écosse avec lui. Il m'a dit que vous n'étiez allés que jusqu'à Nottingham... »

Bien entendu, je n'ai jamais dit que j'étais allé en Écosse avec Olivier, jamais de la vie : mais il n'est pas possible de répliquer. Ayant dit, il passe la porte et s'en va. Aussi faut-il rester avec cette accusation bizarre et tout à fait sans importance, bien entendu, mais qui trouve le moyen d'être tout de même exaspérante : avoir *prétendu* être allé en Écosse avec Olivier… [Interruption : *été chier, essentiellement les suppositoires de la nuit dernière et de ce matin. Feuilleté au retour un petit livre de photographies de W. sur les territoires africains sous mandat de la France à l'Exposition coloniale internationale de Paris en 1931*.]

Bizarrement, de constater l'état d'hystérie dans lequel se trouve W. m'a remonté le moral, on dirait : par comparaison, je me trouve plutôt raisonnable, et calme; ou bien est-ce la persistance du beau temps, qui pourtant rend la maladie plus pénible à supporter et plus triste? Ce matin, je voyais tout de l'œil le plus sombre. Je n'avais pas envie de la moindre chose. La perspective d'aller en avril à Cerisy avec ceux qui sont peut-être, après tout, "mes pairs", me paraissait parfaitement fastidieuse. Toute envie de voyage s'estompe – *des villes et encore des villes* : je me suis rendu compte que, désormais, j'aimais mieux draguer que de visiter quoi que ce soit; les villes ce sont avant tout des corps, pour moi, des visages, des poils, des peaux, des lèvres, des voix, des caresses, des draps sous la lampe (on verra après…).

Mais, ces jours-ci, je n'ai même plus grande envie de relations physiques. Hier soir, vers onze heures, je suis allé au Manhattan, certain de faire une idiotie, puisque j'étais épuisé, sans énergie, et que je me

sentais bien incapable de séduire qui que ce soit. Et, en fait, étrangement (*On ne prend pas les mouches avec du vinaigre*, mais *Il ne faut jurer de rien*), ce ne fut pas une soirée désagréable. Un moustachu blond, presque chauve, très musclé, avec de fortes épaules (non, pas exactement les *épaules* : *avant* les épaules, entre le cou et les épaules, *come si chiame*?) velues et blondes qui me faisaient bander comme un Turc, m'a sucé la bite pendant trois quarts d'heure, à quelques interruptions près, et pour la plus grande satisfaction de toutes les parties concernées, semble-t-il (il a finalement joui sur mes chaussures tandis que son larynx – l'orgasme rompant je ne sais quel défilé des Ardennes – s'ouvrait comme l'armée française devant Guderian (était-ce bien Guderian? Pas le temps de vérifier)).

J'ai passé un moment avec Wallace Potts, le beau metteur en scène virginien, qui est très flirt, mais pas sérieusement, sans doute – de toute façon il ne m'inspire pas particulièrement, maintenant, pour des raisons qui tiennent entièrement au contexte (trop lié à *all that mess*).

J'ai vu Jean-Marc, mais nous nous sommes ensuite perdus dans la foule. Et j'ai échangé de longues et assez frénétiques caresses avec un certain Charles, un coiffeur rencontré jadis au Sept et qui avait refusé de venir à la maison avec W. et moi, une nuit, parce que, disait-il, il n'aimait pas faire l'amour à trois. Il est grand, brun, moustachu, et présente la particularité intéressante, d'un point de vue fétichiste, que les poils de sa poitrine, très abondants, très longs et très lisses, très soyeux, montent très haut le long de son cou, surtout sur les côtés, à l'assaut de la jugulaire. J'avais beaucoup de plaisir à les lécher, et lui, apparemment, à se les faire lécher. Quand vraiment nous n'avons plus pu supporter la chaleur torride de l'*orgy-room*, et après que je m'étais aperçu qu'on m'avait volé, dans la mêlée, tout mon argent, c'est-à-dire cinquante francs, il m'a invité à prendre un verre, en haut. J'aurais pu lui proposer de venir chez Christian, il m'excitait physiquement bien plus que d'autres, mais j'aurais préféré quelqu'un de nouveau, ou d'inconnu, il m'avait un peu agacé en me demandant si j'aimais me faire baiser (« Pas spécialement... »), il était vraiment exagérément bête, j'étais fatigué, et surtout, au fond, je n'avais pas vraiment envie de faire l'amour : je suis rentré me coucher vers trois heures du matin.

Le sentiment lancinant que je suis à côté de la vie, qu'elle m'échappe, que je ne suis pas où je devrais être, et que le temps passe sans moi, prend ces jours-ci des proportions effrayantes. Tous mes plus vagues projets en sont affectés. Aller en Sicile avec Michel et Jean-Louis ? Je m'embêterai en compagnie de ce petit couple amoureux, la Sicile me paraîtra manquer de distractions, je regretterai la drague facile et claire des boîtes milanaises. Où aller cet été? À Mykonos, avec toutes les folles envuittonnées de l'Europe ? Quelle chance de rencontrer dans un endroit pareil qui que ce soit d'intéressant? Mais les autres îles, si j'en juge par les souvenirs de Mytilène, doivent être exagérément solitaires et se prêter mal aux rencontres. Athènes est le grand carrefour de la vie estivale hellénique; et pourtant, cet été, quand j'y étais seul, ou quasiment seul, la ville me paraissait vide, provinciale, marginale – certainement pas le "centre" de quoi que ce soit. "Tout le monde", d'évidence, était ailleurs, et peut-être partout sauf dans cette boîte minable, le Mykonos.

La seule chose qui me donne l'impression d'être au bon endroit, d'adhérer aux lieux, d'adhérer au temps, d'être un peu là (c'est curieux, cette expression familière et flatteuse, "il est un peu là !" – moi je suis beaucoup pas là…), c'est d'y être avec quelqu'un dont je sois amoureux. D'où le désir fébrile de ce que Casimir Estène [EINSTEIN, ALBERT [ALBERT CAMUS, ALBERT CHAR, "ALBERT" DE MA MÈRE, ALBERTINE (→ GILBERTE (LE TÉLÉGRAMME À VENISE) / AGOSTINELLI (→ AGOSTINO → *PRIMA DELLA RIVOLUZIONE* / MORAVIA)), EINSTEIN (→ VOILE, VOILIER, VIOLON (→ VIOL)), *EINSTEIN ON THE BEACH* (→ WILSON), STEIN, WITTGENSTEIN / EST, ÉTÉ, NET, NET, C'EST NET, SAYNÈTE, TAINE, EST-CE TAINE (OU RENAN) ?] appelait drôlement, au temps de *L'Écart*, un « investissement sentimental en catastrophe ». Mais ce n'est pas si facile que ça. La gentillesse de Jean-Marc, sa drôlerie ni son corps ne suffisent. Nos mondes sont trop éloignés. Et si j'aime bien sa tête, elle ne m'inspire ni désir ni passion. Dans l'état de délabrement physique et moral où je suis, je ne vois dans les garçons qui m'entourent, et qui s'offrent, que ce qui n'y est pas : selon les cas, la culture, la "poésie", la sexyté, le "glamour" (non, à la vérité je ne cherche pas le "glamour" – mais il est vrai que son contraire trop criant est parfois affreusement déprimant :

quand on n'est pas très vaillant, les conversations de petits boutiquiers (« Y a Danièle, là, la copine que j'te parle, elle se fait quand même beaucoup plus que moi, et ça c'est pas juste, tu vois, même si bon on est quand même bons copains, c'est pas la question... »), qui d'autres jours vous amuseraient, peuvent mener à une sorte de désespoir (« Qu'est-ce que je fais là, mais bon Dieu qu'est-ce que je fais là ? » ; et *là*, pour le coup, on est *un peu là*, et même que trop…)).

À Jean-Marc (qui lui au moins n'est nullement "petit boutiquier", il faut le dire) j'ai téléphoné tout à l'heure, de chez Jean-Claude. Il n'était pas chez lui, mais l'un des garçons chez lesquels il habite, Alain, le médecin, m'a donné le numéro d'une fille chez qui il devait passer la journée à peindre. J'ai pu le joindre à cet endroit. Nous devons nous retrouver ce soir à huit heures et demie devant un café qui fait l'angle de la place de l'Hôtel-de-Ville et de la rue Beaubourg. Je crains que ce ne soit pas une soirée très gaie. *I need some glamour*.

Peut-être devrais-je aller me promener sur le boulevard. Il est cinq heures, il fait encore beau, il doit y avoir beaucoup de trafic. Mais j'ai l'air fatigué et triste, qui s'intéresserait à moi? En plus, il faudrait "s'habiller" un peu, s'apprêter pour le marché des corps (sans oublier l'allure "désapprêtée", la plus fatigante à obtenir) – quel ennui…

Dimanche 6 mars 1977, neuf heures moins dix, le soir. La télévision est allumée, on y voit un petit film de Claude Chabrol sur lui-même, et après cela doit venir un débat à son sujet, de la série "L'Homme en question". Le film est sans forme, idiot. Bien entendu, c'est volontairement. Mais ce n'en est pas moins idiot pour cela. Faire un film qui paraisse imbécile et soit en fait tout à fait intelligent, ou au moins *intéressant*, cela demande beaucoup plus de travail et de réflexion que n'en témoigne cette fastidieuse pochade : elle est peut-être un peu moins bête au second degré (cette providence des couillons) qu'à tous les autres degrés, mais à tous les autres degrés elle est vraiment d'une connerie sans limites. (Cela dit, je ne tiens nullement Claude Chabrol pour un

“couillon”, pas le moins du monde – je le trouve très sympathique et il est quelquefois brillant (quand il parle de Hitchcock, par exemple); en tant qu’“artiste”, il me semble inégal à un degré prodigieux.)

Un quart d’heure plus tard. J’ai vu le début du débat. Une femme qui est critique cinématographique, ancien professeur de français, et qui ne sait pas prononcer la lettre *o*, reproche à Chabrol de n’avoir pas le courage de dire qu’il est désespéré.

«Tout n’est pas bidon, ce n’est pas vrai! Il y a urgence, dit-elle (ou quelqu’un d’autre). Et puisque vous votez communiste, vous reconnaissez qu’il y a urgence, qu’à certains moments il faut choisir. »

Je suis horriblement fatigué, trop fatigué pour écrire tout ce qui pourrait l’être sur ce petit film et ce commencement de débat. Je ne vais pas ressortir, j’espère que je dormirai. Quand je suis rentré ici à huit heures, W. était là. Il est sorti depuis, m’ayant laissé un petit mot parfaitement inintelligible :

« R. Mille mercis [j’ai fait pour lui la traduction du texte de présentation de Curtis]. But you know, basket ball is better than Inner tennis which was, finalement, the title of Van’s friend’s book. What’s happening ? Thelma. »

Qu’est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Je crois qu’il devient fou.

La maison elle-même participe de tout son cœur, avec une enthousiaste traîtrise, à l’effondrement général. Le téléphone a été coupé. Tous les tuyaux d’évacuation sont bouchés, la baignoire, l’évier, le lavabo, la cuvette des chiottes sont pleins d’une eau croupie rendue jaunâtre par les feuilles de thé qui sans doute sont responsables de la catastrophe. C'est W. qui, en mon absence, aura versé la théière dans le lavabo, par paresse de retirer les feuilles pour les mettre à la poubelle. Mais il ne reconnaîtra jamais qu’il puisse avoir le moindre tort, et il a tout à fait refusé d’aller, lui, pour une fois, chez le plombier, bien que j’aie trouvé cette situation au retour d’un voyage de quinze jours.

Plus j’y songe, plus ce mot qu’il m’a laissé me met en fureur. Non seulement parce que les remerciements qui y sont exprimés en deux mots

y sont assortis d'un "*but*" de trois lignes, mais parce que le temps n'est pas, il me semble, aux devinettes, et que la portée symbolique des termes en présence m'échappe. "*Inner tennis*" peut désigner un excès d'attention aux débats intérieurs, mais "*basket ball*" ? Les connotations les plus évidentes sont d'ordre sexuel ("*basket*" – pour ne rien dire de "*ball*(s)"). Le mieux est d'attacher le moins d'importance possible à tout cela. Si W. veut un jour m'adresser un message clair, il sera toujours temps de s'en soucier; tandis que les oracles sibyllins relèvent de sa technique la plus éculée : éveiller la curiosité, ouvrir le débat, puis s'y refuser ou s'y dérober une fois qu'il est ouvert.

Décidément je ne vais pas ressortir, j'ai trop fortement sommeil et ne ressens pas assez de désirs. Je ne vais jamais au Manhattan ou ailleurs, ces jours-ci, que par fidélité à des désirs en moi d'un autre temps, autoconformisme libidinal, compulsion de répétition et de persévérance dans les manies, car le sexe, au fond, ne m'intéresse guère, en ce moment. Pourtant j'ai passé beaucoup de temps à arpenter le boulevard et la terrasse des Tuileries, cette après-midi, en partie en compagnie de Michel et de Jean-Louis. Mais c'est surtout parce qu'il faisait beau. Le printemps est là, comme presque chaque année, pendant une quinzaine de jours à cette époque. Puis le froid et la pluie reviennent pour trois mois.

Ce matin, Jean-Marc et moi avons pris un petit déjeuner sur la place des Vosges, au soleil – on se serait cru dans une affiche des candidats écologistes. Tout le Marais, le quartier Beaubourg, les abords du nouveau musée, la rue Saint-Denis ont d'ailleurs cet aspect-là, "*Nouvel Observateur*-P.S.U., petit-bourgeois pseudo-intellectuel sympa", et sympa à bon compte maintenant que les prolos ont tous été déportés vers la grande banlieue. On ne voit que jeunes couples charmants, petits papas barbus, mouflets blonds à l'éducation emphatiquement et bruyamment non répressive, petits orchestres amateurs, travelos heureux. Le parvis de Beaubourg donne d'ailleurs l'impression, tant tout y est presque trop parfait, trop figé, trop appliqué dans le bonheur petit-bourgeois, trop volontariste dans la grammaire sociale post-soixante-huitarde, d'une très petite ville pour puzzle ou pour train électrique, ou d'une publicité pour ce genre de banque (mais c'est à présent *toutes* les banques) où vous êtes des amis bien plus que des clients, etc. C'était assez charmant, dans le

genre cucul la praline, auquel nous rajoutions d'ailleurs, tous les deux, dans notre gracieuse hébétude décoiffée et postcoïtale. Nous nous sommes séparés à l'Hôtel de Ville où nous nous étions retrouvés la veille et où il avait laissé son Solex; et je suis rentré à pied. Le carrefour de Buci, où tous les groupes de gauche vendaient fraternellement leurs journaux ensemble au milieu du marché, de *L'Humanité* à *Lutte ouvrière*, accentuait cette impression d'un monde délicieux pour jeune cadre encore mal intégré à la cadrature. W. dormait quand je suis rentré. Je suis trop fatigué.

Dix heures. L'émission sur Chabrol est terminée. «Un déicide, une chose jamais montrée à l'écran» (festival du Film fantastique d'Avoriaz). Sûrement il y a quelqu'un dans cette ville pour qui cette nuit est une *grande* nuit, deux amants qui font l'amour pour la première fois avec enthousiasme, quelqu'un de jeune et de vigoureux qui a envie de draguer et de s'amuser. Je les envie. Au moins j'ai sommeil, je ne sais pas pourquoi, c'est déjà ça – la grippe, sans doute, ou les suppositoires… Ce matin le soleil entrait dans la chambre de Jean-Marc, il a alors voulu se lever, j'aurais pu dormir encore longtemps, nous n'avions pas l'heure, il prétendait qu'il était tard, nous nous étions pourtant couchés tôt, aussitôt après dîner, vers dix heures; mais j'étais fatigué – *lui aussi* d'ailleurs : il toussait presque autant que moi, nous nous étions même endormis avant de finir de faire l'amour, et pourtant c'était plutôt bien, parfaite coïncidence des *tempi*, en tout cas, comme toujours tous les deux.

Le film du "Cinéma de minuit" est un film à sketches, *Les Sorcières*, de Bolognini, Visconti, Pasolini et je ne sais qui encore. Je l'ai déjà vu. W. avait daigné s'en amuser, jadis. Il me semble que la séquence de Visconti était assez distrayante, celle de Pasolini très rasante (le Pasolini *farce*, avec Toto (que je ne supporte pas, tout Comnène qu'il est)). Je pourrais sans doute dormir dès maintenant. Mais ce qui serait horrible, ce serait de se réveiller à trois heures du matin. Comme c'est triste de n'avoir pas une maison où je pourrais recevoir qui me plairait quand il me plairait, comme W. grâce à Warhol ! J'ai envie de passer des soirées tranquilles avec quelqu'un que j'aimerais, pas d'aller baiser dans des lits

inconnus où, même si je dors longtemps, je me réveille épuisé, je ne sais pas pourquoi.

Il n'y a plus non plus de fortes lumières dans cette maison – la moitié des ampoules sont cassées, les ombres sont partout. La merveille, dans ces conditions, est que je ne sois pas *encore plus* déprimé. Mais je suis trop fatigué pour la noble mélancolie, sans doute. J'ai merveilleusement sommeil, pourvu que ça dure… J'en ai connu tellement, de ces sommeils qui vous paralysent à dix heures du soir et vous abandonnent à minuit, tout guillerets, pour aller voir ailleurs…

Lundi 7 mars, deux heures (sur le lit). W. est au bureau, à côté. Il est toujours dans le même état d'agressivité générale qui me paraît parfaitement anachronique :

[Interruption : *il me dit que Ruth Prestridge s'est mise en ménage avec un architecte qui a une maison à Naples, Floride :*

« *Voilà ce que j'appelle du travail rapide*. »]

« Je veux dire, vous ne pourriez pas me détester plus que je ne vous déteste; mais je ne vois vraiment pas l'utilité, au stade où en sont les choses, de multiplier les attaques les plus gratuites, de me dire que je n'ai aucun goût…

– Vous avez le goût du XIXe siècle…

– ... ou aucune connaissance en droit, d'autant plus que je n'ai jamais prétendu avoir du goût ou connaître du droit. Dire ce genre de choses ne sert vraiment à rien. Puisque nous sommes obligés de vivre ici ensemble un certain temps, autant que ce soit le moins désagréablement possible. Moi, je ne te dis pas ce que je pense de toi... »

Mais il n'y a rien à faire. J'appartiens au XIXe siècle, je n'ai pas changé depuis le petit dandy prétentieux et insignifiant dépeint par Casimir dans *L'Écart*, je n'ai rien à faire de mes journées, et en tout cas ce que je fais est beaucoup moins important que ce qu'il fait, lui – et d'ailleurs je suis un con.

[Interruption :

« *Qu'est-ce que c'est, la bataille dans laquelle il y avait le duc de Vendôme, où il aurait pu être peint par Mignard ?*

– Je ne sais pas : le duc de Vendôme a été dans des dizaines de batailles.

– C'était à quelle époque ? Sous Louis XV ?

– Louis XIV.

– Ah oui… C'était son frère, non ?

– Non.

– Qu'est-ce que c'était ?

– Un cousin bâtard assez éloigné. »]

Il m'a fait toute sorte de reproches, le mieux fondé d'entre eux étant que je porte des chemises blanches qui sont à lui, ce qui est vrai, car elles ne sont pas faciles à reconnaître des miennes. Je lui ai demandé aussi poliment que possible s'il pouvait faire un peu d'ordre parmi ses affaires – une grosse valise à lui est dans la chambre depuis je ne sais quand, il a dans tous les coins des piles de revues et de magazines.

[« Est-ce que vous avez l'adresse de cet antiquaire, cet ami à vous qui était ici il n'y a pas si longtemps?

– Non.

– Vous n'avez pas son adresse ?

– Non. »]

Le petit lit en est entièrement couvert.

« Après tout, c'est mon lit.

– Tiens, pourquoi *mon* lit ?

– Mark me l'a donné.

– Je ne savais pas qu'il l'avait donné à toi plus qu'à moi. Et c'est moi qui l'ai apporté ici.

– C'est bien que tu aies fait quelque chose, pour une fois. De toute façon, je vais l'emporter.

– Le lit?

– Oui.

– Ah bon.

– J’emporterai aussi presque tous mes livres, comme ça tu ne pourras pas te plaindre, tu auras de la place. Et puis tu n’as pas pour bien longtemps à patienter, je pars bientôt pour l'Amérique. »

Cinq heures vingt. J’attends un coup de téléphone de Jacques Cousinet que j’essaie de joindre depuis deux heures au théâtre de Gennevilliers où il m’a invité à la première, ce soir, d’une mise en scène de l’*Attila* de Corneille. Il m’a appelé ce matin, et a arrangé très gentiment que la femme du metteur en scène vienne me chercher, à sept heures et quart, pour m’emmener en voiture avec elle à Gennevilliers. Mais j’ai compris, tout à l’heure, à un coup de téléphone de Peter Chatel, l’acteur allemand, que W. avait également l’intention d’aller là-bas. Il a invité Peter, apparemment, et aussi un certain Michel dont le nom ressort beaucoup, ces temps-ci, dans ses conversations téléphoniques et ses papiers épars. Il l’a appelé au téléphone, au début de l’après-midi.

« Tu sais que nous sommes invités... »

Je n’ai pas compris, à ce moment-là, qu’il s’agissait du théâtre ce soir… *Nous sommes invités*… Très *couple*, déjà. Est-ce que Jacques connaît ce Michel, l’a rencontré avec W., et les a invités tous les deux expressément? En tout cas, je n’ai aucun désir de me retrouver là-bas, seul, si W. doit y être aussi avec son amant du moment. Il se moquerait bien de ce sentiment, qu’il attribuerait, sans nul doute, à mon caractère du XIXe siècle, comme il dit. Mais je continue à penser que la séparation de deux êtres qui ont vécu ensemble huit ans est une chose grave et triste, et qu’il vaut mieux éviter, autant que possible, les situations embarrassantes ou ridicules, de même que les insultes inutiles. Cependant, lui prend tout cela très légèrement, comme toujours, et serait plutôt porté à la plaisanterie.

Jacques n’a pas l’air de rappeler. Il a dit au théâtre, il y a deux heures, qu’il arrivait là-bas d’une minute à l’autre, mais il est aussi peu digne de foi que W. J’ai pourtant besoin, de toute urgence, du numéro de cette femme pour la prévenir que je ne viendrai pas ce soir et pour lui dire de ne pas se déranger. Mais si Jacques n’appelle pas, je ne pourrai qu’aller

au rendez-vous, à sept heures et quart, et n'expliquer qu'alors que je ne viendrai pas…

Que je sois jaloux, bien sûr. Cependant, la douleur précise, pointue, acérée de la jalousie s'enfonce et se perd dans une tristesse plus grande, générale, qui, à durer trop longtemps, déboucherait sans doute sur une vraie dépression. C'est effrayant, je n'ai envie de rien. *Si*, d'être amoureux, mais j'imagine mal qui pourrait être l'élu, sinon à quoi il pourrait ressembler physiquement. Tous les milieux, vus d'ici, d'aujourd'hui, de maintenant, de cet état méchamment cotonneux où je gis, me paraissent rasants, prévisibles, fastidieux. Inconsciemment, les critères de W. se sont instillés en moi, même si les cercles qu'il pratique, sur-codés, tout parcourus d'un discours sur l'art contemporain et d'une échelle de valeurs, *des valeurs*, plutôt, dont ne m'apparaît plus que la fonction de cohérence et d'exclusion sociales (et "mondaines"), m'attirent aussi peu que les autres.

De jeunes écrivains? La visite de Benoît Peeters m'a convaincu pour quelque temps qu'il n'y avait là, non plus, que jouissance d'un langage commun, rivalité dans sa maîtrise, dialectique de l'exclusion/appartenance, et pas mal d'étroitesse.

Les "mondains", outre que je n'ai aucune arme pour les séduire, sont sans charme à mes yeux, sinon peut-être l'aisance et la mobilité que donne l'argent – car il est vrai que la dépression frappe plus fort qu'ailleurs, tout de même, dans des chambres de bonne sans lumière où la couverture trop courte vous laisse les pieds à l'air. W. a ses grandes entrées, bien sûr, dans la couche la plus intéressante du "monde", la seule envisageable, sans doute, celle qui partage les codes de l'avant-garde internationale (*tipo* Saõ Schlumberger, mettons (*as opposed to* Jacques de Ricaumont)). Mais mon scepticisme est tel, justement, à l'égard de ces codes-là, que je me vois mal tâcher de les pratiquer, quand bien même j'y serais convié.

Le fond de la dépression est peut-être là, justement : ne plus percevoir aucun discours que dans son aspect de *code*, n'y voir plus qu'une figure obligée de tel ou tel ballet bien connu, n'entendre plus que des *tirades*, des présentations de lettres de créance (« Elle a un très beau Bruce Nauman »), des récitations d'arbres généalogiques (au sens large, bien

sûr – il peut s'agir de Ricardou ou des formalistes russes autant et plus que de l'Olympe twomblyen, des Beauvau-Craon ou du comte Molé). Ah, les moralisateurs à l'ancienne triompheraient s'ils m'entendaient reconnaître que *même* draguer quelqu'un et aller faire l'amour ne me paraît plus qu'une convention banale, rendue plus forte encore et plus conventionnelle par l'étroit déterminisme sexuel qui règne dans cette ville : à aller dans les mêmes boîtes on ne rencontrera que les mêmes gens, ou leurs semblables. C'est un peu moins vrai, reconnaissons-le, du Sept, où du moins il y a quelque passage international, que du Manhattan. Mais le Sept est la chasse gardée de W., et je n'ai pas envie d'y tomber sur lui.

Il est six heures cinq – pas de nouvelles de Jacques, impossible de prévenir cette femme, quel ennui ! En plus W. va rentrer, il semble qu'il ait donné rendez-vous à Peter Chatel à sept heures ici. Je passerai la soirée à regarder *Monsieur Verdoux*, bien que ce soit en français, malheureusement, puis j'irai faire un tour au Manhattan – le lundi c'est peut-être un peu différent : le jour le plus creux de la semaine, on ne doit y rencontrer que quelques esseulés comme moi.

[Retour de W., justement.]

Mardi 8 mars, deux heures et demie (sur le lit). W. est à côté. Il m'a dit que je pouvais m'installer au bureau, qu'il n'avait que deux ou trois papiers à voir et qu'il allait sortir. Nos rapports, pour une fois, étaient à peu près convenables, entachés de sa part ni d'extrême agressivité ni d'emphatique bonne humeur, qui est plutôt pire; mais il vient de me demander si j'allais ce soir voir la pièce de Severo.

« Oui, je pense. Pourquoi, vous aussi?

– Oui, je pensais y aller, mais enfin, puisque ça semble vous déranger, je peux y aller un autre jour... » (En riant – cela a suffi à rompre le précaire équilibre : si l'heure est à l'ironie (je suis un type du XIXe siècle tellement rigide, coincé et manquant de décontraction, qu'il ne peut même pas souffrir d'apercevoir au théâtre, de loin, ses anciennes amours avec quelqu'un d'autre : a-t-on idée d'être aussi bête, aussi vieux jeu?), aucun semblant de contact, ou même de paix n'est possible…)

W. appelle un certain M. Ridel, qui l'a appelé tout à l'heure : j'avais répondu, sur ses instructions, qu'il n'était pas là. L'objet de la démarche est un dessin de Duchamp que ce monsieur désire vendre. Mais il pourrait être question de bien davantage, m'explique-t-on :

« Il possède des photographies prises par Brancusi de ses sculptures, et aussi des portraits de Satie, et d'autres. Ça peut être bien, non? Il n'existe pas beaucoup de portraits de Satie. Oh, j'ai reçu une très jolie carte de John Baldessari [il me la montre : coucher de soleil sur le lac Érié, vieille reproduction de peinture, apparemment]. Le texte aussi est bien. Plein de jeux de mots. Il m'a fallu un moment pour tout comprendre. Je n'ai toujours pas éclairci l'histoire de ce Malevitch, j'espérais qu'il l'avait repris pour me le donner. Tu as vu cette invitation de Kirilli [*il me l'apporte*] ? Kirilli en forgeron. *It's just too funny*. J'aime beaucoup son nom en gros caractères, et puis au-dessous, en tout petit, *David Smith*, *Barnett Newman* et (*je ne sais plus qui*). »

Il s'agit d'une exposition chez Ghislain Mollet-Viéville. En bas, à gauche, on peut lire encore :

«Avec la participation de Florian [FLORE, FLORA, CAFÉ FLORIAN (À VENISE), ORAN, NORA, ARON, ORIENT, GRAND ORIENT, LORIENT, LORAINE, FLORIDA] __, forgeron».

Je n'ai plus la carte sous les yeux. La semaine dernière, à Milan, j'ai parlé avec Giuseppe et Giancarlo de la beauté de certains prénoms italiens, parmi lesquels *Floriano*, qui était celui de ce garçon de Turin, ville dont il arrivait en la compagnie d'un ami, turinois lui aussi, mais de fraîche date celui-là, quelqu'un de __ , je ne connaissais pas le nom de cette ville :

« C'est au nord de Venise, a-t-il dit.

– Dans la province d'Udine ?

– Non, non, *X* est dans la province de *X* – c'est le chef-lieu.

– Oh là là, *la gaffe*…

– Mais non, pas du tout! »

Non, l'horrible gaffe, en fait, restait à commettre et n'allait pas tarder à survenir. Les deux Turinois étaient à Milan pour le week-end. L'un

repartait ce jour-là, dimanche, en fin d'après-midi; le second, *Floriano*, donc, le lendemain matin. Ils attendaient Giuseppe, le voisin de Giancarlo, qui était allé voir son père, soi-disant ; et ils commençaient à trouver que cette visite prenait bien longtemps. Ils en plaisantaient, et de la vie sexuelle de Giuseppe en général.

« Giuseppe, disait Floriano, ce n'est pas un boulier qu'il faudrait pour compter ses amants, c'est un ordinateur… »

C'est ce jour-là que j'ai commencé à être malade. J'ai été pris de douleurs au ventre, je me suis allongé, et Floriano, qui est en dernière année de médecine, m'a soigné. L'autre Turinois était parti, Giuseppe était arrivé. Giancarlo était là, il y avait eu chez lui beaucoup de passage cette après-midi-là – un certain Renato, que Giancarlo trouve superbe, étudiant en architecture qui travaille avec lui (il venait chercher une réplique du Plan des Artistes, pour un examen), deux autres, dont un Guido, mais pas celui du premier soir (qui était définitivement sorti de la circulation à ce moment-là), et son ami.

Quand mes douleurs au ventre ont été passées et que j'ai commencé à aller un peu mieux, nous avons discuté du choix d'un restaurant. Giuseppe a suggéré celui où travaille Gianmaria.

« Renaud connaît : il y est allé faire l'amour, a dit Giuseppe.

– Oui, et Gianmaria m'a dit qu'il allait chez toi à Paris au mois de mars», ai-je dit.

Plus tard, au restaurant, tandis que Giancarlo et Floriano étaient aux toilettes, Giuseppe m'a dit :

« Tu as fait une gaffe, hein.

– Ah oui ?

– Floriano et moi, on est ensemble depuis un an. Il est très jaloux de Gianmaria. Et toi tu vas dire que Gianmaria et moi on va ensemble à Paris le mois prochain !

– Oh là là, c'est horrible ! Je suis absolument désolé. Je suppose que c'est irréparable ?

– Non, non, je ne crois pas... » (mais, en fait, il voulait dire oui.).

Le dîner et la soirée en furent tout à fait gâchés.

[Interruption. « *Vous pensez que je peux appeler le Maurice de Jacques de Ricaumont pour lui demander comment il fait son créole punch ?*

– *Je ne sais pas.*

– *Je suppose que ça serait considéré comme mal élevé…*

– *Je ne sais pas.*

– *Parce que j'aimerais avoir quelque chose à boire au vernissage, mais je ne sais pas quoi...* »]

« Je t'expliquerai après, disait Giuseppe, à part, à Floriano, ce n'est rien de grave.

– Oh, toi, je t'en prie, n'en rajoute pas… »

Mais Floriano, très gentilhomme, ne faisait pas une gueule *générale*, comme sans nul doute j'en eusse fait à sa place. Il restait assez souriant, même à l'égard de Giuseppe. L'ambiance n'en était pas moins plutôt tendue. La pensée de ma gaffe accroissait mon malaise physique, qui revenait, ou l'inverse. C'est à ce moment-là que nous avons parlé de la beauté des prénoms italiens.

«Dans l'aristocratie, il y a des prénoms extraordinaires... », disait Giancarlo qui en a cité plusieurs, tout droit sortis de l'Arioste.

« Dans l'aristocratie française aussi il y a des prénoms très étranges, qui ne se rencontrent et ne se transmettent que dans une seule famille : *Nompar*, *Othenin*, *Mériadec*.

– J'aime beaucoup les prénoms français, disait Floriano : *André*, …

– Ah non, *André* c'est horrible…

– Décidément, ce soir, dit Giuseppe, je crois que tu ferais mieux de te taire.

– Le plus beau prénom français, pour moi, dit Giancarlo, c'est *Fernando*… »

Il adore Fernando, le Portugais, l'ex-futur-ex-amant de Dominique le Jardinier, « un des types les plus sexy que j'aie vus de ma vie », dit-il.

« Ce n'est pas qu'il soit tellement beau, mais rien que de le regarder…, dit-il. D'ailleurs, les Portugais... »

Il est une des seules personnes que je connaisse qui partage ma passion pour les Libanais.

«Et les Marocains, les Marocains? demandait Giuseppe.

– Ah non, ça c'est trop loin. Je m'arrête en Sicile. »

Nous sommes rentrés tous les quatre en taxi, dès la dernière bouchée avalée. Ce n'était d'ailleurs pas un très bon dîner, dans un restaurant gay tenu par une formidable patronne à l'air de sous-maîtresse de ville de garnison. J'ai mangé du *roast-beef*, qui s'est révélé être quatre tranches d'une minceur invraisemblable, apparemment crues, tout à fait écœurantes. Il est vrai que n'importe quoi m'aurait écœuré, tant j'avais le cœur sur les lèvres. J'ai failli vomir sur le trottoir, devant le restaurant. Nous nous sommes séparés dans le hall de l'immeuble, Giuseppe en habitant une autre partie. Dans la petite cour, j'ai dit à Giancarlo :

« C'est horrible, cette histoire, ma gaffe : je déteste ça, c'est tellement bête…

– Oh, Giuseppe aime les drames. »

Cette nuit-là, on a monté mon sommier dans la chambre du dernier étage, et j'ai dormi à côté de Giancarlo qui tendait un bras par-dessus le vide étroit qui séparait nos deux lits, et de sa main serrait la mienne. Je lui ai caressé le bras un moment, il n'a pas fait d'autre geste, nous nous sommes endormis. [*W. vient de sortir*.]

Quatre heures moins le quart, à la table. Je viens d'appeler le théâtre d'Orsay afin de retenir des places pour la représentation de ce soir de *La Plage*, de Severo Sarduy, qui m'a envoyé une invitation. Des places, malheureusement, il n'y en a plus.

« Oh, vous êtes sûre ? J'ai vu l'auteur hier, il m'a dit qu'il fallait absolument que je vienne ce soir.

– Moi, je ne peux rien. Maintenant, si vous voulez remuer ciel et terre…

– Je peux essayer, peut-être…

– Bon. »

Elle me passe quelqu'un d'autre, qui va trouver une solution… Après l'arrangement de tout à l'heure avec W., il est important, si je veux voir cette pièce, que je la voie ce soir.

Hier soir, au beau milieu de *Monsieur Verdoux*, j'ai été pris d'un si abominable accès de tristesse que j'ai failli fermer le poste et écrire une lettre à W. Mais à quoi cela servirait-il? Que je sois triste, il le sait bien. Et puisque nous en sommes arrivés à la présente situation – apparemment étrange, puisqu'elle n'a à son origine aucun incident particulier, ou si mince – à cause de l'impossibilité où nous nous trouvions, par indifférence totale de sa part, me semble-t-il, de communiquer l'un avec l'autre, une lettre, certainement, ne pourrait rien changer. Sans doute ne la lirait-il même pas, comme il est déjà arrivé une fois. Il ne veut pas parler avec moi, ou seulement de choses qui me paraissent, dans les circonstances, les plus vaines qu'on puisse imaginer; il ne peut me proposer que de partager un joint ou de dîner avec Machin de Ravenel : frapper à sa porte, *so to speak*, dans cette atmosphère, tâcher de m'ouvrir son attention, ne serait d'aucune utilité. Il sait très bien que, s'il a quelque chose de sérieux à me dire, je serai toujours prêt à l'écouter, à condition de pouvoir un peu me faire entendre aussi, ce qui est précisément ce qu'il ne m'a jamais permis, dernièrement. De toute façon, il est peut-être déjà trop tard. Il est peut-être amoureux. Hier soir, vers une heure du matin, comme je sortais du Manhattan avec Jean-Marc, je l'ai vu qui y arrivait en taxi en compagnie d'un garçon qui me semble être le même que celui que j'ai aperçu, un soir, sortant d'ici avec lui. C'est un garçon qui paraît jeune, plutôt joli, et qui a l'air gentil : brun, moustachu – tout à fait le genre que je draguerais sans hésiter, à vrai dire, et que j'ai dragué dans le passé. Bizarres, ces influences réciproques. Je suppose qu'il s'agit du Michel dont le nom réapparaît ici et là depuis bientôt un mois : il a certainement une bonne dose de *staying power*, celui-là.

Les liens qui nous unissaient, W. et moi, devaient avoir vraiment une force inouïe pour qu'aujourd'hui encore, après si longtemps, après tant de brouilles, de ruptures, de réconciliations et de re-ruptures, de rancœurs accumulées, d'hostilité réciproque, ils puissent être la cause de sentiments si violents et, en l'occurrence, si douloureux, en tout cas de mon côté; et pour que je sois enserré de façon si étroite, comme au

premier jour, dans des filets qu'on aurait pu croire, depuis le temps, déchirés de tous les côtés. En face ne s'observe que le plus parfait détachement, qui découragerait absolument toute tentative de ma part, même si je cédais tout à fait à la tristesse et au besoin désespéré d'un peu d'affection, de faire un geste, de lancer un appel, d'essayer une fois de plus de briser le mur sans cesse plus épais qui s'élève entre nous. Et l'on ne sait pas si ce détachement est *réel*, et si, dans ce cas, il faut souffrir de son côté absolu et final, ou bien s'il est *joué*, et s'il n'y a qu'à se lamenter de la sottise monstrueuse qu'il impliquerait alors; ni, des deux, ce qui est pis.

L'orchestre de Saint-Martin-des-Champs est placé sous la direction de Sir Neville Marriner.

Le sieur de Sainte-Colombe, qui fut le maître de Marin Marais, appartient à cette école française qui…

Il ne se passe pas un instant où je ne sois tenté de me saisir du téléphone et de l'appeler, ou de me rapprocher de lui quand il est ici, et de lui dire :

« Je suis horriblement triste, est-ce qu'on ne pourrait pas parler ensemble, *discuss things over* une fois de plus, etc. »

Mais le souvenir de l'accueil glacé, ou, pis, ironique, que ce genre de démarche a reçu dans le passé, et ne manquerait pas de recevoir de nouveau, et même sous une forme aggravée étant donné l'humeur triomphaliste où il semble être en ce moment, me défend de m'abandonner à cette tentation permanente. Rien à faire, donc, qu'espérer que cette tristesse, avec le temps – mais combien en faudra-t-il ? –, se lève un peu, comme un brouillard de Lombardie sur les peupliers, le fleuve, les faubourgs industriels de la grande ville rongée d'humidité, de froid et de siècles. En attendant, elle bouche la vue de tous les côtés, il faut une canne blanche pour aller pisser au bout du couloir (de la mort…).

Cinq heures vingt-cinq. Je fais chauffer de l'eau pour le thé. À la radio, on entend ce qui me semble être une sonate pour clarinette et piano, très agréable, je ne sais pas de qui. Je viens de passer beaucoup de temps au

téléphone avec Michel P., avec Gianni, Christian. Du moins ai-je de gentils amis… Mes relations avec Christian ont évolué sans accroc de la façon la plus heureuse, nous nous aimons l'un l'autre clairement et chaleureusement et ne nous voulons que du bien, comme dit la langue italienne.

Six heures moins dix. Feuilleté *Le Matin de Paris* en buvant du thé. Il s'agissait de la *première* sonate pour piano et clarinette de Brahms. Il y en a donc plusieurs ? Ce n'est pas la fameuse.

Christian est furieux parce que Roland lui a fait la surprise de se raser barbe et moustache :

«Plus un poil, tu te rends compte, c'est vraiment pas possible ! J'ai envie d'aller à Rome. Mon ami César m'a invité. Mais si je fais ça, le retour risque d'être difficile. Le retour d'Amsterdam s'est bien passé, mais là, ça risque d'être beaucoup plus difficile. »

Michel, quand je l'appelle, me dit que lui-même allait m'appeler d'une minute à l'autre pour me demander si je pourrais lui avoir des places pour *La Plage*.

« Je te téléphonais justement pour te proposer d'y aller ce soir; mais bien sûr j'étais certain, marié comme tu l'es, que tu ne pourrais pas…

– Si, si, je peux! Au contraire, ça tombe très bien.»

Nous devons donc nous retrouver à huit heures et quart dans le hall du théâtre.

Quant à Gianni, il n'a pas fait l'amour avec Claude depuis deux mois. Claude a de l'herpès sur le zizi.

« Oui, mais moi, je sais que tu t'amuses ailleurs…

– C'est toi qui m'as entraîné…

– Oh, je ne pensais pas seulement à ça. » [Interruption : *coup de téléphone de Jean-Marc : « Alors, tu as bien dormi ?*

– Tu parles, avec toi qui n'arrêtais pas de te tourner et de te retourner et de te tortiller…

– J'étais malade.

– Eh ben, ça fait deux… Alain m'a offert un petit déjeuner, ce matin, il a été très gentil.

– Tu es allé le voir ?

– Non, je sortais sur la pointe des pieds, il a ouvert la porte et il m'a invité.

– Qu'est-ce que tu fais ce soir ? Tu vas au théâtre ?

– Oui, comment le sais-tu ?

– Eh bien, comme tu n'y es pas allé hier, je pensais que…

– Ah oui… Non, ce n'est pas la même pièce… Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

– Moi, je vais sortir.

– Où ?

– Au Manhattan, sans doute, cinq minutes. J'ai décidé d'aller au Manhattan tous les soirs, cette semaine, ça ne m'est jamais arrivé de ma vie.

– Ah, on va se voir, alors.

– Ce soir ?

– Non, pas ce soir : dans la semaine.

– Je suis désolé de t'avoir empêché de dormir…

– Non, non, c'était assez agréable, au fond, cette présence chaleureuse qui… dont…

– Grippale, plutôt. Je me suis levé pour prendre des médicaments.

– Salaud, tu m'as dit que tu n'en avais pas.

– J'en ai trouvé, dans la nuit.

– Ouououais…

– Tu es doux, tout de même…

– Ah, mon pauv'monsieur, on est trop doux pour ce monde cruel.

– C'est vrai, on ferait mieux de se flinguer tout de suite.

– Oui, ou de partir pour Palavas-les-Flots.

– Beurk, non… Arcachon : moi, je veux aller à Arcachon. Mais moi je suis de plus en plus sain, de plus en plus équilibré, de plus en plus heureux, épanoui.

– Il ne te reste plus qu'à voter Chirac.

– Ça n'a rien à voir!»

En fait, la nuit dernière, nous n'avons même pas fait l'amour. Il est vrai que j'étais épuisé, par la grippe et parce que j'avais déjà enculé, au Manhattan, un grand type chauve, moustachu, très poilu, qui ressemblait au duc de Morny et aussi à Luigi avant qu'il ne se rase les poils de la poitrine et du ventre. En fait, il m'excitait beaucoup, physiquement – plutôt trop, car lorsqu'il m'a fait la surprise et l'honneur de se retourner et de me présenter son cul, j'ai joui presque aussitôt après être entré en lui, hélas.

La première fois que nous avons fait l'amour (cet hiver), Luigi et moi, le soir de mon arrivée à Milan, il m'a dit :

«J'aime ton palmier *[c'est-à-dire : les poils de ma poitrine].*

– Qu'est-ce qui est arrivé au tien ?

– Oh, je me suis rasé, les poils étaient trop longs, ça n'était pas hygiénique... »

Étrange… Comme il m'a dit qu'il n'avait fait l'amour avec personne depuis le 31 août, je doute qu'il ait attrapé des crabes. Toujours est-il que cette bizarre toilette intime a largement ruiné mes élans et a eu un effet désastreux sur nos relations – sexuelles d'abord, mais le reste a eu tôt fait de suivre. Ce qui m'excitait le plus, physiquement, chez lui, étant ses poils, qu'il les eût rasés créait comme un trou d'air (libidinal). En plus, comme ils commençaient à repousser, ils faisaient mal. J'essayais de me rappeler des pages lues dans Buffon, du temps (aux Garnaudes encore, à Chamalières, je crois bien) où je lisais Buffon comme un auteur porno, dans une édition du XVIIIe siècle en quinze ou vingt volumes : les jeunes hommes des îles Je-ne sais-plus-quoi se rasent les poils de tout le corps afin que leur pilosité devienne de plus en plus drue, de sorte que, lorsqu'on leur présente des vierges, ils se piquent d'honneur à les mettre en sang de la tête aux pieds, ou de la tête au con, rien qu'en leur faisant l'amour. Celui dont les poils coupés et qui repoussent ont le mieux

ensanglanté sa partenaire est le plus respecté des jeunes mâles du village. Mais ce joli petit film exotique ne suffisait pas tout à fait à m'exciter, tant j'étais déçu. L'austère Luigi, pourtant, mourait d'envie d'être baisé.

«Enfonce, disait-il, enfonce!»

Hélas, ma bite n'entrait pas dans son cul.

« C'est que personne n'est allé là depuis six mois. »

Il aurait fallu le lécher. Mais son cul aussi était rasé, je n'avais aucune envie d'enfouir le visage et la langue entre ses poils courts et durs qui me dégoûtaient plutôt. Finalement, cette fois-là, j'ai joui sur lui, et lui s'est branlé. Ce n'était pas de très bon augure. Comparés à ces premiers ébats, les suivants, trois jours plus tard, un samedi, furent triomphaux. À force de lui mettre, à la main, de la salive entre les fesses, je suis arrivé, cette fois-ci, à le baiser. Mais le cœur n'y était plus. Et c'est cette nuit-là que j'ai découché, à la Pensione Eddy, avec Lillo et Alfonso, ce qui (pour simplifier) provoqua la crise et mon déménagement vers l'hôtel Marino.

Mercredi 9 mars, *trois heures vingt*. C'est la première fois [*Interruption : coup de téléphone de Jean-Christophe Cambier, le garçon – il a vingt ans – qui prépare un travail sur* Passage *et* Échange *pour le petit colloque qui doit se tenir à Cerisy au début du mois d'avril. Il se préoccupe surtout des citations, de leur traitement et de leur évolution; et il voudrait me voir pour que je l'aide à identifier certaines d'entre elles, dont il n'est pas sûr.*

« C'est très gentil de votre part de vous occuper de ces livres – enfin, je n'en sais rien : peut-être que vous ne vous en occupez pas de façon gentille, après tout….

– Non, j'imagine. Mais ça m'intéresse beaucoup... »

Benoît Peeters disait l'autre jour :

«Minuit aurait pu tenter avec moi un effet Minou Drouet, mais ce n'était pas dans l'esprit de la maison [en effet…]. De toute façon, Cambier, lui, était bien plus précoce encore, parce qu'il a participé au colloque de Cerisy sur Artaud et Bataille – ça remonte à quoi, 72 ? »

J'ai dit d'abord à Cambier que j'étais chez moi toutes les après-midi, et il voulait passer demain.

« Ah, demain, malheureusement, non, première exception, j'avais décidé de sortir l'après-midi, ce qui ne m'arrive pratiquement jamais [je pense aller enfin à Beaubourg]. Est-ce que vendredi vous irait aussi bien ? Remarquez, si vraiment demain vous va mieux, je peux aussi sortir vendredi.

– Non, non. C'est un peu pressé maintenant, mais de toute façon je ne vais pas travailler avant le week-end. Vendredi, c'est très bien. En début d'après-midi ?

– Parfait. Qu'est ce que vous considérez exactement comme "début d'après-midi" ? Trois heures ?

– Oui, oui, très bien. »], ces jours derniers, que W. n'est pas à la maison en début d'après-midi. En fait, au lieu de me mettre directement au travail, j'en ai profité pour lire un numéro du *Monde* vieux de deux ou trois jours. J'ai aussi téléphoné à Paul, qui savait que j'étais passé le voir sans le trouver, hier, en fin de matinée, rue Racine, comme je sortais de chez le coiffeur.

« Qu'y a-t-il de neuf?

– Oh, j'ai eu une nouvelle entrevue professionnelle, hier : je ne sais pas ce qu'il en sortira. J'ai peur d'avoir été un peu trop exigeant : pécuniairement, d'abord, et puis sur le plan administratif. Mais, tu comprends, si c'est pour être lecteur ailleurs, autant rester ici – je veux pouvoir publier les livres que je veux, et puis aussi qu'ils soient lus…

– Ah, très bien. J'approuve.

– En tout cas, tu seras heureux de savoir que j'ai demandé à ce que certains auteurs – toi, Bernard Noël, Marc et puis un autre – soient mensualisés; et ça, ça a passé très bien. Ce serait d'ailleurs très bien, pour ton départ de chez Flammarion, que tu puisses dire : "On me donne plus d'argent ailleurs."

– Oh, je n'ai pas besoin de quelque chose à dire : tout le monde sait bien que mon sort est lié au tien, que je suis ton invention, ta création, ta créature, ton Frankenstein…

– Je te signale que Frankenstein, en fait, c'est le baron…

– Oui, oui, je sais, mais tout l'opprobre du nom tombe sur la pauvre créature… où que tu ailles je te suis, même si tu entres aux Presses de la Cité.

– Ouais, tu serais probablement enchanté !

– Oh, j'en ai appris une très jolie : Yves Navarre raconte partout, et bien sûr tout le monde s'empresse de me le répéter, que je le pille, qu'en particulier je lui ai volé le mariage d'Anne et de Mark, dont il est question dans *Killer* – ça me plaît beaucoup, cette accusation de plagiat : c'est très *juste*.

– Ah oui, c'est très bien, en effet.

– Bon, je vais te laisser travailler…

– Tu as vu *Barry Lyndon* ? Pardon : je suis comme ces hôtes qui essaient de retenir leurs invités, après dîner, en leur parlant de cinéma. Je t'embête, hein?

– Ça y est, l'heure paranoïaque ! C'est la mention de Navarre qui déclenche ça? Oui, j'ai vu *Barry Lyndon* [(JÉRÔME) LINDON, (EMMELENE) LANDON (→ DONALD (EVANS) / LANDOR (→ *COTTAGE*, BARTHES, ROLAND, ORLANDO, ARNOLD (SIR MALCOLM ARNOLD, (MATTHEW) ARNOLD, ARNOLD SCHOENBERG) / *LONDON* (→ « *NEVER HAD HE SEEN LONDON LOOK SO ENCHANTING (THE CIVILIZATION, AFTER INDIA*) » / L'INDO(CHINE)]. Pourquoi, c'est une de tes grandes passions ?

– Ah oui, j'aime beaucoup ce film.

– Il ne m'a pas marqué à ce point. Tout ce qui m'intéressait c'était tout ce battage qu'on a fait sur les procédés "naturels" de tournage, le refus, en particulier, par Kubrick, des écrans qui sont toujours utilisés sur les caméras, paraît-il, pour les extérieurs, et les résultats parfaitement artificiels que donnaient ces procédés "naturels", en particulier pour la mort du père.

– La mort du père?

– Tu sais, la première scène, quand le père est tué dans un duel : ça se passe dans un pré, au flanc d'une colline, il y a une barrière ouverte au

premier plan, les couleurs sont tellement fausses qu'on se croirait dans un film en couleurs de Hitchcock, avec un décor peint, comme dans *Marnie* [MARINE, MARIN, MARINE, MARNE, MARRAINE, ARNIE (→ ARNOLD), MARNER, MARINER, MARIANNE, MARONI, PARNY, MARINO (ALLA SCALA), MARINO MARINI (→ VENISE)]… Ça montre bien combien le naturel, en art, demande d'artifices, comme dans la vie ; et combien le refus des artifices, de la forme, des détours, des *filtres*, débouche sur la sauvagerie…

– Oh, ben, *Barry Lyndon*, comme sauvagerie…

– Ah oui, pardon, tu as raison : j'étais passé à autre chose. Mais les verts du début sont *sauvages*… Tu as vu *Monsieur Verdoux*, lundi soir?

– Ah oui, c'est extraordinaire, non?

– Oui, c'était la première fois que je le voyais.

– Moi aussi.

– C'était un peu embêtant que ce soit en français, tout de même.

– Oui, mais le doublage était assez bien fait, il me semble.

– Oui, mais enfin, comme c'est censé se passer en France, que les personnages sont supposés être français, si en plus les acteurs parlent français, on peut être tenté de prendre un instant au sérieux cette francisation invraisemblable, de prendre ça de façon réaliste, ou presque, de ne pas voir tout le côté superaméricain du film…

– J'aimerais bien te voir, un de ces jours.

– Écoute, tu peux me voir quand tu veux : ce n'est pas moi qui suis pris tout le temps…

– Je ne sais pas quand on pourrait déjeuner ensemble, mais je pourrais passer te voir, un après-midi vers six heures.

– Oui, passe quand tu veux.

– Je téléphonerai avant.

– Tu peux téléphoner dix minutes avant, juste pour être sûr que je suis là.

– Tu termines quand, ton journal : le 29 ?

– Le 19.

– Et tu te mets aussitôt au travail?

– Oh, je vais peut-être prendre un peu de vacances, je crois.

– Oui, c’est bien ce que je pensais. Moi, je pars le 18.

– Tu vas faire du ski ?

– Oui, dans une station toute neuve, sans âme, etc.

– Comment ça s’appelle?

– Les Arcs [ARC(S), CAR, *CAR(S)* (→ VOITURES : MORGAN, ROVER (*OVER*, PULL-OVER, *DOVER*), “DYANE”, LANCIA, MORRIS “OXFORD”) / ARC DE CERCLE, BOW-WINDOW / ULYSSE (BANDER) / ARCHERS, ARCHETS, *LE PARC DES ARCHERS* / RACHET (ANAGRAMMATISTE) (→ RACHI) / (SIR ANTHONY) CARO (→ MANET), CARREAU (VITRE, GLACE, TRANSPARENCE, REFLET) / TIR À L'ARC ET ZEN (NEZ, *NEY*, NEY (→ ROUSSEL), YEN (→ MONNAIE, LIVRE, MONET, LA MONNAIE, HYÈNE) /// CARÉLIE, KAREL

(FABRITIUS)

/// → FLÈCHES, CARQUOIS, DIANE, ORION /// ARCHER (*LA CHAMBRE DE JACOB*), MISS ARCHER (*PORTRAIT OF A LADY*) /// *ARK* (RONALD JOHNSON) / ARCHE, *L'ARCHE*, *L'ARC*.]

– *Les Arcs* ? Ah, mais c’est merveilleux! On peut dire que tu pousses loin le loyalisme éditorial, toi !

– Ah oui, oh là là, je n’y avais pas pensé du tout : décidément, je suis nul, comme lecteur et comme ami.

– Mais non, mais non… À propos [Je rapporte cette conversation à peu près exactement dans l’ordre inverse de son déroulement], qu’est-ce qu’il est advenu de l’histoire de la bande ?

– Ah, ça y est : elle est sortie, elle est autour des livres.

– Et les livres sont enfouis dans des caisses, c’est bien ça ? On n’a pas demandé aux libraires de les remettre en vitrine ?

– Non, je ne pense pas qu’on ait fait quelque chose dans ce sens.

– Quelle farce !

– On a découvert, Carine et moi, que ces bandes avaient été oubliées à l'imprimerie, c'est pour cela que ça a pris si longtemps... »

W., en fait, était parti ce matin vers onze heures, après s'être fait réveiller par le service téléphonique à neuf heures et demie. J'étais alors dans le petit lit. Je suis passé dans le grand quand il s'est levé [Longue interruption : coup de téléphone de Christian :

« *Alors, ça va mieux ?*

– Oui, pas mal.

– Je t'ai vu hier, rue de l'Ancienne-Comédie, je t'ai fait de grands signes, mais tu ne m'as pas vu, tu étais avec quelqu'un, je n'ai pas osé insister : un grand brun, je me suis dit que peut-être tu venais de le rencontrer, qu'il valait mieux ne pas trop…

– Ah non, vers huit heures, on sortait de chez toi, en fait. Non, non, ce n'est personne de nouveau, c'est le physicien, je le connais depuis des années. Nous avons des relations étranges.

– Ah oui, pourquoi ?

– Parce qu'on fait l'amour, comme ça, tous les trois mois, à peu près, et le reste du temps on se parle à peine.

– Tu es très organisé : le copain de Jean tous les ans, celui-là tous les trois mois…

– Non, ce n'est pas de la bonne organisation, c'est plutôt du caprice épisodique. Et puis il faut qu'il y ait coïncidence de fantaisies…

– Il a l'air très bien, en tout cas.

– Ah oui, il est très bien. J'aime beaucoup faire l'amour avec lui. Il n'a pas inventé la poudre à canon [CARON, CHARON, NOCHER, CARON (POUR UN HOMME), CORNAC, CHÂTEAU DE CANON, CONAN LE BARBARE, CANNES, CANNE, CANE, N'ONT QU'À], *mais…*

– Oh, ça, on s'en fout.

– Mais il est très bien : solide, tu sais – ça change un peu de tous ces amants de poche dont je fais collection. Là, tout est de bonne taille, épais, massif, pas gras mais solide, quoi, bonne production d'avant-guerre.

– Ah ah, mais il faut que tu me présentes…

– Ah oui, si tu veux, no problem : je pense que tu l'aimerais beaucoup, il a beaucoup de choses qu'on aime.

– Raconte, raconte.

– Oh, tout, en fait…

– Je pars pour Marrakech [ECH, DOCTEUR ECH, DOCTEUR MARCEL ECK, ÉCHANGE / MARC, MAROC, MAREK (HALTER (→ WALTER, HALTÈRE(S), ALTER, ALTÈRE (D'ALTÉRER))), KARIM, CARÊME, KRACH], *imagine-toi, le 18, ou le 25, je ne sais pas, il y a des problèmes de charters* [CHARTRES, CHARTE(S), ÉCOLE DES CHARTES, CARTE, CHARTIER(S), CARTER, (ALAIN) CHARTIER, CARTIER].

– Avec Roland ?

– Oui.

– C'est bien. Tu connais déjà ?

– Non, je connais l'Algérie et la Tunisie, mais je ne suis jamais allé au Maroc.

– Ça doit être très beau, Marrakech. Je devrais vous accompagner en voyage de noces.

– Ah, si tu veux… On pourrait aussi aller ensemble en Sicile, mais seulement tous les deux, alors : on s'amuserait comme des fous.

– Je me le demande. Les Siciliens sont sans doute beaucoup plus faciles d'accès à Milan. En Sicile, ils doivent être très coincés; tandis que lorsqu'ils ont émigré depuis un an ou deux dans le Nord, leur vraie nature se révèle, et là ils sont déchaînés. Mais enfin, ils sont vraiment très bien. Je me demande ce que je préfère, les Siciliens ou les Libanais. Oh, hier soir j'ai rencontré un Libanais sublime.

– Ah bon ? À propos, c'était comment la pièce de Severo ?

– Oh, pas mal… Enfin… Moi, tu sais, je déteste le théâtre – vraiment, je m'en rends compte de plus en plus, j'ai beaucoup de mal à supporter ça. Les acteurs étaient tout à fait médiocres. Mais la pièce n'était pas mal, assez jolie – enfin, c'est vraiment léger…

– Et ensuite il y a eu une folle soirée, d'après ce que je comprends ?

– Oh, non : on est allés dîner, Michel et moi, au Conway's, on est passés au Manhattan où on est restés dix minutes; et puis je voulais aller au Sept, il m'y a déposé en voiture.

– Et alors, c'était comment le Sept ?

– Oh, pas terrible. Non, plutôt laid. Il y avait un petit mec pas mal, qui draguait, mais enfin il n'était pas génial, je me suis dit : "On a le temps, la nuit est jeune." Finalement il s'est découragé. Il est parti, il devait être une heure, ce devait être un petit travailleur qui se lève le matin… Moi j'avais pensé qu'il resterait au moins jusqu'à deux heures, que j'avais tout mon temps – pas du tout, il a disparu. Du coup il m'a aussitôt paru beaucoup mieux, tu connais le principe. Mais enfin… J'étais trop fatigué pour danser : alors tu sais, quand on ne danse pas, on reste un peu en dehors du coup… Malgré tout, j'avais déjà investi tellement de temps dans cette soirée, tu sais combien cette pente est glissante : vers deux heures j'ai décidé de repasser au Manhattan. C'est là que j'ai vu le Libanais – enfin, je suppose qu'il était libanais, je n'en sais rien, on ne s'est pas dit un mot. Mais il était vraiment trop bien pour n'être pas libanais, vraiment très bien : mince, mâle, musclé, très poilu, nez busqué à la sarrasine, yeux noirs profondément enfoncés, l'air pas commode, et d'ailleurs pas sympathique du tout. Je l'ai suivi partout pendant une heure, sans aucun résultat. Il ne s'intéressait pas du tout à moi ; à personne d'ailleurs, apparemment. Et puis, plus tard, dans la foule, quand vraiment j'y avais renoncé, il s'est laissé toucher, caresser, lécher, sucer, tout. Je lui ai fait un tas de trucs, il m'excitait vraiment beaucoup. Mais lui ne faisait rien, pas un geste, c'était comme s'il n'avait pas été là même quand j'avais sa queue dans la bouche. Au bout d'un moment ce n'était pas vraiment drôle, et plutôt frustrant, même. Tu vois, rien d'extraordinaire. Mais avec cette histoire je me suis couché à quatre heures et demie du matin. Tout le monde me dit que pour guérir de mon rhume je dois rester deux jours sans sortir, mais j'attraperais une dépression nerveuse, avec ce traitement : j'aime encore mieux un rhume.

– Oui, c'est sûr. Et ce soir, qu'est-ce que tu fais ?

– Je dois dîner avec Claude et Gianni.

– Ah oui, tu me l'as déjà dit, pardon. Claude m'a téléphoné ce matin.

– Ah ? Tu as plus de chance que moi. Il ne me téléphone jamais.

– Oh, il ne m'avait pas appelé depuis des semaines…

– Et qu'est-ce qu'il raconte ?

– Rien de spécial.

– Je dois les retrouver à huit heures à l'Apollinaire. On va te voir ?

– J'aimerais bien vous voir, tous. Mais j'évite Saint-Germain. Si je commence à faire un tour sur le boulevard, je ne rentrerai jamais. C'est de plus en plus dur.

– Quoi ? La fidélité conjugale ? Hier, tu m'avais dit que tu rentrais directement... ?

– Oh oui, je suis allé voir Frédérique. Et puis, du côté de la rue des Saint-Pères, je me suis dit bien sûr : "Oh, autant prendre le métro à Pont-Neuf et traverser le quartier, ça n'engage à rien…" Qu'est-ce qu'on voit comme beautés…

– Je sens qu'on va te voir ce soir, alors.

– Tu fais ton "sept-heures-et-demie"?

– Oui, je sortirai un peu avant.

– Bon, alors à tout à l'heure, sans doute…

– À tout à l'heure. »

Après quoi je feuillette une revue plus ou moins porno rapportée d'Italie par W., probablement. Le téléphone sonne. C'est Gianni.

« *Qu'est-ce que ça veut dire,* moro *?*

– Moro ? *Brun.*

– *Et* villoso *?*

– Villoso ? *Poilu, bien sûr.*

– Et celui-là, écoute : "Desidero conoscere un giovane, aspetto più che normale…" Piu che normale *: faut pas exagérer!*

– Il veut dire sans doute : un type avec costume, lunettes, etc.

– *C'est merveilleux,* più che normale. *Ça me plaît beaucoup. Ça me paraît plein de sens…*

– *De sens sur quoi ?*

– *Eh bien, sur l'homosexualité, pour commencer : ce côté toujours un peu trop, toujours un peu pas assez. J'avais une amie qui disait d'un type qu'il devait être homosexuel, il paraissait vraiment trop viril. Mais* più che normale*, c'est encore mieux. C'est le projet du Conformiste, en somme; et on voit bien pourquoi ça ne peut pas marcher. Ça me fait penser à ce petit film de télévision de Hitchcock sur un type qui a commis un crime parfait, avec un alibi en béton : il n'a plus qu'à rentrer chez lui sans se faire remarquer. Mais il conduit avec tellement d'application, en respectant tellement tous les feux rouges, tous les panneaux et toutes les lois, qu'il attire l'attention et l'admiration de la police et qu'il gagne un prix comme meilleur conducteur de la ville – ce qui, bien sûr, détruit son alibi.*

– *Tu es bien philosophe : qu'est-ce que tu lis ?*

– *Une revue italienne à W.* New Playgay*, ça s'appelle : tu connais ?*

– *Oh, il y en a une nouvelle toutes les semaines, de ces revues. C'est bien ?*

– *Non, pas terrible. Si, il y a un épisode de Kake, pas mal.*

– *Ah, j'aime beaucoup Kake.*

– *Celui-ci se passe dans un train.*

– *Tiens, je ne le connais pas*.

[*Interruption – coup de tél. de Jean-Marc :*

«Alors, tu es toujours triste?

– Ouais…

– Et tu as toujours la grippe?

– Ouais.

– Eh ben…

– Ouais…

– Tu es sorti hier soir?

– Ouais.

– Tu es allé au Manhattan ?

– Ouais.

– Oh, merde !

– Merde pour *ouais* ou merde pour le Manhattan ?

– Merde pour le Manhattan. J'aurais pu t'apercevoir, dans la salle décadente…

– Décadente?

– Oui, enfin : la salle d'orgie. On aurait pu s'envoyer en l'air sur place.

– Ah, en somme je ne suis qu'un corps, pour toi ?

– Oui.

– Oh, quel flatteur! On ne m'a jamais rien dit d'aussi flatteur! Je suis tout à fait comme toi : à bas le rapport humain! Mais tu y étais?

– Non, mais si j'avais su que tu y étais, j'y serais allé. En fait, je ne suis pas sorti. J'ai toujours la grippe, moi aussi. Alain voulait sortir, il était furieux contre moi. Je me suis couché.

– Et aujourd'hui, ça va mieux?

– Oui, un peu. Et ce soir, qu'est-ce que tu fais?

– Je dois dîner avec Gianni et Claude. J'ai rendez-vous avec eux à huit heures à l'Apollinaire. Tu pourrais te joindre à nous, si tu veux. Mais c'est encore sans doute un café devant lequel tu ne passes pas, non?

– Si, si, il m'arrive même de m'y arrêter.

– Oh là là, quel héroïsme ! On peut dire que tu n'as peur de rien, toi…

– Ah oui, je vais peut-être bien passer par hasard, alors.

– Bon, très bien, à tout à l'heure. »]

– À la première image, sur le quai d'une gare, on voit un mec avec un blouson de cuir, une casquette de cuir et une bite qui lui descend jusqu'au milieu de la cuisse, en train de regarder un soldat qui monte dans le train. À la deuxième, le soldat est assis sur une banquette, dans un compartiment : le type en cuir ouvre la porte. Troisième image, il s'assied en face de lui, on voit qu'il bande, il a une main sur sa

braguette. Quatrième image, il met un pied (il porte de grosses bottes de cuir) sur la banquette d'en face, entre les cuisses du soldat, sous ses couilles. Il a sorti sa propre bite. À la cinquième, avec le pied, il soulève le cul du soldat et l'approche de lui. Il lui sort la bite du pantalon et se met à le sucer. Le soldat met la main sur la bite du mec en cuir. Je suis en train de me branler.

« À l'image suivante, le mec en cuir lèche les couilles du soldat. Puis il le retourne et lui lèche le cul, tout en le branlant. Le soldat défait sa chemise. À la dixième image, le mec en cuir suce la bite du soldat, par-derrière, et le soldat a une main sur la bite du type : lui est penché en avant, il s'appuie sur la banquette d'en face. Et puis, le mec en cuir lui met sa bite dans le cul. Le soldat est alors allongé sur la banquette.

«*L'image suivante est très bien, le type en cuir encule le soldat, et les mouvements de son cul à lui – on doit comprendre qu'il monte et qu'il descend – sont indiqués par de petits traits semi-circulaires au-dessus de ses fesses, très artistiques.*

– Les fesses ?

– Non, les traits. Les fesses aussi, bien sûr. Tout est très artistique. Ah, c'est autre chose que Bernar Venet ! Le soldat tire la langue, apparemment très satisfait de cette campagne.

« *Ici on tourne la page. La caméra s'est déplacée d'un quart de tour. On voit alors le couloir du train, et le contrôleur qui approche. Il est grand, brun, moustachu, il a une petite faille verticale au milieu du menton, il porte un costume noir très bien coupé, mieux coupé qu'aucun contrôleur n'en a jamais porté. Il a les hanches très étroites et les épaules très larges. Il porte aussi une casquette noire, avec un insigne ailé.*

«*L'image suivante, grand moment, c'est le crime face à l'autorité de la loi ; mais le crime est de l'ordre du vol de confitures, on n'a pas vraiment peur, on n'oublie pas qu'on est en Tomland, sur le réseau de chemin de fer de la compagnie Tom of Finland. Le type en cuir est toujours allongé sur le soldat, sa bite dans son cul. Tous deux, surpris (mais ils n'ont pas pris beaucoup de précautions), lèvent la tête et la tournent [Interruption – Jean-Marc, de nouveau :*

« Je ne sais pas si je serai tout à l'heure à l'Apollinaire.

– Ah bon.

– Mais on se verra peut-être plus tard, non?

– Oui, probablement.

– D'accord. »], *avec un air de gamins pris en faute, vers le contrôleur qui se tient très droit, une main sur la hanche, l'air d'avoir l'air fâché. Que c'est beau! Mais que c'est beau! Je devrais organiser des lectures publiques!*

– Oui, on s'y croirait tout à fait.

– Je suis à Tom of Finland ce que Mme Béatrix Dussane (tu es trop jeune, tu ne peux pas connaître…) était à Molière ou à Musset…

– Bon, alors, qu'est-ce qui se passe ?

– Oui, tu as raison, il faut rester concentré, sinon on n'y comprend rien. Eh bien, à l'image suivante, les deux types qui s'enculaient, pas du tout démontés par l'intervention du contrôleur (ils ont raison, je peux témoigner…).

– Ah non, pas de digression!

– Mais quel mufle! Me dire ça à moi, le plus pur héritier de Laurence Sterne et de Tartarin de Tarascon ! Puisque c'est comme ça, puisque tu ne t'intéresses pas du tout à ma vie…

– Mais tu me l'as déjà racontée deux cents fois, l'histoire du contrôleur!

– Je m'arrête.

– Ah non, c'est dégueulasse! [Il prononce « dégolasse »...]

– Bon, bon… Ils se jettent en avant sur le contrôleur, l'un lui passe la main entre les cuisses, l'autre lui ouvre la braguette, ils l'attirent vers eux. Ensuite on voit la bite du mec en cuir a demi enfoncée encore dans le cul du soldat, qui a sorti de sa braguette la bite du contrôleur, laquelle est vraiment énorme. Il la suce. Pendant ce temps, le mec en cuir embrasse le contrôleur. Le contrôleur suce la queue du mec en cuir, le soldat suce celle du contrôleur et en même temps il jouit, on voit le foutre qui va faire une grosse tache sur le beau pantalon noir du contrôleur.

– Et le type en cuir, pendant ce temps, qu'est-ce qu'il fait ?

– Attends, il faut que je le trouve, dans la mêlée. C'est que ça va vite… Il a une main sur la bite du soldat, l'autre sur celle du contrôleur qui lui suce la bite, et son pied botté est posé sur le cul du soldat, qui jouit. Et puis, à l'image suivante, et là c'est très mignon, on est de nouveau sur un quai, le soldat et le type en cuir marchent côte à côte, le mec en cuir a un bras sur l'épaule du soldat, très "bons copains", et tous les deux se retournent, ils lèvent la main vers le contrôleur qui est dans le train, à la portière, et qui leur dit au revoir en agitant le bras : Jours heureux à Finlandopolis… (Je m'aperçois, à regarder à nouveau les dessins, que le soldat est un parachutiste. Bien entendu il est blond, puisqu'il se fait baiser…)

– Tu te branles toujours ?

– Ah non, merde, j'ai oublié. J'ai été pris par la narration aux dépens de la diégèse, comme dirait Ricardou. Ou alors c'est Mme Dussane qui m'a eu. Je suis tout mou, ridicule.

– Ah, on sonne à la porte. Une seconde… C'est Brugeat.

– Ah, il est très beau, en ce moment, Brugeat : je l'ai vu en ville, tout bronzé, une couleur très étrange, il fait très précolombien.

– Oui… Oh, il me dit qu'il ne va pas à Toulon, après tout.

– Brugeat?... Brugeat devait aller à Toulon?

– Mais tu sais bien…

– Oh, Brugeat, *je n'y étais plus! Je pensais à Pigeat. Il est bronzé, Brugeat ?*

– Oui, enfin, normalement.

– Il est très gentil, il m'a donné un petit déjeuner, hier matin.

– Tu es en pension là-bas, non ?

– Non, non, pas vraiment.

– Dis-moi, je voudrais passer chez toi pour te donner un dessin.

– Ah, c'est gentil.

– Oh, tu sais, il y a longtemps que je voulais t'en donner un, mais je n'osais pas – une espèce de pudeur… Quand est-ce que je peux venir ?

Je veux en donner un aussi à W., pour qu'il n'y ait pas de jalousie.

– Tu veux venir maintenant? Ou bien passer vers sept heures, et qu'on sorte ensemble ?

– Il ne sera pas là, W. ?

– Non, je ne pense pas.

– Je vais en porter plusieurs, comme ça tu pourras choisir. Lui, non – il n'a qu'à être là.

– Bon. À sept heures... ?

– Oui.

– Et puis on retrouvera Claude à l'Apollinaire.

– Oui.

– Ah, tu sais : tu ne lui parles pas de ses maladies, hein – je ne t'ai rien dit. Lui, s'il veut t'en parler, il t'en parlera. Finalement, c'est une syphilis qu'il a.

– Une syphilis ? !!! Mais comment se fait-il qu'on ne s'en soit pas aperçu avant ? S'il a déjà des trucs à la peau, ce doit être assez avancé…

– Non, non, ça n'a rien à voir! Il a de l'herpès, de toute façon. Mais en plus il a la syphilis. Tu sais, il faut très longtemps pour que ça se voie dans les analyses, la syphilis – quarante jours, quelquefois plus. Il est très découragé.

– Ben oui, ça se comprend.

– Mais quel genre de vie il menait avant qu'on ne se rencontre ?

– Oh, plutôt rangée, relativement, il me semble.

– Je fais des plaisanteries là-dessus, mais il n'apprécie pas du tout mon humour.

– Ton humour ? Quel humour ? »

Jeudi 10 mars, une heure et quart. Je suis une fois de plus dans un état d'épuisement épouvantable parce que j'ai à peine dormi. Lorsque je suis rentré ici, hier soir, vers une heure, W. y était avec son ami Michel. J'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'un Américain, parce que W., Dieu sait pourquoi, me l'a présenté comme *Michael*. J'ai donc dit :

« *Hello.* »

Mais je me suis vite aperçu de mon erreur, puisque W. et lui parlaient français, et que, même, il avait un léger accent du Sud-Ouest. Il est moins joli qu'il ne m'avait paru l'autre soir près du Manhattan, mais plutôt sexy, et il a l'air très gentil. W. et lui parlaient gaiement de choses et de gens que je ne connaissais pas. Je me suis couché, essayant de lire encore le petit livre de Deleuze sur Proust, où je m'obstine et qui n'est, entre autres défauts, d'aucun secours contre la tristesse. Mes yeux continuent d'avancer, je m'aperçois que je ne comprends pas un mot de ce que je lis, je m'arrête, je fais un effort de concentration – rien à faire. Je tourne les pages sans rien en appréhender, quitte à buter parfois sur des phrases comme celle-ci :

« L'œuvre d'art "est signe de bonheur parce qu'elle nous apprend que dans tout amour le général gît à côté du particulier, et à passer du second au premier par une gymnastique qui fortifie contre le chagrin en faisant négliger ses causes pour approfondir son essence". »

Chagrin ? Tiens, il parle de moi. Reprenons. Mais ça ne sert à rien : de nouveau, lent, progressif, inévitable, l'affaissement de l'attention. W. m'a demandé si je comptais passer la nuit ici.

« Oui, bien sûr : je rentrais me coucher... »

Eux alors se préparent à sortir. Ils sortent. Et moi qui mourais de sommeil quand je suis rentré, je reste le cœur horriblement serré, me tournant et me retournant dans le lit sans pouvoir dormir, torturé de peine et, oui, de *chagrin* (approfondissons son essence…).

Plus tard dans la nuit, comme j'étais parvenu, peut-être, je ne sais pas comment, à une espèce de quart de sommeil, W. est rentré et s'est couché dans le petit lit. Tout à fait réveillé à nouveau, j'ai lu un peu de l'interview de Duchamp par Pierre Cabanne, parce que Deleuze, décidément, non (le livre était d'ailleurs, à ce moment-là, sur la table de la pièce voisine, je ne voulais pas aller le chercher).

Que W. fasse venir ses amants, ou, pis encore, *son* amant à la maison, à une heure du matin, quand je peux rentrer d'une [*retour de W.*] seconde à l'autre, me cause la même espèce de stupéfaction incrédule que jadis les signes d'une cruauté qui me paraissait incompréhensible, comme

lorsqu'il gardait jusqu'à mon retour un amant pour lequel il m'avait forcé à aller au cinéma. Mais sans doute n'y a-t-il pas, là encore, là non plus, consciente méchanceté de sa part. C'est fini, c'est fini. Voilà sans doute comme il raisonne. On peut passer de la plus longue vie commune à la séparation de la façon la plus calme du monde, sans drame, sans déchirement, sans la moindre émotion, apparemment. Et cette pensée suffirait, hélas, à décourager en moi toute tentation de lui dire, à son retour, je

Sept heures et quart. Rentrant à la maison après avoir fait l'amour, très agréablement, avec Salvatore, j'ai trouvé un petit mot de W. :

« *It would, as always, be a pleasure to see you later*. – C. H. de l'an VIII. »

Je suppose que *l'an VIII* est une référence à l'anniversaire de notre rencontre, ce dont je suis extrêmement touché, mais je ne comprends pas *C. H.* (il a cette passion des messages cryptiques, des sigles, des abréviations, des initiales qui peuvent l'être de mille choses, souvent d'ailleurs entachées de fautes et d'approximations). La référence à *l'an VIII*, chargée, pour moi (mais pour lui ?), de puissantes connotations sentimentales, m'encourage sans doute exagérément à voir plus qu'il n'y a dans cette note au fond très "mondaine" (*the pleasure to see you…*). Il ne s'agit probablement que d'une invitation au vernissage qui a lieu en ce moment même, et auquel je n'ai, évidemment, aucune envie d'aller : si je suis bouleversé par la rencontre impromptue de W. dans un théâtre, ce n'est pas pour aller chercher une rencontre dans sa galerie, parmi ses amis connus et inconnus. Mais si par hasard il s'agissait – chose bien improbable – d'une proposition d'entrevue, de conversation, d'échange, oui, bien sûr : c'est précisément ce que je désire plus que tout depuis plus d'un mois. Voilà ce que je lui ai répondu en l'assurant, s'il en était besoin, de mon pauvre déglingué increvable amour.

Samedi 12 mars, cinq heures. Je suis dans cet état presque agréable, calme et tranquille, en tout cas, de la fatigue la plus absolue et du désespoir le plus total. Ayant touché ce fond-là, sans doute ne peut-on que remonter…

Cette nuit a été une des pires de mon existence. Nous étions convenus, W. et moi, de dîner ensemble. Nous avions rendez-vous ici à huit heures et demie. À huit heures et demie, il a téléphoné qu'il était au Cherche-Midi, que Barthes venait de le quitter, qu'il serait à la maison dix minutes plus tard. Il n'est rentré qu'une heure après, à neuf heures et demie. Guy de Bruyn avait téléphoné de Bruxelles au moment où il sortait, etc. Bon. Nous avons dîné assez calmement. J'étais trop fatigué et trop nerveux pour parler de quoi que ce soit, et pensais qu'une simple tranquille soirée en commun, pour commencer, arrangerait un peu les choses. La seule allusion qui fut faite à la situation le fut, comme souvent, à travers un film, *The Awful Truth*, de Leo McCarey, que W. avait vu et qui concerne, paraît-il, deux divorcés qui s'ennuient avec tous les autres et finalement se remarient.

« *Much to the point* », disait W.

Après dîner, il s'est mis à écrire des lettres. J'étais fatigué, je me suis couché. Puis il a dit qu'il devait aller poster ses lettres. Il était alors presque minuit, on voyait mal l'utilité qu'il y avait à porter des lettres à cette heure, puisque de toute façon elles ne partiraient pas. Dix minutes plus tard, coup de téléphone de lui, il avait rencontré Lucio Amelio qui venait ici, il fallait qu'il prenne un verre avec lui, il y en aurait pour une demi-heure ou trois quarts d'heure. Quand il est rentré, il était presque trois heures :

« Je regrette, nous sommes allés au Flore, Lucio devait y retrouver des amis qui, en fait, n'y étaient pas, il a fallu aller au Sept», a-t-il dit en venant se coucher contre moi. Je me suis levé pour aller coucher dans le petit lit. Mais il m'a devancé :

«Non, j'irai coucher à côté, moi, une fois de plus… C'est toujours la même chose, tu ne comprends pas que je puisse avoir des choses à faire… Lucio s'en va demain, il fallait que je le voie, je dois gagner de l'argent, ne serait-ce que pour payer ce que tu dis que je te dois. Je

regrette, je ne peux pas vivre seulement pour toi – mais ça, tu es beaucoup trop égoïste pour le comprendre, bien sûr…

– Ce que je comprends, c'est que c'était la première fois depuis deux mois que nous passions une soirée ensemble, qu'il a fallu que tu sortes à minuit pour poster une lettre – je ne sais pas si c'est vrai, je ne le saurai jamais puisque tu mens tout le temps, mais ça ne fait rien – et que tu rentres à trois heures du matin…

– Il était deux heures et demie quand j'ai passé la porte.

– Bon, enfin ça montre exactement quelle importance j'ai dans ta vie…

– Oui, je dois *travailler*, imagine-toi. Il faut que je gagne ma vie, moi. Mon travail, c'est ce qu'il y a de plus important pour moi, comme pour toi.

– Je n'ai jamais dit que mon travail était ce qu'il y avait de plus important pour moi. »

Il est allé se coucher à côté, dans le petit lit. Tout à fait réveillé, j'ai pris un comprimé de valium et j'ai essayé de lire en attendant qu'il agisse. Mais je me suis mis à pleurer comme une fontaine, tout en toussant, sans pouvoir arrêter ni la toux ni les pleurs. L'idée qui m'obsédait était celle-ci, je le répète (mais dans ma tête c'est deux mille fois que je me le suis répété) : nous devions passer une soirée ensemble pour la première fois depuis deux mois, rien n'était plus important pour moi, c'était même la seule chose qui comptait, et lui sort à minuit pour poster une lettre, et il revient à trois heures (pardon : deux heures et demie)…

Lui, d'à côté, disait :

« Arrête de pleurer, ça ne sert à rien.»

Et plus tard :

« Si tu continues, je vais sortir, je ne peux plus supporter ça ! Si tu as quelque chose à dire, viens me le dire, mais vite, je dois dormir.»

Mais il ne bougeait pas de son lit pendant que je tournais en rond dans la petite chambre, secoué de sanglots et de toux. Il s'est endormi. Et moi aussi, beaucoup plus tard, vidé de larmes, de tristesse et de forces.

Il est cinq heures vingt-cinq, on voit encore un morceau de soleil reflété sur l'hôtel d'en face, j'ai les yeux rouges d'avoir tant pleuré, je suis toujours malade de cette grippe étrange, sans fièvre, qui dure maintenant depuis deux semaines. *Me voici restitué à ma rive natale*. Exténué, ayant perdu tout espoir dans le seul domaine qui m'importait vraiment, je me sens comme un condamné à mort inexplicablement gracié, dont la vie désormais est en sus de la vie : un temps luxueux, inespéré, gratuit, dont il n'aurait pas la responsabilité.

[Retour de W., très excité : il a acheté la collection entière de *Gay Nineties*, Michel va l'accompagner en voiture pour en prendre livraison. Toujours, de ma part, cette même stupéfaction, inaltérée par le temps : il est vraiment comme ça, tout ce qui nous concerne lui est vraiment à ce point indifférent, à ce point secondaire par rapport à tout le reste, une bonne affaire, une découvertes d'archives, un rendez-vous (lui qui respecte si peu ses rendez-vous…). Ce matin il téléphonait gaiement à ses amis. Et à moi il demandait :

« Qu'est-ce que vous faites ce soir?

– Je ne sais pas.

– Je dois dîner avec Michel et Jean-Louis, est-ce que vous voulez vous joindre à nous?

– Non merci. »]

Six heures et quart. W. est parti. J'ai téléphoné à Gianni et lui ai raconté la nuit dernière, ainsi que la petite entrevue d'à l'instant :

« Tu sais, il est très gai, très détendu, je suis sûr qu'il ne comprend pas du tout que je puisse ne pas tenir à dîner avec Michel, Jean-Louis et lui : il dira encore que c'est moi qui ai pris l'initiative de rompre tout, de refuser tout rapprochement. Vous me dites tous que c'est un ami charmant, qu'il est très gentil, alors que moi il me semble qu'il est si cruel, tellement sadique que je me demande si je rêve, si je suis fou. Enfin, si j'entendais mon pire ennemi, enfin, je ne sais pas, *Yves Navarre*, pleurer toute la nuit dans la pièce d'à côté, je suis sûr que j'irais voir ce qu'il a, j'essaierais de le consoler, je resterais avec lui, je lui tiendrais la

main. Lui, sa seule réaction, si je pleure, c'est de se plaindre du dérangement, de dire que je l'empêche de dormir, de menacer de s'en aller.

– Tu sais, moi je n'ai avec lui que des relations très superficielles… Quelquefois il me semble être comme un enfant quand il trouve quelque chose qui lui plaît. Je lui ai dit une fois ou deux qu'il avait des tendances sadiques, il m'a dit : "Oh là là, tu ne vas pas t'y mettre, toi aussi…"

« Sincèrement je crois qu'il ne se rend pas compte, qu'il ne *comprend* pas. Je sais, c'est bizarre, mais pour lui, une nuit que tu passes à pleurer, c'est un plaisir que tu te fais, une complaisance que tu t'offres, une petite comédie hystérique que tu te joues et que tu lui joues – le lendemain c'est oublié, il ne t'en veut pas d'avoir pleuré, il ne voit pas du tout pourquoi tu ne dînerais pas gaiement avec vos amis. [Interruption :

« *Bonjour, monsieur, est-ce que je pourrais parler à W. ?*

– Ah, il n'est pas là pour l'instant, malheureusement. Est-ce que vous voulez que je lui laisse un message ?

– Oh, seulement lui dire que Michel a appelé.

– Ah oui, je crois qu'on s'est vus l'autre soir. Est-ce que vous voulez – tu veux – que je lui dise de te rappeler ?

– Ah oui, je veux bien, merci beaucoup. Mais je ne veux pas vous déranger.

– Ça ne me dérange pas du tout... »] C'est une chose qu'il ne peut pas comprendre, tout simplement. Il est comme ça.

– Oui, eh bien moi je ne peux pas comprendre qu'on soit comme ça, justement : ça me paraît monstrueux.

– Oui, c'est assez monstrueux, en effet.

– Tu comprends, le fait d'avoir découvert une collection de *Gay Nineties*, aujourd'hui, c'est beaucoup plus important pour lui que ses relations, ou que sa rupture, avec moi. Ça, cette collection, c'est une chose *réelle*; moi et tout ce qui me concerne, *nous*, par comparaison, c'est du vent…

– Oui, oui, je sais, je comprends que ce soit stupéfiant. Il est comme ça, comme un enfant. Attends, on sonne à la porte (…). Ah, c'est Danièle.

Tu veux lui parler?

– Non, non, embrasse-la pour moi, je ne suis pas en état de parler à qui que ce soit. J'espère qu'elle ne se vexera pas que je ne veuille pas lui parler, explique-lui, mais je ne peux pas, vraiment.

– Qu'est-ce que tu vas faire, ce soir?

– Je ne sais pas, aller voir un film, sortir avec Jean-Marc, peut-être. Au moins, lui, il est doux, Dieu sait.

– Oui. Je te rappellerai plus tard... »

J'avais un peu l'intention de mettre un mot dans la boîte de Jean-Christophe Cambier, rue Saint-Simon. Il est venu me voir hier après-midi au sujet de l'exposé qu'il prépare pour Cerisy sur l'intertextualité, et en particulier sur *Passage* et sur *Échange*. Il a vingt ans, il est très brillant, sa virtuosité technique et sa culture ricardolienne et autre me le rendent un peu difficile à suivre, parfois. Mais il trouve que *Passage* et *Échange* sont beaucoup plus *actifs* [*his word*], "travaillent davantage" que les derniers romans de Robbe-Grillet ou de Simon [*Do I blush or do I blush ?*] ; que d'autre part *mon* intertextualité est infiniment plus complexe que celle que préconise et où s'essaie Kristeva. *Well, well, well*... Il est assez joli garçon, grand, brun, le profil aquilin, plutôt grand bourgeois, avec de beaux cheveux noirs très épais. Pas mon genre, à moins de sentimentaliser d'urgence. Mais il paraît plus drôle que Peeters, plus ouvert. Il parle très bien de cinéma, et en particulier de Hitchcock. Oui, maintenant que j'y pense, je vais lui demander s'il ne veut pas sortir avec moi, aller voir un film, ou quelque chose… Il est resté des heures, hier, et n'est finalement parti que lorsque j'ai dû aller faire des courses pour le dîner. Mais j'avais beaucoup de plaisir à sa compagnie. Je me demande s'il est *gay*. Deux ou trois fois, nous nous sommes penchés sur un livre d'un peu près. Mystère.

L'samedi soir, après l'turbin,
L'ouvrier parisien
Dit à sa femme, au lieu d'dessert
J'te paie l'café-concert…

Dimanche 13 mars, deux heures moins vingt. Il fait toujours un temps superbe, et j'ai toujours cette demi-grippe qui n'en finit pas. Je continue de tousser, j'ai mal au dos, toutes les nourritures me dégoûtent un peu, et j'avais ce matin dans le bas du ventre une espèce de douleur herniaire de mauvais augure, qui heureusement semble s'être estompée. Le moral va mieux, pourtant – j'ai expliqué pourquoi, ne revenons pas là-dessus : ne nous retournons pas sur mon "explication" de peur qu'elle ne s'efface, telle Eurydice, d'être seulement regardée…

Je viens d'écrire une petite note à Jean-Christophe Cambier pour lui proposer que nous dînions ensemble un de ces soirs, ou allions voir un film, ou les deux; et je l'ai accompagnée d'une carte postale représentant la source Eugénie [IMPÉRATRICE EUGÉNIE / *UNE HISTOIRE IMMORTELLE* / *RODERICK HUDSON* (« *WHAT WAS THE EMPRESS OF THE FRENCH AFTER ALL ?* ») / À CEYLAN (*CEYLON*), REÇUE PAR LEONARD WOOLF, DEMANDE À VOIR LA DENT (DU ~~BOUDDAH~~) / VIEUX MAÎTRE D'HÔTEL, À L'HÔTEL CONTINENTAL, CHEZ MARCEL KNECHT, ME DIT (LORS DES FIANÇAILLES DE MON FRÈRE) QUE C'EST DE LA MÊME FENÊTRE QU'ELLE REGARDAIT LES JARDINS OÙ JOUAIT SON FILS ENFANT / EUGÉNIE, TRÈS VIEILLE CUISINIÈRE, AUX GARNAUDES, BAPTISÉE D'APRÈS L'IMPÉRATRICE (1868 ?) / EU, CHÂTEAU D'EU / GÉNIE, BON, MAUVAIS / EUGENE, OREGON (JARDINS À) / EUGÈNE (NICOLE → *LARMES DE PIERRE* // NICOLE → LAPIERRE → *CHANGER DE NOM*) // *EUGÈNE*, DE PIERRE MINET (MANET, MONET, ANÉMIE)], à Royat [ROYAL, (~~SÉGOLÈNE~~) ROYAL, TROYAT, ROYAN], *station du Cœur*, avec au dos quelques lignes de ma mère qui me l'avait envoyée il y a plus de deux ans. Je passerai tout à l'heure rue Saint-Simon pour déposer mon envoi, en allant voter.

[Interruption : *feuilleté une petite plaquette blanche de Lacan, "La femme n'existe pas", que W. m'a donnée. Il l'avait d'abord offerte à John, qui habite ces jours-ci au Cherche-Midi, mais John, m'a-t-il dit, ne*

la lira jamais, bien sûr. John, toutefois, vient de commencer une analyse et va, paraît-il, beaucoup mieux.]

J'écouterais bien la "Tribune des critiques de disques", qui va commencer, mais elle est consacrée aujourd'hui au *Barbier de Séville*, ça ne m'intéresse guère. Enfin nous verrons.

J'ai téléphoné tout à l'heure à Jean-Claude pour lui demander où l'on votait, cette fois-ci, si c'était rue Las Cases [*MÉMORIAL* / HUDSON LOWE (DUEL), CASE(S), KASIK (CASIMIR ESTÈNE → *L'ÉCART*) / *TRÈS BRÈVE RELATION DE LA DESTRUCTION DES INDES* / BASE(S), PHASE(S), VASES(S), CASER], comme la dernière fois. Mais ce serait, d'après lui, à la mairie. Il m'a très gentiment invité, me voyant seul, et s'inquiétant de mon état, à venir prendre un brunch avec lui et son amant, le garçon de Riom [RHION / ANTIRRHION (→ NOME D'ACARNANIE), ARION (→ DAUPHINS (« *À LA FACE CAMUSE* », THAMES & HUDSON (→ LOWE → *LOVE* → (~~ROBERT~~) INDIANA)) / MOIRE, *MOÏRA* (À RIOM) / ROMY, MORY (« MORUE, MORILLE, MOREAU, MOREL » (MME DE CAMBREMER)) / RIME, RIMONS (→ RAYMOND, RAYMON (→ *INDIANA*), ROMAN, ROMAN, RYMAN) /// PROCÈS DE RIOM → BLUM → BLOOM (LEOPOLD, HAROLD (→ CRANE), ALLAN (*RAVELSTEIN* → RAVEL (MAURICE (RAVEL / WITTGENSTEIN, CONCERTO POUR LA MAIN (→ *MAIN BÉNIE*, LE GRAND M (« QUI SIGNIFIE LES MÈRES » (RILKE) / M/W (CASSIOPÉE, QUI D'APRÈS WITTGENSTEIN SIGNIFIE WITTGENSTEIN))) GAUCHE), CHÂTEAU DE (ARAGON AU CHÂTEAU DE RAVEL, D'ESTAING, DESTIN) → STEIN (*STAIN* (TACHE, *THE HUMAN STAIN*)))))], comment s'appelle-t-il, *Jean-Paul*, mais je venais d'avaler moi-même des œufs au bacon [BACON (ROGER), BACON (FRANCIS), BACON (FRANCIS (→ SAN FRANCISCO, FRANCIS CARCO)) / BAC, BACH, CON, CON, HAAKON / BASSIN (*BACIN*), BASSON / JACOB]. Je me suis levé vers onze heures, m'étant couché vers trois. J'étais rentré à pied, assez lentement, dans une certaine tranquillité d'esprit, par l'avenue de l'Opéra et la rue du Bac, du Continental Opéra où j'avais passé la soirée.

J’y avais d’abord rencontré un Breton, Yann-Loïc, qui est garçon dans un café de l'avenue des Ternes [TERNE(S), TERME (FIN : *AH QUE TU BRILLES ENFIN, TERME PUR DE MA COURSE…*), TERME(S) (MOT), THERME(S) (→ ROYAT, DAX, SPA, ETC.) / TARN, TURNE / CERNE(S), VERNE, VERNES (→ *BOB MORANE*)], vers la porte Maillot, un type solide, blond, moustachu, assez poilu, surtout sur les fesses, bizarrement, très doux, très gentil, un peu trop passif. Il était, quand je l’ai vu pour la première fois, assis sur une banquette, dans le couloir principal. Après deux ou trois passages d’exploration plus ou moins subreptices, je me suis assis près de lui, nous avons commencé à nous toucher très lentement, puis, brusquement, à nous embrasser avec beaucoup d’enthousiasme.

« Tu veux qu’on aille dans une cabine ? »

Mais elle a été très difficile à trouver, il a fallu faire trois grands et longs tours avant de s’installer finalement, dans une double, en face d’un gros quinquagénaire qui, heureusement, est parti au bout d’une dizaine de minutes. Nous avons alors, en poussant les deux lits, bloqué la porte et fait l’amour avec d’autant plus d’élan que nous nous contenions depuis une demi-heure. J’aimais qu’il me lèche la poitrine, il aimait que je lui lèche le cul. Mais quand je lui ai levé les jambes en l’air et me suis préparé à le baiser, il avait beau dire *doucement*, *doucement*, il était si excité qu’il a joui avant que j’entre en lui, et moi, emporté par son élan, j’ai joui entre ses cuisses, sur ses couilles. Après quoi nous avons dormi un moment, serré l’un contre l’autre. Quand il s’est réveillé, j’ai hésité à lui proposer de venir passer la nuit avec moi – il était vraiment très gentil, et puis assez beau, même s’il ne donnait pas l’impression d’habiter entièrement sa belle tête bien dessinée, massive (le contraire de “fine”), un peu “gauloise” (c’est assez comme cela que je vois Vercingétorix), couronnée de cheveux châtain très clair, très épais, très en vrac, qui lui tombaient dans les yeux. Et puis, à quoi bon ? Il est allé prendre une douche, je l’ai croisé deux ou trois fois par la suite, nous nous sommes souri comme de bons gentils guerriers gaulois un peu hébétés en permanence par quelque élixir de glands (*pull-eaeaease…*), et qui se seraient envoyés en l’air sans y penser, pour passer le temps sur les courtines d’Alésia.

Le récit de ces ébats banals m'ennuie. Il y avait aux bains l'inévitable Libanais, avec qui la soirée fut tout en ratages. Quand je le draguais il bavardait à n'en plus finir avec une folle impossible, et quand il me draguait j'étais avec mon beau Breton. Il y eut un type brun, poilu, un peu chauve, assez musclé, que j'ai baisé dans une alcôve et qui eut la malencontreuse idée, alors que je lui tenais les cuisses levées, dans ma position favorite, d'insister pour se mettre à genoux et me tourner le dos. Ce passage du missionnaire à la levrette (grosso modo) ne fut pas très heureux (il ne l'est jamais, en ce qui me concerne; je suis un humaniste, moi (chrétien, donc)), même si j'ai bel et bien joui, trop vite d'ailleurs, presque au moment où j'entrais, pour la seconde fois, en lui. Enfin il y eut un Suisse blond, couvert de poils blonds, qui m'excitait beaucoup et qui m'avait ignoré pendant toute la soirée : lorsque enfin il se décida à prendre ma candidature en considération j'étais épuisé, je pouvais à peine bander, et certainement pas l'enculer – j'ai dû me contenter de le branler en léchant ses pectoraux blonds (le précieux blond dit "helvétique", *blond de brun*, blond *latin*, déjà, plus dru, plus râpeux, beaucoup moins fadassou que le blond germanique, et a fortiori que le blond scandinave).

[Interruption : *coup de téléphone de W. qui veut savoir comment va ma gorge. Je lui fais part de tous les coups de téléphone qu'il a reçus. «Bien, merci beaucoup », plaisante-t-il d'une voix de fausset*.]

Il y avait à l'Opéra Jean-Jacques A., très gentil, qui, même, semblait ne pas vouloir me quitter. Il est l'illustration parfaite de ma théorie pseudo- ou paramarxiste selon laquelle le discours des uns et des autres sur le sexe et la vie sexuelle est entièrement conditionné, ou presque – oui, non, pas tout à fait, disons *en grande partie* –, par leurs propres aptitudes sexuelles et par leur situation "objective" (économico-libidinale) sur le marché des corps. Lui, je le sais par expérience, est presque impuissant. Il a un sexe de taille assez considérable, mais des couilles anormalement peu développées, minuscules. En conséquence de quoi je présume, il jouit rarement, il y faut du temps et un travail fou, et alors très peu; ce n'est pas chez lui une considérable secousse (Jean-Marc, au contraire, est un des garçons que je connais chez qui l'orgasme est le plus marqué, comme chez moi : il crie, son corps est secoué d'interminables frissons, il paraît traverser alors dix ou vingt secondes d'à peu près complète

inconscience (j'aime beaucoup l'expression anglaise, *préanglaise*, chargé de jolies connotations mythologiques, justement, *he goes berserk*)). Or il (Jean-Jacques) soutient que le sexe décidément n'est pas très intéressant, quelle corvée au fond, il ne sait même pas pourquoi il vient au sauna, d'ailleurs il n'y fait jamais rien.

Bref, de même que les opinions économiques et sociales des individus (et des classes, et des groupes, et des organes de presse, etc.) ne sont, selon Marx, si j'ai bien compris (et en simplifiant beaucoup), que le reflet, l'habillage, la *superstructure* de leur situation économique objective, de même les opinions sexuelles (je cultive l'amphibologie) de Jean-Jacques et (généralisons hardiment) *de tout le monde* ne sont que le reflet, le cache-sexe, le déguisement de sa situation physiologique et de celle de chacun.

C'est ce qui rend la plupart des "discours" (à commencer par les miens, certainement) si ennuyeux : leur caractère éminemment *prévisible* (encore que, dans la plupart des cas, ils ne soient prévisibles, reconnaissons-le, et Dieu merci, qu'a posteriori : c'est plutôt de l'ordre du "j'aurais dû le prévoir"…). Tout le monde parle avec ses couilles (ce qui d'ailleurs peut être très sexy (mais pas dans le cas de Jean-Jacques (bien qu'il ait une excellente voix (ce qui contredit déjà un peu ma théorie (mais si l'on tient compte de toutes les contradictions on ne peut élaborer aucune théorie (or j'ai une responsabilité devant l'histoire))))), avec sa queue, avec sa matrice, avec sa mère, avec son "roman familial", avec ses cadavres dans le placard, avec son bulletin de salaire, avec sa feuille d'impôts, avec son cursus (ou son non-cursus) scolaire et universitaire, avec son adresse, avec la somme de ses voyages, avec ses diverses appartenances, et, tout aussi important, ses *désirs d'appartenance* (c'est particulièrement frappant dans le domaine de l'art), etc.

Toujours est-il que son état psychologique (à Simon (non, je veux dire : *à Jean-Jacques* (comme dirait Claude Simon))) semble s'être grandement détérioré. Il m'a confié, après deux minutes de conversation, qu'il était très irritable, ces temps-ci, qu'il avait fait une scène terrible à une bonne femme, plus tôt cette après-midi-là, dans une boulangerie.

«Et aussi, tiens, regarde, je suis en sueur rien que de te parler : ce n'est pas normal [d'un autre côté, dans un sauna…]. Tu vois, je te dis tout. Nous avons toujours été francs l'un avec l'autre, n'est-ce pas? Enfin, je ne sais pas pourquoi je dis cela, c'est un peu trop, non?»

J'avais un certain plaisir à le revoir, et lui ai tenu compagnie un moment; mais le temps passait, l'Opéra allait fermer, j'avais envie de faire un dernier tour, c'était avant l'épisode du brun qui voulait être baisé le cul en l'air : lui me racontait ses vacances en Grèce l'été dernier, c'était merveilleux, *les meilleures vacances de sa vie* : quinze jours à Mykonos, et puis le Péloponnèse, les sites classiques, le mont Athos…

«Vraiment tout, je vois. Comment tu voyageais?

– En tout : en avion, en âne, en pullman, en bateau…

– Moi aussi j'étais en Grèce, cet été. Mais moi c'était catastrophique, les pires vacances de ma vie, au contraire…

– Tu étais avec W. ?

– Oui, et puis avec un ami à lui, John, un Américain : tu sais, celui qui donne de grandes fêtes, avenue du Maine, je ne sais pas si tu y es allé avec nous – je pense que oui.

– Non.

– Et puis son amant, Raoul.

– Vous étiez où?

– Dans le nord-ouest, d'abord, en Épire, et puis à Athènes où a eu lieu le divorce numéro deux mille vingt-trois. Et puis moi j'ai continué avec les deux autres, dans le Péloponnèse, Mycènes, Olympie, tout ça... »

À la télévision en couleurs, on voyait Gilbert Bécaud, qui me paraît, ou me paraissait alors, à le voir, vraiment le point le plus bas qu'on puisse atteindre dans l'ordre du goût. L'obscénité de ses chansons, mais surtout de son jeu, serre le ventre : on ose à peine regarder ses voisins tellement on est gêné. Ce qu'il y a de plus vomitoire, comme toujours, ce sont les litotes emphatiques, les creux suggérés, désignés avec violence plutôt, par toute une mimique grossière de l'*understatement* : attention, attention, un magnifique *understatement* se prépare, vraiment énorme, surtout ne le ratez pas, d'ailleurs comment pourriez-vous le rater? Vous

l'avez vu? *Wow*, c'était quelque chose, hein ? – Pour cette figure-là, la litote emphatique, j'aime encore mieux Marguerite Duras (au moins elle ne chante pas).

Au "Ciné-club" était projeté, par-dessus la piscine, *Bob and Carol and Ted and Alice*, en français.

« C'est tout à fait pour moi, disait Jean-Jacques.

– Pourquoi, tu fais des échanges de couples ?

– Non, mais tu sais, à la fin, il y a une fille qui dit : "Pourquoi on fait pas tous l'amour ensemble ?" ; alors ils essaient, ça ne marche pas du tout, ils se marrent... »

J'entendais quelques-unes des répliques du film pendant que j'attendais une assiette de viande froide, au bar. Il faut vingt minutes pour que le garçon daigne s'occuper de vous, et il n'arrive finalement qu'après qu'on a crié, furieux qu'on ait crié. Il reste d'ailleurs à trois ou quatre mètres de vous pour prendre votre commande, et s'en va au milieu de votre phrase sans que vous ayez eu seulement le temps de lui dire que vous aimeriez bien aussi un verre de vin rouge. La viande est d'une fadeur écœurante, ou bien si c'est moi que tout écœure, ces temps-ci ? Elle est accompagnée d'une prétendue "mayonnaise" qui n'est qu'un peu d'eau huileuse et rance, jaunâtre : mieux vaudrait mille fois disposer d'un flacon de Bénédicta…

Rentré ici vers deux heures et demie, j'ai lu quelques pages de Jacques Leenhardt sur La Jalousie *et la politique du roman*, non sans sourire à quelques-uns des plus beaux passages; et dormi très bien. W. n'est pas rentré.

Ce matin, j'ai entendu, comme très souvent ces dernières semaines, la bande de *Tristan*, qui est un cadeau, à W., paradoxalement, d'un de ses amants new-yorkais, un garçon rencontré dans l'ascenseur chez Norman, dit-il. L'étrange est qu'à Washington, le jour de l'inauguration de Carter, W. ait cru bon d'enregistrer, chez Liz, la «Mort d'Isolde », qui bien entendu figure sur la bande qu'alors il avait déjà, et c'est le même enregistrement – encore un petit mystère, mais qui n'a d'irritant que d'être un mystère.

Tout ce que m'a dit Jean-Christophe Cambier de *Passage* et d'*Échange* m'incite à en tourner certaines pages avec beaucoup de plaisir. Pour lui, *Échange* "satellise" *Passage* :

« Oui, pour moi, il n'y a pas de doute, c'est *Échange* qui est premier... »

Pendant ce temps, à la radio :

« Je regrette infiniment, j'ai la partition sous les yeux : eh bien, je l'ai tout de suite perdu, votre chef… D'ailleurs vous m'avez vu tourner les pages dans tous les sens.

– Tu as un demi-siècle de discophiles contre toi.

– Ça, ce n'est pas la première fois.

– Ça a toujours été le drame de Tito Gobbi : il a une vilaine voix. Alors, bien sûr, il y a des choses dans lesquelles ça n'a pas d'importance, mais je respecte suffisamment Rossini pour penser que…

– Ça manque de folie…

– C'est le premier qui chante faux…

– Comme moi tu l'as vu sur scène, Antoine : quand on le voyait, il était beaucoup mieux.

– C'était la fameuse mise en scène de _, qui faisait tout oublier, même la mauvaise musique…

– Et là aussi je crois que des surprises nous attendent…

– Passons donc à l'exemple suivant : c'est Rosine, *Una voce poco fa*... Et Rosine, ici, c'est Mercedes _, à Covent Garden, en 1927…

– C'est plutôt ornementé.

– Ça, c'est le moins qu'on puisse dire.

– C'est une petite garce.

– Je n'ai pas dit que c'était une garce, j'ai dit que c'était une *chipie*. Et ça, il faut le faire entendre.

– Une version mezzo, avec des choses là-haut.

– Oh, peu, relativement peu, c'est très sobre.

– Voici Maria Callas... »

Six heures. Musique : *Premier Impromptu* de Schubert : le “Concert égoïste” de Marcel Brion. Schubert m’est encore plus fraternel que Schumann parce que Schumann m’intimide un peu. Je n’entends pas la suite à cause d’un coup de téléphone de Wallace qui veut le numéro de David Hockney à Londres – il désire voir sa collection de pornographie. Il était hier soir à l’Opéra (je veux dire aux bains, bien sûr).

«Décidément on se voit partout.... »

Meanwhile, Marcel Brion [ARION, À RIOM, CRIONS, CRILLON, TRIONS, RIONS, HAUT-BRION, NOIR, BION, BIRON, BRILLANT, *BROWNY*] :

« Je suis porté par la musique, subjugué. Je ne l’écoute pas, je me confonds avec elle. *Germaniste* ? Non, je ne suis pas germaniste. Il se trouve que mon professeur de grec était allemand, et qu’il a vu que je mordais à la poésie grecque, alors il m’a fait connaître la poésie allemande. Depuis j’ai vécu avec elle. J’avais treize ans, elle n’a jamais cessé de m’accompagner. Ce que j’aime de Brahms, c’est cet arrière-paysage, ce paysage de l’Allemagne du Nord qu’on juge triste et qui moi m’enchante par sa délicatesse de ton. »

Je trouve cette remarque très juste et elle m’enthousiasme, alors que je ne connais pas l’Allemagne du Nord et ne sais rien, par force, de son éventuelle *délicatesse de ton.* Donc la pertinence de la phrase est intrinsèque, non référentielle (il faut que j’arrête de lire Leenhardt, je vais finir par parler comme ces gens-là… (et encore, lui n’est pas le pire, loin de là)).

Je suis passé chez Jean-Christophe, je suis allé voter, j’ai fait un tour aux Tuileries (« La mort, qui n’est pas horrible, qui n’est pas redoutable, qui est simplement, comme il dit, *une calme nuit*... »). Personne ne m’y intéressait, je n’y intéressais personne. J’ai rencontré là-bas le Roland de Mark qui m’a invité à un dîner à l’occasion du départ de Lee Brevard :

« Dis-le à W., aussi. Enfin, si vous êtes toujours ensemble…

– Non, nous ne le sommes plus.

– Vous n'habitez plus ensemble ?

– Oh, il a encore ses affaires à la maison, mais c'est fini…

– Oui, la vox populi m'en avait plus ou moins averti... »

Au retour, j'ai rencontré le petit Patrick de Nice (Sarfati). La pluie a interrompu notre conversation. Je suis rentré sous des cordes. Mon état physique est peu satisfaisant : j'ai une espèce de diarrhée, mal au dos, pas d'énergie. Tout le monde convient que j'ai "mauvaise mine". Pourtant mon état moral est bien meilleur que ces derniers jours, donnant une fois de plus raison à Camus selon qui c'est l'espoir qui vous ruine. Plus d'espoir, quel soulagement (*Et quelle paix semble se concevoir*...) !

Deux lieder de Brahms. Ce qui est merveilleux, c'est l'accueil que Schumann lui a fait, vous savez : "Voici celui qui accomplira le romantisme" – c'est Schumann qui dit cela, *Schumann*, tout de même, se considérant, lui, comme un préromantique !

« C'est au sujet des jardins que le mot *romantisme* a été prononcé pour la première fois. »

De nouveau cette douleur dans le bas du ventre. Bizarre. Il faudra que j'aille voir le médecin, demain.

Wesendonk Lieder, par Jessye Norman et l'Orchestre symphonique de Londres dirigé par Colin Davis – un état de parfait bonheur.

Vérité des vieux discours – celui de Marcel Brion, par exemple : la part de vieille et bonne vérité acquise qu'ils conservent, comme un *dépôt*.

> *Que peu de temps suffit à changer toutes choses ! Nature au front changeant, comme vous oubliez! Et comme vous brisez, par vos métamorphoses, Les nœuds mystérieux où nos cœurs sont liés…*

Lundi 14 mars, trois heures. Oh, bien sûr, ce n'est pas tout à fait aussi simple que cela… L'abandon de tout espoir, la résolution de se garer désormais des coups, le parti pris d'absence, de défaut, de silence, ne suffisent pas à abolir la tristesse, loin de là. Le hasard aura voulu que ce *journal* se termine sur la déroute sentimentale, l'isolement, et une mélancolie envahissante qui pourrait bien vite conduire ce pauvre Duparc au suicide, à défaut de moi. W. n'est pas passé ici depuis samedi. Il a téléphoné hier *pour prendre de mes nouvelles*, a-t-il dit, il a ajouté : « Je te vois dans un moment » – mais pas le moindre signe depuis lors…

Ce matin, au réveil, j'ai été pris d'un long accès de toux profonde, caverneuse, et ma fatigue était telle que je me suis décidé à téléphoner au médecin pour prendre un rendez-vous auprès de lui : ce soir à sept heures. Aussitôt après cet appel mon état a commencé à s'améliorer, évidemment – on dirait même que je ne tousse plus.

Je n'entends personne autour de moi parler de *peine*, de *chagrin*. Les sentiments disparaissent-ils avec les mots qui les désignent? Hier soir j'ai bavardé assez longuement avec un garçon blond qui me drague depuis toujours, qui n'est vraiment pas mon genre, mais avec lequel j'entretiens d'assez bons rapports reposant surtout sur cette particularité que nous plaisent toujours les mêmes garçons : nous avons exactement les mêmes goûts en matière d'hommes. Jadis il fantasmait sec sur le dit "Supersex" (entre-temps promu, je le crains, au médiocre statut de gigolo d'occasion au Drugstore…), et c'est lui qui m'avait signalé qu'il existait sur cette idole commune un reportage photographique très détaillé dans une revue plus ou moins porno, valétudinaire et porno, née agonisante et disparue presque aussitôt. Hier soir, au Manhattan, charge de revanche, revanche de charge, je lui ai signalé, moi, un type magnifique, libanais peut-être, grand, brun, large d'épaules, étroit de hanches, le visage à peine enlaidi par un nez un peu trop grand, mais très excitant, et qui au demeurant ne s'intéressait le moins du monde ni à lui ni à moi, mais – écrivons-le sans dépit – à des types vraiment affreux, selon le seul critère, aurait-on cru (son intérêt), qu'ils étaient en hauteur et en largeur d'une taille comparable à la sienne.

Le blond et moi sommes sortis ensemble, et je lui ai demandé comment allait son ami Daniel.

« *Daniel* ? Non, pas *Daniel* : il s'appelait *Gérard*.

– Ah oui, *Gérard*, c'est ça, excuse-moi. Je ne sais pas pourquoi, je crois toujours qu'il s'appelle Daniel.

– De toute façon il est avec quelqu'un d'autre, maintenant. On habite toujours ensemble, mais nous ne faisons plus en commun que nos ablutions [sic]. Il ne passe que pour se changer et faire sa toilette, de temps à autre... »

Eh bien, le blond n'avait pas l'air autrement affecté de cette situation. Il en parlait avec beaucoup d'objectivité détachée, comme on parle d'appartements avant ou après un déménagement. Il est vrai que moi-même, lorsqu'on me demande comment va W., je dis que je ne le vois plus guère, mais n'entre pas non plus dans les détails. Il reste que le seul cas connu de désespoir amoureux prolongé est celui de Jean-François, qui "ne s'est jamais remis", selon la légende, de sa séparation d'avec Fernando, le beau Portugais pas si beau que cela et si peu aimable, mais tellement apprécié chez tous les peuples de l'Europe (j'ai distinctement entendu soupirer pour lui dans Milan, le mois dernier).

Gianni a dit à Jean-François, considéré à la ronde comme le grand expert en matière de deuil conjugal, que j'étais triste, et Jean-François se montre toujours avec moi de la plus grande gentillesse; laquelle consiste surtout, il est vrai, en de régulières et insistantes propositions de faire l'amour avec lui, ce à quoi je ne tiens pas outre mesure, parce que sa douceur s'arrête notoirement au bord du lit, d'une part, et parce qu'il est bien connu, d'autre part (mais c'est peut-être la même part), pour vouloir vous mettre à toute force et sans délai son énorme bite au cul. Le petit Patrick D., que je lui avais présenté parce que Patrick est obsédé par la taille des sexes, avait lui-même trouvé l'expérience douloureuse, c'est dire, et il en garde un très mauvais souvenir. C'est même à cette occasion que fut prononcé, pour l'étonnement rassuré des populations, ce mot historique digne de Mac-Mahon :

« Trop c'est trop ! »

À vrai dire, Jacqueline avait dit cela aussi, mot pour mot, un jour qu'elle s'était retrouvée dans un lit avec W., Jean-Claude notre voisin et moi – mais il avait fallu, pour déclencher ce commentaire, qu'on s'y

mette à trois, ça ne compte pas. En tout cas la preuve est faite avec Jean-François qu'on peut très bien être monté comme un cheval et se voir plaqué comme tout un chacun…

Il y a aussi (j'en reviens à la question du chagrin) le cas de John A., évidemment, qui dit ou qui disait il y a un mois : «Depuis que je suis rentré de New York [en décembre], je n'ai fait que souffrir... » Mais il paraît qu'il va beaucoup mieux. Il a commencé une analyse et il s'en trouve très bien. W. m'a raconté, au cours de notre unique dîner partagé récent, vendredi, que John avait dîné avec Raoul, qu'une heure plus tard il avait téléphoné avenue du Maine pour lui dire quelque chose qu'il avait oublié de lui dire, que X (je ne sais plus comment il s'appelle), le nouvel amant de Raoul, avait alors répondu qu'à ce moment-là Raoul n'était pas rentré à la maison et qu'il avait dû avouer plus tard (à la grande satisfaction de John – c'est peut-être même ce qui l'a tiré du chagrin, qui sait ? (plus que la psychanalyse)) qu'il était allé faire les tasses. Il paraît (dixit John cité par W. (faut-il voir un sens dans la citation (je devrais consulter Cambier...) ?)) qu'il (Raoul (comme dirait Claude Simon, donc)) s'ennuie beaucoup avec X. Ai-je noté quelque part que, d'après W., cet X. (Craig, ou Greg, cela me revient…) avait été envoyé par Norman à Raoul avec mission de le séduire (Raoul) pour briser les relations de John et de Raoul, de sorte que John n'eût plus de raisons de rentrer à Paris, que donc il reste à New York, et qu'ainsi Norman ne perde pas un client aux besoins de plus en plus considérables et donc de plus en plus rémunérateurs pour son fournisseur. *How is* that *for* coup tordu?

[Interruption *: essayé de téléphoner à Christian pour le remercier de l'envoi qu'il m'a fait de photographies découpées dans* Match*, il me semble, d'un jeune footballeur tout à fait excitant, le capitaine stéphanois Christian Lopez. On voit dans* Match *des types complètement nus, maintenant ? Il est vrai que Lopez est assis, dans les vestiaires, après un match, peut-être, et qu'on ne lui voit pas le sexe, caché entre ses belles cuisses rebondies. Mais on voit tout le reste. Cependant Christian (l'autre, le documentaliste) n'est pas à son bureau.*]

La difficulté de traverser ces pénibles journées est accrue par une série de petites déceptions mineures. Il est vrai que malade, fatigué, les yeux

cernés comme jamais, et triste, je ne suis guère séduisant. En plus je n'ai pas particulièrement envie de faire l'amour, et je cherche sottement, et vainement, bien entendu, dans des boîtes où chacun n'est à l'affût que d'un coup rapide, des garçons gentils avec qui passer tendrement la nuit. Hier soir, pendant que je dînais en regardant les résultats des élections à la télévision, j'ai reçu un coup de téléphone d'un petit Libanais très joli, Zyad, avec qui j'ai flirté une ou deux fois ici et là, mais pas récemment. Je ne me rappelais même pas lui avoir donné mon numéro de téléphone, et lui ne semblait pas très bien savoir qui il appelait. Il piochait au hasard dans son carnet d'adresses, je crois bien. Mais il m'a dit qu'il allait passer me voir. Immédiatement après, hélas, a téléphoné Aragon qui voulait que je dîne avec lui, ou au moins, puisque j'étais déjà à table, que je vienne prendre avec lui un dessert :

« Je ne peux pas, hélas, j'attends un ami… Si seulement tu m'avais appelé dix minutes plus tôt…

– Oh, je te téléphone toujours dix minutes trop tôt ou dix minutes trop tard…

– Oh, quelle mauvaise foi ! Tu me confonds avec un autre : c'est la première fois que le cas se présente... »

Mais lui, vexé (et un peu gamin) :

« En tout cas demain soir je suis pris, mardi soir aussi, alors je ne sais pas quand on se verra... »

Zyad est arrivé peu après. D'emblée il était très mécontent et de mauvaise humeur parce que la minuterie de l'immeuble, qu'on vient pourtant de réparer, est de nouveau cassée, et que donc il avait dû monter mes six étages dans l'obscurité au risque de se rompre dix fois le cou (je traduis). C'est un garçon très petit, avec un joli visage régulier, des cheveux, des sourcils, des yeux et des moustaches très noirs. Il est très jeune, et l'on serait même au bord de la pédophilie s'il n'était doté, outre ses fines moustaches adolescentes, d'un cul très touffu, broussailleux, sylvestre, fondement de son (précaire) crédit auprès de moi, et qui pour ce que j'en sais ne doit pas relever de ce registre-là, au moins sous nos latitudes. Il est aussi passablement bête, ou plutôt *bêta*, et surtout très enfant gâté, dans la meilleure tradition abdallo-tintinesque.

Il m'a dit qu'il s'ennuyait à Paris et par cette déclaration abrupte semblait impliquer fortement qu'il était de ma responsabilité immédiate de le distraire, au moins pour ce soir-là. J'ai mis sur le phonographe des ragtimes de Scott Joplin, qui m'avaient semblé, parmi ma discothèque, ce qui risquait le moins de lui déplaire. Mais cette musique-là ne lui convenait pas du tout, il l'a exprimé très vite et très péremptoirement, et est-ce que je n'avais pas quelque chose de *normal*, comme au Manhattan, quoi? D'autre part, ce n'était pas trop mal, chez moi, une fois qu'on y était, mais est-ce que je venais d'emménager ou quoi? En tout cas il allait falloir faire quelque chose, décorer, beaucoup décorer, animer, égayer, enrichir, orner, je ne sais pas, moi : tiens, les portes, là, par exemple – lui, il trouvait que les portes, dans un appartement, devaient être d'une autre couleur que le reste, c'est bien plus joli, et ce qui lui plaisait personnellement c'était le rouge, il aimait beaucoup le rouge, il faudrait plusieurs nuances de rouge, il allait me montrer, puisqu'il voyait bien que je n'y connaissais rien en décoration (au fond c'est aussi ce que dit, en d'autres termes, W., mais lui attaque sur le front opposé : trop de sentimentalisme, trop d'objets, trop de souvenirs de famille ou de voyage, pas assez d'œil, de rigueur, d'exclusion… (oh, la vie n'est pas facile…)).

Zyad connaissait une femme, une Libanaise, une vraie princesse, qui avait un appartement très beau, un véritable palais, à Beyrouth. Elle avait aussi un tableau que le pape de Rome avait donné à son grand-père ou à son arrière-grand-père. Avant la guerre civile on lui avait offert cent cinquante mille livres libanaises de ce tableau, fait par un des plus grands peintres italiens, il ne se rappelait plus le nom. Pendant la guerre elle avait essayé de le vendre, mais on ne lui en avait proposé que soixante-quinze mille livres. À ce moment-là tout le monde vendait tout : mais encore quelque temps, et de nouveau le tableau vaudrait une fortune, permets-moi de te le dire (je ne sais pas pourquoi, j'avais l'impression d'être en position d'accusé…).

[Interruption : *regardé, songeur, une reproduction d'une gravure du XVIIIe siècle,* Vue de Passy*, envoyée à titre publicitaire par je ne sais quelle* <u>*banque.*</u> *Deux femmes du monde, soutenues par un homme qui a un tricorne à la main, montent dans une* <u>*barque*</u>*, au* <u>*bord*</u> [*BANK* / BAR,

BAR-LE-DUC, BARRE, BACH, BARBAQUE, *BARE*-BACK / BURE, BYRRH / BORT-LES-ORGUES / ROB (→ ROY) / ROBBE (→ -GRILLET) / GUY (GUI, *GUY*, *GAY*, QUI) DEBORD] de *l'isle des Cygnes d'où est prise la vue, d'après la légende. Une troisième femme, sur le rivage, tient d'une main une ombrelle ouverte et de l'autre main une très jeune fille qui sans doute a été confiée à sa garde* [EDGAR → POE / GARE / GORDES]. *Une lingère, un ballot sous le bras, considère la scène. D'autres personnages occupent le premier plan, un prêtre en conversation avec un homme au chapeau rond, à gauche, et sur la droite un pêcheur auquel une femme semble parler. Sur la Seine, on voit plusieurs barques. En face, du linge* [SINGE → SIGNE → CYGNE → *SWAN* → SWANN → *LOHENGRIN* (… *TRAÎTRE INSIGNE / MALGRÉ LOHENGRIN ET LE CYGNE* (MALLARMÉ)) → MARQUE, INSIGNE, EMBLÈME, SYMBOLE /// LANGE, L'ANGE, MLLE LANGE, *LE CRIME DE M. LANGE* / NIGEL] *est étendu, sous la murette qui soutient la chaussée, où passe une diligence. Plus haut, ce ne sont que portes cochères, toits à forte pente, couvents, jardins. Je ne sais plus très bien comment la* lettre *qui accompagnait l'envoi de cette gravure la liait à la nécessité de placer son argent à la banque responsable de l'envoi (ni même si elle s'en donnait la peine).*]

Zyad a voulu voir ce que j'avais comme pornographie : je lui ai montré mes quelques photos, dont la collection lui a paru vieille, plus du tout à la page. Il désirait aussi des renseignements sur Michel P., qu'il avait vu avec moi le dimanche précédent et qui lui avait beaucoup plu.

«Téléphone-lui, on fera l'amour à trois... »

Michel bien sûr n'était pas chez lui. Samia a appelé pour W. Je lui ai fait parler par Zyad en arabe. Il a voulu ensuite savoir qui était W., s'il habitait là, etc.

«Mais alors, tu ne peux pas faire l'amour ici?

– Non.

– Est-ce que tu vas sortir, plus tard?

– Oui, peut-être, je ne sais pas... »

Et voilà pour quel profit, quelle conversation et quels plaisirs on rebute le Paysan de Paris…

J’avais eu l’intention d’aller au cinéma, mais cette visite m’en avait empêché. Je suis donc allé au Manhattan. J’y ai repéré immédiatement le grand garçon brun dont j’ai déjà parlé, et je l’ai longuement dragué, en vain. Il y avait là Patrick D., le petit Jean, l’ami de Christian, le chasseur alpin, un type inconnu qui m’a dit qu’il était en train de me lire, l’inévitable Wallace, et Thierry qui semblait prêt, comme l’autre soir, à partir avec moi. Mais je n’y tenais pas, je ne sais pas pourquoi, car nos dernières amours ont été tout à fait réussies – je l’ai enculé avec beaucoup de plaisir et il a joui en même temps que moi. L'autre soir, quand Gianni, Claude, Salvatore et moi étions ensemble à l’Apollinaire, il m’a proposé de venir avec moi dans ma “garçonnière”, mais je devais y aller avec Salvatore, ce que j’ai fait. Je suppose que maintenant, après cette double dérobade, il va me faire la gueule; ce que je regretterai beaucoup parce qu’il figure incontestablement, entre les pages de mon petit registre personnel, dans la précieuse catégorie des excellents coups (sans compter que Christian s’est fait inscrire sur la liste d’attente, le concernant) : mais sans doute n’avions-nous pas accompli, hier, l’indispensable cycle complet entre deux déduits.

Quant aux nouveaux ébats avec Salvatore, ce soir-là, ils ne furent d’ailleurs pas très réussis. J’aurais voulu passer la nuit avec lui, mais lui voulait sortir, aller danser. Nous sommes restés un long moment étendus l’un contre l’autre, lui bandait, moi pas. Finalement, comme il se préparait à sortir, nous étions l’un et l’autre debout près de la porte, j’ai été pris, malgré la fatigue, d’un peu d’excitation enfin, et je me suis dit que cette fois j’allais le baiser, ce que je n’avais pas eu le temps de faire dans l’après-midi puisqu’il avait joui dans ma bouche à peine m’étais-je mis à le sucer. Mais cette fois-ci, nous étions tombés sur le lit, nous étions en train de nous déshabiller l’un l’autre, nous étions bien loin d’être nus lorsque de nouveau il a joui, à ma grande stupéfaction, sous moi, contre mon ventre. Du coup, moi aussi, selon les lois de l’hospitalité, mais ce n’était pas l’idéal.

Cinq heures et demie. Thé. À la radio, *Le Cid* de Massenet. J’ai ouvert juste au moment du grand air de Chimène :

De cet affreux moment je sors l'âme brisée,
Mais enfin je suis libre et je pourrai du moins
Soupirer sans contrainte et souffrir sans témoin.
Y a-t-il quelque ennemi qu'à présent je redoute ?

Mais le son fait des siennes. L'appareil ne supporte pas que je bouge. Chaque fois que je fais un geste ou un pas, il y a des sautes d'intensité, des grésillements pénibles entre les haut-parleurs…

J'ai reçu un long coup de téléphone de Javier qui me remerciait de mes cartes postales.

« Tu viens de les recevoir? Eh bien, elles y ont mis le temps…

– Je n'étais pas là. J'étais à Rome. On ne pouvait plus travailler ici, il faut qu'on cherche un théâtre, pendant ce temps on ne peut pas écrire, on ne faisait rien ni l'un ni l'autre, c'est horrible : on est trop vieux pour ça maintenant – il faudrait avoir quelqu'un qui s'occupe à notre place de ces choses-là.

– Qu'est-ce que tu faisais à Rome ? Tu sortais?

– D'abord, j'étais chez une amie, et puis elle avait des ennuis avec son mari, un Calabrais. Moi [Interruption : *coup de tél. de W. : « Quoi de neuf?*

– Tu as parlé à Nicola ?

– Quel Nicolas ?

– Nicola del Roscio.

– Ah, il est à Paris ?

– Je ne sais pas, il a appelé ce matin, je lui ai donné le numéro de Warhol.

– J'y suis maintenant, mais je n'y étais pas ce matin. Si Guy de Bruyn téléphone, tu peux lui demander un numéro où je puisse le rappeler ?

– Bon.

– Merci. »], les problèmes de couple, je ne supporte pas ça. Je n'ai pas eu ça entre mes parents quand j'étais enfant, ce n'est pas pour avoir à

supporter ce genre de trucs à vingt-six ans… Alors je suis parti, je suis allé chez une autre amie. La première habitait dans le centre historique, celle-là habitait dans les quartiers bourgeois du nord, tu sais, le Parioli et tout ça, c'était merveilleux – bien plus "Rome", en fait.

– Et le soir, qu'est-ce que tu faisais?

– On allait dîner au Trastevere, ou dans des endroits comme ça. La vie à Rome est tellement différente, tu sais ! Rien à voir avec Paris ! Je rencontrais des femmes, beaucoup de femmes, des féministes, elles sont merveilleuses. Il y a un livre nouveau qui vient de paraître, *L'Ultime Uomo*, c'est écrit par quatre militants [*Vous venez d'entendre le troisième acte du* Cid*, de Massenet. À l'acte IV, la scène est au palais royal, à Grenade.*] qui tous les quatre racontent qu'ils sont homosexuels, c'est extraordinaire, non? On n'aurait jamais imaginé ça en Italie il y a seulement cinq ans… Tout est tellement exagéré, grotesque. Rafael m'a lu au téléphone, pendant que j'étais à Rome, le premier chapitre du livre de la Macciocchi, *De la France* : on riait, on riait, on ne pouvait plus s'arrêter de rire. Et puis il y avait quelque chose de très bien aussi, dans *L'Espresso*, les poèmes de François Mitterrand, dans le texte et traduits, avec des femmes comparées à des roseaux et tout ça – je ne savais pas du tout qu'il écrivait comme ça : il fallait le voir pour le croire, tu sais. Tandis que Giscard, lui, a dit que son auteur préféré était Flaubert, ça me l'a rendu tout de suite très sympathique. Tu ne sais pas comment on peut avoir des livres à la Bibliothèque nationale?

– Non, non, moi je déteste ça, c'est comme les postes et les banques : il faut remplir des formulaires, avoir des cartes, des extraits d'acte de naissance, des photographies – je ne peux pas. Qu'est-ce que tu veux foutre à la Bibliothèque nationale?

– On veut trouver un texte de Louis XIV sur la manière de visiter les jardins de Versailles : c'est très beau, c'est pour la pièce.

– Pourquoi, il s'agit de jardins, dans la pièce?

– Non, il s'agit de Louis XIV.

– De *Louis XIV*? Pourquoi? *Ce plouc*?

– Pourquoi *plouc*?

– Oh, j’ai toujours trouvé ça tellement vulgaire, Louis XIV, tout cet or, tous ces rubans, ces fanfreluches. Quand on voit la cour d’Espagne, à côté, à la même époque, c’est tout de même autre chose… Je ne connais rien de plus humiliant pour la France que le tableau de l’entrevue de l’île des Faisans…

– Justement, c’est bien, Louis XIV. C'est tout à fait ce qu’il nous faut. On ne fait pas une pièce raffinée, tu sais : il y aura un type habillé à la Louis XIV, avec des rubans partout, comme tu dis. Mais, à part ça, ça n’a pas de rapport direct avec Louis XIV.

– Je déteste Louis XIV, presque autant que Molière. D’ailleurs, Louis XIV, au fond, c’est l’original du *Bourgeois gentilhomme*.

– Tu détestes Molière ?

– Beurk, oui.

– Oh, pas moi.

– C'est parce que tu n’es pas français.

– Oui, quand j’étais enfant, je n’étais pas obligé de voir ou d’apprendre des pièces de Molière, on avait un professeur de français qui nous faisait apprendre des poètes complètement abscons, et qui nous faisait lire Proust.

– Non, Molière, c’est absolument dégueulasse, presque aussi dégueulasse que Camus.

– Oh, tu exagères.

– Non, non… Et toi, qui est-ce que tu détestes?

– Tiens, oui, qui est-ce que je déteste, moi ? Hmmm… *Simone de Beauvoir*.

– Oh, je ne pense jamais à elle! Pour passer à des animaux nettement plus petits, il y a un type dont je ne peux pas lire trois lignes sans avoir envie de dégueuler, ça ne rate jamais, c’est Maurice Clavel.

– Ah oui, *Dieu est Dieu, nom de Dieu*… Les titres français me mettent dans un état fou. Il y a aussi *Le Féminin pluriel,* tu sais, Benoîte et Flora Groult : maintenant elles sont séparées. Elles ont écrit *Il était deux fois*. Ce goût des Français pour les calembours, ça me rend fou.

– Moi aussi j'ai lu quelque chose dans *L'Espresso*, tiens : ça s'appelait *L'Opération Carlotta*, c'était sur les Cubains en Angola, par García Márquez.

– Ouais, en voilà encore un de vraiment pas supportable, par exemple…

– Je t'ai téléphoné la semaine dernière pour t'inviter à la pièce de Severo, tu sais…

– Ah oui, c'était comment?

– Oh, le texte n'est pas mal, dans un genre vraiment léger [*« Vous avez entendu* Le Cid*, opéra en quatre actes de Massenet, avec la distribution suivante :*] [Interruption : *retour de W.*], mais les acteurs sont pénibles au dernier degré, et la mise en scène n'existe pas.

– Oui, elle est complètement nulle, cette femme. Elle monte ça pour être à la mode. Elle a déjà fait *Le Portrait de Dora*, on se demande ce qu'elle va vouloir faire après : les poèmes de François Mitterrand, probablement, ou bien le livre de la Macciocchi... » Etc.

Sept heures moins vingt. Je me préparais à sortir, mais W. est ressorti avant moi. Presque aussitôt arrivé, il a allumé la radio qui en était à l'heure du jazz.

J'ai dit :

« Je vais sortir dans cinq minutes, est-ce que vous pourriez attendre pour mettre ça ? », et, dans un geste de colère, j'ai fermé la radio.

« Je ne vois pas pourquoi. Vous ne vous gênez pas pour l'allumer quand ça vous plaît.

– Non. Moi, je vous demande toujours si ça vous dérange.

– Ce n'est pas vrai. C'est toujours le même *double standard*, comme pour tout. »

Ensuite il m'a fait une scène parce que, disait-il, j'utilisais son cirage, auquel je n'avais, en fait, absolument pas touché.

«Mais si vous voulez parler de ce genre de choses, vous pouvez acheter votre propre thé, votre propre sucre, ne pas manger trois desserts

en une nuit…

– J'en ai mangé deux. Vous feriez bien d'ailleurs de défroster le frigidaire, sans ça il va se casser.

– Pourquoi vous ne le faites pas ?

– Moi, je ne suis pas là... »

Et ainsi de suite. Tout cela est absolument horrible. Que tant d'amour ait pu se transformer en tant d'acrimonie, et de si médiocre espèce, serre le cœur, littéralement, physiquement, viscéralement, ô combien. Mais son hostilité, sa légèreté, son refus de prendre en considération le chagrin de l'autre, sa peine – un sentiment que lui-même paraît ignorer totalement, au moins dans ce domaine –, et sa conduite révoltante de la nuit du vendredi, cet horrible sadisme, empêchent même que nous nous séparions rassérénés. [Interruption : *appelé Jacques le médecin pour lui dire qu'après tout je semblais aller mieux et que peut-être, s'il n'était pas resté à son cabinet spécialement pour moi, je pourrais ne pas le déranger pour peu de chose : je ne tousse plus, j'ai seulement des contractures dans le dos.*] Bien sûr, si j'avais quelqu'un dont l'affection me distraie un peu, tout cela serait sans doute moins dur. Mais cette solitude, qui ajoute à ma tristesse, ne fait sans doute que rendre W. plus sévère encore, plus méprisant, plus hostile, plus agressif, puisqu'il n'y a pas de disposition qui lui soit plus étrangère que la compassion.

J'ai aimé un cheval. Qui était-ce ?

Mais à quoi bon entrer dans tous ces détails? La nuit horrible de vendredi les a rendus vains. Elle a montré, de la façon la plus claire, quelle importance il attachait à nos relations, c'est-à-dire aucune. Il est grand temps de passer outre. Chaque jour, hélas, montre à quel point c'est douloureux.

Mardi 15 mars, quatre heures. La situation a connu depuis hier un certain nombre de coups de théâtre dont l'importance reste à évaluer.

D'abord, hier soir, comme je sortais, vers dix heures, pour aller voir le *Casanova* de Fellini rue Hautefeuille, j'ai trouvé dans ma boîte un mot de

Jean-Christophe Cambier en réponse au mien de la veille : en parodie proustienne, une acceptation assez enthousiaste de ma proposition. [Cinq heures et quart : longue interruption : *visite de Jean Daive qui prépare un travail sur Rauschenberg et voulait m'interroger à son sujet. Pour lui, Rauschenberg est beaucoup plus européen que Johns. Il y a chez lui quelque chose de "mallarméen", trouve-t-il :*

« Un bout de bois contre un mur, tu comprends, ou bien enduit de terre, ça a quelque chose de saisissant – enfin, c'est ce que j'appelle mallarméen.

– Oui, ça me surprend beaucoup, je l'avoue... Enfin, c'est peut-être parce que je les connais l'un et l'autre, mais Johns, pour moi, est beaucoup plus européen, au contraire… Il est possible que j'en juge exagérément d'après la personne plus que d'après l'œuvre, mais enfin Johns est tout à fait, dans mon esprit, le grand artiste de la tradition européenne, très réfléchi, qui sait ce qu'il fait, qui est nourri de culture, qui est tout à fait familier avec… avec Wittgenstein, mettons; tandis que Rauschenberg n'a pas la moindre idée de ce que ce peut bien être que Wittgenstein, et il s'en targue… Enfin, je pense… C'est peut-être par coquetterie – il ne faut pas sous-estimer sa roublardise. Avec Johns, tu peux avoir une conversation sérieuse sur son œuvre, il te parle de son travail, très bien, très clairement.

– Je croyais qu'il était très froid, que personne ne le voyait…

– Oui, c'est vrai, mais il habitait Paris, tu sais, l'année dernière. Il habitait même rue du Bac quand il travaillait chez Crommelynck, avec Beckett, tu sais : ils ont fait un livre ensemble, Fizzles.

– Ah oui, je sais. C'est très beau, d'ailleurs…

– Son appartement était à deux pas d'ici, nous jouions ensemble au tric-trac… Tandis que Rauschenberg, il est peut-être plus chaleureux, plus détendu, superficiellement, mais il est impossible de lui parler : d'abord, la plupart du temps il est à moitié ivre, et puis il y a une espèce de bêtise *de Rauschenberg, il faut bien le dire – en partie feinte, bien sûr, mais assez pesante tout de même; il passe son temps à faire des plaisanteries de collégien.*

– Il ne parle jamais de son travail ?

– Non. Enfin si, mais… J'étais chez lui quand il travaillait au décor du ballet de Cunningham, tu sais, Travelog*, là. Il disait : "Ah, oui, ça, comme ça, ce ne serait pas mal…", ou bien : "Là, essayons, on va voir ce que ça va donner…" – c'était de cet ordre-là, complètement au pif. On pourrait paraphraser à son sujet le mot de Cézanne sur Monet : "Ce n'est qu'un œil, mais quel œil !"*

– Moi j'avais essayé de le voir, à New York, quand j'y étais, dans son orphelinat, là, mais il n'y était pas.

– Non, il est presque tout le temps dans son île, maintenant. Captiva Island : c'est là que j'étais cet hiver. C'[Je me rends compte en transcrivant cette conversation que j'ai l'air de faire parade auprès de Jean Daive d'une intimité avec Rauschenberg qui, en fait, n'est que de raccroc, "par alliance" (et donc révolue). D'un autre côté, je ne vais pas me mettre à lui raconter ma vie… D'autre part, problème plus général, les conversations transposées paraissent déséquilibrées "en ma faveur" parce que je me souviens mieux de ce que j'ai dit (je n'ai pas à "m'en souvenir") que de ce qu'a dit l'autre partie, discours que je connais moins bien. Il est vrai que Jean Daive, officiellement, était venu me faire parler, moi.] *est un endroit extraordinaire. Il a trois maisons, tout à fait au bord de la mer…* Plus *qu'au bord, même, parce qu'il y en a une, la principale, la mer vient battre au bas de l'escalier, pour ainsi dire… Et puis, derrière celle-là, il y a l'atelier où il travaille, une structure en bois, très* La Jalousie*… Et enfin il y a une troisième maison, de l'autre côté de la forêt – une forêt extraordinaire, très tropicale, tout en enchevêtrements de lianes, de palmiers, de baobabs, de je ne sais pas quoi, si dense qu'on a l'impression qu'elle pousse pendant qu'on la traverse – où travaille Bob Peterson, qui vit avec lui, qui travaillait jadis à Gemini, tu sais, c'est là qu'il l'a rencontré, et puis, depuis, il a son œuvre à lui, c'est assez bien d'ailleurs, est-ce que tu as vu son travail ?*

– Non.

– Ça, ce foulard, c'est un vieux Peterson inachevé… Enfin, il est plutôt froissé, ça ne donne pas une très bonne idée de l'œuvre. Lui ressemble à Flaubert jeune…

– Mais c'est sur l'Atlantique ou sur le Pacifique, cette île ?

– Captiva ? C'est en Floride, mais sur la côte occidentale *de la Floride, qui n'a rien à voir avec l'autre : beaucoup plus sauvage, beaucoup plus tropicale, beaucoup plus hors du monde, un peu comme les bayous de la Louisiane – sur le golfe du Mexique, donc, assez au sud. C'est une île toute en longueur, cinq ou six kilomètres, mais très étroite, cinquante mètres,* cent *peut-être à l'endroit où il est : un banc de terre, mais très boisé, avec cette forêt incroyable, justement, cette forêt de roman d'aventures, un peu* Tom Sawyer*, un peu Stevenson…*

– Et puis aussi, Johns, c'est très académique, tout de même, non ? Enfin, je veux dire, j'en ai parlé avec des Américains, c'est vraiment le peintre arrivé, très installé et tout, presque officiel…

– Oui, bien sûr, mais alors là, Rauschenberg aussi, écoute : les Français n'ont plus du tout idée de ce que peut être le statut de ces artistes non pas peut-être officiels*, encore que…,* emblématiques*, en tout cas. Rauschenberg est le peintre qui a été choisi pour symboliser, en quelque sorte représenter les États-Unis, l'art aux États-Unis, à l'occasion du bicentenaire : il était le peintre* officiel *du bicentenaire, oui, on peut dire ça. On lui a fait une gigantesque exposition. Et puis il a eu un numéro spécial de* Time*, il était sur la couverture – pas dans l'édition européenne : sur la couverture de l'édition européenne on voyait Constantin Caramanlis, et à l'intérieur il n'y avait que quatre pages en couleurs, sans doute ils ont eu peur que Rauschenberg ça ne dise pas grand-chose à grand monde, en Europe ; tandis que dans l'édition américaine il y avait seize pages sur lui, quelque chose d'énorme, vraiment. Ça t'intéresserait peut-être, pour ton travail, si tu ne l'as pas vu : ne serait-ce qu'à titre sociologique. À quel artiste français un magazine grand public, genre* Nouvel Observateur *ou* L'Express*, consacrerait un article de seize pages, en France, aujourd'hui ? Remarque, même là-bas, à ce point c'était la première fois que ça arrivait, je crois bien – pour un artiste vivant, en tout cas…*

– Mais il est très contesté, tout de même.

– Oh non, écoute : il peut y avoir quelques mouvements d'humeur de temps en temps, un type mal embouché qui tape sur une exposition ou sur une autre, mais, dans l'ensemble, tous les critiques américains parlent de Rauschenberg avec un respect inouï. Johns et lui sont tout à fait placés

au même niveau, il me semble. Bien sûr il y a aussi Warhol, mais Warhol est un peu à part, malgré tout, sa gloire est plus ambiguë, plus mélangée de… de je ne sais pas quoi, de… stardom*, de… Et puis maintenant il y a Twombly, si nous parlons de statut critique : Twombly les a tout à fait rattrapés. C'est la même génération, tu sais : ils vivaient tous plus ou moins ensemble, Johns, Rauschenberg et Twombly, en tout cas, au début des années cinquante. Les deux autres ont décollé très vite, Twombly est un peu resté sur le carreau. Il est vrai qu'il était parti. Rauschenberg et Johns étaient aux États-Unis, lui il était allé vivre au Maroc. En fait c'est un peu plus compliqué, je crois qu'il était parti avec Rauschenberg, dans un premier temps, mais Rauschenberg est rentré assez vite, tandis que lui est resté de ce côté-ci de l'Atlantique, il s'est installé en Italie, c'était un geste assez archaïque, au fond, assez Henry James : en tout cas ça a certainement beaucoup ralenti sa carrière. Mais maintenant il a pris sa revanche, son statut est tout à fait comparable à celui des autres, ne serait-ce qu'au niveau des prix : il y a une toile de lui qui s'est vendue une fortune, récemment. Sur ce point aussi il a tout à fait rejoint les trois grands. Enfin, si nous parlons de prix, il faut peut-être dire les* quatre *grands, parce qu'il y a aussi Wyeth, un phénomène purement américain, celui-là : aux États-Unis, et aux États-Unis seulement, bien entendu, mais en la matière c'est tout ce qui compte, c'est un des peintres les plus chers – aussi cher que Johns, je crois. Tu connais ce qu'il fait ?*

– Oui, un peu.

– Lui aussi a eu une très grande exposition récemment, au Metropolitan Museum. Je l'ai vue, c'est vraiment catastrophique, à mon avis. Enfin, moi je connaissais une ou deux de ses toiles, celles qu'on voit toujours, et qui ne sont pas mal, dans ce genre-là; dont on peut dire en tout cas que c'est bien fait, qu'elles témoignent d'une certaine virtuosité technique. Mais quand on en voit un tas, non, ce n'est pas possible, même comme une marge un peu kitsch : c'est à peu près du niveau de Michel Ciry…

– Ahhh…

– Mais les Américains adorent ça. Wyeth, c'est le grand peintre populaire, reproduit partout, sur tous les calendriers, le peintre favori de Nixon, etc. Et puis, en même temps, il est à peu près respectable

esthétiquement, enfin, je veux dire, sa carrière l'est*, si cela a un sens : il a eu des expositions dans de grands musées, et maintenant, donc, cette exposition au Metropolitan, justement, qui entre parenthèses, d'ailleurs, est tout de même une initiative assez pute, de la part du musée… C'est un peu comme si le Louvre ou le Jeu de paume faisait une exposition Cremonini… Enfin, je ne sais pas pourquoi je parle de Wyeth, ça n'a pas beaucoup d'intérêt... Ah oui : parce que nous parlions de prix, de cotes respectives; c'était pour dire que les toiles de Twombly coûtent à peu près la même chose que des toiles de Wyeth, maintenant – ce qui est tout de même assez satisfaisant pour l'esprit, je trouve…*

– Je ne connais pas très bien les toiles *de Twombly : pour moi, c'est surtout un dessinateur.*

– Ah, c'est superbe, les grandes toiles, absolument magnifique. Ce n'est pas très différent des dessins, stylistiquement, mais la matière est particulièrement belle, à la fois très riche, très empâtée, très grasse, très dense et très sobrement répartie, très rare. Non, c'est une des choses que j'aimerais le plus posséder, une grande toile de Twombly… Quand j'avais vingt ans, je rêvais d'avoir un Hommage au Carré *d'Albers. Aujourd'hui, il me semble que, pour ce qui est de la peinture, de la peinture contemporaine, et de la peinture* peinture*, rien n'est plus désirable qu'un grand Twombly – je pense à certain* Virgil*, par exemple… Tu as vu l'exposition du musée d'Art moderne : tu connais cette série d'hommages à des écrivains, à des artistes, Montaigne, Keats, Valéry, Tatline, etc. Il y a des hommages aux poètes antiques, Sappho, Théocrite, c'est particulièrement beau, ça, à mon avis. Dans le cas de* Virgil *il y a eu d'abord une peinture sur toile, il y a dix ou quinze ans, et puis beaucoup plus récemment une série de huit grands dessins, enfin je ne sais pas comment il faut les appeler, on pourrait presque dire des peintures sur papier, c'est sur papier mais il y a de l'huile, et aussi de la craie grasse, du crayon, bien sûr, etc.*

« Tiens, regarde, je ne sais pas si tu connais ce livre, que je trouve superbe, sur les dessins de Twombly. C'est un livre allemand de toute beauté, le modèle des livres de reproductions, à mon avis : les éditeurs se sont donné le mal de photographier eux-mêmes tous les dessins qu'ils reproduisaient, ce qui fait que, s'il y a une légère infidélité de la

reproduction par rapport aux originaux – et il y en a forcément malgré tous les soins qu'on peut prendre –, ce déplacement du moins est constant, alors que d'habitude – tu sais comment ça se passe, chaque collectionneur envoie une photographie –, les choses, les formes, les couleurs qui sont pareilles d'une œuvre à l'autre paraissent différentes, et vice versa : tandis que là, regarde, c'est un travail admirable, je trouve…

«Et puis Yvon Lambert prépare un catalogue complet des dessins, pour lequel il a demandé à Barthes de faire un texte. Le texte est très beau, très réussi, très juste, à la fois très "Barthes" et très "Twombly". Je ne sais pas quand il paraîtra, parce que, évidemment, ça prend un temps fou, de réunir les photographies de toutes les œuvres. Barthes ne connaissait pas du tout le travail de Twombly, mais il l'a très bien compris, d'ailleurs c'était vraiment fait pour lui plaire. Tu connais ses œuvres à lui – ses œuvres picturales, je veux dire ?

– Non. Enfin si, un peu, par ce qu'on en voit dans son petit livre.

– J'en ai une quelque part, mais je ne sais pas où, évidemment

[*Interruption :* très long coup de téléphone de W., si troublant que je peux à peine écrire ceci tellement ma main tremble de nervosité :

« Je téléphone pour te demander si tu es bien sûr que tu ne veux pas qu'on dîne ensemble.

– Ah non, merci, vraiment – la dernière expérience m'a suffi : je n'ai pas envie de continuer à jouer au chat et à la souris, ça fait trop mal.

– Je ne joue pas au chat et à la souris…

– Écoute, tu as montré très clairement, aussi clairement qu'il était possible, quelle importance tout ça avait pour toi : quand on n'a pas passé une seule soirée depuis deux mois avec…

– Ce n'est pas ma faute si on n'a pas passé une seule soirée ensemble depuis deux mois. C'est toi qui es parti.

– Je suis parti parce qu'il est impossible d'avoir la moindre espèce de communication avec toi. Déjà on avait été séparés une semaine, le premier soir tu décides qu'on doit dîner avec Aragon…

– Souvent c’est mieux, dans ces cas-là, la première fois, de n’être pas seuls l’un en face de l’autre – moins sinistre, en tout cas…

– Bon, le deuxième soir tu décides que tu dois absolument fumer un joint, après quoi tu es toute la soirée comme une pomme de terre. Le troisième jour tu me dis que tu m’appelleras dans l’après-midi, pas le moindre coup de fil – *si*, à huit heures du soir, au moment où je passais la porte pour sortir, et ensuite tout ce que tu trouves à me proposer ce sont des dîners avec Je-ne-sais-quoi de Ravenel : à peu près la dernière chose dont je pouvais bien avoir envie dans les circonstances… *Évidemment*, je suis parti. Et ensuite, la première fois qu’on se revoit, d’abord tu es en retard d’une heure, bon, je n’ai rien dit, j’ai pensé : Faisons un effort, mais il me semble que cette fois-ci au moins il aurait pu être à l’heure…

– J’avais des courses à faire, le téléphone a sonné trois fois au moment où je sortais. D’ailleurs, je ne crois pas que j’étais une heure en retard…

– Si. Ensuite tu sors à minuit, un vendredi soir, pour aller poster des lettres, alors qu’il est bien évident qu’elles n’allaient pas partir ce soir-là.

– Elles partiraient le lendemain matin.

– Et tu rentres à trois heures du matin. Je ne crois pas que tu puisses comprendre. Peut-être que c’est vrai, peut-être que ce n’est pas vrai, je n’ai aucun moyen de le savoir, je ne le saurai jamais. Mais n’importe qui d’autre le comprendrait : il ne fallait pas faire ça *ce soir-là*… c’est tout. Même s’il s’agissait de gagner mille ou deux mille francs, ce n’était pas le soir.

– Tu n’as aucune idée de la façon dont se font les affaires. Ça ne m’arrangeait pas du tout, moi non plus.

– Oh, ça, c’est une merveille, elle est à garder dans les anthologies, celle-là : “Ça ne m’arrangeait pas du tout…”

– Garde, garde : c’est toi qui fais collection de phrases, ce n’est pas moi. Cette soirée était sinistre, de toute façon. Comme d’habitude, tu ne disais rien, tu attendais que je prenne toutes les initiatives…

– Je ne parlais pas parce que j’étais malade, épuisé, très ému. C'était un moment très important pour moi, j’ai cette réaction dans ces cas-là : horriblement sommeil. Je pensais que sans doute il était mieux, plutôt

que de discuter, de passer ensemble une soirée tranquille pour essayer de rétablir une espèce d'intimité.

– Quand on a vécu huit ans avec quelqu'un, il n'y a pas besoin de "rétablir" une intimité. Elle est là, l'intimité…

– La pauvre, elle en avait pris un sacré coup… Il me semble au contraire qu'elle avait grand besoin de réconfort et de soins.

– Tu regardais la télévision !

– Évidemment, je regardais la télévision quand tu es arrivé, tu étais une heure en retard! Tu es parfaitement assez intime avec Lucio Amelio, tu le connais assez bien, tout de même, pour lui expliquer que ce soir-là tu ne pouvais pas aller au Sept jusqu'à trois heures du matin. Bon, ça, c'est une chose. Une autre, qui n'est pas nouvelle, c'est de m'avoir laissé pleurer toute une nuit sans faire un geste, rien, pas un mouvement.

– Tu pleurais, tu n'avais aucune raison de pleurer, si tu avais quelque chose à dire, tu pouvais très bien me parler. »

Mercredi 16 mars 1977, trois heures dix. Beau temps. Pour la première fois, j'écris ici avec la porte-fenêtre qui donne sur le balcon à moitié ouverte. Malheureusement, je souffre d'un torticolis. Il y avait hier soir une telle odeur de fumée, quand je suis rentré ici, que j'ai ouvert la fenêtre de la chambre et ensuite j'ai oublié de la refermer. J'ai dû prendre froid, de nouveau.

W. a couché là. Mais ce matin et tout à l'heure il était revenu à son attitude la moins supportable, l'emphatique bonne humeur. Il chantonnait au son des cassettes de Thelma Houston qu'il avait placées sur l'appareil et qui déjà, par elles-mêmes, m'exaspèrent, et il est parti en me disant gaiement *Tweedledee !* Je n'ai pas répondu.

« Qu'est-ce qui se passe : vous ne voulez pas me dire au revoir?

– Si, si, bien sûr, *au revoir*. Je ne partage pas ta bonne humeur, c'est tout…

– Il n'y a aucun sens à se laisser aller (*there is no sense moping about*...). La vieille maxime de Franklin est toujours valable... » [*Cry and you cry alone, smile and the world smiles with you*, je suppose.]

Et il est parti en sifflotant.

En fait je ne le reverrai pas, maintenant, avant son retour des États-Unis. Il s'en va dimanche et je pars aujourd'hui, en fin d'après-midi, pour Clermont. J'ai téléphoné à mes parents pour les prévenir, et appris du même coup que ma mère était à Paris, chez les Marécat, et repartait ce soir. Nous voyagerons donc par le même train, sans doute.

J'ai vu hier soir, en compagnie, assez perversement, de Jean-Christophe, le film dont W. m'avait parlé, *The Awful Truth*, de Leo McCarey, avec Cary Grant [*LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT* / ULYSSES GRANT (GÉNÉRAL ET PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS, APPARAÎT DANS *ULYSSES* (RÊVERIE FINALE DE MOLLY (MARION) BLOOM SUR GIBRALTAR)) / GRANT MEMORIAL (RIVERSIDE DRIVE, DRAGUE, MARINS, MONUMENT AUX MARINS, LORCA), GRAND, RENTE, *GRANT YOU* (JE VOUS L'ACCORDE)] et Irene Dunne, et Alexander d'Arcy [*ULYSSES*]. Il s'agit d'époux divorcés qui s'ennuient avec tous leurs partenaires successifs, se font l'un et l'autre des farces et finalement se réconcilient peu ou prou. Ce film, et la sympathie de W. à son égard, étaient très instructifs (sur lui). Il croit, il veut croire que la vie est une comédie américaine – spécialement une comédie américaine des années quarante [Interruption : *coup de téléphone pour W. Feuilleté une coupure de presse de plusieurs pages sur Jacqueline Kennedy, qu'il a laissée sur le bureau.*] pour gosses de riches. Il est convaincu qu'à se montrer indifférent à tous les problèmes on les domine. Mais il ne pourrait jamais comprendre que c'est cette attitude même qui les crée.

La soirée avec Jean-Christophe a été tout à fait agréable – j'ai eu beaucoup de plaisir à sa conversation et à sa compagnie –, mais décevante pour tout éventuel investissement sentimental. Si j'ai pu croire, à deux ou trois instants, et particulièrement lorsqu'il m'a invité dans sa chambre, au retour du cinéma, un peu après minuit, que la situation entre nous allait sans doute évoluer, il n'en a rien été. J'ai rendu ma position assez claire (« Tu as peur que je te fasse du genou? Tu as raison, d'ailleurs... »), mais n'ai reçu aucune espèce d'encouragement. Je ne sais toujours pas, même, s'il est ou non pédé. Il y avait, avenue Mac-Mahon,

une fille de type saharien, brun cuivré, qui faisait assez élégamment le trottoir et dont je lui ai dit qu'elle était belle. Il n'était pas de cet avis.

« Enfin, je ne suis pas spécialiste, ai-je ajouté.

– Moi non plus », a-t-il dit; mais peut-être voulait-il parler des femmes noires.

Il a dit d'autre part d'un de ses amis, dont j'ai appris par les minutes de Cerisy qu'il avait vu *Marienbad* à Dompierre-sur-Besbre, ce qui me plaisait beaucoup, qu'il était très beau. Mais, évidemment, ce n'est pas déterminant. Inversement, il emploie le mot *bouffer* («généralement, je bouffe chez mes parents »), improbable chez un homosexuel de sa classe, et il a sur sa cheminée la photographie d'une fille.

« Et qui est cette jeune personne ?

– Une amie. »

Va jouer avec cette poussière…

À propos de poussière, et a contrario, sa chambre est un endroit assez étonnant. Elle n'est pas petite, mais *abstraite* à un degré rare. Il y a un grand lit, admirablement et presque maniaquement fait, une petite table de bois, qu'on croirait aspirer à la qualité d'essence de la table, comme dans *La Promenade au phare*, et qu'il venait de cirer, une chaise de paille : pas une ombre de grain de poussière, pas une image aux murs, pas une armoire ou une commode où l'on puisse mettre des vêtements, ranger ou cacher quelque chose, rien; pas d'autres livres que ceux – quatre ou cinq, *Échange*, *Passage*, un numéro de *L'Arc* sur Nabokov, que je lui ai prêté, un autre numéro de revue sur l'intertextualité, un Gaffiot – qui servent à son travail du jour. Il laisse tout chez ses parents, m'a-t-il expliqué, à deux pas.

Nous avons bavardé une heure environ, étendus en travers sur le lit. J'avais souvent un bras allongé dans sa direction, mais il se tenait à distance et se levait souvent pour prendre un verre, le remplir, le boire, se saisir d'une cigarette, n'importe quoi. Il fume des Player's et utilise une coquille Saint-Jacques en guise de cendrier.

Il a surtout été question d'Hergé, et en particulier de la Castafiore. J'ai appris que Michel Serres [SERRE (→ KEW), CERF, SARRE, SUR,

SÛR, SIRE, SIR, SŒUR, SORT / CÉRÈS, LE C.E.R.E.S. (GEORGES SARRE)] lui avait consacré un article, qu'on trouve dans *Hermès II*. Benoît Peeters et un de ses amis préparent également un travail sur l'illustre cantatrice comme figure de la castration. Le plus beau des albums, pour Jean-Christophe, c'est *Les Bijoux* – il y a là des choses extraordinaires : le perroquet qui a le profil de la Castafiore et qui passe son temps à mordre le doigt du capitaine; ou bien le rêve du capitaine, c'est superbe, il est à l'Opéra, c'est le perroquet qui chante, seul en scène sur son perchoir, et dans la salle il n'y a que des perroquets en tenue de soirée, sauf Haddock lui-même qui est tout nu.

« Les journaux donnent le capitaine et la diva pour fiancés. Mais elle ne peut pas se souvenir de son nom et elle ne cesse de l'écorcher : *Badcock, Talock, Bartok* même. Les bijoux ont été volés, tu sais. Il y a une histoire de romanichels, qu'on soupçonne, et puis le pianiste aussi, qui s'appelle Igor Wagner et dont le comportement est tout à fait suspect. En fait, les bizarreries de son attitude viennent du fait qu'il joue au tiercé. La Castafiore répète *La Pie voleuse*, et c'est une pie qui a volé les bijoux. Et puis une chose étonnante, c'est que Tintin, là, ne joue pratiquement aucun rôle. Il suit bien une espèce de piste, mais elle ne va nulle part, son enquête ne sert à rien. Seulement, tout à fait à la fin, grâce à une pure coïncidence, il trouve la clef de l'énigme – mais pendant toute l'intrigue il a été totalement inefficace. »

Dix heures et demie du soir. « Mesdames, messieurs, le train arrive à Riom, une minute d'arrêt. »

Clermont, dans ma chambre, rue Fontgiève, jeudi 17 mars 1977, midi et quart. Je suis assis sur une petite table plutôt branlante, recouverte d'un tissu à ramages. La pièce voisine à droite, qui jadis me servait de bureau et de bibliothèque, est maintenant envahie, puisque je n'étais plus là pour l'occuper et la protéger, de tout un bric-à-brac qui empêche que je m'y installe pour travailler. Pourtant je suis traqué ici, ce que je déteste, entre la cheminée et l'énorme armoire [ARME, MOIRE, ROI, RIOM, RAME, MOIRA, ROI MAGE] à glace (pur produit "Maison Camus, c.

1890”), par de vastes miroirs [Interruption. *Mon père. « Tu es là ? Tu aimes la viande ? – Oui, bien sûr.* »], alors que je tiens moins que jamais, pourtant, à voir mon image tout en écrivant [*J’ÉCRIS TOUJOURS AVEC UN MASQUE* (CASQUE, VASQUE, BASQUE, BASQUE (→ BAX) / LOUP, LOUP, LOU (*QU’ON LA* NOMMAIT), WOLF (→ HUGO, VICTOR HUGO, VICTOR HUGO (→ WARHOL, AIR INDIA), WOOLF, *THE WOOLVES*) *SUR LE VISAGE ; / OUI, UN MASQUE À L’ANCIENNE MODE DE VENISE* (BARNABOOTH)] car j’ai une mine de déterré, avec cette semi-maladie dont je n’arrive pas à me débarrasser : toujours la gorge [GEORGE, GEORGE III (LE ROI FOU → *LETTERS*, DE JOHN BARTH), GEORGE IV (LE RÉGENT), GEORGE V (SOSIE DU TSAR), GILBERT & GEORGE, GEORGE SAND / D’UNE RIVIÈRE, DÉFILÉ, ETC. / ORGE, *GORE*, ORGUE(S)] qui cette fois-ci me fait mal. Ma mère doit arranger un rendez-vous après déjeuner avec son amie le docteur Védrine, et autant voir une bonne fois le médecin en effet, puisque cette histoire dure depuis bientôt trois semaines. Ce qui me préoccupe un peu, pourtant, c’est la nature exacte de ce mal de gorge bizarre et prolongé. W. s’est empressé de suggérer, dès mon retour de Milan, que j’aurais bien pu attraper quelque infection à force de sucer des bites, ce qui en effet est loin d’être exclu, d’autant plus qu’avec la passion de mon organisme pour lui donner raison, sa seule supposition a bien pu me persuader, même rétrospectivement (la logique conjugale n’est pas une science exacte). Mais, après tout, il y a plus d’une façon d’attraper des blennos dans la gorge, et je ne vois pas pourquoi, quand bien même ce serait le cas, ce devrait nécessairement faire scandale, d’autant moins que le docteur Védrine, qui comme le dit aimablement mon père « n’a vraiment pas l’air d’un médecin», ne doit pas être très répressive.

Sur la table sont posés, à droite, le Deleuze que je traîne partout depuis des semaines sans parvenir à le terminer, un numéro de *Digraphe* dans lequel j’ai lu hier une assez belle traduction de Pasolini par Danièle Sallenave, et *Les Bijoux de la Castafiore*, que j’ai trouvé, accompagné de *L’Interférence*, de Michel Serres, et d’un mot très gentil, sur mon paillasson, comme je sortais de chez moi pour aller à la gare de Lyon, hier après-midi. Et ce gentil témoignage de l’attention de Jean-

Christophe, qui suggère un dîner à mon retour de « Chamalières », m'a grandement remonté le moral [LA MORT, LAMORAL (D'
EGMONT)
), *LA MODISTE, MME LAMORT* (RILKE), ROMAN, L'AMOUR, OMAR], que j'avais alors assez branlant.

«Mais il n'est plus temps, peut-être ? » suggère-t-il – ce qui ne laisse pas de me plonger dans d'assez heureuses rêveries exégétiques.

J'ai lu hier soir, alors que j'étais pourtant bien fatigué (à mon arrivée, la télévision diffusait une émission intitulée "Sur les traces d'Ulysse", de Martin Carr), de bout en bout *Les Bijoux*, et ce matin le texte de Michel Serres qui s'y rapporte, dans un recueil écrit près d'ici, puisqu'il porte la mention Aubière-Romagnat. [Interruption : *mon père a allumé la télévision dans la pièce d'à côté, celle de gauche (de gauche en regardant la fenêtre ; de droite de l'extérieur, sur la façade).*]

Sept heures (l'angélus sonne à l'église Saint-Eutrope, à côté). Je rentre, plutôt fatigué, d'une longue après-midi de marche à travers la ville et de visite du musée. La table fait face à la fenêtre, que je dois laisser entrouverte parce que je ne sais pas comment maîtriser les radiateurs, qui chauffent trop à mon gré. J'ai montré à ma mère le livre de Michel Serres, en l'y intéressant par la mention d'Aubière et de Romagnat, en l'incitant à lire le texte sur la Castafiore, et, pourquoi pas, *Les Bijoux* eux-mêmes, qui sont toujours là. Tirées d'une petite pochette marquée "Iris", des cartes postales achetées cette après-midi sont aussi sur le côté droit de la table, disposées en arc de cercle. Il y a aussi, au sommet d'une pile de livres, de journaux, de magazines et de papiers, l'ordonnance du docteur Védrine, que je suis allé voir juste après déjeuner et qui m'a donné à prendre des antibiotiques. En face de moi, un bol de thé. [Interruption : *bu le thé.*] Sur le côté gauche sont ouverts, l'un sur l'autre, les deux volumes du Larousse universel, copyright 1922. Cette édition est remarquable par le nombre de toiles reproduites, sur des pages spéciales qui donnent l'impression d'un pan de mur dans un musée du XIXe siècle, ou à Chantilly. À la seule page où est ouvert le premier volume, on peut voir par exemple *Les Énervés de Jumièges* (Luminais),

Les Emmurés de Carcassonne (J.-P. Laurens) ou *Le Sommeil d'Endymion* (Girodet). Sur la page qui fait face à celle-ci est représenté Enver Pacha. Il ne s'agit pas d'une photographie, mais d'un dessin, sans doute inspiré d'une photographie. Ce Jeune Turc à bonnet d'astrakan est assez joli garçon, autrement plus à mon goût en tout cas que ce yaourt d'Endymion….

Sous chaque reproduction de tableau, la légende est suivie d'une indication de page où l'on peut se reporter (tout à fait comme dans *Passage* ou dans *Les Aventures du capitaine Corcoran*). Chacune des toiles reproduites, et précisément à cause de ces reproductions (ou d'autres dans d'autres vieux Larousse), m'est extrêmement familière, qu'il s'agisse des *Enfants d'Édouard* (Paul Delaroche), de *L'Entrée des croisés à Constantinople* (Eugène Delacroix), du *Pillage d'une villa gallo-romaine par les Huns* (Rochegrosse), du *Rêve* (Édouard Detaille), et surtout des *Romains de la décadence*, de Thomas Couture [BOUTURE, MOUTURE / FIL, LIEN, CISEAUX, DÉCOUPAGES, MODÈLES, SÉPARATION/RASSEMBLEMENT, ETC. (ÉGLOGUE(S))], qui servit, je crois bien, à quelques-uns de mes premiers branlages. Ce Larousse en deux volumes, pourtant, n'est pas un bien de famille, comme je le croyais, car je lis à la page de faux-titre :

« Ce livre a été acheté au mois de novembre 1959 à la librairie Gibert [GILBERT (GILLES, GIL, J'IL) + ALBERT), GILBERTE (↔ ALBERTINE)], avenue des États-Unis. R. C., mars 1960. »

Vendredi 18 mars, une heure. Retour d'un tour en voiture avec ma mère au parc Bargoin, à Royat, puis au golfe de Charade, dans la montagne, puis du côté des Roches et des Hautes-Roches, dans Chamalières, avec un crochet vers le château des Saulces qui demeure à peu près indemne au beau milieu du bouleversement général. La laideur s'étale partout avec une violence incroyable. Pas un immeuble, pas une maison, pas un bâtiment qui soit construit en tenant le moindre compte de ce qui l'environne. L'effet de désert culturel, d'indifférence à la beauté, d'insouci de l'art, de la culture, de la forme et des formes, cet effet qui m'avait déjà si désagréablement frappé hier au musée des Beaux-Arts, comme abandonné à lui-même, n'a rien à envier en intensité à celui qu'on peut éprouver dans une ville de taille comparable parmi les

profondeurs médianes des États-Unis. Tout, partout, semble sacrifié au trafic, à la communication, à la circulation pour la circulation. Les places, les avenues, les carrefours ne sont qu'un lacis de panneaux de signalisation, de feux, de bandes blanches ou jaunes, d'allées réservées, de sens interdits, de sens obligatoires, d'îlots. De même, au parc Bargoin, comme au jardin Lecoq dans Clermont même, toutes les allées ont été autant que possible élargies et revêtues de goudron rouge, couleur de pouzzolane : on ne voit plus qu'elles; il fallait que même les parcs fussent urbanisés, normalisés, aseptisés, soumis par la manière forte à la seule et désespérante commodité.

À Royat, au pied de la belle église Saint-Léger, les rives de la Tiretaine, jadis pleines de vieilles maisons plus ou moins abandonnées, de lavoirs, de grottes et de ronces, ont été soumises pareillement à la fureur de tout régulariser, tout ordonner, tout domestiquer, et il n'y a plus là que sinistres parkings en terrasses. Le bâtiment du golf, à Charade, n'était certes pas une beauté, mais il avait fini par acquérir, avec le temps, un certain charme fitzgéraldien : on a plaqué sur sa façade, sans le moindre souci de transition, une longue devanture de verre et de ciment qui fait qu'il n'est plus rien, qu'une grosse affiche en faveur de la méchanceté et de la bêtise, de l'aveuglement et de l'oubli, de la haine de l'histoire, du roman, de la poésie, et de la détestation de tout style.

Le ciment est d'ailleurs partout. Les six façades du beau pavillon central, au parc Bargoin, en sont implacablement revêtues désormais, comme si ce malheureux jardin était quelque laboratoire intergalactique où l'on ne pourrait entrer qu'en blouse blanche et toque de nylon. Oh ! il est très bien entretenu. La fausse ruine a été restaurée et rendue avec rigueur à son état de ruine, et l'accès à son sommet est ouvert de nouveau, même si la vue que peut offrir cette courte escalade est plutôt déprimante : de tous côtés c'est la troupe innombrable de la banlieue pavillonnaire à l'assaut de la pauvre montagne dont les contreforts sont déjà entièrement soumis à force de vignes arrachées, de tonnelles éventrées, de jardinets écartelés. Les anciens tennis ont été remis en état, mais le chemin passe désormais au-dessus d'eux. L'Oasis, le dancing qui est attenant à la principale grille d'entrée du parc, est lui aussi transformé. L'Écu d'Or, en revanche, n'a pas changé, mais c'est sans

doute parce qu'il n'avait aucune espèce de caractère, de sorte que le défigurer ne démangeait personne.

Sept heures et demie. Nous rentrons à l'instant, ma mère et moi, d'une longue promenade du côté de Courpière et de Billom. Nous avons visité le château d'Aulteribe (et non d'Hauterive comme je le croyais), celui des marquis de Pierre et de la famille Onslow [WOLFSON (*LE SCHIZO ET LES LANGUES*) ELLIOT R. WOLFSON, ALEF, MEM, TAU, CIRCLE IN THE SQUARE, ETC. / WILSON (*W. OU LE SOUVENIR D'ENFANCE*, BOB WILSON (→ *EINSTEIN* → WITTGENSTEIN → *W* (CASSIOPÉE (→ *ULYSSES*)))) → *W. OU LE SOUVENIR D'ENFANCE*, C.Q.F.D.), W. WILSON, AVENUE DU PRÉSIDENT-WILSON, WILSON & EVANS (BUTCH CASSIDY & THE KID, CF. *IN PATAGONIA* (→ BRUCE CHATWIN, WILLIAM HENRY HUDSON)), *WILLIAM WILSON*]. Il a bien changé depuis l'état d'abandon où je l'avais vu pour la dernière fois il y a dix ou douze ans, et il n'a pas exclusivement gagné, faut-il l'écrire, à cette évolution. Le lierre a été arraché, les générations de feuilles mortes balayées, les arbres les plus proches de l'édifice, coupés. Ce qui m'avait paru naguère si mystérieux, si arkélien, si "symboliste belge" et pour tout dire tellement sinistre (mais de façon tout à fait positive, très "*Voici ce qu'il écrit à son frère Pelléas*…"), n'est plus qu'étrangeté éclectique, bien plate, et toute penaude d'avoir été dépouillée de l'atmosphère touffue qui la rendait brumeuse même par beau temps : si l'essentiel du bâtiment, sa masse, date de la fin du Moyen Âge, les ajouts et retouches sont de toutes les périodes, et l'effet général plutôt troubadour, souligné par une chapelle pseudo-romane qui fait face au perron d'entrée.

L'intérieur se distingue par une assez impressionnante collection de meubles et de tableaux, dont un Carrache [ARC, CAR, MARTIN CARR, JIM CRACE (→ *ARCADIA* ¬ SYDNEY / CRANE, CRANE, CRÂNE, GRACE), ARRACHE, CARLO CARRA] douteux et un Canaletto [CANAL, PETIT CANAL, CANAL HISTORIQUE, CANAL PLUS, LACAN, LAC, ANAL, LAKANAL, ALET, LANA (TURNER) / CANALETTO À LONDRES (1737), SYON HOUSE, KEW GARDENS, TAMISE, THAMES (& HUDSON) / CELAN] que le guide donne pour

sûr, mais le guide lui-même, on le verra, n'est pas entièrement digne de foi. On voit aussi un portrait du dauphin, fils de Marie-Antoinette, mais il ne s'agit pas du futur Louis XVII.

Nous étions menés par un homme à la tête ronde, en pull-over marron, qui s'est montré très impressionné par ma connaissance (pourtant bien superficielle) d'Onslow et de son œuvre. Les manuscrits du compositeur ne sont pas exposés, mais peuvent être consultés, éventuellement, avec l'autorisation des Beaux-Arts.

« Vous devriez écrire rue Saint-Antoine. »

Un chercheur américain a passé récemment plusieurs jours au château, et donne parfois de ses nouvelles.

« Je l'avais présenté à des gens, à droite et à gauche, pour qu'y s'ennuie pas trop : à M'sieur l'abbé, par exemple… »

On voit le piano d'Onslow, un demi-queue Pleyel, et plusieurs portraits de lui, étonnants par la distance historique qu'ils suggèrent à l'intérieur de cette vie, puisque sur l'un d'entre eux il apparaît comme un enfant du temps de Louis XVI, qu' enserrent [CANCER (→ DU CÔLON / ANCRE / CHANCRE / CANCRE), QUAND SERRES (ENSEIGNAIT À CLERMONT), (DAVID) KERSAN, *CANCER* (REVUE), *CANCER*, ROMAN DE MEHDI BELHAJ KACEM (→ *TRISTRAM*)] les genoux de sa mère, et sur l'autre comme un vieillard du *Troisième Empire*, comme dit le guide. Ce guide se pique d'attributions et d'identifications de modèles, il veut voir dans le portrait d'une dame du temps de Louis XIII une effigie de Marie de Médicis, bien que ce tableau ait pour pendant un gentilhomme qui d'évidence n'est pas Henri IV ; et dans celui d'un jeune homme à peu près contemporain de Louis XIV, Louis XIII jeune.

Tout le pays qui va de Courpière et des rives de la Dore [LADORE (→ *ADA* (NABOKOV), *MA SŒUR, TE SOUVIENT-IL ENCORE / DU CHÂTEAU QUE BORDAIT LA DORE ?* (CHATEAUBRIAND / ~~NABOKOV~~)

)), LAHORE (→ *LE VICE-CONSUL*, *LE HORLA*), JEAN LAHOR (DUPARC, MALLARMÉ, VERLAINE) / LADORE (EN CARONIE) / *J'ADORE* (JEAN DESBORDES)] à l'Allier [À LIER, FOU À LIER, LES ALLIÉS, LE BAR DES ALLIÉS (→ *LES GOMMES*, WALLAS, LE

PROFESSEUR DUPONT (→ DU PIN), MME BAX, ETC.)], ou presque, est superbe parce que la vue y porte à la fois sur la chaîne du Forez et sur les Dômes. C'est un pays de hautes collines, souvent couronnées de ruines. Au cimetière de Sermentizon, on voit la tombe, en style roman encore, des marquis de Pierre et de plusieurs Onslow, mais pas de Georges qui est enterré à Clermont, près de mon arrière-grand-père Collier.

J'ai oublié de noter que nous avons vu au château, comme j'en avais vu au musée de Clermont, plusieurs toiles d'*Arthur* Onslow, dont j'ignore ce qu'il était par rapport à Georges – son frère, peut-être. Le père de Georges s'appelait Edward, c'est lui qui d'Angleterre avait immigré en Auvergne à la suite d'un scandale de mœurs, une histoire homosexuelle, il me semble, à la Beckford ; le grand homme de la famille, au XVIIIe siècle du moins, était un Arthur Onslow, déjà, qui fut speaker de la Chambre des communes pendant plus de trente ans, un record absolu. Au XIXe siècle, un autre Edward Onslow, ou plutôt *Édouard* (de même qu'on est passé de *George* à *Georges*, avec une valse-hésitation qui d'ailleurs se perpétue), fut un paysagiste auvergnat, *très* auvergnat (plutôt trop, apparemment), de tendances nettement régionalistes, même. Quel curieux destin que celui de cette famille dont de nombreuses générations et d'innombrables membres ont vu leur existence totalement transformée, et transplantée dans des terres lointaines, bien différentes de leur Shropshire originel, pour la simple raison qu'un des leurs n'avait pas fait montre, en une heure fatidique, des goûts érotiques qu'il fallait (j'aimerais bien en savoir plus...) !

La tombe de la dernière marquise de Pierre, Antonia, porte, gravés dans la pierre, des vers d'elle que j'ai relevés et qui sans doute paraissent bien meilleurs d'être lus debout parmi l'air et la contrée environnants, à travers lesquels on imagine qu'elle courait, vers quelles bonnes œuvres ou quelles amours ?

Ne gravez pas sur cette pierre
Ce que je fus, ce que j'aimais.
Ce que j'ai fait sur cette terre,
Quand reviendra le mois de mai,

> *Les oiseaux dans leur doux langage*
> *Le diront aux champs, aux forêts.*
> Antonia

Dommage que, de sa note mièvre, le “doux langage” des (petits) oiseaux gâche un peu l’ensemble, qui n’est pas sans offrir quelques échos arvernes à la comtesse de Noailles, sur un mode plus authentiquement bucolique, sans doute.

Du village, et de Trézioux voisin, dans un site admirable, on voit le beau et long château de Vollore, en terrasse vers le couchant, tout occupé à boire à larges traits le dernier soleil du jour et de l’hiver.

Mais nous n’en avions pas fini de notre tournée. Nous sommes encore passés près du château de Seymiers, en grande partie détruit par un incendie alors qu’il appartenait au fameux amiral Muselier, lequel tient une grande place dans la mythologie de Saint-Pierre-et-Miquelon telle que la rapporte et conserve pieusement Eugène Nicole ; au pied de Montmorin ; à Saint-Julien-de-Coppel, et surtout à Busséol, superbe nid d’aigle, récemment restauré, et d’ailleurs assez bien, qui commande à tous les côtés, selon les découpures d’un paysage tourmenté, un panorama immense, jusqu’aux pentes du Cézallier. D’un ciel très haut, nuageux, tombait sur la plaine une lumière de baptême de Christ, à grands rayons divergents comme ceux qui sertissent la colombe du Saint-Esprit. Cette gloire s’amusait à illuminer tantôt un village, tantôt un autre, et ses reflets dorés couraient le long des routes, avec le vent. Nous sommes rentrés par La Roche-Noire, Cournon et Lempdes.

Clermont-Ferrand, vendredi 18 mars, le soir. À la télévision, “La Mission Marchand”, épisode d'un feuilleton. L’un des officiers de Marchand [ARC, CAR, MARC, MARCHE, ARCHE, MARCHAND, MARCHANDISE, CHANT, CHAMP, CHAMPS, *MARCH* (*AND MARCH CALLS APRIL A SABOTEUR*…)] a séduit une belle indigène, plus ou moins fille de roi. Il déserte pour elle. Néanmoins, il revient pour prévenir la colonne des dangers dont elle est menacée de la part d’un trafiquant d’esclaves qui attise contre Marchand les tribus.

Accessoirement, ce sous-officier, qui est tué et qui donc ne reparaîtra pas dans les épisodes suivants, est “tout à fait mon genre” : on pourra se servir de ce film pour savoir quel type d’homme me plaisait. D’ailleurs, il ressemble à une foule de mes amants, du chasseur alpin au petit Jean en passant par le jardinier de Bourges.

Clermont toujours, samedi 19 mars 1977, midi. Mes parents sont partis tôt ce matin pour l’Allier afin d’y voir un chien, un braque [BRAQUE, UN PEU BRAQUE, BRIC-À-BRAC, CAR, ARC, BAC, BARQUE (→ CARON, CHARON, *DON RAMON*, CARONTE (MACHADO) / *LA BARQUE DES OMBRES* (MARCHESCHI)] allemand cette fois, que mon père pense acheter. Peut-être reviendront-ils avec lui. Je regrette beaucoup le chien Vaneau, mon compagnon de promenade chaque fois que je venais ici, et qui ne manquait jamais, si rarement qu’il me vît, de m’accueillir par une danse débridée, cercle sur cercle autour de moi dans la cour en jappant, faisant s’élever des nuages de poussière.

L'inconvénient du braque envisagé, c’est qu’il a déjà un an. Il me semble qu’un chien qu’on n’a pas vu grandir n’est pas tout à fait le vôtre – c’est comme se rendre pour la première fois dans un pays inconnu en avion : ce n’est pas vraiment y être allé, je trouve. Mais mon père veut un chien pour la chasse cette année.

Je viens de passer un moment avec mon cousin Jean, qui est avocat stagiaire. Il sort beaucoup, dans les châteaux des environs, dans les bals que donne pour sa fille le général commandant la place, au quartier général – un endroit superbe, salons en enfilade, etc.

«Et puis j’ai un mariage la semaine prochaine, dans l’Allier. »

Il est indigné que l’État donne de l’argent aux écrivains.

« Ce n’est pas contre toi, hein, bien sûr… Mais enfin, qu’on donne de l’argent aux pauvres, aux indigents, aux chômeurs : mais à des gens qui peuvent parfaitement travailler… Je ne vois pas pourquoi un écrivain ne pourrait pas gagner sa vie comme tout le monde – il n’a pas besoin d’écrire tout le temps… »

Comme il m'avait demandé plus tôt si j'allais nous publier quelque chose, je pensais qu'il ne connaissait pas l'existence de mes livres. Mais il a, dit-il, vu *Passage*.

« Tu m'avoueras que ce n'est pas facile à suivre, hein. Moi j'y comprends rien. Enfin, d'une phrase à l'autre, je ne vois pas le lien...

– Il y a un lien, *des* liens. Seulement ils ne sont pas là où on les cherche, au niveau du sens immédiat. Mais, tu sais, moi je suis toujours très gêné quand des gens que je connais, des amis, me disent : "Tiens, je vais acheter ton livre." J'ai toujours envie de leur dire : "Non, non, ne l'achetez pas, ne le lisez pas, ça va vous embêter" – d'autant plus qu'ensuite ils m'engueulent, en général. Je désapprouve beaucoup ces romanciers genre Nouveau Roman, ou d'une avant-garde quelconque, qui disent aux gens : "Lisez mes livres, lisez mes livres, vous verrez, il suffit de ne pas avoir de préjugés, vous comprendrez tout, il n'y a pas besoin de préparation [Interruption : *retour des parents. Pas de chien : celui qu'ils ont vu était marron uni, ils auraient préféré un tigré. Ils ont dit qu'ils allaient réfléchir. Mais il est beau, oui, presque* trop *beau pour la chasse – bien planté, un poitrail splendide. Il joue beaucoup, mais seulement avec son père et sa mère* [*Interruption :* ma mère : plus de détails sur la visite.

« Cette femme s'est mise assez récemment à faire de l'élevage, mais elle dit que les gens veulent des chiots quand elle a des chiens de huit mois, des mâles quand elle a des femelles, des unis quand elle a des jaspés, des jaspés quand elle a des unis – elle en a assez, elle va abandonner. D'ailleurs on voit bien qu'elle s'en désintéresse. Celui qu'on a vu n'entre jamais dans la maison, elle ne sait même pas son nom. Enfin on a appris finalement qu'il s'appelait *Loto*, d'après le pedigree. C'est un beau chien, il a l'air très bon. Mais, évidemment, il ne s'intéressait pas beaucoup à nous.

– Je trouve embêtant qu'il ait cet âge : s'il a quinze mois, et si dans quatre ou cinq ans vous rencontrez ses propriétaires actuels, il vous abandonnera pour eux. Moi, je trouve que c'est trop vieux. Il paraît que vous voulez téléphoner à un type qui en voulait un aussi et qui en a pris un tacheté ? Mais s'il l'a depuis deux mois, il ne va pas vouloir en changer, certainement?

– D’abord il ne l’a pas depuis deux mois. Voilà comment on écrit l’histoire ! Il l’a depuis trois semaines. On peut toujours lui demander : il ne peut dire que oui ou non.

– Oui, bien sûr.

– Peut-être qu’il sera très content : il voulait un uni à tout prix… »]*, il nous a ignorés complètement.*], ce n’est pas vrai, [Je pense surtout à Maurice Roche qui prétend que n’importe qui peut lire ses livres, et montre la lettre enthousiaste d’un plombier zingueur qui ne connaît rien de plus beau qu’*Opéra-bouffe*, j’ai mes doutes.] Au moins dans l’immédiat, ces livres sont écrits pour un certain public, un public déterminé, c’est le cas de le dire, qui s’intéresse à ça, à ce genre de livres, qui en a lu d’autres du même genre, qui est préoccupé par ces questions. On ne peut pas être curieux de tout, pas d’une façon très appuyée, en tout cas. Par exemple, toi tu t’intéresses au droit, moi je n’y connais rien du tout…

– Mais tout de même, tout de même, il y a des livres – bon, tu me diras, ce n’est pas de la littérature, c’est vrai… – mais tout de même ils sont écrits très simplement, et ils intéressent tout le monde… Tiens, regarde, moi je suis en train de lire un livre écrit par deux jeunes filles qui sont allées à cheval à Jérusalem…

– Ah oui…

– Eh bien, c’est passionnant.

– Oui, oui, j’en suis sûr. Je peux m’intéresser à tout, je suis capable de lire tout ce qui me tombe sous la main. Par exemple, je suis en train de lire des livres que grand-mère avait laissés ici – tu sais, *Bonjour monsieur le Maire* : des livres sur les communes de France.

– Ah oui, elle aimait beaucoup cette émission, sur Europe 1 – tout le monde écoutait ça, à un moment.

– Oui. Eh bien, au début, je feuilletais ces livres uniquement en pensant à elle, parce qu’elle aimait cette série, je voulais voir ce qu’elle lui trouvait. Mais c’est vrai, objectivement, c’est passionnant – maintenant je ne peux plus m’arrêter.

– Justement, la dernière fois que je t'avais vu, c'était pour son enterrement, non?

– Je ne sais plus : le soir où l'on s'est rencontrés à l'Opéra, c'était avant ou après ?

– Ah oui, tu m'avais beaucoup fait rire : tu portais un nœud papillon, une espèce de redingote et des blue-jeans. Et puis tu m'avais dit que l'Opéra, c'était *passable*…

– Oh, je devais parler de quelque chose en particulier, je ne sais pas…

– Non, non, je me souviens très bien : tu m'as dit que c'était *passable*. Moi je trouvais ça superbe, alors ça m'a marqué, cette réflexion. Je m'en souviens très bien.

– C'est-à-dire, jusqu'à ces dernières années, l'Opéra de Paris, c'était tout à fait médiocre, dans l'ensemble. Maintenant c'est très bien, mais ça, c'est relativement nouveau. Je ne sais pas ce que je voulais dire, je ne me souviens plus… Ah, si, ça me revient : je parlais de l'orchestre, sans doute… Oui, voilà, c'est ça, j'ai dit : "même l'orchestre est correct, cette fois-ci" – parce que, pendant très longtemps, il y avait de grandes vedettes et tout ça, des chanteurs invités, excellents, mais l'orchestre n'était pas du tout à la hauteur… »

Six heures. Retour d'une longue promenade à pied avec ma mère, à Chamalières et au-dessus. J'étais curieux de revoir les Garnaudes, mais elle ne veut absolument pas s'en approcher. Nous étions partis avec sa voiture. Elle m'a donc laissé d'abord sur l'avenue de Royat, au bas de l'allée dite du "droit de passage", devant l'assez belle maison blanche, tardivement Art déco, mais à présent fermée, des Michaud. Il paraît que Mme Michaud, qui est veuve, mais qui s'habille toujours de la même façon et qui a toujours dans les cheveux des reflets aussi bleus, passe tous les ans l'hiver à Nice. Mais, "droit de passage" ou pas (nous ne l'aurions jamais vendu – mais je doute qu'un "droit de passage" survive à un droit de propriété éteint?), le petit portail était fermé à clef. Je suis donc monté plus haut le long de l'avenue, et j'ai tourné à droite dans la belle allée droite qui mène à la villa des Comment-s'appelaient-ils-déjà, leur vrai nom m'échappe, je ne me souviens plus que de celui que leur donne

Passage, justement : les Marquis, à cause de La Marquise de Sévigné, leur chocolaterie de Royat (Vichy, Paris, Biarritz, etc.). Une voiture sortait du jardin, conduite par une femme. Était-ce “Blanche” ? Il faudra que je demande à ma mère ce qu’il est advenu d’elle. Le jardin est très touffu, un peu sorti de lui-même, mais le jet d’eau fonctionne encore. La maison paraît un peu délabrée.

Aux Garnaudes, en revanche, à côté, la maison est en excellent état, mais le jardin est réduit à sa plus simple expression. Certaines allées ont été élargies pour que les voitures puissent les emprunter et ainsi gagner un parking aménagé derrière l’espèce de tour qui abrite l’escalier, à l’arrière, entre la maison elle-même et le mur qui nous séparait jadis du terrain que nous avaient acheté les __ (les “Marquis”, donc), et qu’ils avaient laissé redevenir sauvage (par politesse, peut-être ; peut-être l’avaient-ils acheté pour nous rendre service – ils n’en ont jamais rien fait, en tout cas; je m’y rendais en passant par-dessus le mur, comme un explorateur en des contrées dangereuses) : là s’élève à présent un long immeuble bas, fâcheusement proche de notre ancienne demeure, qu’il regarde de tous ses balcons et qu’il rendrait peu agréable à habiter, même si par quelque miracle nous la récupérions jamais.

Le plus grand des bassins, celui où j’ai lancé tant de bateaux à voile [EINSTEIN / PRINCE IMPÉRIAL AUX TUILERIES / ... *OÙ VERS LE CRÉPUSCULE EMBAUMÉ, / UN ENFANT ACCROUPI, PLEIN DE TRISTESSE, LÂCHE / UN BATEAU FRÊLE, COMME UN PAPILLON DE MAI*] taillés dans l’écorce d’un araucaria [ARC, CAR, RAUQUE, ROCARD, ARAUCANS (ORÉLIE-ANTOINE Ier, NOTAIRE À TOURTOIRAC, ROI DES PATAGONS ET D’ARAU-CANIE)], a été comblé; une plate-bande épouse exactement sa forme de jadis, mais il n’y pousse rien, apparemment. Soit qu’il ait beaucoup maigri, soit que mon souvenir l’eût beaucoup grandi (les deux, probablement), le massif de bambous voisin, qui me paraissait à lui seul un Niger [LE CAPITAINE BINGER, GRAND-PÈRE DE BARTHES, EXPLORATEUR DU NIGER (« LUI DONT LE NOM CONTIENT TOUT ENTIER CELUI DU PAYS OÙ IL S'AVANCE, S'AVANCE ») / INGRES, SINGER, SIGNER / NAGER, NÈGRE, RÉGENT, GÉRANT, RÉGION / *GREEN*, GREEN], un Gabon, un Dahomey, n’est qu’un petit bosquet de rien du tout où un

enfant de sept ans ne pourrait pas se cacher. Le grand tilleul qui dominait la terrasse d'où je regardais le carrefour des chemins (chemin des Garnaudes, chemin de Roche-Bonnet, rue Jules-Verne) a été coupé à un mètre du sol, bizarrement. Ma mère me disait tout à l'heure, comme un peu sadiquement je lui annonçais cette nouvelle, que Mme Crest, la veuve un peu ronde qui habitait en bas de la rue Jules-Verne, au-delà de la maison d'Anaïs, bien au-delà du terrain de mon oncle Roger, à plusieurs centaines de mètres de là, donc, sur un torrent tombé des Bois-Noirs, lui disait sentir l'odeur lointaine de ce grand tilleul, par sa fenêtre ouverte les nuits d'été. Elle est morte, le tilleul aussi, le parfum flotte chez les morts. Elle a laissé à ma mère une armoire du XVIIIe siècle qui doit lui être livrée lundi – m'a même été montré le document notarial qui faisait état de ce legs…

«Elle vous aimait tellement! dit ma mère. Il faudrait que je vous fasse voir la lettre, la dernière que j'ai reçue d'elle, où elle prie le Ciel que vous soyez béni jusqu'à la troisième génération! »

D'autre part, la branche la plus basse du grand cèdre, qui d'ailleurs n'est pas si grand que je me le rappelais, lui non plus, a été coupée, elle aussi. Pauvre Duparc ! De ce qu'il a aimé tout paraît réduit, simplifié, banalisé, rapetissé… Les arbres qui me semblaient gigantesques, comme celui, si haut dans mes plus lointains souvenirs, à l'ombre duquel on plaçait mon berceau, dans les après-midi d'été, du temps que M. Vincent t'Auriol présidait paisiblement aux destins de la patrie, sont en fait de proportions tout à fait modestes.

[Interruption : *thé avec mère, que j'essaie d'écouter, submergé par les anecdotes.*

« Un autre château où j'aimerais aller (disais-je), c'est Scoraille, dans le Cantal, où j'étais allé, enfant, chez Mme Chevalier du Fau.

– Mais ça ne s'appelait pas Scoraille… Scoraille, c'est le château de Mlle de Fontanges, non ?

– Non, non, le château de Mlle de Fontanges, c'est Cropte, ou bien, attendez, non, je ne sais plus, si : Cropières*, voilà,* Cropières*. Non, Scoraille, c'était chez Mme Chevalier du Fau, j'en suis presque sûr.*

J'avais été très malade, là-bas, parce que je m'étais gavé de groseilles, dans le jardin.

– Oui, je me souviens de ce voyage. Toute une histoire : c'était votre premier voyage. On vous avait confié à Mme Chevalier du Fau, quelle aventure! Elle venait en train de Clermont, vous l'aviez rejointe dans son compartiment à la gare de Royat.

– Quand est-elle morte ?

– Mais elle n'est pas morte du tout! Elle habite Paris, rue d'Assas.

– Elle doit avoir cent ans !

– Non, non, elle n'est pas si âgée qu'on le croit.

– Et pourquoi les relations avec elle ont-elles été coupées ?

– Ah, on l'a un peu perdue de vue, c'est vrai. Elle a été un moment à l'hôpital général, elle avait une dépression nerveuse, et puis elle est partie pour Paris. Grand-mère cherchait son adresse, voulait aller la voir. Et puis ensuite grand-mère a commencé à aller moins bien, elle n'y a plus pensé : voilà comment les choses se passent sans que personne décide rien. Je crois que Mme Chevalier avait un peu perdu la tête, à vrai dire.

– Qui a hérité de son château ?

– Une des filles, sans doute. Il y en avait trois. L'une est mariée à un Hongrois. L'autre, je ne sais pas ce qu'elle est devenue. Mais on les connaissait moins, celles-là ; tandis que Gisèle, c'était Gisèle *qu'on voyait beaucoup… Mon Dieu, pendant la guerre, elle venait toujours aux Garnaudes, à bicyclette, avec ce garçon, son fils, Tanneguy… Elle l 'aura assez promené, celui-là ! Elle portait des jupes très courtes, avec cet enfant sur le siège arrière, elle était toujours sur les routes, je crois qu'elle faisait du marché noir.*

– Elle avait épousé un Normand, non ?

– Elle avait épousé un garçon qui s'appelait… attendez.

– Un nom très normand.

– D'Anzelles de Ruffé [j'invente, je ne me souviens plus]. *Mais pendant la guerre il était prisonnier, pendant cinq ans. Et elle, elle a*

rencontré, à force de faire des tours à bicyclette, un garçon très jeune, mon Dieu, comment s'appelait-il, il était notaire, enfin il est *notaire, maintenant, dans l'Ain, ou la Côte-d'Or, quelque chose comme ça. Quand son mari est revenu, elle n'en a plus voulu, elle lui reprochait de porter des caleçons longs. Enfin c'était une jolie femme, elle était restée très jeune, elle a épousé son notaire, elle a eu trois ou quatre enfants de lui. Mais du côté du fils d'Anzelles, il y a eu un drame épouvantable : il était chez son père, il chassait avec lui dans la baie de Somme, il s'est tué en nettoyant son fusil. Mme Chevalier du Fau était folle : elle adorait cet enfant. Elle l'avait beaucoup gardé pendant la guerre, il était très joli – il vous ressemblait d'ailleurs, mais plus blond. Vous l'avez connu, non ?*

– *Oui, je me souviens de lui : Tanneguy.*

– Guy*, je crois. Il était plus âgé que vous de quatre ou cinq ans.*

– *Et les autres grandes dames du cours Sablon ?*

– *Mme Cotte…*

– *Mme Cotte ? Cotte-Blatin ? Non, je ne l'ai pas connue, celle-là…*

– *Mais si, elle habitait ce bel hôtel qui a été démoli… On la voyait à la messe des Carmes, le dimanche soir.*

– *C'était la grand-mère de ce garçon qu'on voyait toujours avec sa grand-mère, qui est devenu avocat ?*

– *Le petit Lecoq ? Ah non, ça n'a rien à voir. Non, non, mais elle était toujours avec son petit-fils, elle aussi. Elle allait dans l'Indre, ils avaient une propriété dans l'Indre, elle conduisait, elle a conduit une voiture jusqu'à quatre-vingt-dix ans.*

– *Non, je ne vois pas. Je pensais à Mme Godfrin.*

– *Ah, elle est morte* [angélus]*, Mme Godfrin.*

– *Elle habitait une maison qui était à l'angle du cours Sablon, n'est-ce pas ?*

– *Oui, une maison qui a été démolie. On a construit là une espèce de tour, un des premiers immeubles un peu élevés à Clermont. On lui a donné des appartements dans cet immeuble, et elle a habité là, ensuite. C'est là qu'elle est morte, je crois. On a détruit aussi la Banque de France qui était juste en face.*

– La Banque de France ? Mais je suis passé là hier, je l'ai vue, elle est toujours là…

– Non, non, vous confondez avec le Comptoir d'escompte [la Caisse d'épargne ?].

– C'est le bâtiment qui est contre la vieille faculté de droit ?

– Oui. Elle est toujours là, celle-là, on l'a gardée. Vous vous souvenez de cet hiver où il faisait si froid, je vous confiais au concierge, vous m'attendiez près du poêle ?

– Oui. Je me souviens surtout d'un jour – non, ce ne devait pas être en hiver – un jour où je croyais que je devais vous retrouver là, vous n'y étiez pas… Je vous avais attendue très longtemps, j'étais allé au bureau de papa rue Fontgième, il n'y avait personne non plus, finalement j'étais remonté aux Garnaudes à pied, seul, je n'avais même pas d 'argent pour prendre l'autobus. J'étais arrivé épuisé, à deux heures, juste au moment où il fallait repartir pour Massillon. Et vous étiez furieuse contre moi, et vous m'avez dit que ce jour-là, justement, vous aviez eu l'intention de m'emmener déjeuner au Grand Hôtel, ç'aurait été la première fois que je serais allé dans un grand hôtel, mais il n'en était plus question, il était bien trop tard. J'étais indigné. Vous ne vous souvenez pas de ça ?

– Non, je ne me souviens pas du tout de cet épisode. C'est drôle, on oublie des choses qui marquent les autres, on ne se rend pas compte, quand on élève les enfants… Flossie m'a dit l'autre jour que j'avais été glaciale avec Sabot, quand elle nous l'avait présenté.

– Ah oui, je me souviens, c'était à Souvigny.

– À Souvigny ? Non, je ne crois pas.

– Mais si, je me souviens très bien. Je m'étais promené dans la ville pendant l'entrevue. Je me souviens d'un grand jardin. Il y a un grand jardin, à Souvigny, avec un bâtiment étrange, une espèce de roseraie. Mais il était horrible, Sabot, non ? Il avait posé un tas de questions sur des affaires pécuniaires, non ? Il voulait savoir précisément ce qu'il pouvait attendre, il avait dit ce qu'il exigeait, c'est ça ?

– Oui, oh oui, il nous avait paru impossible… Mais elle l'aimait, qu'est-ce que vous voulez ? Qui sait, elle aurait peut-être été plus

heureuse avec Sabot… L'autre jour, nous parlions de ça, à propos d 'Élisabeth : parce qu'elle ne se rend pas compte, elle est très dure avec Élisabeth… Bien sûr, cette petite a toute sorte de problèmes, elle a essayé de se suicider deux fois, on est très inquiets; mais enfin, elle a toutes les excuses possibles, elle a eu un traumatisme terrible, toute son enfance a été affreusement secouée. Alors je disais à Flossie qu'elle ne se rendait pas toujours compte, peut-être, que c'était difficile, avec les enfants, et elle m'a dit : "Oui, c'est vrai, vous-même vous ne vous êtes pas toujours rendu compte, je vous en ai beaucoup voulu de votre froideur avec Sabot…"

– Mais elle est bien contente du sien, non ?

– Oh oui, mais enfin, elle ne le voit jamais, il rentre tous les soirs à minuit. Et puis il est charmant, il est très cultivé, mais il est très froid. Pour lui arracher un mot, à celui-là…

– Et Sabot, qu'est-ce qu'il est devenu ?

– Il est notaire. Elle le voit quelquefois, mais comme notaire…

– C'est drôle, je me souviens très bien de cette entrevue.

– Oh, ç'avait été horrible. Mais il y en avait eu une autre bien plus horrible encore, quelques années plus tôt, à Nevers, dans les jardins. Il y avait grand-mère, avec les Canard : c'était au moment de tous ces drames, vous savez. Grand-mère avait été très dure. Moi j'essayais d'apaiser les choses, mais ce n'était pas facile, je vous prie de le croire…

– Et Huguette Rouzaud, comment va-t-elle [*le nom de la "Marquise" m'est revenu tout soudain*] *?*

– Elle va très bien. Mais son mari est mort, le <u>*colonel*</u> [*EL COLÓN*, *EL COLÓN*, *LE PALACE*, LA COLONNE À

CHRISTOPHE

COLOMB À BARCELONE, COLOMBO (→ CEYLAN, CELAN (→ *KOLON*, POÈME DE CELAN : *KEINE IM LICHT DER WORT- / VIGILIE ERWANDERTE /* <u>*HAND*</u>), CEHAN), COLOMBIE (→ FARC) / COLUMBO, *THE COLUMBO POEMS*, POÈMES PORNOGRAPHIQUES D'ELIOT (*ANP COLUMBO SAID : WILL YOU TAKE TAIL ? / OR JUST A BIT OF PENIS ?*) / CÔLON (CANCER DU) / « IL TENAIT UNE <u>LETTRE</u> À LA <u>MAIN</u>, IL LEVA LES YEUX ME

REGARDA PUIS DE NOUVEAU LA LETTRE PUIS DE NOUVEAU MOI... » (*LA ROUTE DES FLANDRES* (BETTY FLANDERS (→ *LA CHAMBRE DE JACOB* (ÉCRIT UNE LETTRE EN ENFONÇANT SES TALONS DANS LE SABLE, SUR LA PLAGE)))) / HOTEL FLANDERS (WOLFSON, *LE SCHIZO ET LES LANGUES* (Y VA AVEC LA PUTE) / *FLANDRES*, DE BRUNO DUMONT)], *vous savez ?*

– Oui. Je crois que je l'ai vue, elle, tout à l'heure. Elle sortait de chez elle dans une sorte de break…

– Oui, c'est bien possible; elle va monter à cheval tous les après-midi. Vous savez, ils ont leurs chevaux à Villars, elle y va tous les jours, je crois. [Retour de mon père, qui était allé faire du ski au Mont-Dore.]]

Pour la première fois depuis presque vingt ans, une fois dans le jardin, je suis entré à l'intérieur de la maison. La porte de derrière était ouverte. Mais la disposition a été entièrement changée : l'escalier a été coupé du vestibule, c'est maintenant un banal escalier d'immeuble, avec une porte d'appartement et une sonnette à chaque étage.

Les motifs des appuis, aux fenêtres, ne sont pas en forme de lis, et ne sont pas renversés : une feuille quelconque. J'ai rêvé.

Je suis monté vers les Bois-Noirs par le chemin de Roche-Bonnet, avec un petit détour à gauche pour voir la vue sur Royat qu'on a de ces maisons à vérandas qui sont au-dessus du jardin des "Marquis". Mais la plupart ont été détruites. Demeure pourtant, au débouché vers le haut du "petit chemin qui sent la noisette" (en fait une sente ravinée qui séparait le parc des Garnaudes de celui des Rouzaud), la maison que je croyais appartenir à des Gorce [MORSE, MORSE (→ MOREL), GARCE, CORSE, FORCE, TORSE, GROSSE, GORÉE, ORGE, GORGE], ou quelque chose comme cela (ils nous avaient donné, sans doute pour quelque mariage, un service à thé), et qui s'appelle, je l'avais oublié, la villa Saint-Antoine.

J'ai retrouvé ma mère, qui donc ne veut pas voir tout ce quartier et qui avait fait en voiture un grand détour, plus haut, sur l'avenue Thermale. Je lui ai rapporté une fleur de fusain cueillie aux Garnaudes. Nous sommes allés jeter un coup d'œil à la maison de Mlle Deschamps dont le jardin est étonnamment bien entretenu et fleuri.

« Vous la voyez souvent?

– Oh, elle vient me voir tous les vendredis.

– Mais elle n'est pas venue hier…

– Elle est peut-être à Bonnabaud.

– Il n'y a pas de chien, on dirait... »

Puis nous sommes montés vers les Bois. La petite barrière qui permet de traverser la voie ferrée est toujours là, ainsi que le panneau d'émail [E-MAIL, MALI, ISLAM, MALIN, MALIN, ÉMILE, ÉMILIA], qui doit avoir plus d'un demi-siècle, incitant à regarder dans les deux directions avant de traverser la voie : « Un train peut en cacher un autre ». Effectivement, entre les deux parties de cet avertissement, une scène dramatique est représentée : à gauche, un train s'éloigne, une femme, vêtue et coiffée comme en 1920 et qui tient son enfant dans ses bras, s'avance sur la voie. Mais son mari les précède. Un train, que dissimulait le précédent, arrive à toute allure, et l'homme, qui lève les bras au ciel et semble déjà prêt à tomber, on ne sait pourquoi, n'a aucune chance, on le voit bien, d'échapper à la mort.

Un autre panneau exactement semblable à celui-ci est placé de l'autre côté de la voie. Les dessins, dans leur simplicité *matter of fact*, font un peu penser à ceux d'Henri Zo pour Roussel.

Plus haut s'étagent une vingtaine de maisons récentes qu'on peut atteindre en voiture par un chemin goudronné qui, lui, passe au-dessous de la voie ferrée. Toutefois, la maison la plus élevée sur le flanc de la colline, et la plus proche des bois qui commencent aussitôt après elle, est aussi la plus ancienne. Elle existait déjà dans mon enfance. C'est une maison de bois, allongée, genre cottage (il me revient que vers 1900 et jusqu'en mes premières années on disait volontiers, je crois – souvenir de l'alliance franco-russe ? –, une *isba*).

« Oh, mais oui : c'était là qu'habitait, avec sa femme, un journaliste de *La Montagne* : il rentrait chez lui vers deux heures du matin, toutes les nuits. Il doit être mort, maintenant. »

Toutefois elle fait le tour de la maison, regarde dans le jardin et se réjouit grandement d'apercevoir un vieillard de grand âge se livrer à de

petits travaux de jardinage.

« C’est lui?

– Oh, mais oui, je le reconnais bien. On disait qu’il était communiste.

– C'est une belle vie, ici : il a la plus belle vue de la ville. Il habite là depuis toujours?

– Oui, depuis toujours. »

Et nous étant dûment réjouis de la longévité des journalistes de la haute ville nous pénétrons, montant toujours, dans les Bois-Noirs qui méritent bien leur nom car ils sont aussi sombres que jamais.

«Une femme ne peut pas y venir seule, dit ma mère. C’est très dangereux, ils sont hantés par toute sorte d’individus douteux. Il y a eu des crimes. On dit que ce sont les interdits de séjour, qui ne peuvent pas entrer dans Clermont et qui errent là. Et aussi que ces dames du trottoir clermontois viennent les y retrouver afin de leur apporter les revenus de leur labeur. Enfin, je n’en sais rien. C’est peut-être arrivé une fois… »

Il pleut un peu. Le temps a changé très brusquement.

« Grand-père s’appuyait comme ça aux arbres, en montant, tout à fait comme vous. Il disait qu’il fallait souffler de loin en loin. Il montait jusqu’à Villars, il avait quatre-vingts ans ou plus. » [*J’écris ceci avec la plus extrême précipitation, à en avoir mal à la main. Je voudrais prendre un bain, mais* avant *le dîner, parce que si je prends un bain juste avant de sortir, ce sera trop lourd de sens, et celui-ci nécessairement mal interprété. Je compte retourner à La Roche-Blanche. Tant de choses à noter, pourtant : ne serait-ce que ce garçon de la nuit dernière, qui m’a fait jurer que je ne l ’oublierais pas.*]

Huit heures. Je viens de prendre un bain pour être prêt à sortir après le dîner, qui sans doute va avoir lieu assez rapidement. Je vais donc être interrompu ici, et je crains que l’interruption, là où elle va nécessairement se produire, n’entraîne, là encore, comme le bain, et puisque nous sommes au dernier jour de ce *journal*, un très fâcheux effet de sens. Tout effet de sens serait fâcheux, en l’occurrence, ou en tout cas trompeur, puisque l’interruption, elle, n’aurait en fait aucune signification et, bien

loin d'être voulue, ne serait due qu'au pur hasard. Par exemple : mettons qu'elle survienne lorsque je suis en train de noter que nos héros sont dans la partie la plus sombre des bois; ou bien qu'elle se manifeste, au contraire, lorsqu'ils débouchent, après avoir longuement piétiné parmi les ronces et les genêts, et les genêts mêlés de ronces, sur le plateau venteux dans le ciel bas d'où la vue, immense, embrasse toute la plaine, et les mouvements sur elle des nuages, et les jeux de la lumière; ou bien encore lorsque nous redescendons pour retrouver la voiture et que ma mère me montre, au passage, l'endroit où, lorsqu'elle était enfant, avec son frère Jean, elle venait voir, fascinée, une grande inscription à la peinture rouge, sur un rocher :

RIEN SANS RAISON
(KARL MARX)

«Nous étions terrorisés. Nous pensions qu'il s'agissait de quelque anarchiste qui allait nous couper en morceaux.

– Hmm…, les anarchistes, *Karl Marx*…

– Oh, on avait dix ans ! Pour nous c'était la même chose ! Et puis on disait aussi que les religieuses faisaient tirer sur les gens qui passaient par là, en traversant leurs terres. Et cet autre rocher, tenez, là-bas : mon Dieu, nous montions là pour voir le soleil se lever, le jour de la Saint-Jean d'été! Oh là là ! Mais que tout ça est loin! Maintenant il y a un relais de télévision…

– Ah oui, je vois une espèce de radar…

– Oh, écoutez, c'est trop laid! Mais c'est trop laid! C'est comme ce pauvre puy de Dôme! Ils ont encore ajouté quelque chose, au sommet. Les bâtiments sont tellement serrés, là-haut, qu'on dirait qu'ils ne tiennent pas tous : il y en a un qui est sur pilotis, tout à fait sur le bord, à moitié dans le vide… Le malheureux puy de Dôme a l'air complètement ridicule. Mais vous devriez aller voir les hommes volants : c'est quelque

chose d'extraordinaire. Il y a d'ailleurs une jeune femme qui s'est tuée, l'autre jour... »

Ou bien l'interruption surviendrait au moment du récit d'un autre drame récent, exposé tandis que, dans nos efforts pour sortir des bois et pour atteindre le plateau, nous nous débattions parmi les ronces.

« Oh, ça m'a fait beaucoup de peine. Je pense à ces malheureux parents, c'est trop triste. Il y a quatre ou cinq ans, plus peut-être, c'était vers 1970 – vous savez, je vais beaucoup à Rochefort-Montagne –, j'avais fait la connaissance de gens qui ont là-haut une boutique minuscule. Je leur avais acheté quelque chose, je parlais avec eux, d'eux, du pays, de leur vie. Et ces gens étaient très heureux mais ils avaient tout de même un grand souci : "Ma pauv'dame, c'est notre fils, il a fait des études, il est allé à l'école catholique de journalisme, à Lille, mais impossible de trouver une situation : il aime le pays, il ne veut pas quitter l'Auvergne, mais il n'arrive pas à trouver une place de journaliste à Clermont. Alors il reste là, toute la journée, il écrit, il ne sort pas de sa chambre, d'ailleurs il y a fait un petit musée." Bien : ils étaient très fiers de ce fils, mais en même temps ils se faisaient beaucoup de souci à son sujet. Je l'ai rencontré, c'était un garçon très gentil, très doux, intelligent. Il écrivait de la poésie – un peu… *régionaliste*, peut-être, si vous voulez, mais enfin, il était très bien : un peu malingre, on voyait bien que c'était un garçon qui n'avait pas de santé, il était très pâle, il avait les traits fins, il avait un peu l'air d'une fille. [Ici se fait de plus en plus nettement percevoir, audible à la flûte ou au basson depuis quelques phrases, mais soudain repris par les cordes, le grondement familier de la "sous-conversation".] Moi j'ai dit à ces gens [diversion contre-thème, plus martial, plus cuivré, maquillé en thème principal] : "Écoutez, avec Giscard comme conseiller général de Rochefort-Montagne, ce n'est pas possible, *pas possible* que votre fils ne puisse pas entrer à *La Montagne* !" Et je suis allée voir la femme qui s'occupe des affaires de Giscard dans la région : vous savez, on l'appelle *L'Aussi belle que bonne*… Je lui ai expliqué le cas : une semaine plus tard, l'enfant était à *La Montagne*. » [*« À table ! »*]

Neuf heures et demie. Dîner avalé, en regardant une pièce débile de Vercors, *Zoo*. Pourquoi le théâtre, étalé comme théâtre, me met-il dans

une telle fureur, alors que je suis censé être partisan d'une littérature qui se donne pour littérature, roman, fiction, assemblage de signes? Est-ce de "naturel" que je rêve de la part des acteurs ? Il y a d'abord que si, dès qu'ils ouvrent la bouche, ils étalent le théâtre (ce qui théoriquement serait conforme à mes vœux théoriques), c'est tout à fait involontairement. Ils ne font à la vérité que signifier, sans possibilité de faire autrement, leur génération, leur *école*, l'enseignement qu'ils ont reçu sans bien en comprendre les implications peut-être, leur chapelle, leurs maîtres, etc. – *Beurk*.

Il est inutile d'aller très tôt à la Serpe d'Or, la rustique boîte de garçons des alentours de Clermont. Je m'y trouvais hier à dix heures, bien que j'eusse perdu un temps fou à chercher cette institution inattendue dans La Roche-Blanche même, avant de songer à Gergovie qui fait partie, administrativement, de cette commune-là ; et à cette heure-là il n'y avait pas un chat, sauf deux gouines qui dansaient ensemble, et ce malheureux Bernard que j'ai dit, donc, qui deux fois m'a suivi dans les chiottes, deux fois dans la "rue", si l'on peut dire, quand je sortais humer la bouse de vache, mais qui, lorsque je lui ai souri, a précipitamment tourné la tête, affolé, dans une autre direction.

« Je croyais que tu étais là seulement pour voir, m'a-t-il dit ensuite : y'en a beaucoup, des types, y viennent que pour se marrer. »

Pauvre garçon. Il m'a fait de folles déclarations, qui ne sont que le reflet de sa solitude, en ces terres et sous ce climat mal propices à l'amour, à cette sorte d'amour. Il pleurait sur mon épaule, ou presque, quand j'essayais de rentrer à la maison en lui expliquant que mes parents allaient se demander où j'avais bien pu passer. Et je ne trouvais qu'à lui répéter ce que me disait Walter Wolf quand c'était moi qui avais dix-neuf ans et moi qui disais à Walter que j'étais amoureux de lui, une heure après notre rencontre :

«Mais non, mais non… Tu verras un jour : c'est tout à fait autre chose que ça, l'amour…

– Non. Ce que j'ai voulu trouver pendant tout ce temps, c'est un type comme toi, *exactement* comme toi. Et je ne te reverrai jamais. »

Dans la salle, des blondes décolorées, avec des mèches en zinc retournées, concaves, pointant vers le haut, le pantalon très haut lui aussi, qui faisait un long plat entre la pointe des fesses et le creux des reins, dansaient ensemble. Les garçons en ces quartiers ont d'ailleurs le même cul en forme de poire : une brève et une longue. Les uns comme les autres, d'ailleurs, sont pareillement nantis d'un sac à main. L'étonnant, c'est que l'image du "nouveau" pédé – cheveux courts, moustache, blouson, chemise à carreaux, etc., entre le garçon vacher américain et le bûcheron canadien (en modèle réduit, le plus souvent) –, cette image qu'on trouve si fastidieuse et "cliché" à Paris et ailleurs (tout en y sacrifiant comme on peut), est ici à peu près inconnue. Il est d'ailleurs curieux que sur ces pentes de Gergovie où s'illustrèrent si brillamment nos vaillants ancêtres, personne, apparemment, ne songe à exploiter la mythologie et la fibre "gauloises", pourtant pleines de ressources érotiques à mon gré. Comme toujours dans les sociétés très répressives, les folles abondent, et en face d'elles ceux qui n'ont au contraire (mais on est à l'intérieur du même système) qu'une seule préoccupation, n'émettre aucun signe compromettant, de sorte qu'ils n'émettent en effet que ce souci, lui-même compromettant : ce tête-à-tête est assez sinistre. Mais peut-être sera-ce plus drôle aujourd'hui, un samedi soir. Les lieux, en tout cas, parmi ce hameau semi-troglodytique où sont encore chez eux la paille, le purin et la vigne, sont autrement pittoresques et séduisants, et pourraient être plus bandants, s'ils assumaient leur rusticité vraie, que la rue Sainte-Anne.

Pour en revenir au garçon de Rochefort-Montagne, l'apprenti journaliste et poète, il s'est suicidé la semaine dernière.

1 D'"anciens" francs, bien sûr : dix mille "nouveaux francs", soit à peu près, à valeur constante, quinze mille euros 2007.

2 Cf. note précédente.

3 Jean Starobinski, *Les Mots sous les mots, les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Gallimard, «Le Chemin », 1971.

4 Ces "enveloppes datées" semblent avoir été perdues.

5 San Simeon.

6 Il semble que ces notes soient perdues.

7 Piazzetta.

DU MÊME AUTEUR

ÉGLOGUES

I. Renaud Camus, *Passage*, roman, Éditions Flammarion, collection «Textes», 1975.

II. Denis Duparc, *Échange*, roman, Éditions Flammarion, collection «Textes», 1976.

III. 1. Renaud Camus et Tony Duparc, *Travers*, roman, Éditions Hachette/ P.O.L, 1978.

2. Jean-Renaud Camus et Denis Duvert, *Été* (Travers II), roman, Éditions Hachette/P.O.L, 1982.

3. J. R. G. Le Camus et Antoine Duparc, *L'Amour l 'Automne* (Travers III), Éditions P.O.L, 2007.

ÉLÉGIES

I. *Élégies pour quelques-uns*, Éditions P.O.L, 1988.

II. *L'Élégie de Chamalières*, Sables, 1989. Réédition Éditions P.O.L, 1991.

III. *L'Élégie de Budapest*, in *Le Voyage à l 'Est*, Éditions Balland et La Maison des écrivains, 1990.

IV. *Le Bord des larmes*, Éditions P.O.L, 1990.

V. *Le Lac de Caresse*, Éditions P.O.L, 1991.

VI. *Vie du chien Horla*, Éditions P.O.L, 2003.

ÉLOGES

Éloge moral du paraître, Sables, 1995. Réédition Éditions P.O.L, 2000.

Syntaxe ou l 'autre dans la langue, suivi de *Éloge de la honte* et de *Voix basse ou l'autre dans la voix,* Éditions P.O.L, 2004.

CHRONIQUES

Tricks, Mazarine, 1979. Nouvelle édition complétée, Persona, 1982. Édition définitive, P.O.L, 1988.

Journal d'un voyage en France, Éditions Hachette/P.O.L, 1981.

Incomparable (avec Farid Tali), Éditions P.O.L, 1999.

Corbeaux, journal de l'affaire Camus suivi de quelques textes rebutés, Les Impressions nouvelles, 7, rue Taclet, B.P. 22, 75965 Paris cedex 20. e-mail : i.n@free.fr.

JOURNAL

Journal de Travers *I et II (1976, 1977)*, Éditions Fayard, 2007.

Journal romain (1985-1986), Éditions P.O.L, 1987.

Vigiles (Journal 1987), Éditions P.O.L, 1989.

Aguets (Journal 1988), Éditions P.O.L, 1990.

Fendre l 'air (Journal 1989), Éditions P.O.L, 1991.

L'Esprit des terrasses (Journal 1990), Éditions P.O.L, 1994.

La Guerre de Transylvanie (Journal 1991), Éditions P.O.L, 1996.

Le Château de Seix (Journal 1992), Éditions P.O.L, 1997.

Graal-Plieux (Journal 1993), Éditions P.O.L, 1998.

La Campagne de France (Journal 1994), Éditions Fayard, 2000.

La Salle des Pierres (Journal 1995), Éditions Fayard, 2000.

Les Nuits de l'âme (Journal 1996), Éditions Fayard, 2001.

Derniers jours (Journal 1997), Éditions Fayard, 2002.

Hommage au Carré (Journal 1998), Éditions Fayard, 2002.

Retour à Canossa (Journal 1999), Éditions Fayard, 2002.

K.310 (Journal 2000), Éditions P.O.L, 2003.

Sommeil de personne (Journal 2001), Éditions Fayard, 2004.

Outrepas (Journal 2002), Éditions Fayard, 2005.

ROMANS

Roman Roi, Éditions P.O.L, 1983.

Roman Furieux (Roman Roi II), Éditions P.O.L, 1987.

Voyageur en automne, Éditions P.O.L, 1992.

Le Chasseur de lumière, Éditions P.O.L, 1993.

L'Épuisant Désir de ces choses, Éditions P.O.L, 1995.

L'Inauguration de la salle des Vents, Éditions Fayard, 2003.

RÉCITS

El, dessins de François Matton, Éditions P.O.L, 1996.

RÉPERTOIRES

Etc. (Abécédaire), Éditions P.O.L, 1998.

Répertoire des délicatesses du français contemporain, Éditions P.O.L, 2000.

MISCELLANÉES

I. *Buena Vista Park*, Éditions Hachette/P.O.L, 1980.

II. *Notes achriennes*, Éditions P.O.L, 1982.

III. *Chroniques achriennes*, Éditions P.O.L, 1984.

IV. *Notes sur les manières du temps*, Éditions P.O.L, 1985.

V. *Esthétique de la solitude*, Éditions P.O.L, 1990.

VI. *Du sens*, P.O.L, 2002.

TOPOGRAPHIE

Sept sites mineurs pour des promenades d'arrière-saison en Lomagne, Sables, 1994. Édition augmentée : *Onze sites mineurs pour des promenades d'arrière-saison en Lomagne*, Éditions P.O.L, 1997.

Le Département de la Lozère, Éditions P.O.L, 1996.

Le Département du Gers, Éditions P.O.L, 1997.

Le Département de l 'Hérault, Éditions P.O.L, 1999.

QU'

Qu'il n'y a pas de problème de l'emploi, Éditions P.O.L, 1994.

« VAISSEAUX BRÛLÉS »

P. A. (Petite Annonce), Éditions P.O.L, 1997.

Vaisseaux brûlés (Petite Annonce), http://perso.wanadoo.fr/renaud.camus, 1998, 1999, 2000.

Ne lisez pas ce livre! (Vaisseaux brûlés 1), Éditions P.O.L, 2000.

Killalusimeno, Éditions P.O.L, 2001.

Est-ce que tu me souviens ?, Éditions P.O.L, 2002.

ÉCRITS SUR L'ART

Discours de Flaran, Éditions P.O.L, 1997.

Nightsound (sur Joseph Albers) suivi de *Six Prayers*, Éditions P.O.L, 2000.

ÉCRITS POLITIQUES

Le Communisme du XXIe siècle, précédé de *la Deuxième carrière d'Adolf Hitler*, suivi de *Que va-t-il se passer ?* et de *Pire que le mal,* Éditions Xenia, 2007.

MANUELS

Comment massacrer efficacement une maison de campagne en dix-huit leçons, Éditions Privat, 2006.

ENTRETIENS

L'Étrangèreté, entretiens avec Emmanuel Carrère et Alain Finkielkraut suivi de *La mort d'Ailleurs*, extraits de textes inédits, Éditions du Tricorne, Genève, 2003.

La Dictature de la petite bourgeoisie, entretiens avec Marc du Saune, Éditions Privat, 2005.

Site électronique de Renaud Camus :

(*Vaisseaux brûlés*, biographie, bibliographie,

documents relatifs à l'« Affaire Camus », articles, entretiens,

textes critiques, Fonds Marcheschi au château de Plieux,

l'In-nocence, *Le Département du Gers*, etc.)

http://perso.wanadoo.fr/renaud.camus

Société des lecteurs de Renaud Camus : 212, rue Saint-Martin, F-75003 Paris. Site électronique (« agora », biographie, bibliographie,

présentation des livres, extraits, documents, photographies, contacts, liens, etc.). **www.renaud-camus.org**